UNIVERSITÉ DE LAUSANNE – FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ PANTHÉON-SORBONNE: PARIS I

Année 2006-2007

Thèse en cotutelle

pour obtenir le grade de
Docteur de l'Université Panthéon-Sorbonne: Paris I
et Docteur ès Lettres de l'Université de Lausanne
Discipline: Histoire

Présentée et soutenue publiquement par:

Svetlana M. Gorshenina

le 24 mars 2007

Titre:

De la Tartarie à l'Asie centrale.

Le cœur d'un continent dans l'histoire des idées entre la cartographie et la géopolitique

Directeurs de la thèse en cotutelle:

Monsieur Henri-Paul Francfort
Monsieur Patrick Sériot

Jury:

Monsieur Wladimir Berelowitch (Professeur à l'Université de Genève; Directeur de recherche, CNRS)
Monsieur Pierre Chuvin (Professeur de l'Université Paris X; Directeur de l'Institut français d'études anatoliennes)
Monsieur Henri-Paul Francfort (Directeur de recherche, CNRS; Université Panthéon-Sorbonne: Paris I)
Monsieur Jean-Bernard Racine (Professeur à l'Université de Lausanne)
Monsieur Alain Schnapp (Professeur à l'Université Panthéon-Sorbonne: Paris I)
Monsieur Patrick Sériot (Professeur à l'Université de Lausanne)

Vol. 1 (texte ; décembre 2008)

Exemple de définition confuse provenant d'un dictionnaire géographique:

«– *Asie du Centre* [*Central'naja Azija*]: voir 'Turkestan'.

– *Asie du Milieu* ou *Moyenne* [*Srednjaja Azija*]: voir 'Turkestan'.

– Turkestan: Région historico-géographique en *Asie du Centre* [*Central'naja Azija*]. Cette dénomination a été utilisée aux XIX^{e}-XX^{e} siècles pour définir les territoires de l'*Asie du Milieu* ou Moyenne [*Srednjaja Azija*] et l'*Asie du Centre* [*Central'naja Azija*], peuplés de Turks. Dans la Russie d'avant la Révolution existait une unité administrative portant le nom de Province du Turkestan [*Turkestanskij kraj*] et de Gouvernorat-Général du Turkestan. Ayant perdu son usage après la délimitation nationale le vocable Turkestan est remplacé par celui d'*Asie du Milieu* ou *Moyenne* [*Srednjaja Azija*]. Dans les républiques centre-asiatiques on préfère actuellement utiliser la dénomination *Asie du Centre* [*Central'naja Azija*].»

E.M. Pospelov, 1998[*]

[*] Pospelov, 1998, pp. 395, 425, 453. Dans un autre dictionnaire géographique, datant encore de l'époque soviétique, il n'y a d'entrée ni pour «Asie» tout court, ni pour «*Asie du Milieu*» ou «Moyenne» [*Srednjaja Azija*], ni pour «*Asie du Centre*» [*Central'naja Azija*] ou pour «Turkestan». En revanche, on y trouve une entrée pour «Asie de l'Etranger» [*Zarubezhnaja Azija*]: Treshnikov, 1988. Cependant, dans son édition de 1983, ce même dictionnaire avait donné les entrées «Région économique centre-asiatique» et «*Asie du Centre*» [*Central'naja Azia*]: Treshnikov, 1983, pp. 403-404, 473-474.

Table des matières

Introduction

Au milieu des Empires: noms multiples – définitions multiples?

Remarques préliminaires: le positionnement de la question des dénominations entre «réalisme» et «nominalisme» dans les débats scientifiques: 1

Des nomenclatures exagérément riches: les précurseurs du décodage des appellations «centre-asiatiques» 3

Mes démarches 8
- – Le problème de Cratyle 8
- – Construire = découper et nommer 9
- – Noms donnés = noms prédestinés? 10
- – Longue durée 12
- – Investigations épistémologiques 13
- – Mes sources 15

Structure 16
Remerciements 20
Avertissement 21
Translittération du russe 22

Partie I

Préambule. Les premières dénominations de l'*Asie centrale*: la vision de l'Asie lointaine entre les témoignages classiques et les observations arabo-persanes

Chapitre 1: L'héritage classique des Anciens 23

1. Représentation schématique de l'*Asie centrale* par les Anciens 23
   - a) Poids de la nomenclature achéménide 23
   - b) Création des structures spaciales grecques 24
   - c) Climats et zones 27
2. Frontières réelles de l'Antiquité 28
3. Sur la question des connaissances des Anciens: la Caspienne ou l'emprise de «l'autorité» sur la «vérification» 30

Chapitre 2: L'héritage classique des géographes arabo-persans 35

1. Zone frontalière sans frontières 35
2. Les idées grecques et les voyages comme moyen de construction des savoirs 37
3. Divers schémas de représentation de l'*Asie centrale* 41
4. La proximité de l'objet géographique épargne-t-elle les malentendus? 46

Conclusion du préambule 50

Naissance de l'intouchable autorité des Anciens 50

Partie II

L'invention de la Tartarie

Chapitre 3: Comment les cosmographes européens ont créé l'image de l'*Asie centrale* d'après l'héritage des Anciens (III^e^-XIII^e^ siècles) 53

1. Sources des auteurs médiévaux 53
2. Les divers principes de l'organisation spatiale 54
3. L'image schématique de l'*Asie centrale* dans la cartographie médiévale 60
4. Gog et Magog, l'un des éléments descriptifs incontournables de l'*Asie centrale* 71
5. Les monstres de l'Asie du nord-est 78
6. Le paradis de l'Asie du nord-est 85

Chapitre 4: Les premiers renseignements sur l'Asie la plus lointaine produits dans l'Europe du XIII^e^ siècle 91

1. Une nouvelle donnée dans la géographie de l'*Asie centrale*: le royaume du Prêtre Jean 91
2. Une information parvenue depuis le sud-ouest et le sud-est du monde chrétien: Benjamin de Tudèle (1173-1186) et la Relation de David d'après la réécriture de Jacques de Vitry (1221) 94
3. Des frontières poreuses de l'Europe à l'apparition de la ville de Samarkand dans la cartographie médiévale 97
4. Louis IX et l'invention de l'enchaînement «Tartaros»-Tartares-Tartarie 101
5. La polyvalence du contenu des «Tartares» 104
    a) Le peuple de Satan 104
    b) Les Tartares Gog et Magog 106
    c) Les Tartares apparentés aux dix tribus d'Israël et aux Ismaélites 110
6. Dans le moule des nomades: la généalogie fantaisiste des Tartares, nouveaux venus dans les anciens schémas relatifs aux ennemis maudits 111

Conclusion 112

La bipolarité des Tartares entre le positif et le négatif 112

Partie III

L'*Asie centrale* entre les renseignements des premiers voyageurs européens et le retour de la Géographie de Ptolémée

Chapitre 5: Les premiers envoyés européens dans l'Asie la plus lointaine et la transmission des savoirs (XIII^e^-XVII^e^ siècles) 115

1. Une «redécouverte» du monde sans concurrence 115
2. Attentes et réalité des premières rencontres 117
3. Le renouveau des nomenclatures topographiques apportées par les premiers voyageurs face à la surdité de la cartographie européenne 123
4. L'*Asie centrale* comme un tout dans la nomenclature européenne 126
5. La transmission du savoir des premiers voyageurs 129
    – a) Marco Polo 130
    – b) Les voyageurs arméniens (le connétable Smbat et le moine Héthoun) et le Speculum historiale de Vincent de Beauvais (1235-1260) 131
    – c) Plan Carpin 133
    – d) Guillaume de Rubrouck 134
    – e) Odoric de Pordenone et les premières compilations du XIV^e^ siècle: Pegolotti (1340) et Mandeville (1356) 135
    – f) Les collectionneurs de récits de voyages des XVI^e^-XVII^e^ siècles: Giovanni Battista Ramusio (1550-1559), Richard Hakluyt (1598-1600), Samuel Purchas (1621-1625), etc. 137

Chapitre 6: Le retour de Ptolémée: confrontation avec les connaissances nouvelles (XIV^{e}-XV^{e} siècles) 139

1. Des retrouvailles attendues 139
2. Mappaemundi de transition entre les «réalités» de l'Antiquité, du Moyen Âge et de l'époque moderne 142
3. À la veille de la «redécouverte» de Ptolémée. Les cartes italiennes des années 1310-1330 (Sanudo, Vesconte, Paulin): les sources de la nouvelle nomenclature et de la délinéation des terres, ainsi que leur crédibilité 145
    a) Les «merveilles» de Marco Polo deviennent crédibles 147
    b) La délinéation de la Caspienne: tout devient possible avec la remise en cause des Anciens et la prise en considération des Modernes 149
    c) Rubrouck et la Caspienne comme mer fermée: la mise à mal d'un grand concept des Anciens 152
    d) Boccace: une explication littéraire des délinéations multiples 155
4. L'Atlas catalan (1375): réception de la nouvelle nomenclature et début de la décomposition des grands mythes 158
5. Après le retour de Ptolémée. Renaissance et résistance des anciens schémas dans la cartographie des années 1430-1490 (Bianco, Leardo, Estense, Borgia, Walsperger, Hammer-Martellus, Gênes, Fra Mauro) 162
    Fonds de cartes et toponymie 163
6. La carte de Fra Mauro (1448-1459): ses questions relatives aux connaissances de l'espace cartographique 169
    a) La diversité des sources disponibles et leur analyse critique 169
    b) Les Portes de Fer de Derbent (Daghestan et Ouzbékistan):la quête des sources relatives à la transformation des «Portes Caspiennes du Caucase» 174
    – La carte de Gênes 178
    – Toponymie de Derbent-Portes de Fer 179

Chapitre 7: La cartographie post-ptoléméenne de l'*Asie centrale* (XV^{e}-XVII^{e} siècles) 185

1. Une mise à jour à plusieurs vitesses ou un renouvellement intégral de la vision cartographique de l'Asie? 185
2. Les toponymes postérieurs aux premiers voyageurs 188
    a) La vision des cartographes de l'époque des Grands Atlas (Mercator, Ortelius, Gastaldi): l'explosion des toponymes centre-asiatiques dans le schéma ptoléméen 188
    b) L'optique antiquisante des fresques italiennes (Danti) 193
3. Nouvelles du nord de la Russie: Sigismund von Herberstein 195
4. Jenkinson et les grands cosmographes: l'élaboration d'une nouvelle vision de l'ensemble groupant Tashkent, le Syr-daria et l'Ob 198
    Le schéma de Jenkinson 201
    Le nouveau schéma chez Mercator-Hondius 204
5. Les recherches de la route maritime vers le Cathay par le nord 207

Conclusion 211

1. Le bilan de la cohabitation des Anciens et des Modernes dans la cartographie de l'*Asie centrale* à l'époque des grands cosmographes 211
2. Les «idées reçues» 213

Partie IV

L'orientalisme en œuvre: le façonnage de l'*Asie centrale* selon les principes «scientifiques» dans l'espace «internationalisé» (XVII^{e}-XVIII^{e} siècles)

Chapitre 8: Le lancement des études «orientalistes» en Europe 215

1. La seconde vague de l'humanisme en Europe 215
2. Premières controverses dans les données des Modernes étrangères au schéma de Ptolémée 216
   a) Le dédoublement de la Chine 216
   b) Les preuves venues de Chine et la résistance de l'ancienne «réalité» sur le dédoublement de la Chine 219
3. La Bibliothèque orientale d'Herbelot (1697): l'Orient classique reconstruit d'après les auteurs arabo-persans 222
   a) Sources et résultats des reconstitutions érudites d'Herbelot 222
   b) L'invention de la Transoxiane 225
   c) Touran, Turkestan, Mā warā' al-Nahr: termes synonymes ou hiérarchisés? 226
4. La Tartarie vue par les missionnaires jésuites 228
   a) Les premières missions de jésuites au-delà de la Grande Muraille 228
   – Verbiest, Milescu et Avril 229
   – Gerbillon et l'Atlas de Kangxi 233
   b) Premières synthèses des jésuites sur la Grande Tartarie. La compilation de Du Halde 236
5. L'interprétation cartographique en Europe des connaissances ramenées par les jésuites: les cartes d'Anville 239
   a) Cartes européennes destinées à faire reconnaître les mérites des jésuites présents en Chine 239
   b) Des cartes «parfaites» qui sortent la géographie «de l'état dans laquelle elle languissait» 241
   c) Approximations des cartes d'Anville 242
   d) La partie de la Tartarie d'Anville construite selon Renat 244
6. La nouvelle information au lendemain de la parution des cartes d'Anville 245
7. Apparition de la géographie historique 247

Chapitre 9: Les Russes face à la Tartarie: un autre point de vue depuis le Nord 251

1. L'influence de la cosmographie occidentale aux XV^{e}-XVI^{e} siècles 251
2. Travaux cartographiques sur les limites steppiques et sur la route vers Pékin: les tout premiers renseignements 254
3. Le Grand Tracé [*Bol'shoj chertezh*], première synthèse géographique russe 257
4. La vision de l'*Asie centrale* à partir de la Sibérie 260
5. Un nouveau graphisme de la Caspienne et l'apparition dans la cartographie de l'Aral comme mer fermée 263
   a) Les changements dans la cartographie occidentale 263
   b) Les changements dans la cartographie russe: cartes de Milescu et de Remezov 264
   c) L'enregistrement des données russes dans la cartographie occidentale 269
   – Une incompatibilité de méthodes? 269
   – La synthèse de Nicolaas Witsen et l'infiltration dans la cartographie européenne de données venues de Sibérie 270
6. Les préoccupations politiques de Pierre le Grand et le nouveau graphisme de la Caspienne 274
   a) Sur la nécessité d'insérer l'espace de l'*Asie centrale* dans les itinéraires russes 274
   b) Un espace de transit 275
   c) Un redoublement d'intérêt pour l'*Asie centrale* 277
7. Missions au bord de la Caspienne 278

8. Les cadeaux de Pierre le Grand: un renversement des rôles dans la cartographie de la Russie et des pays voisins? 282
9. Révisions du concept russe par Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville 286
10. L'évidence opposée par Barthold et le point de vue des scientifiques contemporains sur l'Ouzboï 291

Chapitre 10: Les diverses méthodes de dessin des cartes 295

1. Les géodésistes de Pierre le Grand 295
2. Les projets et travaux de Joseph-Nicolas Delisle 296
3. Les démarches d'Ivan Kirilov 304
4. La création d'un autre centre cartographique à Orenbourg: travaux cartographiques de Vasilij N. Tatishchev 307
5. Le premier Atlas académique russe de 1745 310
6. Une stagnation de la cartographie russe avant le réveil de l'intérêt pour l'*Asie centrale* 316
7. Le point de vue des Britanniques: l'analyse de James Rennell 320

Conclusion 321

Le passage de la cartographie prémoderne à la cartographie moderne: un scénario unique dans un espace «internationalisé» 321

Partie V

La question des dénominations: le début de la fin pour la dénomination de la Tartarie (XVIII^e^ siècle)

Chapitre 11: La première faille entre les puissances en *Asie centrale* 327

1. Le malaise des dénominations 327
2. La Tartarie malgré tout de Claude Visdelou 328
   a) Le pressentiment de la Haute-Asie 328
   b) La délimitation de la Tartarie par Claude Visdelou: la formation des «paires structurales» 332
3. L'omission de la Tartarie chez les Russes: un choix conscient? 334
4. Le nouveau tracé des frontières continentales: le mont Oural comme frontière naturelle entre l'Europe et l'Asie 338
   a) Hésitations de la cartographie européenne 338
   b) La proposition de Vasilij N. Tatishchev 340
   c) La proposition du baron Philipp Johann Tabbert von Strahlenberg 342

Chapitre 12: Tartarie ou «Tartaries»? Entre la terminologie ethnographique, régionaliste et politique 345

1. La Tartarie comme terme ethnographique 345
   a) La variété des peuples tartares dans la cartographie européenne aux XVI^e^-XVII^e^ siècles 345
   b) Essais de classification des peuples tartares au XVIII^e^ siècle 347
   – schéma de Strahlenberg 348
   – schéma de Du Halde, Peyssonnel et Edwars 350
   c) La perception négative des peuples tartares 352
2. La Tartarie comme terme régionaliste: la localisation aléatoire de la Tartarie et son contenu géographique instable 358
   1) La localisation de la Tartarie 359
   2) Les dimensions de la Tartarie 362
3. La Tartarie comme terme politique 363

Conclusion 368

Quelques bilans en matière de nomenclature de l'*Asie centrale* avant l'apparition de ce terme 368

Partie VI

La naissance du terme «*Asie centrale*»

Chapitre 13: L'abandon du terme de «Tartarie» à travers les spéculations ethnographiques 373

1. Premières mentions de l'*Asie centrale* dans les récits des voyageurs, des cartographes et des scientifiques 373
2. Georges Meyendorff et la naissance, avec ses justifications, de l'*Asie centrale* chez les Russes, ainsi que du terme de Turkestan chinois 376
3. Julius Klaproth: un exportateur du terme russophone vers le monde francophone 378
    a) Tableaux historiques de l'Asie et remise en question des précédentes dénominations 378
    b) Contradictions de Klaproth 381

Conclusion 383

Bilans provisoires de l'apparition de l'expression «*Asie centrale*» 383

Partie VII

Les classifications du XIX^{e} siècle au goût du déterminisme environnemental

Chapitre 14: Naissance des concepts «centre-asiatiques» 385

1. Alexandre von Humboldt ou la légitimation de l'expression «*Asie centrale*» 385
    a) Terres hautes et terres basses 385
    b) Le Touran des Tourani 389
    c) Impact intellectuel de l'ouvrage d'Humboldt 390
2. L'apparition des concepts de longue durée dans l'école géographique russe 393
    a) Le dédoublement du terme *Asie centrale* dans l'école russe: deux synonymes à égalité 393
    b) Analogie de l'*Asie centrale* de Klaproth avec la *Srednjaja Azija* de Bichurin, de Vasil'ev et des autres penseurs russes du début du XIX^{e} siècle 394
    c) Nikolaj Khanykov: le début de polémiques ouvertes sur la référence à l'autorité des Britanniques 398
3. L'apparition de l'opposition «Centre – Périphérie» chez les spécialistes de l'école allemande: le concept de Richthofen 400
4. L'*Asie centrale* des encyclopédies européennes du XIX^{e} siècle: optiques de regroupement variées 402

Chapitre 15: Une cristallisation de la vision géographique russe ou comment penser l'*Asie du Milieu* et l'*Asie du Centre* 407

1. L'*Asie centrale* de Richthofen extrapolée sur le Turkestan russe 407
2. La délimitation de l'*Asie centrale* selon Ivan Mushketov 408
3. La critique des théories russes en Occident et l'*Asie centrale* «à la russe» des Occidentaux 410
4. Le problème de la centralité dans la conscience nationale russe 413
    a) Le concept de centralité comme moyen d'organisation et de sacralisation de l'espace 413
    b) La Russie entre les mondes: défaut ou atout? 414
    c) Fadeev, Danilevskij et Lamanskij: le troisième continent et la naissance de l'Eurasie 416
5. Le concept du Monde du Milieu appliqué à l'Asie 420
    a) Indivisibilité du Monde du Milieu [*Sredinnyj mir*] et de l'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] 420

b) Le déplacement du «cœur de l'Asie» 422
6. De la triade de Richthofen «centre – transition – périphérie» vers l'Aire pivot et le Heartland de Mackinder 427
a) L'Erdkunde de Carl Ritter fait place à la géographie politique et à la géopolitique 427
b) Les théories du Heartland de Mackinder et de la Zone médiane de Reclus 429
7. Touran: appellation néfaste ou désirable? 434
a) Lecture manichéenne du Touran 434
b) Naissance des Russes touraniens 435
c) Invention du Touran, proto-patrie des peuples non aryens 437
d) Réappropriation des discours occidentaux par les Russes 438
e) Le concept autochtoniste du Touran et les bénéfices de son acceptation 440

Chapitre 16: L'*Asie du Milieu* [Srednjaja Azija] – l'*Asie du Centre* [Central'naja Azija], couple russe aux contours instables 447

1. Un chaos terminologique 447
a) Synonymes ou non? 447
b) Lecture politisée de Richthofen 450
2. La «redécouverte» du sens des termes ou le glissement des réflexions géologiques vers le plan des constructions géopolitiques 452
a) Drang nach Osten: emportés par le sort ou par calcul? 452
b) L'absence des frontières dans les Steppes en *Asie centrale*: fait réel ou inventé? 457
c) La descente vers le sud 463
3. L'établissement des frontières du Monde du Milieu 466
a) Les frontières établies avec les protectorats russes de l'*Asie centrale* 467
b) Les frontières de l'*Asie centrale* établies avec l'Afghanistan, la Chine et l'Iran lors des négociations internationales orchestrées par les Anglais: la liberté dans l'application de la théorie des «frontières naturelles et scientifiques» 469
4. Les projets de frontières pour l'*Asie du Centre* 480
a) Le Heartland comme doctrine appliquée, mais non nommée des Russes 480
b) Des frontières constamment on ne peut plus «naturelles» 482
c) Projets d'expansion et changement des limites de l'*Asie du Centre* 488
– Les images particulières de chaque colonie russe 488
– Vers l'Extrême-Orient et les sommets du Tibet 490
– Au-delà des steppes vers les chaînes de l'Hindou-Kouch 495
– Le mirage byzantin 501
5. Schéma géopolitique de la représentation de l'espace 503
a) Une poupée russe de la géopolitique; le Monde du Milieu [*Srednij Mir*] face à l'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*], à l'*Asie du Centre* [*Central'naja Azija*] et à l'Orient du Milieu [*Srednij Vostok*] 503
b) Le schéma du côté occidental 506

Chapitre 17: Autres dénominations héritées de l'époque du Great Game 509

1. La structure interne de l'*Asie du Milieu*: les encyclopédies européennes et leur vision incertaine 509
2. Les réformes administratives russes et le dessin de l'Asie russe 510
a) Structure du Turkestan russe 511
b) Réflexions des faiseurs de l'Asie russe: l'exemple du Semirechie 513
3. La lutte pour la dénomination du Turkestan 514
a) La naissance du Turkestan proprement dit 514
b) Protestations russes 516
c) Le Turkestan dans la cartographie: une position incertaine 517
4. L'enjeu caché dans le choix du nom du gouvernorat du Turkestan: privilégier les nomades turkophones 518
5. L'enjeu caché dans le choix du nom du gouvernorat du Turkestan: une opposition au Turkestan afghan 520
6. Le dernier retour de la Tartarie 522

7. Une tentative pour réinventer la Transoxiane 524
8. Dénominations hors des chemins battus 526

Conclusion 527

Partie VIII

Changements politiques et modification des raisonnements au XX^e^ siècle

Chapitre 18: Eurasisme: une suite des théories russes du XIX^e^ siècle 529

1. Le changement du régime politique en Russie 529
2. L'Eurasie de Savickij et la transformation de l'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] en *Asie du Centre* [*Central'naja Azija*] 530
a) L'Eurasisme: utopie de l'immigration russe de l'entre-deux guerres 530
b) Tout en un ou l'Eurasie-Russie de Pëtr N. Savickij 531
c) Centres et limites de l'Eurasie-Russie 533

Conclusion 537

Réactions soviétiques à l'égard des idées de Savickij 537

Partie IX

Le pavage de l'*Asie centrale* à l'époque soviétique: Construction de la délinéation actuelle

Chapitre 19: Les républiques d'*Asie centrale* et le sud du Kazakhstan: la naissance d'une dénomination lors de la délimitation nationale de 1924-1936 539

1. Les Bolcheviks à l'œuvre dans la construction des États-nations 540
a) Premières transformations de l'espace centre-asiatique dès 1917: trop d'initiatives étatiques ou chaos post-révolutionnaire 540
b) Les Bolcheviks entre les «pan-ismes» et la nécessité de combattre la «contre-révolution» 545
c) Le remplacement d'une communauté «internationale» par des nations cloisonnées: premiers essais de la délimitation 549
– La République soviétique autonome du Turkestan 549
– La République Kirghize [Kazakhe] 550
– La République soviétique socialiste autonome du Turkménistan 551
– Boukhara et le Khorezm 551
d) Résultats des premiers maillages de l'espace par les Soviets 553
2. La langue comme outil et objet dans la politique nationale des Bolcheviks 554
a) Le choix d'une dénomination pour une langue pantouranienne 555
b) L'attitude des Soviets à l'égard de la langue ouzbèke 557
3. La délimitation de 1924 à 1936: un schéma préconçu ou conformité à une «réalité objective»? 560
a) Le projet de la Commission centrale administrative pour le découpage de la république du Turkestan 560
b) Le projet de la Fédération centre-asiatique 563
c) Projets nationaux de délimitation 565
d) Les accusations de nationalisme, prétextes pour rejeter les projets nationaux 568
4. Étapes de la réalisation de la délimitation officielle 570
a) Années 1920 570
b) Années 1930 574

Chapitre 20: La délimitation de l'*Asie centrale* entre les discours officiels et les problèmes réels des faiseurs de frontières 579

1. Les discours officiels: le changement «dialectique» des années 1910 aux années 1930 579
2. Ethnographes, recensements et constructions d'une base «scientifique» pour une délimitation «juste» à partir de données statistiques … fausses? 582
   a) Caractère partiel et dispersé des études préliminaires. 583
   – Premiers recensements 583
   – Études préliminaires à la délimitation 584
   b) Controverses sur les données statistiques 588
   c) Méthodes et critères des premiers recensements 594
3. Discordance entre la théorie des nations et les principes appliqués de formation des républiques 600
4. Problèmes du partage de l'espace de cohabitation des sédentaires et des nomades sans un sentiment d'appartenance nationale 601
   a) La lutte pour Tashkent 601
   b) La variation du schéma de base dans la vallée du Ferghana: Namangan et Osh 604
   c) La formation des îlots de minorités ethniques 605
   d) La protestation des populations face au régime soviétique 608
   e) Des préoccupations économiques cachées sous une forme politisée 610
   – Les problèmes économiques comme base de «haine ethnique» 612
   – Le triomphe des approches politiques au détriment de la demande économique 614
5. Le retour des frontières naturelles 615
6. Le partage du «bien commun» 618
7. La légitimation a posteriori de la délimitation par les intellectuels 621

Conclusion 623

Bilan de la délimitation soviétique de l'*Asie centrale* 623

Partie X:

Révision des concepts centre-asiatiques

Chapitre 21: Le poids de la tradition soviétique et la révision du concept de l'*Asie centrale* 629

1. La politique de purification parmi les scientifiques soviétiques 629
2. La double lecture des scientifiques soviétiques 632
3. L'*Asie centrale* dans l'approche des «area studies» 633
4. Les définitions controversées des encyclopédies occidentales du XX^{e} siècle 634
5. L'*Asie du Milieu* après l'indépendance de 1991: à la recherche des nouveaux centres en *Asie centrale* après l'éveil des nationalismes 637

Conclusion

Le futur incertain de l'*Asie centrale*

1. La terminologie dans la communauté scientifique contemporaine 643
   a) Inertie de la terminologie et remise en question 643
   b) Problèmes méthodologiques 646
2. Scénarios existants et nouveaux concepts opérationnels: un futur incertain 649
   a) Scénarios maximalistes «centraux» 650
   b) Scénarios maximalistes au centre de gravitation déplacé au sud-ouest 653
   c) Scénarios moyens 654
   d) Scénarios minimalistes 656

3. Solution pour le problème de Cratyle: *Asie centrale* comme étiquette d'un concept opératoire individualisé pour chaque chercheur? 659

Éléments de chronologie 665

Sigles et Abréviations 669

Bibliographie 672

Introduction

Au milieu des Empires[1]: noms multiples – définitions multiples?

> «… combien l'application qu'on fait vulgairement des mots: Asie centrale et Haute-Asie est vague et impropre. On confond, comme si elles étaient synonymes, les expressions de régions centrales, régions inconnues, régions de l'intérieur d'un continent.»
>
> Alexandre von Humboldt[2]

Remarques préliminaires: le positionnement de la question des dénominations entre «réalisme» et «nominalisme» dans les débats scientifiques

Ancré dans l'imaginaire collectif contemporain aussi bien que dans les langages politiques et scientifiques, le nom «Asie centrale» évoque une panoplie d'images contrastées, reliées par la «route de la soie» (cette invention de Ferdinand von Richthofen faite en 1877 a pris récemment une couleur hautement politique grâce tant à l'UNESCO que, surtout, aux États-riverains intéressés). Parmi elles se côtoient un désert brûlé par le soleil avec un chameau bactrien à l'horizon et une mer d'Aral desséchée dans la dépression aralo-caspienne, dont ce qui reste d'eau ne dépasse pas l'altitude de moins vingt-huit mètres sous le niveau des mers, une steppe sans limites visibles abritant des nomades de pure souche avec leurs troupeaux innombrables, une oasis fertile comme celle de Samarkand ou de Boukhara évoquant l'esprit guerrier de Tamerlan dans le premier cas ou de la haute théologie musulmane dans le second, des montagnes gigantesques, hostiles et enneigées, portant le nom de Toit du monde, scène constante des confrontations politiques des puissances européennes parée de sommets qui sont parmi les plus hauts du monde, comme le pic d'Ismail Samani qui culmine à 7 495 m d'altitude, et d'immenses glaciers, comme celui de Fedchenko long de 77 km. Cet espace qui recèle du pétrole et du gaz et qui, jadis, a été une terre de zoroastrisme, de bouddhisme et de christianisme, abrite aujourd'hui un islam souvent qualifié de fondamentaliste qui, tout en constituant l'un des enjeux politiques les plus importants, présente encore un attrait majeur pour les aventuriers et explorateurs qui se lancent sur «les routes» de Marco Polo ou d'Ella Maillart.

---

[1] Expression de Cagnat et Jan, 1990 [1981].

[2] Humboldt, 1843, t. I, p. XXVII.

A côté de cette image *people*, l'expression «centre-asiatique» dans l'usage plus spécifique qu'en font les hommes de sciences et de lettres s'applique à un espace circonscrit schématiquement à l'est et au sud de l'Oural, ainsi qu'au nord de l'Inde et de la Chine, en fonction de critères climatiques, géographiques, géologiques, linguistiques, ethnologiques, religieux ou en raison du passé historique. Ces multiples caractères spécifiques sont souvent vus par un certain nombre de chercheurs comme les éléments-bâtisseurs non discutables d'une unité de la partie centrale de l'Asie.

Cependant, le contenu sémantique et sémiotique de cette «Asie centrale» auprès des scientifiques et hommes politiques de nationalités et d'époques diverses, ne renvoie pas automatiquement à une même figure spatiale.

Dès son invention à l'aube du XIX^{e} siècle par les voyageurs russes pour qui le «centre de l'Asie» était à mi-chemin de leur voyage vers l'Inde et la Chine, la notion de l'*Asie centrale*, définie par les scientifiques – naturalistes et ethnographes – comme un ensemble construit et singulièrement comme un nom propre, n'a jamais pu être ciblée avec certitude – qualité tant rêvée! – et de manière unanime. Les limites géographiques de cette *Asie centrale* définies dans les discours scientifiques, littéraires et politiques et son centre virtuel que l'on a cherché à fixer à tout prix ont toujours été fluctuants, tant les points de vue ont été variables, parfois opposés les uns aux autres ou cloisonnés par des situations politiques et idéologiques de toutes sortes.

Le Caucase, les républiques ex-soviétiques de l'«*Asie moyenne*» (le Kazakhstan, le Turkménistan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et le Kirghizistan), l'Afghanistan, le Xinjiang, la Mongolie, la Sibérie, voire également la Turquie du nord-est, les régions septentrionales de l'Iran, du Pakistan, de l'Inde et du Tibet constituent l'un des plus larges regroupements théoriques des composantes de l'*Asie centrale*. À certaines époques ces régions apparaissent comme les «ingrédients» indispensables de ce concept, indissociables les uns autres, et souvent présentés sous l'angle général d'une aire géographique, historique et culturelle relativement homogène, que conquérants, peuples en migration et voyageurs ont parcourue sans trop tenir compte des frontières politiques d'hier ou d'aujourd'hui. En d'autres temps, ces particules géographiques ont été évaluées non dans une optique globalisante, mais comme des «atomes» associés de manière facultative et variable, selon une infinité de combinaisons. Les limites de ces regroupements tant globalisants que «particularistes» édifiés par les chercheurs relèvent plutôt de la compartimentation des domaines de la connaissance, de la formation initiale des chercheurs, du caractère de leur discipline, de leurs préférences géographiques ou de leurs connaissances linguistiques. Enfin, peu de scientifiques parviennent à échapper au poids des idéologies ou, au moins, à l'influence des idées reçues et des clichés cognitifs. À ces limites il faut ajouter celles que de tous temps ont imposées les hommes politiques qui, dans un espace géographique flou, ont dessiné des territoires aux contours nets, selon des divisions politiques et administratives qui ont elles aussi varié au cours du temps.

Ces approches de nature diverse ont abouti à une série de représentations *centre-asiatiques* faites d'un patchwork d'observations et d'opinions sans connexions internes. Ces images extrêmement partielles et partiales nous placent devant un binôme. Nous

voyons d'une part un espace «réel» sans repères particuliers ni «palpables», couvrant toute une variété de peuples et de cultures comparables mais non identiques, de climats définis par des «paramètres moyens» aux contours très incertains, de reliefs difficilement unifiables, sans «centre», ni «périphérie» visible; bref, un espace indéfini, innommé, illimité, imperceptible même. D'autre part, on nous apprend que dans cet espace géographique flou et neutre il existe des limites au niveau de la politique et des représentations scientifiques ou iconographiques et que cet espace a été donc partagé, nommé, construit en territoire défini et limité soit par du visible et du matériel, soit par de l'invisible et de l'immatériel[3]. Parties de l'imaginaire, ces limites deviennent de plus en plus «réelles». Elles s'imposent avec toute une nomenclature à la communauté scientifique et au large public. Non seulement elles constituent des frontières internes dans le temps présent, mais également, dans les perspectives historiques, à l'intérieur d'unités politiques ou d'«aires culturelles» construites intellectuellement en fonction de systèmes géo-historiques à multiples centres de gravité (voir, par exemple, les systèmes méditerranéo-, turco-, irano-, tibéto-, sino- ou russo-centristes).

Des nomenclatures exagérément riches: les précurseurs du décodage des appellations «centre-asiatiques»

On note que le terme «Asie centrale», qui n'a été inventé qu'à l'époque moderne, n'a pas su s'arroger le droit exclusif d'être la seule dénomination relative au «centre de l'Asie» dans l'histoire de longue durée. Espace pluriel et cloisonné, l'«Asie centrale» est marquée par la particularité des pays qui la constituent et par l'histoire mouvementée: ses toponymes multiples reflètent le kaléidoscope des événements historiques, des projets politiques et des concepts scientifiques venus généralement de l'extérieur.

Dans le vocabulaire en usage auprès des spécialistes «centre-asiatiques» se côtoient des dénominations très variées à connotations historiques, généralement tirées des ouvrages des Anciens (Arie, Bactriane, Sogdiane, Chorasmie, Sérique, etc.), linguistiques (Asie turkophone, iranophone, mongolophone), mythiques (pour les références à Gog et Magog ou dans le cas de l'opposition Touran-Iran), ethnographiques ou ethnologiques (Scythie, Tartarie-Tatarie, Turkestan), culturelles (mondes musulman, bouddhiste, turc, iranien, etc.), économiques (région Transcaspienne), géographiques (Transoxiane, Mā warā' al-Nahr, Semirechie, etc.) ou méta-géographiques (Asie centrale, Asie moyenne, Asie intérieure, Haute-Asie), politiques et administratives (Boukharie, Turkestan afghan / russe / chinois, gouvernorat du Turkestan, province de Samarkand, région autonome ouïgoure ou Xinjiang, Kazakhstan, Kirghizistan, Turkménistan, Ouzbékistan, Tadjikistan, Afghanistan, etc.). Ces dénominations ne se recoupent que partiellement et ne recouvrent jamais

[3] Pour des réflexions relatives au binôme d'un espace géographiquement flou et de limites géographiques nettes voir Péguy, 2001, p. 69.

l'ensemble de l'aire géographique «centre-asiatique» comme elle a été définie, par exemple, de manière assez généreuse, par l'UNESCO (1992-2005)[4].

Contrastant de manière surprenante avec l'idée de l'homogénéité de l'«Asie centrale» tant aimée de certains chercheurs, la fantastique moisson résumée ci-dessus en matière de nomenclature a été l'une des causes principales d'innombrables discussions inabouties dans le but de trouver au «centre de l'Asie» une dénomination unanime pour une figure spatiale «juste» et sans ambiguïté.

Cette richesse troublante de dénominations s'est en outre démultipliée au gré des langues et des traditions scientifiques nationales. Dans les années 1960-1990, selon l'historien André Gunder Frank, on a considéré qu'il était relativement évident que les termes anglophones *Inner Asia* et *Central Asia* constituaient des synonymes qui ne se distinguaient qu'en fonction des habitudes des utilisateurs[5]. Selon Frank, la première forme a été davantage en usage aux États-Unis, tandis que la seconde a été plutôt propre aux Européens; ainsi, en reprenant le terme d'Owen Lattimore dont les racines remontent à Humboldt (alors en Europe), l'Université de Harvard possède son *Inner Asia Centre*, alors qu'un *Central Asia Center* se trouve à Londres[6]. La distinction devient plus nuancée lorsque, dès le début des années 1990, plusieurs départements d'études sur l'*Asie centrale* (*Central Asia Studies*) font leur apparition dans les universités aux États-Unis, souvent insérés au sein d'unités plus larges consacrées aux études sur l'*Eurasie* dont la dénomination, issue d'un vieux stock, fleurit actuellement à merveille. La distinction des termes en fonction d'habitudes attribuables au Nouveau Monde ou à l'Ancien Monde ne peut alors plus être d'actualité, d'autant plus que parmi les spécialistes «centre-asiatiques» ceux qui sont originaires de l'Océanie se répartissent de manière aléatoire dans les deux camps. De même, l'idée lancée par l'historien Denis Sinor dans les années 1960, selon laquelle les termes *Inner Asia* et *Central Eurasia* sont des synonymes sans ambiguïté et valables dans toutes les traditions[7], demande aujourd'hui à être précisée par rapport à *Central Asia*, cette dernière dénomination étant souvent associée à *Eurasia* et de plus en plus interchangeable avec *Inner Asia* (créé en mars 1998 dans le cadre du *Harvard Program on Central Asia and the Caucasus*, le portail «Central Eurasian Studies World Wide» de l'Université de Harvard n'utilise notamment que les deux termes *Eurasia* et *Central Asia*[8]).

Il est difficile, aujourd'hui encore, d'établir une concordance nette des diverses dénominations entre les langues – pour ne se limiter qu'à quelques exemples, en français: *Asie centrale*, *Asie moyenne*, *Asie médiane*, *Asie intérieure*, *Haute-Asie*; en anglais: *Middle Asia*, *Central Asia*, *Inner Asia*; en allemand: *Mittelasien*, *Zentralasien-Centralasien*; en russe: *Srednjaja Azija*, *Central'naja Azija*, *Vnutrennjaja Azija*,

---

[4] Les composantes de l'«Asie centrale» de l'UNESCO sont l'Afghanistan, le nord-est de l'Iran, le Pakistan, le nord de l'Inde, la Chine occidentale, la Mongolie et les ex-républiques soviétiques centre-asiatiques: *History of Civilizations of Central Asia*, 1992, v. 1, p. 6.

[5] Frank, 1992, p. 52. Voir aussi Sinor, 1975; *idem*, 1969, p. X; *idem*, 1990.

[6] Frank, 1992, p. 52.

[7] Sinor, 1969, p. X.

[8] http://cesww.fas.harvard.edu.

Nagornaja Azija; en ouzbek: *Urta Ociё*, *Markazy Ociё*, etc. Ces différentes formes ne reflètent, semble-t-il, ni des distinctions purement linguistiques (sinon il aurait pu y avoir des traductions directes et simples), ni des habitudes scientifiques «superficielles», ni, surtout, des conditions géographiques particulières dans les composantes de l'*Asie centrale*. Au contraire, elles sont essentiellement liées à des visions qui font de cet objet qu'est l'*Asie centrale* des constructions socio-politico-géographico-culturelles qui divergent sur le plan idéologique et politique, avec des répercussions dans les concepts scientifiques.

À la base de la majorité des ambiguïtés en matière de nomenclature et de délimitation il y a une distinction, à première vue absurde, entre l'*Asie du Milieu* et l'*Asie du Centre*. Présente dans la tradition allemande (*Mittelasien*, *Zentralasien-Centralasien*), elle devient fondamentale pour la compréhension de l'espace chez les Russes, très subtils à cet égard (*Srednjaja Azija-Central'naja Azija*), ainsi que dans les pays influencés par cette tradition comme les républiques ex-soviétiques (pour l'Ouzbékistan voir, par exemple, *Urta Ociё-Markazy Ociё*) et certains États du camp anciennement communiste comme, par exemple, la Chine[9]. Conformément au point de vue russo-soviétique, toujours vivace[10], cette distinction est présentée comme l'«unique juste», tandis que l'utilisation d'un terme global pour tout l'espace (comme l'*Asie centrale* à la française) «provoque d'inévitables confusions bibliographiques». Pratiquement insaisissable dans les langues occidentales qui traduisent de manière aléatoire chacune des composantes de la double dénomination russo-soviétique, cette distinction de caractère interne et de contenu politisé, où des définitions géographiques se conjuguent à des préoccupations politiques, s'est transformée en une source majeure de malentendus. Ce couple peut être à ce titre comparé à la trinité, également conflictuelle, venue du monde anglophone, comme *Inner Asia – Central Asia – Central / Inner Eurasia*[11]. Par rapport à ces deux exemples, on voit qu'«en tant qu'instruments de connaissances, le choix du 'mot' – pris comme concept, il est vrai – est capital»[12] et les chercheurs ne sont pas prêts pour le moment de baisser leurs armes dans le cadre d'une «rejustification» des contours de l'*Asie centrale*.

En entrant dans les discussions *centre-asiatiques* nous nous trouvons à l'évidence dans un domaine où, à travers les dénominations, on nomme des représentations et non des «choses» et où ce ne sont pas les «choses» qui font les «noms», mais les «noms»

---

[9] Shprincin, 1976, p. 282.

[10] Voir, notamment, Miroshnikov (1992) qui, sans la moindre analyse étymologique, présente comme un fait indiscutablement positif l'existence dans la tradition russe du couple *Asie moyenne* ou *Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] et *Asie du Centre* [*Central'naja Azija*], dont le rapport est plus clairement défini dans la 2e édition de la *Bol'shaja sovetskaja ènciklopedija* [Grande Encyclopédie soviétique] (t. 40, 1957). Cette même partition spatiale a été observée par Frank (1992, p. 54) chez l'historien soviétique immigré aux USA Anatolij Khazanov, qui distingue *Middle Asia* et *Inner (Central) Asia*. Cependant, Frank n'a pas remarqué que cette distinction remonte à la tradition soviétique globale de *Srednjaja Azija – Central'naja Azija* et ne représente pas uniquement le point de vue personnel de Khazanov.

[11] Voir, par exemple: Christian, 1998a, pp. XVI-XVII, 3-4; Stone, 2005.

[12] Racine, 1976, p. 29.

qui font les «choses»: le choix dépend du moment historique et de l'endroit où le regard est porté vers cette *Asie centrale*.

Ce problème de dénominations «centre-asiatiques» a déjà attiré l'attention des chercheurs à plusieurs reprises dès les années 1960 (j'évite ici volontairement, en le réservant pour la suite, de faire le point sur les discussions du XIX^{e} siècle où ces notions ont pris naissance).

Parmi les premières études ayant cherché à décoder les multiples définitions de l'«Asie centrale», on peut citer, d'une part, les publications de A.G. Shprincin[13] et Lev I. Miroshnikov[14], ouvertement russo-soviétiques et inévitablement axées sur les notions d'*Asie du Milieu* et d'*Asie du Centre*, d'autre part, les études de Denis Sinor, un des géniteurs du titre de la série des volumes de l'*History of Civilizations of Central Asia*, publiée par l'UNESCO entre 1992 et 2005. Promoteur de la notion *Inner Asia,* puis *Central Eurasia*, Sinor situe l'«Asie centrale» dans le cadre de l'*Eurasie centrale*, ce qui permet d'éviter la comparaison entre l'*Asie du Centre* et l'*Asie du Milieu*[15].

Par la suite, Guy G. Imart[16] et Milan Hauner[17] ont tenté de démontrer le caractère hautement politisé de la notion de l'«Asie centrale». Dans leur très intéressant ouvrage qui vise à démonter les mythes des continents, Martin W. Lewis et Kären E. Wigen ont dans un même état d'esprit «déconstructiviste» consacré à l'«Asie centrale» un chapitre presque exclusivement fondé sur les données anglophones et malheureusement insuffisamment approfondi[18].

En 1997 la mise en doute des dénominations utilisées se reflète également dans le forum de discussion académique on-line *H-Net Humanities & Social Sciences OnLine – H-Asia,* où des débats sont lancés à partir des définitions de l'*Asie centrale* proposées par Lev I. Miroshnikov, Yuri A. Bregel et Denis Sinor[19]. Sans parvenir à une conclusion, cette discussion au cours de laquelle les chercheurs ont tenté de distinguer *Central Asia* et *Inner Asia* et de proposer l'addition ou la soustraction dans les limites de l'«Asie centrale» de la Mandchourie, de la Mongolie, du Pakistan et de l'Afghanistan, a montré que la question relative à la dénomination de la région commence à prendre une importance au sein de la communauté scientifique œuvrant dans le domaine, au fur et à mesure de l'ouverture des pays méridionaux de l'ex-bloc soviétique et en parallèle avec des discussions sur la révision de l'histoire globale,

---

[13] Shprincin, 1976.

[14] Miroshnikov, 1992.

[15] Sinor, 1963, 1969, 1975, 1990, 2003.

[16] Imart, 1987.

[17] Hauner, 1992 [1990].

[18] Lewis et Wigen, 1997, pp. 176-181.

[19] Parmi les participants ont figuré Mizuno Mitsuaki, David Buck, Nicolà di Cosmo du Department of East Asian Languages and Civilizations at the Harvard University, Thomas C. Bartlett, Mark Elliott du Department of History of the University of California, Santa Barbara, Eric A. Hyer de la Brigham Young University, Michael C. Brose de l'University of Pennsylvania, Geoffrey Cook de l'International Institute of India Studies, F. Tabatabai du Department of History of the City University of New York: Mitsuaki *et al.*, 1997.

moins eurocentriste. Cela explique la parution, pratiquement au même moment, d'une analyse du terme *Central Asia* par Shirin Akiner[20].

Plus récemment, Mohammad-Reza Djalili et Thierry Kellner ont consacré une étude à la révision du sens initial des concepts eurocentristes «Moyen-Orient, Caucase et Asie centrale» afin de repérer dans quelle mesure ils ont préservé leur caractère opératoire[21].

On peut également mentionner la tentative d'Andre Gunder Frank de prouver la centralité de la *Central Asia* au point de vue géographique (position centrale géométrique en Eurasie), culturel (importance de l'histoire «centre-asiatique» dans le cadre de l'histoire universelle et des syncrétismes culturels), économique (place exceptionnelle en tant que carrefour lors des échanges commerciaux), etc., théorie reprise par la suite par David Christian qui opère en revanche à partir du terme *Inner Eurasia*[22]. Le deuxième composant de cette dernière dénomination *Eurasia*, revenant très souvent dans les réflexions «centre-asiatiques», a déjà fait l'objet d'analyses approfondies par Stephen Kotkin qui, avant de se lancer dans le décodage épistémologique du terme, se demande très justement dans quelle mesure cette dénomination actuellement très à la mode est innocente[23].

Une autre démarche qui mérite l'attention est celle de Bahodir Sidikov qui, uniquement par le biais de l'analyse des héritages intellectuels allemands de 1852 à 1914, a tracé l'histoire des multiples dénominations de cette aire géographique à une époque choisie[24]. C'est dans cette même lignée que l'on peut placer également l'étude de Daniel C. Waugh consacrée à l'analyse du renforcement de la dénomination d'*Asie centrale chinoise* par Clarmont P. Skrine en 1922-1924[25].

Ces approches épistémologiques historicisées coexistent avec d'autres manières d'analyser ces termes. Du côté français, Vincent Fourniau a tenté de décoder leurs rapports complexes, en faisant un bref rappel des constructions spatiales des composantes étatiques de l'*Asie centrale* depuis l'époque d'Alexandre le Grand, mais sans l'historique détaillé des termes employés[26]. D'un autre côté, des géopoliticiens américains dont les écrits se reflètent nettement dans les pensées des «experts» russes, bâtissent leurs explications à partir des rapports de forces géopolitiques actuelles[27].

Cependant, ces publications, qui à des degrés divers d'approfondissement tentent de décoder le sens du concept d'«Asie centrale», constituent plutôt des exceptions par rapport à la masse des publications scientifiques «centre-asiatiques». Qu'elles aient la forme d'ouvrages de caractère général ou celle d'études plus spécialisées dans un

---

[20] Akiner, 1998.

[21] Djalili et Kellner, 2000.

[22] Frank, 1992; Christian, 1994; Christian, 1998a, p. XVIII; Christian, 1998b, p. I.

[23] Kotkin, 2007.

[24] Sidikov, 2003. Voir aussi ses articles sur le même sujet dans *Enzyklopädie des Europäischen Ostens* (Universität Klagenfurt, Autriche).

[25] Waugh, 2007.

[26] Fourniau, 2006.

[27] Ulunjan, 2008.

domaine, ces dernières ne consacrent généralement que quelques lignes introductives à la question de la dénomination de l'«Asie centrale», l'esquissant à la légère et brièvement, souvent sur la base d'idées reçues ou en invoquant un appui aveugle sur une autorité-étalon[28]. L'espace des déserts, des montagnes et des steppes une fois balisé pour définir l'approche géographique ou décrire l'agglomérat méritant à leurs yeux d'être nommé «Asie centrale», les auteurs passent à leurs autres sujets, renvoyant dans les cas les meilleurs leurs lecteurs vers des publications plus pointues. Comme la question de la dénomination de l'«Asie centrale» est loin d'être résolue – c'est ce qui a justifié l'entreprise de cette recherche –, nous resterons dans le cadre d'une «introduction» où il est traditionnellement prescrit de donner une définition de l'«Asie centrale».

Mes démarches

– Le problème de Cratyle

La coexistence dans les constructions «centre-asiatiques» intellectuelles du «réel» et de l'«imaginaire», de la «vue» et de l'«ouïe» et, plus encore, du «publié» et du «lu» invite à s'interroger sur la nature de la notion d'«Asie centrale» et sur la perception que l'on peut avoir de ses limites (figées dans des perspectives administratives, environnementales, géopolitiques, etc.) sur la base de «données naturelles et objectives» ou «prédestinées», ou sur celle d'«indices imaginaires»[29].

Des questions provocatrices qui frisent l'oxymoron et le paradoxe se posent alors: est-il possible dans un espace sans bornes, ni repères, mais limité de manières différentes, de «découvrir» la présence des frontières «véritables» de l'«Asie centrale», rêvées par tant de générations? Ou bien sommes-nous condamnés à être les prisonniers de limites «imaginaires», élaborées dans le domaine des représentations scientifiques, iconographiques ou politiques et présentées comme «réelles»? Autrement dit, est-ce que «la vraie Asie centrale» comme objet de science humaine préexiste-t-elle à l'acte de connaissance ce qui suppose qu'il ne reste qu'à la «découvrir» – comme on débarrasse un diamant de sa gangue – par l'analyse d'une multitude de faits (paysages, climats, peuples, religions, langues, etc.) par l'intermédiaire desquels cette région dicte aux scientifiques les lois à mettre en évidence afin d'affiner ses contours graphiques et lui «trouver» le nom «juste»? Ou bien, conformément au nominalisme de toutes les époques depuis les stoïciens, l'«Asie centrale» n'est-elle que dans les mots qui résultent du processus des connaissances et n'est-elle qu'une des hypothèses formulées par l'esprit humain pour imaginer quels types de relations existent dans le réel? Or, en

---

[28] Dans ce sens voir, par exemple, sur la génèse du terme *Asie du Centre* [*Central'naja Azija*] dans le vocabulaire post-soviétique l'affirmation catégorique de O.V. Zotov selon laquelle cette forme n'est qu'un calque de l'expression anglophone *Central Asia*, «terme qui a toujours défini l'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] en Occident, tandis que l'*Asie du Centre* [*Central'naja Azija*] a été dénommée *Middle Asia* (cette question s'est bien éclaircie pour nous lors d'une discussion avec le célèbre spécialiste américain de l'histoire centre-asiatique J. Fletcher)»: Zotov, 2005, pp. 211-212.

[29] Anderson, 2002, pp. 18-21; Biggs, 1999.

d'autres mots, n'est-ce pas lors des recherches des «choses» avec un objectif défini qu'un objet est construit, puis nommé?

Ces questions montrent clairement qu'en voulant discuter dans quelle mesure le «nom» «Asie centrale» doit correspondre à la nature des «choses», on se trouve face au problème de *Cratyle* formulé par Socrate: dans un discours entre deux hommes, le premier, Hermogène, suppose que «les noms résultent simplement d'un accord et d'une convention […] entre les hommes», alors que le second, Cratyle, tient pour la thèse «dite naturaliste, selon laquelle chaque objet a reçu une 'dénomination juste' qui lui revient selon une convenance naturelle»[30].

Pour compliquer la situation, j'ajouterais que dans l'élaboration des notions «centre-asiatiques» l'opposition «réel – inventé» s'étale entre

1) les objets géographiques réels comme les montagnes ou rivières, souvent «inventés» avant d'être réellement découverts (le Taurus-Caucase-Paropamise qui correspond à l'Hindou-Kouch afghan). Leur découverte peut être également réelle, même si elle se déroule souvent dans un espace mythique (pays de Gog et Magog), mais, compte tenu du fait que cette découverte peut être partielle (comme celle du haut Oxus-Amou-daria), les objets géographiques réels continuent parfois à garder un caractère mythique. Au cours des recherches, les «inventions» initiales des objets géographiques s'avèrent parfois de l'imagerie pure, mais leur nom se préserve souvent dans la tradition «savante» et peut s'appliquer à plusieurs autres objets (Balor qui a tour à tour été associé au Pamir, au Kashmir, au Kafiristan). En même temps les regroupements d'objets géographiques ou culturels réels sont toujours imaginaires;

2) les objets purement imaginaires comme, par exemple, les monstres, qui à certaines périodes ont pu refléter le réel pour les êtres humains;

3) les objets littéraires ou livresques qui, ayant été réels à un moment donné (les Parthes qui ont vécu en Parthie; Alexandrie Eschaté qui a borné l'extrémité nord de l'empire d'Alexandre) ont servi à élaborer une représentation; les noms changent de nature au cours des siècles avec la disparition des objets de la réalité. Ils deviennent une référence littéraire et historique, en passant dans le domaine imaginaire, mythique, symbolique et scolaire et en constituant une nomenclature «savante» (Lévi-Strauss). En outre, compte tenu des variations de la réalité, tous les «faiseurs» de représentations «centre-asiatiques» n'ont pas traité de la même réalité: Ptolémée, les *mappaemundi* ou Humboldt n'ont pas parlé du même monde et l'objet qu'ils ont traité peut avoir été «vrai», à condition d'être inséré dans la réalité et les connaissances de l'époque (les Scythes ou le cours changeant du lit de l'Amou-daria).

– Construire = découper et nommer

En cheminant dans cette enquête sur l'«Asie centrale» (à considérer plutôt au pluriel) il n'a plus fait de doute pour moi à un certain moment que j'avais affaire à un objet construit – l'«Asie centrale» n'est pas une entité qui a toujours existé – et que je me

[30] Genette, 1976, p. 11.

trouvais avant tout dans le domaine des représentations et des mots. Mais il me fallait également comprendre comment cet objet a été construit.

Dans ce processus il y a en effet deux actes primordiaux: le découpage d'un continuum géographique et culturel et la nomination des parties extraites. En découpant le tissu des objets réels constituant le «centre de l'Asie», il devait s'avérer possible de parvenir, *via* les mots, à créer des notions et/ou concepts «centre-asiatiques», afin de faire valoir des «choses» en les représentant verbalement ou graphiquement comme réelles; décrire l'espace, c'est avant tout le délimiter.

Ce processus trouve une analogie dans le découpage du spectre solaire où, comme l'a remarqué le linguiste Patrick Sériot, les «différentes» couleurs visibles au niveau purement physique ne sont que des longueurs d'onde formant une suite continue et ce n'est qu'à travers la nomination que les objets homogènes dans ce continuum

> «auront pour nom le bleu, le vert, etc. […] Le nombre même des couleurs principales du spectre est arbitraire du point de vue physique (pourquoi sept couleurs et pas huit?). […] De plus, ce découpage dépend des langues: on sait que, par exemple, en gallois il n'y a qu'un mot pour ce qui correspond au vert et au bleu en français, en russe il y a en revanche deux mots différents pour ce que nous appelons le bleu, etc.»[31].

Dans ce processus de découpage où chaque critère peut être jugé indispensable ou aléatoire, l'acte de nommer est décisif. Il offre la possibilité de qualifier et de catégoriser sous forme verbale ce qu'on voit et, de fait, de le manipuler facilement dans le discours. Donc, à partir du moment où dans le continuum on découpe avec des noms qui censés dans cette situation faire apparaître le contenu hétérogène de «choses», on obtient le «même» et le «différent», un «dedans» et un «dehors» qui ne ressortent que d'une nomination.

Cette idée a été reprise par le géographe Jean-Bernard Racine qui, en l'appliquant au domaine de la géographie, a mis en garde contre le danger qu'il y a dans la volonté «d'identifier ce qui est *objet de discours* à de purs *objets naturels* et de discuter ces derniers en oubliant qu'ils ne sont qu'*objets de discours*»[32].

Cette observation est parfaitement applicable à l'«Asie centrale» qui s'inscrit dans l'histoire plus générale du continu et du discontinu, ou du graduel fait à la fois de continu et d'hétérogène.

– Noms donnés = noms prédestinés?

Lors de la fabrication des notions «centre-asiatiques» un rôle important revient aux «faiseurs» de l'«Asie centrale» qui ont été à la fois les constructeurs de l'objet et les sujets nommant cet objet.

Comme l'a énoncé le philosophe Gérard Genette, il est courant de penser que la nature réelle ou imaginaire d'un objet détermine la forme idéale d'un nom pour lui:

---

[31] Sériot, 1996, p. 277.

[32] Racine, 1995, p. 118.

dans l'esprit commun cela ne doit pas être n'importe quel mot, mais un mot spécial et approprié qui ne pourrait être attribué que par un spécialiste. Donc, en fin de compte, cette réflexion commune nous rejette vers l'hypothèse selon laquelle les «choses» doivent préexister aux «mots» et qu'un objet est prédestiné à être nommé par un nom et il ne reste, comme l'objet lui-même, qu'à le «découvrir»[33]. En poussant, par son analyse, Hermogène dans l'impasse lors de son dialogue avec Cratyle, Genette sous-entend une autre solution où les noms sont des inventions pures, acceptées après des réflexions conformes à l'air du temps marqué par certaines théories, plutôt qu'une liaison profonde avec une certaine nature métaphysique des «choses» selon la manière avec laquelle Platon a vu le monde.

Par rapport à l'ensemble des dénominations «centre-asiatiques» on peut alors se poser toute une série de questions: ces dénominations sont-elles des noms propres (donc, sans signification) ou des noms communs (au contenu spécifié)? Quel est le sens de ces dénominations, s'il existe? À quoi est-il dû et quelles sont les motivations du choix de ces noms?

Ces réflexions me poussent également à préciser une des conditions de mon approche du sujet par rapport auquel je me situe en dedans et en dehors: comme il n'est pas possible de parler d'une région (espace / aire / territoire) géographique sans la nommer, il m'a semblé utile de faire la distinction entre deux manières d'utiliser le terme «Asie centrale».

D'une part, afin de pouvoir faire l'historique de l'«Asie centrale» avant l'apparition de ce terme, je fais recours à une «Asie centrale» que je choisis comme étiquette opérationnelle sur un espace dont les limites embrassent les républiques ex-soviétiques de l'«Asie moyenne» (le Kazakhstan, le Turkménistan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et le Kirghizistan), la Turquie du nord-est et les régions septentrionales de l'Iran, du Pakistan, de l'Afghanistan et de l'Inde, ainsi que le Xinjiang, la Mongolie et les marges méridionales de la Sibérie. La présence de cette «Asie centrale» – la mienne qui n'est qu'un concept opérationnel – expliquera le choix de tels ou tels objets géographiques réels – dedans l'«Asie centrale» inexistante à l'époque – dont je tracerai l'historique de la «découverte» pour mieux comprendre le processus d'accumulation des connaissances qui ont servi à élaborer toutes les terminologies généralisantes.

D'autre part, dès l'apparition de ce terme au XIX^{e} siècle, je me borne à l'*Asie centrale*, désormais sans guillemets, comme un *meta-terme* qui reste uniquement au niveau des représentations et des mots sans faire des références à des objets géographiques réels, mais à l'ensemble des dénominations utilisées, très variées dans les limites imposées et dans les appellations. Rester à ce niveau – au-dehors – m'offre l'occasion d'assister et d'observer la pratique créative ou créativiste à l'égard de l'*Asie centrale* telle qu'elle se dessine dans les discours scientifiques ou politiques, derrière lesquels je tenterai de décoder les idées cachées, sans accepter toujours les «dits» dans les discours comme étant «vrais» et à prendre pour argent comptant.

---

[33] Genette, 1976, p. 14.

Le dernier point consiste à préciser qu'en parlant de l'*Asie centrale* j'utilise pour dresser l'histoire des *représentations* (terme le plus général) une palette de mots dont le sens est distinct: *mot, nom, vocable* ne viennent que par rapport aux premières étapes des réalisations des constructions intellectuelles «centre-asiatiques»; *notion* et *idée* transmettent la nuance selon laquelle une représentation n'est pas acceptée par tout le monde, ainsi que l'existence de plusieurs lectures possibles; *terme, appellation, dénomination* sont liés à la nomenclature acceptée à un moment donné par pratiquement tout le monde et figée dans la documentation; *concept* prétend être une construction stable, reconnue et hors de toute critique à un moment donné.

– Longue durée

En raison d'un ensemble d'explications tant culturelles que politiques, cette investigation sur l'*Asie centrale* invite, afin de pouvoir être menée à bien, à recourir à l'histoire dans un cadre de longue durée (Fernand Braudel). Cette dernière offre une vue panoramique sur le processus difficile de cristallisation des représentations de l'*Asie centrale* et sur l'élaboration des dénominations qui ont été forgées de l'Antiquité jusqu'à nos jours. Cette longue durée n'est pas une démarche de caractère spéculatif, ni une tentative d'encyclopédisme retardé, mais un des moyens d'aborder les problèmes posés par la réapparition constante de représentations et de termes anciens, sortis d'un stock d'images verbales et iconographiques accumulées pendant des siècles dans les atlas mentaux des Occidentaux à l'égard de l'*Asie centrale*, au contenu chaque fois modifié, renouvelé et adapté aux besoins d'un moment, mais toujours vêtues d'un décor de «certitudes», justifiées par le «bon sens» et la longue tradition historique d'usage. En ne sortant pratiquement jamais des formules de définition «X = Y à la condition que Z …», les spécialistes tournent constamment autour de certaines dénominations qu'ils définissent les unes par les autres, restant toujours prisonniers de l'air du temps et de leur spécialisation, montrant parfois une érudition gratuite susceptible de répondre aux nécessités de la partie introductive des ouvrages.

La longue durée offre également le moyen d'aborder les questions relatives à la formation des limites spatiales dans diverses cartes mentales, de définir leur nature, leur acceptation ou non dans les sociétés scientifiques où la circulation des idées est souvent stoppée par des barrières linguistiques, et surtout, leur perception dans un monde où le poids des idées de jadis reste important. Sans accepter les concepts relatifs à l'*Asie centrale* comme des acquis inchangeables, je préfère ici tracer leurs genèses afin d'observer comment l'ignorance et la méconnaissance, tout à fait compréhensibles au début, se sont transformées en préjugés fixes, souvent très politisés. Comme l'a écrit Charles-Pierre Péguy,

> «une des grandes leçons de la géographie est que nul équilibre, ni dans la nature, ni dans les sociétés, n'est instantané. L'observation des États, même quantitatifs, reste insuffisante. L'essentiel de l'information est dans le mouvement»[34].

[34] Péguy, 2001, p. 54.

En partant du constat selon lequel, même si elle est constamment à géométrie variable, l'*Asie centrale* d'aujourd'hui n'a pas toujours existé sous la forme qu'on lui donne dans les cartes modernes, on se trouve devant la nécessité de répondre successivement aux questions suivantes: Quand l'*Asie centrale* a-t-elle été «découverte» (non dans le domaine de la terminologie, mais en tant que somme d'objets géographiques réels qui seront par la suite utilisés dans les constructions des notions «centre-asiatiques»)? De quelles images spatiales et sémantiques a-t-elle été dotée lors de la période initiale de sa «découverte» et comment ont-elles évolué au fil du temps? Comment l'information sur ces objets géographiques, réels et imaginaires, s'est-elle accumulée et a-t-elle circulé; pourquoi y a-t-il eu tant de lacunes dans la transmission des connaissances qu'on est obligé de parler de redécouvertes répétitives? De quelle manière cette «Asie centrale» (étiquette opérationnelle aux limites définies ci-dessus) avant l'*Asie centrale,* a-t-elle été définie et limitée? Comment de multiples termes ont-ils été «inventés» à son sujet dans les diverses traditions nationales et à la lumière de quels critères: géographiques, géologiques, climatiques, linguistiques, ethnologiques, religieux, politiques, historiques, etc.? Quel a été le sens de ces dénominations, souvent imprégnées d'une vision eurocentriste et de ses dérivés, et, sans exception, créées dans le but de transformer cet espace neutre, qualifié également de «sauvage» ou inconnu, en territoire apprivoisé[35]? Est-il possible, *via* l'analyse des toponymes, de relever une *métagéographie* où se dévoilent des structures spatiales à travers lesquelles les individus et les sociétés font part de leur savoir sur le monde et par rapport auxquelles ils se positionnent? Selon quelles normes, quels critères et en fonction de quelles justifications et de quels arguments, enfin, ont été fixées ces limites actuelles et quel rôle ces frontières inventées, qui ne sont que la codification temporelle de certaines données, jouent-elles actuellement dans les investigations scientifiques?

– Investigations épistémologiques

Ces questions ne renvoient pas uniquement à la géographie historique, à l'histoire de la géographie ou de la cartographie, ni à celle des découvertes ou des frontières[36] (bien de ces sujets seront omniprésents); par conséquent, le texte qui suit ne peut pas être

---

[35] Pour distinguer «espace» et «territoire» on peut se référer à la formulation proposée en 1984 par Maryvonne Le Berre (cit. d'après Péguy, 2001, pp. 46-47): «Pour assurer ses fonctions vitales, tout groupe social […] aménage un espace X qui devient son territoire Y […] et qui possède alors une unité de fonctionnement». Dario Lopreno (1999-2000, pp. 8, 22-24), avec des références à Claude Raffestin (voir, notamment, Raffestin, 1980, pp. 129-147), explique par d'autres mots que «le territoire est généré à partir de l'espace et résulte d'une action conduite par un acteur réalisant un programme, partiel ou global. En s'appropriant concrètement ou abstraitement (par exemple, par la représentation) un espace, l'acteur le «territorialise». Le territoire est donc un espace dans lequel un ou des acteurs projettent du travail, c'est-à-dire de l'énergie et de l'information. Le territoire rélève donc des relations toutes marquées par le pouvoir: de l'État à l'individu, en passant par toutes les organisations, on trouve des acteurs qui produisent du territoire». En outre, sous le terme «espace» j'entends un contenu tant géographique que culturel qui le distingue de l'*aire géographique* et d'un *objet géographique*, purement naturel.

[36] La problématique des frontières a fait l'objet d'investigations pointues notamment chez Ancel, 1938; Boggs, 1940; Jones, 1945; Gottman, 1952; Guichonnet et Raffestin, 1974; Foucher, 1987.

réduit à l'opus d'un non-géographe qui, selon l'expression d'Anne Radeff, «géographe».

Je resterai plutôt dans le domaine des investigations épistémologiques, en tenant compte, d'une part, de la définition de l'épistémologie donnée par son inventeur Émile Meyerson et, d'autre part, de l'apport des représentants de l'épistémologie «postmoderne». Le premier a vu l'épistémologie comme une forme particulière de philosophie de la connaissance destinée à dresser l'inventaire des orientations prises par la recherche et de les éclairer[37]. Les seconds, admettant que la connaissance scientifique n'est jamais objective et ne reflète jamais le réel de manière parfaite (une carte à l'échelle 1:1 de l'empereur chinois par l'essayiste Borgès n'est pas possible), s'accordent sur le fait qu'elle doit répondre à d'autres critères que ceux de la vérité.

> «Dans les chaînes d'interprétations que l'on met en place (l'équivalent des chaînes causales du mécanisme traditionnel), – écrit Paul Claval –, le noyau qui déclenche l'action se trouve dans les catégories que les gens ont imaginées et qu'ils emploient pour parler du monde qui les entoure, de ce qu'ils redoutent et de ce à quoi ils aspirent»; «c'est là – reprennent Jean-Bernard Racine, Bryn Greer Wootten et Gillian Gilmour – que les grandes opérations d'aménagement commencent et se légitimisent auprès de la population»[38].

À partir de cela, l'épistémologie «postmoderne» ou «postcoloniale» s'emploie à déconstruire les discours / interprétations / représentations scientifiques dominantes à telle ou telle époque afin de démasquer / décrypter les intérêts qu'elles servaient, en montant le caractère intéressé des constructions, ainsi que le type de croyances ou d'idéologie facilement reconnaissable dans le temps[39]. Cette méthode invite l'historien à sortir des chemins battus et à s'aventurer sur le terrain de disciplines voisines; elle demande aussi de suivre les cheminements de la pensée des hommes, leurs raisonnements, la construction de leurs arguments destinés à écarter les obstacles épistémologiques d'autorités doctrinaires et/ou promouvoir les nouveautés, le vocabulaire censé le mieux exprimer l'image construite…

Dans cette perspective, ce n'est pas l'*Asie centrale* en tant que réalité spatiale qui m'intéresse, mais l'*Asie centrale* des représentations, car c'est à partir de mots et d'images que toutes les notions se construisent. Cette optique invite, dans une perspective d'histoire des sciences, à interroger l'*Asie centrale* en tant qu'objet d'étude, tel qu'il a été historiquement inventé, construit et représenté par les voyageurs, les explorateurs, les géographes, les historiens et les ethnologues, sans négliger l'analyse du processus purement politique qui a réussi à insérer des lignes-frontières dans cet espace, jadis uniquement vu comme une aire géographique, et à l'inclure dans les aires culturelles avoisinantes.

Dans mon étude il s'est agi, en effet, d'analyser les diverses cartes mentales «centre-asiatiques» produites en Occident et en Russie, dont le concept suppose avant tout

---

[37] Meyerson, 1908, pp. I-VI; Meyerson, 1921.

[38] Racine, Greer Wootten et Gilmour, 1979, p. 20; Claval, 2003, p. 106.

[39] Pour des réflexions sur ce sujet à l'égard de la géographie voir Racine, 1980, notamment sur la notion de l'idéologie, pp. 85-87.

l'analyse d'une image qui n'existe initialement que dans la tête. Expliqué pour la première fois en 1960 par Kevin Lynch[40], architecte urbaniste américain qui a analysé l'orientation dans l'espace à partir des dessins qu'ont fait des gens de leurs itinéraires de la maison au travail, le principe reste le même pour toutes les recherches sur les cartes mentales. Cette image dans la tête est unique et sujette à distorsions, mais l'analyse de la somme des cartes mentales mises en forme tant sur un plan verbal qu'iconographique donne tout un ensemble d'informations sur l'espace et la manière dont les gens le structurent, en fonction du point de vue adopté. Comme l'a écrit Claude Nicolet,

> «s'agissant de la géographie, cette 'représentation' offre d'abord […] tous les caractères propres aux divers degrés de la connaissance (intuitive ou déductive, mythique ou rationnelle, pratique ou théorique). Elle passe par le relais des mots, du logos, du discours, du texte proclamé du haut de la tribune ou lu dans le silence du cabinet. Elle procède, comme toute science, par la voie cumulative: des progrès de toutes sortes, les uns empiriques et les autres théoriques, constituent peu à peu un corps de connaissances plus ou moins imparfaites et plus ou moins reçues dans le corps social»[41].

Sans prétendre apporter les réponses ultimes aux deux questions cruciales – quel terme et quelles limites faut-il choisir pour décrire cette aire historico-géographique –, cette histoire de l'invention de l'*Asie centrale* sera alignée sur deux axes perpendiculaires: un axe vertical pour la chronologie et un axe horizontal pour les traditions scientifiques diverses. Elle montrera que, plutôt qu'à une carte géographique, toutes les dénominations connues appartiennent à une carte de l'histoire des représentations, puisque toutes les notions ne peuvent être considérées que dans le cadre d'investigations de type épistémologique.

– Mes sources

Disséminées dans d'innombrables textes et d'origines souvent indirectes, les références aux sujets abordés ici reflètent des idées qui dans leur développement forment tantôt des autoroutes, tantôt de petits chemins de campagne. Toute reconstruction – ou, plutôt, décodage des formes et des paroles – est subjective et ne manque jamais d'éveiller des critiques ultérieures: il s'agit d'un espace connoté, parlant plutôt que parlé qui se trahit dans le discours comme l'inconscient se livre dans un rêve ou dans un lapsus. L'interprétation nécessite en effet, à travers la rhétorique sociale de l'espace, la concordance de plusieurs niveaux de discours complémentaires entre les querelles terminologiques des scientifiques, les visions des philosophes, les programmes géopolitiques d'expansion des hommes politiques et des militaires, les pratiques impérialistes des puissances européennes des XIX^{e}-XX^{e} siècles ou, plus simplement, les idées reçues du grand public, marquées par le temps et les «traditions nationales» dans la science.

---

[40] Lynch, 1977 [1960].

[41] Nicolet, 1988, pp. 10-11. Voir aussi Gould et White, 1984; Claval, 2003, p. 60.

Afin de réduire cette subjectivité, j'ai tenté d'élargir au maximum le cercle des sources à analyser: sans prétendre à l'exhaustivité, j'ai cherché à lire, analyser et comparer des publications, des cartes, des documents d'archives en français, russe, anglais, italien, allemand, ouzbek, espagnol, suédois et latin en provenance d'archives et de bibliothèques, tant publiques que privées, en Suisse, en France, en Ouzbékistan et en Russie. En même temps, mes connaissances linguistiques personnelles ne m'ont pas permis de privilégier d'autres regards sur l'*Asie centrale* que ceux du domaine occidental et russe, m'amenant à réduire les visions grecque et arabo-persane à un résumé en préambule et à exclure les visions chinoise ou mongole, également importantes même si elles n'ont pas produit de concepts généraux.

En consultant les cartes pour les comparer aux travaux des scientifiques et aux manifestations des hommes politiques, je finirai donc par parler d'un espace non explicite, semi-dévoilé, qui relève plutôt du suggéré que du montré et du dit. En fin de compte, la nature de l'investigation correspond à la nature de l'objet: l'imperfection subjective du concept de l'*Asie centrale* vient du fait que, perçue sous cet angle et décrite par ce terme, l'*Asie centrale* est une construction collective élaborée à partir des constructions intellectuelles de chacun[42].

***

J'espère cependant que cette investigation, tentative téméraire de synthèse à travers une histoire des idées, de contours et d'images variés et changeants, aidera à mieux comprendre le sens épistémologique des expressions relatives à l'*Asie centrale*, lors de la progression des connaissances sur la région, en faisant revivre des courants de pensées multiples, féconds ou stériles, souvent complètement oubliés, afin de pouvoir saisir la logique du développement des idées et «d'échapper à la dictature des interprétations unilatérales»[43]. Ce sera en quelque sorte une histoire parallèle à l'histoire traditionnelle de l'*Asie centrale*, assez éloignée de la géographie tout court et de la géographie historique, de la cartographie ou de l'histoire classiques: celle d'un miroir incurvé où l'*Asie centrale* n'est qu'un prétexte pour réfléchir sur la nature de la connaissance. En s'inspirant des paroles de Catherine Volpilhac-Auger à propos de la mer Caspienne, on peut dire que dessiner et nommer l'*Asie centrale* «c'est suivre les chemins du savoir et de l'ignorance. Faire l'histoire de ses représentations, c'est s'interroger sur le progrès, discontinu et régi par des lois inconnues, des connaissances humaines et de la civilisation»[44].

Structure

Cette étude se présente en deux volets réciproquement liés, à savoir avant et après l'invention de la notion de l'*Asie centrale*, même si le principe chronologique n'a pas été à la base de mes démarches.

---

[42] Sur ce principe de la construction de concepts voir Péguy, 2001, p. 68.

[43] Claval, 2003, p. 26.

[44] Volpilhac-Auger, 2004, p. 42.

Le premier volet (Tome 1A: parties I à V) embrasse l'époque antérieure à l'invention de la notion de l'*Asie centrale*: il constitue plutôt une histoire de la découverte et de la redécouverte des objets géographiques réels dans l'espace mythique de l'«Asie centrale» avant l'*Asie centrale*, pendant la longue période qui va de l'Antiquité au début du XIX^{e} siècle. Il n'est cependant pas question ici de faire un exposé chronologique détaillé des grandes phases de la découverte de ces régions, ni des étapes qui ont marqué l'élaboration des cartes de l'*Asie centrale* (cette approche devrait cependant également mériter une grande attention, car jusqu'à aujourd'hui l'*Asie centrale* fait figure de grande absente dans l'histoire des découvertes géographiques et demeure pratiquement inexistante à côté de la Chine, de l'Inde et du Nouveau Monde).

Il s'agit plutôt d'un essai de réflexion sur la manière dont les explorateurs, qui ont pris part à des missions entreprises pour des raisons généralement politiques, ont apprécié les nouveaux mondes et les ont verbalement et graphiquement décrits (sous la forme de cartes portant des dénominations parfois dénigrantes et des images), tentant de les inscrire dans leurs cartes mentales fortement imprégnées d'une vision eurocentriste. Invités au voyage dans une *Asie centrale* plus culturelle que réelle, ils ont construit, en commençant par les auteurs musulmans, une image de cette région dans laquelle l'héritage des Anciens a plus d'importance que leur propre expérience. D'un autre côté, les connaissances transmises ne se situent pas sur le même plan en raison de la diversité des objectifs visés par les «découvreurs» (commerçants, religieux, chanceliers, militaires): à chaque étape les nouvelles données ne couvrent pas la totalité des connaissances sur l'*Asie centrale*, mais forment un ensemble hétérogène d'observations dictées par le point de vue.

En même temps, dès les premiers contacts l'*Asie centrale* a laissé son empreinte sur la culture savante, en faisant basculer la vision sur cette partie du monde et entraînant la création de nouveaux schémas représentatifs dotés d'une nomenclature. L'élaboration d'une terminologie spécifique et généralisatrice à l'égard de l'*Asie centrale* constitue le point fort du processus d'apprivoisement de cet espace quasiment inconnu, reflétant un difficile dialogue entre l'Europe et l'Asie, mais illustrant aussi les étapes au cours desquelles s'est formée l'image de l'Autre ou le début du partage du monde entre les puissances européennes.

Dans la présente analyse je me suis inspirée des méthodes élaborées par la «new historiography of cartography» qui, au lieu de constater le progrès accompli dans le domaine de la découverte et de la cartographie de la *terra incognita* grâce à la «rationalité» et à la «rigueur scientifique», cherche par l'analyse des choix terminologiques à établir les omissions et les distorsions, ainsi que le contexte culturel et idéologique à la source des artefacts cartographiques, qui reflètent, comme l'écrit James A. Millward, «les notions de l'espace des faiseurs [de cartes], du pouvoir politique, des relations entre l'homme et son environnement»[45]. J'interrogerai alors davantage les conditions ayant produit le savoir et son articulation avec les faits

[45] Millward, 1999, p. 62. Dans son essai Millward fournit un bon résumé des recherches accomplies dans cette direction, notamment par J.B. Harley, David Woodward, Matthew Edney, Benjamin Schmidt, Barbara Mundy, etc.: Millward, 1999, pp. 62-65. Sur l'analyse et la critique de la géographie «postmoderne» ou «postcoloniale» voir Staszak, 2001, pp. 95-98 (présentation par Claire Hancock).

politiques, idéologiques, religieux et militaires, tenant compte de l'idée, exprimée par Péguy, selon laquelle il n'y a pas de cartographie neutre et que

> «chaque projection cartographique doit être ainsi établie en fonction d'un objectif. Il ne peut y avoir de carte parfaite. De surcroît, outils de travail, les cartes peuvent se révéler être des instruments de propagande féroce, sans cesser d'être scientifiquement irréprochables. […] Le choix du méridien central d'un planisphère modifie ainsi la perspective que le lecteur a de la planète entière, dans les proportions dont il n'est pas le plus souvent conscient»[46].

Comme je ne peux pas développer ici une démarche de type purement philologique, j'ai mis à profit le travail déjà accompli par les historiens et les philologues spécialistes de l'Antiquité, des géographes arabes et de l'époque médiévale: si l'impact intellectuel des Anciens et des Arabes est très brièvement esquissé dans le préambule afin de permettre de retrouver certains des notions des périodes successives, l'analyse et l'héritage des érudits de l'époque médiévale occupera une place importante dans mon analyse[47]. En outre, sans prétendre m'inscrire dans l'histoire de la cartographie médiévale et moderne, je présenterai ici les quelques éléments de cartes portant sur l'*Asie centrale* que j'ai pu examiner soit par un accès direct aux originaux, soit grâce aux publications détaillées.

Le second volet (Tome 1B: parties VI à X) de mon étude se concentre sur les discussions autour de la notion de l'*Asie centrale*, centrées sur l'établissement de ses limites internes et externes et sur l'élaboration des critères de leur fixation dans un continuum géographique. Au cœur de ce volet, marqué avant tout par la naissance de la notion de l'*Asie centrale*, j'aborderai trois thèmes:

---

[46] Péguy, 2001, pp. 171-172.

[47] Dans l'impossibilité de faire une analyse bibliographique détaillée de la littérature scientifique (sans parler des sources premières) utilisée pour cette partie, je note brièvement que les études les plus incontournables sont, entre autres, celles qui concernent la cartographie comme les volumes édités par J.B. Harley et D. Woodward (1987-1992) sur l'histoire générale de la cartographie, l'ensemble des travaux de L. Bagrow, ainsi que les publications de J.F. Baddeley (1919), V.N. Fedchina (1967), S.H. Baron (1985, 1986, 1989, 1991a et b, 1993), D.F. Lach (1965-1977) et le même avec E.J. Van Kley (1993); les dictionnaires des termes géographiques utilisés dans la cartographie médiévale et chez les premiers voyageurs européens en Asie comme ceux d'I. Hallberg, (1907) et de P. Pelliot (1959-1973); les travaux de I.Ju. Krachkovskij (2004 [1957]) et d'A. Miquel (1967-1988) sur la perception de l'espace par les érudits musulmans, avant tous arabes; les observations très poussées de P. Gautier Dalché (1983, 1988, 1992, 1994, 1996, 2002-2003, 2005) par rapport à la cartographie médiévale, ainsi que les publications détaillées des cartes de cette époque, souvent sous forme d'atlas accompagnés d'analyses approfondies comme ceux de M. Destombes (1964), N.A.E. Nordenskiöld (1973), R.W. Shirley (1987), A.-.D von den Brincken (1992), S.D. Westrem (1998), N. Bouloux (2002), K. Nebenzahl (2004), etc. Il m'a été également très utile de consulter les récits des premiers voyages européens et russes en Asie centrale et les nombreuses publications consacrées à ce sujet comme celles d'O.V. Maslova (1955-1971), D. Sinor (1952, 1977b, 1977c, 1997), V.V. Barthold (1965a, 1977a, etc.), J. Richard (1986, 2005), M. Guéret-Laferté (1994), R.A. Skelton, T.E. Marston et G.D. Painter (1995), I. Landry-Deron (2002), M. Paulmier-Foucart et M.-C. Duchenne, (2004), M. Mollat (2005), etc. Les recueils de documents d'archives comme ceux de H. Omont (1917), V.F. Gnucheva (1940, 1946) ou V.S. Djakin (1998), etc. m'ont donné accès à une documentation de première main difficilement consultable autrement.

– Le premier thème (parties VI à VIII) concernera l'invention au XIX^e^ siècle de l'*Asie centrale* proprement dite en tant que notion scientifique[48]. L'analyse se focalisera sur les discussions scientifiques qui aux XIX^e^-XX^e^ siècles ont tenté d'inscrire l'*Asie centrale* dans les cartes mentales européennes en tant que construction avant tout «naturelle», derrière laquelle se cache cependant l'enjeu de la centralité, étroitement lié à l'idée d'un pouvoir universel «justifié» par le déterminisme naturel. Dans cette juxtaposition du scientifique et du géopolitique au contexte du déterminisme environnant, il m'a semblé intéressant de dégager les interactions qui, pas toujours dans une situation de neutralité, entraînent des interpénétrations et des influences croisées. Elaborée surtout par les géographes, l'*Asie centrale* se charge d'un contenu scientifique dont elle était jusqu'alors dépourvue dans les écrits des explorateurs. Elle entre alors dans le monde des notions intellectuelles reconnues par les scientifiques. Toutefois, ses contours et son contenu que leurs inventeurs représentant les écoles géographiques occidentales jugent «quasiment exacts» sont perpétuellement remis en question par les confrères russes qui partagent plutôt l'*Asie centrale* conformément aux projets impérialistes de l'époque, entre la partie qui est «chez soi» et celle qui pourrait le devenir. Le jeu de miroir où des idées initiales semblables font naître des définitions finales opposées met à mal la notion tout entière par son caractère extrêmement subjectif et politisé. Il s'agira donc ici de remettre en cause les lieux communs du discours sur l'*Asie centrale* qui passent pour des certitudes établies. En outre, il sera ici également question de l'établissement des frontières politiques de l'*Asie centrale*, prétendument «naturelles» et «scientifiques». À travers la description et l'analyse de la dynamique de l'expansion coloniale et territoriale des puissances occidentales en Asie, je tâcherai de comprendre comment cette expansion a généré des milieux sociaux, des pratiques politiques et des discours scientifiques. Pour cette raison, j'ai essayé de faire parler davantage, en les citant abondamment, les acteurs de l'établissement des frontières au tournant des XIXe-XX siècles, présentant leurs arguments représentatifs des idées de l'époque.

– Le deuxième thème (Partie IX) sera consacré à l'analyse, côté russe, du découpage administratif de l'*Asie centrale* par les Soviets, connue sous le nom de délimitation nationale de 1924-1936, qui a cependant ses racines dans les premiers maillages du territoire par les Soviets dès 1917[49]. Il s'agira ici d'interroger sur la base de documents

---

[48] Cette aproche s'inscrit dans la ligne d'analyse des images mentales d'un pays, dont les principes ont été tracés dans certaines publications comme, par exemple, celles de L. Wolff, 1994; Bourguet, 1998; Poe, 2000; Hostetler, 2001; etc.

[49] Parmi les plus récentes études occidentales ciblées sur la question, généralement avec une analyse historiographique, voir Higgins, 2005; Gorshenina, 2005; Haugen, 2003; Michaels, 2003; Martin, 2001; Higgins, 2000; Blitstein, 1999; Smith, 1999; Lynn Edgar, 1999; Higgins, 1997; Sabol, 1995; Keller, 2001; Baldauf, 1991. Pour un aperçu des points de vues soviétiques voir Landa, 1964; Vaidyanath, 1967; Radzhabov, 1974, pp. 14-22. Pour les publications des années 1920-1934 sur la question voir l'ample bibliographie «K 10 letiju nacional'nogo razmezhevanija» [«Pour les dix ans de la délimitation nationale»], *Vestnik kommunisticheskoj Akademii* [*Le Messager de l'Académie communiste*], 1934, n° 5-6, pp. 138-149. Comme exemple d'études post-soviétiques déjà très critiques voir Masov, 1991; Masov, 1995; Iskhakov, 2000. Pour une bonne analyse historiographique sur les tendances dans ce domaine: Lynn Edgar, 2002; Haugen, 2003, pp. 9-29. Il faut en outre souligner que la vision d'un monde qui se veut «réaliste» ne se borne pas uniquement à l'espace soviétique, mais qu'elle est aussi répandue en Europe occidentale dans les mouvements revendicatifs «ethnicistes» (par exemple, chez les Basques).

d'archives inédits cette tentative utopique d'établir des limites «scientifiques» et de les rendre visibles jusqu'à la forme que revêt l'édifice de l'Asie centrale soviétique à laquelle nous avons affaire actuellement. En confrontant le discours officiel sur la durée et les étapes diverses de la délimitation, je tenterai de montrer ici les difficultés, voire l'impossibilité, d'appliquer à la région des clichés «réalistes» et de retrouver les indices nets de la «conscience ethnique» qui se sont voulus «fiables» afin de marquer les ruptures, dans une situation où de multiples groupes de populations se sont soudés au long des migrations et des métissages et qui, dans le cadre d'un *continuum* dialectal turco-persan, ont attaché plus d'importance à des références identitaires supra- et infra-ethniques (tribales, régionalistes, localistes, religieuses, socio-religieuses et autres). En même temps, cette histoire de la délimitation met en évidence les mêmes principes sur lesquels se sont appuyées, avant ou après, beaucoup d'autres nations du monde (à l'exception, entre autres, de la Suisse ou de la France jacobine)[50].

– Le troisième et dernier thème de cette étude (Partie X) porte sur les discussions que la communauté scientifique d'aujourd'hui entretient sur la notion d'*Asie centrale* et sur l'analyse des propositions dressées par les scientifiques qui choisissent entre plusieurs «déjà vu» afin de préciser le contenu de la dénomination, à la manière d'un tableau impressionniste sur lequel chacune des générations a apporté sa touche. À l'occasion de ces discussions sur le nom, les limites et les principes de regroupement, la différence entre nomenclature officielle et scientifique d'un côté, et idées populaires de l'autre, n'est pas négligeable non plus; elle est d'autant plus importante qu'à l'abri du Rideau de Fer, l'Asie centrale ex-soviétique a eu beaucoup de mal à se faire reconnaître comme un espace différent de la Russie.

Remerciements

Je tiens à remercier MM. les Professeurs Henri-Paul Francfort (CNRS-Paris I) et Patrick Sériot (Université de Lausanne), directeurs de ma thèse, pour leur nombreux conseils et renseignements, ainsi que les membre du jury MM. les Professeurs Wladimir Berelowitch (Université de Genève – CNRS – EHESS), Jean-Bernard Racine (Université de Lausanne) et Alain Schnapp (Paris I) qui ont accepté de suivre mon travail de près. J'adresse également des remerciements tout particuliers à Monsieur Pierre Chuvin (Paris X – Institut français d'études anatoliennes), également membre de mon jury de thèse, qui m'a introduite au monde scientifique francophone.

Je tiens aussi à exprimer ma haute gratitude à mes premiers lecteurs pour leurs observations bienveillantes et détaillées: à Monsieur René Létolle (Université Pierre et Marie Curie, Paris), Madame Isabelle Charleux (CNRS), MM. Pierre Gentelle (CNRS), Aymon Baud (Musée de géologie de Lausanne), Frantz Grenet (CNRS et EPHE), Guy Lecuyot (CNRS) et Philippe Forêt (Institut de cartographie de Zurich).

Dans la même mesure je suis très reconnaissante envers MM. Markus Hauser (Orell Füssli Kartographie AG, Zurich), Pierre Jaccard (Genève) et André Rapin (Lausanne) pour la mise à disposition de leurs archives personnelles de cartes et de publications

[50] Anderson, 2002; Thiesse, 2001.

rares; Boris A. Litvinsky (Institut d'orientalisme, Moscou) et Jean-François Sabouret (CNRS), pour leurs observations et leurs questions incitant à la réflexion; Pierre Ducrey (Université de Lausanne), Nicolas Zufferey (Université de Genève), Rémy Dor (INALCO) et Vincent Fourniau (EHESS) pour leurs encouragements et leur intérêt porté sur mes études.

Mes recherches auraient été impossibles sans les bibliothèques et archives; c'est pourquoi je tiens à adresser des paroles particulières tout d'abord à l'équipe de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, notamment aux collaborateurs du Département des livres rares Silvio Corsini, Danielle Mincio et Jocelyne Hefti, qui m'ont généreusement offert l'accès à leurs trésors cartographiques et à leurs droits de reproduction, ainsi qu'à de nombreuses publications rares. Tous mes remerciements également vont aux personnels de la Bibliothèque Nationale de France (Départements des livres rares, des cartes et des plans, des manuscrits orientaux), de la Bibliothèque nationale de l'Ouzbékistan (Tashkent, le Département des livres rares tout particulièrement), de la Bibliothèque de l'Institut français d'études sur l'Asie centrale à Tashkent, de la Bibliothèque de l'École normale supérieure à Paris et à sa directrice Madame Laure Léveillé, de la Bibliothèque de l'Université de Genève, des Bibliothèques des Instituts d'Orientalisme et de la Culture matérielle de l'Académie russe des sciences à Saint-Pétersbourg, dont les riches collections et la collaboration des bibliothécaires m'ont facilité l'accès aux documents. Mes remerciements particuliers vont enfin aux collaborateurs des Archives nationales de la République d'Ouzbékistan, à son directeur Irkin A. Abdullov, au vice-directeur Tatiana K. Steklova et à l'équipe des archivistes de la salle de lecture Sarofat F. Muminzhanova et Markhamat S. Turakhodzhaeva.

Je remercie de tout cœur Claude Rapin pour l'aide qu'il m'a accordée dans l'analyse des cartes au point de vue topographique, linguistique et cartographique, ainsi que pour son soutien constant et ses encouragements tout au long des années de travail sur ce sujet. Et, pour finir, j'adresse toute mon affection à ma mamam pour sa patience.

Avertissement

L'utilisation de termes «politiquement incorrects» par rapport au lexique scientifique d'aujourd'hui comme ceux de *Tartarie* ou *Turkestan chinois* a dû être maintenue dans plusieurs cas en raison de leur sens initial et afin de préserver le sens des discussions et des démonstrations originales de l'époque. Pour la même raison, j'ai conservé des termes historiques comme celui d'Oxus ou du Iaxarte dans le contexte des discussions du XIX^{e} au début XX^{e} siècles, époque à laquelle les préoccupations antiquisantes dans le domaine terminologique trahissent l'«euro-antico-ptoléméo-centrisme» des projets impérialistes des Occidentaux.

Pour la traduction du couple russophone «*Asie du Milieu – Asie du Centre*» [*Srednjaja Azija – Central'naja Azija*], j'ai conservé cette forme inhabituelle de transcription dans les cas où l'utilisation de l'un ou l'autre de ces termes a revêtu pour les auteurs une signification primordiale; dans les autres cas j'ai utilisé la traduction

habituelle d'*Asie centrale*, suivie des explications de contenu géographique, lorsque cela a été nécessaire.

La présence dans l'analyse des cartes médiévales de citations tantôt en latin, tantôt sous forme traduite, s'explique par le fait que je n'ai pas eu un accès direct à toutes les cartes analysées et que dans certains cas, faute de trouver le texte original dans les versions publiées, j'ai été contrainte d'utiliser des sources secondaires qui ne donnent souvent que des traductions comme, par exemple, le dictionnaires d'Ivar Hallberg sur la toponymie médiévale dans la cartographie (1907). En même temps, je n'ai pas jugé bon de traduire certains passages en latin médiéval afin de préserver l'orthographe originale qui a souvent constitué la source d'où ont dérivé des appellations tardives, ce qui permet ainsi de comprendre les liens entre plusieurs toponymes.

J'ai conservé sous la forme d'anglicismes ou de russismes certains mots intraduisibles comme *délinéation* ou *mestorazvitie*.

L'orthographe des documents en français des XVI^{e}-XIX^{e} siècles a été normalisée conformément aux règles en vigueur de la langue française. La translittération de noms propres et d'objets géographiques dans la citation et dans l'analyse des cartes n'a été ni uniformisée, ni stigmatisée par des *sic*; pour cette raison l'index général comprendra les correspondances entre plusieurs formes de translittération. En revanche, en règle générale, l'orthographe des noms venus de l'arabe, du persan ou du russe a été choisie en fonction de l'usage courant, sans le recours à des diacritiques «savants». Pour les noms chinois et mongols j'ai utilisé le système de translittération *pinyin*.

Conformément à l'usage dans les publications turkologiques françaises, j'ai différencié le terme *turk* qui concerne l'ensemble des peuples *turks,* et *turc* qui concerne uniquement la population de la Turquie. Comme dans les langues turkes les consonnes vélaires ou uvulaires se prononcent [q] ou [g], on constate souvent que dans les publications les mots *kazak* et *karakalpak* sont écrits *qazaq* et *qaraqalpaq.* N'ayant pas adopté cet usage linguistiquement parlant plus correct, j'ai choisi d'utiliser le *K* pour la rédaction de cette catégorie de mots. J'ai également gardé l'orthographe du mot *kazakh* avec *kh* à la fin, avec ses accords (féminin ou pluriel), selon l'usage des dictionnaires français[51].

La numérotation des images est composée de deux parties: la première correspond au numéro des chapitres dont elle illustre les propos, la seconde est le numéro d'ordre de l'image dans chaque chapitre.

Translittération du russe

jo	pron. *io*	**sh**	pron. *ch*
zh	pron. *j* (comme dans *jeu*)	**shch**	pron. *chtch*
ï, j	pron. *y*	**'**	consonne mouillée
kh	pron. *ch* allemand	**y**	voyelle entre *i* et *è*
c	pron. *ts*	**ju**	pron. *iou*
ch	pron. *tch*	**ja**	pron. *ia*

[51] Voir à ce sujet les réflexions très poussées de Jacquesson, 2002, p. 98.

Partie I

Préambule.
Les premières dénominations de l'*Asie centrale*: la vision de l'Asie lointaine entre les témoignages classiques et les observations arabo-persanes

Chapitre 1

L'héritage classique des Anciens (IV^{e} siècle avant J.-C. – II^{e} siècle après J.-C.)

1. Représentation schématique de l'*Asie centrale* par les Anciens

Pour comprendre la vision de l'*Asie centrale* d'aujourd'hui il faut remonter dans le temps, avant que les historiens professionnels ne s'intéressent à elle, vers «nos Anciens, les géographes d'avant la géographie», selon l'expression de Charles-Pierre Péguy[52].

a) Poids de la nomenclature achéménide

L'information sur l'*Asie centrale* dans les sources assyriennes, babyloniennes ou bibliques est quasiment inexistante – un «malheur» qui a retardé jusqu'au XVIII^{e} siècle tout intérêt archéologique pour la zone, malgré les tentatives de certains spécialistes de la rattacher au grand train des civilisations orientales dites classiques. Afin de lier cette région aux Mèdes, aux Assyriens et aux Achéménides, c'est-à-dire aux puissances classiques proches qui tenaient une position inébranlable dans l'Olympe scientifique, leur apport se limite cependant à la recherche des traces du roi assyrien Ninus, conquérant de la Bactriane préachéménide, et de son épouse légendaire Sémiramis[53], ou bien à celles de la figure énigmatique de Zoroastre, supposé originaire de l'*Asie centrale*.

Sur un plan moins mythique, comme l'affirme l'historien soviéto-russe Vasilij V. Barthold, les Assyriens connaissaient déjà la mer Caspienne comme mer orientale[54], mais les premiers renseignements relativements sûrs et accompagnés de l'image des habitants de l'*Asie centrale* proviennent des Achéménides. Ce sont eux, en effet, qui établissent les premières frontières administratives documentées dans l'espace centre-

[52] Péguy, 2001, p. 147.
[53] Briant, 1984.
[54] Bartol'd, 1965a, p. 23.

asiatique au sein des vingt-trois provinces ou peuples de l'empire dont les noms avaient été déchiffrés pour la première fois en 1835-1847 dans l'inscription de Darius I^{er} à Behistoun par Henry Creswicke Rawlinson. Bien que les noms achéménides de ces provinces comme Parthie, Margiane, Drangiane, Arie, Chorasmie, Bactriane, Sogdiane, Scythie, Sattagydie, Arachosie, aient été préservés dans l'épigraphie achéménide, c'est toutefois surtout aux descriptions des historiens, philosophes et géographes de l'Antiquité, que l'on doit la plupart des renseignements «classiques» relatifs à l'organisation spatiale des anciennes civilisations de l'*Asie centrale*, ainsi que le vocabulaire topographique qui va influencer la géographie européenne à l'égard de l'Asie jusqu'au XVIII^{e} siècle.

b) Création des structures spaciales grecques

Le problème des représentations cartographiques de l'*Asie centrale* chez les Anciens constitue un sujet complexe tant pour leur forme que pour le moment de leur apparition[55].

Pas plus que celle de l'Asie en général, la délinéation précise de l'*Asie centrale* ne peut être restituée sur la base de l'esquisse du monde habitable énoncée pour la première fois par Anaximandre dans la première moitié du VI^{e} siècle av. J.-C. et reprise vers 500 av. J.-C. dans la carte de type pratiquement circulaire d'Hécatée de Milet (**Fig. 1.4**) où l'*Asie centrale* se réduit à presque un seul élément, la mer Hyrcanienne (la Caspienne). Dans le troisième quart du V^{e} siècle Hérodote lui-même ne peut proposer aucune carte plus précise si ce n'est pour dire que la Caspienne est une mer intérieure et que le nord de l'Asie, presque totalement inconnu et incommensurable, n'est constitué que de grandes étendues désertiques (**Fig. 1.3**).

La cartographie centre-asiatique telle qu'elle se diffusera jusqu'à l'époque de la Renaissance trouve son origine au tournant des IV^{e}-III^{e} siècles av. J.-C. chez l'élève d'Aristote Dicéarque de Messine (vers 326-296 av. J.-C.) (**Fig. 1.5**), puis et surtout grâce à Ératosthène (vers 275-194 av. J.-C.). Après une révision d'Homère et en s'inspirant de Dicéarque de Messine, ce géographe, astronome et directeur de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, combine les informations apportées par les historiens de l'expédition d'Alexandre le Grand à partir de 331 av. J.-C. aux principes de la géométrie euclidienne. Il propose ainsi vers 245 une conception graphique de l'*Asie centrale* en deux dimensions, inscrite dans la demi-sphère septentrionale de l'espace habitable et subordonnée à deux axes de coordonnées, le parallèle et le méridien se coupant à Rhodes (les latitudes ont été mesurées et les longitudes estimées *via* des compilations tirées des récits de voyage; les Modernes ne dépasseront ce niveau qu'au XVII^{e} siècle) (**Fig. 1.6**). Cette représentation où l'image libre d'une contrée inconnue se

[55] Il est difficile de fixer chronologiquement les premières références littéraires relatives aux plus anciennes représentations cartographiques du monde, qui, dans le monde méditerranéen, doivent remonter aux alentours du VIII^{e} siècle av. J.-C., à l'époque où dans l'*Iliade* Homère décrit le bouclier d'Achille avec une carte du monde (**Fig. 1.1**-**1.2**): Aujac, 1987a, p. 131. Sur des représentations cartographiques de l'*Asie centrale* dans l'Antiquité: Aujac, 1987a, pp. 134-136; Aujac, 1987b, pp. 152, 154-157; Shirley, 1987, p. XVIII; Aujac, 1993, p. 108; P'jankov, 1997; Rapin, 2005.

transforme en une image composite s'appuyant sur des perceptions, pleines d'erreurs et d'illusions, transmises par des individus-témoins directs, fait cependant de la Caspienne un golfe ouvert sur l'océan Septentrional et sera renforcée par l'autorité de Strabon (vers 64/63 av. J.-C.-21 apr. J.-C.) pour devenir directement ou indirectement l'inspiratrice de tous les cartographes bien au-delà de la fin du Moyen Âge (**Fig. 1.7-1.8**). Elle laissera longtemps dans l'ombre un autre concept graphique de l'espace, celui de Claude Ptolémée (env. 90-168 apr. J.-C.) qui avait fait de la Caspienne une mer réellement fermée (**Fig. 1.9-1.10**).

Pour ne parler que de lui, le monde iranien oriental correspondant à la partie orientale de l'Empire achéménide conquise par Alexandre le Grand ne semble avoir jamais été compris de manière cohérente chez les divers auteurs anciens, malgré quelques conventions communes plus ou moins stables sur ses contours antiques, bien inscrites dans l'esprit de l'érudition européenne moderne. Malgré le caractère schématique de représentations qui se résument toujours aux mêmes éléments de base (l'Oxus et le Iaxarte, le Caucase-Paropamise et l'Imaüs-Emodus, l'Indus et le Gange), l'analyse de l'ensemble des sources antiques reste d'une grande complexité[56].

Alors qu'en un premier temps Hécatée divise le monde en deux parties égales correspondant à l'Europe et à l'Asie, la Libye (Afrique) étant d'abord inclue dans cette dernière avant de devenir un continent indépendant[57] (**Fig. 1.4**), la partie habitable du monde connu des Anciens est répartie sur trois continents. Dans ce dernier schéma, la moitié occidentale de la carte montre que l'Europe et l'Afrique se font face de part et d'autre de la Méditerranée, tandis que l'Asie occupe seule la moitié orientale. La frontière entre la partie septentrionale de l'Asie et l'Europe est fixée soit sur le Tanaïs (le Don), soit, dans un schéma plus détaillé conduisant à la même coupure spatiale, sur l'Hellespont, la Propontide, le Pont-Euxin (mer Noire), le Palus Méotide (mer d'Azov) et le méridien qui se prolonge à partir de là en direction du nord[58], alors que la césure entre l'Afrique et la partie méridionale de l'Asie correspond traditionnellement au Nil. Hérodote a même fait état d'un schéma qui sera ultérieurement abandonné des cartographes, faisant de l'Europe le plus grand continent puisqu'il l'étend sur toute la moitié supérieure de l'œcoumène, de l'océan occidental à l'océan oriental, plaçant la frontière entre l'Europe et l'Asie sur une ligne horizontale qui correspond approximativement à une chaîne de montagnes transasiatique est-ouest.

Dans la cartographie ultérieure cette ligne de séparation horizontale ne concerne plus que l'Asie, qui est cloisonnée en deux parties le long d'une série de chaînes de

---

[56] Bagrow, 1964, pp. 34-37; Fedchina, 1967, pp. 5-9; P'jankov, 1997; Rapin, 2005.

[57] Il est encore difficile d'établir l'origine des noms de l'Europe et de l'Asie: ils n'ont pas chez Homère le sens de masses de terres délimitées par un contour net, et même après lui le terme *Europe* ne s'applique qu'aux côtes vers le soleil couchant de la mer Égée, tandis que celui de l'*Asie* correspond aux côtes derrière lesquelles le soleil se lève. Sans préciser que l'Asie est plus à l'est, Hérodote (*Guerres Médiques* IV, 45) écrit encore que les limites au nord et à l'est de l'Europe sont inconnues: «Quant à l'Europe, personne n'a jusqu'ici pu s'assurer avec évidence, ni du côté de l'orient, ni du côté du nord, si elle est réellement entourée par la mer»; Reclus, 1894, p. 475; Aujac, 1987a, p. 134; Martin, 2005, pp. 15, 19.

[58] Gautier Dalché, 1983, p. 145; Aujac, 1993, p. 160.

montagnes qui comprennent, selon les schémas, le Taurus, le Caucase «occidental» (entre le Pont-Euxin et la Caspienne), puis le Taurus-Caucase-Paropamise (la chaîne centre-asiatique correspondant à l'Hindou-Kouch afghan), le Mont Imaüs et l'Emodus (c'est-à-dire l'Himalaya dédoublé sur deux tracés) qui rejoignent la bordure orientale de la carte[59]. Dans cette construction, selon la *Tétrabible*, le traité d'astrologie de Ptolémée[60], et la *Géographie* du même auteur qui reprend au livre VI la description de l'Asie hors de l'Inde sur la base des connaissances de l'époque de l'empire des Achéménides, l'*Asie centrale* occupe *grosso modo* le quart nord-est du monde habitable.

Cette partie de l'Asie couvre à la fois les provinces centre-asiatiques qui avaient auparavant fait partie de l'empire achéménide et d'Alexandre, ainsi que l'aire des nomades «Scythes» (**Fig. 1.9-1.10**). Dans leur ensemble, ces terres n'ajoutent pas beaucoup à la profondeur de l'espace connu: l'océan du Nord, enfermant cette espace, semble navigable et à portée de main.

Chez Ptolémée (**Fig. 1.21**), l'aire correspondant à l'*Asie centrale* du nord de l'Hindou-Kouch comprend plus précisément l'Hyrcanie (au sud-est de la Caspienne), la Margiane (dans le bassin du fleuve Mourghab au sud du Turkménistan), la Bactriane (le territoire entre l'Hindou-Kouch, l'Amou-daria et le Wakhsh[61], c'est-à-dire l'Afghanistan septentrional – connu des Chinois sous le nom de *Daxia* – et le sud du Tadjikistan), la Sogdiane (au-delà de l'Amou-daria et dans les vallées du Zerafshan et du Kashka-daria en Ouzbékistan), les Saces (Ferghana, Ta-yüan des Chinois).

Mal localisée par Ptolémée, la Chorasmie des inscriptions achéménides correspond à la région du Khorezm, sur le bas Amou-daria, au sud de la mer d'Aral, en Ouzbékistan et au Turkménistan. L'erreur majeure héritée des prédécesseurs de Ptolémée porte sur le réseau hydrique, car les deux fleuves principaux, l'Oxus et le Iaxarte, se jettent dans la Caspienne et non dans l'Aral, les deux mers étant confondues en une seule.

Dans cette *Asie centrale* du quart nord-est du monde, les régions au nord et à l'est sont attribuées aux «Scythes», c'est-à-dire à un ensemble de peuples nomades qui se répartissent le plus gros de l'Asie septentrionale, de la frontière de l'Europe au pays des Sères (Xinjiang et Chine) et du Iaxarte au sud jusqu'aux terres inconnues du Septentrion. Verticalement divisé par la chaîne nord-sud de l'Imaüs (une partie de l'Himalaya présentée à la verticale de l'Inde vers la bordure supérieure de la carte), le territoire des Scythes se répartit entre une Scythie en deçà de l'Imaüs et une Scythie au-delà de l'Imaüs. Étroitement associée à la partie orientale de la Scythie, la Sérique ou pays des Sères occupe l'espace nord-est proche de la bordure droite de la carte[62]. Loin d'atteindre l'océan Pacifique comme le font les représentations des Anciens, ces deux

---

[59] Voir les éditions de Ptolémée ou, par exemple, la carte d'Albrecht Dürer et Johann Stabius (Nuremberg, 1515): Shirley, 1987, carte n° 29, p. 45, pl. 41.

[60] Aujac, 1993, pp. 69-105.

[61] Grenet et Rapin, 2001; Rapin, 2001 (sur les rotations subies par les diverses régions dans la carte de Ptolémée); Rapin, 2005; Rapin, à paraître.

[62] Sur les textes antiques voir Coedès, 1910. Voir également le tour d'horizon sur les renseignements antiques relatifs à cette aire géogaphique dans P'jankov, 1986.

derniers territoires correspondent pour l'essentiel au Turkestan oriental (Xinjiang) et aux territoires de la steppe environnante.

Au sud de la chaîne transasiatique, les territoires correspondent plutôt au monde perse et indien. Dans la partie *centre-asiatique* de Ptolémée l'Hyrcanie et la Margiane correspondent à la partie nord du premier royaume des Parthes, mais la Parthie elle-même (connue chez les Chinois sous le nom de An-hsi) correspond dans la réalité à un territoire plus étendu, de part et d'autre de la chaîne du Kopet-Dagh, au nord-est de l'Iran actuel et au sud-ouest du Turkménistan. L'Arie, la Drangiane, l'Arachosie, les Paropamisades (la moitié sud de l'Afghanistan) et la Gédrosie (à l'ouest du Pakistan) forment au sud de l'*Asie centrale* un croissant correspondant à l'Ariane de certaines sources antiques[63].

c) Climats et zones

Outre la présentation de ses subdivisions administratives, l'*Asie centrale* est inscrite dans un système de «climats» et de zones qui deviendront une source de confusions. Développées pour la première fois par Posidonius (135-51 av. J.-C.) ces théories sont surtout le résultat d'observations astronomiques[64], même si au départ on a désiré créer l'harmonie ou une correspondance entre un territoire et ses habitants.

Les climats s'étendent du nord au sud en sept rubans latitudinaux, entre le parallèle de l'embouchure du Borysthène (le Dniepr) et le parallèle du lac Meroë. Par rapport au jour le plus long, la hauteur de chacun des rubans climatiques correspond à un écart d'une demi-heure entre sa bordure nord et sud (**Fig. 1.13**).

Au nombre de cinq, les zones sont constituées de trois zones inhabitables (deux arctiques: *Periskian*, entre les pôles et les cercles polaires; une équatoriale: *Amphiskian*, délimitée par les deux tropiques) et de deux zones habitables, l'une septentrionale et l'autre méridionale (*Heteroskian*, entre les tropiques et les cercles polaires)[65] (**Fig. 1.12**). Ces zones habitables sont à leur tour subdivisées conformément à la température ambiante en sept zones (deux froides, deux tempérées, deux tropicales et une équatoriale), puis en parties orientales et occidentales. Les secteurs obtenus sont associés à des caractéristiques ethniques et morales. Mais, comme l'écrit Clarence J. Glacken, «ces zones, n'étaient pas délimitées par des lignes imaginaires, comme c'est le cas pour le Cercle arctique; leurs limites variaient selon les pays»[66].

---

[63] Selon la *Tétrabible* de Ptolémée l'*Asie centrale* du quart nord-est extérieur du monde habité a une image légèrement différente et comprend trois rubans circulaires constitués par 1) l'Hyrcanie, l'Arménie, la Matiène; 2) la Bactriane, la Caspérie, la Sérique; 3) la Sauromatique, l'Oxiane, la Sogdiane; dans le quart sud-est extérieur les régions de l'Asie centrale figurent dans le premier ruban en ce qui concerne l'Ariane (avec l'Inde et la Gédrosie) et dans le deuxième en ce qui concerne la Parthie (avec la Médie et la Perse): Aujac, 1993, tableau p. 100.

[64] Aujac, 1987c, pp. 168-169. Leo Bagrow affirme cependant que la théorie des climats remonterait à Eratosthène, Hipparque et Pytheas: Bagrow, 2004 [1964], p. 41.

[65] Aujac, 1987c, p. 169.

[66] Glacken, 2000 [1967], p. 182.

Le nombre des subdivisions varie aussi. Ainsi, Ptolémée commence par quatre zones ethniques selon le schéma d'Éphore du IV^e^ siècle av. J.-C. Centré sur Rhodes[67], le monde est quadripartite: le quart nord-ouest, occupé par la Celto-Galatie sous le nom d'Europe et marqué par un climat tempéré et des «mœurs civilisées», s'oppose aux quarts sud-est et sud-ouest, l'Éthiopie orientale et l'Éthiopie occidentale (Libye), et au quart nord-est avec la Scythie ou Asie septentrionale, peuplée de barbares en raison de la chaleur ou du froid extrêmes[68] (**Fig. 1.14**). Si l'on ajoute des fractions intermédiaires le total est de vingt et une zones ou vingt-quatre pays issus de l'ethno-astrologie et dispersés sur sept climats[69].

Inspiré des *Météorologiques* d'Aristote (384-322 av. J.-C.)[70], un second système propose de partager le monde selon les vents. Timosthène de Rhodes (III^e^ siècle av. J.-C.) associe pour la première fois aux peuples ou aux pays les douze vents rayonnant depuis un centre positionné sur Rhodes (signe d'ethnocentrisme repris chez Aristote): la future *Asie centrale* y représente un espace organisé sur deux directions de vents, celle du *Kaikias* lié à la Caspienne, et celle de l'*Apêliotès* lié à la Bactriane; associée à la Thrace, la Scythie correspondant au vent *Aparktias* est décalée de l'espace *centre-asiatique*. Globalement, c'est dans l'espace entre le nord (avec la Scythie et la Thrace alignées sur le vent boréal) et l'est (avec la Bactriane de l'*Apêliotès*) que s'étendent les mers Noire, d'Azov et Caspienne[71] (**Fig. 1.15**).

Ces deux schémas de division de l'espace (en zones et en climats, d'une part, sur les vents, d'autre part) influenceront profondément les *mappaemundi* médiévales.

2. Frontières réelles de l'Antiquité

Hormis ce système général, l'aire *centre-asiatique* ne connaît pas de dénominations génériques dans l'Antiquité, à l'exception des termes territorialement plus limités qu'elle avait de par son inclusion dans les anciens empires. Ses limites sont donc particulièrement imprécises. Conformément aux idées de l'époque, marquées par un ethnocentrisme total et puisées dans les pratiques d'une société rurale où les frontières bornent un espace en tant que zone au-delà de laquelle s'ouvre l'inconnu[72], il a été pratiquement impossible pour les Anciens de tracer les limites extérieures de cet espace extrêmement éloigné de l'œcoumène grecque qui, à leurs yeux, était déjà non mesurable. Même à l'époque romaine, aucune carte n'est en mesure de donner une image de l'*Asie centrale* plus cohérente que celle d'Eratosthène et de Strabon, que ce soit l'*Orbis pictus* de Vipsanius Agrippa (sous Auguste, 27 av. J.-C.-14 apr. J.-C.) exposé au Champ de Mars à Rome et dont on peut juger du contenu sur la base de

---

[67] Le méridien central qui, pour Eratosthène et Hipparque aux III^e^-II^e^ siècles av. J.-C., s'alignait sur Alexandrie passait par Olbia, Byzance, Rhodes, Alexandrie, Syène, Meroë. Il formait donc une courbe: Aujac, 1987c, pp. 166-167.

[68] Aujac, 1993, pp. 92-96; Glacken, 2000 [1967], pp. 204-206.

[69] Krachkovskij, 2004 [1957], p. 94; Aujac, 1993, p. 100; Dilke, 1987a, p. 183.

[70] Voir l'analyse détaillée de Staszak, 1995.

[71] Aujac, 1987b, pp. 152-153.

[72] Groupe Frontière, 2004.

nombreuses descriptions littéraires[73], la table de Peutinger, son reflet éloigné[74] (**Fig. 1.16-19**), ou Ptolémée.

Cet espace a pourtant déjà connu des frontières intérieures dont les traces ne se trouvent pas uniquement dans la structure de l'empire achéménide donnée par les inscriptions de Darius ou par les sources gréco-romaines des historiens d'Alexandre à la *Géographie* de Ptolémée, mais également dans le paysage, sous la forme rudimentaire des vestiges de forteresses ou de murailles inscrits dans le paysage[75]. Ces frontières intérieures de l'*Asie centrale*, qui sont généralement restées hors du cercle des connaissances des Anciens, ne sont pas seulement définies autour des bassins culturels traditionnels (les oasis fertiles), mais ont également découlé de frontières matérielles implantées par l'homme dans le contexte des conquêtes militaires. La ligne de fortifications presque continue qui s'égrène du Pacifique à l'Atlantique, de la muraille de Chine dont la construction a débuté à l'est avec les Han aux III^e^-II^e^ siècle av. J.-C. jusqu'au limes romain et la muraille d'Hadrien bâtis après notre ère à l'ouest a constitué un des phénomènes marquants de l'histoire du continent eurasiatique. Cette véritable ceinture à caractère intercontinental symbolise en effet le témoignage le plus tangible de la frontière entre monde nomade ou semi-nomade et sédentaire.

La construction de la grande muraille aux frontières nord de la Chine symbolise deux mouvements opposés: tout en étant de caractère, bien entendu, défensif, ce dispositif reflète paradoxalement aussi une technique militaire à fonction offensive, car elle permet en même temps à un État formellement organisé de pénétrer progressivement dans un espace plus amorphe administrativement parlant[76]. L'apparition de cette muraille est en outre responsable d'un changement géostratégique majeur, qui détourne les migrations des nomades de Mongolie du sud en direction de l'ouest, déplaçant par contrecoup des populations qui touchent massivement l'*Asie centrale* à partir du III^e^ siècle av. J.-C. C'est à ce contexte que l'on doit ultérieurement la construction de murailles comme celles des Portes de Fer près de Derbent en Ouzbékistan, ou plus tard les lignes fortifiées en bordure d'oasis comme le Kampyr-Diwall de la plaine du Zerafshan, la muraille dite d'Antiochos au Turkménistan[77], ou des murailles comme celle dont l'on connaît les ruines sous le nom de Kzyl-Alan qui initialement devait protéger la vallée de la ville d'Urgench et dont les auteurs musulmans se sont fait l'écho comme d'une muraille gigantesque, enfermant tout le pays près de la Caspienne[78]. Ces frontières, édifiées surtout avant la conquête arabe et relativement peu présentes dans les sources écrites, se sont progressivement effacées au fur et à mesure de la ruine de

---

[73] Nicolet, 1988, pp. 17-18.

[74] La carte de Peutinger est une copie réalisée au XII^e^-début XIII^e^ siècle d'une carte romaine de type *Itinerarium Antonini* datant d'environ de 335-366 apr. J.-C., mais composées de nombreux éléments datant du tournant de notre ère: Dilke, 1987b, pp. 207-209; *idem*, 1987c, pp. 235-242.

[75] Voir, entre autres exemples, la description des dispositifs militaires du Pamir du III^e^ siècle av. J.-C. aux VI^e^-VII^e^ sièles apr. J.-C.: Babaev, 1973, p. 93.

[76] Pour l'histoire de la construction de la muraille de Chine et sa signification voir di Cosmo, 2004, pp. 138-149, 155-158.

[77] Bader, Callieri et Khodzhaniyazov, 1998.

[78] Umnjakov, 1939, p. 1142. Sur les fortifications militaires du Khorezm voir Khozhaniyazov, 2006.

leurs maçonneries. Leur rôle apparaît pour cette raison insignifiant à partir du Moyen Âge, comme le prouve la facilité avec laquelle les Mongols ont pu parcourir l'ensemble du territoire asiatique jusqu'aux portes de l'Europe. C'est cette absence de frontières militairement fortifiées que l'on observe d'ailleurs comme conséquence dans la cartographie et l'histoire de la moitié septentrionale de l'Asie.

3. Sur la question des connaissances des Anciens: la Caspienne ou l'emprise de l'«autorité» sur la «vérification»

Cette vision de l'*Asie centrale* des Anciens, malgré les multiples imprécisions, des contradictions et une schématisation trop grande, restera, même s'il sera encore plus résumé auprès des cartographes européens, un modèle indiscuté jusque vers l'époque des invasions mongoles en raison de l'attitude non empirique des Anciens envers les représentations de l'espace. On ne remettra pas en doute l'autorité des Grecs, quand bien même ils ont ignoré des détails essentiels de l'*Asie centrale*, comme la côte nord-est de la Caspienne, l'embouchure de l'Amou-daria et du Syr-daria qui selon eux s'ouvrait sur la Caspienne, l'Aral ou Oustiourt[79] ou qu'ils ont parsemé leurs discours de multiples confusions entre les objets géographiques, fondant le Caucase «occidental» entre mer Noire et Caspienne dans le Caucase-Paropamise (l'Hindou-Kouch afghan), le Tanaïs-Don dans le Tanaïs-Iaxarte (Syr-daria). La vision de l'*Asie centrale* demeure au fil des siècles pratiquement intouchable, alors que les connaissances restent hors de portée de toute interrogation critique: à chaque génération les érudits, prisonniers des savoirs livresques et conformément à l'attitude selon laquelle une «autorité» l'emporte sur la «vérification», recommencent avec respect l'analyse des sources antiques, en combinant souvent, aux écrits des Anciens leurs propres connaissances, obtenues après de longues séries de recherches et d'observations astronomiques, cherchant dans les descriptions antiques des détails de paysages mal connus à l'époque, corrigeant le sens ou les vocables initiaux là où la rupture au niveau du savoir moderne semble trop évident.

Bien que les principes de la délimitation ne soient pas très clairs chez les Anciens, les Modernes les trouvent souvent exemplaires, formulant sous l'ombre de l'autorité antique un concept de frontières idéales qui passe toujours par des repères naturels, comme les fleuves ou les montagnes. Ainsi, l'ethnographe français Girard de Rialle écrit en 1875 que la Bactriane antique «était exactement délimitée. Au nord, c'était par l'Oxus; au sud, par la chaîne du Paropamisus ou Parapanisus; à l'ouest par la Chorasmie et la Margiane; à l'est, seulement, il y a quelque incertitude»[80], cette dernière étant vite minimisée par l'auteur.

Il n'y a pourtant aucune raison d'être aussi certain. Sous le nom de Bactriane, dont l'origine reste sombre (nom de fleuve?), ont pu se cacher le royaume mythique de Zoroastre, une satrapie ou province aux contours variables entre l'époque de Cyrus,

---

[79] Bartol'd, 1965a, p. 15.

[80] Girard de Rialle, 1875, pp. 21-22. Voir également la description des frontières de la Bactriane, construite uniquement sur les limites naturelles: P'jankov, 1982, p. 16.

d'Alexandre le Grand, des Séleucides ou de leurs héritiers du côté hellénique ou scythe. Les archéologues centre-asiatiques discutent encore de savoir s'il faut définir la Bactriane comme une unité territoriale dotée de caractéristiques ethnoculturelles communes embrassant les deux rives de l'Amou-daria-Oxus ou s'il faut plutôt rester dans les limites administratives correspondant à des époques distinctes en limitant, par exemple pour l'époque d'Alexandre, le territoire de la Bactriane à la rive afghane de l'Amou-daria[81].

L'un des exemples les plus significatifs sur le caractère partiel des connaissances des Anciens concerne la querelle autour de la mer Caspienne.

Entrée dans les écrits des Anciens sous le double nom de Caspienne-Hyrcanienne que lui donne Hécatée de Milet, cette mer se présente d'abord chez ce dernier sous la forme d'un golfe ouvert sur l'océan et entouré de hautes montagnes[82] (**Fig. 1.4**). Quelques décennies plus tard Hérodote fait d'elle une mer fermée ou un lac (I, 202). Selon l'orientaliste français du XIX^e^ siècle Hommaire de Hell, auteur d'une brillante analyse des représentations de la Caspienne, Hérodote n'a pas beaucoup de mérite personnel, car cette idée est la suite logique des connaissances qu'il a tirées des Achéménides:

> «Les notions que les Grecs possédaient alors sur l'étendue de l'empire des Persans et sur les contrées situées au midi de la mer d'Hyrcanie, suffisaient donc pour lui faire annoncer que la mer Caspienne était une mer par elle même. La déclaration de cette vérité n'implique de sa part aucune connaissance positive de la configuration de cette mer, obtenue soit par la voie d'une tradition orale, soit par la voie d'une exploration personnelle»[83].

Si l'on admet, comme le propose Hommaire de Hell, que le bassin septentrional de la Caspienne, ainsi que les régions qui l'entourent (la Volga, l'Oural, l'Emba), sont restés complètement inconnus à Hérodote qui voyait la région depuis le sud, il faudra également admettre que l'hypothétique canal entre la Caspienne et l'océan septentrional devait lui aussi être resté dans l'ombre. Dans la même mesure il a paru impossible à l'anthropologue français qu'en raison de la permutation de la largeur en longueur on puisse «attribuer à Hérodote une connaissance tout à fait mathématique de la configuration et de l'étendue de la mer Caspienne»[84].

Succédant à Hérodote, Aristote et Diodore de Sicile restent fidèles à cette vision d'une Caspienne «refermée sur elle-même». Bien que, trompé par Hécatée de Milet, il mentionne deux mers distinctes, l'Hyrcanienne et la Caspienne[85] (*Météorologiques* II,

---

[81] P'jankov, 1982, pp. 12-14, 123; Grenet et Rapin, 2001; Rapin, Baud, Grenet et Rakhmanov, 2006 (qui en amont place également la frontière sur le Wakhsh-Oxus et non le Daria-i Pandj-Ochus). Sur l'étymologie des toponymes iraniens voir Tremblay, 2004.

[82] Berg, 1929b, p. 73; *idem*, 1956, p. 3; Aujac, 1987a, pp. 134-135.

[83] Hommaire de Hell, 1845 [1849], pp. 6-7.

[84] *Ibid.,* pp. 16-20, 22-23.

[85] Bien plus tard, au XII^e^ siècle, Hugues de Saint-Victor utilise également les deux noms pour désigner deux mers différentes, *Caspasium mare* et *Ycarium mare*: Gautier Dalché, 1988, p. 145.

1.10), Aristote n'en relie aucune à l'océan et confère à la Caspienne la même configuration et la même étendue qu'Hérodote[86]. Comme le note Hommaire de Hell,

> «Aristote, dont les notions géographiques ne s'étendaient pas au-delà de la chaîne imaginaire des monts Ryphées, et qui savait parfaitement qu'il n'existait aucun canal de jonction entre la mer Érythrée et la mer Caspienne, devait infailliblement annoncer que les eaux de ce dernier bassin n'avaient aucune issue apparente. Il ne pouvait évidemment les faire écouler vers le nord, car alors il se serait trouvé en opposition directe avec sa théorie»[87].

Comme le confirme son ignorance à l'égard des régions septentrionales de la Caspienne puisqu'il définit les Ryphées mythiques comme limites du monde habitable, Aristote ne sort pas des idées de son temps et ne prouve pas un état de connaissances plus développé lorsqu'il émet le constat selon lequel «la Caspienne est une mer isolée»[88].

À l'égard de Diodore de Sicile, Hommaire de Hell est encore plus sévère. Par le fait que «Diodore, confondant le Tanaïs avec le Iaxarte, fait déboucher ce dernier dans le Palus-Méotides, et […] transporte la Bactriane et la Sogdiane le long du même Tanaïs» qui est apparemment ici la Volga débouchant dans la mer d'Azov», le scientifique français constate la disparition de toutes les régions septentrionales du bassin aralo-caspien et coupe sans pitié: «Il faudrait pousser au fantasme le respect de l'Antiquité pour oser extraire d'un pareil chaos une opinion décisive en faveur de l'isolement de la mer Caspienne»[89].

La conquête de l'Asie par Alexandre le Grand bouscule la vision de la Caspienne, sans résoudre la question. Le détachement qu'Alexandre envoie vers l'Hyrcanie sous la responsabilité d'Héraclide, fils d'Argée, vise à trouver la jonction de la Caspienne avec la mer des Indes (qui est aussi l'océan Universel) ou le Palus Méotide (lié au Pont-Euxin) et suppose l'existence d'un golfe boréal[90]. On retrouve des conclusions analogues dans une autre expédition de même type, celle de Patrocle qu'Antiochos I^{er} (312-280 av. J.-C.) envoie le long de l'Oxus dans le but de trouver une voie commerciale oxo-caspienne qui passerait par le nord pour atteindre l'Inde[91]. Cette dernière mission confirme qu'il est facile de parvenir en Inde par cette route. Elle apporte quelques nuances supplémentaires en signalant que le golfe hyrcanien de la mer Glaciale, étroit au début, s'élargit progressivement, que l'Oxus, «suffisamment

---

[86] Berg, 1929b, p. 74; Bagrow, 1956, p. 3.

[87] Hommaire de Hell, 1845 [1849], pp. 32-33.

[88] *Ibid.,* p. 27.

[89] *Ibid.,* pp. 36-37; Gatteyrias, s. d. [années 1850-1860?], p. 69. Sur la géographie mythique d'Alexandre voir Rapin, 2005.

[90] Arrien III, 30.6; V, 5.2; VII, 16.1-2; Berg, 1929b, p. 74; Bagrow, 1956, p. 3. Il n'est pas nécessaire de supposer, comme le font les savants russes et soviétiques encore très confiants dans la véracité des sources antiques, que le débouché au nord a été confondu à l'époque d'Alexandre avec l'embouchure de la Volga, puisqu'il est improbable qu'aucun envoyé d'Alexandre soit jamais allé aussi au nord à l'occasion de l'expédition.

[91] Strabon II, 2, 73; XI, 8, 509; Berg, 1929b, p. 75; Bagrow, 1956, p. 3; Henning, 1944 [1936-1939], pp. 232-236; Tarn, 1984 [1951], pp. 488-489; Callieri, 2003.

navigable», l'Ochus et le Iaxarte tombent dans la mer Hyrcanienne et que l'Araxe [confondu avec l'Oxus] irrigue le pays des Massagètes, se partage en plusieurs branches dont l'une tombe dans la Caspienne et les autres dans une mer au nord (le lac Méotide). Dans la dernière, mentionnée également chez Pline, le géographe russo-soviétique L.S. Berg suppose l'Aral[92]. Il est en effet possible qu'en suivant l'Amou-daria et le Syr-daria Patrocle ait été le seul des conquérants à atteindre – sans le savoir puisque les descriptions tournent toujours autour de la Caspienne – l'embouchure réelle de ces deux fleuves dans la mer d'Aral.

Les idées confuses transmises par les historiens d'Alexandre se transforment vers 245 en une réalisation graphique sous la plume d'Ératosthène, qui de nouveau fait de la Caspienne un golfe océanique (**Fig. 1.6**). Ce point de vue est partagé par la suite par Plutarque, Pline (VI, 53), Strabon (Strabon II, 2, 73; XI, 8, 509) et Pomponius Mela. Tous affirment que la Caspienne n'est qu'un golfe de l'océan Boréal nourri par le Iaxarte, l'Oxus et l'Ochus, tandis que, parallèlement, des historiens comme ceux de la Vulgate (la réécriture romanesque de l'expédition d'Alexandre réalisée, entre autres, par Quinte-Curce, etc.) mélangent plusieurs géographies, l'une prétendant que la Caspienne communique avec la mer Noire ou la mer Azov, l'autre plaçant l'*Asie centrale* entre les mers Noire et Caspienne[93].

L'opinion de Strabon l'emporte néanmoins «en accordant au canal de la mer Caspienne la plus grande longueur possible»[94] et en reculant l'hypothétique Océan septentrional (chez Arrien, l'Océan oriental[95]) jusqu'aux confins du monde habitable (**Fig. 1.7**). Comme l'ajoute J.-A. Gatteyrias, élève de Hommaire de Hell,

> «les données sur lesquelles Strabon appuyait son système remontent à Eratosthène et à Polyclète, dont le géographe d'Amasée invoque l'autorité à ce propos. Posidonius, qui écrivait soixante ans avant notre ère, aurait aussi affirmé, suivant Strabon, l'existence d'un océan situé non loin de la mer d'Azov»[96].

Dans un stade ultérieur, Ptolémée reprend en parallèle toutes les informations cartographiques de ses précurseurs. Malgré les renseignements apportés à Alexandrie par les voyageurs ou les commerçants, Ptolémée persiste à fusionner l'Aral et la Caspienne, laissant toujours l'Oxus et le Iaxarte se jeter dans cette dernière, entretenant l'erreur de Strabon qui voyait l'océan Indien comme un bassin fermé (**Fig. 1.9-1.10**). Mais, en revanche, sans explication manifeste, on voit que Ptolémée change – peut-être dans le désir de rationaliser l'espace conformément à la totalité des connaissances accumulées? – la représentation de la Caspienne qui s'était graphiquement figée depuis Eratosthène (276-195 av. J.-C.) en la refermant comme une mer isolée et en l'allongeant dans le sens des parallèles géographiques pour laisser au nord la place aux peuples de la steppe dans une organisation géographique dont on ne connaît pas vraiment l'origine. Cette véritable révolution cartographique passe cependant inaperçue:

---

[92] Berg, 1929b, p. 75.

[93] Rapin, 2005.

[94] Hommaire de Hell, 1845 [1849], pp. 40, 51-52.

[95] Volpilhac-Auger, 2004, p. 45.

[96] Gatteyrias, s.d. [années 1850-1860?], p. 69.

> «Malgré l'autorité de ses observations, formulées mathématiquement, la géographie de Ptolémée ne trouve aucun écho, constate Hommaire de Hell. Les opinions de Strabon […] avaient obtenu un tel crédit, que personne ne songea ou n'osa leur donner un démenti […]. Le traité de Ptolémée ne modifia en rien les idées sur la construction physique de la mer Caspienne»[97].

Pour que les idées de Ptolémée puissent regagner l'autorité qu'elle méritait, notamment grâce aux Arabes, il faudra attendre qu'en Europe on ait complètement oublié la géographie des Anciens et passé vers une autre système de pensée.

[97] Hommaire de Hell, 1845 [1849], pp. 63-64.

Chapitre 2
L'héritage classique des géographes arabo-persans (VIII^{e}-XV^{e} siècles)

1. Zone frontalière sans frontières

L'apport principal des Arabes dans la construction des connaissances sur l'*Asie centrale* dépasse largement la simple récupération et la transmission de l'héritage des Anciens, idée souvent évoquée aux XVIII^{e}-début XIX^{e} siècles[98]. Bénéficiant d'un point d'observation plus avantageux, les auteurs arabo-persans ont vu *l'Asie centrale* d'une manière différente qui leur a permis de déborder de l'aire des connaissances des Anciens et bâtir une solide base de données, englobant des types d'habitats et de mœurs plus variés et de bien plus vastes espaces parsemés d'oasis cultivées, de déserts, de montagnes et de mines tout au long des routes transcontinentales eurasiennes.

Originaires du *Dār al-Islām*[99] qui s'étendait de l'Espagne à la vallée de l'Indus (l'actuel Pakistan), ils n'ont eu aucune raison de préserver le préjugé des Grecs sur la position périphérique de l'*Asie centrale* par rapport à l'œcoumène. Dans l'esprit musulman cette région se trouve à l'intérieur de l'unité spatiale «géolinguistique et géopolitique» de l'islam, garant de la vérité d'un vivre-ensemble voulu par Dieu, havre de droit, de paix et de salut séparé de l'extérieur par des barrières religieuses et culturelles. Bien entendu, il serait exagéré de dire que dans le monde arabo-persan l'*Asie centrale* a été évaluée comme centre du *mamlaka*: cette place a été toujours occupée soit par l'Iran comme chez ibn Hawkal, soit, comme chez Muqaddasī, par la cité circulaire, Bagdad, «*omphalos* [centre sacré] de la terre» et centre administratif dont le statut correspondait à la réalité des 'Abbassides au IX^{e} siècle et évoquait tristement au XIV^{e} siècle l'image d'un rêve perdu[100].

Cependant, on retrouve, au cœur même de l'*Asie centrale*, des sentiments de centralité dont les traces sont restées inconnues – ou n'ont volontairement pas été prises

---

[98] Selon Henry Laurens (1987, pp. 35-42), ce transfert des centres intellectuels où «l'amour des sciences et des arts chassé par la barbarie d'Europe en Asie, trouva chez les Arabes un accès favorable» (citation de l'*Encyclopédie*, article «Géographie») a été perçu et très exploité au XVIII^{e} siècle au profit de l'histoire eurocentrique: dans la pensée des Lumières la science des Arabes n'était que traduction et écho de celle des Grecs; sans rien inventer, leur rôle n'aurait été que de recueillir «quelques étincelles du génie des Grecs», selon une expression de Condorcet (*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'Esprit humain*, éd. de M. et F. Hincker, Paris, 1971, p. 164), pour permettre leur transmission ultérieure à l'Occident. Cette idée minimisant l'apport du monde musulman dans le transfert des connaissances a été ressortie aujourd'hui des vieux stocks par Sylvain Gouguenheim (2008) dans un ouvrage qui a provoqué une forte polémique dans les media. Voir aussi Krachkovskij, 2004 [1957], p. 21; Bagrow, 1964, pp. 54-55; Schmidt, 1999.

[99] *Dār al-Islām*, la «terre», le «territoire» ou la «demeure» de l'islam, a souvent pour synonyme, *mamlaka*, l'«empire» de l'islam.

[100] Touati, 2000, pp. 11-12, 304-307.

en compte – chez les auteurs arabo-persans. Pour en rester uniquement à l'iconographie, on peut retracer l'auto-représentation spatiale des Sogdiens à travers le cycle des peintures murales de Samarkand et de Pendjikent créées entre la seconde moitié du VI^e^ siècle et le milieu du VIII^e^ siècle. Le concept sogdiano-centrique est notamment représenté par la peinture dite des Ambassadeurs retrouvée en 1965 sur le site de l'ancienne ville de Samarkand, à Afrāsyab, dans les ruines d'une grande salle de réception du palais de l'un de ses rois qui vécut quelques décennies avant l'invasion arabe de 712. Pour symboliser le cœur de la région, Samarkand, capitale de la Sogdiane, est représentée avec son souverain (paroi sud de la salle) et avec ce qui pourrait avoir été sa divinité tutélaire qu'entourent des délégations étrangères venues des zones périphériques (paroi ouest), tandis que d'autres personnages symbolisent la Chine (mur nord avec l'empereur de Chine) et l'Inde (mur est)[101].

Ce message n'a, bien sûr, pas été retenu, même si l'*Asie centrale* se déplace vers le centre de l'œcoumène de ses observateurs, devenant la proche périphérie du monde arabo-persan: un peu décentrée, mais pas de manière aussi catégorique que chez les Anciens, elle n'évoque surtout pas le statut de la lointaine Europe «conçue comme une série de *membra disjecta*»[102]. Mais il est vrai aussi que l'*Asie centrale* a toujours été placée dans la zone orientale du monde musulman dans le grossier partage que les auteurs musulmans font entre l'Orient et l'Occident[103].

La région est vue comme une zone frontalière[104] (**Fig. 2.1**), même si, selon l'historien arabisant André Miquel, les Arabes ignorent le terme même de *frontière externe* pour parler plutôt des *extrémités*, ainsi que le terme de *frontière interne* dont on saisit un faible reflet dans le prélèvement de l'impôt indirect. Elle est représentée, pour une partie de sa surface, par l'empire des Samanides qui reconnaissaient de loin le pouvoir central arabe des 'Abbassides et, pour l'autre, la plus grande, par le monde turcique, dont celui des redoutables nomades errants, islamisés ou non, qui à partir de l'espace autour de la mer d'Aral régnaient jusqu'à la Chine et la Russie. Cet espace turcique faisait déjà partie du «territoire de l'Infidélité», *Dār al-kufr,* ou «territoire de la guerre», *Dār al-harb* qui, à part les Turks, a été personnifié également par les Khazars, les Russes et les Bulgares, plus éloignés.

Dans cette zone «frontalière» formant un continuum entre deux extrêmes, à l'intérieur et à l'extérieur du monde de l'islam, l'espace perd de manière progressive certaines de ses caractéristiques au profit d'autres qualités, engendrant diverses limites internes dans l'espace centre-asiatique, généralement floues et mobiles.

Les plus nettes parmi ces limites sont le bassin du Syr-daria qui est vu comme un pays-césure entre le monde des nomades en général et celui des oasis.

L'Amou-daria auquel la puissance du courant confère sur le plan visuel l'allure d'un fleuve-frontière par excellence présente un statut moins définissable.

---

[101] Grenet, 2005b, pp. 129, 133.

[102] Touati, 2000, pp. 11-12.

[103] Martinez-Gros, 1998, pp. 323, 325-326, 328-331.

[104] Miquel, 1967-1988, t. I, 1967, p. 115; t. II, 1975, pp. 248-255; t. III, 1980, p. 221; t. IV, 1988, p. 64; *idem*, 2001, pp. 18-21, 24.

L'ambiguïté de cette frontière ressort surtout à l'égard du Khorezm, pays riche en histoire dans le cadre du monde iranien ancien, avant l'intégration des nouvelles coutumes dans le contexte des pressions que les Turks exercèrent sur la région entre le V^e^ et le XI^e^ siècles. Lieu de dialogue entre la steppe et les oasis irriguées, le Khorezm peut être invoqué comme le véritable symbole de l'*Asie centrale* de l'époque; il est le centre du centre où tout est son contraire, un carrefour où tout converge et tout diverge, un lieu de dialogue des cultures et une plaque tournante des relations commerciales ou guerrières par excellence à la limite (en dehors et au dedans) du *mamlaka*, entre le monde iranien qui est le monde de l'islam, et le monde turcique, relevant majoritairement des steppes, ou du Touran, et que l'Islam n'a souvent pas touché. Cette situation polyvalente se reflète dans l'encyclopédie d'al-Kalkashandi (1355-1418) qui nomme, après les pays des Mamelouks, les terres de Gengis-Khan séparées entre Iran et Touran[105].

Comme l'a bien montré André Miquel, les Turks ne peuvent être complètement étrangers à l'arrière-pays de *mamlaka:* leur nombre les a transformés en étrangers habitués et familiers[106]. Une confusion constante accompagne cette image: entre le pays turk, le Turk comme grand nomade et païen, le Turk de la version musulmane peuplant l'espace depuis les bords orientaux de la Caspienne jusqu'aux hautes vallées de l'Amou-daria et du Syr-daria, ainsi que les Turks installés à l'intérieur de l'islam. La présence de ces derniers, les mieux connus, a privé leur terre, c'est-à-dire l'*Asie centrale*, d'une grande partie du merveilleux, incontournable dans le cas des autres terres non musulmanes. Cette banalisation du monde turcique multipliée par des confusions à tous les niveaux rend les limites centre-asiatiques encore plus floues – on se trouve dans une zone frontalière paradoxalement sans frontières –, ce d'autant plus que les Turks-nomades bougent de manière permanente et que les constatations sur leur présence changent au gré des descriptions. Comme l'a écrit al-Ya'qūbī dans ce pays des Turks qui est avant tout un pays de nomades, il n'y a «pas d'installations fixes ni fortifiées: ils logent sous les yourtes turques, à côtes, assujetties de brides en cuir de bœuf ou autre, et couvertes de feutre»[107].

En tout cas, si l'on veut parler du regard porté sur l'*Asie centrale*, on constate que ce qui chez les Anciens domine nettement à l'égard de cet espace est la vision découlant d'un voyage vers l'Autre, tandis que chez les Arabes ou les Persans l'image *centre-asiatique* se cristallise en un voyage dans l'espace de son Semblable, ou presque, avec lequel on est beaucoup plus familiarisé. Cependant cet espace est étudié avec les outils intellectuels des Autres.

2. Les idées grecques et les voyages comme moyen de construction des savoirs

Dès la seconde moitié du VIII^e^-début du IX^e^ siècles la géographie scientifique arabe, inséparable des mathématiques et de l'astronomie, subit un tournant décisif: en

[105] Krachkovskij, 2004 [1957], p. 414.
[106] Miquel, 1967-1988, t. II, 1975, p. 204.
[107] *Ibid.*, pp. 225-226.

reprenant les traditions indiennes (à commencer par la traduction des tableaux astronomiques faite en 772-773 par al-Gazari) et iraniennes des Sassanides, les savants musulmans commencent à construire des astrolabes, fixent des observations astronomiques à Bagdad en 829 et à Damas en 832, calculent la longueur du méridien et se plongent dans les écrits des Anciens. Ils se sentent dans une «filiation particulière» par rapport à ces derniers: après avoir débuté en Andalousie, les traductions du latin en arabe se multiplient grâce à plusieurs missions archéographiques que les 'Abbassides envoient spécialement à Byzance, notamment les khalifes al-Mansūr (r. 754-774), Hārūn al-Rashīd (r. 789-809) et al-Ma'mūn (r. 813-833)[108].

La transition des sciences grecques vers le monde arabe est achevée vers le X^e^ siècle: l'héritage grec, complètement disponible en arabe, à l'exception des œuvres de Strabon, a été dans sa majorité réuni à Bagdad, la nouvelle capitale de l'empire des 'Abbassides où grâce à l'apparition du papier au cours du même siècle on traduit tout à tour de bras.

Il est difficile actuellement de restaurer une histoire de la traduction des œuvres de Ptolémée (en arabe Batlamiyus) qui a souvent passé par les manuscrits syriaques. Sa *Géographie* est connue par plusieurs traductions; son traité astronomique en trente livres de la *Syntaxe Mathématique* contenant des tableaux astronomiques est connu en arabe par cinq traductions, avant d'être retraduit en Europe sous le nom d'*Almageste*[109]. Il est assuré que ces ouvrages ont joué un rôle essentiel dans la géographie arabe. Tous n'ont cependant pas eu le même impact: le poids de la *Syntaxe-Almageste* qui proposait de reproduire la sphère céleste sur un globe solide conformément aux coordonnées des astres selon un système de méridiens et de parallèles a été plus important que celui de la *Géographie*, qui proposait d'appliquer le même modèle à l'espace terrestre[110]. Cependant, chez les auteurs musulmans depuis al-Khwarezmi à al-Idrisī on constate que toute la toponymie de l'Asie non musulmane, de la Chine, de l'Inde, de l'Afrique et même de la Russie méridionale vient de Ptolémée. Ainsi, le Don y porte le nom de Tanaïs et la Volga celui de Ra, en alternance avec le terme arabe *Atil* ou *Itil*[111].

En gros, la découverte du monde par les Arabes et la construction de leur «égocentrisme» dans la représentation de la terre sous forme de *sūrat al-ard* [image de la terre] s'opérera avec les instruments épistémologiques et herméneutiques des Autres; notamment, selon certains savants arabes, ceux des «nations ayant cultivé les sciences» comme les Grecs, les Persans et les «Hindous» (Indiens); les autres nations, surtout contemporaines des Arabes comme celles des Rūm-Romains / Byzantins et des Chinois pour le sommet de l'échelle et des Africains pour le bas n'ont, selon les penseurs de l'époque 'abbasside, rien à transmettre[112].

---

[108] Krachkovskij, 2004 [1957], p. 68; Burnett, 1992; Karamustafa, 1992, p. 4; Touati, 2000, p. 14.

[109] Au X^e^ siècle al-Masūdī mentionne une copie de la *Géographie* de Ptolémée richement illustrée: Dilke, 1987d, p. 268; Aujac, 1993, p. 166. Sur les traductions voir Krachkovskij, 2004 [1957], p. 76; Miquel, 1967-1988, t. I, 1967, pp. 8-9; Tibbetts, 1992a, p. 98; Aujac, 1993, pp. 23-67.

[110] Selon Leo Bagrow la *Géographie* de Ptolémée a été assez vite oubliée des érudits arabes: Bagrow, 2004 [1964], p. 53.

[111] Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 290-291; Galkina, 2005, p. 7.

[112] Touati, 2000, pp. 11, 14.

Le contenu de la *sūrat al-ard* a été également alimenté dès la seconde moitié du IX^e^ siècle par les voyages dans les pays lointains dont la pratique faisait sur le plan méthodologique partie de la construction des savoirs: «rivés à un monde où intellectualité et aventure faisaient bon ménage, ils [les Arabes] ont collectivement œuvré pour défendre le principe selon lequel on ne peut habiter le savoir sans embarquer à bord du voyage»[113].

Malgré le fait que le voyage arabe se déroule principalement à l'intérieur de la demeure de l'islam, l'espace extérieur et frontalier «résonnera aussi suffisamment du bruit des sabots des montures des voyageurs musulmans». En suivant, à l'intérieur du monde de l'islam, les routes de la fortune avec des marchands ou souvent en tant que tels, les voyageurs visent avant tout à collecter les Dits prophétiques, à les authentifier, les harmoniser, les étudier auprès de grands maîtres avant de les transmettre à leur tour. Au-delà de la terre de l'islam, le voyage est moins un apostolat et une promotion de la «science prophétique» qu'une affaire diplomatique: de manière générale, les voyages chez les «infidèles» se passent toujours dans le cadre de missions gouvernementales, de voyages forcés en cas d'emprisonnement ou des déplacements commerciaux couvrant les missions de renseignements.

La majorité des voyages, du type de Sindbad (donc, par mer, même si le point de départ est Samarkand) sont orientés en direction de l'Inde et de la Chine, moins vers la côte orientale de l'Afrique[114]. La route par terre vers le nord-est, du Khorasan au Tibet et à la Chine attire encore moins. Il en va de même pour celle qui conduit vers Constantinople, capitale de l'ennemi le plus puissant, vers l'Europe et vers la Russie, où les voyages «sous la forme de l'ambassade, de l'espionnage ou de la guerre» ont toutes sortes de nuances de caractère politique[115]. Mais les voyageurs ne l'ignorent pas: en se dirigeant vers les contrées plus éloignées, ils passent tout au long des VIII^e^-XIV^e^ siècles par les espaces *centre-asiatiques* (Khorasan, Mā warā' al-Nahr, Dzoungarie, Tourfan, Tibet), comme cela a été le cas pour 'Ikrima[116], ibn Bakhr al-Muttayva'i[117], l'interprète Sallām at-Tarjuman[118], Abū Dulaf Mis'ar[119], ibn Fadlān[120], Abu Khamid al-Garnati[121],

---

[113] Krachkovskij, 2004 [1957], p. 123; Touati, 2000, pp. 10 (citation), 12-13, 19-56, 99.

[114] Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 143-144. Sur les voyages vers la Chine et l'Inde voir Miquel, 1967-1988, t. I, 1967, pp. 116-139.

[115] Miquel, 1967-1988, t. I, 1967, p. 116.

[116] 'Ikrima (m. 723) fait un pèlerinage jusqu'au Khorassan et au Mā warā' al-Nahr: Touati, 2000, p. 23.

[117] Ibn Bakhr al-Muttayva'i voyage entre 760 et 800 jusqu'à Tourfan: Krachkovskij, 2004 [1957], p. 137; Touati, 2000, p. 23.

[118] Sallām at-Tarjuman est parti en mission en 842-843 sur l'ordre du khalife al-Wāthiq (842-847) afin de vérifier l'état du mur derrière lequel Alexandre avait enfermé le peuple Gog et Magog. À l'aller son itinéraire l'aurait conduit à travers l'Arménie, la Géorgie, le pays des Khazars, les alentours de la Caspienne, le lac Balkhash, la Dzoungarie, avant de revenir sur Samarra par le Talas, Samarkand, Boukhara et le Khorasan: Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 137-141; Razia Jafri, Maltsev et Aini, 1985, p. 34.

[119] Abū Dulaf Mis'ar aurait suivi un itinéraire transcontinental, probablement partiellement inventé, passant en 942 de Boukhara où il habitait auprès de la cour des Samanides, vers le Turkestan oriental, le Tibet et la Chine (décrite chez Yāqūt); il a été également l'auteur d'une *Risāla* qui parle de l'Iran et de l'Arménie: Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 186-189; Miquel, 1967-1988, t. I, 1967, pp. 139-145.

al-Juvayni[122] et le grand ibn Battūta[123], sans compter les voyageurs anonymes[124]. Entre 846 et 885, à l'époque où la découverte s'efface progressivement au profit de la redite, Ibn Khurdādhbeh (825-912), fils du gouverneur du Tabaristān au sud de la Caspienne et lui-même chef de la poste dans la province persane al-Djibal, rédige en persan le *Kitāb al-Masālik wa-al-mamālik*, où il résume les impressions des voyageurs, appliquant des modèles d'écriture qu'il a empruntés à ces derniers: la partie principale de son ouvrage comprend la description d'itinéraires qui n'ont été dressés que sur les témoignages oraux de voyageurs et de marchands qui, entre autres, ont parcouru les routes qui par mer et par terre vont de Bagdad vers le Caucase, la Russie, l'*Asie centrale*, l'Inde, et la Chine[125].

L'*Asie centrale* n'est pas uniquement un espace de transit dans le rite du voyage, mais, pour certains, un but en soit. Comme l'a énoncé l'arabisant russo-soviétique Ignatij Ju. Krachkovskij, un des centres de connaissances géographiques aux X^e^-XII^e^ siècles se trouvait au Khorezm où avant Al-Bīrunī déjà avait débuté une époque d'érudition soutenue dans ce domaine. En 1218, veille de la conquête mongole qui marque la fin de cette période, Yāqūt (m. 1229) avait encore pu travailler dans les bibliothèques de Merv afin de réunir pour son dictionnaire la documentation élaborée par les géographes locaux[126].

L'accumulation des connaissances cosmographiques des Sassanides, des Indiens et des Grecs, couplée aux renseignements des voyageurs qui ont pu circuler sans entrave sur les routes de l'empire des 'Abbassides jusqu'aux pays limitrophes, aboutit vers le X^e^ siècle à la création de l'*Atlas de l'islam,* puis vers les XI^e^-XIV^e^ siècles à des

---

[120] Le voyage d'Ibn Fadlān, exposé dans sa note *Risāla* (921-922), passe de Bagdad chez les Bulgares de la Volga en traversant Nishapour, Merv, Boukhara, le Khorezm, l'Aral, l'Oust-Ourt et l'Yayk: Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 184-185; Miquel, 1967-1988, t. I, 1967, pp. 132-139.

[121] Abu Khamid al-Garnati (n. 1080) fait déjà figure de véritable voyageur: en 1130 il visite la Perse, s'approche du Caucase, traverse la Caspienne en 1131 jusqu' à l'embouchure de la Volga, remonte la Volga en 1135 jusqu'aux régions des Bulgares, puis effectue trois voyages au Khorezm. Très populaire parmi les lecteurs arabes, il est l'une des sources principales de multiples «miracles» qu'il «observe» lors de ses déplacements et expose en 1162 dans son livre: Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 300-302.

[122] Al-Juvayni (m. en 1283), historien persan du Khorassan qui avec l'établissement du pouvoir mongol est devenu secrétaire de l'émir Argun, effectue à deux reprises sur l'ordre de ce dernier une mission en Mongolie dont les résultats conduiront en 1260 à l'ouvrage historique consacré aux Mongols *Tarix-i Jahāngushā*: Krachkovskij, 2004 [1957], p. 372.

[123] Ibn Battūta (1304-1377) constitue sans aucun doute le sommet des voyageurs-encyclopédistes et globe-trotters de l'époque. Les récits que ce Maghrebin rapporte de ses pélegrinations entre Constantinople, le Khorezm, l'Inde et la Chine (le passage par cette dernière est cependant douteux, ainsi que son arrivée chez les Bulgares de Volga) ont été enregistrés par Ibn Juzaj en décembre 1355-février 1356: Guéret-Laferté, 1994, p. 55.

[124] La Chine et l'Inde ont été l'objectif d'un marchand connu comme l'auteur anonyme d'une *Relation de la Chine et de l'Inde* datant de 851: Touati, 2000, p. 13.

[125] Il y a, parmi d'autres, la description d'une route fondée sur les témoignages de marchands russes sur le Don, sur la Volga et sur la Caspienne (les Arabes ne connaissent globalement pas la Russie méridionale): Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 147-150; Miquel, 1967-1988, t. I, 1967, p. 134; Touati, 2000, p. 164.

[126] Sur les géographes originaires de l'*Asie centrale* voir Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 311-314, 324-329, 336.

synthèses cartographiques comme celles des cartes d'al-Idrisī, avant de passer aux compilations post-mongoles d'al-Qazvini (1203-1283) et Abū-al-Fidā (m. 1283).

3. Divers schémas de représentation de l'*Asie centrale*

Le schéma synthétique de la représentation de l'*Asie centrale* par les savants arabo-persans peut être résumé de manières diverses, soit sur la base des descriptions des itinéraires avec les indications des distances en journées de route, soit par le biais des tableaux astronomiques à longitudes et à latitudes, *zīj*, soit encore sous la forme des reconstitutions graphiques modernes des cartes perdues comme dans le cas d'al-Khwarezmi, soit, enfin, à travers les véritables *Mappae Arabicae*, dont les exemples les plus anciens qui ont survécu ne remontent pas avant le X^{e} siècle. Par ailleurs, dans la tradition cartographique arabo-persane, des tableaux astronomiques souvent calqués sur Ptolémée comme ceux d'al-Battānī ou d'al-Khwarezmi[127], prennent place au début des traités géographiques où ils jouent un rôle toujours plus important que les cartes elles-mêmes[128].

Le schéma de la cartographie arabe évolue à partir d'une image évoquée par Abdallah, fils d'un conquérant de l'Egypte, qui, cinquante ans après la mort de Mahomet, dessine la terre sous la forme d'un oiseau composé de cinq parties: une tête, deux ailes, la poitrine et la queue. La tête est occupée par la Chine (au haut de la carte qui est orientée à l'est). Plus bas prend place le peuple Waq-waq, à la suite duquel viennent tant de peuples que «seul Allah peut les compter». L'aile à droite est constituée par l'Inde, entourée à l'arrière par la mer. L'aile à gauche comprend les Khazars derrière lesquels figurent deux peuples du nom de Manshak et Mashak, puis deux autres du nom de Jājūj et Mājūj. La poitrine du monde comprend la Mecque, la Syrie, l'Iran et l'Egypte. L'aire qui va de Zat al-Khumam (près d'Alexandrie) vers l'ouest représente, enfin, le dessin de la queue[129].

La hiérarchie des représentations n'est pas le fruit du hasard: pour tous les auteurs musulmans le monde de l'islam reste au sommet dans la hiérarchie du temps et de l'espace[130]. Pour souligner ce caractère, les Arabes déplacent vers l'ouest le méridien central qui pour les cosmographes indiens passait par Ceylan et l'Inde centrale. Sous le nom de Mamun ce méridien se glisse de l'Inde vers la ville Mālwā (ou à un endroit nommé *Arin*, *Arym* ou *Aren*, dérivé de Ujjain [actuellement Avanti], alors emplacement d'un observatoire indien) où il porte le nom de *Coupole du monde* (*qubba*). Même s'il se déplace entre les divers noyaux du monde arabe (la Mecque, Bagdad et le Caire) ou

---

[127] Al-Khwarezmi a également traduit Ptolémée et rédigé l'ouvrage *Kitāb sūrat al-ard* [Livre de l'image de la Terre] sur la base de copies syriennes qui n'ont pas survécu de la carte de Ptolémée. Ce livre, datant de 836-847, est connu également sous le titre de *Représentation du quart habité* (*Kitāb rasm al-rub' al-ma'mur*). L'*Asie centrale* constitue le chapitre VI de la seconde partie de son ouvrage *Les clefs de la science,* sorte d'encyclopédie rédigée en 976-991: Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 93-96, 240-241; Razia Jafri, Maltsev et Aini, 1985, p. 31; Galkina, 2005, p. 6.

[128] Bagrow, 1948a, p. 11; Tibbetts, 1992a, p. 98.

[129] Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 51-52.

[130] *Ibid.,* pp. 65-66, 69, 268-270; Miquel, 1967-1988, t. II, 1975, pp. 8, 32, 64, 528-530; Friedman et Figg, 2000, pp. 103-104 (s.v. «Center of the Earth: *Arin*», notice par Anna-Dorothée von der Brincken).

au-delà du monde iranien, le centre ne quitte jamais la terre de l'islam. On peut donc tout aussi bien le trouver à de grandes distances, comme dans la carte de Mahmud al-Kashgari de 1072-1074 où, au lieu de la Mecque, ce connaisseur des langues turciques place le centre sur Kashgar et le Semirechie avec la ville Balasagun, ou dans les écrits de 'Ibn al-Faqīh, qui enveloppant sous le nom de Fārs tout l'espace entre la Bactriane, l'Arménie et l'Arabie, désigne ce centre comme le nombril du monde.

En héritant de Ptolémée le concept relatif aux continents, les Arabes, comme, par exemple, al-Battānī (852-929) auteur des tableaux astronomiques *az-Zīj as-Sabi* et que l'on connaît en Europe comme Albategnius, partagent le monde en trois parties: Europe, Afrique et Asie. Les frontières de cette dernière avec l'Europe sont placées, comme chez les Grecs, sur le Tanaïs, le lac Méotis et le Bosphore; au sud le rôle de frontière continentale est joué par la mer du Yémen et al-Hinde (l'Inde) et à l'est par les limites extrêmes de la terre habitable de la Chine[131].

En même temps, au IX^{e} siècle, al-Ya'qūbī (m. 897), lui-même grand voyageur, décrit les pays comme des provinces qu'il place dans les quatre parties du monde: le sud comprend la Mésopotamie méridionale et orientale, l'Arabie orientale, l'Inde et la Chine; le nord – Byzance, la Syrie, l'Egypte, la Nubie, l'Afrique du Nord; l'est l'Iran, l'*Asie centrale*, l'Afghanistan, et l'ouest – la Mésopotamie occidentale, l'Arabie occidentale et méridionale[132].

Héritier créatif de l'astrologie de Ptolémée, Hamdanī propose dans son *Sifat gazirat al-'Arab* de partager la terre selon les quadrants du Zodiaque, accordant à l'*Asie centrale*, intitulée *Asie Majeure*, le troisième quadrant du nord-est avec l'Arménie Supérieure et Inférieure (donc, l'*Armenia Major* et l'*Armenia Minor* des Anciens), la Sogdiane, le Tabaristān (l'actuel Mazandéran), le Gurgan (région du littoral sud-est de la Caspienne), le Muqān (steppe au sud du cours inférieur de l'Araxe au sud-ouest de la Caspienne), l'Adarbaygan (Azerbaïdjan), le pays des Khazars (la basse Volga), le Gilān (région côtière du sud-ouest de la Caspienne), le pays des Alains (sur le versant nord du Caucase), Gog et Magog (Yagug wa Magug), le Khurasan (Khorasan), le Tibet (*Tubbat*), le Turkestan, le pays des Tuguzguz et la Sauromatique ou pays des Amazones. La majorité des régions marquées par des modes de vie sédentaire, sont dotées de caractéristiques positives (richesse, opulence, connaissance de la philosophie, population libre, cultivée, noble, forte, modérée, sociable, comme par exemple les gens de la Bactriane et du Chach qui sont «amateurs de musique, de bien-être, de douceur, de confort et de raffinement»); *a contrario*, les habitants de la terre des nomades, la «Sogdiane, la Sauromatique ou pays des Amazones au sein coupé, et les régions apparentées, c'est-à-dire les pays des Turcs et des Khazars», sont présentés avec des nuances négatives: «ces gens sont fiers, violents, inhumains, durs, robustes, sauvages et bourrus: de vrais tempéraments de fauves». Selon Abū Zayd as-Sirafi, le roi des Turcs est «le roi des bêtes féroces»[133].

---

[131] Krachkovskij, 2004 [1957], p. 103.

[132] *Ibid.,* pp. 151-154.

[133] Miquel, 1967-1988, t. II, 1975, pp. 41-42, 64.

Ce schéma est repris par ibn Khurdādhbeh qui partage la terre habitable en quatre parties: l'Europe (Arufa), la Libye (Lubiya), l'Éthiopie (Ityutiya) et la Scythie (Isqutiya) qui représente le quart nord-est[134]. Mais ce quart est un élément abstrait qui n'implique pas un partage géométrique symétrique; au contraire tout dépend du poids dans l'histoire réelle ou mythique: selon Muqaddasī, comme le souligne André Miquel, «Gog et Magog représentent à eux seuls les cinq sixièmes du monde»[135].

Mais dans les tableaux astronomiques des auteurs arabo-persans les objets géographiques portant l'indication des longitudes et des latitudes sont, le plus souvent, groupés selon les sept climats, dont le quatrième, selon al-Masūdī (m. 956), est celui du vieux pays de Babylone, le meilleur. L'idée des sept climats apparaît comme un héritage des Grecs (*supra*) dans le contexte de la Perse où les régions (*kishvars*) figurent au nombre de sept comme les *klimata* des Grecs, ou chez les Arabes qui donnent aux *klimata* le nom de *iqlīm* ou *aqālīm*, qui par l'intermédiaire d'al-Farghāni passe de manière cohérente dans l'usage au IX^{e} siècle[136] (**Fig. 2.2-2.3**).

Le schéma le plus élaboré des sept climats est dressé par al-Idrisī (1100-1165) qui à la cour de Roger II de Sicile (1129-1154) à Palerme rédige entre 1139 et 1154 un ouvrage intitulé *Nuakhat al-mushtak fi-khtirak al-afak* que l'on peut résumer par les quelques idées suivantes: la planète est sphérique, la terre occupe la moitié de la sphère et un quart seulement de la terre est habitable (*rub'maskun*); cette partie est partagée en sept climats de l'équateur vers le nord, par la suite chaque climat – grande nouveauté pour l'époque! – est divisé en dix zones transversales qu'il décrit séparément de l'ouest à l'est en dressant une carte de telle manière qu'il est possible de réunir ces soixante-dix cartes séparées en une carte rectangulaire ressemblant à celle de Ptolémée (**Fig. 2.6-2.9**). Le poids de ce schéma au quadrillage régulier est tel qu'on le trouve chez plusieurs successeurs d'al-Idrisī, notamment, chez ibn Khaldun (1332-1406) qui dans son traité analyse de manière systématique l'influence des climats sur la culture, ou bien chez Mas'udi qui, de manière marginale, adapte le concept des climats à une distribution circulaire[137] (**Fig. 2.4-2.5**).

Comme chez les Grecs, les lignes qui contournent les territoires des climats sont dressées de manière subjective: en s'appuyant sur plusieurs sources et sans voir aucune contradiction, Yāqūt propose dans son dictionnaire géographique de placer le Khorezm, soit dans le sixième climat conformément à Ptolémée, soit, plus loin, à la fin du cinquième climat[138]. Placée dans le septième climat, la majorité du pays des Turcs déborde au sud et au nord de ces limites[139].

Il n'est pas rare également de relever des contradictions dans le nombre de climats. L'*Atlas de l'islam*, sommet de la géographie arabe où sont groupées les cartes les plus

---

[134] *Ibid.*, p. 60; Galkina, 2005, p. 9.

[135] Muqaddasī, 1994; Miquel, 1967-1988, t. II, 1975, pp. 62-63.

[136] Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 171, 174; Bagrow, 2004 [1964], p. 51; Tibbetts, 1992a, pp. 51, 93.

[137] Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 281-299, 431-437; Miquel, 1967-1988, t. II, 1975, p. 57; Martinez-Gros, 1998, pp. 317-318.

[138] Ibragimov, 1988, p. 22.

[139] Miquel, 1967-1988, t. II, 1975, p. 230.

anciennes qui soient parvenues jusqu'à nos jours, donne lui aussi une image particulière de ce problème. Bien que l'histoire de sa formation soit encore très obscure, cette atlas, composé de vingt et une cartes dont le nombre et la partition sont restés inchangés d'une version à l'autre, est l'œuvre de plusieurs géographes qui ont successivement travaillé à sa composition par des éditions complétées et corrigées des géographes précurseurs: parmi ces derniers figurent al-Balkhī [Abū Zayd Ahmad ibn Sahl al-Balkhī] (850-934), originaire de Balkh, qui a préparé en 920-921 une sorte d'atlas illustré de cartes, mais n'a été connu, sous différents titres, que dans un cercle assez étroit d'érudits; originaire d'Iran, al-Istakhrī [Abu Ishaq Ibrahim ibn Muhammad al-Farisi al-Karhi al-Istakhrī] (m. 951) a parcouru le Mā warā' al-Nahr, la Perse, l'Arabie, la Syrie et l'Egypte avant de rédiger, vers 930-933, l'ouvrage *Kitāb masalik al-mamalik* qui se propagera en Orient autour de l'an 950; originaire de la Mésopotamie, ibn Hawqal [Abū al-Qāsim Muhammad an-Nasibi ibn Hawqal; m. après 988] rédige entre 967 et 988 une œuvre intitulée *Kitāb sūrat al-ard*; enfin, Muqaddasī [Abu Abd Allah Shams ad-Din al-Muqaddasī; m. en 1004], dont les cartes datent de 985, porte le genre des *masalik wa al-mamalik* (essai de la «meilleure répartition pour la connaissance des provinces») à la perfection[140].

Cet atlas symbolise la maturité de la géographie humaine arabe. Il constitue un mélange entre le «vu», l'«entendu» et le «lu», ce que souligne Muqaddasī par le commentaire suivant:

> «notre livre se compose de trois parties: ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu de [*n.d.l.r.* personnes] dignes de confiance, ce que nous avons trouvé dans les ouvrages consacrés à ce sujet ou à d'autres»[141].

L'*Atlas* ne présente que le *Dār al-Islām* mais contient, sans aucune coordonnée géographique, une carte du monde, les cartes des trois mers comme la Méditerranéenne, la mer Persane (l'océan Indien) et la Caspienne (les mers portent les noms des États voisins ce que permet la coexistence de plusieurs noms). Les cartes des dix-sept «provinces» de l'empire islamique, souvent définies sous le nom de *climats*, donnent des frontières arrondies en fonction des formations administratives, ce qui ne permet plus de juxtaposer correctement les provinces. Bien que le terme soit bien présent, ces cartes, qui sont orientées au sud, ne donnent pas une représentation graphique des climats. Dans cette série de cartes il y a évidemment celles qui couvrent entièrement ou non l'*Asie centrale* et les régions avoisinantes et grâce auxquelles on peut lire les termes globalisants de l'époque à l'égard de l'*Asie centrale*: 8) al-Jazirah (haute Mésopotamie); 9) Iraq (Basse Mésopotamie); 10) Khūzistān; 11) Fars; 12) Kirmān; 13) Sind; 14) Arménie, Arran, Azerbaïdjan; 15) Jibar (montagnes de la Perse centrale); 16) Daylam (Rayy, Tabaristān); 17) la Caspienne; 18) le Désert persan; 19) Sijistan; 20) Khurasan; 21) Mā warā' al-Nahr (Transoxiane des Européens)[142].

---

[140] Muqaddasī, 1994; Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 194-196, 205-206; Bagrow, 2004 [1964], p. 54; Tibbetts, 1992b, pp. 108-114.

[141] Touati, 2000, p. 165.

[142] Tibbetts, 1992b, p. 114. Pour des reconstitutions topographiques de ces régions voir Le Strange, 1905.

La présence bien marquée des provinces persanophones, dont les cartes dressées sur la base des itinéraires de l'époque samanide ont bénéficié d'une échelle plus importante que pour les cartes des autres régions, s'explique par le lieu de provenance des auteurs de l'*Atlas*.

Pour décrire les composantes de l'*Asie centrale*, les auteurs musulmans ont parallèlement complété les indices géographiques par des critères purement étatiques ou stratégiques. Istakhri et ibn Hawqal juxtaposent à leurs cartes des descriptions des divers pays et populations (**Fig. 2.10, 2.12, 2.13**):

> les limites du pays de Ghuzz «se situent entre les Khazars, les Kaymāk, le pays des Khazlaj et les Bulgares, les limites des territoires islamiques se situant entre le Jurjān et les pays vers Fārab et Isbījāb. Quand au pays des Kaymāk, il est au-delà des Khazlaj, en direction du nord. Ils sont situés entre les Ghuzz, les Khirkhiz et le pays slave. Les Gog sont dans les régions du nord, une fois qu'on est passé entre les Slaves et les Kaymāk […]. Quand aux Khirkhiz, ils sont entre les Tughuzghuz, les Kaymāk, la mer environnante et le pays des Khazlaj. Pour les Tughuzghuz, ils sont entre le Tibet, le pays des Khazlaj, les Khirkhiz et l'empire de Chine. La Chine, elle, est entre la mer, les Tughuzghuz et le Tibet»[143].

En même temps, il souligne que l'«ensemble des Turcs, Tughuzghuz, Khirkhiz, Kaymak, Ghuzz, Khazlaj, parlent une même langue, les uns comprenant les autres»[144].

Ibn Hawqal pour qui le monde est divisé entre quatre empires – l'Iranshahr de position centrale, l'Inde, Byzance et la Chine avec le Tibet et le Mā warā' al-Nahr inclus[145], souligne également la position stratégique de ce dernier:

> «au sein des pays de l'Islam, il n'y a pas de région plus utile à la guerre sainte. La raison en est que toutes les frontières de la Transoxiane [*n.d.l.r.* Mā warā' al-Nahr] sont très proches des territoires hostiles. La ligne du Kharezm à Isbidjab constitue une marche contre les Turcs Ghuzz; d'Isbidjab aux régions les plus lointaines du Ferghana, elle fait face aux Kharlukh; puis les frontières de la Transoxiane côtoient les régions de Shiqinan et de l'Inde, c'est-à-dire le pays des Turcs qui habitent au-delà du Khuttal et du Ferghana»[146].

---

[143] Miquel, 1967-1988, t. I, 1967, pp. 384-385 (les ethnonymes turks ne sont ici pas accordés au pluriel conformément aux usages des langues turkes). Le *Hudud al-alam* (*Les régions du Monde*, dont l'auteur est anonyme) présente une autre reconstitution des pays des peuples turciques: les Tughuzghuz (Ouïghours) se trouvent dans la haute terre du Tian-chan et de l'Altaï, le désert les sépare du reste du continent; leurs voisins les plus proches sont les Karluk (Harluh, Halluh) qui sont placés vers le sud-ouest dans les Tian-shan de l'ouest et dans la dépression du Tarim; ils côtoient les Yagma, les Tuhs, les Sigil placés vers l'est, dans les montagnes du Kashgar au haut Syr-daria; vers le nord il y a les Kirghiz, du lac Baïkal au bout du monde marqué par les terres au froid inhabitable et l'océan environnant; puis se placent Gog et Magog, les plus sauvages, pratiquement anthropophages; les Kimak et les Kipchak qui sont les Turks répandus sur les plaines vers l'Oural et la vallée de l'Irtysh; sur la Volga habitent les Bashgirt / Magyar qui sont les plus sales des Turcs et mangeurs de poux; les Petchénègues habitent dans la région de Volga-Oural; les Guzz ou les Oguz se trouvent sur l'espace de la Volga à la Caspienne et leur frontière avec le monde de l'islam est en une vaste courbe qui part du Khorezm; puis se suivent d'autres peuples turciques comme Graf et Bagnä. Même les Tibétains sont parfois considerés comme des Turcs: Miquel, 1967-1988, t. II, 1975, pp. 205-225.

[144] Miquel, 1967-1988, t. I, 1967, p. 384.

[145] Martinez-Gros, 1998, p. 323.

[146] Ibn Hauqal, 1964, pp. 449-450.

Ce dernier terme, le Mā warā' al-Nahr [ici déjà traduit en Transoxiane, à l'européenne], traduction littérale de «au-delà du fleuve»[147], a été attribué par les Arabes aux territoires situés au-delà de l'Amou-daria, sur sa rive droite, à l'époque qui précéda le franchissement du fleuve pour la conquête de l'*Asie centrale* (VII^{e}-VIII^{e} siècles) (**Fig. 2.11**). Malgré le fait que l'Oxus aux marges irano-turques devient dès lors un fleuve de l'islam, la mémoire du nom préserve cet épisode de l'histoire politique, se transformant toutefois pour le large public en un terme purement géographique que l'on trouve déjà au X^{e} siècle chez les géographes de l'école d'al-Balkhī, auteurs de l'*Atlas de l'Islam*.

Selon Shamsuddin Kamoliddin (Kamaliddinov), ce terme côtoyait apparemment un jumeau, *Madunnahr*, littéralement «en bas de la rivière», qui désignait l'espace entre l'Amou-daria, l'Hindou-Kouch et le Khorasan, c'est-à-dire le Tokharistan du sud[148]. Cette dénomination n'a pas duré dans le temps à la différence de celle du Mā warā' al-Nahr qui malgré ses multiples incohérences est solidement entré dans la tradition cartographique européenne. Dès son apparition dans la cartographie arabe, la «pureté» de sa signification n'est pas respectée: al-Istakhrī et ibn Hawqal ajoutent par commodité à cet espace au-delà de l'Amou-daria le Khorezm et le Khuttal[149] qui pourtant se trouvent (partiellement) au sud de l'Amou-daria (donc avant le fleuve par rapport au point de vue des Arabes) et du Vakhshab ou Vakhsh. Lui aussi, al-Bīrunī écrit que le Mā warā' al-Nahr est constitué du Sogd et du Khorezm. En outre, le Mā warā' al-Nahr n'est pas utilisé de manière unifiée, obligatoire pour tous: sans utiliser ce terme, plusieurs auteurs se limitent à décrire l'ensemble de ces territoires à l'avant et à l'arrière de l'Amou-daria comme une prolongation du Khorasan ou comme une partie du «quart habité» de l'Orient, *al-Mashrik*, qui comprend également l'Inde et la Chine, ainsi que les îles des océans Indien et Pacifique. Parmi les exceptions on peut citer Muqaddasī qui utilise le terme *al-Haytal* pour désigner les terres au nord de l'Amou-daria (remplaçant ainsi le terme de Mā warā' al-Nahr), séparant dans son analyse le Khorezm, le Khuttalan et d'autres espaces vers le bas Amou du Khorasan (c'est-à-dire les terres revenant au *Madunnahr*) et du *al-Haytal*. C'est dans ce même sens qu'au X^{e} siècle l'auteur anonyme du *Hudud al-alam* (cf. n. 143) présente le Khorasan comme l'entrée dans le Turkestan et dans le Mā warā' al-Nahr, sans que l'on comprenne quelle distinction géographique il fait entre le Turkestan et le Mā warā' al-Nahr[150].

4. La proximité de l'objet géographique épargne-t-elle les malentendus?

La proximité des auteurs arabo-persans par rapport à l'objet d'étude – dans notre cas l'*Asie centrale* – se traduit, entre autres, par la fréquentation élevée des routes reliant Merv, Boukhara, Samarkand, Ferghana et Taraz au lac Issyk-kul, Tourfan et Kashgar.

---

[147] Miquel (1967-1988, t. III, 1980, p. 224) fait un parallèle avec l'expression *Exopotamie* que Boris Vian oppose à la Mésopotamie.

[148] Kamoliddin, 2002, p. 65.

[149] Ibn Hauqal, 1964, p. 443.

[150] Kamoliddin, 2002, pp. 65-66 (avec une référence à la traduction de Minorsky, 1937, pp. 112-122).

Elle a donc joué un rôle certain dans la construction des représentations de l'*Asie centrale* dans le monde musulman.

C'est à cette familiarité que l'on doit la richesse de la nomenclature géographique dans la cartographie arabe: les dénominations figurant chez ibn Hawqal sont au nombre de 90 et de 170 dans la carte plus détaillée d'al-Istakhrī, tandis que dans le *Canon de Masud* al-Bīrunī (qui a simplifié la carte du monde de l'*Atlas de l'islam* en dressant sa carte des sept mers) donne des cordonnées astronomiques suffisamment précises de 80 points géographiques du Mā warā' al-Nahr et du Khorezm, plus que pour les autres régions du monde qui totalise 603 dénominations[151].

C'est cette proximité également qui dévoile aux observateurs arabo-persans des détails inconnus des Anciens et aide à résoudre certaines questions comme celle, cruciale, qui concerne les mers Caspienne et d'Aral. En héritant de la géographie gréco-romaine qui voyait un golfe hyrcanien s'ouvrir dans l'océan Boréal et ignorait l'existence de la mer d'Aral, une partie de ces nouveaux géographes commencent par reconnaître cette dernière sous des noms divers, comme ibn Rusteh en 903-913 et l'*Atlas de l'Islam* qui la nomment *lac du Khwārazm* (*buhayrat Huwarizm*) ou ibn Hawqal qui la nomme *lac de l'Oxus* (*buhayrat Gayhūn*)[152]. Dans ces dénominations, cette mer ne quitte pas le contexte de l'espace globalement turk des marges islamiques; elle ne porte aucune autre marque d'appartenance[153], mais existe, ce qui n'avait pas été le cas chez les Grecs.

La proximité ne résout cependant pas tous les malentendus des Anciens: les théories cosmographiques des auteurs arabo-persans, mélange d'astronomie, de géodésie et d'astrologie, restent souvent contradictoires par rapport aux savoirs pratiques obtenus dans la demeure de l'islam. Elles sont notamment très imprégnées des préjugés grecs: les musulmans pensent, par exemple, que la terre, partagée en un certain nombre de climats – cinq, sept, quatorze ou vingt – n'est habitable que dans un quart de la hémisphère nord, approximativement entre 63° et 17° de longitude, qu'il est impossible de vivre dans les climats trop chauds ou trop froids (alors même que les Arabes se sont souvent approchés de l'Équateur) et qu'une chaîne de montagnes unique, reflet des Caucase-Imaüs-Emodus, traverse la Terre de l'ouest à l'est, etc.[154].

À côté des fausses idées, pas toujours entièrement, héritées des Grecs, les musulmans produisent leurs propres connaissances, dont certaines sont liées à la mer Caspienne, toujours vue comme inhospitalière et immense. Les dénominations de cette mer sont plus que pour l'Aral dégagées du contexte de l'espace global environnant (même si parmi eux il y a des noms tirés de toponymes avoisinants comme Tabaristān, Gilan, Daylem, Gurgān, Hurāsān, sans oublier *Hirkānūm* et *Kaspiyūm*), et le principe de possession est mieux représenté par les appellations que la mer reçoit à partir des noms

---

[151] Bagrow, 2004 [1964], p. 4; Fedchina, 1967, pp. 9-15. Reconstitution graphique selon les coordonnées d'Al-Bīrunī effectuée par le cartographe polonais Lelewel en 1850.

[152] Bartol'd, 1965a, p. 40; Krachkovskij, 2004 [1957], p. 159; Miquel, 1967-1988, t. II, 1975, p. 531; Tibbetts, 1992b, p. 122.

[153] Miquel, 1967-1988, t. II, 1975, p. 531.

[154] *Idem,* t. I, 1967, pp. 10-14; Razia Jafri, Maltsev et Aini, 1985, p. 26.

de peuples des littoraux musulmans comme les Khazars (dont le nom est transcrit de tant de manières différentes qu'il donne une multitude de variantes comme *bahr al-Hazar, bahr-i Hazez, bahr-i Ahzar*)[155]. C'est à ce principe que l'on doit la confusion de la Caspienne avec la mer Noire (et c'est au même principe de confusions phonétiques que l'on doit aussi celle de la Caspienne, *Bakhr Jurjān,* et de l'Aral, *Bukhrayrah Jurjānīyah*[156]).

Dans l'*Atlas de l'Islam* la Caspienne porte le nom de *mer des Khazars* (*Bakhr al-Hazar*), alors que plus tôt, au IX^e^ siècle, certains auteurs comme ibn Khurdādhbeh avaient appliqué ce toponyme à la mer Noire sur les bords de laquelle, en Crimée précisément, la présence des Khazars avait été attestée jusqu'à leur époque. Cette double utilisation provient probablement d'un amalgame entre des sources byzantines – livresques – relatives à la position du peuple Khazar sur les bords septentrionaux de la mer Noire, et des informations transmises par des marchands arabes qui avaient «vu» le même peuple à une époque où il vivait sur le littoral nord de la Caspienne. Comme l'accumulation des savoirs et la compilation constituaient à l'époque médiévale le principe cognitif, ibn Khurdādhbeh inclut ces deux renseignements dans son traité, d'où l'idée qui passe dans la littérature arabo-persane de la seconde moitié du IX^e^ à la première moitié du X^e^ siècles selon laquelle la mer Buntus ou golfe de Constantinople (mer de Marbre avec le Bosphore et les Dardanelles) prend ses sources dans la Caspienne ou que la mer ar-Rum prend ses sources dans le pays des Khazars au-delà de Derbent du Caucase[157]. La Caspienne pourrait alors avoir été initialement perçue comme intermédiaire entre l'océan du nord et les mers du sud[158].

Elle ne devient une mer fermée que chez les géographes de la génération suivante comme al-Istakhrī, ibn Hawqal et Muqaddasī, ainsi que chez al-Bīrunī[159]. Mais comme l'eau de l'Aral est assez salée (actuellement 10 g/l: les moutons peuvent la boire, mais pas les chameaux) et que cette mer nouvellement venue dans la cartographie commence à recevoir l'Oxus (Djihoun, Gayhun) et le Iaxarte (Chas, Sayhun, Nahr ash-Shash) sans que son volume d'eau ne semble croître, les géographes de l'école d'al-Balkhī décident qu'il y a peut-être une communication souterraine entre les deux mers[160].

Dans la synthèse géographique d'al-Idrisī datant de 1154, la Caspienne ne constitue définitivement plus un golfe de l'océan Boréal; aucun canal souterrain ne la fait plus communiquer avec l'Aral qui reçoit l'Amou-daria et le Syr-daria (**Fig. 2.1**). Cette description, qui correspond à la réalité des X^e^-XIII^e^ siècles, a été reprise sans changement dans le dictionnaire de Yāqūt, puis par Abulfeda (Ismaïl Abū al-Fidā), même si la réalité n'est alors plus la même[161]. Cependant, comme le montre la

---

[155] Miquel, 1967-1988, t. II, 1975, p. 531; Bacqué-Grammont, 1996, p. 314.

[156] Le Strange, 1905, p. 458.

[157] Galkina, 2005, p. 11.

[158] Tibbetts, 1992b, p. 122.

[159] Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 250-251.

[160] Ibn Hauqal, 1964, pp. 443, 462; Gatteyrias, s. d. [les années 1850-1860?], p. 74.

[161] Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 250-251.

description de ce dernier, personne ne sait quelle est la véritable configuration de la Caspienne:

> «La mer des Khozars est salée, sans communication avec aucune mer et de forme ronde. Edrisi [*n.d.l.r.* al-Idrisī] dit que sa longueur est de 800 milles et sa largeur de 600. Sa forme serait dont oblongue… D'autres disent qu'elle est triangulaire comme une voile»[162].

À cette incertitude il faut ajouter toutes les confusions relatives aux fleuves comme l'Amou-daria et le Syr-daria (le Sukhun ou le Shash). Si le second est parfois confondu avec l'Oxus ou vu comme une dérivation du Danube (chez Mas'ūdi, par exemple), le premier est, sous le nom de Gihon, constamment lié au mythe paradisiaque des Quatre Grands Fleuves, selon une idée également partagée par les chrétiens du Moyen Âge. Le fait que les Arabes connaissent son cours sur pratiquement toute la longueur n'aide pas à le fixer dans l'espace: pour les uns, il coule vers la Chine ou au Kirman ou converge vers l'Indus ou le Danube; pour les autres, comme ibn Battūta, il passe au-delà du Khorezm (en même temps, ibn Battūta ne dit pas où il prend fin)[163].

Les connaissances des auteurs arabo-persans sont encore plus floues à l'égard de l'Asie orientale. Ainsi, al-Bīrunī qui mentionne le fleuve Angara et les peuples habitant près du lac Baïkal, explique que vers l'est, entre le bord de l'océan mondial et les limites extrêmes des Turks, il y a des terres et des montagnes, inconnues, désertiques et infranchissables (la Mongolie et la Sibérie)[164].

C'est vers ces terres inconnues et démesurées, situées en Extrême-Orient ou vers le nord de la Russie et décrites sans aucun pittoresque, plutôt sèchement et de manière lapidaire[165], que les savants musulmans placent leurs propres créatures bizarres accompagnées de celles qu'ils ont héritées des Grecs.

Sur le plan de la narration, la description de Gog et Magog débute dès l'instant où le khalife al-Wāthiq (842-847), après avoir vu en cauchemar que la muraille derrière laquelle Zu-l-Karnayn (Alexandre le Grand) a enfermé Gog et Magog s'est écroulée, charge en 842-843 son traducteur Sallām at-Tarjuman d'aller vérifier l'état de la muraille dans les pays lointains entre le Caucase et la Chine. Selon Ignatij Ju. Krachkovskij, ce rêve a probablement été provoqué par des ouï-dire relatifs aux déplacements des tribus turciques en *Asie centrale* et à la défaite des Ouïghours par les Kirghizes en Mongolie autour de 840[166]. En suivant la tradition de l'époque d'al-Khwarezmi, Sallām at-Tarjuman qui a vu la muraille de Derbent au Caucase[167] propose

---

[162] Traduction par Reynaud *in* Hommaire de Hell, 1845 [1849], p. 69.

[163] Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 21-22; Miquel, 1967-1988, t. III, 1980, pp. 221-223; Ibragimov, 1988, p. 73.

[164] Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 244-248.

[165] Miquel, 1967-1988, t. II, 1975, pp. 73-74.

[166] Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 137-141. Sur la tradition musulmane de représentation de Gog et Magog: Anderson, 1932, pp. 92-100.

[167] Il pourrait aussi avoir vu celle de Derbent (Ouzbékistan) entre Termez et Samarkand. Selon des chercheurs il a probablement entendu parler ou lu à propos de la muraille de Chine à moins même qu'il ne l'ait lui-même vue étant donné que sa description de la muraille semble arithmétiquement cohérente: Miquel, 1967-1988, t. II, 1975, p. 503.

un mélange du tout afin de réunir ses «vu» et les «ouï» aux descriptions par le Coran de Gog et Magog et à la légende syriaque d'Alexandre. Son récit et ses variantes occuperont une place d'honneur dans toute l'historiographie musulmane, d'ibn Khurdādhbeh, premier à avoir enregistré ce récit, à Muqaddasī[168], qui envoient progressivement Gog et Magog vers le Nord, dans la province de l'obscurité ou des ténèbres (notamment chez al-Idrisī et dans le texte *Masalik al-Absar* du milieu du XIV^{e} siècle[169]) où les marchands du Khorezm, selon ibn Hawqal, vont pour acheter des peaux de castors.

Conclusion du préambule

Naissance de l'intouchable autorité des Anciens

L'apport le plus important de cette période est représenté par la naissance, d'une part des principes régissant la construction d'une image du monde accompagnée de la nomenclature antique, et d'autre part d'une approche méthodique à l'égard de cet héritage qui marquera jusqu'au XIX^{e} siècle toutes les constructions relatives à l'*Asie centrale*.

L'appropriation de l'héritage des Anciens par les musulmans ne résulte pas uniquement dans l'addition des noms de lieux ou de peuples dans la nomenclature musulmane, y compris sous une forme adaptée à la langue arabe, mais aussi dans l'influence des principes théoriques et méthodologiques des scientifiques arabo-persans, séduits par la logique implacable de la philosophie grecque et de l'évidence de l'astronomie mathématique. Sans connaître Strabon, venu tardivement dans le monde de l'islam (pas avant Muqaddasī), l'un des héritiers parfaits des Anciens, al-Bīrunī (m. 1050), choisit un principe cognitif où l'«ouïe», produit de l'intelligence collective humaine, jouit d'une supériorité indéniable sur la «vue», l'un des sens, qui n'a qu'une action fragmentaire et limitée: dans son *Enquête* il ne décrit pas l'Inde qu'il connaît assez bien «comme il l'a vue mais comme il l'a entendue et lue»[170].

Cette approche est loin d'être un choix personnel: tous les savants musulmans donnent méthodologiquement à l'«ouï» et plus encore au «lu» la primauté sur le «vu». Plus tard, ce principe cognitif passe également dans l'Europe qui était restée politiquement et émotionnellement en vase clos, refermée sur elle-même pratiquement jusqu'à la veille des croisades (1095-1464), ignorant tout des efforts et des méthodes des Arabes, de leurs succès et de leurs erreurs. Les croisades ont constitué pour l'Europe occidentale le point de départ d'une découverte de l'Orient et d'une redécouverte des Anciens. Même si Arabes et Européens réfléchissent et écrivent dans

---

[168] Miquel, 1967-1988, t. II, 1975, p. 497. Traduction de son récit: *ibid.*, pp. 498-502.

[169] Pelliot, 1959-1973, t. II, 1963, s.v. «Darkness (Province of)», p. 618.

[170] Touati, 2000, pp. 13-14, 173.

deux contextes culturels différents, cette redécouverte influencera de manière dramatique l'image de l'*Asie centrale* en Europe dans la même mesure qu'elle le fit précédemment dans la demeure de l'islam. En accordant une priorité absolue aux Anciens au détriment des témoins directs, cette appropriation de l'héritage antique conduira surtout les savants à rechercher dans quelle mesure les nouvelles données correspondaient à la géographie de l'Antiquité. À la lumière de cette attitude de concevoir les connaissances qui imposent une priorité du savoir autoritaire sur le savoir empirique, les visions transmises par les Anciens l'emportent sur les expériences plus récentes. Dans les cartes mentales les lieux proches et régulièrement fréquentés, connus et souvent vus comme point centraux, sont mieux structurés, mais l'*Asie centrale* n'en fait pas partie. Plus les lieux sont éloignés, plus la perception diminue dans le continuum et glisse dans le registre différent des sensations mentales (imagination, rêve). L'image de l'Asie au-delà de la mer Noire chez les Anciens est loin d'être «intégrale»; elle est singulièrement partiale et fragmentaire. Cependant, ces premières cartes mentales, conçues sans beaucoup de connaissance des «choses», disposent déjà de «noms» qui deviennent par la suite intouchables.

Partie II
L'invention de la Tartarie

Chapitre 3
Comment les cosmographes européens ont créé l'image de l'*Asie centrale* d'après l'héritage des Anciens (III^e^-XIII^e^ siècles)

1. Sources des auteurs médiévaux

Dans la foulée de cette découverte du monde oriental, les Européens se mettent eux aussi dès le XII^e^ siècle à redécouvrir l'héritage des Anciens. Alors qu'elle avait été perdue de vue par les Européens à l'époque médiévale, quand la propagation du christianisme avait entraîné une domination de la théologie au détriment de la science grecque, la vision du monde des Anciens fait sa réapparition au cours du même processus que celui que connaît le reste de la littérature antique. Les connaissances récupérées *via* la traduction restent cependant incomplètes. Bien que dès le début du XII^e^ siècle les traductions des traités scientifiques arabes débutent timidement (*infra*), il faudra attendre jusque vers 1406-1410 pour que la *Géographie* de Ptolémée soit reconnue en Europe avec des restitutions de ses cartes et des mises à jour.

Entre-temps, les érudits de l'époque puisent l'essentiel de leur information à propos de l'*Asie centrale* – sans parler de la Bible – chez les auteurs gréco-romains retrouvés dans les bibliothèques[171].

L'une des sources principales est l'*Histoire Naturelle* de Pline (23-79), que le clerc anglais Robert de Cricklade résume au XII^e^ siècle afin de la rendre plus accessible. Tout en restant peu fréquent dans les bibliothèques jusqu'au XIV^e^ siècle, le manuscrit de Pline exercera cependant une influence importante pour la connaissance de cet auteur[172].

Souvent limitée à quelques mots ou phrases, l'information des auteurs gréco-romains se mêle aux traditions bibliques, s'adaptant aux besoins des auteurs médiévaux comme dans le recueil encyclopédique des *Collectanea rerum memorabilium* de Solin (vers 230-240). Cet autre œuvre de référence a bénéficié au Moyen Âge de deux cent

[171] Les scientifiques utilisent les données géographiques de Salluste, Virgile, Ovide, Quinte-Curce, Lucain, Justin, itinéraire Antonin, Ammien Marcellin, saint Jérôme, Macrobe (Ambroise Théodose), Martianus Capella, Julius Honorius, Boèce, Julius Honorius (Aethicus Ister et Pseudo-Aethicus), etc.: Olschki, 1957, pp. 42-45; Woodward, 1987a, p. 299; Chekin, 1991, pp. 291-293; Westrem, 2001, pp. XXIX-XXXI; Bouloux, 2002, pp. 144-170.

[172] Westrem, 2001, p. XXIX; Bouloux, 2002, pp. 149-153.

cinquante manuscrits ou versions, un «tirage» très important pour l'époque qui lui a assuré une large diffusion. Ses nombreuses notices géographiques plus ou moins merveilleuses sont dérivées en grande partie de Pline, mais aussi du contemporain de ce dernier, Pomponius Mela (37 av. J.-C.-42 apr. J.-C.), auteur d'une *Chorographie* (la source la plus importante pour l'Orient également connue sous le titre *De situ orbis*), dont la popularité doit beaucoup à Pétrarque[173].

Parmi les textes dont l'influence, quoique moins forte, a été comparable aux précédents figurent notamment ceux de Martianus Capella (actif vers 410-439), la chronique du monde du prêtre espagnol Paul Orose (*Historiae adversus paganos*) (env. 383-env. 418) (**Fig. 1.20**), les deux ouvrages du philosophe et grammairien romain Macrobe (env. 395-436) (*Saturnaliorum libri*, *Commentarii in Somnium Scipionis* qui a probablement été un livre scolaire), le traité encyclopédique des *Etymologiae* de l'archevêque Isidore de Séville (560-636), ainsi que les diverses versions du *Roman d'Alexandre*, connu par les nombreuses traductions dont il a fait l'objet en vingt-quatre langues à partir d'un original grec perdu que l'on attribue au Pseudo-Callisthène (III^{e} siècle)[174].

Ces œuvres de l'Antiquité tardive vont à leur tour transformer en source principale du savoir géographique et en références obligées (par exemple, le philosophe et théologien franciscain anglais Roger Bacon (1210-1293) et Dante Alighieri (1265-1321) construisent leur monde sur les données d'Orose qu'ils utilisent souvent sans toutefois le citer toujours de manière explicite[175]), avant de laisser la place aux travaux encyclopédiques d'un nouveau type, purement médiéval, comme le *Speculum maius* de Vincent de Beauvais.

2. Les divers principes de l'organisation spatiale

Afin que le contenu cosmologique des textes soit plus parlant, les manuscrits médiévaux ont été généralement accompagnés de *mappaemundi*. Selon David Woodward, sur les mille cent originales qui ont survécu jusqu'à nos jours, neuf cents cartes ont cette provenance[176]. Marquées par une vision spécifique holiste combinant la théologie, le narratif historique et la réalité, elles sont très diversifiées dans leurs formes et reflètent des principes d'organisation spatiale différents, mais plus complémentaires qu'opposés[177]. Dans le monde des *mappaemundi* un principe n'exclut pas l'autre, même tous deux semblent complètement opposés. Ainsi «en escamotant les contradictions,

---

[173] Redécouverte par Pétrarque en 1335, la *Chorographie* de Mela a été très prisée des humanistes: Gautier Dalché, 1992, p. 323; Westrem, 2001, p. XXX; Bouloux, 2002, pp. 144-170.

[174] Almagià et Destombes, 1952-1956, vol. 1, 1952, pp. 22-23; Olschki, 1957, pp. 45-46; Lach, 1977a, pp. 91-99; Brincken, 1992, pp. 40-54; McGin, 1998, p. 56; Lacarrière, 2000; Westrem, 2001, pp. XXIX, XXXII-XXXIII.

[175] Toynbee, 1895, pp. 392-394; Woodward, 1987a, p. 301, Bouloux, 2002, p. 145.

[176] Woodward, 1987a, p. 286. Voir la liste des plus importantes mappemondes (*mappaemundi*) dans Woodward, 1987a, pp. 359-367; également le catalogue des mappemondes par Destombes, 1964. Sur l'étymologie du terme *mappaemundi* voir Woodward, 1987a, pp. 287-288.

[177] Sur la classification des *mappaemundi* en quatre catégories: Bagrow, 1964, pp. 44-46. Pour une typologie plus détaillée et nuancée voir Woodward, 1987a, pp. 294-299, 343-358.

[*n.d.l.r.* les Médiévaux des XII^e^-XV^e^ siècles] ont réussi à concilier le mythe biblique de la terre plate avec l'idée grecque d'une terre ronde: plate au niveau de l'œcoumène habitable, sphérique au niveau de l'astronomie seulement»[178].

L'un des types graphiques les plus répandus est celui des cartes *tripartites* organisées soit selon le sigle O-T, de formes géométriques diverses mais souvent circulaires (d'après Isidore, Salluste, etc.), soit hors de ce schéma O-T (cartes d'après Orose, Cosmas Indicopleustes, etc.) (**Fig. 3.1-3.4**). Conçues entre les VII^e^ et XII^e^ siècles[179] et fortement chargées de symbolisme chrétien, ces cartes qui représentent l'œcoumène médiévale sont définies comme les «cartes des fils de Noé» qui a divisé le monde entre ses trois fils: Sham (Shem / Sem / Cham) pour l'Asie, Ham pour l'Afrique (avec de fréquentes confusions avec Sham) et Japhet pour l'Europe (*Genèse* 10:32)[180] (**Fig. 3.1**). Ce groupe de cartes est orienté à l'est (avec l'Orient en haut selon une pratique remontant à l'époque d'Orose[181]) ou au sud (avec le nord en bas).

Le cercle «O» désigne l'Océan périphérique du monde habitable, *œcoumène* ou *orbis terrarum*, avec son centre à Jérusalem. La lettre «T» marque les limites entre les trois plans géographiques: le pied vertical symbolise la Méditerranée qui sépare l'Europe de l'Afrique; la barre horizontale du «T» représente le Tanaïs [le Don] et le Nil, mais dans les versions les plus sophistiquées la mer d'Azov figure parfois aussi entre les deux (**Fig. 3.4**). Cette frontière horizontale sépare l'Europe et l'Afrique, réunies au bas des cartes, de l'Asie qui occupe une partie importante du demi-cercle supérieur et constitue le plus grand des trois continents connus. Consécutivement à la rotation que les cartes subissent dès l'Aniquité Tardive, la partie gangétique de l'Inde glisse vers le haut pour constituer l'extrémité orientale du monde. C'est là que l'on finit également par placer le paradis terrestre, *Paradisus terrestris* (**Fig. 3.9**) sur la base des versions du *Roman d'Alexandre*, ainsi que le siège du Prêtre Jean sur la foi de la prétendue lettre qu'il aurait fait parvenir en Occident[182]. Le système antique ordonné sur les montagnes et les fleuves est bouleversé. L'*Asie centrale* se limite à une zone réduite en bordure de carte: bien que la Bactriane-Sogdiane ne disparaisse pas totalement, de cette région il ne subsistera plus que quelques ethnies nomades courant quelque part dans la zone de Gog et Magog (*infra*).

Un second schéma, de type zonal, s'inspire de Macrobe, Martianus Capella, Pierre d'Ailly, etc. (**Fig. 3.5-3.8, 3.10-3.12**). Lui aussi remonte à des auteurs gréco-romains,

---

[178] Randles, 1980, pp. 9, 14.

[179] Selon Leo Bagrow, ce type de carte pourrait avoir fait son apparition déjà au IV^e^ siècle (2004, p. 43). P. Gautier Dalché suppose que c'est au cours de l'Antiquité tardive que la forme circulaire a pu se généraliser comme produit de la simplification de la cartographie scientifique grecque et de la cartographie officielle romaine (1988, p. 90). Mais cette image circulaire n'a pas eu de nom spécifique, si ce n'est qu'elle a été nommée uniquement *pictura*. Le nom qualifiant ce schéma graphique – *mappamundi* – ne se dessine dans les manuscrits que tardivement, pas avant 821-822, pour devenir vers le XII^e^ siècle une expression purement technique (Gautier Dalché, 1988, pp. 92-95; *idem*, 1994, pp. 706-707).

[180] Woodward, 1987a, pp. 334-335.

[181] Sur la structure de la carte d'Orose voir Janvier, 1982.

[182] Wittkower, 1942, pp. 159-165; Brincken, 1992, pp. 158-160. Sur la localisation du paradis terrestre dans les *mappaemundi* voir Delumeau, 1992, pp. 81-98.

notamment au schéma quadripartite du globe terrestre que matérialise pour la première fois Cratère de Mallos vers le milieu du II^e^ siècle av. J.-C. Produit de la cartographie mathématique et théorique, ce schéma avait fait coexister l'œcoumène avec les terres habitables, en quelque sorte sous forme d'îles, peuplées de *Perioikoi*, d'*Antoikoi*, et d'*Antipodes* séparés les uns des autres par des rubans d'océan (dans la partie de la demi-sphère connue les deux continents sont séparés par l'océan-fleuve, *Alveus Oceani*, équatorial qui coule sur la surface de l'océan)[183] (**Fig. 1.11**). Plus tardivement, l'œcoumène et la terre des Antipodes (invention de Platon[184]) peuvent finir par se placer dans la même demi-sphère verticale (l'œcoumène dans la zone tempérée boréale et un continent antipodéen dans la zone tempérée australe[185]), partagée en cinq zones latitudinales[186] de la même manière qu'on le voit dans le *Commentaire du Songe de Scipion* [*Commentarii in Somnium Scipionis*] par Macrobe[187] (**Fig. 3.7-3.8**).

Dans cette optique où le monde est divisé en cinq zones, le quart de la sphère terrestre dans lequel se trouve l'œcoumène se divise en trois zones du pôle Nord à l'Équateur: une zone très froide à l'extrême nord (au Septentrion; *Frigida Septentrionalis inhabitabilis*) où il n'y a rien, une zone tempérée habitable (*Temperata habitabilis* ou *nostra*) et une zone équatoriale torride également inhabitable (*Perusta inhabitabilis*)[188]. Parallèlement, l'œcoumène comme la voit Honorius Augustodunensis dans son *De imagine mundi* [*Imago mundi*] au début du XII^e^ siècle est entièrement contenue dans l'hémisphère septentrional et divisée en sept climats ou zones astronomiques qui commence à refléter le schéma «classique» des climats des Anciens et des Arabes[189]. Après la parution du *Tractatus sphaerae* [*Traité de la Sphère*] de Jean de Sacrobosco au début du XIII^e^ siècle (**Fig. 3.11**), les cosmographes essaient soit de juxtaposer les systèmes des cinq zones et ceux des sept climats, soit de concilier les uns avec les autres en tentant de résoudre les problèmes relatifs aux limites des terres habitables par l'homme et à l'existence des Antipodes[190]. Dans le cadre de ces schémas, Pierre d'Ailly (Petrus de Aliaco, 1350-1420) soude les idées de Ptolémée à celles des Arabes et place l'aire correspondant à la partie méridionale de l'*Asie centrale*, entre l'Hyrcanie et la Bactriane, dans un large espace vertical qui englobe les cinq premiers climats[191] (**Fig. 3.13**). En revanche, il relègue la partie septentrionale de la même région dans l'espace au-delà des terres habitables désignées par les climats (alors que dans la tradition antique la Scythie est bien toujours placée au nord, mais dans les limites des terres habitables). Les rapports des Scythes avec la zone froide sont cependant une

[183] Bagrow, 1964, p. 18; Aujac, 1987c, pp. 162-164; Woodward, 1987a, pp. 300, 353-355.

[184] Friedman et Figg, 2000, pp. 27-29 (s.v. «Antipodes», notice par Anna-Dorothée von der Brincken).

[185] Randles, 1980, p. 12.

[186] Ou six (ou sept), si on considère que la zone centrale est divisée en deux (ou trois) par l'océan-fleuve: Destombes, 1964, p. 85; Woodward, 1987a, p. 300.

[187] Destombes, 1964, p. 85; Brincken, 1992, pp. 37-40.

[188] Les deux zones restantes: *Temperata habitabilis* ou *anteorum* ou *antipodum*, et *Frigida australis inhabitabilis*: Almagià et Destombes, 1952-1956, vol. 1, 1952, p. 21.

[189] Chekin, 1991, p. 299.

[190] Bouloux, 2002, pp. 22, 44.

[191] Destombes, 1964, pp. 161-163; Tooley, Bricker, Crone, 1981, p. 14; Woodward, 1987a, p. 354; Brincken, 1992, pp. 412-143.

constante que l'on retrouve partout, d'Hérodote à Pétrarque[192], dans les comparaisons entre les Scythes et les Hyperboréens.

En reprenant le schéma des cartes zonales, un autre groupe de *mappaemundi*, les cartes dites *quadripartites*, juxtaposent une terre des Antipodes à l'œcoumène tripartite traditionnelle, comme l'atteste la carte créée en 776-786 par le moine espagnol Béatus de Liébana (env. 750-798), qui exercera une influence durable jusqu'au XII^e^ siècle[193] (**Fig. 3.26-3.34**, également **fig. 3.8**). Dans ce cadre, l'*Asie centrale* est reléguée dans l'Extrême-Orient au point d'être confondue avec le paradis terrestre (*infra*).

Parallèlement aux *mappaemundi*, il existe une tradition de cartes médiévales dérivées des portulans (*infra*) où une rose des vents subdivise la Terre en généralement douze (plus rarement en quatre, huit ou vingt-quatre) segments dont chacun porte le nom d'un vent, en association avec une image anthropologique et doté de qualités morales, souvent explicitement présenté le long du périmètre des cartes[194]. L'idée n'est pas neuve en soi: selon Clarence J. Glacken, «Polybe est le premier à développer pleinement l'idée qu'à un environnement donné correspond un caractère ethnique»[195]; sur le plan visuel, une image cartographique avait d'ailleurs déjà été dressée par Timosthène de Rhodes (III^e^ siècle av. J.-C., *supra*) sur la base d'une correspondance vents-peuples ou vents-pays (**Fig. 1.15**). En revanche, à l'époque médiévale, ces correspondances prennent le caractère de clichés figés. Souvent incluses dans des narrations, les cartes du Moyen Âge ont été, comme les textes, dressées sur le principe de la compilation. On comprend ainsi comment les mêmes synthèses à propos d'un peuple, d'une ville ou d'un endroit se répètent au niveau textuel et graphique d'un auteur à l'un autre, au gré des efforts entrepris pour regrouper tous les éléments constructifs du monde, par la juxtaposition sans esprit critique des écrits des auteurs jugés dignes de foi. Dans la cartographie les textes prennent parfois un caractère abrégé, résumant l'essentiel du propos conformément à la place disponible[196].

Dans la carte d'Hereford où se mêlent les divers systèmes des dénominations des vents élaborés par Aristote, Pline, Solin ou Isidore de Séville, le nord-est, défini globalement par le vent *Septemprio*[197] et le vent *Wlturnus* (*Vulturnus*)[198], est représenté également par d'autres vents plus nombreux qui couvrent des segments plus petits. D'ouest en est (soit du bas en haut) la liste est la suivante:

---

[192] Dans la pièce 28 du *Canzoniere* datant de 1333: Bouloux, 2002, pp. 40-41.

[193] La carte, insérée dans les *Commentaires* de Béatus de Liébana sur l'*Apocalypse* de saint Jean est connue en 19 versions des XIII^e^-XIV^e^ siècles dont celle de l'abbaye de Saint-Sever en Aquitaine qui a été réalisée par le moine Grégoire entre 1047 et 1075; elle est déposée à la BNF (MS. lat. 8878, fol. 45 bis et 45 ter): Harley, Woodward, 1987, plate 13 (**Fig. 3.26**-**3.28**). Cette carte qui contient une nomenclature de 270 noms est considérée comme la plus proche de l'original de 776-786. Pour le schéma de diffusion de la carte de Béatus voir Woodward, 1987a, p. 305, ainsi que les pp. 302-304, 357. Sur la carte de Béatus voir également Destombes, 1964, pp. 40, 79-84; Pezzini, 1985, p. 15; Brincken, 1992, pp. 56-58; Gautier Dalché, 1994, pp. 749-753; Englisch, 2002.

[194] Woodward, 1987a, p. 292.

[195] Glacken, 2000 [1967], p. 178.

[196] Bagrow, 2004 [1964], p. 4; Chekin, 1991, pp. 294-295.

[197] Westrem, 2001, pp. 12-13, n° 19.

[198] *Ibid.*, pp. 10-11, n° 16.

– le vent de nord-ouest *Circius / Thrascias*[199] couvre une zone qui correspond à l'Europe orientale;

– le vent du nord *Septentrio / Septemtrio*[200] correspond à la Russie (il coïncide en partie avec le vent du nord que Pline nomme *Septentrio / Aparctias* et avec celui qu'Isidore nomme *Septentrio* tout court[201]);

– le segment du vent du nord-est *Aquilo / Boreas*[202] commence avant la porte Caspienne au niveau de *Ylis* (Silis) / *Laxarte* (Iaxarte) et embrasse l'espace qui va jusqu'à Gog et Magog compris[203]; ce vent est décrit comme «*Aquilo, qui et Boreas dicitur, gelidus et siccus: non discutit nubes, set [sed] aquas stringit*»[204] (le Borée figure également chez Aristote[205]);

– le vent est-nord-est est représenté par le *Wlturnus [Vulturnus] / Caleas*[206] que l'on distingue de la fin de la presqu'île de Gog et Magog jusqu'à l'est de la Caspienne (chez Pline il porte le nom de *Caecias / Hellespontias*[207]);

– le vent de l'est cardinal faisant face au vent d'ouest, est le *Subsolanus / Apeliotes*[208]; il va de l'est de la Caspienne et jusqu'à l'Inde au-delà du Paradis (ces deux dénominations figurent chez Pline, alors qu'Aristote ne mentionne que l'*Apeliotes* et Isidore le *Subsolanus*[209]).

Les vents qui devraient constituer un système de coordonnées pour situer les régions du nord-est de l'Asie près de la bordure océanique du monde, sont rarement utilisés sous cette qualité. Le plus souvent, dans les descriptions comme celle de l'anonyme (Roger de Howden?) *Expositio Mappe Mundi*, les objets géographiques se positionnent dans l'espace par rapport aux îles océaniques d'où l'on part explorer *in mediterraneo*, à l'intérieur des terres; dans cette *Expositio* le découpage s'articule sur les points suivants: depuis *Terraconita* (*Terraconta*), les *Mioperante*, les *Yperborei*, depuis *Bises* et *Trisebda*, depuis les *Inclusi*, depuis *Abaltia*, depuis les *Phanesii*, depuis les *Eonae* et depuis *Tilos*[210].

Selon la reconstitution proposée par Leonid S. Chekin sur l'exemple des *Métamorphoses* d'Ovide et de la carte d'Ebstorf (**Fig. 3.20**-**3.22**), les concordances entre les vents et les peuples-pays s'articulent sur les quatre couples suivants: le *Boreal* N pour les Scythes, le *Circius* NNW pour la terre des Rutani (de la Rus' ou de

---

[199] *Ibid.*, p. 18, n° 29.

[200] *Ibid.*, pp. 18-19, n° 30.

[201] *Ibid.*, p. 12, n° 20.

[202] *Ibid.*, pp. 18-19, n° 31.

[203] *Ibid.*, pp. 104-105, n° 221. La forme *Ylis* résulte probablement d'une confusion entre le Kyrus (Koura à l'ouest de la Caspienne) et le Silis (Syr-daria): voir *infra* n. 325.

[204] Bevan et Phillott, 1969 [1873], p. 19.

[205] Woodward, 1987a, p. 336.

[206] Westrem, 2001, pp. 12-13, n° 20.

[207] *Ibid.*, p. 12, n° 20.

[208] *Ibid.*, pp. 14-15, n° 21.

[209] Woodward, 1987a, p. 336; Westrem, 2001, p. 12, n° 20.

[210] Gautier Dalché, 2005, pp. 78-79.

l'Aquitaine?), l'*Aquilo* N pour le Marais Méotide (mer d'Azov) couvert de glace, et le *Septentrio* NNE pour les Goths[211]. Si l'association des Scythes avec le grand nord ne choque personne (bien que la mer d'Azov se trouve encore dans la zone du climat tempéré), la dernière paire, bizarre à première vue, constitue, comme je l'expliquerai plus loin, un des éléments clefs de la représentation médiévale de l'Asie du nord-est.

Pour l'instant, sur la base de ces exemples de perceptions spatiales, on peut dire que l'idée des continents n'apparaît pas encore en tant qu'outil totalisant et universel et que le terme même n'existe pas encore en tant que tel: selon Wilcomb E. Washburn le terme de *continent* n'est de nos jours que la traduction de l'expression *terra firma* (en latin, puis *Terra ferma* en italien) qui n'a fait son apparition dans les portulans qu'au XV^{e} siècle avec le sens de «terre pas trop bien connue»[212].

Bien que les idées sur la tripartition du monde remontent à l'Antiquité et qu'elles soient donc loin d'être des nouveautés bouleversantes, le Moyen Âge ne parvient pas à élaborer des limites tangibles entre les «continents», notamment entre l'Asie et l'Europe. Claires dans le schéma graphique le plus simple (comme, par exemple, la carte de l'ouvrage *Orbis breviarium* imprimé à Florence en 1493), les limites entre les trois continents se montrent de manière bien plus confuse dans les sources écrites et dans les cartes plus complexes, comme celles d'Ebstorf[213] (**Fig. 3.20, 3.21**) (entre env. 1223 et 1248) ou de Hereford[214] (vers 1290)[215] (**Fig. 3.14-3.15**).

Comme l'a montré Patrick Gautier Dalché, les lettrés du IX^{e} siècle ont dû éprouver une certaine perplexité devant les définitions des limites orientales de l'Europe reçues de l'Antiquité qui étaient en apparence opposées: celles que Pomponius Mela avait proposées au I^{er} siècle de fixer sur le Tanaïs, le Méotide, le Pont et les détroits, figurent chez Pline, Orose ou Isidore sur d'autres points comme le *Sarmaticus oceanus*, les *Riphaei montes*, le *Tanaïs*, les *Maeotides Paludes*, les *Robascorum fines* ou les *Alexandri arae* (autels d'Alexandre)[216], dans un flou cartographique qui trouve son origine au début de notre ère à partir de diverses confusions comme celle des Portes Caucasiennes et Caspiennes.

---

[211] Chekin, 1991, pp. 296-298.

[212] Washburn, 1962, pp. 3-5, etc.

[213] Attribuée à Gervasius de Tilbury, cette carte est aujourd'hui toujours difficile à dater (les écarts entre historiens peuvent atteindre 160 ans). Détruite lors du bombardement de Hanovre en 1943, cette carte se trouvait auparavant à l'ancien Museum des Historischen Vereins für Niedersachsen: Destombes, 1964, pp. 194-197; Kupcik, 1984, pp. 16, 30; Woodward, 1987a, p. 307; Gautier Dalché, 1988, pp. 181-182; Kugler, 1991 (communications de colloque). Une des copies se trouve actuellement au monastère d'Ebstorf: Harvey, 1996, p. 33; deux reproductions se trouvent également à la BNF: http://classes.bnf.fr/ebstorf/.

[214] Attribuée à Richard of Haldingham (?), cette carte se trouve à la cathédrale de Hereford en Angleterre: Harvey, 1996, en face de la p. 1; Destombes, 1964, pp. 197-202; Gautier Dalché, 1988, p. 183; Westrem, 2001. Au sujet du schéma O-T à la base de cette carte: Westrem, 2001, p. XXXIX.

[215] Ces deux cartes ressemblent en de nombreux points au texte géographique de Hugues de Saint-Victor (*infra*): Gautier Dalché, 1988, pp. 181-192.

[216] Chekin, 1991, pp. 324-326.

En fixant, conformément à la tradition la frontière sur le Tanaïs-Don comme dans le texte anonyme de l'*Expositio Mappe Mundi*[217], mais en même temps en glissant l'Arménie dans l'Europe (comme le fait Dicuil dans son modèle du monde *Diuisio* in *Liber de Mensura orbis terrae*) ou en séparant le Palus Maeotis entre les deux parties du monde sur le fait hypothétique que son nom dérive de «media» (comme on le trouve dans les extraits isidoriens anonymes dans le livre I du traité *De Situ*, provenant probablement du *Glossarium Ansileubi siue Librum Glossarum*), les auteurs médiévaux rendent les limites encore plus incertaines[218]. Plus tard, à l'époque des croisades et des invasions mongoles, la ligne frontière entre l'Europe et l'Asie n'offre pas davantage de netteté: ce que l'on rencontre plutôt, ce sont des zones frontalières que les auteurs déclarent appartenir tantôt au monde tataro-mongol, tantôt au monde chrétien. Selon les paroles du frère C. de Bridia (*infra*) qui au XIII^{e} siècle parle en termes d'Est et d'Ouest, le partage entre l'Asie et l'Europe se passe sur la ligne qui réunit la Livonie (le golfe de Riga, bien que, selon des analyses approfondies, les pays Baltes actuels ou Grand Duché Lithuanien fussent au-delà du monde chrétien[219]), la Prussia (Prusse orientale) et la Grèce, c'est-à-dire approximativement les limites de l'empire mongol autour de 1240[220]. Dans cette optique on peut dire que dans le contexte des relations entre l'Europe et les Mongols la Hongrie constitue alors la «porte de la Chrétienté», que l'Arménie joue le rôle de frontières spirituelles[221] et que les colonies comme la colonie génoise de Caffa au bord de la mer Noire, surnommée au XV^{e} siècle *Genuensis civitas in extremo Europae,* ainsi que les autres colonies en Crimée des marchands de Venise, Pise et Florence, étaient un véritable *melting pot* qui aux XIII^{e}-XIV^{e} siècles jouaient le rôle d'avant-postes de l'Europe commerciale et culturelle[222].

3. L'image schématique de l'*Asie centrale* dans la cartographie médiévale

Mélange de symbolisme et de réalisme, la cartographie médiévale transforme le monde selon des doctrines religieuses en construisant des rapports entre les objets-êtres géographiques conformes aux normes chrétiennes et en tissant ce réseau dans un triangle édifié entre le centre du monde à Jérusalem, la dernière capitale du christianisme universel à Constantinople et le paradis terrestre[223]. On peut également considérer les *mappaemundi* comme un exemple de l'expansion géographique européenne où sous la forme d'une lutte contre les forces du mal, l'Europe a entamé un processus d'«orientalisation» de l'espace dans le but de le transformer en territoire

---

[217] Westrem, 2001, p. XXXIV; Gautier Dalché, 2005, pp. 75, 143.

[218] Gautier Dalché, 1983, pp. 145-146.

[219] Mazeika, 2002.

[220] Skelton, Marston et Painter, 1995, pp. 54-55.

[221] Sinor, 1977c [1956], pp. 47, 49.

[222] Bagrow, 1956, p. 5; Fernández-Armesto, 1987, pp. 101-105; Doumerc, 1987; Berindei, 1989; Balard, 2002, pp. 145-146.

[223] De nombreuses études sur la cartographie médiévale ont été consacrées à ces points cruciaux du monde chrétien comme, par exemple, celles d'Englisch (2002), qui montre sur de multiples exemples la position réciproque de Constantinople, Jérusalem, Babylone, etc.

soumis dans lequel chaque objet géographique n'est explicable que dans l'optique idéologique de la pensée européenne[224].

Il est en même temps impossible d'ignorer les aspects techniques de la préparation des *mappaemundi*. Comme l'a noté Patrick Gautier Dalché, ces cartes associent des textes et des dessins d'origines diverses, souvent les uns séparément des autres. Ces œuvres qui sont traitées avec beaucoup de liberté relèvent plutôt de la sensibilité artistique que de la véracité propre à un copiste dogmatique, dans le but d'obéir tout à la fois aux exigences de la place disponible et du type de représentation choisi où les préoccupations décoratives peuvent entraîner des changements dans les légendes et dans les contours des objets géographiques, tout en restant dans le cadre d'un concept figé[225]. À cela s'ajoutent les erreurs techniques qui peuvent se produire au cours de la préparation d'une carte, notamment à la suite des mauvaises lectures des textes ou des cartes anciennes qui ont servi de modèle[226].

Compte tenu de ces caractéristiques, il est inutile de chercher dans ce type de représentation où le signe devient son propre référant, le reflet d'images géographiques réelles, car l'*Asie centrale* des *mappaemundi* ne relève que de l'imaginaire des Européens du Moyen Âge. Pour ces derniers comme pour les Anciens, l'*Asie centrale* appartient à un lointain démesuré; elle est en même temps clairement associée à des êtres mythiques, symboles-types de la zone frontalière, Alexandre le Grand et Gog et Magog. Ces êtres personnifient les deux côtés opposés d'une frontière dont la représentation matérielle est une barrière montagneuse qui sépare radicalement le monde «civilisé» (illustré dans la carte d'Hereford par les douze autels construits par Alexandre pour montrer les limites de l'espace conquis et rattaché au monde «civilisé»[227]) des forces du mal qui le menacent.

Cette idée de l'espace traversé par une ceinture montagneuse est une constante de la cartographie de l'*Asie centrale*: l'importance macro-géographique que la chaîne de montagnes exerce dans la cosmographie est un exemple exceptionnel car c'est traditionnellement aux fleuves que revient le rôle essentiel dans la structuration de l'espace.

Dans des cartes comme celle de l'Asie de Jérôme (vers 1150 / prototype env. 390)[228] (**Fig. 3.24**) ou les *mappaemundi* d'Henri de Mayence (1110-1180)[229] (**Fig. 3.25**), d'Isidore de Séville[230] (**Fig. 3.41**), d'Hereford (XIII^{e} siècle)[231] ou de Béatus d'Osma (776-

---

[224] Higgins, 1997, p. 129.

[225] Gautier Dalché, 1988, p. 60.

[226] Chekin, 1991, p. 312.

[227] Westrem, 2001, pp. 40-41, n° 82; pp. 72-73, n° 148; pp. 96-97, n° 206; pp. 98-99, n° 209.

[228] Cette carte illustre les propos de saint Jérôme aux IV^{e}-V^{e} siècles en se focalisant sur l'Asie mineure, centre d'intérêt principal de l'histoire sacrée. La copie, d'après un prototype datant d'env. 390, de la carte incluse dans le manuscrit du XII^{e} siècle du *De situ et nominibus locorum hebraicorum* de Jérôme est déposée à la British Library de Londres (Add. MS. 10049, f. 64r): Woodward, 1987a, p. 289; Miller, 1988 [1916], p. 843; Brincken, 1992, p. 149; Harvey, 1996, p. 35.

[229] Carte déposée au Corpus Christi College de Cambridge (MS. 66, f. 2): Harvey, 1991, p. 24.

[230] Biblioteca Apostolica Vaticana (Vat. lat. 6018, ff. 64v-65r): Brincken, 1992, pl. 16; Englisch, 2002, p. 568.

786 / 1086)[232] (**Fig. 3.31-3.32**), les montagnes gigantesques qui traversent l'*Asie centrale* sont représentées comme un ensemble de chaînes combinées sous des noms divers provenant en majorité d'Orose (**Fig. 1.20**): le Taurus, le Caucase, le *Hyrcanus*, le *Caspius* ou *monte Caspio*[233], le *Keravny*, le mont *Osco*, *Oscobares* ou *Orcobores*[234], le *Paropamise* ou les *Parapomisades*[235], l'*Imaüs / Timaus*[236], l'*Ariobarzanes*[237], *montes Memarnau*[238], y compris parfois les *Rifei Montes* venus de Pline par l'intermédiaire d'Orose[239].

Dans d'autres cartes ces montagnes sont réunies tantôt par segments sous les appellations globalisantes de Caucase et de Taurus, toponymes les plus fréquents, tantôt sous la forme d'une chaîne unique transversale portant le nom de Caucase comme on le voit sur certaines cartes de Béatus (XI^{e} siècle, sur un prototype du VIII^{e} siècle)[240], d'Orose-Isidore de Séville (XII^{e} siècle)[241] (**Fig. 3.35-3.36**), de Théodose (1055-1056, sur un prototype datant d'env. 800-810)[242], (**Fig. 3.37-3.38**) d'Ebstorf (XIII^{e} siècle)[243] ou du *Psautier* de Londres (vers 1250-début des années 1260)[244] (**Fig. 3.39-3.40**).

---

[231] Sur cette carte voir la n. 214.

[232] La carte est datée de 776-786 et sa copie de 1086; elle est déposée à Burgo de Osma, Archivo de la Catedral (Cod. 1, ff. 34v-35r): Englisch, 2002, p. 624.

[233] Dans la description de la *mappamundi* de Hugues de Saint-Victor: Gautier Dalché, 1988, pp. 143-144.

[234] Hallberg, 1907, s.v. «Ortagoras», p. 385. Avant de devenir un nom de montagne chez Orose (*le mont Oscobare*) ce toponyme a été de celui d'une cité mentionnée chez Ptolémée (Ostobara) et dans la *Table* de Peutinger (Scobaru). Parmi les autres dérivés dus à des déformations paléographiques figure également le peuple des Skordai (Ptolémée), correspondant à une partie de l'ethnonyme des Harmatotrophi (Pline) et Pharmacotrophi (Pomponius Mela): Rapin, 2005, p. 172, P'jankov, 1997, pp. 146-147 et 288; sur le plan archéologique Claude Rapin propose d'attribuer l'origine de ce toponyme à la cité gréco-bactrienne d'Aï Khanoum, *Oscobara (*ibid.*) et au peuple de la même région. Voir *infra* n. 313 les confusions paléographiques avec Ottorogora.

[235] Hallberg, 1907, s.v. «Paropanisates», p. 393.

[236] *Ibid.*, s.v. «Imaus», pp. 259-260.

[237] Selon la tradition cette chaîne doit être placée entre les Parthes et les Massagètes qui chez Orose n'occupent pas leur emplacement géographique correct: voir la restitution cartographique dans Janvier, 1982; également Westrem, 2001, pp. 77-78, n ° 162.

[238] Chez Orose ces montagnes sont nommées *Memarmali*; elles constituent probablement une branche du Paropamise et séparent les Hyrcaniens des Parthiens: Bevan et Phillott, 1969 [1873], p. 45.

[239] Ce toponyme revient dès 613-636 / 800 dans les cartes d'Isidore. Souvent placés le plus au nord possible et allongés d'est en ouest, les *Rifei* sont la chaîne au-delà de laquelle, selon Roger Bacon, «on ne trouve plus aucun peuple» ce qui a aussi été montré dans la carte de Béatus d'Osma (776-786 / 1086): Bergeron, [1735], [1] «Quelques observations …», col. 10; Hallberg, 1907, s.v. «Riphaei montes», p. 434; Brincken, 1992, p. 150.

[240] Sur cette carte voir la n. 193.

[241] Cette carte ou *mappamundi* dite d'Orose-Isidore (du XII^{e} siècle, mais sur un prototype remontant vers 613-636) est déposée à la Bayerische Staatsbibliothek de Munich (Clm 10058, f. 154v): Harvey, 1996, p. 25; Englisch, 2002, p. 640.

[242] Une copie est au Vatican, à la Biblioteca Apostolica Vaticana (Reginensis latinus 123, ff. 143v-144r); une autre est à la Bibl. der Rijksuniversiteit de Leyde (Voss. Lat. 123, f.143v-144r): Gautier Dalché, 1994-1995, pp. 91-92, 106-107; Englisch, 2002, p. 584.

[243] Sur cette carte voir la n. 213.

[244] La carte est déposée à la British Library (Add. MS. 28681, f. 9r): Harvey, 1996, p. 29; détail *in* Harley, Woodward, 1987, p. 333.

Décrit de manière détaillée, sur la base d'Orose, par Isidore de Séville, le Caucase, reliant l'Arménie à l'océan des Sères apparaît dans la description par Hugues de Saint-Victor (m. 1141) d'une *mappe mundi* qui n'a pas survécu jusqu'à nous[245] comme l'élément essentiel de la structuration de l'Asie. Son rôle est de séparer l'Asie septentrionale de l'*Asia maior*[246] ou de l'Asie du sud, constituée par l'Inde, la Parthie, la Mésopotamie, la Palestine et même l'Egypte; contrairement à la partie septentrionale il est difficile de dire que cette dernière partie est structurée en fonction des montagnes.

L'Asie septentrionale comprend, souvent plaqué contre la bordure océanique, un espace complètement encerclé, bouclé par une ceinture de montagnes plus ou moins imperméable (Caucase, Taurus, etc.) en forme d'arc. Cet espace enfermé peut recouvrir la totalité de l'Asie du nord-est ou se superposer à la partie nord-nord-est. Selon certaines théories modernes il n'est pas exclu que l'image des montagnes organisées en muraille pour délimiter l'espace gigantesque du nord-est évoque le souvenir d'un voyage vers la grande muraille de Chine[247] ou d'autres murailles fortifiées contre les nomades comme il y en a beaucoup en *Asie centrale*[248]. Il n'est cependant pas nécessaire de relier cette image à une réalité géographique actuelle. D'une part, il semble que la muraille de Chine n'ait pas été graphiquement représentée comme telle de manière sûre avant la carte de Fra Mauro de 1459 (à l'époque justement où on était en train de reconstruire le monument); d'autre part, la barrière montagneuse ne pourrait tout simplement découler que des réflexions résultant de la confusion antique, depuis l'époque de Pline, entre les Portes Caucasiennes et les Portes Caspiennes, et non de la vision fournie par les satellites que nous possédons aujourd'hui et qui forme une grande ligne-fracture transcontinentale entre les Carpates et l'Himalaya.

Afin de mieux visualiser le contenu des cartes circulaires de l'époque, il me semble intéressant de reproduire ici même le texte intégral du chapitre XII du traité géographique *Descriptio mappe mundi* (1130/1135?) de Hugues de Saint-Victor consacré à l'espace en question (l'Asie septentrionale entre la frontière européenne et ce qui correspond à la Chine) qui sera utile pour toute la démonstration des pages qui vont suivre[249]:

> «XII: De prouinciis et ciuitatibus Asie maioris ad septentrionem.
>
> In illa parte Asie maioris que est ad septentrionem, et montanis secluditur, et extenditur iuxta occeanum aquilonale, ab orientali occeano usque ad Meotidas paludes

---

[245] Gautier Dalché, 2005, p. 79. Voir *infra* le texte original concernant l'aire correspondant à l'*Asie centrale*.

[246] *Idem*, 1988, p. 143.

[247] Hypothèse exprimée pour la première fois par H. Yule, 1913-1916, vol. 1, 1914, p. 57; Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 134; Woodward, 1987a, p. 333.

[248] Voir les nn. 75, 76, 77, 78, 167.

[249] Gautier Dalché, 1988, pp. 143-145 et pp. 169-170. Ce texte permet de saisir les passages dont les toponymes relèvent d'Orose, Ammien Marcellin, Martianus Capella-Pline (pour Paranda-Panda), et ceux qui comprennent les mythes médiévaux et les toponymes récents (Derbent, Toflit-Tiflis). Pour identifier et illustrer, sur le plan visuel, les tranches du texte découlant de la toponymie d'Orose, on peut consulter les reconstitutions cartographiques de Janvier, 1982. Voir également le texte de l'*Expositio mappe mundi* dans Gautier Dalché, 2005, pp. 143-150 (Asie septentrionale et orientale).

et Thanais fluuium et aras Alexandri, ubi terminus est Robascorum, uidelicet ad montes Ripheos, sunt he ciuitates et prouincie.

Superius ad orientale occeanum est quedam prouincia, que flumine Octogorra secernitur a Scithia superiori, in qua est ciuitas, que a flumine nomen trahit Octogorra; et alia que dicitur Seres, unde et Sericum mare. Sunt et alie due ciuitates que seiunguntur fluminibus Occhi et Fasidis, quarum una dicitur Saphra, altera Campi. Illis in partibus sunt Antropofagi, qui carne humana uescuntur.

Deinde sequitur contra occidentem Scithia superior, que habet ciuitates Sarmathanam et Alexandriam. In illa terra sunt Arimaspi, unum oculum habentes, qui cum grifis dimicant propter smaragdines et iaspides.

Deinde est Hircania et Hyberia et Armenia superior, que plene sunt siluis, montibus, feris et bestiis, terre deserte et inhabitabiles preter superiores partes, ubi sunt ciuitates Scithopolis, Seleucia, Paranda et Carra. Hanc terram diuidit fluuius Boreus a Scithia, et pertingit usque ad montana Caucasi et portas Caspias. Inter Hyrcaniam superiorem et inferiorem est mare Caspium, quod a monte Caspio sic uocatur.

À portis Caspiis usque Araxem fluuium est Albania superior, in qua est ciuitas Derbant iuxta septentrionalem occeanum, et montem Arimfei, et Armenia, in qua sunt ciuitates due Parthan et Toflit, contra austrum usque ad montem Parchoatras et terminos Mesopotamie. In hac Armenia requieuit archa Noe super montes Ararath. Albanie uero canes premunt leones et tauros. Huius etiam Albanie habitatores semper bellum habent cum Scithis et Hircanis.

À supradicto fluuio Araxe ad Cimericum mare et Thanais fluuium uel Rifeos montes ad occidentem et ad austrum terminos Cappadocie, iacens secus occeanum septentrionalem, est Albania inferior, regio uidelicet Amazonum feminarum bellatricum, et uriliter in loricis et galeis pugnantium. Contra has regiones, in oceano septentrionali, sunt insule in quibus habitant gentes ille Gog et Magog, de quibus in Apocalipsi legitur».

D'après ce dernier texte et le schéma cartographique des VIII^e^-XIII^e^ siècles c'est justement une «porte Caspienne» (*porte Caspio*, *portee Caspie*, *Portas Caspias*[250]) qui constitue l'accès unique à cet espace encerclé dans la carte de l'Asie de Jérôme[251], ainsi que dans les cartes de Guido de Pise[252] (**Fig. 3.42**), d'Ebstorf[253], d'Hereford[254], d'Henri de Mayence[255], de Cotton[256] (**Fig. 3.43**), du *Psautier* de Londres[257], de Higden[258] (**Fig.**

[250] Sur le processus de simplification des légendes de Solin à la carte d'Hereford par l'intermédiaire de l'*Expositio Mappe Mundi* voir Gautier Dalché, 2005, p. 71.

[251] Sur cette carte voir la n. 228.

[252] La carte du Guido de Pise, de 1118, est déposée à la Bibliothèque royale Albert I^er^ de Bruxelles (Ms 3897-3919, f. 53v): Englisch, 2002, pp. 391, 632.

[253] Sur cette carte voir la n. 213.

[254] Westrem, 2001, pp. 102-103, n° 218. Voir également la n. 214.

[255] Sur cette carte voir la n. 229.

[256] Cette carte «anglo-saxonne» dite aussi Carte de Cotton, datable des X^e^ ou XI^e^ siècles, est déposée à la British Library (Cotton MS. Tiberius B.V., ff. 56v-58v): Harvey, 1991, pp. 26; Brincken, 1992, pp. 60-62; Englisch, 2002, pp. 588-591.

3.44), d'Isidore de Séville de Munich (Orose-Isidore)[259]; cette porte figure aussi à proximité des piliers d'Arménie (carte de Jérôme), non loin de l'arche de Noé (carte d'Hereford).

Un certain nombre de toponymes de cette zone, dont la Scythie représente le cas le plus fréquent, apparaissent alternativement à l'extérieur ou à l'intérieur de l'espace cloisonné[260]. Embrassant l'espace qui va de l'Inde à la Germanie et au Palus Méotide (la mer d'Azov), la Scythie figure rarement par une mention unique comme chez Vincent de Beauvais et Roger Bacon; dans la tradition médiévale d'Isidore de Séville à Pierre d'Ailly elle est le plus souvent séparée en deux parties, supérieure et inférieure. Dans la cartographie, les Scythies inférieure et supérieure sont pour la première fois explicitement nommées dans la *mappamundi* de Théodose (800-810 et 1055-1056)[261], puis dans la carte de Girard d'Anvers (1272-XV^{e} siècle)[262] et de Ranulf Higden (vers 1350)[263]. Entre le Tanaïs et le Danube, la basse Scythie, ou Scythie européenne, ou encore Scythie inférieure, est plaquée contre l'*Hircanie* et à l'ouest contre l'*Iranie*, «terre des nomades féroces» (ailleurs *Scythia la Minore* désigne une province de l'empire romain localisée au sud de Danube). La haute Scythie, *Scithia superiori, Scythia magna* ou *maior*, ou Scythie asiatique est séparée de l'Inde par le mont Caucase et prend place entre la Caspienne et l'océan oriental des Sères; elle peut cependant aussi déborder vers l'ouest jusqu'au Caucase occidental et au Palus Méotide (mer d'Azov). C'est cette Scythie asiatique que l'on retrouve de temps à autre complètement enfermée par l'arc montagneux du nord-est de l'Asie (cartes d'Ebstorf[264] et d'Orose-Isidore de Séville de Munich[265]).

À côté de la Scythie se trouve la Sarmatie, parfaitement interchangeable avec la première sans aucune limite fixe, car la Sarmatie, que ce soit la *prima*, ou la *secunda*[266], est autant en Europe qu'en Asie et se superpose souvent à la Scythie (sur la carte d'Hereford le peuple Sarmate est au nord de l'Europe, mais les *montagnes Sarmatiennes*, qui désignent les Carpates, figurent en Scythie[267]). Comme la Scythie,

---

[257] Sur cette carte voir la n. 244.

[258] Cette carte datant d'env. 1350, insérée dans le traité sur l'histoire universelle *Polychronicon* de Ranuld (Ranulf) Higden, moine de Chester mort en 1363, est déposée à la British Library (Royal MS. 14 C.IX, ff. 1v-2): Harvey, 1996, p. 20; Destombes, 1964, pp. 149-150.

[259] Sur cette carte voir la n. 241. Le toponyme *Portas Caspias* est également mentionné près du fleuve Araxes dans l'Albanie supérieure de la *mappamundi* décrite par Hugues de Saint-Victor: Gautier Dalché, 1988, pp. 143-144.

[260] Voire la liste des dénominations utilisées pour la Scythie aux XII^{e}-XIII^{e} siècles dans Chekin, 1991, p. 327.

[261] Sur cette carte voir la n. 242.

[262] Cette carte est déposée à l'Universitätsbibliothek d'Utrecht (Ms. 737, f. 49v): Brincken, 1992, p. 155, pl. 37.

[263] Sur cette carte voir la n. 258.

[264] Sur cette carte voir la n. 213.

[265] Sur cette carte voir la n. 241. On trouve la *Scithia superiori* dans la *mappamundi* décrite par Hugues de Saint-Victor: Gautier Dalché, 1988, pp. 143-144.

[266] Dans la carte de Gênes de 1457 au nord de *Sara* et de *Saratellis* il y a le pays *Sarmatia secunda*; à l'ouest de ce pays est notée la *Sarmatia prima*: Hallberg, 1907, s.v. «Sarmatia», pp. 458-459.

[267] Chekin, 1991, pp. 301-302.

cette Sarmatie se trouve également à l'extérieur ou à l'intérieur de l'espace cloisonné; c'est notamment à l'intérieur de ce dernier que les *Saramates (Sauromate Sithe)*, relégués au nord, comme cela a été déjà dit, figurent dans la carte d'Hereford[268]. On en retrouve probablement une trace dans la notice de la *mappa mundi* décrite par Hugues de Saint-Victor: «*Deinde sequitur contra occidentem Scithia superior, que habet ciuitates Sarmathanam et Alexandriam*»[269]. Le cas de Sarmathana est cependant relativement complexe car il n'est pas exclu qu'il découle de la fusion de plusieurs toponymes (Sarmatie, Samariane et Samarkand). Bien qu'elle soit présente chez Pline, Solin et Isidore, la Sarmatie devient plus populaire auprès des cartographes européens avec la redécouverte de Ptolémée au XV^{e} siècle[270]. Selon la *Description de la Sarmatie* d'Alexandre Guagninus (1581), la Sarmatie européenne comprend dans ses limites le royaume polonais, les principautés lituanienne et prussienne, une partie de la Moscovie et «un peu de Tartares»[271]; la Sarmatie asiatique reste toujours superposable à la Scythie.

Outre la Scythie et la Sarmatie, l'espace cloisonné comporte explicitement des pays, des peuples et des villes – les monstres seront quant à eux traités plus loin – dont les noms reviennent constamment dans les cartes:

– l'*Armenia* avec souvent l'épithète *superior*: Orose-Isidore de Séville de Munich[272], Béatus d'Osma;

– l'*Albania*, parfois *superior*, près de l'océan au nord-est de l'Asie (Orose-Isidore de Séville de Munich[273], carte de l'Asie de Jérôme, *Psautier* de Londres, Hereford) et les *Albani*, vus souvent comme Scythes (Hereford[274], *Expositio mappe mundi*[275]);

– l'*Aluania*, *Alania* ou *Alani* est souvent liée au mont Caucase[276]: Béatus d'Osma, carte d'Asie de Jérôme, Orose-Isidore de Séville, Hereford, Ebstorf;

– les *Amazones*[277]: Henri de Mayence, carte de l'Asie de Jérôme, Orose-Isidore, *Psautier* de Londres, Ebstorf, Hereford, carte d'Isidore[278];

---

[268] Westrem, 2001, pp. 98-99, n° 208.

[269] Gautier Dalché, 1988, p. 144.

[270] Chekin, 1991, p. 302.

[271] Sobolevskij, 1903, p. 76. Voir la carte d'un auteur anonyme de Venise (?) datant d'environ 1485 où la *Sarmatia Europae* se tient à l'intérieur d'un croissant constitué par le Tanaïs: Shirley, 1987, carte n° 14, p. 13, pl. 22. Voir également la description de la Sarmatie d'Europe par d'Anville: Anville, 1769a, pp. 85-90.

[272] Sur cette carte voir la n. 241. Ce toponyme est également mentionné dans la *mappamundi* décrite par Hugues de Saint-Victor: Gautier Dalché, 1988, pp. 84, 143-144.

[273] Sur cette carte voir la n. 241. Ce toponyme est également mentionné dans la *mappamundi* décrite par Hugues de Saint-Victor: Gautier Dalché, 1988, pp. 143-144.

[274] Westrem, 2001, pp. 98-99, n° 207.

[275] Gautier Dalché, 2005, p. 144.

[276] Hallberg, 1907, s.v. «Alani», p. 13.

[277] Sur la position des Amazones sur les cartes: Hallberg, 1907, s.v. «Amazones», pp. 21-23; Friedman et Figg, 2000, pp. 17-18 (s.v. «Amazons», notice par Adam Kosto).

[278] Englisch, 2002, p. 568.

– l'*Hircania* (Béatus d'Osma, Théodose, Ebstorf[279], cartes de l'Asie et de la Palestine de Jérôme, Henri de Mayence, *Psautier* de Londres) est parfois définie comme supérieure ou inférieure (Orose-Isidore de Séville[280], Ebstorf); elle est souvent en rapport avec les *Hircaniens* (Hereford[281]) ou la mer Caspienne, appelée *Hyrcanum salum* (Ebstorf en conformité avec Solin[282]) et par rapport à laquelle l'Hyrcanie se trouve généralement du côté gauche (à l'exception des cartes de Théodose et de Béatus de Saint-Sever[283]);

– l'*Hiberia*[284]: Orose-Isidore de Séville de Munich[285], Higden[286] et la carte de Gênes de 1457 la présentent comme une province près de la Caspienne;

– les *Hyperborei* et *Yperborei*[287]: Hereford[288], *Expositio mappe mundi*[289];

– les *Chalybes*: Hereford[290];

– les *Massagètes (Massagetae)* au nord près de la Caspienne et d'*Eunochi Sithe / Heniochi* ou au nord de la mer Noire près des Amazones: cartes de l'Asie et de la Palestine de Jérôme, Hereford[291], Ebstorf[292], Théodose et Higden[293];

– *Bactria*, les *Bactriani*: carte de l'Asie de Jérôme, Orose-Isidore, Béatus de Milan[294], Théodose, Henri de Mayence, Ebstorf, Hereford;

---

[279] Dans la carte d'Ebstorf il y a plusieurs légendes: «*Hyrcania silva, in qua sunt aves, quarum splendent penne per noctes, et alie multe immanes bestie*», «*Hircania superio*»; «*Hyrcanum solium*» qui doit être «salum», «*Hec gens cum Hyrcanis semper dimicat, ne exeant ad perdendum orbem*»: Hallberg, 1907, s.v. «Hyrcania», pp. 253-254.

[280] Sur cette carte voir la n. 241. Le toponyme *Hircaniam superiorem et inferiorem* est également mentionné dans la *mappamundi* décrite par Hugues de Saint-Victor: Gautier Dalché, 1988, pp. 84, 143-144.

[281] Près de la source du fleuve Oxus il y a la légende «*Hircani hic habitant*» et après *Mare Caspium*, non loin de l'embouchure de l'Oxus, une autre légende «*Hircani Oxi fluminis habent, gens silvis aspera, feta tigribus, copiose immanibus feris*»: Hallberg, 1907, s.v. «Hyrcania», pp. 253-254, s.v. «Oxus», p. 387; Westrem, 2001, pp. 72-73, n° 151; pp. 74-75, n ° 53.

[282] Hallberg, 1907, s.v. «Hyrcania», p. 253.

[283] Sur cette carte voir la n. 193.

[284] Hallberg, 1907, s.v. «Hiberia», pp. 239-240.

[285] Sur cette carte voir la n. 241. Ce toponyme est également mentionné dans la *mappamundi* décrite par Hugues de Saint-Victor: Gautier Dalché, 1988, pp. 143-144.

[286] Sur cette carte voir la n. 258.

[287] Hallberg, 1907, s.v. «Hyperborei», pp. 251-252.

[288] Sur la carte d'Hereford dans l'extrême nord de l'Asie, au nord du fleuve Cliteron, on lit sur une presqu'île la légende «*Yperorei ut dicit Solinus gens est beatissima; nam sine discordia et egritudine vivunt, quam diu volunt: quos tetuit vivere, de rupe nota se in mare precipitant, illud optimum genus sepulture arbitrantes*»: Hallberg, 1907, s.v. «Hyperborei», pp. 251-252; Westrem, 2001, pp. 94-95, n° 202.

[289] Gautier Dalché, 2005, p. 144.

[290] Westrem, 2001, pp. 46-47, n° 94.

[291] *Ibid.,* pp. 102-103, n° 216; n° 217.

[292] Dans l'Asie du nord il y a une légende «*Massagete et Derbees miserrimos putant, qui egrotatione moriuntur parentes et amicos, cum ad senectutem venerint, iugulant et devorant*»: Hallberg, 1907, s.v. «Massagetae», pp. 339-340.

[293] Hallberg, 1907, s.v. «Massagetae», pp. 339-340.

[294] Englisch, 2002, p. 620.

– les *Sogdiani*: Hereford[295], Théodose;

– les *Dahae*: Hereford[296], Théodose;

– *Parthene*: Théodose, bien que la Parthie, très souvent mentionnée dans les cartes, se trouve généralement au-delà de l'espace clos;

– les *Sères* (Hereford[297]), et *Seres opidum* (carte de l'Asie de Jérôme) ou *c. Seres* (Orose-Isidore de Séville de Munich[298]).

Parmi les villes figurent la *ciuitas Octogorra* ou *Octorogorra*, *c. Saphra* ou *uicus Safrim*, *c. Camppi* ou *Cattipi*, *Sarmathana* et des parallèles qui évoquent phonétiquement la Sarmatie, Sarmatina, etc., ainsi que Samarkand (*infra*: Hugues de Saint-Victor, Orose-Isidore, Ebstorf, Hereford), *Alexandria*. Alors que ces noms de villes dérivent pour la plupart de la géographie antique d'Orose et des géographes romains[299], la mention de Derbant (du Caucase) et de Toflit-Tiflis dans la *mappa mundi* décrite par Hugues de Saint-Victor au XII^{e} siècle appartient aux apports toponymiques modernes comme celui de Samarkand (*infra*)[300].

Tout en tirant leur contenu directement des Anciens, les cartes font à travers les toponymes et ethnonymes de l'Asie du nord-est essentiellement référence aux peuples nomades, souvent associés au terme globalisant des Scythes.

Cet espace cloisonné est traversé par de grands fleuves qui déversent leurs eaux vers l'océan ou vers la Caspienne. D'une carte à l'autre leur nombre varie de deux à neuf[301]. Leurs noms sont les suivants:

– l'*Oxus* ou *Oxum*: Hereford[302], Béatus d'Osma, carte de l'Asie de Jérôme[303], Ebstorf, Henri de Mayence, Cotton, table de Peutinger (**Fig. 1.16-1.19**), *Expositio mappe mundi*[304];

– le *Bactrus fluvius*, *Bactro fluuio*: carte de l'Asie de Jérôme, Orose-Isidore, Hereford[305], Ebstorf[306], Béatus de Saint-Sever[307], Henri de Mayence[308];

---

[295] Westrem, 2001, pp. 72-73, n° 149.

[296] Sur l'Oxus fluvius se lit la légende «*Sogdiani et Dache gentes*»: Hallberg, 1907, s.v. «Dache», p. 180; Westrem, 2001, pp. 46-47, n° 94.

[297] Westrem, 2001, pp. 46-47, n° 92.

[298] Sur cette carte voir la n. 241. Les *Seres* figurent également dans la *mappamundi* décrite par Hugues de Saint-Victor: Gautier Dalché, 1988, pp. 143-144.

[299] Voir *supra* la n. 249. Sur Saphri et Cathippa (>*Campi*) voir Rapin, 2005, carte fig. 3, p. 167.

[300] Gautier Dalché, 1988, pp. 84, 143-144. Dans la *mappa mundi* décrite par Hugues de Saint-Victor la ville de Derbent se trouve près de l'océan septentrional «A portis Caspiis usque Araxem fluuium est Albania superior, in qua est ciuitas Derbant iuxta septentrionalem occeanum»: *Ibid.,* p. 144; sur la date de la carte d'après notamment la mention de Tiflis: pp. 55-56.

[301] Le nombre des fleuves dans l'espace enfermé varie constamment: deux dans la carte d'Isidore de Séville, trois dans celles de Jérôme, de Cotton et du *Psautier* de Londres, quatre dans la carte de Béatus, cinq dans la carte d'Henri de Mayence, sept dans la carte d'Ebstorf et neuf dans la carte d'Hereford.

[302] Dans la carte d'Hereford l'Oxus est défini par la légende «*Oxus fluvius*» à sa source et «*Ostia Oxi fluminis*» à son embouchure dans la Caspienne: Westrem, 2001, pp. 72-73, n° 150; pp. 74-75, n° 154.

[303] Sur cette carte voir la n. 228. Miller, 1988 [1916], p. 844.

[304] Gautier Dalché, 2005, p. 146.

– l'*Arax* [*-es*], *Aras*, *Aram* qui est un fleuve d'Hyrcanie selon Isidore de Séville: carte de l'Asie de Jérôme, Hereford, Ebstorf, Béatus de Saint-Sever, Henri de Mayence, table de Peutinger[309];

– l'*Ochus*[310]*; Occhi* et *Fasidis*[311];

– l'*Oscora*, *Osscobora*[312], *Ottorogora*, *Octorogora*[313]: Hereford[314], carte de l'Asie de Jérôme[315], Henri de Mayence, *Expositio mappe mundi*[316];

– le *Boemaron*: Hereford[317];

– le *Torridis* et *Sicaton*: Ebstorf[318];

– le *Sagrus*: Ebstorf[319];

– l'*Acheron*, *Acherontis*, *Achen*, fleuve du Tartare qui prend, entre autres, sa source dans le Caucase et coule généralement vers la Caspienne: Hereford[320], Ebstorf[321], carte de l'Asie de Jérôme, Béatus de Saint-Sever, Henri de Mayence[322];

– le *Cliteron*: Hereford[323], *Expositio mappe mundi*[324];

---

[305] Dans la carte d'Hereford le *Bactrus fluvius* qui prend sa source dans le mont Osco est un affluent de l'Oxus: Hallberg, 1907, s.v. «Bactria», pp. 57-58; Westrem, 2001, pp. 74-75, n° 156; pp. 76-77, n° 158. Voir aussi la n. 214.

[306] A côté du *Bactrus fluvius* il y a la légende «*Bactria regio; dicitur haec a Bactro fluvio. Que partim initio Indi fluminis terminatur, partium Bactro fluvio includitur. Nutrit etiam optimos camelos et fortissimos*»: Hallberg, 1907, s.v. «Bactria», p. 58.

[307] Sur cette carte voir la n. 193.

[308] Miller, 1988 [1916], p. 844.

[309] *Ibid.*, pp. 844, 847; Westrem, 2001, pp. 52-53, n° 106, 107; pp. 102-103, n° 217; p. 474, n° 151. Ce toponyme se trouve également dans la *mappamundi* décrite par Hugues de Saint-Victor: Gautier Dalché, 1988, pp. 143-144.

[310] Avec le problème de l'Aral, l'Ochus a constitué un des principaux points d'achoppement de la cartographie de l'Asie centrale. Dans la réalité ce nom désignait deux fleuves: le premier, qui se jette dans la Caspienne, pourrait avoir été l'Atrek?; le second est le Daria-i Pandj (ancien Wakhan dont l'étymologie iranienne a donné Ochus en grec) qui passe par Aï Khanoum et qui plus en aval, au confluent avec le Wakhsh (étymologiquement «Oxus» qui par conséquent représente historiquement le haut Oxus), prend le nom d'Oxus (aujourd'hui Amou-daria): Grenet et Rapin, 2001; Rapin, Baud, Grenet et Rakhmanov, 2006.

[311] Dans la *mappamundi* décrite par Hugues de Saint-Victor: Gautier Dalché, 1988, pp. 143-144.

[312] Voir la n. 234.

[313] On trouve le *flumine Octogora* dans la *Description mappe mundi* de Hugues de Saint-Victor: Gautier Dalché, 1988, pp. 143-144. Sur ce toponyme voir Janvier, 1982, pp. 109-112. Voir la n. 234.

[314] Westrem, 2001, p. 474, n° 49.

[315] Voir la n. 228.

[316] Gautier Dalché, 2005, pp. 146, 147.

[317] Corruption de *Meoparon* (*infra*): Westrem, 2001, p. 46, n° 93; p. 96, n° 204.

[318] Miller, 1988 [1916], p. 843.

[319] *Ibid.*, p. 843.

[320] Dans la carte d'Hereford figure la légende «*Hic fluvius infernalium esse creditue, quod fervens mare ingreditur, currens Umbrosis Montibus, et hic os gehanne patet ut dicitur*»: Hallberg, 1907, s.v. «Acheron fluvius», pp. 5-6; Westrem, 2001, pp. 100-101, n° 213; pp. 102-103, n° 214.

[321] La carte d'Ebstorf présente la légende «*Acherontis fluvius infernalis*» et «*Hic si creditur fervens mare ingreditur*»: Hallberg, 1907, s.v. «Acheron fluvius», pp. 5-6.

[322] Miller, 1988 [1916], p. 844.

– le *Laxates*, associé avec l'*Ylis* ou *Silis,* est placé beaucoup plus à l'ouest, près des *Riphy montes*: Hereford[325], *Expositio mappe mundi*[326];

– le *Cyrus*, *Sygris*: Henri de Mayence[327], table de Peutinger[328];

– le *Boreas*[329].

La Caspienne (*Mare Caspium*)[330], un des éléments clefs de cet espace clos, est représentée sans exception comme un golfe de l'océan Boréal ou de la mer Scythique. Dans la tradition médiévale de Solin et d'Isidore de Séville l'océan Universel porte en effet des noms divers qui correspondent à ses différents segments en bordure de carte. Dans la partie nord-est on peut donc trouver les légendes suivantes: *Scythicus oceanus / mare*, *Caspius*, *Hyrcanus*, *Sericus / Sericum*[331]. Dans la carte de Béatus n° 2 de Paris une terre inhabitable à cause de l'abondance de l'eau (*terra inhabitabilis propter habundantiam aquae*) s'étend aussi à côté de la Caspienne.

Bien qu'il semble difficile d'identifier les toponymes retenus par les *mappaemundi* avec les objets géographiques réels de l'*Asie centrale* et même si certains noms semblent familiers, le positionnement des données dans le schéma cartographique médiéval n'est pas complètement volontariste, mais est le plus souvent subordonné dans l'espace à celui des autres objets. C'est ce que montre le texte de l'*Expositio mappe Mundi*:

> «supra Seres opidum, inter pedem Caspii et Oxum flumen, qui ad radicem Tauri montis contra fontes Gangis ad aquilonem effesus, uersus occidentem decurrit, et ab australi parte copulato sibi Bactro fluuio, Caspii talum ingreditur, est Panda opidum Sogdianorum»[332].

Le mode descriptif de l'espace où les mêmes toponymes reviennent constamment conduit à établir une liste de toponymes et à les définir relativement l'un par rapport à l'autre, dans le but d'ordonner l'espace pour le rendre intelligible à l'homme, enserrant dans l'enchaînement les contrastes entre l'eau et la terre, l'est et l'ouest, le monde connu et inconnu, l'hospitalité et les dangers comme ceux de Gog et Magog.

---

[323] Westrem, 2001, pp. 96-97, n° 203.

[324] Gautier Dalché, 2005, p. 144.

[325] À côté d'un fleuve débouchant dans la mer Noire au nord figure la légende «*fl.Ylis qui et Laxates [Jaxates]*»: Hallberg, 1907, s.v. «Jaxartes», p. 280; Westrem, 2001, pp. 104-105, n° 221; pp. 136-137, n° 303. La forme *Ylis* correspond effectivement à *Silis* (Syr-daria-Iaxarte).

[326] Gautier Dalché, 2005, pp. 143-144.

[327] Miller, 1988 [1916], p. 844.

[328] *Ibid.*, p. 847.

[329] Ce toponyme est mentionné dans la *mappamundi* décrite par Hugues de Saint-Victor: Gautier Dalché, 1988, pp. 143-144, ainsi que dans de nombreux autres exemples, notamment dans la carte d'Hereford (Bevan et Phillott, 1969 [1873], p. 46).

[330] Dans la *mappamundi* décrite par Hugues de Saint-Victor le *mare Caspium, quod a monte Caspio sic uocatur* prend place entre l'*Hircaniam superiorem* et l'*Hircaniam inferiorem*: Gautier Dalché, 1988, pp. 143-144.

[331] Gautier Dalché, 1983, pp. 156-157.

[332] *Idem*, 2005, pp. 81, 146.

4. Gog et Magog, l'un des éléments descriptifs incontournables de l'*Asie centrale*

Conformément à l'orientation médiévale traditionnelle, c'est souvent par l'Asie qui se trouve au sommet des cartes que les lettrés du Moyen Âge entament leurs descriptions du monde[333]. Adoptant un système de lecture rotatif, l'auteur anonyme de l'*Expositio mappe Mundi*[334] entame sa description à partir du Tanaïs:

> «A fluuio Tanay uel Rifeis montibus inter septentrionem et boream primo ponitur insula Terraconita et ciuitas eiusdem nominis quam inhabitant Turchi de stirpe Gog et Magog, gens barbara et inmunda, iuuenum carnes et hominum abortiua manducantes, succube et appetitores»[335].

L'évocation de Gog et Magog peu après le Tanaïs montre bien ici que c'est à ce peuple eschatologique que l'on doit l'existence de la structure enfermée de l'espace du nord-est de l'Asie.

Multiculturel et doté de plusieurs sens sémantiques, ce peuple tire son origine aussi bien des traditions occidentales qu'orientales qui se sont mêlées et superposées à plusieurs reprises les unes aux autres. Gog et Magog figurent à quatre reprises dans la Bible, dans des contextes différents. La *Genèse* (10, 2) et les *Paralipomènes* (1, 5) mentionnent Magog comme fils de Japhet; *Ezéchiel* (38: 1-9; 39) rapporte que Gog est un roi du pays de Magog; l'*Apocalypse* (*Révélation* 20:7-9, et l'*Apocalypse* du pseudo-Méthode datant du VII^{e} siècle est très influent[336]) prédit dans un sens eschatologique que Satan soulèvera les païens qui se trouvent «aux quatre coins de la terre», particulièrement Gog et Magog[337].

En même temps, selon les observations de Sallām at-Tarjuman (Sallām l'Interprète)[338], Gog et Magog sont associés aux vingt-deux rois enfermés avec leurs «races»[339] par Alexandre le Grand derrière des montagnes de forme circulaire. L'enfermement de ces peuples, *inclusi,* fait partie des exploits orientaux du Macédonien[340] exposés dans les multiples versions du *Roman d'Alexandre*, une auberge

---

[333] La plupart des cartes antiques ont été décrites en commençant par l'Extrême-Orient en raison du fait qu'avant la *Géographie* de Ptolémée les représentations graphiques étaient traditionnellement orientées avec le nord en bas. Conformément au système de lecture traditionnel cartographique de gauche à droite et de haut en bas, le Cosmographe de Ravenne (qui, entre autres exemples, décrit une carte dont une des versions les plus anciennes remonte à la carte d'Agrippa, de l'époque d'Auguste) organise les continents conformément à cette orientation, débutant sa description par l'Asie (chapitre II), avant de poursuivre par l'Afrique (chapitre III) et l'Europe (chapitre IV). Lorsque sous le Bas-Empire Orose tourne la carte pour positionner l'Est en haut, l'ordre des continents devient le suivant: l'Asie (en premier de par sa position en haut de la carte), l'Europe (deuxième de par sa position sous l'Asie à gauche), l'Afrique (troisième de par sa position à droite de l'Europe): Rapin, à paraître.

[334] Ce texte anonyme du XII^{e} siècle [de Roger de Howden?] est la description textuelle d'une *mappamundi* semblable à celle d'Hereford, mais plus complète et plus conforme à Solin: Gautier Dalché, 2005, pp. 7, 11, 21-53; texte pp. 143-148.

[335] Gautier Dalché, 2005, pp. 75, 143.

[336] Burnett, 1984, p. 152; McGin, 1998, pp. 70-73.

[337] Hallberg, 1907, s.v. «Gog et Magog», p. 225; Gautier Dalché, 1988, p. 170.

[338] Miquel, 1967-1988, t. II, 1975, pp. 499-500. Voir aussi les nn. 118 et 166 *supra*.

[339] Pour la liste des peuples enfermés voir Anderson, 1932, p. 36.

[340] Burnett et Gautier Dalché, 1991.

espagnole qui, en quelque sorte, aurait repris tous les éléments eschatologiques possibles[341].

Coexistant dans la longue durée, les différentes facettes de Gog et Magog exposées dans la Bible, dans le *Roman d'Alexandre* et dans certains des écrits arabes qui ont tiré leurs données d'abord de Sallām l'Interprète (842-843), mais aussi de la version syriaque du même *Roman d'Alexandre* et du Coran (sourate 18.83-108), se juxtaposent de manière chaotique les unes aux autres dans la cartographie médiévale et dans les textes, tout en gardant cependant le sens sémantique d'un marqueur de frontière. Dans certaines versions du *Roman d'Alexandre* Gog et Magog sont d'ailleurs un peuple des limites[342].

L'hypothèse relative à l'assimilation de Gog et Magog à une zone frontalière a été exprimée pour la première fois par Andrew Runni Anderson qui a présenté l'histoire de Gog et Magog comme étant celle d'une frontière mouvante, sublimée sous forme mythologique à partir de l'opposition antique entre l'œcoumène civilisée hellénique et le monde maudit des barbares[343]. En même temps, cette zone frontalière ne ressemble pas nécessairement à une ligne-frontière, ni à une zone-tampon défensive; elle ne suppose pas non plus une existence dans la durée ni même une position géographique fixe, ni même une répartition des forces sur les deux côtés de cette frontière ou une personnalisation d'individus «positifs» et «négatifs», ni, surtout, une liaison «objective» avec un groupe ethnique. Il est difficile, comme l'a déjà remarqué Scott D. Westrem, de mettre un signe d'égalité entre les barbares des Grecs et les ennemis de l'Église latine, ou entre les Grecs sûrs d'eux-mêmes face à des barbares «non civilisés» et les Européens du Moyen Âge, inquiets de la présence d'une frontière incertaine et d'un ennemi inconnu exerçant une menace depuis l'Au-Delà[344].

Tout en tenant compte des commentaires relatifs aux interprétations allégoriques de Gog et Magog dans la cartographie, il me semble qu'il devrait être possible de considérer que dans la cartographie médiévale le peuple mythique errant de Gog et Magog pourrait avoir constitué un symbole représentatif des frontières du monde connu de la Chrétienté. Son apparition dans la cartographie se fait toujours dans un contexte lié au nom d'Alexandre le Grand, ce qui n'est pas étonnant du fait que dans l'imaginaire gréco-romain le conquérant avait, en franchissant le «Caucase», dépassé la limite du monde connu à l'exemple d'Héraclès et de Dionysos. L'étiquette de Gog et Magog affichée pour désigner un peuple féroce, parmi d'autres anonymes tout aussi «immondes»[345], représente un signe de la méconnaissance de l'«ailleurs très éloigné» et reçoit une connotation géographique dans ce sens. Elle marque dans l'imaginaire

---

[341] Boyle, 1979, p. 123.

[342] Westrem, 1998, p. 57.

[343] Anderson, 1932.

[344] Westrem, 1998, p. 56.

[345] Un «peuple féroce» anonyme figure ainsi à l'est de la Caspienne représentée dans la carte de la Palestine de Jérôme qui illustre les quatre fleuves du paradis (f. 64v): Westrem, 1998, pp. 59, 72.

européen un espace inconnu et menaçant, même si les légendes accompagnatrices sont neutres[346].

Gog et Magog peuvent être évalués comme le synonyme par excellence de *terra incognita*, le terme que l'on voit dans la *mappamundi* de 1418 incluse dans le manuscrit de la *Cosmographie* de Pomponius Mela de Reims[347] (**Fig. 3.45**) l'utilise pour la première fois en le répétant à trois reprises, une fois au sud et deux fois au nord, à l'ouest du Tanaïs et à l'est de la Caspienne.

Dans ce sens la progression de Gog et Magog dans l'espace cartographique[348], où ils font des apparitions fréquentes mais non obligatoires, de manière aléatoire et évolutive dans le temps, est très significative, car elle montre les limites des connaissances européennes et la manière de reconnaître ces limites.

Il est difficile de fixer la date des plus anciennes attestations de Gog et Magog dans la géographie médiévale, mais leur position dans l'espace ne suit pas rigoureusement l'évolution chronologique des documents. Leur mention figure déjà dans la carte dite de Cotton que l'on attribue au X^{e} ou au XI^{e} siècle[349] (**Fig. 3.43**). Situés entre la côte ouest de la mer Caspienne et l'océan septentrional, ils voisinent la *gens griphorum* et, surtout, les *Turchi*, vus alors comme peuple eschatologique qui confère à Gog et Magog un caractère apocalyptique[350].

Vers 1150, à la différence de la carte de Cotton où ils figurent encore à l'ouest, les *Gog gentes* sont, dans une carte de l'Asie de Jérôme illustrant l'*Ancien Testament*[351] (**Fig. 3.24**), relégués très loin vers l'Extrême-Orient, sur la rive gauche et près de l'embouchure dans l'océan indien de l'*Octorogorra fluvius*, en face de l'*India superiore* qui figure, quant à elle, sur la rive droite du même fleuve sans aucun rapport avec la Caspienne.

Peu auparavant, Gog et Magog peuvent aussi figurer conformément à l'*Apocalypse* de saint Jean dans l'océan du Nord: c'est le cas notamment dans la description d'une carte datant de 1130 / 1135 qui a fait l'objet de l'un des premiers traités de géographie médiévale rédigé par Hugues de Saint-Victor sous le titre de *Descriptio mappe mundi*.

---

[346] Scott D. Westrem pense que dans la carte de Jérôme le peuple de l'Asie répondant à la légende «Gog gentes» et la simple indication de «Gog et Magog» dans la carte de Cotton, ne revêtent pas encore de caractéristiques négatives et que leurs mentions ne renvoient qu'au peuple descendant (?) de Magog, fils de Japhet (1998, pp. 59-60, 72; dans sa description de la carte de Cotton Westrem confond l'orientation de la carte en plaçant Gog et Magog au sud de «quelque chose qui est probablement la Caspienne», alors que le nom de cette mer est bien déchiffrable et que c'est au nord-ouest que se trouvent Gog et Magog). En revanche, Patrick Gautier Dalché pense que dans la carte de Cotton, de par leur proximité avec les *Turchi*, Gog et Magog doivent être vus comme un peuple eschatologique (1988, p. 170).

[347] Bibliothèque Municipale de Rheims (ms 1321): Woodward, 1987b, pl. 7; Destombes, 1964, pl. IJ, XXI, p. 185, n° 51.27; Brincken, 1992, p. 157.

[348] Pour la location du pays de Gog et Magog, qui se déplace dans la cartographie européenne à partir du XI^{e} siècle de l'ouest de la Caspienne vers ses côtes est, puis de l'Oural plus à l'est, jusqu'à l'Extrême-Orient et le cercle polaire, voir Anderson, 1932, pp. 87-89, 100-103. Pour les références à Gog et Magog dans les cartes voir Brincken, 1992, pp. 26, 61-62, 70, 93, 115, 118, 119, 136, 146, 149, 153, 156.

[349] Voir la n. 256.

[350] Gautier Dalché, 1988, p. 170.

[351] Sur cette carte voir la n. 228.

Dans cette mappemonde disparue, de très grande taille, proche d'un modèle antique du V^e^ ou du VI^e^ siècle et que Hugues de Saint-Victor a eue sous les yeux, le peuple de Gog et Magog fait face à une *Regio Amazonum* qui se trouve en *Albania inferior*, sur deux îles liées l'une à l'autre et marquées par la légende *insule in quibus habitant gentes ille Gog et Magog*[352].

La carte d'Orose-Isidore de Séville de Munich[353] (**Fig. 3.35-3.36**), datable elle aussi du XII^e^ siècle, constitue le parallèle le plus proche de la description de la carte de Hugues de Saint-Victor: sur le plan graphique c'est donc dans l'océan du Nord que l'on retrouve *Gog* et *Magog*, plus précisément sur une île à deux protubérances circulaires se dressant sur un surface allongée rectangulaire comme deux montagnes rapprochées; le motif est disposé, d'ouest en est, en face des objets géographiques *Are Alexandri, Regio Amazonorum*, *fl. Araxes*, *Albania superior*, et près du vent *Aquilo qui est Boreas*. Selon Patrick Gautier Dalché les éléments de ce concept graphique proviennent de l'ouvrage des *Revelationes* du Pseudo-Méthode, qui a été traduit du syriaque ou du grec vers le latin vers la fin du VII^e^ siècle, et, d'après le nombre de ses manuscrits, est devenu très populaire à partir du VIII^e^ siècle: c'est dans ce texte que pour la première fois sont mentionnées sous le nom de *ubera aquilonis* (les mamelles du Nord) les montagnes approchées par Dieu pour enfermer Gog et Magog sur la demande d'Alexandre le Grand[354]. La position de ce couple sur l'île fait également partie des images eschatologiques: d'une part, dans le texte de la *Cosmographie* d'Aethicus Ister, les *Turchi* qui sont issus des nations apocalyptiques, sont décrits comme vivant dans un milieu mi-continental, mi-insulaire; d'autre part, la carte d'Hereford contient l'ethnonyme *Boemaron* qui est une corruption de *Meoparon*, le peuple nautique qui a fourni du bitume à Alexandre pour ériger le mur contre Gog et Magog[355] (**Fig. 3.16**).

Par la suite, dans les autres cartes médiévales, Gog et Magog prennent pied sur le continent, parfois – de manière minimale – sur des presqu'îles. Il n'est pas rare également de voir un double rempart: un grand qui renferme la totalité de la future *Asie centrale* (Hyrcanie et Caspienne comprises) à laquelle on n'accède que par les Portes Caspiennes et un second, plus petit et emboîté dans le précédent, renfermant le couple Gog et Magog.

Avec la menace mongole, l'identité de Gog et Magog change et fusionne avec celle des «Tartares». Leur position se fixe par conséquent pour un certain temps en *Asie centrale*, où ils se présentent de plus en plus régulièrement: dans les années 1240, après les avoir lui-même d'abord positionnés en Palestine, Matthieu Paris déplace Gog et Magog près de la mer Caspienne[356] (**Fig. 3.46**). Leur localisation en Asie, de la Scythie à la Sérique, se fait toutefois de manière extrêmement chaotique, en raison du fait que les auteurs des cartes ne peuvent pas toujours communiquer entre eux au travers de l'Europe et que leur travail suit la longue tradition de confusions cartographiques

---

[352] Gautier Dalché, 1988, pp. 58, 81-85.

[353] Sur cette carte voir la n. 241.

[354] Gautier Dalché, 1988, pp. 82, 145, 170; Westrem, 1998, pp. 61, 73, n. 18.

[355] Voir la n. 317.

[356] Paris, 1840, p. 101.

héritées des Anciens, comme les confusions classiques relatives aux montagnes ou aux fleuves.

L'identité des deux Caucases a de tout temps généré des spéculations fantaisistes en raison de l'homonymie entre le Caucase «occidental» historique, situé entre les mers Noire et Caspienne, et le Caucase «oriental» représenté depuis la conquête d'Alexandre par le Paropamise-Hindou-Kouch. De même, l'assimilation du Caucase au mont Caspien concerne deux chaînes de nature différente qui n'ont pas nécessairement à être rattachées à la Caspienne: il semble relativement vain d'essayer de rattacher cette toponymie symbolique à une réalité géographique moderne même si l'on a de nos jours supposé d'après le récit d'Odoric de Pordenone que ces montagnes pourraient avoir aussi au XIV[e] siècle correspondu à l'Altaï au nord et au sud de la Mongolie[357], ou même si, selon certains, les monts Caspiens relégués vers l'Extrême-Orient dans la carte de Cristoforo Buondelmonti datée des années 1420-1480[358] pourraient aussi avoir correspondu à l'Hindou-Kouch. Les confusions concernent également les mers (Azov, Noire et Caspienne) et les fleuves (comme le Syr-daria aux multiples appellations comme Iaxarte, Silis et Tanaïs)[359].

Sur le plan graphique la position de Gog et Magog se déconnecte des *ubera aquilonis*; selon les cartes elle peut ensuite être symbolisée par l'image d'une muraille, parfois d'une porte. Au niveau descriptif, l'image de Gog et Magog se noircit de plus en plus aussi bien dans les textes que dans les cartes.

Dans le traité rédigé vers 1110 par Honorius Augustodunensis sous le titre *De Imago mundi*, dont le premier des trois livres est une description du monde, les tribus de Gog et Magog enfermées par Alexandre mangent de la chair humaine et des animaux crus:

> «Gog et Magog. Gentes ferocissime a magno Alexandro incluse feruntur, que humanis carnibus vel crudis bestiis vescuntur»[360].

Pour leur localisation, Honorius Augustodunensis se limite à dire que Gog et Magog habitent entre la mer Caspienne et les monts Caspiens sans préciser quel est le rivage de la mer. Simon de Saint-Quentin (vers les années 1240) n'offre pas davantage de précisions:

> «Alexandre contraignit à habiter dans les montagnes certains hommes impurs et horribles qui habitaient près des monts Caspiens et qui mangeaient les autres hommes, voire se mangeaient entre eux; et en outre qu'il y avait fait construire des portes qu'on appelle portes d'Alexandre, et c'est l'une d'elles que les Tartares ont forcée»[361].

Bien que désormais l'image de Gog et Magog soit liée à ces portes (lointainement dérivées d'un amalgame des portes Caucasiennes et Caspiennes), ce détail n'aide pas à mieux les localiser: dans une lettre au philosophe Théodore auprès de l'empereur

---

[357] Pelliot, 1959-1973, t. I, 1959, s.v. «Cotton», pp. 523-524.

[358] Sur cette carte déposée à la Staatsbibliothek de Berlin (Preuss. Kulturbesitz, Ms. Hamilton 108 f. 81): Brincken, 1992, p. 157, pl. 47.

[359] Anderson, 1932, p. 15.

[360] Westrem, 1998, p. 73, n. 18.

[361] Richard, 2005, p. 104.

Frédéric II intitulée *Epistola prudenti viro*, le philosophe arabe al-Kindi écrit que Gog et Magog sont entre deux montagnes derrière la porte Caspienne sans indiquer toutefois où se trouve cette dernière[362].

Les paroles du chantre Anseau sont plus précises, puisqu'il fixe Gog et Magog sur la côte occidentale de la Caspienne, au Caucase où le roi David de Géorgie est évoqué comme «gardien des passes du Caucase derrière lesquelles se trouvent les 'peuples enfermés' par Alexandre dans ces montagnes»[363].

À la différence des Arabes, Michel le Syrien n'a comme tous les auteurs du Moyen Âge européen qu'une idée très approximative de la géographie des Turks. Il situe leur berceau chez Gog et Magog, dans un immense territoire entouré de montagnes infranchissables et dans lesquelles il n'y a que deux passages, au nord (en Ibérie, c'est-à-dire en Géorgie: la passe du Darial) et à l'est au-delà de la Perse (Portes de Fer du Daghestan ou Portes Caspiennes au nord-est de l'Iran ou la Porte de Balkh selon J.-B. Chabot):

> «La région habitée par ces Turcs, qui sont Gog et Magog, se trouve au nord-est. Et cela, nous l'avons appris non seulement de la parole prophétique, mais de ce que nous avons entendu et vu, nous et nos pères: ils se sont ébranlés et sont sortis de là, et ils en sortent continuellement. Cette région s'étend de l'extrémité de l'orient, c'est-à-dire de l'endroit où le soleil se lève, jusqu'aux extrémités du Septentrion, dans le voisinage de la contrée occidentale, dans l'étendue de sa plus grande longueur; et en largeur jusqu'aux confins septentrionaux de la terre habitée. On dit de cette région qu'elle est entourée de montagnes inaccessibles, et qu'en deux endroits seulement se trouvent des sortes de portes par lesquelles sortent ceux qui sont là, et entrent ceux qui s'y rendent; l'une sur la contrée orientale, au-delà de la Perse; et l'autre dans le nord, à l'intérieur de l'Ibérie; à celle-ci se trouvent des bâtiments fortifiés: c'est celle dont on rapporte qu'elle fut construite sur l'ordre d'Alexandre la Grand, le Macédonien, afin d'empêcher les peuples qui sont là de sortir. Aujourd'hui cette porte est au pouvoir des Arabes. La porte que nous avons dit se trouver en Orient est une voie étroite de deux journées de marche; et à l'extrémité de ce défilé on a bâti des forteresses dans lesquelles sont placées des gardes qui empêchent ce grand peuple de Barbares de sortir»[364].

La carte d'Henri de Mayence (1110/1180)[365] (**Fig. 3.25**) – qui délimite toute l'*Asie centrale* derrière des montagnes et des fleuves et à laquelle on accède par les Portes Caspiennes – place Gog et Magog, couplés à l'épithète de peuple non propre [*gog et magog gens imunda*], sur une presqu'île carrée située à l'est de la Caspienne et fermée au sud par une muraille fortifiée et sur les trois côtés restants par des montagnes sans nom.

La dénomination de ces montagnes apparaît clairement vers 1350 sur la carte de Ranulf Higden[366] (**Fig. 3.44**) dans laquelle on peut lire dans l'espace enfermé dessiné en

---

[362] Burnett, 1984, p. 152.

[363] Richard, 2005, p. 19.

[364] Michel le Syrien, 1905 [1963], t. III, livre XIV, ch. 2, p. 151.

[365] Sur cette carte voir la n. 229.

[366] Sur cette carte voir la n. 258.

pointillé sur la côte orientale de la Caspienne, sous le toponyme *Blactrica* (pour *Bactriane?*):

> «In istis montibus sunt montes Caspee, includentes Gog et Magog, qui in fine mundi exibunt cum Antichristo ad destruendum mundum. Hos includit Alexander precibus suis, non viribus»[367].

La carte d'Ebstorf (**Fig. 3.22-3.23**) reprend les mêmes localisation et concept graphique qu'Henri de Mayence: à l'intérieur d'un espace situé sur la côte orientale de la Caspienne et correspondant pratiquement à une presqu'île cernée par deux montagnes (au nord et à l'est) et deux murailles (l'une rouge au sud, l'autre blanche à l'ouest), deux figures humaines – Gog et Magog – mangent les mains et les jambes d'un autre être humain (un enfant) placé entre eux et saignant à l'emplacement de ses quatre membres coupés. Cette image est accompagnée de la légende:

> «Ici Alexandre a enfermé les deux peuples impurs Gog et Magog; l'Antéchrist va contrôler leurs rois. Ils dévorent la chair humaine et boivent du sang»[368].

Plus à l'ouest dans une légende non illustrée sur une île de l'océan Universel[369], cette même carte porte une seconde référence à Gog et Magog qui les décrit comme Turks (il y a le même rapport qu'avec les *Turchi* de l'*Expositio mappe mundi*[370] et de la carte d'Henri de Mayence).

L'essentiel du schéma est préservé dans la carte d'Hereford (**Fig. 3.16-3.18**) où l'on voit une multiplication des «forces du Mal»: dans l'Asie septentrionale Magog figure près de la ville Choolissime dans une légende qui le mentionne comme fils de Japhet («*Urbs Choolissime quam edificavit Magog filius Japhet*»[371]). Sur la côte est de la Caspienne figure un espace enfermé analogue à celui des cartes d'Henri de Mayence et d'Ebstorf avec une presqu'île, entourée sur les trois côtés du littoral par des montagnes rouges qui tombent à pic dans l'eau, et fermée sur le côté sud par une muraille fortifiée à quatre tours; cet espace sans nom à l'intérieur duquel s'étend une longue légende qui décrit un peuple anthropophage descendant de Caïn et enfermé par Alexandre correspond donc à celui de Gog et Magog[372]:

> «[*n.d.l.r.* Ici] il y a toutes sortes d'horreurs, plus qu'on ne peut l'imaginer. Un froid intolérable, un vent violent soufflant en permanence des montagnes, que les habitants appellent 'bizo'. Ici il y a des hommes tout à fait terribles qui se nourrissent de chair humaine et boivent du sang, fils outrageux de Caïn. Le Seigneur les a contenus par l'intermédiaire d'Alexandre le Grand, car lors d'un tremblement de terre survenu sous le regard du prince les montagnes se sont effondrées les unes sur les autres tout autour

---

[367] Hallberg, 1907, s.v. «Gog et Magog», p. 227; s.v. «Inclusi», p. 262.

[368] «hic inclusit Alexander duas gentes immundas Gog et Magog quas comites habebit Antichristus. Hii humanis carnibus vescuntur et sanguinem bibunt»: Hallberg, 1907, s.v. «Gog et Magog», p. 226, s.v. «Inclusi», p. 261; Westrem, 1998, p. 61.

[369] Westrem, 1998, p. 73, n. 17.

[370] Gautier Dalché, 2005, p. 143.

[371] Hallberg, 1907, s.v. «Gog et Magog», p. 226.

[372] Destombes, 1964, p. 4; Dilke, 1987b, p. 207.

> d'eux. Où il n'y avait pas de montagnes, Alexandre lui-même les encercla d'un mur indestructible»[373].

Comme cette légende semble n'avoir pas suffi pour décrire toute la réalité de cet espace, une seconde légende parfaitement alignée à la première mais à l'extérieur de la muraille évoque le nom des Anthropophages et des Essédons pour leurs futures relations avec l'Antéchrist:

> «isti inclusi idem esse creduntur qui a Solino anthropophagi dicuntur, inter quos et Essedones numerantur: nam tempore Antichristi erupturi et omni mundo persecutionem illaturi»[374].

Dans l'espace ouvert plus au sud-ouest, deux personnages, dont celui de gauche porte le chapeau caractéristique des Juifs d'Europe et qui constitue le parallèle de la caricature médiévale des Juifs anthropophages[375], dévorent, des couteaux à la main, les membres d'un être humain; d'après la légende qui les identifie comme «*Essedones de Scythia*» leur tribu a été associée, à commencer par Jacques de Vitry, au dix tribus d'Israël et à Gog et Magog[376] (**Fig. 3.47**). À l'extrême nord, dans l'océan Universel en face du Tanaïs on distingue l'île de Terraconta

> «où les Turks (Turchi) habitent, du lignage de Gog et Magog, peuple barbare et immonde qui mange la chair des enfants et les foetus des fausses couches»[377].

Globalement, comme on le voit, la consommation de chair humaine est un péché commun à la majorité des habitants de l'Asie du nord-est: le cannibalisme de Gog et Magog, des Anthropophages, des Essédons et des Hippodes se prête bien au contexte général effrayant de cet espace.

5. Les monstres de l'Asie du nord-est

Comme on le sait bien, «les merveilles se multiplient à mesure que l'on s'éloigne»[378], car leur présence est à la fois un signal de différence et de méconnaissance par rapport à l'Autre, nécessairement associé à «une contrée mystérieuse». C'est là, aux frontières de l'inconnu, que la pensée rationnelle laisse infailliblement place à la pensée mythique, attribuant toutefois à l'imaginaire un statut de réel. Les caractéristiques des *mirabilia* en *Asie centrale* sont définies par la double nature de cette zone: grâce à Gog et Magog, apparentés aux Anthropophages,

---

[373] «Omnia horribilia plus quam credi potest: frigus intollerabile, omni tempore ventus acerrimus a montibus quam incole Biza vocant. Hic sunt homines truculenti nimis, humanis carnibus vescentes, cruorem potantes, filii Caini maledicti. Hos inclusit Dominus per magnum Alexandrum: nam terre motu facto in conspectu principis montes super montes in circuitu eorum ceciderunt: ubi montes deerant, ipse eos muro insolubili cinxit.» Hallberg, 1907, p. 261; Westrem, 2001, pp. 68-69, n° 141 (traduction du latin de Claude Rapin).

[374] Hallberg, 1907, s.v. «Inclusi», p. 31.

[375] Westrem, 1998, p. 73, n. 17.

[376] *Ibid.*, p. 70.

[377] «*Terraconta insula quam inhabitant Turchi de stirpe Gog et Magog, gens barbara et immunda juvenum carnes et abortiba manducantes*»: Bevan et Phillott, 1969 [1873], p. 58.

[378] Sur le discours relatif aux merveilles: Guéret-Laferté, 1994, pp. 217-224.

Hyperboréens, Pygmées, etc., et errant entre la Caspienne, l'océan Boréal, l'Inde et l'Extrême-Orient, le nord et l'est sont soudés l'un à l'autre dans la même partie des *mappae mundi*.

La perception de ces régions, de la Scythie et de l'Hyrcanie à la Sérique, a ses racines dans l'imaginaire des Anciens, par l'intermédiaire des grands mythes classiques comme ceux des Argonautes, retravaillés par la propagande d'Alexandre le Grand à travers les expéditions lointaines d'Héraclès et de Dionysos, vers les clichés stéréotypés des auteurs latins. Si ces derniers ont attribué aux régions septentrionales l'âpreté et la rudesse dues à la morosité et à la froidure du climat (Hérodote, Sénèque, Florus, Polybe, Athénée)[379], les auteurs médiévaux les définissent par les paroles du prophète qui selon la Vulgate (*Jérémie* 1:14) indique que «tout les maux se répandront depuis le Nord»[380].

Cette maxime est reprise dans la foulée d'autres descriptions effrayantes, renforcées par l'attente de l'Apocalypse, puis par les invasions venues de l'Est: ils se répètent et se multiplient depuis le *Roman d'Alexandre* et les écrits de Pline aux ouvrages pleins des merveilles de Solin, de Macrobe, de Martianus Capella et des encyclopédies médiévales[381]. Cette vision typique du lointain se retrouve également chez les Chinois qui eux aussi peuplent l'*Asie centrale* éloignée de monstres[382]. En outre, selon Patrick Gautier Dalché, il semble, en dépit d'un certain nombre de réserves, que la quantité des monstres se multiplie entre la fin du XII^{e} et la fin du XIII^{e} siècle sur la base d'une comparaison entre les textes de l'*Expositio mappe Mundi* et de la carte, plus tardive, d'Hereford[383]. On peut ajouter que cette tendance à l'augmentation se maintiendra dans la cartographie et dans la littérature ultérieures, comme chez Mandeville, l'un des auteurs les plus lus aux XIV^{e}-XVI^{e} siècles[384].

Bien qu'elle possède une bonne quantité de spécimens issus du répertoire extrêmement large des monstres médiévaux, l'*Asie centrale* ou, plutôt, du nord-est, est un peu plus pauvre en la matière que l'Inde, le pays le plus romantique et aux caractéristiques fabuleuses maintes fois décrites par les Grecs qui en ont fait une véritable réserve de merveilles[385].

Comme cela a été dit, l'espace en question est dominé dans sa majorité par des peuples cannibales dont le plus notable est celui des *Anthropophages*[386]. Coutumiers des pays désertiques ou couverts de neige, ces mangeurs de chair humaine et buveurs de sang dans un crâne (comme on l'a souvent présenté sur les cartes) figurent déjà dans les

---

[379] Glacken, 2000 [1967], p. 186.

[380] «Ab Aquilone pandetur omne malum»: Chekin, 1991, p. 296.

[381] Wittkower, 1942, p. 167; Friedman, 1981, pp. 9-21 (liste des monstres mentionnés par Pline); Woodward, 1987a, pp. 330-332; Lacarrière, 2000, pp. 19-21, 28-29

[382] Hostetler, 2001, pp. 87-96.

[383] Gautier Dalché, 2005, p. 62.

[384] Sur la description des monstres chez Mandeville: Deluz, 2000, pp. 26, 28.

[385] Wittkower, 1942, pp. 159-165, 181; Friedman, 1981.

[386] Woodward, 1987a, p. 331.

Histoires d'Hérodote[387]. À l'époque médiévale ils sont souvent associés à Gog et Magog ou aux Hyperboréens (cartes d'Ebstorf[388], d'Hereford[389], Walsperger[390], Henri de Mayence). Visiblement, les *Barbari* qui figurent sur la côte ouest de la Caspienne dans la carte d'Albi (d'Orose?) du IX^{e} siècle, sont faits de la même pâte[391].

Les *Hippodes* ou hommes à sabots de cheval, parfois aussi nommés *Minotaures* conformément au mythe antique connu, n'ont pas meilleure réputation. Dans la carte d'Ebstorf les indications relatives à des hommes à jambes de cheval sont confondues avec celles des Anthropophages:

> «Hic sunt Antropofagi, homines veloces; habent enim pedes similes equorum. Carne et sanguine hominum vivunt».

L'aire qu'ils occupent est très large: selon Pline et Solin ils se trouvent en face de la Scythie. Selon Isidore ils habitent en Scythie même. La carte d'Hereford les montre en face de l'Asie septentrionale à l'est de l'île d'Eone où l'on voit une grande île comprenant l'image d'un homme aux pieds de cheval accompagné de la légende «*Ipopodes equinos pedes habent*»[392] (**Fig. 3.18**).

Cette présence est souvent raccordée à l'image des Amazones qui errent dans une zone très vaste et, entre autres, habitent la zone des *Corasminiens*; se référant à Pline à ce propos, Roger Bacon écrit que les Amazones

> «nourrissent de leurs mamelles les *Centaures* et les *Minotaures*, monstres épouvantables: c'est pourquoi ces monstres les suivent comme leurs mères et ces monstres contribuent beaucoup à leur faire remporter la victoire; elle nourrissent aussi les éléphants»[393].

La réalité des Amazones est confirmée par Clavijo lui-même, l'ambassadeur du roi de Castille auprès de Tamerlan, lorsqu'il écrit que leur royaume se trouve sur la route de Samarkand vers le Cathay, à une distance de quinze journées de route[394].

Dans la carte d'Hereford et le texte de l'*Expositio Mappe Mundi* des hommes à longues oreilles descendant jusqu'aux jambes que Pline, Solin et Isidore connaissent sous le nom de *Panotii* occupent, dans l'océan Boréal, l'île des Phanésiens, la troisième entre la Caspienne et le *promontorium Boreum*, près des Hippodes de l'île d'Eone et au nord du pays des Sères. Leur image est légendée «*Phanesii membranis aurium suarum teguntur*» (**Fig. 3.18**). La carte d'Ebstorf les place, elle aussi, dans l'océan Boréal où une île porte la légende «*Hic sunt Ponothi, tante magnitudinis aurium, ut his omne corpus suum contegant*» (**Fig. 3.22**), alors qu'Andreas Walsperger les localise dans

---

[387] Hallberg, 1907, s.v. «Anthropophagi», pp. 30-32; Westrem, 2001, p. 46, n° 91.

[388] Friedman et Figg, 2000, p. 233 (s.v. «Gog and Magog», notice par Andrew C. Gow).

[389] Westrem, 2001, pp. 46-47, n° 90, 94: pp. 68-69, n° 141; p. 474, n° 212.

[390] Sur la carte de Walsperger figure la légende «Andropofagi manducant carnes hominum»: Destombes, 1964, p. 213.

[391] Cette carte est déposée à la Bibliothèque municipale d'Albi (Ms. 29, p. 487): Brincken, 1992, pl. 1.

[392] Hallberg, 1907, s.v. «Hippopodes», pp. 240-241; Westrem, 2001, pp. 102-103, n° 215.

[393] Bergeron, [1735], [1] «Quelques observations …», col. 11.

[394] Hallberg, 1907, s.v. «China», pp. 139-140.

l'Extrême-Orient, près du *lacus salutis*, avec la légende «*Hy habent longas aures*». Par leur position, les Panotii sont fatalement eux aussi associés aux Anthropophages[395] (**Fig. 6.26**).

Les *Pygmées* qui ne trouvent place dans l'Asie du nord-est que tardivement, vers les XIV^e^-XV^e^ siècles, dès l'époque de Mandeville qui les place en Inde sous le pouvoir du grand Khan[396], rejoignent la traîne des amateurs de chair humaine. Sur la carte catalane de 1375 on voit qu'entre le *Catayo* au sud et à l'est et les monts de *Baldasia* au nord-ouest quelques hommes combattent des grues ou d'autres oiseaux analogues; leur légende est la suivante:

> «ici naissent des hommes petits, qui n'ont que V palmes de hauteur, et, ainsi soit qu'ils sont petits et incapables de faire des travaux de force, ils sont cependant aptes et habiles à tisser, et à garder du bétail. Et sachez que ces hommes, dès qu'ils ont atteint XII ans, dès cet âge ils engendrent, et ordinairement vivent jusqu'à XL ans, et ne sont pas très heureux. Il se défendent vaillamment des grues, les prennent et les mangent. Ici finit le pays du seigneur du Catayo».

Dans la carte de Gênes de 1457 (**Fig. 6.28-6.29**), au milieu de l'Asie entre Macina à l'est, Magog au Nord et Gog à l'ouest, quelques pygmées sont attaqués par des grues et cherchent à s'abriter sous un bouclier; la légende «*Isti sunt ex Gog generatione qui cubitus altitudinem non excedunt anni aetatis nonum non attingunt et continue a gruibus infestantur*» fait comprendre qu'ici les gens de Gog sont présentés comme des Pygmées.

Dans la carte d'Andreas Walsperger la légende «*Pigmei pugnant cum gruibus*» prend place dans le nord-est de l'Asie, près de la légende relative aux Anthropophages et sur la côte du *Mare occidentale indorum*[397].

Les *Martikhora* (*Mantichora* ou *Manticora*), hommes à corps de lion[398] ou de tigre[399] dont on trouve des références chez Aristote, Pline, Elien, Pausanias, Solin et Ctésias, se présentent dans la carte d'Hereford au sud du *Mare Caspium* où ils sont encerclés à l'est par le fleuve *Bactrus*, au sud par les monts *Acrocerauni* et *Ariobarzones* et à l'ouest par l'*Archa Noe* avec, pour légende, la provenance du monstre:

> «Solinus: Manticora nascitur in Yndia, triplici dentium ordine, facie hominis, glaucis oculis, sanguineo colore, corpore leonino, cauda scorpionis, voce sibilla»[400].

Selon Charles Malamoud «le terme persan moderne *mardomxôr* qui dérive du même prototype iranien ancien que *martichora*, signifie littéralement «mangeur d'hommes,

---

[395] *Ibid.*, s.v. «Panotii», pp. 391-392; Gautier Dalché, 2005, p. 59.

[396] Tzanaki, 2003, pp. 85, 95, 98-99. Selon Charles Malamoud, dans l'image des Pygmées qui s'enveloppent dans leur propre chevelure, on peut voir les saints hommes de l'Inde, *sādhu*, dont la «chevelure prend un aspect d'étoupe et peut couvrir une grande partie de leur corps nu»: Ctésias, 1991, p. XIV.

[397] Hallberg, 1907, s.v. «Pygmaei», pp. 419-420.

[398] Westrem, 2001, pp. 76-77, n° 157.

[399] Ctésias, 1991, p. XIV.

[400] Hallberg, 1907, s.v. «Manticora», p. 336.

cannibale»; il s'applique à toutes sortes d'ogres et de tyrans, mais aussi au tigre qui a pris goût à la chair humaine»[401]. En même temps, on peut voir le prototype de cette chimère dans les arts perses et scythes.

On trouve également aux alentours de la Caspienne des hommes cigognes (une image qui peut être interprétée comme celle du Christ nourrissant de sa chair)[402], des pélicans auxquels une légende est consacrée dans la carte Hereford: «*Pellicanus dicor. Pro pullis scindo michi cor*»[403] et même des monstres sans tête[404].

Parmi les animaux la carte d'Hereford indique en outre que les forêts des Hyrcaniens sont abondantes en bêtes monstrueuses, notamment des tigres[405] et des oiseaux dont les plumes donnent de la lumière.

Dans la carte de Walsperger les célèbres fourmis issues du mythe des fourmis chercheuses d'or relaté notamment par Hérodote habitent l'Asie orientale à proximité des *Aurei montes*: «*hic sunt formicae in quantitate canum*»[406].

Pour rester dans le contexte de la richesse, mais dans les environs de la Caspienne, Solin dépeint des *Cyclopes* ou *Arimaspes* «*Arimaspi … gens uniocula est*», traditionnellement mentionnés en train de combattre des Gryphes ou Griffons, oiseaux gigantesques qui protègent des minéraux précieux et de l'or[407]. Assez fidèle à cette description, la carte d'Hereford montre au nord de la porte Caspienne et à l'ouest du golfe Caspien trois hommes en train de combattre des griffons – dont l'un d'eux au moins n'a qu'un oeil – avec la légende «*Carimaspi cum griphis pro smaragdis dimicant*»[408].

Le nom des Arimaspes figure chez plusieurs des historiens de la Vulgate d'Alexandre à la place de l'ethnonyme des Ariaspes, peuple qu'Alexandre avait rencontré au sud-ouest de l'Afghanistan. L'amalgame entre les deux noms, l'ethnonyme du sud de l'Hindou-Kouch et les Arimaspes de la mythologie grecque traditionnellement situés au nord du Caucase relève donc de toute une série de confusions qui aurait favorisé le développement du mythe tenace selon lequel Alexandre aurait franchi le Caucase entre les mers Noire et Caspienne. La représentation médiévale de ce peuple nous fait donc assister à la transformation en monstres des Arimaspes «rencontrés» par Alexandre le Grand.

Alors que certains peuples réels se transforment au cours du temps en figures monstrueuses, le processus inverse se développe dans l'histoire, issue du Pseudo-Méthode, des vingt-deux (ou vingt-quatre) rois mythiques qui auraient été enfermés avec Gog et

---

[401] Ctésias, 1991, p. XIV.

[402] Westrem, 2001, p. 48, n° 95.

[403] Hallberg, 1907, s.v. «Pellicanus», p. 400.

[404] Manuscrit de la BNF, codex 2810, f. 29v: Wittkower, 1977 [1957], pp. 84-85.

[405] Westrem, 2001, pp. 72-73, n° 151; pp. 74-75, n° 152.

[406] Hallberg, 1907, s.v. «Formicae», p. 207. Pour une identification de ces «fourmis» avec un type réel de marmottes voir déjà Bunbury, 1879, t. 1, p. 257.

[407] Hallberg, 1907, s.v. «Arimaspi», p. 46, s.v. «Griphes», pp. 232-234; Gautier Dalché, 1988, pp. 143-144; Gautier Dalché, 2005, p. 144; Westrem, 2001, pp. 98-99, n° 210.

[408] Hallberg, 1907, s.v. «Arimaspi», pp. 46-47; Wittkower, 1942, p. 174.

Magog[409]. Au XII[e] siècle Honorius Augustodunensis qui hérite de l'information de Solin et d'Isidore de Séville les décrit avec leur «races» comme des monstres typiques du Moyen Âge: le roi X était un Satyre et le roi XI un Centaure; le roi XV avait deux têtes; le roi XVI paraissait complètement noir; le roi XVIII ressemblait à une chauve-souris; le roi XX incarnait le Minotaure et le roi XXII était une Sirène. Dans la version du *Roman d'Alexandre* de 1236 connu comme l'*Historia de proeliis* J[3], ces rois reçoivent cependant une nouvelle identité et commencent à être désormais définis comme des rois tartares, en allusion aux Mongols[410] (c'est d'ailleurs à cette époque que la popularité du mythe d'Alexandre le Grand croît à nouveau en liaison avec la construction du nouvel empire mondial issu de l'établissement des routes transcontinentales).

Cette nouvelle identité, issue de l'actualité de l'époque, n'empêche pas les *mirabilia* de se propager dans le monde imaginaire comme auparavant, d'autant plus que les premiers témoignages rapportés d'Asie sont, eux aussi, empreints de merveilles tant dans la plus pure tradition gréco-romaine, que dans la ligne des traditions orientales parvenues à travers une version mongole du *Roman d'Alexandre* intitulée le *Roman de Gengis* et dont les voyageurs se sont fait l'écho[411].

En tentant de retracer l'histoire des Mongols dans le chapitre V de ses *Relations*, Plan Carpin ne fait aucune économie sur les descriptions de monstres censés habiter les pays conquis par les Mongols, et ce de manière d'autant plus surprenante que ces descriptions côtoient celles des coutumes mongoles. Sa liste contient des «être muets, sans articulations aux jambes, cynocéphales, hommes qui n'ont qu'une petite bouche et se nourrissent du fumet des viandes, monstres à face de chien et à pied de bœuf, hommes n'ayant qu'un bras et qu'une jambe», ainsi que des phénomènes merveilleux comme «les mannequins actionnant des soufflets crachant le feu, les montagnes de pierre d'aimant attirant les flèches, le grondement effrayant du soleil à son lever, le nuage enveloppant les ennemis au moment de l'attaque»[412]. Son compagnon Benoît de Pologne «confirme» également une partie de ces merveilles, notamment, l'existence des Cynocéphales, premiers sujets de la conversion au christianisme[413].

Comme tous les monstres précédents, ces derniers sont des personnages errants, d'autant plus que leur aire de propagation devient gigantesque. Embrassant littéralement le pas au Prêtre Jean, les localisations attribuées aux Cynocéphales s'étendent de l'Inde à l'Asie du nord-est et l'Europe du nord à l'Afrique[414], partant à l'origine de la confusion entre le vrai Caucase et le Caucase-Paropamise de l'Inde, accumulant des identités qui changent à chaque nouvelle localisation géographique.

---

[409] McGin, 1998, p. 72. Voir dans le Pseudo-Methode la liste des 22 ou 24 peuples enfermés par Alexandre: Anderson, 1932, pp. 54-56, 70-86; McGin, 1998, p. 73.

[410] Burnett et Gautier Dalché, 1991, pp. 156-157.

[411] Guéret-Laferté, 1994, pp. 261-262, 297-301.

[412] *Ibid.*, pp. 297-301.

[413] Wittkower, 1942, pp. 195-196; Friedman, 1981, pp. 61-75. Dans le manuscrit accompagné par la carte du Vinland, il mentionne un peuple *Canina, Canina capita* ou *Nochoyterim:* Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 105.

[414] Hallberg, 1907, s.v. «Cynocephali», pp. 175-177.

Ainsi, Ctésias, Pline, Solin et la carte d'Ebstorf placent les Cynocéphales en Inde même, tandis que Marco Polo, Odoric de Pordenone et Mandeville les fixent sur des îles de l'océan indien (le premier sur l'île *Angamanain* et les deux derniers sur l'île de *Nacumera*). Dans la carte d'Andrea Bianco (**Fig. 6.17-6-18**) et dans celle dite de Borgia (**Fig. 6.24-6.25**) les Cynocéphales figurent en Afrique, plus précisément en Éthiopie où ils sont associés aux musulmans (voir l'inscription de la carte Borgia: «*Abinichibel rex est sarracenus ethiopicus cum populo suo habens faciem caninam et incedunt omnes nudi propter solis calorem*»)[415]. En revanche, c'est au nord de l'Europe où elle les associe à la Scythie[416] que la carte d'Hereford place les Cynocéphales d'après la tradition de l'*Icosographie* du Pseudo-Aethicus Ister (Virgile de Salzburg?) de 768-784 et Adam de Brême (env. 1040-env. 1085). L'historien arménien Kirakos affirme, quant à lui, qu'au-delà du *Khatai* (vers l'est ou vers le nord?) il existe un pays où les femmes ont une figure humaine, tandis que les hommes ressemblent aux chiens. En faisant la moyenne entre le nord et l'est la carte d'Henri de Mayence place les Cynocéphales dans la partie nord-est de l'Asie[417]; pour Plan Carpin et Benoît de Pologne ils sont situés dans la même direction au nord de Samogedi, sur les côtes désolées de l'océan; il en va de même pour Andreas Walsperger qui conserve cette localisation sur la côte du *Mare occeanum septentrionale* où au voisinage de Gog et Magog et des Anthropophages on lit la légende «*Cenophali habent capita canum*». Ce dernier point géographique qui prendra plus tard le nom de Sibérie subsiste jusque chez Sigismund von Herberstein au tournant des XV^{e}-XVI^{e} siècles[418].

Subissant des déplacements de large envergure comparables à ceux des Cynocéphales, divers *Monocoli*, *Sciapodae*, *Unipieds* dotés d'une jambe unique ressemblant à un parasol passent de la région proche du Paropamise en Inde (carte d'Hereford[419]) à l'Ethiopie (XIV^{e}-XV^{e} siècles: Mandeville, Higden[420], Walsperger[421]) ou en Sibérie (Marco Polo) (**Fig. 3.48**).

Cette vision qui fait de l'*Asie centrale* un pays peuplé de créatures bizarres subsiste dans la cartographie jusqu'à une époque récente tant pour meubler les vides des cartes que – pourquoi pas? – amuser ses lecteurs par la saveur de l'exotisme: bien après Martin Waldseemüller qui dans sa *Carta marina* de 1516 (**Fig. 7.8-7.9**), en conformité avec la cosmographie de ses contemporains André Trevet (1502-1590) et Sebastian Münster (1489-1552) (**Fig. 6.7a**), dessinait une Tartarie peuplée de tous les types de monstres connus, issus généralement du récit de Mandeville, des démons et des dragons continuent à peupler le désert de Lob (Xinjiang) dans des cartes modernes comme celle de la *Tartaria sive Magni Chami imperium* (1635) de Willem Janszoon Blaeu (1571-

---

[415] Nordenskiöld, 1891, p. 92; Woodward, 1987a, p. 332; Olschki, 1957, p. 61.

[416] Friedman, 1981, pp. 84-85.

[417] Brincken, 1992, p. 152.

[418] Wittkower, 1942, pp. 195-196.

[419] Westrem, 2001, p 30-31, n° 54. C. Malamoud propose de voir des ascètes indiens ou *sadhū* comme source de cette image des «unijambistes» mentionnés par Ctésias (Ctésias, 1991, p. XIV).

[420] Sur cette carte voir la n. 258.

[421] Hallberg, 1907, s.v. «Monocoli», p. 359.

1638), rééditée en 1658 par Johan Jansson (**Fig. 8.4-8.5**) et de la *Nova totius Asiae tabula* (1686) de Johannes Blaeu (1596-1673)[422].

Cette pérennité est d'autant plus étonnante que la remise en cause de l'existence des monstres est intervenue dès les premiers voyages médiévaux vers l'*Asie centrale*. À la différence de Plan Carpin qui décorait ses relations par une multiplication de *mirabilia*, Rubrouck insufflait déjà ses doutes à l'égard des connaissances établies; il a ainsi évoqué de manière réaliste les terres septentrionales marquées par les rigueurs des neiges perpétuelles, où il n'y a pas de monstres, mais des peuples misérables:

> «Je m'enquis des monstres ou des hommes monstrueux dont parlent Isidore et Solin. Ils [*n.d.l.r.* les religieux, originaires du Cathay] me disaient qu'ils n'avaient jamais rien vu de tel, d'où nous avons vraiment lieu de nous demander si ce que racontent Isidore et Solin est vrai»[423].

6. Le paradis de l'Asie du nord-est

Paradoxalement, alors qu'elle est associée à des éléments négatifs (froid, sauvagerie, peuples eschatologiques, cannibales et monstres) l'*Asie centrale* côtoie ou coïncide avec l'image d'une terre très riche en or, diamants et pierres précieuses ou, mieux encore, de l'endroit où se trouve le paradis.

Comme l'a noté Christiane Deluz, «l'image du Paradis est très tôt mise en place». Sans équivoques, depuis les *Étymologies* à Honorius Augustodunensis, sur six siècles, dans les cartes mentales des Médiévaux «le paradis est un lieu situé dans les régions de l'Orient» où il occupe la place de «la première région d'Asie». Cependant, il se trouve dans un Orient absolu, complètement inaccessible initialement, mais «pénétrable» par la suite: en s'approchant de l'Inde, selon Athanase, on sent le parfum de ses fruits; la mappemonde de Strasbourg du IX^{e} siècle nomme les Amazones comme voisines du paradis et la carte d'Hereford mentionne la «porta paradisi»[424]… Le paradis figure tantôt sur des îles, à l'image des schémas inspirés de celui d'Orose qui disposent le paradis sur l'île de Chrysé ou Île-Soleil, associée au Christ et reléguée à l'Extrême-Orient du monde connu, face à la Sérique; tantôt, aussi, le paradis figure quelque part en Asie, entouré de déserts, de bêtes féroces, de murailles de feux ou soulevé par des montagnes ou, plus précisément, sur le mont Caucase d'où coulent les quatre fleuves du paradis; tantôt, enfin, il se place carrément sur la Caspienne comme on le constate dans de nombreuses versions de la carte de Béatus[425].

Rédigé au IVe siècle, le traité de l'*Expositio totius mundi et gentium* est à cet égard une des sources les plus anciennes significatives de la localisation cartographique et biblique du Paradis. Comme nous l'avons vu pour Orose, les géographies de l'Antiquité

---

[422] Wittkower, 1942, pp. 183-185; Shirley, 1987, carte n° 42, pp. 48-49, pl. 43; Goss, 1992, p. 199; Black, 2003, p. 66; Martin, 2005, p. 88.

[423] Rubrouck, 1985, p. 184.

[424] Deluz, 1982, pp. 146-148, 153.

[425] Sur la localisation du paradis terrestre dans les traités médiévaux et les *mappaemundi*: Delumeau, 1992, pp. 59-69, 81-97.

tardive relèvent de cartes orientées à l'est – «orientées» vers le paradis – et pour lesquelles les descriptions commencent généralement par l'Asie. À la différence d'Orose, de Julius Honorius et de la *Cosmographie* anonyme rattachée à la tradition d'Ethicus[426], la description de l'Asie telle qu'elle est traitée dans l'*Expositio totius mundi et gentium* est considérablement réduite pour l'aire *centre-asiatique* et indienne au profit, en quelque sorte, d'une fusion avec l'Éden représenté, entre autres, par ses quatre grands fleuves (Geon, Phison, Tigre et Euphrate), une population idéale (*Camarines* pour «*Macarines*» ou d'après un toponyme asiatique), et une grande richesse en pierres précieuses de toutes sortes[427].

Dans les cartes réalisées dans la tradition arabo-espagnole (mozarabe) au XIII^{e} siècle sur un schéma datant de 776-786, le paradis figure entre le Caucase et l'Inde, au-dessus de l'Assyrie, de la Perse et de la Chaldée, occupant l'espace de la Caspienne où il est signalé par une vignette figurant Adam, Ève, l'arbre de la Connaissance et le Serpent[428] (**Fig. 3.29-3.30**).

Comme toujours, il n'existe pas de schéma unique. Dans une deuxième version de la carte de Béatus la Caspienne est représentée sous la forme d'un marteau (avec deux fleuves)[429] (**Fig. 3.31-3.32**).

Un troisième schéma, celui de la carte de Béatus d'Arroyo de la BNF[430] (**Fig. 3.33-3.34**), n'est pas sans ambiguïté: le Caucase et l'Arménie près d'une montagne sans nom restent à distance du paradis, mais entre eux coule un fleuve qui prend sa source près de Constantinople, dans l'Égée qui constitue la frontière entre l'Asie et l'Europe; ce fleuve traverse en diagonale l'espace qui devrait correspondre à celui de l'*Asie centrale* avant de se jeter dans l'océan Universel. Il pourrait en réalité représenter de manière très symbolique le golfe de la Caspienne.

Constituant une quatrième version, la carte de Béatus de Saint-Sever datant de 1050-1075[431] (**Fig. 3.26-3.28**) est un mélange des deux premières, avec deux Caspienne, l'une explicitement présentée sous son nom alors que l'autre est recouverte par le paradis. La Caspienne nommée en tant que telle a la forme d'une flèche. Elle est enfermée derrière des montagnes avec à sa gauche l'*Albania* traversée par le fleuve *Acheron*, et à sa droite l'*Hircanie* traversée par l'*Oxus* et le *Bactrus* qui se jettent dans la Caspienne par le côté, tandis que l'*Araxes* y entre par la partie pointue. En même temps, conformément au

---

[426] Riese, 1878.

[427] *Ibid.*, pp. XXIX-XXXII, 104-126; Rougé, 1966.

[428] Voir les cartes de Béatus: Béatus de Silos de la British Library (Add. Ms. 11695, ff. 39v-40r); Facundus-Béatus, de la Biblioteca Nacional de Madrid (Ms. Vitrina 14-2, ff. 63v-64r); Valladolid-Béatus, de la Biblioteca de la Universidad de Valladolid (Ms. 433, ff. 36v-37r); Maius-Béatus, de la Pierpont Morgan Library de New York (Ms. 644, ff. 33v-34r); Manchester-Béatus, de la John Rylans University Library de Manchester (Ms. Lat. 8, ff. 43v-44r); Las Huelgas-Béatus, de la Pierpont Morgan Library de New York (Ms. 429, ff. 31v.-32r); Turin-Béatus, de la Biblioteca Nazionale Universitaria de Turin (Sfn. I.II.1, ff. 45v-46r): Englisch, 2002, pp. 572, 576, 580, 592, 604, 608, 612.

[429] Ce contour est répété dans la carte de Théodose de 1055-1056 (voir la n. 242), dans une carte de la Biblioteca Ambrosiana de Milan (Ms.F., sup. 1502, ff. 71v-72r), ainsi que dans la carte de Béatus d'Osma: Englisch, 2002, pp. 620, 624 (réf. à la n. 232).

[430] Carte de Béatus d'Arroyo (BNF, Nal. 2290, f.13v-14r): Englisch, 2002, pp. 326; 616.

[431] Sur cette carte voir la n. 193.

schéma de la première version, la carte contient en bordure, pile sur son axe oriental, un rectangle enserrant le paradis et entouré par des montagnes sur trois côtés d'une manière assez proche de celle dont Gog et Magog ont été ailleurs enfermés. La présence, à gauche, de la *Scitie Majore*, de l'*Armenie* et du *mons Taur* et, à droite, des *Bactriani*, de la *gens Seres* et du fleuve […]*rogorre* (Octogorra) montre que sur le plan graphique le paradis dérive directement d'un motif illustrant la Caspienne[432]. Le pays des monstres, annonçant l'enfer, se superpose au paradis.

Hormis ce dédoublement de la Caspienne dans le contexte du paradis, certaines cartes présentent des Caspienne multiples, nommées ou non: dans la partie encerclée de l'*Asie centrale*, la carte d'Hereford présente deux golfes océaniques dont l'extrémité méridionale se termine en forme de «botte» (*caliga*), soit un «pied» et son «talon», dont on retrouve également la description dans l'*Expositio Mappe mundi*[433]. L'un de ces golfes porte explicitement le nom de Caspienne (*Mare Caspium*). Il figure à peu de distance des *Porte Caspio*, de la cité des Sères (*Seres civitas*)[434], de Caspienne (*Caspia civitas*)[435] et de Panda (*Panda*, *oppidum Sogdianorum*, originalement mentionné par Pline)[436], et du *Mons Molans*. L'autre golfe est anonyme, mais il s'ouvre près du Caucase, de la cité de Samarkand (*Samarcan civitas*[437]) et du «lieu d'habitation des Sères-producteurs de la soie, au-delà du désert»[438]. Ce golfe reçoit le *fluuius Boreus* qui, selon l'*Expositio Mappe Mundi*, doit aboutir près du *Boreo promontorio* où, selon Orose, habitent les Scythes et les Chuni (la carte porte elle aussi le nom de *Huni Sithe*) et les Hyrcaniens, coincés entre le Caucase (ici associé au mont *Timavu*s-Imaus-Himalaya) et la bouche du fleuve Boréal[439], et dont le nom est doublé sur la carte: sur le haut Oxus avec la légende *Hircani hic habitant*, et près de l'embouchure de l'Oxus dans la Caspienne[440].

Pour en revenir à la localisation du paradis, on peut suggérer, même s'il ne s'agit sûrement que d'une coïncidence, que les images européennes qui font de l'*Asie centrale* le paradis rappellent, du côté oriental, la *Quandiya*, chronique persane de l'*Asie centrale* du XVI^{e} siècle mais remontant à un ouvrage historique en arabe élaboré aux XI^{e}-XII^{e} siècles, dans laquelle il est indiqué que le paradis se trouve à Samarkand, près de la tombe de Qutham ibn 'Abbās[441].

---

[432] BNF (MS. lat. 8878, ff. 45bis v-45ter r): Harley, Woodward, 1987, plate 13; Englisch, 2002, pp. 628.

[433] Gautier Dalché, 2005, pp. 81, 145; Westrem, 2001, pp. 70-71, n° 145.

[434] Westrem, 2001, pp. 70-71, n° 146.

[435] *Ibid.*, pp. 72-73, n° 147. Dans la table de Peutinger cette ville se trouve entre le Pont-Euxin et la Caspienne, sur une séquence d'itinéraire déconnectée de la réalité dans les cartes depuis le I^{er} siècle et source d'une confusion déjà soulignée par Pline (Rapin, à paraître).

[436] Westrem, 2001, pp. 72-73, n° 148.

[437] *Ibid.*, pp. 24-25, n° 43. Comme celle de Derbent et de Tiflis dans la *mappamundi* décrite par Hugues de Saint-Victor, la mention de Samarkand dans la carte d'Hereford constitue l'un des plus anciens témoignages de la géographie «moderne» dans la cartographie des XII^{e}-XIII^{e} siècles: *infra*.

[438] Westrem, 2001, p. 46, n° 92.

[439] *Ibid.*, p. 24, n° 41.

[440] *Ibid.,* pp. 72-73, n° 151; 74-75, n° 153.

[441] Grenet, 2005a.

Au niveau des indices du système hydrographique, les parallèles entre le paradis et l'Asie du nord-est ne sont pas aussi visibles, même si on ne peut pas les nier. Alors que la tradition musulmane des quatre fleuves sortant du paradis considère le *Geon* comme l'*Oxus* de par sa parenté phonétique avec Djihoun, le *Geon-Oxus* ne trouve pas toujours sa place dans les *mappaemundi*.

Si dans la carte de Guido de Pise les quatre fleuves du paradis Fiso, Geon, Tigris et Eufraten descendent depuis le Caucase[442] (**Fig. 3.42**), dans les autres cartes le Phison et le Gihon sont identifiés par d'autres fleuves. Outre le Tigre et l'Euphrate, les fleuves qui sur la carte de la Palestine de Jérôme coulent depuis le Caucase sont l'Indus et le Gange[443] et il en va de même pour la carte d'Isidore de Séville (vers 775)[444] où c'est cependant depuis le mont Taurus que coulent l'*Eufrates*, le *Tigris*, l'*Indus*, le *Gandis* (qui devient plus loin le *Fison*), ainsi que le *Crisocoras*. Dans un autre cas de figure, assez fréquent, le Gihon est confondu avec le Nil (les deux fleuves signifient symboliquement le sud[445]) (**Fig. 3.9**): cette tradition remonte à Flavius Josèphe (I^er^ siècle)[446] et à la *Genèse* (2,13) qui fait couler le Gihon tout autour de l'Ethiopie. En fait, cette lecture déplace le Gihon (c'est-à-dire en quelque sorte l'Oxus) de l'*Asie centrale* vers le sud, comme, par exemple, chez Mandeville qui en 1356 fait couler le *Gyon-Nilus* en *Ethiope* et en *Egipte*[447] ou comme dans la carte du *Psautier* de Londres (**Fig. 3.39**), où le Gihon, placé entre le *Tigres* et le *Pishon*, coule vers la mer Rouge; il en va de même dans les cartes d'Hereford[448] (**Fig. 3.19**), d'Ebstorf, de R. Higden et de Fra Mauro.

À l'opposé, certains exemples peuvent aussi comprendre un contexte *centre-asiatique* plus marqué. La mention explicite du fleuve *Geon* en *Asie centrale* par Ricoldo de Monte Croce se fait dans le contexte des conquêtes des Tartares en Asie: «*Alia turma transiuit Gyon siue Phison, fluuium paradisi, et destruxit Corazmium*»; sur le plan cartographique Vesconte place ce fleuve entre la Bactria et l'India[449]. Mais on constate que tous deux font cependant plutôt figure d'exception, car, lorsqu'au début du XV^e^ siècle Clavijo identifie l'Amou-daria comme fleuve du paradis, l'information provient apparemment des mythes locaux d'origine musulmane[450].

Cette juxtaposition ou superposition dans l'Asie du nord-est de plusieurs sources littéraires et iconographiques du paradis terrestre personnifié par Adam et Ève et du cul-de-sac où sont piégés Gog et Magog, le peuple maudit symbolisant l'Antéchrist, n'est

---

[442] Voir la n. 252.

[443] Woodward, 1987a, pp. 328-329.

[444] Voir la n. 230.

[445] Woodward, 1987a, p. 336.

[446] Delumeau, 1992, p. 60.

[447] Deluz, 2000, pp. 468-469.

[448] Westrem, 2001, p. 36, n° 69.

[449] Hallberg, 1907, s.v. «Gion», p. 222.

[450] Pour désigner l'Amou-daria Clavijo utilise deux formes: le 21 août 1404 celle de río Viadme (voir la traduction du passage par L. Kehren dans Clavijo, 1990, p. 192), et sur le chemin du retour, entre le 7 et le 10 décembre, la forme «río de Biamo» (Clavijo, 1990, p. 267), dans laquelle on reconnaît le toponyme indigène «Amo» et non le terme arabe ou gréco-romain.

pas hasardeuse. Dans l'imaginaire collectif où Gog et Magog marquaient les limites physiques du monde connu, le voisinage de ces opposés dans la même aire cartographique marque également les limites spirituelles du monde: le Paradis terrestre symbolise le début de l'aventure humaine, alors que Gog et Magog en signifient la fin. Dans la lumière du schéma théologique des *mappaemundi* dans lequel coexistent passé, présent et futur, on comprend mieux la ressemblance entre le paradis, entouré par son mur ou ses montagnes munies d'une porte fortifiée, et l'espace clos de Gog et Magog (Hereford, Béatus, Ebstorf et la carte des *Grandes Chroniques de saint Denis* du temps de Charles V[451]). Cette liaison n'est cependant pas très évidente et si le mot *Orient* en général a reçu grâce à la proximité du paradis une valeur magique et mystique (source de vie, lieu de jaillissement de la lumière), l'*Asie centrale* n'a pas «su profiter» de cette superposition pour obtenir des épithètes flatteuses.

De caractère plutôt anecdotique, l'un des derniers éléments que l'*Asie centrale* partage avec les lieux saints est représenté par le chameau bactrien à deux bosses qui sur la carte d'Ebstorf (**Fig. 3.20**) et dans celle de Matthieu Paris se trouve à Jérusalem (**Fig. 3.46**), alors que dans celle d'Hereford il se tient à l'entrée de la zone enfermée de l'*Asie centrale*, près des sources du *Bactrus fluvius* et de la ville *Bactrum oppidum*. La légende qui se développe à côté «*Bactria camelos habet fortissimos, numquam pedes atterentes*» vient de Pline[452]. Il faudra attendre une carte de Gênes de 1457 pour trouver une nouvelle image de ces chameaux[453].

[451] Santarem, *Atlas,* Paris, 1852, pl. XXII: Delumeau, 1992, p. 92.

[452] Westrem, 2001, pp. 76-77, n° 160, n° 161.

[453] Destombes, 1964, p. 222.

Chapitre 4

Les premiers renseignements sur l'Asie la plus lointaine produits dans l'Europe du XIII^{e} siècle

1. Une nouvelle donnée dans la géographie de l'*Asie centrale*: le royaume du Prêtre Jean

Les *mappae mundi* réunissent toutes les histoires – bibliques, antiques et contemporaines des auteurs médiévaux – et conservent tous les noms afin d'aider les lecteurs à repérer les lieux évoqués dans la tradition livresque, en situant les événements dans l'espace[454]. Elles sont complétées d'abord par la toponymie antique, puis progressivement par toutes sortes de nouvelles informations, qui font de l'Orient qui n'a auparavant été connu qu'à travers les écrits des auteurs de l'Antiquité une réalité plus accessible à l'époque où commencent les croisades. Mais cet espace a beaucoup de mal à apparaître en Europe. En vivant en vase clos, dans un environnement local limité aux besoins quotidiens simples liés à l'agriculture et à un marché restreint, l'Europe n'a pu prêter attention aux événements politiques de l'Asie, encore moins de l'*Asie centrale* et a dû longtemps se contenter des images préalablement forgées sur l'Orient[455].

Le renouveau des informations sur l'*Asie centrale* survient pour la première fois en Europe dans le contexte des spéculations relatives aux chrétiens orientaux. En 1145, Otton, évêque de Freisingen (vers 1111-1158, chroniqueur et oncle de l'empereur Frédéric I^{er} Barberousse), reprend dans sa chronique des informations transmises par Hugues, originaire de Nevers et évêque de Jabala / Gabala (principauté près d'Antioche, en Syrie), dans son *Historia de duabus civitatibus.* Sa chronique raconte qu'«un certain Jean, roi et prêtre, habitant au-delà de la Perse et de l'Arménie en Extrême-Orient, lequel est, avec son peuple, chrétien, mais nestorien, avait fait la guerre aux rois des Perses et des Mèdes»[456]. Selon Jean Richard, ce récit présenté en Europe comme une victoire chrétienne se réfère à celle que le 9 septembre 1141 le khan des Khara-Khitaï [Khitaï noirs], nommé en transcription *pinyin* Yelü Daxin ou Dashi et de confession bouddhiste, avait remportée sur le sultan seldjukide Sanjar, au cours de la bataille de Qatwān près de Samarkand[457] (**Fig. 4.7-4.8**; **6.16**).

Cet amalgame entre les deux identités, qui se poursuivra à travers toute l'historiographie médiévale, constitue le point de départ de la nouvelle image de l'Asie qui va se construire autour de ce personnage mythique à identités multiples, le Prêtre Jean,

---

[454] Guenée, 1980, p. 171; Gurevich, 1988, p. 9.

[455] Phillips, 1988, pp. 18-19; Richard, 2005, p. 20.

[456] Tardieu, 2003-2004, pp. 634-636; Richard, 2005, pp. 20-23.

[457] Richard, 2005, p. 22; voir aussi Tardieu, 1996, pp. 636-637.

souvent qualifié aussi de roi David consécutivement à la fusion avec un autre mythe, d'origine géorgienne, où le roi David est détenteur des clefs des Portes Caspiennes[458].

À la différence du portrait très détaillé, en souverain sage et puissant, qu'offre en 1165 de ce roi la *Lettre du Prêtre Jean à l'empereur Manuel* [Ier Comnène, r. 1143-1180][459], le territoire sur lequel il règne et qui porte le nom des «trois Indes» est décrit de manière très vague, reflétant les idées régnant à son époque: l'érudit médiéval qui l'a créée – selon Jean Richard, la *Lettre* a été probablement écrite par un Européen qui savait le grec – n'a pas jugé indispensable de situer dans un espace réel.

Comme l'a écrit Jean Richard, même si cette prétendue *Lettre* «comprend des noms comme Suse, Samarkand, Nysa, qui appartiennent tant au répertoire antique qu'à des nomenclatures plus modernes», ces données géographiques ne permettent aucune identification[460]. Ce texte n'ayant «aucune consistance géographique», sauf celle de la géographie biblique, qui remonte au temps de Cyrus, indique confusément que cet espace se situe «au-delà de la Perse et de l'Arménie en Extrême-Orient» et qu'il est séparé de l'Occident par le Tigre (que le Prêtre Jean, bloqué durant des mois sur la rive orientale du fleuve, n'a pas pu franchir avec son armée pour aller au secours de Jérusalem)[461].

Les confusions dans sa localisation se multiplient par le fait que la *Lettre du Prêtre Jean* expose le concept des trois Indes où la *Grande Inde* ou *India prima* correspond *grosso modo* au sous-continent indien, l'*Inde Inférieure* ou *India secunda* à la partie nord du sous-continent indien avec à l'ouest au nord et à l'est des limites élastiques qui peuvent inclure une partie de l'*Asie centrale*, et une *Inde Moyenne* ou *India terza* décrite comme *Éthiopie* avec toute l'imprécision qui peut découler de ce toponyme à cheval entre l'Asie et l'Afrique (sur le concept des Indes voir *infra*)[462]. Également associée dès son apparition au paradis terrestre, la demeure du Prêtre Jean déambulera continuellement tout au long des XIIe-XVIe siècles entre l'Inde, l'Asie (centrale, orientale et occidentale) et l'Afrique[463].

---

[458] Selon des traditions chrétiennes apocryphes, le Prêtre Jean est présenté comme le descendant de l'un des trois Rois Mages ou de saint Thomas, apôtre et martyre des Indes, comme roi des trois Indes, comme roi David roi d'Israël, ou père du roi David: Hallberg, 1907, s.v. «Johannes Presbyter», pp. 281-285; Richard, 2005, p. 54. Le roi David est identifié tantôt comme Gengis-khan même, tantôt comme son tributaire, tantôt comme le fils du Prêtre Jean, roi de l'Inde: Pelliot, 1959-1973, t. I, 1959, s.v. «Chinghiz-khan as King David», p. 304. Selon Marco Polo, le Prêtre Jean, identifié à Ong-khan ou au roi David, a été combattu par Gengis-khan; selon la version d'André de Longjumeau, Gengis-khan a épousé sa fille (en réalité, sa nièce): Pelliot, 1959-1973, vol. I, 1959, s.v. «Caagiu», p. 114; s.v. «Chinghiz-khan as King David», pp. 303-304. L'identité du Prêtre Jean a également d'autres facettes: selon la version éthiopienne le nom du Prêtre Jean dérive du titre royal éthiopien Zan; d'autres traditions cherchent des parallèles dans les figures comme le Dalaï-lama, saint Jean Évangéliste ou le général georgien Jean Orbeliani: Friedman et Figg, 2000, p. 505 (s.v. «Priester John», notice de Michael D. Uebel).

[459] La même lettre est parvenue chez l'empereur germanique Frédéric Ier Barberousse [r. 1152-1190], ainsi que chez les autres souverains européens, ce qui a donné un total de 250 manuscrits en latin (original latin de 1155-1560) et plusieurs dans d'autres langues véhiculaires.

[460] Richard, 2005, p. 25.

[461] Phillips, 1988, p. 60; Richard, 2005, pp. 21-23, 26.

[462] Wittkower, 1942, p. 161, n. 4 (à propos de la confusion entre l'Inde et l'Ethiopie).

[463] Hallberg, 1907, s.v. «Johannes Presbyter», pp. 281-284; Destombes, 1964, p. 213; Brincken, 1992, p. 156; Tzanaki, 2003, p. 85.

À la suite de Plan Carpin qui en 1247 place le royaume du Prêtre Jean dans l'*India major*, Mandeville précise en 1356, toutefois de manière très confuse, que son royaume, qui est en Inde, se trouve à proximité, au nord (*sic*), des territoires du grand khan dont le Prêtre Jean devient le sujet. Jean de Marignolli, quant à lui, le déplace à Ceylan.

En revanche, dès Rubrouck qui vers 1245 l'attribue au Khara-Khitaï, le royaume rejoint aussi l'*India secunda* dans un sens très large: selon Odoric de Pordenone (années 1330) il est à 50 jours à l'ouest du Cathay (sur l'île appelé Penthexoire [selon Cordier] ou sur la terre ferme [selon Yule]?) ou – selon les cartes de Vesconte, de Sanudo et de Paulin qui vers les années 1320 fixent pour la première fois la position cartographique du Prêtre Jean – dans la zone de l'Extrême-Orient (*India Secunda* ou *Inferior Iohannis presbiteri*) (**Fig. 6.8-6.13**). La carte de Walsperger datant de 1448 ajoute une notice sur Portana ou Niessa (on trouve une forme Nyse chez Mandeville), la ville du Prêtre Jean, qu'il fixe dans l'Asie orientale près du Tigris, un des fleuves du Paradis: «*Portana sive niessa caput Indorum ubi presbiter Johannes habitat*» (**Fig. 6.26**).

Dans la carte de Gênes datant de 1457 (**Fig. 6.28-6.29**), le royaume du Prêtre Jean couvre un espace gigantesque. À l'ouest, il débute aux *porte ferri* sur la chaîne traversant toute l'Asie et que marquent en plusieurs endroits des tours fortifiées dont l'une est accompagnée de la légende «*Has turres construxit presbyter Johannes rex, ne inclusis hominibus ad eum pateat accessus*». Au sud de la chaîne on distingue un souverain signalé à son côté par la légende «*Indorum Rex*», titre qui désigne le Prêtre Jean, roi de l'Inde, mais dans la même carte on a également un autre dessin du Prêtre Jean en Afrique, dans l'Abyssinie ou dans l'Égypte[464].

C'est d'ailleurs en Éthiopie, la troisième Inde, que le Prêtre Jean va surtout s'installer après les premiers pas de son mythe en *Asie centrale*. C'est là que vers 1330 Jordanus Catalani (Jourdain Cathala de Séverac), place le royaume du Prêtre Jean en précisant que le Prêtre Jean est empereur de l'Ethiopie et en l'identifiant par le titre de *negus negusti* dont il précise la traduction par «*roi des rois*» en faisant appel au titre royal *zan/jan* utilisé dans certaines régions de l'Abyssinie (étymologie reprise par les jésuites portugais en Éthiopie au XVII^{e} siècle)[465]. Cette localisation en Afrique du Prêtre Jean comme roi d'Abyssinie et d'Éthiopie, l'emportera jusqu'aux XV^{e}-XVI^{e} siècles, car, à l'exception des cartes de Walsperger et de Gênes, on la retrouve dans l'atlas catalan de 1375 (**Fig. 6.14-6.16**), la *Cartographie de Mela* de Reims de 1418 (**Fig. 3.45**), les cartes de Cristoforo Buondelmonti de 1420-1470, d'Andrea Bianco de 1432-1436 (**Fig. 6.17-6-18**), de Giovanni Leardo de 1448-1452 (**Fig. 6.19-6.21**), de Fra Mauro de 1459 (**Fig. 6.32**) et de Diogo Homem de 1565[466] (**Fig. 4.7**).

Le passage du Prêtre Jean de l'Asie centrale à l'Afrique suit, si l'on peut faire ce parallèle osé, l'itinéraire d'Alexandre le Grand tel qu'il est développé dans le *Roman d'Alexandre.* Dans cette tradition médiévale, la confusion entre l'Éthiopie d'Asie et

---

[464] Hallberg, 1907, s.v. «Johannes Presbyter», pp. 283-284; Delumeau, 1992, p. 117.

[465] Delumeau, 1992, pp. 121-127; Friedman et Figg, 2000, p. 505 (s.v. «Priester John», notice de Michael D. Uebel); Bracciolini (introduction de M. Guéret-Laferté), 2003, p. 48.

[466] Hallberg, 1907, s.v. «Johannes Presbyter», pp. 283-284; Wittkower, 1942, p. 195; Woodward, 1987a, p. 333; Brincken, 1992, p. 157.

l'Éthiopie d'Afrique entraîne l'invention d'un itinéraire qui conduit le conquérant directement de l'Indus à l'Afrique. La source de cette confusion remonte aux origines de l'histoire grecque puisqu'Hérodote est parmi les premiers auteurs qui ait fait mention de l'«Éthiopie d'Asie». Le lien géographique entre l'Inde et l'Afrique n'est donc pas une invention médiévale, mais un *topos* présent dans les esprits depuis l'Antiquité déjà.

Pour en revenir au XII^e^ siècle, on constate en tout cas que l'information sur le royaume du Prêtre Jean qui commence à se diffuser largement en Occident, n'ajoute rien à la précision de l'image géographique de l'*Asie centrale*. Sans bouleverser quoi que ce soit, ce mythe épouse parfaitement la vision livresque du monde des encyclopédistes du Moyen Âge. Comme Solin et Isidore de Séville, ces derniers continuent à utiliser les noms des Anciens pour désigner les peuples et les contrées étrangères à l'Europe, donnant l'impression que l'espace «au-delà de la Perse et de l'Arménie» n'appartient pas au monde de l'Occident et que les Européens n'y ont aucun d'accès.

2. Une information parvenue depuis le sud-ouest et le sud-est du monde chrétien: Benjamin de Tudèle (1173-1186) et la *Relation de David* d'après la réécriture de Jacques de Vitry (1221)

Parallèlement une autre série d'informations, tant géographiques que politiques, prend forme du côté du sud-ouest et du sud-est du monde chrétien.

Le rabbin espagnol Benjamin de Tudèle (m. 1173) rapporte d'un voyage qu'il a entrepris pendant plusieurs années entre 1159 et 1168[467] (**Fig. 4.1**), jusqu'à Bagdad, Damas et la Perse (Mossoul), des descriptions assez détaillées des contrées qu'il a visitées et à propos desquelles il a entendu parler, indiquant les distances entre les villes en journées de route, signalant les «merveilles vues» et privilégiant tout ce qui porte sur le peuple juif comme tous les autres pèlerins juifs du Moyen Âge pour qui le «monde est exclusivement juif et biblique»[468]. N'étant jamais allé en *Asie centrale* et se fondant uniquement sur les renseignements qu'il a entendus à Bagdad, Kūfa et Basra, Benjamin rédige un *Livre des voyages* (*Sefer ha-massa 'ôt*) où l'*Asie centrale* qu'il décrit est «celle des Juifs babyloniens au milieu du XII^e^ siècle, qui sont de langue et de culture arabes»[469]. Par rapport à cet espace il précise que le royaume de la Perse est dirigé par le grand empereur *Sanjar Shah-ben-Shah* et que son extension, de Samara jusqu'à Samarkand et au Tibet, demande cinq mois de voyage pour le traverser[470]:

---

[467] Friedman et Figg, 2000, pp. 59-60 (s.v. «Benjamin of Tudela (?-1173)», notice par Jerome Mandel). Michel Tardieu (1996, p. 300) indique que son voyage à duré de 1165 à 1173.

[468] Tardieu, 1996, p. 299.

[469] *Ibid.*, p. 300.

[470] Tudela, 1907, p. 52. Dans la traduction de Baretier en français il est indiqué que «son Empire étend le chemin de quatre mois et quatre jours»: Tudèle, 1734, pp. 174-175.

> «[*n.d.l.r.* il] s'étend depuis l'embouchure du fleuve de Somra, jusqu'à la ville de Samarcut [*n.d.l.r.* ou Samacant[471]], et jusqu'au fleuve de Gozan [*n.d.l.r.* ou Gôzen], et des villes des Mèdes et des montagnes de Haphton, et sur la province de Thibeth, dans les forêts de laquelle se trouvent les bêtes d'où on tire le musc»[472].

Samarkand même est à cinq jours de voyage d'une ville dont le nom transcrit par NWBH (ou GYNH, GWNH, GZNH) est interprété par Aser comme Khiva, par Adler comme Ghazna ou par Tardieu comme la capitale du Boukhara des géographes médiévaux Numijkat ou Numūjkat[473], sur la frontière avec la Perse:

> «C'est la (grande) cité aux confins de la terre de Perse (*Pars*). Il y a là environ 50 000 Israélites, et R. 'Obadiah est le chef (*nasî'*) commis sur eux. Il y a parmi eux de grands Sages et des gens très riches. De là, il y a quatre jours jusqu'à TWBWT [*n.d.l.r.* Tibet]. C'est la région (*medînah*) où l'on trouve le musc (*mûr*) dans les forêts»[474].

Dans une direction légèrement différente, de Samarkand ou du Tibet il y a vingt-huit jours de route jusqu'aux montagnes de Nisbon ou Naisabur (NYSBWR) dans la Perse orientale (qui correspond selon Tardieu aux «étendues entre la mer d'Aral et les montagnes au nord de Nīshāpūr», vers le Khorasan), sur le fleuve Gōzan qui forme la frontière d'un royaume où habitent des descendants des quatre tribus – Dan, Zabulon, Asher et Nephtali – des dix tribus d'Israël[475]. La mention du fleuve Gôzan, qui selon Michel Tardieu désigne ici la Nûma qui est le Zerafshan ou l'Oxus, souligne la présence du contexte biblique dans le récit en renvoyant à l'épisode relatif à aux déportations d'Hébreux en Assyrie après la prise de Samarie par Sargon II (721 av. J.-C.)[476]. Ces Juifs qui «ne portent le joug d'aucune Nation», ont des villes fortifiées avec des tours et des villages dans les montagnes, ainsi que des vergers et des jardin sur les bords du Gôzan[477]. Ils sont liés par traité aux *KFR'L-TWRK* [Turcs *Ghuzz*], ce qui les oppose à la Perse et les range du côté de ces Turks infidèles,

> Ces «Copheral Turcs»[478], qui «adorent les Vents et vivent dans des lieux déserts. Ces Barbares ne mangent point de pain et ne boivent point de vin, mais se repaissent de la Chair cruë des Animaux, lorsqu'elle est encore toute rouge de leur sang fumant, ou que le tems la dessechée; quelques fois même ils dévorent sans autre façon les membres qu'ils ont arachez d'une Bête. Leur visage est sans nez et ont en la place, deux trous par

---

[471] Bergeron, [1735], [2] «Voyage du célèbre Benjamin…», col. 49. Comme l'a noté Michel Tardieu (1996, p. 300), le toponyme de Samarkand est noté par des transcriptions dérivées de l'arabe et du persan comme SMRKNT, SMRQ'NTW.

[472] Tudèle, 1734, pp. 174-175.

[473] Tudela, 1907, p. 60; Tardieu, 1996, p. 300.

[474] Tardieu, 1996, p. 301. À propos de la distance étrange entre Samarkand et le Tibet voir Tardieu, 1996, pp. 301-302.

[475] Tudèle, 1734, p. 191; Tudela, 1907, p. 59; Tardieu, 1996, pp. 303-304.

[476] Tardieu, 1996, pp. 300, 304.

[477] Tudèle, 1734, p. 196; Tudela, 1907, p. 59.

[478] Tudèle, 1734, pp. 197-198.

où ils respirent»[479]. «Ils mangent les animaux purs et impurs. Ils aiment beaucoup les *Israélites*»[480].

En outre, dans le camp des ennemis des Juifs se trouve le «pays de Kūsh» qui «à proximité de *KFR'L-TWRK* et des montagnes de Nīshāpūr, n'est autre que Balkh»[481].

La nomenclature topographique s'enrichit et les contours de l'espace «au-delà de la Perse et de l'Arménie» se précisent dans un autre texte, venu des marges orientales du monde chrétien, la *Relation de David* consacrée à la victoire du roi David, le fondateur de Jérusalem, sur l'empire du Khorezm. Ce texte a été copié en avril 1221 par Jacques de Vitry (Jacobus Vitriaco, env. 1165-1240) dans une des sept lettres écrites à l'époque où il était évêque d'Acre, l'année même où il avait achevé son *Historia orientalis*[482]. Ce texte est composé de trois relations, l'une appartenant à un espion du comte de Tripoli en terres musulmanes (*prima charta*) et les deux autres rédigées par des marchands (*secunda charta*)[483].

Dans les deux derniers textes figure la description de l'espace soumis au roi David qui, au-delà de l'Oxus «s'étendait de *Chassar* [Kashgar] à *Bellasachum* [Balassaghun]»[484]. Cet espace est si grand que, si l'on cherche dans l'histoire contemporaine du texte, c'est incontestablement à l'empire de Gengis-Khan qu'il doit faire allusion, plus précisément à la période qui suit la destruction du Khorezm en 1220, lorsque Gengis-Khan prend possession du territoire des Khorezmshahs, réunis auparavant autour de 1194 et présenté dans le texte sous les noms des anciens souverains[485].

Selon Jean Richard, auteur de la reconstruction ci-dessous, c'est «une véritable géographie de l'Asie intérieure qui n'a que peu de rapport avec l'œuvre des géographes arabes [Yāqūt]», ni avec les vagues connaissances du monde latin qui se reflétaient dans les textes légendaires comme la *Lettre du Prêtre Jean*, car «le regard n'est pas le même»[486].

Cet espace contient le *Caracher* qui est le pays de Qarachar au nord du Tarim; le *royaume du «sultan Bogrich»* qui est le pays des Karakhanides; la *terre de Sago* qui est le pays des Kara-Khitaï avec des villes comme Kashgar, Khotan, Ferghana, Khodjend, Boukhara, Samarkand, Balassaghun; la *terre du sultan Muhammad* qui a réuni le Khorezm, situé sur la rive gauche de l'Oxus, le Khorasan et trois provinces comme le *royaume du sultan Sanjar* à l'est de la Caspienne avec, au sud de la Caspienne, le

---

[479] Bergeron, [1735], [2] «Voyage du célèbre Benjamin…», col. 49.

[480] Tudela, 1907, p. 60.

[481] Tardieu, 1996, pp. 304-305.

[482] Vers la fin de sa vie il est devenu évêque-cardinal de Tusculum près de Rome. Burnett et Gautier Dalché, 1991, p. 158; Friedman et Figg, 2000, pp. 298-299 (s.v. «Jacques de Vitry [JacobusVitriaco] (env. 1165-1240)», notice de Carolyn A. Muessig).

[483] Richard, 2005, pp. 30, 32-33.

[484] *Ibid.*, p. 41.

[485] *Ibid.,* pp. 35, 38.

[486] *Ibid.,* pp. 35, 38.

royaume de Mazenderan et une *provincia Delgor* dont le nom évoque le Ghôr (les Ghourides); le pays *Alaanar* (*Ala al-Nahr*) ou «le pays sur le fleuve», qui est l'ancienne Bactriane et deux pays non-identifiés *Angelus de rore, ou regio de cantan de Herim*. Puis se suivent le «*grand* et *petit Irak*», *l'Azerbeijan*, quelques régions de la Perse (Khorasan) et le *Chatha* (Cathay)[487].

Ces nouveaux toponymes ne parviennent cependant pas jusqu'aux lettrés du Moyen Âge. Comme l'a écrit Jean Richard, «le tableau de l'Asie intérieure (il ne s'agit pas encore d'un Extrême-Orient qui ne sera guère révélé que par Marco Polo) que les chrétiens de Mésopotamie [*n.d.l.r.* et un Juif de l'Espagne] avaient dressé à l'intention des Francs allait ainsi rester inutilisé par ses destinataires»[488]. Le même sort a apparemment été également réservé à la traduction qui avait été faite en latin à Damiette en 1221, d'un document arabe concernant une campagne mongole contre les Musulmans et qui a apporté de nombreux toponymes nouveaux (notamment Chata = Cathay[489]).

3. Des frontières poreuses de l'Europe à l'apparition de la ville de Samarkand dans la cartographie médiévale

La barrière entre l'Europe et l'Asie, pourtant déjà très perméable, devient de plus en plus poreuse avec le temps. À cet égard, la diffusion du nom de Samarkand en dehors de la tradition antique est très significative: lorsqu'il se diffuse au Moyen Âge, ce toponyme n'a pas encore été rapproché de celui de *Maracanda* qui, chez Ptolémée et les historiens gréco-romains, est lié à l'expédition d'Alexandre le Grand en *Asie centrale*, ni de celui de *Panda*, peut-être une forme corrompue de *Maracanda* transmise par Pline et Solin avant de passer à Martianus Capella (sous la forme de *Paranda*) et au traité de Hugues de Saint-Victor (1130/1135?)[490]. Ce n'est en effet qu'au XVIII^{e} siècle (*infra*) que le rapprochement sera fait entre *Maracanda*, *Panda* (?) et la forme moderne «Samarkand».

La *Descriptio mappe mundi* de Hugues de Saint-Victor, en pleine découverte des sources antiques, cite un nombre important de toponymes, inhabituels pour le Moyen Âge, issus des géographes gréco-romains et des textes de l'Antiquité tardive des V^{e}-VI^{e} siècles, d'Orose notamment[491]. L'Asie septentrionale comprend une ville du nom de *Sarmathana*[492] associée à *Alexandria*. Ces deux toponymes dérivent probablement

---

[487] *Ibid.,* pp. 35-37, 44-45.

[488] *Ibid.,* p. 39.

[489] Pelliot, 1959-1973, t. I, 1959, s.v. «Balc», p. 71, s.v. «Catai», p. 216.

[490] Issue des constructions intellectuelles du XIX^{e} siècle, l'identification de *Panda-Paranda* avec la ville de Samarkand demeure incertaine. Ce toponyme pourrait aussi avoir été rattaché à Kampyr-tepe, site qui pourrait avoir porté dans l'Antiquité le nom de **Pandokheion*, sur la rive droite de l'Amou-daria dans le Sherabad-daria, à proximité d'*Alexandria Oxiane* (Rapin, 2004, fig. 3, p. 167). Aucune source antique ne permet cependant de corroborer l'une ou l'autre de ces hypothèses.

[491] Gautier Dalché, 1988, pp. 62, 67-70.

[492] *Ibid.*, p. 65. L'identification de ce toponyme avec une ville réelle est problématique dans la mesure où plusieurs toponymes se sont apparemment dédoublés dès avant l'époque de Ptolémée dans la géographie antique entre l'Arie et l'Hyrcanie pour former des toponymes errants (Rapin, à paraître): alors qu'il

d'Ammien Marcellin qui localise une *Sarmatina* et une *Alexandria* dans la province d'Arie, lorsqu'il crée un résumé de la carte de Ptolémée qui pour la même province mentionne une *Sarmagana* et, entre autres, une Alexandrie. C'est à cette source que se réfère la carte d'Isidore de Séville, la version graphique la plus proche du traité de Saint-Victor, qui place le toponyme *c. Sarmathana* sur la côte est de la Caspienne, près de l'*Hircania superior*[493]. L'orthographe de Sarmathana dans cette source doit peut-être aussi au voisinage phonétique du toponyme relatif aux Sarmates. La tentation est forte de justifier l'apparition de *Sarmathana-Sarmatina* par une allusion à la ville de Samarkand, d'autant plus que dans le *Chronicon* de Hugues de Saint-Victor on lit le nom *Samarchan* (qui reviendra ultérieurement chez Paulin de Venise sous la forme *Samata*)[494]; il est cependant peu probable qu'une mention de Samarkand puisse être parvenue aussi tôt dans la science européenne. Il n'est en revanche pas exclu que l'apparition ultérieure du toponyme de Samarkand ait paru dans certaines formes orthographiques comme la suite logique de la mention de *Sarmathana*.

Cependant, la première mention relativement sûre du toponyme de Samarkand n'est pas de beaucoup postérieure au traité de Hugues de Saint-Victor, puisque, malgré un grand flou géographique, elle prend place dans le contexte du mythe du Prêtre Jean[495] lancé en 1165 par sa prétendue *Lettre*, ainsi que dans le cadre de l'autre mythe inspiré par l'expansion du christianisme en Orient, la *Relation de David* copiée par Jacques de Vitry en 1221. Dans ces sources où le toponyme apparaît sous de multiples formes (*Sarmogen*, *Salmagant*, *Sarmagant*, *Sargamant*, *Samarchanda*, *Sarmachant*, *Samarchant* ou *Samarcant*[496]) Samarkand désigne une des soixante-quatre grandes villes musulmanes placées sous le pouvoir du Prêtre Jean, avec, entre autres, *Bakara / Bachara* et *Pharagana*.

L'autre voie par laquelle ce toponyme pourrait être parvenu en Europe est la tradition intellectuelle liée aux connaissances des travaux des Arabes[497]. Selon Leonid S. Chekin, le nom de Samarkand ne survient pas automatiquement à travers les traductions des travaux des musulmans, car il est absent en 1140 des *Tables de Marseille* de l'astronome Raymond de Marseille, dont les sources ont été les *Tables astronomique* d'al-Khwarizmi[498]. Mais en même temps, dans la carte de Béatus dressée dans le style arabo-espagnol, le paradis est associé au voisinage de la Caspienne, selon

---

localise une *Sarmagana* en Arie, Ptolémée (VI, 9.2) mentionne aussi une *Saramanné* en Hyrcanie qui correspond à la *Samariané* de Strabon (XI, 7.2) et, selon Paul Bernard (1995, p. 74), à l'ethnonyme Samaritès mentionné sur la stèle funéraire d'un Grec d'une ville hyrcanienne. Si l'*Alexandria* d'Ammien Marcellin désigne très certainement Alexandrie d'Arie (Herat), Sarmagana-Sarmatina pourrait avoir originalement désigné une ville d'Hyrcanie.

[493] Sur cette carte voir la n. 241.

[494] Sur le parallélisme des deux sources: Gautier Dalché, 1988, p. 45; voir également *infra* à propos de Paulin, n. 787.

[495] Tardieu, 2003-2004, p. 641.

[496] Chekin, 1989, pp. 21-22. Pour la variation de la dénomination de la ville de Samarkand voir également: Hallberg, 1907, s.v. «Samarcan», p. 447. On voit aussi *Semerchant* chez Schiltberger, 1879, p. 28.

[497] Bagrow, 2004 [1964], p. 70.

[498] Chekin, 1989, p. 20.

un concept assez proche de la vision arabe de cette aire géographique, qui laisse penser que cette voie de pénétration de l'information ne peut pas être exclue.

L'installation définitive du toponyme en Europe se fera par le biais des voyageurs, même si entre 1245 et 1255 on ne rencontre le nom de la ville ni chez Plan Carpin, ni chez Rubrouck. En revanche, la description de cette ville (transcrite dans les traductions comme *Samarcut*, *Samacan*, *Samarcanth*) figurait déjà plus d'un demi-siècle auparavant dans les relations de voyage du rabbin espagnol Benjamin de Tudèle (m. 1173)[499]. Adressé avant tout à ses confrères religieux, ce texte, écrit en hébreu, a été assez rapidement traduit en latin et a commencé à apparaître dans les encyclopédies européennes dès le XIII^{e} siècle[500].

L'information sur Samarkand apportée par les voyageurs arméniens est retenue par les lettrés de la même manière. La principale source de cette origine est celle du connétable Smbat [*Simbat*, *Sempad*], second fils du baron arménien Constant et frère du roi d'Arménie Héthoum I^{er} [*Het'um*, *Ayton*, *Hayton*] (1216-1270). Dans un voyage qu'il effectue en 1248-1251 en *Asie centrale* avant le roi en personne, il rejoint la cour de Güyük pour rechercher auprès des Mongols une alliance contre les Turcs. Cette mission aboutit à un succès tactique, puisqu'il réussit à obtenir la protection de son royaume en déclarant l'Arménie soumise au pouvoir mongol[501]. L'apport du voyage est cependant moins important sur le plan des connaissances géographiques, car dans une lettre que Smbat y a rédigée en 1248, le passage par Samarkand n'est que légèrement esquissé, de même que la traversée du Gihon, l'un «des fleuves du Paradis» [Amou-daria]. Alors qu'il a accompagné le roi Héthoum I^{er} dans un autre voyage chez Möngke en 1254-1255 le chroniqueur arménien Kirakos de Gantzag (*Ganjak*, *Gandsaketsi*), auteur d'une *Histoire de l'Arménie*, n'apporte pas davantage d'informations sur la ville de Samarkand[502]. En revanche le moine et historien Héthoun (ou Hayton, env. 1245-env. 1310/1314), neveu de Héthoum I^{er} et oncle du roi Héthoum II (1266-1307)[503], relate que dans la partie orientale de la Perse il y a deux grandes villes, *Bocara* et *Seonorgant*, avec une orthographe que l'on retrouve chez Mandeville qui parle en 1356 aussi de *Boyturra* et *Seornergant* également appelé *Sormagant*[504].

Dans ce contexte, il est évident que la mention en 1298 par Marco Polo de Samarkand (sous la forme de *Sanmarcan*, *Samarcan*, *Sarmarcan*)[505] ne constitue pas une nouveauté géographique, même si la description qu'il en donne remonte aux récits de son père et de son oncle, puisque lui-même n'y est jamais passé. Il en va de même

---

[499] Tudèle, 1734, p. 190; Bergeron, [1735], [2] «Voyage du célèbre Benjamin…», col. 49; Tardieu, 1996, pp. 303-304.

[500] Chekin, 1989, p. 20. La traduction en français, effectuée par Pierre Bergeron n'a été publiée qu'en 1735: Bergeron, [1735], avertissement, col. 1.

[501] Sinor, 1977c [1956], p. 49; Richard, 2005, p. 166.

[502] Hallberg, 1907, s.v. «Samarcan», p. 445.

[503] Friedman et Figg, 2000, pp. 251-252 (s.v. «Hetoum [Hetum / Hayton] (env. 1245-env. 1310/1314)», notice par Denis Sinor).

[504] Hallberg, 1907, s.v. «Samarcan», p. 446.

[505] Chekin, 1989, p. 23.

pour les mentions de Samarkand dans les cartes antérieures à la parution du récit du Vénitien[506].

Les mentions cartographiques antérieures à Marco Polo sont d'une grande rareté, puisque dans les statistiques comparatives portant sur vingt et une cartes représentatives des tendances essentielles des *mappaemundi* en Europe au XIII^e^-XIV^e^ siècles, Anna-Dorothée von den Brincken n'a relevé que deux cas où Samarkand a été mentionnée[507]: l'un sur la carte d'Ebstorf (1234-1248?) sous la forme *Samarcha* avec la légende «*Samarcha civitas est Gazare id est Scitie regionis, maior Babylone, habens in gyro C milia, quae a rege pagano et christiano mixtim colitur*»[508] (**Fig. 3.22**), l'autre sur celle d'Hereford (vers 1290) sous la forme d'une *Samarcan civitas* localisée aux environs de l'Oxus[509] (**Fig. 3.17-3.18**).

L'apparition de ce toponyme dans les *mappaemundi* est liée au souci de la propagation du christianisme et se fait conformément aux fonctions historiques et narratives de toutes les cartes médiévales qui vont ajouter aux XII^e^-XIII^e^ siècles les toponymes du monde slave (la Russie [*Russia*, *Rusite*], Samara, Kiev, Novgorod, la Bulgarie, la Pologne), ainsi que la Hongrie et la Géorgie (cartes de Cotton, d'Henri de Mayence, du *Psautier* de Londres)[510]. Ce fait ne montre pas seulement que l'Europe reçoit les nouvelles informations en provenance de l'*Asie centrale*, mais qu'elle essaie également de l'adapter à sa cartographie narrative aux côtés de l'information traditionnelle.

Ainsi, dans la même carte d'Hereford, la *Samarcan civitas* s'ajoute à la toponymie antique marquée par la confluence de l'Oxus et du fleuve Bactrus et la présence, entre celle-ci et la Caspienne de la légende *Panda, oppidum Sogdianorum*[511], une «ville des Sogdiens» que Pline mentionne au-delà de l'Ochus ou de l'Oxus dans le passage «*ultra*

---

[506] Selon Chekin sur les diverses formes orthographiques de Samarkand données par Marco Polo, une seule, *Samarcan*, coïncide avec la forme de la carte d'Hereford, bien il n'y ait pas de liaison entre ces deux sources: Chekin, 1989, p. 23.

[507] L'auteur a analysé les cartes anglaises, espagnoles, dalmatienne, allemande, italiennes, flamande de Jérôme, d'Orose (Albi), d'Isidore, de Béatus (de Saint-Sever), de Cotton, d'Henri de Mayence, de Guido de Pise, de Lambert (Guelf.), du *Psautier* de Londres, d'Ebstorf, d'Hereford, de Matthieu Paris, de Joh. de Wallingford, de Ranulph Higden, de Gerardus, du *Wiener Kompendium*, de Jean d'Udine, de Pauline, du *Rudimentum*, d'Hartmann Schedel, ainsi que la description d'Hugues de Saint-Victor: Brincken, 1968, p. 166. Hallberg indique pour une carte plus tardive, celle de Medici, la présence de la ville de *Samarxhanti*: Hallberg, 1907, s.v. «Samarcan», p. 446.

[508] Hallberg, 1907, s.v. «Samarcan», p. 445; Chekin, 1989, pp. 8-9. Sur cette carte voir la n. 213. Partant de la question qui se pose pour l'inscription sur la carte d'Ebstorf, à savoir «pourquoi Samarkand est placée dans le royaume des Khazars qui est en Europe», Leonid S. Chekin (Chekin, 1989) présente l'hypothèse selon laquelle ce toponyme désignerait la ville russe de Samara. Une telle attribution ne peut être retenue, car les toponymes qui selon Chekin sont placés à l'intérieur de l'arc caucasien dans l'ancienne Khazarie, donc en Sarmatie, sont bien placés à l'intérieur de l'espace encerclé traditionnel de l'*Asie centrale* en général. De plus, si l'on tient compte du fait que tous les toponymes se déplacent assez librement, sans l'intervention de nouvelles informations, il est préférable de proposer des attributions en fonction de l'étymologie que selon la position dans les cartes, même si cette dernière est fixée dans les légendes.

[509] Identification hypothétique selon Westrem, 2001, pp. 24-35, n° 43.

[510] Brincken, 1968, pp. 132-133, 170-17; Woodward, 1987a, pp. 289-290, 328; Brincken, 1992, pp. 149-157 (tableau avec les nouveaux toponymes).

[511] Westrem, 2001, pp. 72-73, n° 148.

Sogdiani, oppidum Panda» et Solin dans le passage «*Ultra hos Panda oppidum Sogdianorum*[512]. Cette image répond étroitement au texte descriptif de l'*Exposition mappe Mundi*[513].

4. Louis IX et l'invention de l'enchaînement *«Tartaros»-Tartares-Tartarie*

Si Gog et Magog façonnent peu à peu les confins nord-est du Monde, les Mongols qui surgissent au XIII[e] siècle du même endroit ne deviennent, tout naturellement, que le prolongement d'une image funeste déjà bien présente dans les esprits (voir les représentations plus tardives d'Antonio Puccio Pisanello: **fig. 4.2-4.3**).

Restant à quelques exceptions près sourde et aveugle face aux nouveautés relatives à l'*Asie centrale*, l'Europe se fait peur dans l'attente de l'invasion mongole et de l'Apocalypse et invente de nouveaux termes pour décrire l'espace d'où doivent venir ces malheurs: la *Tartarie* pour le pays et les *Tartares* pour son peuple.

Ces vocables qui transmettent au mieux ces sentiments de frayeur et de danger extrême ont en grande partie survécu par le hasard du jeu de mots où l'on reconnaît l'association des «Tatars» – une des ethnies ouralo-altaïques qui avaient composé l'armée des Mongols et qui pendant longtemps avait été perçue comme synonyme des Mongols en général[514] – et du «Tartare», l'enfer mythique, d'où les hordes «sauvages» de nomades semblaient être sorties.

Si l'on tient compte du fait que l'apparition du terme *Tartares* est liée à la construction de l'empire mongol dont la naissance peut être fixée à 1206, l'année où Témudjin prend le titre de Gengis-khan[515], on tentera d'analyser comment, en reprenant les paroles de René Etiemble, «le mot crée le mythe et le mythe le mot»[516].

Les Tartares, sans être nommés par ce nom, font leur apparition dans la *Relation de David* de 1221, ainsi que chez Aubry de Trois-Fontaines. Cette première image verbale des Tartares, incomplète mais dénuée d'hostilité, sans aucun lien de parenté avec le peuple monstrueux de Gog et Magog et les dix tribus perdues d'Israël, est donc plutôt neutre ou positive; elle a été constituée sur la base des connaissances sur l'Asie issues des sources orientales et sur l'association des Mongols avec le royaume du Prêtre Jean[517]. La première mention sûre de la Tartarie est d'ailleurs plus ancienne de près d'un demi-siècle, puisqu'elle apparaît autour de 1173 chez Benjamin de Tudèle qui évoque le «Thibet province de la Tartarie […] vers le Turquestan et le Tanchut, au nord du Mogolistan» (s'il n'y a pas erreur de traduction)[518]. Le vaste espace sur lequel

---

[512] Hallberg, 1907, s.v. «Panda», p. 391.

[513] Gautier Dalché, 2005, p. 61.

[514] Voir, notamment, le sous-titre des relations du voyage de Plan Carpin intitulées *Histoires des Mongols, que l'on appelle Tartares* (Plan Carpin, 1965).

[515] Guéret-Laferté, 1994, pp. 2-3.

[516] Etiemble, 1988, p. 132.

[517] Burnett et Gautier Dalché, 1991, pp. 158-159; Richard, 2005, p. 13.

[518] Tudèle, 1734, p. 190. En le faisant remonter à celui d'une tribu tha-ta (*pinyin*: *dada*) du nord de la Chine, René Etiemble suppose que le nom *Tatar* fait sa première apparition au IX[e] siècle, mais sans

s'étend cet empire n'est donc pas encore une menace, comme permet de le constater l'indifférence à l'expansion des Kaghanats turcs fondés en 576 et dont les frontières s'étendaient de la Mandchourie et du fleuve Jaune jusqu'au Caucase et à Kertch [Bosphore de Cimmérie][519].

Le relatif anonymat et le caractère innocent de cette région disparaissent cependant vite lorsqu'en Europe des informations nouvelles commencent à arriver. Dans une lettre qu'elle envoie le 12 mai 1224 au pape Honorius III, la reine Russudan (Russutana) de Géorgie emploie pour la première fois, semble-t-il, le nom des «Tartares», signalant comment l'agression des Mongols à partir de 1220 a surpris les Géorgiens qui ont cru que leur envahisseur avait été chrétien[520].

En 1236, Julien, un missionnaire de l'ordre des dominicains, ainsi que trois autres frères, sont envoyés par le roi de Hongrie Béla IV (1235-1270) dans les steppes kipchakes et les régions avoisinantes de l'Oural et de la Volga à la recherche de la Grande-Hongrie, pays d'origine des Magyars. Les informations que Julien rapporte au début de 1238, catastrophiques, annoncent une nouvelle incursion des «Tartares» qui, menée par le khan Batu, arrive aux portes de la Pologne et de la Grande-Hongrie[521]. Bien que des copies de ce rapport aient été diffusées en Italie du Nord et au Tyrol, l'Europe, trop influencée par le mythe du Prêtre Jean avec qui les Mongols sont associés depuis l'époque d'Otton de Freisingen (1145), refuse de croire à leur gravité[522]. D'ailleurs, la manière avec laquelle Julien, lorsqu'il annonce l'arrivée des Mongols «surgis du néant», s'interroge sur la nature de ce peuple, tranche avec les nouvelles rapportées: la question que l'on se pose: «Qui sont les Tartares et à quelle secte ils appartiennent?»[523], traduit l'ambiance générale en Europe, insoucieuse de préparer la défense de l'Europe face aux Mongols avec l'espoir qu'ils sont chrétiens.

La perception positive des Mongols en Occident propre à cette première étape s'évapore, selon Denis Sinor, vers 1236-1238 lorsque l'Europe prend conscience du bilan des massacres commis par les Mongols de Gengis Khan (1206-1227) et de son successeur Ögedei (1229-1241) avec la disparition de l'empire Khorezmshah du Sultan Muhammad en 1218-1222, la destruction d'armées arméniennes et géorgiennes dès 1220, la conquête sanglante de la Russie en 1221-1240 conduite par Batu et Sübedei [Subötaï], la destruction de la vieille civilisation des Bulgars, l'occupation de la Perse en 1231, l'invasion de la Pologne en 1241, la victoire sur les Comans, la mise en déroute de l'armée du sultan de Turquie[524]. Dans sa chronique relatant jusqu'en 1244 les désastres causés par les Mongols, Matthieu Paris surenchérit sur les Tartares avec

---

indiquer où cela se produit exactement dans le contexte européen (son renvoi à l'historien arménien Kirakos du XIII^e^ siècle est plus tardif): Etiemble, 1988, p. 132.

[519] Kljashtornyj, 2003a, p. 490. Sur la délimitation de l'empire entre les «Portes de Fer» et les Derbent, voir *infra*.

[520] Connell, 1973, p. 118; Burnett et Gautier Dalché, 1991, p. 160; Richard, 2005, p. 61.

[521] Sinor, 1952; Sinor, 1977c [1956], p. 42; Richard, 2005, pp. 5, 59.

[522] Sinor, 1977c [1956], p. 39; Burnett et Gautier Dalché, 1991, p. 159.

[523] Guéret-Laferté, 1994, p. 289.

[524] Sinor, 1997 [1978], pp. 56-59; Richard, 2005, pp. 62-63, 67; Polo, 2004 (introduction de R. Kappler), p. 10.

des nuances négatives dans une rétrospective remontant à 1138 dans le contexte du récit relatif à l'ambassade envoyée par le «vieil homme de la montagne», chef du peuple des *Nazri Ismailis*, nommés aussi *Assassins*, qui se trouvaient quelque part dans les environs de la chaîne de l'Elbrouz[525].

L'événement qui va bouleverser l'image des nomades survient surtout en 1241-1242 avec la destruction de la Hongrie et la prise de Neustadt (1241) aux portes de Vienne, qui ouvrent, selon D. Sinor, une deuxième étape dans la perception des Mongols[526]. La progression des petits détachements mongols jusqu'à Liegnitz et au littoral adriatique[527] suscite l'affolement des Européens: c'est à ce moment que, probablement, l'enchaînement des notions *Tatarie-Tartarus-Tartarie* prend la forme d'une construction achevée. À en croire le même chroniqueur, Matthieu Paris, l'invention de cette notion revient à saint Louis (Louis IX dont le règne a duré de 1226 à 1270), alors que Blanche de Castille, recevant en 1241 les «terribles nouvelles» de l'invasion mongole, «poussant de profonds soupirs, et laissant échapper un torrent de larmes», dit à saint Louis:

> «Que faut-il faire, mon très cher fils, dans un événement si lugubre? […] A ces mots le roi répondit d'une voix triste mais non sans une inspiration divine: Que les consolations célestes nous soutiennent, ô ma mère! Car si cette nation vient sur nous, ou nous ferons rentrer ces Tartares, comme on les appelle, dans leurs demeures tartaréennes d'où ils sont sortis, ou bien ils nous feront tous monter au ciel»[528].

Même si Louis IX n'a probablement pas inventé cette expression, mais l'a reproduite selon une tradition préexistante depuis quelques années, comme l'a proposé Oskar Wolff en 1872[529], c'est à ce roi que l'on accorde généralement la priorité de cette association, négligeant la paraphrase exacte qui serait sortie la même année 1241 de la bouche de Frédéric II, roi de Sicile et empereur germanique (1194-1250): «que dans leur Tartare ces Tartares soient rejetés» (*ad sua Tartara Tartari detrudentur*)[530].

Le moment où se forge cette expression artificielle se situe autour des années 1238-1242 où Matthieu Paris, qui connaît le mot de *Tatar* mais ne l'utilise pas[531], prononce des paroles extrêmement dures à l'égard des *Tartares* trop proches des frontières de l'Europe. Les événements suivants comme la décision de la croisade contre les Mongols prise par Louis IX en décembre 1244 et sa confirmation par le pape en 1245, ou l'échange dans les années 1248-1262 de lettres entre saint Louis et les khans Güyük, Eljigideï, Möngke et Hülägü, adressant tantôt des propositions bienveillantes pour une alliance au nom de l'unité des chrétiens, tantôt, sur un ton menaçant, l'ordre aux

---

[525] Saunders, 1969, pp. 117, 119-121, 124-127.

[526] Sinor, 1977b [1975], pp. 518-519; Sinor, 1977c [1956], pp. 40-41, 44; Sinor, 1997 [1978], p. 60; Polo, 2004 (introduction de R. Kappler), p. 10.

[527] Phillips, 1988, p. 70.

[528] Paris, 1840, pp. 146-147 (traduction d'A. Huillard-Bréholles). Autre traduction: Bergeron, [1735], [3] «Relations touchant les Tartares…», col. 26.

[529] Wolff, 1872, p. 26. Cité d'après Sidikov, 2003, p. 41.

[530] Boorstin, 1986, p. 125; Friedman et Figg, 2000, pp. 200-201 (s.v. «Frederick II (1194-1250)», notice par Erhard P. Opsahl).

[531] Connell, 1973, p. 118.

Mongols de se soumettre, ne peuvent que renforcer une construction mentale déjà existante[532].

Pour achever ce tour d'horizon sur la lettre *R* qui, changeant le sens, aura transformé une ethnie en monstres, on peut mentionner l'opinion d'Oskar Wolff qui, en référence à Abel Remusat, pense que la manière de prononcer ou non cette lettre n'est pas une invention européenne, car en Perse coexistent des dialectes provinciaux qui ont gardé ou non la prononciation du *R*[533]. Cependant, pour la période décrite, il ne peut y avoir eu de rapports entre les provinces persanes et le milieu médiéval des chroniqueurs européens: on est ici bel et bien dans une autre logique, celle de l'invention d'un mot à sens péjoratif inspiré par les sentiments d'un grand danger. D'ailleurs, cette invention s'explique facilement du point de vue linguistique par l'attraction paronymique qui, grâce à la proximité phonétique de deux mots différents – *Tatars* et *Tartare* –, produit un référent nouveau, doté d'un sens nouveau: la Tartarie, nouveau nom des puissances infernales.

5. La polyvalence du contenu des «Tartares»

Le contenu de cette construction, produit d'une fusion étrange, mais non due au hasard, renvoie à l'étymologie fabuleuse. Les Européens élaborent toutes sortes de combinaisons à partir des quelques noms qu'ils connaissent pour évoquer leur vision des *Tartares-Mongols*, même s'ils ignorent au Moyen Âge que la généalogie mythique des peuples turks est partie en premier lieu de la Bible avant de passer dans le Coran: c'est par ce dernier, en effet, que l'on sait que l'un des fils du prophète Japhet, désigné par son père premier parmi ses huit frères, s'appelait Türk, que ses petit-fils de la sixième génération, des jumeaux, ont porté le nom de Tatar pour l'aîné et de Monghol pour le cadet et que leurs descendants ont commencé à lutter les uns contre les autres en ennemis mortels[534].

a) Le peuple de Satan

Tout commence par l'image orale des Tartares, extrêmement négative, issue, sans doute, du constat des massacres accomplis par les Mongols, ainsi que de leur tactique militaire représentée par des attaques rapides, l'enveloppement des ennemis de tous côtés, la projection de feux tout autour lors des attaques à cheval, la poursuite des ennemis en fuite, les massacres et pillages après la prise des villes, sans parler des armes et costumes inhabituels aux Européens[535].

---

[532] Sinor, 1977b [1975], pp. 522-523; Phillips, 1988, pp. 122-140; Richard, 2005, pp. 159-160, 164, 175, 182. Il semble impossible de lier la naissance de cette expression au moment où Louis IX a reçu la lettre menaçante du khan Möngke, amenée par Guillaume de Rubrouck après son voyage chez les Tartares en 1253-1255 comme cela a été indiqué par Bartol'd, 1977a [1911], p. 271.

[533] Wolff, 1872, p. 26. Cité d'après Sidikov, 2003, p. 41. Pour l'étymologie de la Tartarie voir également: Cordier, 1920, p. 55.

[534] Abul-Gazi-Bagadur-khan, 1996, pp. 16-17. Voir également Minorsky, 1934; Davis, 2002.

[535] Phillips, 1988, p. 71.

Ce portrait figure déjà dans les chroniques russes de Novgorod et persanes d'ibn al-Athir, ainsi que dans la description de Matthieu Paris qui parle d'un «peuple détestable»[536]:

> «couvrant la superficie de la terre comme une nuée de sauterelles, ils dévastèrent les contrées de l'Orient, exterminant tout d'une manière lamentable, et se livrant à l'incendie et au carnage. Ils parcourent le territoire des Sarrasins, rasant les cités, coupant les forêts, détruisant les châteaux, arrachant les vignes, dévastant les jardins, massacrant les habitants et les laboureurs. […]. Car ce sont des êtres inhumains et ressemblant à des bêtes, qu'on doit appeler plutôt des monstres que des hommes, qui ont soif de sang, et qui en boivent, qui déchirent et dévorent la chair des chiens et même la chair humaine, ayant des cuirs de taureau pour vêtements, des lames de fer pour armures; courts et ras de stature, ramassés dans leur taille, très robustes, invincibles à la guerre, infatigables, sans défenses dans la partie postérieure du corps, et protégés par des armures dans la partie antérieure»[537].

Les épithètes négatives se multiplient et s'aggravent: les «détestables Tartares», «furieux comme des Démons», «poussés par Satan lui-même» (selon les termes de Frédéric II) et enfin, «cette race de Satan» qui «se répandirent comme des démons échappés du Tartare pour mériter leur nom de Tartares, qui se rapproche fort de Tartaréens»[538]. Le mot est dit. Les Tartares, personnages infernaux, «race épouvantable d'hommes impies, de monstres qui n'avaient rien d'humain»[539], sont venus du Tartare: à preuve, en latin, l'enfer se dit *Tartarus*[540]. L'idée reste bien vivace en Europe des siècles plus tard:

> «il me semble, écrit au XVII^{e} siècle le géographe Pierre Bergeron dans l'aperçu des chroniques de Matthieu Paris, qu'au lieu de les appeler habitants de la Tartarie, on pourrait leur donner le nom d'habitants du Tartare»[541].

L'arrivée des Tartares aux frontières de l'Europe annonce l'arrivée de l'Antéchrist[542]. Comme l'a noté Simon de Saint-Quentin, «les Tartares, après avoir tué leur seigneur, sortirent de chez eux pour la destruction des peuples»[543].

«Pour que les joies des mortels ne durassent pas longtemps, reprend Matthieu Paris, pour que l'allégresse mondaine ne fût point exempte de lamentation, les détestables Tartares, cette race de Satan, sortirent, cette même année [1240], en multitude innombrable de leur pays entouré de montagnes. Après avoir franchi une barrière de

---

[536] Bergeron, [1735], [3] «Relations touchant les Tartares…», col. 23-25.

[537] Paris, 1840, pp. 98-100 (traduction d'A. Huillard-Bréholles).

[538] *Ibid.*; Bergeron, [1735], [3] «Relations touchant les Tartares…», col. 23-25; Etiemble, 1988, p. 132.

[539] Mollat, 2005, p. 17.

[540] Etiemble, 1988, p. 132.

[541] Bergeron, [1735], [3] «Relations touchant les Tartares…», col. 23-25.

[542] Voir la description du dernier jour où Gog et Magog sortiront de la porte du nord, par l'écrivain syrien Jacob de Serugh (env. 451-521) dans une des versions syriaques du *Roman d'Alexandre* les plus complètes: McGin, 1998, pp. 57-59. Sur l'évolution des connotations de l'Antéchrist: Connell, 1973, pp. 121-123.

[543] Richard, 2005, p. 83.

rochers qui semblait inaccessible» et «un certain fleuve [Tartar] qui prend sa source dans ces montagnes»[544] ils arrivent pour mettre fin au monde.

Dans l'ambiance qui de 1250 à 1400 marque l'attente du Jour Dernier[545], les Mongols deviennent pour des siècles, dans l'imagerie populaire et érudite, les cavaliers de l'Apocalypse, ou les guerriers de l'Antéchrist, comme on le voit chez Roger Bacon qui utilise le récit du voyage en Tartarie de Rubrouck pour annoncer l'arrivée de l'Antéchrist de l'au-delà de la Caspienne où les Portes sont désormais ouvertes («à présent ces portes sont entièrement ruinées, car le frère Guillaume a passé au milieu d'elles»[546]) et désigner la seule route vers la vérité, la christianisation. Le même point de vue figure au milieu du XIII^{e} siècle chez Kirakos qui dans sa chronique sur le voyage du roi Héthoum I^{er} voit l'Antéchrist dans les Mongols[547], chez Joinville qui dans son *Histoire de Saint Louis* place les Tartarins dans un lieu éloigné[548], ou au début du XIV^{e} siècle dans la *Divine comédie* de Dante[549].

b) Les Tartares Gog et Magog

Selon Matthieu Paris, le lieu d'origine des Tartares était un endroit entouré de montagnes ou plutôt encerclé par «une barrière de rochers qui semblait inaccessible», traversé par le Tartar, le fleuve des morts, «qui prend sa source dans ces montagnes» et d'où ce peuple tire en effet son nom[550] (cette dernière affirmation étant la même chez Julien de Hongrie[551]). À la même époque, dans la lettre qu'il écrit en 1242 à l'évêque de Paris Guillaume d'Auvergne, l'évêque de Hongrie rapporte que le pays des Tartares se trouve près du fleuve Egog[552]. De son côté, le moine arménien Héthoun ajoute que le lieu d'origine des Mongols se trouve à l'est d'une grande montagne du nom de Belgian (Baljuna)[553].

---

[544] Paris, 1840, pp. 98, 102 (traduction d'A. Huillard-Bréholles).

[545] Etiemble, 1988, p. 133. Sur l'attente croissante du Jour Dernier depuis l'An Mille: McGin, 1998, pp. 88-93.

[546] Bergeron, [1735], [1] «Quelques observations…», col. 14; Bigalli, 1971, pp. 173-176; Burnett, 1984, p. 153; McGin, 1998, p. 156 (texte de Bacon).

[547] Etiemble, 1988, p. 132.

[548] Joinville, 1858, pp. 142-143: «Toute la terre trouvèrent subjette à eulz, et pluseurs citez que il avoient destruites, et grans monciaus d'os de gens mors. Il enquistrent comment il estoient venus en telle auctorité, par quoy il avoient tant de gens mors et confondus [tués et détruits]; et la manière fu tele aussi comme il le raportèrent au roy: que il [estoient] venu et concréé d'une grande berrie [plaine] de sablon, là où il ne croissoit nul bien. Cette berrie commensoit à unes très-grans roches merveilleuses, qui sont en la fin du monde devers Orient, lesquiex roches nulz hons ne passa onques, si comme les Tartarins le tesmoingnent; et disoient que léans [là-dedans] estoit enclos le peuple Got et Margoth, qui doivent venir en la fin du monde, quant Antecrist vendra pour destruire».

[549] Toynbee, 1900; Lach, 1965a, pp. 74-75; Bertuccioli, 1976.

[550] Paris, 1840, pp. 98-100, 102 (traduction d'A. Huillard-Bréholles); Bergeron, [1735], [3] «Relations touchant les Tartares…», col. 23-25.

[551] Guéret-Laferté, 1994, p. 296.

[552] Connell, 1973, p. 127. Selon les observations de Westrem (1998, p. 59), dans une partie de sa chronique relatant l'année 1250, Matthieu Paris dit que dans la terre des Mongols coule le fleuve Egog.

[553] Boyle, 1979, p. 127.

De ces descriptions de paysage, marquées souvent par des noms au sens bien prononcé, se dégage une autre facette de l'étymologie fabuleuse des Tartares, aussi très significative et, elle aussi, fondée sur un jeu de mots. L'autre ethnonyme que portent les Tartares, les *Mongghol* ou *Mongghal* passe chez les Européens sous la forme *Mongles*, *Moghal*, *Moal*[554], ou bien, afin d'exprimer de manière plus pesée les nuances voulues, sous la forme de *Magogles* ou *Magogoli*[555] ou, dans les écrits du XVII^e^ siècle, sous la forme *Malgots* ou *Mogles*[556]. Le reflet de cette transformation se manifeste dans la carte du Vinland où les paroles de Plan Carpin qu'elle est censée accompagner, «le pays de Mongols que nous appelons les Tartares», se transforment en *Tartaria mogalica*[557].

Partant de cette articulation erronée, Ricoldo de Monte Croce, missionnaire dominicain en contact avec les Mongols à Bagdad, «prouve» au XIII^e^ siècle que les Tartares incarnent sans doute le peuple de Gog et Magog, dont ils sont les «descendants»:

> «ipsi [*n.d.l.r.* Tartari] vero dicunt se descendisse de Gog et Magog. Unde ipsi dicuntur Mogoli, quasi corrupto vocabulo Magogoli. Methodius autem dicit quod Alexander conclusit cum filiis captiuitatis ludeorum Gog et Magog, gentem spurcissimam, et multos alios et quod exituri sunt in nouissimis temporibus, et facient maximam stragem hominum. Solucionem relinquo»[558].

Une étymologie «savante» est également proposée par Vincent de Beauvais pour expliquer les divers noms du khan:

> «Son nom *Cuyné* et *Gog* est la même chose en leur langue; *Gog* est son nom propre et *Magog* celui de son frère. Car le Seigneur par son prophète Ezéchiel [*n.d.l.r.* chap. 38 et 39] prédit la venue de *Gog* et *Magog* et nous menace de ruine et désolation par eux. Aussi les Tartares s'appellent d'un nom propre *Mongles* ou *Mongols*. L'esprit de ce *Gog Cham* est tout enflammé pour la ruine des hommes et est comme un four ardent, propre à consumer»[559].

Matthieu Paris est tout aussi clair sur la filiation entre les Tartares et Gog et Magog, expliquant que bien que les Tartares ne parlent pas la «langue hébraïque», ils «font partie de ces peuples enfermés»:

> «Alexandre le Macédonien essaya le premier de les enfermer dans les montagnes escarpées qui avoisinent la mer Caspienne au moyen de constructions cimentées en bitume. Mais voyant que cette entreprise dépassait les forces humaines, il invoqua le

---

[554] Ce terme, *Moal*, a été utilisé par Roger Bacon qui le considère comme le meilleur pour décrire les Tartares, car «leur premier Empereur, à savoir Gingis Can, sortirait du peuple Mooal» et non de celui voisin Tartare: Bergeron, [1735], [1] «Quelques observations…», col. 18.

[555] Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 56.

[556] Bergeron, [1735], [4] «Traité des Tartares…», col. 9-10.

[557] Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 134.

[558] Hallberg, 1907, s.v. «Inclusi», p. 261; Connell, 1973, p. 128; Burnett, 1984, p. 153; Westrem, 1998, p. 67.

[559] Delumeau, 1992, p. 118.

> secours du dieu d'Israël; et les sommets des montagnes s'unirent les uns aux autres, et ce lieu devint inaccessible et impénétrable»[560].

Mais, au temps de l'Antéchrist, mille ans étant écoulés, même si Dieu ne veut pas que ce peuple sorte, «ils sortiront vers la fin du monde pour faire un grand carnage des hommes»[561], en se dispersant aux quatre coins du monde à partir du nord pour annoncer l'arrivée de l'Antéchrist (selon Mandeville ils passeront depuis l'extérieur à la suite d'une bête inconnue par un trou fait dans les montagnes par un renard)[562].

Tous ne répètent que des faits déjà banalisés: le premier à avoir construit cette liaison entre les Tartares-Mongols et Gog et Magog est Julien de Hongrie qui éveille ainsi la conscience anti-mongole en Europe[563]. L'étymologie fabuleuse européenne trouve également des parallèles dans celle des Arabes: en conformité avec l'héritage du Coran, la lexicographie arabe du XI^{e} siècle voit ainsi dans la racine du nom des Turks le verbe *trk* (abandonner), rappelant que ce peuple a été laissé derrière la muraille d'Alexandre enfermant Gog et Magog[564].

Au niveau cartographique le parallèle entre les Tartares et Gog et Magog derrière les montagnes n'apparaît que très tardivement. Sur la carte de Sanudo-Vesconte vers 1321 les *Porte ferre* et *Mons Caspis*, iconographiquement souvent liés à Gog et Magog, figurent entre la mer Noire et la Caspienne, alors que Gog et Magog sont positionnés vers le nord-est, près de l'océan Boréal: une muraille couronnée par leur château, le *castrum Gog et Magog*[565], renferme la légende «*Hic fuerunt inclusi Tartari*» et à côté les textes *planities Mongan in qua fuerunt Tartari,* la *Sera* et l'*India inferior presbiteri Johannis*[566] (**Fig. 6.9-6.13**). Le Prêtre Jean devient dès lors le gardien de ces peuples maudits, les Tartares / Gog et Magog[567], qui viennent compléter la présence des Amazones, auxquelles, selon Mandeville, Gog et Magog payent un tribut[568].

Dans cette même carte qui cite pour la première fois le toponyme du Cathay, *regnum Cathay,* le grand khan mongol est en même temps défini comme *Magnus Canis*, le même titre que l'on trouvera plus tard dans l'Atlas catalan (**Fig. 6.16**), la carte de Bianco (**Fig. 6.17**) et la carte de Gênes de 1457 (**Fig. 6.28-6.29**)[569]. L'erreur, consistant à remplacer le mot *Chan* dans *Magnus Chan* (le titre de grand Khan que Qubilaï prend en 1260, devenant en même temps empereur de Chine[570]) par le mot *Canis* (chien), ne relève, semble-t-il, pas uniquement d'une faute technique ou d'inattention, mais reflète

---

[560] Paris, 1840, p. 101 (traduction d'A. Huillard-Bréholles).

[561] *Ibid.*

[562] Bigalli, 1971, pp. 31-33, 64-69; Tzanaki, 2003, p. 189.

[563] Westrem, 1998, p. 65 (références aux études de Lerner et Guzman).

[564] Anderson, 1932, pp. 14, 29-35; Miquel, 1967-1988, t. II, 1975, p. 233.

[565] Ritter a proposé de l'identifier comme le col de Bamian: Hallberg, 1907, s.v. «Gog et Magog», p. 226.

[566] Anderson, 1932, p. 101; Brincken, 1992, p. 115.

[567] Delumeau, 1992, p. 117; Tardieu, 2003-2004, p. 635.

[568] Hallberg, 1907, s.v. «Amazones», p. 21; Burnett et Gautier Dalché, 1991, p. 162; Friedman et Figg, 2000, pp. 17-18 (s.v. «Amazons», notice par Adam Kosto).

[569] Hallberg, 1907, s.v. «Magnus Canis», pp. 326-327.

[570] Guéret-Laferté, 1994, p. 2.

le concept du Mal globalisé. On rappelle qu'en 1236 les vingt-deux rois enfermés, typiques monstres médiévaux, sont définis comme rois Tartares dans la version du *Roman d'Alexandre* connu comme *Historia de proeliis* J[3] (*supra*). Enfin, Yves (Yvo) de Narbonne surenchérit sur les Mongols à têtes de chiens[571].

En entrant dans le cliché sémantique de Gog et Magog, dont la valeur peut assumer plusieurs identités selon la période historique – des Goths sous Aralic aux Soviétiques sous Brezhnev selon Scott Westrem[572] –, l'image des Mongols reçoit les pires attributs que les Européens ont pu au cours des siècles rassembler pour définir l'étranger: cannibalisme, langage difficile, nomadisme, habitat au nord, différences religieuses, etc.

En échange les Tartares héritent d'un double «avantage»: ils remontent aux sources bibliques et ont reçu le «privilège» d'entretenir un lien solide avec la légende d'Alexandre.

Pour illustrer ce dernier point, on peut citer l'épisode au cours duquel Marco Polo dicte ses mémoires au Pisan Rustichello dans sa prison de Gênes en 1298, disant qu'il a vu les Tartares qui ont été vaincus par Alexandre conformément au *Roman d'Alexandre* dont il a probablement entendu parler sans jamais le lire: la présence de quelques «réminiscences banales» sur Alexandre le Grand, trop maigres et hors des faits historiques ou chronologiques, s'explique, comme l'a noté Michel Mollat, par le fait qu'il est «parti de chez lui à quinze ans, n'emport[ant] qu'un léger bagage de culture»[573]. Cette supposition est d'autant plus juste qu'il faut tenir compte du fait que Marco a grandi comme orphelin de père et de mère et n'a donc pu recevoir aucune «éducation bien savante ni latin ni culture approfondie: le milieu familial le forme tout naturellement à être un marchand»[574]. Paul Pelliot qui n'a identifié aucune version du *Roman* où les Tartares aient été mentionnés dans ce contexte, suppose cependant que même si cette version a existé, l'ethnonyme des Tartares n'a pas dû faire son apparition avant 1240[575] (*supra*).

Marco Polo n'est pas le seul à proposer ce type d'anachronisme: un court dialogue entre Alexandre et Aristote à propos de la menace mongole figure, à côté du rapport de Julien de Hongrie sur les Mongols, dans un manuscrit de textes prophétiques rédigé en juillet 1241 au monastère d'Ottobeuren[576].

L'imagerie d'Alexandre le Grand est l'inspiratrice d'une miniature du *Livre des Merveilles* de Marco Polo réalisé au début du XV[e] siècle pour le duc de Bourgogne Jean Sans-Peur illustrant la bataille des Birmans contre le grand Khan Qubilaï[577], dont le schéma correspond à celui d'une miniature française sur la seconde bataille d'Alexandre contre Porus figurant dans une *Histoire Universelle* de la fin du XIV[e]

---

[571] Burnett, 1984, p. 153.

[572] Westrem, 1998, p. 55.

[573] Mollat, 2005, p. 126. Au contraire, Wittkower (1977 [1957], p. 88) pense que Marco Polo a lu une des versions françaises du *Roman d'Alexandre*.

[574] Polo, 2004 (introduction de R. Kappler), p. 12.

[575] Pelliot, 1959-1973, vol. I, 1959, s.v. «Alexandre (the Great)», p. 27.

[576] Burnett et Gautier Dalché, 1991, pp. 159-160.

[577] Manuscrit de la BNF, codex 2810, f. 33: Polo, 1999, pp. 80-81, 126-127.

siècle, avec cependant des ajouts typiques de l'époque comme, par exemple, un éléphant dont on retrouve le parallèle direct dans la carte de Borgia[578] (**Fig. 4.4-4.6**).

Il est donc certain que cette confusion des couches chronologiques au niveau textuel et iconographique a placé sur un même plan la trame des Anciens et la toponyme de la Tartarie et contribué à renforcer l'image des Tartares sous les traits de Gog et Magog.

c) Les Tartares apparentés aux dix tribus d'Israël et aux Ismaélites

Dans ce contexte de l'unification des ennemis du christianisme latin, les Tartares sont également associés à travers Gog et Magog aux dix tribus perdues d'Israël, elles aussi enfermées par Alexandre pour leur hérésie.

Si Alexandre et les dix tribus perdues d'Israël sont liés dès les V^e^-VII^e^ siècles, la confusion entre Mongols et Juifs remonte à Christian de Stavelot (ou Stablo, vers 865) et commence à être un *topos* dans l'*Historia scholastica* de Peter Comestor (vers 1110-1178), qui fait des Mongols les descendants des tribus juives déportées en Médie par le roi d'Assyrie Shalmaneser; Vincent de Beauvais rapporte la même association[579].

La Médie étant souvent confondue avec l'espace *centre-asiatique*, Ricoldo de Monte Croce écrit au XIII^e^ siècle que sept de ces tribus d'Israël ont été capturées par Tiglath Peleser, roi d'Assur, et placées sur les bords de la rivière Gozan (dont le nom vient de Benjamin de Tudèle?) au-delà des montagnes des Mèdes et des Perses qui sont également les monts Caspiens (*ultra montes Medorum et Persarum*). En les superposant à Gog et Magog, qui sont déjà à l'arrière des montagnes, Ricoldo de Monte Croce se demande, dans le contexte tartarophobe de l'époque, si les Tartares descendent des Juifs, de Gog et Magog ou, simplement, s'ils ont été enfermés avec d'autres peuples en même temps que Gog et Magog et les Juifs. En penchant pour une descendance de Gog et Magog, il trouve également que leur écriture ressemble à celle des Chaldéens (soit arabes, soit hébreux), ce qui laisse entendre qu'un signe d'égalité est possible entre les trois identités[580].

En même temps, les Mongols sont identifiés aux Ismaélites (*de genere Ysmaehelis*) grâce à une autre confusion remontant à Julien de Hongrie qui fait des *Tartari* les fils d'Ishmaël et plus précisément avec les Midianites de l'Ancien Testament, souvent confondus avec les Ismaélites, ce qui ramène à Gog et Magog[581].

Des étymologies fantaisistes viennent, comme toujours, confirmer ces idées. Au XVIII^e^ siècle on trouve encore ce genre de constructions chez Pierre Bergeron qui explique que le nom de Tartar, Tatar ou Totar, vient d'une part du fleuve Tartare, mais que d'autre part, ces noms «en langue Syrienne veu[lent] dire 'délaissés', ou

---

[578] BNF, MS fr. 1386, f. 103v: Wittkower, 1977 [1957], p. 87.

[579] Anderson, 1932, pp. 58-71; Boyle, 1979, pp. 124-125; Westrem, 1998, pp. 65-67; Friedman et Figg, 2000, p. 640 (s.v. «Walsperger, Andreas (fl. env. 1448)», notice par Andrew C. Gow).

[580] Extrait de son texte: Anderson, 1932, p. 67. Voir aussi Hallberg, 1907, s.v. «Inclusi», p. 261; Connell, 1973, p. 128; Boyle, 1979, pp. 125, 126, 134; Burnett, 1984, p. 153; Westrem, 1998, pp. 66-67.

[581] Connell, 1973, pp. 128-13; Burnett et Gautier Dalché, 1991, p. 160; Guéret-Laferté, 1994, pp. 295-296; McGinn, 1998, p. 151.

'abandonnés', suivant l'opinion de ceux qui les veulent faire descendre des dix lignées israélites reléguées en Médie et depuis venues au pays d'Arsareth[582]». Il faudra encore attendre des siècles pour qu'apparaisse une autre étymologie du mot Tatar: celle qui, selon Rockhill, dériverait du mot mongol «porter, conduire, traîner», ce qui équivaut au mot «nomade»[583].

6. Dans le moule des nomades: la généalogie fantaisiste des Tartares, nouveaux venus dans les anciens schémas relatifs aux ennemis maudits

«Le marchand infatigable court jusqu'à l'extrémité des Indes, comment se fait-il que ces Tartares, nombreux comme ils le sont, se soient tenus cachés jusqu'ici?, a demandé Frédéric II dans sa lettre au roi de France. […] Ce sont, dit-on, les Hyrcaniens et les Scythes, répond-il lui-même, qui se plaisent avidement à verser le sang humain»[584].

On voit que le seul élément alors manquant – comment ce peuple est-il apparu? – est très vite introduit dans la mosaïque générale par les chroniqueurs de l'époque qui font répéter à Frédéric II leur habitude de chercher l'origine de tous les événements dans le temps biblique et dans l'Antiquité dont les livres relatent une histoire universelle[585].

Cette généalogie fantaisiste remonte au I^er^ siècle après J.-C., quand Flavius Josèphe associe clairement Gog et Magog aux Scythes (*Antiquités des Juifs* I, 6, 1) et les situe dans la région du Caucase (*Guerres des Juifs* VII, 7, 4)[586]. L'identification à Gog et Magog d'envahisseurs-nomades venus de l'est passe chez saint Jérôme, Orose et Isidore de Séville aux Huns, aux Avars et aux Hongrois. Isidore apparente Magog, fils de Japhet, aux Scythes et aux Goths («*a quo arbitrantur Scythas et Gothos traxisse originem*»: 9.2.27), et considère la *Gothia* comme synonyme de *Scythia* (14.3.31)[587]. Le triangle Scythes-Goths-Magog passe chez Jean de Mandeville aux peuples *Goths et Maghos* enfermés en Scythie, sur le littoral du «sea of Caspye»; Gog et Magog ne sont ici pas mis en parallèle avec les Tartares (Mandeville ignore à l'évidence la liaison traditionnelle entre Gog et Magog et les Tatars), mais avec les dix tribus de Judas, le pire ennemi[588]. Au niveau iconographique, les Goths forment un couple avec le vent *Septentrio* NNE dans la carte d'Ebstorf où ils remplacent Gog et Magog. Au VII^e^ siècle, dans une version syriaque du *Roman d'Alexandre*, les Scythes et les Goths laissent leur place aux Huns qui avaient lancé leurs incursions contre l'Europe au V^e^ siècle, tandis qu'à la même époque l'historien arménien Movsês Dasxurançi désigne Gog et Magog sous le nom des Alains[589], etc.

---

[582] Bergeron, [1735], [4] «Traité des Tartares…», col. 11.

[583] Skelton, Marston et Painter, 1995, pp. 27-28.

[584] Paris, 1840, pp. 160-161 (traduction d'A. Huillard-Bréholles).

[585] Guéret-Laferté, 1994, pp. 289-290.

[586] Boyle, 1979, p. 123; McGin, 1998, p. 56.

[587] Hallberg, 1907, s.v. «Gog et Magog», p. 226; Westrem, 1998, pp. 72-73.

[588] Hallberg, 1907, s.v. «Gog et Magog», p. 226, s.v. «Inclusi», 262; Burnett et Gautier Dalché, 1991, p. 162; Higgins, 1997, pp. 181-182; Tzanaki, 2003, p. 189.

[589] Boyle, 1979, pp. 123-124.

La haute culture encyclopédique médiévale renforce le pont entre les Scythes et autres nomades envahisseurs de l'Europe et Gog et Magog. Dans le *De imagine mundi* Honorius Augustodunensis montre le nom de la Scythie (européenne) comme un dérivé à travers sa forme initiale de Magathia du nom du fils de Japhet Magog[590]. De là il n'y a qu'un pas pour affirmer que grâce aux écrits d'Isidore de Séville les Scythes de plus en plus souvent associés à l'idée de marginalité, de barbarie et de sauvagerie deviennent Gog et Magog, qui, dans cette même série de confusions, se transforment à leur tour en Tartares, Turcs ou Slaves, ces derniers étant souvent tous confondus avec les Sarrasins[591]. Pour compléter cette image générale sur les ennemis du christianisme latin[592], il faudrait ajouter aux nomades et aux musulmans les Juifs qui sont pour Roger Bacon de la même pâte que les Tartares, les Scythes, Gog et Magog, ainsi que pour Andreas Walsperger qui dans sa carte de 1448 donne une exemple de cette enchaînement: *Gog et Magog terra russorum iudeorum conclusorum inter montes caspios* [«Gog et Magog, terre des Juifs rouges, enfermés derrière les montagnes caspiennes»][593] (**Fig. 6.26**).

Au XVIII[e] siècle, comme une cerise sur un gâteau, Pierre Bergeron maintient l'idée que les Scythes descendent de Magog, le second fils de Japhet, et affirme que ces nomades, en occupant d'abord toute l'espace «entre l'océan Glacial et Hyperborée, des monts Riphées, Imave, Caucase, les Metides, la Caspie, la Tane, le Volga, l'Oxus, l'Obi et jusqu'à la mer orientale», sont passés par la suite par le Détroit en Amérique septentrionale et australe où ils ont établi les «grands États du Mexique et du Pérou […] Et de fait, il y a beaucoup de ressemblance en taille, visage, couleur, mœurs et façon de vivre entre ces peuples américains et nos Scythes Tartares, ou nos Chinois mêmes»[594]. On comprend ainsi comment certaines cartes de l'Amérique ont hérité également de Gog et Magog (*infra*).

Conclusion

La bipolarité des Tartares entre le positif et le négatif

Le mythe des Tartares, lié à l'attente de l'Antéchrist et à l'homophonie entre les Tartares et le Tartare ou entre les Mongols et Magog, s'est forgé sous la forme d'une

---

[590] Chekin, 1991, p. 302.

[591] Malte-Brun, 1847, p. 160; Connell, 1973, pp. 119-120, 125; Chekin, 1991, p. 314.

[592] Anderson donne une liste des peuples antiques et médiévaux qui ont été identifiés avec Gog et Magog: Huns, Alains, Khazars, Arabes (descendants d'Ishmael), Turks, Magyars, Parthes, Mongols, les dix tribus d'Israël: Anderson, 1932, pp. 13-14.

[593] Bergeron, [1735], [1] «Quelques observations… «, col. 15; Hallberg, 1907, s.v. «Gog et Magog», p. 228; Destombes, 1964, p. 213; McGin, 1998, p. 157

[594] Bergeron, [1735], [4] «Traité des Tartares…», col. 9-10.

chaîne imaginaire qui a rassemblé les peuples tataro-mongols réels, le peuple mythique de Gog et Magog et toutes ses incarnations, l'enfer chrétien et la fin du monde.

Dès lors, les Tartares apparentés à d'autres nomades sont entrés comme dans un moule dans le schéma antique du monde où les nomades «sauvages et barbares» peuplent le quart des terres connues. En héritant de l'Antiquité cette dichotomie entre une société civilisée et une société barbare, entre l'œcoumène et le monde au-delà[595], entre le chez-soi et l'ailleurs, entre le normal et le bizarre, l'Occident chrétien souligne à son tour l'opposition entre le monde des chrétiens et celui des Infidèles. Toutes les découvertes se font non seulement hors de l'œcoumène, mais également «en pleine infidélité», car la notion de barbarie à l'égard des Tartares, liée à la dichotomie chrétien-païen est présente dans tous les esprits de l'époque, des explorateurs comme Guillaume de Rubrouck ou Plan Carpin aux compilateurs comme Matthieu Paris[596]. La présence de cet adversaire polyvalent est une nécessité: comme dans les *mappaemundi* le voisinage du paradis avec Gog et Magog permet une visualisation théologique de l'histoire humaine, de la création à la fin du monde. L'ennemi «infidèle» caché derrière différents noms communicants est le bienvenu dans le concept du monde de l'époque, car ses mouvements des périphéries vers le centre est le prélude nécessaire pour la communion des saints dans le paradis (on ne peut être admis au paradis sans des épreuves dans la lutte contre le Mal)[597]. Comme leurs prédécesseurs antiques, les érudits du Moyen Âge mettent en place au sujet des Tartares un contenu sémiologique dont les nuances négatives se renforcent selon les mêmes recettes que celles des découvreurs de l'Amérique au même moment (dès 1492)[598] et qui ne vont pas cesser de s'aggraver jusqu'au XX^{e} siècle.

Initialement, les expressions de Tartarie et de Tartares, ainsi que leur image issue directement de la culture livresque, reposent plutôt sur la peur que sur le mépris. Avant l'avènement de l'Europe technicienne de la fin du XVIII^{e} siècle qui la voit confrontée à un monde «sous-développé»[599], la vision portée par l'Europe sur l'Orient est encore relativement libre de sentiment de supériorité. Au XIII^{e} siècle le concept même de l'Europe ne s'est en outre d'ailleurs pas encore cristallisé dans l'esprit des gens (*infra*) à la différence de la notion de monde chrétien, bien établie depuis le IX^{e} siècle[600].

Les connotations de la notion de Tartarie s'expliquent surtout par le contexte historique, dans lequel, entre deux maux (l'invasion mongole ou l'invasion de l'islam), l'Occident cherche l'alliance à court terme la moins dangereuse. Se fondant sur l'illusion qu'il existe un royaume du Prêtre Jean quelque part en Orient, d'où serait originaire la prétendue tolérance religieuse des Mongols, les représentants de la chrétienté sont déchirés entre deux tendances: la peur des Mongols et l'espoir de signer

---

[595] Voir, par exemple, la Sogdiane barbare dans la *Fortune d'Alexandre* de Plutarque.

[596] Crouzet, 1982; Mollat, 2005, p. 207; Richard, 2005, p. 78.

[597] Westrem, 1998, pp. 55-56.

[598] Todorov, 1989a.

[599] Laurens, 1987, pp. 32-34.

[600] Pelliot, 1959-1973, t. II, 1963, s.v. «Europe», p. 652; Phillips, 1988, pp. 32-34. Voir l'analyse sur les réactions des Européens par rapport aux religions orientales: Olschki, 1937, pp. 165-193.

un accord avec eux contre les Musulmans. Les campagnes militaires mongoles de 1218 à 1221 en Iran et dans le Caucase[601], ainsi que les propos de Rubrouck qui signale l'existence chez les Mongols d'un projet offensif menaçant le Proche-Orient[602], renforce ce dernier espoir. Les deux pensées antagonistes sont en tout cas bien présentes dans la lettre que le connétable d'Arménie Smbat, adresse en 1248 à saint Louis:

> «… comment vous dire combien de cités désertes j'ai vues, que les Tartares avaient dévastées et dont personne ne pourrait évaluer l'opulence ou la grandeur? Nous avons vu en effet trois villes [*n.d.l.r.* Merv, Boukhara et Tus selon Jean Richard] dont chacune représentait trois jours de marche, et nous avons vu plus de cent mille amoncellements prodigieux constitués par les os de ceux que les Tartares y avaient fait périr».

Smbat ajoute aussitôt:

> «Et il nous est bien apparu que, si Dieu n'avait amené auprès d'eux les Tartares qui ont ainsi massacré les païens, ceux-ci auraient été en mesure d'envahir et de conquérir toute la terre jusqu'à la mer»[603].

Ce comportement permet d'expliquer le statut ambivalent de l'*Asie centrale* qui ne cesse d'alterner entre un sens positif et un sens négatif non seulement au niveau mythique en correspondance avec le paradis ou l'enfer lié à Gog et Magog, mais aussi au niveau des observations politiques (voir la note positive à l'égard des Tartares qui se glisse dans les discours postérieurs à la destruction en 1258 de la Bagdad du califat 'abbasside) et des impressions des voyageurs qui commencent dès le XIII^{e} siècle à démythifier l'imagerie livresque des Tartares.

---

[601] Sinor, 1977c [1956], p. 39.

[602] Selon J. Richard, le khan Möngke a délégué à son frère Hülägü, gouverneur de l'Iran dès 1256, la tâche de pousser la domination mongole jusqu'à la Méditerranée en établissant le contrôle mongol sur les États musulmans sous le pouvoir des Mamelouks; c'est d'ici qu'est partie l'idée d'une alliance des Francs avec les Mongols, bien que pour Hülägü il fût clair qu'il devait chasser du littoral «les fils de France et d'Angleterre»: Richard, 2005, pp. 10, 13-14, 164.

[603] Richard, 1986, p. 689; Richard, 2005, p. 167.

Partie III

L'*Asie centrale* entre les renseignements des premiers voyageurs européens et le retour de la *Géographie* de Ptolémée

Chapitre 5

Les premiers envoyés européens dans l'Asie la plus lointaine et la transmission des savoirs (XIII^{e}-XVII^{e} siècles)

1. Une «redécouverte» du monde sans concurrence

Largement ignorant de ce qui se passe à l'Est, dont le savoir repose encore sur des fables anciennes, le monde chrétien occidental est poussé par la conquête mongole du début du XIII^{e} siècle à renouveler le savoir concernant l'espace qui a pris le nom de Tartarie et qui intègre des terres connues et inconnues des Anciens. Le goût de la découverte, précurseur de la curiosité de la Renaissance, est quelque chose de totalement neuf pour l'Europe médiévale, surtout en ce qui concerne les pays lointains[604]. La peur des Tartares, puis, dès 1260 l'atténuation de la menace mongole avec l'établissement de la *Pax Tartarica* marquée par sa tolérance religieuse, poussent les voyageurs vers des horizons encore plus éloignés: afin d'établir des relais en direction de la Chine, en dépit des dangers, ils jalonnent un itinéraire terrestre plus court et plus commode que celui, encore inconnu, de la voie maritime. Entre 1245 et 1345 des missionnaires, des marchands et des diplomates issus de l'Europe même et non plus de l'Orient chrétien entrent en contact direct avec les Mongols, s'appropriant ainsi de renseignements importants sur l'*Asie centrale*.

Cette époque est celle où les voyageurs européens commencent à disputer aux musulmans la place d'explorateurs du monde. Même si Marco Polo et ibn Battūta, pratiquement contemporains, sont les individus le plus souvent comparés (pour être arrivés jusqu'en Chine après plusieurs années de voyage, avoir fait enregistrer leur récit de voyage par des tiers, sur des paroles bien postérieures à la fin du voyage, et avoir été confrontés à la méfiance de leurs contemporains pour leurs propos qui ont été plutôt considérés comme des contes[605]), la différence entre les deux est fondamentale, surtout pour la réception des récits. Selon H. Touati, Marco Polo – et, on peut ajouter, toute la génération de voyageurs qui l'ont précédé et suivi – représente une puissance montante,

---

[604] Richard (2005, p. 17) indique qu'un pèlerin anglais parvenu jusqu'au tombeau de saint Thomas vers 884, n'a pas raconté de «merveilles» à propos des Indes.

[605] Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 418-430.

l'Europe exploratrice et conquérante qui commençant à s'intéresser aux autres écoute et transmet les connaissances, même si cela ne se passe pas toujours de manière linéaire. Ibn Battūta symbolise en revanche le monde d'un islam morcelé qui se replie sur lui-même et n'a plus d'intérêt dans la lecture des récits des voyageurs qui tombent dans l'oubli. «Quand l'un est dans la préfiguration, l'autre est dans la répétition. Quand l'un inaugure le 'commencement' du voyage, l'autre signe sa 'fin'»[606]. Dès lors, l'Europe ne discute du droit de «découvrir le monde» qu'avec la Chine et la Russie.

Les plus célèbres voyageurs, pour n'en citer que quelques-uns[607], sont des disciples de saint François d'Assise: Jean de Plan Carpin (env. 1180-1252), premier envoyé du pape Innocent IV (pape en 1243-1254), parvenu en 1245-1247 à la cour des Mongols de Karakoroum (**Fig. 5.2**), et Guillaume de Rubrouck (1210-1270), parti en 1253-1255 comme simple missionnaire, sans le statut d'ambassadeur de saint Louis[608] (**Fig. 5.1**).

D'autres itinéraires sont élaborés au Concile de Lyon en 1245 dans le cadre du programme du *remedium contra Tartaros*. Dans une même vague d'envoyés du pape, Sémion Rabban-ata, Ascelin de Crémone, André de Longjumeau (env. 1200-env. 1270)[609] et Laurent du Portugal[610] prennent la route de l'Asie entre 1247 et 1250, afin d'aller remettre deux lettres au roi des Mongols, sans pouvoir toutefois dépasser le Proche-Orient.

La route vers la Tartarie et le Catay est ensuite reprise par les commerçants de la famille vénitienne des Polo, dont Marco (1254-1324) est devenu la figure la plus célèbre par le récit qu'il ramène de son voyage de 1260 à 1295 et qui constitue alors un maillon important pour une nouvelle image de la terre, marquée par la prise de conscience de l'immensité et de la diversité du monde[611] (**Fig. 5.3-5.5**).

Lors de son retour dans les années 1320–début 1330 de ses aventures à Pékin et à Lhassa qu'il a été le premier Européen à visiter, Odoric de Pordenone passe vraisemblablement par le Badakhshan et le Khorasan.

À la même époque, un premier évêché est fondé à Samarkand où le missionnaire dominicain Thomas de Mancasole (Mancarolo) est nommé évêque en 1329. Un autre est fondé à Almaligh dans la vallée de l'Ili sous la direction de l'évêque Richard de Bourgogne que le pape Benoît XII a nommé en 1338[612]. Peu après, Jean de Marignolli,

---

[606] Touati, 2000, p. 308.

[607] La littérature sur les voyages des Européens en Asie au Moyen Âge est très ample; on peut, entre autres, citer Yule, 1921; Jalabert, 1925; Olschki, 1957; Olschki, 1960; Rachewilz, 1971; Sinor, 1977c [1956]; Roux, 1985; Jan, 1992; Guéret-Laferté, 1994; Mollat, 2005; Richard, 2005, etc.

[608] Plan Carpin, 1965; Rubrouck, 1992, p. 23; Mollat, 2005, pp. 17-22.

[609] Friedman et Figg, 2000, pp. 20-22 (s.v. «Andrew of Longjumeau (vers 1200-1270)», notice par Gregory G. Guzman).

[610] Richard, 2005, pp. 64-66.

[611] Yule, 1921; Cordier, 1920; Polo, 1999; Polo, 2004.

[612] Avec Richard de Bourgogne sont venus le franciscain espagnol Pascal de Vittoria, François d'Alexandrie, Raymond Ruffi (ou de Provence), les deux frères laïques Pierre Martel de Narbonne et Laurent d'Alexandrie (ou d'Ancône). Sur Almaligh: Hallberg, 1907, s.v. «Almalech», pp. 17-19; Yule, 1913-1916, vol. I, 1914, pp. 161-164; Friedman et Figg, 2000, pp. 15-16 (s.v. «Almaligh», notice par Charles W. Connell). On peut signaler en outre qu'un couvent de «frères arméniens» figure dans l'*Atlas Catalan* sur les bords du lac Issyk-kul: V.V. Bartol'd, 1977a [1911], p. 278.

franciscain d'un monastère de Florence (env. 1290-après 1362), est envoyé par le même pape à Pékin pour remplacer Jean de Monte Corvino (1247-1328), mais, avant de parvenir à destination, il séjourne en 1342 à Almaligh dans la vallée de l'Ili où il renforce la communauté chrétienne après les massacres au cours desquels, en 1339, cette dernière a été martyrisée par les musulmans.

Peu après, les échanges entre la Tatarie et l'Europe entrent dans une phase de déclin provoquée par la conjonction de multiples facteurs dont les plus destructeurs sont représentés en 1340 par la propagation de la peste noire en Occident, la consolidation du pouvoir ottoman qui rend difficiles les contacts directs, la chute de la dynastie mongole Yuan (1279-1368) et la fragmentation de l'empire mongol, et, enfin, la fermeture de la Chine sous la dynastie Ming (1368-1644).

Malgré la prise de conscience de la victoire définitive de l'islam en *Asie centrale*, les contacts reprennent au début du XV^e^ siècle au moment où Tamerlan achève la construction de son empire éphémère qui, à l'exception de la Chine, couvre à peu près tout l'Orient. En profitant de conditions de voyage relativement favorables, l'ambassadeur d'Henri III de Castille, Ruy González de Clavijo (?-1412), parvient en 1404 à la cour de Tamerlan[613]. Moins privilégié puisqu'il est capturé par Bajazet I^er^ (r. 1389-1403) puis par Tamerlan, le Bavarois Johann Schiltberger (1380/1381-1430) est contraint de séjourner en Asie de 1402 à 1427[614]. Un siècle plus tard, enfin, l'Anglais Anthony Jenkinson (1530-1611) des *Merchants of London of the Moscovy Company* parvient en Tartarie en 1557-1559 tout juste avant l'époque où la région se referme sur elle-même[615].

Malgré ces contacts, l'*Asie centrale* n'est qu'une périphérie éloignée. Dès que le centre d'intérêt se déplace de la Chine mongole, le *Chatay*, but principal des Polo et d'Odoric, en direction de l'Inde, vers *Cipangu* (le Japon) et le sud-est asiatique[616], les régions qui ont d'abord été vues par le biais de l'exotisme symbolique de l'Asie, comme l'*Asie centrale* antichambre de la Tartarie avec laquelle elle partage une même aire politique et culturelle, se transforment en un espace de transit qui suppose encore plus de jours, voire de mois, de voyage fatigant.

2. Attentes et réalité des premières rencontres

Lorsqu'à partir de la Volga ils quittent les territoires connus et fréquemment parcourus par les marchands occidentaux, les explorateurs se lancent dans une véritable aventure. Mais aller loin ne signifie pas partir sans rien: aucun voyageur ne peut s'engager sur la route sans bagage: les savoirs, les images, les attentes et bien sûr des cartes, même si, à première vue, les cartes médiévales, plutôt objets d'art, sont loin d'être des images objectives et ne montrent que la vision du monde idéalisée / idéologisée par les chrétiens. C'est donc surtout avec des opinions, issues de

[613] Clavijo, 1990.

[614] Schiltberger, 1879; Bibliographie: Gorshenina, 2003, pp. 144-145.

[615] Alenicyn, 1879; Morgan et Coote, 1886.

[616] Bracciolini (introduction de M. Guéret-Laferté), 2003, p. 36.

leurs lectures, que les voyageurs abordent l'inconnu. Selon Patrick Gautier Dalché, les médiévaux accordent une grande confiance à ces cartes présentes dans la pratique scolastique depuis le IX^e^ siècle. Au XIII^e^ siècle la nécessité de consulter des cartes est constamment réaffirmée par Roger Bacon qui dit que la «*figura*» aide la perception de la réalité[617]. Bons connaisseurs de la Bible, les voyageurs européens de la première génération sont à des niveaux divers liés à la cause papale et confrontés dans leur voyage et sur leur retour à une image de la Tartarie qui s'est déjà forgée en Europe dans le moindre détail à travers les textes et dans les cartes. Dans la liste d'attente des découvertes figurent, sans doute, l'espace de l'Asie du nord-est encerclé par les montagnes, les quatre fleuves du paradis qui coulent quelque part en Orient, le royaume du Prêtre Jean dans les Indes – un des mythes moteurs de la découverte[618] –, Gog et Magog, les tribus perdues d'Israël punies pour avoir adoré le veau d'or, la figure omniprésente d'Alexandre le Grand et des monstres. Les images emportées dans leur bagage intellectuel depuis l'Europe sont si présentes que les voyageurs doublent souvent leurs propres observations au moyen de «merveilles», entendues à propos de «peuplades» réelles et imaginaires (**Fig. 3.48**, **5.9-5.14**).

D'un autre côté, les premiers voyageurs ne partent jamais comme des explorateurs désintéressés: partie prenante de la lutte contre les «infidèles», l'esprit bien ciblé, en chacun d'eux se cache un conquistador qui s'approche de l'Autre en Asie dans le but lointain de le conquérir[619]. Dans ce sens, la perception des cartes par les Européens du Moyen Âge, vues, selon Gautier Dalché, comme un objet privilégié d'investigation et d'action sur le monde, ouvre à l'Occident l'une des conditions intellectuelles de son expansion[620].

Avant tout, comme le dictent les connaissances emportées de l'Europe, la Tartarie est fondamentalement différente de l'Europe:

> «Trois jours après avoir quitté Soldaïa[621] – rapporte Guillaume de Rubrouck –, nous rencontrâmes les Tartares. Lorsque j'entrai parmi eux, il me sembla véritablement que j'entrai en un autre monde!»[622].

C'est très visiblement à ce moment que Rubrouck passe la frontière de la Tartarie: même si rien ne la matérialise sur le terrain, on la voit à travers le «choc de la rencontre»[623] qui exprime comme une constante les différences radicales entre le milieu d'origine et le nouveau milieu.

Après cela, comme l'écrit Michel Mollat, il doit s'ensuivre une application des «vus» sur «l'échelle des valeurs auxquelles [le voyageur] est accoutumé, et déjà la

---

[617] Gautier Dalché, 1988, pp. 124-127.

[618] Expression de Michel Mollat, 2005, p. 118.

[619] Campbell, 1988, p. 4.

[620] Gautier Dalché, 1988, pp. 124-127.

[621] Soldaia est actuellement la ville portuaire de Sudak en Crimée: Hallberg, 1907, s.v. «Soldaia», p. 482; Polo, 2004 (notes de R. Kappler), p. 233. A.D. von den Brincken (1973, p. 148) propose de voir l'ancienne Sogdiane sous ce terme *Soldaia*.

[622] Rubrouck, 1957, pp. 91, 103.

[623] Guéret-Laferté, 1994, pp. 68-69.

formulation d'un jugement favorable ou défavorable»[624] qui engage la subjectivité personnelle du voyageur-narrateur, conditionnée par ses propres habitudes et ses connaissances, et la subjectivité issue de son héritage culturel de caractère non individuel. Le principe d'évaluation des «choses vues» est celui d'un miroir: «reconnaître l'autre, c'est le rattacher au connu et donc travestir son altérité»[625]. Tout est alors confronté aux mœurs de l'Europe chrétienne, érigées en norme universelle: sur le terrain comparatif et concurrentiel les «nous» sont vus toujours comme les «meilleurs». Ce procédé fortement ethnocentrique aboutit à une description reposant sur la négation, puisque la différence se manifeste sur le mode de l'absence. Rubrouck, toujours hésitant, méfiant, et glissant dans ses jugements individuels du négatif au positif, estime avec une pointe de mépris et sans tenir compte du fait qu'il a affaire à un empire nomade qui suppose d'autres valeurs, que la capitale mongole Karakoroum

> «hormis le palais du Chan, […] ne vaut pas le bourg de Saint-Denis et que le monastère de Saint-Denis vaut dix fois plus que ce palais»[626].

Même si à la place des négations les voyageurs cherchent à évoquer les «similitudes», le résultat n'est pas toujours à la hauteur: lorsqu'il cherche à décrire l'*unicorne* ou le rhinocéros Marco Polo choisit des parallèles avec le buffle, l'éléphant et le sanglier au point d'obtenir une image grotesque, lointaine du réel, que l'on voit plutôt comme la prolongation directe des créatures fantastiques[627]. En même temps, en se bornant à ne mentionner que les réalités étrangères à son univers habituel, le discours des voyageurs devient exotique.

Superposé aux préjugés sur la parenté des Tartares avec Gog et Magog, ce discours par négations comme celui qu'a dressé Simon de Saint-Quentin donne un portrait des Mongols qui n'est en rien flatteur. Rien n'y est apprécié. Au niveau de l'apparence physique les Tartares sont «très laids» (voir l'image beaucoup plus tardive de Timkovskij qui prouve la vivacité des préjugés: **fig. 10.3**); à propos de leur allure, comme ils sont toujours à cheval et que leurs jambes sont très courtes, «leur démarche est désordonnée, et ils ne sauraient pas aller longtemps à pied»; leur langue est critiquée car ils «parlent du fond d'une gorge rageuse et horrible; quand ils chantent, ils mugissent comme des taureaux ou hurlent comme des loups». Tout ce qui vient de la vie nomade et que les Tartares pratiquent est aussi rejeté:

> «ils vivent toujours dans des tentes et non dans des villages ou dans des villes», «ils mangent très salement; ils n'ont pas de pain et ne s'en préoccupent pas; ils ne se servent ni de nappes ni de serviettes et ils mangent sans s'être lavé les mains», «En buvant, ce qu'ils font de façon très laide, ils hochent la tête et ils lancent leur boisson dans la gorge comme le font les chevaux […] ils dévorent même la chair humaine, rôtie au feu et bouillie… Ils mangent même les poux, la femme les prenant sur la tête de son mari…»[628].

---

[624] Mollat, 2005, p. 10.

[625] Guéret-Laferté, 1994, pp. 71, 147-148, 159-160.

[626] Rubrouck, 1985, p. 200.

[627] Campbell, 1988, p. 3; Guéret-Laferté, 1994, p. 239.

[628] Richard, 2005, pp. 78, 86-88, 94.

De plus, regardant la Tartarie à travers des mythes européens en circulation, Plan Carpin «croit reconnaître en Asie les peuples de Gog et Magog, les cynocéphales du Grand Nord, ainsi que les souvenirs d'Alexandre»[629].

La rupture totale des références de base entre le monde des «découvreurs» et celui des «découverts» est très visible dans le récit d'Ascelin, envoyé en 1247 en Perse chez le khan mongol Baiju avec Simon de Saint-Quentin et d'autres moines[630]. Lors de l'audience chez le «prince et Chef Bajothnoy [Baiju], lequel étant assis en sa tente dorée avec ses Barons, tous vêtus d'or et de soie», Ascelin annonce qu'il est envoyé par le pape, «le plus grand de tous les hommes», ce qui indigne les Persans, d'autant plus qu'il n'a pas apporté de cadeaux. Lorsque le khan lui demande s'il sait «que le Cham [est] Fils de Dieu, et que les noms de Bajothnoy et Bathy [sont] célèbres et renommés par toute la terre», Ascelin multiplie les sentiments de gène en répondant que le pape n'a jamais entendu parler d'eux, mais plutôt d'une «nation étrangère et barbare, appelée Tartares, sortie des extrémités de l'Orient, et qui avait subjugué plusieurs pays, et faisait de grands ravages partout, sans pardonner à personne»[631]. N'ayant pas reçu l'ordre d'aller plus loin, Ascelin envoie par l'intermédiaire des Tartares au grand khan le message du pape d'abord traduit en persan, puis en langue tartare par les soins du père Guichard de Crémone qui avait vécu sept ans parmi les Tartares dans la ville Triphel[632]. Il doit rester sur place du 4 mai au 25 juillet à attendre la réponse, dans un pays où les «gens ne connaissent pas le vin» et où, les frères sont traités comme des prisonniers[633].

Les conditions de voyage et la situation politique peuvent également participer à la construction de l'image dans un sens ou dans l'autre. Pour Plan Carpin et Rubrouck qui ont peur d'être retenus en prison, cet espace de «nations barbares» commençant à Kiev et où les ruines témoignent du passage des Mongols en décembre 1240, est marqué par la méfiance et la «rigueur oppressive» de la *Pax Tartarica* (entre 1246 et 1300 sous Ögödeï, Möngke, Qubilaï, Hülägü) qui par rapport à l'Europe a de quoi décourager les initiatives[634]. La nature et les conditions de vie participent à la construction de l'image dure du pays. Couvert de déserts, le pays est pour Plan Carpin «pauvre au-delà de toute expression», et Rubrouck précise: «Trente journées d'étendue, sans forêt, ni montagne, ni rocher, sans voir une âme vivante, ne voyant que le ciel et la terre»[635].

Anthony Jenkinson, qui visite la région en 1557-1559 après la fin des grands empires des Mongols et des Timurides et le déplacement des voies commerciales, constate au bout d'un voyage extrêmement pénible que cette région est une partie du monde trop peu sûre «que les voyageurs doivent éviter». Il écrit que pendant tout le temps qu'il a passé à Boukhara il n'a vu aucune caravane de Chine en raison d'une guerre sur toute la

---

[629] Mollat, 2005, p. 125.

[630] Guzman, 1971, pp. 236-247.

[631] Bergeron, [1735], [6] «Voyages […par] Plan Carpin, […] Ascelin…», col. 71-80.

[632] *Ibid.*, col. 68-69.

[633] *Ibid.*, col. 71-80; Guéret-Laferté, 1994, p. 42; Friedman et Figg, 2000, p. 562 (s.v. «Simon of Saint-Quentin (fl. 1240s)», notice par Gregory G. Guzman).

[634] Mollat, 2005, pp. 19, 173.

[635] *Ibid.*, p. 147.

route entre Boukhara et la Chine: les villes qui se trouvent sur cette route, comme Tashkent et Kashgar [*Caskar*], les plus puissantes, sont en combat permanent contre les nomades des steppes barbares avoisinantes comme les Kazakhs [*Cassaks*] musulmans pour la première, ou les *Kings*, païens et idolâtres, pour la seconde:

> «There is yerely great resort of Marchants to this Citie of Boghar, which travaile in great Caravans from the countries thereabout adjoining, as India, Persia, Balgh, Russia, with divers others, and in times past from Cathay, when there was passage: but these marchants are so beggerly and poore, and bring so little quantitie of wares, lying two or 3 yeere to sell the same, that there is no hope of any good trade there to be had worthy the following. […] These 2 barbarous nations [*n.d.l.r.* Cassaks et Kings] are of great force living in the fields without house or town, & have almost subdued the foresaid cities, & so stopped up the way, that it is impossible for any Caravan to passe unspoiled: so that 3 yeres before our being there, no Caravan had gone, or used trade betwixt the contries of Cathay and Boghar, and when the way is cleare, it is 9 monethes journey»[636].

Pour un futur commerce britannique avec la Chine il propose de privilégier une route plus au nord, par la Russie, afin d'éviter les dangers mortels de cette Tartarie[637].

En revanche, la vision de la Tartarie que donne Marco Polo est très tolérante. Perçu par Giovanni Battista Ramusio comme quelqu'un qui ressemble «à un Tartare, par son costume, son langage et ses traits»[638] (**Fig. 5.5**), il a bénéficié de l'apogée de l'empire, quand les Grands Mongols sont en mesure de garantir aux voyageurs des déplacements sécurisés et que leur gigantesque empire n'a aucune connotation négative. Marco Polo, émerveillé par la grandeur, l'abondance, la beauté, la profusion de l'Asie, privilégie toujours des informations positives[639], un message qui passe dans les illustrations du *Livre des Merveilles* créé au début du XV^e^ siècle pour le duc de Bourgogne Jean Sans-Peur[640], dans lesquelles le grand khan se présente comme un personnage très digne, richement habillé et sage (**Fig. 5.6**). La même appréciation ressort chez Ibn Battūta qui jure que la route vers le Cathay à travers les terres mongoles est la plus sûre du monde[641]. Cette vision est ensuite reproduite par les compilateurs du XIV^e^ siècle Pegolotti et Mandeville, qui tentent de réunir toute l'information disponible.

La compilation de Mandeville, qui résume une tradition volumineuse, constitue un exemple de synthèse entre les «choses vues» des voyageurs et le «lu», dont il est inutile de dénigrer la valeur sur la base du fait que le récit a été construit à l'aide d'autres textes. D'une part, les Tartares s'y présentent comme les descendants de Cham, le fils de Noé, à partir, probablement, d'une confusion entre le Cham biblique et *Chaam / Chan*, la transcription latine de *Qaghan*, le titre mongol désignant

---

[636] «The voyage of Master Anthony Jenkinson, made from the citie of Mosco in Russia, to the citie of Boghar in Bactria, in the yeere 1558: written by himselfe to the Merchants of London of the Moscovie companie», *in* Hakluyt, 1926 [1589], vol. 1, pp. 458-459; Akhmedov, 1985, pp. 199-200.

[637] Willan, 1956, pp. 56-57, 153. Pour la carte (*infra*) voir Nebenzahl, 2004, pl. 5.1. Pour une des reconstitutions de son itinéraire voir Alenicyn, 1879.

[638] Olschki, 1957, p. 115; Mollat, 2005, p. 30

[639] Guéret-Laferté, 1994, p. 159; Polo, 2004 (introduction de R. Kappler), p. 13.

[640] Manuscrit de la BNF codex 2810: Polo, 1999.

[641] Hodgen, 1971, p. 89.

l'empereur[642]. D'autre part, en remontant plus haut dans le temps, à *Chus / Cush* et à Nimrod le Géant, le premier roi du monde qui aurait commencé à construire la tour de Babylone, Mandeville explique que «les gens de l'enfer [sont] souvent venus pour coucher avec les femmes de cette race», donnant naissance à des monstres et à des peuples défigurés qui se sont répandus partout en Inde et en Asie[643]. Malgré ce voisinage ou ces précurseurs, le portrait du Grand khan avec sa cour que Mandeville dessine sur l'île de Cathay (*sic*) est positif et permet de reconnaître, à côté des observations favorables apportées par les voyageurs, l'ancien mythe d'une coopération possible entre les chrétiens et les Mongols et le rêve d'un monde chrétien universel (puisque la terre du Prêtre Jean fait partie de l'empire mongol)[644].

Parallèlement une autre facette de la Tartarie se dégage[645], celle du pays de l'or, des diamants et des pierres précieuses où habite le Bon Sauvage (un terme inventé plus tard à l'occasion de la découverte de l'Amérique, *infra*), qui va vite occuper la place libérée par les monstres (bien qu'il soit lui-même issu du groupe des monstres de la littérature du *Roman d'Alexandre*) doté de hautes qualités morales comme les Brahmanes, les Amazones ou le roi d'Éthiopie Caspar. Chez tous les voyageurs des XIII^{e} au XV^{e} siècles figurent les descriptions de peuples situés par eux «au niveau zéro de la culture», comme ceux du Pamir, du nord du Karakoroum, les Turkomans ou les Kurdes, qui rappellent aux Européens l'âge d'or de l'humanité empreint de simplicité naturelle. Cette idéalisation qui remonte aux Anciens, entre autres à Ctésias, sculpte vite un personnage romantique. Premier à mettre en évidence cet aspect de la Tartarie, Mandeville donne naissance à toute une série de chansons de geste du XIV^{e}-XVI^{e} siècles dans le style du *Roland amoureux* où les Tartares sont présentés comme des créatures bizarres qui mangent tout ce qui bouge, mais en même temps, nobles, romantiques et exotiques.

Ce mélange entre le «vu», le «lu» et l'«entendu» fait partie des traits essentiels des *relazioni*, un genre littéraire qui s'est formé à Venise spécialement à cette fin et qui n'obéit plus au modèle mythique des pèlerinages de l'époque médiévale, mais plutôt aux règles de la chronique «avec laquelle il a en commun un souci de véracité et de témoignage»[646]. Nos voyageurs vont contribuer à constituer ce genre qui se propagera dans toute l'Europe et occupera une place particulière à Venise même, qui a dès le X^{e} siècle commencé à dominer le commerce au Levant et qui en 1333 a signé avec le khan ouzbek un traité pour établir à Azov un comptoir permanent qui permette à ses marchandises de parcourir le Don, puis la Volga pour faire transiter ses caravanes par Astrakhan vers Pékin[647].

---

[642] Burnett et Gautier Dalché, 1991, pp. 160-161.

[643] Higgins, 1997, p. 162.

[644] *Ibid.*, pp. 165-168; Tzanaki, 2003, pp. 85, 95, 98-99.

[645] Friedman, 1981, pp. 164-177; Guéret-Laferté, 1994, pp. 266-267; Tzanaki, 2003, pp. 169-170.

[646] Sur la *relazione* typique qui se constitue comme genre vers le dernier quart du XV^{e} siècle pour raconter un voyage qui livre toutes sortes d'informations sur la géographie, les mœurs, les forces militaires, l'administration, les richesses et l'économie d'un pays: Wolfzettel, 1996, pp. 22-23; Poe, 2000, p. 15 (avec des références aux études de Donald E. Queller).

[647] Bagrow, 1956, p. 5; Fedchina, 1967, p. 19; Nebenzahl, 2004, p. 7.

3. Le renouveau des nomenclatures topographiques apportées par les premiers voyageurs face à la surdité de la cartographie européenne

Les voyages chez les Tartares qui entraînent l'insertion de l'inconnu dans le connu, entraînent une démythification – quoique très difficile – du «péril tartare». La description traditionnelle des êtres étranges comme les Amazones, les hommes à têtes de chiens (cynocéphales), des unicornes, tous familiers aux Européens (*supra*), est bien acceptée du public, mais les nouvelles données peuvent parfois ne pas être en un premier temps comprises des contemporains. Malgré le fait que les voyageurs partagent beaucoup plus de points communs avec leurs propres compatriotes qu'avec les gens qu'ils rencontrent dans leurs pérégrinations, le choc culturel est tel que les récits des premiers voyageurs sont souvent pris pour des fables[648]. La réaction de méfiance découle surtout des appréciations mêmes des explorateurs ou de leur propre choc face aux nouveautés. Faire entrer ces nouveautés dans les «normes» n'est plus la tâche des voyageurs, mais du public qui «ajuste» sur soi le monde raconté par les exploiteurs, ajoutant par soif d'exotisme ou par habitude toutes sortes de détails sur les monstres de l'Asie. Par exemple, lorsque Marco Polo mentionne, sans précisions, l'existence de races sauvages en Sibérie, «…à la plaine de Bargu [région du lac Baïkal]. Ses habitants, les Mescripts, sont particulièrement sauvages et vivent de bétail. Ils suivent les coutumes des Tartares et sont sujets du Grand Khan»[649], ses paroles sont réinterprétées conformément au goût du public. Aussi, au XV^{e} siècle le peintre qui décorera le manuscrit du *Livre des merveilles* pour le duc de Bourgogne Jean Sans-Peur, dessinera en pleine Sibérie un homme monstrueux sans tête, un homme à pied unique (*sciapode*) et un cyclope (*Monocoli*)[650] (**Fig. 3.48**), alors que dans le texte Marco Polo dénonce les monstres attendus et familiers de l'Orient lointain, comme la Salamandre, la Licorne, les petits-hommes qui ressemblent à des singes épilés, etc[651]. En outre, comme l'a noté à juste titre Patrick Gautier Dalché, pour les voyageurs de l'époque l'antagonisme «conceptions mythiques» et «réalité» n'existe pas; «la conscience moderne ne disqualifiait pas, alors, la valeur de ce qui est ancien»[652].

De toute manière, le retour des voyageurs avec leurs nouveautés ne trouble pas l'«équilibre originel»[653]. La géographie et la cartographie européenne restent imperméables aux nouvelles informations et «l'image traditionnelle du Monde ne se prêtait guère à accueillir tant d'espace nouveau et moins encore à renoncer à un univers de mythes»[654]. Venus de l'«autre monde», comme l'a dit Rubrouck, les toponymes utilisés par les explorateurs résonnent à l'oreille de manière étrange. Et même si on les trouve dans leurs récits, notamment dans ceux de Plan Carpin, de Rubrouck ou de

---

[648] Sur les réceptions trop prudentes des récits de Marco Polo: Wittkower, 1977 [1957], p. 76.

[649] Polo, 1999, pp. 73-75.

[650] Manuscrit de la BNF, codex 2810: Polo, 1999.

[651] Polo, 2004 (introduction de R. Kappler), p. 13.

[652] Gautier Dalché, 1998, p. 44.

[653] Mollat, 2005, p. 10.

[654] Polo, 2004 (introduction de R. Kappler), p. 27.

Marco Polo (**Fig. 5.4**), les termes géographiques locaux, venus de termes turks comme *Bocara*[655], *Turcomania*[656], *Badashan*[657], Vocan[658], *Pamier*[659] et *Balor / Belor*[660], *Tebet*[661], *Ornas / Organa* (Urgench)[662], etc., tardent à entrer dans les cartes – qu'ils auraient pu contribuer à rendre plus compréhensibles – et à s'imposer dans le vocabulaire commun. Il en va de même pour le toponyme du *Khorassan* que les prisonniers européens qui ont connu l'esclavage à l'époque de la première croisade et ont eu la chance de revenir chez eux ont pourtant bien rapporté[663], ainsi que pour les noms des peuples conquis par les Mongols: dans l'usage cartographique ne peuvent en effet entrer que quelques-uns seulement des quarante-trois peuples, énumérés par Plan Carpin[664] et dont la liste comprend les *Kitai*, *Nymani*, *Solangi*, *Karakitai*, *Comana*[665], *Tumat*[666], *Voyrat*, *Karaniti*, *Huyur*, *Sumoal*, *Merkuti*, *Mercriti*, *Sarihuiur*, *Bascart*, *Kergis (Cherkis*[667]*)*, *Cosmir*, *Sarraceni*, *Bisermini*, *Turcomani (Terkemen*[668]*)*, *Bileri*, *Korola*, *Tomiti*, *Buritabet*, *Parossiti*, *Alani*, *Georgiani*, *Nestoriani* (ici présentés comme tribu, les Nestoriens représentants du courant religeux ont été répandus sur une grande

---

[655] Nicolò et Matteo Polo ont visité cette ville de *Bocara,* «la plus belle de la Perse» selon Marco: Yule, 1921, vol. 1, pp. 9-10 (texte de Marco Polo). Voir également: Hallberg, 1907, s.v. «Bocara», pp. 79-80; Pelliot, 1959-1973, t. I, 1959, s.v. «Bucara», pp. 108-109.

[656] Yule, 1921, vol. 1, pp. 9-10 (texte de Marco Polo). D'après Paul Pelliot le nom *Turcomanie* est connu dès le X^e^ siècle chez Maqdisi et utilisé par rapport aux territoires de Karluk et des Ogyz, puis au XII^e^ siècle pour désigner les terres gouvernées par la dynastie des Karakhanides dans la région de l'Ili, puis chez Plan Carpin et Rubrouck sans trop de précisions de localisation. En revanche, Marco Polo l'utilise pour désigner sa Turcomanie dans l'Anatolie: Pelliot, 1959-1973, t. II, 1963, s.v. «Turcomanie», p. 864.

[657] *Badascian, Balacian, Balakhshan, Balaxcen, Balaxia, Baldassia*: Yule, 1921, vol. 1, pp. 157-160 (texte de Marco Polo). Pour une analyse détaillée de ce toponyme et de ses différentes formes orthographiques, ainsi que l'histoire de son apparition sur les cartes voir Pelliot, 1959-1973, t. I, 1959, s.v. «Badascian», pp. 63-65.

[658] Wakhan d'aujourd'hui: Hallberg, 1907, s.v. «Vocan», p. 556.

[659] Hallberg, 1907, s.v. «Pamier», p. 390.

[660] Sur ce toponyme dont l'histoire, selon Henry Yule, remonte au voyage de Xuanzang au VII^e^ siècle, voir Yule, 1921, vol. 1, pp. 171-172, 178-179 (texte de Marco Polo). Dans la synthèse, au XIX^e^ siècle, de Conrad Malte-Brun sur la géographie moderne, le Balor est l'Imaüs des Anciens: Malte-Brun, 1847, p. 160. Les recherches de Paul Pelliot montrent aussi que dans les sources médiévales et contemporaines ce terme désigne soit les régions au sud du Badakhshan, le sud-ouest de Yarkand, l'ouest de Balti, le nord et le nord-ouest du Kashmir, ainsi que les vallées de Chitral, Yassin et Gilgit (Mirza Haidar), soit Balti (Cunningham): Pelliot, 1959-1973, t. I, 1959, s.v. «Belor», pp. 91-92.

[661] Hallberg, 1907, s.v. «Tebec», pp. 526-527; Yule, 1921, vol. 2, pp. 42-45.

[662] Cette identification, issue de rapprochements entre *Ornas, Oznac, Osna, Orpar* de Plan Carpin, *Organa* de Rubrouck, *Ornam* ou *Ornarum* de Benoît de Pologne, *Urganch* de Juvaini, *Urunggechi* en Mongol, et leur formes similaires *Tornax, Ornacia, Ernac, Ornachi, Ornach*, voir Skelton, Marston et Painter, 1995, pp. 102-104 (par George D. Painter); Guéret-Laferté, 1998, p. 90.

[663] Richard, 2005, p. 19.

[664] Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 105.

[665] Avec les variantes *Kanana* ou *Coluna*, ce nom mentionné dans le contexte des conquêtes de Gengis-khan sur les Ouïghours peut être localisé aux limites du Kashgar: Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 105.

[666] Kumuks du Dagestan: Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 105.

[667] Cette forme pour les Kirghizes vient de Rubrouck: Guéret-Laferté, 1998, p. 90.

[668] Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 72.

partie de l'Asie), *Cassi* (ou *Jacobitae*[669], traités de la même façon que les Nestoriens), *Armeni*, *Kangit*, *Comani*, *Brutachi*[670], *Mordui*, *Torci*[671], *Gazari*, *Samogedi*, *Perses*, *Tarci*[672], *Ethiopia*, *Circassi*, *Rutheni*[673], *Baldach*, *Sarti*[674].

C'est dans cet apport d'une nouvelle nomenclature accompagnée de descriptions, que prennent place les véritables découvertes de l'*Asie centrale*, mais le fait n'intéresse personne: on «découvre» facilement tout ce qui a déjà été dit et ce que l'on s'attend de découvrir, mais non l'ensemble de l'information qui s'achemine en Europe d'un seul coup[675].

Les tableaux statistiques comparatifs dressés par Anna-Dorothée von den Brincken sur la base de vingt et une *mappaemundi* des XIII^e^-XIV^e^ siècles[676] permettent de visualiser les toponymes communs et, *grosso modo*, quels types ont été utilisés par les cartographes médiévaux.

– Les toponymes relevant de la tradition antique sont les plus fréquents: *India* figure à dix-sept reprises sur vingt et une cartes, *mare* ou *mt. Caspium* (17), *Scythia* (16+1?), *Parthia* (14+1?), *Bactria* (12+1), *Taurus* (12+1?), *Albania* (11+1?), *Caucasus* (9+1?), *Amazones* (9+1?), *Seria / Serica* (8+1?), *Oxus* (4 fois dans Jérôme, Béatus, Henri de Mayence, Hereford), *Araxes* (4 fois dans Jérôme, Béatus, Hugues de Saint-Victor, Ebstorf).

– L'Antiquité tardive fournit une liste de toponymes également assez dense: *Alania* (8+1?), *Gog et Magog* (8+1?), *Hunnorum terra* (6+1?).

– En revanche, la liste des toponymes récents révèle l'adoption difficile de toute nouvelle information: *Turchia* (3 fois dans les cartes de Cotton, Ebstorf, Hereford), *Tartarorum terra* (3 fois dans les cartes anglaise de Higden[677] et allemandes *Rudimentum* et de Hartmann Schedel), Samarkand (2 fois dans Ebstorf et Hereford), *Cathay* (1 fois chez Paulin).

4. L'*Asie centrale* comme un tout dans la nomenclature européenne

Aux dépens des toponymes locaux centre-asiatiques, les Européens, tant les voyageurs qui cèdent aux «habitudes», que leurs spectateurs ou lecteurs, préfèrent se

---

669 Hallberg, 1907, s.v. «Jacobiti», pp. 269-270.

670 Mentionnés comme peuple juif du Caucase: Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 105.

671 Avec aussi la forme *Turci*, le nom correspond aux Turks: Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 105.

672 Avec aussi la forme *Tarsi*, le nom est utilisé par le roi arménien Héthoum et dans l'atlas catalan et la carte d'Andrea Bianco et représente probablement les Ouïghours: Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 105.

673 La Russie, mentionnée dans la carte du Vinland comme *Nusia:* Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 105.

674 En mongol *Sarta'ul*, le peuple sédentaire et marchand du Mā warā' al-Nahr: Skelton, Marston et Painter, 1995, pp. 105-106.

675 Washburn, 1962, p. 13.

676 Pour la liste des cartes analysées voir *supra* la n. 507 à propos de l'apparition de Samarkand: Brincken, 1968, pp. 165-167.

677 Sur cette carte voir la n. 258.

rencontrer dans un langage commun, et choisissent des dénominations inventées, toutes étrangères à cet espace trop éloigné. Cet espace est dans son ensemble nommé de manière aléatoire selon des traditions variables, qui remontent tantôt à l'Antiquité, en référence à Alexandre, comme la *Sarmatie d'Asie*, les *Scythies Intra-* ou *Extra-Imaum* et la *Sérique*; tantôt au Moyen Âge ou au manichéisme, comme le *Pays de Gog et Magog* dans le cadre de l'opposition entre le Mal et le royaume de Dieu, sinon comme *Steppe*, selon une perception qui considère cet espace comme sans limites. Par-dessus tout, l'Europe perçoit cet espace comme la *Tartarie*, une tournure qui évoque mieux l'existence de l'État des grands Mongols et la peur généralisée des Européens.

Bien que chez Marco Polo il ne soit présent dans aucun texte en français, le terme d'*Asie médiane* ou *Aise médiane* fait son apparition dans les versions italiennes de son récit sous les formes *Aise la Grant*, *Asia media*, *Asya media*, *Maior Asia*, *Media*. Selon Ivar Hallberg et Paul Pelliot, cette dernière épithète est souvent confondue avec les anciens Mèdes de la même manière que l'empire de Chaghatay, surnommé *Imperium Medium* dans les sources occidentales du début du XIV^{e} siècle, car «il était situé entre la Perse et le *Cataia* et faisait pour ainsi dire l'Empire du milieu des Tatars», est confondu avec *Imperium Medie* ou *Imperium Medorum*, l'ancienne province de Médie, d'où «sont nés *Imperium Medorum* et autres noms analogues»[678]. La forme *Imperium Medorum* se retrouve ailleurs, comme chez Pascual de Vittoria qui fait d'Almalich la capitale de l'empire du Grand khan; dans la carte de Medici où *Armalec* figure dans le pays *Medorum*; dans la carte catalane qui positionne près de *Baldassia* l'image d'un souverain commenté par la légende «*Ici règne le roi du Chabech, qu'on appelle seigneur d'Imperi de Media. Il reste dans le pays d'Emalech*»[679].

L'*Asie Médiane* ne couvre pas tout l'espace en question, car, comme l'a montré Pelliot, le moine arménien Héthoun distingue dans son ouvrage intitulé *Flos historiarum terrae orientis* [Fleur des histoires de la terre d'Orient] daté de 1307 une *Aise la Profunde*, composée de l'*Asie centrale* et de l'Extrême-Orient d'aujourd'hui, et une *Aise la Majour*, qui désigne les terres des Ilkhans[680] mongols (selon une répartition reprise par Mandeville[681]). Ces toponymes correspondent dans les autres sources à ceux d'*Asia maior*, *Aise la Majour*, *Aise la Grant*, *Asya Media*, sans parler de l'*Asia Minor*, la troisième Asie présente à l'époque[682]. Ainsi, par exemple, dans la carte du St. John's College d'Oxford datée de 1100 l'Asie est partagée entre une *Asia Maior* et une *Asia Minor*[683]; dans la carte de Borgia du XV^{e} siècle l'*Asia Major* figure au-delà de la Caspienne, tandis que la *Minor Asia* s'étend sur les côtes méridionales de la mer Noire. Cependant, dans les *mappaemundi* des XIII^{e} et XIV^{e} siècles on a plus couramment

---

[678] Hallberg, 1907, s.v. «Medorum Imperium», p. 346; Pelliot, 1959-1973, t. I, 1959, s.v. «Asya Media», p. 55, s.v. «Ciagatai», p. 254.

[679] Hallberg, 1907, s.v. «Almalech», pp. 17-18; s.v. «Medorum Imperium», p. 345.

[680] Ce titre pris par les membres d'une branche de la dynastie mongole gengiskhanide remonte à Hülägü, le frère de Möngke, qui l'a reçu en arrivant comme gouverneur en Iran: Richard, 2005, pp. 10, 164.

[681] Deluz, 2000, p. 415.

[682] Pelliot, 1959-1973, vol. I, 1959, s.v. «Asya Media», p. 55; s.v. «Ciagatai», 254.

[683] Brincken, 1992, p. 152, pl. 20.

utilisé le terme *Asia provincia* ou *Asia*, avec le nom de *Sem* qui rappelle que l'Asie a été dévolue à ce fils de Noé[684].

L'autre terme générique relatif à l'Asie est celui de l'Inde au contenu extrêmement compliqué et flou en raison du fait qu'il couvre parfois tout l'espace qui va de l'Afrique orientale à la Chine du Sud à cheval sur les deux continents et que le nombre de ses composantes est variable[685]. Rarement unique, l'Inde est initialement dédoublée en une *India Major* et une *India Minor* dont le concept se fondant sur une bipartition de part et d'autre du Gange remonte à l'époque classique. La présence de subdivisions supplémentaires remonte à l'Antiquité tardive et au haut Moyen Âge comme le montre l'exemple du Cosmographe de Ravenne (*India Dimirica*, *India Maior*, *India Serica Bactriana*). Au XII[e] siècle, dans le contexte de la prétendue *Lettre du Prêtre Jean*, la cartographie européenne généralise le concept des trois Indes dont la plus éloignée, l'*India Major* (*Superior* ou *Prima*) correspond *grosso modo* à la partie sud du sous-continent indien ou parfois à tout le sous-continent, y compris l'espace de l'*Asie centrale* à l'Extrême-Orient; l'*India Minor* (*Inferior* ou *Secunda*) se limite à la partie nord du sous-continent indien, ou, conformément à la géographie antique, uniquement à l'espace proche de l'Indus, ou peut ne comprendre que l'espace de l'*Asie centrale* à l'Extrême-Orient comme chez le Cosmographe de Ravenne; l'*Inde moyenne, Media* (*Tertia*, *ultima*, *India Egipti*, *India Éthiopie*) s'étend de l'Asie à l'Afrique. Le nombre peut aller jusqu'à quatre comme sur la *mappamundi* de 1418 du manuscrit de la *Cosmographie* de Pomponius Mela[686] ou comme dans le texte de Poggio Bracciolini (1380-1457) où l'*Inde Intérieure* qui correspond à l'antique *Inde extra-gangétique* recouvre plus précisément la Chine; l'*Inde Supérieure au-delà du Gange* désigne le Cathay (comme si l'on ignorait alors encore que cette région correspondait à la Chine du Nord et qu'elle formait par conséquent un tout avec le reste de la Chine); l'*Inde Antérieure* correspond à la Perse et au Sind, tandis que l'*Inde Moyenne* recoupe plus ou moins l'Inde d'aujourd'hui[687]. On peut enfin arriver à cinq Indes, car il existe également une Inde des îles[688].

L'*Asie centrale* ou une de ses parties est souvent, bien que de manière confuse, à l'intérieur des Indes, comme, par exemple, chez Roger Bacon selon lequel

> «les Indes sont bornées au Septentrion par la mer de Scythie et ces grandes montagnes qu'on nomme Caucase et Taurus et auxquelles on donne plusieurs autres noms, selon la diversité des lieux et la différence des peuples»[689].

Dans la cartographie, l'exemple le plus ancien est celui de la carte d'Isidore du XIII[e] siècle (prototype 613-636) où à l'ouest de la Caspienne figure *India Bartholomei*, alors

---

[684] *Ibid.*, pp. 150, 165.

[685] Sur le concept des Indes, voir Phillips, 1988, pp. 203-205; Brincken, 1992, pp. 149, 162-163; Tzanaki, 2003, pp. 85, 95, 98-99.

[686] Voir la n. 347 *supra*.

[687] Bracciolini (introduction de M. Guéret-Laferté), 2003, p. 38.

[688] Washburn, 1962, pp. 15-16.

[689] Bergeron, [1735], [1] «Quelques observations… «, col. 3.

que l'*India* tout court est disposée à droite, donc à l'est de la mer[690]. Dans la carte de l'édition de Pomponius Mela de 1418 (*supra*) sur quatre toponymes présents, l'*India* figure deux fois entre la Caspienne comme golfe Boréal, les Sères et le Cathay[691].

Le même type de confusions, très fréquent au niveau des nomenclatures génériques, apparaît également à l'égard de la *Turkia* et du *Turkestan*: utilisé sous la forme *Turkya* par Benoît de Pologne dans les années 1240 pour désigner le futur Turkestan russe à l'est de l'Aral, ce terme sert aussi chez Rubrouck à décrire le Sultanat seldjukide de Rum (*Soldanus de Urum*)[692] et chez les contemporains de Marco Polo pour décrire l'Anatolie. Marco Polo lui-même utilise le terme *Gran Turchie* comme synonyme d'empire de Chaghatay ou *Medium Imperium*. La forme *Turquestan / Turquesten*, établie dans le monde musulman, vient en Europe avec le récit de Héthoum, pour être assez tôt emprunté par Mandeville sous la forme *Turkestan*[693].

Le terme la Tartarie est encore très rarement utilisé dans la cartographie bien que dans les sources écrites on voie déjà des indices – assez maigres – de sa localisation: à part la célèbre phrase indiquant l'espace «au-delà de la Perse et de l'Arménie», Simon de Saint-Quentin place laconiquement la Tartarie aux limites de l'Inde du roi David (cette dernière étant probablement, selon Jean Richard, le royaume des Kara-Khitaï) dont les Tartares auraient initialement été sujets[694].

Totalement artificielle, la hiérarchie topographique trouble les Européens eux-mêmes, créateurs de plusieurs systèmes de dénominations et de délinéations. La distinction nette entre ces notions et leurs sources diverses finit par disparaître de leur esprit avec le temps. Mais de toute façon, les observations des explorateurs et les toponymes qu'ils mettent en place ne sont pas mis en application dans le «monde découvert» (par rapport au seul public européen), mais uniquement dans celui d'où sont venus les explorateurs.

5. La transmission du savoir des premiers voyageurs

Les récits des voyageurs du XIII^e^ siècle ne touchent pas un public très large et peu d'effets immédiats se font ressentir même auprès des érudits. La question qui se pose alors est de savoir comment ces messages d'*Asie centrale* ont pu être portés, accueillis et adoptés pour avoir eu une telle insignifiance pour les connaissances sur la région et pourquoi l'expérience des voyages n'est pas parvenue à trouver une place dans la «géographie». Outre les difficultés dans l'accueil des nouvelles données et le caractère imperméable de la cartographie, dont nous avons déjà parlé, le problème réside dans le processus général de la transmission des savoirs, dans la discontinuité de la perception

---

[690] Carte d'Isidore de Séville, XIII^e^ siècle (prototype 613-636) de Heidelberg (Universitätsbibliothek, Ms. Salem IX, 39 fol. 1v), *in* Brincken, 1992, pl. 11.

[691] Destombes, 1964, pl. XXI.

[692] Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 104.

[693] Pelliot, 1959-1973, vol. II, 1963, s.v. «Turquie», pp. 864-865; Deluz, 2000, pp. 414, 417. Selon Kamoliddin (2002, p. 64) qui se réfère aux études de Ter-Mkrtchjan, 1979, pp. 60, 61, 63), les historiens arméniens Sébéos et Anannij Shirakaci utilisent le terme de Turkestan vers le VII^e^ sècle.

[694] Richard, 2005, p. 83.

du monde qui, comme l'a noté Michèle Guéret-Laferté, domine à la fin du Moyen Âge, «faute de pouvoir accéder à toutes les sources, dont on dispose en théorie mais non en pratique, et aussi faute de leur accorder tout le crédit qu'elles méritent»[695].

Au moment de son départ, la première vague de voyageurs dispose d'informations on ne peut plus lacunaires et celles qui viennent de leurs précurseurs les plus proches du monde arabe ou d'Europe orientale sont à peine plus riches que les maigres renseignements figés dans les *mappaemundi*. Le départ en *Asie centrale* est pratiquement un départ vers l'inconnu, par rapport à la route méditerranéenne qu'ont prise Ascelin et Longjumeau par le Levant, déjà assez bien établie par l'intermédiaire des croisades. En partant rejoindre les Mongols par la Pologne et la Russie Plan Carpin n'a disposé que des conseils de Wenceslas de Bohême[696]. Cette aide n'atteint en revanche pas Rubrouck qui pour sa part a eu recours aux renseignements du Dominicain Julien de Hongrie et aux données que ce dernier avait reçues du chevalier Baudouin de Hainaut, envoyé de l'empereur Baudouin II de Constantinople dans le pays des Tartares[697]. Inversement, ni Plan Carpin, ni plus tard le chroniqueur Vincent de Beauvais n'ont connaissance de Rubrouck[698]. Dans le même ordre des choses, Marco Polo n'est au courant ni du voyage de Plan Carpin, ni de celui de Rubrouck[699].

À leur tour, les récits de ces premiers voyageurs tardent à être connus, alors même qu'ils auraient pu soulager un peu l'inquiétude des Européens devant l'invasion probable des Tartares. D'autre part, l'information disparaît très vite: il est probable que le *Carmen miserable* ou *Epistola super destructione Regni Hungariae per Tartaros facta* (1244) du Maestro Ruggiero delle Puglie qui parle de destruction de la Hongrie par les Tartares était connu en Italie autour de 1250 et que Maffeo et Nicolò Polo l'ont lu avant leur départ en 1254, mais en 1271, au moment de leur second départ avec Marco, ce texte était déjà tombé dans l'oubli[700].

– a) Marco Polo

Le plus chanceux à cet égard a été Marco Polo. Ses relations – *Il Milione*, *Livre des Merveilles* ou *Devisement du monde*[701] – relatant ses expériences en Asie de 1271 à 1295, ont été, en 1298 alors qu'il était en prison à Gênes, enregistrées en un mélange de français et de provençal par un écrivain de talent, spécialisé en romans courtois, le Pisan Rustichello[702] avec une attention particulière pour les années 1275 à 1292 durant

---

[695] Bracciolini (introduction de M. Guéret-Laferté), 2003, pp. 25-35.

[696] Sinor, 1977c [1956], pp. 47, 60.

[697] Richard, 2005, p. 6.

[698] Sinor, 1952, pp. 598-599.

[699] Polo, 2004 (introduction de R. Kappler), p. 11.

[700] Babinger, 1955, p. 53.

[701] Le premier titre est celui de *Devisement du monde*, ramplacé très tôt, du vivant de Marco Polo, par celui de *Milione,* devenu un siècle plus tard *Livre des Merveilles*: Polo, 2004 (introduction de R. Kappler), p. 14. Pour le point sur la discussion «Marco Polo est-il allé en Chine?», lancée par Frances Wood en 1995, voir Polo, 2004 (introduction de R. Kappler), pp. 18-19.

[702] Sur cette Rustichello (ou Rusticiano): Polo, 2004 (introduction de R. Kappler), pp. 19-21.

lesquelles il aurait vécu en Chine au service de Qubilaï (Kublaï) Khan alors souverain mongol de la Chine. Bénéficiant d'une large diffusion, elles ont été recopiées plusieurs fois en différentes rédactions et traduites en 1315-1320 en latin par Fra Francesco Pipino da Bologna (dont on connaît cinquante manuscrits sous le titre *De condicionibus et consuitudinibus orientalium regionum*; sur un total de cent cinquante manuscrits si l'on tient compte de toutes les langues; l'ouvrage est imprimé pour la première fois à Nuremberg en 1477)[703].

Les nouvelles rapportées par Maffeo et Nicolò Polo en 1269[704] ne dépassent en revanche pas, selon Michel Mollat, les «milieux pontificaux, pour des raisons politiques, et le cercle des marchands de Venise, soucieux du secret des affaires»[705]. Comme l'a noté l'historien de la cartographie Leo Bagrow (1881-1957), toutes les cartes marines italiennes des XIII^{e} et XIV^{e} siècles sont conservées en tant que documents secrets[706], et l'information verbale a alors visiblement le même statut. Les observations du père et de l'oncle de Marco ne seront connues qu'après leur annexion aux *Merveilles* de Marco Polo, une trentaine d'années plus tard, ce qui ne signifie pas qu'elles ont été immédiatement reconnues comme des sources fiables.

Si l'on tient compte des circonstances ayant accompagné l'enregistrement de ses aventures, il est impossible qu'aucune représentation cartographique «originale» ait jamais été dessinée par Marco Polo lui-même. Les cartes qui auraient été en possession des descendants de sa famille sont des interprétations tardives qui selon Leo Bagrow comportent des additions postérieures à Marco Polo datables en grande partie du XVIII^{e} siècle[707]. La carte dite de Marco Polo peinte dans la *Sala dello Scudo* ou *Sala del Serenissimo principe*, actuellement *Sala delle Due Mappe*, «des deux cartes», au palais ducal de Venise ne peut, elle non plus, pas être considérée dans le groupe des documents anciens, car la version visible aujourd'hui est le résultat d'une réfection datée de 1762 par Francesco Grisellini[708].

La version «originale» de la fresque présentant l'itinéraire du voyage de Polo et qui a été peinte en 1400 constitue déjà une forme révisée du récit de Marco Polo; elle a ensuite été recopiée en tant que telle en 1426 pour Don Pedro du Portugal, avant d'être rénovée en 1449 sur décision du Sénat, puis détruite en 1483 par un incendie[709].

En 1553 Giacomo [Jacopo] Gastaldi a été chargé par le Conseil des Dix, plus précisément Piero Francesco Contarini et Domenico Bollani, de refaire les fresques: le contrat initial ne portant que sur l'exécution de la carte de l'Afrique, il ajoute ce continent précédemment inexistant d'après un concept datant de 1549 et, sans jamais

---

[703] Bouloux, 2002, p. 172; Bracciolini (introduction de M. Guéret-Laferté), 2003, p. 35; Polo, 2004 (introduction de R. Kappler), pp. 21-24.

[704] Sur l'activité commerciale de Maffeo et Nicolò Polo à Soldaia en Crimée et leurs voyages juqu'à Saraï et Boukhara: Almagià, 1955, pp. 11-13; Polo, 2004 (introduction de R. Kappler), p. 10.

[705] Mollat, 2005, p. 22.

[706] Bagrow, 1956, p. 6.

[707] *Idem*, 1948a, pp. 12-13.

[708] Woodward, 1987a, p. 315.

[709] Pour les dates voir le site web de l'exposition sur les découvertes de Marco Polo à la Bibliothèque Nationale de France.

parvenir à réaliser la carte de l'Amérique, dessine les délinéations de l'Asie entre 1553 et 1561[710] (*infra*; **Fig. 7.36-7.37**).

Deux siècles plus tard, en 1762, les fresques de Gastaldi sont remplacées par Francesco Grisilini sous la direction du doge Marco Foscarini[711]. L'apport des nouvelles sources par rapport à la Renaissance et le souci de dresser une carte «authentique» de l'époque de Marco Polo conduisent à une réactualisation de l'itinéraire du voyageur vénitien où se rejoignent sur un même plan les éléments de la carte du Palais de Doges de Gastaldi, la planisphère de Fra Mauro et les nouveautés les plus chaudes de la cartographie européenne, comme l'existence de la mer d'Aral (**Fig. 7.38**)[712].

– b) Les voyageurs arméniens (le connétable Smbat et le moine Héthoun) et le **Speculum historiale** *de Vincent de Beauvais (1235-1260)*

Aux frontières de l'Occident, les voyageurs arméniens ont, eux aussi, la chance d'être entendus de leurs contemporains. Le connétable Smbat qui a effectué en 1248-1251 un voyage en *Asie centrale*, a rédigé une lettre en 1248 à Samarkand même à l'adresse de «ses deux sœurs, Emeline (ou Stéphanie) et Marie, et à leurs époux, le roi Henri de Chypre et le comte de Jaffa, Jean d'Ibelin»[713]. Malgré son caractère extrêmement bref, ce sont ces renseignements qui parviennent l'année même au pape Innocent IV et à saint Louis et qui, par la suite, seront inclus dans l'encyclopédie commanditée par Louis IX au Dominicain Vincent de Beauvais (env. 1190-1264).

L'«utilité» de ce dossier sur les Tartares est reconnue en raison du signal qu'il a donné du terrifiant danger mongol, de la mobilisation qu'il a suscitée dans la chrétienté, et des informations sur les mœurs – qualités et défauts – des alliés espérés et des ennemis potentiels. On peut donc supposer qu'au couvent dominicain de Saint-Jacques à Paris il devait exister un «fonds documentaire sur les Mongols, alimenté par les relations de voyages des frères, par des correspondances et des documents officiels concernant la croisade de Louis IX»[714]. Vincent de Beauvais, chargé de la bibliothèque de Royaumont a dû s'en servir pour la préparation de l'encyclopédie historique en 31 livres (*Speculum historiale*) constituant l'une des trois parties du *Grand miroir* (*Speculum maius*) qu'il a rédigé à plusieurs reprises entre 1235 et 1260[715]. En tous cas, les nouvelles données qu'il fournit sur les Tartares (*Tartari*) apparaissent plutôt comme une mise à jour après 1250 pour la nouvelle édition de ses trois derniers livres[716]. Ces

---

[710] Gallo, 1955b, pp. 197-198.

[711] Woodward, 1987a, p. 315.

[712] Gallo, 1955b, pp. 201, 206-207.

[713] Richard, 1986, pp. 684-685; *Idem*, 2005, p. 166.

[714] Paulmier-Foucart et Duchenne, 2004, pp. 81-82.

[715] Résumé du contenu du *Grand miroir*: Paulmier-Foucart et Duchenne, 2004, pp. 44-104; voir aussi *ibid.*, pp. 15-18, 23, 130-137.

[716] L'information sur les Mongols est incluse, selon les éditions, dans les livres XXIX ou XXX, ch. 68-89; XXX, ch. 95-98, 139-146; XXXI, ch. 95-98, 139-147, 150-151; XXXII, ch. 26-29, 32, 34, 40-52:

matériaux proviennent à égale quantité de l'*Historia Tartarorum* de Simon de Saint-Quentin qui s'était rendu plus tôt avec le frère Ascelin de Crémone à la cour du chef mongol Baidjou et a rapporté la description la plus complète des conquêtes mongoles au Moyen-Orient, ainsi que des textes de Plan Carpin et du connétable arménien Smbat qui s'étaient rendus à la cour du grand khan Güyük[717].

Cet ouvrage, rédigé initialement comme manuel pour le fils du roi dont Vincent de Beauvais était le précepteur, est devenu assez tôt un livre de référence dans le cercle des érudits qui, dès le XIV^e^ siècle, ont eu à leur disposition non seulement le manuscrit complet (les 220 manuscrits conservés témoignent de sa diffusion particulière pour l'époque), mais également des tables alphabétiques réalisées à partir de travaux de Jean Hautfuney devaient faciliter l'accès à toute l'information, ainsi que des résumés[718]. Traduite à plusieurs reprises (notamment en français en 1335 par Jean de Vignay), cette encyclopédie a bénéficié de plusieurs nouvelles éditions à partir de 1473-1476 (trois au XV^e^ siècle, une au XVI^e^ siècle et une au XVII^e^ siècle)[719].

L'ouvrage sur l'Asie que publie après 1254 le second voyageur arménien, Héthoun, sous le titre *Flos historiarum terrae orientis* connaît lui aussi un rapide succès. Sa description, qui parcourt les régions de l'Asie, depuis la Syrie à l'Inde et à la Chine, ainsi que la terre des Mongols, est transcrite en français par Nicolas Falcon et après sa présentation à Poitiers en 1307 à la cour du pape Clément V (pape en 1305-1314), connaît une facile diffusion en latin et français avec plus de 47 manuscrits connus[720].

– c) Plan Carpin

Les relations de voyage de Plan Carpin voient le jour en plusieurs versions aussitôt après son retour en Europe en 1247[721]. La première et la deuxième version de son *Ystoria Mongalorum quos nos Tartaros appellamus* sont de la main même de Plan Carpin: la première, courte, s'est transmise sous la forme de cinq manuscrits, et la seconde, plus détaillée, par deux manuscrits. La troisième version est constituée par un bref récit d'environ 1400 mots écrit indépendamment par Benoît de Pologne qui avait accompagné Plan Carpin dans son voyage et dont on connaît actuellement deux manuscrits (parmi les données non mentionnées chez Plan Carpin figure l'information relative à un désert sale près de l'Azov)[722]. La quatrième version (?) est un rapport intitulé *Historia Tartarorum ou Description des Tartares* qui a été rédigé en Pologne ou

---

Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 223; Paulmier-Foucart et Duchenne, 2004, pp. 102-103; Richard, 2005, pp. 6, 75-81. Extraits du texte: Paulmier-Foucart et Duchenne, 2004, pp. 293-302.

[717] Paulmier-Foucart et Duchenne, 2004, pp. 292-293; Richard, 1965; *Idem*, 2005, pp. 6, 75-81. Guzman pense que Vincent de Beauvais ne disposait que de deux sources, les textes de Plan Carpin et de Simon de Saint-Quentin: Guzman, 1974, p. 289.

[718] Paulmier-Foucart et Duchenne, 2004, pp. 77, 111-115.

[719] *Ibid.*, pp. 292-293; Guzman, 1974, pp. 287-288.

[720] Friedman et Figg, 2000, pp. 251-252 (s.v. «Hetoum [Hetum / Hayton] (env. 1245-env. 1310/1314)», notice par Denis Sinor); Bouloux, 2002, p. 57.

[721] Skelton, Marston et Painter, 1995, pp. 21-23.

[722] Friedman et Figg, 2000, p. 58 (s.v. «Benedict the Pole (fl. 1240s)», notice par Gregory G. Guzman).

en Bohême par le frère franciscain C. de Bridia sur la base des récits oraux de Plan Carpin, de Benoît de Pologne et de Ceslaus de Bohême à leur retour de Karakoroum par la Pologne (ce texte fait partie du manuscrit de Vinland). Selon les paroles de Plan Carpin même, sa courte version du récit, qui ressemble plutôt à des notes de voyage, a été rapidement distribuée aux parties intéressées tout au long de la route de retour à travers la Pologne, la Bohême, la Germanie, Liège et la Champagne. Après l'avoir présentée au pape, Plan Carpin porte lui-même la version complète du texte au début de 1248 à Paris, à la cour de saint Louis. Ce dernier étant parti pour la septième croisade (1248-1257), la rencontre n'a pas lieu, mais le texte parvient chez le frère Vincent de Beauvais.

Fortement abrégé et réécrit, le manuscrit entre dans le *Speculum historiale*[723] de Vincent de Beauvais. Malgré cette réduction, c'est à travers cet écrit d'abord manuscrit, imprimé à partir de 1473, que les résultats du voyage de Plan Carpin entrent dans la conscience européenne. En 1520, dans le tour d'horizon des mœurs en Afrique, en Asie et en Europe qu'il esquisse dans l'*Omnium gentium mores*, une des premières encyclopédies de la Renaissance éditée en latin, Johann Boemus présente la Tartarie parmi les «nations [États] les plus fameuses» d'Asie comme l'Arabie, l'Assyrie, Babylone, la Médie, la Parthie, la Perse, la Scythie, l'Inde et la Turquie. Son texte repose sur les relations de Plan Carpin transcrites par Vincent de Beauvais, tandis que l'image des Scythes provient de l'*Histoire* d'Hérodote[724].

Le véritable retour de Plan Carpin coïncide avec l'avènement des grands collectionneurs et compilateurs de récits de voyages. C'est dans cette vague qu'en 1598 le texte de Plan Carpin est également, bien que partiellement, reproduit en anglais par Richard Hakluyt avant de passer dans les autres collections. Il faut encore attendre plusieurs siècles, jusqu'en 1838, pour que le texte complet de Plan Carpin paraisse avec le récit de son compagnon Benoît de Pologne dans une traduction de Marie Armand Pascal d'Avezac, avant son inclusion en 1839 dans le quatrième volume du *Recueil de voyages et de mémoires* de la Société de Géographie de Paris.

Si elle n'avait été généralement considérée comme un faux, la célèbre carte du Vinland (Bâle?, vers 1440)[725] (**Fig. 6.30-6.31**) qui accompagne un manuscrit de Vincent de Beauvais avec le récit de Plan Carpin aurait été antérieure à la découverte de l'Amérique qui semble pourtant déjà figurer sur ce document. Réalisée un peu dans le style de la mappemonde schématique d'Andrea Bianco, cette carte suscite de nombreux doutes quant à son authenticité en raison d'incohérences tant cartographiques que paléographiques. Quoi qu'il en soit, ce document est postérieur au voyage même de Plan Carpin.

---

[723] Livre XXXII, ch. 3-25, 30-31, 33, 35-39.

[724] Hodgen, 1971, pp. 134-142.

[725] Déposé à New Haven, Beinecke library, Yale University: Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 16.

– d) Guillaume de Rubrouck

Le scénario le plus triste en matière de propagation des connaissances a été réservé à Rubrouck, alors même qu'il a été le mieux préparé à son voyage par ses connaissances préliminaires et que son récit, pris sur le vif, plein de détails et de nouveautés, a apporté bon nombre de corrections dans la représentation de l'*Asie centrale*. Originales dans leur forme, ses relations ont en effet été organisées selon l'itinéraire et non conformément à l'ordre des matières. En outre, la route suivie par Rubrouck et qui avait été désignée par les Mongols a également constitué une nouveauté puisqu'elle avait passé plus au nord que la route traditionnelle entre le Syr-daria et la Mongolie qui passait d'habitude par les villes chrétiennes, anciennes colonies des Sogdiens.

Pour reprendre les paroles du philosophe théologien Roger Bacon qui a su «tout ce qu'on pouvait savoir de son temps»[726], les trouvailles géographiques de Rubrouck se résument en trois points. Premièrement, en donnant un bon aperçu des grands fleuves de la Russie, il a établi la vérité à l'égard de la mer Noire et de la Caspienne, que son précurseur le plus proche Plan Carpin avait confondues en une seule (et il va de soi que la mer d'Aral à son tour a été confondue avec les deux mers précédentes); deuxièmement, Rubrouck parvient à prouver que la mer Caspienne est une mer fermée (*infra*); troisièmement, il remarque pour la première fois en Europe que le Cathay et les Sères ne font qu'un, idée que Bacon répercute assez tôt: «*la Cytyja que les Philosophes appellent Seres*»[727].

Mais, hélas, après la fin de son voyage en 1255 les relations de Rubrouck demeurent inconnues pendant trois siècles. Saint Louis lui-même qui avait envoyé Rubrouck depuis la Scythie n'a jamais lu ses écrits[728].

La rencontre personnelle (probablement pas unique) en Sorbonne autour de 1265 de Rubrouck avec Roger Bacon[729] et le fait que ce dernier, par intérêt apostolique, cite abondamment Rubrouck dans son *Opus Majus* (1267), rédigé à l'attention du pape Clément V, ne changent rien à la situation, voire même, l'ont aggravée. Lors de son passage à Paris quelques années auparavant Bacon s'était fait accuser de sorcellerie à cause de ses travaux sur l'astrologie, la nécromancie et l'hérésie. Même si cela ne semble pas trop plausible, Rubrouck pourrait en quelque sorte être tombé dans un relatif silence en tant que complice pour s'être fait citer par Bacon. Son nom ne remonte pas à la surface dans les contextes où les écrits de Bacon retrouvent une place, comme dans les travaux de Pierre d'Ailly qui fait souvent appel à l'*Opus Majus* lorsqu'en 1383 il prépare une carte pour la version imprimée de son *Imago mundi* de 1410. Les observations de Rubrouck ne font pas partie non plus du *Speculum* de Vincent de Beauvais.

---

[726] Etiemble, 1988, p. 99; Phillips, 1988, pp. 199-201.

[727] Bergeron, [1735], [1] «Quelques observations… «, col. 20; Boorstin, 1986, p. 131.

[728] Etiemble, 1988, p. 102.

[729] Yule, 1921, vol. 1, p. 132; Guéret-Laferté, 1998, pp. 81-82; Mollat, 2005, p. 18.

Même si Boccace (1313-1375) a pu malgré tout consulter le récit de Rubrouck pour son propre traité géographique *De montibus*, publié entre 1355 et 1362[730], les relations de ce dernier n'ont été rendues publiques à large échelle, dans la ligne de Plan Carpin, qu'en 1598, grâce à Hakluyt[731]. Il faudra surtout attendre 1858 pour que paraisse une réédition plus complète de l'œuvre de Rubrouck par le même M.A.P. d'Avezac qui s'est occupé également de Plan Carpin.

– e) Odoric de Pordenone et les premières compilations du XIV^e^ siècle: Pegolotti (1340) et Mandeville (1356)

Très manifeste au XIII^e^ siècle, le retard du savoir devient plus relatif vers le milieu du XIV^e^ siècle quand l'essentiel de l'information apportée par Rubrouck, Plan Carpin, Marco Polo et probablement d'autres voyageurs génois et vénitiens[732] trouve déjà des lecteurs avant d'être reconnu au sein des connaissances crédibles.

Une sorte de guide de voyages, la *Pratica della mercatura*, destiné à ceux qui souhaitent commercer avec divers pays est notamment rédigé vers 1340 par un employé de la compagnie des Bardi de Florence au Levant, Francesco di Balduccio Pegolotti (env. 1310-1347). Essentiellement fondé sur les relations de Marco Polo pour l'*Asie centrale*, les deux premiers chapitres sont consacrés au Cathay et décrivent divers itinéraires, comme, par exemple, celui qui conduit depuis les colonies de marchands génois et vénitiens à Tana et Caffa, sur la mer d'Azov, par la Volga, le Turkestan et le Gobi jusqu'à Pékin, avec un calcul assez réaliste des distances et du temps nécessaire pour le voyage[733].

Pratiquement au même moment, la nomenclature topographique des voyageurs du XIII^e^ siècle commence à entrer dans les cartes italiennes, puis catalanes; les traces des itinéraires *centre-asiatiques* deviennent visibles également dans la littérature européenne comme, par exemple, dans le *Decameron* de Boccace (entre 1348 et 1353)[734].

En 1356, à un niveau plus mystificateur, Jean de Mandeville ou un auteur anonyme caché derrière ce nom et revendiquant le titre de voyageur rédige une «romance de voyage»[735]. Celle-ci constitue un traité systématique sur les pays du monde, en quelque sorte la première géographie qui ait domestiqué l'Orient en puisant dans toutes les sources disponibles de l'époque (**Fig. 5.15-5.16**). À l'égard de l'*Asie centrale*, notamment, Mandeville tire son apport des traités classiques de l'Antiquité tardive et

---

[730] Pastore Stocchi, 1963, pp. 43-46.

[731] Etiemble, 1988, p. 34; Lach, 1965a, pp. 212-215.

[732] Pour une liste des voyageurs italiens du XIV^e^ siècle en Chine et en Inde: Gallo, 1955a, pp. 147-149.

[733] D'après Pegolotti, il faut compter entre 266 et 284 jours de voyage au total pour atteindre Khanbalik (Pékin) depuis Saraï sur la Volga en passant par Urgench (la capitale de Khiva), Otrar, Almaligh (près de Kouldja) et le Qansu: Jan, 1992, pp. 95-96. Voir aussi Yule, 1913-1916, vol. 3, pp. 143-171; Pegolotti et Gallo, 1954; Almagià, 1955, p. 34; Olschki, 1957, pp. 21, 96. Voir également la lecture comparative des textes de Marco Polo, Abu-l-Fida (1321) et Pegolotti sur la Chine par Gallo, 1955a, pp. 163-170.

[734] Pastore Stocchi, 1963, p. 45.

[735] Cambell, 1988, pp. 122-161; Guéret-Laferté, 1994, pp. 88-103; Tzanaki, 2003, pp. 271-279.

médiévaux comme ceux d'Orose, Macrobe, Isidore de Séville et le *Roman d'Alexandre*, ainsi que de la *Flor des Estoires de la terre d'Orient* de Héthoun (1307), de la *Descriptio orientalium partium* d'Odoric de Pordenone (1330), et surtout de l'ouvrage de Vincent de Beauvais avec ses descriptions détaillées de l'empire du Grand Khan (la cour, les fêtes, l'émission de monnaie en papier, la circulation des nouvelles, etc.)[736]. Copié en quelque 250-300 manuscrits (contre 180 pour Odoric de Pordenone, 150 pour Marco Polo et 5 pour Rubrouck), son ouvrage, dont les éditions imprimées se multiplient à partir de 1478, connaît un grand succès[737]. Il est difficile de se prononcer sur le fait de savoir si Mandeville a connu le récit de Rubrouck – bien qu'il y ait beaucoup de ressemblance –, mais c'est grâce au livre de Mandeville, que Hakluyt magnifie dans un souci de patriotisme anglais, que l'on doit dans les générations futures la transformation d'Odoric de Pordenone en compilateur et plagiaire de Mandeville, alors que c'est à ce dernier par rapport à Odoric que l'on doit attribuer un travail de plagiat (car la traduction complète d'Odoric n'est publiée qu'en 1881 par T. Domenichelli). Pourtant, Odoric n'est au départ pas complètement un inconnu: avant Mandeville plusieurs copies de ses relations ont déjà été mises en circulation. Odoric dicte son récit tout d'abord en 1330 à Guglielmo di Solagna, puis en 1331 à Avignon, à Henri de Glars qui réécrit une troisième fois de texte neuf ans plus tard à Prague[738].

Il faut attendre le XVII^{e} siècle pour que le texte de Mandeville soit rejeté par l'élite intellectuelle qui le qualifie de «prétendu», loin des nouveaux standards de la pensée scientifique[739].

Une autre brève compilation, celle d'un franciscain de Castille des années 1350-1360 où l'Hircanie est mentionnée, n'a connu qu'une faible diffusion[740].

– f) Les collectionneurs de récits de voyages des XVI^{e}-XVII^{e} siècles: Giovanni Battista Ramusio (1550-1559), Richard Hakluyt (1598-1600), Samuel Purchas (1621-1625), etc.

Dès le XVI^{e} siècle se forme en Europe une construction rigide où tous les renseignements apportés par les voyageurs sur la Tartarie vont trouver leur place.

Par son *Delle Navigationi et Viaggi* le Vénitien Giovanni Battista Ramusio (1485-1557) fournit un modèle de livre d'un nouveau genre: la compilation des relations de voyages[741]. Lancée en 1550, cette publication en trois volumes a été achevée, après sa mort, en 1559. L'*Asie centrale* figure dans le deuxième volume, publié en dernier. Cependant, la première tentative de ce type remonte au recueil du moine Jean le Long d'Ypres qui en 1351 avait réuni dans une traduction du latin en français les textes de

---

[736] Higgins, 1997, p. 9; Deluz, 2000, pp. 12, 15; Tzanaki, 2003, pp. 5-6. Description du Cathay et du Grand khan: Higgins, 1997, pp. 156-202, Deluz, 2000, pp. 369-413.

[737] Guéret-Laferté, 1994, pp. 8, 13; Higgins, 1997, pp. 21-24; Deluz, 2000, p. 28; Tzanaki, 2003, pp. 1, 12-13, 15-18, 22-36 (liste des manucsrits).

[738] Guéret-Laferté, 1994, p. 12.

[739] Tzanaki, 2003, pp. 271, 275-276.

[740] Bagrow, 2005 [1975], pp. 46-48.

[741] Baron, 1991b, p. 10.

Marco Polo, Héthoun, Ricoldo de Monte Croce, Odoric de Pordenone, Guillaume de Boldensele et Jean de Cori, mais n'avait connu qu'une diffusion très limitée[742].

Puis le modèle de Ramusio est repris par l'Anglais Richard Hakluyt (1552?-1616) qui, en 1598, commence par éditer une petite collection de récits de voyages sous le titre *Principal navigations*, puis, entre 1598 et 1600, sa collection complète en trois volumes, laissant à son compatriote Samuel Purchas (1575?-1626) le soin de finir cette publication après sa mort[743].

L'exemple fait tache d'huile et des recueils de voyages paraissent en plusieurs langues et en un nombre de tomes très variables sous la plume de Richard Eden (1521?-1626), Pierre Bergeron (m. 1637), Théodore de Bry (qui publie vingt-cinq volumes de voyages entre 1590 et 1634), ainsi que André Thevet, Melchisedech Thévenot et Walter Raleigh qui publient leurs propres données sur la découverte du monde.

Vers 1625, la publication de Samuel Purchas (**Fig. 5.17**) constitue la meilleure source de l'information sur la Tartarie et l'exemple d'une solide diffusion des connaissances dans l'opinion publique.

En reprenant les documents de Hakluyt, Samuel Purchas publie quelque vingt-cinq ans après, en 1621-1625, plusieurs voyages accompagnés de cartes, sous le titre *Purchas his Pilgrim. Microcosmus, or the historie of man*. La partie *centre-asiatique* de la collection est constituée de relations qui viennent en partie de Ramusio, comme celles de Marco Polo (1298), de Héthoun (1307, comparées avec les papiers de Hakluyt), d'un Persan du nom de «Chaggi Memet» ou Hadjji, et de Niccolò de' Conti, voyageur vénitien qui au cours de vingt-cinq ans de pérégrinations en Asie du Sud (1419-1444) a atteint les Indes orientales et, peut-être, la Chine méridionale[744].

Dans les documents inédits et publiés de Hakluyt, Purchas reprend également les extraits des *Flores historiarum* de Roger de Wendover (XIII^{e} siècle), l'*Historia major* de Matthieu Paris (1240-1241), un traité d'Yves de Narbonne (1243), ainsi que les récits de Plan Carpin (1245-1247) réécrits par Vincent de Beauvais, ceux d'Antony Jenkinson (1553), et une lettre en espagnol écrite depuis Puerto Rico sur le voyage de Benjamin Wood en Asie (1601)[745]. En même temps, il ajoute de nouvelles données comme la version complète du récit de Rubrouck de 1253-1255 provenant d'un manuscrit trouvé à la *Benet College Library*[746] accompagné d'observations de Bacon datant de 1265, ainsi qu'un récit datant de 1548 sur le voyage de Mandeville de 1332-1336 (avec également un extrait de l'histoire de Tamerlan par Jean du Bec (-

[742] Guéret-Laferté, 1994, pp. 12, 88-89.

[743] Martin, 2005, p. 87.

[744] Ses récits ont été enregistrés par le secrétaire du pape Eugène IV Francesco Poggio Bracciolini (Le Pogge) vers 1447 pour son ouvrage sur l'inconstance de la fortune *De Varietate fortunae* [dans le livre IV], dans lequel on constate que Poggio ignore Marco Polo: Destombes, 1964, p. 222; Bracciolini, 2003. Sur les étapes de la diffusion de ce texte: Bracciolini (introduction de M. Guéret-Laferté), 2003, pp. 70-71.

[745] Baron, 1977, p. 288.

[746] Actuellement *Corpus Christi* à Cambridge: Baron, 1977, p. 288.

Crespin[747]). Parmi d'autres documents inédits, figurent des lettres en latin du roi Henri III et Édouard II d'Angleterre au roi des Tartares (1228 et 1307), des renseignements sur le voyage d'Ivan Petlin en Sibérie (1618-1619) et sur d'autres voyageurs russes vers l'Asie orientale (1612, traduits par Richard Finch), des descriptions de la Chine et de la route vers la Chine par Matteo Ricci (1615), Bénédict Goès (1598-1607) et Nicolas Trigault (1618); les descriptions des voyages en Russie vers la Pechora et l'Ob des Anglais Josias Logan, William Pursglove (1611-1613) et une compilation d'Isaak Massa sur l'Asie orientale et septentrionale dressée d'après des sources russes, essentiellement de Stroganov (1612)[748].

Ces nouveaux types de recueils remplacent l'ouvrage encyclopédique de Vincent de Beauvais dont la dernière réédition date de 1624, et qui a fait office d'outil général pour la transmission du savoir pendant quatre siècles au moins[749].

Cependant, un siècle avant l'apparition de la première somme qu'en 1550-1559 Ramusio rassemble avec tout ce que l'on sait de l'Asie sous forme de récits, la cartographie a déjà fourni un exemple graphique résumant les connaissances des Anciens, des Arabes, de la Bible et des explorateurs: la carte de Fra Mauro composée vers 1448-1459 (*infra*).

[747] Imprimée en français en 1577 et en anglais en 1597, cette histoire a été initialement publiée comme le récit d'un Arabe de nom Alhacen ou al Hasan: Van Kley et Foss, 1977, p. 273; Baron, 1977, p. 290.

[748] Van Kley et Foss, 1977, pp. 268-269, 273, 276-277.

[749] Paulmier-Foucart et Duchenne, 2004, pp. 105-106.

Chapitre 6
Le retour de Ptolémée: confrontation avec les connaissances nouvelles (XIV^{e}-XV^{e} siècles)

1. Des retrouvailles attendues

Au moment où les premiers envoyés du pape Innocent IV partent en Asie, suivis par des marchand aventuriers, et ramènent avec eux, entre autres, le nom de Samarkand, l'Europe commence à vivre un événement qui va pratiquement réduire à néant l'apport heuristique de ces voyageurs: le retour de la *Géographie* de Ptolémée qui impose de force le point de vue de cet auteur au détriment des renseignements tirés du «vu» des hommes de l'époque.

Le cordon de l'Europe médiévale avec l'héritage gréco-latin n'a jamais été définitivement rompu: les lettrés ont toujours eu accès aux bibliothèques, souvent protégées dans les monastères, d'où les connaissances venant de l'Antiquité ressortent de manière aléatoire à la surface des cartes mentales du monde occidental.

La timide arrivée des connaissances géographiques arabo-persanes débute vers le XI^{e} siècle par l'Espagne où sous le califat de Cordoue ont été éditées les *Tables astronomiques* dites de Tolède sur l'exemple arabe par le musulman espagnol al-Zarkali (1029-env. 1087) qui reprend les concepts de longitude et de latitude. Dès le XII^{e} siècle la traduction partout en Europe des traités des auteurs musulmans assure par cet autre biais le retour des Anciens. Sans qu'on se rende compte de l'origine, une version révisée de Ptolémée revient en Europe à travers les *Tableaux astronomiques* d'al-Khwarezmi que traduit Adélard de Bath en 1126, et à travers ceux d'al-Fargani et d'al-Battānī que traduit Platon de Tivoli en 1140, et dont les listes interminables recèlent certains toponymes *centre-asiatiques*. Cependant il faudra encore attendre 1592 pour que la *Geographia Nubiensis* d'al-Idrisī (*Nuzhat al-mushtaq*), synthèse des connaissances géographiques arabes, soit publiée en arabe à la typographie des Médicis, avant sa traduction en latin de 1619[750].

Entre-temps viennent les premiers textes «originaux»: le traité astronomique *Almageste*, inaccessible aux lecteurs non hellénophones depuis le II^{e} siècle et traduit de l'arabe en 1175 par Gérard de Crémone (m. 1187) de l'École de Tolède, lequel fait revenir également le *De caelo et mundo* d'Aristote[751]. L'*Almageste*, déjà, contient selon Patrick Gautier Dalché, «une annonce de la *Géographie*, ou au moins un programme comportant l'énumération des lieux de l'habitat selon leur éloignement de l'équateur et

[750] Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 24-25, 86, 92, 100, 281-299; Woodward, 1987a, p. 306; Burnett, 1992, p. 1038; Martin, 2005, p. 49.

[751] Krachkovskij, 2004 [1957], p. 78; Woodward, 1987a, p. 306; Burnett, 1992, p. 1045; Martin, 2005, pp. 40-41.

d'un méridien d'origine»[752]. Puis le *Planisphère* de Ptolémée est traduit en 1143 à Toulouse par Hermann de Carinthie[753].

Les cartes du nord-ouest de l'Europe héritent de plus en plus de la toponymie antique dans la mesure où les informations recueillies par les Anciens trouvent place dans les encyclopédies accessibles aux lettrés du haut Moyen Âge, sans toutefois changer le concept de représentation du monde qui a laissé de côté les longitudes et latitudes déjà largement adoptées en Espagne[754]. Mais, ni les efforts pionniers des traducteurs, ni les premiers voyages des Européens en Asie au XIII^{e} siècle ne arviennent à éveiller de l'intérêt pour l'héritage cartographique de Ptolémée à l'égard de l'Asie ou pour la littérature géographique arabe proprement dite, influencée par ces idées, car les cartographes européens n'utilisent pas la topographie arabe. Le concept à la base de la cartographie médiévale en reste au schéma hérité d'Ératosthène (284-192 av. J.-C.) où la mer Caspienne est présentée comme une baie de l'océan mondial. Comme l'écrit Jean Richard, «pour Aubry de Trois-Fontaines encore, les Mongols qui avaient vaincu les Comans [Kipchak] et les Russes en 1222 auraient regagné leur pays en passant par les îles de la mer septentrionale»[755].

La redécouverte de la célèbre *Géographie* de Ptolémée en huit livres, qui change les principes méthodologiques des scientifiques européens, est plus tardive mais plus décisive que la traduction de l'*Almageste*[756]. Elle est liée au travail du moine byzantin Maxime Planude (env. 1260-1310) qui compile au monastère de Chora de Constantinople une version de la *Géographie* fondée sur une des copies grecques qu'il avait achetées et redessine les vingt-six cartes manquantes dont douze représentent l'Asie et une celle du monde (rédaction A)[757] (**Fig. 6.1-6.2**). Une autre version de la *Géographie*, avec 65 cartes (rédaction B), voit le jour grâce aux effort de l'érudit byzantin Nicéphore Grégoras (1295-après 1359) et permet de voir l'*Asie centrale* sur les cartes couplées de la Parthie et de la Carmanie désertique, de l'Hyrcanie et de la Margiane, de la Bactriane et de la Sogdiane, de l'Inde au-delà du Gange et de la Chine[758].

Le fait que la *Géographie* devienne un ouvrage clef dans le cercle étroit des érudits byzantins ne signifie pas qu'elle passe immédiatement en Occident, malgré la prise

---

[752] Gautier Dalché, 1996, p. 85.

[753] Woodward, 1987a, p. 306.

[754] *Ibid.*, p. 323.

[755] Richard, 2005, p. 18, n. 4.

[756] Dilke, 1987a, p. 177.

[757] Sur l'histoire de la redécouverte de Ptolémée en 26 cartes, à partir des trouvailles de Maxime Planude (1260-1310), voir Bagrow, 1964, pp. 19, 34-37, 77-78; Shirley, 1987, p. XVIII; Dilke, 1987d, p. 268; Aujac, 1993, pp. 166-169. La carte du monde dressée par Planude pourrait avoir ressemblé (s'il ne s'agit pas de l'original même) à la carte incluse dans un manuscrit byzantin du XII^{e} siècle de la Biblioteca Apostolica Vaticana (Urbinas Graecus 82, fols. 60v-60r): Harley, Woodward, 1987, pl. 9. Dilke (1987d, p. 268) signale également une autre carte qui pourrait remonter à Planude: Vat.Gr. 177. Selon Aujac, le même archétype se trouve dans une carte d'Istanboul (bibliotèque du Sultan, Seragliensis 57): Aujac, 1993, p. 167.

[758] Nordenskiöld, 1973 [1889], pp. 9-10; Bagrow, 2004 [1964], p. 31; Dilke, 1987d, p. 270; Aujac, 1993, pp. 169-172.

Constantinople par les croisés en 1204[759]. Il faut s'approcher de la chute de l'empire Byzantin de 1453 pour voir s'intensifier les vagues d'émigration de Constantinople suscitées par la menace turque. Les réfugiés apportent avec eux en Europe des manuscrits byzantins, comme c'est le cas pour le savant Manuel Chrysoloras (m. 1415), qui commence à traduire à Florence où il est arrivé en 1396 ou 1397[760] l'ouvrage de Ptolémée, visiblement une des nombreuses copies circulant à Byzance à son époque qu'il a apportée avec d'autres manuscrits[761]. Cette traduction du grec en latin a été achevée en 1406-1409 en Toscane par Jacopo d'Angiolo [Jacobus Angelus ou Jacopo Angeli da Scarperia], disciple et continuateur du Byzantin, membre du groupe d'humanistes responsable de l'arrivée de Chrysoloras[762].

L'apport scientifique de la *Géographie* de Ptolémée, selon Patrick Gautier Dalché, se manifeste en cinq points:

> «Elle donnait une *pictura* de l'habitable où chaque partie était proportionnée à l'ensemble, et fixait de manière précise la nature et la quantité des zones géographiques; elle énumérait des coordonnées de longitude et de latitude et rendait possible de dresser des cartes régionales; elle exposait enfin une théorie de la projection de la sphère sur une surface plane. La *Géographie* renversait de la sorte certaines opinions issues de la cosmographie latine, sur l'extension de l'œcoumène, sur l'habitabilité et l'habitation effective de la région intertropicale»[763].

Mais, même si l'apport décisif de Ptolémée réside dans l'introduction de la grille astronomico-mathématique qui permet de localiser tout point par des coordonnées et de construire une représentation cartographique rigoureuse, le réseau des coordonnées n'est pas, selon Gautier Dalché, une nouveauté absolue vers le début du XV^{e} siècle:

> la *Géographie* «n'était pas le principe d'un mode de représentation complètement inconnu, mais la réalisation parfaite d'un programme attendu. Il ne faut pas interpréter comme l'effet d'un seul hasard la présence de la *Géographie* dans les bagages de Manuel Chrysoloras, tout de même que sa traduction rapide: cela répondait à un besoin exprimé depuis fort longtemps»[764].

En tous cas, les retrouvailles bouleversent le monde des cosmographes comme on le voit chez Pierre d'Ailly, le dernier à alimenter la géographie médiévale avant le grand retour de Ptolémée et le premier à revitaliser les idées du géographe d'Alexandrie. Après avoir achevé en 1410 son volumineux *Tractatus de Imagine Mundi*, synthèse des connaissances de l'époque issue des sources classiques et bibliques (sans les travaux des voyageurs), mais avec une importante mise à jour à partir de la lecture de l'*Almageste*, il reprend en 1414 un travail de synthèse après qu'en 1413 il a pris

---

[759] Dilke, 1987d, p. 258.

[760] Gautier Dalché, 1992, p. 324.

[761] La liste des manuscrits grecs de Ptolémée diponibles en Europe: Dilke, 1987a, p. 192; Dilke, 1987d, pp. 272-275.

[762] Bagrow, 2004 [1964], pp. 78-79; Aujac, 1993, p. 173; Mollat, 2005, p. 125.

[763] Gautier Dalché, 1992, pp. 324-325.

[764] *Idem*, 1996, pp. 84-85.

connaissance, avec un certain retard, de la *Géographie* de Ptolémée, et commence à rédiger un autre traité géographique, le *Compendium Cosmographiae*[765].

Comme l'a noté Michel Mollat, «les générations qui précédèrent le temps des premières révisions de l'héritage antique accordèrent aux Anciens un crédit renouvelé en assurant un véritable succès à la *Géographie* de Ptolémée»[766]. C'est à partir du début du XV^e^ siècle, en Italie, puis dans le reste de l'Europe (aux Pays-Bas, en France, en Angleterre et en Allemagne) que se multiplient les copies polychromes de la *Géographie* de Ptolémée, laquelle paraît d'abord sans cartes, puis, dès 1415, avec les reconstitutions de vingt-sept cartes que viennent progressivement compléter des cartes modernes supplémentaires[767].

Aux XV^e^-XVI^e^ siècles l'invention de l'imprimerie donnera un élan décisif à la multiplication de cette œuvre. Dès 1475-1478 où des premières éditions de Ptolémée voient le jour coup sur coup à Vicence (septembre 1475, sans cartes), à Bologne (juin 1477, souvent vue comme la première) et à Rome (octobre 1478) (les deux dernières éditions comptant vingt-sept cartes), jusqu'en 1599, avec entre 1490 et 1507 une pause résultant de l'accumulation trop rapide des nouvelles données, l'Europe voit quarante et une rééditions de Ptolémée en latin, portugais et italien[768] (**Fig. 6.3-6.7a**). Strabon qui a été également traduit en latin en 1472, ne fait alors qu'une très faible concurrence à Ptolémée[769].

L'enthousiasme des Européens est tel qu'il dépasse les frontières des continents, renvoyant en Orient les connaissances ptoléméennes qui viennent à peine de revenir en Europe: dans le palais de Topkapi Mehmed II ordonne vers 1465 à Georgios Amirutzes de dresser une carte du monde, d'abord en grec ou en latin, puis en transcription arabe, sur la base du schéma de Ptolémée, afin de faire exécuter un tapis à cette image[770].

2. *Mappaemundi* de transition entre les «réalités» de l'Antiquité, du Moyen Âge et de l'époque moderne

La mise à jour toponymique de l'*Asie centrale* antérieure à la découverte de l'Amérique concerne pour l'essentiel les informations transmises par les documents relatifs au Prêtre Jean à partir de 1145, les récits des premiers voyageurs européens et arméniens des XIII^e^-XV^e^ siècles et l'appropriation des connaissances des auteurs musulmans.

---

[765] Phillips, 1988, p. 214; Gautier Dalché, 1992, p. 325.

[766] Mollat, 2005, p. 128.

[767] Bagrow, 2004 [1964], pp. 79-91; Lach, 1965a, pp. 452-453; Hostetler, 2001, p. 65. Liste des plus beaux manuscrits de Ptolémée du XV^e^ siècle: Aujac, 1993, pp. 173-177.

[768] Bagrow, 1964, pp. 78-91; *Idem*, 2004, p. 81; Lach, 1977b, p. 448; Kupcik, 1984, pp. 91-93; Aujac, 1993, p. 178. Voir également le catalogue des 56 éditions et des 26 pseudo-éditions de la *Géographie* de Ptolémée des XV^e^-XIX^e^ siècles qui a été considéré comme exhaustif par son auteur: Nordenskiöld, 1973 [1889], pp. 12-30.

[769] Lach, 1965a, p. 449.

[770] Bagrow, 1955b, pp. 26-27. S'agit-il de la carte vénitienne anonyme de Topkapi, Kutuphane, n° 1827, datant d'env. 1460?: Destombes, 1964, p. 228.

L'information que fournissent les *scripta itineraria,* matérialisés dans les portulans (guides pour la navigation côtière) et les cartes marines, extrêmement importante pour l'histoire de la cartographie en général, est considérablement réduite, pratiquement même à néant, pour l'*Asie centrale* qui, à l'intérieur du continent, est loin des côtes fréquentées par les marchands, à l'exception du littoral de la Caspienne. Cette région ne fait l'objet que de quelques cartes dressées pour aider la navigation de colons issus de l'Italie et dont la présence a été attestée par Marco Polo, mais très problématiques en raison de l'influence des textes relatifs à la navigation de Patrocle vers 300 av. J.-C. Les grands changements de l'image de l'*Asie centrale* ne se font pas dans les portulans où les Portugais enregistrent à l'époque leurs multiples découvertes, mais dans les cartes suscitées par le retour de Ptolémée.

De toute façon, même à l'écart du système des portulans, l'*Asie centrale* reçoit de nouvelles informations assez importantes pendant les XIII^{e}-XV^{e} siècles et vit, comme les autres parties du monde, une même situation de confrontation ou de juxtaposition entre trois «réalités». Les nouvelles données (a) doivent coexister d'une part avec le voisinage habituel de la «réalité» des géographes gréco-romains et médiévaux (b) solidement ancrée dans la conscience cartographique, d'autre part avec le retour et la réadaptation progressive de Ptolémée (c). L'enjeu principal de l'histoire de la cartographie devient alors la reconstitution des enchaînements formant la transition entre la période d'*avant* et celle d'*après* les découvertes des voyageurs (avec la nouvelle nomenclature topographique) et entre la période d'*avant* et celle d'*après* la redécouverte de Ptolémée (avec de nouvelles délinéations). Cette transition se fait dans le contexte d'une confrontation de trois «réalités» dont la scène est constituée par le triangle Italie-Catalogne-Portugal qui garde d'étroites relations avec le monde musulman, comme l'illustre le fait que les *Tables astronomiques* dites *Alphonsines*, dressées en 1248-1252 sur l'ordre du roi de Castille Alphonse X le Sage sur l'exemple des Arabes, ont été imprimées à Venise en 1483[771].

La synthèse ne se passe pas de manière linéaire. D'une part, il existe une relative indépendance entre les écrits des voyageurs et les cartes dressées par les cartographes de profession, qui, s'appuyant «en partie sur des levés topographiques» (par exemple, dans le cas des cartes marines), se trouvent constamment devant «la difficulté de transférer sur un dessin les informations d'un texte écrit lorsqu'on ne possède pas déjà une structure de référence, comme par exemple le tracé du réseau hydrographique, ou du moins une assez grande quantité de mesures de directions et de distance»[772]. D'autre part, les cartographes n'écartent pas les nouvelles données qui deviennent omniprésentes vers le XV^{e} siècle. Au contraire, l'un des aspects principaux de la cartographie de cette époque est, selon P. Gautier Dalché, «sa capacité à accueillir les

[771] Les cartographes italiens partaient souvent étudier en Catalogne comme les Catalans venaient vivre et travailler en Italie: comme exemple parlant on peut citer le fils de l'auteur de l'Atlas *catalan* Abraham Cresques, Jafuda (Jehuda) Cresques, qui vers 1419 se rend au Portugal pour l'organisation de l'observatoire naval mis en place par le prince Henri le navigateur: Bagrow, 2004 [1964], pp. 66-68. Pour une bibliographie au sujet des discussions sur la priorité intellectuelle portugaise ou italienne dans le domaine de la réalisation des portulans: Harley, 1987, p. 14, n. 109.

[772] Bracciolini (introduction de M. Guéret-Laferté), 2003, p. 51 (résumé des idées de M. Milanesi).

nouveautés en les problématisant», ce qui signifie que c'est le regard porté sur les cartes qui change. La préoccupation essentielle des XII^e^-XIII^e^ siècles de ne pas trop changer la carte et d'éviter les erreurs de copie, laisse la place aux XIV^e^-XV^e^ siècles à la volonté de mieux représenter la réalité:

> «Objets d'enseignement élémentaire, supports d'exercices spirituels en ce qu'elles résumaient toute l'histoire du salut et tout l'espace de la création, ou encore encyclopédies visuelles, elles n'avaient a priori aucun des caractères nécessaires et suffisants pour susciter la discussion raisonnée. En revanche, le passage à une vision critique, et à un usage instrumental, entraîna une intellectualisation du regard porté sur la carte, devenue autonome, ayant pour but principal la représentation de l'espace géographique»[773].

Cette soumission au regard critique des connaissances de types et d'origines divers, supposant un croisement de découvertes et d'éruditions de toute nature conduit à des cartes qui reflètent un «processus de bricolage associant des techniques différentes, sans que cela aboutisse, pour les concepteurs ou les utilisateurs, à la conscience de contradictions insupportables»[774]. Le choix du mot – bricolage – est correct, car le propre du bricolage est de toujours s'arranger avec les moyens du bord et «d'investir dans une structure nouvelle des résidus désaffectés de structures anciennes»[775].

En conservant dans certains cas le principe circulaire des *mappaemundi* avec l'orientation à l'est et Jérusalem au centre du monde, les cartes médiévales commencent par modifier leur contenu topographique en absorbant la nouvelle nomenclature venue des voyageurs. Cette première étape de transition est illustrée par les cartes italiennes de la première moitié du XIV^e^ siècle et l'*Atlas catalan* de 1375 qui conçoivent l'image du monde avant les grandes nouveautés apportées par les audacieux navigateurs portugais qui, à la suite d'Henri le Navigateur (1394-1460), passeront tout le XV^e^ siècle à chercher la voie orientale vers les Indes. Dans le souci de moderniser le savoir, les cartographes complètent leurs cartes jusqu'à pousser le principe d'exhaustivité à ses limites. En commençant ensuite à adopter la vision de Ptolémée, ils abandonnent progressivement le schéma O-T et acceptent morceau par morceau une autre délinéation des continents comme dans la carte de Fra Mauro.

On assiste ainsi à une recréation de la carte du monde à l'époque des grandes découvertes des explorateurs au cours desquelles les représentations cartographiques, leur mode de construction et les améliorations se bousculent et acceptent des juxtapositions de traditions différentes, voire opposées.

---

[773] Gautier Dalché, 1996, pp. 97, 103.

[774] *Ibid.*, p. 93.

[775] Genette, 1966, p. 145.

3. À la veille de la «redécouverte» de Ptolémée. Les cartes italiennes des années 1310-1330 (Sanudo, Vesconte, Paulin): les sources de la nouvelle nomenclature et de la délinéation des terres, ainsi que leur crédibilité

Dans ce groupe de cartes, la place centrale est occupée par trois séries essentiellement vénitiennes qui montrent bien, selon les termes de Nathalie Bouloux, «ce que peut être le savoir géographique dans une cité dont la puissance est fondée sur la domination d'espaces extérieurs et sur le commerce»[776].

La première série est constituée par les cartes insérées dans l'ouvrage *Liber secretorum fidelium crucis super Terrae Sanctae recuperatione et conservatione* de 1306-1321 de Marino Sanudo l'Ancien, dit Torsello, de Venise (env. 1260-1343), propagandiste de l'idée de croisade, qui y expose à la fois les bénéfices du commerce avec le Proche-Orient, une stratégie pour la reconquête de la Terre sainte et l'histoire et la géographie du Proche-Orient[777] (**Fig. 6.9-6.13**). Une partie de ces cartes – la deuxième série – a été probablement réalisée (sous le contrôle de Sanudo?) par Pietro [Perrino, etc.] Vesconte (actif en 1310-1330), premier cartographe professionnel européen et auteur d'un atlas géographique séparé offert en 1321 au pape avec le traité de Marino Sanudo[778]. La dernière série de cartes figure dans les deux versions en trois volumes des chroniques universelles datant de 1329-1334 du franciscain Paulin [Paulinus ou Paolino Minorita ou Veneto] de Venise (vers 1270/1274-1344), diplomate, évêque et auteur d'une histoire universelle[779] (**Fig. 6.8**).

Les *mappaemundi* de ces trois auteurs, Sanudo, Vesconte et Paulin, dotées d'une ligne cartographique moderne pour le monde méditerranéen et inspirées par les dérivés d'al-Idrisī pour la mer Rouge, sont accompagnées d'une description verbale du monde pratiquement identique: chez Sanudo-Vesconte la description du monde entoure la mappemonde; chez Paulin, elle commence sous la mappemonde et continue au verso du folio. Selon Nathalie Bouloux ce parallélisme s'explique par le fait que «Petrus Vesconte a fourni une description du monde pour accompagner la mappemonde commandée par Marino Sanudo; ce dernier l'a fait connaître à Paulin de Venise [qui a été une de ses bonnes connaissances] qui l'a adaptée à ses vues»[780].

Ces descriptions permettent d'analyser les sources «responsables» de la nouvelle nomenclature et de la délinéation des objets géographiques qui n'étaient pas connus des

---

[776] Bouloux, 2002, p. 45.

[777] Il y a plusieurs copies de cet ouvrage, notamment à la Biblioteca Apostolica Vaticana (Vat. lat. 2972: Bouloux, 2002, pp. 46-47) et à la British library (additional MS. 27376*, ff. 187v-188: Harvey, 1991, p. 35). Pour une liste plus complète voir Woodward, 1987, pp. 363-364. Selon Harley et Woodward (1987, pl. 16) la *mappamundi* dans le manuscrit de Sanudo de la British Library a été dressée par Vesconte.

[778] L'atlas, signé par Vesconte, est déposé à la Biblioteca Apostolica Vaticana, Pal. lat. 1362. Bouloux, 2002, pp. 47, 49, 51-52; Woodward, 1987a, p. 314.

[779] Il y a deux *mappaemundi* dans les deux copies de l'ouvrage de Paulin de Venise: l'une à Paris dans un ouvrage intitulé *Chronologia Magna* ou *Compendium* (déposé à la BNF, MS. lat. 4939, fol. 9), l'autre au Vatican dans un exemplaire comportant une *Satyrica Historia* et une description du monde intitulée *De mapa mundi* (Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. lat. 1960, fol. 264v): Woodward, 1987a, p. 363; Bouloux, 2002, pp. 48, 308.

[780] Bouloux, 2002, pp. 45, 47-53 (citation p. 50).

Anciens et de la plupart des ouvrages de la géographie médiévale; visiblement communes à ces trois auteurs à quelques détails près, ces sources étaient sans doute facilement disponibles entre Naples, les grands villes d'Italie du Nord et Avignon[781]. Parmi les textes faciles à se procurer, il y avait la description de l'Orient par l'Arménien Héthoun et le résumé des travaux de Vincent de Beauvais avec des extraits de Plan Carpin et du connétable arménien Smbat[782]. On admet que les intellectuels vénitiens connaissaient également l'itinéraire de Rubrouck: comme Roberto Almagià l'a indiqué en 1944, c'est grâce au circuit interne des frères de l'ordre de saint François d'Assise que seraient arrivées chez le franciscain Paulin, probablement à travers des écrits du franciscain Roger Bacon, les nouvelles informations sur la Tartarie apportées par Rubrouck[783]. Enfin, selon une hypothèse qu'a exprimée H. Simonsfeld en 1875, Marino Sanudo a probablement eu comme source principale les écrits de Jacques de Vitry (la *Relation de David* comprise?). Sur le plan graphique le monde méditerranéen jusqu'à la Caspienne découle des portulans, alors que la délinéation de la mer Rouge est à l'évidence issue de la carte ronde d'al-Idrisī[784].

C'est dans ces sources qu'il faudra chercher les racines de la nouvelle délinéation de la Caspienne et de la nouvelle nomenclature qui fait apparaître pour la première fois dans ces cartes, notamment celles des *Tartari*, des *Porte ferre* (et non plus seulement les *Caspie Porte*) ou le Cathay (*regnum Cathay*) qui parvient sous diverses formes orthographiques en Europe par le biais de Plan Carpin, Rubrouck, Smbat, Héthoun, Marco Polo et Odoric de Pordenone[785]. En même temps, si l'on tient compte du fait que les images cartographique sont plus pauvres que les textes accompagnateurs, on ne peut limiter la nomenclature moderne connue des cartographes à la seule qui a été effectivement reportée sur les cartes: dans un groupe de notes de la *Satyrica Historia* consacrées à l'*Asie centrale*, Paulin mentionne d'autres toponymes comme *Turkestan*, associé aux Mongols, *Cythay*, *Cmania* désignant probablement les Kipchaks, *Asia*, *Persia* ou *Tabriz* en rapport avec l'empire des ilkhans mongols[786]. Dans le texte d'accompagnement lié à cette partie du monde Sanudo-Vesconte mentionne également la *Corasine* (Corasmie, Khorezm) et le *Turquesten / Turquestan*.

Cette information se conjugue bien sûr aux connaissances traditionnelles, comme celles de Hugues de Saint-Victor dont Paulin cite plutôt le *Chronicon*, que la *Descriptio mappe mundi*. On comprend ainsi les nombreux parallèles entre la Scythie de Saint-Victor avec *Ortogora*, *Samarchan*[787]*, Attippi*, *Alexandria*, *Scitopolis*, le village *Saphiri*,

---

[781] *Ibid.*, p. 57.

[782] Son nom, cité dans le texte entourant la mappemonde de Sanudo, n'est pas mentionné dans la liste d'auteurs donnée par le prologue de Paulin: Bouloux, 2002, pp. 49, 50, 57.

[783] Cit. d'après Skelton, Marston et Painter, 1995, pp. 113, 148.

[784] Voir la carte musulmane zonale copiée d'après la carte d'al-Idrisī, 1154: Bodleian Library (Pococke 375, ff. 3v-4r): Woodward, 1987b, pl. 3. Une étude a été consacrée à cette ressemblance par Tadeusz Lewicki (*non vidi*): Bouloux, 2002, pp. 50, 52.

[785] Brincken, 1968, p. 165; Pelliot, 1959-1973, t. I, 1959, s.v. «Catai», p. 216.

[786] Friedman et Figg, 2000, pp. 470-472 (s.v. «Paulinus Minorita of Venice [Fra Paolino Veneto; Paulinus Minorita] (vers 1275-1344)», notice par Anna-Dorothée von der Brincken).

[787] En raison du contexte chronologique, ce toponyme, qui aurait dû être Sarmathana, semble difficilement en rapport avec le nom de Samarkand (*supra* les nn. 490 et 494).

et le texte de Paulin qui pour la même région énumère *Ortogora*, *Samata*, *Tacippi*, *Alexandria*, *Scithopolis* et le village *Saphyri*. Il en va de même pour les montagnes, pratiquement identiques dans les deux sources: *Immatius / Inmanus*, *Caucasus*, *Paropanisades / Parapanisides*, *Taurus*, *Oscobares*, *Partau*, *Memarmoli / Memarlam*, *Ariobarranes / Ariobarzanes*[788].

a) Les «merveilles» de Marco Polo deviennent crédibles

Pour cette génération de cartographes, Marco Polo et Odoric de Pordenone ont comme source d'information un statut encore flottant: les témoignages des voyageurs n'apportent pas de preuves véritables, dignes de foi, et restent toujours en concurrence avec les Anciens.

Bien que Marco soit rentré à Venise en 1295 et ait fini en 1298 de dicter en prison ses mémoires qui feront le tour des érudits de l'époque, ses données ne sont pas immédiatement acceptées par les cartographes. Les cartes vénitiennes de 1321 à 1334 sont dépourvues d'allusions visibles au récit du Vénitien et de ses proches. Aucune mention explicite à son voyage ne se présente dans les textes accompagnateurs, ni dans la nomenclature topographique: la Chine du nord n'est pratiquement pas représentée et la Porte de Fer a déjà été mentionnée par Rubrouck et Héthoun[789].

On est ici à l'évidence confronté au problème de l'évolution de la crédibilité de l'information. Comme l'a noté Nathalie Bouloux, pour être acceptée, la nouvelle information des explorateurs doit passer au crible de la critique des intellectuels contemporains fondée sur trois principes: «l'aspect vraisemblance du récit, sa confirmation par les témoignages contemporains, sa concordance avec les récits des Anciens»[790].

Possédé par l'idée de devenir aux yeux du monde un homme de lettres et non uniquement un marchand, Marco Polo a beaucoup participé à la propagation de son œuvre: son activité rédactionnelle explique, selon Leonardo Olschki, pourquoi plusieurs variantes de son texte ont circulé et ont, grâce à son orgueil, été expédiées aux plus hauts dignitaires de l'époque (par exemple à Charles de Valois en 1307 par l'intermédiaire de Thibaut de Cépoix)[791]. L'usage du franco-vénitien s'explique également par le désir de toucher le public le plus large et le plus érudit. Le choix des faits, mentionnés dans le prologue du texte, n'est pas non plus dû au hasard. La présentation des itinéraires de tous les voyages accomplis par les Polo et les références aux puissants de l'époque, témoins de leurs exploits, étaient aussi susceptibles d'augmenter la confiance des lecteurs et de souligner le caractère exceptionnel du voyage; comme témoins Marco Polo a surtout choisi Tedaldo Visconti, le futur pape Grégoire X, et le Grand Khan Qubilaï, les deux hommes les plus puissants du dernier

[788] Gautier Dalché, 1988, pp. 45-47.

[789] Skelton, Marston et Painter, 1995, pp. 147-148.

[790] Bouloux, 2002, p. 173.

[791] Olschki, 1957, p. 108.

tiers du XIII^e siècle qui ont simultanément pris les Polo comme ambassadeurs[792]. La pertinence du récit a été cependant réduite par le fait que Marco Polo n'a pas échappé à la tentation de faire un ouvrage encyclopédique englobant l'image du monde et non uniquement les lieux effectivement parcourus[793]. Il est possible que cette tendance à réécrire la totalité du monde a contribué au rejet des cartographes de l'époque.

La véritable reconnaissance de l'apport de Marco Polo, dont la mort en 1324 passe pratiquement inaperçue[794], ne vient que plus tard, lorsque vers le milieu du XIV^e siècle sa manière de raconter des merveilles devient enfin convenable aux écouteurs. Contrairement à l'opinion commune qui veut que la haute érudition ait constamment méprisé le récit de Marco Polo, Manlio Pastore Stocchi souligne que son texte était déjà considéré comme une source crédible dans la seconde moitié du XIV^e siècle, comme le montrent Domenico di Bandini (1335-1418) dans son *Fons memorabilium universi* et Domenico Silvestri dans son *De Insulis et earum proprietatibus*. Silvestri justifie l'utilisation du *Milione* de Marco Polo et des relations d'Odoric de Pordenone, en expliquant qu'ils ont été «récemment» reconnus comme des sources véridiques[795]. Pourtant leur utilisation ne va pas pour autant de soi: le même Silvestri dans le *De Insulis* ajoute des nuances: «Bien que ce qu'écrit Odoric soit vrai, il est raisonnable de suivre et d'imiter ceux dont l'ancienneté et l'autorité donnent plus de foi, ou ce que j'ai appris par un témoignage de vive voix ou ce qui était d'une conjecture vraisemblable»[796].

Sur le plan de la crédibilité, la cote de Marco Polo n'est pas la même que celle d'Odoric de Pordenone: ce dernier, dont les relations ont été enregistrées en trois reprises entre 1330 et 1340[797], n'a alors pas encore l'«ancienneté» nécessaire, tandis que la situation du premier s'est fort probablement transformée au fur et à mesure de la propagation de la traduction latine du *Milione*. Effectuée entre 1315 et 1320, du vivant de Marco Polo, par le Dominicain Fra Francesco Pipino da Bologna, cette traduction en latin a vraisemblablement été à la source de la crédibilité de l'information de Polo, car Pipino le présente de manière très apologétique comme un «homme universellement connu pour sa sagesse, honnêteté et dévotion, orné des vertus civiles qui le rendent digne de foi et de respect»[798].

Pour Pegolotti il n'y a vers 1340 plus de doute sur l'utilité des témoignages de Polo: le Florentin transforme le monde du Vénitien qui est avant tout un spectacle en soi en une image utilitariste où toute la terre n'est que vaste marché[799].

Comme autre signe de cette reconnaissance, on peut citer l'apparition en 1366-1368 d'un portrait de Marco Polo, entouré par son père Nicolò et son oncle Maffeo au côté de

---

[792] Guéret-Laferté, 1994, pp. 15, 46.

[793] *Ibid.*, p. 55.

[794] Almagià, 1955, p. 26.

[795] Pastore Stocchi, 1963, pp. 45-46.

[796] Bouloux, 2002, p. 172.

[797] Guéret-Laferté, 1994, p. 12.

[798] Olschki, 1957, pp. 109, 115-116.

[799] *Ibid.*, pp. 96-97.

Pétrarque et de Boccace, sur une fresque d'Andrea di Buonaiuto glorifiant, pour les dominicains, le triomphe de l'église chrétienne en Orient dans le *Cappellone degli Spagnuoli* de l'église Santa Maria Novella de Florence[800] (**Fig. 5.8**). À partir de cette époque, les Européens commencent à faire des *Merveilles* un best-seller qu'ils transforment progressivement en un document fondamental pour la connaissance de l'Asie et en une source d'inspiration pour les romanciers comme l'atteste la chanson de geste de *Baudouin de Sébourg*, ou le *Guerin Meschino* d'Andrea da Barberino (1400) qui donne à un large public l'image distordue d'une géographie imaginaire[801].

b) La délinéation de la Caspienne: tout devient possible avec la remise en cause des Anciens et la prise en considération des Modernes

Formant une synthèse entre les portulans et al-Idrisī, la carte de Marino Sanudo-Pietro Vesconte (**Fig. 6.9-6.13**) trahit une certaine confusion à l'intérieur du continent asiatique, car deux mers Caspienne clairement désignées par leur nom y coexistent indépendamment l'une de l'autre. La carte de Paulin, sur laquelle on saisit encore mieux le contraste stylistique entre la Méditerranée des portulans et la mer Rouge d'al-Idrisī, reproduit cette même confusion[802] (**Fig. 6.8**). Même si ce principe est déjà connu dans la cartographie médiévale (cartes de Béatus de Saint-Sever et d'Hereford, *supra*), la multiplication des Caspienne repose ici sur d'autres raisons qu'il faut chercher dans la combinaison des deux types d'informations qui se rencontrent: celle des Anciens que l'on remet en question et celle des Modernes que l'on prend en considération.

Tout d'abord, l'organisation de l'espace est subordonnée à plusieurs systèmes simultanés de références. En suivant les *Histoires* d'Orose dans la manière de diviser le monde habitable entre Asie, Europe et Afrique, Paulin revient également à la subdivision en régions qu'il faut situer les unes par rapports aux autres: «La Parthie a à l'orient le fleuve Indus, au sud la mer Indienne, à l'occident la Médie, au nord le défilé d'Yrcanie»[803]. En même temps, la carte de Sanudo-Vesconte subdivise la Scythie (*Sitia inferior* à l'ouest et *Sitia* à l'est), mais poursuit sa description par l'invention, plus tardive par rapport à Orose, du *domaine des Tartares* issu de la relation de Héthoun[804]. Le même principe se manifeste également dans le manuscrit de Marino Sanudo qui expose dans son projet de croisade deux descriptions de la *Scythie*, l'une antique développée avec les provinces antiques de l'Hyrcanie, Albanie, Bactriane, Arménie et Cappadoce, l'autre selon Héthoun, voisine des royaumes de Cathay, de Tarse, de Turkestan, de Khorezm, de Coumanie, de Géorgie. Dans cette double description, comme l'a noté Gautier Dalché, «il n'y a pas vraiment de 'nouveauté', au sens où la notion de royaume aurait supplanté, en géographie, celle de province. Il n'y a pas de

---

[800] Olschki, 1944, p. 100; *idem*, 1957, pp. 113-115.

[801] Olschki, 1944, p. 96; *idem*, 1957, p. 48; Etiemble, 1988, p. 103.

[802] Dans une autre série de cartes italiennes comme celles de Francesco et Marco Pizzigano de 1367 (Venise), A. Dalorto, etc., la Caspienne est unique: Bagrow, 1956, p. 6; Bagrow, 2004 [1964], p. 74.

[803] Bouloux, 2002, p. 57.

[804] *Ibid.*, p. 60.

supériorité affichée d'un système par rapport à l'autre»[805]. Si l'on tient compte du fait que, comme l'écrit Nathalie Bouloux, «l'organisation de l'espace [à cette époque] se rapporte à une liste dans laquelle chaque élément est situé par rapport à ses voisins», cette «géographie de l'emboîtement»[806] commence à étouffer par l'insertion dans le même classement alphabétique de toponymes modernes et anciens, sans que l'on puisse les identifier, les démêler les uns des autres pour les classer dans les diverses trames chronologiques (comme on le voit *supra* chez Marco Polo pour les Tartares vaincus par Alexandre le Grand).

Deuxièmement, outre la nécessité «d'affronter la masse des connaissances recueillies», la difficulté de les placer dans l'espace cartographique se multiplie au gré des contradictions[807]. Sans trouver de critères fiables pour choisir entre les affirmations de deux autorités également estimables et dont les propos semblent crédibles même s'ils sont contraires les uns par rapport aux autres – il s'agit le plus souvent de résoudre l'opposition entre les descriptions des géographes antiques, pas toujours unanimes, et les données récentes des voyageurs –, les cartographes italiens choisissent la voie d'un compromis qui conduit à une synthèse impossible. Ils ne peuvent pas rejeter totalement la nouvelle information, surtout si elle porte sur l'espace inconnu des Anciens, mais ils ne peuvent pas non plus y adhérer sans discussion par l'oubli des Anciens; il ne leur reste donc qu'à l'accepter partiellement en la cumulant et la mêlant aux données des Anciens qu'ils postulent comme l'autorité de référence. Entraîné par le besoin d'exhaustivité dans la collecte des connaissances pour en tirer une œuvre conforme à des préoccupations encyclopédiques, ce mélange provoque une surcharge de l'espace cartographique qui se construit en dehors de l'ordre chronologique et spatial, et fait éclater les cartes en étalant l'espace cartographique jusqu'à le faire doubler ou tripler afin de pouvoir y placer tous les objets physiques des Anciens et des Modernes. D'un autre côté, cette géographie est celle du doute, qui, face à la multiplication des données et devant l'impossibilité de procéder à une vérification critique, laisse aux successeurs toutes les portes ouvertes.

Cette destruction de l'espace, issue de la prudence à l'égard de la nouveauté et du respect de l'autorité établie, permet de placer côte à côte deux mers Caspienne, fermées et explicitement présentées en tant que telles, avec même une Caspienne supplémentaire que les analyses ignorent généralement et que l'on reconnaît dans la forme graphique d'un golfe anonyme ouvert sur l'océan Boréal.

Malgré l'absence explicite du nom de cette troisième mer Caspienne (disparue par «prudence»?), sa forme ne fait que reprendre le schéma du golfe maintes fois décrit jusqu'au VII^{e} siècle par les disciples d'Ératosthène, Strabon, Pline et Isidore de Séville, et représenté graphiquement dans les *mappaemundi* des XI^{e}-XIII^{e} siècles. Faisant partie de l'océan Boréal, ce «golfe Caspien» est séparé de l'intérieur du continent par des montagnes de Scythie (*montes sitie*); il jouxte l'*Albanie*, elle aussi isolée à l'ouest derrière une longue chaîne montagneuse près d'une *Regio inhabitabilis*. À l'est du

[805] Gautier Dalché, 1998, p. 50.

[806] Bouloux, 2002, p. 68.

[807] *Ibid.*, pp. 203, 206-208.

golfe, selon le schéma traditionnel, s'étend l'espace clos où avaient été enfermés les Tartares avec la légende «*Hic fuerunt inclusi Tartari*», à l'extérieur duquel se trouve l'inscription «*Carab t'ra destructa*»[808] et le château de Gog et Magog. On est tenté de voir une quatrième mer Caspienne (?) dans un autre golfe plus à l'est de l'océan Boréal, lui aussi associé à Gog et Magog et riche en îles comme dans l'*Expositio mappe Mundi* du XII[e] siècle (de Roger de Howden?: *supra*) qui décrit une *mappamundi* semblable à celle d'Hereford où le golfe boréal de la Caspienne est doté de dix îles[809].

Le contexte géographique où les mers Caspienne prennent place est «dilué» sur la surface cartographique afin qu'il puisse correspondre à chacune de ces mers. La forme des mers varie entre les deux copies de la carte de Sanudo-Vesconte (Vatican et British Library) où les deux Caspienne se renvoient d'une carte à l'autre et la carte de Paulin de Paris où la Caspienne occidentale et le réseau des montagnes de l'Asie présentent de nombreuses différences.

Sous le nom de *Mare Caspio*, la Caspienne orientale parsemée de quelques îles comme dans la carte ronde d'al-Idrisī est semblablement enserrée dans un cirque de montagnes portant le nom de monts Caspiens. Cette chaîne de montagne, qui chez al-Idrisī enserre la Caspienne, comprend dans la carte de Sanudo-Vesconte plusieurs segments qui empruntent la silhouette d'un grand cœur qui s'étend de la Grande Arménie à l'ouest (vers la pointe inférieure du cœur) vers la Bactriane (au sud de la Caspienne), puis à l'est vers un réseau de fleuves parmi lesquels on distingue le *Gyon*[810]; ce réseau qui sur le plan graphique est issu des fleuves indiens de la carte d'al-Idrisī avec laquelle il partage les traits principaux, remonte lointainement aux fleuves bactriens de Ptolémée; la chaîne dans laquelle ces fleuves ont leurs sources (le «Caucase-Imaus» de Ptolémée) constitue directement la frontière avec l'Inde (*India Magna*) où «naissent les éléphants».

Alors que ce grand cercle de montagnes insère en quelque sorte les principales régions de l'*Asie centrale* sédentaire, la Caspienne occidentale, au nord-est de la mer Noire, montre encore plus clairement le processus de fusion entre al-Idrisī et les portulans. À la différence du réseau circulaire des montagnes de la Caspienne orientale, la Caspienne occidentale s'étend à l'est d'une chaîne rectiligne anonyme (correspondant au Caucase moderne) orientée dans le sens nord-sud.

La nomenclature est ici déjà plus moderne. La chaîne de montagnes à l'est de laquelle est reléguée la Caspienne occidentale (voir la carte de la British Library), est percée par un passage fortifié qui porte le nom de *Porte ferree* (les Portes de Fer à Derbent au Daghestan). À l'ouest ces Portes donnent sur deux régions qui relèvent simultanément des deux traditions (moderne et antique): *Georgia* (Géorgie) et *Colcia* (Colchide). À l'est de la chaîne le phénomène est le même avec la mention moderne du *Catay* et antique de l'*Yrcania*. Chez Sanudo-Vesconte cette Caspienne combine elle aussi les nomenclatures antiques et moderne: *Mare Caspio*, *Yrcanii* et *de Sara* (chez

---

[808] Hallberg, 1907, s.v. «Inclusi», p. 261.

[809] Westrem, 2001, p. XXXV.

[810] Cette position du *Gyon* proche de l'Inde, avant de devenir plus tard l'Indus même, est conforme à la nature du concept médiéval où Gyhon désigne le sud.

Paulin où elle porte le nom de *Mare Caspio* et de *Mare de Sarra*, la copie de Paris comprend une légende qui lui assigne un pourtour de 2 500 milles[811]). Le mélange des langues modernes dans les appellations de la Caspienne devient un fait banal à l'époque comme dans la carte vénitienne de Marco Pizzigano de 1367 dans laquelle se côtoient les dénominations de mers de Sarra, de Baku et de Gilan[812].

Sur le plan graphique, la formation de cette Caspienne occidentale suit un cheminement surprenant. En premier lieu, cette mer constitue probablement une synthèse entre l'admission de l'isolement de la Caspienne et sa représentation comme golfe de l'océan, puisque sa forme dérive de la Caspienne comme golfe en forme de pointe de flèche que l'on observe dans les cartes de Béatus du XII^{e} siècle[813]. Cependant, au lieu de sortir de l'océan Scythique (la pointe étant orientée vers le centre de la carte), cette flèche part des Portes de Fer en direction de l'est. Des Portes de Fer vers l'ouest, la Caspienne est sur le plan graphique reliée par un ruban à la mer Noire: dans le dessin daté de 1611 de la carte vaticane de Sanudo-Vesconte[814] (**Fig. 6.13**), ce ruban est identifié comme une chaîne de montagnes, alors que les cartes originales montrent qu'il s'agit d'un cours d'eau de communication entre la mer Noire et la Caspienne. Ce schéma semble donc lui aussi perpétuer certains des traits de la carte d'al-Idrisī où l'on constate que la mer Noire se présente comme un appendice arrondi à l'extrémité d'un long canal incurvé qui évoque le canal entre la mer Noire et la Caspienne occidentale de la carte de Sanudo-Vesconte. On ne peut donc exclure l'hypothèse selon laquelle, sur le plan graphique, cette Caspienne occidentale et son canal d'accès aient été inspirés par le tracé relativement fantaisiste de la mer Noire d'al-Idrisī.

c) Rubrouck et la Caspienne comme mer fermée: la mise à mal d'un grand concept des Anciens

La combinaison des dérivés d'al-Idrisī (**Fig. 2.6-2.9**) et des portulans conduit à des solutions souvent difficiles. Hors de l'Italie, on discerne une même démarche intermédiaire chez le métropolitain de Thessalonique Eustathius de Constantinople (m.

---

[811] Bouloux, 2002, p. 211. En ce qui concerne cette question, on peut citer d'autres observations fondées sur les dimensions moyennes réelles de la Caspienne: 1 200 km x 300 km. Dans la description de Pline (*Histoire naturelle* VI, 13 à 16) le pourtour de la Caspienne a été évalué entre environ 1 500 et 2 500 milles. La dimension de la Caspienne dans la cartographie arabe correspond, selon André Miquel (1967-1988, t. II, 1975, p. 531, n. 9), à un diamètre de 500 parasanges pour Khurdādhbeh, soit env. 3 000 km; pour Ibn Rusheh ses dimensions sont de 1 800 sur 600 milles soit env. 3 500 km sur 1 200 km; selon ibn al-Faqîh elle mesure 100 parasanges de diamètre (600 km) ou 300 x 300 parasanges (1 800 km x 1 800 km); selon al-Masūdī 800 x 600 milles (env. 1 500 x 1 200 km). Selon Hommaire de Hell chez al-Idrisī la longueur de la Caspienne est de 800 milles et sa largeur de 600 (1845 [1849], p. 69). Marco Polo parle d'un pourtour de 700 milles: Pastore Stocchi, 1963, p. 45.

[812] Pour l'analyse philologique des dénominations de la Caspienne Leo Bagrow (1956, p. 6; 2004, p. 74) renvoie à l'article de B. Dorn, «Caspia», *Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, 1875, VII^{e} série, XXIII, n° 1. Voir également: Logashova, 1978, p. 75 qui réunit autour de 70 toponymes pour la Caspienne.

[813] *Supra* n. 432.

[814] Dessin de la carte de Marino Sanudo et/ou Pietro Vesconte par Bongars *in Gesta Dei per Francos*, Hanoviae, 1611: Nordenskiöld, 1973 [1889], p. 51.

vers 1194) qui, face à deux traditions, propose de concevoir une Caspienne qui décharge ses eaux dans l'océan Boréal de manière souterraine, restant ainsi en surface une mer fermée[815], selon une conception que l'on a déjà chez les Arabes au sujet de la liaison souterraine entre l'Aral et la Caspienne (*supra*, n. 160).

La Caspienne orientale, parsemée de trois îles et cernée par les *monts Caspiens* remonte également à d'autres prototypes présents dans l'histoire biblique avec les dix tribus perdues d'Israël, dans le *Roman d'Alexandre* où le peuple de Gog et Magog a été enfermé par le Macédonien et dans le mythe des Tartares entourés de tous côtés par des montagnes infranchissables. Ces éléments fabuleux parfaitement enchaînés les uns aux autres, des Scythes à Gog et Magog, puis aux Tartares, sont tous relégués vers l'est au-delà de la Caspienne, où al-Idrisī déjà connaît Gog et Magog sous le nom de Jājūj et Mājūj.

En même temps, dans cette délinéation on peut reconnaître également l'empreinte de Rubrouck, si l'on admet que ce dernier a pu être connu des Italiens du XIV^e^ siècle à travers l'*Opus Majus* de Roger Bacon. Comme tous ses contemporains ce franciscain s'est confronté au choix entre l'autorité des Anciens et l'évidence matérielle. Parti en Asie avec des connaissances livresques, Rubrouck suit sagement sur place les données de ses autorités, car son voyage est avant tout une confirmation et non une découverte. Partant de l'observation de Pline selon lequel la Caspienne est de taille égale au Pont-Euxin, Rubrouck entreprend, avec son compagnon Bartholomée de Crémone (m. après 1254), le contournement de la mer par le nord afin de compléter les observations de son confrère André de Longjumeau qui a déjà parcouru les deux tiers du périmètre de la mer. Les résultats de ce périple vont contre les idées qui affirment que la Caspienne est un golfe de l'océan Arctique.

> «Cette mer est donc, écrit Rubrouck, sur trois côtés, entourée de montagnes, mais elle a une plaine au nord [*n.d.l.r.* chez Sanudo-Vesconte ces deux caractéristiques sont réparties séparément sur les deux Caspienne principales]. Frère André l'a parcourue sur deux de ses faces, la méridionale et l'orientale. Quand à moi, j'en ai parcouru les deux autres: la septentrionale en me rendant chez Batou vers Mangou-chan, et en revenant de même; et l'occidentale durant mon voyage de retour, de chez Batou jusqu'en Syrie. On peut en faire le tour en quatre mois»[816].

Devant cette évidence fondée sur ses propres observations et sur les renseignements d'André de Longjumeau, Rubrouck précise que cette mer porte le nom de *mer Caspienne* chez Isidore de Séville, mais de *mer Circan* selon les habitants[817] et doit prendre position contre les Anciens:

> «Isidore se trompe, lorsqu'il dit que la Caspienne est un golfe de l'Océan. Nulle part elle ne touche à l'Océan et elle est entourée de la terre en tous sens»[818].

---

[815] Dilke, 1987d, p. 266.

[816] Rubrouck, 1985, p. 127.

[817] Bergeron, [1735], [5] «Voyage […] de Rubruquis…», col. 39.

[818] Rubrouck, 1957, p. 118.

Roger Bacon reprend pratiquement mot à mot l'information de Rubrouck, ce qui n'a pas été partout ailleurs le cas[819]:

> «la mer Caspienne commence à s'étendre depuis les Portes Caspiennes en long vers l'Orient et en large vers le Septentrion. De l'avis de Pline cette mer est de même largeur que la mer du Pont: elle a quatre mois de circuit. Frère Guillaume à son retour de Tartarie a fait le tour de la partie Occidentale, et en y allant il avait fait celui de la partie Septentrionale, comme lui-même l'a rapporté au Roi de France, l'an de notre Seigneur 1253. Elle est bornée au Septentrion par un vaste désert, où il y a des Tartares. Au-delà avant qu'on vienne à l'océan, on trouve plusieurs pays septentrionaux: c'est pourquoi cette mer n'est pas un repli de l'Océan, ce que disent pourtant la plupart des Auteurs. Mais l'expérience de ce frère Guillaume, et de quelques autres personnes dignes de foi, prouve que cette mer ne vient point de l'océan, mais qu'elle est formée par le concours de plusieurs fleuves». «Isidore et Pline se trompent donc, continue Bacon, et avec eux tous les Auteurs d'Occident, quand ils assurent que cette mer vient de l'Océan. Ils sont tombés dans cet erreur pour n'avoir écrit que sur un bruit populaire et par manque d'expérience»[820].

Le message de Rubrouck repris par Bacon est clair: la mer Caspienne est une mer fermée, mais cette observation nouvelle ne passe pas facilement et non uniquement en raison de la rareté des copies du récit de Rubrouck dans les bibliothèques européennes. Dans ce sens elle rejoint le destin des Arabes dont les savoirs sont encore très loin de la portée des lettrés.

Malgré le fait qu'elle est connue des cosmographes occidentaux de l'époque, la carte d'al-Idrisī conçue dans la ligne ptoléméenne en 1154 ne parvient pas à faire passer pleinement le message des géographes arabo-persans dont les textes demeurent inconnus. Pourtant, dans les observations d'Istakhri et de ibn Hawqal, pratiquement calqués l'un sur l'autre, au sujet de la mer des Khazares (Caspienne) il n'y a déjà plus d'ambiguïté[821]. En reléguant l'erreur qui fait de la Caspienne un golfe à Ptolémée (*sic*!) qui aurait prétendument affirmé que l'eau de la Caspienne est tirée de la mer du Rūm – «Dieu nous préserve qu'un Ptolémée ait pu dire une absurdité et soutenir des assertions contraires à la nature des choses!» –, ibn Hawqal note que «cette mer est située dans une dépression de la terre et est alimentée d'eau douce» et que, d'après les paroles d'Istakhri, elle est «faite de telle sorte que quiconque voyage sur ses bords depuis les Khazars vers le Daylam, le Tabaristān, le Jurjān et le désert près de Siyān-Kūh, revient à son point de départ, sans rencontre d'autre obstacle que les fleuves qui se jettent en cette mer»[822].

On rencontre une autre description de mer fermée, celle de Kharezm (l'Aral), chez les géographes de l'école d'al-Balkhī mais son existence restera totalement inconnue des Européens pendant plusieurs siècles encore.

---

[819] Bacon continue à faire naître le Tanaïs dans les monts Riphées, alors que Rubrouck dit qu'il prend sa source dans une région de marécages: Guéret-Laferté, 1998, p. 92.

[820] Bergeron, [1735], [1] «Quelques observations… «, col. 3-4, 15.

[821] Voir la comparaison entre les deux textes de Istakhri (XVII, 24-XVIII, 2) et de ibn Hawqal (XIII, 1-16): Miquel, 1967-1988, t. I, 1967, pp. 381-383.

[822] Miquel, 1967-1988, t. I, 1967, p. 382.

La seule notion de golfe est réservée chez Istakhri plutôt à la mer Noire:

> «De la mer Environnante [*n.d.l.r.* du côté de la Méditerranée] sort un golfe qui vient finir au pays des Slaves, en coupant le territoire du Rūm près de Constantinople avant de se jeter dans la mer du Rūm [*n.d.l.r.* mer Noire]»[823].

d) Boccace: une explication littéraire des délinéations multiples

Dans cette situation où les cartographes sont confrontés aux contradictions entre les Anciens et les Modernes, les démarches intellectuelles qui tentent de créer une image de réconciliation en privilégiant une délinéation quelconque, sont difficiles à restituer à partir des données cartographiques. Leur existence est plus visible au niveau littéraire où l'inconfort de cette géographie du doute est très manifeste chez Boccace (1313-1375). Surtout connu pour son *Décaméron*, cet humaniste de Florence a été le premier parmi les littéraires à s'intéresser à la géographie et à recourir aux sources modernes pour la comprendre[824]. Il a surtout permis de connaître la logique de son raisonnement en articulant verbalement ses doutes dans la rédaction de son *De montibus, silvis, fontibus, lacubus, fluminibus, stagnis seu paludibus et de diversis nominibus maris*. Ce traité géographique en forme de listes raisonnées, ordonnées par ordre alphabétique de tous les objets géographiques connus, a été écrit entre 1355 et 1362 et réédité à Venise en 1473[825].

Dans l'optique de Boccace qui se réfère généralement à l'*Étymologie* d'Isidore de Séville, les Anciens sont unanimes à l'égard de la Caspienne qui est vue comme un golfe de l'océan. Il ignore ou fait semblant d'ignorer l'existence des contradictions entre les Anciens mêmes: à ceux qui ont fait de la Caspienne un golfe boréal s'opposent Hérodote, Aristote, Ptolémée et leurs disciples qui font de la Caspienne une mer fermée (*supra*). Il n'accorde aucune attention non plus aux différences dans la description du golfe hyrcanien chez Pline et chez Mela, car Boccace ne fait référence qu'à ce dernier[826]. Ce silence est probablement volontaire: selon Nathalie Bouloux, il a été plus difficile pour les érudits médiévaux, humanistes et hommes modernes d'affronter les contradictions issues des divergences entre les Anciens mêmes, que de résoudre la question des désaccords entre les Anciens et les Modernes, les observations réelles et les ouï-dire de ces derniers ayant toujours été plus sujets à caution que les *écrits* de l'Antiquité[827].

Dans l'impossibilité de connaître toutes les sources théoriquement existantes (y compris les érudits arabes), la découverte du fait que la Caspienne est une mer fermée ne survient que grâce aux observations des voyageurs modernes:

---

[823] *Ibid.*

[824] Pastore Stocchi, 1963, p. 44.

[825] Boccaccio, 1998; Bouloux, 2002, p. 226.

[826] Bouloux, 2002, p. 212.

[827] *Ibid.*, p. 214.

> «Les Modernes qui à notre époque ont parcouru le royaume Scythique, disent que la mer Caspienne (*Caspium mare*) occupe un immense espace entre les monts Caspien [*n.d.l.r.* ici le Caucase] et Hyrcanien [*n.d.l.r.* le Kopet-dag] et qu'elle n'a aucune sortie, ni entrée. Elle est produite par de très grands fleuves qui se déversent dans elle et d'une certaine manière c'est un lac; il est possible de la contourner. Ses rivages sont habités par les Caspiens et les Hyrcaniens»[828].

Dans ce texte, Boccace privilégie le témoignage visuel qui doit garantir la véracité. Il reste maintenant à chercher qui se cache derrière cette expression généralisante des «Modernes».

Comme le pense Manlio Pastore Stocchi[829], il est possible que Boccace mélange les récits de Rubrouck et de Marco Polo. Bien qu'il ait été lu et cité à une reprise par Boccace, le récit de Plan Carpin transcrit par Vincent de Beauvais n'entre pas en ligne de compte, car il ne mentionne pas la Caspienne. En empruntant certaines expressions à Rubrouck (par l'intermédiaire de Roger Bacon?), Boccace reprend également la description des fleuves et des navires du *Milione* de Marco Polo, qui parle d'une mer nommée *mare de Geluchelan* (ou *Mer de Ghel ou de Ghelan*, issu d'une forme arabo-persane remontant à la région du Gilan proche de la Caspienne[830]) ou *Abaccu* (corruption entre *Bachu* et l'île d'Abaskun qui a également donné la mer de Bascon[831]) ou mer de *Sarai*, au pourtour long de 700 milles et éloignée d'au moins douze jours des autres mers, dans laquelle se jettent plusieurs grands fleuves et que sillonnent de nombreux marchands génois[832]. En même temps, on sait que Boccace a consulté à Paris la carte de Paulin de Venise qui comprend les diverses Caspienne intérieures et en golfe évoquées ci-dessus et sur laquelle il a laissé des graffiti. C'est de Rubrouck et de Paulin, que Boccace tire le nom de *Caspium mare* qu'il ne peut pas avoir inventé dans le contexte d'une mer fermée, car chez les Anciens ce nom ne s'applique, selon Boccace, qu'au golfe Boréal.

Boccace affronte donc une situation troublante: premièrement, il enregistre un point de vue de l'Antiquité privé de nuances et simplifié par rapport à l'histoire des idées; deuxièmement, il tient compte de l'opinion des Modernes (Rubrouck et Marco Polo) qu'il doit répéter plusieurs fois à propos de détails et de toponymes différents; troisièmement, il a consulté une synthèse cartographique qui lui est également contemporaine, celle de Paulin, qui a résolu le problème de la double tradition relative à la Caspienne comme golfe ou comme mer fermée en triplant cette mer (deux fois comme mer fermée et une fois comme golfe) comme résultat de la juxtaposition de plusieurs savoirs de nature différente. Lorsqu'il rédige le *De montibus*, Boccace ne se trouve vraisemblablement que face à des textes[833], car il ne fait aucune allusion à la

---

[828] Pastore Stocchi, 1963, p. 44 (traduction du latin de Claude Rapin).

[829] *Ibid.*, pp. 43, 45.

[830] Pelliot, 1959-1973, t. II, 1963, s.v. «Gel or Chelan (<*Giel or Ghelan)», pp. 733-735.

[831] *Idem*, t. I, 1959, s.v. «Bachu», pp. 61-62.

[832] Pastore Stocchi, 1963, p. 45. S'appuyant sur Pastore Stocchi, Nathalie Bouloux affirme au contraire que les données de Marco Polo ont été rejetées par Boccace: Bouloux, 2002, p. 211.

[833] Pastore Stocchi, 1963, pp. 43-46.

carte de Paulin soit parce qu'il a oublié les détails qu'il a vus lors de son voyage à Paris, soit parce qu'il a rejeté consciemment les données du cartographe vénitien.

> «J'ai découvert, écrit Boccace, qu'il y a deux mers Caspienne: l'une se trouve au milieu des terres et n'a aucune communication avec la mer tandis que l'autre s'avance dans l'Océan, non loin de l'Océan scythique et descend vers les Scythes et les Hircaniens. Je me demande si ce n'est pas l'incurie des copistes qui est à l'origine du fait que d'une seule mer, on en a fait deux. Je ne voudrais vraiment pas de deux en faire une seule: je décrirai donc brièvement ce que l'on connaît de chacune des deux»[834].

Derrière cette accusation lancée contre les copistes, on trouve le refus d'un choix, dont les traces sont toutefois visibles. Malgré d'évidentes contradictions Boccace décide de conserver les deux concepts de la Caspienne en procédant à la juxtaposition des savoirs et des représentations jusqu'à doubler la Caspienne sous le même nom. En acceptant le *Caspium mare* tout à la fois avec son concept antique de golfe et, selon la vue des Modernes (Rubrouck et Marco Polo), en tant que mer fermée au nord de laquelle il ajoute sans précisions le *caspius mons*[835], il pose une touche nouvelle par rapport à ses prédécesseurs: à la suite de ses réflexions sur la nature fermée de cette mer, Boccace invente un *Caspium lacus* qu'il place dans sa section des lacs[836], portant finalement jusqu'au nombre de quatre les mers Caspienne dont hériteront les générations suivantes (le golfe boréal des Anciens, les deux mers isolées de Paulin et le lac de Boccace). Dans l'impossibilité de définir les critères distinguant le vrai du faux, Boccace conclut de manière pessimiste:

> «Laquelle de ces opinions est la vraie? Je laisse aux plus diligents que moi de répondre puisque je n'ose enlever ma confiance aux Anciens, pas plus que je ne peux nier le témoignage oculaire des Modernes»[837].

La même situation se reproduit dans l'ouvrage géographique sur l'*Asie* de Pie II (1405-1464) qui, sans utiliser le récit de Marco Polo, rapporte dans son chapitre consacré à la Scythie que c'est là que les cartographes modernes placent Cathay où selon le voyageur Niccolò de' Conti habitent des «hommes de mœurs policées, ayant fort peu en commun avec les terribles nomades scythes de l'Antiquité». Dans cette opposition conflictuelle entre les renseignements des Anciens et des Modernes, selon les observations de Gautier Dalché «deux solutions sont alors évoquées pour résoudre cette contradiction: soit un profond changement de civilisation, soit une erreur des cartes»[838].

En cherchant à les attribuer à des conditions «objectives», les érudits, en s'exprimant par la voix de Pétrarque, voient les causes d'erreurs possibles dans trois faits: contradictions des auteurs, corruption des manuscrits, changement des noms[839]. Pourtant la clef du problème est ailleurs. Au fond, les humanistes comme Pétrarque ou Boccace

---

[834] Boccaccio, 1998, p. 2001. Traduction de Nathalie Bouloux: 2002, p. 211.

[835] Boccaccio, 1998, p. 1841.

[836] *Ibid.*, pp. 1898-1899.

[837] Traduction de Nathalie Bouloux: 2002, p. 212.

[838] Gautier Dalché, 1996, pp. 83-84.

[839] Bouloux, 2002, pp. 208, 212-213.

discutent avec pessimisme de la définition de leur objet d'études: quelle géographie faire? celle moderne, en utilisant les noms en usage à l'époque contemporaine? ou celle définie aujourd'hui comme géographie historique? Cependant, sans parvenir à définir clairement le sens cognitif de la géographie historique qui pour éclairer la lecture des textes anciens, doit établir les correspondance entre les toponymes des Anciens avec l'onomastique moderne, c'est-à-dire les identifier, les humanistes préfèrent continuer à évaluer toutes les données dans le même ensemble spatial et chronologique.

Dans cette même vision du monde où géographie mythique et géographie réelle coexistent à égalité, Léonard de Vinci dessine de manière très réaliste des portraits d'Arméniens (comparables aux dessins des Mongols également très réalistes de Pisanello: **fig. 4.2-4.3**), mais dans ses notes littéraires décrit leur pays de manière très fantaisiste, avec son enfermement dans les montagnes Caspiennes, mélangeant Caucase réel, Himalaya et Hindou-Kouch[840].

On peut dire qu'à ce point l'on assiste à un moment initial de la «révolution scientifique» dans le sens énoncé par Thomas S. Kuhn où les théories existantes se révèlent incapables de rendre compte du nombre croissant des observations et où pour trouver une explication il faut en imaginer une autre, plus opérante. Cependant, cette «révolution» sera diluée sur des siècles.

4. L'*Atlas catalan* (1375): réception de la nouvelle nomenclature et début de la décomposition des grands mythes

Un autre exemple des relations difficiles, mais plus soutenues, entre l'onomastique des Anciens et les dénominations des Modernes est fourni par l'*Atlas catalan* créé en 1375 dans le style des portulans par le Juif de Majorque Abraham Cresques (1325-1387) et offert au jeune roi de France Charles VI par le fils aîné de Pierre V d'Aragon, D. Juan, duc de Gérone[841] (**Fig. 6.14-6.16**).

Abraham Cresques a visiblement bénéficié d'une bonne somme des connaissances sur l'*Asie centrale* disponibles vers le XIV^{e} siècle grâce à son accès à la bibliothèque du roi, mais aussi grâce au fait que Majorque a été sous pouvoir arabe jusqu'en 1248, ce qui a favorisé les échanges des connaissances géographiques avec le monde musulman, et grâce aux échanges permis par les voyages comme ceux des cartographes italiens qui se sont souvent rendus en Catalogne pour se perfectionner ou ceux des Catalans engagés en Italie[842].

En réunissant des éléments venus des cartes médiévales, des cartes nautiques, cartes de la Caspienne comprises, et des récits des voyages en Asie aux XIII^{e}-XIV^{e} siècles, Abraham Cresques dresse une carte qui constitue une représentation intermédiaire entre

---

[840] Olschki, 1944, pp. 96-97.

[841] Dans les publications il existe un certain nombre de confusions entre les commanditaires et donateurs et les destinataires de cet atlas, soit Pierre III, Pierre IV, Pierre V, Charles V ou Charles VI: Bagrow, 2004 [1964], p. 68; Cresques, 1975; Woodward, 1987a, p. 315; Goss, 1994, p. 44. L'Atlas est actuellement à la BNF et la documentation que j'ai présentée ici, sur le CD-Rom de la BNF «Atlas catalan», ainsi que sur le web: http://expositions.bnf.fr/ciel/catalan/.

[842] Bagrow, 2004 [1964], pp. 67-68; Kupcik, 1984, p. 24.

les mappemondes médiévales et les portulans. Dans les tableaux III et IV de sa carte qui présentent la partie orientale du monde la nomenclature des Modernes est bien visible. Des toponymes d'origine centre-asiatique tirés des relations de Marco Polo (qui pour la première fois est fortement représenté), d'Odoric de Pordenone et de Mandeville, reflètent approximativement la situation politique de l'époque, même si la position des divisions principales, des villes et des rivières sont très approximatives[843].

Les territoires mongols débutent par leur royaume sur les côtes septentrionale et orientale de la mer Noire avec les ports de Crimée comme Caffa [Théodosie] et Soldaïa [Sudak][844], et par la Tanaïs (Don), présenté comme la limite orientale de l'Europe[845].

Au nord-ouest de la Caspienne, nommée *Mar del Sarra* ou *mer de Bakou*, se trouve l'*Empire de Sarra* (le khanat des Kipchaks avec pour capitale *Sarra* ou *Saratellis*, la *Saracanco* de Pegolotti, détruite par Tamerlan en 1395, c'est-à-dire Saraï), puis plus au centre, l'*Empire de Medeia* (le khanat des Chaghatay *Imperium Medorum*) suivi de l'empire suzerain du Grand khan nommé *Catayo* (Cathay) avec pour capitale *Chambalech* (Pékin)[846]. Le même espace est dominé par la *Horde media* associée aux noms, entre autres, de *Cotam* (Khotan), *Chabol* (Caboul), *Baspabicho* (Ouroumtchi), *Camar* (Caixmir), *Moltas Civitas* (Multan), *Ciutat de Baldassia* (Badakhshan), *Ciutat de Balcia* (Balkh), *Yssicol*[847]. Ce dernier toponyme, *Yssicol*, désigne en même temps un lac (Issyk-kul) et une montagne accompagnés d'une légende située au voisinage de *Chabol* et *Camar*: «le lieu qui s'appelle Yssicol. Dans ce lieu est un monastère de frères arméniens, dans lequel est, dit-on, le corps de saint Mathieu, apôtre et évangéliste»[848]. Sous la dénomination de la Horde d'Or se trouvent deux grandes divisions territoriales nommées *Allania* et *Kumania*[849] où, le long de la Volga ou *Edil* en direction de la Caspienne, se succèdent dix toponymes de villes et de peuples comme, entre autres, *Borgar* (Bolgar; à côté de cette ville il y a la légende «C'est ici que réside l'empereur de cette région septentrionale, dont le commandement commence dans la province de Burgaria et finit à la ville d'Organcio. Ce souverain est appelé Jambech [Janibek], seigneur de Sarra»), *ciutat de Sarra* (Saraï, capitale de la Horde sur la Volga; selon une autre interprétation proposée par I. Halleberg, par rapport à une seconde mention sur la

---

[843] Yule souligne que les observations de Marco Polo ont été décisives pour l'Asie centrale, l'Extrême-Orient et l'Inde: Yule, 1921, vol. 1, p. 134. Selon Vera N. Fedchina, dans l'*Atlas catalan* figurent au moins trente dénominations apportées par Marco Polo à propos de la Chine et des pays avoisinants: Fedchina, 1967, p. 18. Selon René Kappler, il y a 29 noms de villes chinoises venues de Polo: Polo, 2004 (introduction de R. Kappler), p. 27. Voir aussi Pelliot, 1959-1973, t. I, 1959, s.v. «Badascian», p. 63; s.v. «Balc», p. 71; s.v. «Belor», p. 91; s.v. «Bucara», p. 108; s.v. «Caracorom», p. 165; s.v. «Catai», p. 216; s.v. «Cotan», p. 408; Lach, 1965a, p. 67; Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 113.

[844] Cresques, 1975, pl. (hoja) IV.

[845] Pelliot, 1959-1973, t. II, 1963, s.v. «Europe», p. 652.

[846] *Idem*, t. I, 1959, s.v. «Asya Media», p. 55, s.v. «Cambaluc», p. 141, s.v. «Catai», p. 216, s.v. «Ciagatai», p. 254.

[847] Cresques, 1975, pl. (hoja) V, p. 123.

[848] Hallberg, 1907, s.v. «Yssicol», p. 563.

[849] Cresques, 1975, pl. (hoja) V, p. 123.

carte de la ville Saraï / Faraï, il s'agit de *Saraïtschik* sur l'Oural[850]) et *Agitarcam* (Astrakhan).

La forme de la Caspienne, allongée du nord-ouest vers le sud-est, semble avoir été tirée des sources arabes[851]. Le voisinage de cette mer est très détaillé:

– sur la côte occidentale se succèdent douze toponymes dont, entre autres, *Derbent*, *Caraol* (fleuve Rubas), *Mumor* (fleuve Samur), *cap de preala* (péninsule d'Apsheron), *Bacu* (Baku), sur la côte nord dix toponymes dont le *flum de Layech* (Oural), *golfe Monimentis* (golfe Morte), le fleuve *Organchi* et la ville du même nom (Urgench)[852],

– sur la côte nord-est six toponymes dont des termes génériques comme *Sebur* (Sibérie) et *Assia* (Asie),

– sur la côte orientale douze toponymes dont le *golfe de Dayo*, *cavo d'Oschi*, *Amo*, *flum Amo* (Amou-daria), *Daldozen*, *Ogus*[853], *punta de Sabium*, le presqu'île de *Mebnemeshlak* (Mangyshlak), etc.,

– sur la côte meridionale quinze toponymes dont *Renchu* (Astara), *Caxinaro* (Qachaghem Kun?), *Gellam* (Gelam), *Masandra* (Mazandaran), *Deystan* (Daghestan), etc.[854].

À l'intérieur du Turkestan occidental[855] se trouvent *Cara*, *Choya* [Khiva?], *Zaraspa*, *Trabischa*, *Calaycastro*, *Faray*, *Sista* [Sistan], *Eri* [Herat], *Bocar* [Boukhara] qui est au nord de la Caspienne avec à l'est *Samarchati* [Samarkand], *Coyandi* [Khodjent], *Congicanti*, *Amol* (ce nom est donné à deux villes, une montagne et un fleuve qui coule dans la Caspienne et porte vers son embouchure le nom Organzi[856]).

Dans la domination du Grand Khan, nommé *Qubilaï Khan*, en Asie centro-orientale se trouvent dix-sept toponymes dont *Camull* [Hami], *Lop*, *Ogus*, *Carachora* [Karakoroum], Kitai, Kythai, etc.[857].

Cette carte est la première en Europe à utiliser autant de dénominations *centre-asiatiques* modernes[858], tout en évitant encore de rejeter définitivement celles des Anciens. Cette géographie est encore énumérative, limitée par les éléments des reliefs (montagnes, mers, fleuves,…); elle offre la priorité à l'exhaustivité, sans hiérarchisation de l'information ni distinction des couches chronologiques, sans rupture entre le merveilleux (comme le peuple géant du nord opposé aux Pygmées du sud, entre le

---

[850] Hallberg, 1907, s.v. «Sarai», pp. 452-455.

[851] On ne peut pas en chercher les sources directement dans Ptolémée, comme l'indique Fedchina (1967, pp. 18-19), car il n'est alors pas encore connu en Europe.

[852] Mentions de cette ville dans la cartographie: Hallberg, 1907, s.v. «Urganth», pp. 548-549.

[853] Voir *infra* l'*Ougus* du schéma de Jenkinson.

[854] Cresques, 1975, pl. (hoja) V, p. 123.

[855] *Ibid.*

[856] Hallberg, 1907, s.v. «Amol», pp. 24-26.

[857] Cresques, 1975, pl. (hoja) V, p. 129; Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 135.

[858] Une des plus proches de ses répliques est la carte catalane de Topkapi datant d'env. 1380 qui présente aussi l'*Asie centrale* conformément à Marco Polo (avec notamment une légende sur le couronnement de Gengis-Khan). La carte est déposée à Istanbul, Topkapi, Kutuphane, n° 1828: Destombes, 1964, pp. 203-204.

Cathay et l'Inde, le royaume des Amazones, *Regio Femarum* (*sic*), Gog et Magog, etc.) et la cartographie des témoins directs.

Cela provoque des confusions comme dans le cas du royaume de Thars au nord de la vallée du Ferghana qui, en raison de la corruption des textes de Héthoun et de Mandeville et une mauvaise compréhension du Psaume 72 (71.10: «Les rois de Tarsis et des îles lui rendront tribut») apparaît dans l'Atlas catalan comme la patrie de l'un des trois rois Mages[859].

Malgré cela, on voit que la nouvelle toponymie bouscule l'image du monde médiéval. Le voisinage de la Caspienne et Gog et Magog, enfermés derrières les monts Caspiens, un des schémas bien ancrés dans l'esprit médiéval aux X^e^-XIII^e^ siècles, est remis en question par les observations de Marco Polo.

En se présentant comme un connaisseur fiable de l'Orient, ce dernier utilise la notion de Pays de Gog et Magog par rapport à une région du nom de Tanduc en deçà de la Grande Muraille de Chine, à sept jours de Cathay, donc quelque part en Mongolie ou vers l'extrémité orientale des Tian-Shan[860], sans rapport avec la Caspienne. De plus, Marco Polo sécularise ce peuple maudit réduisant le mythique à l'exotique; il indique que Tanduc est un pays «que nous appelons pays de Goc [Gog] et Magoc [Magog]; mais ils [les locaux] l'appellent Ung et Mugul, car en cette province il y a eu deux generations de gens avant que les Tatars partissent de là. Ung [Gog] étaient ceux du pays; et Mugul étaient les Tatars»[861]. En même temps, selon la reconstitution d'Henry Yule, Marco Polo utilise deux dénominations: à proximité du Pays de Gog et Magog se trouve la Tartarie dont les frontières occidentales vont jusqu'au Tanaïs[862].

Par conséquent, alors que la Caspienne est au centre du continent, le *Monte de Caspis*, toujours associé à Gog et Magog et à Alexandre, est loin de cette mer et le golfe sur l'océan périphérique qui a gardé la forme de l'ancien golfe Hyrcanien et vers lequel ce mont est placé est désormais anonyme. Si ce décalage inaugure l'éjection de Gog et Magog de l'*Asie centrale*, le reste du schéma est on ne peut plus traditionnel, perpétuant l'image sombre des Tartares.

À l'angle nord-est de l'Asie se trouve, cernée de tous côtés par des montagnes portant le nom de *Muntanyes de Caspis*, et bordée au nord-est par la mer, une aire trapézoïdale désignée comme Gog et Magog. Cette aire est subdivisée en deux parties: à l'ouest est dessinée l'image d'un puissant potentat à cheval identifié par la légende «*le grand seigneur, prince de Gog et de Magog. Il viendra au temps de l'Antéchrist avec une nombreuse suite*». Il est habillé en bleu, un sceptre à la main, entouré d'une foule d'hommes sur les deux côtés, neuf derrière, cinq devant, les uns soutenant un dais au-dessus de sa tête et les autres portant deux bannières, sur lesquelles est peint un scorpion noir (ce drapeau est proche de celui utilisé dans un portulan des années 1300

---

[859] Deluz, 2000, pp. 414, 417.

[860] Olschki, 1957, p. 63.

[861] Hallberg, 1907, s.v. «Gog et Magog», p. 226; Wolfzettel, 1996, p. 31; Westrem, 1998, p. 73, n. 20.

[862] Voir la reconstitution d'Henry Yule: Yule, 1921, vol. 1, carte en face de la p. 108.

qui désigne les villes sous le pouvoir mongol[863]). À l'endroit où les chaînes de montagnes environnantes, celle du sud et celle de l'est se croisent en formant un angle, un col de montagne est indiqué par un château décoré de deux hommes nus qui sonnent de la trompette pour faire peur aux peuples enfermés, les laissant croire qu'Alexandre le Grand est toujours dans la région (un même personnage est répété dans la carte catalane de la bibliothèque Estense de Modène). On lit à côté de cette image la légende suivante «*ces trompettes sont de métal. C'est Alexandre, roi grand et puissant, qui les fit fabriquer*». On y voit aussi l'image du Diable, qui possède les traits d'une chauve-souris et semble absorbé dans une conversation avec un autre personnage qui est «*Lo rey Alexandrii*», au sujet de qui on lit dans la légende voisine «*Ce grand et puissant roi, Alexandre, y aurait dû mourir, si le Diable ne l'avait sauvé par son art*». Près de la montagne frontière du côté sud-ouest s'étale une autre légende liée au même sujet:

> «Muntanyes de Caspis, dans lesquelles Alexandre vit des arbres si hauts que leurs cimes touchaient aux nues [*n.d.l.r.* cinq arbres avec des fruits rouges sont placés dans les montagnes bordant l'océan]. Là, il faillit mourir, mais Satan le tira de danger par son art; et à l'aide de ce même art, il renfermera là les Tartares Gog et Magog; et c'est pour eux qu'Alexandre fit les deux images de métal ci-dessus décrites [*n.d.l.r.* un homme qui sonne de la trompette]. Alexandre enferma aussi dans ce lieu diverses espèces d'hommes qui osent manger de la chair crue. C'est là l'espèce d'homme avec laquelle viendra l'Antéchrist. Ils seront enfin détruits par le feu, qui descendra du ciel et les confondra»[864].

5. Après le retour de Ptolémée. Renaissance et résistance des anciens schémas dans la cartographie des années 1430-1490 (Bianco, Leardo, Estense, Borgia, Walsperger, Hammer-Martellus, Gênes, Fra Mauro)

Le seconde étape, après la traduction de Ptolémée, est représentée par une renaissance des cartes circulaires entre l'Italie et l'Europe centrale (notamment Vienne[865]) comme, entre autres, la carte d'Andrea Bianco (Bianchi) de 1432-1436[866] (**Fig. 6.17-6-18**), la carte de Giovanni Leardo entre 1442 et 1453[867] (**Fig. 6.19-6.21**), la carte catalane de la Bibliothèque Estense de Modène de 1450[868] (**Fig. 6.22-6.23**), dont la périphérie septentrionale de l'Asie n'est pas sans rappeler celle de la carte dite Borgia

---

[863] Westrem, 1998, p. 73, n. 19.

[864] Malte-Brun, 1847, p. 224; Hallberg, 1907, s.v. «Gog et Magog», p. 227 (traduction citée); Westrem, 1998, p. 62 (avec une traduction légèrement différente).

[865] Woodward, 1987a, p. 316.

[866] Carte déposée à Venise, Biblioteca Marciana (Atlante, MS. Fondo Ant. It. Z. 76) (Pezzini, 1985, p. 102) et à la Biblioteca Ambrosiana de Milan: Stevenson, 1912, p. 4.

[867] Une des trois versions connues de cette carte, dressée entre 1442 et 1453, est déposée à la Biblioteca Civica Bertoliana de Vicence (598A): Harley, Woodward, 1987, plate 20; Destombes, 1964, p. 208. Parmi d'autres versions, une de 1442 se trouve à la bibliothèque de la ville de Vérone, et une de 1452-1453 est déposée à la société géographique américaine de New York; la carte de 1447 n'est pas parvenue jusqu'à nos jours: Bagrow, 2005 [1975], pp. 60-61.

[868] Carte déposée à Modène, Biblioteca Estense (C.G.A. 1): Woodward, 1987a, p. 366; Destombes, 1964, pp. 217-221.

ou table de Velletri de 1410-1458[869] (**Fig. 6.24-6.25**), la carte du bénédictin de Salzburg Andreas Walsperger (**Fig. 6.26**), dressée à Constance en 1448[870] dont on retrouve les traits principaux dans la carte de Heinrich Hammer (Henricus Martellus Germanus) de 1490[871] (**Fig. 6.27**), la carte de Gênes de 1457[872] (**Fig. 6.28-6.29**), et celle de Fra Mauro de 1459[873] (**Fig. 6.32-6.37**). La carte dite du «Vinland», si elle n'est pas totalement fausse, doit elle aussi être insérée dans cette série[874] (**Fig. 6.30-6.31**).

Ces cartes permettent de mieux percevoir la voix des voyageurs. Par exemple, dans la carte catalane de Modène (Estense) où les dix-neuf légendes asiatiques sont pour la plupart inspirées ou transcrites de Marco Polo[875], on trouve des évidences nettes, comme deux légendes placées dans le nord-est, l'une évoquant un endroit «où a été couronné le premier roi des Tartares en 1187» et l'autre avec un récit de la mort du grand khan:

> «sachez qu'autrefois celle-ci était la tombe du grand khan, s'il arrivait qu'un grand khan meure, même à cent milles de ce château on le portait là avec tous les honneurs et pendant qu'on le portait à sa sépulture, ils tuaient tous ceux qu'ils rencontraient en leur disant d'aller servir le Grand Seigneur dans l'autre monde».

Un témoignage direct se laisse entendre également dans la description de

> «l'empereur de Sala dont l'empire se termine dans la partie de la Bulgarie et dans la ville de Orgenci vers le Levant. Cet empereur est le seigneur de cent mille hommes à cheval»[876].

Fonds de cartes et toponymie

Ces cartes, qui ne sont pas toutes égales entre elles, se placent dans un contexte où se multiplient les sources disponibles à des fins cartographiques, comme les schémas des représentations médiévales toujours vivaces et chargés de l'onomastique des Anciens, une résurrection de la *Géographie* de Ptolémée qui introduit une nouvelle ligne graphique, le concept des portulans, dont est dérivé l'*Atlas catalan* et qui commence à jouer le rôle d'exemple à suivre, les témoignages des voyageurs qui acquièrent le statut d'une leçon bien apprise… Un tel pêle-mêle dans les caractéristiques de cette série de cartes a poussé Leo Bagrow à rattacher la carte de Giovanni Leardo dont on connaît

---

[869] Carte déposée à la Biblioteca Apostolica du Vatican (Borgia XVI, Galerie): Nordenskiöld, 1891; Destombes, 1964, pp. 239-240; Harvey, 1991, p. 68.

[870] Carte déposée à la Biblioteca Apostolica du Vatican (Palat. Lat. 1362b): Destombes, 1964, pp. 212-214; Pezzini, 1985, p. 89; Brincken, 1992, pp. 145-147.

[871] Klemp, 1968, pl. 8. La carte déposée à la BNF ne doit pas être confondue avec la carte du même auteur dressée dans la tradition de Ptolémée selon Waldseemüller et déposée à New Haven (Connecticut), Yule University Library: Destombes, 1964, pp. 229-234.

[872] Carte déposée à la Biblioteca Nazionale centrale de Florence, port. 1: Destombes, 1964, pp. 222-223.

[873] Venise, Biblioteca Marciana (n° inv. 106173), *in* Harley, Woodward, 1987, pl. 18; Destombes, 1964, pp. 223-227.

[874] Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 112.

[875] Destombes, 1964, p. 218.

[876] Bini, 2002, pp. 30-31.

trois versions aux cartes du siècle précédent, car, bien qu'elle contienne des données du voyageur Niccolò de' Conti[877], elle reproduit aussi très fidèlement l'*Atlas catalan*[878]. On pourrait, d'une certaine manière, en faire de même avec la carte d'Andrea Bianco, qui partage avec la précédente l'orientation médiévale générale à l'est.

À l'égard de l'*Asie centrale*, la cartographie du XV^e^ siècle ne vit pas une rupture brutale avec le retour de Ptolémée. La conception du monde reste la même: en raison de l'impossibilité d'évaluer de manière critique les informations disponibles, les «observations» des explorateurs se transforment en «ouï-dire» et deviennent moins réalistes que la «lecture» des schémas traditionnels ou de Ptolémée; la «grande nouveauté» par rapport aux auteurs gréco-latins connus précédemment entraîne la décentralisation de Jérusalem, mais produit des schémas graphiques assez archaïques et hétérogènes, émaillés toutefois de véritables nouveautés dans le domaine de la représentation. Des détails de caractère ethnographique réaliste s'imposent par rapport à l'iconographie médiévale.

Cependant, on voit comment, dans le bricolage général de la cartographie, ces données entrent en conflit avec le système de Ptolémée. Avec l'apparition de ce dernier dans le paysage cartographique, le changement le plus manifeste qui touche l'ensemble des cartes est l'abandon de l'orientation à l'est caractéristique d'Orose et de les *Mappaemundi* médiévales. Les cartes subissent un quart de tour et l'orientation peut passer au sud comme pour la carte très schématique de Borgia ou au nord comme dans la carte de Modène qui s'aligne sur l'*Atlas catalan*.

Dans les cartes circulaires du XV^e^ siècle, l'Afrique et l'Asie n'évoluent pas par rapport aux schémas du siècle précédent. La mer Érythrée (mer Rouge et golfe Persique) occupe une place privilégiée au sud-est ou à l'est, pénétrant à l'intérieur du disque des terres à la manière d'une pince de crabe, un lointain dérivé du dessin des cartes de Sanudo-Vesconte, elles-mêmes inspirées par la carte circulaire d'al-Idrisī.

Dans cette série, plusieurs catégories de synthèses vont se former.

Dans la ligne de l'*Atlas catalan* de 1375 (**Fig. 6.14-6.16**), les cartes Borgia du Vatican (**Fig. 6.24-6.25**) et Estense de Modène (**Fig. 6.22-6.23**) illustrent en quelque sorte une première étape de l'évolution du monde méditerranéen. Alors que la première est largement dominée par une Europe et une Méditerranée volontairement schématisée dans un style «archaïsant», la seconde présente pour l'Occident la nouvelle cartographie des portulans. En dépit de ces différences notables, toutes deux reprennent de l'*Atlas* de 1375 le dessin de la périphérie de l'Asie septentrionale, que l'*Atlas* lui-même a hérité du schéma O/T médiéval associant le golfe hyrcanien s'ouvrant dans l'océan périphérique et le territoire fermé par les montagnes de Gog et Magog. Comme dans l'*Atlas*, le nouvel apport est surtout représenté par le fait qu'il n'y a plus qu'une seule Caspienne, comme mer fermée, à l'intérieur du continent, soit sous ce nom *Mare Caspium* (carte Borgia), soit sous celui de *Mar de Sola et de Bacu* (carte catalane de Modène). Sur le plan graphique, l'ancien «golfe hyrcanien» ouvert sur l'océan

[877] Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 113.

[878] Bagrow, 2004 [1964], p. 74.

périphérique subsiste, mais sans porter de nom, à l'exception de la carte de Borgia qui le nomme *Mare yrcanieum*.

Sur la carte de Borgia où la frontière entre l'Europe et l'Asie est symbolisée par diverses scènes explicites (bataille entre chevaliers européens et musulmans, scène d'adoration du feu), le monde mongol occupe la partie la plus importante de l'Asie; il est limité au sud par le Caucase («*His mons caucasus a collibus usque in orientalem extendit infinitibus nominibus appellatus*»). La toponymie récente de part et d'autre de la Caspienne est représentée par *Organti* à l'est (au bas du toponyme: «*De Organti ad Cathagium vadunt camelli in iiij mensibus*»; au haut du toponyme: «*Ab hinc usque ad occeanum terra quedam inhabitabilis propter comedentes carnem humanam*») et les Portes de Fer à l'ouest («*portae ferrae*»). À l'est du lac *Ysicol* («*Ysicol lacus super quem corpus beati mathei quievitI*»), l'Extrême-Orient est représenté par le Grand Khan, Cathay («*India inferior inferior in qua cathay civitas et magni canis imperatoris tartarorum sedes*»), Ganges («*Ganges fluvius permaximus*»), Seres («*Extremi seres ex arboribus colligentes sericum*») et *Cambalec* («*Civitas cambalec*»)[879].

Le même type de synthèse est bien représenté par Andrea Bianco (**Fig. 6.17-6.18**), ancien marin en Angleterre, puis marchand vénitien et auxiliaire de Fra Mauro, notamment en ce qui concerne l'usage de l'ancien schéma du «golfe hyrcanien». Sur sa carte de 1436 la bordure orientale du monde aboutit à un promontoire triangulaire entre deux golfes, dont le plus grand au sud correspond à la mer Érythrée traditionnelle. Le second golfe, au nord, opposé à la Méditerranée et à la Caspienne constitue une profonde échancrure qui évoque comme dans les autres cartes de cette série la mer-golfe Hyrcanienne des schémas médiévaux.

Entre les deux «Caspienne», celle, circulaire, presqu'au centre de l'*orbis terrarum* (et à égale distance du centre de la carte que Jérusalem) et le «golfe hyrcanien» oriental, Bianco juxtapose quatre territoires parallèles de l'ouest vers l'est: le premier, *Inperio de medeio id est Cocobalich* (*Cambalikh*), est contigu d'une ville du nom de *Airam* (Sairam, près de Chimkent?[880]); le deuxième plus à l'est, *inperion de termaxo* (Sarmatie?[881]) est contigu de Samarkand (laquelle figure exactement au-dessus d'*Airam*); le troisième, *inperion Catai* continental est contigu d'une île semi-circulaire le long de l'océan périphérique intitulée *Tenplon Chataio*, et de la ville *Chataio* (elle-même au-dessus de Samarkand); le quatrième et dernier territoire est celui d'Alexandre («*Alesandro*») qui, revenu des cartes médiévales, marque la limite du territoire du peuple apocalyptique de Gog et Magog relégué dans la pointe la plus orientale de la carte constituée par le promontoire gauche du «golfe hyrcanien».

Ainsi, alors que dans les cartes médiévales, ils se trouvent généralement à droite du golfe hyrcanien (sauf dans la carte de Cotton, où ils sont sur le rivage opposé de la mer), Gog et Magog se terrent sur la pointe extrême du promontoire gauche (au nord) du golfe, tandis que le promontoire au sud est occupé par le *Paradis Terrestre*.

---

[879] Pour le rélevé des textes voir Nordenskiöld, 1891, pp. 90-91, voir aussi la n. 869.

[880] Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 134.

[881] *Ibid.*, p. 135.

Ce dernier élément se montre comme un anachronisme dans le contexte des renseignements de Plan Carpin et Rubrouck qui ont prouvé l'impossibilité et la difficulté morale de placer le paradis dans le pays de Cathay[882]. Malgré cela, depuis le paradis, comme il se doit, sortent quatre grands fleuves dont deux vont se jeter dans la Caspienne circulaire intérieure; le premier, sous divers noms comme *Organci* ou *Amo*, atteint la mer par le nord, près de *Agrican* [Astrakan], alors que le second tombe dans le littoral sud de la Caspienne, près de *Jila*. Bien que, si l'on se conforme à la logique de l'époque, l'organisation générale relève du schéma ptoléméen Iaxarte-Oxus, le premier fleuve, au nord, devrait être plutôt l'Oxus, près duquel Samarkand occuperait une place normale et dont la double dénomination *Organci* et *Amo* distinguerait le bas Oxus près de l'embouchure vers Urgench du haut Oxus (Amo); le second fleuve au sud pourrait être une fusion de l'Oxus ptoléméen se jetant dans la Caspienne à travers l'Hyrcanie et de l'Atrek. Le fleuve en forme de T qui se jette dans la Caspienne du nord-ouest serait la Volga confluant avec la Kama[883]. Même si la carte ne donne aucune autre indication, on commencer à deviner l'existence de l'Aral, qui dans cette représentation fusionne toujours avec la Caspienne: Andrea Bianco, connaisseur de la tradition des Anciens qui faisaient tomber l'Oxus dans la Caspienne, a probablement reçu des voyageurs l'information sur un fleuve Organchi qui devait se jeter dans une mer fermée (l'Aral non identifié), mais à défaut de connaître le nom d'une mer qui ne soit pas la Caspienne, il a dû se borner au double nom du fleuve.

Le promontoire au nord du «golfe hyrcanien» d'Andrea Bianco comprend les légendes «*Alesandro*», «*Gog Magog*», «*de tribus iudeoron*» [les tribus des Juifs], «qu'Alexandre autrefois enferma dans les montagnes». Dans cette série de cartes on constate donc le changement du statut symbolique de Gog et Magog, derrière lesquels, après les observations positives de Marco Polo et surtout après l'écroulement de l'empire mongol en 1368, il est devenu gênant de voir les Tartares. En se conformant à l'air du temps, la cartographie commence alors à résoudre le problème de Gog et Magog dans un sens antisémite, remplaçant ce peuple symbolique par les Juifs[884], qui deviennent apparemment l'une des identités douteuses des Tartares.

Chez Andreas Walsperger (**Fig. 6.26**) Gog et Magog sont relégués très loin dans l'Asie du nord-est, au-delà des Tartares et du Cathay, avec la légende «*terra russorum iudeorum inclusorum inter montes Caspios*» [terre de Juifs rouges enfermés dans les Monts Caspiens]. Ces Juifs rouges enfermés font également leur apparition dans la carte de Zeitz d'env. 1470: «*Gog et Magog. Judei russi hic sunt inclusi*»[885]. Chez Leardo, dans la même zone géographique au nord-est de l'Asie, entre les montagnes *Anibi* à l'ouest et *Otorocoras* à l'est, se trouve un pays où on lit «*Provincia di Gog e Magog dove sono serate molte tribu di judei*».

Dans la carte Borgia, derrière un mur infranchissable aligné sur la bordure orientale du monde, Gog et Magog sont séparés comme dans l'*Atlas catalan*: l'espace de Gog est

---

[882] *Ibid.*, p. 148.

[883] *Ibid.*, p. 121.

[884] Westrem, 1998, pp. 67-69, 74, n. 30.

[885] Carte déposée à Zeitz, Stiftsbibliothek (MS Lat. Hist., f. 497): Westrem, 1998, pp. 67, 74, n. 30.

noté comme une province où les Juifs sont enfermés: «*Provincia Gog in qua fuerunt iudei inclusi tempore artaxorsis [Artaxersis] regis Persarum*»; Magog est séparément mentionné comme un peuple (de géants) à part «*Magog in istis duabus sunt gentes magni ut gigantes pleni omnium [omnibus] malorum morum. Quos iudeos artaxor rex collexit de omnibus partibus persarum*»[886]. Le même principe de séparation est présent dans la carte de Salluste de Genève dans laquelle trois cellules, du nord vers l'est, renferment Magog, Gog et *Judei inclusi*[887].

L'enchaînement des trois éléments se répète dans la carte de Gênes de 1457 (**Fig. 6.28-6.29**) dont l'Asie est construite selon le schéma ptoléméen, centré sur la Caspienne. La plus grande partie du continent qui est occupée par la *Scythie au-delà de l'Imaüs*, est séparée de l'Asie occidentale par le segment nord-sud ptoléméen de l'Imaüs et du sud de l'Asie par la chaîne de montagnes transasiatique (l'Émodus de Ptolémée). L'unique accès à cette partie du monde passe par une tour fortifiée portant le nom de Portes de Fer. Au milieu de la chaîne transasiatique, à la verticale du Gange, se dresse une tour attribuée au Prêtre Jean. La position de cette tour est particulière car elle se situe entre le pays de Gog et celui de Magog. Le premier, au sud de cette tour et de la chaîne transasiatique est éclairé par la légende «*Isti sunt ex Gog generatione qui cubitus altitudinem non exedunt, anni aetatis nonum non allingunt et continue a gruibus infestantur*», qui renvoie aux indications de Pline sur les Pygmées. Le pays de Magog prend place dans la Scythie au-delà de l'Imaüs au-dessus de la tour du Prêtre Jean. Encore plus loin vers le nord-ouest, au pied du segment nord-sud de l'Imaüs, on lit une légende relative aux tribus de Juifs enfermées, «*hic adeo… habitantur ex ebreorum g… t.. ne tibus decem ec… qui leger suae… gener..?*»[888]; à côté, la légende *Montes inaccessibiles* est rédigée à quatre reprises pour signaler le caractère infranchissable des montagnes liées à ces divers peuples[889].

Bien que dans les cartes de tradition ptoléméenne Gog et Magog soient rares[890], le rapport avec les Juifs apparaît dans quelques cas comme dans la carte de Johan Ruysch (1508), dans laquelle, au-dessus de la terre de Gog et Magog les «*Ivdei inclvsi*» figurent dans un demi-cercle de montagnes dessiné sur un cap qui déborde dans la mer au nord-est de l'Asie, adjacent de Greenland.

En rapport direct avec cette nouvelle identité de Gog et Magog, les nomades Tartares sont libérés de leur prison: dans la carte Borgia ils se présentent avec leurs chariots, chameaux et tentes en campement dans un espace sans entraves entre la mer Noire et le

---

[886] Nordenskiöld, 1891, pp. 90-91; Anderson, 1932, p. 101.

[887] Carte déposée à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève (Ms. Lat. 54, f. 34v): Brincken, 1992, p. 157, pl. 43.

[888] Anderson, 1932, p. 102.

[889] Stevenson, 1912, pp. 38-39.

[890] Des références à Gog et Magog figurent également dans le *De Locis ac Mirabilibus Mundi*, imprimé comme appendice dans l'édition de Ptolémée par Johann Reger à Ulm en 1486 (avec la mention de la terre de «Gothia» nommée selon le fils de Japhet «Maghot», où les habitants mangent de la chair humaine et boivent du sang), ainsi que dans la carte de Hanns Rüst imprimée en 1480 avec la légende «Mont Caspien. Gog et Magog enfermé» [*berg caspÿ. verschlossen gog magog*]. Le territoire Gog reste d'usage jusqu'à la publication de la carte polaire de Mercator de 1595 et celle de Matthäus Merian de 1638: Westrem, 1998, p. 75, n. 30. On les retrouve encore au début du XIXe siècle (*infra*).

Cathay («*Scitia superior: Tartaria regio maxima: quam tartari excurrunt cum suis iumentis et bobus quamdiu herbas durant. Civitatem ex multis tentoriis et corutis situant etc. Hic cum instrumentis comburunt corpora et uxores diligentes maritos se faciunt comburi simul*»)[891]. Une autre carte vénitienne de 1460, déposée à Topkapi[892] et présentant l'*Asie centrale* conformément à Marco Polo, multiplie la toponymie «tartaresque» sur tout l'espace asiatique: à côté du Turkestan et vingt autres toponymes autour de la Caspienne, la Tartarie apparaît six fois dans la Sibérie, en différents points du Karakoroum et au Cathay. Si l'on admet l'authenticité du document, la carte du Vinland (**Fig. 6.30-6.31**) présente en outre à l'est un *Magnum mare Tartarirum*, entre la terre ferme de l'Eurasie et des îles, et un *Tatartata fluuius* (*sic*) qui sortant de la Caspienne, conflue dans l'océan Boréal ainsi que deux autres fleuves non nommés qui partent du sud et de l'est des environs de la *Terra Indica*[893].

Le changement d'identité de Gog et Magog et la «libération» des Tartares rompt définitivement la liaison entre les monts Caspiens et la mer Caspienne: les montagnes Caspiennes se déplacent de plus en plus vers le nord-est et l'on ne peut dès lors plus dire que le voisinage de Gog et Magog désigne la Caspienne sous sa forme de «golfe hyrcanien». En glissant constamment vers des terres inconnues et en perdant de plus en plus leurs liens avec les Tartares, puis avec les Juifs, Gog et Magog se déplacent vers l'extrémité nord-est de l'Asie où, de la province de l'obscurité ou des ténèbres qu'ont dessiné à leur propos les auteurs musulmans, ils finissent par achever leur périple en Amérique du Nord.

La véritable césure dans la cartographie médiévale est particulièrement bien illustrée au cours du XV^e^ siècle par deux cartes de Heinrich Hammer-Martellus: lors de son séjour à Florence et à Rome entre 1480-1496, ce cartographe absorbe le schéma des cartes italiennes et les idées de Ptolémée jusqu'à produire en parallèle des cartes de type *mappaemundi* et des cartes à ligne graphique ptoléméenne (**Fig. 6.27**; **6.39**).

Dans une carte circulaire de 1490 dont le fond a été recopié à partir de la carte, plus ancienne d'une quarantaine d'années, d'Andréas Walsperger, Hammer reprend pour l'Asie la ligne graphique héritée d'al-Idrisī avec le sud en haut et la forme de la mer Érythrée caractéristique de ce dernier.

Alors qu'au nord-est la bordure est échancrée par un long golfe anonyme descendant jusqu'à l'Imaüs et la Tour de Pierre (il s'agit ici, semble-t-il, de la première mention cartographique de la Tour de Pierre ptoléméenne) donnant accès à l'Inde (au lieu de marquer la direction du Cathay), dans la tradition médiévale du *golfe hyrcanien* la Caspienne, sous le nom double *Hyrcanum sive Caspium mare*, prend une forme triangulaire dont le côté nord est bordé par une aire entièrement cernée par un cercle de montagnes nommées d'après la toponymie orosienne et antique (*Caspii* à l'ouest, *Riphei* et *Hyperborei* au nord). L'Extrême-Orient des cartes anciennes est étrangement rassemblé dans cette aire dans laquelle on observe la fusion de deux éléments géographiques incompatibles: d'une part, sur un plan purement graphique la série de

---

[891] Nordenskiöld, 1891, p. 90.

[892] Istanbul, Topkapi, Kutuphane, n° 1827, datant env. 1460?: Destombes, 1964, p. 228.

[893] Skelton, Marston et Painter, 1995, pp. 120-121.

fleuves en étoile caractéristique du schéma des fleuves du paradis des cartes médiévales (alors même que dans la carte de Walsperger le Paradis est illustré par une cité monumentale à l'extrémité orientale du monde selon le concept médiéval[894]), d'autre part, cette région est désignée comme le Cathay (dans la carte de Hammer, le *Kathaya magnum Imperium* est centré sur la ville *Waldach*; dans la carte de Walsperger la capitale est légendée «*Waldachat caput Kataye ubi magnus chan moratur*»).

Reléguée à l'ouest du Cathay, la Tartarie figure dans ces deux mêmes cartes sur l'alignement du Pont-Euxin. La mer d'Azov, anonyme mais déjà bien formée selon les critères de la cartographie des portulans, est dédoublée par un lac du nom de *Palus Meotis* connecté à la mer Noire par le fleuve *Tanaïs*, selon le schéma graphique propre d'al-Idrisī[895]. Dans la carte de Walsperger la capitale tartare, légendée *Sarai caput Tartarorum ubi Imperator moratur*, se dresse le long du fleuve reliant le *Palus Meotis* à la mer Noire, qui chez lui porte le nom de *Mare Tartarorum*.

Le dédoublement des objets géographiques est donc une constante de ces essais de synthèse. L'introduction des coordonnées et du dessin de Ptolémée tels qu'ils se manifestent dans la partie asiatique de la carte de Gênes de 1457, conduit à l'étape suivante: l'orientation au nord de la plupart des cartes générales à laquelle se conforme le même Hammer. Sa carte datée de la même année 1490 illustre un processus déjà manifeste dans des cartes comme celle de Pirrus de Noha, en 1414 (**Fig. 6.38**): celui de la progression de l'ouest vers l'est de la cartographie moderne déjà relativement bien fixée pour l'Europe et la Méditerranée au détriment de la carte de Ptolémée, dont le tracé fait encore autorité de la Caspienne et de la mer Rouge vers l'Extrême-Orient. Cette carte de Hammer montre les progrès rapides de la cartographie le long des côtes de l'Afrique occidentale et méridionale puisqu'elle fait connaître le cap de Bonne-Espérance moins de deux ans après qu'il a été franchi pour la première fois.

6. La carte de Fra Mauro (1448-1459): ses questions relatives aux connaissances de l'espace cartographique

a) La diversité des sources disponibles et leur analyse critique

La carte de Fra Mauro (**Fig. 6.32-6.37**), aboutissement de toutes les connaissances hétérogènes acquises lors de la construction de l'espace cartographique médiéval, constitue un des sommets de la cartographie et un des exemples les plus célèbres de la période finale de la transition vers l'époque moderne[896]. Exécuté entre 1448 et 1459 à

---

[894] Sur le parcours d'un fleuve qui coule depuis le paradis vers le golfe «Hyrcanien» anonyme il y a un lac fermé.

[895] Destombes, 1964, pp. 213-214. Cette idée que le Palus Maeotis est à la source du Tanaïs a été retransmise par Rubrouck: Hallberg, 1907, s.v. «Maeotis palus ou lacus», p. 326.

[896] La carte est déposée à la Biblioteca Marciana de Venise (n° inv. 106173): Harley, Woodward, 1987, pl. 18; Destombes, 1964, pp. 223-227. Pour la bibliographie sur ce sujet voir *in* Cattaneo, 2003, pp. 27-28; également Cattaneo, 2005. On note également que malgré ses qualités exceptionnelles, cette carte entre, selon Leo Bagrow, dans une série typologique représentée par seulement trois exemples: la carte de Fra Mauro elle-même de la Biblioteca Marciana de Venise, une carte anonyme connue sous le nom de Borgia V, analysée ci-dessus, de la Bibliothèque du Vatican, faite vers 1410-1458, probablement dans

Venise à la demande du roi Alphonse V du Portugal[897], l'original de cette *mappa mundi* a disparu lors de son envoi au Portugal le 24 avril 1459. Cette perte a probablement provoqué la mort de son auteur en 1460, malgré la copie exacte qui a été dressée l'année même par son atelier, fort probablement par Andrea Bianco lui-même[898].

Cette carte circulaire inscrite dans un carré conserve le concept de l'œcoumène composée de la terre et de l'océan Universel périphérique venu des Anciens et le symbolisme médiéval représenté par la position de Jérusalem au centre, mais le paradis est hors carte dans le coin inférieur gauche. Cette carte possède surtout une particularité étonnante. Exprimant différents langages cartographiques, elle contient deux mille inscriptions dont deux cents sont des descriptions cosmographiques contenant des éléments de la philosophie naturelle, des descriptions de peuples et de places, avec des références à l'histoire réelle et mythique, à la géographie commerciale livrant des directions d'expansion économique pour le monde capitaliste naissant avec Venise, centrée au cœur de ce processus où, outre les routes maritimes, les routes terrestres sont marquées pour la première fois dans la cartographie depuis l'état antique de la table de Peutinger, reflétant en quelque sorte le guide pour marchands proposé par Pegolotti en 1340[899].

C'est grâce à ces nombreuses légendes, qui évitent le recours à l'aide d'un tiers comme Boccace l'a fait sur un plan littéraire dans le contexte des cartes de Sanudo, Vesconte et Paulin, que l'on voit le mécanisme de l'analyse des connaissances de nature et de provenances diverses qui se sont formées sur la longue durée: comme l'a noté Gautier Dalché, cette carte «exprime une conscience particulièrement aiguë de l'aspect conventionnel de toute représentation, en même temps une certaine méfiance envers les spéculations»[900].

La dimension de ce travail d'évaluation critique des données disponibles, entrepris pour la première fois dans la cartographie, est d'autant plus étonnante au vu du spectre de connaissances dont le cartographe a bénéficié, que Fra Mauro a vécu la plus grande partie de sa vie dans un monastère de l'île de San Michele de Murano, alors connu pour sa grande et riche bibliothèque.

La carte de Fra Mauro s'organise dans un monde qui n'ignore plus aucune des connaissances disponibles et accessibles. Il cite parmi ses sources les auteurs grecs (Arrien, Aristote, Strabon, Ptolémée, Euclide, etc.), latins (Pline, Pomponius Mela, saint Augustin, etc.), arabes (Avicenne, Averroès [ibn Rushd], etc.) et ceux de l'Europe médiévale (saint Basile, saint Bède, Boèce, Albert le Grand, etc.), sans rester sourd à

---

l'atelier de Fra Mauro avant sa mort, et la carte n° 6 de l'Atlas d'Angelo Freducci de 1556 à la Bibliothèque de Mantoue: Bagrow, 1956, p. 8.

[897] Bagrow estime que la carte a été dressée par Fra Mauro et Andrea Bianco en 1457-1459 sur la base d'un travail préliminaire de Fra Mauro en 1448-1449: Bagrow, 1964, pp. 72-73. Angelo Cattaneo note que Fra Mauro a été engagé pour la préparation d'une *mappamundi* pour le roi portugais entre le 8 février 1457 et le 24 avril 1459, mais il pense que le travail a été effectué entre 1448 et 1453, ou encore de manière plus précise, entre 1448 et 1449: Cattaneo, 2003, pp. 26-29.

[898] Bagrow, 1964, pp. 72-73. Pour la biographie de Fra Mauro voir Cattaneo, 2003, pp. 26-28.

[899] Cattaneo, 2003, pp. 33-34.

[900] Gautier Dalché, 1996, p. 96.

l'information de la tradition littéraire des XII^e^-XIII^e^ siècles relative au Prêtre Jean et des œuvres des théologiens, des philosophes de la nature et des commentateurs scolastiques médiévaux[901]. À part les textes, Fra Mauro utilise également toutes les traditions cartographiques des mappemondes, des cartes arabes (d'où vient son orientation au sud[902]), des itinéraires[903] et des *Tables* ou des listes alphabétiques des objets géographiques connus.

Dans cette masse d'autorités intellectuelles reconnues, Ptolémée ne l'emporte guère, car le Vénitien indique qu'il n'a pas suivi Claude Ptolémée ni pour l'apparence, ni pour les mesures des longitudes et des latitudes, même s'il a utilisé toutes les dénominations de Ptolémée présentes dans les cartes de son époque (*Parthia*, *Aria, Sithia in Asia*, *Sithia in Europa*, *Serica*) en plus de dénominations récentes.

La position qu'il adopte à l'égard de la division de la terre est révélatrice de son indépendance d'esprit. Une légende de la carte énumère les diverses opinions possibles et, à contre-courant des opinions admises, la frontière de l'Europe prend place non sur le Don-Tanaïs, mais sur la Volga, bouleversant le schéma habituel et «en donnant comme raison qu'il y a de cette façon moins besoin de ligne imaginaire»[904]. Fra Mauro tient compte également des situations politiques. À côté du Iaxarte on peut lire la légende:

> «Avec cet Ixartes on peut dire que la Scythie commence, c'est-à-dire le Zagatai, l'Organza, le petit Saraï, le grand Saraï, ensuite l'Edil, le Tanais, l'Ozuch qu'on peut tous appeler Scythes ou Tartares»[905].

La couche «livresque» de la haute culture verbale et graphique des sources de Fra Mauro est complétée dans le but de décrire les nouveaux espaces jadis fermés aux Européens par la documentation des Modernes. La richesse des bibliothèques de Venise a offert la meilleure occasion de pouvoir consulter la documentation cartographique italienne, catalane et portugaise, essentiellement des portulans, grâce à la coopération soutenue des cartographes de ces nations aux XIV^e^-XV^e^ siècles[906] (**Fig. 6.40-6.43**). Selon Leo Bagrow, Fra Mauro s'est en outre beaucoup servi de la carte de 1436 du géographe vénitien Andrea Bianco avec lequel il a collaboré (point de vue partagé par R. Almagià et G. Caraci)[907].

D'un autre côté, il retire tout ce qui est possible des relations des voyageurs européens en Orient aux XIII^e^-XV^e^ siècles. Pour l'Asie, l'essentiel des nouvelles données vient de Marco Polo qui a fourni non seulement la description de ses pérégrinations, mais également, selon Giovanni Battista Ramusio (1559), des anciennes

---

[901] Cattaneo, 2003, pp. 24, 37-39, 41.

[902] Woodward, 1987a, p. 316.

[903] Cattaneo, 2003, p. 40.

[904] Pelliot, 1959-1973, t. II, 1963, s.v. «Europe», p. 652; Gautier Dalché, 1996, p. 96.

[905] Hallberg, 1907, s.v. «Amol», p. 25; s.v. «Jaxartes», p. 280; s.v. «Oxus», p. 387.

[906] Voir la n. 771.

[907] Bagrow, 1956, p. 8.

cartes chinoises, et, dans une moindre mesure, de Niccolò de' Conti, dont le voyage a été rapporté par le Pogge dans le livre IV du *De varietate fortunae*[908].

Bien qu'il soit difficile de se prononcer sur la valeur cognitive de cette carte, pour Fra Mauro, la reconstitution cartographique du voyage de Marco Polo peinte au palais des Doges a sans doute dû être encore accessible à Fra Mauro, au moins la copie qui avait été dressée en 1426 pour l'infant don Pierre du Portugal et qui se trouvait probablement aussi dans la documentation portugaise que Fra Mauro a reçue à sa disposition avec la commande de dresser une carte[909].

Les témoignages des Modernes ont eux aussi été soumis à l'analyse critique de Fra Mauro. Par sa présence à Venise, ce dernier a eu la possibilité de comparer les produits de cette culture écrite qui lui était plus ou moins contemporaine, avec les ouï-dire qui devaient circuler dans cette ville cosmopolite: «j'ai essayé tout le temps, écrit Fra Mauro, de vérifier la description par l'expérience, en travaillant pendant de longues années et en communiquant avec les gens qui méritaient confiance et qui ont vu par leurs propres yeux ce que je décris honnêtement»[910].

Les traces de cette analyse critique des sources sont visibles dans les légendes où rien n'est caché, ni points de vue opposés, ni discours historiques[911], ni doutes, ni préférences personnelles, ni arguments pour un choix. Cette manière de construire le dialogue avec les spectateurs crée l'impression d'un monde complètement peuplé et étouffé par l'information[912].

Dans ce sens les indications sur Gog et Magog, personnages cruciaux de l'époque, sont très pertinentes. En utilisant la terminologie de Marco Polo, la légende près de la Caspienne à *Organza* (**Fig. 6.35**) entame de longues explications, assez paternalistes, sur le sujet:

> «Quelques-uns prétendent qu'au pied du Mont Caspius ou dans son voisinage demeurent les peuples qui, selon l'histoire, furent enfermés par Alexandre le Grand. Mais ceci n'est certainement pas vrai et est peu probable. Car les peuples qui demeurent dans son voisinage sont si connus qu'une aussi grande masse de population n'aurait absolument pas pu rester inconnue. Ces contrées sont assez civilisées grâce au commerce qu'elles font avec nous et avec les autres nations, comme les Géorgiens, les Grecs, les Arméniens, les Tcherkesses, les Tartares et plusieurs autres peuples qui les traversent continuellement. Ainsi, si ces peuples étaient parmi les enfermés, leurs voisins, selon mon opinion, en auraient su quelque chose et nous en aurions été informés par eux. Mais comme ce peuple, ainsi que je le sais positivement, demeure aux extrémités de la terre, les peuples nommés ne savent rien de plus d'eux que nous ne savons. J'en conclus maintenant que ces peuples demeurent très loin de la mer Caspienne, à savoir, comme je l'ai dit tout à l'heure, à l'extrémité de la terre, entre le

---

[908] Gautier Dalché, 2002-2003, p. 138; Bracciolini (introduction de M. Guéret-Laferté), 2003, pp. 25-35; Cattaneo, 2003, p. 24.

[909] http://expositions.bnf.fr/ciel/catalan/marco/mt03060.htm

[910] Fedchina, 1967, p. 19.

[911] Par exemple, dans la province Siroan près de la Caspienne, Fra Mauro indique: «Autrefois on appelait cette terre Albania»: Hallberg, 1907, s.v. «Albania», p. 15.

[912] Cattaneo, 2003, p. 34.

> nord-est et le nord, enfermés de trois côtés par des montagnes qu'on ne peut pas gravir et par l'Océan. Ils appartiennent à l'empire Tenduch et s'appellent Ung et Mongul, en général appelés Gog et Magog, parce que la plupart croit qu'ils s'avanceront quand l'Antéchrist arrivera. Mais cette erreur est venue par ceux qui interprètent la Bible à leur gré. Pour mon compte, je me tiens à saint Augustin qui dans son livre «De civitate Dei» rejette leur opinion, qui veulent que Gog et Magog signifie le peuple qui favoriserait l'Antéchrist. Cette opinion est aussi partagée par Nicolaus da Lyra qui traduit ces noms d'après leur signification hébraïque. Mais de ceci il sera parlé plus en détail à une autre place»[913].

Logiquement on retrouve donc Gog et Magog dans l'Asie extrême du nord-est, sur une presqu'île séparée de la terre par des montagnes et une grille de fer. Ici se trouve la province Hung et Mongul; une légende à côté de Hung déclare que «ces deux pays appartiennent à Tenduch», alors que tout près une autre légende précise: «On croit en général que les peuples enfermés dans Hung et Mongul par Alexandre ont reçu leur nom des deux pays nommés que nous appelons Gog et Magog, mais je ne le crois pas». Dans la presqu'île on peut lire encore deux légendes: «La plus grande partie de ce Mogul est habitée par des Tartares» et «Il y en a qui disent que ces montagnes (Hung et Mongul) sont les montagnes Caspiennes, mais ils ont tort»[914].

Avec Gog et Magog le royaume des Amazones vit également une période de changements (**Fig. 6.36-6.37**); leur localisation est triplée: la première *Amaçonia* se trouve un peu plus au nord de la Caspienne sur une île située dans l'*Edil* (la Volga?), la seconde correspond au mont Caucase, car il est précisé que celui-ci a porté plusieurs noms différents dont celui de montagne d'*Amazone*; la troisième localisation n'est pas nommément désignée, mais Fra Mauro évoque très loin dans l'Asie du nord-est entre *Sindicui* et *Segenach* une «contrée habitée par des femmes braves et guerrières; elle se font la guerre»[915].

Pour conclure cette partie descriptive, on peut noter que l'ensemble des témoignages réunis par Fra Mauro concerne un grand nombre de toponymes *centre-asiatiques* «purs» comme, entre autres, *Balasian / Badascian* (Badakhshan), *Balch / Balc* (Balkh), *Çagatai*, *Bochara / Bucara* (Boukhara), *Samargan*, *Choach* (Chach, Tashkent), *Organça* (Urgench), *Magchilta* (Mangyshlaq), *Gothan / Cotan* (Khotan), *Chaschar* (Kashgar), *Chataio / Catai* (Cathay), *deserto Lop*[916], *Termit* (Termez), *Candar*, etc.[917]. Certains de ces toponymes, comme Pamir, Vochan et Balor, sont à l'évidence venus de Marco Polo (qui utilise Belor), bien que chez Fra Mauro ces trois provinces fassent partie du désert de Lop et appartiennent en même temps à la région des ténèbres avec une légende indiquant que «les habitants de Boler et Malamata vivent sous la terre

---

[913] Hallberg, 1907, s.v. «Gog et Magog», pp. 228-229.

[914] *Ibid.*, p. 229.

[915] *Ibid.*, s.v. «Amazones», pp. 22-23.

[916] *Ibid.*, s.v. «Lop», pp. 316-318.

[917] Les concordances des transcriptions sauf pour les cas référencés à part, viennent de Pelliot, 1959-1973, t. I, 1959, s.v. «Badascian», p. 63; s.v. «Balc», p. 71; s.v. «Belor», p. 91; s.v. «Bucara», p. 108; s.v. «Caracorom», p. 165; s.v. «Catai», p. 216; s.v. «Cotan», p. 408.

pendant l'hiver»[918]. Proportionnellement moins nombreux que les toponymes européens ils se distinguent visuellement davantage: Fra Mauro justifie le choix d'une plus grande échelle pour les cités en Asie et en Afrique, car il permet de donner «*qualche vista*» à la carte[919].

Les termes génériques (plutôt régionalistes) utilisés dans cette carte sont *Asia*, *Europe*, *Tartaria*, *Persia*, *Scythia*, *Çagatai*, *Sibir*, *Permia*, *Organça*, *Petit Saraï* (construite par Batou en 1250 dans la basse Volga) et *Grand Saraï* (capitale de la Horde d'Or sur la Volga, Saraï-Berke construite par Berke). Le terme *Media* est placé à côté de d'*Assiria* et de *Mesopotamia* sans reprendre l'enchaînement apparu chez Marco Polo d'*Asie médiane*, ni celle de l'*Atlas catalan* de l'*Empire de Medeia* désignant le khanat de *Chagatai du milieu*.

b) Les Portes de Fer de Derbent (Daghestan et Ouzbékistan): la quête des sources relatives à la transformation des «Portes Caspiennes du Caucase»

Les informations que Fra Mauro pouvait trouver par lui-même à Venise, ont été complétées, comme nous l'avons dit, par les renseignements fournis par son commanditaire, le roi du Portugal[920]. Outre des cartes, il est possible que ces informations aient également inclu le récit de Ruy González de Clavijo, ambassadeur d'Henri III de Castille à la cour de Tamerlan[921]. Le récit de son voyage de 1403 à 1406 avec son accueil par Tamerlan en 1404 a été présenté en grande pompe à la cour espagnole. Bien que la première édition imprimée, à Séville, ne date que de 1582 et la réimpression suivante à Madrid de 1782[922], la diffusion de ce récit a vraisemblablement commencé bien plus tôt, à partir des diverses copies manuscrites disponibles à partir de 1407.

L'hypothèse d'un usage de Clavijo dans la carte de Fra Mauro découle de la géographie de la région de *Çagataï* et de la toponymie du *Regno de Samargante*, à proximité du fleuve *Termit* qui prend plus loin le nom d'*Ocus* (**Fig. 6.34**). En amont du fleuve, le toponyme *Porte de fero* avec la légende «*Questa vale serada da dó forteze la qual se chiama Porte de fero*» [Cette vallée est fermée par deux forteresses et s'appelle «Portes de Fer»][923], apparaît pour la première fois dans un contexte qui n'est pas celui des Portes de Fer de Derbent au Daghestan, que Fra Mauro n'oublie toutefois pas de situer sur le littoral ouest de la Caspienne, mais dans celui des Portes de Fer de Termez que Clavijo avait été le premier Européen à franchir sur la route de Termez à Samarkand et à mentionner dans son récit[924].

---

[918] Hallberg, 1907, s.v. «Belor», p. 74; s.v. «Pamer», p. 390; Almagià, 1955, p. 32.

[919] Gautier Dalché, 1996, p. 96.

[920] Bagrow, 1964, pp. 72-73.

[921] Hellberg a mis également en liaison le récit de Clavijo et la carte de Fra Mauro: Hallberg, 1907, s.v. «Porte de fer», p. 414.

[922] Clavijo, 1928, pp. 5-16, 20, 200-320; Malte-Brun, 1847, pp. 247-248.

[923] Hallberg, 1907, s.v. «Porte de fer», pp. 414-415.

[924] Clavijo, 1928, pp. 204-206.

La représentation distincte des deux Portes de Fer chez Fra Mauro est une grande nouveauté pour la cartographie depuis longtemps habituée à manipuler le toponyme *porte caspie* sur une large surface allant de l'ouest au sud-est. Liées dans les sources les plus anciennes à l'entrée d'Alexandre en *Asie centrale*, les Portes Caspiennes à la frontière de la Médie et de la Parthie connaissent à partir du I^er^ siècle une longue histoire cartographique de confusions et d'amalgames.

Conscient de l'existence d'un problème cartographique dans certaines sources relatives à Alexandre qui ont fini par croire que le «Caucase» qu'avait franchi ce dernier sur la route de l'Inde était le vrai Caucase entre les mers Noire et Caspienne, Pline a confondu à son tour les Portes Caspiennes avec les Portes Caucasiennes (dans la réalité la passe du Darial au centre du Caucase), qui sont devenues toutes deux un défilé unique censé donner un accès à des régions septentrionales très lointaines. Même si Tacite a lui aussi attiré l'attention sur la localisation réelle des Portes Caspiennes[925], l'erreur va finir par s'imposer dans la cartographie, comme l'atteste la table de Peutinger. Dans cette carte dont les segments orientaux reflètent l'une des représentations graphiques les plus anciennes de l'Asie, probablement contemporaines de l'époque d'Auguste et d'Agrippa, la cité de *Caspiae* figure à l'ouest de la Caspienne (segment XI, 3), au nord de la chaîne transasiatique, deux stations après le segment de route qui de *Trapezunte* sur le Pont-Euxin conduit à *Sebastopolis* le long de la bordure supérieure de la carte.

L'amalgame entre Alexandre et le véritable Caucase, dûment attesté dans toutes les versions du *Roman d'Alexandre*, permet de comprendre comment la barrière infranchissable du Caucase peut aussi prendre le nom de monts Caspiens lorsqu'elle devient la prison derrière laquelle seront enfermés Gog et Magog[926].

Alors que les Portes Caucasiennes désignent à l'origine la passe du Darial, les portes mythiques se déplacent vers l'est jusqu'au passage le long de la Caspienne. Sur le plan archéologique, ce glissement doit beaucoup à la fusion de la fortification sassanide réelle de Derbent (au Daghestan) avec le récit mythique du franchissement du Caucase par Alexandre le Grand dont les voyageurs apprenaient sur place qu'il avait été l'auteur de la construction.

La position de cette porte dans l'espace cartographique des *mappaemundi* est assez volontariste: dans le cadre de ce mythe elle ne sert alors que lorsqu'elle est en relation avec une chaîne de montagnes barrant l'Asie du nord-est, lieu présumé de location de Gog et Magog, comme par exemple, dans la carte d'Hereford où elle est placée dans le monts Taurus, à proximité de l'arche de Noé, assez détachée de la Caspienne malgré la

---

[925] *Annales* VI: «L'espace qui sépare la mer Caspienne du Pont-Euxin forme une espèce d'isthme au travers duquel le Caucase s'élève comme une muraille immense. Les divers passages de cette montagne ont reçu des anciens le nom de portes: ce sont les portes Caucasiennes, Albaniennes, Ibériennes. Le nom de portes Caspiennes est appliqué vaguement par les Romains à plusieurs de ces défilés, quoiqu'il appartienne proprement à un passage beaucoup plus au sud, dans le mont Caspius, entre la Médie et le pays des Parthes».

[926] Anderson, 1932, p. VII.

légende «*Portee Caspie aperiuntur itinere manufacto longo octo miliariis; nam latitudo vix plaustro est permeabilis*»[927].

En jonglant avec les attributs symboliques de cette porte (Alexandre le Grand, Gog et Magog, la mer Caspienne, le mont Caspien, le mont Caucase), les lettrés de l'époque commencent à multiplier le signe d'une frontière entre le connu et l'inconnu; profitant des nouvelles informations des voyageurs, ils introduisent à égalité dans la nomenclature les noms des Portes Caucasiennes, Caspiennes et de Fer. Comme tous les toponymes errants, issus de l'image biblique du monde, les portes Caspiennes-Caucasiennes n'ont aucune attache géographique spécifique jusqu'au moment où elles sont liées au paysage particulier et au toponyme réel de *Derbent* rapportés d'Orient par la première vague des voyageurs.

Rubrouck mentionne la ville de *Porta Ferrea* dans plusieurs endroits de son récit, lorsqu'il raconte qu'il y est passé lui-même à son retour le 15 novembre 1245. Selon lui la porte est située sur la côte ouest de la Caspienne où elle est coincée entre la mer d'un côté et la montagne de l'autre et la route passe au milieu de la ville qui dans cette position peut contrôler les routes au nord et au sud du Caucase. Il ajoute également qu'Alexandre a muni la ville de portes pour la garantir des barbares de la Perse (*sic*), que les Tartares ont cependant déjà détruit les fortifications et qu'il en a vu les ruines[928]. Le récit de l'historien arménien Kirakos relatif au voyage du roi Héthoum chez les Tartares nous apprend que le roi passa par «la porte de Derbent» «qui est le fort de Djor» (Djor étant le nom arménien de Derbent)[929]; Hétoun, l'autre narrateur du même voyage royal, place la *Porta ferri* à la limite nord de l'Arménie et la fait franchir par une route qui s'appelle *Lederbent* que l'on n'emploie qu'en hiver:

> «Latitudo terrae Armeniae incipit a Mirali civitate, quae dicitur porta ferri, quam Rex Alexander firmavit, propter nationes gentium varias et diversas, in profundo Asiae habitantes, quas nolebat posse habere ingressum in Asiam Majorem absque suo mandato. Et est illa civitas sita in quodam districta Maris Caspii, et tangit magnum montem Cocas»[930].

À propos de cette dénomination, Marco Polo précise qu'Alexandre construisit la *Porte de Fer* en Géorgie, entre la mer et les montagnes dans un passage extrêmement étroit[931]. Dans un amalgame avec les sources antiques (Alexandrie du Caucase, l'Hindou-Kouch-Caucase antique devenant le Caucase réel), Mandeville relate à son tour qu'entre la mer Noire et la Caspienne dans les montagnes *Chotaz* [Caucase] il y a un passage difficile et dangereux qu'il faut traverser pour se rendre en Inde; c'est là, selon Mandeville, où Alexandre a bâti une ville *Alizandre* pour empêcher quiconque de passer par cette route sans sa permission; et à l'époque du narrateur cette ville aurait été

---

[927] Hallberg, 1907, s.v. «Derbend», p. 184.
[928] *Ibid.*, p. 184.
[929] *Ibid.*, p. 184.
[930] *Ibid.*, p. 185.
[931] *Ibid.*, p. 185.

appelée la porte de l'enfer, *the Zate of Helle*; Mandeville précisait que cet endroit par où passait une des routes importantes vers l'Inde s'appelait Derbent[932].

Roger Bacon, un des symboles de l'érudition du XIII[e] siècle, parle d'une ville portant le nom de *Porte de Fer d'Alexandre* qui se trouve entre la Médie et la Parthie («ces Portes Caspiennes et non pas Caucasiennes, comme l'avance Pline») et a été construite par Alexandre sur les bord de la mer:

> «Car quand il a voulu entreprendre de dompter les peuples Septentrionaux, il ne l'a pas pu, à cause du nombre et de la férocité de ces peuples. Car il a été un an et trois mois simplement à se défendre contre ces peuples, très mortifié de ne les pouvoir pas subjuguer. Et il pria Dieu d'empêcher que le monde ne fut détruit par eux: mais quoi qu'il ne fut pas digne d'être exaucé; Dieu pourtant par sa bonté et pour le salut du genre humain fit naître un tremblement de terre si terrible que les montagnes, qui étaient éloignées de cent vingt cinq pas, ne le furent plus que de la distance d'une porte. Alors Alexandre fit fondre des colomnes d'airain d'une grandeur prodigieuse, fit bâtir des portes, les fit frotter d'un certain bitume, que ni le feu, ni l'eau, ni le fer ne pouvaient dissoudre; et il tira ce bitume de quelques îles de la mer: ce changement ne s'est pu faire que par un tremblement de terre»[933].

Bacon rappelle que Rubrouck y est passé. Sa description permet de se retrouver avec des images de l'Apocalypse. Les secondes portes, celles Caucasiennes, selon Bacon, doivent se trouver entre la Caspienne et la mer Noire, quelque part dans le Caucase ou sur la côte opposée de la Caspienne, car elles «sont éloignées des [Portes] Caspiennes de deux cent lieues vers la mer du Pont. L'Hibérie et la Géorgie sont éloignées de la mer du Pont de cent lieues environs»[934]. Mais la description qui suit ces paroles nous renvoie aux mêmes images apocalyptiques:

> «ces lieux avec les montagnes circonvoisines sont appelés la clôture d'Alexandre; par laquelle il a empêché les peuples Septentrionaux de faire des ravages vers le Midi: car Alexandre a eu beaucoup de guerres contre eux […] Dieu l'a aidé par un tremblement de terre à l'approche de ces montagnes»[935].

À partir de ces narrations, l'image cartographique commence à changer. Le toponyme des *portes Caspiennes* est délaissé au profit de celui de *Porte feree* qui est reproduit pour la première fois dans les cartes de Sanudo-Vesconte-Paulin de 1321-1334 sur la côte ouest de la mer Caspienne occidentale (car il y a plusieurs mers de ce nom), entre le littoral et une chaîne de montagnes, derrière laquelle, à l'ouest, se trouvent la *Georgia* et la *Colcia*. Sur l'*Atlas catalan* la côte ouest de la Caspienne porte pour la première fois la mention de la ville *Derbt* (*sic*), près d'une chaîne de montagnes[936]. Andrea Bianco et la carte Borgia conservent la même position en plaçant les *Porte de fero* entre la mer Noire et la Caspienne. Fra Mauro, à la fin de ce processus, positionne correctement les portes de Fer du Daghestan à l'ouest de la Caspienne, mais

---

[932] *Ibid.*, p. 185.

[933] Bergeron, [1735], [1] «Quelques observations… «, col. 3, 13-14.

[934] *Ibid.*, col. 14.

[935] *Ibid.*, col. 14.

[936] Hallberg, 1907, s.v. «Derbend», p. 185.

la montagne qu'elles défendent porte le double nom de *Chaucaro* et de *Chaspio*, ce dernier toponyme restant par habitude rattaché aux Portes de Fer du Daghestan (*infra*).

– La carte de Gênes

Le dédoublement iconographique de cette porte se produit pour la première fois dans la carte de Gênes de 1457[937] (**Fig. 6.28-6.29**), pratiquement contemporaine de celle de Fra Mauro. Dressée en forme d'ellipse par un anonyme, cette carte montre, selon Bagrow, que son auteur n'était pas un cartographe professionnel, mais qu'il s'était bien informé sur l'*Asie centrale* par la lecture de Marco Polo (1298) et Niccolò de' Conti (1444) et de la *Géographie* de Ptolémée. La forme de la Caspienne est globalement ptoléméenne; la *Sormatia prima* entre Dniepr et Don est juxtaposée à la *Sormatia Secunda* dans la région de la Volga; l'Extrême-Orient est défini par *Sine* ou *Sina,* un nom qui n'a jamais été utilisé dans la cartographie médiévale[938].

L'espace des Mongols, qui débute sur la carte au-delà du Dniepr, est marqué par la figure de *Lordo Rex*, le gouverneur Mongol et chef de la Horde d'Or, par des nomades sur leurs chariots entre le Dniepr et le Don, ainsi que par une figure du côté est de la Caspienne, accompagnée de la légende *Cambellannas rex magni cannis filius* [Roi Cambellannas, fils du grand Khan] qui représente probablement Tamerlan[939]. L'espace autour de la Caspienne est associé à une Porte de Fer que l'on distingue aisément près de la ville de *Drebent* (*sic*) du Caucase à l'ouest de la mer, accompagnée de la légende «*Drebent quod lingua eorum id quod porte ferri*»[940]. On peut observer le même type de présentation dans la carte des Pizzigano de 1367[941].

Mais l'auteur de la carte de Gênes ajoute une seconde Porte de Fer derrière laquelle Alexandre a enfermé les Tartares (*Porte ferri ubi Alexander Tartaros inclusit*) à l'est de la Caspienne et de la Parthie (cette dernière étant enfermée dans un rectangle de montagnes d'après le modèle ptoléméen). Comme nous l'avons vu, la tour qui la représente se dresse à l'angle de deux chaînes (*montes inaccessibiles*) d'une montagne portant le nom de *Ymaus mons*; la première, oblique, sépare la *Scythie intra Ymaum* à l'ouest de la *Scythia ultra Ymaum* à l'est, et la seconde, horizontale sépare la Scythie de la partie indienne de l'Asie. Fortifiée par le Prêtre Jean, cette chaîne horizontale d'où partent les divers cours du Gange, sépare Gog de Magog[942]. Elle sert également à séparer les Tartares enfermés du territoire au sud dans lequel se trouve le grand khan Cambalech [Khanbalik qui est Pékin] (*Rex Cambalech hoc est magnus cannis*) présenté ici comme gouverneur du *Catayum*[943].

---

[937] Carte déposée à la Biblioteca Nazionale centrale de Florence, port. 1: Destombes, 1964, pp. 222-223.

[938] Bagrow, 2004 [1964], p. 75; Stevenson, 1912, pp. 4, 8-9, 18, 24; Bracciolini (introduction de M. Guéret-Laferté), 2003, p. 53.

[939] Stevenson, 1912, pp. 12-15, 37.

[940] Hallberg, 1907, s.v. «Derbend», p. 186.

[941] Stevenson, 1912, pp. 30-31.

[942] Hallberg, 1907, pp. s.v. «Imaus», 259-260.

[943] Stevenson, 1912, p. 37.

La multiplication des attributs, tous errants, qui peuvent être rattachés à cette région entre le Pamir, l'Hindou-Kouch, l'Himalaya et le Quenlun ne permet en aucun cas d'identifier cette seconde porte de fer nouvellement venue dans la cartographie. Sur la base de cet exemple unique, des érudits on tenté de rattacher cette porte à un défilé de la géographie réelle. Ainsi, Edward Luther Stevenson a proposé de localiser cette porte dans la région du défilé du Khyber, en raison de sa position clef entre l'Asie du nord et du Sud[944], tandis que Hellberg a tenté de l'identifier à la gorge de Bamiyan[945]. Dans ce même enchaînement de raisonnements on pourrait également proposer les Portes de Fer de Derbent au nord de Termez, dans l'Ouzbékistan d'aujourd'hui. Cependant, il semble qu'il serait plus judicieux, en l'absence d'autres parallèles, d'éviter de multiplier les identifications sur la base des images satellites et des connaissances d'aujourd'hui et de chercher des renseignements «vraiment géographiques» sur les schémas des *mappaemundi*; il serait plus adéquat de reconnaître que dans cette carte de Gênes l'auteur se trouve à l'évidence encore dans la logique interne des cartes médiévales qui se limitent à juxtaposer des ouï-dire et des images figées.

– Toponymie de Derbent-Portes de Fer

Dans le même sens, l'apparition de toponymes définissant des défilés n'ouvre pas non plus la voie à une identification géographique fiable. Rapportés par les voyageurs médiévaux en rapport avec des endroits réels comme des fortifications soit naturelles, soit artificielles, ils peuvent représenter toutes les portes et tous les défilés mythiques, comme la description qu'a rapportée l'interprète Sallām at-Tarjuman de son voyage vers l'est au IX^{e} siècle[946]. Leur qualité stratégique leur a assuré une longue vie comme on le voit de nos jours dans la nomenclature du monde irano-turc où plusieurs passages étroits dans les montagnes portent le nom de Derbent pour le monde iranien ou Portes de Fer pour le monde arabe et turc (on peut également observer une tradition semblable en Europe)[947].

À part le faux parallèle de la carte de Gênes de 1457, la carte de Fra Mauro est la première qui semble bien distinguer les deux Portes de Fer, du Daghestan et de l'Ouzbékistan, conformément aux dernières indications des voyageurs.

Les observations rapportées par le prisonnier de guerre bavarois Johann Schiltberger après son séjour involontaire en Asie de 1402 à 1427 ont fait l'objet d'opinions divergentes[948], mais la Porte de Fer (*Temurtapit / Timurcapi*) par laquelle il serait passé

---

[944] *Ibid.*, p. 33.

[945] Hallberg, 1907, s.v. «Bamian», p. 65; s.v. «Porte de fer», p. 414.

[946] *Supra* les nn. 118 et 166.

[947] Pour une liste complète des variantes de ce toponyme voir Hallberg, 1907, s.v. «Derbend», pp. 186-187.

[948] On peut, par exemple, citer deux opinions opposées. Conrad Malte-Brun, 1847, p. 249: «Le passage qu'il appelle *Témurcapit* ou la Porte de Fer, doit être cherché entre la Tartarie et la Mongolie, et non à Derbent». Karl Friedrich Neumann, Henry Yule et Ivar Hallberg attribuent ce toponyme à la ville de Derbent (au Caucase): Schiltberger, 1879, p. 34; Hallberg, 1907, s.v. «Derbend», p. 186. Voir aussi la carte de J. Buchan Telfer qui place Derbent sur le côte ouest de la Caspienne: Schiltberger, 1879. On peut

avec Tamerlan devrait correspondre à Derbent du Caucase («aux confins de la Perse et de la Tartarie»[949]), plutôt qu'aux Portes de Fer de Termez (près de Baïssun, en Ouzbékistan) ou aux Portes de Tamerlan de la région de Djizak sur la route entre Samarkand et Tashkent. Il est peu probable que Fra Mauro ait utilisé cette source d'autant plus que Schiltberger est revenu en Europe en 1427, quelque vingt ans à peine avant le début officiel du travail de Fra Mauro, et que ses mémoires n'ont paru qu'en 1473, à Ulm.

En outre, les Portes de Fer du Daghestan étaient alors déjà bien implantées dans la cartographie, et les toponymes *Derbent* ou *Darband* qui constituent la forme persane qui signifie littéralement «porte fermée, barrage» étaient déjà connus en Europe. La forme *Derbt* et *Drebent* que donnent l'*Atlas catalan* et la carte de Gênes correspondent au Derbent du Daghestan, car le village de Derbent des Portes de Fer de l'Ouzbékistan n'est attesté que bien plus tard.

Les deux sites du Daghestan et de l'Ouzbékistan portent en revanche dès le haut Moyen Âge le nom caractéristique du monde turc de «Portes de Fer». Demir-Kapi est un autre nom des Portes de Fer du Daghestan connu en arabe sous le nom de *Bab al-Abwab*, la «Portes des Portes», et bien décrit par Abulfeda[950].

Le défilé des Portes de Fer de l'Ouzbékistan, par lesquelles Alexandre est passé entre 329 et 327 n'a pas laissé de toponyme véritable dans les sources antiques[951]. L'une des plus anciennes attestations de ce nom, *Portes de Fer*, remonte au voyage du pèlerin chinois Xuanzang vers 630:

> «Après avoir avancé sur environ 200 *li* depuis [*n.d.l.r.* Shahr-i Sabz], nous entrons dans une chaîne de montagnes. Ici le chemin est étroit et abrupt, et le passage le long des défilés dangereux et difficile. Il n'y a pas d'habitants ni de villages et peu d'eau et de végétation. En poursuivant dans les montagnes en direction du sud-est sur près de 300 *li*, nous entrons dans la Porte de Fer. Le passage ainsi nommé est bordé sur chaque côté par des montagnes abruptes très élevées. Le passage est d'autant plus inaccessible que le chemin est étroit. Les rochers qui se dressent de chaque côté ont la couleur du fer. Ici se dressait une double porte en bois renforcée de fer sur laquelle avaient été suspendues de nombreuses clochettes de fer. Le nom que porte ce passage vient de son caractère imprenable»[952].

Le nom devait être déjà bien implanté dans la région avec l'arrivée des peuples turks, comme l'attestent au début du VIII^e^ siècle les inscriptions de l'Orkhon qui évoquent cet endroit [*Tämir-Qapïg*] comme la limite mythique de leur empire. Dans les

---

également signaler la ville de Demir-Kapi qui se trouve près de Trébizonde en Turquie actuelle (Deluz [2000, p. 417] mentionne Demir-Kapi quelque part près de Téhéran).

[949] Schiltberger, 1879, pp. XXII-XXIII, 34; Hallberg, 1907, s.v. «Derbend», p. 186.

[950] Voir les notices d'encyclopédies: Kuznecov, 1893; Kettenhofen, 1996.

[951] Sur la toponymie des «roches» sogdiennes capturées voir Rapin, Baud, Grenet et Rakhmanov, 2006.

[952] D'après les traductions en anglais de Beal, 1884, p. 36, et Watters, 1904-1905, pp. 100-101. Le passage décrit concerne probablement le canyon de Buzghala-khana à proximité de la grande muraille même de Derbent dans la vallée du Shurob; sur les premiers résultats relatifs à ce site: Rtveladze, 2003; Rakhmanov et Rapin, 2003; sur l'itinéraire d'Alexandre: Rapin, Baud, Grenet et Rakhmanov, 2006.

sources persanes le même toponyme apparaît sous la forme *Dar-i Āhanīn* (en arabe: *Bāb al-Hadīd*).

Le seul récit qui distingue incontestablement les deux Portes de Fer et qui aurait pu inspirer Fra Mauro est le récit de Clavijo. Établissant le parallèle des deux *portes de fer*, séparées l'une de l'autre par une distance de 1500 lieues[953], il précise que celles du pays de Samarkand portent le nom de *Porte de Termit* (d'où vient aussi probablement le second nom de l'Oxus chez Fra Mauro, *Termit*). Il ne nomme pas le village de Derbent qui se dresse au débouché du canyon du Sherabad-daria près de la muraille, mais il sait que l'autre porte de fer (du Caucase) est située vers la grande ville de Derbent qui a donné son nom à la porte et qui domine les communications entre Caffa et la Tartarie d'un côté, et la Perse de l'autre (les mêmes pays confinants des deux côtés de cette frontière que donne Schiltberger).

Conformément à cette distinction, Fra Mauro dessine l'une des deux *Portes de Fer* sur la côte ouest de la Caspienne, à l'extrémité de la chaîne de montagnes portant le double nom de *Chaspio* et *Chaucaro* (Caucase), dans la région de l'Hircania; ces *Porte de ferro* sont commentées par la légende suivante:

> «Ces portes, qu'on appelle dans la langue natale Derbent, c'est-à-dire Portes de fer, parce qu'elles sont inexpugnables, portent aussi le nom de 'Porte Chaspie', parce qu'il faut les passer pour traverser les montagnes Caspiennes»[954].

La disposition des objets géographiques du côté de l'Ouzbékistan joue également en faveur du récit de Clavijo, même si Fra Mauro n'utilise pas toutes les formes de Clavijo (lequel a par exemple hispanisé Boukhara en *Boyar* ou orthographié Balkh en *Vaeq*). On peut d'ailleurs déceler chez Fra Mauro des juxtapositions aléatoires typiques de la cartographie de l'époque, puisque les deux villes de *Bocara* et *Termici* sont, par rapport à Samarkand, sur l'autre rive du fleuve *Amu-Termit-Ocus*, du côté d'*Orgaça*. En revanche, les *Porte de Fero*, plus nettement liées à Samarkand, sont exactement localisées dans le resserrement conduisant vers Balch (Bactres), conformément au texte de Clavijo:

> «Quand on vient de l'Inde mineure, il n'y a pas d'autre passage pour aller à Samarkand et ceux qui veulent aller de Samarkand en Inde doivent obligatoirement l'emprunter»[955].

Le Badakhshan est, conformément à la réalité, situé sur la rive gauche du fleuve, comme l'indique le toponyme issu de Marco Polo *Balasian*, et la légende proche «*in questo monte se trova balassi assai*» [«dans cette montage on trouve beaucoup de rubis balais»].

C'est peut-être également de Clavijo que vient le toponyme *Organça Nuova* [*Urgench*]: l'*Atlas catalan* se borne à *Organchi* sans l'épithète «Nouvelle», qui n'a pu faire son apparition dans la cartographie qu'après la destruction de cette ville en 1388 par Tamerlan. Le nom de ce dernier est d'ailleurs souvent cité par Fra Mauro, comme,

---

[953] Hallberg, 1907, s.v. «Derbend», p. 185.

[954] *Ibid.*, p. 186.

[955] Traduction de L. Kehren dans Clavijo, 1990, p. 196.

par exemple, dans la légende relative à Delhi: «Autrefois cette noble cité régnait sur tout le pays Deli ou India prima, mais depuis la conquête de Tamerlan la puissance a passé à la ville de Here»[956]. Il est possible que ce soit également de l'ambassadeur de Castille que viennent les renseignements assez détaillés que Fra Mauro donne sur Samarkand dans plusieurs cartouches comme «*Questa magnifica città e fabrica nobilissimamente de belissimi edificij e specialmente el castelo el qual è grande e fortissimo. El suo sempre e stato de la gratio de i chataini saluo da Tamberlan…*», «*questo regno de Samargante fù subiugato p. Tamberlam e tutta questa parte verso el griego et oriente infina Otrar e li morì*», ou «*In questo regno de Samargante e una aqua che a questa proprietà che dove la si portava non li puo viver locuste*» [«Cette magnifique ville est noblement faite de très beaux édifices, spécialement le château qui est grand et très puissant […]»; «ce royaume de Samargante et toute cette contrée du nord-est et de l'est jusqu'à Otrar furent subjugués par Tamerlan, qui mourut à Otrar»; «dans ce royaume de Samargante il y a une espèce d'eau telle que, versée par terre, elle empêche les sauterelles d'y vivre»][957].

Ayant consacré beaucoup de temps aux représentations cartographiques de la Caspienne et remontant à des sources spécifiques à partir des détails particuliers de la carte de Fra Mauro (**Fig. 6.28-6.29**), Leo Bagrow a proposé un exemple particulièrement significatif du processus de circulation de l'information[958]. Parmi les sources de Fra Mauro il signale une carte de la Caspienne du type des portulans qui a été insérée *a posteriori* dans un exemplaire de la *Géographie* de Ptolémée publiée à Strasbourg en 1525. En dialecte vénitien, cette carte, simple mais très proche de la ligne de Fra Mauro, pourrait selon Bagrow avoir été le prototype de plusieurs cartes italiennes. Comme autre prototype possible il propose une carte de l'*Atlas MS. Egerton* 73 du British Museum, lequel est une collection, recopiée par une personne, de cartes italiennes dont les auteurs ne sont pas tous Vénitiens. Le copiste a inséré la Caspienne dont le nom, unique dans la carte, est écrit en dialecte vénitien dans la carte de l'Afrique de l'ouest dans la partie intitulée *Gunea Portugalexe*, construite en portugais selon les renseignements du navigateur portugais Diogo Cão qui y a voyagé en 1484-1486. Cette carte qui selon Bagrow serait de peu postérieure à 1486 permet de supposer que l'information sur la Caspienne proviendrait d'un état antérieur à cette date.

Selon Leo Bagrow et Vera N. Fedchina la forme relativement réaliste de la Caspienne pourrait s'expliquer également par l'expérience de navigation que les Italiens (Génois) ont pu avoir sur cette mer, à en croire Marco Polo, dès 1260 et, après la destruction par Tamerlan en 1388 d'Urgench et de Saraï au nord de cette mer, par un intérêt momentanément aigu de la part des marchands pour la recherche d'une voie navigable vers le sud, qui relierait l'Inde à la Perse à travers la Caspienne et la ville portuaire d'Astrabad[959]. Ces tentatives inspirées par des sources antiques fantaisistes ne sont pas couronnées de succès: l'occupation de Constantinople par les Osmanlis ferme

[956] Hallberg, 1907, s.v. «Delhi», p. 183.
[957] *Ibid.,* s.v. «Samarcan», pp. 446-447.
[958] Bagrow, 1956, pp. 8-10.
[959] *Ibid.*, pp. 4-5; Fedchina, 1967, p. 20.

aux Italiens l'accès à la mer Noire et, par conséquent, à la Caspienne, rendant impossible toute nouvelle observation directe[960]. Ces tentatives pourraient donc expliquer comment par une analyse de toutes les données Fra Mauro serait parvenu à dresser un contour de la Caspienne assez proche de celui que l'on connaît aujourd'hui.

Sa carte est cependant loin d'être exempte d'erreurs. Au nord-est de la Caspienne, le *Lago Insical* / *Insicol* (Issyk-kul) à côté duquel figure la légende «Dans ce lac il y a des perles, mais on ne peut pas les pêcher, tant elles sont bien gardées» est bordé au nord de hautes montagnes que l'on ne peut franchir, selon une légende, à cause des tempêtes (*Vallis tempestuosa*)[961] (**Fig. 6.36**). De ce lac sort un fleuve, l'Amu, qui au niveau de *Bochara* où il porte le nom *Termit* se divise en deux fleuves qui se jettent tous deux dans le *Chaspium*: l'*Ocus* au nord et le *Ixartes* au sud (selon un schéma renversé par rapport à celui de Ptolémée).

Presque conformément à la réalité, Samarkand se trouve cependant sur un affluent de l'Oxus en amont, alors que Khiva (*Chiaua*) se dresse en aval sur la rive droite de l'Ocus / Oxus.

[960] Bagrow, 1956, pp. 5-8.

[961] Hallberg a essayé d'identifier ce lac soit au Balkhash, soit à l'Issyk-kul (1907, s.v. «Yssicol», pp. 563-564).

Chapitre 7

La cartographie post-ptoléméenne de l'*Asie centrale* (XV^e^-XVII^e^ siècles)

1. Une mise à jour à plusieurs vitesses ou un renouvellement intégral de la vision cartographique de l'Asie?

Malgré ses qualités, la carte de Fra Mauro, dernière d'une époque d'indépendance relative par rapport à la géographie de Ptolémée, ne constitue pas l'exemple à suivre: les «préoccupations antiquisantes des humanistes»[962] bouleversent le sens de l'histoire et les usages de la géographie. Leur volonté de faire revivre le monde de l'Antiquité provoque une situation où la cartographie commence à progresser à des vitesses différentes.

La carte ptoléméenne, désormais sous forme imprimée, est bien vite mise à jour pour l'Europe. En 1427, après avoir acheté dix ans plus tôt deux manuscrits grecs, le cardinal Guillaume Fillastre (m. 1428)[963], passionné par la géographie de Ptolémée, s'adresse aux humanistes Florentins Francesco di Lapaccino et Domenico di Buoninsegni pour traduire le grec des cartes présentes dans l'un des exemplaires. Il commande ensuite l'établissement de 27 cartes d'après un modèle grec, mais avec des adaptations modernes, et ajoute finalement à ce jeu, en 1428, une carte moderne de l'Europe du nord dessinée par le Danois Claudius Clavus et à la fin un tableau récapitulatif des noms modernes et antiques. Il s'agit de la première des *tabulae modernae* qui désormais sont rapidement ajoutées aux manuscrits de la *Géographie* de Ptolémée afin de l'adapter aux réalités contemporaines: si l'édition de Florence de 1482 contient quatre *tabulae modernae* dressées par le poète florentin Francesco Berlinghieri, dans l'édition de Gastaldi de 1548 il y a déjà 34 cartes modernes et dans celle de Girolamo Ruscelli 37 cartes avec des commentaires détaillés[964].

En revanche, le schéma ptoléméen reste longtemps inchangé pour l'Asie. Dans les premières éditions de la *Géographie*, les connaissances cartographiques de l'*Asie centrale* ne dépassent pas de beaucoup l'information transmise par l'Antiquité, tant sur le plan graphique que toponymique (à quelques exceptions près), même si entre-temps les Arabes ont déjà fait circuler des cartes du même géographe avec des corrections décisives pour la région. L'*Asie centrale* «bactrienne», «sogdienne» et «scythique» retrouve alors sa place antique dans le quart nord-est du monde, fidèlement reproduite par les cartographes jusqu'au début du XVI^e^ siècle, comme, par exemple, Johann

---

[962] Expression de Nathalie Bouloux, 2002, p. 45.

[963] Gautier Dalché, 1992, pp. 319-321.

[964] Phillips, 1988, p. 214; Gautier Dalché, 1992, pp. 84, 320-321; Bracciolini (introduction de M. Guéret-Laferté), 2003, p. 21; Fiorani, 2005, p. 85. Harley indique à tort que l'édition de Strasbourg de 1513 est la première qui contient les cartes modernes: Harley, 1987, p. 7.

Ruysch, Martin Waldseemüller, Francesco Rosselli, Bernard Sylvanus, Johannes Stobnicza, Diego Ribero, etc. (**Fig. 7.1-7.7**).

L'*Asie centrale*, d'abord figée dans l'esprit européen comme une réalité absolue sous la forme du schéma ptoléméen du II^e^ siècle apr. J.-C., va très lentement évoluer au gré de mises à jour progressives. Bien qu'ils soient en un premier temps trop profondément influencés par le schéma antique et qu'ils cherchent à préserver le plus possible l'œuvre de Ptolémée, les cartographes finissent par insérer dans leurs cartes une nouvelle terminologie tirée des voyageurs et d'autres sources d'informations. Cartes et textes vont se compléter mutuellement, mais les liens qui les unissent sont loin d'être homogènes au cours de l'histoire. L'évolution cartographique ne suit pas toujours l'actualité, mais réagit souvent avec retard, n'assimilant l'information que de manière saccadée.

Vers la fin du XV^e^ siècle les toponymes relatifs à l'*Asie centrale* dans la cartographie sont beaucoup moins nombreux que dans les récits des voyageurs et comprennent généralement la Tartarie, Balor, Cathay, Tangut. Hérités des voyages de la fin du Moyen Âge, ces désignations locales apparaissent d'abord de manière isolée dans les cartes, en s'inscrivant tantôt dans la carte du monde de Ptolémée[965], tantôt dans les premières mises à jour de la carte, dans des excroissances périphériques qui ne touchent pas son noyau antique, au moment même où la découverte des autres continents progresse à pas de géants, permettant de compléter le pourtour du continent africain après le franchissement du cap de Bonne-Espérance ou quand l'on commence à définir un océan oriental en ajoutant une ligne de littoral à l'Extrême-Orient de Ptolémée[966].

Le contraste dans la manière de concevoir le monde de cette cartographie à plusieurs vitesses est très visible dans la carte de 1490 de Florence par Henricus Martellus (Hammer)[967] (**Fig. 6.39**) où l'on observe, d'un côté, que les littoraux de la Méditerranée, de l'Europe occidentale (y compris la Scandinavie nouvellement ajoutée) et de la côte occidentale de l'Afrique sont dressés selon les portulans avec une précision étonnante qui va pratiquement jusqu'aux détails des découvertes les plus récentes comme celui du Cap de Bonne-Espérance par Bartolomeo Diaz en 1488, et d'un autre côté, que l'intérieur des terres reflètent le schéma intact de Ptolémée (voir aussi **fig. 6.40-6.43**).

Alors que le vocabulaire toponymique centre-asiatique tarde à s'enrichir dans la cartographie au début du XVI^e^ siècle, les côtes occidentales de l'Amérique[968] viennent s'ajouter à celles de l'Afrique. En Asie, le sous-continent indien est tantôt celui de

---

[965] Mappemonde avec les noms médiévaux des pays de Hartmann Schedel (1493), avec la Tartarie (Shirley, 1987, carte n° 19, p. 18, pl. 25).

[966] Mappemonde de Francesco Rosselli (Florence, 1492-1493), avec les noms médiévaux des pays et pour l'Asie orientale la mention de la Tartarie, de Balor, de Tangut, de Mangi, etc., mais avec la toponymie ptoléméenne pour tous les autres pays hors d'atteinte des Européens (Shirley, 1987, carte n° 18, p. 16, pl. 24).

[967] Cette carte ptoléméenne d'Henricus Martellus de Florence est déposée à British Library, Additional MS. 15760, ff. 68v-69: Harvey, 1991, p. 55.

[968] L'historique des changements cartographiques à l'égard de l'Amérique: Randles, 1980, pp. 69-81.

Ptolémée, tantôt en version réelle; à gauche, l'Amérique du Nord est encore identifiée comme la pointe extrême de l'Asie et Terre Neuve figure dans la même aire que Cathay et Tibet, mais la frontière entre les régions n'est pas établie et le territoire censé séparer Terre Neuve de Cathay prend le nom de Gog et Magog[969].

Dans une carte du monde datée de 1507, accompagnée d'un texte, Martin Waldseemüller (1474-1519) (**Fig. 7.6-7.7**), cartographe allemand bien connu pour ses rééditions artistiques très fidèles à la source originale de Ptolémée (**Fig. 6.7a**), distingue de manière décidée pour la première fois l'Amérique de l'Extrême-Orient (même si la découverte du détroit par Béring est survenue bien plus tard). Avec les nouveaux toponymes, l'Extrême-Orient se présente en effet comme un appendice sur la limite orientale traditionnelle de Ptolémée (comprenant la Scythie Extra-Imaum et la Sérique), débordant au-delà de l'extrémité originale de l'Emodus-Himalaya. Cependant la carte évolue à peine pour l'*Asie centrale* où l'axe vertical Scythie-Inde reste conforme au schéma de Ptolémée[970]. Ce n'est que dans une carte ultérieure dite de l'«*Amiral*» (**Fig. 7.10**) de Waldseemüller que le sous-continent indien prend une forme proéminente. Le cartographe conserve en même temps le sud de l'Extrême-Orient tel qu'il a été schématisé par Ptolémée sous la forme de deux autres promontoires de même importance, qui, avec l'Inde, confèrent un profil en dents de scie au littoral austral de l'Asie[971]. Parallèlement, l'hypothèse d'un océan oriental (le futur océan Pacifique) s'impose définitivement.

L'héritage de Ptolémée pèse non seulement sur le graphisme, mais également dans la nomenclature. L'arrivée des nouveaux toponymes ne signifie pas l'exclusion du décor ptoléméen préexistant. Chez Waldseemüller, le mélange terminologique est constant: dans sa carte de 1507 la Tartarie, Balor, Ta[n]gu[t], Chatay, Thebet, etc., contournent depuis le haut la Scythie Intra-Imaum et Extra-Imaum et la Sérique de Ptolémée; dans sa carte simplifiée dite de l'«*Amiral*» de 1513 les nouveaux toponymes (Tartarie, Balor, Tangut, etc.) sont reportés en bordure de l'océan périphérique[972].

---

[969] La carte de Giovanni Contarini-Francesco Rosselli (Venise ou Florence, 1506) présente l'Afrique et la côte est de l'Amérique (à gauche, encore confondue avec l'Extrême-Orient de Cathay, Tangut, Mangi), mais l'*Asie centrale*, l'Inde et l'Extrême-Orient de Ptolémée (Shirley, 1987, carte n° 24, pp. 24-25, pl. 28). La carte de Johann Ruysch (Rome, 1507), présente la même côte est de l'Amérique, mais Gog et Magog y séparent Cathay de Terre Neuve; la Tartarie y est entre la mer Noire et la Caspienne et la Grande Tartarie au nord du continent; les côtes de l'Inde sont mises à jour, mais l'île correspondant à Ceylan est triplée (Shirley, 1987, carte n° 25, pp. 26-27, pl. 29).

[970] Carte de Martin Waldseemüller (Strasbourg, 1507) *in* Shirley, 1987, carte n° 26, pp. 30-31, pl. 31. Tout en confondant encore l'Amérique du Nord avec la pointe nord-est de l'Asie (seule l'Amérique australe se dessine comme un continent séparé) plusieurs cartes présentent ces mêmes lignes générales, comme celles de Francesco Rosselli (Florence, 1508) (Shirley, 1987, carte n° 28, p. 32, pl. 32) et de Bernard Sylvanus (Venise, 1511) (Shirley, 1987, carte n° 32, p. 36, pl. 35). Certaines cartes, comme la double planisphère de Johannes Stobnicza (Cracovie, 1512), montrent comment la géographie de Ptolémée peut s'inscrire sans bouleversement majeur dans le cadre des nouvelles connaissances sur l'Afrique et l'Amérique (Shirley, 1987, carte n° 33, p. 37, pl. 36).

[971] Carte de Strasbourg (1513): Shirley, 1987, carte n° 35, p. 41, pl. 38; voir également la même carte de Waldseemüller réduite en 1522 par Laurent Fries (vers 1490-1530) (Shirley, 1987, carte n° 49, p. 54, pl. 48) et la carte de Gregor Reisch (Strasbourg, 1515), où la Tartarie est divisée en plusieurs territoires au nord de l'Asie entre la Russie et «Cathayo» (Shirley, 1987, carte n° 40, pp. 46-47, pl. 42). Sur les péninsules de l'Asie méridionale et la source de Mercator pour l'Asie: Crane, 2003, pp. 119-121.

[972] Shirley, 1987, carte n° 35, p. 41, pl. 38.

En 1531 le Français Oronce Finé (1494-1555), l'un des premiers savants français à faire œuvre de cartographe, conçoit des mappemondes cordiformes dans le goût de la Renaissance, séduit par les sources anciennes (**Fig. 7.11-7.12**). Sur l'une d'elles la *Tartaria Magna* figure à côté de la Bactriane et de la Sogdiane, au-dessus de la Sarmatie, mais sous l'alignement des Scythies au-delà et en deçà de l'Imaüs et de la Sérique[973]; sur une autre la Tartarie se place entre la Russie et la Caspienne[974]. Suivent, à l'est, les *Alani*[975], les *Corasmini* et encore des *Tartari*. Ces derniers sont à leur tour contigus de la Sogdiane et de la région *Sacha* au sud, puis des deux Scythies de part et d'autre de l'Imaüs, le désert de Balor étant au-delà de l'Imaüs plus à l'est.

Le même type d'observations peut être souligné pour les cartes éditées en 1520 par Peter Apian (1495-1552)[976], en 1522 par Laurent Fries[977], en 1532 par Sebastian Münster (1489-1552) et Hans Holbein[978], en 1538 par Gerard Mercator (1512-1594)[979] (**Fig. 7.13**), ainsi que la double planisphère publiée en 1579 par Mario Cartaro, où l'Amérique du nord est confondue avec l'Extrême-Orient[980].

2. Les toponymes postérieurs aux premiers voyageurs

a) La vision des cartographes de l'époque des Grands Atlas *(Mercator, Ortelius, Gastaldi): l'explosion des toponymes* centre-asiatiques *dans le schéma ptoléméen*

Le début de la récupération des nouveaux toponymes dans le schéma ptoléméen qui se produit à l'aube du XVI^{e} siècle, marqué par la parution des grands atlas récapitulant l'héritage de Ptolémée et des nouvelles données, est représentée par la carte détaillée et novatrice pour l'*Asie centrale* que Martin Waldseemüller publie en 1516[981] (**Fig. 7.8**). Grâce aux informations rapportées par le commerce maritime, le graphisme de l'Inde s'est actualisé, mais celui de l'Indochine au large de laquelle apparaît Samotra (Sumatra) et Java est resté en partie ptoléméen, tandis que, à la différence de sa carte de 1507 (*supra*; **Fig. 7.6-7.7**), Waldseemüller confond à nouveau la pointe orientale de l'Asie avec l'Amérique du Nord (Terra de Cuba)[982].

---

[973] *Recens, et integra orbis descriptio*, *Orontius F[inus] Delph[inus] Regi[s] mathematic[us] faciebat*, déposée à la BNF (CPL, Collection d'Anville, Rés. Ge DD 2987 [063]); voir *in* Leinekugel le Cocq, 1977, p. 80, pl. X.

[974] Shirley, 1987, carte n° 66, pp. 72-73, pl. 60.

[975] Sur la localisation des Alains et de l'Alanie, tantôt au nord du Caucase, tantôt au nord-ouest de la Caspienne: Pelliot, 1959-1973, t. I, 1959, s.v. «Alains», pp. 16-25.

[976] Vienne: Shirley, 1987, carte n° 45, p. 52, pl. 45.

[977] Strasbourg, réduction de la carte de Martin Waldseemüller (*supra*): Shirley, 1987, carte n° 49, p. 54, pl. 48.

[978] Bâle: Shirley, 1987, carte n° 67, p. 74, pl. 61.

[979] Carte en double projection cordiforme: Bagrow, 1964, p. 134.

[980] Rome: Shirley, 1987, carte n° 141, p. 163, pl. 119.

[981] Carte de Strasbourg, 1516: Shirley, 1987, carte n° 42, pp. 48-49, pl. 43. La même carte a été republiée par Laurent Fries en 1525 (Strasbourg): Shirley, 1987, carte n° 56, pp. 62-63, pl. 53.

[982] Cette confusion a perduré sur des décennies: voir par exemple le globe de Caspar Vopell (Cologne, 1536): Shirley, 1987, carte n° 73, p. 83, pl. 65.

La première nouveauté concernant l'*Asie centrale* de Ptolémée porte sur l'apparition du toponyme Turkestan[983] ou plutôt sur sa récupération dans l'héritage cartographique, car, après avoir été apporté en Europe par Héthoum au XIII^e^ siècle, ce toponyme, souvent confondu avec la Turquie, est déjà dans l'usage des *mappaemundi* depuis le temps de Paulin (1321). Au XVI^e^ siècle le toponyme est bien installé tant dans les cartes que dans la littérature, comme l'atteste en 1555 Jean Macer, l'un des commentateurs contemporains des œuvres religieuses de Bregel, qui voit dans les Mages des personnes venues de plus loin que la Terre Sainte, à savoir de Therse, du Turkestan et du Cathay[984].

Au nord de la carte, la Tartarie couvre plusieurs territoires entre la Russie et l'Extrême-Orient. Celle qui définit les Mongols est qualifiée de «vraie Tartarie» («*Terra Mongal et que vera Tartaria dicitur*»)[985]. Plus au sud, l'aire géographique à l'est de la Caspienne est graphiquement représentée selon le schéma ptoléméen, mais répartie sur deux provinces tartares qui dans cette zone remplacent la toponymie antique: la *Tartaria Corasine*[986] (Khorasan amalgamé au Khorezm) qualifie la Scythie Intra-Imaum et la Sogdiane ptoléméennes, et la *Tartaria Torquesten* (le Turkestan), à l'emplacement de la Bactriane, de l'Arie et des Paropamisades ptoléméennes. Des monstres, bien sûr, peuplent les régions inconnues.

Il faut attendre cette période de la cartographie pour voir apparaître dans les cartes toute une série de toponymes pourtant déjà présents chez Fra Mauro. En faisant de Marco Polo, un personnage doté des vertus de la Renaissance et le symbole de la découverte de l'Asie, les humanistes commencent à introduire en quantité ses toponymes dans le schéma ptoléméen, car son itinéraire sert de prétexte et de preuve véridique pour la conception de la carte de l'Asie. Waldseemüller indique lui aussi que pour les sources relatives à l'Asie du nord-est, il a utilisé, outre Ptolémée, les données de Marco Polo et d'autres voyageurs du XIII^e^ siècle, et que pour les sources sur la mer Noire, la mer d'Azov et la Caspienne il a consulté les cartes génoises et l'*Atlas*

---

[983] Dans les cartes européennes *Turquestan* (toujours entre l'Amou-daria et le Syr-daria) et *Turchestan* (position variable entre les deux fleuves ou au nord du Iaxarte) se développent à la même époque que Mā warā' al-Nahr.

[984] Lach, 1970, p. 76.

[985] On trouve déjà cette distinction chez Plan Carpin qui parle des Su-Mongal comme des peuples subjugués par les Mongols et dit en même temps qu'ils sont appelés Tartares. Rubrouck parle également du peuple Su-Moal entre l'Onam Kerule et le Kerkis «*Tamen erant populi, qui dicuntur Su-Moal, hoc est Moal aquarum; su enim idem est quod aqua. Isti vivunt de piscibus et venatione, nullas greges, nulla armenta habentes*»: Hallberg, 1907, s.v. «Su-Mongal», p. 493. Sur les Su-Mongols, souvent traduits par la forme Mongols de l'eau (*su* = eau): Skelton, Marston et Painter, 1995, pp. 56-57.

[986] La position au nord de la Corasine, vers le Khorezm, peut s'expliquer par une source originale de l'information: voir, par exemple, la *Lettre* (VII) de Jacques de Vitry au pape Honorius III (12 avril 1221) se référant à la conquête en 1204 du Khorasan par le Khorezmshah 'Ala al-Din Mahmud, avec l'aide des Karakitai: Tardieu, 2003-2004, pp. 639-640. Ce toponyme apparaît vers 1535 dans un globe anonyme de Nuremberg, mais dans une carte où l'Asie orientale est de type archaïque (Shirley, 1987, carte n° 71, pp. 80-81, pl. 63).

catalan[987] (d'où il a tiré pour la Caspienne le nom corrompu *Mare abacuc sive Mare de Sala*[988]).

Mais c'est surtout chez Gerard Mercator (**Fig. 7.13-7.22**) que la toponymie moderne se précise à l'est de la Caspienne, englobant celle des premiers voyageurs[989]: selon Nordenskiöld, le globe que Mercator publie en 1541 comprend alors 73 noms issus de Marco Polo[990]. Bien que ce schéma soit déjà présent, mais avec moins de toponymes, dans l'anonyme de Nuremberg vers 1535 (n. 986), la carte de Mercator est riche d'enseignements sur la fusion de la nouvelle toponymie avec le dessin et la toponymie de Ptolémée. Ainsi, Mercator place *Samarcanda* presque sur le littoral de la mer Caspienne (aussi nommée *Hyrcanienne*, d'*Abacuc* ou de *Sala*) le long du fleuve Iaxarte, en aval d'*Organza*. Au sud de l'Oxus et au sud-ouest de Bactres, il place une *Maracandre* (Marakanda) conformément à l'erreur de Ptolémée qui n'a pas su positionner correctement cette cité entre l'Oxus et le Iaxarte. Mercator, comme les autres géographes de son temps ignore donc que Maracanda et Samarkand sont la même ville, même si, probablement par hasard, sa *Samarcanda* figure sur le plan graphique tout près de ce qui correspond chez Ptolémée au tracé du Polytimètos (Zerafshan) issu des monts Oxiens, entre ces derniers et le littoral de la Caspienne. À côté, les *Zagatai*[991] occupent la place prise chez Ptolémée par les Sacarauques. Plus à l'est est mentionné le Belor. Tout autour graphisme et toponymie sont encore ptoléméens.

Le corpus toponymique se développe dans les années 1560, quand l'espace entre l'Oxus et le Iaxarte prend le nom de Mā warā' al-Nahr[992]. Pour la première fois chez Gastaldi (1553-1561), l'Oxus est présenté comme la synthèse de deux fleuves, l'*Abia* et l'*Amu*, qui après leur confluence portent le nom *Abiamu* avant de se jeter dans la Caspienne[993] (**Fig. 7.34-7.35**). L'ethnonyme *Usbek-Usbeck* fait son apparition dans les cartes au nord du Iaxarte avant de se rapprocher de l'espace entre les fleuves depuis longtemps occupé par la dénomination des *Zagatai*: on assiste ainsi à l'abandon progressif de la toponymie ptoléméenne, alors même que la carte reste graphiquement ératosthéenne avec ses fleuves coulant vers la Caspienne. Pour «adoucir» le passage, dans la carte de Mercator de 1596 (posthume ou rééditée?) l'espace au-delà de l'Oxus

---

[987] Bagrow, 1962, pp. 33-36.

[988] Pelliot, 1959-1973, t. I, 1959, s.v. «Bachu», p. 62.

[989] Globe de Louvain: Shirley, 1987, carte n° 78, pp. 88-89, pl. 68.

[990] Nordenskiöld, 1901, pp. 496-497, 508.

[991] Les Zagatai figurent à l'est de la Caspienne et entre la Tartarie et la Carmanie dans la carte schématique et rare en toponymes de Giorgio Calapoda ou Anonyme (Venise?, 1555) (Shirley, 1987, carte n° 98, p. 112, pl. 84). Présent dans la carte de Fra Mauro, cet ethnonyme est d'abord situé au nord de la Caspienne, du Iaxarte et du Turchestan, et on le trouve de plus en plus souvent entre les deux fleuves (à partir de 1600 environ), en parallèle ou à la place du Turchestan-Turquestan. Sur les Chiagatai (Zagatai) voir Pelliot, 1959-1973, vol. I, 1959, s.v. «Ciagatai», pp. 250-254.

[992] Pour les cartes de la seconde moitié du XVI^{e} siècle où cette appellation est visible voir Shirley, 1987, cartes n° 107, 114, 117, 144, 387, 419, 450, 464, 472, 489, 535, 538, 623. Dans les cartes le toponyme Mā warā' al-Nahr se développe au même moment que les formes *Turquestan* et *Turchestan* (notes *supra*).

[993] Les cartes *Prima, seconda e terza parte dell'Asia*: Nordenskiöld, 1901, p. 506; *Cosmographia universalis*: Shirley, 1987, carte n° 107, pp. 124-125, pl. 92. Le nom *Abiamu* évoque celui de *Biamo* donné par Clavijo à l'Amou-daria: *supra* n. 450.

(nommé *Abiamu* ou *Amu* tout court), le *Maurenaer* est présenté comme la *Sogdiana* de jadis[994].

Dans la *Cosmographia universalis* de Giacomo Gastaldi (1561)[995] (**Fig. 7.34**), le Tokharestan apparaît sous la forme *Deserto de Tacalistan* à l'emplacement des sources du Iaxarte et du pays des Sakas de Ptolémée. Plus à l'est le *Deserto de Characoran* et le *Deserto de Lop* se superposent à l'emplacement de la Scythie Extra-Imaum de Ptolémée, ce qui, en dépit d'une rotation des deux toponymes, est globalement correct par rapport à la cartographie antique de la région. Parmi les nouveaux toponymes, toujours par rapport à Ptolémée, on peut lire *Buchara* et *Candachar* (Kandahar). En même temps Gastaldi rejette la nouvelle vision de la Caspienne proposée par Fra Mauro en choisissant la représentation de la Caspienne ovale de Ptolémée. Dans la première carte de sa série *Prima, seconda e terza parte dell'Asia* (1553-1561) (**Fig. 7.35**), la mer porte des noms différents: au nord le nom *Chwalisko* (d'après le russe *Khvalynskoe*, forme corrompue de mer du Khorezm), à l'est *Corvzvm* qui définit également le même royaume, et également *Mare de Bachu*, la mer de Bakou[996]. En plus, bien que Marco Polo ne mentionne pas l'Aral, Gastaldi présente sur sa carte sous le nom *Saluna Lago*, à l'est de la Caspienne, un très petit lac qui communique avec la Caspienne par le fleuve Chesel (Kizil d'aujourd'hui?) et que l'on est tenté d'identifier soit à cette mer[997], soit, selon René Letolle, en supposant que le Chesel est un bras droit du delta, au petit lac allongé Karateren, soit au lac résiduel sud-est de l'Aral[998].

Dans la mappemonde qu'Abraham Ortelius publie en 1564[999], année où il commence à publier des cartes originales et non uniquement des rééditions de Ptolémée[1000], la Tartarie est reléguée au nord de l'Asie où elle déambule entre la Russie et l'Extrême-Orient, tandis que le territoire du Turkestan rassemble déjà les principaux toponymes modernes de l'aire marquée à l'époque par les rivalités entre les Ouzbeks et Babour: *Cabul, Balch, Candahar, Termet, Bucaira, Samarcanda* (**Fig. 7.23**).

Cette explosion des toponymes *centre-asiatiques* dans le schéma ptoléméen est liée à une nouvelle mode des collections de relations de voyages et de cartes[1001] qui entraîne la constitution d'un fond commun de données et favorise la synthèse entre la réalité de Ptolémée et celles des voyageurs des différentes époques, avec un étalement entre objets mythiques, littéraires et réels. Le pionnier de ces collectionneurs dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, est Giovanni Battista Ramusio (1485-1557), secrétaire du *Décemvirat* de Venise, collaborateur du graveur franco-romain Lafreri, collectionneur

---

[994] Fischer, 1974-1976, vol. 2/1, 1974, carte 11. Voir aussi la carte de Giovanni Francesco Camocio (Venise, 1567) (Shirley, 1987, carte n° 117, p. 138, pl. 101), avec la mention du *Mavrenacher* (Mā warā' al-Nahr).

[995] Shirley, 1987, carte n° 107, pp. 124-125, pl. 92.

[996] Bagrow, 1956, p. 3; Pelliot, 1959-1973, vol. I, 1959, s.v. «Bachu», pp. 61-62.

[997] Nordenskiöld, 1901, p. 506.

[998] Communication orale de R. Letolle.

[999] Anvers, 1564: Shirley, 1987, carte n° 114, pp. 130-131, pl. 97. Voir également la carte résumée de Gerard de Jode (Anvers, 1571): Shirley, 1987, carte n° 124, p. 146, pl. 105.

[1000] Lach, 1977b, p. 468.

[1001] Harley, 1987, p. 8.

et éditeur de livres de voyages, ami de la famille de Marco Fugger (Fucero), propriétaire d'archives et d'une riche bibliothèque[1002]. C'est sous la direction de Ramusio, dont il est proche, que Gastaldi restaure dans la *Sala dello Scudo* la carte muraille «originale» dite de Marco Polo[1003]. Grâce à lui Gastaldi a pu avoir accès à une documentation très complète pour l'époque: alors que Martin Waldseemüller ne pouvait que le rêver[1004], Gastaldi, Ortelius et Mercator ont eu à leur disposition les recueils précieux de voyages comme ceux de Ramusio (1559) ou de Hakluyt (1589), complétés plus tard par plusieurs autres textes (*supra*). Bien que ces fresques soient aujourd'hui perdues à jamais après les travaux de rénovation de Grisellini, il est possible de reconstituer les ingrédients de l'Asie de Gastaldi, un symbole de réconciliation entre les Anciens et les Modernes, grâce aux dessins préparatoires de Grisellini, qui a copié les fresques précédentes de Gastaldi[1005] (**Fig. 7.36-7.37**) et aux gravures de l'Asie intitulées *prima*, *seconda e terza parte dell'Asia*[1006], dressées par Gastaldi lui-même entre 1559 et 1561 (**Fig. 7.35**), parallèlement aux travaux dans le palais des Doges et comme copie de ses fresques.

Les noms des côtes et des îles sont originaires des portulans portugais et espagnols; l'Inde est notamment dressée selon des ouvrages de Fernão Lopes de Castanheda et la Chine est dessinée selon les *Décadas* du portugais Juan de Barros, complétées en 1539 et publiées en 1552[1007]. Pour l'intérieur de l'Asie, de la Mésopotamie jusqu'au Pacifique, Gastaldi utilise la ligne graphique de Ptolémée et les lectures modernes des noms anciens tirés de Mercator (les gravures sont accompagnées de listes d'équivalence entre noms antiques et modernes)[1008]. En même temps, il aligne les nombreux toponymes de Marco Polo sur l'orthographe tirée du *Delle Navigationi et Viaggi* de Ramusio de 1550-1559, soit à l'identique (comme *Cascar*, *Lop*, *Cataio*), soit avec quelques différences minimes (comme, entre autres, *Bocar* [M. Polo] et Buccara [Gast.], Balach [M. Polo] et Balch [Gast.], Samarchan [M. Polo] et Samarchand [Gast.], Cotam [M. Polo] et Cotan [Gast.], Tanguth [M. Polo] ou Tangut [Gast.], Alay [M. Polo] et Monti Altai [Gast.], Cambalu [M. Polo] et Canbalu [Gast.], Thebeth [M. Polo] et Tebet [Gast.], Samara [M. Polo] et Simara [Gast.]), laissant toutefois sans correspondance quelque rares termes de Marco Polo comme Belor, Pamer pianura, Vochan[1009]. Une autre partie des toponymes viennent d'Abulfeda, dont Gastaldi n'a pas repris les coordonnées mais a cherché à placer les toponymes conformément aux autres

[1002] Les Fugger, riche famille allemande de l'époque, ont vécu à Venise et possédaient une très grande bibliothèque: Ehrenberg, 1955, pp. 40-41.

[1003] Nordenskiöld, 1901, p. 507; Almagià, 1955, p. 32; Fiorani, 2005, p. 103.

[1004] Dans un document plus tardif que sa carte de 1507 Martin Waldseemüller expose l'idée de compiler une carte du monde et de numéroter ses sources, notamment, pour l'*Asie centrale*, les données d'Ascelin, Plan Carpin, Pordenone, des Polo, etc.: Bagrow, 1962, p. 33.

[1005] Voir les planches après p. 231 *in* Gallo, 1955b.

[1006] Nordenskiöld, 1901, p. 497.

[1007] *Ibid.*; Lach, 1965a, pp. 462-463; Lach, 1965b, p. 738.

[1008] Nordenskiöld, 1901, p. 497.

[1009] *Ibid.*, pp. 502-505.

sources, jugées plus fiables[1010]. Il n'est pas exclu que Gastaldi ait utilisé également d'autres sources: si Marco Polo a eu la chance d'être en prison avec un écrivain de talent qui a pu donner une forme littéraire à ses mémoires, il est possible que des ouï-dire venant d'autres voyageurs moins chanceux ont continué à circuler à Venise[1011].

Le travail de Gastaldi relancé au palais des Doges à l'époque où «l'Europe de la découverte se recueille et fait un bilan»[1012] est dans la ligne de la mode qui réactualise le savoir des explorateurs du XIII^e^ siècle et le projette sur le fond des cartes produites par le retour de Ptolémée et mêlées aux connaissances les plus récentes: l'un des champions de ces «mises à jour» est Pierre Van Der Aa (1659-1733) de Leyde qui pour décorer le recueil des voyages de Pierre Bergeron[1013] édite une série de cartes qui couvrent pratiquement tous les voyages européens depuis le XIII^e^ siècle (notamment ceux de Plan Carpin, de Rubrouck, de Jenkinson) et se placent dans le paysage cartographique propre au cartographe même[1014]. Dans ces révisions, l'équilibre est très fragile entre les diverses sources participantes qui s'opposent l'une l'autre – les nouvelles, souvent instables, et celles qui remontent aux données ressuscitées de Ptolémée.

b) L'optique antiquisante des fresques italiennes (Danti)

La manière de concevoir l'*Asie centrale* à l'époque des grands cosmographes dépend aussi des commanditaires des cartes. Si Ramusio, passionné par l'histoire des voyages, s'est montré favorable à la nouvelle nomenclature par l'apport à Gastaldi de nombreux renseignements sur la matière, les humanistes «purs» en proie à d'autres préoccupations, plutôt de caractère antiquisant, limitent la fonction des cartes à un rôle décoratif qui, comme l'a remarqué Claude Nicolet, «se combine bien à la signification idéologique, affirmant la volonté de savoir, de conquérir, d'exploiter ou de convertir»[1015].

Il n'y a par conséquent rien d'étonnant si dans l'atlas mural constitué de 73 fresques de la *Sala della Guardaroba Nuova* du Palazzo Vecchio à Florence (**Fig. 7.39-7-40**) l'*Asie centrale* figure uniquement sous les appellations antiquisantes et que le toponyme généralisant de Tartarie s'est pour un moment relativisé. Commandé par le duc Côme I^er^ de Médicis (1537-1574), ce cycle de cartes a été exécuté selon un programme iconographique qui a résulté de la coopération entre Côme de Médicis en personne et les humanistes Vincenzo Borghini, Giovambattista Andriani et Vasari. Ce dernier

---

[1010] *Ibid.*, p. 506; Bagrow, 1948a, pp. 11-12. Voir également la liste comparative des toponymes utilisés par Grisellini, Gastaldi et Marco Polo: Gallo, 1955b, pp. 223-231.

[1011] Nordenskiöld, 1901, p. 506.

[1012] Mollat, 2005, p. 12.

[1013] Bergeron, [1735], avertissement, col. 2.

[1014] Voir, par exemple, la carte *Voyage par mer et par terre fait par Antoine Jenkinson d'Astracan vers la Tartarie, et au retour jusques dans Moscou, dressé sur ses mémoires, et rectifié par diverses observations posterieures*, de nouveau mis à jour par Pierre Van Der Aa, à Leide: Pierre Vander Aa, [1707?] (BNF, CPL, Ge DD 2987 [7428]).

[1015] Nicolet, 1988, p. 15.

désigne cet atlas comme issu des tableaux de Ptolémée, alors qu'en fait il ne repose que sur les rééditions de Ptolémée par Gastaldi, Mercator, Münster et Ortelius, ainsi que leurs propres travaux cartographiques originaux[1016]. Sur les quatorze cartes d'Asie comprenant entre autres les îles indiennes, les Indes, la Chine et le Japon[1017] de la reconstitution de Francesco Fiorani, l'*Asie centrale* et les régions adjacentes présentées dans la *Sala della Guardaroba Nuova* reprennent l'interprétation de Gastaldi, fidèle au concept de Ptolémée; en ce qui les concerne, les régions inconnues de Ptolémée proviennent du même cartographe alors que les régions absentes de Gastaldi ont été interprétées selon Mercator. La majorité des fresques a été exécutée entre 1563 et 1575 par le dominicain Egnazio (Ignazio) Danti (1536-1586); les cartes de l'Arménie, de la Perse et de la Sogdiane sont construites selon le *Disegno della seconda parte dell'Asia* de Gastaldi, alors que les deux cartes sans nom qui correspondent à l'Arachosie et au *diserto di Camul* viennent de *la terza parte dell'Asia* de Gastaldi; il en va de même pour la Chine qui est intitulée en tant que telle. La série centre-asiatique, comprenant la *Parte di Scitia* et une carte sans nom présentant la Sibérie, a été complétée ultérieurement entre 1577 et 1586 par Stefano Bonsignori selon la carte du monde de Mercator[1018].

Assez négligent par rapport aux toponymes généralisants des Modernes, Danti a préservé toutefois l'information dans le goût du cabinet des curiosités créé par Côme de Médicis[1019], comme, par exemple, la note de Marco Polo sur les *rubis balais*, indiquant sur la carte la provenance de ces «*balasschi bellissimi*»[1020]. En même temps il réussit à introduire certains détails de la cartographie moderne; ayant peut-être vu la carte originale de 1562 de Jenkinson (dont le récit de voyage a été publié en 1560: *infra*), ou seulement le *Teatrum orbis terrarum* d'Ortelius de 1570, Danti corrige en fonction de Jenkinson les lignes graphiques de l'Oby, de la Volga et de la Caspienne, ajoutant le fleuve Pechora que Mercator n'a pas connu; il élimine les monts Hyperboréens en tant que fiction et positionne déjà des Tartares nomades à côté de la ville Vilna[1021].

[1016] Il s'agit de l'héritage cartographique de Gastaldi (à savoir l'édition de Ptolémée, la *Cosmographia universalis* et les cartes du palais des Doges), des cartes de Mercator, la *Cosmographia universalis* de Münster, de la carte d'Ortelius *Nouvelle description de l'Asie* de 1567: Fiorani, 2005, pp. 20, 68, 89, 93, 107, 110, 118.

[1017] Kish, 1951; Fiorani, 2005, p. 3.

[1018] Fiorani, 2005, pp. 23-25, 261-264.

[1019] Dans les cabinets de curiosités européens les objets de provenance *centre-asiatique* ne sont pas fréquents comme ceux de l'Inde, de la Chine ou de la Turquie, bien que tout le textile oriental ait été nommé «tartare»; en tous cas, un trafic de «curiosités» de l'*Asie centrale* vers l'Europe devrait avoir eu lieu dès le XIII^{e} siècle quand les Mongols en pillant la Russie et l'Europe de l'Est, ont pu facilement vendre des objets de valeur en passant par les colonies des marchands italiens sur la mer Noire: Etiemble, 1988, pp. 153-164. Ces trésors, arrivés à une époque précédente, apparaissent à la Renaissance: l'archiduc Charles II de Habsbourg a eu dans sa collection à Graz des armes tartares et en Italie le cardinal Ippolito Medici a eu dans sa ménagerie humaine des archers tartares: Lach, 1970, pp. 37, 76, 97.

[1020] Fiorani, 2005, p. 68.

[1021] *Ibid.*, pp. 111, 116.

Le succès de ces décors cartographiques atteint progressivement leur apogée[1022] et Danti est appelé à Rome par le Pape Grégoire XIII Boncompagni (1572-1585) comme cosmographe et mathématicien pontifical pour décorer la *Galleria del Belvedere* par des cartes de l'Italie avec l'aide de Girolamo Muziano et Cesare Nebbia (1580-1582)[1023]. Dès 1582 il décore également la *Loggia Cosmographica* ou *Terza Loggia* au Vatican (**Fig. 7.41**), où, à côté de planisphères, des cartes du continent et la carte générale de l'Asie, encore compilés sur la base du même Gastaldi avec des ajouts plus récents (notamment, trois mers satellites au nord-est de la Caspienne), il y a des cartes particulières comme celle de la Tartarie (dont le toponyme n'a pas été éliminé dans ce cas) sur un mur peint par Giovanni Antonio Vanosino de Varèse avec l'aide du cartographe Étienne du Pérac, ainsi qu'une autre carte de la Tartarie intitulée *Tartarorum Regiones*[1024]. Le même peintre vers 1574 exécute la décoration de la salle dite de la «Mappemonde» au Palazzo Farnese de Caprarola: dans une série de panneaux représentant la Cosmographie figure une image du monde reconstruite selon des schémas ptoléméens, mais avec les nouvelles limites venues des exploits de découvreurs comme Vespucci et Magellan[1025]; cependant l'*Asie centrale* est encore conduite de manière archaïque et peut être réduite à la Tartarie qui débute au niveau de la mer Noire, mais plus au nord, et au *deserto de Lop*, dont les traits généraux sont les mêmes qu'à la *Terza Loggia* de Danti. La carte plus tardive de l'Asie dessinée dans la bibliothèque du Vatican par Fausto Rughesi est, elle aussi, fondée sur Gastaldi[1026].

3. Nouvelles du nord de la Russie: Sigismund von Herberstein

Parallèlement à la récupération totale de Marco Polo qui survient en même temps que la vague antiquisante ptoléméenne, le monde cartographique de l'*Asie centrale* perçoit une nouvelle réalité, celle des voyageurs qui visitent la Russie dès la seconde moitié du XV^{e} siècle. Le tsar Ivan III, marié à Sophie Paléologue en 1472, inaugure une politique de réouverture de la Russie vers l'Europe en favorisant des voyages réciproques. Dès 1460, un peu plus de deux siècles avant Pierre le Grand, la cour d'Ivan III reçoit des marchands européens de tous horizons, des artistes grecs et italiens[1027] et des diplomates de Suède, de Pologne, des pays Baltes, d'Italie, de Hongrie, de l'Empire romain-germanique et de l'Empire Ottoman. Réciproquement aux XV^{e}-XVI^{e} siècles

---

[1022] Aux XV^{e}-XVIII^{e} siècles les cartes séduisent également les jardiniers, architectes et tapissiers partout en Europe, à Londres, Madrid, Salzbourg (Fiorani, 2005, p. 11). En suivant l'exemple du pape Pie II (1405-1464) qui avait fait tracer une mappemonde dans le parterre de son palais de Pienza, Franc-Antoine de la Porte dresse pour Marie de Médicis un projet pour l'aménagement du Luxembourg sous la forme d'une gravure intitulée *Jardinage de Façon Nouvelle* avec un jardin conçu à la manière d'une *mappemonde* (gravure déposée à la BNF, CPL, Ge D 12267). En Russie, bien plus tard, Catherine II ordonne en 1763 à l'Académie russe de dresser des cartes sur des tapisseries pour son palais (Gnucheva, 1946, p. 84). Sur d'autres décors cartographiques en Italie: Schulz, 1987.

[1023] Nicolet, 1998, pp. 16-17; Fiorani, 2005, pp. 171-207.

[1024] Banfi, 1952; Nicolet, 1988, pp. 15-16; Fiorini, 2005, pp. 237-244, 275, 277.

[1025] Nicolet, 1988, p. 16.

[1026] Lach, 1977b, pp. 463-464.

[1027] Des artistes italiens construisent notamment les tours et les murailles du Kremlin, tandis qu'Aristotele Fioravanti y construit la cathédrale Uspenskij, inaugurée en 1479.

des envoyés russes partent vers l'Italie, la Livonie, la Lituanie, la Suède, la Hongrie, l'Empire romain-germanique et la Moldavie[1028].

Au cours de ces échanges diplomatiques, Sigismund von Herberstein, ambassadeur à Moscou de l'empereur Maximilien I^er^ et du roi de Bohême-Hongrie Ferdinand I^er^ (lors de ses voyages en 1516-1518 et 1526-1527) occupe une place particulière. En 1549 il publie un livre de descriptions de la Moscovie *Rerum Moscoviticarum Commentarii*, accompagné d'une carte (simplifiée) qui a été gravée en 1546 par Augustin Hirschvogel, auteur de toutes les illustrations de ce récit de voyage[1029] (**Fig. 7.42-7.43**). La carte de Herberstein repose sur des renseignements, très actualisés pour l'époque, qui viennent du réseau d'informateurs très variés de la diplomatie impériale, constitué de lettrés et d'hommes d'État russes, polonais, lituaniens et européens. Le concept graphique et la nomenclature présentent également des parallèles avec les cartes de l'ambassadeur russe à Rome en 1525 Dmitrij Gerasimov (1465-1535) (**Fig. 7.44**) et du boyard (*okol'nichij*) Ivan V. Ljatskoj (Ljackij)[1030] (**Fig. 7.45**).

Regravée plusieurs fois par des cartographes et des graveurs divers, la carte de Herberstein ne change guère au cours de ses multiples rééditions[1031], à l'exception de changements secondaires qu'apporte en 1550 Giacomo Gastaldi dans une édition en italien de Venise[1032]. Selon ce schéma stable, le fleuve *Oby* sort du lac Kitai (*Kithay lacus*) près de l'emplacement de *Cumbalick* (Pékin) pour se jeter dans la mer Glaciale et seule la partie nord de la Caspienne est présente[1033].

[1028] Poe, 2000, pp. 13-14, 83.

[1029] Nazarenko, Pliguzov, Khoroshevich et Janin, 1988, pp. 5, 356.

[1030] La carte de Gerasimov de 1525 à été publiée dans l'Atlas du Vénitien Battista Agnese (Biblioteca Marciana, Venise) qui aurait dû accompagner le texte de Giovio, composé selon les récits de Gerasimov; Ljackij a collaboré dès 1542 à la préparation d'une carte avec Anton Wied (préparation d'une petite carte manuscrite) qui a été publiée successivement par Sebastian Münster en 1544, puis par Wied en 1555 à Amsterdam, sous le titre *Moscoviam*, en russe et en latin, avec une orientation au sud et la mention du nom de Ljackij. Sur les autres sources d'informations de Herberstein: Bagrow, 1962, pp. 38-46; Bagrow, 2005 [1975], pp. 103-107; Sinor, 1977d [1941-1942], pp. 202-206; Baron, 1991a, p. 2; Postnikov, 1996, pp. 15-16; Love, 2003, p. 88 ; Mund, 2003, pp. 233-235, 238-244. Sur l'activité de Gerasimov et Ljackij: Bagrow, 2005 [1975], pp. 92-103.

[1031] Les cartes les plus importantes publiées dans les diverses éditions sont globalement similaires. La première version de sa carte est celle de 1546, gravée par Hirschvogel et publiée en réduction en 1549 dans la 1^ère^ édition en latin du récit de Herberstein (Vienne), et reproduite en 1548 en miniature (gravée également par Hirschvogel). Les éditions parues de son vivant sont en italien en 1550 (Venise, carte dressée par Gastaldi); en latin en 1551 (carte portant ici la datation de 1549), en 1556 (Bâle) et en 1557 (Anvers); en allemand en 1557 (Vienne, carte dressée par M. Zimmermann). Au XVI^e^ siècle on totalise six éditions en latin, cinq en allemand, deux en italien, deux en anglais et une en tchèque. Sur les rééditions de l'ouvrage de Herberstein, voir Bagrow, 1962, pp. 46-47, notamment la n. 19; A.L. Khoroshevich, «Izdanie 'Zapisok o Moskovii' [Édition des «Notes sur la Moscovie»]», *in* Nazarenko, Pliguzov, Khoroshevich et Janin, 1988, pp. 355-378.

[1032] Dans la partie qui nous intéresse de cette carte ont été ajoutées les ethnonymes *perigopski pop circasi* et *zagathay tartari,* ainsi que davantage d'éléments iconographiques: Nazarenko, Pliguzov, Khoroshevich et Janin, 1988, p. 143 (carte), p. 363 (commentaire de Khoroshevich). Cette carte a été rééditée en 1552 (notée 1551), 1562 et 1566: *ibid.*, p. 363.

[1033] Nazarenko, Pliguzov, Khoroshevich et Janin, 1988, p. 135 (carte de 1546, Vienne), p. 139 (carte de 1556, Bâle), p. 146 (carte de 1557, Vienne). La même carte datée de 1549 figure dans les éditions de Bâle de 1551 et de 1556: *ibid.*, pp. 363-364.

Les informations sur la Tartarie, qui est décrite selon des données légendaires[1034], ne sont pas nombreuses, car Herberstein n'a lui-même pas été plus loin que Moscou et ne connaît que la partie européenne de la Russie[1035]. Il se fait cependant l'écho de certaines rumeurs, comme celle de l'existence d'une route vers la Chine par le nord, à travers l'océan, et a pu recueillir quelques images issues notamment de la campagne de Kazan, contre les Tatars, en 1524[1036]. Sa manière de concevoir l'image des pays qu'il n'a pas visité lui-même, selon des sources de seconde main, a conduit à des erreurs inévitables, comme dans la description de la mort de Batu où sont confondus les Comans et les Tartares selon une habitude de l'époque probablement due aux sources russes[1037]. La superposition des informations est également visible dans les observations de Herberstein à propos de l'idole féminine dorée, connue en Occident depuis Maciej z Miechów, à côté de laquelle des trompettes alimentées par des vents constants pour créer un bruit continu répondent au schéma médiéval traditionnel de Gog et Magog où les trompettes laissent penser aux ennemis qu'Alexandre est toujours présent[1038].

Alors qu'un chapitre du texte de Herberstein est consacré aux Tartares[1039], la présence de l'*Asie centrale* est, me semble-t-il, plus marquée dans la carte. Selon le récit de Herberstein, autour du lac Kitai habitent des gens noirs (*homines nigri*) qui «ne savent pas parler», mais qui font du commerce avec les gens des deux forteresses Grustina et Serponov. On retrouvera cette anecdote dans la carte de Mercator-Hondius de 1595, qui précise que dans le centre de commerce nommé fort de Grustina «les Tartares et les Ruthènes [Russes] se réunissent fréquemment» [*Grustina urbs. Frequens ad quam Tartari et Rutheni confluunt*][1040] (la même phrase peut être notée dans la carte de la Tartarie de Jodocus Hondius datée de 1606[1041]). Chaque année ils arrivent au-delà du mont du *Loukomorie*[1042] avec leurs marchandises qu'ils «disposent … en un certain

---

[1034] Bagrow, 1964, p. 172; Nazarenko, Pliguzov, Khoroshevich et Janin, 1988, pp. 34, 159 (schéma de la partie orientale d'un voyage, alors imaginaire), p. 355.

[1035] L'apport intellectuel de Herberstein est plus important pour la Russie: il a détruit le mythe de l'existence dans la Russie centrale des monts Ryphées et Hyperboréens qui traversaient la Russie en longitude et en latitude, et montré que des montagnes commencent plus à l'est, au-delà du Pechora, sous le nom de *Pojas Zemli* [ceinture de la terre] et au sud, au Caucase, et que dans la plaine russe – où il n'y a que des lacs et des rivières – le Dniepr, la Volga, le Don et le Dvina de l'Ouest ont leur source dans les lacs: Bagrow, 1962, p. 48; Bagrow, 2005 [1975], p. 106; Nazarenko, Pliguzov, Khoroshevich et Janin, 1988, p. 159.

[1036] Bagrow, 1962, p. 46; Love, 2003, p. 88.

[1037] Sinor, 1977d [1975], pp. 202-206.

[1038] *Ibid.*, pp. 206-208.

[1039] Delort, 1965, pp. 151-190.

[1040] Selon A.Kh. Lerberg, Grustina pourrait être localisée entre autres près de Tomsk. Pour une liste des cartes entre 1570 et 1670 comprenant le toponyme Grustina voir, par exemple, Shirley, 1987, cartes n° 122, 135, 158, 167, 187, 195, 197, 295, 387.

[1041] Amsterdam, 1606: Nebenzahl, 2004, p. 152, pl. 5.3; fig. également dans Gorshenina et Rapin, 2004 [2001], pp. 16-17, avec des écarts de frontières dus à un coloriage différent.

[1042] Selon A. Kh. Lerberg, il s'agit de l'Altaï, alors qu'A.I. Priguzov considère Lukomorie comme un littoral maritime en croissant qu'il place du côté de l'océan Glacial. Dans une autre note, il indique que dans un passage différent du texte ce terme correspond au moyen Oural, chaîne qui est également nommée comme Ceinture de Pierres: Nazarenko, Pliguzov, Khoroshevich et Janin, 1988, p. 335, n. 554; p. 336, n. 564, n. 574.

endroit» avant de mourir le 27 novembre et les *Grustini* et les *Serponovtzi* viennent les prendre en laissant à leur place des marchandises de valeur égale; après résurrection [vers le 24 avril], il peut leur sembler que l'échange s'est fait sur de mauvaises bases; ils rapportent alors les marchandises ce qui engendre de nombreuses discussions, voire des guerres…»[1043].

Cette description d'un «commerce sans échange de paroles» dans les zones périphériques, en partie fantaisiste, déjà présente chez Hérodote (IV, 196) et dans plusieurs traditions légendaires[1044], peut aussi être projetée sur l'*Asie centrale*, où l'on retrouve dans un passage de Pomponius Mela (I^er^ siècle) (I, 60: «[chez] les Sères … la manière de faire le commerce … consiste à laisser la marchandise dans un lieu solitaire où l'acheteur en prend livraison hors de leur présence») et de Pline (VI, 88: «Au-delà des monts Hemodi, les Sères [sont …] connus par leurs activités commerciales […]. Là […] les habitants ont une taille au-dessus de la normale, les cheveux roux, les yeux bleus, une voix effrayante et ne parlent pas avec les voyageurs […]. Nos négociants posaient les marchandises sur l'autre rive du fleuve, auprès de celles que ces gens mettaient en vente. Ces derniers les prenaient si l'échange leur convenait»). Géographiquement, cette région correspond soit au pays des Sères du Turkestan oriental soit au carrefour du commerce à la Tour du Pierre (peut-être le Takht-i Suleiman à Osh au Ferghana[1045]) et dans ce cas de figure il est possible de supposer que parmi les marchandises il y avait aussi de la soie. Dans un contexte influencé par Ptolémée, les «peuples noirs» pourraient aussi être rapprochés des Karatai du pays des Saka (Ferghana) par amalgame avec le turc (kara = noir)[1046]. Le lac Kitai au voisinage duquel chez Mercator-Hondius se trouvent les Kara-Kitai, pourrait avoir été l'Aral dans certains schémas, mais de nombreuses hypothèses différentes ou autres fusions sont également possibles[1047].

4. Jenkinson et les grands cosmographes: l'élaboration d'une nouvelle vision de l'ensemble groupant Tashkent, le Syr-daria et l'Ob

En se lançant plus loin qu'Herberstein, de la Moscovie à la Caspienne et à l'est de cette dernière jusqu'à Boukhara, Anthony Jenkinson apporte une contribution nouvelle décisive aux anciens schémas *centre-asiatiques*. Cependant, alors qu'il a effectué son

---

[1043] Delort, 1965, pp. 139-140; traduction en russe légèrement différente: Nazarenko, Pliguzov, Khoroshevich et Janin, 1988, pp. 157, 159.

[1044] A.I. Pliguzov donne comme parallèles des légendes du Grand Nord russe (Taza, Turukhan): Nazarenko, Pliguzov, Khoroshevich et Janin, 1988, p. 335, n. 554. Delort signale qu'on les trouve également en Afrique: Delort, 1965, p. 139. Egalement en Patagonie.

[1045] Rapin, 2001, p. 218.

[1046] Baddeley a supposé que ces peuples noirs était les Boukhares ou les Sartes qui, selon lui vivent au Turkestan oriental ou dans la petite Boukharie et parlent le persan: Baddeley, 1919, vol. II, pp. 24-25.

[1047] Le lac Kitai a été identifié comme lac Zaisan par A.F. Middendorf, Oupsa par H. Henning et M.P. Alekseev, l'Aral par G. Mikhov, L.S. Berg et K.M. Ber, Telec par A.Kh. Lerberg et D.N. Anuchin: Nazarenko, Pliguzov, Khoroshevich et Janin, 1988, p. 335, n. 547. Love n'hésite pas pour une identification avec la mer d'Aral: Love, 2003, p. 89.

voyage dans les années 1557-1559[1048], son récit personnel n'est publié qu'en 1589 dans la première édition des *Principal Navigations, Voyages, Traffiques and Discoveries of the English Nation* de Richard Hakluyt[1049], mais ses nouvelles avaient déjà fait le tour des érudits.

Avant tout commerçant plutôt que géographe ou homme de lettres, il rédige un rapport sans penser à en tirer une carte; lors de son voyage, il a enregistré les distances entre les points de son itinéraire, mais ne s'est pas préoccupé de réunir des informations plus détaillées (l'interprétation et le calcul de distances formulées en journées de route sont bien entendu aléatoires)[1050]. De retour à Londres, il est après coup sollicité par Henry Sidney (1529-1586), lord *President of the Marches of Wales*, pour la réalisation d'une carte. Très intéressé par la cartographie moscovite, Henry Sidney a été marié à une fille du Duc de Northumberland qui a été l'un des concepteurs de l'expédition lancée en 1553 à la recherche d'une route maritime par le nord vers le Cathay, raison pour laquelle c'est à lui que Jenkinson va dédicacer sa carte. La réalisation de cette dernière se fait avec le cartographe Clement Adams (1519?-1587), grand connaisseur des archives de la *Moscovy Company*[1051]. Selon les reconstitutions de Samuel H. Baron, outre les connaissances d'Adams même, la carte a été dressée sur les observations que

---

[1048] Lors de son premier voyage vers la Caspienne Jenkinson est accompagné par deux frères Richard et Robert Johnson: Baddeley, 1919, vol. I, p. LXVII. Richard Johnson a réuni également des informations sur les routes depuis la Russie vers la Chine, la Perse et Perm: Bagrow, 2005 [1975], p. 151.

[1049] Voir l'édition en 8 volumes de Richard Hakluyt, 1926 [1589], vol. 1: «A Letter of Master Anthonie Jenkinson upon his returne from Boghar to the worshipful Master Henrie Lane Agent for the Moscovie companie resident in Vologda, written in the Mosco the 18. of September, 1559», pp. 397-398; «The voyage of Master Anthony Jenkinson… [*supra*, n. 636]», pp. 438-463. Voir Baron, 1989, p. 73.

[1050] Comme l'a déjà relévé Carrère d'Encausse (1970, p. 403), d'Astrakhan à Mangyshlak, il lui faut 28 jours par la voie maritime et de Mangyshlak à Boukhara 43 jours par caravane, sur une route menacée par les pillards. Le 18 septembre 1559 au responsable de la *Moscovy Company* résidant à Vologda Jenkinson écrit «Wee have bene as farre as Boghar [*n.d.l.r.* Boukhara] and had proceeded farther on our voyage toward the lande of Cathay, had it not bene for the uncessant any continuall warres, which are in all these brutall and wilde countreys, that it is at this present impossible to passe, neither went there any Caravan of people from Boghar that way these three yeeres. And although our journey hath bene so miserable, dangerous, and chargeable with losses, charges and expenses, as my penne is not able to expresse the same: yet shall wee bee able to satisfie the woorshipfull Companies mindes, as touching the discoverie of The Caspian Sea, with the trade of merchandise to bee had in such landes and countreyes as bee thereabout adjacent, and, have brought of the wares and commodities of those Countries able to answere the principall with profite: wishing that there were utterance for as great a quantitie of kersies and other wares as there is profite to bee had in the sales of a small quantitie, (all such evill fortunes beeing escaped as to us have chaunced this present voyage,) for then it woulde be a trade woorthie to bee followed»: Hakluyt, 1926 [1589], vol. 1: «A Letter of Master Anthonie Jenkinson upon his returne from Boghar…», p. 398, *supra* n. 1049. Sur les divers itinéraires par Mangyshlak, Urgench jusqu'à Boukhara et la longueur des étapes voir aussi Hakluyt, 1926 [1589], vol. 1, «The voyage of Master Anthony Jenkinson … in the yeere 1558», pp. 438-463, *supra*; n. 636; «Certaine notes gathered by Richard Johnson (which was at Boghar with M. Anthony Jenkinson) of the reports of Russes and other strangers, of the wayes of Russia to Cathaya, and of divers and strange people», p. 464; «By the same partie a note of another way more sure to traveile, as he reporteth», pp. 464-465; «The instruction of another Tartarian merchant dwelling in the citie of Boghar, as he hath learned by other his countreymen which have bene there», pp. 465-466; «The relation of Chaggi Memet a Persian Merchant, to Baptista Ramusius, and othe notable citizens of Venice, touching the way from Tauris the chiefe citie of Persia, to Campion a citie of Cathay over land […]», pp. 467-468.

[1051] Hakluyt, 1926 [1589], vol. 1, pp. 266-294 (description des routes maritimes vers la Moscovie, la Moscovie et la Tartarie, écrite en latin par Clement Adams); Baron, 1993, pp. 63-66.

Jenkinson a ramenées de ses deux voyages lors de deux séjours en Angleterre: la réalisation a été lancée en 1560 aussitôt après le retour de son premier voyage de 1557-1559; sa carte est déjà prête dans les grandes lignes avant le départ du second voyage qu'il fait en Perse entre mai 1561 et septembre 1564; il l'affine dès son retour de la Perse. On comprend ainsi comment sa carte qui raconte le premier voyage a été complétée ultérieurement par l'information tirée de son second voyage, comme la série des villes qu'il n'avait pas visitées lors de son premier voyage, comme Shamage (Shamakha), Dirben (Derbent), Backow (Bakou), Shauren (Shabran), Ardwen (Ardebil), Casbi (Casbin), Tenbres (Tabriz), qu'il superpose à sa carte avant d'aboutir à sa publication en 1564. Cette carte originale, intitulée *Nova absolutaque Russiae, Moscoviae et Tartariae Descriptio*, *… 1562,* a été retrouvée dans les années 1980 par la chercheuse polonaise Kristina Szykula[1052].

Auparavant, cette carte a surtout été connue par ses copies, marquées par une vision de l'*Asie centrale* issue d'un fonds de cartes reposant grosso modo sur la vision ptoléméenne où un fleuve nommé *Ougus* rappelle l'Oxus ptoléméen se jetant dans la Caspienne, mais le vocabulaire relève aussi de celui des voyageurs, comme les régions *Tartaria, Turchestan, Persia, Corasan, India orientalis, China, Cathaio, Mongol*.

Alors qu'il ne le fait pas encore dans sa mappemonde de 1541, ni dans son atlas de 1554, Gerard Mercator introduit dans une carte datée de 1569 et son atlas de 1572 les nouveaux éléments qu'il a découverts dans le schéma de Jenkinson et qu'il aménage avec ceux de Herberstein.

Abraham Ortelius (1527-1598), ami de Mercator et géographe du roi d'Espagne Philippe II à partir de 1573[1053], fait de même, puisqu'il reprend en 1567-1570 le même concept après l'avoir encore ignoré dans une carte équivalente de 1564. Au lieu des reconstitutions de Gastaldi, il publie dans son *Theatrum orbis terrarum* de 1570[1054] deux cartes distinctes: la première est une carte générale du monde, le *Théâtre de l'Univers* (**Fig. 7.23-7.24**), où l'on distingue de nettes traces de Jenkinson et dont il publiera une série jusqu'en 1590 (avec une édition posthume en 1612)[1055]; la seconde, régionale, est la *Description de la Russie, de la Moscovie et de la Tartarie* de Jenkinson mentionnée ci-dessus[1056] (**Fig. 7.46; 7.48**). Dans sa réédition de la carte de Jenkinson, il modifie le titre, élimine les noms des graveurs et simplifie le décor, où il fait disparaître

---

[1052] Szykula, 1989, pp. 109-111; Baron, 1993, p. 3; Postnikov, 1996, p. 15. Voir la carte: *Nova absolutaque Russiae, Moscoviae et Tartariae:* Nebenzahl, 2004, pp. 144-145 et pl. 5.1A.

[1053] Pour sa biographie voir Nordenskiöld, 1973 [1889], p. 124.

[1054] *Théâtre de l'Univers*, Anvers, version de 1598 déposée à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne.

[1055] Cet Atlas *Théâtre de l'Univers* publié à Anvers sous la forme d'un livre réunit 70 cartes en partant de l'*Atlas* de Mercator de 1554 et de la carte du monde de Mercator de 1569. Ortelius avait auparavant déjà publié une mappemonde (1564: *supra*) et une carte de l'Asie (1567); cette dernière, largement fondée sur les données d'A. Jenkinson et selon Lach, sur les cartes de Gastaldi, a été plus tard inclue dans l'*Atlas*: Shirley, 1987 (réf. *infra*); Allen, 1993, pp. 36, 57; Nebenzahl, 2004, pl. 1.1. Sur Ortelius: Bagrow, 1964, pp. 179-180; Lach, 1977b, pp. 468-469; Golay, 2004, p. 71 (version de 1598 déposée à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne).

[1056] *Russiae, Moscoviae et Tartariae descriptio:* Nebenzahl, 2004, pp. 144-145 et pl. 5.1B. La carte est déposée également à la BNF (CPL, Ge DD 2987 [2941]).

le gouverneur de la Perse *Ismael Sophi*, six khans de l'*Asie centrale*, une caravane de chameaux et certaines inscriptions des cartouches (il n'en conserve que dix sur les vingt-huit de Jenkinson)[1057].

Cette vision du nord-est de l'Asie reparaît, mais de manière différente, chez Jan et Lucas Van Deutecum qui publient cette carte à Anvers entre 1562 et 1572 en tant que synthèse des itinéraires de Herberstein et de Jenkinson sous le titre *Nouvelles descriptions des régions septentrionales de la Moscovie, des Russes, des Tartares et leurs hordes selon les itinéraires d'Anthony Jenkinson et Sigismund libre baron de Herberstein*[1058].

La carte est également rééditée par De Jode en 1578, mais sans la partie orientale, ce qui a conduit Leo Bagrow à se demander quel a pu être le format de la carte originale de Jenkinson[1059], une question qui n'est plus d'actualité depuis la découverte de Kristina Szykula.

Le schéma de Jenkinson

Bien qu'on ne puisse attendre de «vraies descriptions géographiques» de la part de Jenkinson, la compréhension de ses données se heurte à quelques incompatibilités entre sa carte et son récit, comme dans la logique interne de son récit même. Cependant, par sa vue originale du réseau hydrique du Turkestan, Jenkinson est le premier à concevoir une carte qui dissocie les deux maîtres fleuves centre-asiatiques de la Caspienne, loin du schéma des cartographes traditionnels.

Dans son récit, Jenkinson décrit son itinéraire à travers la Caspienne jusqu'à Mangyshlak (*Mangusla* dans sa carte), puis Urgench, indépendamment du réseau hydrique; pour la suite, en revanche, il suit l'Oxus sur la route qui doit le conduire à Boukhara. Plus loin il évoque, le long de l'Oxus, le franchissement d'un fleuve du nom d'*Ardock*, faisant en même temps un historique de la situation et une mise au point en fonction du dispositif géographique qu'il a constaté:

> «Note that in times past there did fal into this gulf the great river Oxus, which hath his springs in the mountains of Paraponisus in India, & now commeth not so far, but falleth into another river called Ardock, which runneth toward the North, & consumeth

---

[1057] Baron, 1993, pp. 55-56, 62.

[1058] *Regionum Septentrionalium, Moscoviam, Rutenos, Tartaros, eorumque hordas conprehendentium, ex Antonii Ienkensonii et Sigismundi Liberi baronis ab Herberstein itinerariis nova Descriptio:* Nebenzahl, 2004, pp. 144-145 et pl. 5.1C. A.L. Khoroshevich propose la datation qu'on a retenue ici, alors que Nebenzahl date cette carte autour de 1570: Nazarenko, Pliguzov, Khoroshevich et Janin, 1988, p. 370; Nebenzahl, 2004, p. 144.

[1059] Selon Bagrow, soit la carte de Jenkinson publiée par Ortelius est de format original ce qui suppose que la carte de Jode n'est qu'une version abrégée, soit Ortelius a ajouté la partie au sud-est pour être plus conforme au format de son *Atlas* et éviter d'élaborer à part la carte de l'Asie centrale dont les connaissances étaient alors très floues (point de vue partagé par Bagrow lui-même): Bagrow, 2005 [1975], pp. 143-145.

himself in the ground passing under ground above 500 miles, and then issueth out againe and falleth into the lake of Kithay»[1060].

À partir de ce point du récit on constate que pour Jenkinson 1) L'Oxus de jadis était issu du Paropamise et allait se jeter dans un golfe; 2) Actuellement l'Oxus se jette dans le fleuve *Ardock* qui coule vers le nord, passe 500 miles hispaniques sous terre avant de se jeter dans le lac Kitay; 3) Le *Kitaia Lacus* se trouve assez loin au nord d'Urgentch; 4) Jenkinson n'a pas remonté l'Oxus depuis la Caspienne.

En même temps, on constate que dans sa carte les choses sont présentées de manière différente: 1) Ce n'est pas l'Oxus, mais un fleuve du nom d'*Ougus* qui prend sa source dans le sud de la même manière que l'Oxus sort du Paropamise-Hindou-Kouch et se jette dans un long golfe d'une mer Caspienne fermée comme dans la carte de Ptolémée; 2) Entre les villes *Vrgenie* (Urgench / *Urgeme* chez Ortelius) et *Cante* (probablement Cat/Kat, ancienne capitale des Karakalpaks), l'*Ougus* reçoit le fleuve *Ardock*, qui prend sa source dans un petit lac alors que dans son texte Jenkinson en fait un fleuve qui se jette indirectement, en passant sous terre, dans le *Kitaia Lacus*; 3) À la différence des cartes anciennes où le Iaxarte se jette dans la Caspienne, celle de Jenkinson oriente le fleuve *Sur* (Syr-daria) en direction du nord après un passage dans la région de *Taskent* (Tashkent). Avant de quitter le territoire de *Boghar* (Boukhara), il conflue avec le fleuve *Amow* (Amou-daria), dont la source se situe dans les environs de *Shamarcandia*. En *Cassackia*[1061] le *Sur* se jette dans un lac nommé *Kitaia Lacus* avant de poursuivre vers l'océan Septentrional sous le nom d'*Oba* («*Oby*», Ob)[1062].

Bien que sur le plan orthographique les toponymes soient pratiquement tous issus des documents de Jenkinson, le récit qui les accompagne ne correspond que difficilement à leur mise à plat sur la carte. Le décodage de cette dernière n'est en fait possible qu'à travers la distinction de plusieurs couches d'informations qui reflètent des faits mythiques, littéraires et réels (vus ou entendus).

Premièrement, l'*Ougus* n'est qu'une autre forme de l'*Oxus* dont la ligne graphique retracerait un état passé du tracé (objet littéraire), coïncidant avec le cours ptoléméen fortement mythologisé et solidement ancré dans les cartes mentales de l'Occident. La

---

[1060] «The voyage of Master Anthony Jenkinson…[*supra,* n. 636]», *in* Hakluyt, 1926 [1589], vol. 1, p. 448.

[1061] La Cassackia (en référence aux Kazakhs opposés aux Ouzbeks pendant le XVI^e^ siècle) figure dans plusieurs cartes avec la même orthographe: carte d'Arnold Van Langren (Amsterdam, 1594?) dérivée de la carte d'Ortelius: Shirley, 1987, carte n° 186, p. 205, pl. 151; planisphère anonyme de 1600: Shirley, 1987, carte n° 224, p. 241, pl. 179; planisphère de William Grent (Londres, 1625) (Shirley, 1987, carte n° 313, p. 336, pl. 238).

[1062] Exemples du *Théâtre de l'Univers* d'Ortelius: Anvers, 1570: Shirley, 1987, carte n° 122, pp. 144-145, pl. 104 (voir également les versions – où le profil de l'Amérique du sud est corrigé – de 1586: Shirley, 1987, carte n° 153, p. XXIX, pl. 8; 1587 [1592]: Shirley, 1987, carte n° 158, p. 180, pl. 130). Voir aussi cette carte d'Ortelius miniaturisée par Philippe Galle (Anvers, 1574, 1577) et résumant l'Asie centrale au toponyme Turkestan (Shirley, 1987, carte n° 132, p. 156, pl. 112); la carte de François de Belle-Forest (Paris, 1575) porte l'accent sur les toponymes régionaux *Turchestan*, *Tartaria*, *Mongol*, *Cathaio*, *China*, etc. (Shirley, 1987, carte n° 135, p. 159, pl. 114); également les cartes de Lancelot du Voisin (Paris, 1582) (Shirley, 1987, carte n° 148, p. 171, pl. 125), de Giovanni Maffei (Cologne, 1589) (Shirley, 1987, carte n° 166, p. 187, pl. 136), d'un anonyme de Londres (1589) (Shirley, 1987, carte n° 167, p. 188, pl. 137). Voir aussi la carte d'Arnold Van Langren (*supra*).

carte se réfère donc aussi à un état géologique ancien lié au lit de l'Ouzboï, sans le nommer, connu à l'époque pour avoir été mis en eau à l'époque timouride, et qui a laissé croire que comme chez Ptolémée l'Oxus s'était bien jeté dans la Caspienne, comme le confirme d'ailleurs le texte de Jenkinson ci-dessus. L'*Ougus* pourrait être tout à la fois l'Oxus et l'Ochus, peut-être l'Atrek (*Ardock*?) même, qui dans les sources antiques relatives à l'Hyrcanie se jetait dans la Caspienne. Ce schéma pourrait donc être issu d'une fusion entre le mythe, le fait réel d'autrefois, transformé en fait littéraire, et les schémas cartographiques contemporains les plus habituels.

Deuxièmement, la ligne graphique de l'*Ardock*, qu'on lit facilement dans la carte en tant que «confluent» ou «affluent» de l'Ougus, a une autre signification, malgré la tentation qu'on a de le voir se jeter dans un petit lac d'Aral qui a la forme d'une petite virgule à l'extrémité nord de son cours. Conformément au récit de Jenkinson, l'Oxus (*Ougus /* Amou-daria) se jette dans l'*Ardock*, lequel s'enfonce aussitôt sous la terre: cartographiquement cette entrée se présente comme un petite virgule qui n'a pas a être interprétée comme un dessin de l'Aral. En coulant sous la terre sur une distance de cinq cents milles, ce fleuve rejoint le *Kitaia Lacus*. Son cours est donc invisible, mais la distance calculée selon l'échelle de la carte en milles hispaniques correspond aux chiffres du récit. Même s'il est difficile d'accepter l'hypothèse émise par l'archéologue Vadim Jagodin selon laquelle l'*Ardock* serait un bras de l'Amou-daria entre Tchimbaj et le lac Karateren et le village de Taktakupir, il est relativement évident que l'*Ardock* est une autre dénomination pour le bas Amou-daria qui cette fois se jette dans l'Aral-*Kitaia Lacus*. Dans cette optique, on peut dire que Jenkinson rapporte que l'Oxus se jette au nord d'Urgench dans le *Kitaia Lacus*, qui doit être l'Aral, qu'il place cependant trop loin au nord, probablement parce qu'il avait été trompé par ses accompagnateurs. Mais d'un autre côté, le monde au nord n'a pas beaucoup de profondeur: le *Kitaia Lacus*-Aral reste dans les cartes mentales facilement accessible depuis la Boukharie.

Le dernier point en question concerne la présence d'un troisième *Amou-darya* (confondu avec le Zerafshan) intitulé, à l'anglaise, *Amow*. En plaçant Boukhara (*Boghar urbs*) sur ce fleuve *Amow* Jenkinson «oublie» qu'il a passé des berges de l'Oxus / *Ougus* vers celles d'un autre fleuve. Comme l'*Ardock*, et parallèlement à lui, l'*Amow* part directement au nord où il rejoint le *Sur* qui se jette dans le *Kitaia lacus*.

Quoi qu'il en soit, même s'il n'a pas connu le nom de l'Aral, Jenkinson a su que le *Sur* et l'Oxus (comme l'*Ougus* avec l'*Ardock* ou comme l'*Amow*) étaient liés à un lac différent de la Caspienne, quelque part au nord d'Urgench et, comme nous en parlerons plus loin, connu des gens avec lesquels il a été en contact sous le nom de *Kitaia Lacus*. Par conséquent, sur sa carte le *Kitaia Lacus* dans lequel se jette le *Sur* (avec son «confluent» l'*Amow*) et l'*Ardock* mi-souterrain avec son confluent l'*Ougus*, doit représenter l'Aral, dont il aurait entendu parler sans y avoir été.

En résumé, on peut voir qu'il y a deux cartes dans celle de Jenkinson: l'une avec l'*Ougus* et l'autre avec l'*Amow*; le graphisme marqué par un doublet a été conservé, mais l'*Amow* a été par la suite éliminé par Mercator et Orelius pour être remplacé par *Arzy*. La carte de Jenkinson a récupéré les schémas du *Kitaj lacus* de cartes précédentes, russes et de Herberstein.

Le nouveau schéma chez Mercator-Hondius

Le passage du schéma de Jenkinson à celui de Mercator se fait avec un certain recul de l'information (**Fig. 7.16-7.19**). Dans la version de Mercator (*Nova et Avcta orbis terrae descriptio*, Duisberg, 1569) le Syr-daria dont le parcours n'est plus légendé, se borne à suivre le flanc occidental de l'Imaüs-Himalaya ptoléméen vertical traditionnel aux anciennes cartes[1063].

Des traces de la recherche de la route vers la Chine ressortent avec la mention *Cambalich* (Pékin) dont le nom est redoublé près du littoral de l'océan Pacifique sous la forme *Cambalu*[1064], car les géographes pensent que les frontières du Cathay commencent – sous l'influence de la toponymie russe? – près du lac *Kitaia*. Ortelius et Hondius n'oublient pas d'adjoindre au fleuve Ob la ville de Tashkent que Jenkinson avait pour la première fois déjà associée graphiquement au même fleuve.

En même temps, dans la carte publiée par Jan et Lucas van Deutecum à Anvers entre 1562 et 1572, Tashkent glisse du système fluvial lié au *Kitaia lacus* (fl. *Sur-Kitaia lacus-fl. Oby*) au système du *Chaßel* ou *Loxarte* (*Chassel-Iaxarte*) lié à la Caspienne selon le schéma ptoléméen. Dans la carte de Mercator de 1569 on voit également Tashkent placé sur le fleuve *Jaxarte-Chessel*[1065]. Cette hésitation à propos de la région du Syr-daria est peut-être due à la conjonction d'informations d'origine diverse et de la volonté d'unir les données des voyageurs à celles des Anciens. Elle peut donc être considérée comme le point de départ de la duplication du système fluvial Tashkent-Syr-daria que l'on observera dans une longue série de cartes ultérieures comme celles de Jodocus Hondius[1066].

La région entre les deux fleuves équivalant à l'Oxus et au Iaxarte de Ptolémée – qui chez Ortelius continuent à se jeter dans la Caspienne selon le même schéma ptoléméen – porte le nom de *Turchestan* et comprend la ville de *Samarchand*. Dans une carte ultérieure prolongeant le schéma de l'Ob avec Tashkent, de Petrus Plancius (1592), l'Imaüs vertical de Ptolémée se présente de manière ondulante[1067]; la partie septentrionale est dominée par la Tartarie que souligne un texte dans un cartouche. Plusieurs cartouches, reproduits dans les copies évoquées ci-dessus, fournissent des informations presque contemporaines, parfois mêlées aux mythes, comme les références à une Samarkand en ruines qui avait été auparavant la métropole de la Tartarie, scène de la victoire de Tamerlan et de la défaite de Bajazet I^{er}, à une Boukhara

---

[1063] Shirley, 1987, carte n° 119, pp. 140-141, pl. 102 (Duisberg).

[1064] Voir la n. 1126.

[1065] Fischer, 1974-1976, vol. 2/1, 1974, carte 11.

[1066] Pour des cartes entre 1570 et 1685 où la ville Taskent est liée au système Kitai-lacus-Oby voir par exemple Shirley, 1987, cartes n° 122, 158, 167, 234, 240, 255, 266, 295, 312, 327, 333, 338, 340, 345, 401, 422, 476, 525.

[1067] Anvers: Shirley, 1987, carte n° 183, pp. 200-201, pl. 148; carte reprise par Josua Van Den Ende (Amsterdam, vers 1604) (Shirley, 1987, carte n° 243, pp. 256-257, pl. 190). Pour *Taskent* sur l'Ob voir aussi la carte d'Arnaldo di Arnaldi (Sienne, 1600) (Shirley, 1987, carte n° 227, pp. 244-245, pl. 182) et la carte de Jean le Clerc (Paris, 1602) (Shirley, 1987, carte n° 234, p. 250, pl. 186).

peuplée de musulmans, mais qui avait été autrefois conquise par la Perse, ou au fait que l'empire des *Turkomans* avait été partagé entre quatre frères[1068].

Après ces mises au point par les grands cosmographes des grandes lignes du nouveau concept de réseau hydrique avec le *Kitai lacus* d'où s'échappe le fleuve Ob, l'*Asie centrale* ne change cartographiquement plus pendant des décennies[1069].

Jodocus Hondius (1563-1612), successeur de Mercator qui a achevé les travaux commencés avec ce dernier, propose vers le tournant du XVI^e^ au XVII^e^ siècle, notamment dans l'Atlas de 1606, une carte de la Tartarie[1070] (**Fig. 7.16-7.18; 7.49**) dans laquelle on trouve en effet le résumé de l'ensemble des données relatives à l'est de la Caspienne avec autant d'erreurs, sinon plus, que dans l'Antiquité.

Samarkand, mentionnée à l'époque sous la forme *Samarchand*, et Termez (*Terment*) se dressent sur deux affluents différents de l'Oxus (le fleuve n'est pas nommé mais peut être identifié puisqu'il rejoint l'angle sud-est de la Caspienne; dans les autres cartes reprenant ce schéma, le fleuve est nommé *Abiamu / Oxus / Abia*). Sur le même affluent que celui de Samarkand, deux cités font référence à un doublet du Syr-daria: Tanaïs (nom mythique gréco-romain du Iaxarte) et *Tascan* (Tashkent?). Tchardjouï (sous la forme *Sarchiuch*?) est sur un autre fleuve non nommé qui se jette dans la Caspienne. Au *Turchestan* la ville de Fargana se dresse sur l'un des confluents du fleuve *Chesel*, correspondant graphiquement au Iaxarte de Ptolémée. La région aux sources du fleuve, en deçà de la chaîne du désert du *Belor* (Pamir) comprend les villes du Xinjiang occidental *Iarchem* et *Casca*. La toponymie antique de Ptolémée est conservée pour la Tour de Pierre (*Turris Lapidea*) et pour deux régions importantes: le Xinjiang oriental est localisé au-delà de l'Imaüs, sous le nom antique de Scythie Extra-Imaum; alors qu'en Perse Gurgan (*Girgian*) est bien à sa place au sud-est de la Caspienne, le sud du Turkménistan n'a pas encore trouvé sa place et a sauté au nord de la Bactriane-Sogdiane ptoléméenne: le fleuve Margus (version gréco-romaine du Murghab) se jette dans l'Ob (*Oby*) vers l'endroit le plus confus de la carte, à cheval de l'*Asie centrale* occidentale et de la Chine. C'est entre ce confluent et le lac *Kitai* en aval de Tashkent que les *Tapuri montes* et le *Care Desertum* (Karakoum «les Sables Noirs») ont pris place. Le schéma de Jenkinson ne passe qu'imparfaitement dans la cartographie mondiale, car l'Aral n'est alors toujours pas identifié comme une mer indépendante de la Caspienne. Les informations nouvelles sont fondues dans les plus anciennes de manière très aléatoire.

L'ensemble de ces idées se manifeste également dans l'Orient ottoman, chez Kātib Çelebi (1609-1657) auteur de l'encyclopédie géographique – interrompue par sa mort –

[1068] Bagrow, 1964, p. 172; Nebenzahl, 2004, pl. 5.1 (Anvers, vers 1570).

[1069] Carte de Jodocus Hondius le Jeune (Amsterdam, 1617) (Shirley, 1987, carte n° 296, p. 320, pl. 230). Carte de Jan Jansson (Amsterdam, 1628) (Shirley, 1987, carte n° 325, p. 349, pl. 248): la mention de la Tartarie domine l'espace entre *Salmarchand* et Tashkent; également dans les cartes de Robert Vaughan (Londres 1628) (Shirley, 1987, carte n° 326, p. 350, pl. 249), de Willem J. Blaeu (Amsterdam, 1630?) (Shirley, 1987, carte n° 333, p. 356, pl. 253), de Matthäus Merian (Francfort, 1638) (Shirley, 1987, carte n° 345, p. 369, pl. 262), de Frederick de Wit (Amsterdam, 1660) (Shirley, 1987, carte n° 421, p. 442, pl. 311; BNF, CPL, Ge DD 2987 (7354) et BNF, CPL, Ge AF Pf 192 (4829); etc.

[1070] Lach, 1977b, p. 497. Voir *supra* sur la carte d'Amsterdam de 1606.

Kitāb-i Cihān-Nümā. Dans ce «livre qui montre le monde» ou *Cosmorama*, Çelebi amalgame, comme le veut la tradition musulmane, les idées des auteurs musulmans tant «classiques» que contemporains, celles de Ptolémée et, grande nouveauté pour la science musulmane, les acquis des géographes européens comme Mercator, Ortelius et Hondius[1071]. Multiplié en 1732 grâce à l'imprimerie, le *Cihān-Nümā* devient un livre de référence pour les élites ottomanes.

Cependant, l'information à égard de l'*Asie centrale* est confuse: le Turkestan et la «Grande Plaine», *dest-i Kebīr*, les deux composantes de l'*Asie centrale* présentées au chapitre 37, ne sont qu'un patchwork de renseignements de provenances diverses. Sans parvenir à une idée précise sur l'Aral, Çelebi double cette mer à son insu: «le 'lac du Hārzem' est manifestement le même dans les chapitres sur la Transoxiane et sur le Hārizm [Khorezm], correspondant bien au 'lac de Kitāy' du chapitre sur le Turkestan»[1072]. Çelebi a amalgamé plusieurs sources qu'il croyait lui-même relatives à des régions différentes sans faire le lien entre ces deux noms qui pour lui désignent des objets distincts dans trois régions différentes. En effet, la Transoxiane, le Khorezm et le Turkestan ont été vus chez les géographes arabes et occidentaux de manière aléatoire soit comme des parties partiellement superposables, soit comme des régions distinctes.

D'où serait donc issu le «lac de Kitāy» de Çelebi? Des auteurs musulmans, ou de Mercator-Ortelius-Hondius, déjà influencé par Jenkinson?

Si l'on suppose que Jenkinson a entendu sur place les mêmes informations locales qui ont été plus tard enregistrées à partir des sources musulmanes par Çelebi dans sa bibliothèque d'Istanboul, on devrait pouvoir tirer la conclusion que tous deux parlent du même *Kitay lacus*, ce qui ne renvoie pas expressément à l'Aral, puisque sans le savoir Çelebi mentionne cette même mer sous le nom de «lac du Hārzem». Mais dans ce cas il faudrait conférer un caractère autochtone à cette appellation ce qui semble assez problématique, surtout au vu de la forme latino-russe du toponyme. Entre autres, comme Çelebi, Herbelot reprend en 1697 dans sa *Bibliothèque orientale* l'analyse des sources musulmanes, mais rejette volontairement le pan de l'information occidentale. Le résultat de cette analyse fournit le schéma hydrographique général suivant:

> «Al Bergendi dit qu'il y a dans le Khouarezm une rivière qu'on appelle du même nom, dans laquelle le Gihon se jette. Mais d'autres Auteurs veulent que ce ne soit pas une rivière, mais un lac au-delà du Khouarezm, dans lequel le Gihon se jette véritablement, après avoir roulé ses eaux par un désert qui s'étend depuis ce pays jusqu'au lac»[1073].

Dans cette notice, le *Lac Kitay* n'est plus mentionné, mais il est facile de reconnaître dans le lac au-delà du Khorezm, le «lac du Hârzem» de Çelebi, c'est-à-dire l'Aral, ainsi que le schéma de Jenkinson avec «l'Oxus qui se jette dans l'Ardock qui sous les sables rejoint le Kitay lacus».

[1071] Bacqué-Grammont, 1996, pp. 311-313.

[1072] *Ibid.*, p. 314.

[1073] Herbelot, 1776, s.v. «Khouarezm», p. 513.

Il reste donc à supposer que Çelebi a reproduit une synthèse des idées de Jenkinson-Mercator-Ortelius-Hondius. Dans ce cas de figure, en remontant aux sources, on retrouve nécessairement que l'appellation de *Kitai* par rapport à ce lac en pleine *Tartarie* chez Jenkinson reflète l'habitude des Russes qui, selon le témoignage plus tardif de Philippe Avril (1693), plaçaient l'espace entre la Volga, le cours horizontal de l'Ob et la Chine, comme dans la carte de Hondius (**Fig. 7.16**), sous l'appellation de *Kitay*, alors que la Chine pour eux était dénommée *Kitay-Kitay* (voir *infra*)[1074].

Il me semble alors qu'il serait plus logique de dire que Jenkinson a pu reproduire cette appellation soit à partir d'ouï-dire de gens d'origine non autochtone (ses accompagnateurs russes), soit en inventant personnellement ce terme qui par la suite aurait été repris par Çelebi *via* la lecture des cartographes européens comme Mercator et Ortelius (voir, par exemple, la carte de Mercator qui utilise le mot russe *Kithaisko* comme nom de la région sur l'Ob en aval du lac *Kitay,* **Fig. 7.19**).

Bien qu'on ait un terme de provenance occidentale, il ne fait aucun doute que le *Kitai Lacus* désigne l'Aral. Influencé par la terminologie russe *Kitai* doublée du terme érudit latin *Lacus* lorsqu'il a passé dans les environs de l'Aral, Jenkinson n'avait aucune raison d'évoquer par ce terme un lac lointain de la Sibérie qui ne pouvait être connu de la tradition orale locale (rien n'interdit en effet de penser que la terminologie locale ait été ignorée des membres non centre-asiatiques de sa mission au profit de la formule d'origine étrangère). D'ailleurs, même s'il a lui-même ignoré le rapport avec l'Aral, Çelebi parle de ce *Kitay lacus* dans le chapitre sur le Turkestan ce qui permet d'éviter l'hypothèse selon laquelle le *Kitay lacus* de Jenkinson devrait être situé ailleurs qu'en *Asie centrale*[1075].

5. Les recherches de la route maritime vers le Cathay par le nord

Sur l'exemple des cartes décrites ci-dessus, on voit que la réorientation du Syr-daria et la présence persistante du lac Kitaï lié à l'Ob est profondément ancrée dans l'imaginaire des cartographes et que cela présente en effet un standard européen pour la représentation de l'Asie du nord-est dès la fin des années 1560. À la différence de la cartographie habituelle qui se manifeste par une extrême lenteur dans l'adoption des modifications, on observe que le début de la mise à jour des cartes suit de très peu les voyages de Herberstein de 1516-1518 et de 1526-1527, et de Jenkinson de 1557 à 1559.

Ce phénomène engendre de longs débats à partir du XIX^{e} siècle quand les spécialistes tentent de retrouver des sources antérieures à cette représentation[1076].

E.D. Morgan et C.H. Coote perçoivent cette carte de Jenkinson comme un ensemble composite où le tracé des régions du nord est une production originale des frères William et Stephen Borough [Burrough], marins britanniques de la *Moscovy Company* en 1553-1557; l'image des régions du sud-est a été conçue sur la base d'informations indépendantes récoltées par Jenkinson, tandis que la cartographie des régions

[1074] Avril, 1693, p. 135 (voir la citation référée par la n. 1213).

[1075] Le Strange a également identifiée l'Aral comme *Kitay lacus* de Jenkinson: 1905, p. 458.

[1076] Pour les détails voir Baron, 1989, pp. 72-73; Baron, 1991b, pp. 5-6.

occidentales a été établie sous l'influence des cartes d'Anton Wied et de Münster de 1544-1550 (Bagrow partage ce dernier point en soulignant la qualité faible de la couverture de cette zone[1077]).

Allan et Baddeley soulignent que la carte de Jenkinson a été influencée par la carte de Herberstein de 1549, car le *Kitaia lacus* dans sa forme et dans son nom viendrait de Herberstein[1078]; chez Wied l'Ob ne se jette pas dans le lac, mais s'élargit fortement vers le nord où, à côté, se lit le nom *Kudeisco*[1079] (**Fig. 7.45**).

Par excès de patriotisme, E.G.R. Taylor présente cette carte comme une production purement anglaise, montrant qu'elle a été dessinée par William Borough sur les informations fournies par Jenkinson.

Dans un sens contraire et bien qu'elle n'ait pas survécu, B.A. Rybakov affirme que le schéma ne repose que sur la carte russe du «*Chertezh Moskovskikh zemel' 1496-1497*» [*Tracé des terres moscovites*][1080]. Cette thèse a été partiellement reprise par Postnikov[1081]. Dans sa critique de cette position, Samuel H. Baron indique qu'il faudrait tenir compte du fait que Jenkinson a plutôt eu à sa disposition des cartes occidentales comme celles de Martin Waldseemüller de 1516, de Battista Agnese de 1525 et de Herberstein de 1546[1082]. Selon Bagrow[1083], enfin, aucun Russe du XVI^{e} siècle ne saurait avoir été en mesure de concevoir une carte générale de la Russie, mais il se pourrait que le prototype que Jenkinson a utilisé a été dressé sur la base des sources russes par l'un des Italiens, à l'époque très avancés en cartographie, qui auraient fréquenté la cour du tsar à la suite du mariage de ce dernier avec Zoé Paléologue.

[1077] Bagrow, 2005 [1975], p. 145.

[1078] Baddeley, 1919, vol. I, p. CXIX.

[1079] Baron, 1991b, p. 6.

[1080] Rybakov, 1974. Cit. d'après Postnikov, 1996, pp. 13-15.

[1081] Postnikov, 1996, pp. 13-15.

[1082] Baron (1991a, pp. 1, 4-7; *idem,* 1993, p. 58) critique très sévèrement le nationalisme de Rybakov: selon Baron, il est impossible de construire tout le système de raisonnement, comme cela a été fait par Rybakov, pour la datation de la carte et l'indication de ses sources en raison du fait que dans sa carte de 1562 Jenkinson place hors des frontières russes Smolensk qui appartient à la Russie depuis 1514 et Astrakhan qui est aussi sous la domination russe en 1558. Selon Baron, à l'aube de la cartographie moderne les États soumis et indépendants sont intégrés de manière aléatoire et on ne peut pas juger la datation d'une carte sur leur statut représenté cartographiquement, surtout en raison du fait que la cartographie est toujours en retard par rapport aux événements historiques. Rybakov n'explique pas comment Jenkinson a pu avoir à sa disposition les cartes hypothétiques dites d'Ivan IV, antérieures à 1497 et que personne n'a vues (sauf la carte de Kazan, vue par Tatishchev), ni comment le Grand Tracé [*Bol'shoj chertezh*] dessiné dans une première version vers les années 1590 sous Boris Godunov a pu servir de source pour une carte de 1562. En outre, le caractère «authentique» des cartes d'Ivan IV peut être également mis en doute (comme chez Bagrow, 1948b, p. 81), car on sait que le tsar pour dresser des cartes de l'empire, y compris celle générale du *Bol'shoj chertezh vsego moskovskogo gosudarstva vo vse sosednie gosudarstva* [*Grand tracé de l'État moscovite avec les pays avoisinants*] a entamé des négociations avec des étrangers: le cartographe Scultetus a été consulté à Göritz en 1577 et l'Anglais John Dee a été invité pour cette raison à Moscou en 1586; et ce n'est qu'après ces démarches que cette carte a été réalisée par Afanasij Mezencov (Postnikov, 1996, p. 17).

[1083] *Supra* n. 1082.

Baron démontre de manière très convaincante[1084] qu'il est possible que Jenkinson et Adams aient dressé la partie du littoral nord-occidental selon les données et le graphisme des frères Borough qui leur seraient parvenus à travers Ortelius et Mercator, et non depuis la carte des deux frères des environs de 1568-1567 postérieure à celle de Jenkinson de 1562, ni d'eux-mêmes directement, car William Borough est resté en Russie jusqu'en 1583. De toute façon, conclut-il, en tant qu'agent commercial Jenkinson doit avoir mieux connu que Herberstein la côte nord de la Moscovie dans le cadre des *Merchants of London of the Moscovy Company* pour laquelle il a travaillé; il en va de même pour l'*Asie centrale* vers laquelle il a effectué deux de ses voyages et d'où il a ramené bien plus de toponymes de la Boukharie et de la Perse que ceux que Herberstein a connus.

Mais, étant donné le fait qu'à l'époque la cartographie a déjà un caractère hautement international, ce qui compte avant tout dans notre propos sur l'*Asie centrale* est de comprendre comment, mêlé aux sources russes, le système de l'Ob et du lac Kitai des marins anglais et de Herberstein s'est associé chez Jenkinson au Syr-daria et à Tashkent.

Il n'y a pas de doute que ce phénomène a été lié à la recherche d'une route commerciale de l'Europe vers le Cathay par l'océan Boréal, puis le long des grands fleuves comme l'Oby (**Fig. 6.42**; **7.15**; **7.47**). L'ouverture d'un commerce intense avec la Russie dès le dernier tiers du XV^e^ siècle a permis l'étude des voies navigables de l'Ouest vers cet objectif: même si l'idée proposée à Henry VIII par le marchand Robert Thorne, agent de la *Bristol Trading Company*, de trouver un passage vers l'Orient par le nord-est – en parallèle avec le passage par le sud des Portugais et des Espagnols – finit par tourner à l'échec (le projet a été publié comme pamphlet en 1527)[1085], les rapports de ses successeurs sont très prometteurs. Cette éventuelle route maritime, hypothétiquement définie dans la carte de Thorne, est reprise l'année même par l'Italien Paolo Giovio (Paulus Jovius) qui introduit pour la première fois les sources russes dans la cartographie européenne, en publiant une carte de la Moscovie que dresse Agnesi en 1525 d'après les informations relatives à l'Ob d'un ambassadeur russe envoyé à Rome, Dmitrij Gerasimov[1086]. Herberstein, connaisseur des sources russes et lecteur de Giovio (avec ses données sur des voyages de Russes vers l'Europe uniquement), enrichit la future vision relative à la navigation de la mer Blanche à la Dvina, la Pechora et l'Ob. Ces perspectives poussent les Anglais à dresser en 1553 le projet d'une mission maritime sous la direction de Sebastian Cabota spécialement conçue pour trouver la route vers le Cathay[1087]. L'idée est renforcée en 1559 avec la publication du deuxième volume de Gian Battista Ramusio *Delle navigationi i Viaggi* où la traduction d'Abulfeda (1273-1331), géographe arabe apparemment inconnu en Europe, affirme

---

[1084] Baron, 1989, pp. 74-83; Baron, 1991b, pp. 5-6.

[1085] *Idem*, 1985, p. 3.

[1086] *Idem*, 1991a, p. 2.

[1087] «Ordinances, instructions, and advertisement of and for the direction of the intended voyage for Cathay…» *in* Hakluyt, 1926 [1589], vol. 1, pp. 232-241; Baron, 1985, pp. 3-5; *idem*, 1986, p. 45; *idem*, 1991a, p. 2.

que la côte septentrionale de la Chine touche la Russie au nord-ouest[1088]. Les détails se précisent entre 1556 et 1584[1089] du côté occidental pour le tronçon qui va de l'Angleterre au nord de la Russie, grâce aux voyages que des marins comme les Anglais de la *Moscovy Company* William et Stephen Borough, Charles Jackman, Arthur Pet, William Cordon, Richard Finch font vers Vaigatch, Novaja Zemlja et le fleuve Petchora, et dont Hakluyt et Purchas assurent la diffusion de l'information[1090].

Par contraste avec les critiques que plus tard émettra Pierre Bergeron lorsqu'il rappellera qu'aucun des Hollandais qui ont aussi cherché ce passage par le nord n'est revenu[1091], Mercator se montre très enthousiaste sur les recherches entreprises à son époque comme en fait foi une lettre qu'il adresse en 1580 à Richard Hakluyt:

> «la navigation au Cathay par l'Orient est assez commode et aisée […] car après l'île de Waigats [*n.d.l.r.* Vaigatch] et la Nova Zembla, il se trouve un grand Golfe qui a au Levant le fameux promontoire de Tabin et dans lequel se déchargent de grandes rivières qui doivent sans doute arroser tout le pays de Cathay et Sericane, et par le moyen desquels on peut pénétrer avec de grands vaisseaux jusqu'au plus profond de ces pays-là, et y faire un très bon trafic de toutes sortes de marchandises qui viennent du Cathay, Mangi, Mien, et autres régions circonvoisines […] je serais d'avis de n'aller point chercher premièrement le promontoire de Tabin, mais bien plutôt cette grande baie, et les rivières qui s'y embouchent, et là choisir quelque bon port»[1092].

Comme «confirmation» de cette réalité, il reçoit en 1581 une autre nouvelle de même nature. Dans une lettre Jean Balach d'Arnsburg parle d'un soldat flamand qui, ayant été pendant quelques années prisonnier en Moscovie, a fait un voyage par terre à travers les territoires des Samoèdes et des Sibériens; il est passé par mer à côté de Novaja Zemlja, puis du golfe Saint-Nicolas au fleuve Petchora et le long des rivages du Petchora, avant de descendre sur l'Oby jusqu'au pays d'Ugorie, donc pratiquement jusqu'au lac *Kithai* d'où sort le fleuve Oby et dans lequel, sur un autre côté, se jette le fleuve Ardoch sur lequel circulent de nombreux bateaux pilotés par des hommes noirs venus du pays Caracasmak, c'est-à-dire du Cathay[1093]. L'enjeu prend encore plus d'importance quand en 1593 le marchand hollandais Balthazar de Moucheron parle de la nécessité de découvrir une route par le nord-est vers la Chine et vers le Japon[1094].

Bien évidemment, c'est dans cette ambiance que Jenkinson cherche la route pour le Cathay en pensant à une route maritime. Il est fort possible que les ouï-dire à propos de la confluence du Syr-daria dans l'Aral se soient alors appliqués de manière consciente sur le schéma existant du lac *Kitai*. La localisation de Tashkent sur l'Oby n'appartient qu'à Jenkinson. Un exemplaire de l'édition d'Anvers de 1557 du livre de Herberstein,

---

[1088] Baron, 1985, pp. 9-10.

[1089] En 1584 le tsar Fëdor interdit aux Anglais de se déplacer librement, surtout sur le Pechora et l'Ob: Baron, 1985, p. 15.

[1090] Baron, 1977, pp. 285-286.

[1091] Bergeron, [1735], [4] «Traité des Tartares…», col. 124.

[1092] *Ibid.*, col. 114.

[1093] *Ibid.*, col. 117-119.

[1094] Baron, 1985, p. 1.

déposé au *Central'nyj gosudarstvennyj arkhiv drevnikh aktov* [Archives centrales nationales des actes anciens] de Moscou, contient une carte sans date ni auteur qui ressemble étrangement à celle de Jenkinson de 1562, alors que la majorité des autres éditions qui comportent la carte de 1549 ne bouleversent pas cette thèse. Selon A.L. Khoroshevich cette carte doit être considérée en réalité comme une copie de la carte de Jenkinson et sa présence dans une édition, chronologiquement plus ancienne, des *Notes* de 1557 ne peut s'expliquer que si l'image a été postérieurement collée dans un exemplaire originalement non illustré[1095].

D'un autre côté, les recherches sur les routes conduisant dans cette direction dévoilent la vivacité de l'ancien schéma du golfe hyrcanien: dans la *Septentrionalium Terrarum descriptio* posthume de Mercator, publiée par Hondius, on peut lire à côté de *Nova Zembla* et à l'embouchure de l'*Oby* la légende «C'est dans cette limite que les divers Anciens ont cru qu'il y a la Caspienne»[1096].

Conclusion

1. Le bilan de la cohabitation des Anciens et des Modernes dans la cartographie de l'*Asie centrale* à l'époque des grands cosmographes

La fusion dans les observations réelles des voyageurs de «merveilles» transcrites selon les ouï-dire des accompagnateurs locaux et des épisodes antiques semi-légendaires, pleins d'approximations et d'imprécisions, aboutit à une cartographie de double nature: alors que l'une, issue des relations contemporaines, est presque moderne et assez réaliste, l'autre reproduit à l'est de la Caspienne une topographie encore mythique. On comprend ainsi comment la ville de Tashkent est placée en pleine Scythie ptoléméenne et que le Mā warā' al-Nahr se frotte au Paropamise.

Dans cette cohabitation qui a aussi existé dans les autres régions du monde[1097], la géographie de Ptolémée cède progressivement le pas face aux informations des voyageurs, bien que des erreurs anciennes majeures subsistent pendant des générations, tant est grande la fidélité des cartographes aux documents transmis par la tradition. La masse des toponymes de toutes provenances qui avaient été initialement destinés à combler les vides cartographiques finit par constituer une trompeuse apparence de précision, car avant le système moderne de mesures géographiques aucun point n'a été

[1095] Nazarenko, Pliguzov, Khoroshevich et Janin, 1988, pp. 369-370.

[1096] *Septentrionalium Terrarum descriptio*, de Mercator, *in Atlas sive cosmographicae meditationes de fabrica mundi et fabricati figura… auctus ac illustratus a Iodoco Hondio*, Amsterdam, 1609: Modène, BEU, 18.M.2: Sicilia, 2002, pp. 214-215.

[1097] Selon Matthew H. Edney, l'Inde se présente à cette époque dans la même situation: l'image antique de l'Inde, qui avait été immédiatement adoptée à l'époque de la Renaissance sur la base de la géographie de Ptolémée et de Strabon, laisse rapidement place à de nouvelles cartes, assez réalistes, conçues par les explorateurs portugais, mais préservent cependant la nomenclature de l'époque hellénistique: Edney, 1997, p. 3.

fixé de manière scientifique dans des limites clairement définies de l'espace. Au gré des cartes les lieux se déplacent dans l'espace sans présenter aucun rapport avec le moindre schéma linéaire progressiste, et reculent au hasard vers d'autres *terrae incognitae*, elles aussi mouvantes.

Au XVII^e^ siècle la nomenclature antique a presque complètement disparu, mais la conception ératosthénienne et ptoléméenne fusionnant la Caspienne et la mer d'Aral et des données mythiques analogues à celles de Jodocus Hondius persistent encore longtemps comme l'atteste une carte datée de 1638 de Matthaüs Merian (1593-1650)[1098]. Ce ne sera qu'à la fin du siècle que l'on verra apparaître une première image géographiquement plus ou moins réaliste de l'*Asie centrale* (carte de Milescu de 1675-1678 et de 1682[1099] et celle de Remezov de 1697) et, surtout, il faudra attendre 1715 pour voir la publication d'une carte relativement bonne de l'Aral par Bekovich-Cherkaskij (?-1717, *infra*).

L'erreur ayant conduit à la fusion de la Caspienne et de l'Aral en une seule mer a en effet garanti pendant des siècles à la Caspienne une place centrale dans l'axe de la plupart des planisphères d'Afrique-Eurasie. Ce n'est qu'au XIX^e^ siècle que les planisphères sont recentrés, permettant à l'Australie d'entrer entièrement dans l'espace des cartes. La Caspienne – désormais distincte de l'Aral – perdra cette position axiale privilégiée pour se déplacer vers l'ouest: cette asymétrie intervient à la veille de l'époque où, paradoxalement, les penseurs du XIX^e^ siècle inventent le concept de centralité de l'*Asie centrale* et cherchent tous les arguments possibles pour étayer leurs hypothèses (voir *infra*).

Avant de parvenir à ce recentrage de l'Eurasie, il a fallu que soit achevée, au XVIII^e^ siècle, la mise en place des grandes lignes du système orographique de l'Hindou-Kouch, du Pamir et de l'Himalaya par rapport au schéma antique et la reconstitution du véritable système hydrique qui différenciera enfin l'Aral de la Caspienne, même s'il faut attendre encore plusieurs décennies pour que les lignes générales de la région trouvent une position proche de la carte définitive. Bien que l'on ne soit parvenu que très tardivement à une représentation assez correcte de cette aire géographique, l'*Asie centrale* n'est pas la dernière partie de la géographie ptoléméenne à avoir été corrigée, puisqu'il fallut même attendre la seconde moitié du XIX^e^ siècle pour identifier les «sources du Nil». On n'en constate pas moins que le Turkestan a été l'une des régions les plus réfractaires au progrès cartographique.

Le retard de cette mise en forme cartographique doit beaucoup au fait que le processus de construction de ces connaissances n'a été mené que par des étrangers, sans aucune participation des Turkestanais, ni des Tatars-Mongols, qui devaient sans doute mieux connaître leur territoire du fait de sa position entre la Chine, le monde de l'islam et l'Europe, mais leurs connaissances et les rares cartes sont restées inconnues de l'Europe[1100]. Il est donc surprenant de constater comment l'information de caractère

---

[1098] Shirley, 1987, carte n° 345, p. 369, pl. 262.

[1099] Fedchina, 1967, pp. 30-31; Dumbravá, 2004, pp. 202, 210.

[1100] Black, 2003, p. 18. Selon Bagrow, les cartes de Mandchourie ne sont pas antérieures au milieu du XVII^e^ siècle et ne couvrent que la Mandchourie, la Mongolie et la partie nord-est de la Sibérie; en outre

géographique relative à cette aire du Globe a pu très tôt parvenir en Occident, à la différence de celle relative aux sources du Nil, mais a paradoxalement manqué pendant des siècles de la possibilité de se transformer en une réalité cartographique.

2. Les «idées reçues»

L'analyse des premières étapes de la connaissance cartographique de l'*Asie centrale* et de l'élaboration de sa toponymie a permis de constater le caractère erroné dû à quelques idées reçues sur le sujet.

La première concerne la théorie selon laquelle le savoir cartographique européen n'a été complété ni par des apports topographiques réels, ni par une nomenclature d'origine orientale avant l'apparition en Europe au XVII^{e} siècle des traductions latines des sources arabo-persanes qui avaient préservé et enrichi les connaissances des Anciens avant leur retour auprès des Européens. Des documents contredisent en effet cette idée reçue portant sur un hypothétique trou noir entre l'Antiquité et le XVII^{e} siècle, comme les écrits des voyageurs européens qui ont ramené des nomenclatures orientales et les traductions pointues de données ressorties de l'Orient.

Consécutivement à cette première idée reçue, une seconde théorie du même type tend à mettre l'accent sur le parallélisme de plusieurs événements historiques de la fin du XV^{e} au milieu du XVI^{e} siècle comme, d'une part, la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb et celle des nouveaux itinéraires maritimes vers l'Inde et la Chine par les Portugais, et, d'autre part, l'avènement des Séfévides en Iran et la prise, au nord, d'Astrakhan par les Russes qui provoque une réorientation des routes caravanières et diminue l'attrait des Européens pour la «route de la soie»[1101]. Certes, ces événements ont eu un impact négatif sur les connaissances géographiques et historiques relatives à l'*Asie centrale* et ont pu jouer un rôle néfaste sur la situation économique, politique et culturelle de la région, désormais fermée aux curieux. On ne peut cependant pas affirmer que la région finit par n'être plus qu'une tache blanche sur les cartes. Il serait plus juste de dire que l'image de l'*Asie centrale*, qui dès l'Antiquité avait été dotée d'un certain profil graphique et d'une toponymie aléatoirement puisée tantôt chez les Anciens, tantôt chez les voyageurs des XIII^{e}-XVII^{e} siècles, a été paralysée par le poids des traditions et la fidélité aux Anciens et que de ce fait mythe et réalité n'ont pu se différencier aisément, comme l'indiquent les cartouches des cartes dérivées de celles de Jenkinson (*supra*).

Enfin, une dernière idée reçue tend à nier la circulation des informations rapportées par les premiers voyageurs des XIII^{e}-XIV^{e} siècles. La transmission des données dans

---

l'influence des Russes et des jésuites y est visible. Les autres exemples cartographiques issus de peuples de l'*Asie centrale* sont réduits à deux cartes kalmoukes de la Dzoungarie apportées en Europe par l'officier suédois J.G. Renat, qui avait été emprisonné en Petite Boukharie de 1715 à 1733: Bagrow, 1964, p. 203. Pour les plus anciens témoignages relatifs au Cathay situé entre le Syr-daria et l'Altaï ou identifié comme partie septentrionale de la Chine et de la Mongolie, voir Richard, 1986, pp. 694-695 (à propos de la lettre du connétable d'Arménie Smbat, 1248); voir également les références de Pelliot, 1959-1973, vol. I, 1959, s.v. «Catai», pp. 216-229. Voir également Schwartzberg, 1994.

[1101] Voir l'article de Scotte Levi (1999) qui remet en question l'idée de décline de l'*Asie centrale* au XVII^{e}-XVIII^{e} siècles.

certains milieux a pourtant été une réalité, comme l'attestent l'apparition du nom de Samarkand dans la documentation relative au Prêtre Jean[1102] et dans les cartes rondes du début du XIII^{e} siècle, ou les liens entre la carte de Fra Mauro et le récit de Clavijo, même si l'on ignore toujours par quels biais les uns sont venus en contact avec les autres. En effet, à partir de l'époque de Fra Mauro on peut donc dire que les entreprises cartographiques revêtent un caractère véritablement international, une qualité qui se renforcera de plus en plus au fil du temps.

[1102] Tardieu, 2003-2004, p. 641.

Partie IV

L'orientalisme en œuvre: le façonnage de l'*Asie centrale* selon les principes «scientifiques» dans l'espace «internationalisé» (XVII^{e}-XVIII^{e} siècles)

Chapitre 8

Le lancement des études «orientalistes» en Europe

1. La seconde vague de l'humanisme en Europe

Le savoir européen sur l'Asie commence à se compléter de manière décisive dès le début du XVII^{e} siècle, surtout vers les années 1630-1640 avec la naissance de l'orientalisme scientifique (à comprendre pour la matière seulement, car la dénomination n'apparaît que vers la fin du XVIII^{e} siècle[1103]) et lorsque dans la conscience commune commencent à se dessiner les traits d'une civilisation européenne[1104].

On distingue alors que deux courants d'érudition complémentaires – l'un représenté par les «érudits de cabinet», l'autre par les missionnaires jésuites en Chine – contribuent à rédiger les premières synthèses sur un Orient qu'ils redécouvrent et étudient dans le même état d'esprit que celui de l'Antiquité gréco-romaine pendant la Renaissance[1105]. Les érudits de cette seconde vague humaniste, selon l'expression de Claude Lévi-Strauss[1106], sont alors confrontés à une distance dans l'espace et non dans le temps[1107], qui ne change cependant rien dans leur approche. De la même manière que les humanistes de la Renaissance ont traduit les Anciens, ces érudits traduisent à tour de bras les auteurs orientaux, entre autres Ulug-Beg en 1652, al-Fargani en 1669, Abulfeda en 1712[1108], ainsi que les Chinois, en y prenant leur vision et leur vocabulaire sans analyse critique, sauf pour les textes contemporains et dans le domaine des préoccupations politiques, respectant toutefois l'«Orient classique» transmis par la Bible et par les souvenirs de l'«Antiquité»[1109].

[1103] Laurens, 1987, pp. 5, 13.

[1104] Crouzet, 1982, p. 119.

[1105] Laurens, 1987, p. 32.

[1106] C'est en 1956 que Lévi-Strauss propose la thèse selon laquelle au XVIII^{e} siècle ce second humanisme ou humanisme non classique marqué par la redécouverte de l'Orient et de l'Extrême-Orient est une répétition de la redécouverte de l'Antiquité gréco-romaine (thèse reprise dans l'*Anthropologie structurale*): cit. d'après Laurens, 1987, p. 91.

[1107] Laurens, 1987, p. 92.

[1108] Krachkovskij, 2004 [1957], p. 26; Karamustafa, 1992, p. 8.

[1109] Laurens, 1987, p. 27.

Une fois que la perception de l'Orient à travers l'Antiquité est formée, l'Orient lui-même commence à être vu comme une nouvelle Antiquité, digne d'être étudiée comme telle[1110]. Les orientalistes créent un Orient épicé qui correspond de manière frappante «à celui de l'«Orient classique» connu à travers les auteurs gréco-latins: c'est aussi, selon Henry Laurens, et pour les mêmes raisons, l'«Orient racinien, celui de Bajazet, Mithridate, Alexandre, Bérénice, Esther, Athalie»[1111]. À cet Orient, plutôt proche ou moyen-oriental, ou Levant, s'appose un autre Orient, celui de l'Extrême-Orient des sinologues, également plein d'exotisme, mais d'une autre nature[1112].

2. Premières controverses dans les données des Modernes étrangères au schéma de Ptolémée

Après avoir pris comme règle initiale le principe de la juxtaposition, la cohabitation du schéma de Ptolémée et des renseignements des voyageurs modernes laisse place à une nouvelle approche. Désormais, avec l'ouverture d'autres sources d'information liées aux premières missions des jésuites en Chine et aux études approfondies des sources musulmanes, les renseignements des Modernes finissent par s'imposer dans la représentation du monde.

a) Le dédoublement de la Chine

Fortement dominants dans la région et concentrés autour de Goa qu'ils ont choisie dès 1558 comme centre religieux, les Portugais ne sont initialement pas très portés à diffuser leurs renseignements sur la Chine: limitées d'abord aux informations officielles issues du gouvernement portugais de Lisbonne, les nouvelles données passent difficilement les limites de la péninsule ibérique et de l'Italie, même après les publications des histoires de Castanheda, de Barros et de Gaspar da Cruz. Dès 1600, quand le pape Clement VIII (r. 1592-1605) ouvre à tous la Chine et le Japon, les Portugais ont beaucoup de réticence à partager leur champ d'évangélisation avec les Espagnols, initialement basés aux Philippines, et avec les autres Européens[1113]. Entre la mort du Père Matteo Ricci en 1610 à Pékin et l'arrivée en 1688 à Pékin de la «grande» mission française envoyée en 1685 par Louis XIV et le Ministre des finances Jean-Baptiste Colbert, avec les «mathématiciens du Roi» Gerbillon, le Comte, Visdelou et

---

[1110] D'après H. Laurens, l'orientalisme du XVII^e^ siècle n'est que «l'application par les érudits catholiques des techniques d'érudition mises au point par les humanistes»: Laurens, 1987, pp. 2, 5.

[1111] *Ibid.*, p. 27.

[1112] La statistique des relations de missions ou de voyages publiées entre 1600 et 1660 montre que ce deux Orients ont attiré l'intérêt comparable: si au *Levant* les voyageurs ont consacré 162 relations (les États barbaresques d'Afrique – 101; les Turcs – 29; la Perse, l'*Asie cenrale*, Jérusalem et la Syrie – 32), l'Extrême-Orient a été representé par 133 (la Chine et le Japon – 72; la Cochinchine et le Tonkin – 10; les Indes Orientales – 46; Madagascar – 5) tandis que l'Amérique a attiré 77 voyages: Dainville, 1940, p. 370.

[1113] Lach, 1965b, pp. 738-742; Lach et Van Kley, 1993a, pp. 130-131, 265-269.

Bouvet[1114], plus de cent soixante missionnaires, toutes nationalités confondues, séjournent en Chine. L'ambiance des séjours, loin d'être au beau fixe, est surtout marquée par des relations farouches entre les religieux des diverses nations, mais l'information commence à atteindre plus facilement l'Europe.

Bien qu'assez maigres, les premiers renseignements des jésuites bouleversent les représentations cartographiques comme on peut le constater en comparant deux cartes représentatives comme le *Typus orbis Terrarum* publié vers 1570 par Abraham Ortelius (**Fig. 7.23-7.24**) et la *Tartaria* éditée en 1606 par Jodocus Hondius[1115] (**Fig. 7.16-7.17a et 7.17b**). Alors que dans la carte d'Ortelius la chaîne de l'Himalaya est dédoublée conformément au schéma de Ptolémée avec un Imaüs vertical et un Emodus horizontal, Jodocus Hondius transforme la branche orientale de l'Emodus en Grande Muraille chinoise. À l'arrière de celle-ci commencent à apparaître une série de toponymes issus de l'expérience des jésuites sur le terrain, tandis que la Chine ptoléméenne (Scythie au-delà de l'Imaüs et pays des Sères) reste au nord de la Muraille. Ainsi, Cathay [*Cataio*], le terme général qui désignait la Chine auparavant, et *Cambaluc*, la capitale, sont relégués près de Gog et Magog à l'angle nord-est de la Tartarie. Ce glissement entraîne une distorsion de l'espace cartographique général et une duplication de la Chine. Cette représentation d'Hondius est également dans le schéma de l'Asie de Johannes [Joan] Blaeu et de son père Willem Janszoon Blaeu dans les années 1630[1116].

Comme toutes les erreurs cartographiques, ce dédoublement de la Chine a une longue préhistoire.

Le pays des Sères ou Sérique et la Scythie au-delà de l'Imaüs viennent de l'héritage antique: le premier terme, mentionné pour la première fois par Strabon, puis par Horace, Pline et Solin qui l'appelle Sericum[1117], est étymologiquement issu du mot chinois *si*, le pays des gens de soie (le même nom est utilisé pour la ville, le peuple et l'étoffe en soie[1118]), tandis que le second est lié à la structure orographique de l'espace de Ptolémée.

Leur position n'est pas tout à fait identique. Dans la géographie gréco-romaine antérieure à Ptolémée, comme dans le poème de Dionysius Périégète (vers 124 apr. J.-C.) inspiré par Ératosthène et Strabon, les Sères sont décrits comme les habitants de l'extrémité orientale du monde connu, à proximité du Gange[1119]. Chez Ptolémée la bordure orientale de la carte est subdivisée entre les Sères et les Sines / Cines, tous gens de la soie que l'imaginaire ptoléméen sépare l'un de l'autre par l'Emodus alors qu'il s'agit du même pays: les premiers, dans le pays Sérique, peuvent être atteints par la

---

[1114] La proposition d'envoyer les jésuites mathématiciens en Orient pour lever les points astronomiques est venue du premier directeur de l'Observatoire de Paris, Jean Dominique Cassini, mais ses démarches n'ont abouti à des résultats qu'en 1685: Witek, 1988; Lach et Van Kley, 1993a, p. 264; Landry-Deron, 2002, pp. 62-63, 72, 75.

[1115] Publiée à Amsterdam: Nebenzahl, 2004, pl. 5.3 (voir également *supra*).

[1116] Goss, 1992, p. 10; Goss, 1994, p. 109; Black, 2003, pp. 66-67.

[1117] Westrem, 2001, p. 46, n° 92.

[1118] Semans, 1987, p. 6; Etiemble, 1988, p. 49.

[1119] Aujac, 1987c, p. 172.

voie terrestre, alors que les autres, les Sines, sont accessibles par la voie maritime comme la ville que le périple de la mer Érythrée connaît sous le nom de Thinae.

Cette nuance n'a pas été saisie par les Européens lors du transfert de l'héritage de Ptolémée. D'après les notions sur l'*Asie centrale* et occidentale connues au Moyen Âge, notamment à partir des documents relatifs au Prêtre Jean et des notes des voyageurs du XIII^e^ siècle[1120], ils inventent en revanche une autre opposition entre la Chine, terme rapporté par les jésuites (qui vient des *Qin*, premier «empire»), et la Chine septentrionale désignée, selon Pelliot, sous le nom de Catayo (Cathay vient de Khitai qui en mongol signifie Chine [< Khitai], car les Khitan étaient le peuple le plus proche de la Chine connu des Mongols). Par l'ajout de leurs précisions, ces derniers ne font qu'augmenter les confusions. Rubrouck pour la première fois en Europe, indique que les Sères et le Cathay ne font qu'un, mais distingue le *Cara-Cathay* (qui vient des *Kara-Khitan* qui sont les *Khitan* installés au Turkestan), dirigé par le Grand Chan des Tartares-nomades «allant en été du côté des pays froids et en hier du côté des pays chauds, ayant jadis appartenu au Prêtre Jean», et l'autre, le grand *Cythay* qui est vers l'Orient et le Midi[1121]. Mais c'est du récit de Marco Polo qui a consacré ses meilleures pages au Cathay qu'arrive plus tard l'idée selon laquelle cette région se trouve quelque part au nord, mais comme le voyageur n'a pas utilisé le nom de Chine, on ne saura pas jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle quel est le rapport du riche Cathay avec ce pays qui ne deviendra connu que dans les générations suivantes[1122].

Les cartographes reprennent tout à leur compte: après la carte de Paulin où pour la première fois le *Catay* prend place à proximité de l'Hyrcanie et de la Caspienne (**Fig. 6.11-6.13**), l'*Atlas catalan* de 1375 signale les toponymes *Catayo*, *Kitai* et *Kythai*[1123] (**Fig. 6.14**), la carte d'Andrea Bianco retient *Inperion Catai* et *Chataio*[1124] (**Fig. 6.17**), la carte de Gênes de 1457 (**Fig. 6.28-6.29**) dédouble en Extrême-Orient le terme de *Catayum* avec celui de *Sine* fraîchement sorti de Ptolémée.

La double dénomination fait travailler l'imaginaire des Européens pendant des siècles. Bien que vers la fin du XVI^e^ siècle Martin de Rada suggère que le Cathay de Polo est la Chine, la controverse persiste et se développe entre les missionnaires en Chine, sûrs du fait que Polo a été en Chine-Cathay, et les missionnaires à la cour de l'empereur Moghol Akbar persuadés que le Cathay est une région distincte de la Chine.

[1120] Pelliot, 1959-1973, t. I, 1959, s.v. «Catai», pp. 216-229. Également Tardieu, 2003-2004.

[1121] Bergeron, [1735], [7] "Quelques observations qu'un anglois… «, col. 17; *Ibid.*, [5] «Voyage […] de Rubruquis…», col. 36; Boorstin, 1986, p. 131.

[1122] La première traduction de Clavijo faite par Markham en 1859 a laissé croire que c'est à cet ambassadeur que l'on doit la plus ancienne mention, à deux reprises, du toponyme «Chine»: Hallberg, 1907, s.v. «China», pp. 139-140. Une vérification sur le texte original a montré qu'il s'agit d'une erreur de traduction et que Clavijo n'utilise que la forme Cathay.

[1123] Cresques, 1975, pl. (hoja) V, p. 129; Pelliot, 1959-1973, t. I, 1959, s.v. «Catai», pp. 216-229; Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 135.

[1124] Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 135.

b) Les preuves venues de Chine et la résistance de l'ancienne «réalité» sur le dédoublement de la Chine

Pour résoudre la question, les jésuites envoient en 1602 en mission un des leurs, Bénédict Goès (1562-1607). Partant d'Agra déguisé en arménien, son but est de rejoindre Matteo Ricci, à l'époque stationné à Pékin, afin d'aller à Cambaluc où avait été Marco Polo et où selon ce dernier vivaient de nombreux chrétiens. Arrivé en 1605 à Su-chou (Socieù) où il meurt d'épuisement en 1607[1125], Goès parvient à échanger des lettres avec Ricci où il confirme que la Cambaluc des Mongols est Pékin[1126] et que le Cathay n'est qu'un nom de la Chine utilisé par les Sarrasins[1127]. En même temps, Goès permet aussi d'écarter l'idée des jésuites de la cour moghole que le Cathay signifie Tibet[1128].

Matteo Ricci partage les mêmes conclusions, car à Pékin il a de son côté des conversations avec des marchands arabes qui ont amené un tigre (ou un lion) en cadeau à l'empereur du Grand Cathay à Cambalu et affirment que lors de leur voyage ils n'ont pas entendu parler de l'autre Cathay. La même chose est répétée par des Persans. Le point final de leur déplacement est donc Pékin et la cour de l'empereur chinois comme finit par le traduire Ricci dans une nouvelle terminologie[1129]. Pour être plus convainquant, Ricci dresse une liste des correspondances de ces toponymes et essaie d'expliquer l'étymologie des mots:

> «les Chinois, toutes les fois qu'ils nomment les Tartares dans leurs livres, disaient *Lù* et le climat septentrional *Pà* et non *Pé* seulement. Et ce que les Tartares disent *Cam* est pour nous interprété grand, ce que même les Chinois n'ignorent pas. Et, pour ce qu'au temps que les Tartares avaient envahi le royaume de la Chine, le roi tartare avait établi sa demeure à Péquin, il l'appela Campalu. Et, pour ce plusieurs changent la lettre P en B, elle commença d'être appelée *Cambalu*. […]. D'où on voit évidement que Marc Paul vénitien est entré en ce royaume»[1130].

[1125] Ricci et Trigault, 1978, pp. 592-615 (sur le voyage de Goès). Une des reconstitutions graphiques tardives du voyage de Goès a été faite par Pierre van der Aa: voir la *Carte du voyage par terre de Benoît Goès fait de Lahor dans la Chine, en passant par la Tartarie, avec les chemins marquez, tiré de ses mémoires, et rendu plus parfait par d'autres plus récents*, Leyde: Pierre van der Aa, [1707?]; la carte est déposée à la BNF, CPL, Sc 9, Ge DD 2987 (7367).

[1126] Le nom de Cambalu, Cambaluc, Khan-baliq, Khanbalik, d'origine turke, a été donné à Pékin, décrite sous ce titre par Marco Polo, autour de 1215, bien qu'il ait déjà, selon Paul Pelliot, été en usage un siècle auparavant; en même temps, dans la traduction ouïghoure de Xuanzang sous forme d'une épithète il désignait également une autre ville, la capitale Chang'an (Xi'anfu). En 1260 Qubilaï Khan y déménage la capitale mongole qui était auparavant à Karakorum, Caracorum, ville plus modeste qui a été visitée par la première vague des voyageurs du XIII^{e} siècle. Khanbalik a été également connue sous le nom de Dodu sous les Yuan, Pékin (Beijing) sous les Ming et les Qing. Pelliot, 1959-1973, t. I, 1959, s.v. «Cambaluc», pp. 140-143; s.v. «Caracorom», pp. 165-169; Guéret-Laferté, 1994, pp. 3-4.

[1127] Comme l'écrit ironiquement Baddeley, Jenkinson a raté sa chance d'anticiper Goès pour prouver que la Chine est égale au Cathay: Baddeley, 1919, vol. I, p. LXVIII.

[1128] Lach et Van Kley, 1993a, p. 147; 1993d, pp. 1575-1578.

[1129] Bergeron, [1735], [4] «Traité des Tartares…», col. 73; Ricci et Trigault, 1978, pp. 392-393, 468.

[1130] Bergeron explique cette même idée: «le nom de Cambalu est composé du mot tartar Cam, car les Tartares y dominent, et de Palu» car les Chinois appellent les Tartares Pa, et Lu le Nord»: *Ibid.*, [4] «Traité des Tartares…», col. 73.

C'est grâce aux récits des premiers voyageurs, continue Ricci, que les Européens ont connu la Chine sous le nom du Cathay et la ville royale sous celui de Cambalu;

> «les provinces voisines de la Tartarie ont été jusqu'au Septentrion appelées du même nom, mais maintenant au-delà de la muraille il n'y a aucune contrée qui s'appelle Cathay».

De l'autre côté, les Portugais ont apporté en Europe le nom de la Chine et de Pékin.

> «C'est pourquoi, conclut-il, il ne faut pas s'étonner si nos cosmographes à cause de la diversité des noms, y ont mis deux royaumes séparés et si proches qu'il semblait que l'un ne pouvait nullement être connu sans l'autre»[1131].

Le rapport sur ces découvertes a été publié en 1607-1608 par Guerreiro, puis en 1615 par Trigault dans le *De cristiana expeditione*[1132], mais les doutes flottent encore.

Les jésuites de l'Inde continuent à croire que le Tibet est le Cathay. Pour le confirmer le père portugais Antonio de Andrade (1580-1634), supérieur de la mission jésuite à Agra, effectue un autre voyage au Tibet en 1624: bien que ses résultats soient très maigres pour la géographie et que soit maintenue l'identification erronée du Cathay avec le Tibet, son rapport publié en 1626 par Matteo Pinheiro sous le titre d'éditeur *Novo descobrimento de Gram Cathayo ou reinos de Tibet* a connu une large diffusion par de rapides traductions en catalan, italien, français, allemand et polonais en 1626-1628[1133].

Sur le front opposé, Martino Martini (1614-1661)[1134] propose un *Novus atlas sinensis* (1655) qu'il dresse d'après les sources chinoises et une carte mongole (?)[1135], et où il reprend l'idée de Goès-Ricci en identifiant Pékin à Cambaluc. Il précise qu'immédiatement au-delà de la Grande muraille il n'y a pas de grandes villes, mais uniquement des déserts, puis positionne la Tartarie, marquée comme *Samahan Tartariae pars* ou *Samahan Tartariae sive Samarcandie Confinia* aussitôt au-delà du désert Hami (**Fig. 8.6**); le Cathay, toponyme mongol pour six provinces du Nord, est comparable à ce titre à celui de «*Mangi*» de Marco Polo qui designe sous ce terme les provinces du Sud de la Chine, où les Sung régnaient avant leur conquête par Qubilaï[1136]. En revanche, Blaeu qui a inclus l'*Atlas* de Martini dans son *Atlas Major* (1656) décrit au contraire le royaume de Cathay comme un royaume séparé, avec des références à

[1131] Ricci et Trigault, 1978, pp. 71-73, 393-394.

[1132] Lach et Van Kley, 1993a, p. 1756.

[1133] *Idem*, p. 338.

[1134] Sur la vie de Martini qui a résidé en Chine en 1643-1650, 1658-1661: Landry-Deron, 2002, pp. 59-60. Pour la carte de la Chine de M. Martini voir Nebenzahl, 2004, pl. 4.9 (publiée en 1655 à Amsterdam).

[1135] Baddeley mentionne l'existence d'une carte des contrées occidentales qui a été annoncée dans l'*Asiatic Journal* de 1832 dans un article anonyme, peut-être écrit par Klaproth; commandée par Qubilaï, cette carte a été dressée sous les Sung (928-1027) et imprimée deux fois en 1561 et 1595; apportée de Chine par Carletti en 1599, elle a été publiée en Europe en 1615; Martini a tenu compte de cette carte lors de son travail: Baddeley, 1919, vol. I, p. CLXXXVI; Hostetler, 2001, pp. 60-61.

[1136] Polo, 2004 (introduction de R. Kappler), p. 10.

Marco Polo, Odoric de Pordenone et Pedro Teixeira, tout en conservant la *Samaranda pars Tartaria*[1137].

Une nouvelle preuve survient de manière inattendue vers 1654 lors d'une conversation entre l'orientaliste de Leyde Jacob Golius (1596-1667) et Martini. De passage en Europe, ce dernier intervient lors d'une présentation par Golius des études des tableaux astronomiques du philosophe persan Nasir al-Din al-Tusi (Nasirodin, 1201-1274) comportant une description de la chronologie et des habitudes chronologiques des habitants du Cathay avec une division de l'année et de la journée nommée de manière personnalisée. Après que Golius eut prononcé les noms des trois premières heures, Martini complète la liste, ainsi que les noms des autres mois de l'année à partir de ses connaissances des sources chinoises. Golius ignorant le chinois et Martini le persan, il a été évident que pour pouvoir compléter de cette manière leurs informations, les deux érudits ont parlé d'un peuple unique de la Chine-Cathay à l'époque des Mongols[1138]. Leur découverte, bientôt exposée à Anvers, n'arrive cependant pas à écarter les opinions précédentes.

En reprenant les hésitations de Purchas qui en 1625 fournit des documents démontrant toutes les théories[1139], Athanasius Kircher soulève à nouveau la question en 1670 dans son ouvrage encyclopédique *China illustrata*, soutenant qu'il est prouvé que le Cathay fait partie de la Chine dans ses limites actuelles, mais supposant en même temps qu'autrefois il y a eu un autre Cathay au-delà de la muraille «si vaste et étendu qu'il faut deux mois de marche pour pouvoir traverser ses campagnes fertiles et désertes», que «Polo a appelé l'Empire du Grand Cham» et la «Sainte Ecriture la terre Gog et Magog», et qui se trouve au Tibet d'aujourd'hui[1140].

La même idée est reprise par Pierre Bergeron, selon lequel, malgré le fait que la plupart des Modernes veulent que Cambalu soit Pékin, «il semble plus vraisemblable que Cambalu soit plus haut dans la grande Tartarie et au-delà de la grande muraille, puisqu'on la fait encore le siège principal du Grand Cham [du Cathay]»[1141]. Pour le prouver, il mêle des références de Rubrouck et Odoric de Pordenone à d'autres témoignages comme celui du roi de Perse (?) qui aurait dit en 1471 «qu'à Samarcand ou Zagathai se fait un grand trafic … qui vient de Cim, Macim et Cathai; que de Cim et Macim, qui doit être la Chine, viennent les vases de porcelaine, et s'y fait grand trafic de pierreries, soies, et autres riches marchandises: que de là on allait au Cathai, qu'il fait ainsi différent de la Chine»[1142]. Pour être précis, Bergeron se réfère également à un voyageur russe, Ivan Petlin, qui, selon lui, a décrit en 1619-1620 un Cathay qui ressemble assez à la Chine:

> «il prend le Cathai pour la Chine […]; il sait Cathai être le nom de la ville capitale et de tout le pays, ce qui s'accorde assez avec la dernière relation des pays de Tibet du Père

---

[1137] Lach et Van Kley, 1993a, p. 481; *idem*, 1993d, pp. 1575-1577.

[1138] *Idem*, 1993a, pp. 481-482; *idem*, 1993d, pp. 1575-1577.

[1139] Van Kley et Foss, 1977, p. 274.

[1140] Kircher, 1670, pp. 64-67.

[1141] Bergeron, [1735], [4] «Traité des Tartares…», col. 71.

[1142] *Ibid.*, col. 74.

> Andrado en l'an 1626. Car là il dit que le Cathai est la ville Métropolitaine d'un pays voisin de la Chine […] et par conséquent ce Cathai n'est point la Chine, comme quelques autres pensent, mais la Chine en a seulement fait partie autrefois, le Cathai étant plus Septentrional, et la Chine que Marc Pole appelle Mangi et Oderic Manci plus au Midi. Cette ville du Cathai doit être le Cambalu de Marc Pole»[1143].
>
> «Mais je demanderais volontiers à ceux qui veulent que le Chinois soit le Grand Cham de Tartarie: puisque le pays de Chine ne s'étend au plus que jusqu'au 42e degré, que deviendrait ce grand espace jusqu'au 70e et plus, qui comprend presque autant que toute l'Europe, et où doit être situé l'empire de ce Grand Cham?»[1144]

Bergeron ne remet donc pas les divers événements historiques dans le contexte des confins changeants.

3. La *Bibliothèque orientale* d'Herbelot (1697): l'Orient classique reconstruit d'après les auteurs arabo-persans

a) Sources et résultats des reconstitutions érudites d'Herbelot

Barthélemi d'Herbelot de Molinville (1625-1695), un des fondateurs de l'orientalisme, procède sur un registre complètement différent par rapport à la querelle sur la Chine et le Cathay, comme s'il s'agissait d'un autre monde. En rédigeant sa *Bibliothèque orientale* (1697; **fig. 8.1a**), il refuse fondamentalement les compilations européennes modernes sur l'Orient, les notes et observations de ses contemporains voyageurs, jésuites compris[1145]. Son Orient est intégralement reconstruit d'après les textes des érudits et voyageurs musulmans (il en évoque plus de cent quatre-vingts, dont la majorité est postérieure au XIIIe siècle) et ne couvre que l'espace représenté par trois langues – le persan, le turc et l'arabe[1146]. Il s'est donc formé une vision typique de l'Orient entre l'époque médiévale et les Lumières. Sans négliger l'influence très forte de Hadji Halifa (Kātib Çelebi, 1609-1657), fonctionnaire de la bureaucratie militaire ottomane et bon connaisseur des géographes européens comme Mercator, Hondius et Ortelius[1147], Herbelot tire les sources principales de ses notes géographiques, généralement de courtes nomenclatures, des *Tables Arabiques* de Nasir al-Din al-Tusi (1201-1274) et d'Ulug-Beg (1393-1449), éditées à Londres par Gravius au milieu du XVIIe siècle[1148], et, dans une moindre mesure, d'al-Idrisī (vers 1100-1165) et al-Tabari (839-923)[1149].

[1143] *Ibid.*, [8] «Traité de la navigation…», col. 46-48.

[1144] *Ibid.*[4] «Traité des Tartares…», col. 78.

[1145] La liste des voyageurs a été ajoutée après, en 1781-1783: Laurens, 1987, pp. 20, 22-23, 26.

[1146] Son projet initial comportait trois pans: la *Bibliothèque*, qui est la seule partie connue des orientalistes, une anthologie des textes orientaux et un dictionnaire turc, persan, arabe et latin: Laurens, 1987, pp. 16, 26-27, 49, 59.

[1147] Allen, 1956, p. 140; Bacqué-Grammont, 1996, pp. 311-312.

[1148] Karamustafa, 1992, p. 8.

[1149] Laurens, 1987, p. 56.

Toutefois, en refusant les sources européennes, Herbelot finit paradoxalement par reprendre entièrement la vision ptoléméenne de cette partie du monde qu'il n'a jamais visitée[1150]. Dans la *Bibliothèque orientale*, on reconnaît la *Géographie* de Ptolémée telle qu'elle a été transmise par les auteurs musulmans et enrichie, d'une part, par la topographie réelle venue de la tradition géographique arabo-persane et, d'autre part, par les translittérations orientales[1151] qui ajoutent une touche orientalisante et exotique: la Scythie et les Scythes des Anciens se perçoivent à travers des toponymes nouveaux et dans les précisions sur les Tartares, les Mongols et les Turks occidentaux et orientaux[1152]. En revanche, au niveau de la structure générale, Herbelot rejette la partition du monde des géographes musulmans en *Dār al-Islām* (le monde de l'islam) et *Dār al-hard* (le monde de la guerre), en restant dans un schéma représentatif eurocentriste.

La fusion des informations réelles venues du monde musulman avec la topographie mythique des Anciens est visible dans la description du désert *Caracum* («Sables Noirs» en turc [Karakoum]) – un exemple parmi bien d'autres – qu'Herbelot limite au nord et au sud par des monts nommés Artak et Ghertak, branches de l'Imaüs[1153]. En outre, l'Amou-daria, auquel il attribue les noms d'*Oxus*, de *Bactrus*, d'*Abiamou*, de *Gihon*, *Giihpon* et de *Neher Balkh* (rivière de Balkh), prend selon lui sa source dans la province du *Tokharistan* au pied du mont Imaüs, d'où il traverse le *Badakhschian*, avant de passer par la ville de Balkh, puis par le Pays du *Khovarezm*, dont la capitale est *Corcange* (toponyme résultant de la fusion de Gurgan en Hyrcanie et d'Urgench?)[1154], où elle décharge une partie de ses eaux dans le lac de *Khovarezm* avant de se jeter dans la Caspienne (comme reflet de l'idée de Çelebi, même si le toponyme *Kitay lacus* n'y fait pas apparition). Comme dans beaucoup de cartes de l'époque, l'Oxus est présenté également comme la frontière naturelle entre l'Iran (*Royaume de Perse* ou *Pays des Persans*) et le *Touran* ou *Turkestan* (*Pays des Turcs*)[1155]. Sa description combine donc, sans trancher pour l'une ou l'autre, la géographie orientale comme celle d'al-Khwarizmi qui a inséré l'Aral dans le schéma ptoléméen, et la géographie des cartes parisiennes de son époque comme celles de Guillaume Delisle (1700)[1156] qui ignorent encore le «lac de *Khovarezm*»-l'Aral.

Sans chercher spécialement un nom générique pour décrire tout l'espace en question, mais en écartant la Tartarie des voyageurs occidentaux, Herbelot indique que les auteurs orientaux utilisent les termes *Iran* et *Touran* «quand ils veulent signaler tout ce

---

[1150] Herbelot n'a fait qu'un séjour en Italie en 1655: Laurens, 1987, p. 10.

[1151] L'abondante présence de translittérations orientales s'explique par le fait que, selon la première idée de Colbert, la *Bibliothèque orientale* aurait initialement dû être rédigée en arabe uniquement, sur l'exemple du dictionnaire bibliographique de Çelebi (1608-1657): Laurens, 1987, pp. 13, 17, 65.

[1152] Galland, «Discours pour servir de préface à la Bibliothèque orientale», *in* Herbelot, 1776, p. IX; Herbelot, 1776, s.v. «Caracoram»; s.v. «Caracum», p. 232; s.v. «Tatar, Tatarkhan», p. 850; s.v. «Turk», pp. 889-892.

[1153] Herbelot, 1776, s.v. «Caracum», p. 232.

[1154] Aussi nommé *Giogianie, Giorgian, Giorgianian, Corcange*: Herbelot, 1776, s.v. «Giorgian, Giorgianian», p. 373.

[1155] Herbelot, 1776, s.v. «Afrasiab», pp. 60-61; s.v. «Amou», p. 103; s.v. «Gihon», p. 372.

[1156] Paris: Shirley, 1987, carte n° 604, p. 596, pl. 415; carte n° 603, p. 598, pl. 416.

qui est compris dans la *Haute Asie*, à la réserve des Indes et de la Chine»[1157] (mais en faisant allusion à Ferdousi il ne fait pas remonter cette étymologie jusqu'à l'*Avesta*, dont la traduction vient de paraître en 1771 grâce à son découvreur Hyacinthe Anquetil-Duperron). Herbelot ajoute également que les *Rus, Russiens* ou *Moscovites* appellent cet espace entre l'État du tsar et la Grande Muraille de la Chine le *Bokharah* ou *Boukharatshchi*[1158]. Hormis les voyageurs russes et étrangers au service du tsar[1159], le terme de *Bokharah*, *Boukharie* ou *Boucharia*, parvenu dans l'érudition européenne par les récits des voyageurs et par les traductions d'al-Idrisī et des *Tables arabiques*, a été utilisé dès le XIV^e^ siècle et surtout largement aux XVII^e^-XVIII^e^ siècles par les cartographes français et britanniques des Indes (notamment Rennell)[1160].

En même temps Herbelot tente de préciser des limites de cet espace figé sur l'axe ouest-est (l'Iran et la Chine) en désignant les provinces limitrophes. Dans la partie occidentale les provinces limitrophes de l'*Iran* par rapport au pays de *Giorgian*, de *l'Iraque Persique*, au pays de *Comas*, au *Sagastan* et aux *Indes* sont celles du *Khorassan*[1161], du *Zablestan*[1162] gouverné par Gazna[1163] et de *Candahar*[1164]. Puis vient le pays du *Tebet* (*Tobat*, *Tobut*, *Tonbut*) qui «a la Chine à son Orient, les Indes à son Midi et du côté de l'Occident et du Septentrion, les pays Turcs appelés *Kezelgah* et *Tagazgaz* ou *Tamgaz*»[1165]. Du côté oriental il y a la province *Khathai* ou *Khatha* gouvernée par la ville de *Khanbalig* (*Khanbalek*, *Cambalu*). À leur égard il n'y a pour Herbelot plus de problèmes: «Le Khathai est la Chine, était dans la Chine et non pas dans la Grande Tartarie, comme la plupart de nos Géographes l'ont cru». Pourtant tout n'est pas totalement clair pour Herbelot qui en même temps rapproche le *Cambalu* de Marco Polo (Pékin) de Karakoroum (*Caracoram*, *Caracorom*), la capitale des Grands Mongols actuellement en Mongolie (voir la n. 1126): *Caracoram*, ville dans le *Cathai* qui est aussi «nommée *Ordu Balik* […] et c'est peut-être la même que Marc-Paul appelle Cambalu»[1166]. Herbelot alors ignore que les noms de Khanbalyk (*Cambaluc*) et Pékin désignent la même ville; ou bien a-t-il fait une faute d'inattention due au caractère compilatif de son ouvrage?

L'articulation de l'axe nord-sud (la Russie et les Indes) n'a pas trop préoccupé l'auteur de la *Bibliothèque orientale*, tandis que le cœur de cet espace est développé en détail à plusieurs reprises mais de manière aléatoire sous les noms de *Touran*, de *Turkestan* et de *Maouaralnnahar*, *Mauarannahar* ou de *Mavar al-nahar* [Mā warā' al-Nahr].

[1157] Herbelot, 1776, s.v. «Iran», «Iran u Touran», p. 461.

[1158] *Ibid.*, s.v. «Bagnakian», p. 156; s.v. «Bokhari», p. 191.

[1159] Beneveni, «Rapport …», *in* Khalfin, 1986, p. 75.

[1160] Wood, 1872, p. XLIV.

[1161] Herbelot, 1776, s.v. «Khorassan», p. 507.

[1162] *Ibid.*, s.v. «Zablestan», p. 908.

[1163] *Ibid.*, s.v. « Cabul», p. 205.

[1164] *Ibid.*, s.v. «Candahar», p. 228.

[1165] *Ibid.*, s.v. «Tebet, Tobat, Tobut et Tonbut», p. 850.

[1166] *Ibid.*, s.v. «Caracoram», p. 232; s.v. «Khanbalig, Khanbalek», p. 502; «Khathai, Khatha», 503; s.v. «Khotan», p. 511.

b) L'invention de la Transoxiane

Ce dernier terme, le Mā warā' al-Nahr des Arabes, traduction littérale de «au-delà du fleuve» (*infra*)[1167], est régulièrement cité par Herbelot avec – ou à la place – un autre terme, de caractère hellénisant: la *Transoxane* [Transoxiane] (avec parfois aussi la traduction latine *transfluvialis*[1168]), comme partout ailleurs dans sa *Bibliothèque* où les termes grecs ou romains sont souvent utilisés pour traduire des termes arabes[1169].

C'est à Herbelot que revient finalement l'invention du terme de *Transoxiane* dans le langage scientifique européen: la naissance de ce toponyme relève donc des circonstances heureuses où un humaniste de la seconde vague, classiciste de formation, a été chargé de présenter les sources arabo-turco-persanes au public éclairé de l'Europe post-Renaissance, émerveillé par la littérature antique[1170].

Le mot devient vite à la mode: vers les années 1730 Du Halde note que, selon d'Anville, le «*Mawer annahr* ce qui revient au nom de *Trans-Oxiane*» est utilisé communément[1171]. L'idée est reprise par d'Anville lui-même qui, en 1769, écrit dans sa *Géographie ancienne abrégée* à propos de l'espace de l'ancienne Scythie au-delà de l'Oxus: «il est assez d'usage parmi nous d'appeler Trans-Oxiane»[1172].

Un siècle plus tard, Henry Yule tente d'atténuer le caractère antiquisant de ce terme en expliquant que dans la littérature musulmane l'Oxus a été nommé *Al-Nahr* d'où est apparu le *Màwaralnahr*, qui a donné à son tour *Transamnia*, transformé par la suite en *Transoxiana*[1173].

En même temps, on constate que parmi les scientifiques de la fin du XVIII^{e} siècle, le lien entre le mot arabe Mā warā' al-Nahr et sa traduction Transoxiane ne va pas toujours de soi. Par exemple, le baron Philipp Johann Tabbert von Strahlenberg (1676-1747), officier suédois et érudit qui a passé treize ans comme prisonnier en Sibérie occidentale après la défaite de Poltava lors de la guerre du Nord (*infra*)[1174], se référant à

[1167] *Ibid.*, s.v. «Amou», p. 103. Pour les occurrences du Mā warā' al-Nahr dans les cartes européennes une première fois depuis 1560 et une seconde fois depuis 1650, voir notes 992, 994 avec la liste des références de Shirley, 1987.

[1168] Herbelot, 1776, s.v. «Maouarannahar», p. 573.

[1169] Laurens, 1987, p. 43.

[1170] L'invention de ce terme a été, en 1873, à tort datée du XIX^{e} siècle par l'orientaliste Robert Roessler (1838-1875) de l'Université de Graz. Cette hypothèse a été reprise par l'encyclopédie russe [*Enciklopedicheskij* slovar'] de F.A. Broghauz et I.A. Efron (éd.) et plus tard reproduite à de nombreuses reprises, comme récemment par Kamoliddin (2002, p. 62) et Bakhodir Sidikov (2003, p. 53). Une autre erreur, également très répandue, consiste à prendre le terme de *Transoxiane* comme une appellation d'origine antique: Roy, 1997, p. 29; Djalili et Kellner, 2000, p. 123; Bregel, 2003, p. 2.

[1171] Du Halde, 1736, p. 578.

[1172] Anville, 1769a, p. 168.

[1173] Wood, 1872, p. XXIII.

[1174] La majorité des prisonniers ont été concentrés à Tobolsk et y sont restés jusqu'à la signature de traité de paix de Nystadt en 1721: Cherkaz'janova, 2001, p. 155.

des savants tatars de Tobolsk[1175] ne renvoie pas le terme de Mā warā' al-Nahr aux sources arabes. Partant du fait que le pays de Mā warā' al-Nahr s'étend le long de la Caspienne, il transcrit cette appellation comme *Maure-Nahar*[1176] afin de prouver par le biais d'une étymologie erronée que ce mot «nous est venu dans le moyen âge» d'un mot «*Mauringa*, dont celui de *Po-More* (ou Poméranie)» montre que ce toponyme doit être compris dans un sens analogue à celui du toponyme maritime «Mauremanskoi»[1177].

Bien que sa signification littérale soit la même que celle du terme Mā warā' al-Nahr, il est intéressant de noter que le terme persan *Vararud* et *Varadzhajkhun* n'a jamais été largement utilisé hors des ouvrages persans médiévaux (ibn Khurdādhbeh, ibn al-Fakikh, ibn al-Asir, Makhmud Kashgari). Ce terme a toutefois également embrassé l'espace du Khorasan, notamment sous les Tahirides au IX^{e} siècle; sous les Samanides aux IX^{e}-X^{e} siècles il a défini un département administratif distinct dans lequel était également inclus le Khorasan; sous les Karakhanides aux XI^{e}-XII^{e} siècles il a constitué une partie du Turkestan dans le khalifat arabe[1178].

c) Touran, Turkestan, Mā warā' al-Nahr: termes synonymes ou hiérarchisés?

Si l'on revient à la *Bibliothèque orientale* d'Herbelot, on voit que les rapports entre ces termes – Touran, Turkestan, Mā warā' al-Nahr – sont ambigus en raison de multiples imprécisions (sans parler des diverses manières de transcrire les noms arabes). D'une part, on peut comprendre qu'ils sont synonymes, car, comme l'écrit Herbelot, l'Oxus «sépare par son cours le pays d'Iran ou la Perse d'avec le Touran ou le Turkestan et donne à tout ce grand pays qu'il laisse au Septentrion le nom de Maouaralnnahar, c'est-à-dire le pays au-delà de la rivière ou la Province Transoxane»[1179]. Mais dans une autre notice, la Transoxiane-Mā warā' al-Nahr et le Turkestan sont présentés comme deux parties composantes du Touran[1180]. Herbelot tente d'expliquer lui-même cette contradiction par le fait que le terme de Turkestan a deux significations.

La première lecture, construite sur le principe de l'opposition Iran-Touran tirée de la tradition épique iranienne[1181], est trop ample. Elle désigne le Touran et le Turkestan

---

[1175] Strahlenberg a rapporté de la Sibérie un manuscrit d'Abulgasi, *Notes de l'Histoire Généalogique des Tatars,* publié par la suite à Amsterdam en 1726 (Strahlenberg, 1757 [1730], vol. I, p. IX); à part l'ouvrage sur la Russie, il a écrit également une *Histoire des Tartares*, publiée à Leyde en 1726 (Lenglet du Fresnoy, 1768, vol. I, p. 290).

[1176] Une autre transcription du mot Mā warā' al-Nahr susceptible de conduire à une étymologie erronée a été celle de Le Clerc *Ma-Ourenner:* Le Clerc, [1783]; tome II, p. 50.

[1177] Strahlenberg, 1757 [1730], vol. II, p. 159.

[1178] Kamoliddin, 2002, p. 62

[1179] Herbelot, 1776, s.v. «Gihon», p. 372. Ce parallélisme est confirmé dans les cartes où Mā warā' al-Nahr, Turquestan et Turchestan apparaissent vers la même époque (dans les années 1560): voir *supra* les références à Shirley, 1987, ainsi que les nn. 992 et 994.

[1180] Herbelot, 1776, s.v. «Giagathai Khan», p. 363.

[1181] Reproduite au niveau littéraire pour la première fois dans le *Livre des Rois* [*Shâh-namé*] de Ferdousi, la légende relate le partage du monde en trois parties par le roi Féreydoun [Faridun] entre ses fils: «à Salm il donna le royaume de l'ouest, les pays des Roum [Rum], à Tour celui de l'est, le Turkestan, qu'on

comme synonymes, car le Touran est «l'ancien nom du pays de Turkestan qui tire son origine de Tor, fils de Feridoun, roi de Perse», et propose de réunir sous cette dénomination «tous les pays au-delà de l'Oxus à l'égard de la Perse»[1182]. Le côté méridional du Touran-Turkestan est limité de l'ouest à l'est par l'Oxus le long duquel plusieurs pays sont alignés sur les deux rives. Le *Khouarezm*, notamment, est placé vers l'embouchure du fleuve Gihon [Amou-daria], «sur le bord de la Mer Caspienne» – «en partie en deçà du Gihon ou de l'Oxus, du côté du *Khorassan*, en partie au-delà, du côté du *Maouaralnahar»* – et borne «à l'Occident et au Septentrion le pays des Turcs ou le Turkestan, la Transoxane à l'Orient, le Khorassan au Midi»[1183]. À l'est le *Khovarezm* est borné par le *Badakschan* (*Balakhschian*), pays qui s'étend vers les sources de l'Oxus et qui fait partie de la Province de *Thokharestan* qui a pour capitale Balkh, connu pour ses *Rubis Balays,* ville de Khorasan qui a également sous son pouvoir le pays de *Khotlan*. Le *Thokharestan*, voisin du *pays de Badakhschan*, est également situé le long du rivage de l'Oxus, en remontant vers la source[1184].

Cependant, les limites du Touran-Turkestan au nord et à l'est ne sont pas connues, bien que certains auteurs orientaux comptent parmi les villes du Turkestan celles de *Caracoram*, *Almalig* et *Pischbalig* qui selon Herbelot appartiennent plutôt au pays des Mongols[1185]. Cette incertitude provient des sources orientales, comme le *Shāh-name* où par exemple les frontières sud et est du Touran ne sont pas définies, comme ne sont pas définis les rapports avec la Chine [Chin] qui tantôt fait partie du Touran, tantôt existe séparément, tantôt englobe le Touran pour prendre sa place dans la lutte avec l'Iran[1186]. En outre, Herbelot rapporte lui-même que l'extrémité orientale du Turkestan se place au pays de *Khotan* (*Khoten*) qui est «situé au-delà de *Boukharah* et en deçà ou plus bas que *Caschar* avec la capitale de même nom»[1187].

La seconde lecture n'attribue au Turkestan que le pays au-delà du Iaxarte (Syr-daria, Sihon), car tout l'espace entre l'Oxus et le Iaxarte porte déjà le nom de Mā warā' al-Nahr-Transoxiane. Elle précise également que le Touran n'est pas égale au Turkestan: le Touran «comprend tous les pays qui sont au-delà du fleuve Gihon ou Oxus, à l'égard

---

appelle depuis le Touran [Tūrān]; à Iradj, le plus jeune, il réserva l'Iran»: Ferdowsi*,* 1979, p. 34. Cité d'après Djalili et Kellner, 2000, p. 124. Voir aussi Minorsky, 1934; Davis, 2002.

[1182] Herbelot, 1776, s.v. «Touran», p. 888; s.v. «Aboud-Said mirza», p. 32; s.v. «Turk», pp. 889-891; s.v. «Turkestan», p. 891.

[1183] *Ibid.*, s.v «Badakschian, Balakhschian», pp. 152-153; s.v. «Khouarezem», p. 512.

[1184] *Ibid.*, s.v. «Badakschian», pp. 152-153; s.v. «Balkh», 167; s.v. «Thokharestan», p. 870. Henry Yule fait remonter le nom de Tokharistan au voyageur chinois Xuanzang: Wood, 1872, p. XXVII. G. Forster place le *Tokarestan* exlusivement sur la rive gauche de l'Oxus, plus bas au sud que le Badakhshan (Carte déposé à la BNF, CPL, Ge D 11975). Actuellement les historiens sont d'accord pour attribuer au nom de *Tokharestan* une entité géographique qui apparaît à l'époque kouchane et qui désigne la partie nord de cet empire qui correspond à la Bactriane afghane et à la Sogdiane méridionale (dite Bactriane du Nord dans la tradition soviétique) sur la rive droite du moyen Amou-daria.

[1185] Herbelot, 1776, s.v. «Touran», p. 888; s.v. «Turkestan», p. 892.

[1186] Davis, 2002.

[1187] Herbelot, 1776, s.v. «Khotan», p. 511. Cette donnée est contradictoire, car auparavant Herbelot désigne *Caschgar* comme une ville du Turkestan que quelques géographes mettent dans le pays du *Khatha* ou *Khotan* ou *Cathai:* Herbelot, 1776, s.v. «Caschgar», p. 239. Sur le Khotan = Cotan voir Pelliot, 1959-1973, t. I, 1959, s.v. «Cotan», pp. 408-425.

de la Perse. L'autre plus particulier, et qui comprend le pays qui est au-delà du fleuve Sihon ou Iaxartes, car tout ce qui est depuis le Gihon jusqu'au Sihon porte le nom particulier Maouaralnahar, ou de Province Transoxiane»[1188].

À son tour, selon Herbelot, le Mā warā' al-Nahr-Transoxiane «est borné au Midi et au Couchant par l'Oxus et tirant du Couchant au Septentrion par la Caspienne; ses limites du côté de l'Orient et du Septentrion sont inconnues et on sait seulement que ce qui est au-delà du Gihon [l'Amou-daria] et compris en deçà du Sihon [Syr-daria], est habité par les Turcs orientaux ou du Turkestan, par les Tartars, par les Mongols et par les Khataaîens qui sont apparemment les peuples les plus Septentrionaux de la Chine»[1189]. La dernière remarque sur les *Khataaîens* laisse supposer que les limites orientales du Mā warā' al-Nahr-Transoxiane vont jusqu'à la Grande Muraille chinoise. D'un autre côté, Herbelot affirme que la Transoxiane compte aussi la province du *Farganah*[1190] et du *Sogd*. Ce dernier, «vaste campagne», «vallée» ou «plaine» de «huit journées d'étendue», est présenté comme la partie la plus renommée dans l'histoire orientale de la Transoxiane; il compte, à part sa capitale Samarkand, les villes de «Bokhara, Ferganah, Nekhschab, Kasch, Saganiane et Tarmed»[1191].

Cette manière d'agir pour harmoniser des contradictions n'est pas inhabituelle pour Herbelot. Par rapport à la ville de Termez, nommée *Tarmad* ou *Termed* et placée alternativement soit sur la rive septentrionale, soit sur la rive méridionale du Gihon, Herbelot explique, en recourant au «bon sens», que «cette différence vient de ce que cette ville est peut-être bâtie des deux côtés de cette rivière, ou parce que l'une des deux parties qui la divisent a été ou ruinée ou bâtie en divers temps»[1192].

En outre, les peuples ne jouent apparemment aucun rôle dans la nomenclature topographique: le fait que, selon la préface de Galland à la *Bibliothèque orientale*, «les Usbeks sont maîtres du Turkestan, de la Transoxiane et du Khorassan» n'implique pas une délimitation particulière de l'espace et des dénominations de caractère ethnique[1193].

4. La Tartarie vue par les missionnaires jésuites

a) Les premières missions de jésuites au-delà de la Grande Muraille

Cette vision d'Herbelot, orientaliste «de cabinet», fondée exclusivement sur les données des auteurs musulmans fortement influencés par la tradition antique, est critiquée dans un *Supplément* à la *Bibliothèque* d'Herbelot par celui qui est pratiquement son contemporain, Claude Visdelou (1656-1737), évêque de Claudiopolis

---

[1188] Herbelot, 1776, s.v. «Balasagun», p. 166; s.v. «Turk», pp. 889-891; s.v. «Turkestan», pp. 891-892.

[1189] *Ibid.*, s.v. «Maouarannahar», p. 573.

[1190] *Ibid.*, s.v. «Farganah», p. 316.

[1191] *Ibid.*, s.v. «Bokharah», p. 190; s.v. «Maouarannahar», p. 573; s.v. «Sogd», p. 797; s.v. «Tarmad», p. 847.

[1192] *Ibid.*, s.v. «Tarmad», pp. 847-848.

[1193] Galland, «Discours pour servir de préface à la Bibliothèque orientale», *in* Herbelot, 1776, p. VIII.

et missionnaire jésuite en Chine entre 1685 et 1709 dans le cadre d'une mission scientifique[1194].

En s'approchant de l'Asie à partir de Pékin, Visdelou s'appuie sur une autre tradition d'érudition, moins «livresque». En les prenant comme base, il compare les sources chinoises aux sources musulmanes, jugées moins fiables[1195], et aux écrits de ses précurseurs missionnaires qui dès 1582[1196] ont mené des activités scientifiques à Canton et à Pékin sous le patronat des gouvernements chinois (initialement la dynastie Ming [1368-1644], puis la dynastie d'origine mandchoue qui restera au pouvoir jusqu'en 1911).

Avec le temps, l'activité des jésuites a pris de l'ampleur et s'est étendue géographiquement au-delà de la Chine. Bien qu'ils soient présents en nombre, les missionnaires ne commencent à sortir des frontières de l'empire qu'en 1682-1683 (**Fig. 8.1-8.3**), en entrant en contact étroit avec les Russes. Et désormais toute nouvelle information qui se forme à l'égard de l'*Asie centrale* tant du côté chinois que russe, a inévitablement un caractère international.

– Verbiest, Milescu et Avril

Arrivé en Chine en 1659, le jésuite flamand Ferdinand Verbiest (1623-1688), directeur du Bureau impérial d'Astronomie, publie en 1685 un rapport sur deux premiers voyages qu'il a faits en Tartarie occidentale en 1669-1683 dans l'idée de trouver une route de Pékin vers l'Europe par la Grande Tartarie, profitant de la permission d'utiliser la route terrestre que le Pape Clement X avait accordée en 1673[1197].

Ce projet, habituel parmi les héritiers de Marco Polo, naît d'un contact avec l'ambassadeur du tsar russe en Chine, Nicolae Milescu (1636-1708), un Grec de Valachie au service russe[1198] surnommé Nikolaj Gavrilovich Spafarij (Spathar, Spathary, Spathari, Spâtarul, Spathaire). Comme interprète officiel, Verbiest entre en contact avec Milescu à l'occasion d'un voyage que ce dernier fait en Chine en 1675-1678[1199]. À la fois cartographe et diplomate, Milescu réunit les qualités typiques requises par les services russes de l'époque qui lui permettent de faire une description très détaillée de la route passant par Tobolsk, Nerchinsk et le Baïkal aux frontières

---

[1194] Visdelou, 1779, p. III; Landry-Deron, 2002, p. 58.

[1195] Laurens, 1987, pp. 81, 84.

[1196] Date d'arrivée du Père Ricci à Canton: Broc, 1972, p. 182.

[1197] Du Halde, 1736, pp. 88-102; Lach et Van Kley, 1993d, p. 1758. Voir sa biographique Debergh, 1993, p. 206.

[1198] Selon Baddeley, ses parents étaient des Grecs du Péloponnèse qui s'étaient installés en Moldavie: Baddeley, 1919, vol. II, p. 205.

[1199] La description du voyage de Milescu, publiée en 1882 par Arsen'ev, a été intitulée *Kniga, a v nej pisano puteshestvie ot carstva Sibirskogo ot goroda Tobol'ska i do samogo rubezha gosudarstva kitajskogo leta 1783 mesjaca maja v 3-j den'* [Livre dans lequel a été décrit le voyage depuis le royaume sibérien à partir de la ville de Tobolsk jusqu'à la frontière de l'État chinois le 3 mai 1783]: Fedchina, 1967, p. 31.

chinoises. L'information réunie est d'autant plus précise que Milescu savait se servir d'un astrolabe et que lors de ce voyage de nombreux itinéraires ont pu être dressés par deux topographes associés à lui, Nikifor Venjukov et Ivan Favorov[1200]. Au cours de leur collaboration, Milescu montre et offre à Verbiest des cartes et des documents qu'il a reçus à titre diplomatique avec un programme d'activité du *Posol'skij prikaz*[1201] datant du 28 février 1675, tout en communiquant ses propres observations[1202]. En échange, Verbiest donne à Milescu un accès aux informations géographiques chinoises et aux synthèses des jésuites (**Fig. 8.4-8.8**), notamment l'ouvrage *De bello tartarico historia* de Martino Martini de 1645 que plus tard Milescu traduit en russe en ajoutant trois chapitres de sa plume sur les routes par mer et par terre vers la Chine et la description de l'Amour[1203]. À ces données Verbiest ajoute ses propres observations qu'il a faites à l'Observatoire de Pékin en 1764[1204] et offre plus tard sa carte à Pierre le Grand.

À son tour, à la demande de Verbiest, le professeur de mathématique français Philippe Avril (1654-1698) doit aller tracer une route vers la Chine par la Tartarie pour les futurs missionnaires (**Fig. 8.9-8.10**). Après avoir traversé en 1684-1687 l'Italie, la Syrie, la Turquie, le Kurdistan, la Perse et l'Arménie, il est accompagné par le père Barnabé d'Erevan jusqu'à Astrakan, ville choisie comme point de départ pour se rendre en Tartarie «à cause des Caravanes qui en partent trois ou quatre fois par année pour se rendre à *Bokara* et à *Smarkand* (*sic*), où les Moscovites et les *Yousbecs* trafiquent ensemble»[1205]. Dans cette première ville de la Tartarie où l'on rencontre des marchands de tous les pays du monde dont certains ont fait plusieurs fois le voyage à Pékin, il discute dans un caravansérail avec un «Yousbec de Bokara» qui lui précise que

> «la route des Yousbecs à la Chine n'était pas si difficile ni si longue que la plupart des gens se persuadent: Qu'il y a à la vérité quelques déserts à passer, mais qu'on n'y souffre pas plus qu'on fait en Perse ou en Turquie, où quelque quantité de villages qu'il y ait sur la route, les caravanes continuent leur marche, sans se mettre en peine des habitations qu'on rencontre, pourvu que les provisions dont on se munit toujours pour un temps assez considérable, ne viennent point à manquer. Qu'on prend dans ce trajet les mêmes précautions pour la sûreté du voyage qu'on fait dans les autres Pays de

---

[1200] Magidovich et Magidovich, 1984, t. III, p. 146. En revanche, avec des références à Baddeley (1919) Bagrow note que ni Milescu, ni aucune autre personne de l'ambassade n'a su se servir d'un astrolabe: Bagrow, 2005 [1975], pp. 229-300.

[1201] Le «Bureau des Ambassadeurs», c'est-à-dire le Département de l'administraton centrale chargé des affaires diplomatiques.

[1202] Parmi les documents diplomatiques que Milescu a eus à sa disposition a figuré la première compilation sur la Chine faite par les jésuites sur la base des sources chinoises, enrichie par les observations russes de 1643-1671 (F. Bajpakov, S. Ablin, I. Milovanov, V. Pojarkov, E. Khabarov), ainsi qu'une carte de Poljakov présentant l'espace de l'Ienissei jusqu'à la Chine et la carte de tout le royaume de Moscovie en deux livres que Milescu a offertes à l'empereur chinois: Peskova, 1999 (?); Bagrow, 2005 [1975], pp. 228-229. Selon Daniela Dumbravá, l'information réunie par Milescu a été utilisée également plus tard par les autres jésuites comme George David (1647-1763), Antoine Thomas (1644-1709), Philippe Avril (1654-1698), Thomas Pereira (1645-1708), Ides et Brant (voyage en 1692-1694, publications en 1698 et 1704), mais elle juge que cette diffusion n'est pas suffisante et surtout partielle: Dumbravá, 2004, pp. 199, 202-203, 205-207; voir aussi Bagrow, 1962, p. 40.

[1203] Baddeley, 1919, vol. II, p. 208; Bagrow, 2005 [1975], p. 230.

[1204] Dehergne, 1973, p. 310.

[1205] Avril, 1693, pp. 59-60.

> l'Orient où il avait été, que les caravanes sont toujours nombreuses et bien escortées, et qu'on trouve en chemin autant de rafraîchissements que partout ailleurs: Qu'on rencontre d'espace en espace plusieurs hordes tartares qui bien loin de faire de la peine aux voyageurs, se font un plaisir de les soulager et de leur founir les vivres dont ils peuvent avoir besoin. Qu'au reste l'argent n'étant point en usage parmi ces peuples errants, on courrait moins de risque d'être volé qu'on ne fait dans les États du Grand-Seigneur, où les Arabes n'empêchent pourtant pas le trafic, quelque appréhension qu'on ait d'en être surpris»[1206].

Malgré ces bonnes nouvelles et la promesse qu'il ne faut pas plus de deux mois pour se rendre chez les «Monguls-idolâtres» le voyage n'a pas lieu: Avril est arrêté par le gouverneur d'Astrakhan et renvoyé à Moscou[1207].

C'est à Moscou qu'il réussit à publier en 1693 une information détaillée qu'il a pu compiler sur les «différentes routes que les Moscovites et les Tartares tiennent ordinairement pour aller en Chine»[1208]: outre des archives russes où étaient inclus des documents musulmans[1209], il a consulté les informations classiques et moins classiques de Marco Polo, Bénédict Goès, Johann Grueber avec Albert d'Orville (ces deux derniers étant passés par le Koukounor de Pékin à Lhassa), ainsi que des marchands tartares de passage à Moscou; il superpose cette information à la carte du monde de Johan Blaeu de 1648 dans laquelle avait déjà été intégrée une information de

---

[1206] *Ibid.*, pp. 85-87.

[1207] *Ibid.*, 1693, préface, pp. 3, 87; Dainville, 1940, pp. 454-455; Love, 2003, p. 92.

[1208] En tenant compte du fait que des distances calculées en journées de route sont difficilement superposables au souci des précisions «modernes», on constate qu'Avril donne un calcul assez détaillé du temps nécessaire pour le voyage à partir de la France jusqu'aux «Yousbecs»: de Marseille à Constantinople: 1 mois; de Constantinople à Trébizonde par la mer Noire: 8 ou 10 jours; de Trébizonde à Erzerum, la capitale de l'Arménie: 7 ou 8 jours; Erzerum à Erevan qui est la première ville de Perse: 12 ou 13 jours; d'Erevan à Tabriz qui est selon lui Ecbatane des Mèdes: 12 ou 13 jours. De là la route bifurque: par une branche on arrive vers la province du Kilan en 3 semaines, puis par la Caspienne et l'Oxus directement jusqu'à la Chine; par une seconde branche on arrive à Ispahan, capitale de la Perse, d'où en un mois et demi on parvient jusqu'à Boukhara. Une autre possibilité consiste à passer d'Erevan à Astrakhan en deux mois, puis d'Astrakhan à Boukhara avec encore 40 journées de caravane (1693, pp. 89-94). Il fait également le point sur le nombre de routes pour aller en Chine: 1: celle des Indes et du Mogol où il y a un grand nombre de voleurs et de déserts, ce qui la rend quasiment impraticable; 2: celle passant par Boukhara-Samarkand-Kaboul-Kashmir-Tourafan et «par plusieurs autres villes des Yousbecs, d'où ils se rendent à Barantola, que le siège du Dalaé-lama rend la plus considérable de toutes celles de la grande Tartarie»; pour faire cette route les Moscovites descendent de Tobolsk à Boukhara par Kazan «pour faire ce voyage avec les Yousbecs»; 3: celle qui est fréquentée par les Tartares, Ouzbeks, Kalmouks et Moscovites et qui va de Tobolsk le long des lacs, puis le long de l'Irtysh et la Kama, traverse la ville Sinkamé, entre dans le pays de Kalmouks et des Monguls et se poursuit jusqu'à Kokutan qui est à 8-10 journées de la muraille; 4: celle de Tobolsk-Obi-Szelinga-la ville Szelingui-le pays des Monguls, puis 7 semaines pour aller à la ville de Taïso où il y a le siège du khan Bechroesain et le Coutosta-Lama; 5: celle de Spartarius [Milescu] qui passe par la Sibérie en suivant Nerchinsk-Schilka-Dauria-Cheria et qui est une route sûre et courte; 6: celle de Nerchinsk-Mongu-lac Dalai (1693, pp. 141-151).

[1209] Un des exemplaires de la *Cosmographie* d'al-Qazvini (1203-1283), un compilateur musulman très populaire en Europe, se trouvait dans les archives d'Ivan le Terrible; ce manuscrit en persan avait été volé en 1549 à une ambassade de Kazan qui était en train de transporter ce livre en Crimée: Krachkovskij, 2004 [1957], p. 362.

provenance jésuite, et à la carte du monde de Verbiest en chinois de 1674[1210]. À part cela, il rencontre en 1687-1688 Milescu. De retour à Moscou, ce dernier a écrit une *Tatarskaja knizhica* ou *Description de la première partie de l'univers surnommée l'Asie*, dont une grande partie du texte est dérivée du *De bello tartarico historia* de Martini de 1645 et des sources russes, ainsi que de ses propres observations; il a également publié le *Jurnal de câlâtorie în China* et déjà dressé en 1675-1678 et en 1682 les cartes de la Sibérie et de la Tartarie chinoise[1211]. Cette information de Milescu, totalement ou partiellement récupérée par Avril, est complétée par un guide de voyage qu'Avril reçoit à Varsovie en 1686 et qui a été dressé par Nikifor Venjukov, l'un des compagnons de Milescu lors du voyage en Chine de 1675, et complété par une carte de la Sibérie, très confuse, probablement de manière intentionnelle, remaniée par d'Ablancourt qui l'a publiée[1212].

Le rassemblement de ces connaissances à Moscou ne permet pas à Avril d'éclaicir la correspondance entre la Chine et le Cathay, car ce dernier y est défini comme un pays situé au-delà de l'Ob et portant le nom de *Kitay* et:

> «Kitaski les peuples qui l'habitent, c'est pour cela que l'on confond ordinairement ceux-ci avec les Chinois. Les Moscovites néanmoins mettent de la différence entre les uns et les autres, et fassent fort bien distinguer le Kitay de la Chine. Quand ils veulent faire connaître le premier, qui est à proprement parler tout le pays entre l'Obi, le Volga et la Chine, c'est-à-dire ce que nous appelons la Grande Tartarie qui est divisée en une infinité de Hordes, dont chacune a son Khan ou Taïo, ils se contentent de l'appeler Kitay; mais quand ils veulent marquer plus particulierèment la Chine, ils ont recours à la même expression dont se servent les Turcs qui la nomment Tchim-ma-tchim, et usant de répétition comme eux, les appellent Kitay-Kitay»[1213].

En outre, il est certain qu'à partir de Kilan (Gilan)

> «quand on y est arrivé on peut s'embarquer sur la mer Caspienne, dont la partie méridionale se nomme mer du Kilan, d'où l'on peut aller en droiture jusqu'à Boukhara, en entrant dans le Fleuve Oxus qui va en baigner les murailles»[1214].

Même si l'on ne parle plus du trajet Novaja Zemlja – Ob – lac Kitaï comme dans le construction de Jenkinson-Mercator-Ortelius-Hondius, l'hypothèse de voies navigables directes entre l'Europe et le Cathay ne quitte pas l'imaginaire des cartographes. Milescu dit que les sources de l'Ob sont dans le «lac Telezhski appelé également Altyn boukharien»[1215], ce qui donne chez Avril un lac *Telezhski* superposé au lac *Kitaï* qui vient de la carte de Jenkinson. En revanche, Avril relève les erreurs de Struys sur la longueur de la Caspienne et sur la position d'Astrakhan. Alors qu'elle est toujours vue

---

[1210] Walravens, 1991, pp. 35-36; Lach et Van Kley, 1993d, p. 1759; Debergh, 1993, p. 211; Love, 2003, p. 91.

[1211] Bagrow,1955a, pp. 128-129; Tolmacheva, 2000, pp. 50-51; Dumbravá, 2004, p. 199. La carte de 1682, *The Spatharios Map,* conservée dans la collection de Bagrow à l'Université de Harvard, Houghton Library; elle est précédée d'une carte plus primitive de 1675-1678: Dumbravá, 2004, pp. 202, 210.

[1212] Bagrow, 1955a, p. 129; Bagrow, 1962, p. 41; Bagrow, 2005 [1975], p. 231.

[1213] Avril, 1693, p. 135.

[1214] *Ibid.*, p. 92.

[1215] Baddeley, 1919, vol. II, p. 252.

comme une mer immense, il décrit la Caspienne comme une mer petite de 800 lieues de circuit, très poissonneuse, qui, bien que cent fleuves s'y jettent, «n'est à proprement parler qu'un Étang salé»[1216]. Dans la carte d'Avril l'Aral n'existe pas encore, alors qu'elle est présente dans celle de Milescu: selon Leo Bagrow l'image de ce dernier correspond à la description suivante qui figure dans le *Livre du Grand Tracé* (*infra*):

> «Le fleuve *Syr* se jette de l'est dans la mer Sinee [*n.d.l.r.* Bleue, soit l'Aral]; […] sur ce fleuve Syr il y a la ville de Turkestan; […] de la mer Sinee sort le fleuve Arzan et [il] commence à couler vers la mer Khvalinskoe [*n.d.l.r.* Caspienne] et le fleuve Amedarya est un affluent du fleuve Arzan»[1217].

– Gerbillon et l'Atlas de Kangxi

Les précisions nécessaires sont apportées par la génération de jésuites suivante. En 1688, l'année après son arrivée en Chine, le Père Jean-François Gerbillon (1654-1707) participe comme traducteur aux négociations de Nerchinsk (Niptchou) sur la délimitation des territoires des empires russe et chinois qui aboutissent en 1689 à la signature d'un traité écrit en latin; par la suite, il accompagne les missions militaires que l'empereur Kangxi (r. 1671-1722) lance chaque année vers le nord, au-delà de la Grande Muraille, dans la Tartarie soumise à la Chine[1218].

Observer, mesurer, lever des plans et décrire méthodiquement le pays au fur et à mesure de la progression de l'armée mandchoue devient la règle, car les pourparlers de Nerchinsk ont dévoilé la faiblesse du système des renseignements chinois à l'égard des «territoires occidentaux» (traduction très impropre du terme chinois *Xi yü* qui désignait à l'époque des villes-royaumes liées dans l'imaginaire d'aujourd'hui à la «route de la soie»): lors du tracé des frontières seules sont utilisées les cartes russes fondées sur les observations de Milescu et que Gerbillon a récupérées, car les cartes chinoises ne sont pas jugées satisfaisantes.

De 1688 à 1698 le Père Gerbillon effectue huit voyages qui l'amènent à traverser le Gobi à trois reprises (mais pas la Dzoungarie et le Xinjiang qui restent inaccessibles jusque dans les années 1750), ce qui lui permet de relever les territoires situés entre la Grande Muraille et les possessions russes[1219]. Il lance également des études sur la Grande Muraille qu'il a pratiquement entièrement parcourue[1220]. Dès 1708, ses successeurs, les Pères Joachim Bouvet (1656-1730, en Chine depuis 1687), Jean-Baptiste Régis (1663-1738, en Chine depuis 1698) et Pierre Jartoux (1669-1720, en

---

[1216] Avril, 1693, pp. 72-75; Dainville, 1940, p. 455.

[1217] Bagrow, 2005 [1975], pp. 231-233.

[1218] Du Halde, 1736, vol. I, p. XXXV; Du Halde, 1736, pp. 39-70, 103-528; Broc, 1972, p. 186; Lach et Van Kley, 1993a, p. 264. La frontière a été dressée sur la fleuve Gorbica, la crête du Khingan vers ses sources, puis jusqu'aux sources du fleuve Uda: Du Halde, 1736, pp. 242-249; Coxe, 1787, pp. 297-304; Bagrow, 1952, p. 90; Bagrow, 1955a, pp. 127-128; Bassin, 1999, pp. 22-23.

[1219] Ritter, 1879-1895, vyp. 1, 1879, p. 422; Broc, 1972, pp. 186, 189-191, 197-199; Millward, 1999, p. 68.

[1220] Du Halde, 1736, p. 70. Voir la description détaillée de la Grande Muraille selon ces renseignements: Du Halde, 1736, vol. I, pp. 45-48.

Chine depuis 1701), cartographient la Grande Muraille même au moyen, déjà, de la technique de la triangulation inventée en 1679-1683 par le premier directeur de l'Observatoire de Paris, Jean Dominique Cassini (1625-1712), ce qui aboutit à une carte de «quinze pieds» (entre 4,65 m et 4,8 m)[1221]. En 1709 les mêmes enregistrent des observations dans la région de l'Amour, les régions frontalières sino-russes, le Nord de la Corée et la Mongolie, avec la participation du jésuite autrichien Ehrenberg Xaver Fridelli (1673-1743)[1222]. En 1711, Jartoux, Fridelli et Guillaume Fabre-Bonjour (1669-1714) font des relevés du district de Hami et des territoires des Khalkha et de l'Ordos[1223].

En 1716 les divers relevés (comprenant des observations astronomiques et les mesures géométriques de 641 points de latitude et longitude) sont rassemblés par les missionnaires allemands sous la direction de Jartoux et l'aide de Régis dans un Atlas de 28 cartes, qui, après sa présentation à l'Empereur en 1718, reçoit le nom d'*Atlas Géographique Impérial de Kangxi* (*Huangyu quanlan tu*). Après sa publication à Pékin en 1720 il est envoyé à Du Halde en Europe et, par l'ambassade d'Izmaïlov de 1721, à Pierre le Grand en Russie[1224]. Désormais l'espace de l'Altaï au Grand Khingan et de l'Ordos à la Selenga et le haut Amour fait partie des terres cartographiées et décrites par les jésuites.

Malgré leurs affirmations, les jésuites n'ont pas été les seuls à faire un travail cartographique. D'une part, ils ont été limités dans leurs déplacements. Sous le prétexte que le séjour y est inutile ou dangereux, l'empereur Kangxi fait tout pour limiter l'accès des jésuites aux zones militaires ou frontalières sensibles comme celles des limites avec la Russie, le Xinjiang, le Tibet et le nord de la Corée. Bien qu'ils soient les seuls à avoir le privilège d'accéder aux régions reculées et fermées à toutes les autres catégories sociales comme les géographes, les marchands, les voyageurs, les jésuites doivent donc aussi chercher les informations, pour ces régions qui leur sont inaccessibles depuis la Chine, chez les Russes ou à Paris, notamment chez Guillaume Delisle[1225].

D'autre part, la tradition cartographique chinoise n'a pas été sans éveiller leur attention.

Bien que le Père Régis affirme que les cartes ont été dressées sans recours aux ouvrages chinois[1226] – les jésuites cherchent alors à se présenter en Chine comme les seuls détenteurs du savoir pour montrer la supériorité de leur religion –, cette imperméabilité n'est pas aussi certaine. Même si les cartes chinoises prémodernes relèvent d'une technique d'exécution différente, il y a eu dans ce pays une grande tradition cartographique qui remonte à Chang-Hen (78-139 après J.-C.), époque où on

---

[1221] Anville, 1737, p. 3; Broc, 1972, p. 199; Black, 2003, p. 67.

[1222] Bagrow, 1955a, p. 129.

[1223] Baddeley, 1919, vol. I, p. CLXXXVII; Foss, 1988, p. 226.

[1224] Anville, 1737, p. 4; Baddeley, 1919, vol. I, p. CLXXXVI; Bagrow, 1955a, p. 130; Foss, 1988, pp. 224-234; Yee, 1994, pp. 181-185; Millward, 1999, p. 68; Hostetler, 2001, p. 79; Landry-Deron, 2002, p. 143.

[1225] Dehergne, 1973, p. 309; Hostetler, 2001, pp. 72, 78; Landry-Deron, 2002, pp. 144-146.

[1226] Bagrow, 1955a, p. 129; Hostetler, 2001, p. 17.

commence à utiliser un système de coordonnées, et à Phei Hsui qui dresse en 267 la première carte d'ensemble de la Chine[1227] et dont les jésuites, bons connaisseurs des bibliothèques chinoises, ont été les premiers conscients de la valeur[1228]. Il semble donc plutôt qu'une partie de ces renseignements ont été repris par les jésuites à travers le dépouillement des itinéraires et des cartes locales, surtout lorsqu'il s'est agi d'analyser les régions inaccessibles: ainsi, en 658, la région du Tarbagataï et de l'Indus a fait l'objet d'une description en 60 volumes, souvent accompagnés de cartes, à la suite d'une expédition lancée sous la dynastie des Tang (618-907). Bien que ces descriptions des «territoires occidentaux» aient partiellement disparu, certains renseignements ont été repris et complétés vers 747 et plus tard, notamment par Jia Dan qui a dressé en 793 une carte de dix provinces et d'itinéraires, qui comprennent également les régions adjacentes de l'*Asie centrale*[1229]. Les cartes chinoises, comme celle, très influente à l'époque Ming, de Luo Hongxian de 1540 ou celle de Wang Qi, publiée en 1609 dans l'encyclopédie *San cai tu hui*, envisagent le nord-ouest du monde de manière très abstraite en réduisant les détails au minimum, mais cet aspect ne fait pas obstacle au passage de leur nomenclature et de certains concepts dans la cartographie des jésuites (voir également *infra* les sources des cartes d'Anville).

En 1602, Matteo Ricci dresse une carte dans laquelle, plaçant la Chine au centre du monde, il combine la méthode ptoléméenne et la mythologie chinoise dans un schéma antiquisant qui sera repris par ses successeurs Giulio Aleni (1582-1649), Francesco Sambiasi (1582-1649), etc.[1230].

La même manière d'utiliser la Grande Muraille, le fleuve Jaune et le Gobi comme démarcateurs entre le monde des «Barbares» et celui «civilisé» de la Chine des Han, des Ming ou des Qing[1231] est reprise par les jésuites, notamment dans l'Atlas *Novus atlas Sinensis* de Martino Martini: tout ce qui dépasse ces trois limites est présenté comme terre inconnue, à l'exception de quelques rares toponymes issus des sources chinoises qui n'avaient alors peut-être pas très intéressé les cartographes[1232] (**Fig. 7.17b**; **7.32**; **8.3-8.7**).

[1227] Claval, 2001, p. 17.

[1228] Voir les articles de Cordell D.K. Yee, consacrés à la cartographie traditionnelle chinoise *in* J.B. Harley, Woodward, 1992, pp. 35-70; «Chinese maps in Political Culture», pp. 71-95.

[1229] Bagrow, 1964, pp. 198-199.

[1230] Dainville, 1940, pp. 107-108; Walravens, 1991, p. 31; Debergh, 1993, pp. 205-206.

[1231] Nicolà di Cosmo note qu'à l'époque de la Chine ancienne du deuxième millénaire av. J.-C. au III^{e} siècle apr. J.-C. il est possible dans cette zone de déceler plusieurs «frontières» partiellement superposables: une frontière archéologique, assez floue; une frontière «culturelle» entre la communauté «civilisée» des Zhou et des «barbares» non Zhou comme les peuples Hua Xia, Rong, Di et Yi dont la grande Muraille devient un symbole; la frontière «diplomatique» qui commence à être définie à travers des traités en termes territoriaux et politiques entre les «superpuissances» des Xiongnu qui ont unifié les tribus nomades et les Han qui ont unifié la Chine; la frontière «mentale» de l'historien Sima Qian: di Cosmo, 2004, pp. 314-316. L'historien de la cartographie Philippe Forêt pense qu'il soit possible de désigner également une frontière écologique, ainsi que dans le cas de Sima Qian voir un point de vue *centre-asiatique*, car le nom de cet historien écrivant en chinois est d'origine *centre-asiatique* (communication orale).

[1232] Lach et Van Kley, 1993d, pp. 1767-1768; Millward, 1999, pp. 66-67.

Sur le plan de la nomenclature on note que dans l'*Atlas* de Kangxi dressé par les jésuites les toponymes turco-mongols en transcription chinoise présents dans le nord et l'ouest du bassin du Tarim ont été empruntés au khan djoungare Tsewang Rabdan (r. 1697-1727) dont le nom figure à la feuille n° 11 de la version de 1721 de l'*Atlas* intitulée *Dsungarei-Tianschan-Kaschgar*. Les coordonnées des longitudes et latitudes, moins précises à l'ouest de Hami et de Tourfan, indiquent également que pour cet atlas les jésuites ont utilisé des sources de seconde main[1233] (ce n'est que dans la première moitié du XIX^{e} siècle que Schlagintweit montre que les positions de Kashgar et de Yarkand sont erronées dans les cartes des jésuites de deux degrés de longitude[1234]). Ce fait se confirme en 1729 dans les *Observations mathématiques* du Père Souciet qui indique que le Père Régis a envoyé en France une carte des pays situés entre la Chine et la Caspienne «faite sur les mémoires des Tartares et des mandarins» ou, plus précisément, sur la base de plusieurs itinéraires routiers tartares de Hami à Harcas qui ont été traduits par Dominique Parrenin (1665-1741, en Chine dès 1698)[1235].

b) Premières synthèses des jésuites sur la Grande Tartarie. La compilation de Du Halde (1735)

Afin de faire reconnaître l'importance de la contribution géographique des jésuites dans le milieu savant, les résultats des leurs observations et les originaux des cartes sont expédiés à Paris, au Père J.B. Du Halde (1674-1744), qui est chargé d'ériger un «corpus du texte autour d'un projet initial d'édition en français du travail cartographique entrepris sur l'ordre de Kangxi, mené par neuf missionnaires»[1236]. Fondée sur une compilation des renseignements issus – déjà – de vingt-sept contributeurs, cette synthèse intitulée *Description Géographique, Historique, Chronologique, Politique et Physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie Chinoise*, paraît en 1735 (**Fig. 8.13**). Son succès dépasse largement les attentes initiales grâce à des rééditions en Angleterre (1736) et en Hollande (1737), et des traductions en allemand (1774) et en russe (1777)[1237].

Même s'il n'y a pas de références directes, il n'est pas exclu que Du Halde et d'autres missionnaires ont tenu compte lors de leur travail d'un questionnaire collectif proposé en 1684 à l'Académie des Sciences par Lauvois dans lequel avaient été posées des questions sur la Grande muraille (n° 21) et la géographie de la Tartarie orientale et occidentale (n° 27), «des peuples qui sont à l'Occident des provinces de Queicheu [Guizhou] et d'Iunnan [Xunnan] (Tibet), des voyages des Moscovites et de ceux qui viennent des Indes ou du pays des Mogols» (n° 28). Ces sujets expressément mentionnés dans le questionnaire, ont visiblement occupé beaucoup de place dans les

---

[1233] Millward, 1999, p. 68.

[1234] Walker, 1873, p. I.

[1235] Baddeley, 1919, vol. I, p. CLXXXVIII.

[1236] Anville, 1737, p. 4; Landry-Deron, 2002, p. 143.

[1237] Landry-Deron, 2002, pp. 49-64, liste des contributeurs, p. 69. Pour l'analyse détaillée voir Landry-Deron, 2002.

conversations scientifiques, reflétant un besoin de savoir sur ce qui flottait dans l'air du temps. Un autre questionnaire diffusé par Wilhelm Gottfried von Leibniz en 1689 demandait, entre autres, des détails sur l'existence éventuelle d'un détroit entre l'Asie et l'Amérique septentrionale, dont l'information n'est parvenue qu'en 1745 dans l'*Atlas* russe avec la mention du détroit de Béring[1238] (**Fig. 8.20**).

Passionné de culture chinoise et marqué par un certain mépris à l'égard des Tartares «barbares» qui n'ont su que faire «desturber la Chine», Du Halde accorde une importance notable à la Grande Muraille qu'il considère, en quelque sorte, comme le séparateur du «monde civilisé» et de la barbarie, personnifiée par les peuples-nomades qui «habitent sous des tentes, vivent de leurs troupeaux, vont d'un pâturage à un autre; mettent leur habileté à savoir tirer de l'arc, à courir à cheval, et à donner la chasse aux bêtes fauves»[1239]. Cette vision fait écho à des documents iconographiques où, comme par exemple dans la carte d'Ortelius de 1598, la muraille est explicitement légendée «*Murus quadringentarum leucarum inter montium crepidines a rege Chine contre Tartarorum ab hac parte eruptiones extructus*» (**Fig. 7.32**).

Ce monde barbare au-delà de la Grande Muraille est dans sa totalité dénommé Grande Tartarie. Dans les «Observations historiques sur la Grande Tartarie», Du Halde présente un point de vue tiré des *Mémoires* du Père Gerbillon. Ce dernier comprend

> «sous le nom de la Grande Tartarie, toute cette partie de notre continent, laquelle se trouve entre la mer orientale qui est au nord du Japon, la mer glaciale, la Moscovie, la mer Caspienne, la Perse, le Mogol, le Royaume d'Arracan proche de Bengale, celui d'Ava, l'Empire de la Chine, et le Royaume de Corée; de sorte que la grande Tartarie est bornée à l'Occident par la Moscovie, la mer Caspienne, et un coin de la Perse; au Sud par le même coin de la Perse, le Mogol, le Royaume d'Arracan et d'Ava, la Chine, et la Corée; à l'Orient par la mer orientale, et au Nord par la mer glaciale. Toute cette vaste étendue de pays partagée autrefois entre une infinité de Princes, est aujourd'hui presque toute réunie sous la domination de l'Empereur de la Chine, ou sous celle des Czars de Moscovie. Il n'y a que le pays d'*Yusbek*, une partie de celui des *Calmucs* ou *Calmaks*, le *Thibet*, et quelques petits États qui sont dans les montagnes vers le Royaume d'*Ava*, et à l'Occident de la province de *Se tchuen*, qui ne soient point assujettis à l'un ou à l'autre de ces deux Empires»[1240].

Cette même configuration spatiale apparaît également en 1738 dans l'ouvrage de Thomas Salmon (1679-1767), *Lo stato presente di tutti i paesi e popoli del mondo*, qui définit la Tartarie comme une dénomination européenne pour l'espace à l'est du fleuve Ob, entre la mer de Kara au nord, la mer d'Okhotsk à l'est, la Chine, l'Inde, la Caspienne et l'Iran au sud[1241].

Dans le texte de Du Halde, on voit en outre que la Grande Tartarie est partagée en trois composantes: la *Tartarie Moscovite* ou *Tartarie septentrionale*, peuplée aussi

---

[1238] *Eadem*, pp. 150-153, 159-163, 178-179.

[1239] Du Halde (Djugal'd), 1774, t. 1, p. 65; Du Halde, 1736, p. 21. Ces idées remontent aux philosophies chinoises dont la Grande Muraille est la parfaite matérialisation: Lattimore, 1937, pp. 532-533.

[1240] Du Halde, 1736, p. 39.

[1241] Salmon, 1738, pp. 517-518. Cité d'après Voropaeva, 2001, p. 40.

faiblement que le Canada[1242] et dont la découverte est un privilège des Russes; la *Tartarie indépendante* dont le cœur n'a jamais été visité par les jésuites; la *Tartarie chinoise* (*Tartarie orientale* ou *pays des Mongols* entre la Grande Muraille et les possessions russes[1243]) décrite et cartographiée par le Père Gerbillon.

Plus accessible et par conséquent, mieux connue, la Tartarie orientale est au centre de la compilation de Du Halde. Il note que cette Tartarie n'est qu'un vaste désert et que la Chine la dépasse en taille du nord au sud. Au cœur de cet espace se trouve le pays de Hami dont les habitants prétendent n'être «que de neuf générations du grand Tamerlan». Ce territoire

> «n'est qu'un terrain sec et sablonneux, le plus stérile qui soit dans toute la Tartarie, note Du Halde. C'est ce que les Chinois appellent ordinairement *Chamo*, quelquefois *Kan hai*, comme qui dirait *mer de sable*. Les Tartares le nomment *Gobi*. Il est toujours sans herbe et sans eau: il est très incommode aux voyageurs, et dangereux pour les chevaux, dont on perd presque toujours quelques-uns en passant ce désert; aussi les Tartares de ces quartiers se servent beaucoup plus de chameaux, parce que ces animaux peuvent se passer de boire cinq à dix jours, et vivent de peu. […] Ce *Gobi* n'est pas renfermé tout entier dans cet intervalle de 90 lieues, il a diverses branches, qui comme autant de mauvaises veines répandues ça et là, partagent toutes ces terres en morceaux, les uns tout à fait secs et absolument inhabitables, les autres assez fertiles et suffisants à l'entretien de quelques Tartares»[1244].

Ce terme de *Gobi* – traduction littérale de *Grandes Steppes* – mis en circulation par les jésuites va connaître une longue vie, même si des débats sur ce mot ne vont pas se faire attendre. Selon l'orientaliste de la génération suivante Julius Klaproth, le terme issu des cartes chinoises sous la forme initiale *Da-Gobi* est dès le début erroné, car il est composé de deux mots, dont l'un – *Da* – est chinois, l'autre – *Gobi* – mongol. Il propose par conséquent de le remplacer soit par *Da-Shamo* en chinois, c'est-à-dire, la «grande mer des sables», soit par le terme purement mongol *Ekhe-Gobi*, les «grandes steppes». Ce purisme n'a pas de suite, d'autant plus qu'il est absurde dans une situation où les cartes chinoises qui ont servi de modèle, ont été conçues avec un mélange de toponymie chinoise et turco-mongole et reprises telles quelles par les jésuites[1245]. En revanche, une précision de Timkovskij, accentuée par Ritter est ici intéressante pour notre propos: dans leur optique *Gobi* serait un toponyme commun pour tous les déserts, comparable à ce titre à un autre toponyme de provenance chinoise, *Khangaj*, qui désigne les endroits où il y a de l'eau et des forêts; le mot *Shamo* ne serait en revanche pas descriptif, mais nominatif, car ce terme chinois est unique et ne désigne que le milieu du désert des sables du Gobi[1246]. Cette distinction, apparemment invisible pour Klaproth, prend de l'importance avec l'apparition du terme d'*Asie centrale*, même si,

---

[1242] Du Halde, 1736, p. 68.

[1243] Selon Du Halde, les pays au-delà de la Grande Muraille, soumis par la Chine, «dépendent maintenant du gouvernement des Tartares *Mantcheoux*, dont l'ancien pays est proprement la Tartarie orientale»: Du Halde, 1736, p. 1.

[1244] Du Halde, 1736, p. 31 (citation), 68; Du Halde (Djugal'd), 1774, t. 1, p. 3.

[1245] Ritter, 1879-1895, vyp. 1, p. 402.

[1246] *Ibid.*, p. 403.

semble-t-il, d'Anville distingue déjà le *Gobi* ou *Désert de Sable* en aval du pays de Kashgar, et le Hami, *Désert Sablonneux* nommé en Chine *Chamo* qui s'étend au-dessus du pays de Hami et jusqu'à l'extrémité est du Pays de Kalkas (**Fig. 8.16-8.17**)[1247].

Au sujet de la Tartarie indépendante, Du Halde note qu'au

> «*Mawer annahr* [*n.d.l.r.* il … a été] donné à ce même pays le nom de *Zagathai*, parce qu'il a été le partage de celui des enfants du conquérant Mongol *Zinghiskan*, qui portait ce nom-là. Il est effacé aujourd'hui par celui d'un autre Prince Tartare, qui a communiqué son nom d'*Uzbek* à une portion des Tartares, et au pays où ces Tartares sont dominants. Ce pays est encore indiqué actuellement par un autre nom, qui est celui de la Grande *Boukarie*, distinguée de la Petite, située vers *Kashgar* et *Yerg hien*. Ce nom de *Boukarie* regarde particulièrement le pays occupé par les villes, et les habitants de ces mêmes villes, auxquels le nom de *Boukares* convient, à l'exclusion des Tartares *Nomades*, répandus et dominants dans les deux *Boukaries*»[1248].

De manière étonnante, presque tous ces noms, télescopiques, ont pu trouver place sur les cartes d'Anville, même les plus laconiques.

5. L'interprétation cartographique en Europe des connaissances ramenées par les jésuites: les cartes d'Anville

a) Cartes européennes destinées à faire reconnaître les mérites des jésuites présents en Chine

L'ouvrage de Du Halde, prévu comme message littéraire de l'exploit géographique et des efforts cartographiques des jésuites en Chine, ne pouvait se passer de cartes. Largement dépassées après un quart de siècle, les cartes de l'*Atlas Sinensis* de Martini publié en 1655 (**Fig. 8.4-8.7**) et les cartes générales du type de la carte de l'Asie de Sanson (**Fig. 8.11-12**) manquaient encore des ajouts décisifs des jésuites, comme, entre autres, les calculs de longitudes qui paraîtront à Prague dans les *Observations mathématiques* de François Noël (1651-1729, en Chine dès 1687)[1249]. Comme il n'était pas possible d'illustrer le texte de Du Halde au moyen de l'*Atlas* de Kangxi tel qu'il avait été publié en chinois, il fallait dresser des cartes adaptées au public européen.

Ces dernières ont été compilées vers 1729 par Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville (1697-1782). Ce professionnel laïc et «géographe ordinaire» du roi deviendra plus tard le «premier géographe du Roi de France», et occupera diverses charges comme adjoint-géographe membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, correspondant de la Société des Antiquaires de Londres, membre-correspondant de l'Académie des sciences à Saint-Pétersbourg et secrétaire du duc d'Orléans[1250]. *Géographe de cabinet* par excellence, doué pour la synthèse des textes antiques et arabo-persans et des

---

[1247] Anville, 1737, *Carte générale de la Tartarie chinoise dressée sur les cartes particulières faites sur les lieux par les Pères Jésuites et sur les Mémoires particuliers du Père Gerbillon, en mars 1732*.

[1248] Du Halde, 1736, p. 578.

[1249] Landry-Deron, 2002, pp. 143-144.

[1250] Bus, 1927, p. 2. Trois contrats – en 1728, 1731, 1734 – ont été signés avec d'Anville pour exécuter ces cartes: Landry-Deron, 2002, pp. 67-68, 145.

renseignements des explorateurs contemporains, «né avec un goût et des talents supérieurs pour la Géographie»[1251], d'Anville fait figure d'autorité dans la représentation de la Tartarie dans les deux derniers tiers du XVIII[e] siècle. C'est en tout cas la place que lui réserve l'abbé Lenglet du Fresnoy dans sa *Méthode pour étudier la Géographie*, véritable tour d'horizon des connaissances géographiques de l'époque et catalogue raisonné des productions géographiques[1252]. En indiquant que les pays des Turcs (les Tartares) sont les plus compliqués à traiter, Lenglet du Fresnoy considère les cartes d'Anville comme les meilleures pour la Chine et la Tartarie chinoise, à côté d'autres cartes de confiance comme la carte de Nicolas Sanson d'Abbeville pour la Turquie, celles de Guillaume Delisle (parfois revues par Philippe Buache ou Nicolas-Joseph Delisle, son frère astronome) pour l'Asie (Turquie, Perse, Arabie, Syrie, Indes et Chine), ainsi que celle d'Hasius pour la Tartarie avec l'*Empire Russien*[1253]. La bonne réputation d'Anville subsiste jusqu'au XIX[e] siècle quand Conrad Malte-Brun écrit à son propos que

> «muni d'excellents matériaux, de relations authentiques et de plans levés sur les lieux, [il] réforma toute la géographie mathématique, éclaircit pour la première fois l'intérieur de l'Asie et débarrassa la carte d'Afrique des royaumes imaginaires qui la surchargeaient. C'est beaucoup que de chasser l'erreur et d'ébranler l'aveugle croyance; mais d'Anville consacra encore une vie longue et tranquille à remplacer les faux systèmes par des notions plus sûres»[1254].

En ce qui concerne les matériaux que d'Anville a eus à sa disposition, Malte-Brun a parfaitement raison: par le fait que d'Anville a eu accès à l'atlas de Kangxi et aux cartes manuscrites des jésuites légendées en français (ce qui entraînera beaucoup d'erreurs) qui avaient été offertes à Louis XV en 1725[1255], il a pu se créer une collection privée de cartes hors du commun pour l'époque, totalisant plus de 8 790 cartes[1256].

[1251] Pour ce portrait flatteur voir Lenglet du Fresnoy, 1768, vol. I, p. 173. D'Anville figure également parmi les «meilleurs» dans l'*Atlas universel* de P. Santini dressé sur les meilleures cartes modernes [de Janvier, Robert de Vaugondy, Paul de Barthelemi, Majeroni, Capellaris, d'Anville, Boscovich, Guillaume Delisle, Bernard Antoine Jaillot, Joseph Nicolas Delisle, Bonne], [Venise]: [Chez F. Santini, rue Ste Justine], [1776], 1 p., 64 doubles pl. (BNF, CPL, Ge DD 1798 [2], DON 9400301). On retrouve pratiquement les mêmes noms dans l'*Essai sur l'histoire de la géographie* de Didier Robert de Vaugondy (1755): Guillaume Delisle, Philippe Buache, Jacques Nicolas Bellin, la dynastie des Cassini et l'auteur-même: Godlewska, 1999, pp. 33-34.

[1252] L'ouvrage de sa vie, la *Méthode*, s'est agrandi d'une édition à l'autre. Après avoir commencé en 1716 avec les quatre volumes d'une première édition, Lenglet du Fresnoy publie en 1736 une deuxième édition en cinq volumes, une troisième en 1742 avec sept volumes. La quatrième et dernière édition, qu'il a mise à jour en 1755 à l'âge de quatre-vingt-deux ans a été publiée à titre posthume en 1768, en dix volumes, après avoir été revue et complétée par son éditeur.

[1253] Lenglet du Fresnoy, 1768, vol. I, pp. X-XI, 205-206.

[1254] Malte-Brun, 1847, p. 274.

[1255] Anville, 1737; Broc, 1972, p. 201; Millward, 1999, p. 73; Landry-Deron, 2002, p. 144.

[1256] Bus, 1927, pp. 2, 5, 8, 15.

b) Des cartes «parfaites» qui sortent la géographie «de l'état dans laquelle elle languissait»

Pour l'essentiel, d'Anville a dressé ses cartes sur la base de celles des jésuites et sur des renseignements russes pour les régions du Baïkal, du Transbaïkal et de l'Amour. Elles embrassent toutes les régions à l'est de la Caspienne, ce qui représente l'ensemble cartographique de l'empire chinois dans l'extension qu'il occupe depuis le traité de Nerchinsk jusqu'à 1860, ainsi que les pays avoisinants[1257].

Ces cartes ont été compilées en deux versions.

La première, dans le cadre de l'ouvrage de Du Halde, contenait la carte «la plus générale» de la Chine, de la Tartarie chinoise et du Tibet (volume I), des cartes de la Tartarie chinoise (une générale et douze particulières dans le volume IV) et des cartes du Tibet [Bhoutan] (une carte générale et neuf cartes particulières dans le volume IV).

La seconde version, publiée en 1737 sous forme d'un atlas séparé (**Fig. 8.13-8.20**), a été enrichie d'une carte de la Corée, d'une carte des découvertes du capitaine Vitus Jonassen Béring (Behring; 1681-1741) au nord de la Russie (**Fig. 8.20**) et de quelques renseignements complémentaires ajoutés à la *Carte la plus générale*[1258] (**Fig. 8.14**).

La qualité artistique et la richesse cartographique des cartes d'Anville sont indiscutables. Selon l'abbé Lenglet du Fresnoy, toujours trop enthousiaste, elles «sont, pour l'exécution, le plus bel ouvrage de Géographie qui ait paru jusqu'à présent»[1259]. Les cartes, qui contiennent des informations de tous les types, sont également «peuplées» par des figures de jésuites, d'explorateurs russes, d'indigènes des coins éloignés, de Chinois intellectuels, de gens cultivés des Lumières et d'«Orientaux» en général, selon le goût de la turquerie parisienne, tous entourés de cadres baroques constitués de fleurs exotiques, de bêtes sauvages et moins sauvages, et par des objets symbolisant la sagesse des cartographes et l'éternité des sciences. D'Anville mentionne des peuples, des routes, des frontières, des déserts, des fleuves dont certains «se perdent dans le sable», des montagnes où parfois «les passages sont fermés», des mines d'or et d'argent. Il fournit en outre des renseignements de caractère historique («la ville de Kara-Kum ou Courân [Karakoroum], nommée dans les *Histoires des Chinois* Holin [Helin], siège de l'Empire de Gengis-Khan et de ses successeurs»[1260]), linguistique («ce fleuve est appelé Amour par les Moscovites, He-long Kiang [Heilong jiang] par les Chinois et Saghalen Oula par les Tartares chinois»[1261]), administratif («les Tartares Mongous ou Mogols,

---

[1257] Tolmacheva, 2000, p. 52; Landry-Deron, 2002, p. 143.

[1258] Anville, 1737, p. 3. Voir la *Carte la plus générale et qui comprend la Chine, la Tartarie Chinoise et le Tibet, dressée sur les cartes particulières des RRPP Jésuites par le Sr. D'Anville qui y a joint le pays compris entre Kashgar et la Mer Caspienne tiré des géographes et historiens orientaux*, Paris: Dezauche, [ca 1775] (BNF, CPL, Ge C 20379).

[1259] Lenglet du Fresnoy, 1768, vol. I, pp. 173-174.

[1260] Anville, 1737, *Carte générale de la Tartarie chinoise dressée sur les cartes particulières faites sur les lieux par les Pères Jésuites et sur les Mémoires particuliers du Père Gerbillon, en mars 1732*.

[1261] Anville, 1737, IX, *Feuille particulière de la Tartarie chinoise où ses limites avec la Tartarie russienne sont exposés*.

soumis à la Chine et qui campent au Nord de la grande muraille, sont partagés en plusieurs Cantons»[1262]), politique («la rivière d'Ergoné [Argoun] et celle d'Agigué-Kerbetchi [Pira] servent de limites aux Moscovites et aux Tartares Chinois par le Traité de Niptchou [Nerchinsk]»[1263]), militaire (les postes des fortifications le long de la grande muraille[1264]), et ethnographique (une dénomination rigoureuse des peuples).

Marquées par la volonté de construire un panorama des connaissances, ces cartes auraient, semble-t-il dans l'esprit de l'époque, réussi à montrer une synthèse totale et irréprochable de la région. Des contemporains, comme l'abbé Lenglet du Fresnoy, ont alors tendance à penser qu'après la publication de la compilation de Du Halde et des cartes d'Anville «l'on connaît à présent la Chine avec autant de détail et de précision que la France, ou que les États de l'Europe»[1265]. Le passage est d'autant plus impressionnant pour la Tartarie que, selon l'introduction de Régis dans le volume quatre de Du Halde, la cartographie de cette région était auparavant inédite en France et en Chine[1266]. Cependant, on peut remarquer ici que les sources russes comme les travaux de Milescu, de Godunov et de Remezov n'ont alors pas encore été complètement prises en compte[1267]. Cette impression de connaissances «parfaites» est renforcée par d'Anville lui-même, qui dans l'introduction de son *Atlas* avertit que les cartes sont relevées de manière très précise en comparant la méthode des «Triangles comparée avec celle des Éclipses observées en divers endroits fort éloignés les uns des autres», sans jamais suivre «les règles de l'Art»[1268]. Du Halde également explique en détail qu'en partant d'une base cartographique disparate, d'Anville a essayé de recalculer la position de tous les points géographiques, fixés tantôt selon le méridien de Pékin, tantôt selon les *Tables* d'Ulug-Beg, par rapport au méridien de Paris. Pour situer Samarkand il a notamment utilisé les *Tables* d'Ulug-Beg, afin de pouvoir par la suite placer par rapport à elle d'autres villes comme *Bukara*, *Termed* et *Balk*[1269].

c) Approximations des cartes d'Anville

Malgré l'enthousiasme commun, la représentation graphique reste encore approximative. La seule critique suscitée par ce travail porte justement sur la rigueur géométrique et l'adoption de l'échelle et la conversion de la mesure du *li* par rapport au degré de latitude: en privilégiant l'étalonnage retenu selon l'ordre impérial qui se fondait sur un total de 200 *li* pour un degré, d'Anville n'a pas tenu compte des observations plus rigoureuses de Jartoux en faveur d'une mesure de 193 *li* 540 pieds

---

[1262] Anville, 1737, *Carte générale de la Chine dressée sur les cartes particulières que l'Empereur Cang-hi a fait lever sur les lieux par les Pères Jésuites missionnaires dans cet empire*.

[1263] Anville, 1737, IX, *Feuille particulière de la Tartarie chinoise où ses limites avec la Tartarie russienne sont exposés*.

[1264] Anville, 1737, plusieurs cartes, notamment la carte de la province de Pe-tche-li.

[1265] Lenglet du Fresnoy, 1768, vol. I, pp. 287-288.

[1266] Du Halde, 1736, vol. 4, p. 2; Landry-Deron, 2002, p. 144.

[1267] Baddeley, 1919, vol. I, p. CLXXXVIII.

[1268] Anville, 1737, p. 3.

[1269] Du Halde, 1736, pp. 578, 580.

chinois[1270]. À cela s'ajoutent de nombreuses erreurs résultant des traductions du chinois des nomenclatures topographiques dont les légendes sont souvent mal transcrites et incomplètes[1271], des déplacements arbitraires destinés à caser les objets géographiques dans la carte (la position de Lhassa, correcte dans les cartes particulières, devient fautive dans la carte générale), sans parler du fait que la densité des informations cartographiques dans les endroits trop reculés est nettement moins forte que pour l'Europe, les Indes britanniques ou la Chine même[1272].

En outre, si les mémoires du père Gerbillon ont été pris par d'Anville comme base pour la description de la Tartarie[1273], les régions inaccessibles aux jésuites ont été reproduites à l'écart des méthodes «modernes». Pour le Tibet, les renseignements ont été fournis par «deux Tartares du Tribunal des Mathématiques, envoyés exprès par l'Empereur pour mesurer ce pays, mais instruits et dirigés par les jésuites»[1274]. Chargés de lever le pays depuis la ville de Sining dans le Xining jusqu'à Lhassa et la région des sources du Gange, ces deux lamas ont en 1717 transmis aux missionnaires le résultat de leurs travaux[1275]. Pour les autres recoins, d'Anville recourt aux anciennes cartes existantes, expliquant que pour la Corée les relevés ont été faits par des «géographes coréens» et pour la Tartarie par des «géographes orientaux»[1276]. Il en va de même pour Sakhaline et l'embouchure de l'Amour dont les cartes ont été dressées par des Mandchous[1277]. Les cartes ont été complétées au moyen des «connaissances positives» disponibles du Japon, de «quelques Terres plus septentrionales» et des confins du Tibet avec *l'Indostan*. «Enfin, comme les Missionnaires avaient eu quelques connaissances, quoiqu'imparfaites des Pays situés entre le *Thibet*, la *Tartarie* et la *Mer Caspienne*, Mr. d'Anville en a fait usage dans la *Carte la plus générale de routes*, après les avoir comparées et jointes à ce qu'il a pu en recevoir d'ailleurs»[1278]. Cette approximation des connaissances est trahie par des tableaux qui indiquent que pour la zone nord-ouest de la carte générale la «ville de Hotom ou Kotan, capitale d'un Royaume ou d'une Contrée particulière est apparemment située sur cette rivière qui en porte le nom»[1279] ou qu'on «présume que ces Montagnes [qui traversent le Grand Gobi] sont celles où les

---

[1270] Landry-Deron, 2002, p. 147.

[1271] Baddeley, 1919, vol. I, p. CLXXXIX; Klaproth, 1825, p. 305.

[1272] Le même principe de compilation des cartes a été décrit par Matthew H. Edney en Inde où les cartes d'Anville de 1752, assez précises par rapport aux endroits où s'est déroulée l'activité européenne (portugaise ou britannique), sont restées extrêmement floues pour les régions reculées: Edney, 1997, p. 5.

[1273] Du Halde, 1736, vol. 1, préface, p. xlviij.

[1274] Anville, 1737, p. 4. Selon Du Halde, ces deux Lamas ont «appris la Géométrie et l'Arithmétique dans une Académie de Mathématique»: Du Halde, 1736, p. 371.

[1275] Du Halde, 1736, p. 371; Klaproth, 1825, p. 304.

[1276] Broc, 1972, pp. 201-202, n. 69, 70.

[1277] Bagrow, 1955a, pp. 129-130.

[1278] Anville, 1737, p. 4.

[1279] Anville, 1737, *VIIIe feuille qui est proprement la quatrième du Thibet, et qui donne l'origine du Tsanpon et du Gange*.

Empereurs Monguls de la famille de Ginghiz-Han […] ont eu leur sépulture; ce lieu selon un historien Tartare, était nommé Bur-Han Kaldin [Burkhan Khaldun]»[1280].

d) La partie de la Tartarie d'Anville construite selon Renat

On constate le même principe de construction des «connaissances positives» par rapport à la *Boucharie* ou la *Bouchara*, qui fait partie de la Tartarie indépendante. Pratiquement absente chez Du Halde (avec une unique mention dans le volume IV, p. 64), cette région a été introduite dans la *Carte la plus générale* à partir des relations «de cette partie de la Tartarie [… d'une] personne de qualité, qui la tient elle-même de l'Officier Suédois», séjournant dans la *Petite Boucharie*[1281] (**Fig. 8.15**).

Après avoir été fait prisonnier par les Russes à la défaite de Poltava de 1709 (comme d'ailleurs Strahlenberg, *infra*), cet officier suédois, Johan Gustav Renat (1682-1744), a passé dix-sept ans en Dzoungarie entre 1715 et 1733 au service de Galdan Tseren, qui l'avait capturé en Sibérie, et de ses successeurs kalmouks[1282]. C'est à ce titre qu'il a pu livrer de riches renseignements sur l'histoire du pays et sur les mœurs de ses habitants (habitat, alimentation, costumes, traditions, religion, économie, système monétaire, etc.)[1283]. Il a tenté également de préciser sa situation géographique et a apporté en Europe en 1734 deux cartes locales manuscrites avec des notes en ojrat (kalmouk) de provenance soit chinoise, soit russe, exemplaires rarissimes de la cartographie *centre-asiatique* de l'époque, accompagnées par sa propre carte avec des ajouts[1284]. Selon lui,

> «la Boukharie est un pays d'une étendue considérable, situé entre celui de *Turchestan*, la *Grande Calmuquie*, la *mer Caspienne*, la *Perse*, les *Indes et* la *Mongalie* […] qui] est divisée en deux parties, la Grande et la Petite. […] La Grande Boukharie est située sous le 36^{e} et le 45^{e} degré [*n.d.l.r.* de latitude]. Elle confine, du côté du Nord, au pays de Turchestan et à une partie de la Calmuquie orientale; vers l'Occident, à la Perse et à la Mer Caspienne; vers le Sud, aux Indes; vers l'Orient, à la petite Boucharie, dont elle est séparée par de hautes montages qu'on appelle *Parapomisus.* […] La Petite Boucharie […] est appelée par quelques-uns la *Mogulie* et par d'autres Tzagatay, en mémoire de Tzagatay, second fils de *Zengis-han*. Elle est située entre le 36^{e} et le 42^{e}

[1280] Anville, 1737, *Carte générale de la Tartarie chinoise dressée sur les cartes particulières faites sur les lieux par les Pères Jésuites et sur les Mémoires particuliers du Père Gerbillon, en mars 1732*.

[1281] Anville, 1737, pp. 4-5.

[1282] Pope, 1955; Bagrow, 1964, p. 203; Hostetler, 2001, p. 78.

[1283] Anville, 1737, pp. 5-12.

[1284] Selon Bagrow et Grekov, l'une de ces cartes, présentant l'espace de *Hami* jusqu'à Samarkand, a été copiée par les Dzoungares à partir d'une carte chinoise, et l'autre, plus petite, montrant l'espace d'Ulan-bator à Tourfan, a été prise à des Chinois attaqués par des Kalmouks: Bagrow, 1947, p. 65; Grekov, 1960, p. 227. Mais il est possible, comme suppose Baddley, que la carte Renat I ait eu à sa source une carte disparue d'un certain Filisoff dressée soit sur l'information de Kalmouks, soit sur celle de Suédois emprisonnés en Sibérie: Baddeley, 1919, vol. I, pp. CLXXVI-CLXXIX. Les cartes «kalmoukes» ont été trouvées en 1878-1879 en Suède, à Uppsala, mais la carte-copie par Renat en passant par Saint-Pétersbourg où elle a été montrée aux académiciens en 1734 et probablement copiée, puis par les mains d'Anville et Delisle (qui a publié la carte Renat II), a été finalement perdue: Baddeley, vol. I, 1919, pp. CLXXVI-CLXXVIII; Grekov, 1960, pp. 227-228. Pour la carte «kalmouke» voir Bagrow, 1964, p. 203, pl. CVIII.

> degré, ayant pour voisins à l'Orient, la *Mongalie* et les Déserts de la Chine; au Sud, ceux des Indes; à l'Occident, la Grande Boucharie et la Perse et au Nord, une partie de la *Mongalie* et de la *Calmuquie* orientale»[1285].

Faisant allusion à la campagne d'Alexandre le Grand, Renat rapporte de manière intéressante le fait que la *Grande Boucharie* a été connue «sous le nom de Sogdiana», mais il ne mentionne pas la ville de Samarkand, ville clef de cette histoire, et se limite uniquement à *Bouchara*, «qu'on dit être deux fois plus grande que la ville de Moscou en Russie et *Balik* qui n'est pas moins considérable»[1286] (sur le plan iconographique, les cartes de l'époque transcrivent d'ailleurs la dénomination de Boukhara-Boukharie en grands caractères, alors que Samarkand est toujours en caractères minuscules). En outre, pour nommer la Grande Boukharie il se sert en général du terme de

> «*Mauranneher*, comme qui dirait, selon la langue du pays, *au-delà des eaux*, ou *vers le coulant des eaux*, parce que les *Usbeks* avaient une fois subjugué les *Bouchars*, en s'emparant de leur Capitale, nommée *Boucara*, et en se rendant presque tout le reste du pays tributaire»[1287].

Cette partie de la carte d'Anville constitue le chaînon le plus faible: la représentation cartographique du système fluvial dans la Grande Boukharie est trop confuse: outre un nombre exagéré d'importants fleuves pour une région où les affluents de l'Amou-daria et du Syr-daria sont érigés en puissants courants (comme par exemple, Kesill, Ferghana, Taraz, Ilak, Wash), on observe que le désert de Karakoum entre l'Amou-daria, l'Aral (*ArallNor*) et la Caspienne compte trop d'anciens lits de l'Oxus, du *Kesill* et du *Bras de Tokai* dont les tracés reflètent le schéma de Ptolémée et font communiquer l'Oxus avec la Caspienne.

6. La nouvelle information au lendemain de la parution des cartes d'Anville

À part l'ajout des renseignements de Renat, les deux jeux de cartes d'Anville ne montrent que les premiers travaux des jésuites sur la Chine présentés en Occident.

Pourtant le cumul de l'information s'accélère après la victoire des Qing en 1755-1759 sur Dawachi, second fils de Namdjal Tasi, khan des Dzoungares [Dzongars]. En recevant ces nouveaux territoires au Xinjiang (Dzoungarie et Turkestan oriental = Altishahr)[1288], l'empereur Qianlong donne l'ordre d'en dresser une carte et un dictionnaire géographique.

Cette vaste entreprise cartographique accompagnant l'avancée des troupes chinoises vers l'Occident, a été menée en 1755-1756 et en 1759-1760, par He Guozong avec une équipe comprenant également les Mandchous Minggantu et Fu-de, les jésuites portugais Felix d'Arrocha / Rocha (1713-1781), Joseph / João de Espinha (1722-1788) et F. Hallerstein (seconde mission), ainsi que deux lamas membres de l'Académie

---

[1285] Anville, 1737, p. 5.

[1286] *Ibid.*, p. 5.

[1287] *Ibid.*

[1288] Voir sur la conquête chinoise du Turkestan oriental la chronique officielle de cour des Qing: Imbault-Huart, 1896.

Astronomique de Pékin instruits en mathématique. Ils parviennent à pénétrer en Tartarie indépendante ou, plus précisément, en Kashgarie, en Dzoungarie et en Grande Boukharie, et à se procurer de nouvelles informations dont la fiabilité se dilue d'est en ouest (pour les villes à l'ouest du Pamir ils n'obtiennent plus aucune coordonnée précise en latitude et en longitude). Outre un rapport de descriptions géographiques, ethnologiques et statistiques publié en 1770 et en 1782 sous le titre *Description des contrées occidentales*, sous la rédaction des jésuites, ils rapportent de ce voyage vers les nouvelles frontières chinoises en Dzoungarie des cartes contenant l'itinéraire de leur parcours. Les quarante-trois points astronomiques qu'ils fixent au Xinjiang et en Boukharie comprennent ceux de la vallée d'Ili, Kucha, Aksu, Uch, Kashgar, Yarkand, Keria, Kotan jusqu'à Wakhan, Bolor et le Badakhshan, Tashkent, Andijan, Margelan et Samarkand (voir la carte des Eleuts, publiée à Uchang en 1864, qui est selon Baddeley celle de Rocha); à cela s'ajoute un glossaire des toponymes des six langues (*Xiyu tongwen zhi*, première version publiée en 1771, seconde version en 1782)[1289].

Ces renseignements sont incorporés dans la nouvelle carte générale de tout l'empire chinois *Huangyu xiyu tuzhi*, imprimée sous la direction de He Guozong en 1760 ou 1761 en deux versions assez différentes, puis réédité en 1782.

Le voyage en 1769-1770 d'un autre jésuite, Michel Benoist, ajoute un nouvelle série de précisions sur les «territoires occidentaux» qui prend en 1770 et en 1775 la forme d'un *Atlas* développé sur la base de ses observations et des cartes jésuites précédentes[1290].

La richesse des cartes dressées vers la fin du XVIII^{e} siècle et le volume de l'information recueillie rend possible l'exécution de compilations et d'ouvrages de vulgarisation. En 1783, une compilation de Le Clerc présente une image assez complexe de la Grande Boukharie qui est, selon lui, partagée entre une partie méridionale avec *Balck* comme résidence des *Tatars Usbecks*, et une partie septentrionale, dépendante du *Kan de Boukara*. Dans ce couple, la ville la plus belle est Balck, entrepôt de commerce entre la grande Boukharie et les Indes, et les peuples qui y habitent sont «plus industrieux, moins vagabonds et moins voleurs»[1291].

La distribution de caractères tantôt positifs, tantôt négatifs, n'a pas beaucoup de justifications. Ainsi, dans son *Dictionnaire géographique*, Laurent Eschard signale en 1790 que le cœur de la Grande Tartarie est la *Grande Boukharie*[1292], le pays le plus fertile, peuplé par les «*Usbecks*» qui sont «les plus cultivés, les plus robustes et les plus braves» des Tartares. Elle se trouve précisément «entre 92° et 107° de longitude et 54° et 44° de latitude»[1293], comprend «les Turkomanes, le royaume de Bokara, le royaume

---

[1289] Baddeley, 1919, vol. I, p. CLXIX (il indique que personne n'a vu le fonds de carte de Rocha et Espinha comme carte séparée, mais elle étaient visiblement incluses dans l'atlas de tout l'empire chinois de 1760-1761); Venjukov, 1862, p. 172; Mushketov, 1886, p. 68; Yule, 1921, vol. 1, p. 179 (livre de Marco Polo); Dehergne, 1973, p. 309; Millward, 1999, pp. 69, 74-75.

[1290] Yee, 1994, p. 173; Millward, 1999, pp. 70-71.

[1291] Le Clerc, 1783, t. I, p. 220.

[1292] Selon J. Klaproth, cette dénomination n'est pas justifiée: Klaproth, 1826a, vol. I, p. 59.

[1293] Le système des longitudes et des latitudes utilisé aux XVII^{e}-XVIII^{e} siècles ne correspond pas à celui de Greenwich, communément accepté aujourd'hui. De 1712 aux années 1790 les calculs se font par

de Samarkand et le royaume de Balch» et est bornée «N. par les pays de Calmoucs, E. par le Turquestan et le petit Tibet, S. par la Perse, O. par la mer Caspienne»[1294]. Par symétrie, la *Petite Boukharie* ou *Casghar* est limitée «N. par les pays de Calmouks, E. par le Tibet, S. par le Mongol, O. par la Grande Boukharie» et se trouve en dépendance de la Chine. Elle fait partie de la Tartarie chinoise, une unité plus grande où il y a encore le Tibet et le royaume de Tangut («30°-38° latitude»)[1295]. Ces descriptions qui se veulent scientifiques sont l'écho de l'information de l'*Esprit des lois* (1748) de Montesquieu[1296].

7. Apparition de la géographie historique

Le problème – quelle géographie faire? – qui semblait insoluble à Boccace et à Pétrarque, a été résolu. Les cartes du XVIII^e^ siècle comme celle de la Grande Boukharie d'Anville, ne contiennent pratiquement plus de toponymie antique (à l'exception de la Sogdiane, l'Oxus et le Iaxarte) et se limitent à la nomenclature des auteurs orientaux et des voyageurs (même si l'image cartographique est plus pauvre que celle des descriptions d'Herbelot ou des jésuites).

Parallèlement, les préoccupations antiquisantes trouvent un autre débouché, en renforçant la tendance apparue au XVI^e^ siècle dès l'époque des grands cartographes. Déjà Ortelius commençait à distinguer deux niveaux de représentations graphiques – modernes et historiques. Parallèlement au *Théâtre de l'Univers* il a préparé dès 1579 une série de cartes historiques dans le cadre d'un atlas historique intitulé *Parergon* (première édition posthume de 1598 remaniée du *Théâtre de l'Univers*[1297]), dont la carte illustrant l'expédition d'Alexandre le Grand (*Alexandri Magni Macedonis Expeditio*) n'allait pas au-delà de la terminologie des Anciens (Scythae, Sogdia, Bactriana, Margiana, Hyrcania, Parthia, Aria, etc.)[1298].

Mais il faut encore attendre le XVIII^e^ siècle pour que Ptolémée soit définitivement réduit au statut d'atlas historique. Pourtant cette branche des connaissances historiques – la géographie historique – reste jusqu'au début du XIX^e^ siècle entre les mains des cartographes, bien que d'Anville s'abandonne à la géographie historique comme à une activité à part (**Fig. 8.22**). Comme plus tard Joly[1299], il tente en 1769 de faire revivre la

---

rapport au méridien de Paris grâce aux travaux des astronomes français Jean-Baptiste-Joseph Delambre (1744-1804) et Pierre-François-André Mechain (1744-1804). Ce système a été utilisé en France jusqu'en 1911, alors qu'ailleurs le méridien de Greenwich inventé par les Britanniques a été adopté en 1884: Black, 2003, pp. 90, 114. Le chronomètre nautique, utilisé pour la première fois par John Harrison, et le sextant pour mesurer avec précision les longitudes et latitudes ne sont entrés en usage que vers la fin du XVIII^e^ siècle: Sobel, 1995. On note également que des bons chronomètres, très fragiles et réservés plutôt aux marins, manquaient crualement en *Asie centrale.*

[1294] Eschard, 1790, pp. 127-128.

[1295] *Idem*, p. 673.

[1296] La Grande Tartarie qui se trouve «au midi de la Sibérie», est composée entre autre des «Boucharies, Turkestan et Charisme»; elle est complétée par la Tartarie chinoise: Montesquieu, chapitre III, livre XVII, t. I, 1962, p. 287. Cité d'après Djalili et Kellner, 2000, p. 124.

[1297] Bagrow, 1964, p. 179.

[1298] Nebenzahl, 2004, pl. 1.1 (Anvers, 1595).

[1299] Joly, 1801, pp. 238-291.

vision du monde des Anciens en présentant toute l'Asie comme la somme des éléments suivants: 1. Asie («vulgairement appelée Mineure»); 2. Arménie; 3. Syrie et Palestine et Mesopotamie; 4. Arabie; 5. Médie, Assyrie, Babylonie; 6. Perse; 7. Arie, Bactriane, Sogdiane; 8. Sarmatie, Scythie, Sérique; 9. Inde[1300]. Cet ordre n'est pas exactement celui de Ptolémée, mais d'Anville estime qu'il est possible de corriger les Anciens à partir des connaissances modernes.

En outre, il propose des interprétations des toponymes antiques: il suppose ainsi que *Termed* correspond à *Oxiane* de Ptolémée, *Cogend* [Khodjent] à *Alexandrie Eschaté* et que *Nautaka* se trouve à Nekshab[1301].

Il met en outre à égalité Maracanda et Samarkand:

> «Le nom de Sogdiana subsiste dans celui d'al-Sogd, propre à une vallée, qui par les agréments est un des quatre cantons distingués par le nom de Ferdous, ou de Paradis, dans l'Orient. Elle est arrosée d'une rivière, qui dans les historiens de l'expédition d'Alexandre était appelée Polytimetus [*n.d.l.r.* Zerafshan], c'est-à-dire de grand prix: et en effet, c'est par les saignées qui lui sont faites que les terres voisines sont fertilisées, mais qui la réduisent au point de ne pouvoir arriver jusqu'à l'Oxus. Maracanda était en Sogdiane, ce que Samarkand est dans le Sogd sur cette rivière»[1302].

Cette identification de Maracanda avec Samarkand et de la Sogdiane avec al-Sogd est à l'époque déjà une idée commune, que Lenglet du Fresnoy présente comme une évidence dans le IX[e] volume de sa *Méthode pour étudier la géographie*, consacrée à la géographie des Anciens[1303]. En même temps, cette évidence de l'identification est confrontée aux contradictions entre des systèmes de coordonnées des Anciens et des Modernes. En 1775 d'Anville revient sur la question et rediscute la position de Samarkand:

> «Maracanda, Samarkand, ville principale de l'ancienne Sogdiana… Que l'on sait être située dans une belle vallée qui conserve le nom de Sogd. Cependant, on trouve Maracanda entre les villes de la Bactriane dans Ptolémée, rabaissée même vers le Paropamise, et plus au sud que Bactra, qui est Balkh… D'où peut venir un déplacement si marqué de Maracanda à l'égard de la Sogdiane et du cours de l'Oxus de la part de Ptolémée? C'est que la Sogdiane toute entière est hors de sa latitude, et poussée trop au nord, par l'usage qu'il a pu faire des différents itinéraires qui l'y ont conduit, en les employant sur une fausse estimation, dans le principe où il était que 50 stades fournissent un Degré, estimation qui lui fait rendre trop d'espace en graduation, comme on le reconnait suffisamment par bien d'autres endroits…»[1304].

[1300] Anville, 1769a, pp. 91-188.

[1301] *Ibid.,* pp. 168-169. En réalité la Nautaka des historiens d'Alexandre est à situer dans la région de Kesh-Shahr-i Sabz, alors que Nekshab (Karshi) correspondait à Xenippa.

[1302] *Ibid.*, pp. 168-169.

[1303] Lenglet du Fresnoy, 1768, vol. IX, p. 427. On trouve également les deux noms côte à côte dans la carte de Forster de 1783-1784 (carte déposée à la BNF, CPL, Ge D 11975).

[1304] Anville, 1775, pp. 209-210.

Le géographe britannique James Rennell revient assez tôt sur la question, en indiquant aussi cet autre aspect erroné du discours de la position de la Bactriane et la Sogdiane:

> «que la moderne Bucharie (ou Bokhara) est l'ancienne Bactriane (Bactria); ce qui est contraire à la vérité; car la Bucharie est située au-delà de la rivière autrefois appelée Oxus, aujourd'hui Jihon, et c'est le pays appelé anciennement la Sogdiane (Sogdiana), de Sogd qui signifie Vallée […] où se trouve Samarkand (autrefois Maracanda). La Bactriane (Bactria) est située, au contraire, au sud de l'Oxus, et comprend les provinces actuelles de Balck et de Gaur, et probablement une partie du Khorasan»[1305].

Cette méthode où, sans tenter de reconstruire la vision des Anciens en entier, les cartographes se bornent à appliquer les anciens toponymes sur des cartes modernes dotées de lignes graphiques différentes, conduit à l'impossibilité de fixer graphiquement les écrits de l'Antiquité dans cet espace moderne.

Outre le problème de la Caspienne vue comme golfe de l'océan Boréal, image que personne n'ose plus montrer aux XVIII^{e} siècle, une autre discussion se prolonge sur des décennies, voire des siècles, pour le positionnement des Sères ou de la Sérique que l'on attribue de manière aléatoire tantôt à la partie la plus reculée de la Tartarie orientale, tantôt à une partie du Tibet, ou encore aux provinces septentrionales de la Chine.

Heeren et d'Anville voient dans les Sères, les habitants de la Mongolie à l'est du désert de Gobi. D'Anville, en plaçant «la Sérique dans un espace de longitude qui lui est commun avec l'Inde au delà du Gange», voit une continuité entre la Scythie au-delà de l'Imaüs et la Sérique qui, même séparées par des montagnes et des cours d'eaux, sont identiques «en hauteur et en plusieurs circonstance locales». Pour soutenir son hypothèse plaçant la Sérique dans la Mongolie, il note que «des positions des villes s'y font remarquer; et si l'on observe que la Scythie antérieure ou en deçà de l'Imaüs en est dépourvue dans Ptolémée, c'est qu'en effet la contrée qui répond à l'ancienne Sérique a cet avantage sur de grands espaces limitrophes, compris également dans ce qu'on connaît aujourd'hui sous le nom général de Tartarie»[1306].

Analysant les écrits de Pline et de Pomponius Mela, Conrad Malte-Brun construit plus tard une chaîne de réflexions qui place les Sères dans un espace élevé, au nord de l'Inde, «entre le Petit et le Grand Tibets, avec une lisière de la petite Boukharie et le Cachemire». Selon ces deux auteurs, écrit Malte-Brun en rejoignant les idées de Gossellin et de Lelewel, «les Sères demeurent au milieu des régions orientales dont les Scythes et les Indiens occupent les deux extrémités». Or, puisque les Anciens «terminent l'Asie un peu à l'est du Gange et un peu au nord de la mer Caspienne, qu'ils regardent comme un golfe du prétendu océan scythique et sérique, il reste évidement qu'ils devaient placer les Sères dans le Tibet et les contrées voisins»[1307].

En même temps, le naturaliste Latreille, membre de l'Académie des sciences, compte trois Sériques. La première est celle propre à la *Géographie* de Ptolémée qui est

---

[1305] Rennell, 1800b, pp. 270-271.

[1306] Anville, 1775, pp. 199-201.

[1307] Malte-Brun, 1847, pp. 160-163.

l'Asie supérieure dans la partie septentrionale et occidentale de la petite Boukharie qui s'étend jusqu'au désert de Gobi et a comme capitale Sera Metropolis, à identifier à Tourfan. La deuxième Sérique est celle du nord de l'Inde: «les invasions de différentes hordes Tatares dans la première Sérique forcèrent les peuples de celle-ci à s'expatrier: la Sogdiane, la Bactriane, le Tibet et l'Inde furent leur asile». La troisième Sérique est celle de la *Série* ou *Séria* qui est l'Inde au-delà du Gange, c'est-à-dire l'empire Birman[1308].

[1308] *Ibid.*, p. 163.

Chapitre 9
Les Russes face à la Tartarie: un autre point de vue depuis le Nord

1. L'influence de la cosmographie occidentale

Si dans le discours occidental sur la *Tartarie*, on perçoit nettement la construction de l'image d'un Autre, éloigné, dangereux et énigmatique, ou, en d'autres termes, la formation d'une antithèse de la civilisation européenne, l'histoire des représentations de l'Asie en Russie se manifeste de manière plus nuancée.

Malgré un intérêt particulier pour la géographie comme branche des connaissances appliquées[1309], la vision cosmographique russe n'a pas beaucoup de particularités aux XV^e^-XVI^e^ siècles.

Au cours des échanges intenses des XV^e^-XVI^e^ siècles la littérature géographique occidentale parvient en Russie, où elle est traduite essentiellement en slavon, en passant souvent par des traductions intermédiaires polonaises[1310]. Son influence est décisive au point que les premiers ouvrages cosmographiques russes ne sont que des compilations des sources occidentales comme celles de Ptolémée, Pomponius Mela, Gerard Mercator (sa cosmographie est traduite au *Posol'skij prikaz* en 1637), Abraham Ortelius, Willem Blaeu (traduit par des moines vers 1661), Johannes Blaeu, Luca de Linda, l'atlas hollandais maritime de Groot de 1688, etc.[1311]. L'influence la plus importante est cependant celle de Maran Bielski (1495-1575), auteur du premier ouvrage polonais de caractère géographique et historique, la *Kronika wsystkyego swyata* (éditée en 1550 ou 1554, puis en 1564), qui est traduit en russe en 1584 et reste très populaire en Russie jusqu'au

---

[1309] Sobolevskij, 1903, pp. 45-47. Leo Bagrow souligne également que tous les tracés [*chertezh*] russes ont été dressés à l'époque dans un but militaire ou diplomatique par un département spécial, *Razrjadnyj Prikaz*, également responsable des affaires militaires: Bagrow, 1964, p. 171. La cartographie russe conserve jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle un caractère supposant la possibilité d'une avance militaire (*infra*).

[1310] Les ouvrages traduits essentiellement du latin, de l'allemand, du polonais et du néerlandais ont joué un rôle bien plus important que la littérature occidentale en langue originale: Sobolevskij, 1903, pp. VI, 40; Kamanin, 1976, p. 16. Cette situation où des ouvrages importants arrivent chez les érudits russes à travers des traductions en langues tout d'abord occidentales, se répète avec les manuscrits orientaux. Au XVIII^e^ siècle presque tous les auteurs orientaux ont été traduits vers le russe *via* les langues occidentales. Entre autres exemples, Tatichshev rappelle à cette époque que l'histoire d'Abdoul-gazi a été traduite de manière peu satisfaisante par V.K. Tred'jakovskij d'après une traduction en allemand et en français publiée par Lord William Bentink en 1726; il exprime en outre la crainte que les autres histoires «tatares» qui sont en train d'être travaillées seront mal traduites, car «on ne possède pas de bons traducteurs»: Tatishchev, 1950 [rééd.], pp. 8, 74. Cette pratique du soutien à la traduction est poursuivie de manière encore plus intense sous Pierre le Grand: Polevoj, 1976, p. 26.

[1311] Bagrow, 1954b, p. 169; Kamanin, 1976, p. 17. Cette situation est préservée jusqu'au début du XVIII^e^ siècle où la majorité des cartes imprimées russes restent des compilations: Gnucheva, 1946, pp. 20-21.

début du XVII^e^ siècle[1312]. À ces œuvres s'ajoutent à la même époque d'autres sources de connaissances géographiques fondées sur des informations byzantines légendaires et russes anciennes, sans oublier les monstres dont certains remontent, comme partout, au *Roman d'Alexandre*[1313].

En résumé, la base des connaissances géographiques russes vers 1670 est représentée par un *Livre appelé Cosmographie, i.e. la description de toutes les contrées du monde et des grands royaumes* qui compte soixante-neuf chapitres tirés de Mercator et sept chapitres de Bielski, que parsèment les mythes chrétiens du Prêtre Jean et du paradis terrestre et auquel a été ajoutée au début une courte cosmographie de caractère nettement russo-byzantin-grec comportant de fines particules d'information de première main sur la Sibérie, le pays des Nogaïs et des Kalmouks, sur la Chersonnèse et la route vers la Chine[1314]. Cette dernière partie, rédigée avant la traduction de Mercator, autour de 1620-1646, montre la pratique très répandue chez les Russes de corriger les données concernant la Moscovie et les pays d'alentour dans leurs compilations des cosmographes Occidentaux[1315].

Cette pratique n'empêche pas le fait que sous l'influence de ces ouvrages cosmographiques occidentaux les premiers cartographes russes acceptent le partage du monde en quatre continents[1316] et tracent scolastiquement la frontière de l'Europe et de l'Asie sur le Tanaïs (Don), selon une tradition qui remonte à l'Antiquité et est bien attestée par Ptolémée (*supra* sur les rares exceptions)[1317]. Cet enregistrement de la vision européenne du monde entraîne des conséquences de taille. Même si la Moscovie à

[1312] Bagrow, 1954b, p. 169; *idem*, 2005 [1975], p. 207; Kamanin, 1976, p. 16.

[1313] Bagrow, 1954b, p. 169; *idem*, 1975, pp. 17-18; *idem*, 2005 [1975], p. 207.

[1314] Dans cette partie du livre sur la Chine (paragraphe n° 12) on lit une description qui indique que c'est un pays glorieux, large et très peuplé, que les habitants mangent tous les types d'aliments, qu'ils ont des mœurs différentes et s'habillent en vêtements de différentes couleurs. À l'égard de la contrée de Kyzilbashi (n° 16), connue maintenant comme royaume persan, l'ouvrage dit qu'il y a des déserts, que les habitants sont des musulmans, qu'ils cultivent le coton et la soie et sont souvent en relations litigieuses avec les Turks. Le paragraphe n° 17 comprend la description d'un endroit d'où coulent les quatre fleuves du paradis, Geon, Feon, Tigris et Euphrates. Sous le n° 18 on trouve des montagnes en pierre qui s'étendent de la Chine vers l'océan indien. Le paragraphe n° 19 parle de la ville de Khiva, le n° 20 des plantations de coton près de la ville de Boukhara, le n° 21 des Karakalpaks habitant dans les montagnes; le n° 22 du pays de Kalmouks-nomades. Le paragraphe n° 45 signale que le royaume du Prêtre Jean est situé le long de l'océan. Le n° 46 parle du pays *Turginski*, formellement appelé *Yuzbeskaja*, tandis que le n° 50 est consacré au pays barbare des Tatars: Bagrow, 1954b, pp. 169-172; Kamanin, 1976, p. 17.

[1315] Kamanin, 1976, p. 17.

[1316] Ce partage avec l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique existe dans la cartographie européenne dès le début du XVI^e^ siècle (notamment chez Waldseemüller, Mercator, Ortelius, Finé). Pourtant, parmi les humanistes règnent des visions divergentes: selon l'historien François de Dainville «depuis 1492 on ajoute aux trois continents des Anciens, Europe, Asie, Afrique, le *Nouveau Monde*, encore que d'aucuns prétendent que ce dernier est l'ancienne Atlantide oubliée. Mais d'autres font de l'Ancien Monde un seul continent en face duquel ils en placent deux nouveaux: le Nouveau Monde et la Terre australe ou Magellanique dont on n'a encore exploré que quelques rivages»: Dainville, 1940, pp. 26, 181-182.

[1317] Voir la carte d'Ortelius, représentant l'aire parcourue par l'expédition d'Alexandre le Grand, où le partage entre la Scythie d'Europe et la Scythie d'Asie est bien visible sur le Don: Nebenzahl, 2004, pl. 1.1 (publiée à Anvers en 1595); également une des cartes de l'*Atlas* de J. Blaeu datée de 1662 où à côté du Don figure un cartouche portant la phrase «*Tanais, nunc Don flumen, terminus inter Europam et Asiam*» [Tanaïs, maintenant le fleuve Don, frontière entre l'Europe et l'Asie].

l'ouest du Don se trouve bel et bien en Europe, conformément aux ouvrages de Blaeu, Ortelius, Guagnint et les cartographes russes, l'État russe dans son ensemble devient presque entièrement asiatique[1318]. Au début cette frontière ne préoccupe pas les Russes, pour qui l'espace géographique réel ne reflète à l'époque que la dichotomie religieuse entre le bien et le mal, typique du Moyen Âge: les déplacements dans l'espace sont vus comme un voyage sacré pour sauver son âme entre les pays saints et païens [*pagannye*] inscrits avec une signification bien précise dans un réseau de pèlerinages, sans la moindre connexion avec le concept de civilisations dans le sens européen du terme, ni avec la notion de limites naturelles ou de lois naturelles[1319].

Cependant, cette vision cartographique qui souligne la position du Don comme frontière, suscite en Occident une perception populaire qui voit dans la Russie un pays sans aucune équivoque non-européen, dont l'image extrêmement négative est faite de briques multiples: le despotisme asiatique toujours mis en première ligne, le climat rude, les mœurs barbares, le culte idolâtre des icônes et, enfin, l'absence des institutions et des valeurs qui sont apparues grâce à la Renaissance, comme la pratique des langues classiques, la présence d'Académies, d'imprimeries et d'une architecture en pierre de type «classique». À cela s'ajoute le fait que sur le plan économique la Russie reste entre 1400 et 1650 en dehors du «miracle européen» en conservant son caractère médiéval, restant un empire prémoderne comme ceux des Incas, Aztèques, Ottomans, Safavides, Mogols ou Qing[1320].

Dans la première moitié du XVI^{e} siècle, Rabelais mentionne les Moscovites dans le même train que les «Indiens, Persans et Troglodytes» qui associe les Russes non seulement à l'Orient[1321], mais également au monde mythologique[1322]. Ce n'est pas un hasard si dès Roger Bacon les Russes ont été souvent comparés sans ambiguïté aux Sarrasins en général, ou aux Turcs en particulier, en raison de leurs costumes, de leur armement et, surtout, à cause de l'autocratie du pouvoir. Cette impression est également manifeste au niveau iconographique, dans la mesure où le tsar russe est représenté en train de siéger sous une yourte de type tatare dans la carte de Jenkinson datée de 1562[1323], dans l'*Atlas* d'Ortelius édité entre 1570 et 1598 et dans la carte de John Speed *A newe mape*

[1318] Sobolevskij, 1903, pp. 58, 60-61, 76; Bassin, 1991, pp. 4-5.

[1319] Gurevich, 1988, p. 10; Lotman, 1992, pp. 407-412; Khodarkovsky, 2002, p. 49.

[1320] Poe, 2000, pp. 16, 19, 21, 22, 29, 36, 143 (avec une bibliographie des sources primaires); Poe, 2003, pp. 40-41, 43, 46-47. Dans la formation d'une image sombre de la tyrannie russe, le rôle décisif revient à un ouvrage de Sigismund von Herberstein, *Rerum moscoviticarum commentaii* (1549), réédité maintes fois et où l'auteur souligne les quatre qualités définissant le pouvoir en Russie: l'absolutisme, le despotisme, les sujets comme esclaves et la quasi divinité du tsar: Poe, 2000, pp. 138-144. Voir aussi Wolff, 1994, pp. 10-11. Pour la traduction du texte de Herberstein voir Delort, 1965; Nazarenko, Pliguzov, Khoroshevich et Janin, 1988.

[1321] Sur la perception de la Russie par les Occidentaux en tant qu'Orient ou arrière-garde orientale de l'Europe, voir Pelus, 1982 (riche bibliographie); Malia, 2003 [1999] (riche bibliographie; sur la Russie vue sans équivoque comme Orient, voir pp. 479-480, n. 6); Poe, 2000; Schimmelpenninck van der Oye, 2002, pp. 249-251; Mund, 2003.

[1322] Wolff, 1994, p. 10.

[1323] D'après les dates on peut conclure que dans cette image il s'agit d'Ivan IV le Terrible (1533-1584, r. 1547-1584).

of Tartary de 1626[1324] et où l'on voit un Tartar habillé en *oprichnik*[1325]. En outre, selon Richard N. Frye les Russes sont, dans les sources persanes, appelés *Uzbek-i ferengi* [les Ouzbeks Européens][1326]. Cette comparaison des Russes avec les Turcs ou les Mongols nuira, jusqu'à pratiquement la fin du XIX^{e} siècle et même jusqu'à la fin de l'époque soviétique, à l'image de la Russie dont une grande partie de l'élite désire pourtant voir la Russie comme un pays avant tout européen[1327].

En acceptant de manière non explicite cette situation ambiguë entre deux mondes inventés – l'«Occident civilisé» et l'«Asie des Scythes», «barbare» et pauvre –, la Russie dont la géographie est en majorité «asiatique» et presque inconnue des Russes eux-mêmes, commence à son tour à étudier les autres composantes de la Tartarie. Elle s'appuie sur sa propre expérience due à la proximité géographique et sur les publications des cartographes occidentaux qui, à leur tour, ont souvent utilisé les données russes pour cartographier la Russie et ses alentours[1328]. Petit à petit, avec un certain retard par rapport aux pays d'Europe, la Russie arrive à l'idée de faire de l'espace autour d'elle son territoire en entrant dans la règle du jeu de la «géographie des frontières, plus modestement des limites, qui découperait les continents en chasses gardées»[1329].

2. Travaux cartographiques sur les limites steppiques et sur la route vers Pékin: les tout premiers renseignements

À la suite des victoires d'Ivan IV le Terrible sur les khanats de Kazan en 1552[1330] et d'Astrakhan en 1556 et l'inauguration en 1579 du mouvement vers la Sibérie où initiatives privées et étatico-militaires se mêlent constamment, la Russie passe d'une attitude défensive où ses exploits sont dictés par la nécessité de savoir d'où vient le danger le plus imminent à une attitude offensive. Elle entre alors en contact étroit avec les marges nord-ouest de l'*Asie centrale* en prenant le contrôle de la totalité du réseau volgien et du passage vers la Caspienne qui donne accès au marché persan, ainsi que de la route

---

[1324] *A newe mape of Tartary* by John Speed, [London]: George Humble, 1626 (carte déposée à la BNF, CPL, Ge D 22030). Il est intéressant de noter que dans l'encadrement supérieur de cette carte quatre cartouches présentent les vues des villes représentatives de la Tartarie: Astrasan [Astrakhan], Samarchand, Combalu, the House of Nova Isula.

[1325] L'*Oprichina* (1565-1572) est une période de terreur sous le règne d'Ivan IV, pendant laquelle la garde militaire *oprichina* a été chargée de réprimer la résistance des boyards: *Atlas historique,* 1983, p. 199.

[1326] Frye, 1972, p. 34.

[1327] Au niveau des perceptions populaires les Russes ayant participé à la «guerre nationale» contre Napoléon et parvenus à Paris en 1814 ont été vus comme des barbares et des asiates, en partie à cause de la présence dans la banlieue parisienne de deux régiments de cavalerie kalmouke, équipés de chameaux: Kappeler, 1994 [1992], p. 118.

[1328] Lebedev, 1949, pp. 38-39; Bagrow, 1964, pp. 171-172.

[1329] Péguy, 2001, pp. 46-47.

[1330] La conquête de Kazan marque une bifurcation importante dans l'histoire de l'agrandissement de l'empire russe multiethnique: selon Andreas Kappeler «c'est la première fois qu'une entité politique indépendante, dotée d'une tradition historique, d'une légitimité dynastique et d'une aristocratie parlant non seulement une langue étrangère mais relevant d'une autre grande confession et d'une culture prestigieuse – l'islam – passe sous la domination russe»: Kappeler, 1994 [1992], pp. 25, 31-33.

reliant la Crimée à l'*Asie centrale*. À la suite du changement de la conjoncture politique, elle devient la principale inspiratrice des voyages à but commercial ou politique dans les deux axes de sa future expansion, au Turkestan occidental et dans la périphérie méridionale de la Sibérie. Dès lors, pour les Européens l'idée selon laquelle la Russie est mieux placée pour étudier cette partie du globe devient indiscutable:

> «les Moscovites et Russes pourraient plus aisément que tous autres, soit par mer, ou par terre, faire ces découvertes [*n.d.l.r.* la route par le nord vers le Cathay et la Haute Tartarie], pour en être plus proches, et pouvoir observer les saisons propres à tels Voyages, s'ils avaient autant de curiosité que ceux de deçà»[1331].

Cette observation n'est pas sans raison: la proximité immédiate de l'*Asie centrale* permet aux Russes d'obtenir davantage de renseignements sur leurs voisins méridionaux, d'autant plus que cette information est d'ordre stratégique à l'égard des Steppes Kirghizes [*Kazackie ordy*, *Nogaï*], de la Perse, du Khiva [*Jurgenskie goroda*], du Boukhara et de la côte turque de la mer Noire (toute l'information est généralement réunie dans le *Kazanskij prikaz* qui jusqu'en 1637 gère à la fois l'ex-khanat de Kazan et la Sibérie[1332]). Selon les études d'A. Jasinskij, sur les 230 boîtes comprises dans les archives d'Ivan IV, «à part des copies des *létopis'* [chroniques] officielles de Moscou (deux boîtes) et une de Cosmographie il y avait neuf boîtes de tracés des régions frontalières et de copies d'itinéraires dans les pays voisins»[1333]. D'ailleurs, les premières tentatives de négociations russes avec la Tartarie que l'on peut faire remonter aux VI^e^-VII^e^ siècles grâce aux trouvailles de trésors monétaires sassanides dans la région de Perm, figurent de manière plus assurée dans la littérature arabo-persane de la seconde moitié du IX^e^ siècle[1334].

Dans les sources occidentales, le niveau des connaissances de ces contrées éloignées du côté des Russes juste avant ces événements décisifs pour l'histoire russe est fixé dans les notes sur la Moscovie de Sigismund von Herberstein, *Rerum Moscoviticarum Commentarii* (1549)[1335], où l'auteur fait un tour d'horizon des renseignements sur les Tartares disponibles en Moscovie (*infra*). Le poids principal de l'information est porté sur le joug mongol, la généalogie des khans mongols, les mœurs sauvages des Tartares-nomades, et surtout, sur l'histoire inachevée de l'apprivoisement du khanat de Kazan par Basile III. Les territoires répartis plus loin vers le sud ont été décrits de manière

---

[1331] Bergeron, [1735], [8] «Traité de la navigation…», col. 46.

[1332] Bagrow, 2005 [1975], p. 209; Kappeler, 1994 [1992], p. 47.

[1333] Jasinskij, 1889. Il est possible que parmi ses documents il y ait eu des renseignements (*skazki*) fournis par les voyageurs russes comme Danilo Gubin envoyé par Ivan le Terrible en 1534 dans le pays des Nogaïs et en 1566-1567 en Sibérie, ainsi que ceux de Mikhaïl Sunbulov envoyé dans la Horde Nogaï en 1565, Semen Mal'cev envoyé également en 1569, Vel'jamin Stepanov qui a réussi à parvenir en 1595 vers le cours moyen du Syr-daria, Ivan Tikhonov qui en 1613 est arrivé à Khiva et Boukhara et probablement beaucoup d'autres, compte tenu du fait qu'en 1557 et 1558 en Moscovie ont été discutées des propositions de la part de Samarkand et de Khiva d'établir un commerce régulier et qu'en 1600 une sorte de poste régulière a été organisée dans les régions au-delà de l'Oural: Fedchina, 1967, pp. 24-25, 94-95.

[1334] Bartol'd, 1963e, pp. 816, 831.

[1335] Pour le texte voir Delort, 1965, pp. 151-190; Nazarenko, Pliguzov, Khoroshevich et Janin, 1988, pp. 164-185. Également Poe, 2000, p. 122.

assez abrégée. Conservant souvent des reflets de l'orthographe russe, Herberstein indique, sans savoir où se trouve précisément Astrakhan[1336], qu'au-delà de Kazan habitent à côté de Perm les *Tartares Tumenski*; près de la Caspienne les *Tartares Nagai*; puis les *Tartares zavolgskie*; puis les *Jurgenci* (autour d'Urgench) d'où il y a dix jours de route jusqu'à *Bebrid Chan*, «le grand khan de Cathay», et à l'emplacement des *Tartares Schibantski*, des *Tartares Cosatzki* et des *Kalmuchi*; en «retournant de l'Orient vers Midi», Herberstein mentionne les *Abkazes*, les *Circassi* et les *Tartares Kriimski* ou *Perekopski*. Le nom de Samarkand n'apparaît que dans un contexte plutôt anecdotique où Herberstein signale l'existence d'une plante surnommée d'après le lieu de son provenance *Samarcandien* et qui ressemble à un agneau nouveau-né avec du sang et de la chair «comparable à la chair d'écrevisse» dont «la racine prend au milieu du ventre, à l'ombilic et [qui] vit tant qu'il peut brouter l'herbe qui l'environne»[1337].

Mêlée aux sources occidentales, l'information de Herberstein se distingue un peu de celle que l'on trouve dans les chroniques russes (*Lavrent'evskij spisok, Povest' vremennykh let*, etc.). Selon Vera N. Fedchina, on considère alors sommairement que l'espace avoisinant au sud comprend avant la Volga des pays peuplés de nomades de la Horde de Batu qui portent aussi l'appellation de Saraï d'après le nom de la capitale; au-delà du fleuve habitent les *Kangites* ou *Khvalisses* et à Khiva s'étend le pays des *Bessermens* (musulmans). En même temps, l'espace au-delà du fleuve Yayk (Oural) qui porte le nom de Horde Bleue est centré sur Samarkand, gouvernée par *Temik Aksak* (Tamerlan) qui conquit également la *Persida* (Perse). En ce qui la concerne, la Bactriane est connue sous le nom *Vatr*, avec une mention précisant que ce pays va jusqu'à l'*Indikaja* (Inde) et qu'il est peuplé par les *Bussurmans*. Enfin, le *Povest' vremennykh let* indique que «entre l'est et le nord [habitent] les *Torkmene*, *Pechenezi*, *Torcy*, *Polovci*, *Khvalissy*»[1338].

Cependant, l'information à disposition est schématisée et reste inchangée pendant des décennies. Il n'y a ainsi pas de grande différence entre Danilo Gubin qui en 1534 écrit que «au-delà de la terre *Mungal* vers les *Bukharcy* il y a trois royaumes: celui *Turskoe* [*n.d.l.r.* Turkestan], et le roi dans ce royaume Junachka, et la ville en pierre [*Kamennyj = Tashkent*], celui *Tunguckoe*…, et celui *Gorod-Shar* [*n.d.l.r.* Kashgar]», et

---

[1336] Delort, 1965, p. 182.

[1337] Selon Robert Delort, qui reprend le point de vue de Yule et Hallberg, il s'agit probablement du *polypodium baromez,* une sorte de lycopode, et non une fantaisie pure comme l'a pensé Herberstein: Hallberg, 1907, s.v. «Cadili», p. 90; Delort, 1965, pp. 180-182. Le parallèle exact à la description de cette plante figure chez Odoric de Pordenone qui parle d'elle comme d'une espèce de melon étrange de nom Cadili qui pousse dans les montagnes Caspiennes: «quand le fruit est mur et se fend, on y trouve un petit animal qui ressemble à un agneau». Odoric ajoute que le récit semble peu véridique, «mais que ceci est tout aussi vrai que la version qu'il y a des arbres en Irlande qui produisent des oiseaux»; cette information sur l'agneau végétal est reproduite chez Mandeville en 1356 qui annonce qu'il s'appelle Caldilhe selon le nom du pays qui se trouve du côté de la Volga près de la Caspienne. À partir de Mandeville cette créature transite dans les récits du soldat bavarois Schiltberger qui s'inspire relativement beaucoup de Mandeville, à travers lequel, probablement, ce melon-agneau arrive chez Herberstein: Hallberg, 1907, s.v. «Cadili», pp. 89-90; Tzanaki, 2003, pp. 103, 113-117, 125. Voir également l'image de ce melon-agneau dans une miniature du manuscrit du *Livre des merveilles* de Marco Polo pour le duc de Bourgogne Jean Sans-Peur, Manuscrit de la BNF, codex 2810, f. 210 (**Fig. 5.7**).

[1338] Fedchina, 1967, p. 24.

Ivan Petlin qui note en 1618 qu'au-delà du pays de *Mugal* ou *Mugalla* et de *Boukhary* ou *Bughar* il y a trois États riches avec des villes en pierre – *Orturskoe* ou pays d'Ortus (Ordos?), *Tangutskoe* ou *Samelaich* (désert de Gobi?) et *Zheleznoe* avec la capitale Shar où le tsar s'appelle Temir [*zheleznyj*, Timur][1339].

L'information fournie par ces premiers voyageurs ressemble à celle que fait parvenir un peu plus tard Ivan A. Khokhlov, envoyé en *Asie centrale* comme ambassadeur en 1620. L'itinéraire qu'il suit avec Semejka Gerasimov par Astrakhan – la Caspienne – Urgench – Khiva – Boukhara – Samarkand [*Shamarkhani*] – la Perse [*Kizylbaskaja zemlja*] donne lieu à un *statejnyj spisok* [notes] détaillé. Bien qu'il ait été rédigé de mémoire à son retour ce document contient la description des routes possibles, les conditions de voyage, les distances en verstes et en jours de route et les caractéristiques des endroits visités. «Entre les terres de Boukhara et celles *Jurgenskaja* [*n.d.l.r.* d'Urgench] – note-t-il par exemple – il n'y a pas d'endroits habités, seulement des sables, des endroits malsains [*mezh Bukharskie et Jurgenchskie zemli zhilykh mest net zhe, vse peski, mesta khudye*]; […] dans le pays de Boukhara il y a autour de trente villes, mais [il a] oublié comment elles s'appellent […] et [ses] notes ont été perdues dans le pays de *Jurgenskaja*, et dans le pays de *Jurgenskaja* il n'y a pas plus de quatre villes vivantes et d'autres villes sont vides et il n'y a pas d'arbres et tous les gens sont des nomades; […] dans ces pays, toutes les villes sont en argile…, mais elle sont résistantes, car il n'y a que très peu de pluie pendant l'été»; la ville de Balkh se trouve sur la frontière entre la Perse [terre *Kizylbaskaja*] et l'Inde [terre *Indiejskaja*])[1340].

3. Le Grand Tracé [*Bol'shoj chertezh*], première synthèse géographique russe

Ces premières données trouvent leur place dans une première synthèse cartographique russe qui porte le nom de *Grand Tracé* [*Bol'shoj chertezh*] (**Fig. 9.1**). L'établissement de cette carte générale de la Russie et des pays avoisinants débute sur l'ordre d'Ivan IV le Terrible; elle est retouchée sous le règne de Boris Godunov (1598 à 1605) avant sa mise en forme définitive en 1627 avec des ajouts correspondant aux territoires récemment conquis jusqu'en Crimée[1341]. Le *Grand Tracé* est donc contemporain des grands atlas européens de Mercator ou d'Ortelius. La carte originale ayant malheureusement été perdue[1342] les cartographes n'ont hérité que de sa description de 1627, le *Livre du Grand Tracé* [*Kniga glagolemaja Bol'shomu chertezhu*], qui combine des descriptions de l'époque de Godunov «*staryj chertezh*» [ancien tracé] et des plus récentes «*novyj chertezh*» [nouveau tracé] ou «*pole*»

[1339] *Eadem*, p. 25.

[1340] A part la description de son itinéraire, Khokhlov indique qu'il y a une deuxième route par la steppe vers Astrakhan et une troisième vers Moscou – la route Kizylbaskaja (persane) – par la ville Karakol: Khokhlov, 1866, pp. 102-105. Cit. d'après Fedchina, 1967, pp. 27-28.

[1341] Pour l'histoire de la création du *Grand Tracé*, très difficile à reconstruire, voir Meyendorff, 1826, p. 233; Maksheev, 1878, pp. 4-5; Bagrow, 1948b, p. 81; Lebedev, 1949, pp. 19-22; Serbina, 1950, p. 4; Bagrow, 1964, p. 172; Bagrow, 2005 [1975], pp. 188-194; Fedchina, 1967, p. 26; Maslova, 1955, t. 1, p. 5; Postnikov, 1996, p. 17.

[1342] Elle a été mentionnée pour la dernière fois dans l'*Opis' del Razrjadnogo prikaza* [département des affaires militaires] faite par *dumnyj d'jak* D.M. Bashmakov en 1668: Serbina, 1950, p. 5.

[champ][1343]. Il en va de même pour une *landkarte* de l'*Asie centrale* qui, comme l'écrit en 1768 son découvreur, Tatishchev, a elle aussi été dressée sous Boris Godunov, avec des indications assez détaillées sur les «Tatars orientaux», notamment sur la Boukharie et la mer d'Aral surnommée *Sinee* [la mer Bleue]. Cette carte a, hélas, elle aussi disparu, dans les flammes, avec tout un ensemble de documents concernant l'*Asie centrale*, vers le début du XVII^{e} siècle[1344]. C'est sur cette base, fort maigre, que les chercheurs ont tenté jusqu'à aujourd'hui de reconstruire l'image cartographique de l'*Asie centrale* chez les Russes aux XVI^{e}-XVII^{e} siècles.

Construit sur les réseaux orographique et hydrographique avec l'indication de certaines distances le *Livre du Grand Tracé* présente les objets géographiques en fonction des routes et selon le principe de l'emboîtement caractérisé par le fait que ces objets se présentent les uns par rapport aux autres. Il mentionne à peu près une cinquantaine de dénominations de provenance *centre-asiatique* dans un espace qui va de l'Oural vers l'est, jusqu'aux fleuves Ishim et Sarysu et la chaîne du Karatau, et vers le sud jusqu'aux montagnes près de Tashkent, Samarkand, Boukhara et la ville d'Urgench[1345].

Les précisions portent non seulement sur la nomenclature, mais aussi sur la structure hydrographique de la région où, pour la première fois, la mer Aral est introduite de manière nette sous le nom de *mer Bleue* [*Sinee more*], qui évoque le nom *Bleu* que porte chez Jenkinson une des baies de la partie nord de la Caspienne[1346]. Le texte donne une distance de 250 verstes entre la Caspienne et l'Aral[1347] et certaines dimensions de ces deux mers: la côte de la Caspienne, d'Astrakhan jusqu'à *Jurgentcy* (Khorezm) compte 1200 verstes pour 800 verstes de largeur[1348]; l'Aral mesure 280 verstes sur 60[1349].

Entre les deux mers les fleuves sont nombreux: «Le fleuve *Syr* se jette de l'est dans la mer Sinee. […] De la mer Sinee [où l'eau est salée] sort le fleuve Arzan [*n.d.l.r.* Arzas, Arzan, Arzar, Azar: ancien lit de l'Ouzboï? L'Ardock chez Jenkinson?[1350]] et [il]

[1343] En 1950 il y avait en Russie 38 copies de ce livre dont la plus ancienne datait des années 1660 et les autres des XVIII^{e}-XIX^{e} siècles: Serbina, 1950, pp. 4-5, 7; Fedchina, 1957, p. 94.

[1344] Serbina, 1950, p. 36; Fedchina, 1967, pp. 26-27.

[1345] Maksheev, 1878; Lebedev, 1950, p. 230; Fedchina, 1967, pp. 27, 33-38.

[1346] Bartol'd, 1965a, pp. 92-93.

[1347] «*A ot Khvalimskogo morja do Sinego morja, na letnei na solnechnoi voskhod prjamo, 250 verst*» [De la mer Caspienne jusqu'à la mer Sinee, tout droit vers le lever du soleil, il y a 250 verstes]: Serbina, 1950, p. 94.

[1348] «*A ot ust'ja Jaika reki, beregom morskim na vostok k Jurgenskoj zemli, protiv ust'ja reki Kinjar-Sakgyz, do konca Khvalimskogo morja 200 verst. I vsego ot Astarakhani Khvalimskim morem vdol' do Jurgenskoj zemli, 1200 verst; a poperek Khvalimskim morem, ot ust' reki Jaika do Kizyl-bashskoj zemli 800 verst*» [De l'embouchure de Yayk par la côte de la mer vers l'est vers la terre Jurgenskaja, en face de l'embouchure du fleuve Kinjar-Sakgyz, jusqu'à la fin de la mer Khvalimskoe il y a 200 verstes. Et au total par la mer Khvalimskoe d'Astrakhan jusqu'à la terre Jurgenskaja 1200 verstes, et en largeur par la mer Khavalimskoe de l'embouchure d'un fleuve […] jusqu'à la terre de Kizyl-Bashskaja il y a 800 verstes]: Serbina, 1950, p. 94.

[1349] «*A Sinim morem do ust' Syra reki 280 verst, a popereg Sinim morem 60 verst*» [Et en longeant la mer Sinee jusqu'à l'embouchure du fleuve Syr il y a 280 verstes, et perpendiculairement la mer Sinee mesure 60 verstes]: Serbina, 1950, p. 94; Fedchina, 1967, p. 33.

[1350] Bartol'd, 1965a, pp. 92-93.

commence à couler vers la mer Khvalinskoe» en confluant avec d'autres fleuves dont, notamment, à l'est *Amedarya* (Amou-daria ou un de ses confluents, mais la rivière du Zerafshan n'est pas mentionnée). 300 verstes plus loin [au nord-ouest?] de la mer Bleue il y a la mont *Uruk* qui a 90 verstes de longueur. «De cette montagne coulent trois rivières: le fleuve Vor conflue avec le fleuve Yayk, dans la nuit; le fleuve Irgyz se jette dans le lac Akbashly, vers l'est. Le fleuve Gem coule vers le midi en direction de la mer Khvalimskoe et se jette, sans arriver à la mer, dans un lac»[1351].

La région de l'Aral est également riche en déserts [*peski*: sables]: *Arakum*, *Arsuk'kum* (25 verstes de largeur), *Barsuk'kum* et *Karakum* (250 verstes de longueur et 130 verstes de largeur); et elle est peuplée de Hordes kazakhes [*kochevaja kazackaja orda*].

Plus loin sur le fleuve *Syr* il y a les villes *Sunak*, *Jasyrvan*, *Tjurkustan*, puis à une distance de deux verstes, *Arkan*, *Jan'gurgan*, *Aknurgan*, *Sairjaim*, *Isairjam*, *Tashkun*; cette dernière est du côté nord du fleuve *Syr* à 30 verstes de la rive, près d'une montagne, et de cette montagne il y a 200 verstes jusqu'à la montagne *Karabas* ou *Karachatova gora* (région de Samarkand dont le nom n'a pas mentionné?[1352]) au sommet de laquelle il y a une ville d'où l'on part vers Boukhara. À *Boukhar* et dans toute la terre boukhariote il y a des canaux d'irrigation depuis le *Syr*, car sans l'eau amenée par les canaux la terre ne donne ni pain, ni aucun légume[1353]. En face de Boukhara il y a le lac *Ugus* d'où un fleuve coule vers la mer Khvalimskoe; sur ce fleuve *Ugus* il y a la ville de Kagan où habite le frère du khan de Jurgencskij, et de Kagan vers la ville de Urgench il y a 220 verstes[1354].

Cette richesse toponymique qui montre que les auteurs ont bien connu les territoires au nord de la Caspienne, mais moins bien ceux au sud et à l'est, ne permet cependant pas une représentation graphique crédible. Même si on ne possède pas la carte même, les défauts sont parfaitement reconstituables: le *Livre du Grand Tracé* ne possède pas de système de coordonnées comme celui qu'utilisent les Occidentaux depuis la redécouverte de Ptolémée; les distances sont données tantôt en verstes, tantôt en journées de route à cheval; les données se font plus en plus rares de Moscou en direction de la périphérie[1355]. Bagrow souligne l'absence, à l'époque, de dessinateurs qualifiés[1356].

En outre, la description dévoile la double nature chronologique du *Livre du Grand Tracé.* Pour la Russie de la mer Blanche à la mer Noire et à l'Ob la description est rédigée selon un principe oro-hydrographique. Dans le *Nouveau Tracé* dont l'objet concerne d'une part un territoire très étroit, allongé le long des confluents du Dniepr et

---

[1351] «*Iz gory potekli 3 reki: reka Vor techet v reku v Jaik, v noch'; reka irgyz techet v ozero Akbashly, na vostok. Reka Gem techet na poldni k Khvalimskomu morju i pala, ne doshed do morja, v ozero*»: Serbina, 1950, p. 94.

[1352] Fedchina, 1967, pp. 33-34, 38. Voir également Fedchina, 1957, p. 100.

[1353] Serbina, 1950, p. 95.

[1354] *Eadem*, p. 96.

[1355] Grekov, 1960, p. 215.

[1356] Bagrow, 2005 [1975], p. 204.

du Don jusqu'à la Crimée, et, d'autre part, l'*Asie centrale* du côté de la Caspienne, la description se fait selon trois routes principales de nature stratégique – *Muravinskaja, Kal'miukskaja* et *Izjumskaja* – avec l'indication de toutes les constructions (fortifications, puits, habitations); les fleuves ne sont décrits que s'ils peuvent aider à définir la direction des routes et des passages sur les fleuves («*tatarskie perevozy i perelazy v kotorye prikhodjat tatary na Rus'»*[1357]). Selon Serbina, la source du *Nouveau tracé* est une ancienne *Razrjadnaja rospis'* des années 1570; de son côté, Barthold indique que, compte tenu de ses descriptions, ce tracé a été dressé après que l'Amoudaria s'est tourné vers l'Aral en 1573-1575[1358].

4. La vision de l'*Asie centrale* à partir de la Sibérie

Les connaissances géographiques sur l'*Asie centrale* se développent davantage du côté de la Sibérie – zone prioritaire des efforts colonisateurs russes de l'époque – et de la Chine.

À la différence des missionnaires jésuites qui arrivaient en Chine par la voie maritime des Indes, *via* Canton ou Ning-Po[1359], les Russes y parviennent par la voie terrestre, en longeant la plaine sibérienne. Sa conquête qui a débuté par la soumission du royaume de Koutchoum en Sibérie en 1579-1587 dont le passage de l'Oural par les cosaques d'Ermak en 1581-1582 est un élément clef, s'est poursuit pendant l'«époque des troubles» (1605-1613) et est sur le point d'aboutir vers les années 1680[1360]. Comme le note Leo Bagrow, l'accomplissement de quelques missions dans les années 1641-1650 dans la région du bas Amour pousse l'administration russe à considérer cet espace éloigné comme étant en possession russe et à soumettre les tribus locales au *yassak*, généralement en fourrures[1361]. L'aménagement des premières villes au-delà de l'Oural comme Tumen (1586), Tobolsk sur l'Irtysh (1587), Surgut sur l'Ob (1593), Tomsk (1604), Krasnojarsk (1628), Jakutsk (1632), Irkoutsk (1652-1661), Albazin (1651), Nerchinsk (1658) est un élément important de cette période initiale de la colonisation actuelle et future: selon l'idée, articulée dans les cercles politiques russes, l'établissement des villes en Sibérie aidera à développer des relations commerciales non seulement avec la Chine, mais aussi avec les khanats de l'*Asie centrale*[1362].

[1357] Kamanin, 1976, p. 18.

[1358] Serbina, 1950, pp. 4-5, 49-50, 69; Bartol'd, 1965a, pp. 92-93.

[1359] Broc, 1972, p. 183.

[1360] Pour l'une des plus proches descriptions des événements mêmes de la conquête de la Sibérie voir Coxe, 1787, pp. 275-297. Ce dernier signale que dans l'armée d'Ermak il y avait des «bandits» originaires de la mer Caspienne (p. 279), et que la prise de Kazan et d'Astrakhan a permis d'établir des relations commerciales avec Boukhara et la Perse, malgré tous les dangers de la route (pp. 279-280). Voir également Katanaev, 1899, pp. 8-36; Kappeler, 1994 [1992], pp. 36-44. Pour une carte de la conquête russe de la Sibérie: *Atlas historique,* 1983, p. 268.

[1361] Bagrow, 1955a, p. 127. *Yassak*: tribut payé par les personnes assujetties à contribution.

[1362] Comme l'indique Katanaev, l'établissement de la ville de Tara doit en outre servir au développement du commerce: «au cas où les marchands boukhariotes ou nogaï arrivent dans la ville de Tara avec leurs marchandises … les habitants doivent avoir un commerce libre avec eux en les traitant amicalement [*ejeli Bukharskie i Nogajskie kuncy pridut v gorod Taru s tovarami … to tamoshnim zhiteljam imet' s nimi*

Par conséquent, les routes de Moscou à Pékin à travers le sud-ouest de la Sibérie (anciennement, le royaume de Permie et la ville de Tomsk), puis celles de la Mongolie, deviennent vite familières aux Russes[1363] (**Fig. 10.2**). Les connaissances relatives à ces espaces et les cartes des territoires frontaliers sino-russes s'enrichissent de manière spectaculaire dès 1615-1618, avec l'inauguration de cet itinéraire par les explorateurs Vasilij Tjumenec (pour une partie) et Ivan Petlin[1364], lequel a livré la première description en russe de la Grande Muraille:

> «sur le chemin de Bughar il y a une muraille si longue, qu'elle dure deux mois de chemin. Elle est bâtie de brique, et haute de quinze pas […] cette muraille vers la mer a bien quatre mois de chemin en longueur, comme disent ceux du Cathay et s'étend depuis Bughar jusqu'à la mer, et l'on tient qu'elle a été faite pour défendre le pays de Cathay et le séparer d'avec les Mugalles […] Au dehors de cette muraille demeurent les Noirs Mugalles, et au-dedans est le grand Royaume et ville de Cathay»[1365].

Bien qu'ils aient poussé la Russie à renoncer d'y consolider le «second royaume de Sibérie»[1366], les conflits frontaliers de 1685-1686, uniques dans leur genre dans l'espace

---

svobodnyj torg, obkhodjas s nimi druzheski]»: Katanaev, 1893, p. 25. Également Kuznecova, 2000, pp. 42, 44.

[1363] Selon Leo Bagrow les Russes empruntaient plusieurs routes pour parvenir jusqu'à l'Amour, puis, au-delà, jusqu'à la Mongolie et la Chine: l'une de la Selenga au Khiloket, puis le lac Irgen, puis l'Ingoda et le Shilka; une deuxième en descendant la Lena vers le Vitim (décrite en 1641 par le *pismennaja golova* [administrateur] du *voevoda* Enalej Bakhmejarov); une troisième suit l'Aldan et le Zeya (décrite par le *pis'mennaja golova* Vasilij Pojarkov en 1643, puis Ivan Moscvin en 1636); une quatrième est découverte par des marchands, notamment Erofej Khabarov en 1649-1650 à travers les montagnes en suivant l'Olekma et le Tugir et descendant l'Ura (Urka) vers l'Amour: Bagrow, 1955a, p. 127; Bagrow, 2005 [1975], pp. 213-215. Les routes se précisent lors des voyages successifs de Fëdor Baipakov (1654-1656), Afanasij Pashkov (1656), Perfilieff et Seikul Ablin de Boukhara à Pékin (1657), I. Milovano (1670), Seikul Ablin et le cosaque Ivan Tarutin (1669-1671), Ignatij Milovanov (1681): Magidovich et Magidovich, 1984, t. III, pp. 143-144; Dumbravá, 2004, p. 206. Voir également la description de la route commerciale par Khjata: Coxe, 1787, pp. 345-350.

[1364] En 1615 Vasilij Tjumenec passe de Tomsk jusqu'au haut Ienissei et le lac de Usbu-Nur (région Ussurijskij) en Mongolie avant de revenir à Tobolsk; sa description, la première de la Mongolie du nord-ouest par les Russes, a été utilisée par Petlin qui a refait l'itinéraire de Tomsk jusqu'à Usbu-Nur, puis a traversé le Khangaj, le Gobi, la Grande Muraille pour arriver à Pékin et revenir à Tomsk en 1619: Berg, 1929a, p. 21; Magidovich et Magidovich, 1983, t. II, p. 377. Love indique à tort que la mission de Tjumenec n'a pas laissé de traces écrites: Love, 2003, p. 90. Malgré le fait que cette information ait été vue par les Russes comme un secret d'État, le récit de Petlin a été publié à Londres en 1625 par Purchas sous le titre «A Relation of two Russe Cossaks travailes, out of Siberia to Catay, and other Countries adjoining thereunto» (les grandes étapes de cette route figurent sur la carte dressée par Trediakovskij): Love, 2003, p. 90. Bergeron note que le voyage de Petlin a été publié en latin en un extrait dans *L'Inde orientale* du Docteur Godefrois, puis en entier en allemand, traduit par le même Godefrois, dans son *Historiographe du Roi:* Bergeron, [1735], [4] «Traité des Tartares…», col. 105. L'ouvrage de Petlin *Rospis' Kitajskomu gosudarstvu, i Lobinskomu, i inym gosudarstvam, i ulusam, i velikoj Obi, i rekam, i dorogam* [Description des États chinois, de Lob et d'autres, ainsi que des *ulus* [districts], du grand Ob, et d'autres fleuves et routes] est déposé au *Rossijskij gosudarstvennyj arkhiv drevnikh aktov* [Archives nationales russes des anciens actes]: Kuznecova, 2000, p. 46. Voir également: Katanaev, 1899, p. 78.

[1365] Bergeron, [1735], [4] «Traité des Tartares…», col. 106-109; Katanaev, 1899, p. 81; Van Kley et Foss, 1977, p. 274. La réaction de Bergeron, un des premiers compilateurs de voyages a été très négative à l'égard de ce passage de Petlin pour qui les territoires des Mongols étaient l'espace entre Tourfan, la Muraille et le Boukhara jusqu'à la mer: malgré la richesse, dit-il, le récit «montre l'ignorance de ce voyageur qui n'a pas distingué assez ce qu'il avait vu d'avec ce qu'il avait ouï dire»: Bergeron, [1735], [4] «Traité des Tartares…», col. 113.

[1366] Bagrow, 1955a, p. 127.

frontalier sino-russe de l'époque, aboutissent en 1689 à la signature du traité de Nerchinsk. Ce dernier fixe les frontières russes pour un siècle et demi pratiquement le long de l'Amour sur les anciennes terres chinoises en face de la Tartarie chinoise et de la Chine[1367], avec un droit de navigation libre sur le fleuve Amour (voir la carte d'Anville qui indique la frontière délimitant les territoires des Moscovites et de la Tartarie chinoise, **fig. 8.19**[1368]). Après l'échec de plusieurs missions diplomatiques en Chine aux XVII[e]-début XVIII[e] siècles[1369] destinées à y ouvrir une représentation commerciale et diplomatique, l'installation en 1715 à Pékin de la mission religieuse russe [*Russkaja dukhovnaja missija*][1370] souligne de manière plus sensible la présence russe dans la région, favorisant les travaux cartographiques russes et les échanges avec les jésuites de livres, de cartes et de collections[1371].

Les commentaires qui accompagnent la traduction russe en 1645 du *De bello tartarico historia* de Martino Martini ou en 1677 de l'*Histoire de la conquête de la Chine par les Tartars*, montrent le bon niveau des connaissances de la Chine et de la Mongolie (une traduction et des ajouts ont été assurés par Milescu qui a dressé en 1682 une carte qui sera envoyée plus tard à Delisle à Paris)[1372]. D'autre part, c'est à partir de la Sibérie, plus précisément de Tobolsk, que partent vers la Tartarie indépendante les premières missions russes comme celle de F. Trushnikov de 1713, du lieutenant-colonel Ivan D. Buchgoltz de 1715-1716, du général-major I.M. Likharev de 1720 ou du capitaine I. Unkovskij de 1722-1724[1373].

Dans les ouvrages russes, comme la *Description de la première partie de l'univers surnommée l'Asie* publiée par Nicolae Milescu, après son voyage de 1675-1678 de Tobolsk en Chine, ou l'*Atlas de la Sibérie* (1698-1701) de Semion U. Remezov[1374], le principe descriptif de l'espace en question est le même que celui des jésuites: les

---

[1367] Le tronçon au nord-est de Nerchinsk à travers le mont Jabloovoj jusqu'au haut fleuve Uda et les bords de l'océan au nord de l'embouchure de l'Amour sont restés sans délimitation en raison de l'absence de cartes. Ce n'est qu'après la mission de Savva V. Raguzinskij de 1725-1726 que les travaux cartographiques ont été effectués (*infra*, n. 1602). Mais le bas Amour et l'espace à l'est du lac Baïkal continuent à être inconnus: Gnucheva, 1946, pp. 15-16. Sur les traités délimitant les frontières sino-russes, voir, par exemple: Venjukov, 1868, pp. 328-336.

[1368] Anville, 1737, IX, *Feuille particulière de la Tartarie chinoise où ses limites avec la Tartarie russienne sont exposés*.

[1369] Notamment celles de F.I. Bajkov (1653-1658), I.S. Perfil'ev avec S. Ablin (1657-1660), Nicolae Milescu (1675), Cornelis de Bruin avec Evert Ysbrants Ides (1692-1694), Lev V. Izmajlov (1719) et Savva V. Raguzinskij (1725-1726). Voir Coxe, 1787, pp. 304-311; Demidova et Mjasnikov, 1966.

[1370] Après la signature du traité de Kjakhta en 1727 qui fait de cette ville un entrepôt commercial entre la Russie et la Mongolie, la mission religieuse russe à Pékin obtient aussi le statut de représentation diplomatique: Coxe, 1787, pp. 311, 319 (description de Kjakhta où était attestée la présence de marchands boukhariotes); Bartol'd, 1977a [1911], pp. 385-388; Kuznecova, 2000, p. 43.

[1371] Selon Gnucheva, dès sa fondation en 1724, l'Académie russe a eu des contacts avec les jésuites en Chine à travers les missions des marchands comme, par exemple, celle de Franc Elachich de 1753. Dès la mission de Savva V. Raguzinskij (1725), l'Académie russe des sciences dirige les travaux cartographiques sur la route vers la Chine, en liaison très étroite avec le Ministère des affaires étrangères: Gnucheva, 1940, pp. 15, 83-85; Tolmacheva, 2000, p. 42.

[1372] Sobolevskij, 1903, pp. 92-93; Bagrow,1955a, p. 128.

[1373] Grekov, 1960, p. 216.

[1374] Lebedev, 1949, pp. 30-31; Bagrow, 1958; Gol'dengerg, 1976.

endroits marqués par une forte présence russe sont bien mieux représentés que les territoires plus reculés, hors des sentiers battus[1375], et l'espace frontalier est bien accentué avec les relevés de toutes les villes et habitats dans les zones des limites. Cette particularité des connaissances a été soulignée par Strahlenberg qui, trop critique, écrit en 1730 que «les Russes ne connaissent ni autres pays, ni horizons et ni territoire que leur propre patrie»[1376].

Cependant, c'est dans les cartes russes que l'Aral apparaît pour la première fois comme une mer fermée (au moment même où du côté de l'Europe Herbelot, résumant la tradition musulmane dans sa *Bibliothèque orientale*, mentionne l'Aral sans la nommer par cette appellation [voir la n. 1073], tandis que la cartographie européenne ne sait plus ce qu'il faut sous-entendre sous le *Kitay lacus*). Cet ajout constitue un élément clef de la cartographie, car il va traduire l'abandon complet de Ptolémée au profit de la cartographie moderne, c'est-à-dire la fin d'un long processus qui avait commencé en Occident au début du XVI^{e} siècle.

5. Un nouveau graphisme de la Caspienne et l'apparition dans la cartographie de l'Aral comme mer fermée

a) Les changements dans la cartographie occidentale

Pour la première fois dès les années 1670, la présentation cartographique de l'*Asie centrale* s'écarte sérieusement dans la cartographie occidentale, même si parfois de manière confuse, du schéma ptoléméen (**Fig. 8.11**). Dans certaines cartes la Caspienne se tasse pour former presque un carré[1377]. Dans d'autres, la Caspienne forme un arc horizontal ouvert au nord. Dès 1669, cette figure subit une rotation horaire de 90°[1378]. Ce jeu sur l'orientation de la mer permet de répondre à l'orientation réelle de l'Amoudaria et du Syr-daria. En général, la zone entre les deux fleuves (le Mā warā' al-Nahr)

[1375] En revanche, en réflétant un autre point d'observation, les informations dans les cartes d'Anville se diluent en direction de la Russie, l'auteur indiquant souvent dans un espace assez vide que ce «terrain […] étant occupé par les Russes, et plus connu par la voie de la Russie que par celle de la Chine»: Anville, 1737, XI, *Feuille particulière de la Tartarie chinoise qui contient un Pays dépendant de la Russie au couchant de Niptchou* [Nerchinsk].

[1376] Cit. d'après Cecere, 2003, p. 7.

[1377] Cartes de Pierre du Val (Paris, 1666): Shirley, 1687, carte n° 420, p. 443, pl. 312 et carte n° 441, p. 460, pl. 325; Vincenzo Coronelli (Venise, 1688): carte n° 537, pp. 536-537, pl. 376A; *idem* (Venise, 1691): carte n° 548, p. 551, pl. 383.

[1378] Forme *en croissant à l'est*: Guillaume et Adrien Sanson (Paris, 1669): Shirley, 1987, carte n° 445, p. 463, pl. 328; Anonyme de Paris ou Amsterdam (vers 1670): carte n° 447, p. 464, pl. 329; Alexis-Hubert Jaillot (Paris, 1674): carte n° 340, p. 480, pl. 462; Gerard Valck (Amsterdam, vers 1686): carte n° 531, p. 530, pl. 373; Philip Lea (Londres, vers 1687): carte n° 537, p. 534, pl. 375; N. Jaugeon (Paris, 1688): carte n° 538, pl. 377; Herman Moll (Londres, 1688): carte n° 539, p. 542, pl. 378. Jans Luyts (Utrecht, 1692): carte n° 553, p. 553, pl. 385; Pierre Moullard-Sanson (Paris, 1695): carte n° 573, p. 568, pl. 395; mappemonde en grec de l'évêque Chrysanthos (Padoue, 1700): carte n° 598, pp. 592-593, pl. 413. Forme *corrigée* de ses précédentes versions par Pierre Duval (Paris, 1679): carte n° 489, pp. 500-501, pl. 356. Forme *rectangulaire verticale*: Robert Morden et William Berry (Londres, 1676): carte n° 472, pp. 490-491, pl. 348; John Thornton (Londres, 1683): carte n° 521, p. 522, pl. 368. Forme *corrigée* de William Berry (London, 1680): carte n° 501, p. 509, pl. 360. Voir également la carte de la tripartition mythique entre les fils de Noé: Anonyme allemand (vers 1694): carte n° 563, p. 562, pl. 391.

s'allonge en arc, même quand la Caspienne prend à nouveau une forme circulaire ou autre[1379]. Vers la fin du siècle, la Caspienne passe parfois sur un méridien plus à l'ouest, abandonnant son statut axial traditionnel.

En même temps Tashkent qui est habituellement rattachée au lit de l'Ob (comme nous l'avons vu depuis la carte de Jenkinson) revient sur le fleuve qui correspond graphiquement au Iaxarte de Ptolémée et qui se jette dans la Caspienne; l'Imaüs ptoléméen qui barre l'Asie verticalement disparaît pour la première fois.

Dans un globe de Vincenzo Coronelli (1650-1718) édité à Venise en 1688[1380], où la Caspienne se présente comme un carré, le fleuve correspondant au tracé de l'Oxus ptoléméen prend sa source à l'est, sous le *Thibet* et le *Turquestan*, près d'un lieu nommé *Vachun* (Wakhan). Cette image constitue l'origine cartographique du mythe qui se perpétuera jusqu'à nos jours à propos des «sources de l'Oxus», notamment à la suite de l'exploration de John Wood. Sur le cours de ce fleuve, la légende de la région de *Samarcand* et à l'ouest de celle de *Bochara*. Le *Maurenahr* comprend la région *Al-Sogd*.

b) Les changements dans la cartographie russe: cartes de Milescu et de Remezov

Selon l'hypothèse la plus généralement diffusée, le changement décisif dans la représentation de la Caspienne se produit en 1697 grâce à Semion Ul'janovich Remezov (1642-env. 1720), auteur d'une carte de la Sibérie intégrée dans la *Chertezhnaja kniga Sibiri* [Livre des tracés de la Sibérie][1381]. Orientée au sud, cette carte montre que l'Aral, qui porte son nom d'aujourd'hui d'*Aralsko more*, doit être définitivement séparée de la Caspienne. Cependant, la première attestation graphique de l'*Asie centrale* où soit attestée la nouvelle vision des deux mers est représentée par une carte dressée en 1678 par Nicolae Milescu. Inconnue de la majorité des chercheurs de

---

[1379] Guillaume de l'Isle (Paris, 1700): Shirley, 1987, carte n° 604, p. 596, pl. 415 et carte n° 603, p. 598, pl. 416. Jean-Baptiste Nolin (Paris, 1700): carte n° 605, pp. 600-601, pl. 417.

[1380] Shirley, 1687, n° 537, pp. 536-537, pl. 376A (*supra*).

[1381] L'héritage de Remezov-cartographe comprend trois recueils: *Chertezhnaja kniga Sibiri* [Livre des tracés de la Sibérie] (1697-1711), *Khorograficheskaja chertezhnaja kniga* [Livre des tracés chorographiques] (1696-1711), *Sluzhebnaja chertezhnaja kniga* [Livre des tracés de service] qui a été achevé par ses fils (1702-1730). L'établissement du premier atlas a débuté sur une commande officielle en janvier 1696 dans le but de mettre à jour l'ancienne documentation de Godunov: pendant un séjour à Moscou entre septembre 1697 et novembre 1698 Remezov a réalisé un *Bol'shoj vsej Sibiri chertezh* [Grand tracé de toute la Sibérie], service pour lequel il a reçu cinq roubles du tsar; c'est dans ce cadre qu'il fait pour la première fois apparaître la nouvelle ligne graphique et qu'il produit par la suite au total quatre cartes générales de la Sibérie: une en janvier 1696, deux en 1697-1698 et une dernière en 1698; vers 1701 il réunit 23 dessins en un seul livre sur lequel il continue à travailler toute sa vie, en relation avec les cartes de sa *Khorograficheskaja*, commencée et achevée à Tobolsk: Gnucheva, 1946, p. 11; Bagrow, 1954a, pp. 114-118; Bartol'd, 1965a, p, 16-17; 1977a, pp. 392, 405; Postnikov, 1996, pp. 23-24; Tolmacheva, 2000, p. 44. Selon Fedchina, la nouvelle ligne graphique a été établie par Remezov en 1687 dans une carte intitulée «Chertezh v popolnok prezhnomu koi pisan vo 176-m godu [1668]. Proznanie zhil'ja» (tracé qui a été préparé en complément d'un tracé précédent qui a été dressé en 1668 […]): Fedchina, 1967, p. 32.

l'époque[1382], cette carte de Milescu, a survécu jusqu'à nos jours et a probablement influencé la ligne graphique de Remezov[1383].

Les deux cartes montrent que le fleuve *Syr* (Syr-daria) prend ses sources à l'est dans la région de *Kazach'ja orda*, coule dans le pays du Boukhara du nord-est et se jette dans la mer Bleue (pour Milescu) et la mer d'Aral (pour Remezov). De cette mer, qui est allongée du sud-est au nord-ouest, ressort le fleuve *Arzan* qui, à son tour, se jette dans la mer *Khvalinskoe* (la Caspienne, formant un ovale allongé d'ouest en est), après avoir rejoint à droite le fleuve *Amedarija.* Remezov indique également le relief et, en chiffres slavons, les distances entre les villes sur le Syr-daria: Suzgan (ou Suzan), Sarsan, Tashkun, Sunam, Jasyrban, Torkoz, Irkan, Anturgan et Akkurgan[1384].

Si l'on tient compte du fait que les itinéraires des voyages de Milescu et de Remezov[1385] ont passé plus au nord de cette région, et qu'eux-mêmes n'ont jamais visité la partie occidentale de l'*Asie centrale*, leurs renseignements doivent venir de sources antérieures[1386].

Dans le texte d'accompagnement de Milescu et dans les cartes de Milescu et de Remezov, les appellations de villes (*Jasyrban*, *Turkostan*, *Arkaz*, *Ingorgan*, *Akkurgan*, *Sajrak*, *Tashkun*) et leur ordre ont été empruntés au *Grand Tracé* ou au *Livre du Grand Tracé* avec quelques très légères modifications orthographiques (voir notamment pour le *Grand Tracé*: *Jasyrvan*, *Tjurkustan*, *Arkan*, *Jan'gurgan*), probablement dues à des erreurs de copistes; le texte du *Livre du Grand Tracé* est cependant toujours plus complet que le texte de Milescu et des deux cartes, qui sont, quant à elles, encore plus laconiques[1387]. Dans les cartes de Milescu et de Remezov, Vera N. Fedchina voit ainsi un même schéma fondateur, essentiellement hydrographique, et un graphisme spécifique, figé dans une tradition cartographique russe où le *Grand Tracé* a joué le rôle d'autorité irréprochable[1388].

Un autre source possible, qui ne fait cependant pas mention de l'Aral comme mer séparée, est une carte de la Sibérie de 1667 de Pëtr I. Godunov et Ul'jan Remezov, père

---

[1382] Selon Daniela Dumbravá, les œuvres de Milescu ne sont pas connues de F.C. Webwer, J.C. Gmelin, G.F. Müller, A. Humboldt, J. Klaproth: Dumbravá, 2004, p. 199.

[1383] Fedchina écrit que L. Bagrow date la carte de Milescu de 1675 ou 1682, tandis qu'elle même, comme M.I. Belov et A.I. Andreev, la date de 1677-1678: Fedchina, 1967, pp. 30-31. Dumbravá partage les dates de Bagrow en précisant que la carte de 1675 n'était qu'une ébauche: Dumbravá, 2004, pp. 202, 210. Tous ces auteurs partagent ce point de vue sur la priorité de Milescu, ainsi que Tolmacheva, 2000, p. 44.

[1384] Fedchina, 1967, pp. 32-33.

[1385] Remezov, vivant à Tobolsk, a personnellement visité en octobre 1696 certaines régions plus au sud-ouest ou au sud-est: en 1640 il a effectué une mission auprès du prince *Kontaisha Kalmyk* sur le lac Yanysh, en 1645 il était sur le fleuve Tura et en 1650 dans la région d'Urga: Bagrow, 1954a, p. 112.

[1386] La question des sources des cartes de Milescu et Remezov et leur priorité intellectuelle, très complexe en raison de la disparition de nombreuses cartes russes (ou prétendument disparues?), est sujette à discussion depuis des décennies parmi les chercheurs avec une pertinence aléatoire, et, souvent, des préoccupations nationalistes de tous côtés.

[1387] Voir l'analyse comparative très détaillée de la carte de Remezov de 1687 et le *Livre du Grand Tracé:* Fedchina, 1967, pp. 33-35.

[1388] Fedchina, 1967, p. 35.

de Semion Remezov[1389], complétée en 1672 par des toponymes du *statejnyj spisok* de Fëdor Bajkov (rédigé après un voyage de 1653-1658[1390]) et par les documents d'officiers Suédois qui avaient été prisonniers en Sibérie. Cette carte (qui a d'ailleurs été également recopiée par des diplomates suédois en service à Moscou[1391]) mentionne des peuples comme les *Bukharcy*, *Nogay* [Nogaïs] et *Kalmyks* [Kalmouks]; et représente une baie qui entre profondément dans la terre (l'Aral?), ainsi qu'une route qui conduit vers les *Bukharcy* par la Volga et le Yayk. Les commentaires joints à la carte ne signalent qu'une route de Tobolsk vers Astrakhan et la Chine à travers les steppes, ainsi que quelques lacs et des fleuves dont «les gens qui y sont allés ne savent pas les noms»[1392].

Cette documentation importante a été étudiée par Milescu avant son voyage en Sibérie[1393] avec d'autres documents disponibles au *Posol'skij* et *Sibirskij prikaz*[1394]. Elle a été évidemment également connue de Semion Remezov, le fils d'Ul'jan. En outre Semion Remezov a été un très bon connaisseur des archives cartographiques de Tobolsk où étaient déposés des récits de Cosaques avec leurs croquis – il dit avoir en effet utilisé des tracés de 1668, 1669, 1684, 1685, 1686, 1687, 1696, 1697, qui ont en majorité disparu[1395] –, ainsi que la carte *Chertezh Sibiri do Kitajskogo carstva* [Tracé de la Sibérie jusqu'au royaume de la Chine] avec la Caspienne et la Volga, datant entre 1669-1673[1396]. Il devrait également avoir tenu compte des cartes de Milescu et de celle de l'Allemand Afanassij Baidon de 1685-1689[1397]. La preuve que Remezov a connu les cartes de Milescu repose sur la position et l'identification de la Chine: alors que les anciennes cartes russes présentaient la Chine en trois entités – le *Bogdoiskoe tsarstvo* (royaume de Qing), le *Nikanskoe tsarstvo* [royaume de Nikan] au nord du Yangtse, et le *Kitai*, vers le sud – Remezov tient compte dans ses cartes de l'information de Milescu selon laquelle le royaume de Nikan est la Chine des Ming[1398].

[1389] Bien qu'il n'ait jamais visité ces régions, Godunov accompagne en 1668 ce tracé d'une description [*rospis'*] intitulée *Vedomost' o Kitajskoj zemle i o glubokoj Indii izyskaniem P.I. Godunova* [Notes de la Chine et de l'Inde profonde par Godunov]. En revanche, Ul'jan Remezov a voyagé vers Urga et le lac Yamysh, s'approchant ainsi de la Chine et de l'Inde, et a en outre eu de longues discussions avec des voyageurs russes, boukhares et tatars: Bagrow, 1954a, p. 112; Postnikov, 1996, pp. 18-19.

[1390] Son voyage est publié par Melchisedech Thévenot dans son *Recueil de voyages* à Paris en 1681: Lach et Van Kley, 1993d, p. 1758.

[1391] Selon Bagrow, la carte de Godunov-Remezov a fait l'objet de trois copies occidentales par des membres de l'ambassade suédoise à Moscou: en 1668-1669 (Klay J. Prütz et Fritz Kronemann) et en 1673 (carte d'Erik Palmquist publiée en 1672 dans un ouvrage d'O. Dapper à Amsterdam avec une toponymie en hollandais et russe); de même, Georg Adam Schleissing a tiré et imprimé une copie corrigée. Pleines d'imprécisions, ces cartes sont passées pratiquement inaperçues dans la cartographie européenne: Berg, 1940, p. 160; Bagrow, 1952, pp. 83-84; Bagrow, 2005 [1975], pp. 221-226.

[1392] Titov, 1890, p. 30. Cit. d'après Fedchina, 1967, p. 28.

[1393] Bagrow, 1952, pp. 83-84; Fedchina, 1967, p. 31.

[1394] Administration centrale dans la Moscovie.

[1395] Fedchina, 1967, p. 40.

[1396] Postnikov, 1996, p. 18.

[1397] Bagrow, 1955a, p. 128.

[1398] Tolmacheva, 2000, p. 45.

Remezov appuie également son travail sur les récits de témoins directs, tels les marchands russes, boukhariotes, kalmouks ou d'anciens prisonniers russes. Il est possible, que Remezov ait pris connaissance du récit [*statejnyj spisok*] des frères Boris et Semën Pazukhin envoyés vers la Caspienne en 1669, qui, outre des villes avoisinantes comme Khiva, Kanki, Azarkip, Kjat, etc., ont signalé trois routes d'Astrakhan vers Boukhara (*infra*)[1399]. Selon V.V. Barthold, Remezov a, entre autres, aussi utilisé des renseignements récents de l'ambassade des Cosaques Fëdor Skibin et Matvej Troshin qui avait été reçue en 1694 par le khan kirghize Tjavka dans la ville de Turkestan; le tracé présentant leur itinéraire par les steppes kirghizes, Turkestan, Boukhara, Khiva, Yayk, Ufa et Tobolsk a cependant disparu[1400]. V.N. Fedchina précise que ces renseignements ont été utilisés par Remezov pour dresser la carte de l'espace le long de la route de la rive droite du Syr-daria depuis la ville de Savran jusqu'à celle de Turkestan, puis jusqu'à Boukhara[1401].

Si l'on admet que le mérite d'avoir cartographiquement identifié l'Aral comme mer isolée revient en même temps à Milescu et Remezov, c'est à Remezov seulement que l'on doit les cartes particulières de certaines parties de l'*Asie centrale* dans les ouvrages *Chertezhnaja* et *Khorographicheskaja.*

Parmi ces cartes figure le *Chertezh zemli vsej bezvodnoj i maloprokhodimoj kamennoj stepi* [Tracé de la terre de toute la steppe de pierre, sans eau et difficile à franchir] (pl. 163, XX)[1402] (**Fig. 9.2-9.3**), dressé en 1697 sur l'ordre officiel demandant de «dessiner les steppes de Tobolsk jusqu'à la Horde kazakhe [*Kazach'ja Orda*], la Grande Boukharie, Khiva, le Yayk et Astrakhan». Cette carte, riche en indications d'ordre stratégique, mentionne les meilleures routes terrestres et maritimes, les journées de voyage en été et en hiver, faisant la différence entre «*khod peshij, konnyj, sukhim putem ili vodnym*» [modes de déplacement à pied ou à cheval, terrestre ou fluvial], le nombre de fleuves, les franchissements possibles des fleuves et des montagnes et les possibilités d'approvisionnement pour les gens et les bêtes; la liste d'accompagnement donne dix-huit dénominations topographiques de lacs, fleuves, marais et villes). La Caspienne, dont l'image est très complète et assez correcte, et l'Aral (nommée *more Aral'sko*) sont alignés du nord au sud; les nombreuses îles y sont indiquées, ainsi que la

---

[1399] Fedchina, 1967, p. 29.

[1400] Fedchina écrit que Fëdor Skibin en 1696 et 1697 a rédigé les deux notes intitulées *Rospis' gorodkov Kazach'ej Ordy po puti ot Tobolska do Turkestana, podannaja v Tobol'skoj prikaznoj palate vozvrativshimisja ot kazakskogo khana Tauke tobol'skimi kazakami Fedorom Skibinym i Matveem Troshinym* [Description des petites villes de la Horde Kazakhe sur la route de Tobolsk au Turkestan, qui a été transmise à l'administration de Tobolsk par les Cosaques de Tobolsk Fëdor Skibin et Matvej Troshin dès leur retour du khan kazakh Tauka] et *Rasprosnye rechi vozvrativshikhsja iz Kazach'ej Ordy tobol'skogo kazaka Fedora Skibina s tovarishchami v tobol'skoj prikaznoj izbe o putjakh v Srednjuju Aziju* [Renseignements sur la route pour l'Asie centrale réunis par le Cosaque de Tobolsk Fëdor Skribin et ses compagnons et transmis à l'administration de Tobolsk dès leur retour de la Horde Kazakhe]: Fedchina, 1967, p. 42. Leur voyage a été précédé par celui des Casaks Andrej Nepripasov, Vasilj Kobjakov, Alemasov: Katanaev**,** 1899, p. XV.

[1401] Fedchina, 1967, p. 42.

[1402] *Ibid.*, pp. 39-40. Remezov a achevé son travail le 15 mars 1697: la version à trois archines de cette carte a été envoyée à Moscou; l'autre version, plus petite, a été incluse dans son livre *Khorograficheskaja*: Bagrow, 1954a, pp. 113-119.

population («près de la mer [d'Aral] et sur les îles il y a les gens *Aral'cy*»: plus au sud ce sont les «*kochujushchie Aral'cy*» [Araliens nomadisants], plus au nord «sur les îles nomadisent les *Jurgency*» [*po osrovam kochujut Jurgency*]. L'*Amundarija* (Amou-daria) prend ses sources dans la mer *Tengyz*, liée à la mer *Dalajnor*, et se jette dans l'Aral. Sur la rive gauche de l'Amou-daria se dressent les villes de *Budash*, *Balkh*, *Sarzh*, *Pust*, *Azaris*, *Kaschi*, *Jurgenchi*; plus au sud, loin du fleuve, se trouvent les villes de *Khiva*, *Enbar*, *Tapsary* et trois *Karaul*. Sur la rive droite de l'Amou-daria se trouvent les villes de *Samarkhan*, *Karakul'*, *Bukhareja*. Le *Syrt* (Syr-daria), qui a ses sources dans la mer *Dalajnor* et le marais *Ashar*, a sur la rive droite les villes de *Sairan*, *Tashkent*, *Izjugant*, *Servan*, *Pustoj*, etc. Sont également indiqués le relief et les routes (*Bol'shaja Kalmyckaja*, *Savranskaja doroga*, *Kalmyckaja*, le long du littoral occidental et méridional de l'Aral).

Remezov est également l'auteur d'autres cartes de l'*Asie centrale*, inclues dans l'*Atlas de la Sibérie* sous les numéros 113 et 114. La première carte, sous le titre général de *Step Kazach'ja orda Bukhareja*, présente les fleuves *Syrt* (Syr-daria) et *Amur-Darya*[1403] (Amou-daria), ainsi que de nombreuses villes[1404]; elle donne également les distances entre celles-ci, les routes, le relief, les puits, les fortifications, le système d'irrigation (*aryks*), les itinéraires des nomades (par exemple, *kochujut po obe storony Syrta reki karakalpaki na 10 dnishchakh* [Des deux côtés du fleuve Syr nomadisent les Karakalpakes…]). L'information est plus dense sur la rive droite du Syrt[1405].

Sous le titre *Eik s urochishchami*, la seconde carte est pour moitié occupée par la Caspienne et par la mer d'Aral, cette dernière portant en même temps le nom de *Sinee more* [mer Bleue] et de *more Aral'sko*[1406]. Dans une autre carte (le «*Chertezh vsekh sibirskikh gradov i zemel'. Pisan v Moskve v Sibirskom prikaze iz vsekh gorodovykh chertezhej v 1699 godu sentjarja v 10 chislo*» [Tracé de toutes les villes et des terres sibériennes, dressé à Moscou au *Sibirskij prikaz, le 10 septembre* 1699], n° 23 de l'ouvrage *Chertezhnaja*), le fleuve Arzan se jette dans la partie meridionale de la Caspienne de la même manière que dans le livre du *Grand Tracé*[1407].

Ce travail de synthèse de Remezov, où toute l'information est fixée autour des routes, sera ultérieurement complété par d'autres voyageurs et cartographes, notamment par un cartographe anonyme, auteur d'une carte intitulée *Chertezh tushovanoj raznyi kraskami vodjanomu putii ot Astrakhani do gor Kitajskogo gosudarstva* [Tracé colorié de couleurs diverses des chemins depuis Astrakhan aux montagnes de l'État chinois], datée, selon V. Fedchina, de 1700. Cette carte, très indépendante du schéma de Remezov, privilégie une information pratique toujours structurée autour des systèmes fluviaux, donnant en même temps les distances entre les villes, ainsi que d'autres détails

---

[1403] Chez Barthold – *Amun-daria*: Bartol'd, 1965a, pp. 16-17; *idem*, 1977a, pp. 392, 405.

[1404] Sur l'Amou-daria du haut en bas: *Budish*, *Balkh*, *Charzhev*, *Dajakhitun pust*, *Azaris*, *Khanki*, *Khiva*, *Anbar*, *Tanpakalasy*, *Jurgenchi* (rive gauche), *Samarkhan*, *Karakul'*, *Boukhareja* (rive droite); sur le Syrt: *Arzhan*, *Khozhkent*, *Taskent*, *Samarkhan kazach'i*, *Tjurkestan*.

[1405] Fedchina, 1967, pp. 40-41.

[1406] *Ibid.*, p. 41.

[1407] Berg, 1940, p. 162.

importants comme, par exemple, le nombre de chevaux et de chameaux qui peuvent boire dans tel ou tel puits, le nombre de journées de route séparant les puits et quel type d'eau on y trouve. Dans cette carte la mer d'Aral est intitulée *Osoboe morce*, mais quelques-uns des vingt objets géographiques sont pratiquement déjà orthographiés en cyrillique à la moderne (Andyzhant, Khozhant, Khanki)[1408].

c) L'enregistrement des données russes dans la cartographie occidentale

– Une incompatibilité de méthodes?

Malgré toute son importance l'information de Milescu et de Remezov est difficilement utilisable en Occident. Dressées d'après des règles prémodernes, ces cartes sont avant tout une forme graphique des textes; elles sont toujours accompagnées de descriptions où le principe d'organisation de l'espace est celui d'une topologie qui se limite à positionner les objets géographiques réciproquement les uns par rapport aux autres, sur une grille de systèmes fluviaux et routiers. Ce système donne la priorité à l'information orale, en l'absence de toute base mathématique pour le calcul des positions astronomiques des objets géographiques; les seuls vrais relevés ne sont effectués qu'à la boussole le long des fleuves ou pour les plans des villes; on n'utilise ni coordonnées topographiques, ni principes de projection mathématiques, mais on accepte des échelles non unifiées et, pour les villes, on combine plusieurs centres de perspective[1409].

L'une des premières tentatives de superposer la tradition du *Grand Tracé* à celle de Ptolémée se manifeste dans une carte d'Andrej A. Vinius [Winius][1410]. D'origine «belge», tout d'abord au service du *Posol'skij prikaz*, puis de 1695 à 1703 à la tête du *Sibirskij prikaz*, Winius est finalement renvoyé par Pierre le Grand. Bien qu'elle ait été dressée pratiquement au même moment, sa carte s'appuie sur celles de Milescu et de Remezov et a été incluse dans la *Sluzhebnaja* de Remezov sous le titre *Certezh Andreja Andreevicha Viniusa izbranno[j]* [Tracé choisi de A.A. Winius]. Elle est orientée au sud mais s'aligne, pour la première fois, sur un système de coordonnées conforme à la géographie ptoléméenne.

Winius est également l'auteur d'une autre carte de la Sibérie, réplique assez proche de la précédente, qui, selon Bagrow, ne serait qu'une traduction vers l'allemand de la carte de Remezov (**Fig. 9.3**): la Caspienne s'y présente sous la forme d'un carré aux angles arrondis selon la tradition cartographique européenne; très petit et allongé dans le sens nord-sud, l'Aral est relié à la Caspienne par le fleuve Arzan; à l'ouest de l'Aral se dressent les villes de Khiva et de Urgench; à l'est deux fleuves se jettent dans l'Aral: le Ma Daria (Syr-daria) et le Ba Daria (Amou-daria). Comme le note V.N. Fedchina, ce schéma est le premier de la cartographie russe où l'Amou-daria figure correctement

---

[1408] Fedchina, 1967, pp. 45, 46, 48-49.

[1409] Bagrow, 1954a, p. 114; Postnikov, 1996, pp. 29-33.

[1410] Selon Bagrow (1954a, p. 124), la carte a été préparée entre 1682 et 1689. Voir aussi Bagrow, 1952, pp. 85-86; *idem*, 1954a, p. 120; Tolmacheva, 2000, p. 49.

sous la forme d'un grand affluent de l'Aral. Cependant, Boukhara est erronément placée au sud de l'Amou-daria[1411].

– La synthèse de Nicolaas Witsen et l'infiltration dans la cartographie européenne de données venues de Sibérie

Comme l'information réunie par le père Avril, cette carte de Winius ne parvient pas à bien se faire connaître en Occident. La carte et l'ouvrage *Noord en Oost Tartaryen* que publie en 1692 Nicolaas Witsen (1641-1717) connaissent une diffusion à peine plus large, même si dans le cercle étroit des érudits ils deviennent un étalon pour quelques décennies[1412] (**Fig. 9.4**). Venu à Moscou en 1664-1665 dans le cadre d'une ambassade néerlandaise dirigée par Jacob Boreel, Nicolaas Witsen, important homme politique et futur bourgmestre d'Amsterdam a été un érudit qui parmi ses amis a compté Golius (1596-1667), professeur de langue et de littérature arabe de Leyde, qui lui a fourni un questionnaire en vue de son voyage. Comme il le précise dans la préface de son ouvrage, Witsen entreprend de dresser une carte de la Tartarie à la demande du tsar Aleksej Mikhajlovich (1645-1675)[1413]. La perte de sa carte originale de 1665 et de plusieurs de ses copies révisées[1414] limite le débat scientifique à une version de sa carte datant de 1687 et qui accompagnera le *Noord en Oost Tartaryen* qu'il dédiera lors de sa publication en 1692 aux tsars Ivan et Pierre (futur Pierre le Grand). Alors que la première partie représente la partie historique de l'ouvrage, la seconde partie décrit la géographie des diverses parties de la Tartarie qui comprennent, par exemple, «Niuche, Jesso, Dauria, Moegalia, Kalmakkia, Tangut, Altin, Astakkia, Cirkassia, Mawaranahr, Turkestan, Tingoesia», ainsi que *Samojedia*, *Siberia*, *Menrelia* et d'autres[1415].

Comme ses précurseurs Milescu et Avril, Witsen profite de son séjour à Moscou, qui lui permet de s'entretenir avec un prince kalmouk également de passage à Moscou, avec des envoyés tcherkesses et des marchands tatars; même s'il n'a lui-même visité ni l'*Asie centrale*, ni la Sibérie il se constitue un large cercle de correspondants à Pékin, en

---

[1411] Fedchina, 1967, p. 39. On ne sait pas s'il y a une liaison entre la carte de Winius et celle de 1668, intitulée *Karta morju Kaspijsomu, ostrovam i prochim zemljam pri nem obretajushchim po observacijam Jana Jansona Strjujs 1668 godu. Na slavjanskij zhe dialekt so francuskogo perelozhena tshchaniem Ivana Zotova, 1719* [Carte de la mer Caspienne, des îles et d'autres terres avoisinantes selon les observations de Jan Janszoon Struys de 1668, traduit en dialecte slavon du français par Ivan Zotov, 1719]: Gnucheva, 1946, p. 379.

[1412] Bagrow, 1952, p. 90; Keuning, 1954, p. 98.

[1413] Keuning, 1954, pp. 95-96; Lach et Van Kley, 1993a, p. 501.

[1414] Il est probable que la carte commandée par le tsar Aleksej Mikhajlovich soit une carte incluse dans l'*Atlas du Prince Eugène de Savoie* de la Bibliothèque Nationale de Vienne; mais l'original et la première copie ont disparu; cette copie de copie faite par un technicien vers 1670 et préservée dans l'*Atlas* (volume XXIV, pl. 22), a été reproduite dans les *Monumenta Cartographica* de Wieder, (vol. V, pl. 101). La carte de la Caspienne qu'a publiée en 1672 Jacob Van Meurs dans l'ouvrage *Beschryving des Koningrycks van Persie* pourrait être une seconde édition, revisée par Witsen, de cette carte: Keuning, 1954, p. 96. En 1704 Witsen corrige sa carte à plusieurs endroits: Gnuchena, 1940, p. 129; Bagrow, 1952, p. 86; *idem*, 1955a, p, 130.

[1415] Dans la deuxième édition de 1705, privée de partie historique, la partie géographique est considérablement augmentée et modifiée; la troisième édition de 1785 est pratiquement équivalente à celle de 1705: Keuning, 1954, p. 98.

Géorgie, à Constantinople, à Astrakhan et en Pologne, achète des manuscrits persans et prend connaissance des données qui ont précédé les cartes de Remezov (les cartes de Godunov et d'autres, ainsi que les itinéraires, comme celui de Bajkov, avec des distances en journées de routes et en verstes); il consulte des cartes chinoises dressées par les jésuites comme Martini et Philippe Couplet (1623-1688, en Chine dès 1659), car il mentionne des noms en chinois, ainsi que des cartes japonaises, arabes et espagnoles. Tous les toponymes issus de cette activité sont reportés dans un registre et en partie dans sa carte dédicacée au tsar Pëtr Alekseevich (Pierre le Grand)[1416].

Dans un cartouche Witsen déclare qu'il a consacré vingt ans à sa carte[1417]. Dressée en projection stéréographique équatoriale[1418] sur le fond des cartes d'Ortelius[1419], la carte montre les efforts d'une synthèse de plusieurs sources. Sur le plan de la toponymie, la carte fait encore mention du lac Kitay sur l'Oby; la Caspienne figure sous des noms divers, qui varient également selon les versions, soit *Mare de Sala, sive Caspium, olim de Bachus, Ruthe[nis] Gualinskoy More* [mer de Saraï ou Caspienne, auparavant de Bacou/Bakou, chez les Russes Khalynskoe], soit *Mer Caspienne aujourd'hui, Gualenskoi Morre aux Moscovites et Kulsum Tabristan aux Perseens*, ou encore *Mare de Sale al de Bachu or Caspium Hyrcanum* [Mer de Saraï ou de Bacu ou Caspienne d'Hyrcanie]. Le Iaxarte et l'Arsan se jettent dans la Caspienne, mais ils sortent du *Salena lacus* [lac salé?], très peu visible à côté du nom d'un fleuve *Sinee fluv.*; le fleuve *Sir* se jette dans ce lac; l'*Amoudarya* se jette dans l'*Arsan* à peu de distance de l'endroit où ce fleuve sort du lac. L'*Oxus* traverse séparément un lac et, passant près de Boukhara, part au-delà des limites de la carte, comme dans une carte arabe, sans qu'on sache où il se jette[1420].

La *Samarcanda pars* de la Tartarie vient des jésuites; Samarkand elle-même figure de manière erronée au nord-ouest de la mer *Sinee*[1421]. L'espace est partagé politiquement. Dans les limites des frontières jaunes l'Amou-daria-*Arsan* et le Syr-daria-*Sir-Iaxarte* se jettent dans la Caspienne; l'espace entre ces fleuves comprend *Jurgentsi*, *Howarezem*, *Alshakh*, *Ferganah*, et, plus au sud, *Buchar*, *al Sogd*, *Tagatay*, *Belch*; au-dessus de toutes les légendes se lit *Usbeck* et *Mawaral Nahra*. Plus bas, dans les limites en bleu se trouvent la Perse avec le Chorassan. *Cabul* [Kaboul] figure dans la partie indienne bordée de rose. *Kashgar*, *Tobbat*, *Thebet*, *Royaume de Grd Thebet*, *Cialis* sont présentés séparément. Aucune frontière n'est dessinée plus au nord: c'est ici que commence la Grande Tartarie avec, au centre, la *Grande Mugalia*, puis, plus à l'est et au nord, la Tartarie chinoise ou Tartarie orientale. Le lac *Baycal* s'étend au centre de cet espace très déformé. La frontière entre l'Europe et la Tartarie suit la ligne *Wolga-*

[1416] Keuning, 1954, pp. 95-101; Bagrow, 1955a, p. 130; Lach et Van Kley, 1993a, p. 502; Tolmacheva, 2000, p. 49.

[1417] Bagrow, 2005 [1975], p. 286.

[1418] Voir la carte de Nicolaas Witsen *Carte nouvelle de la Grande Tartarie, Amsterdam*, dressée sur les degrés de S. Sanson (déposée à la BNF, CPL, Collection d'Anville, Ge DD 2987 [7362] B); ainsi que la *Tartaria sive Magni Chami Imperium* (déposée à la BNF, CPL, Ge CC 1246 [55]), datant 1710 (?).

[1419] Berg, 1940, p. 160.

[1420] Keuning, 1954, p. 101.

[1421] Fedchina, 1967, pp. 35-36.

Kama-Tobl-Oby. L'Oural n'est pas marqué, mais il y a un fleuve *Jaickou Jagog*. Au nord et à l'est la Mer de Tartarie fait office d'océan périphérique.

Witsen n'ayant pas pris lui-même de mesures astronomiques, la précision ne dépend que des sources utilisées: dans ce contexte il est intéressant de constater que dans sa carte les erreurs sont minimes pour les régions directement étudiées par les jésuites, alors que les objets plus éloignés et relevés selon l'ancienne méthode divergent d'environ 4 à 7 degrés[1422]. En tous cas, malgré les habituelles difficultés de synthèse, la carte de Witsen est très appréciée. Sir Robert Southwell, président de la Royal Society de Londres compare les deux copies qu'il a reçues de cette carte à la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb, car, pour l'Europe, elle permet de faire ressortir de l'ombre l'image des possessions russes en Asie[1423].

Les étrangers ayant accès aux sources russes poursuivent pendant quelques années la mise en forme de cette synthèse, souvent dans le cadre d'un service officiel dans l'empire du tsar. C'est notamment le cas d'Evert Isbrandts Ides qui, la carte de son ami Witsen entre les mains[1424], est envoyé en Chine en 1692-1695 par Pierre le Grand pour ratifier un nouveau traité sur les frontières avec l'empire céleste et entamer de nouveaux pourparlers commerciaux.

Cette mission donne lieu à deux rapports. Le premier, écrit en allemand par le secrétaire de l'ambassade Adam Brand, est publié en 1698 à Hambourg, avant d'être traduit dans l'année en hollandais, anglais et français. La carte illustrant le voyage ne figure que dans l'édition en français intitulée *Relation du Voyage de Mr Evert Isbrand Envoyé de Sa majesté Czarienne à l'Empereur de la Chine*, *en 1692, 93 et 94* (Amsterdam: chez Jean-Louis de Lorme, 1699). Cette carte est une réduction de celle de Witsen avec de nombreux noms en moins et des corrections qui correspondent aux ajouts de la deuxième édition de la carte de Witsen, recopiée par Carolus Allard (avec certaines corrections de Witsen en personne)[1425]. Le rapport d'Ides, rédigé avec l'aide de Witsen, est publié plus tard, en 1704 à Amsterdam, avant d'être lui aussi rapidement traduit en anglais en 1706 et en allemand à Francfort en 1707. La carte accompagnatrice, jumelle de celle de la deuxième édition de Witsen mais plus laconique, comporte également l'information d'autres cartes russes comme celle de Soltykov, faisant ressortir de manière bien plus claire l'image des frontières sino-russes[1426]. Ce qui importe surtout, bien que cela soit passé inaperçu, est que pour la première fois dans la cartographie européenne cette carte d'Ides de 1704 fait de la mer Aral une mer séparée, sous le nom de mer *Sinee* [mer Bleue], un héritage direct du *Livre du Grand Tracé*[1427].

[1422] Keuning, 1954, p. 102.

[1423] *Idem*, p. 103.

[1424] Bagrow indique que cette carte n'est pas la carte de WItsen, mais une des copies des cartes russes: Bagrow, 2005 [1975], pp. 292-294.

[1425] Keuning, 1954, pp. 105-106, 108.

[1426] Berg, 1940, p. 162; Keuning, 1954, p. 107; Lach et Van Kley, 1993d, p. 1759.

[1427] Fedchina, 1967, p. 22.

En dépit d'une large diffusion de ces rapports qui montrent que la carte de Witsen de 1665 est déjà dans la circulation, de nombreux cartographes restent longtemps fidèles à la période légendaire antérieure à Witsen, comme l'attestent la mappemonde de Sanson et Jaillot de 1691 et la carte de l'Asie de Sanson (**Fig. 8.11-8.12**) et de la Tartarie de Nicolas de Fer d'env. 1691[1428]. La carte de Fer de 1693 se modernise sans toutefois utiliser ces données. Il faut attendre encore un certain temps pour que le fond des cartes de Witsen entre progressivement dans l'usage des cartographes européens, dont le premier est justement Nicolas de Fer (1646-1720) qui l'introduit dans sa carte de l'Asie de 1696[1429]. L'exemple est suivi par les cartographes anglais comme Thornton, H. Moll et Edw. Wells qui reprennent dans des proportions diverses les nouvelles informations; il en va de même pour l'Allemand J.B. Homann[1430]. Du côté français, Guillaume Delisle utilise la carte de Witsen sans imiter sa ligne graphique et reprend tous les toponymes dans ses mappemondes de 1700 et 1706, dans sa carte de la Tartarie de 1706 et dans celle de l'Asie septentrionale de 1710[1431]. Mais Witsen n'apprécie pas cette liberté, car il fait observer en 1709-1710 que la carte de Delisle, publiée à Amsterdam par Pierre Mortier, est parsemée d'erreurs, même si Delisle utilise une nomenclature assez précise pour le nom des deux fleuves centre-asiatiques traditionnels, comme le *Sihun iu R. d'Al-Shash* qui correspond au Syr-daria et le *Gihun* pour l'Amou-daria, que l'on trouve déjà dans sa *carte de la Turquie, de l'Arabie et de la Perse* de 1701 au-dessus de la mention «ces côtes ne sont pas bien connues», qui désigne la côte orientale de la Caspienne[1432].

Cependant, le coup le plus dur pour l'image ptoléméenne de l'*Asie centrale* – l'existence de deux mers séparées, la Caspienne et l'Aral, ainsi que le fait que l'Amou-daria et le Syr-daria se jettent uniquement dans la dernière – ne sera pas le résultat des informations venues de Sibérie, mais de celles qui viennent du côté des steppes kirghizes. C'est autour de la Caspienne que, comme dans l'Antiquité et au Moyen Âge, on discute des lignes maîtresses de la représentation de l'*Asie centrale*, mais, cette fois, ces disputes ne concernent pas seulement les érudits, mais aussi des hommes politiques comme Pierre le Grand.

[1428] Voir la carte *Grande Tartarie*, par N. de Fer…, gravée par Liebaux Eschelle: 100 Lieuës d'une heure de Chemin Chacune, [s.l.]: [s.n.], 16.. (BNF, CPL, Ge F 5330; Ge BB 565-14 [15]).

[1429] Keuning, 1954, p. 108.

[1430] *Idem*, p. 109. Voir également, la carte anonyme partiellement en allemand intitulée *Carte de la Tartarie Asiatique suivant la relation de l'ambassadeur de Russie*, publiée en 1692, avec, très près de *Tashkun*, un *More Sieneie* dans lequel se jettent trois fleuves anonymes et dont sortent deux autres fleuves qui vont porter leurs eaux dans la Caspienne; le fleuve plus au sud se divisant, l'une de ses branches porte le nom *Arsan*; l'Oxus, qui se jette directement dans la Caspienne, est nommé plus haut *Gichan Balk R.* (BNF, CPL, Collection d'Anville, Ge DD 2987 [7356]).

[1431] Bagrow, 1952, pp. 90, 130. *Carte de la Tartarie. Dressée sur les Relations de plusieurs voyageurs… par Guillaume Del'Isle,* Paris: chez l'Auteur, 1706 (BNF, CPL, Ge Arch 2798); *Carte de l'Asie septentrionale*…, Guillaume Delisle, [s.l]: [s.n.], 1710 (BNF, CPL, Ge BB 565-14 [7]).

[1432] Alai, 2005, pp. 108-109, pl. 74.

6. Les préoccupations politiques de Pierre le Grand et le nouveau graphisme de la Caspienne

a) Sur la nécessité d'insérer l'espace de l'Asie centrale dans les itinéraires russes

La «prise de contact» de la Russie avec la Chine et la Tartarie chinoise précède de près la «révolution» de Pierre le Grand (r. 1689-1725). Au son du canon, ce dernier (ré)introduit politiquement, culturellement et géographiquement la Russie dans l'espace européen après la bataille de Poltava où Charles XII, roi de Suède, est vaincu par les Russes[1433]. En adoptant à la lettre l'attitude d'un «éclairé» Européen à l'égard de l'univers, Pierre le Grand se met à construire une image rationnelle de l'empire russe grâce à l'appui de connaissances «positives» (**Fig. 9.5**); après avoir attentivement écouté les explications de Witsen sur la base de la cartographie occidentale[1434], il envoie en 1709-1714, puis en 1720 une trentaine de *géomètres* relever des cartes dans toutes les provinces de la Russie[1435].

[1433] Le débat sur la nature profonde de la Russie – européenne ou asiatique – qui occupe les historiens pratiquement dès l'époque de Pierre le Grand, pourrait être résumé en trois opinions graduelles: l'une considère que la Russie sort par définition de l'espace européen; une autre affirme qu'avant la soumission par les Mongols la Russie était belle et bien dans le cercle européen et le fait qu' «un roi de France, Henri I^{er}, épouse une fille du souverain de la Rus, Anne de Kiev» illustre l'existence de cette «première» Russie européenne, qui a une part légitime dans le «gradient culturel ouest-est»; la troisième opinion, à mi-distance, insiste sur la rareté relative des contacts entre la Russie des Riurikides et les principautés de l'Europe occidentale où même les mariages dynastiques, en général avec des Allemands et des Polonais, ne constituent pas une pratique généralisée, tout en sachant que l'Europe du Nord (les Polonais, les Lituaniens, les Allemands baltes, les Scandinaves) sont en contact permanent avec la Russie de Kiev. Parmi les ouvrages les plus complets sur la question, représentant respectivement ces trois points de vue, voir Dieter Groh (1961) sur la Russie non européenne; Martin Malia (2003) sur la Russie européenne (voir aussi sa bibliographie sur le sujet, pp. 479-481, notes 6, 7, 8), avec un point de vue partagé par David Schimmelpenninck Van Der Oye (2002, p. 255); pour une Russie initialement très marginale dans l'espace européen, perçue comme lieu de passage vers l'empire Mongol ou la Chine voir Marchall T. Poe, 2000, pp. 12-13. Le concept des frontières comme zones transculturelles de l'historienne américaine Mary Louise Pratt (1992) explique mieux la nature de ce «gradient culturel ouest-est», comparable au continium du spectre solaire, dont la Russie fait partie. Sur le visage tantôt asiatique, tantôt européen de la Russie à diverses époques voir aussi Fedotov, 1992 [1945]; également l'analyse critique de cette vision de Marshall Poe (2003, pp. 5-9, passim) qui, tout en mettant en garde contre le fait que l'Europe et l'Asie sont deux constructions inventées, souligne que le caractère de la Russie – européenne ou asiatique – dépend non de sa nature profonde, mais du point d'observation: pour les premiers voyages en Moscovie la Russie était souvent désignée comme Tartarie; pour les Lumières la Russie commence à être distincte de la Tartarie; les Européens du XIX^{e} siècle appellent les Russes «Asiatiques»; les Occidentaux du XX^{e} siècle notent des traits de ressemblance entre le totalitarisme et le «despotisme oriental» et actuellement la Russie est vue comme une puissance régionale, prédominante en Asie. Un autre point de vue, qui me semble très important, est celui de Roger Brunet et Véronique Rey pour qui «Europe et Asie ne sont nullement des catégories pertinentes pour comprendre la géographie de la Russie», dont la surface en kilomètres carrés se partage avec la frontière sur l'Oural en 23 % pour l'Europe et 73 % pour l'Asie, tandis que 72 % de la population vit en Russie d'Europe, contre 28 % en Russie d'Asie; la question ici n'est pas la frontière, mais le symbolique: Brunet et Rey, 1996, p. 259.

[1434] Polevoj, 1976, p. 23.

[1435] Des marins ont été envoyés en 1709-1714 pour dresser les cartes des rives de l'océan glacial et des îles, notamment le Kamtchatka; en 1720 des topographes ont reçu l'ordre de relever la route de *Udskij ostrog* jusqu'à Nerchinsk sans depasser la fontière russo-chinoise («*ne zanimaja kitajskikh pokatej*»): Gnucheva, 1946, pp. 12, 20-21; Bagrow, 1964, pp. 174-175.

Ces démarches s'accordent avec les observations de Guillaume Delisle (1675-1726), le cartographe du roi de France, avec lequel le tsar discute en 1717 de la possibilité de cartographier l'empire russe et qui note en 1721 que

> «la Russie [est] un État d'une si grande étendue qu'il semble que l'on n'a pas lieu d'espérer sitôt des cartes parfaites d'un si vaste pays [… mais] il vaut mieux connaître un pays en gros que de l'ignorer entièrement»[1436].

Dans cette lettre Guillaume Delisle esquisse une sorte de programme d'études cartographiques de la Russie. Il souligne, entre autres, qu'il souhaiterait avoir des informations non seulement sur la Russie même, mais également sur

> «des pays compris sous le nom de Grande Tartarie soit qu'ils soient soumis à Sa Majesté Czarienne qu'ils soient sous sa protection ou qu'ils avoisinent son Empire comme sont les pays des Calmoucs, des Bouchares, des Uosbecs, des Mogols, des Bogdoi-Yesso, Samoyedes ou autres […], parce que la connaissance de ces pays est très essentielle à la Géographie et que les notions que l'on en pourra avoir seront toujours précieuses à la République des Lettres, quand même elles ne seraient pas encore parfaites»[1437].

En Russie on partage cet intérêt pour les pays au sud des frontières russes, même si le caractère de l'intérêt qu'on leur porte diffère de celui du projet de Guillaume Delisle.

b) Un espace de transit

Dans les objectifs russes cet espace est marqué comme un espace de transit quel que soit le point de départ, à partir de Moscou ou des villes sibériennes, vers la Perse, l'Inde et la Chine. Cela signifie que ces terres de circulation doivent être bien cartographiés et décrits pour faciliter le passage et la pénétration russe dans les régions les plus éloignées.

Renforcé par le premier voyage russe en Perse et en Inde réalisé par le marchand de Tver Afanasij Nikitin (1466-1472)[1438], ce point de vue russe a déjà été exposé dans un manuscrit en italien de 1553 où il est indiqué que

> «notre tsar [*n.d.l.r.* Ivan IV] pour faciliter ce type de voyages [*n.d.l.r.* en Inde] a proposé de grands prix [*bol'shie nagrady*], espérant après avoir pris connaissance de la route effectuer des voyages réguliers, grâce auxquels les rapports diplomatiques seront plus solides, sans parler du fait que les Moscovites commenceront à recevoir des épices qu'ils mangent en grande quantité»[1439].

Le commerce russe vers le sud doit se consolider avec la conquête d'Astrakhan en 1554, mais la route de transit est toujours inconnue: le rapport de l'ambassade russe de

---

[1436] Gnucheva, 1946, pp. 5, 117.

[1437] *Eadem*, pp. 117-118.

[1438] Afanasij Nikitin est parti en 1466 pour la Perse, puis il s'est embarqué en 1469 à Ormuz pour se rendre en Inde où il est resté jusqu'en 1472. Ce voyage a été exposé dans ses notes *Khozhdenie za tri morja* [Le voyage au-delà des trois mers]: Nikitin, 1982; Austin, 1997, pp. 23-24.

[1439] Khanykov, 1851, p. 282. Cit. d'après Fedchina, 1957, p. 94.

Mikhaïl Tikhonov et Aleksej Bukharov qui en 1614 était passée de Samara jusqu'au Khorezm et en Perse, dit que personne ne connaît la route plus au sud que le Yayk[1440].

Les instructions [*Nakaz*] remises aux frères Boris et Semën Pazukhin, envoyés en 1669 à Meched, Mary, Boukhara, Balkh et Urgench vont dans la même direction: la tâche principale de leur voyage est de rechercher des gens compétents qui puissent montrer où passe la route la plus directe et la plus facile depuis Astrakhan vers l'Inde avec le détail des villes sur leur parcours, quel type de populations y habitent et combien de temps il faut calculer d'une ville à l'autre. Cette pratique n'est pas singulière, car le même document précise que plusieurs personnes ont été envoyées à Balkh pour recueillir des informations sur les routes allant vers l'Inde. Évidemment, toutes les nouvelles données sont construites en fonction des routes dont la plus courte est celle d'Astrakhan vers la Caspienne et le port de Karagan [*Karaganskaja pristan'*] dans le pays des *Trukhmen'*, d'où il n'y a que trois semaines jusqu'à Khiva, puis trois semaines jusqu'à Balkh en passant par Boukhara, une semaine jusqu'à *Khedzhon*, dernière ville frontalière du *Balkh*, puis quatre semaines jusqu'à la première ville indienne *Parvan* en faisant un détour et six jours tout droit. D'Astrakhan à Dzhenabatu, selon les premières estimations russes il fallait autour de quatre mois et deux semaines de voyage par cette route, alors qu'à travers la Perse la route vers l'Inde était plus pénible et plus longue[1441].

Malgré les projets et les tentatives, la zone de contacts privilégiés dans cette direction reste l'espace au nord-est de la Caspienne peuplé par les Nogaïs, en direction desquels les premiers contacts diplomatiques datent du XV^{e} siècle[1442]. Globalement, la Tartarie indépendante reste encore à la marge des préoccupations russes: comme l'a remarqué Strahlenberg «les Russes ne vont guère commercer avec les habitants de la Grande Tartarie, qu'en la traversant lorsqu'ils vont ou reviennent de la Chine»[1443].

[1440] Bartol'd, 1965a, p. 90.

[1441] *Statejnyj spisok,* 1894, pp. 62-63. Cit. d'après Fedchina, 1967, p. 30. Voir également les descriptions d'autres routes vers Boukhara, point de départ pour l'Inde: 1) Astrakhan – Caspienne – *Karaganskaja pristan'* – *Trukhmen'* – Khiva – Boukhara: par cette route il y a quatre semaines de voyage entre le port et Boukhara; 2) Astrakhan – Yayk – Emba – Khiva – Boukhara: par cette route depuis l'Emba jusqu'à Khiva il faut cinq semaines et de Khiva à Boukhara quatre semaines; 3) Terek – Tarki – Derben'– Bakou – Ostroban' – Mechet' – Boukhara: par cette route d'Astrakhan à Mechet' il faut dix semaines de voyage et de Mechet' à Boukhara il faut quatre semaines: *Sbornik*, 1879, p. 512; *Nakaz,* 1894, p. 28. Cité d'après Fedchina, 1967, p. 29.

[1442] Fedchina, 1967, p. 24.

[1443] Strahlenberg, 1757 [1730], vol. II, p. 198. Sur le commerce entre les peuples des Steppes et la Russie, en principe assez statique, non diversifié ni extensif aux XVI^{e}-première moitié du XVIII^{e} siècles, voir Khodarkovsky, 2002, pp. 26-30, qui souligne aussi qu'au XVIII^{e} siècle l'Asie centrale n'a pas été vue autrement qu'un transit (p. 28). La situation change cependant après 1747: *idem*, pp. 165-166. Sur le commerce de la Russie avec l'*Asie centrale* aux XVII^{e}-XVIII^{e} siècles voir également Levi, 1999, pp. 532-537.

c) Un redoublement d'intérêt pour l'Asie centrale

La situation change avec Pierre le Grand qui redouble d'intérêt pour cette partie de l'*Asie centrale*: sans oublier la route vers l'Inde, pleine d'épices[1444], il se montre très sensible à l'idée d'une conquête facile de la Boukharie, lancée par Matvej P. Gagarin en 1714, gouverneur de la Sibérie qui lui fait également part d'une rumeur sur la richesse fantastique en sable d'or de Boukhara. Cette dernière information est confirmée par un Turkmène, Khodja Nefes (Nepes), qui, en visite à Saint-Pétersbourg, dit à Pierre le Grand que «dans le pays qui est à côté de l'Amou-daria on trouve des sables d'or», mais que ce fleuve qui se jetait auparavant dans la Caspienne a été détourné par les Turkmènes dans le but de se protéger des Russes[1445].

L'idée d'étudier la possibilité de remettre l'Amou-daria dans son ancien lit – le mythe d'un lit fossile du fleuve étant déjà présent – en direction de la Caspienne, afin de réactiver cette voie maritime réunissant la Volga, la Caspienne et l'Aral pour remonter ensuite l'Amou-daria jusqu'aux Indes, complète l'ancien mirage des fleuves *centre-asiatiques* conduisant à la Chine (voir le Syr qui se transforme en Oby avant arriver au Cathay des grands cartographes du XVI^{e} siècle et l'Oxus qui va jusqu'à la Grande Muraille du père Avril).

Dans les reconstitutions nationalistes russes du XIX^{e} siècle ce projet est considéré comme un coup de génie dans la mesure où la remontée vers les sources de l'Amou-daria, du Syr-daria et de l'Irtysh devrait respectivement simultanément donner accès à l'Inde, à Jarkand et à la Chine occidentale, un triangle qui permettra alors de fonder un nouveau centre de pouvoir russe, d'industrie de l'or et de commerce[1446]. Le projet de construction d'un canal entre la mer Noire et la Caspienne est une partie logique de ce vaste programme[1447]. L'annexion par Pierre le Grand d'une partie de la Perse en 1722-1723[1448] pousse les Russes à s'intéresser davantage à l'espace *centre-asiatique* transitaire et à celui de la mer Caspienne en particulier. Bien que cet intérêt intense pour la région diminue pendant un court moment lors de la reddition de ces territoires à la

---

[1444] Bien qu'à cette étape de l'histoire russe l'Inde ne constitue pas un but géopolitique en soit, Pierre le Grand ne parle pas de sa soumission, mais projette le développement du commerce dans cette direction, la conquête de l'Inde sera pendant des siècles lié au «testament» de Pierre le Grand, un faux qui a servi de prétexte au développement de la russophobie: Blanc, 1968; Subtelny, 1974; Resis, 1985.

[1445] Berg, 1929b, p. 76.

[1446] Chikhachev (1849, p. 25) dans ses reconstructions des idées de Pierre le Grand va plus loin que les auteurs du célèbre «testament».

[1447] Volpilhac-Auger, 2004, pp. 44-48.

[1448] La conquête de la Perse par la Russie intervient dans une situation de conflit entre les Afghans, menés par le chef de Kandahar Mahmud, le shah de la Perse Soltan-Hossein et le safavide Davud Khan, sous protection ottomane. La prise par ce dernier de la ville commerçante persane de Shamakhi, suivie par les massacres de populations chi'ites et russes, offre à Pierre le Grand le prétexte pour une déclaration de guerre aux Ottomans et pour obtenir l'alliance de la Perse. En échange de cette aide, la Perse, au nom de Tahmasp qui n'a pas été formellement proclamé comme shah, donne à la Russie certaines provinces le long de la côte sud-ouest de la Caspienne centrées sur Darband, Baku, Gilan, Mazandaran et Astarabad. La signature du traité de Saint-Pétersbourg le 1er septembre 1723 vient après les faits, quand les Russes ont déjà conquis ces espaces par la force: Mirfendereski, 2001, pp. 5-9.

Perse en 1729-1735[1449], la Russie ne perd pas de vue l'*Asie centrale* et essaie de l'inclure dans l'espace cartographié[1450]. Cet espace reste pourtant très difficile d'accès: comme l'écrit Ivan K. Kirilov en 1735, il est hors de question de prendre avec soi des instruments de mesure en Grande Tartarie, car – pire encore – la simple action de rédiger des notes devient trop compliquée et dangereuse en raison de l'ambiance de méfiance et d'espionnite généralisée qui règne dans la région[1451].

Cependant, l'information s'accumule malgré tout et ce n'est pas le fruit du hasard si, selon les études sur le *Reestr landkartam, chertezham i planam Rossijskoj imperii 1784 goda* [Liste des cartes, des tracés et des plans de l'empire russe de 1784] réalisées en 1856 par D.M. Perevoshchikov, il y a parmi les cartes spécialisées davantage de cartes de la Caspienne et des régions avoisinantes jusqu'à Khiva que de cartes de la Baltique[1452].

Il est intéressant de noter que la majeure partie des cartes de la Russie de Pierre le Grand et après lui sont d'origine européenne[1453]. Cette situation concorde avec l'opinion commune de l'époque – lancée par le tsar même – qui considère que le niveau de la cartographie russe n'est pas très satisfaisant. Ainsi, en 1738 le professeur de l'Académie maritime de Saint-Pétersbourg André D. Farhwarson (m. en 1739) écrit qu'en Russie il n'y a pas suffisamment de cartographes professionnels et que leur qualification est insuffisante, ce n'est qu'en 1744 que Joseph-Nicolas Delisle peut écrire qu'il commence enfin à avoir à sa disposition des géodésistes en qui il peut faire confiance[1454].

7. Missions au bord de la Caspienne

Insatisfait de la documentation disponible, comme entre autres, malgré leur qualité, les cartes britanniques de Jean Struys de 1668-1669[1455], Pierre le Grand envoie une

---

[1449] En 1729, sous Pierre II, la Russie rend à la Perse les provinces d'Astrabad et du Mazandaran, puis en 1732, sous Anna Ioanovna (1730-1740), elle rend Gilan à condition que ces provinces ne soient pas cédées à une autre puissance, sinon, le cas échéant, la Russie les récupérera; cette position est mise en valeur dans les traités de 1729, 1732 et 1735: Mirfendereski, 2001, pp. 14-15.

[1450] Grekov, 1960, p. 231; Fedchina, 1967, p. 57. Voir les manuscrits des cartes sur la Caspienne et l'Aral au XVIII^{e} siècle: Gnucheva, 1947, pp. 379-389.

[1451] Lettre de I.K. Kirilov sur les corrections de la carte générale de la Russie et celles partielles du 20 avril 1725: Gnucheva, 1946, p. 132.

[1452] Perevoshchikov, 1856, p. 3. Cit. d'après Fedchina, 1967, p. 44. Cette dernière signale que la documentation cartographique russe a été répertoriée dans l'*Opis' delam prikaza tajnykh del 1713 goda* [Inventaire des affaires du ministère des affaires secrètes de 1713] où il est indiqué que deux grands livres et des feuilles séparées se trouvent dans un *sunduchek* [coffret] décoré de cuir noir, mais toutes ces cartes – entre autres celle de la Caspienne, des fleuves et des villes avoisinantes et celle d'une route terrestre autour de la Caspienne – sont demeurées introuvables: Fedchina, 1967, p. 45.

[1453] Fedchina, 1967, p. 44.

[1454] Gnucheva, 1946, pp. 58-59. Malgré ces constats pessimistes, selon Vera N. Fedchina, les cartographes russes commencent à dresser des relevés topographiques à l'aide de boussoles, quadrants et astrolabes dès 1701, et à partir de 1703-1704 ils commencent à utiliser les cordonnées géographiques (longitudes, latitudes): Fedchina, 1967, p. 49. Postnikov note que les Pomory utilisent la boussole dès le XV^{e} siècle: Postnikov, 1996, p. 12.

[1455] Berg, 1940, p. 162; Bagrow, 2005 [1975], pp. 278-279.

série de missions pour étudier la Caspienne dans le but de trouver finalement une route vers l'Inde[1456].

À de brefs renseignements parvenus en 1699 du serviteur russe du Danois Sheltrup, mort dans une prison persane[1457] vient s'ajouter une carte de la Caspienne inédite réalisée en 1703 par le capitaine Eremej Meyer (Mejer), originaire de Hambourg, sur l'ordre de Pierre le Grand à partir de relevés topographiques russes de 1699-1703. À la place de la mer d'Aral cette carte montre un lac *Kizjaja* dans lequel se jettent deux petits fleuves *Syrt* et *Darya*[1458].

Plus tard paraissent les relevés de la côte occidentale de la Caspienne du capitaine de marine danois I. Rentel qui recherche essentiellement des ports praticables pour le commerce[1459], puis des descriptions – avec des cartes – du prince Alexandre Bekovich-Cherkaskij qui a visité deux fois le khanat de Khiva[1460]. La première des cartes de Bekovich-Cherkaskij, une sorte de portulan de la Caspienne présentant les côtes septentrionale, orientale et en partie méridionale, sans toucher l'ouest, a été dressée en 1715 sans mesures astronomiques. Pour cette raison la côte orientale de la Caspienne longe exagérément le méridien. Les renseignements de Rentel y sont inclus[1461]. L'autre carte, datée de 1714-1715 et traitant des territoires *centre-asiatiques* voisins de la Caspienne et de l'Aral, est dressée pour l'Aral également sur la base des données des compagnons de Bekovich-Cherkaskij (Tebej Kitaev, Aleksej Khomuradov, Taber Bajn) et présente pour la première fois des contours relativement corrects[1462].

La synthèse de ces données aboutit à une carte anonyme de 1715-1716 qui, remontant nécessairement à Bekovich-Cherkaskij, montre comment les principes modernes et prémodernes se sont croisés dans la cartographie russe: la partie occidentale de la carte avec le littoral oriental de la Caspienne est dessinée d'après les relevés topographiques réalisés en 1715 par Bekovich-Cherkaskij, avec des rivages au tracé net et des lignes de boussole; l'autre partie, orientale, avec l'Aral et les fleuves Amou-daria, Syr-daria et Zerafshan est dressée de manière très schématique selon les règles de l'ancienne cartographie russe dont le prototype, selon V.N. Fedchina, remonte probablement au *Chertezh tushovanoj raznymi kraskami vodjanomu puti ot Astrakhani do gor Kitajskogo gosudarstva* [Tracé colorié de couleurs diverses des chemins depuis

---

[1456] C'est dans ce but que sont envoyés en Asie centrale Bekovich et Kozhin; à ce dernier il a été précisé par un *oukaze* (ordre impérial) de février 1716 de se détacher de Bekovich et d'aller «sur l'eau de l'Amou-daria (ou sur ses autres confluents), autant qu'il sera possible, jusqu'à l'Inde»: Berg, 1940, pp. 165-166; Knjazheckaja, 1960, p. 95. En outre, au même moment, en 1715, Fëdor Molchanov effectue des relevés topographiques lors de la mission du major Bucholtz envoyé sur l'Irtysh pour trouver la route vers l'Inde: Fel, 1975, p. 28. Voir également sur l'histoire de la cartographie de la mer Caspienne: Bagrov, 1912; Bagrov, 1914.

[1457] Berg, 1940, pp. 161-162; Bagrow, 2005 [1975], p. 332.

[1458] Fedchina, 1967, p. 45.

[1459] Bagrow, 2005 [1975], pp. 334-335; Knjazheckaja, 1975, p. 462.

[1460] Sur les expéditions de A. Bekowich-Cherkaskij en 1714-1717: Létolle, 1998.

[1461] Berg, 1929b, p. 78; *idem*, 1940, p. 165; Knjazheckaja, 1975, p. 462.

[1462] Knjazheckaja, 1960, p. 94.

Astrakhan aux montagnes de l'État chinois] de 1700, enrichi par les données des compagnons de Bekovich-Cherkaskij[1463].

Pierre le Grand est satisfait des résultats prometteurs de la mission de Bekovich-Cherkaskij avec la découverte en août 1715 du lieu Aktam, ancien lit de l'Amou-daria (Ouzboï), qui confirme l'existence de deux mers séparées, et l'apport de renseignements «sûrs» relatifs à un barrage, à quatre journées de voyage de Khiva, qui aurait détourné l'Amou-daria de la Caspienne vers l'Aral, ainsi que sur les ruines d'anciennes villes abandonnées[1464].

Cet enthousiasme est cependant bientôt terni par la mort tragique du prince reparti pour un second voyage destiné à construire une forteresse sur l'ancien lit de l'Amou-daria. Son travail est toutefois repris par ses collaborateurs: la carte de Bekovich-Cherkaskij est alors redessinée en 1718 par le prince V.A. Urusov et le lieutenant A.I. Kozhin avec l'ajout de quelques détails, mais de manière moins précise[1465].

Pour se préparer à la campagne de Perse de 1722 et développer la commerce Pierre le Grand ordonne en 1719 de refaire un nouveau relevé des rives occidentale et méridionale de la Caspienne à un Hollandais au service de la Russie Carl P. von Werden (m. en 1731) et à Fëdor I. Sojmonov (1682-1780) qui travaillera sur la Caspienne jusqu'en 1727, avant de devenir, en 1757, gouverneur de la Sibérie[1466]. La demande est réalisée en 1720 sur la base de nouveaux relevés exécutés en 1719-1720, mais comme il n'a que deux des côtes de la Caspienne, Pierre ordonne d'ajouter les côtes septentrionale et orientale selon les cartes de Bekovich-Cherkaskij et de Kozhin-Urusov. La nouvelle carte, dressée l'année même par von Werden est cousue de deux morceaux: les rives occidentale et méridionale des propres relevés de von Werden prend place sur le système complet des coordonnées, alors que les rives orientale et septentrionale empruntées à Bekovich-Cherkaskij et Kozhin-Urusov sont exclues des grilles de coordonnées, mais comportent des lignes de rhumbs. Pierre le Grand est cependant satisfait et fait publier la carte pour la première fois.

En ce qui les concerne, les régions plus orientales font également l'objet de tentatives de synthèse entre les observations russes et la méthode européenne. La carte d'Ivan Evreinov et Fëdor Luzhin de 1720 combine les données de leur mission de Tobolsk au Kamtchatka à celles des jésuites de la Tartarie chinoise[1467]. Les cartes d'Ivan S. Unkovskij (*Landkarta Kalmyckoj zemli…* [Carte de la terre kalmouke]) de

---

[1463] Fedchina, 1967, pp. 51-52.

[1464] Berg, 1940, p. 164; Knjazheckaja, 1960, p. 92; Shafranovskij et Knjazheckaja, 1952, p. 540.

[1465] Berg, 1940, pp. 166-167. Les relevés ont été également exécutés avec la participation du lieutenant Travin.

[1466] Berg, 1940, p. 169. Selon Bagrow, Rentel a également participé à ces relevés de 1719, mais von Werden et Sojmonov lui ont refusé la signature de cette carte sous prétexte que le Danois ne connaissait pas la navigation: Bagrow, 2005 [1975], pp. 334-335, 337.

[1467] Le titre complet de cette carte *Tabula geographica partis extremae orientalis Siberiae et Tartariae nec non novae terrae Kamtschatki atque insularum Japonensium, delineata partim secundum observationum geodesistarum Joh. Jevreinov et Luschin qui A. 1720 a Serenniss. Impe at. Petro M. missi fuerunt, ut inquirerent, num Asia continens sit cum America, nec ne; partim desumta est ex tabula geographica accuratissima Chinensi a defuncto Chinae Monarcho Kamhi Imperatori Petro M. missa*: Gnucheva, 1946, p. 13.

1722-1723[1468] et de Pëtr Chinchagov (*Cours suprêmes de l'Irysh, Oby, Jeniscée*) de 1719-1720[1469] sont dressées sur le même principe.

En 1722 et 1723 d'autres relevés font suite à cause de la campagne en Perse, mais les corrections topographiques qu'apportent Iosif et Ivan Lunin, Jan Fasting, Zolotarev dans la *Nouvelle carte de la Caspienne* de 1723 ne touchent pour des raisons militaires que la rive occidentale de la mer[1470]. L'ingénieur Gartung et l'officier P. Bruce apportent en 1722-1723 des précisions de caractère plus généralisant qui trouvent leur place dans une carte-manuscrite anonyme intitulée *Karta opisanie Kaspijskogo morja* [Carte descriptive de la mer Caspienne][1471]. I.G. Gerber, un des commissaires pour la délimitation des territoires entre la Russie et la Turquie en 1727 prépare une autre carte de la côte occidentale de la Caspienne[1472] et en 1731 Fëdor I. Sajmonov publie l'*Atlas de la Caspienne* en huit cartes avec les résultats de relevés topographiques réalisés en 1726-1727[1473]. En 1735 les territoires conquis sont rendus à la Perse et la Russie recule sur la rive nord du Terek, mais les travaux cartographique continuent: en 1737 voit le jour une carte anonyme intitulée *Maris Caspii Littori occidentali inter Fluviorum Wolgae et Kur Ostia adiacentium Terrarum Provintiarum et Locorum eorumq.*

[1468] Ivan Unkovskij été envoyé chez le khan *Zjurgarskij* [de Dzoungarie] en 1721-1724 afin de chercher de la poudre d'or et, parallèlement, de convaincre le souverain kalmouk Cevan-Rabtan de passer sous possession russe (*v russkoe podanstvo*; Berg, 1929a, p. 106). Au cours de son voyage il a passé par l'espace soumis à l'impôt de l'empire chinois et cartographié par les jésuites, puis a dressé en 1722-1723 la carte *Landkarta Kalmyckoj zemli…*(qui montre des parties du Kazakhstan oriental et du Turkestan occidental): Gnucheva, 1946, pp. 16-17; Grekov, 1960, p. 216; Bagrow, 2005 [1975], p. 352; Magidovich et Magidovich, 1984, t. III, pp. 138-139.

[1469] Gnucheva, 1946, p. 282. Le géodésiste Pëtr Chinchagov a réalisé en 1719-1720 un autre tracé (*Cherthezh o Sibiri i o Kontajshinoj zemle v bytnosti v Sibiri Likhareva* [Tracé sur la Sibérie et la Kontajshina à l'époque où Likharev était en Sibérie]) sur lequel un cartouche indique que cette carte a été dressée selon les renseignements du boyard Fëdor Trushnikov de Tobolsk, du moullah Khalpest de Boukhara, du moullah Nurzen qui a été en prison en Chine, du boyard Grigorij Jaickij de Tobolsk, du noble de Krasnojarsk Il'ja Nashivoshnikov et des habitants de Barabinskie. L'Aral ne figure pas dans cette carte et à propos de l'Amou-daria une inscription dit que «dans les *skazki* [notes de voyage] il n'y a pas de renseignements sur la direction vers laquelle elle coule»; le Syr-daria commence et se termine dans les sables: Grekov, 1960, p. 216. Au même moment, deux voyages effectués dans cette zone en 1713 et en 1720 par Ivan Cheredov (Dzoungarie) et par Trushnikov (Tibet jusqu'au lac Kouk-nor) apportent de nouvelles précisions topographiques: Katanaev, 1899, pp. XV-XVI.

[1470] Berg, 1940, p. 170; Bagrow, 2005 [1975], p. 340.

[1471] Titre complet de la carte: *Karta opisanie Kaspijskogo morja i Usbekskoj strany s podle lezhashchimi provincijami, s tochno oznachenny puteshestvija Carja i drugie primechanija dostojnye veshchi* [Carte descriptive de la mer Caspienne et du pays des Ouzbeks avec les provinces avoisinantes, avec l'itinéraire exact du voyage du tsar et d'autres choses remarquables dignes d'être mentionnées]: Fedchina, 1967, pp. 52-54.

[1472] Ses voyages d'études de la Caspienne ont lieu en 1722-1729: Gnucheva, 1940, pp. 8, 31-33; Gnucheva, 1946, p. 48. Sa carte, publiée en 1736 par le Département géographique, porte le titre *Maris Caspii littori occidentali inter fluviorum Wolga et Kur ostia adjacentium terrarum provinciarum et locorum eorumque incolarum descriptio simul ac in Provincias Schirvan et Lesgistan inter Russos et Turcas terrarum divisionis linea Anno 1727 determinata:* Gnucheva, 1940, p. 31.

[1473] Fedchina, 1967, pp. 49-50. Gnucheva écrit que Sojmonov a publié six cartes spéciales de la Caspienne: Gnucheva, 1940, p. 24. Voir également: Berg, 1940, p. 174; Létolle et Mainguet, 1993, pp. 99-102.

Incolarum Descriptio Simul ac in Provinciis Schirwan et Lesgistan inter Russos et Turcos Terrarum Divisionis Linea Anno 1727 determinata[1474].

Les résultats de ces trois décennies d'études topographiques portent sur la précision de la ligne côtière de la Caspienne, la description et la fixation cartographique de la baie de Kara-Bogaz-Gol, la découverte de l'embouchure de l'Ouzboï-Aktam (ancien lit fossile de l'Amou-daria) et l'établissement solide dans la cartographie russe de l'idée selon laquelle l'Aral existe et que l'Amou-daria se jette dans cette mer et non dans la Caspienne[1475].

8. Les cadeaux de Pierre le Grand: un renversement des rôles dans la cartographie de la Russie et des pays voisins?

Pendant son séjour à Paris Pierre le Grand, qui s'intéresse à tout, rencontre le 18 juin 1717 Guillaume Delisle, auteur déjà de plusieurs cartes de la Moscovie et de la Tartarie, pour parler de «la position et de l'étendue de son empire», «pour lui faire part de ses remarques sur la Moscovie et, plus encore, dit Fontenelle, pour connaître mieux que partout ailleurs son propre empire»[1476]. Lors de ces discussions il reçoit certaines indications sur la manière de procéder dans les futurs travaux cartographiques dont nous avons déjà parlé; il communique les nouvelles géographiques disponibles en Russie (y compris probablement l'existence en Tartarie d'une mer portant le nom d'Aral dans laquelle désormais se jette l'Amou-daria) et montre deux cartes sur lesquelles toutes les frontières russes ont été mises en évidence, notamment celle «d'une nouvelle forteresse contre les Tatars», ainsi que les terres de son nouveau vassal[1477]. Cette carte qui ne peut avoir été que celle qui a été produite à la suite des travaux de Bekovich-Cherkaskij a été apportée avec lui à Paris après avoir laissé des copies sur la route[1478]. La nouvelle ligne graphique de la Caspienne ne semble en effet pas avoir constitué un secret d'État pour Pierre le Grand qui en geste de remerciement a transmis en 1716 la carte de Bekovich-Cherkaskij à Witsen (**Fig. 9.6**); au Danemark il donne plus tard une carte *centre-asiatique* à l'amiral anglais Norris qui à son tour, la transmet en 1720 au voyageur français Aubry de la Motraye qui la publie en 1727 à La Haye dans son *Voyage en Europe, Asie et Afrique* (t. 2); sur le chemin du retour de Paris le tsar offre une autre copie de la carte en Allemagne à une personne non identifiée[1479].

Malgré cette large distribution, la carte de Bekovich-Cherkaskij (si c'est bien d'elle qu'il s'agit) passe pratiquement inaperçue en Europe en 1716-1717. Delisle n'accorde pas une grande attention aux nouvelles de Pierre le Grand. Les raisons ne sont pas

---

[1474] Gnucheva, 1946, p. 237. Parmi les autres voyageurs ayant apporté de nouvelles données sur ces régions figurent A.P. Volynskij (1716-1718), D. Bell (1715-1718 et 1722), G. Shober (1717-1722) et D. Kantemir (1722): Grekov, 1960, p. 231.

[1475] Knjazheckaja, 1960, p. 99. Sur l'histoire de la découverte de l'Aral, voir Létolle et Mainguet, 1993, pp. 91-110.

[1476] Citation tirée de *BU*, t. XI, article: Delisle, G. Cit. d'après Allen, 1956, p. 137.

[1477] Shafranovskij et Knjazheckaja, 1952, p. 541.

[1478] Grigorian et Youschkevitch, 1968, p. 19.

[1479] Knjazheckaja, 1975, p. 461; Polevoj, 1976, p. 26.

claires, mais on peut penser que la venue du tsar en élève et les anciens principes de la cartographie russe, que Delisle avait déjà rejetés en voyant les ouvrages cartographiques de Witsen basés sur ces données, ont dû susciter des doutes sur la crédibilité de cette information au point que Delisle a probablement jugé bon de ne pas accorder de suite à cette dernière. La Caspienne prend une forme plus correcte à Amsterdam dans des cartes des années 1721-1723 comme, notamment, dans celles de Petrus Schenk et de Reinier Ottens, mais sans liaison avec les travaux de Bekovich-Cherkaskij de 1715, ni ceux de 1719-1720 de von Werden et Sojmonov; en revanche, on y discerne des données relevées dans la carte de 1703 de Meyer, inédite mais souvent consultée par des étrangers à Saint-Pétersbourg[1480], ainsi que des renseignements liés à la mer d'Aral.

Dans la carte de Schenk de la Perse de 1722 la mer d'Aral est mentionnée plusieurs fois. Dans un premier cas, minuscule et reléguée au nord-est de la Caspienne, elle est nommé *lac Casius*. Sa mention est dédoublée sur la côte orientale par la dénomination de la région *Aralskoy* que traversent les fleuves *Syrt, Darya* (second élément du nom du Syr-daria positionné sur la représentation graphique voisine de l'Amou-daria) et *Arzan / Amedaria* (également l'Amou-daria); ce dernier fleuve se partage en deux branches qui alimentent l'Aral et la Caspienne. En même temps, le schéma est dédoublé: plus au sud on retrouve l'*Oxus* qui va se jeter dans la Caspienne, mais en s'approchant de la mer le fleuve alimente aussi un *lac Aran* qui constitue une seconde mer d'Aral[1481].

Élu à l'Académie française en décembre 1717 pour d'autres mérites, Pierre le Grand, en remerciement[1482], fait envoyer en février 1721 par son bibliothécaire Jean-Daniel Schumacher une autre carte russe de la région, dressée en 1720 par Carl von Werden et Fëdor I. Sojmonov (*supra*) et accompagnée par une description[1483]. La carte qui parvient à Paris avec la description est un manuscrit uniquement signé par von Werden, alors que celle qui est publiée en décembre 1720 – qui n'est pas à Paris – est signée par les deux auteurs[1484]. L'anomalie des signatures doit probablement se comprendre dans le fait que le nom allemand a dû paraître subjectivement plus crédible aux yeux des cartographes occidentaux. Cet envoi fait en tout cas sensation à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et suscite des questions sur la crédibilité des lignes graphiques des côtes occidentale et méridionale de la Caspienne[1485]. Cependant, l'examen de véracité passe avec succès et l'accueil de ce «présent considérable fait à la Géographie» de la part de Pierre le Grand, selon l'expression d'Anville[1486], est noté

[1480] Berg, 1940, pp. 163-164.

[1481] Alai, 2005, pp. 89-90, pl. 58: Imperii Persici Delineatio… On voit le même schéma dans les cartes de la Perse de Homann de 1724, de Georg Busch de 1727: *idem*, p. 148, pl. 105; p. 150, pl. 106. La lettre *n* de *Aran* résulte d'une confusion avec un *l* cyrillique original.

[1482] Bèr, 1849.

[1483] Sur la description de leur voyage pour l'étude cartographique de la côte orientale et méridionale de la Caspienne en 1719-1721: Gnuchena, 1940, pp. 23-25.

[1484] Knjazheckaja, 1970, pp. 273-276.

[1485] *Ibid.*, pp. 271-272.

[1486] Anville, 1777, p. 3.

comme un fait remarquable dans l'*Histoire de l'Académie royale des sciences*[1487]. On reconnaît donc que la carte est digne d'être refaite à neuf. La tâche est confiée au même Guillaume Delisle qui se sait désormais dans une position plus confortable par rapport au cercle de la haute érudition pour reprendre à son compte le nouveau concept, lié au nom du tsar, auparavant inacceptable.

Le passage, en France, vers le nouveau graphisme de la Caspienne se fait donc chez Guillaume Delisle qui, après avoir publié cette carte dans les travaux de l'Académie et à Amsterdam en 1721[1488], revient sur le sujet avec des ajouts dans son atlas de 1723 à Paris[1489]. Le changement de concept graphique est décisif car sa *Carte des Pays voisins de la Mer Caspienne*[1490] de 1723 diffère de manière frappante de celle du *Theatrum historicum* de 1705 (*pars orientalis*) où la Caspienne est pratiquement circulaire (**Fig. 9.7**).

Cependant, ce changement ne signifie pas un renversement des rôles dans le monde de la cartographie, ni que le changement découle uniquement de l'information communiquée par Pierre le Grand, selon la thèse des chercheurs soviétiques[1491]. Il serait plus nuancé de dire, comme l'a noté Allen, que si la ligne cartographique vient des

---

[1487] l'*Histoire de l'Académie royale des sciences*, 1721, pp. 128-132: Volpilhac-Auger, 2004, p. 44, n. 8.

[1488] La carte de Vanverden et Sajmonov est d'abord publiée en russe sous le titre *Khartina ploskaja general'naja morja Kaspijskogo ot ust'ja Jarkovskogo do zaliva Astrobackogo, po meridianu vozvyshaetsja v gradusakh i minutakh glubina v sazhenjakh i futakh; pechatana pri Admiraltejskoj Kollegii vo Akademicheskoj tipografii, sochinena so Astrakhanskikh kart* [Tableau plat général de la mer Caspienne depuis l'embouchure du Jarkov jusqu'à la baie d'Astrabad, suivant le méridien en degré et en minutes et en sagènes et en pieds pour la profondeur; imprimée près le Collège de l'Amirauté à la typographie académique, dressée d'après des cartes d'Astrakhan], puis en français par Guillaume Delisle sous le titre *Carte Marine de la Mer Caspienne levée suivant les ordres de Sa Majesté Czarinne par Carl von Verden en 1719, 1720 et 1721 et réduite au Méridien de Paris par Guillaume De L'Isle, Premier Géographe du Roy de l'Académie Royale des Sciences,* A Paris: Chez le Sr. Delisle, 1721; la même est éditée à Amsterdam: par Reinier Ottens: chez la veuve de I. Ottens, 1723 (BNF, CPL, Ge AF Pf 33 [24]; Ge DD 2987 [6792, 1-2]; Ge D 10039; Ge DD 2987 [6787]). Il existe également une autre carte de la Caspienne de Vanverden en réduction, gravée par Claude-Auguste De Berey (1651-1732) en 1721 avec des notes générales: "Cette carte devait servir pour la mémoire de M. de Lisle; elle a été gravée pour ce sujet, cependant elle n'a point été insérée" (BNF, CPL, Ge AF Pf 38 [40]).

[1489] Gnucheva, 1940, p. 24; Berg, 1940, p. 170; Gnucheva, 1946, pp. 5, 20; Knjazheckaja, 1970, p. 274.

[1490] Appellation complète de la carte: «Carte des pays voisins de la Mer Caspienne dressée pour l'usage du Roy sur la carte de cette Mer faite par l'ordre du Czar, sur les mémoires manuscrits de Sofkam-Sabbas Prince de Géorgie, sur ceux de Mrs Crusius, Zurabek, et Fabritius Ambassadeurs à la Cour de Perse et sur les éclaircissements tirez d'un grand nombre de personnes intelligentes du pays. Assujettie aux Observations astronomiques par Guillaume Delisle Premier géographe du Roy de l'Académie Royale des Sciences, 15 août 1723», A Paris: chez le Sr. Delisle, 1723 (BNF, CPL, Ge DD 2987 [6761]). Autres versions de cette carte: BNF (CPL, Ge C 8836; Ge D 16764); B.M. d'Orléans (E 20682/34, Don J.-D. Lenormand, 05.106). Voir également: *Carte d'Asie dressée pour l'usage du Roy sur les mémoires envoyéz par le Czar a l'Academie Royale des Sciences sur ce que les Arabes nous ont laissé de plus exact des pays orientaux sur un grand nombre de routiers de terre et de mer et de cartes manuscrites detaillées*…, par Guillaume Delisle…, Paris: l'auteur, juin 1723 (BNF, CPL, Ge C 8020), exemplaire colorié à teintes plates; la même: *Nouvellement revue et augmentée par Dezauche*, Paris: Ph. Buache, 1788 (BNF, CPL, Ge C 8029); Paris: Ph. Buache, 1798 (BNF, CPL, Ge C 8030); Paris: Ph. Buache, 1800 (BNF, CPL, Ge C 8031); Paris: Ph. Buache, 1805 (BNF, CPL, Ge C 8032); Paris: Ph. Buache, 1819 (BNF, CPL, Ge C 8033).

[1491] Voir la critique du nationalisme russe: Allen, 1956.

sources russes, l'information topographique sur la région Transcaspienne vient en majorité de sources orientales.

Comme toutes les cartes de l'époque et comme l'annoncent les titres mêmes, la carte qui fait partie de l'*Atlas* de Delisle est composite. Comme l'indique le cartouche, la partie nord de la Caspienne a été dressée selon les relevés de Carl Vanverden (*sic*) en 1719, 1720 et 1721 (le nom de Sajmonov restant inconnu, car il ne figurait pas dans le manuscrit fourni par le tsar[1492]); ce pan de l'information vient donc de Pierre le Grand. La partie sud de la Caspienne est tirée d'une carte opérationnelle composée à des fins militaires quelques mois avant l'invasion de 1722 de la Perse par Pierre le Grand (dans l'*Atlas* la carte de la Perse qui précède celle de la Caspienne possède de nombreux éléments communs en turc ou en persan, équivalents des noms en russe). Les autres éléments en persan, turc, arabe, arménien ou géorgien complétant cette carte sont tirés de multiples sources disponibles en Europe, ainsi que des productions des cartographes européens (Delisle était au courant de toutes les productions de Witsen)[1493]. Delisle a sûrement dû connaître également la *Bibliothèque orientale* d'Herbelot dont une grande partie de l'information découle de l'érudit musulman Kātib Çelebi (*supra*). Les renseignements les plus frais proviennent des observations des ambassadeurs contemporains présents dans les cours des gouverneurs orientaux: Judas Thaddeus Krusinski, un jésuite polonais ayant vécu en Perse comme ambassadeur jusqu'en 1725, puis à Constantinople jusqu'en 1729, fait régulièrement ramener en Europe les renseignements qu'il reçoit, directement ou par des tiers, d'ambassadeurs orientaux, comme des envoyés ouzbeks parvenant régulièrement tous les deux ou trois ans à Constantinople, comme l'ambassade de 1720, ou comme Zurabek (Ahmet Durri Effendi) revenu de Perse à Constantinople en 1721 (et dont Krusinski qui l'a connu à Isfahan en 1720, publie le rapport à Lvov en 1733); Ludwig Fabricius, ambassadeur à la cour perse fournit quant à lui des renseignements sur l'Arménie et le Caucase[1494].

Pour en finir avec le tour d'horizon des sources, on peut noter que l'attitude de Pierre le Grand avec son offre à la France des cartes qui occupent le haut du palmarès cartographique au tournant des XVII^{e}-XVIII^{e} siècles, n'est pas exceptionnelle[1495]. À l'occasion d'un voyage à Paris en 1714, le prince de Géorgie Saba Sulkhan Orbeliani (1658-1725), que le cartouche de la carte de Delisle de 1723 surnomme «Soskam-Sabbas, prince de Géorgie», transmet à Louis XIV des mémoires manuscrits sur le commerce et les routes de la Géorgie, ainsi que les *Tableaux astronomiques* d'Ulug-Beg traduits en géorgien par Wakhtang VI en 1712-1713[1496]. Les *Tableaux* en géorgien ont pu être comparés par Delisle à une copie en persan, traduite par Kerh de l'Académie

---

[1492] Knjazheckaja, 1970, p. 276.

[1493] Allen, 1956, p. 139.

[1494] *Ibid.*, pp. 140-142.

[1495] A part les cartes *centre-asiatiques*, Pierre le Grand a transmis à l'Europe les cartes du Kamtchatka et de la péninsule de Chukchi de Vladimir Atlasov et Ivan L'vov: Bagrow, 1964, p. 175. Il a confié également au Hollandais Jan (en russe «Jogann») Tessing le privilège de publier des cartes russes à Amsterdam dans une imprimerie créée spécialement à cette fin dans laquelle Danckert et Jacob Bruce œuvrent après la mort de Tessing: Bagrow, 1954a, p. 120; Bagrow, 1955c, p. 152; Hostetler, 2001, pp. 64-70.

[1496] Allen, 1956, pp. 142-145.

de Saint-Pétersbourg, plus complète que celle publiée à Londres en 1652 par Jean Gravius (311 toponymes contre 250)[1497].

La multiplication des sources n'aboutit pas seulement à la coexistence simultanée de dénominations en russe, en langues occidentales, en arabe, en persan et en chinois (comme, par exemple, *Krasnie Vodi* et *les Eaux rouges*[1498]), mais produit également des effets assez étranges comme dans la réédition de 1728 de la *Carte des pays voisins de la Mer Caspienne* de Guillaume Delisle[1499] où plusieurs baies de la Caspienne portent le nom de mer *Bleue* qui dans la tradition russe est employé pour désigner la mer d'Aral tout entière. En outre, dès 1724 on trouve dans les cartes de Delisle une mention relative à *l'ancien cours de l'Oxus*, ainsi qu'une phrase désignant au sud-est de l'Aral des *canaux tirés de la rivière de Sir pour arroser les pays arides*[1500].

9. Révisions du concept russe par Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville

Cette base permet au nouveau concept de la Caspienne d'entrer dans la cartographie occidentale où les géographes des Lumières tentent encore de concilier le regard moderne et les observations des Anciens. Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville se montre alors très critique à l'égard de la carte de Delisle de 1723 qui, pour lui, a été publiée en retard et à un endroit mal choisi puisque, à Amsterdam, l'imprimeur Ottens (*supra*) est un débutant[1501].

À part ce fait, la nouvelle information ne lui semble pas contradictoire, car il est certain qu'auparavant les fleuves, au moins le Syr-daria, se jetaient dans la Caspienne:

> «C'est de voir sur la plage méridionale du golfe qui fait le Nord de la mer Caspienne, un vestige bien figuré de l'entrée d'une rivière, qui ne peut être que le Jaxarte de l'Antiquité, appelé Sihoun dans les Géographes arabes, Sirr ou Sirr-daria, en joignant à ce nom le terme appellatif de rivière usité en ce coin de la Tartarie, Silis par les Scythes, au rapport de Pline»[1502].

En même temps, il ne met pas en doute le fait qu'actuellement l'Oxus se jette dans l'Aral, en discutant du virage du fleuve:

> «il est constant que cette rivière, après avoir traversé avec de grands replis environ quatre degrés de latitude jusqu'à une ville nommée Tuncat, tourne subitement vers l'Ouest, où elle rencontre le lac Arall qui reçoit ses eaux, et sort agrandi dans sa longueur, depuis que l'Oxus n'a plus de communication avec la Mer Caspienne»[1503].

[1497] *Ibid.*, p. 146.

[1498] *Carte des pays voisins de la Mer Caspienne… sur la carte de cette mer faite par l'ordre du Czar, sur les mémoires manuscrits de Sofkamsabbas…* Paris: Delisle, 1728; Réimpression par Ph. Buache, datée de 1745 (BNF, CPL, Ge C 8836).Voir également la *carte de Perse* de 1724: Alai, 2005, pp. 110, 112, pl. 76.

[1499] Voir *supra* n. 1498.

[1500] *La carte de Perse* de 1724: Alai, 2005, pp. 110, 112, pl. 76.

[1501] Anville, 1777, p. 3.

[1502] *Ibid.*, p. 17.

[1503] *Ibid*.

Songeant à refaire le travail de Delisle qu'il juge insuffisant, d'Anville prépare la même année 1723 une première ébauche de carte intitulée *Carte de la mer Caspiène (*sic*), distinguée suivant les différentes représentations des géographes tant anciens que modernes jointes à celle de Sa Majesté Czariène*[1504] où cinq tracés différents de la Caspienne sont superposés dans le même espace (**Fig. 9.8**): selon Ptolémée la Caspienne se présente comme un ovale dans lequel entre l'Oxus; le concept d'Abulfeda est celui d'un triangle aux angles arrondis et au sommet orienté au nord-est, décentré un peu plus à l'ouest par rapport à l'axe de Ptolémée, et dans lequel le Gihon occupe la place de l'Oxus; la mer de Jean Struys s'inscrit à l'intérieur de la forme triangulaire du géographe arabe et ressemble à un croissant dont les pointes regardent à l'ouest et dans lequel se jettent les deux fleuves Jaick et Yem; rejointe par le Gihon, la Caspienne de Delisle (avant la communication de Pierre le Grand) forme un grand ovale vertical à l'intérieur du triangle du géographe arabe, mais légèrement déplacé vers le sud-est; présenté sans aucun fleuve, le contour de «Sa Majesté Czariène», enfin, se veut comme le plus proche de la réalité.

D'Anville reste par la suite attentif à toutes les nouvelles données topographiques qui continuent à parvenir de la région. Dans une carte datée de 1734/1737[1505] l'aire entre l'Amou-daria et le Syr-daria se développe à l'ouest du Gobi et du Pays de Kashgar. La mer d'Aral, dans laquelle se jettent les deux fleuves est encore représentée de manière minuscule à proximité du littoral nord-est de la Caspienne et le *Karasm* (Khorezm) jouxte la Caspienne à la place de l'Oustiourt.

D'Anville a ensuite accès à la documentation résultant des travaux de la mission d'une Compagnie britannique commerciale dirigée en 1742-1743 par John Elton et Thomas Woodroofe (Vudruf)[1506] et du voyage en Orient en 1741 (?) de George Thompson et Gogg[1507]; il a probablement également vu les trois cartes de Hanway, dressées entre 1746 et 1748 comme une sorte de résumé des informations britanniques, enrichies par les données russes que Vasilij V. Tatishchev avait données à Hanway à Astrakhan en 1743[1508]. En outre, Vera N. Fedchina considère que la cartographie de la

---

[1504] *Carte de la mer Caspiène (sic), distinguée suivant les différentes représentations des géographes tant anciens que modernes jointes à celle de Sa Majesté Czariène*, gravée par Liébaux, 1723 (BNF, CPL, Ge DD 2987 [6793]).

[1505] *Carte la plus générale et qui comprend la Chine, la Tartarie chinoise, et le Thibet dressée sur les cartes particulières des RR PP Jésuites.*

[1506] Voir la description par Hanway, 1753-1754, également Fedchina, 1967, p. 64.

[1507] Cette mission a passé de la Horde de Jany-bek sur la rive occidentale de la Caspienne par les villes de Jargantch (Urgench), Khiva, Azarist et Boukhara jusqu'à Nishapour en Perse: Fedchina, 1967, p. 65. Pour la carte voir John Gibson, *A map of the routes of the Russian embassy to Persia in 1746, also of Mr. George Thompson's journey on the East and the author's travels on the South coast of the Caspian sea, with Mr. Van Mierop's journey to Mesched*, J. Gibson, [s.l.]: [s.n.], 1753 (BNF, CPL, Ge DD 2987 [6781]).

[1508] Une de ces trois cartes est intitulée *Plan-karta Kaspijskogo morja, soglasno nabljudenijam kapitana Dzhona El'tona, izobretatelja «Eltonova kvadranta», Tomasom Vudrufom, shturmanom britanskogo korablja «Russkaja imperatrica», plavavshego po morju tri goda, predstavlena misteru Genveju [Hanway] v Sankt-Peretburg 1745 g. ego pokornym slugj Tomasom Vudrufom* [Carte de la mer Caspienne, conformément aux observations du capitaine John Elton, inventeur du «quadrant d'Elton», dressée par Thomas Woodroofe, navigateurs sur le navire britannique «Impératrice russe» qui a navigué sur mer pendant trois ans, qui a été présentée à M. Hanway à Saint-Pétersbourg en 1745, par son humble

mer d'Aral et du Syr-daria de la carte d'Anville montre l'influence de la carte d'Ivan Kirilov de 1734[1509].

En 1754 d'Anville peut donc tirer une autre carte, *Essai d'une nouvelle carte de la mer Caspienne*[1510]. Au niveau du 46° de longitude, la baie *Mertvoi Kultuk* porte l'annotation: «cette Baye paraît à l'auteur l'ancienne Embouchure du Jaxarte ou Sirr»; dans le *Golfe de Balkan*, au sud de *Kara-bogas* se trouve selon lui «l'ancienne Bouche de l'Oxus ou Gihon». D'Anville reprend ce concept en 1759 dans la carte intitulée *Partie de l'Empire de Russie comprise en Asie* et revient sur le sujet dans un *Mémoire sur la mer Caspienne* publié en 1777[1511] où il corrige «le tracé [venu de la Russie] jusque-là tenu pour exact». Il compare sa carte à celle de Delisle et reprend le même jeu de comparaison qu'il a réalisé en 1723, juxtaposant sa ligne à celle, en rouge, du «Czar reproduite par Delisle» afin de mettre en évidence la disproportion entre la largeur et la longueur de la mer:

> «par cette comparaison on pourra juger, conclut d'Anville, que la Carte, qu'un mouvement de bienveillance dans un grand Prince nous a communiquée il y a cinquante ans, n'était pas qu'une espèce d'ébauche, un premier trait hasardé […] on ne voit aucune autre Carte de la composition de M. Delisle qui ait devancé celle qu'on a due au Czar Pierre»[1512].

Par la même occasion il tente de corriger d'autres distorsions, en notant dans ses *Mémoires sur la mer Caspienne* que les géographes

> «pour placer toutes les nations qu'ils savaient être à l'orient de cette mer [*n.d.l.r.* Caspienne…] ont étendu les terres de l'Asie, contenues entre le 20^{e} et le 40^{e} degré de latitude septentrionale, jusqu'au 180^{e} degré de longitude; de sorte que la Chine s'est trouvée plus orientale qu'elle n'est d'environ six cents lieues; erreur qui n'a été corrigée que de nos jours»[1513].

---

serviteur Thomas Woodroofe]; elle a montré l'itinéraire des Britanniques sur la Caspienne. Deuxième carte: *Karta putej rossijskogo posol'stva v Persiju v 1746 godu na Zapadnoe poberezh'e; tak zhe poezdka G. Tompsona po Vostoku. Puteshestvie avtorov po juzhnomu poberezh'ju Kaspijskogo morja. Poezdka Ivana Maeropa v Meshed* [Carte des routes vers les côtes occidentales de l'ambassade russe en Perse en 1746, ainsi que le voyage de George Thompson en Orient. Voyages des auteurs sur la côte méridionale de la mer Caspienne. Voyage d'Ivan Maerop à Meshed]. L'image de la Caspienne dans cette carte est celle de Woodroofe et l'image de l'Aral est celle de Kirilov. La troisième carte intitulée *Dopolnenija k kartam Orenburgskoj ekspedicii* [Ajouts aux cartes de l'expédition d'Orenbourg] fait une synthèse entre les renseignements de Muravin de 1741, Woodroofe de 1742-1743 et Müller de 1743: Fedchina, 1967, pp. 64-65. Dans la collection personnelle d'Anville il y avait une carte de la Caspienne dite de von Werden qui a été offerte par Pierre le Grand à la Bibliothèque du Roi en souvenir de sa visite (n° 6794), datant de 1745 (?; la carte de von Werden date de 1720); il est fort probable qu'elle a fait partie de ces cartes britanniques: Bus, 1927, p. 27.

[1509] Fedchina, 1967, p. 64.

[1510] BNF, CPL, Collection d'Anville, Ge DD 2987 (6794); la même carte figure également sous le numéro BNF, CPL, Ge D 10826A, ex. avec corrections postérieures de 1809.

[1511] Anville, 1777, p. 3. Voir également d'autres cartes d'Anville: *Quatrième Révolution de la Mer Caspienne ou carte du Czar Pierre le Grand*, rectifiée par Mr d'Anville, [s.l.]: [s.n.], [17..] (BNF, CPL, Ge DD 5341 bis [25b]); *Bassins des mers Caspienne et d' Aral ou de Kharasm, avec toutes leurs eaux affluentes*, [par J.-B. d'Anville?] [s.l.]: [s.n.], [17..] (BNF, CPL, Ge D 10551 [1]).

[1512] Anville, 1777, p. 18.

[1513] Cit. d'après Volpilhac-Auger, 2004, p. 46.

Selon Vera N. Fedchina, la position de la Caspienne est chez d'Anville pratiquement correcte, ainsi que le dessin des fleuves *Schuj* [Chu], *Sarysu* et Zerafshan qui ne se jettent plus, comme dans la cartographie ancienne, dans l'Amou-daria. Cependant, la partie au sud-ouest de l'*Asie centrale* est dessinée selon les sources médiévales: le système hydrographique du fleuve mythique *Tedcen* y est encore trop développé, tandis que les villes sur les rives du fleuve portent des appellations médiévales comme *Neza*, *Barerd*, *Zaush*, et qu'entre le Syr-daria et le Zerafshan coule un fleuve sur lequel se trouve la ville d'*Ostrushna / Osrushnah* (information ultérieurement répétée plusieurs fois)[1514]. En outre, l'ancien lit de l'Oxus est marqué.

Les autres cartographes européens adoptent progressivement le nouveau concept parallèlement à l'insistance d'Anville.

Hors de tous les courants intellectuels et influences, ce même concept se manifeste chez un marchand grec, Vasil Vatace (1694-?), qui a accompli trois voyages en *Asie centrale* et dans les pays avoisinants[1515]. Au retour, il a l'impression que c'est lui qui, en passant plusieurs fois par la Roumanie et une fois en Angleterre, apportera en Europe les connaissances définitives à propos de la mer d'Aral et que très peu de gens connaissent:

> «Cette mer d'Aral […], c'est moi qui, le premier, l'ai fait connaître en Europe; et la communication de ma découverte fut accueillie à Londres avec une vive satisfaction par tous les savants qui s'occupent des sciences géographiques»[1516].

Lors de cette conférence il raconte son troisième voyage à Boukhara et Khiva en 1727-1730, où «six ou sept jours après notre départ d'Astrakhan, nous arrivâmes à une mer que les anciens ne connaissaient pas et dont tous les historiens postérieurs ont ignoré l'existence: je veux parler de la mer d'Aral»[1517]. Selon lui, le contournement de cette mer, dont l'eau est très salée (bien que, selon René Letolle, le niveau de l'Aral eût en 1717 remonté et que la salinité se soit réduite), nécessite trente journées de voyage, et sur ses bords habitent les tribus des Araliques qui campent toujours près de la mer; cette dernière possède deux confluents:

> «l'Oxus et le Iaxarte se jettent l'un et l'autre dans la mer d'Aral, et non pas, comme les anciens le disaient par ignorance, dans la mer Caspienne. Ces deux mers sont d'ailleurs séparées par une distance assez considérable»[1518].

Pour illustrer ses propos il fait faire en 1732 une carte parallèlement en grec et en latin chez John Senex à Londres, avant de l'offrir à Oxford[1519] (**Fig. 9.9**). Il est également l'auteur d'une *Biographie de Nadir Châh*, qui a plus tard disparu[1520].

[1514] Fedchina, 1967, p. 70.

[1515] Son premier voyage en Perse a suivi un itinéraire par Astrakhan-la Caspienne-la Perse-Derbent du Caucase pour se terminer à Moscou; son deuxième voyage en Perse est passé par la Caspienne-Ghilan-Qaswin-Ispahan-Moscou; son troisième voyage en 1727-1730 a débuté à Astrakhan et s'est poursuivi jusqu'à Boukhara et Khiva: Legrand, 1886, pp. 199-224; Fedchina, 1967, p. 59; Gorshenina, 2003, p. 147; Volpilhac-Auger, 2004, notes 34, 35.

[1516] Legrand, 1886, pp. 188, 197, 210, 214.

[1517] *Ibid.*, p. 214.

[1518] *Ibid.*, pp. 210, 214.

L'exemple le plus traditionnel en matière de circulation des connaissance est la *Carte de la Caspienne et de la région Ouzbèke* par Abraham Maas et Johann Peter von Ghelen, publiée à Nuremberg en 1735[1521]. Bien que la carte soit assez proche de la carte de Meyer de 1703 et que Khiva y jouxte toujours cette mer, la Caspienne est déjà redressée selon les données de von Werden et de Sojmonov de 1720-1721 et commence à s'approcher de sa forme définitive[1522]. Les anciens cours de l'Oxus vers la Caspienne sont cependant graphiquement maintenus.

Si la cartographie commence à accepter progressivement le nouveau concept de la Caspienne, la haute érudition ne se hâte pas de faire un choix. Montesquieu, comme le note Catherine Volpilhac-Auger, considère en 1748 que l'Oxus «ne va plus jusqu'à la mer Caspienne, sans préciser s'il se jette dans le lac d'Aral, comme le fait une note de l'édition de 1757»[1523]. Avant d'accepter que l'Oxus et le Iaxarte soient tributaires de la mer d'Aral, il critique sévèrement la carte publiée par Vatace en 1732: aux yeux de Montesquieu il ne semble pas correct de voir les deux fleuves Amou-daria et Syr-daria se jeter presque parallèlement dans l'Aral[1524] et de ne pas présenter du tout l'ancien lit de l'Oxus. Dans la recherche d'un compromis, Robert de Vaugondy divise l'Oxus en deux branches, dont l'une se jette dans l'Aral et l'autre dans la Caspienne[1525]. Dans la carte d'Isaak Tirion *Nieuwe Kaart van 't Ryk van Persie* de 1740 (Amsterdam) qui reprend à la lettre la carte de Perse de 1724[1526] de Deslile, l'*Oxus of Gihon* est divisé également en deux branches, dont l'une part vers la Caspienne pour se jeter dans le golfe *Carabogaz* tandis que l'autre, sous le nom *Ardok*, se jette dans la *meer Arapskoa* (l'orthographe du nom dérive nettement de l'alphabet cyrillique), qui reçoit également le fleuve *Sir.Sihon of Oxus* et l'*Agous* qui la traversent pour se jeter dans la Caspienne; *Tachkunt* se trouve à côté d'un petit lac *Meer Sina*, ombre du *Kitay lacus*[1527], dont le nom «Sina» peut se référer soit à la traduction latine du mot «Kitay»-«Chine», soit à l'adjectif «Sinee» (bleu), la couleur par laquelle l'Aral a été désignée dans les cartes russes. Le même schéma est reproduit par Reinier Ottens dans sa carte *Regnum Persium, Imperium Turcicum in Asia, Russorum Provinciae ad Mare Capium* de 1740[1528]. Il faut attendre un peu plus pour que les cartographes n'hésitent plus à conduire l'Amou-daria et le Syr-daria uniquement dans l'Aral comme, par exemple, on

---

[1519] *Ibid.*, p. 225. Voire la carte: *Pars Asiae a Basilio Batatzi ab anno 1727 usque ad 1730 lustrata*, [s.l.]: [s.n.], [1727-1730] (BNF, CPL, Ge D 10215; Ge D 10214).

[1520] Legrand, 1886, p. 189.

[1521] *Nova Maris Caspii et regionis Usbeck cum provincijs adjacentibus vera delineatio in qua itinera regia et alia notabiliora accurate denotantur*, per A. Maas [Norimbergae]: curatibs. Homanianis heredib., 1735 (BNF, CPL, Ge C 10855).

[1522] Létolle et Mainguet, 1993, p. 99.

[1523] Volpilhac-Auger, 2004, n. 33.

[1524] *Ibid*. Voir également l'annexe 1 rédigée par Mary Pedley, contenant la description de la carte de Vatace (Batatzi) rédigée en 1732 à la *Royal Society*.

[1525] Volpilhac-Auger, 2004, n. 33.

[1526] *La carte de Perse* de 1724: Alai, 2005, pp. 110, 112, pl. 76.

[1527] Alai, 2005, pp. 93, 96, pl. 64.

[1528] *Idem*, pp. 97-98. Pour un même schéma: *idem,* carte anonyme, p. 147.

le voit dans une carte de la Tartarie indépendante publiée à Bonn vers 1771[1529]. Ces cartographes ne perdent cependant jamais l'occasion de souligner le tracé de l'ancien lit de l'Oxus qui se serait jadis jeté dans la Caspienne.

10. L'évidence opposée par Barthold et le point de vue des scientifiques contemporains sur l'Ouzboï

La querelle sur l'embouchure de l'Oxus et du Iaxarte dans l'Aral ou la Caspienne reflète un des mythes les plus importants de l'*Asie centrale*, celui de l'Ouzboï, lit fossile de l'Oxus dont l'existence est liée à l'hypothétique route oxo- / oxso[?]-caspienne vers l'Inde (la route par le nord).

La difficulté de cibler l'orientation de ces fleuves reflète un amalgame entre la représentation graphique, clef de la cartographie européenne, issue des observations de Patrocle qui pense à la fin du III^e^ siècle av. J.-C. que les deux fleuves se jettent dans la Caspienne, et la situation géographique et géologique d'une structure hydrographique très complexe, due au relief du sol, et changeante au cours du temps.

Ces caractéristiques ont été mises en évidence pour la première fois dans les études de l'orientaliste russe Vasilij V. Barthold qui entre 1897 et 1902 réagit contre l'hypothèse selon laquelle l'Amou-daria se serait toujours jeté dans l'Aral et contre celle qui veut que les témoignages inverses affirmant que ce fleuve se serait jeté dans la Caspienne relèvent uniquement de fautes dues à l'ignorance. Selon lui, en effet, l'Amou-daria se serait bel et bien jeté dans la Caspienne entre les XIII^e^ et XVI^e^ siècles. En comparant les sources arabes, Barthold est parvenu à reconstruire plusieurs étapes des communications à l'époque médiévale entre l'Amou-daria, la Caspienne et l'Aral, conditionnées par l'altitude inégale du sol de cette région.

Selon Barthold, la première mention de l'Ouzboï comme ancien lit de fleuve asséché paraît au X^e^ siècle après J.-C. chez les Arabes (al-Balkhī, al-Istakhrī, Muqaddasī), mais il est assuré que l'Ouzboï s'était asséché bien avant[1530]. Dès lors, jusqu'au XIII^e^ siècle, toutes les compilations arabes répètent que l'Amou-daria se jette dans l'Aral. Après la destruction du système d'irrigation du Khorezm, provoquée par les Mongols en 1221, une partie de l'eau libérée des barrages recommence à couler vers le Sarykamysh. Son niveau monte jusqu'à 50 mètres, ce qui ne suffit toutefois pas pour ramener de manière permanente l'eau dans l'Ouzboï. La destruction du Khorezm par Tamerlan au XIV^e^ siècle provoque la décomposition complète des systèmes de barrages; l'eau recule vers le Sarykamysh et son niveau remonte jusqu'à 54-55 mètres. Le géographe persan Khamdallakh Qazvini parle en 1339 pour la première fois du changement du cours de l'Amou-daria, indiquant qu'il y a dans l'Ouzboï de l'eau qui va se jeter dans la Caspienne[1531]. Par la suite, entre 1392-1417 des travaux destinés à amener de l'eau dans l'Ouzboï et dans la Caspienne sont mentionnés par les sources arabo-persanes et par les

---

[1529] Carte déposée à la BNF, CPL, Ge D 23803.

[1530] Bartol'd, 1965a, p. 45. Vadim N. Jagodin (2002, pp. 14-15) précise que ces sources parlent d'un canal Kerder.

[1531] Bartol'd, 1965a, pp. 51-52.

historiens à la cour des Timourides (comme Hafiz-i Abru, m. en 1430[1532]). Au XV^e^ siècle débute une dernière étape d'abaissement du niveau de l'eau dans le Sarykamysh et au XVI^e^ siècle l'Amou-daria est définitivement orienté vers l'Aral[1533]. Cette étape est rapportée par le khan de Khiva Abu-l-Gazi (1603-1663) qui note que l'Ouzboï est un lit de l'Oxus, mais ajoute en même temps que l'Amou-daria a détourné ses eaux vers l'Aral en 1573 (ou en 1575?) en passant par le *tugaj* [forêts fluviales] Kara-Ujgur[1534].

On peut préciser qu'Abu-l-Gazi est le premier, vers 1625, à mentionner l'Aral sous cette appellation, mais dans ce cas le nom ne désigne pas la mer, mais l'embouchure du fleuve[1535].

Les investigations de Barthold qui prouvent qu'aux XIII^e^-XVI^e^ siècles l'Amou-daria a coulé vers la Caspienne ne mettent cependant pas un point final aux discussions. Influencé par la [pseudo]-existence de la route commerciale septentrionale par la Caspienne et l'Oxus vers l'Inde, construite d'après Patrocle, A. Herrmann suppose en 1914 que l'Amou-daria s'est jeté dans la Caspienne pendant la période antique, faisant de l'Ouzboï l'ancien lit de l'Oxus selon un tracé à son tour reproduit en 1947 par E. Herzfeld dans une carte du Sakastan[1536]. Pour étayer cette hypothèse qui porte essentiellement sur la période de l'Antiquité, A. Herrmann s'appuie sur ses observations relatives à l'époque médiévale et sur les études géologiques de V. Obruchev qui a fixé deux cours fossiles dans la région et supposé que l'Ouzboï a pu être navigable (à la condition, comme l'indique René Létolle, que toute la plaine à l'ouest du Sarykamysh soit inondée)[1537].

La question est à nouveau d'actualité dès 1939 à l'occasion des travaux archéologiques dans la région. Sergej P. Tolstov, directeur de la mission archéologique au Khorezm, admet qu'à certaines époques, à savoir, à l'époque protohistorique (IV^e^-II^e^ millénaires av. J.-C.) et au Moyen Âge (XII^e^-XVII^e^ siècles apr. J.-C.), l'eau de l'Amou-daria puisse avoir atteint la Caspienne, en liaison surtout avec des problèmes d'irrigation (avant tout liés à l'histoire sociale et politique) et grâce au niveau des sols de la dépression du Sarykamys[1538].

La présence de l'homme sur les bords de l'Ouzboï (lit fossile de l'Amou-daria) a en tout cas été archéologiquement enregistrée au Néolithique, aux IV^e^-III^e^ millénaires av. J.-C., époque où l'eau en trop-plein de l'Amou-daria passe par le lac Sarykamysh, dans une dépression à quinze mètres en-dessous du niveau de la Caspienne, avant de se jeter dans la Caspienne, qui est elle-même déjà dans une dépression à 28 mètres au-dessous

---

[1532] Krachkovskij, 2004 [1957], pp. 514-516.

[1533] Bartol'd, 1965a, pp. 8 (introduction), 18-19, 93-94.

[1534] *Ibid.*, p. 86. Voir aussi Le Strange, 1905, pp. 457-459.

[1535] Bartol'd, 1965a, p. 89.

[1536] Voir sa critique: Tarn, 1984 [1951], p. 491.

[1537] Les missions de 1886-1888 d'Obruchev ont abouti en 1890 à une publication en russe, traduite en allemand en 1910. En revanche, les observations d' A.M. Konshin (1885), publiées uniquement en russe, n'ont attiré aucune attention, bien qu'il ait supposé que «le bas Ouzboj n'a été occupé que par la Caspienne […]; le cours avait été tracé par la surverse du lac Sary-Kamysh en période de très hautes eaux»: Létolle et Mainguet, 1993, p. 65.

[1538] Tolstov, 1962, pp. 24-26, 233-236, 261-267, 315-316.

du niveau zéro. Au tournant des III^e^-II^e^ millénaires l'Amou-daria change de lit et repart vers le nord-est, donc vers l'Aral, en empruntant le cours de l'Akcha-daria. L'approvisionnement en eau du Sarykamysh diminue par conséquent, avant de s'interrompre définitivement, l'Ouzboï achevant son existence dans la première moitié du I^er^ millénaire av. J.-C. Dès l'Antiquité (VI^e^-IV^e^ siècles avant J.-C.) il n'y a plus d'habitations sur les rives de l'Ouzboï et il faut attendre le X^e^ siècle après J.-C. pour que la présence humaine reparaisse dans la région. Selon Vadim N. Jagodin à la fin du IX^e^-début du X^e^ siècle,

> «l'Amou-daria déplace son courant principal de l'extrême est vers l'extrême ouest du delta. Le fleuve quitte son lit […et] se dirige vers l'espace vide entre Gurganj et Mizdahkan, contourne le site de Monshaqly pour atteindre le rebord est de l'Ust-ourt et le site de Ketenler. À cet endroit, le courant forme un défluent qui s'écoule dans la dépression d'Ajbügir où il donne naissance à un delta intérieur constitué de vastes pièces d'eau (Halidzhan). Quand au courant principal, il longe le rebord du plateau en formant des méandres, atteint le lac Sudoch'e près du promontoire d'Ürge et forme un delta appelé le delta aralien»[1539].

Par la suite, jusqu'au XVII^e^ siècle, lorsque l'eau est trop abondante, l'Amou-daria se divise en deux cours, l'un partant vers le nord pour se jeter dans l'Aral et l'autre se dirigeant vers l'ouest, dans le Sarykamysh, avant de tourner au sud, vers la Caspienne. Quoi qu'il en soit, le volume d'eau dans cette direction n'a cependant pu couler qu'en quantité très modérée et pendant de brefs moments dans plusieurs lits de fleuves fossiles et de canaux, et non uniquement dans l'Ouzboï.

Selon les conclusions de ces recherches, reprises par plusieurs chercheurs (Shuler, P'jankov, Jagodin), si l'on tient compte de l'hypothèse qu'il y a eu deux cours d'eau actifs en direction de la Caspienne et de l'Aral et tout un système complexe de canaux alimentés par une très petite quantité d'eau, l'Ouzboï ne devrait donc pas être considéré comme l'unique ancien lit de l'Amou-daria.

Ces hypothèses ont été cependant vigoureusement réfutées en 1951 par W.W. Tarn, très sceptique à l'égard des sources antiques relatives à ce sujet et assez méfiant à l'égard des sources arabo-persanes traitées par Barthold[1540]. Cette question qui s'appuie à la base sur la fausse évidence de Patrocle appartient, selon lui, plutôt au domaine de la politique moderne russe et soviétique qui a toujours rêvé d'accéder à l'Inde par la voie maritime et a dans ce but effectué de multiples études pour prouver l'existence d'un ancien cours de l'Amou-daria[1541].

Cette approche qui touche au mythe de l'ancien lit de l'Amou-daria demeure jusqu'à nos jours une pierre d'achoppement. On est d'un côté confronté à une position révisionniste qui dans les années 1970 a voulu réévaluer le point de vue de Tolstov et fait de l'Ouzboï un lit fossile de l'Amou-daria vers la Caspienne dans la ligne des

---

[1539] Jagodin, 2002, p. 43.

[1540] Tarn, 1984 [1951], pp. 113, 491-493.

[1541] Voir la bibliographie des études les plus importantes sur le sujet aux XIX^e^-début XX^e^ siècles: Tolstov, 1962, p. 17, ainsi qu'une présentation systématisée des points de vue existant au XIX^e^ siècle avec leur critique: Létolle et Mainguet, 1993, pp. 63-68.

Anciens (IV^e siècle av. J.-C.-VI^e siècle apr. J.-C., puis XIII^e-XVI^e siècles)[1542]; d'un autre côté, d'autres chercheurs insistent sur l'impossibilité que l'Ouzboï ait pu être un ancien lit de l'Amou-daria, soulignant que cette dépression ne sert que pour l'échappement du trop plein éventuel des lacs du Sarykamysh[1543]. Cette dernière vision conduit à supposer que les Anciens n'ont donné aucune information «correcte» sur ce bras de l'Amou-daria vers la Caspienne, car, chronologiquement, la phase géologique de mise en eau de l'Ouzboï ou d'autres canaux ne peut coïncider avec celle des missions de l'époque hellénistique en *Asie centrale*.

Pour conclure, on peut noter que ces théories du XX^e siècle n'ont évidemment pas pu être connues au XVIII^e siècle et que les problèmes cartographiques relatifs à l'Amou-daria et au Syr-daria ne relèvent pas de la réelle complexité de leur système hydrographique, mais uniquement des clichés dans la représentation cartographique qui remontent aux erreurs antiques et sont restés difficilement corrigibles dans le discours européen.

[1542] P'jankov, 2001, pp. 38-41.
[1543] Pravilova, 2005a, p. 459.

Chapitre 10
Les diverses méthodes de dessin des cartes

L'une des meilleures explications pour la réaction tardive de Guillaume Delisle à l'égard des nouveautés de Pierre le Grand et pour la position trop critique d'Anville vis-à-vis de l'«ébauche» de la carte de la Caspienne ne se trouve pas seulement dans un respect exagéré des cartographes européens pour les Anciens, mais dans la différence des méthodes cartographiques russes et occidentales. Ces divergences se manifestent notamment lors de la préparation du premier atlas de l'empire russe.

1. Les géodésistes de Pierre le Grand

Fasciné par le succès de la cartographie européenne et soucieux de mieux connaître son empire, Pierre le Grand décide de former ses propres spécialistes à la cartographie de la Russie et des pays avoisinants. Après une première tentative malchanceuse – la première école des chiffres et mesures de la Terre [*cifiri i zemlemerija*] brûle en 1698, un an après sa création – Pierre le Grand parvient en 1701 à fonder à Moscou une école de mathématique et de navigation où, sous la direction de professeurs britanniques comme le mathématicien et astronome A.D. Fargwarson et les navigateurs S. Gwyn et R. Greis, et avec la participation d'un mathématicien russe, L.F. Magnickij (1669-1739), des géodésistes capables de fournir des relevés topographiques fiables commencent à être formés en quantité[1544]. L'entreprise prend de l'envergure vers 1715, quand l'école est transportée avec ses professeurs à Saint-Pétersbourg et rattachée à l'Académie maritime [*Morskaja admiraltejskaja akademija*] où le choix des jeunes gens est confié au général-amiral F.M. Apraksin. Ainsi, en 1727 l'Académie compte 229 élèves-géodésistes[1545].

Le délai minimal de formation passé, le tsar ordonne le 14 décembre 1720 d'envoyer deux personnes choisies parmi les premiers élèves dans chaque province de l'empire pour des relevés topographiques, afin de dresser ensuite une carte générale de l'empire sur la base des cartes partielles. Dans cette vague d'envoyés, douze personnes seulement, dans le cadre des missions d'Isaj Krapinin et de Stepan Kuchin, parviennent au Gouvernorat de Kazan, qui n'est qu'aux portes de l'*Asie centrale*[1546].

Leur documentation s'ajoute à celle des missions topographiques précédentes, notamment, celles de 1714-1717 de Bekovich-Cherkaskij vers la Caspienne et de Fëdor Molchanov sur le haut Irtysh, celle de 1719 d'Ivan Zakharov et Pëtr Chichagov qui accompagnent le major Likharev lors de la campagne vers le lac Zajsan-nor, celle de

[1544] Fel, 1975, pp. 27-28; Bagrow, 2005 [1975], pp. 322-324; Postnikov, 1996, pp. 36-37.
[1545] Postnikov, 1996, p. 37.
[1546] Novljanskaja, 1958, pp. 5-6; Fel, 1975, p. 29.

Mikhaïl Ignat'ev et Fëdor Valuev envoyées en Chine avec l'ambassadeur Lev Izmajlov, celle d'Ignatij Chicherin, Aer'jan Tulubeev, Andrej Sipjagin et Grigorij Makarov chargée de relever la région d'Astrakhan, et celle de F.F. Luzhin et I.B. Evreinov qui opèrent un peu plus tard dans l'Asie du nord-est[1547].

Le nombre de géodésistes augmente constamment. En 1732-1733 il compte entre 71 et 111 personnes. La progression des travaux est nette: dans la période entre 1715 et 1744, seize des vingt-deux provinces du Gouvernorat de Kazan sont cartographiées; à Astrakhan onze des treize provinces sont cartographiées, car seules font exception celles de Yayk et de Gouriev; en Sibérie les vingt-six provinces des gouvernorats d'Irkoutsk, Enisejsk et Tobolsk sont entièrement relevées[1548].

Les géodésistes réagissent sur le terrain conformément à des instructions dressées en 1721 par l'académicien A.D. Fargwarson, de l'Académie maritime, et en 1723 par Ivan K. Kirilov (1689-1737), Premier-Secrétaire du Sénat, même si une première ébauche a été probablement rédigée en 1715 par Pierre la Grand en personne[1549]. La méthode exposée, dite analytique ou de prospection, privilégie l'astrolabe et le relevé au théodolite et prévoit de définir la longitude des villes principales au moyen d'une boussole, puis, en avançant sur les routes, de mesurer les distances entre les objets géographiques à l'aide d'une chaîne en métal et de préciser les détails au moyen des renseignements oraux. D'origine anglaise, cette méthode est très proche de la méthode russe qui au XVII^{e} siècle procédait à la boussole au relevé des itinéraires sur les fleuves et sur les routes[1550]. Pas très rigoureuse en soi, cette méthode n'a pas toujours été respectée par les géodésistes russes: comme en fait foi la préface de l'*Atlas* de 1745, les distances sont souvent mesurées en pas et l'on dresse les cartes en regardant l'espace alentour depuis une hauteur, en arrangeant géométriquement les données dans les croquis afin de pouvoir les mesurer sur une seule ligne[1551].

Cette manière de dresser des cartes ne correspond plus aux exigences des cartographes de l'école mathématique et géométrique française où la démarche la plus importante est de prendre les mesures astronomiques des objets géographiques. Cette différence méthodologique ressort assez vite lorsque la Russie veut introduire sa vision cartographique du monde avec l'aide des spécialistes étrangers.

2. Les projets et travaux de Joseph-Nicolas Delisle

Au début la nouvelle documentation cartographique russe se concentre entre les mains du Premier-Secrétaire du Sénat Ivan K. Kirilov qui est chargé dès 1719 de diriger le travail des services cartographiques russes[1552]. Avec la création en 1724 de l'Académie russe des sciences, ce travail devient une prérogative académique et pour

[1547] Novljanskaja, 1958, p. 7; Fel, 1975, p. 28; Postnikov, 1996, p. 39.
[1548] Novljanskaja, 1958, p. 8; Fel, 1975, pp. 29, 36-37.
[1549] Fel, 1975, p. 30.
[1550] Novljanskaja, 1958, p. 8; Postnikov, 1996, p. 38.
[1551] Postnikov, 1985, p. 143.
[1552] Bagrow, 1937.

lui donner un bon poids scientifique, l'Académie engage des spécialistes français en 1725 pour dresser les cartes de l'empire sur la base de la cartographie moderne. Deux d'entre eux sont les frères du géographe Guillaume Delisle: le premier, Joseph-Nicolas Delisle (De l'Isle[1553]; 1688-1768), est un astronome que le tsar invite pour la première fois en 1721 à Saint-Pétersbourg «pour y développer l'étude de l'astronomie et y diriger un observatoire qui devrait être en correspondance suivie avec celui de Paris»[1554]; le second, Louis De l'Isle de la Croyère, est un explorateur[1555]. Ils sont accompagnés par Vignon, fabricant d'instruments de mathématique[1556].

Dès leur arrivée, ternie par la mort de Guillaume Delisle, Joseph-Nicolas Delisle voit les choses en grand. Comme l'écrit son biographe Isnard, l'idée du tsar – dresser des cartes générales de la Russie –

> «n'était pas pour déplaire à Delisle, appartenant à une famille de géographes, persuadé lui aussi que seules avaient valeur scientifique les cartes dressées d'après de sérieuses observations astronomiques, désireux de participer à une œuvre que la mort avait empêché son frère de tenter, et n'oubliant pas enfin que le comte de Maurepas, secrétaire d'État à la marine, avait consenti à son départ à la condition expresse qu'il s'occuperait de travaux géographiques dont la France pourrait tirer profit»[1557].

Pour Delisle, cette mission en Russie dont l'immensité est vue comme un élément positif, doit être profitable au développement des sciences, car elle donne la possibilité de travailler à grande échelle, permettant l'accès à une nouvelle information inédite en Europe, favorisant la comparaison entre plusieurs mesures et plusieurs techniques de relevés et la vérification des idées de Isaac Newton mises au point au Pérou et en Laponie[1558]. Sa reconnaissance s'adresse avant tout à Catherine I «qui gouverne à présent si glorieusement l'empire de Russie […] destinée non seulement à continuer les projets de Pierre le Grand, mais encore à les perfectionner, en procurant pour le progrès

---

[1553] Roger Jaquel (1976, p. 408) indique que le nom de famille de Delisle (De l'Isle) était en 1895 déjà écrit en un mot par G. Bigourdan et repris sous cette forme dans l'index biographique des membres de l'Académie des sciences (1666-1954) (Paris, 1954, p. 147), et que J.-N. Delisle l'écrivait de cette manière dans la seconde moitié de sa vie.

[1554] À la tête de la chaire de mathématique au Collège royal depuis 1718, Delisle écarte d'abord l'invitation de Pierre le Grand de 1721, mais sur la nouvelle invitation de Catherine I il signe le 8 juillet 1725 un contrat qui l'engage pour quatre ans avec une prolongation possible. Arrivé à Saint-Pétersbourg le 2 février (5 mars) 1726, comme professeur d'astronomie, il se concentre sur les travaux cartographiques. À la fin de sa carrière, après une rupture définitive avec l'Académie, il quitte la Russie en mai 1747 pour Paris où il finit ses jours avec la réputation d'un russophobe sans merci. Pour des détails sur la biographie de J.-N. Delisle voir Isnard, 1915, pp. 6-26; Gnucheva, 1940, pp. 74-75; Gnucheva, 1946, p. 23; Salishchev, 1960; Goss, 1994, pp. 216, 220.

[1555] Louis Delisle de La Croyère, quatrième enfant de la famille, a ajouté le nom de sa mère pour se distinguer de ses frères, Guillaume, l'aîné, et Joseph-Nicolas, le troisième. Il participe à des mesures barométriques et thermométriques en 1727-1730 lors de la mission dans le Gouvernorat d'Arkhangelsk et dans la péninsule Kol'skij, intitulée *première mission académique*, mais meurt pendant la seconde mission au Kamtchatka de V. Béring (1732-1743): Isnard, 1915, p. 16; Marchand, 1929, p. 12; Gnucheva, 1940, pp. 33, 38-69; Jaquel, 1976, p. 409; Cecere, 2003, p. 8, n. 30.

[1556] Marchand, 1929, p. 18.

[1557] Isnard, 1915, p. 15.

[1558] Godlewska, 1999, pp. 50-54.

des Sciences des secours au-dessus de tout ce que les plus grands Princes de la terre leur ont accordé»[1559].

Le 16 février 1728, peu après le premier programme pour le développement de l'astronomie et de la géographie de 1727, Delisle présente à l'Académie un plan détaillé pour la construction des cartes et envoie une lettre à Kirilov sur le même sujet pour «réunir toutes les cartes russes manuscrites ou gravées, les journaux de marine et les itinéraires, recueillir le plus grand nombre possible d'observations astronomiques, et, avant d'utiliser ces différentes sources de renseignements, les soumettre à une critique sévère»[1560]. Delisle vise en effet à réunir toutes les cartes russes disponibles, à les traduire, à les recopier en les réduisant toutes à une mesure commune, et à les transposer sur le fond de carte de la *Moscovie* de son frère Guillaume Delisle, en corrigeant le partage administratif de l'empire russe, car celui de Guillaume n'est plus d'actualité depuis que le tsar a en 1709 partagé le pays en neuf gouvernements[1561]. Le but final est de dresser deux cartes générales, fondées sur un réseau de coordonnées astronomiques et construites selon un mode de projection géométrique:

> «l'une de douze grandes feuilles d'atlas, qui ne comprendra cependant que la partie de la Russie qui est en Europe, c'est à dire à peu près l'étendue de la carte que mon frère a publiée, il y a vingt-trois ans, en deux feuilles seulement, sous le titre de Moscovie. Je me propose cependant de m'étendre un peu plus vers l'Occident et à l'Orient que mon frère n'a fait, afin de pouvoir représenter, d'un côté, la Livonie et les autres nouvelles conquêtes de la Russie sur l'Europe, et, d'autre côté, toute l'étendue des royaumes de Casan et d'Astrakhan, et toutes les rivières qui tombent dans l'Europe jusqu'aux montagnes qui servent de bornes naturelles entre la Russie et la Sibérie. La seconde carte, que j'ai projetée et promise ici, sera plus générale encore, étant composée de quatre feuilles seulement; elle comprendra outre la partie de l'Europe, que je viens de dire, réduite sur une échelle quatre fois plus petite, toute l'Asie septentrionale jusqu'aux extrémités de l'Orient. L'on verra sur cette carte des nouveautés, dont les mémoires ne sont point encore parvenus en France [*n.d.l.r.* il avait été prévu de montrer ici la Sibérie, le pays des Calmoucs, le pays des Mongols au sud de la Sibérie jusqu'aux frontières de la Chine, tirés des cartes chinoises et pour le nord-est de l'Asie des cartes des prisonniers suédois[1562]]. Non seulement je pourrai dresser ces deux grandes cartes générales sur les mémoires du pays, mais, ce qui surprendra plus V.G. [*n.d.l.r.* le comte de Mauperas], c'est qu'il y a ici des mémoires pour composer un atlas du pays de plus de cent feuilles»[1563].

Delisle comprend cependant très vite que la documentation disponible est difficile à gérer en raison de sa grande diversité. Dans la même lettre du 25 mai 1729 au Ministre de la marine française le comte de Mauperas, Joseph-Nicolas Delisle constate l'état d'avancement de son travail:

[1559] Delisle, 1737, pp. 13-14.

[1560] Isnard, 1915, pp. 15, 34.

[1561] Omont, 1919, p. 10.

[1562] *Ibid.*, p. 16.

[1563] *Ibid.*, pp. 9-10.

> «je suis encore dans le plus désagréable de cet ouvrage, qui est de prendre copie et de traduire des mémoires et cartes, le plus souvent fort embrouillées: mais à force de travail je suis parvenu à arranger et à mettre au net un assez grand nombre de mémoires»[1564].

Au total, Delisle exécute 250 feuilles de copies de cartes, dont certaines portent sur l'Asie, en provenance du Sénat, de l'Académie et du cabinet impérial[1565]. Dans la même lettre il indique qu'il a recopié d'après des travaux des géodésistes la carte n° 27 du district d'Oufa, en Tartarie[1566]; à propos de la carte n° 41 en russe de l'empire Turc et des frontières méridionales de la Russie, traduite probablement de cartes en gravures: «elle ne mérite pas d'en prendre copie, si ce n'est d'un petit coin à l'orient de la mer Caspienne»; les cartes n° 78-89 sont de nouvelles cartes maritimes détaillées de la Caspienne[1567]; la carte n° 97 montre la route de l'avant-dernière caravane qui s'est rendue en Chine depuis Tobolsk[1568]. Les cartes du cabinet du tsar lui donnent «un grand secours sur les frontières de la Russie avec la Pologne et la Turquie, par plusieurs plans particuliers et cantons que le tsar faisait lever à mesure qu'il s'avançait dans les pays pendant les guerres»[1569].

Les mémoires du prince Démétrius Cantemir, dernier hospodar («prince») de Moldavie, qui a accompagné le tsar en Perse et est mort à Astrakhan, fournissent à Delisle des renseignements sur Derbent et la carte de la Moldavie[1570]. La partie de la Sibérie est représentée par des cartes dressées par des officiers suédois qui y habitent depuis 1709 (notamment Strahlenberg[1571]). Gerhard Friedrich Müller, son collègue à

[1564] *Ibid.*, p. 10.

[1565] *Ibid.*, pp. 12-14.

[1566] Ces premiers numéros provisoires, donnés par Delisle, ne correspondent pas à ceux de sa collection à la BNF.

[1567] Selon Isnard (1915, pp. 47, 95), «les cartes de la région de la Caspienne que se procura Delisle furent levées pendant les années qui suivirent immédiatement l'occupation par les Russes du Daghestan, du Chirvan, du Ghilan et du Mazandaran en vertu du traité de Saint-Pétersbourg avec Tahmasp (le 20 octobre 1723)»; elles ont été complétées par des cartes datant de 1726 et 1728 et par une carte de la région située au sud-est de la Caspienne dressée par le géographe Jakob Kehr [D.M., d. 121]; ce cartes figurent dans la collection de Delisle sous plusieurs cotes: B.N., d. 173bis, 174-178, 180-189.

[1568] Il s'agit probablement d'une carte de l'Asie septentrionale donnée par un marchand [D.M. 82 et 120]: Isnard, 1915, p. 49.

[1569] Omont, 1919, p. 16.

[1570] *Ibid.*, pp. 27-28.

[1571] Delisle est au courant de ce travail cartographique grâce au livre de Strahlenberg *Histoire générale des Tatars*, imprimé en 1726 à Leyde: Omont, 1919, p. 17. Dans la collection de Delisle il y a des cartes de la Grande Tartarie: n° 149, 150, 162. Du point de vue purement cartographique, dans la carte de Strahlenberg la forme de la Caspienne ressemble à peu près à celle de la carte de Meyer, mais la ligne des rivages est beaucoup plus nette. La position de la mer d'Aral est pratiquement correcte, ainsi que le dessin de l'Amou-daria. Ce fleuve, présenté sous les trois noms *Amu*, *Gikhun*, *Oxus*, a sa source dans les montagnes *Belour* et se jette dans l'Aral par trois branches. Un des défluents de l'Amou-daria, le *Kezel-daria*, continue son parcours jusqu'à Caspienne; le fleuve *Sogd* (Zerafshan) où se trouvent *Boukara* et *Samarcand*, rejoint l'Amou-daria comme plus haut le font le fleuve *Vaksh* près de ville de *Termed* et les fleuves *Kashka* et *Ashur* près des villes de *Kat* et *Karshi*. Puis, plus bas, le *Margab* et le *Herirud* se jettent également dans l'Amou-daria; sur leurs rives sont signalées les villes d'*Orland*, *Khiva*, *Khazarisp*, *Kat*, *Urgench*. Et enfin, vers l'Aral, l'Amou-daria est relié au Syr-daria par un fleuve sur lequel se trouvent les villes *Urgench minor*, *Khanka*, *Cellizur* (Vjazir). L'ancien lit de l'Amou-daria est également marqué. À son tour, le Syr-daria qui a quatre noms – *Syrt*, *Sukhun*, *Tanais* et *Jaksart* – a sa source dans les montagnes où il se forme à partir de plusieurs confluents, dont le plus grand est le *Talash*. Le long de

l'Académie, fournit à Delisle une carte de la région de l'Amou-daria, du Syr-daria et de l'Oural avec ses notes portant sur les canaux d'irrigation[1572]. Cette zone de la Transoxiane est également présente dans d'autres cartes comme celle de la *Bucarie* du géodésiste Alexis Jouchelev[1573] et celle de la *Boucharie*, datant du 1er juillet 1730, du capitaine Dubrovin[1574].

Du côté européen cette image est complétée par la consultation à Saint-Pétersbourg de la première édition du livre de Witsen de 1692 sur la Tartarie, plus complexe que la deuxième édition disponible à Paris, dans la bibliothèque de Guillaume Delisle[1575]. Joseph-Nicolas Delisle a pu consulter à Paris, avant la publication d'Anville, les cartes des jésuites relevant de la période de 1708-1718, comme celles de Bonjour, Bouvet,

---

son cours, du haut vers le bas, sont placées les villes de *Andishan*, *Namangan*, *Marglan*, *Kashant* (Khodjent), *Tashkent*, *Farab*, *Sajram*, *Turgustan*, *Jangikent*, *Kant*. Gnucheva et Fedchina voient dans la carte de Strahlenberg des vestiges des tracés de Remezov, mélangés aux nouvelles données, ainsi que les éléments légendaires comme les défluents gauches de l'Amou-daria, sa jonction avec le Syr-daria, le Kezel-daria, et un autre fleuve qui se jette dans la Caspienne au sud de la baie Balkhan: Gnucheva, 1946, p. 12; Fedchina, 1967, p. 55.

[1572] Dans la collection de Delisle cette carte intitulée *Cours du Yaic et Sira [Syr] ou Bucharie* figure sous le n° BN D. 146 (BNF, CPL, Rés [Ge BB 124] 146 [11]): Isnard, 1915, pp. 47, 81. Dans cette carte on voit la suite des discussions sur le système d'irrigation reliant la Caspienne et l'Aral: le fleuve *Ougus* ou *Ouguz* sort du lac *Ougous* et se jette à l'extrémité sud-est de la Caspienne-*Khvalinskoe more*, de forme fantaisiste; plus au nord le fleuve *Arzaza / Arzas* [Amou-daria] qui passe par la partie inférieure de la mer Bleue [*Sinié Moré*-Aral], au sud, ressort pour se jeter par la suite dans la Caspienne, et le Syr se jette dans la mer Bleue au nord; l'Aral est très petit et allongé du nord au sud; le *Yaik* se jette dans la Caspienne, mais deux fleuves *Kaniiar Sakguyz* et *Gyem R* sans parvenir jusqu'à la mer, forment des petits lacs au bord de la Caspienne. En bas de la carte Delisle note que l'image «[…] qui à l'Orient du Jaik et de la mer Caspienne, appelée Galinskoe par les Russes [vient d'un ancien livre russe; ici l'Yaik est la limite entre les Russes et les Karakalpaks] à l'embouchure de la rivière d'Arzas [Amou-daria], sont deux digues de terre que les habitants de Boukharie ont élevées pour empêcher cette rivière de tomber dans la mer Caspienne, parce que cette embouchure favorisait l'entrée dans le pays de Boucharie à ceux qui venaient le désoler par le chemin de la mer Caspienne. Le canal *A-D* reste à sec, à ce que dit M. Müller. *B* est la demeure des ouvriers qui sont occupez à réparer les digues *A*, quand l'eau les a minées. *C* sont des espèces de tombeaux ou de monuments dressez à la mémoire et sur le lieu où ont été assassinées les troupes que le Czar a envoyées dans ce pays pour en faire la découverte sous la conduite du capitaine Alexandre [Bekovich]».

[1573] Dans la collection de Delisle il s'agit de la carte n° 147 (41). Il n'y a ici pas de mer d'Aral, mais sur deux fleuves qui se jettent dans la Caspienne il y a: au nord *Aleskhach R.*, au sud *Yigoun R*; sur le parcours de ce dernier fleuve les villes sont *Yorkanyia* ou *Noukorkan*, plus au sud vers les sources du fleuve *Korkang*, *Kath*, à proximité des sources il y a le toponyme *Mavaralnahra*.

[1574] Dans la collection de Delisle il s'agit de la carte n° 148. La forme de la Caspienne y est déjà correcte. L'Aral, un peu plus haut du *Karabagaz*, très petit, a une forme allongée en diagonale du nord-ouest au sud-est, l'Amou-daria et le Syr-daria s'y jettent, et plus au nord il y a un petit *Darya r.*; un ancien lit est indiqué entre l'Aral et la Caspienne; dans la partie nord de cet espace il y a un lac Salé; dans la mer d'Aral, au nord-ouest, il est indiqué que l'eau y est amère [*voda gorkaia*] et, plus bas, près de l'embouchure de l'ancien lit que l'eau est douce [*voda sladkaia*]. Le fleuve *Tashkent*, sur lequel est placée la ville *Tashket*, part du *Syr* directement vers le nord; plus loin au nord on voit des montagnes avec la légende «ici on trouve des sables d'or»; la même légende se lit près de *Khojant* qui se trouve sur le fleuve *Khojant* qui sort du Syr, dans la province de *Khojant*; de même, au Badakhshan on trouve du sable d'or en deux endroits, dans les montagnes *mednye* et *olovjannye*. Les provinces signalées sont celles d'*Aralskoy*, de *Khiva*, de *Boukhara*, de *Balkh*, d'*Isar*, de *Samarkand*, de *Khojant*, de *Badashan*, demeure des *Tukmans*. Entre Samarkand et Boukhara une route est tracée avec des arbres, de même que dans la province de *Kundouz*. Les longitudes et les latitudes sont indiquées en chiffres, mais il n'y a pas de grille.

[1575] Omont, 1919, p. 29.

Candoso, Fridelli, Hinderer, Jartoux, de Mailla, Régis et Vincent de Tartre (1669-1724, en Chine depuis 1701)[1576].

Il ne perd cependant pas l'occasion qui lui est offerte de recopier les cartes chinoises disponibles en Russie: les n° 44-53 de sa collection représentent deux versions – l'une sans traduction provenant du tsar, l'autre avec traduction en italien provenant du Sénat – de gravures originales sur papier chinois d'une carte dont la préoccupation essentielle concerne les frontières de la Chine et de la Tartarie, et sur laquelle les noms sont écrits en caractères chinois en deçà de la Grande Muraille et en caractères tartares *moungales* à l'extérieur. Pour Delisle il s'agit sans doute d'une carte des jésuites, mais par rapport à la documentation parisienne la différence est «fort considérable dans l'extrémité la plus occidentale: de sorte que les jésuites qui me paraissent avoir conduit ce grand ouvrage, se sont repris eux mêmes dans les endroits les plus occidentaux à la Chine»[1577]. Sur ces cartes «l'on y voit de même jusqu'aux moindres détails des déserts de Tartarie, à l'occident de la Chine, jusqu'à plus de 40 degrés de distance occidentale du méridien de Pékin; de sorte que cette carte occupe presque un tiers de toute l'Asie, n'étant terminée que par les parallèles de 20 et de 55 degrés de latitude nord et s'étendant jusqu'à 70 degrés en longitude»[1578]. Sans pouvoir consulter les derniers travaux des jésuites en raison de la longueur de son séjour en Russie, il recopie ces cartes chinoises des archives russes: «J'ai pris copie de ces cartes, écrit Delisle, y mettant la traduction [*n.d.l.r.* française qui a été faite par l'académicien Étienne Fourmont (1683-1745)] à la place des caractères chinois et tartares; ma copie est en 30 feuilles»[1579].

Delisle a également été au courant de la mission de Vitus Béring en 1725 et 1726 vers le nord-est de la Russie, au Kamtchatka, dont les nouvelles lui ont été communiquées par l'explorateur même en 1730[1580]. Les régions les moins connues pour lui ont été la mer orientale et la Corée[1581].

Mais ces nouvelles sources, d'une richesse sans précédent[1582], ne font pas totalement le bonheur de Delisle:

[1576] Isnard, 1915, p. 47; Omont, 1919, pp. 5-6, 10, 25.

[1577] Omont, 1919, pp. 24-25.

[1578] *Ibid.*, p. 24.

[1579] *Ibid.*, pp. 12-14, 26, 30. La BNF possède une carte chinoise copiée par Delisle avec la légende: «Carte extraite des 25 feuilles qui composent une Grande Tartarie ou l'on voit la Disposition, l'Ordre et l'Étendue des Pays que chacune contient en détail. Comme cette Tartarie a été tirée à Pétersbourg par Mr de l'Isle sur un Original des R.P. Jésuites, on a cru devoir ajouter sur ce même Plan par des Lignes de points la distribution particulière des Cartes qui se trouvent dans l'Histoire de la Chine du P. Du Halde. Les traits rouges désignent les Cartes Mstes. de Mr. de l'Isle qui sont à la Bibliothèque du Roy. Les Lignes de points indiquent les Cartes du P. Du Halde»: BNF, CPL, Ge B 2277.

[1580] Isnard, 1915, p. 17.

[1581] Omont, 1919, p. 19.

[1582] À part l'abondante nomenclature topographique, il y a dans ces cartes de nombreux renseignements sur l'ethnologie des peuples, les productions du pays, les relations que les différents groupes de population entretiennent entre elles, les distances qui séparent les centres les plus importants. Selon Isnard (1915, p. 50), «seules les cartes de l'état-major russe du XIX^{e} siècle donnent une pareille abondance».

> «le travail de la géographie de ce pays-ci – écrit-il le 25 mai 1729 au bibliothécaire du roi, l'abbé Bignon – ne m'a pas laissé le temps de faire toutes les autres recherches que j'aurais souhaité […]. Malgré le grand nombre de mémoires excellents que je trouve dans le païs, suffisants pour dresser de nouvelles cartes de l'état présent de toute la Russie, je sens combien il me serait plus avantageux d'y travailler en France, où je trouverais dans les bibliothèques tous les livres et les cartes dont j'ai besoin pour me conduire, en m'apprenant tout ce que les autres ont fait avant moi. Mais nous manquons ici de ce secours, de sorte que je compte de ne faire ici qu'une ébauche de la géographie du pays, seulement pour satisfaire à ce que l'on attend de moi ici et avoir occasion de ramasser tous les mémoires qui y sont, sur lesquels je pourrai dans la suite perfectionner cet ouvrage avec le secours des livres et des habiles gens qui sont en France»[1583].

D'autre part, au bout de ce travail de compilation, Delisle qui n'a pas manqué de regarder également dans les monastères les anciens livres grecs et slavons, se rend compte qu'il «n'y a pas même de moitié de la Russie décrite», qu'il manque beaucoup pour la Sibérie et encore plus pour «les pays encore plus éloignés» et qu'il n'est pas encore possible de dresser sur ces seuls mémoires une carte générale et des cartes particulières de chaque province ou de chaque gouvernement. Par conséquent, il faudrait compléter les connaissances manquantes pour «plus de la moitié de la Russie […] ce qui demandera apparemment plusieurs années, quoi qu'il y ait un bon nombre d'ingénieurs, auxquels on a distribué par cantons ce qui reste à faire»[1584].

Ainsi, vers 1732, Delisle prépare un vaste programme de travaux pour dresser une carte générale de la Russie et de l'Asie septentrionale sous le titre *Projet de la mesure de la terre en Russie*. Il prévoit la création d'un bureau de géographie à l'Académie, bien équipé en instruments et matériaux, avec une équipe de géodésistes professionnels, dessinateurs et traducteurs, où doivent être réunis toute la documentation géographique descriptive, des notes de voyages et des cartes, munies des explications sur le type de mesures utilisées. Delisle parle également de la nécessité de comparer les données des géographes anciens et orientaux aux nouvelles données et de la possibilité de dresser l'image de l'empire russe à plusieurs époques historiques[1585]. En outre, il désire que ce

---

[1583] Omont, 1919, p. 23.

[1584] *Ibid.*, pp. 15, 31.

[1585] Delisle, 1737; Gnucheva, 1946, p. 38. Voir, notamment, l'extrait d'une de ses lettres à ce sujet, datant de 1737: «Après avoir pris une copie pure et simple de toutes les cartes MS, qui m'ont été remises, et de celles que l'on pourra peut-être encore y joindre, et que je ferai traduire de la langue Russe en Français, je m'informerai de tous les constructeurs de ces cartes, et je ne me contenterai pas d'apprendre s'ils les ont fait géométriquement, et s'ils les ont assujetties à quelque observation astronomique comme de latitude, ou qu'ils les aient rapportées à quelque méridien connu; mais je tâcherai d'avoir leurs opérations mêmes et les observations auxquelles ils les ont assujetties; ce qu'il est utile d'avoir pour pouvoir porter un bon jugement de ces cartes; et ce qui pourra mettre en état de tirer un meilleur usage de ces mémoires que ceux qui les ont ramassé n'ont pu en tirer eux mêmes. Je rechercherai ensuite par la discussion de toutes les observations astronomiques que je pourrai ramasser et par leur comparaison avec les distances itinéraires et autres mesures anciennes et modernes, quel est le véritable rapport de ces mesures au degré, afin de donner une figure plus approchante de la vérité dans les endroits où les observations astronomiques manqueront. J'emploierai aussi dans ce dessein les journaux de marine et les navigations, tant de la mer du Nord que de la mer Orientale, afin que les côtes étant fixées, l'intérieur des terres soit plus aisé à remplir ou au moins afin que je ne puisse pas pécher en l'étendant trop ou en ne l'étendant pas assez. On conçoit bien que l'on ne sera plus dans cet inconvénient lorsque, par l'ordre de la Cour et suivant les instructions de l'Académie l'on aura fait des observations astronomiques exactes dans les

bureau de géographie forme également des spécialistes géodésistes et rédige des instructions pour les explorateurs, car il a constaté que les géodésistes ne sont pas très forts pour les relevés nécessaires:

> «leurs cartes, note Isnard, étaient rarement accompagnées des relevés des opérations et des calculs auxquels ils avaient procédé pour les établir et de leur journal de route donnant tous les renseignements capables de faire connaître les régions qu'ils avaient parcourues. Manquant de ces données, Delisle pouvait difficilement vérifier et corriger leur travail»[1586].

Partisan de la géographie mathématique, Delisle insiste sur le fait qu'il n'est pas possible de dresser une carte sans études géographiques préalables fondées sur des observations astronomiques (c'est-à-dire des déterminations astronomiques pour que chaque objet géographique puisse s'insérer dans un réseau de coordonnées sûres) et sans élaborer une projection méthodique et appropriée. Inspiré par les premiers travaux des astronomes français Bougher et De La Condamine qui pour définir la forme de la Terre ont commencé en 1735 à mesurer l'équateur au Pérou et prendre les mesures en Laponie (1735-1746)[1587], Delisle, représentant d'une famille de cartographes célèbres ayant lancé les réformes de la cartographie et pour qui la qualité de la carte russe constitue une question d'honneur personnel, revient à plusieurs reprises sur ce projet. L'importance de ce dernier n'est pas comprise en Russie: considéré comme trop cher, trop long et trop compliqué à réaliser, il stagne malheureusement sans suite pendant des années, et en 1739 Delisle présente encore dans le vide ce projet pour les mesures trigonométriques de la Russie[1588].

En même temps, sa position est suffisamment souple: étant donné qu'il n'y a que très peu de lieux où les observations astronomiques ont été prises et que certaines d'entre elles ne sont pas exactes, «on ne peut dresser des Cartes de toute la terre qu'après un prodigieux travail, et après s'être fait un système résultant de toutes les connaissances que l'on aura acquises par une grande lecture et par un grand usage dans tout ce qui peut servir à la Géographie», notamment des itinéraires dressés sans aucun mesure astronomique[1589]. Mais ces nuances ne sont pas prises en considération par les Russes.

---

différentes frontières de ce grand Empire, et dans plusieurs endroits de l'intérieur. Mais comme toutes ces observations ne peuvent pas être sitôt faites, je me propose pour donner une première connaissance de la Géographie de cet Empire de m'y prendre de la manière que je viens de dire. Mais il faut aussi que l'on commence le plus tôt qu'il sera possible à faire des observations exactes dans les endroits les plus pressez, savoir à Moscou, Cassan, Astrakhan, et autres villes le long du Volga pour déterminer le cours du Volga et l'Occa»: Gnucheva, 1946, pp. 122-123. Voir également d'autres lettres de Delisle sur l'organisation des travaux cartographiques, géographiques et des mesures astronomiques: Gnucheva, 1946, pp. 30-32, 103-109, 120-123, 127-129.

[1586] Isnard, 1915, p. 33.

[1587] Gnucheva, 1946, p. 40.

[1588] *Projet de la Mesure de la terre en Russie. Lu dans l'Assemblée de l'Académie des sciences de St. Pétersbourg le 21 Janv. 1737:* Gnucheva, 1946, pp. 38, 39-40.

[1589] Gnucheva, 1946, p. 121.

3. Les démarches d'Ivan Kirilov

Ni les projets de Delisle, ni sa manière de procéder, ni le rythme choisi ne conviennent au Premier Secrétaire du Sénat Ivan K. Kirilov: ayant l'ambition d'être le premier et le seul à publier les cartes de l'empire russe, «il a voulu recevoir de l'Académie des conseils, tandis que l'Académie, représentée par son académicien Joseph-Nicolas Delisle, a désiré récupérer toute la documentation cartographique, regroupée chez Kirilov [qui, selon Delisle] aurait dû complètement refuser de publier les cartes, car il n'avait pas pour cela de compétence nécessaire»[1590].

À l'opposé de la méthode astronomique de Delisle, Kirilov, un homme politique très bien éduqué pour l'époque mais plutôt amateur en ce qui concerne la cartographie, préfère utiliser l'ancien système russe, assez routinier, où le rôle des repères essentiels est joué par les fleuves[1591]. Ne tenant que très partiellement compte des conseils de Delisle (il en a repris la projection conique pour la construction des cartes) et malgré le fait que le premier méridien n'est pas établi, Kirilov propose de préparer des cartes selon les données existantes tirées des prospections sur les fleuves et les routes, ce qui devrait permettre d'économiser du temps et de l'argent. Ensuite, dans sa logique, il sera possible d'ajouter les coordonnées astronomiques des villes pour corriger les systèmes hydrographiques, puis d'ajouter les frontières, ainsi que les données naturelles, ethnologiques et économiques[1592]. Le même système d'amélioration des cartes figure déjà chez Remezov: pour dresser ses cartes il n'utilise au début que les rivières, puis, après son retour à Tobolsk depuis Moscou où il a pris connaissance des méthodes et des publications étrangères, il commence à compléter ses cartes au moyen des données de la boussole et des résultats des questionnaires adressés aux populations[1593]. Ces démarches reflètent pour l'essentiel le type de travail des cartographes de l'époque précédente qui sont nécessairement des hommes de cabinet, censés dépouiller les itinéraires et les relations des explorateurs et superposer les diverses cartes existantes. Évidemment, en tant que partisan de la méthode du méridien initial et des levés astronomiques, Delisle n'est pas d'accord avec les idées de Kirilov.

Dans cette situation qui prend la couleur d'un conflit personnel, alors que n'entrent en compte que des différences de méthodes cartographiques, Kirilov essaie de continuer à garder le contrôle total sur les travaux. Il empêche l'envoi des cartes à l'Académie, car, même lorsque le 30 décembre 1726 un oukaze demande le transfert de toute la documentation, l'Académie ne reçoit les résultats des investigations cartographiques des géodésistes qu'en 1734-1735[1594]. En même temps, en 1726, il lance sans consultations préalables et de sa poche un projet de publication de l'*Atlas* de la Russie en trois volumes qui doivent comprendre chacun 120 cartes (le volume I aurait dû être

---

[1590] *Ibid.*, pp. 23, 32.

[1591] Kirilov a probablement été de la première génération des pupilles de l'école de navigation de Moscou [*Moskovskaja navigacionnaja shkola*] qui fournissait à ses élèves une formation de base: Gnucheva, 1946, p. 21. Voir aussi Bagrow, 1937, p. 81; Postnikov, 1985, p. 146.

[1592] Bagrow, 1954a, p. 114; *idem*, 1964, p. 175; Postnikov, 1985, p. 146.

[1593] Bagrow, 1954a, p. 123.

[1594] Isnard, 1915, p. 15; Gnucheva, 1946, pp. 25, 27.

consacré à la Russie du Nord, le volume II à la Russie du Sud et le volume III à l'espace au-delà de l'Oural [*Zakamskie i Sibirskie zemli*])[1595].

Cette précipitation entraîne la multiplication des dates de «parution» de l'*Atlas* qui ne devient qu'un recueil de cartes séparées: reliées en brochures de 10, 12, 16 et 19 feuilles, les cartes sortent par groupes en 1731 (trois exemplaires ont survécu avec entre 9 et 15 cartes[1596]), en 1732 et en 1734 (une carte générale et quatorze cartes régionales publiées en russe et latin[1597]). Le manuscrit de la carte générale russe, *Imperii Rossici tabula generalis*, est achevé entre 1732 et 1733 sous la direction de Kirilov par les géodésistes Ja. Esenev, I.F. Khanykov, A. Kushelev, P.I. Chicagov, M.S. Pestrikov et A.P. Zinov'ev, et publié en 1734[1598] (**Fig. 10.1**). Finalement, entre 1726 et 1737 Kirilov publie 37 cartes sur la base des travaux réalisés par les géodésistes depuis 1720 (sans négliger les données de la première mission russe au Kamtchatka de 1729), mais la qualité des gravures est assez médiocre. Il s'agit alors souvent de publier les cartes des géodésistes telles quelles, avec un simple ajout des titres, des vignettes, des légendes en russe et en latin, ainsi que d'une dédicace[1599].

En 1729 déjà, sans attendre le résultat final, la critique de cet *Atlas* par Delisle, très négative dès le lancement des travaux par Kirilov, est féroce:

> « […] le premier secrétaire du Haut Sénat, qui est fort curieux de géographie et qui par goût pour cette étude a entrepris de faire graver en Russe un atlas complet de toute la Russie. […] D'ailleurs il me paraît de la manière dont il est commencé, qu'il sera assez difficile dans la suite d'en composer une carte générale exacte, car la personne qui a entrepris cet atlas n'ayant point de principes de mathématique, ni beaucoup de temps à lui, il se contente de faire graver les différents morceaux particuliers tels qu'il les reçoit, ou il les fait seulement réduire sur différentes échelles pour les mettre chacun sur des feuilles de papier de même grandeur, et ceux à qui il donne ce soin sont eux-mêmes si ignorants que si les cartes qu'on leur donne à réduire sont carrées, ils les défigurent en les allongeant d'un sens plus que de l'autre pour les réduire dans la figure un peu plus longue qu'ont ordinairement les feuilles de papier. Jugez par là, M. [*n.d.l.r.* le ministre de la marine le comte de Mauperas], dans quelle confusion deviendrait dans la suite la géographie du pays, si l'on n'y remédiait, puisque, quand une carte est ici gravée bien ou mal, ils rejettent et abandonnent l'original. C'est ce qui m'a déterminé à ramasser avec soin tous les mémoires originaux que j'ai pu trouver ici, sans en adopter cependant aucun, à moins que je n'aie jugé par différents indices et par différents principes de connaissances que ces mémoires sont bons en tout ou en partie; et ce n'est que pour

---

[1595] Bagrow, 1937, p. 79; *idem*, 1954a, p. 114; *idem*, 2005 [1975], p. 369; Novljanskaja, 1958, pp. 10-13; Postnikov, 1996, p. 43.

[1596] Novljanskaja, 1958, pp. 25-27.

[1597] Gnucheva, 1946, pp. 33-34; Bagrow, 1964, p. 175; *idem*, 2005 [1975], pp. 372-374. Selon Fedchina, l'Atlas comportait 26 cartes spéciales: Fedchina, 1967, p. 59.

[1598] Voir la carte générale intitulée *Imperii Rossici tabula generalis, quoad fieri potuit accuratissime descripta opera et studio Johannis Kyrilow, supremi Senatus Imperii Rossici primo secretario, Petropoli*: Goss, 1994, p. 217. Postnikov (1996, pp. 43-44) indique que l'élaboration de l'*Atlas* s'est faite entre juin 1731 et avril 1732, alors que Gnucheva (1946, p. 267) et Fedchina (1967, p. 59) datent l'achèvement de l'*Atlas* de 1733.

[1599] Novljanskaja, 1958, pp. 28, 32.

débrouiller tous ces mémoires et pour me débrouiller moi-même dans la géographie de ce pays-ci que j'ai projeté les deux cartes générales [*n.d.l.r.* de la Russie]»[1600].

La demande à Delisle, exprimée par Kirilov en février 1733, de corriger les cartes déjà publiées et de donner une opinion sur les degrés de longitude et de latitude, ainsi qu'un conseil sur le choix du méridien, vient trop tard pour pouvoir changer la situation[1601].

La critique de Delisle n'est pas sans fondement: outre le nombre d'erreurs dans le positionnement astronomique et l'orientation des objets géographiques souvent évoqué par les contemporains, les cartes de Kirilov n'ont pas de méridien initial, car ce dernier n'a pas été fixé. Les méridiens se déplacent donc sans cesse d'une carte à l'autre. La règle d'une échelle unique et d'une unification des signes à l'ensemble des cartes n'est non plus respectée. De même, l'image est trop allongée d'ouest en est au point d'inclure sept degrés supplémentaires; elle ne contient pas beaucoup de noms; les frontières sont présentées de manière assez floue, à l'exception de la frontière sino-russe[1602]; la délinéation de la mer Noire est erronée, ainsi que la position de la Crimée; des objets inexistants sont présentés comme l'île des Ourses ou la Terre de Gama (dont la ligne graphique a été empruntée à une carte de Delisle qui l'avait dressée en 1733 pour la deuxième mission du Kamtchatka)[1603].

Cependant, malgré tous ses défauts, l'*Atlas* donne à l'*Asie centrale* une image actualisée. Pour la région *centre-asiatique*, au cours de la préparation de l'*Atlas* Kirilov publie d'abord en 1731 une carte[1604] qui n'a pas seulement été dressée sur la base de l'ancienne tradition russe, mais également sur les nouvelles données de Mark Dubrovin, envoyé en Boukharie [*v Bukhary*] en 1729[1605]. Kirilov a probablement aussi utilisé ici

---

[1600] Omont, 1919, pp. 15-16.

[1601] Novljanskaja, 1958, p. 63.

[1602] La carte de la frontière sino-russe, qui s'étendait de l'Amour à Abakan, de l'Argun au Baïkal et du Baïkal à l'Ienissei, a été composée en deux étapes à la suite de l'ambassade de S.V. Raguzinskij, dont le but a été de préciser cette frontière: en 1726 par Aleksej Zinov'ev, Aleksej Kushelev et Ivan Valuev, et en 1727 par Pëtr Skobel'cyn, Vasilij Shetilov, Ivan Svistunov et Dmitrij Baskakov: Klaproth, [1826-1828], vol. 1, pp. 2-80; Gnucheva, 1946, pp. 15-16; Novljanskaja, 1958, pp. 48-50.

[1603] Novljanskaja, 1958, pp. 16-17, 31, 64.

[1604] Le titre complet de cette carte est *Astrakhanskogo vladenija chast' i kalmyk rossijskikh i ikh dannikov trukhmencov kochev'e i s nimi pogranichnykh bukharskoj, khivinskoj i inykh provincij; dazhe do persidskogo i mongol'skogo vladenija i ozera, nazyvaemogo morja aral'skogo i znatnykh rek v nego vpadajushchikh i iz nego [vytikajushchikh], gde v prezhnie vremena techenie reki bylo v more Kaspijskoe, ezhe vse chrez Marku Dubrovina byvshego v sluzhbe rossijskoj morskoj Kapitana. A sluchivshagosja vo vsekh tekh provincijakh byt' v 1729-m godu opisano: nyne zhe v rossijskom atlase napechatana koshtom ober-sekretarja Ioana Kirilova v Moskve 1731 g. Grydoroval Aleksij Zubov* [Carte de la partie de la possession d'Astrakhan, des Kalmouks de la Russie et de leurs tributaires nomades turkmènes, ainsi que les provinces frontalières de Boukhara, de Khiva, et d'autres, jusqu'aux possessions persanes et mongoles, et le lac appelé mer d'Aral et les grands fleuves qui se jettent et sortent d'elle, dans un endroit où il y avait jadis le lit d'un fleuve coulant vers la Caspienne, dressée d'après les renseignements du capitaine de la marine russe Marc Dubrovin (…)]: Gnucheva, 1946, p. 17; Grekov, 1960, p. 220; Fedchina, 1967, pp. 57-58. Une autre carte, celle de la Bashkirie de 1735, montrait la partie nord-ouest de l'Asie centrale (Kazan, Orenburg, Yayk, Samara): Novljanskaja, 1958, p. 30.

[1605] La carte de Dubrovin de 1730, intitulée *Boucharie par le capitaine Doubrovin*, est a été dressée sans relevés topographiques ni observations astronomiques, mais contient une liste des villes et des villages qui compte 90 dénominations: Gnucheva, 1946, p. 284.

des renseignements portés sur la carte de Basil Vatace et sur celle d'Ivan Evreinov et Fëdor Luzhin faite en 1720 et dont il fait une copie (surnommée *carte de Kamtchatka de Kirilov*)[1606]. Dans cette carte la forme de la Caspienne, reprise de la carte de Sojmonov de 1731[1607], est suffisamment correcte. L'Amou, le Syr, l'*Or-daria* et un fleuve anonyme se jettent dans la mer d'Aral, qui est très petite; cette dernière est elle-même reliée à la Caspienne par un canal asséché[1608]. Cette carte est une nouvelle fois ajustée conformément aux données de Krasil'nikov qui a participé au voyage en 1731-1733 du traducteur Megmet (Magomet) Tevkelev auprès du khan de la Petite Horde Abdulkhair: la position de Boukhara est marquée de manière plus précise et la mer d'Aral, agrandie, est décentrée vers l'ouest[1609]. Pour Khiva, la Grande Tartarie et la Corée Kirilov écrit que tout «a été pris d'après beaucoup de cartes originales, publiées à Pékin même, traduites et emportées»[1610] (il s'agit probablement des mêmes cartes chinoises que Delisle a recopiées).

De toute façon, comme l'a écrit Isnard, la carte de Kirilov «fournit une nouvelle preuve que la carte de Russie que l'on attendait ne pouvait être qu'une œuvre de longue haleine, faite avec toutes les garanties d'exactitude nécessaires»[1611]. Pourtant la carte générale de Kirilov entre dans le circuit scientifique et sera rééditée plusieurs fois jusque dans les années 1770[1612].

4. La création d'un autre centre cartographique à Orenbourg: travaux cartographiques de Vasilij N. Tatishchev

Kirilov reconnaît lui-même que sa carte générale, qu'il a composée dans la précipitation à la place d'une future carte correcte («*sochinil po nuzhde vmesto formy budushchej vernoj karty*»), contient beaucoup d'erreurs[1613]. Cependant, il n'abandonne pas ses projets cartographiques, mais ajoute une autre dimension aux travaux cartographique en Russie.

Profitant de la demande de protection du khan de la Petite Horde Abdulkhair en 1731-1733, Kirilov propose en 1733 dans un projet intitulé *Iz'jasnenie o Kirgiz-kajsackikh i karakalpakskikh ordakh* [Explications sur les Hordes Kirghiz-Kajsaks et Karakalpaks] de déplacer la ligne défensive russe du fleuve Kama vers le sud-est dans deux directions – celle des Kirghiz-Kajsaks et celle des Karakalpaks – en la fortifiant en même temps contre les nomades. Dans ce but il prévoit de construire une ville à l'embouchure du fleuve Or' (Ory, Ori) et des forteresses russes le long du lit du fleuve Yayk. Le bénéfice à attendre dans cette opération s'exprime en trois points: soumettre

---

[1606] *Eadem*, pp. 13-14.
[1607] Novljanskaja, 1958, pp. 62-63.
[1608] Grekov, 1960, p. 220.
[1609] Fedchina, 1967, p. 59.
[1610] Novljanskaja, 1958, p. 63.
[1611] Isnard, 1915, p. 15.
[1612] Novljanskaja, 1958, p. 65.
[1613] Gnucheva, 1946, p. 34.

les possessions dispersées boukhariotes [*rassypannye Bukharskie vladenija*], «ouvrir une route commerciale libre vers la Boukharie, le Badakhshan, Balkh et l'Inde», bien plus pratique que celle qui existe depuis Astrakhan, et augmenter l'influence politique de la Russie dans cette région[1614].

Ce document constitue le premier programme d'avancement des frontières russes vers le sud. Après avoir passé par la tsarine Anna Ioanovna, le 18 mai 1734 le projet prend le caractère d'instructions détaillées, auxquelles, entre autres, vient s'ajouter un point important: la construction d'un port sur l'Aral, sur le territoire des possessions kirghiz-kajsaks, pour que des canonnières y naviguent dans le but de marquer réellement la possession de cette mer[1615].

En 1734, afin de réaliser ce projet, Kirilov est envoyé sur sa propre initiative dans les steppes à la tête de l'expédition d'Orenbourg. Bien que son arrivée déclenche une révolte chez les Bashkirs en 1734-1736, son activité de colonisateur prend de l'ampleur avec la fondation d'Orenbourg, l'érection de lignes de défenses sur les fleuves Yayk et Samara, l'étude des mines, la construction d'usines de matières premières[1616] et – facette nécessaire du programme – des travaux cartographiques.

Kirilov se déplace à Orenbourg avec des archives cartographiques importantes, puis obtient le privilège d'y recevoir le premier les nouvelles cartes pour pouvoir compléter celles de son *Atlas* et, par la suite, les soumettre pour correction à l'Académie. Il demande également que l'ingénieur John Elton soit attaché à son expédition pour gérer la documentation topographique[1617]. Mais la mort subite de Kirilov en mai 1737 met fin à ses gigantesques projets.

Orenbourg conserve cependant le rôle de centre de documentation cartographique, récent mais important à côté de ceux de Saint-Pétersbourg et de la Sibérie (Tobolsk). Le poste de Kirilov est assez vite occupé par Vasilij N. Tatishchev (1686-1750), historien, géographe et philosophe, qui, selon un oukaze spécial, devient le responsable unique pour la préparation de la carte générale de la Russie et est chargé de préparer un projet de délimitation de la Russie en gouvernorats et en provinces[1618]. Dans le cadre de ce projet il doit également cartographier les provinces orientales de l'empire et les pays voisins méridionaux. Dans ce but des instruments et des cartes lui sont envoyés à Orenbourg depuis l'Académie à Saint-Pétersbourg[1619].

Constatant que leur état est très insuffisant[1620], Tatishchev relance avec enthousiasme les travaux cartographiques à Orenbourg. En 1738 il rédige avec L. Euler un *Nakaz* [Instruction] pour les géodésistes dans lequel il explique son point de vue méthodologique[1621], qui suppose des études répétées où coexistent mesures astrono-

---

[1614] *Eadem*, 1940, p. 70; Novljanskaja, 1958, pp. 18-19.

[1615] Grekov, 1960, p. 218.

[1616] Novljanskaja, 1958, p. 19.

[1617] Gnucheva, 1940, pp. 70-71; *eadem*, 1946, p. 34.

[1618] Bagrow, 2005 [1975], p. 380.

[1619] Gnucheva, 1946, pp. 35, 41-42.

[1620] *Eadem*, 1946, p. 41.

[1621] Gnucheva, 1946, p. 43; Bagrow, 2005 [1975], p. 383; Postnikov, 1985, pp. 147-149.

miques, observations routières et renseignements oraux. Selon lui, il faudrait commencer par positionner sur les cartes les méridiens et les parallèles de la projection de Mercator, puis d'ajouter des points de référence astronomiquement précisés. Il faudrait ensuite fixer les routes et, séparément, des listes de toponymes. Des relevés trigonométriques sont exclus en raison de leur complication. Ses instructions sont accompagnées d'un questionnaire de 192 questions, intitulé *Predlozhenie o sochinenii istorii i geografii rossijskoj* [Proposition pour une composition de l'histoire et de la géographie de la Russie], qui est envoyé surtout en Sibérie.

Dans la mesure de ses compétences administratives, Tatishchev encadre en *Asie centrale* des missions dont le nombre devient important vers le milieu du XVIII^{e} siècle. À cet effet, en 1737 il prépare, entre autres, une instruction spéciale pour les géodésistes envoyés en *Asie centrale* où il souligne la nécessité des relevés topographiques et des prises de mesures astronomiques[1622]. Cette instruction est prise en compte par Ivan Muravin et Dmitrij Gladysev qui se rendent à Khiva en 1740-1741 pour choisir, à la demande du khan Abulkhair, un emplacement pour construire une ville forteresse sur le Syr-daria: lors de cette mission ils effectuent pour la première fois le relevé topographique [*glazomernaja topograficheskaja s'emka*] des routes depuis Orsk jusqu'à l'embouchure dans l'Aral du Syr-daria et de l'Amou-daria, le relevé du littoral de cette même mer, ce qui permet d'en corriger la forme, et le relevé des villes de Khanka, Jankent et Khiva[1623]. Ce voyage leur permet de prendre des notes détaillées où sont enregistrées les positions astronomiques et les distances de 82 objets géographiques entre Orenbourg et Jankent et de 101 dénominations entre Jankent et Khiva. Les résultats de la mission aboutissent à une carte intitulée «*Nouvelle carte de la route d'Orenbourg à travers la possession des Kirghizes et des Karakalpaks de l'Aral jusqu'à la ville de Khiva et une partie de la mer d'Aral et des fleuves qui s'y jettent: des parties du Syr-darya, du Kuvan-darya, de l'Ulu-darya. Dessinée par le géodésiste Ivan Muravin, 1741*»[1624].

Pour la Caspienne, les nouvelles données sont fournies par les Britanniques John Elton et Woodroofe. Très intéressé à établir des liens commerciaux avec Boukhara et Khiva, Elton a déjà tenté de s'y rendre en 1739 par la Volga, la Caspienne et Rasht. Mais ce n'est que plus tard, en 1742, après avoir fondé l'année d'avant avec Thomas Woodroofe la compagnie britannique pour le commerce anglo-russo-persan et construit à Kazan un bateau baptisé *Tsarine de la Russie*, qu'Elton réussit à étudier la Caspienne du côté turkmène sud-oriental pour le compte du shah persan Nader Shah[1625]. Leurs

---

[1622] Pour les détails voir Maslova, 1955, t. 1; Poujol, 1985; Gorshenina, 2003, pp. 29-36, 146-159.

[1623] Grekov, 1960, pp. 220-222.

[1624] *Novaja landkarta traktu ot Orenburga chrez kirgiskoe karakalpackoe Aralskoe vladenie do goroda Khivy i chast' Aralskogo morja i vpadajushchikh v nego rek – chast' Syr-Dar'i, Kuvan-dar'i, Ulu-Dar'i. Opisyval i podlinnuju sochinjal geodezist Ivan Muravin. 1741 godu*: Fedchina, 1967, pp. 60-62, 64. Une copie simplifiée dressée au Département des affaires géographiques d'Orenbourg a servi pendant des années de document clef.

[1625] Mirfendereski, 2001, p. 18.

observations sont publiées rapidement par Jonas Hanway qui y ajoute ses propres récits de voyage d'Astrakhan à Astrabad en 1742-1743[1626].

En synthétisant les nouvelles données, Tatishchev prépare des descriptions géographiques détaillées de l'empire comme celles du «*Leksikon Rossijskoj istoricheskoj, geograficheskoj, politicheskoj i grazhdanskoj* [Lexique russe d'histoire, de géographiqe, de politique et de citoyenneté]» (1745, publié en 1793)[1627] et de l'ouvrage «*O geografii voobchshe i o russkoj* [Sur la géographie en général et sur celle russe]» (1746)[1628]. Il dresse également vers la fin des années 1730 une série de cartes, notamment celles des Kirghiz-Kajsaks et de la Boukharie[1629], qu'il porte en 1741 avec d'autres documents cartographiques à l'Académie[1630], avant d'envoyer en 1744 à l'Académie le solde de la documentation dont il dispose.

Malgré cet envoi, Orenbourg reste un centre important où s'accumulent les renseignements sur l'*Asie centrale*. Avec le temps la ville se transforme en quelque sorte en porte de l'Asie où dans les années 1750-1770 débute l'activité d'une *Ekspedicija pogranichnykh del* [Expédition des affaires frontalières], sorte de bureau du Ministère des Affaires étrangères russe, qui laissera ensuite la place à une *Orenburgskaja pogranichnaja komissija* [Commission frontalière d'Orenbourg] entre 1799 et 1859[1631].

5. Le premier Atlas académique russe de 1745

Après le départ de la mission de Kirilov pour fonder Orenbourg, l'Académie russe réussit enfin à récupérer la totalité des cartes du Sénat (1734). Le premier résultat de ce transfert est un registre des cartes réunies et groupées selon les régions, que Kh.N. Winsheim dresse en 1735-1736 et qui sera publié en 1748 sous le titre «*Reestr landkartam, chertezham i planam Rossijskoj imperii, nakhodjashchimsja v Geograsficheskom departamente pri imperatorskoj Akademii nauk*» [Registre des cartes, dessins et plans de l'Empire Russe se trouvant au Département géographique à l'Académie impériale des sciences][1632]. Une année après le transfert, afin d'accélérer le projet de l'*Atlas* russe, l'Académie engage en 1735 le mathématicien Léonard Euler comme auxiliaire de Delisle et associe d'autres personnalités, comme le cartographe Ivan F. Truskott (?-1786, actif à l'Académie en 1737-1786), l'architecte Kh.Ja. Schvarc

---

[1626] Berg, 1929b, p. 81.

[1627] Tatishchev, 1950 [rééd.], p. 23.

[1628] *Idem*, p. 215.

[1629] Il a prêté ces deux cartes à Joseph-Nicolas Delisle, avant de demander leur retour en février 1740; il semble que les relations entre les deux hommes n'aient pas été au beau fixe: Tatishchev, 1950 [rééd.], p. 20; Lebedev, 1950, pp. 254-256.

[1630] Parmi ces cartes il y avait une carte *de l'Espace depuis Orenbourg à travers les pays des Kirghizes et des Karakalpakes et depuis l'Aral jusqu'à la ville de Khiva, ensemble avec la partie de la mer d'Aral et les fleuves qui y tombent: Syr-darya, Kuvan-darya i Ulu-darya*, dressée soit par Ivan Muravin et Aleksej Rychkov, soit par Aleksej Rychkov, soit par Ivan Muravin et Dmitrij Gladyshev: Fedchina, 1967, p. 60. Voir aussi la n. 1640 avec la liste des cartes envoyées à l'Académie.

[1631] Dubovicky (www.ca-c.org).

[1632] Gnucheva, 1946, pp. 39, 47-48.

et Keningsfel'd (à l'Académie depuis 1739), puis, plus tard, Ja.F. Shmidt (?-1786, actif à l'Académie en 1758-1786). En outre, comme Delisle l'a désiré, lui et l'Académie commencent à former des astronomes et des géodésistes russes parmi lesquels figure notamment le talentueux Andrej D. Krasil'nikov. Enfin, le Département géographique de l'Académie des sciences est créé le 22 octobre 1739 sous la direction de Delisle[1633]. Mais, le travail de préparation de la carte générale de la Russie à l'Académie stagne.

La position de Delisle dans le milieu académique russe se dégrade inexorablement. La situation se complique et devient de plus en plus ambiguë, car Delisle n'a pas accès dès le début à toute la documentation russe, surtout pour les zones frontalières: «l'on me refuse ici ces sortes de mémoires et que je ne les peux obtenir que par adresse et les copier qu'en cachette», écrit-il en 1729[1634]. Entrant dans ce jeu d'espionnite, il copie de cette manière les cartes chinoises mentionnées ci-dessus:

> «j'ai usé d'une telle diligence que j'ai fait cette copie sans que l'on s'en soit aperçu ici, et heureusement j'avais achevé, lorsque l'on a reçu l'ordre ici d'envoyer cette carte à Moscou, à cause du retour du comte Sava qui a été envoyé en Chine en qualité d'ambassadeur pour régler les limites entre les deux empires et rétablir le commerce»[1635].

Plus tard, il se fait accuser de divulgation de secrets d'État. Le scandale éclate avec la publication par d'Anville de l'*Atlas* qui illustre l'ouvrage de Du Halde (1735-1737) et dans lequel, entre autres, il y a une carte des voyages de Béring: l'Académie russe soupçonne Delisle d'avoir fourni les documents nécessaires pour établir l'*Atlas* et, pour le sanctionner, sur le conseil du bibliothécaire Schumacher, retire à Delisle «la présidence du Bureau de la géographie qu'il exerçait depuis le 22 octobre (2 novembre) 1739, pour la donner à Euler, bientôt remplacé par Heinsius»[1636].

Dans l'ambiance malsaine du Département géographique, les dénonciations d'académiciens accusés de copier des cartes «pour les envoyer à l'étranger» sont banales, et ces accusations enflent au gré des échanges d'insultes. Delisle se fait finalement reprocher qu'il a compilé toute une partie de l'information géographique et astronomique enrichie grâce aux voyages «académiques» de V. Béring, S. Krasheninnikov, F.I. Müller, J.G. Gmelin et P.S. Pallas afin de l'envoyer à Paris et de la publier à son retour en France[1637]. Le même reproche est adressé à l'académicien F.I. Müller. L'espionnite conduit un peu plus tard le Cabinet à récupérer à l'Académie la totalité des 35 cartes de la deuxième expédition du Kamtchatka, deux cartes générales de la Sibérie de Müller, des cartes de la Sibérie intérieure et de la frontière sino-russe, ce qui permet de bien les «surveiller» entre 1746 et 1753[1638].

[1633] *Ibid.*, pp. 23, 28, 35-37, 46-47.

[1634] Omont, 1919, pp. 26-27.

[1635] *Ibid.*, p. 24; Salishchev, 1960, p. 106.

[1636] Isnard, 1915, pp. 18-19. Selon les chercheurs soviétiques, la direction du Département a été assurée par L. Euler dès 1740, et dès 1741 par G. Heinsius et Kh.N. Winsheim: Gnucheva, 1946, pp. 48-52; Fedchina, 1967, p. 66.

[1637] Shirina, 1994; Cecere, 2003, p. 8.

[1638] Gnucheva, 1946, p. 60.

En riposte, Delisle déclare en 1739 dans un mémoire au Président de l'Académie I.A. von Korf qu'il cesse sa collaboration à la préparation de l'*Atlas* russe et ne travaillera désormais que pour son compte. Après quoi, il part en voyage de prospection en Sibérie entre fin février et fin décembre 1740 pour réunir les données astronomiques manquantes, dont, entre autres, les points les plus orientaux comme Kazan, le Tobol, l'Irtysh et l'Ob[1639].

Pendant sa longue absence, des accusations se multiplient sur la lenteur de la préparation, son inefficacité, l'espionnite, souvent par la bouche de Schumacher, ennemi d'ancienne date et déjà conseiller de l'administration de l'Académie [*sovetnik akademicheskoj Kanceljarii*] et celle d'Euler qui désire la place de Delisle.

En même temps, cependant, après la première édition de Kirilov, Schumacher commence à préparer une seconde version de l'*Atlas* russe à l'insu de Delisle. Il le compile très rapidement sans l'aide de spécialistes, rejetant les nouvelles informations comme, par exemple, celles que Tatishchev à Orenbourg a envoyées à l'Académie en 1744[1640] ou celles de G.F. Müller sur la Sibérie[1641].

[1639] Isnard, 1915, p. 18; Jaquel, 1976, p. 413.

[1640] Gnucheva, 1946, p. 44. Dans cette série de documents il y a probablement eu une carte du lieutenant Aleksej Norov de 1736-1737 intitulée *Karta Orenburgskogo kraja i porubezhnykh s nim Tatarskikh, Bashkirskikh, Karakalpakskikh, Kirgizskikh, Bukharskikh i t.d. zemel* [Carte du district d'Orenbourg et des terres frontalières avec lui des Tatars, des Bashkirs, des Karakalpaks, des Kirghizes, des Bukhares et d'autres]'(Fedchina, 1967, p. 60), ainsi que le manuscrit d'un *Atlas* du gouvernorat d'Orenbourg en 13 cartes, préparé en 1744 au Département des affaires géographiques d'Orenbourg [*Orenburgskij departament geograficheskikh del*], dans lequel deux cartes ont été consacrées à l'*Asie centrale*. Ces cartes ont été dressées sur la base de la carte générale de Kirilov de 1734 et sur les relevés de Muravin de 1741; elles étaient intitulées *Landkarta general'naja vsej Orenburgskoj linii so vneseniem kak chasti Kazanskoj i Simbirskoj gubernij i prochikh aziacheskikh vladenij – tak i vedomstvu Orenburgskomu prinadlezhashchikh mest* [Carte générale de toute la ligne d'Orenbourg avec une partie du gouvernorat de Kazan, de Simbirsk et d'autres possessions asiatiques, ainsi que les terres qui appartiennent à Orenbourg] et *Landkarta Khivinskogo i Aral'skago vladenij so vneseniem chasti Kaspijskogo morja i Aral'skago ozera* [Carte des possessions de Khiva et de l'Aral avec une partie de la mer Caspienne et du lac d'Aral] (Fedchina, 1967, pp. 67, 70). Voir aussi la n. 1630. Il y avait également les notes de voyage de 1742-1743 *Zhurnal traktu g-na Karl Miller [avec Kuleshov] ot kreposti Orskoj cherez ordy Kirgizskuju iz Gorskikh kalmyk* [Journal de la route de M. Karl Miller de la forteresse d'Orsk à travers la Horde kirghize et les Kalmouks des montagnes] (Gnucheva, 1940, p. 5). La documentation de Muravin et Müller n'a été reprise qu'en 1755 dans l'*Atlas* de Krasil'nikov (Grekov, 1960, pp. 219-222). La carte originale de Müller et Kuleshev qui sont partis d'Orsk, ont traversé le sud du Kazakhstan actuel sur 4000 km et ont réuni les premières informations sur les fleuves Sarysu et Chu, a été retrouvée bien plus tard par Jakov Khanykov: Magidovich et Magidovich, 1984, t. III, pp. 141-142.

[1641] Gnucheva, 1946, p. 54.

Connu comme le premier *Atlas* académique russe[1642], cet ouvrage voit le jour en 1745. Il contient une carte générale et dix-neuf cartes régionales, avec le complément vers 1761 de descriptions en latin, français et espagnol, et de nomenclatures parallèles en russe, latin et français[1643]. Dans sa réponse à la Société cosmographique de Nuremberg qui s'intéresse à la question de savoir qui est l'auteur de l'*Atlas* de 1745, H.N. Winsheim écrit en 1749 que «De l'Ile en a jeté les fondements en ramassant et rassemblant toutes les cartes et mémoires qu'il a pu obtenir. Mais comme il mettait trop de temps avant qu'il publiât quelque chose, M-rs Euler, Heinsius et Winsheim y ont travaillé avec des personnes de Génie et des étudiants pour le porter à ce degré de perfection qu'il soit possible de lui procurer»[1644].

Comme le note Roger Jaquel, les divergences entre Delisle et Schumacher battent leur plein au moment de la parution de l'*Atlas* de 1745: le plus difficile probablement pour Delisle est d'accepter que l'Atlas «réalisé dans une projection conique sécantée [qu'il] avait spécialement imaginée pour ses cartes, [paraisse] contre le gré de l'astronome géographe français et dans une atmosphère d'hostilité non dissimulée contre lui»[1645].

D'un autre côté, Delisle, associé à cet *Atlas* contre sa volonté au point qu'il a été obligé de le présenter officiellement à ses collègues avec un titre portant son nom: *Delilius Atlantem mapparum geographicarum Imperii Rossici produxit*[1646], n'a pas dû rester de marbre à l'égard de la critique de cet ouvrage. Pour Delisle, il a été clair que le niveau scientifique de cette publication est bien plus bas que celui de la documentation infiniment plus riche réunie à l'Académie de Saint-Pétersbourg et qu'il aurait été

[1642] Titre complet de l'Atlas en russe: *Atlas Rossijskoj, sostojashchij iz devjatnadcati special'nykh kart, predstavljajushchikh Vserossijskuju Imperiju s pograichnyi zemjami, sochinennoj po pravilam geograficeskim i novejshim observacijam s prilozhennoju pritom Generalnoju kartoju Velikija cija Imperii. Staraniem i trudami Imperatoskoj Akademii Nauk. V Sankt-Peterburge 1745 goda* [Atlas de la Russie constituée de dix-neuf cartes particulières qui présentent l'empire de toutes les Russie avec les territoires frontaliers dressées selon les règles géographiques et les observations les plus récentes avec la carte générale de l'empire russe. Par les soins de l'Académie impériale des sciences. À Saint-Pétersbourg, 1745]: Gnucheva, 1946, pp. 55-56, 240. Voir sa version en latin: *Atlas russicus mappa una generali et undeviginti specialibus vastissimum imperium russicum… – Atlas russien contenant une carte générale et dix-neuf cartes particulières de tout l'empire de Russie et des pays limitrophes…* par l'Académie impériale des Sciences de St. Petersbourg Petropoli: Typis academiae imperialis scientiarum 1745 (BNF, CPL, Ge DD 4796 [207]). Dans cet atlas il y avait 13 cartes de la Russie europénne et 6 cartes de la Russie asiatique. Parmi les terres «tartares» les cartes particulières de l'Atlas de 1745 présentent le *Gouvernement de Liou et de Bielgorod avec la Petite Tartarie* [carte n° 7], le *Royaume de Casan, avec les Provinces limitrophes et une partie du cours du Wolga* [carte n° 9], *le Wolga, depuis Samara, jusqu'à Tsaritzin (dans le Royaume d'Astracan)* [carte 10], la *Dernière Partie du Wolga, et son embouchure dans la Mer Caspienne, avec les Pays entre cette Mer et le Pont-Euxin ou la Mer Noire, savoir le Couban (ou la Circassie) et la Géorgie* [carte 11]. Apparemment, vers 1737, l'Académie a préparé un atlas de 27 cartes intitulé *Atlas sochinennyj k pol'ze i upotrebleniju ujnoshestva i vsekh chitatelei vedomostej i istoricheskikh knig* [Atlas composé pour l'utilité et l'usage de la jeunesse et tous les lecteurs de nouvelles et de livres historiques] qui a été publié en 1745: Gnucheva, 1946, p. 48; Goss, 1994, p. 217. Postnikov signale un *Atlas* avec 22 cartes sous le même titre datant de 1737: Postnikov, 1996, p. 48.

[1643] Gnucheva, 1946, p. 79.

[1644] *Ibid.*, p. 155.

[1645] Jaquel, 1976, p. 412.

[1646] Bagrow, 2005 [1975], p. 427.

possible d'éviter beaucoup d'imperfections cartographiques. Ainsi, par exemple, les fleuves Amou-daria et Syr-daria sont trop petits; certaines appellations d'objets géographiques sont mal notées; des dénominations des peuples *centre-asiatiques* relevés par Tatishchev sont absentes; six cartes présentant la Russie asiatique ou la périphérie russe sibérienne au nord-est et au sud-est ont été dressées avec moins de détails et à une échelle plus petite que les autres sous prétexte que ces pays ne sont pas aussi peuplés[1647].

L'Atlas est surtout critiqué en Europe pour la légèreté de sa précision dans les zones frontières: dans leur *Atlas Universel* de 1757, Gilles Robert le père et son fils Didier Robert de Vaugondy (1723-1786), «géographe ordinaire» du roi et de Stanislas Leszczynski, mettent les lecteurs en garde par rapport à l'*Atlas* russe à cause de l'absence des frontières[1648]. Cette question avait pourtant bien été mise en évidence lors de la préparation de l'Atlas, car en 1735-1737 Delisle avait spécialement travaillé avec L. Euler sur les frontières internes et externes de la Russie[1649].

Mais – il faut bien équilibrer l'image – l'*Atlas* a également fait l'objet d'une critique positive. D'après L. Euler, ces cartes russes, bien plus perfectionnées que les cartes de l'Allemagne, ne cèdent la place, comme meilleures cartes, qu'à celles de la France[1650]. Le point de vue d'Anville, qui ne se gêne pas d'énumérer la liste des imperfections, n'est finalement pas trop négatif:

> «On ne peut disconvenir que le monde littéraire et curieux des connaissances Géographiques, ne doive beaucoup à l'Académie Impériale de Pétersbourg, pour la publication de cet Atlas. Et j'ose dire, que personne n'y a plus applaudi que j'ai fait. […] Ainsi, les remarques que cet essai donne lieu de faire, bien loin d'en détruire le mérite, font connaître l'avantage qu'on en retire»[1651].

Mais les observations positives ne peuvent plus rien changer. La situation se dégrade définitivement et Delisle ne reçoit plus de crédits pour son Observatoire, ni de salaire. Il boude certaines réunions académiques et demande de manière répétée l'autorisation de revenir en France. Finalement, il quitte la Russie en mai 1747, emportant avec lui sa collection de copies de cartes et de manuscrits[1652]. Ce dernier geste n'est pour lui pas un vol, car il estime qu'il est en droit d'utiliser tout ce «qu'il considérait comme étant en bonne partie le fruit de ses efforts». Les observatoires de Greenwich, Berlin et Paris sont d'ailleurs considérés à l'époque comme propriété privée de leurs créateurs[1653].

[1647] Lenglet du Fresnoy, 1768, vol. I, p. 421; Gnucheva, 1946, pp. 53, 56; Fedchina, 1967, p. 66.

[1648] Robert et Robert de Vaugondy, 1757, p. 17.

[1649] Gnucheva, 1946, p. 38.

[1650] *Ibid.*, pp. 57-58.

[1651] Pour la partie asiatique de l'*Atlas*, d'Anville indique que la position d'Azov, d'Ochakov et d'Astracan est différente dans sa carte d'Asie qui compte la Turquie, l'Arabie, la Perse et l'Inde en deçà du Gange: Gnucheva, 1946, p. 57. Voir la lettre d'Anville du 5 août 1751: *eadem*, pp. 162-169.

[1652] Delisle a cédé sa collection à Louis XV contre des compensations substantielles, comme le poste d'astronome de la marine et une rente viagère; 190 cartes de la collection de Delisle sont déposées dès 1754 à la BNF et en 1766 cette collection est complétée par les mémoires et les manuscrits: Isnard, 1915, pp. 20, 27-29; Salishchev, 1960, p. 106; Jaquel, 1976, p. 416.

[1653] Jaquel, 1976, p. 414.

Cependant, indignée, l'Académie raye Delisle de la liste de ses membres en 1748[1654]. Cette réaction ne marque pas le point final du conflit: après la publication par Delisle à Paris d'une carte avec les découvertes des Russes au-delà du Kamtchatka, G.F. Müller, son ancien collègue qui a partagé autrefois ses observations avec Delisle, prend parti contre l'académicien déchu de son rang et, pour la défense de la science russe, écrit une brochure anonyme *Lettre d'un officier de la marine russienne…* Afin de réaliser le désir du président de l'Académie russe, Euler se charge, quant à lui, d'en assurer une large diffusion en français et en allemand (avec une publication dans la *Nouvelle Bibliothèque Germanique*, Berlin, 1853)[1655].

Dans une analyse très nuancée de ce conflit, Roger Jaquel montre que, d'une part, les accusations sont des deux côtés en bonne partie justifiées et que, d'autre part, l'hostilité a été nourrie par les qualités personnelles des participants: l'arrogance et l'égocentrisme dynamique et parfois sans scrupules de Delisle, les ambitions et les précipitations de Kirilov, l'arrivisme d'Euler, les intrigues de Schumacher et, on peut ajouter, l'hyper-patriotisme russe de l'Allemand Müller combiné au nationalisme montant au sein de l'Académie…[1656]. Mais ce qui est pour notre propos le plus important est que l'épopée de Delisle en Russie, qui s'ouvre avec un constat de l'incompatibilité des méthodes cartographiques, se termine par un autre constat: la Russie ne veut plus accepter le rôle d'élève de l'Europe dans le monde de la cartographie et renverse les rôles en imposant son point de vue de l'espace.

En dépit des difficultés internes de la cartographie russe, les géographes occidentaux constatent que les cartes de Blaeu, Witt, Sanson[1657], et même celle de Guillaume Delisle de 1706, sont largement dépassées par les nouveaux acquis relatifs aux territoires russes et aux pays voisins. Comme le font aussi l'Allemand Johann Homann et les Français Philippe Buache, Robert et son fils Robert de Vaugondy (1753)[1658], les Occidentaux commencent alors à dresser des cartes de la Russie et les pays alentour à partir des renseignements et des graphismes russes, considérés comme étant à leur apogée dans les années 1760-1770[1659].

Au début de cette synthèse, de nombreux malentendus prennent place entre les cartes occidentales et russes, car ces dernières respectent encore l'orientation avec le nord en bas, alors qu'en Europe les cartes ont pivoté de 180 degrés. Lorsqu'ils tentent de

---

[1654] *Ibid.*, p. 413.

[1655] *Ibid.*, p. 415.

[1656] *Ibid.*, pp. 414-416. Voir également la critique assez lourde de Delisle par Bagrow, 2005 [1975], pp. 415-427.

[1657] Description de la Tartarie, carte dressée par Nicolas d'Abbeville Sanson (1600-1667), 1654; déposée à la BNF, CPL, Ge AF PF 3 [21]).

[1658] Lenglet du Fresnoy, 1768, vol. I, pp. 421-422. Voir également la carte de *L'Asie dressée sur les observations de Messieurs de l'Académie Royale des Sciences* par Johannes Covens et Cornells Mortier, XVIII[e] siècle (déposée à la BNF, CPL, Ge C 2866), ainsi que la carte des *États du Grand-Seigneur en Asie, Empire de Perse, pays des Usbecs, Arabie et Egypte*, par le Sr. Robert de Vaugondy fils, … [s.l.]: [s.n.], 1753: BNF, CPL, Ge DD 2987 (6490).

[1659] Gnucheva, 1946, p. 95.

superposer des cartes de la Chine et de la Tartarie chinoise à l'*Atlas Russien* de 1745, les Robert constatent, par exemple, que le seul point superposable est Nerchinsk[1660].

6. Une stagnation de la cartographie russe avant le réveil de l'intérêt pour l'*Asie centrale*

En s'annonçant comme une grande puissance, indépendante dans le choix de sa vision cartographique, la Russie commence dès 1745 une période de stagnation dans le domaine de la cartographie. La Russie cesse pratiquement ses missions cartographiques en Tartarie indépendante en raison du contexte politique défavorable, qui comprend la Guerre de Sept Ans (1756-1762), les guerres turco-russes de 1768-1779 et de 1787-1791, la révolte de Pugachev de 1775-1778. Tatishchev, l'un des initiateurs des études, quitte son poste d'Orenbourg en 1745 et se terre dans sa propriété[1661]. Le travail cartographique à Saint-Pétersbourg n'avance pas non plus de manière plus brillante: en 1747 un incendie détruit les instruments de mesure, mais heureusement pas les cartes[1662]. Cela ne signifie toutefois pas une rupture complète: des missions commerciales partent encore dans la région, comme celle de Danilo Rukavkin de 1753-1754 à Khiva qui confirme que dans l'Aral se jettent les fleuves Amou-daria, Syr-daria et Kuvan-daria, ou celle du Grec Nikolaj Grigor'ev de 1752 à Boukhara et, plus sporadiquement, des missions diplomatiques comme celle du capitaine Aslanov (1764-1765)[1663].

Mikhaïl V. Lomonosov, qui dirige le Département géographique entre 1758 et 1765 comme les autres structures scientifiques de l'Académie, tente de relancer le travail cartographique: il prépare le projet de nouvelles missions astronomiques et géodésiques, dresse des questionnaires, introduit dans la cartographie des règles de transcription des noms géographiques selon la grammaire russe moderne, évoque la nécessité d'indiquer graphiquement l'importance des objets géographiques; en outre, il tente de recommencer la formation de géodésiste et propose de renouveler les cartes de l'empire tous les vingt ans[1664]. Mais, à l'exception du dernier, tous les projets restent sans suite et le Département géographique, déchiré par les intrigues, a pratiquement arrêté son activité vers 1757[1665]. Entre 1757 et 1765 l'Académie russe n'édite aucune carte où figure l'*Asie centrale*[1666]. Seule la ville d'Orenbourg reste productive: Ivan Krasil'nikov y dresse en 1752-1758 sur la base du manuscrit de l'*Atlas* de 1744 plusieurs cartes des régions périphériques d'Orenbourg qui forment l'*Atlas du*

[1660] Robert et Robert de Vaugondy, 1757, p. 23.

[1661] Gnucheva, 1946, p. 59.

[1662] *Ibid.*, p. 59.

[1663] Grekov, 1960, pp. 224-226; Fedchina, 1967, p. 67; Poujol, 1985, pp. 346-347.

[1664] En 1761 Lomonosov a envoyé dans toute la Russie un questionnaire [*Geograficheskie zaprosy*], contenant 30 questions et vers 1765 il y a déjà dans le Département géographique quatre volumes de réponses qui donnent la nomenclature détaillée de la moitié de l'empire: Postnikov, 1985, pp. 149-150. Pour les instructions, rapports et mémoires de Lomonosov par rapport au Département géographique de 1757-1764 voir Gnucheva, 1946, pp. 66-67, 178-199; Fedchina, 1967, p. 71.

[1665] Gnucheva, 1946, pp. 66-68.

[1666] *Ibid.*, p. 77; Fedchina, 1967, p. 71.

Gouvernorat d'Orenbourg [*Atlas Orenburgskoj gubernii*][1667] dont 12 cartes, datant de 1752, seront utilisées plus tard dans le livre de synthèse de Rychkov de 1887[1668].

C'est à partir de 1768 que le Département géographique de l'Académie des sciences reprend le travail cartographique avec l'activité des missions académiques russes de 1768-1774 qui sont constituées essentiellement de deux groupes: celui d'Orenbourg, Kazan, l'Oural avec Pëtr Pallas, Nikolaj P. Rychkov (1769-1772), Johann Peter Falk (1769-1773), Ivan I. Lepekhin (1768-1773), Wolfgang-Ludvig Kraft (1768-1771); et celui d'Astrakhan, du Caucase et de la Perse avec Iohann-Anton Güldenstädt (1768-1775) et Samuel-Gotlieb Gmelin (1768-1774)[1669]. Les nouvelles cartes dressées sont en général très schématiques et font toujours appel aux représentations de Woodroofe, Krasil'nikov ou I.I. Islen'ev (?-1784)[1670]. La nouvelle information, lorsqu'elle est

---

[1667] Selon Fedchina il y a deux cartes de 1755 intitulées *Karta general'naja Orenburgskoj gubernii i smezhnykh s nej mest, iz kotorykh [doroga] prostirajushcheesja v poludennu Asiju po obstojatel'stvam kommercij onoj gubernii narochno do samogo Indostana pokazany* [Carte générale du gouvernorat d'Orenbourg et des lieux voisins à partir desquels la route vers l'Asie méridionale jusqu'à l'Hindoustan est montrée pour des raisons commerciales de ce gouvernorat] et *Karta priobshchennaja na kotoroj naibol'shaja chast' Kaspijskogo i Aral'skogo more so smezhnymi k nim mestami predstavleny* [Carte suppémentaire sur laquelle sont présentés une partie de la mer Caspienne et de la mer d'Aral avec les lieux voisins]: Fedchina, 1967, p. 69. Selon N.L. Korzhenevskij (1949, p. 53) il y a une carte de 1758 intitulée *Landkarta pogranichnykh mest Orenburgskoj i Sibirskoj gubernij* [Carte des lieux frontaliers du gouvernorat d'Orenbourg et de Sibérie]. Maslova indique que ces cartes ont été publiées seulement en 1880: Maslova, 1955, t. 1, p. 6. Parmi d'autres cartes publiées à l'époque: *Karta nizhnej Jaickoj distancii do Gur'eva gorodka i do Kaspijskogo morja i kochevykh mest Kirgiz-kajsackoj menshoj ordy s chast'ju Aral'skogo morja* [Carte de la basse route du Jaick jusqu'à la ville de Gurev et jusqu'à la mer Caspienne et les lieux de nomadisme de la horde locale kirghiz-kajsake avec une partie de la mer d'Aral], de 1755: Gnucheva, 1946, p. 282. Postnikov mentionne, sans date, une carte intitulée *Chertezh sostavlenyj iz sobrynnykh svedenij o Khive direktorom orenburgskoj tamozhni Velichko* (Tracé composé sur la base des renseignements concernant Khiva réunis par le directeur des douanes d'Orenbourg Velichko) où l'orientation est à l'est: Postnikov, 1996, p. 56.

[1668] Gnucheva, 1946, pp. 63-64.

[1669] Voir les descriptions de leur voyage: Gnuchena, 1940, 11, 95-113.

[1670] Voir la listes des manuscrits des cartes de l'*Asie centrale* et des Steppes du XVIII[e] siècle: Gnucheva, 1946, pp. 282-284. Parmi les nouvelles cartes on peut citer: *The appendage to the maps of the Orenburgh expedition n° 1 & the provinces in Siberia n° 2 as taken by the Russians in 1747*, I. Gibson sculp. [s.l.]: [s.n.], 1753 (déposée à la BNF, CPL, Ge DD 2987 [7417]); *Karta predstavljajushchaja … chasti Rossjskoj imperii: stepi kochujushchikh kirgis kajsakov, bol'shoj Bukharii i byvshego Zengorskogo vladenija…* [Carte représentant… des parties de l'empire russe: des steppes des Khirghiz-Kajsaks nomadisants, de la grande Boukharie et de l'ancienne possession de Dzoungarie], de 1771; *Karta Orenburgskoj Gubernii* [Carte du gouvernorat d'Orenbourg] d'I. Trescott de 1772 (parallèlement la *Mappa Gubernii Orenburgensis Geographica exhibita a Johanne Truscotio*: déposée à la BNF, CPL, Ge DD 2987 [7418]); *Carte Générale du gouvernorat d'Orenbourg de* Trescott et de Schmidt de 1776; la nouvelle carte générale de l'empire russe de 1776 *Tabula geographica generalis Imperii Russici ad normam novissimarum observationum astronomicarum concinnata a Ioh. Trescotio et Iac. Schmidio apud Fratres Lotter Aug. Vind.* (vérifiée par K. Frolov, E. Khudiakov, N. Zubkov), Saint-Pétersbourg; carte de l'empire russe de Trescott, Schmidt et Schubert de 1786; *Karta Kaspijskogo morja iz novejshikh izvestij sobrannaja v 1776 godu* [Carte de la mer Caspienne selon les renseignements les plus récents réunis en 1776], par S. Maksimov; la carte de Bouver *Karta predstavljajushchaja kirgiskajsakskuju step', Boukhariju i chast' Rossii* [Carte représentant la steppe kirghiz-kajsake, la Boukharie et une partie de la Russie] de 1775-années 1780; *Mappa Fluvii Irtish partem meridionalem Gubernii Sibiriensis perfluentis cum Territorio Kalmukorum Songarieae, Auctora Johanne Islenieff Vigiliarum Praefacte 1777*; *Tabula Geographica Regiones ad Irtish Fluvium a fontibus eius inde, usque ad Omskaja Krepost sitas et priscas Kalmukorum Sengorieae stirpis sedes, quarum situs antea parumcognitus*, J. Islenieff, 1778 (avec une autre version en 1780); *Karta sobrannaja poludennoj i vostochnoj chasti s pokazaniem stepi*

ajoutée, porte surtout sur les lits des fleuves dans les endroits les plus peuplés, sur l'embouchure des fleuves et sur l'espace le long des routes. Le centre de la région, au sud et à l'est du Zerafshan est privé de détails; la ligne de la Caspienne et le cours des fleuves principaux comme le Syr-daria, l'Amou-daria et le Zerafshan varient d'une carte à l'autre[1671].

Le Département militaire maritime [*Morskoe voennoe vedomstvo*] et le Collège des affaires étrangères [*Inostrannaja Kollegija*] ne s'occupent de la Caspienne que sous le point de vue d'une route de transit vers l'Orient. L'*Inostrannaja Kollegija*, par exemple, ordonne à la mission de Tokmachev, Panin et Ladyzhenskij de 1763-1765 d'étudier la côte orientale de la mer jusqu'à la frontière persane pour y trouver des îles où il serait possible de construire une forteresse[1672]. Bien que ses tâches comprennent le dessin des cartes des zones frontalières, l'état-major russe, fondé en 1762, ne s'intéresse à l'*Asie centrale* que depuis 1772. Sous le nom de Dépôt des cartes [*Osoboe depo kart pri kabinete ego Velichestva*], le service topographique, créé seulement en 1797 et rebaptisé en 1812 en dépôt topographique militaire [*Voenno-topograficheskoe depo kart*], concentre petit à petit entre ses mains toute l'information sur l'*Asie centrale*. L'Académie perd définitivement son rôle dans la préparation des cartes et son Département géographique cesse officiellement son activité en 1805. Dès 1845, date de

---

kochujushchikh kirgiz-kajsakov, Bol'shoj i Maloj Bukharej, byvshego Zengorskogo vladenija i Kitajskogo gosudarstva s imejushchimisja gorodami i pri opisanii po izvestijam, kakie v Zengorii kitajcami soderzhatsja linii i po onym karauly [Carte rassemblée des parties méridionale et orientale qui présente la steppe des Kirghiz-Kajsaks nomadisants, de la Grande et Petite Boukharie, de l'ancienne possession de Dzoungarie et de l'État chinois avec les villes existantes, avec des renseignements sur la ligne de défense chinoise en Dzoungarie] de 1784; *Karta Azii* gravée en 1795 à Saint-Pétersbourg: Gnucheva, 1946, pp. 90, 248, 246, 249, 250, 283; Fedchina, 1967, p. 73.

[1671] La mission des géologues A.S. Beznosikov et T.S. Burnashev de 1794-1796, qui passe du bas Syr-daria à Boukhara et apporte de nouvelles données sur le désert du Kyzylkoum, constitue une exception (leur rapport a été publié par G.I. Spasskij en 1818): Fedchina, 1967, pp. 74-77,96; Khalfin, 1974, pp. 47-60.

[1672] Fedchina, 1967, p. 71. Fedchina écrit également que leur rapport a été publié en 1875 et que la carte dressée a disparu avant d'être publiée: *Ibid.*, pp. 71-72. Parmi les autres missions qui ont étudié la Caspienne à cette époque Fedchina nomme celle de G. Vojnovich de 1781-1782, envoyé dans le but de construire un port sur la côte méridionale et qui a dressé la carte *Karta Kaspijskogo morja sochinennaja po prezhnim opisjam i ispravlennaja raznymi vnov' dopolnenijami v bytnost' na onom more v 1781 i 1782 godakh Rossijskoj eskadry* [Carte de la mer Caspienne dressée selon les descriptions anciennes et corrigée d'après des compléments fournis par l'escadre russe présente sur cette mer en 1781-1782], ainsi que la mission de Tokmachev qui a laissé la carte *General'naja ploskaja karta vsego Kaspijskogo morja. Opisana i vymerena v 1764 godu flota kapitano Tokmachevym. Popolnena i proverena v 1782, 1784, 1792 i 1793 godakh* [Carte générale plate de toute la mer Caspienne décrite et mesurée en 1764 par le capitaine de marine Tokmachev, complétée et vérifiée en 1782, 1784, 1792 et 1793]. Les études de la Caspienne, de l'Aral et des régions avoisinantes constituent un sujet privilégié jusque dans les années 1860. Bien que l'atlas de Kolodkin de 1826 tente de faire un résumé des études astronomiques de la Caspienne de 1809-1814, des nouvelles données ne tardent pas à apparaître grâce à plusieurs missions comme celles de Meyendorff de 1819-1820 et 1821 (Khiva), F.F. Berg de 1825-1826 (Oustiourt), G.S. Karelin de 1832, 1834 et 1836 (Caspienne), Shirikov de 1839 (Caspienne), Matveev de 1841 (Caspienne), B.F. Lemm de 1846 (Aral), M.I. Ivanin de 1846 (Mangyshlak), Zherebcov de 1847 (Caspienne), Mertvago de 1847 (Aral), A.I Butakov de 1848 (Aral), A.I. Butakov, K.E. Pospelov, A.I. Maksheev de 1849 (Aral), K.M. Ber (1792-1876) de 1853-1857 (Caspienne), A.I. Butakov de 1853 et1859 (Syr-daria et Amou-daria), N.A. Severcov et I.G. Borshchov de 1857-1858 (Aral et bas Syr-daria), V.D. Dandevil de 1859 (Caspienne), N.L. Ivanshchikov de 1856-1871: Gnucheva, 1940, pp. 184-185, 213-215, 217-218; Fedchina, 1967, pp. 72-73, 80-81, 84-86, 90-92, 97-99, 104-105, Maslova, t. 1, 1955, pp. 39-42, 43-47, 64-70, 72-73; t. 2, 1956, pp. 23-28, 40-41.

formation de la Société géographique, l'activité des missions se déplace dans le nouveau centre. L'époque du parallélisme dans la cartographie qui suppose l'absence d'une méthode unifiée et d'un dépôt unique des cartes continue. La préparation des cartes se concentre dès janvier 1822 dans le *Korpus voennykh topografov* de l'état-major russe et le *Voenno-topograficheskoe depo*[1673].

Globalement, les mesures trigonométriques ne sont pas saisies dans les Steppes avant les années 1830 et parmi les nouvelles cartes dominent celles qui ont été dressées d'après les renseignements des voyageurs et des relevés partiels. Les travaux, toujours effectués par des militaires dans les années 1830-1840, ne prennent un caractère systématique qu'avec l'utilisation des instruments des mesures à partir de 1841. De plus, comme le précise V.N. Fedchina, dans les cartes russes le relevé topographique avec des instruments spéciaux [*instrumental'naja s'emka*] ne concerne jusque dans les années 1860 que les routes, les canaux, les fleuves et les frontières; tout le reste se contentait d'une mesure visuelle [*glazomernaja s'emka*] à l'aide, au mieux, d'une boussole[1674].

Bien que certaines soient assez détaillées, les cartes topographiques antérieures à la soumission politique totale de l'*Asie centrale* ne sont pas exactes[1675].

> «Tous ces travaux ont été effectués en vitesse, précise Meyer, parce qu'ils se produisaient sous l'observation des ennemis, parmi le peuple rebelle et parce qu'il n'était pas possible de rester sur place longuement en cas d'absence de nourriture pour les chevaux et de manque d'eau»[1676].

Ces conditions défavorables marquent l'esprit des cartographes et le résultat de leurs efforts: par exemple, le Ministre russe des affaires étrangères le comte Nessel'rode ordonne en 1848 à A. Butakov de ne pas s'approcher des côtes méridionales de l'Aral à cause des conflits possibles avec les Khiviens. Le géodésiste est par conséquent obligé de travailler sous la couverture de la nuit[1677].

[1673] Gnucheva, 1946, pp. 14-15, 93-95; Fedchina, 1967, p. 78; Goss, 1994, p. 220; Postnikov, 1996, p. 100.

[1674] Mejer, 1865, ch. Geograficheskoe opisanie Kirgizskoj stepi [Description géographique des steppes kirghizes], p. 3; Fedchina, 1967, pp. 92-93, 106.

[1675] La synthèse des connaissances de cette époque figure dans la carte *General'naja karta Orenburgskogo kraja i chastej Khivinskogo i Bukharskogo vladenij* [Carte générale du district d'Orenbourg et des parties des possessions de Khiva et de Boukhara] de 1851, corrigée en 1858 et 1863, et dans la *Karta Orenburgskogo kraja s prilegajushchimi k nemu zemljami Srednej Azii* [Carte du district d'Orenbourg avec les terres voisines d'Asie centrale] de 1856 où sont marqués les relevés de l'espace entre l'Amou-daria et le Syr-daria, la partie nord de l'Oustiourt, la presqu'île de Mangyshlak, la côte orientale de la Caspienne, la ligne de l'Aral, la frontière avec la Perse, les régions près des bas cours de l'Amou-daria et du Syr-daria, l'émirat de Boukhara et le khanat de Khiva, le Sarykamysh, les routes à travers le Karakoum sur l'Ouzboï et liant le Boukhara aux villes sur le Syr-daria, Mangyshlak, Oustiourt, les puits et les sources: Fedchina, 1967, pp. 105-106. Sur les études topographiques de l'Asie centrale des années 1860-début du XX^{e} siècle: Fedchina, 1967, dès la p. 107.

[1676] Pour une liste des travaux topographiques effectués dans les steppes dès 1841 voir Mejer, 1865, ch. *Geograficheskoe opisanie Kirgizskoj stepi* [Description géographique de la steppe kirghize], pp. 1-3; pour une liste des travaux de nivellements de 1826-1861 dans les Steppes: *idem*, pp. 8-10.

[1677] Fedchina, 1967, p. 97.

Dans une analyse de P. Chikhachev tirée en 1849 de la consultation des archives de la Société russe de géographie et du Département topographique du Ministère de la Guerre et leur comparaison avec les travaux accomplis par le *Great Trigonometrical Survey of India* (entre environ 1799 et 1843[1678]), les résultats des spécialistes russes sont minimes «malgré nos bénéfices naturels par rapport aux Anglais: la valeur des résultats géographiques qu'ils ont atteints en Asie […] dépasse la valeur de ceux des russes». Si l'Amou-daria est plus connu grâce aux Anglais, l'hydrographie du Syr-daria, très proche de la frontière sibérienne, n'existe pas dans la cartographie. Bien sûr, s'exclame Chikhachev, il est évident que ce type de connaissance est plus important pour les Russes que les connaissances de l'Amou-daria pour les Britanniques[1679].

7. Le point de vue des Britanniques: l'analyse de James Rennell

Vers la fin du XVIII[e] siècle la vision de l'*Asie centrale* se cristallise chez les Britanniques grâce aux publications de James Rennell (1742-1830), membre de la Société Royale de Géographie, chef du *Survey of Bengal* et créateur de la carte moderne de l'Inde intitulée *Map of Hindoostan* (1788). S'appuyant sur les données de George Forster (1754-1794) et d'autres renseignements de l'armée britannique, Rennell s'approche de cette zone par le sud, depuis l'Inde.

En suivant pas à pas Forster qui lors de sa mission[1680] a eu la carte d'Anville dans les mains et l'a constamment corrigée[1681], Rennell voit cette zone à travers les impressions de son prédécesseur avec qui il partage le même point d'observation, celui de Shimla (**Fig. 14.6-14.7**).

Il est clair pour lui, que ce point de vue peut donner une autre image, car, comme il le constate à propos de la carte de Strahlenberg de 1730, «on voit qu'il eut beaucoup de peine à recueillir des matériaux pour la partie située entre les frontières de la Russie et celle de l'Inde et de la Perse»[1682]. Dans sa perspective, l'espace de Kandahar à la Caspienne est vu comme celui de «contrées intermédiaires […], enveloppées dans la même obscurité» et qui, surtout à partir de l'ouest de Kaboul, «appartient moins à l'Inde qu'à la Perse» et, vers le nord-ouest, à la Tartarie. Par conséquent, écrit Rennell, «je vais me contenter sur un petit nombre d'observations générales sur la petite carte du pays situé entre les sources des rivières de l'Inde, et la partie méridionale de la mer Caspienne»[1683]. Cette «petite carte», en effet, est attachée à un ouvrage publié en 1788 sous le titre *Memoir of a map of Hindoostan […], with […] a map of the countries situated between the head of the Indus and the Caspian sea*[1684].

[1678] Millward, 1999, p. 72.

[1679] Chikhachev, 1849, pp. 22, 39-43.

[1680] Son itinéraire en 1783-1784 a passé des bords du Gange par *Jummoo*, *Cashmir*, *Cabul*, puis et surtout sur le territoire persan, autour de la Caspienne: Forster, [1802].

[1681] Rennell, 1800b, p. 251.

[1682] *Ibid.*, pp. 266-267.

[1683] *Ibid.*, p. 250.

[1684] Rennell, 1788.

Dans cet ouvrage Rennell commence par comparer la position de Samarkand chez d'Anville, Ulug-Beg et dans les cartes russes (pourtant estimées par Rennell comme les meilleures de l'époque) qui «ne donnent aucune idée qui puisse être suivie pour le quartier de Samarkand, et la Tartarie occidentale»[1685]. Dans ce contexte le constat «que nos cartes sont autant imparfaites étant donné que les tables d'Abulfeda, Nasereddin, Ulugbeg, et l'histoire de Timur de Sherefeddin depuis si longtemps traduites» n'est pas étonnant:

> «Il est peu de parties du continent de l'Asie dont la géographie paraisse décrite avec autant d'imperfection que celle du pays entre les frontières de la Russie et de la Bucharie. Je pense donc que nos cartes sont très fautives par rapport aux positions des contrées situées entre la Bucharie et la Chine. Toutes, selon moi, ont été faites pour reculer beaucoup trop de la Bucharie vers la Chine»[1686].

Pour établir des précisions cartographiques Rennell cherche systématiquement à fixer des limites plus nettes en les reculant vers la «terra incognita». En constatant, notamment, que «la Grande Boucharie est trop étendue», il déplace un peu vers le Turkestan les limites occidentales du *Cashgar* [Kashgar] en les plaçant au nord dans la zone de *Shahsh* ou *Tashkund* (actuellement la région de Tashkent en Ouzbékistan), sur la rivière de *Sihon* (Syr-daria)[1687]. Les limites de l'Hindoustan selon lui peuvent être aussi élargies jusqu'aux montagnes du Tibet et de la Tartarie au nord et à l'ouest[1688], car les pays mentionnés souvent comme Perse ou comme Tartarie ne sont que la partie adjacente de la partie nord-ouest de l'Inde. Le Cashmir est une province frontalière de l'Inde vers la Tartarie et le Tibet[1689]; le *Cashgar* est vu comme une zone frontalière entre l'Inde et la Chine[1690].

Conclusion

Le passage de la cartographie prémoderne à la cartographie moderne: un scénario unique dans un espace «internationalisé»

Les XVII^{e}-XVIII^{e} siècles, très riches en événements décisifs en matière de connaissance de l'*Asie centrale*, sont marqués avant tout par la création de l'image de l'*Asie centrale* selon les règles de la cartographie moderne. La différence entre les cartes des jésuites, d'Anville et de Delisle, d'un côté, celles de Kirilov et de l'Académie russe de l'autre, de même qu'en troisième lieu les cartes «traditionnelles» chinoises et russes, ne

---

[1685] *Idem*, 1800b, pp. 260, 268.
[1686] *Ibid.*, pp. 267-269.
[1687] *Ibid.*, p. 264.
[1688] Rennell, 1800a, p. XIX.
[1689] *Ibid.*, p. 107.
[1690] *Ibid.*, vol. 3, pp. 71-109.

reflète pas un «retard oriental», ni un «progrès européen», mais montre une transition graduelle entre les formes prémodernes et les formes modernes des représentations cartographiques.

Comme le note Laura Hostetler par rapport à la Chine, c'est beaucoup plus tard que l'on commence à penser cette méthode comme «occidentale», bien qu'à cette époque on ne parle que d'une technologie avancée, connue d'un nombre très limité de scientifiques capables de donner aux cartes une apparence nouvelle[1691].

D'un autre côté, il est difficile de parler d'un retard cartographique «oriental», étant donné que l'*Atlas Géographique Impérial* (1718-1720) de Kangxi, synthèse des connaissances «traditionnelles» et des résultats des méthodes modernes, ainsi que l'*Atlas* de Kirilov (1734) et l'*Atlas* académique russe (1745) ont été élaborés, malgré la présence de certains défauts, avant l'accomplissement en 1793 de la carte générale de la France en 182 feuilles lancée en 1680 selon la méthode de triangulation géodésique par Jean Dominique (Giovanni Domenico) Cassini (1625-1712) et Filippo Maraldi et terminée par les descendants de la famille Cassini[1692].

Pour nuancer un peu la situation on peut ajouter que l'*Atlas* de Kangxi, du fait qu'il n'a été accessible qu'à un nombre limité de fonctionnaires, n'a pas bouleversé la cartographie chinoise qui est restée dans sa majorité alignée sur les représentations traditionnelles jusque tard dans le XIX^{e} siècle, comme chez Luo Hongxian où l'*Asie centrale* figure de manière très abstraite[1693]. Il en va de même pour l'*Atlas* de Kirilov et la version académique de 1745: dessinés partiellement selon les sources du XVII^{e} siècle, ils continuent à être reproduits jusqu'au XIX^{e} siècle dans le milieu des cartographes qui n'ont pas vécu pleinement la renaissance de Ptolémée, mais ont toujours été obligés de travailler sous le contrôle de l'État, conscients qu'il était impossible de manifester de l'initiative privée dans le domaine de l'imprimerie et de la publication des cartes[1694].

L'élaboration de l'image de l'*Asie centrale* aux XVII^{e}-XVIII^{e} siècles s'est déroulée sur la base des connaissances antérieures (en récupérant plus ou moins l'information des représentations spatiales «traditionnelles»), mais avec des outils modernes, selon les mêmes règles qui ont régi en Europe la reconstruction de l'image de l'Europe après la redécouverte de Ptolémée. En pénétrant en Europe depuis l'extérieur, ces idées ont largement contribué au renouvellement et à la transformation de la vision européenne du monde; en s'introduisant en Russie et en Chine, elles bouleversent également la représentation de ces deux pays et de leur espace limitrophe.

À la place des systèmes hydrographiques et routiers «traditionnels» à échelles et orientations aléatoires, à nomenclature nationale diversifiée et aux méthodes approximatives, un système moderne de rhétorique scientifique fait une apparition progressive. La technologie moderne bouleverse également l'ordre des priorités cartographiques en mettant au premier plan le choix d'un méridien initial, des

---

[1691] Hostetler, 2001, pp. 20-21, 24.

[1692] Godlewska, 1999, pp. 28, 34, 47, 51-52, 66-86.

[1693] Millward, 1999, pp. 68, 72-74.

[1694] Woodward, 1987a, p. 314; Tolmacheva, 2000, p. 52.

coordonnées astronomiques calculées selon Ptolémée et des méthodes modernes pour les fixer (on sait déterminer la latitude depuis l'Antiquité, mais la possibilité de mesurer les longitudes ne survient qu'au milieu du XVIII[e] siècle grâce à l'invention du chronomètre qui permet de conserver l'heure du méridien d'origine et de la comparer à celle du lieu d'observation[1695]) en se fondant sur la triangulation comme méthode de travail. Pour l'impression on cherche à recourir à un type de projections mathématiques que l'on construit souvent selon Mercator dont les atlas ont été recopiés partout dans le monde au XVII[e] siècle, sans hésiter à laisser des espaces blancs sur les cartes pour les zones où l'information manque[1696] et sans cacher ces endroits inconnus derrière des vignettes (comme cela est souvent le cas à l'égard de l'espace entre le nord-est de la Russie et l'Amérique), en évitant de toute façon d'insérer des monstres ou des images distrayantes.

Au fil de ces événements les divisions nationales entre les cartographies chinoise, russe et européennes, produits de systèmes de pensées fermés, se décomposent. La cartographie devient une entreprise sans frontières. La France, la Chine des Qing et la Russie de Pierre le Grand cherchent à utiliser les meilleurs scientifiques et cartographes pour dresser les cartes de leur empire[1697]. Les invitations de courte et de longue durée du personnel international se multiplient à cette fin et l'origine nationale des spécialistes n'a pas d'importance (l'activité des académiciens allemands naturalisés russes est une chose tout aussi banale que celle des astronomes italiens de la famille Cassini qui deviennent tous français). Ce sont leurs connaissances, leur capacité et leur loyauté qui comptent avant tout. La géographie se professionnalise et les exigences du métier prennent le caractère d'un standard international, enseigné dans les écoles nationales spécialisées. En Russie les écoles de géodésistes où enseignent des professeurs britanniques sont le reflet en Chine de l'Académie Astronomique de Pékin avec ses enseignants jésuites[1698]. Le métier de cartographe appartient désormais à des équipes d'ingénieurs et la cartographie même devient un service public aux ordres du pouvoir[1699].

Dans ce contexte les barrières linguistiques tendent à disparaître. En même temps, comme l'information «positive nationale» est récupérée afin d'être transposée dans des projections mathématiques plus précises et unifiées, des nomenclatures en multiples langues parallèles apparaissent constamment sur les cartes et dans les atlas on voit des listes de traductions de toponymes.

La nouvelle information circule sans entrave: malgré un discours politique restrictif, les nouveautés, comme, entre autres, celles sur la ligne côtière de la Caspienne, l'existence de la mer d'Aral et son alimentation par l'Amou-daria et le Syr-daria,

---

[1695] Claval, 1997, p. 90.

[1696] Sauvain, 2003, pp. 20-21.

[1697] Hostetler, 2001, pp. 71-74. Sur l'élite cosmopolite avec forte prédominance des Germano-Baltes et des Allemands dans le domaine des sciences et de la culture de la Russie prémoderne voir Kappeler, 1994 [1992], pp. 123-125.

[1698] Sauvain, 2003, p. 20.

[1699] Claval, 1997, p. 91.

deviennent un héritage commun. Les spécialistes, invités par les tsars russes ou les empereurs chinois, font un va et vient avec leurs archives entre l'Europe, la Russie et l'Asie. Des recueils de voyages comme celui de Purchas deviennent un attribut constant de la vie intellectuelle, éclairant chaque nouvelle découverte.

La circulation des idées ressemble parfois à une spirale où les anciennes erreurs se mêlent aux trouvailles récentes: par exemple, les cartes des jésuites, construites sur la base des renseignements des pères missionnaires et des données chinoises et russes, passent en Russie où elles s'enrichissent de nouveaux éléments topographiques russes et grâce à des publications européennes qui ont synthétisé les données des jésuites[1700]; à leur tour, les cartes russes sont recopiées par les Européens avant de repartir pour la Russie ou la Chine. Dans ce tourbillon il arrive parfois que la signification initiale d'un toponyme disparaisse comme cela a été le cas pour la dénomination du Tibet, *Borontala / Barantla*, qui, venue du mongol, signifie terre occidentale, mais n'a pas empêché les Russes d'adopter ce terme alors que pour eux le nom aurait dû traduire l'idée de «terre du sud». Comme auparavant, on voit qu'aucune date décisive ne peut être déterminée pour l'ajustement de l'image de l'*Asie centrale* et que l'accumulation des connaissances, dont certaines sont perdues ou refusées, n'a rien de linéaire. On observe plutôt une suite de démarches de nature et de caractère divers qui remodèlent au coup par coup la ligne graphique et le contenu de la carte de l'*Asie centrale*, faisant parfois à un moment donné abstraction de la documentation précédente pour y revenir plus tard.

En outre, avec l'ouverture des systèmes culturels auparavant fermés, on discute des correspondances entre les divers systèmes de mesure et rejoint finalement une unité commune, lorsque le mètre est accepté à l'Assemblée Constituante en mars 1791 comme la dix millionième partie de la distance séparant le pôle de l'équateur, remplaçant les mesures auparavant fixées à l'échelle du corps humain comme le pas, la coudée, le pied, la paume[1701]. On peut cependant noter, entre parenthèses, que les jésuites Verbiest, Fontaney et le Comte, puis Régis et Gaubil ont pu calculer et établir avec précision la valeur du *li* chinois près d'un siècle avant que la valeur du kilomètre national soit fixée en France[1702].

Toutefois, parallèlement à cette ouverture, un processus de signification inverse s'amorce, celui de la construction des États-nations aux frontières nationales précises. Le concept de frontière devient essentiel pour les géographes: ce n'est pas un hasard si le Bureau géographique en France est à cette époque appelé «bureau des limites» et que sa tâche est de «collectionner des matériaux relatifs aux frontières»[1703]. La représentation de l'espace devient plus graphique; les cartographes mesurent l'espace d'un point géographique à l'autre pour pouvoir construire un territoire qui n'est qu'une

---

[1700] Entre autres, en 1745-1749, le Département géographique de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg copie et traduit entièrement tout l'*Atlas* de d'Anville et le livre de Du Halde: Gnucheva, 1946, p. 61.

[1701] Péguy, 2001, p. 175.

[1702] Dehergne, 1973, pp. 308-309.

[1703] Bus, 1927, p. 4.

quantité fixe, encerclée par une ligne-frontière. Dans ce partage de l'espace un jeu de cartes devient obligatoire pour que le nouveau pouvoir en place puisse fixer ses frontières sur le terrain et sur le papier, en mettant en valeur les unités des territoires[1704].

Dans cette course à la précision cartographique, les frontières en *Asie centrale* ne se fixent avec précision que lorsqu'elles séparent des puissances de force égale, comme par exemple, à la frontière sino-russe (même si certains tronçons restent indéfinis). À l'égard des steppes ou des «territoires occidentaux», la Russie et la Chine préfèrent le flou des cartes à une ligne frontière nette. On peut rappeler que l'*Atlas* de Kirilov suscite justement des critiques en raison du flou de ses frontières. Mais en même temps, l'*Atlas* de Qianlong (dont la première version a été dressée par He Guozong en 1756 et la dernière version par Michel Benoist en 1775, avec des ajouts tardifs en 1782) n'a pas non plus de limites graphiquement claires sur l'influence politique des Qing (entre la Chine proprement dite, la Mongolie et les territoires djoungares), même si dans la préface impériale datant de 1756 il est indiqué que le pouvoir de Qianlong couvre l'espace jusqu'au Ferghana (affirmation de routine et de principe sans que l'on s'attende à un effet réel autre que le rappel d'une position conservatrice)[1705].

Ce flou reflète non seulement la faiblesse des connaissances, mais également le statut de zone périphérique qui marque désormais l'*Asie centrale* de manière indélébile. Cette nouvelle vision se distingue du point de vue des Anciens pour qui l'*Asie centrale* était une marge éloignée de l'œcoumène et pratiquement la fin du monde. À l'époque des Lumières l'*Asie centrale* devient une périphérie de transit: entre plusieurs pôles de puissance comme la Russie, l'Inde britannique, la Chine, la Perse ou la Turquie ottomane, elle n'est qu'un obstacle à traverser. Cette position de terre de passage se traduit pratiquement dans la cartographie par l'absence de cartes particulières représentant la Tartarie en tant que zone géographique à part; son image graphique, généralement présentée dans le cadre plus général des atlas russes et chinois, reste très schématique.

Cette schématisation révèle une autre particularité à l'égard des zones frontalières, interdites aux étrangers, et à l'égard des zones tampons, susceptibles d'être transformées en colonies: l'information relative à cet espace prend le caractère d'une information stratégique et devient secret d'État[1706]. L'espionnite déjà bien présente à l'époque des jésuites et de Delisle devient plus pesante au point que dès le 9 décembre 1798, sur l'ordre de Paul I, la censure des cartes s'installe en Russie[1707]. Malgré la simplification de l'image, l'*Atlas* de Qianlong marque le début de la construction spatiale idéologique des Qing pour le Turkestan chinois dans la forme du Xinjiang que nous connaissons aujourd'hui. Comme l'a écrit James A. Millward, la réunion des données et la standardisation des noms (à l'intérieur de la Muraille les toponymes ont été transcrits en chinois et à l'extérieur – pour les districts de la Mandchourie, de la

[1704] Hostetler, 2001, pp. 21-23.
[1705] Millward, 1999, p. 73.
[1706] Fedchina, 1967, pp. 66-67.
[1707] Gnucheva, 1946, p. 93.

Mongolie, de l'Asie du Nord et de l'*Asie centrale* – en mandchou[1708]) ne servent qu'aux exigences pratiques et idéologiques du conquérant[1709]. Il en va même pour les productions britanniques à l'égard de l'Inde et pour les atlas russes, à la différence près que les frontières méridionales de l'empire du tsar seront encore fortement modifiées. L'histoire, enfin, n'est guère différente avec les colonies portugaises (voir les tentatives cartographiques des terres nouvelles par le roi Jean V dès 1711)[1710].

En effet, les connaissances «impériales» – maritimes, astronomiques, cartographiques – capables de situer les nouvelles terres sur une carte et d'en revendiquer ainsi la possession légitime servent également à fournir des données pour la prise de décisions stratégiques indispensables à toute offensive militaire future et pour la résolution de nombreux conflits de limites, ainsi que des informations pour l'administration et le fisc (dans le cadre de l'établissement des chefs-lieux de juridiction, des douanes et des barrières militaires). «L'amour de la géographie fomente les ambitions coloniales»[1711] et la cartographie commence réellement à rendre le monde visible et utilisable par et pour les grandes puissances: le progrès technique de la géographie est un des dispositifs cognitifs coloniaux, car conquêtes territoriales et épistémologie ne font qu'un. Dans ce contexte il est clair que, à l'aube de l'affrontement entre les puissances, l'enjeu des dénominations commence à prendre une grande importance stratégique.

[1708] Baddeley, 1919, vol. I, pp. CLXIX-CLXX.
[1709] Millward, 1999, pp. 69, 75-76.
[1710] Castelnau-L'Estoile et Regourd, 2005.
[1711] Leroy-Beaulieu, 1888, p. 212.

Partie V
La question des dénominations: le début de la fin pour la dénomination de la Tartarie (XVIII^{e} siècle)

Chapitre 11
La première faille entre les puissances en *Asie centrale*

1. Le malaise des dénominations

L'internationalisation de la géographie met les cartographes au défi d'élaborer un langage commun pour définir, notamment par rapport à l'*Asie centrale*, l'espace représenté, les dénominations et les lignes de partages.

Comme auparavant, aux XVII^{e}-XVIII^{e} siècles plusieurs dénominations se superposent dans le discours scientifique: les anciens termes, jamais oubliés, sont constamment complétés par les nouveaux, reflétant souvent la situation politique (Hordes kazakhes, Boukharie…) ou les études des sources musulmanes (Turkestan, Touran…). Cependant, au niveau des termes généralisants, le bilan est maigre.

Depuis la Chine où il se trouve, le jésuite Matteo Ricci attribue à l'espace *centre-asiatique* le nom de Perse au sens large, car, selon lui, «toutes contrées amplement étendues par l'espace démesuré des terres […] en Asie jusqu'aux confins de la Chine on parle la langue persane»[1712]. Le constat d'une langue commune, compréhensible par tous, existe de longue date, mais les témoignages où les opinions à son sujet peuvent varier, puisque selon les auteurs musulmans, comme ibn Hawqal au X^{e} siècle, cette langue serait turque[1713].

Le reflet de cette dernière idée se traduit chez le cartographe français Sanson d'Abbeville par un espace défini, conformément à la tradition européenne, au moyen du terme de Tartarie, dont l'extension, inspirée par les concepts géographiques des Anciens, couvre une large région comprenant les Scythies en deçà et au-delà de l'Imaüs, la Sérique et la terre septentrionale inconnue[1714].

[1712] Ricci et Trigault, 1978, p. 392.

[1713] Miquel, 1967-1988, t. I, 1967, p. 384.

[1714] Voir ses cartes: *La grande Tartarie [divisée selon les Anciens en Scythie deça et delà le Mont Imaus, et la terre septentrionale inconüe*], par le Sr Sanson d'Abbeville, [A. Peyrounin sculpteur], [s.l.]: [s.n.], 1652 (BNF, CPL, Ge AF Pf 192 [4838]); *La grande Tartarie, [comprenant la Scythie divisée en trois parties et la région serique des Anciens]*, par le Sr Sanson d'Abbeville, [A. Peyrounin sculp], [s.l.]: [s.n.], 1652 (BNF, CPL, Ge AF Pf 192 [4837]).

Dans une compilation sur l'histoire des Tartares, Pierre Bergeron indique que «l'Asie [était] divisée par les Anciens en extérieure et intérieure et par les Modernes en profonde et grande comme fait Haiton». Adoptant le point de vue cet historien arménien, lui-même opte pour une délimitation de l'Asie qui ne doit être construite que le long d'une

> «ligne ou filière de montagne, qui est le Caucase et l'Imave, ou le Taur et Cortestan, la plus fameuse montagne du monde, soit que l'on considère la longueur et son entendue, qui par une échine continue court depuis le grand Océan oriental, ou Chinois, jusqu'à la mer Égée vers Lycie et Pamphylie en l'Asie mineure, ce qui comprend plus de cent degrés, ou près de trois mille lieues en ligne droite; soit que l'on regarde le grand nombre de pays et nations qu'elle touche, sépare ou embrasse et donc elle reçoit autant de nom differens; soit à cause de ses innombrables branches et rameaux qui s'étendent, qui ça, qui là vers l'océan Indique et méridional d'un côté, et la mer glaciale et hyperborée de l'autre; soit enfin pour sa hauteur à qui tous les autres monts du monde ne sont pas même comparables».

Cette chaîne de montagnes, imaginaire dans sa structure, divise donc l'Asie en Asie intérieure ou profonde «étant vers le Nord et l'autre [l'Asie extérieure ou grande] vers le Midi». Cette barrière de montagnes entre ces deux Asies, selon Bergeron, personne n'y a jamais passé, «ni les Assyriens et Perses, ni Alexandre même, ni Romains et Pompée depuis; de sorte que ces Scythes Asiatiques divisés en Nomades, Massagètes, Hamaxovites, et autres noms, sont les vrais Tartares inconnus aux Anciens et si fameux depuis quelques siècles»[1715]. En fin de compte, ce partage aboutit également à une répétition des Anciens.

Dans cette situation le discours raisonné du jésuite Claude Visdelou fait figure d'exception en proposant un système délimitation très élaboré pour l'époque.

2. La Tartarie malgré tout de Claude Visdelou

a) Le pressentiment de la Haute-Asie

Très critique à l'égard d'Herbelot, savant de cabinet qui ne veut pas accepter le terme de Tartarie, Claude Visdelou maintient cette dénomination dans son *Supplément* à la *Bibliothèque orientale* d'Herbelot rééditée vers 1779[1716]. Selon lui, cet espace au nord-ouest du territoire chinois, que les Anciens nommaient Scythie ou les auteurs musulmans Turkestan et Touran (ce qui a été transmis également par Herbelot), est dans l'érudition contemporaine communément désigné comme *Tartarie.* On constate donc que cette dénomination revêt alors le statut d'un terme intellectuel à part entière et que la Tartarie reste solidement ancrée dans l'atlas mental européen aussi bien au niveau

---

[1715] Bergeron, [1735], [4] «Traité des Tartares…», col. 7.

[1716] Le principe d'organisation du *Supplément* qui contient l'intégrité des œuvres de Visdelou consiste à regrouper les articles d'Herbelot selon des catégories comprenant des observations sur la Chine, la Grande Tartarie, le titre de khan, le christianisme en Chine, les paroles remarquables et les maximes des Orientaux, avec une analyse critique quasi positiviste par Visdelou: voir, par exemple, Visdelou, 1779, p. 7; Laurens, 1987, 79-80, 84.

des représentations cartographiques, que dans les descriptions littéraires. Dans son explication étymologique, Visdelou est clair: l'appellation provient du «nom d'une Nation qui fut subjuguée par les *Moumgols* [Mongols]» dont l'empire a «réuni les quatre mers» – celles «Méridionale, Orientale, Glaciale et Méditerranéenne» en ne laissant hors de son pouvoir que la *Moscovie*, l'*Inde méridionale* et quelques autres États[1717].

En acceptant cette terminologie commune, Visdelou écrit toutefois que «le nom de *Haute Asie* conviendrait bien mieux à ce Pays que celui de Scythie, de Tartarie, de Turkestan ou de Touran. Comme il comprend un nombre prodigieux de Nations qui ont des langues et des coutumes différentes, c'est en quelque façon leur faire tort que de les réduire et pour ainsi dire les assujettir à une seule Nation»[1718].

En choisissant le terme de *Haute Asie* que l'on rencontre déjà chez Herbelot, Visdelou ne se réfère plus à la tradition antique ou l'épithète *haute* est synonyme de *lointaine*, sans référence à l'altitude du relief (voir, par exemple, Hérodote I, 72; I, 95; I, 177, etc.). Les racines de sa Haute-Asie sont à chercher dans les premiers voyages des Européens en Asie. La différence des reliefs a notamment été déjà remarquée par Plan Carpin. Très impressionné par les hautes montagnes de la Dzoungarie – qu'il désigne comme *altissimi montes*[1719], il voit la Tartarie comme une somme de montagnes très élevées et de plaines disposées dans un espace extrêment éloigné[1720]. Dans les propos de Visdelou on voit un dédoublement de sens inspiré pour une partie par un *topos* antique: en parlant d'un pays riche en hautes montagnes, il confère à l'épithète «haut» du pays un sens d'éloignement moins prononcé. En même temps, c'est la fin de la vision de l'époque médiévale et de la Renaissance qui amalgamaient le paradis terrestre et les montagnes les plus hautes du monde comme chez Mandeville qui rapporte que le «paradis terrestre […] est la plus haute terre du monde, et est en orient», ou chez Dante qui parle de la montagne du Paradis[1721].

La lecture traditionaliste des Anciens sera bien présentée dans les écrits d'Anville, pour qui il est clair que *haute* et *lointaine* sont synonymes par rapport à ces régions. Dans ses observations sur la Sérique qui s'appuient sur les «deux Mémoires données à l'Académie des Belles-Lettres, l'un sur les limites du Monde connu des Anciens au-delà du Gange, l'autre sur ce qui porte le nom de Serica dans l'Antiquité», il écrit que «ces deux parties composent (ne comprenant point les provinces de la Perse) ce qu'il y a de plus reculé dans ce qu'on peut appeler la Haute Asie, relativement à ce que l'Antiquité a de connaissances dans cette partie du Monde […] Dans ce lointain, où les objets deviennent plus rares aux yeux de l'Antiquité, une curiosité qui serait ardente à multiplier les connaissances, trouve moins d'occupations qu'elle n'en avait eu ailleurs»[1722].

[1717] Visdelou, 1779, pp. 47, 227.

[1718] *Idem*, p. 47.

[1719] Mollat, 2005, p. 148.

[1720] Plan Carpin, 1957, p. 25.

[1721] Deluz, 1982, p. 149.

[1722] Anville, 1775, pp. X-XI.

Pour en revenir à Visdelou on constate que bien que le relief et l'altitude ne servent pas encore d'élément structurel dans ses constructions, il laisse à l'évidence sous-entendre un recoupement possible entre sa Haute Asie, la partie la plus grande, et la *Plaine immense du pays de Tibet*. Cette dernière correspond aussi au *Plateau central de Tartarie* du Père Antoine d'Andrade (1580-1634), missionnaire portugais qui a voyagé en 1624 au Tibet, à *Sezanagar* [Srinagar], où il ne voyait «autre chose chose que pays longs et larges plaines de neige»[1723]. Ce plateau s'étend à l'est de la chaîne de Bolor, inexistante en réalité, le long du méridien de même nom qui a été considéré comme une frontière naturelle et infranchissable à l'ouest de la Chine[1724].

Avec leurs limites perdues dans l'inconnu, ces terres hautes ont été perçues dans l'imagerie géographique européenne de l'époque de manière assez différente. Soit, conformément aux descriptions d'Hérodote, comme «les plaines hautes et nues de la Scythie qui, sans être couronnées de montagnes, se prolongent et s'élèvent jusque sous l'Ourse [Nord]»[1725]. Soit, au contraire, la Tartarie a été vue, chez Strahlenberg par exemple, comme un espace élevé qui descend en pente douce, déclinant de manière continue vers la mer Glaciale ce qui se confirme par la direction des vents et la distribution des fleuves[1726].

Ces terres hautes abritaient aussi le terrifiant désert de Gobi. Avec la certitude des idées communément acceptées, d'Anville note en 1737 sur une des cartes de son *Nouvel atlas de la Chine, de la Tartarie chinoise et du Thibet* que

> «le Grand Gobi [*n.d.l.r.* ou Désert de Sable] est une plaine unie d'un sable mouvant […] qui n'est interrompu que par des collines. En général elle est aride et sans eaux, si ce n'est en quelques endroits où l'on trouve des sources ou des mares qui sèchent quelques fois […]. Cette plaine est très élevée sur l'horizon: on a remarqué qu'il y avait beaucoup à monter en sortant de la Chine. Le froid y est piquant et très long, à quoi contribue la qualité de salpêtre dont ce terrain est rempli. […] Il ne faut que creuser quelques pieds pour trouver de la glace presque en tout temps. Le nom de Gobi s'étend à d'autres endroits de la même Tartarie qui sont semblables à celui-ci, mais jamais sans qu'aucun autre soit aussi vaste. C'est à ce nom que répond chez les Russes celui de Steép [*sic*]»[1727] (**Fig. 8.17**).

Cette vision du Gobi reparaît plusieurs années plus tard, vers la fin du XVIII[e] siècle, chez l'académicien Pallas, qui le perçoit comme un plateau de sable au sommet des chaînes de montagnes[1728]. D'ailleurs, le Pamir est également perçu comme une plaine

---

[1723] Andrade, 1627, p. 28. Humboldt le mentionne comme Antonio de Andradaqui, 1843, t. I, p. 12.

[1724] Obruchev, 1915. Cité d'après Obruchev, 1951a, p. 335. Vers 1893 Bolore, déjà entre guillemets, est attribué par la commission russo-britannique du Pamir à la chaîne méridionale de Sarikol: Holdich, 1901, p. 310.

[1725] Humboldt, 1843, t. I, p. XXI.

[1726] Strahlenberg, 1757 [1730], vol. I, pp. 325-326.

[1727] Anville, 1737, *Carte générale de la Tartarie chinoise dressée sur les cartes particulières faites sur les lieux par les Pères Jésuites et sur les Mémoires particuliers du Père Gerbillon, en mars 1732*.

[1728] Obruchev, 1948, p. 234.

élevée (voir la mention de la plaine *Pamer* dans la carte de G. Forster de 1783-1784[1729]).

C'est en outre ici, sur ce territoire élevé, «grand comme la Nouvelle Hollande» (l'Australie) comme le dit encore Carl Ritter[1730], que les scientifiques de l'époque placent la «proto-patrie» des hommes[1731]. En 1784-1785, le baron François de Tott (1733-1793) débat dans ses *Mémoires* de la situation de l'île des Atlantes, sujet très prisé au XVIII^e^ siècle, et note notamment que

> «le plateau de la Tartarie, qui prolonge au Nord la chaîne des montagnes du Caucase et du Thibet, jusque vers la presqu'île de Corée, présente, à en juger par le cours des eaux, qui, du centre de l'Asie, se répandent au Sud et au Nord de cette partie du Globe, la portion la plus élevée des terres qui séparent les mers des Indes et du Kamtchatka. Cette seule observation semble garantir que cette Zone, occupée encore présentement par les Tartares, a dû être la première terre découverte en Asie, la première habitée, le foyer de la première population; celui d'où sont parties ces émigrations, qui constamment repoussées par la muraille de la Chine, et par les défilés du Thibet et du Caucase, en se portant sur l'Asie septentrionale, ont reflué dans notre Europe, sous les noms de Goths, d'Ostrogoths et de Visigoths»[1732].

Même si ce n'est pas explicitement le cas chez Visdelou, les constructions intellectuelles de la seconde moitié du XVIII^e^-début du XIX^e^ siècle fondées sur les travaux des premiers orientalistes fusionnent définitivement la *Tartarie* avec la *Haute Asie* pour aboutir à l'expression *Haute Tartarie*. Cette dénomination figure notamment en 1765 chez Claude Charles de Peyssonnel (*Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*), en rapport, semble-t-il, avec les territoires proches de la Chine[1733]. On peut alors se demander s'il ne s'est pas introduit ici une confusion due à un glissement de sens. Il n'est en effet, à mon avis, pas exclu que les géographes du tournant du XVII^e^ au XVIII^e^ siècles aient emprunté aux Anciens, puis aux voyageurs des XIII^e^-XVII^e^ siècles la notion de *hauteur* qui à l'origine traduisait une nuance d'*éloignement*. Par conséquent, les dénominations synonymes de *Tartarie*, *Haute Asie*, *Asie lointaine et inconnue* se seraient superposées pour donner le raccourci de *Haute Tartarie*, pays éloigné d'altitude élevée[1734]. Cette appellation inconnue à l'aube de l'orientalisme s'est renforcée auprès des érudits des XVIII^e^-début XIX^e^ siècles qui finissent cependant eux-mêmes par juger ce terme comme extrêmement inapproprié pour définir les reliefs très variables du cœur du continent, entre la dépression aralo-caspienne et les sommets du Pamir, des Tian-shan et du Tibet[1735].

[1729] Déposée à la BNF, CPL, Ge D 11975.

[1730] Obruchev, 1915, p. 333.

[1731] Humboldt, 1843, t. I, p. 5.

[1732] Tott, *Mémoires*, vol. II, pp. 102-103. Cit. d'après Peyssonnel, 1785, pp. 70-71.

[1733] Peyssonnel, 1765, p. 190.

[1734] Bagrow mentionne un dictionnaire géographique de Bandrand où il est indiqué que la Tartarie se trouve entre 34° et 72° de latitude: Bagrow, 1947, p. 67.

[1735] Voir cette crique: Mushketov, 1886, pp. 2-3, avec référence à Richthofen, 1877, p. 22.

Malgré l'apparition de la dénomination *Haute Tartarie* avec sa nuance de hauteur, le moment n'est pas encore venu pour que cette dénomination devienne plus globalisante et prenne la forme *Haute Asie* pour s'imposer dans le langage. Les érudits de l'époque semblent en effet avoir encore besoin du contenu sémantique apparemment inclus dans la dénomination de Tartarie. Comme nous l'avons déjà évoqué, la Chine représente pour les jésuites comme pour Voltaire[1736] le sommet du despotisme éclairé qui la rend, par conséquent, fort respectable et par ce fait comparable à l'Europe. Associée à la «barbarie» son antithèse est la Tartarie. La couleur négative de cette dernière peut se percevoir autant dans une perspective historique que dans le terme de proximité géographique immédiate[1737]: les Tartares, descendants des «barbares», restent non chrétiens, en majorité nomades, cruels, hors de toute organisation sociale «civilisée» et «policée», sombrant dans le despotisme. En commençant son *Histoire abrégée de la Tartarie*[1738], Visdelou exprime des sentiments communs aux Européens du tournant des XVIII^{e}-XIX^{e} siècles:

> «Avant que de nous engager à parler de la Tartarie, écrit-il, il faut en assigner les bornes, et ayant tant d'événements tragiques à représenter, il faut en marquer la scène. […] Voila le vaste théâtre sur lequel se sont représentées les plus sanglantes tragédies de l'univers. Voila la source intarissable d'où sont sorties tant d'inondations de Barbares, qui ont porté si souvent la désolation dans l'Europe et surtout dans la basse Asie»[1739].

b) La délimitation de la Tartarie par Claude Visdelou: la formation des «paires structurales»

Précis comme partout dans ses analyses, Visdelou est soucieux de dresser les frontières de cet espace (**Fig. 11.1**):

> «Tirez une ligne le long des rives Septentrionales du Pont-Euxin et de la mer Caspienne, ensuite rabattant le long de la partie orientale de cette dernière mer vers le Midi, il faut la conduire jusqu'aux Indes, ou plutôt au Khorassan. De là il faut la prolonger vers l'Orient le long des Indes, [*n.d.l.r.* le long] des pays qui sont entre les Indes et la Chine, [*n.d.l.r.* le long] de la Chine entière et du royaume de Corée, elle se terminera à la mer Orientale. Voilà ces bornes du côté du Midi. À l'Orient elle est baignée par la mer Orientale; au Septentrion par la mer Glaciale; enfin, du côté de l'Occident, elle est bornée par une ligne qu'on doit imaginer être tirée de l'extrémité occidentale du Pont-Euxin jusqu'à l'embouchure de l'Oby, qui se jettent dans la mer Glaciale. Voilà la Tartarie dans sa plus grande étendue. Si on veut resserrer davantage, il

---

[1736] Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, p. 94.

[1737] Selon Denis Crouzet, «une qualité collective (les barbares) [a été] située plus dans l'histoire que dans l'immédiateté (les Scythes, Goths, Sarrazins, Germains, Huns…). Seuls les Cannibales, les Indiens, les Turcs et les habitants des Iles Fortunées évoquent une barbarie immédiate»: Crouzet, 1982, p. 104.

[1738] Titre complet: *Histoire abrégée de la Tartarie contenant l'origine des peuples qui ont paru avec éclat dans ce vaste pays, depuis plus que de deux mille ans, leur religion, leurs mœurs, coutumes, guerres et révolutions de leurs empires avec la suite chronologique et généalogique de leurs empereurs:* Visdelou, 1779, p. 46.

[1739] *Idem*, pp. 46, 48.

> faut tirer cette ligne de l'embouchure du Volga[1740] vers le Nord jusqu'à la mer Glaciale. Enfin, si on veut avoir la Tartarie plus resserrée, il faut pousser cette même ligne depuis le nord du Khorasan tout droit au Septentrion, en côtoyant la rive orientale de la mer Caspienne, jusqu'à la mer Glaciale»[1741].

Cette Tartarie généreusement dressée contient donc, dans sa plus grande étendue si on la superpose à la carte moderne, presque toute la Russie, les républiques ex-soviétiques d'*Asie centrale*, une partie de l'Iran, de l'Afghanistan, du Pakistan, le nord de l'Inde, le Tibet et la Mongolie. Dans sa version la plus resserrée, sans la Russie d'Europe, elle avait ses frontières occidentales un peu plus à l'ouest du Mont Oural.

Visdelou subdivise cette Tartarie resserrée en deux «par le méridien de Pékin, après l'avoir prolongé jusqu'à la mer Glaciale»: il nomme la partie à l'Orient de ce méridien *Tartarie orientale*, *Niu-lan* pour les Chinois ou *Nour-han* pour les Tartares, et celle qui est à l'Occident *Tartarie occidentale*, le *Tatal* ou *Ta-Ta* [Dada] des Chinois peuplé par les *Khathaï.*

Par la suite, «pour avoir une idée juste de la Tartarie», Visdelou propose conformément aux auteurs chinois de «tirer une ligne depuis l'angle de la mer Caspienne le plus avancé vers le Nord et vers l'Orient jusqu'au méridien de Pékin» et identifie l'espace au sud de cette ligne comme la *Tartarie méridionale* ou *Tartarie fixe*, peuplée de sédentaires qui forment plusieurs royaumes («elle est possédée par les Tartares Ouei»), et l'espace au nord de la ligne *Tartarie septentrionale* ou *Tartarie ambulante*, habitée par «les Vagabonds», «les peuples errants, que les Grecs nommaient Scenites et Hamaxobiens, parce qu'ils ne vivaient que sous leurs tentes ou sur des chariots» à la suite de leurs troupeaux (cette Tartarie est «possédée par les Tartares Geou-gen qui l'ont héritée des Hioum-nou [*n.d.l.r.* Xiongnu] et des Sien-pi [*n.d.l.r.* Xianbi]»)[1742].

Enfin, la Tartarie méridionale doit être partagée encore en deux: «celle qui est au nord du mont Imaüs et celle qui est au sud de la même montagne entre elle et le mont Caucase qui sépare les Indes de la Tartarie». Visdelou nomme cette dernière *Tartarie chinoise*[1743], sans préciser qu'en approchant la Tartarie depuis la Chine, il a changé l'orientation du mont Imaüs par rapport aux projections grecques.

La délimitation de ces frontières très détaillées par Visdelou n'est toutefois pas obligatoire pour tous: selon Visdelou «il est permis à chacun de les transporter et de les placer où il le jugera plus à propos»[1744]. Cette approche trop souple correspond parfaitement à la vision de l'époque où l'avancée coloniale européenne déplace constamment les limites de l'Orient de plus en plus vers le sud-est, en direction de l'Inde et de la Chine, en le transformant en antithèse des civilisations occidentales[1745].

[1740] Ce nom est masculin au XVIII[e] siècle.

[1741] Visdelou, 1779, pp. 46-47.

[1742] *Ibid.*, pp. 47, 86.

[1743] *Ibid.*, p. 47.

[1744] *Ibid.*, p. 48.

[1745] Lewis et Wigen, 1997, p. 54.

3. L'omission de la Tartarie chez les Russes: un choix conscient?

Dans cette querelle de dénominations et de délimitations il apparaît que tous les epithètes de la Tartarie ne sont pas acceptés par tous les participants de cette entreprise cartographique, notamment les Russes.

À cet égard les cartes les plus parlantes pour notre sujet semblent être *l'Atlas* de Kirilov de 1724-1734 (**Fig. 10.1**), la *Nova descriptio geographica Tattariae* (*sic*) *Magna* de Philipp Johann Tabbert von Strahlenberg datant de 1715-1730[1746] (**Fig. 11.2**), et la *Nova maris Caspi et Regionis Usbeck cum Provincijs adjacentibus vera Delineatio* d'Abraham Maas (actif en 1715-1735)[1747].

Cet ensemble représente tout ce que la vision «tartaresque» russe a de particulier. Le fait que les auteurs des deux dernières cartes soient des Occidentaux ne change pas grand chose, car ceux qui ont été engagés par Pierre le Grand pour travailler à Saint-Pétersbourg comme Maas, ou ceux qui ont construit leur travail entièrement sur la documentation russe comme Strahlenberg[1748], reflètent pleinement la demande impériale russe[1749].

Les différences avec la tradition occidentale touchent ici deux points:

– Premièrement, la forme initiale du terme de Tartarie est remplacée par celui de *Tattarie*, rompant la chaîne médiévale symbolique et phonétique *Tartare-Tartares* entre l'enfer légendaire et les peuples nomades.

Dans les notes de l'édition française du livre de Strahlenberg *Description historique de l'Empire Russien*, cette différence de prononciation est mise en évidence:

[1746] Selon Delisle, la première carte de la Sibérie a été volée en 1715 chez Strahlenberg à Tobolsk; la deuxième carte a été confisquée par le prince Gagarin, alors gouverneur de Tobolsk, qui lui a interdit de pratiquer la cartographie; la troisième, datée de 1717 et qu'il a été obligé de vendre, a passé à l'Académie russe. Au sujet de la quatrième qui a été publiée en Suède «l'auteur assure qu'elle est encore plus exacte que les précédentes, et que, pour la construire, il s'est servi de l'aide du capitaine Martini, habile ingénieur et bon dessinateur, avec lequel il a pris les hauteurs du pôle et observé les éclipses, etc.»: Omont, 1919, p. 17. Bagrow transmet une version un peu différente: selon lui, la première version de la carte de la Sibérie, datée de 1715, a été volée lors d'un incendie; la deuxième de 1718 a bien péri à cause de Gagarin, mais sa copie est quand même parvenue à Moscou; la troisième, dressée à Moscou, a été offerte à Pierre le Grand, puis publiée en 1730 au retour en Europe: Bagrow, 1955a, p. 130; *idem*, 2005 [1975], pp. 343-344. Le registre des cartes du Département géographique de l'Académie russe des sciences de 1748 mentionne la perte de la carte de Strahlenberg, signalée dans les documents russes sous le titre de *Carte générale de la Russie 1725 par Strahlenberg dans un cadre doré*: Gnucheva, 1946, p. 12. Voir la carte: *Nova descriptio geographica Tattariae Magnae*…, signé P.I. v. Strahlenberg et dédiée à Frédéric I^{er} de Suède, 1720-1751, [s.l.]: [s.n.], [1730?]: BNF, CPL, Ge B 1505.

[1747] «Nouvelle vraie délinéation de la mer Caspienne et de la région Uzbèke avec les provinces adjacentes»: pour une analyse descriptive de cette carte voir Kamoliddin et Mukminova, 2003.

[1748] La carte de Strahlenberg a été très mal accueillie par les cartographes russes, comme Ivan Kirilov et G.F. Müller, qui considéraient cet ouvrage comme une compilation construite sur des données orales, tandis que la critique des cartographes occidentaux a été assez positive. Voir la lettre du 20 avril 1725 de I.K. Kirilov sur des corrections de la carte générale de la Russie et des cartes partielles: Gnucheva, 1946, p. 132; Fedchina, 1967, p. 55.

[1749] Bagrow note également que tous les cartographes au service russe à partir de l'époque de Pierre le Grand ont été subordonnés aux instructions de l'administration russe: Bagrow, 2005 [1975], p. 311.

> «Nos écrivains [occidentaux] disent *Tartarie* depuis longtemps, mais dans toute l'Asie, en Turquie, en Russie et en Pologne, on dit *Tatarie* et *Tatars*. Ce mot se trouve de même sans *r* au milieu, dans l'Écriture Sainte, 2. Machab. IV.47, selon l'original grec, et on l'a traduit par *Scythe*: on en peut conclure l'ancienneté du nom de *Tatar*»[1750].

Dans sa carte Strahlenberg, introduisant déjà «à la russe» *Imperium Russicum* qui occupe toute la largeur de la carte et *Regnum Siberiae* qui s'étend ensuite à partir de l'Ob, place plus au sud, entre les 50e et 45e degrés la *Tattaria* (sic) *Magna* qui s'étend du bord occidental de la Caspienne jusqu'à l'océan et que la *Mungalia* traverse en diagonale (*grosso modo* à l'emplacement actuel de la Mongolie). Lui-même, comme nous l'avons vu, fait remonter cette orthographe aux textes sacrés, bien que la même manière d'écrire figure également – déjà – chez Plan Carpin dans le passage où il explique au frère Salimbene que «les Tartares ont été appelés Tattars (*sic*), non Tartares»[1751]; en marge des connaissances de son époque, cette observation n'est donc pas entrée dans les références de Strahlenberg.

Il est plus probable que ce changement linguistique se soit produit sous l'influence russe ou sur demande russe, car les cartographes contemporains européens continuent à utiliser le terme de *Tartarie*, tandis que les dictionnaires russes, à part une notice où «Tartar» est défini comme «Enfer», n'ont aucune entrée pour la Tartarie ou pour les Tartars. En revanche, la tradition russe utilise davantage le terme *Tatary, Tatara* ou *Tatarva* [Tatars] pour désigner les peuples nomades, ses voisins méridionaux les plus proches[1752].

Dans la cartographie russe, le terme de Tatarie est en même temps largement privilégié et les rares exceptions trahissent immanquablement une influence occidentale. Parmi les premières cartes russes imprimées à Amsterdam sur une commande de Pierre le Grand figure une carte imprimée en 1699 par Johann Tissing sous le titre *Majoris ac Minoris Russiae, Poloniae, Tartariae Ponti Euxini* avec une version russe qui signale elle aussi une *Malaja Tartarija* [«Petite Tartarie»][1753]. Ce type d'influence occidentale directe est représenté par d'autre cartes comme la carte de la Sibérie de Godunov[1754] ou celle de Remezov sur laquelle figure le terme emprunté *Velikaja Tartarija* [Grande Tartarie][1755] (**Fig. 11.3**), une carte de 1720, dressée en latin par les géodésistes russes Ivan Evreinov et Fëdor Luzhine, dont le titre comprend le terme de *Tartariae*[1756], ainsi que la carte de l'Asie de l'*Atlas sochinennyj k pol'ze i upotrebleniju junoshestva i vsekh chitatelei vedomostej i istoricheskikh knig* [Atlas

---

[1750] Strahlenberg, 1757 [1730], vol. I, pp. 2-3. La double translittération Tartarie ou Tatarie est présente chez Voltaire, qui préfère cependant globalement utiliser la forme de Tartarie: Voltaire, 1957, p. 368.

[1751] Skelton, Marston et Painter, 1995, p. 54.

[1752] Fasmer, 1996, p. 25; Du Halde (Djugal'd), 1774, t. 1, p. 65.

[1753] Carte élaborée sous le contrôle de Yurij Mengden et gravée par Jacob Bruce: Bagrow, 1955c, p. 152.

[1754] Tolmacheva, 2000, pp. 49-50.

[1755] Le titre de la carte *Chertezh i skhodstvo nalichie zemel' vsej Sibiri, Tobol'skogo goroda i vsekh roznykh gorodov i zhilishch i stepi* [Tracé et comparaison des terres présentes de toute la Sibérie, de la ville Tobolsk et de toutes les autres villes, et les habitats, et la steppe], *in Chertezhnaja kniga Sibiri* [Livre des tracés de la Sibérie], 1701, f. 23: Postnikov, 1996, p. 32.

[1756] Gnucheva, 1946, p. 13.

composé pour l'utilité et l'usage de la jeunesse et tous les lecteurs de nouvelles et de livres historiques] datant de 1737 sur laquelle on distingue plusieurs Tartarie(s)[1757] (**Fig. 11.4**). Le glissement entre les deux traditions est encore plus manifeste dans la carte n° 7 de l'Atlas russe de 1745 de 19 cartes spéciales où dans le double titre en russe (*Malaja Tartarija s pogranichnoju Kievskoj i Beloorodskoju gubernijami*) et en latin (*Tataria* (sic!) *minor cum adjacentibus Kioviensi et Belgorodensi Guberniis*) on voit que le terme russe est incrusté dans le titre en latin et vice versa[1758] (**Fig. 11.5**).

– Deuxièmement, le choix des épithètes «tartaresques» est plus limité.

La carte de Strahlenberg ne différencie pas les *Tartarie* ou *Tattarie* russe et chinoise à la différence des autres cartes occidentales de la Tartarie (Anville, Witsen, Nolin, Sanson, Delisle [**Fig. 11.6**], Hasius, Buache, etc.[1759]). En revanche, d'autres éléments relèvent plutôt des cartographes européens comme l'opposition entre *Boukharea minor* près du *Kaschgar*, et *Boukharea magna*, entre Amou-daria et Syr-daria; le *Maurenahar* appartient à l'espace entre ces deux rivières; *Turkustan* traverse le cours moyen du Syr-daria au-delà duquel se suivent du nord-ouest au sud-est les *Karakalpaki*, la *Cosaci horda* et les *Koergese brutt Tattari*. La *Chowaresmia,* la *Turcomania* et l'*Usbekia* sont signalées au bas de l'Aral; le *Tokarestan*, enfin, se trouve sur la rive droite de l'Oxus[1760] (voir aussi la carte de l'Asie de Hasius et des Robert: **Fig. 11.7-11.8**).

L'*Atlas* de Kirilov, beaucoup plus schématique, conserve l'opposition entre *Bucharia* grande et petite, alors que le terme de *Tattaria* (*sic*) n'est utilisé qu'avec l'épithète *orientale* pour désigner uniquement la Tartarie chinoise.

La carte d'Abraham Maas, publiée en 1735 à Nuremberg par Johann Peter von Ghelen, ne contient en revanche aucune appellation «tartaresque» généralisante, alors que sont indiqués les divers khanats centre-asiatiques qui formaient la Tartarie indépendante dans la cartographie européenne[1761]. En descendant du nord au sud au-delà de la *Russia Magna* dont les limites englobent la *Kalmuchia* et la *Kosaki Populi Regio*, s'étendent, entre l'Emba, l'Amou-daria et l'*Indostan* et sous le nom générique d'*Uzbeks*, des royaumes [*regni*] comme ceux des *Turkomans*, *Aralskia*, *Ostrar*, *Askent*, *Fargan*, *Turkestan*, *Boukharia proprement dite* [*Boukharia propria Regnum*], *Boukharia-Samarcand Regnum*, *Chiva* proprement dite, *Chiwense*, *Balk*, *Badaschan*, *Turkestan*.

Bien qu'il soit difficile de restituer l'enchaînement de l'évolution sur l'exemple de ces trois cartes, il est assuré que dans l'optique russe il n'a été possible d'utiliser le terme *Tatarie* que par rapport à la Tartarie chinoise et à la Tartarie indépendante des cartographes européens, mais dans aucun cas par rapport aux possessions russes asiatiques.

[1757] Postnikov affirme que les sources pour cette carte de l'Asie étaient des cartes étrangères de bas niveau: Postnikov, 1996, p. 48.

[1758] Gnucheva, 1946, p. 241; Postnikov, 1996, p. 46.

[1759] Voir la liste des cartes disponibles vers 1750: Lenglet du Fresnoy, 1768, vol. I, pp. 478-480.

[1760] Goss, 1994, p. 217.

[1761] Nebenzahl, 2004, pl. 4.11.

L'explication de cette omission réside probablement dans la politique «éclairée» des souverains russes. Par un *Nakaz* [*Instruction*] de 1767, Catherine II (r. 1762-1796) proclame officiellement la Russie comme puissance européenne, position qu'elle soutient ardemment en 1770 dans une réponse adressée sous le titre d'*Antidote*[1762] à l'abbé Jean Chappe d'Auteroche (1722-1769)[1763].

Dans ce contexte, il est clair que, du statut encore récent d'élève, la Russie est devenue l'égale des autres dans le jeu international, adoptant définitivement la vision que l'Occident «éclairé» perçoit à l'égard de l'Orient «immobile» et «retardé». Dès les premiers pas de son européanisation même, la Russie entre dans un jeu de symboles où l'Asie est la personnification du Mal, marqué par le despotisme, la force brute, l'autocratie, et la présence d'un grand espace non aménagé, tandis que l'Europe est le symbole pur de la civilisation représentée par une vie urbaine paisible et des techniques performantes. L'élite russe passe, à l'égard de l'Orient, du sentiment d'hostilité, formé par le joug mongol et stimulé par les idéologues, et de la cohabitation quotidienne avec le monde des Steppes et des musulmans, à un sentiment de supériorité conforme à l'idéologie impérialiste et eurocentriste du reste de l'Europe[1764]. Le sentiment d'importance et de supériorité est considéré de manière très positive dans la Russie même qui se présente comme un empire européen grandissant, comme s'en fait l'écho la poésie russe du XVIII^{e} siècle: dans ce genre littéraire, le poids du toponyme de Russie avec toutes ses variantes et l'accent porté sur sa partie européenne dominent de beaucoup les mentions des autres régions extérieures à la Russie (cet ethnocentrisme se préservera dans l'ensemble de la littérature russe jusqu'au début du XX^{e} siècle)[1765]. Logiquement, dans la poésie russe, la seconde place dans l'échelle des valeurs symboliques est toujours occupée par l'Europe[1766]. L'Asie, l'Orient, avec l'islam, le bouddisme et le nomadisme acquièrent désormais pour un certain moment une connotation négative.

L'aboutissement logique de ces premières idées se cristallise en 1890 dans l'article «Azija» [Asie] du *Dictionnaire encyclopédique* de F.A. Broghauz et I.A. Efron:

> «Les illustres peuples de l'Asie méritent profondément en toute justesse leur définition d'immobiles; bien que leur histoire contemporaine montre des révoltes et des

[1762] Dixon, 2001, p. 163. Ce n'est pas un hasard si le texte a été écrit en français, car cette langue a marqué culturellement l'Europe de sa présence: où l'on parle français, c'est l'Europe.

[1763] En 1761-1762 Chappe d'Auteroche a effectué un voyage en Russie jusqu'à Tobolsk pour observer le passage de Vénus devant le soleil. Dans son récit de voyage, d'Auteroche s'aligne sur la tradition européenne critique à l'égard de la Russie, dont la source remonte au livre de l'Autrichien Johann-Georg Korb. Cet ouvrage contenant la description de la cruelle répression de la révolte des *Strelcy*, a provoqué la colère de Pierre le Grand, lequel a ordonné d'acheter le tirage en Europe pour le détruire. Parmi les précurseurs d'Auteroche figurent également les *Lettres moscovites* de l'Italien Francesco Locatelli, qui, en 1736, ont attiré la mécontentement de l'impératrice Anna Ioanovna: Chappe d'Auteroche, 1769-1770; Gnucheva, 1940, p. 89. Voir l'analyse des autres voyages en Russie dans la même tranche chronologique, pleins des mêmes impressions négatives: Jager, 1993, pp. 18-19; Wolff, 1994, pp. 15-38.

[1764] Riasanovsky, 1972, pp. 7-8; Kappeler, 1994 [1992], p. 147.

[1765] Lavrenova, 1998, pp. 27-28, 31.

[1766] *Ibid.*, p. 42.

guerres, leurs résultats n'ont jamais constitué un pas en avant sur la voie du progrès dans un sens culturel et historique»[1767].

Par conséquent, l'élite russe du XVIII^e siècle évite à tout prix d'associer sa chère patrie à la Tartarie, donc à l'Asie profonde, même au niveau des appellations topographiques. Cette volonté est d'autant plus compréhensible que dans l'imagerie européenne autant populaire qu'élitiste la Russie continue à être confondue, comme aux XIV^e-XV^e siècles (*infra*), avec les pays asiatiques, surtout parce que le pays et plus particulièrement «la partie méridionale du vaste et monstrueux empire de Russie est peu connue»[1768]. Dans l'*Esprit des lois*, Montesquieu estimant notamment que «la Moscovie [n'est] pas plus connue en Europe que la Crimée», distingue sous les pays de l'Est la Russie et la Turquie «où il n'y a guère de zone tempérée et qui ressemblent à l'Asie»[1769]. Sur la même longueur d'ondes, l'abbé Lenglet du Fresnoy note que dans l'histoire des Russes «ce qui est ancien est obscur; et ce qu'il y a de moderne est si éloigné de nous, qu'un Français paraît aussi peu touché de l'Histoire de Russie, que de celle du Mogol»[1770].

4. Le nouveau tracé des frontières continentales: le mont Oural comme frontière naturelle entre l'Europe et l'Asie

a) Hésitations de la cartographie européenne

Jusqu'au début du XVIII^e siècle, le terme d'Europe n'apparaît que très rarement dans les récits des voyageurs et il faut attendre l'époque des Lumières pour que cette notion émerge progressivement dans leurs récits. C'est alors que, par conséquent, la question des limites de l'Europe, très obscure depuis l'Antiquité (*infra*), devient à nouveau d'actualité.

Dans le *Dictionnaire* de Moreri (1704), bon élève des Anciens, la frontière de l'Europe est définie comme celle qui passe par l'Hellespont [les Dardanelles], le Bosphore, le Pont-Euxin [mer Noire], le détroit de Caffa, le Palus Méotide [mer d'Azov] et le Tanaïs [Don][1771].

Malgré cette fausse évidence, les Lumières sont déchirés par des hésitations profondes. Bien que l'opposition Orient-Occident ne soit que relative en Europe, l'antique dichotomie civilisation-barbarie est ancrée dans l'esprit des philosophes de Machiavel à Montesquieu chez qui elle se traduit, entre autres termes, par le couple «démocratie civilisée de type européen» et «despotisme asiatique». L'intérêt particulier porté sur l'étude des mœurs, des coutumes et des gouvernements, fait de ce critère la condition essentielle qui permet de tracer les limites entre l'Europe des Lumières et l'espace oriental marqué par la décadence et le despotisme. Cependant, entre ces deux

---

[1767] «Azija», 1890, p. 221.

[1768] Edwars, Saint-Croix et De Barth, 1797, 3^e partie par De Barth, p. 1.

[1769] Cit. d'après Jager, 1993, p. 14.

[1770] Lenglet du Fresnoy, 1768, vol. I, p. 77.

[1771] Jager, 1993, p. 12.

pôles se dessine non une ligne frontière, mais un *no-man's-land* qui, selon Patrick Jager, «semble posséder une identité culturelle propre, ni européenne, ni orientale: cette zone comprend l'Archipel, les principautés Phanariotes et une partie de la Russie, mais son extension est variable au long du XVIII[e] siècle»[1772]. Pour confirmer son idée Jager indique que l'«article «Europe» de l'*Encyclopédie* la fait se terminer à l'embouchure de l'Obi, tandis que l'article «Asie» (comme chez Ortelius: **fig. 7.33**) fait commencer cette dernière à la Dwina: une distance de plus de 1000 km revendiquée par les deux continents!»[1773].

La frontière au-delà de laquelle demeurent les barbares se déplace librement dans l'espace[1774]: elle est associée tantôt au Danube (Claude Charles de Peyssonnel[1775]), tantôt au Don-Tanaïs[1776], tantôt à la Volga, à côté d'Astrachan (Montesquieu, Voltaire[1777], Trescott et I. Schmidt[1778]). Pour Rousseau la Russie entière ne fait pas partie de l'Europe. En revanche, Lenglet du Fresnoy souligne (déjà!) en 1715-1718 l'importance de l'Oural qui, séparant la Russie de la Sibérie, doit logiquement séparer l'Asie de l'Europe[1779]. En même temps, il indique que la Russie d'Asie est formée à l'Orient par «la Sibérie et les Pays de Casan et d'Astracan» et «au Midi, [elle a] la petite Tartarie» [Crimée][1780], précisions qui permettent de déplacer la partie méridionale de sa frontière vers l'ouest.

On voit donc que la Russie a beau être éclairée et policée, les philosophes ne savent pas de quel côté il faudrait la placer. Cartographiquement, cette situation ambiguë se reflète dans l'*Atlas* des Robert, dont l'introduction place la description géographique de la Russie à côté de celle de la Suède et de la Norvège, alors que le texte de base présente la Russie dans le chapitre sur l'Asie et que dans la liste générale des cartes la

---

[1772] *Ibid.*, p. 21.

[1773] *Ibid.*, pp. 20-21.

[1774] Comme exemple de la flexibilité extrême des frontières entre l'Occident et l'Orient, voir aussi Wolff, 1994 et 2001, qui présente la vision «orientalisante» de l'Europe de l'Est en Europe tout court et, plus spécialement, de la Dalmatie à Venise. Voir également Cecere, 2003.

[1775] Peyssonnel, 1765, p. 2.

[1776] Pour un bref mais bon résumé sur les confusions relatives à cette frontière sur le Tanaïs voir Bassin, 1991, pp. 2-4. Il est intéressant de noter dans ce contexte l'observation de Milescu qui écrit que «les géographes font de l'Ob la frontière entre l'Asie et l'Europe par ignorance, en pensant que les sources du Don se trouvent à côté», mais, selon lui, «on sait maintenant que la distance est très grande et ce sera mieux de fixer la frontière sur le haut Don, puis le Dvina et au Nord sur la mer Blanche»: Baddeley, 1919, vol. II, p. 253.

[1777] Selon Voltaire, «quand on a passé les Palus-Méotides, on ne sait plus où l'Europe finit et où l'Asie commence; tout ce qui est au-delà du mont Taurus était désigné par le mot vague de Scythie, et le fut ensuite par celui de Tartarie ou Tatarie»: Voltaire, 1957, p. 368.

[1778] Dans la carte générale de l'empire russe de 1776 par Johann Trescott et Jacques Schmidt intitulée *Tabula geographica generalis Imperii Russici ad normam novissimarum observationum astronomicarum concinnata a Ioh. Trescotio et Iac. Schmidio apud Fratres Lotter Aug. Vind.* (vérifiée par K. Frolov, E. Khudiakov, N. Zubkov; Saint-Pétersbourg), la liste des provinces composant la Russie d'Asie comporte Kazan', Astrachan', Orenburg, la Sibérie et Irkoutsk, ce qui laisse à penser que la frontière passe sur la Volga. Cité d'après Cecere, 2003, p. 19.

[1779] Lenglet du Fresnoy, 1768, vol. III, p. 7.

[1780] *Ibid.*, p. 3.

Russie occidentale et orientale sont réunies sous le titre de Russie d'Asie dans la partie consacrée à l'Asie[1781] (**Fig. 11.14**).

La même situation se répète lors du classement des cartes d'Anville par son fils Jean-Guillaume Barbié[1782]. Bien que «la répartition de ces 8790 cartes [soit] assujettie à la division alors officielle des affaires diplomatiques entre Nord et Midi», l'ordre géographique, mêlé à la politique, pose des problèmes sans fin:

> «Comment accorder la nature et la politique? se demandait le premier chroniqueur de la construction de cette collection Bus. Parfois, d'ailleurs, la politique et l'histoire se chargent de résoudre bien des difficultés: la Petite Tartarie et la Crimée, naguère turque, sont devenues russes. Mais on ne saurait maintenir en Italie la Dalmatie, qui fut vénitienne… Aussi, quel bonheur de rencontrer une Turquie, une Russie de transition avec leur Archipel et leur dépression Caspienne, pour passer d'Europe en Asie! Ces principes posés, il n'y a plus qu'à opérer sur la matière»[1783].

Le classement final est parfaitement ambigu: la Russie est répartie dans deux sections, l'une en Europe dans la liste des cartes des Couronnes du Nord – Danemark, Norvège, Finlande, Pologne et Prusse[1784] – où les cartes de la Russie d'Europe (2964-2973) jouxtent les cartes de Kasan (3035-3038), d'une partie du gouvernement d'Astrakhan (3040-3043), de la Petite Tartarie et de la Crimée (3000-3106). Dans la section de l'Asie la Russie est représentée par les cartes du gouvernement d'Orenbourg, d'une autre partie du gouvernement d'Astrakhan, de la Tartarie russe, de la Sibérie, de la Tartarie en général[1785].

b) La proposition de Vasilij N. Tatishchev

Dans cette situation tourmentée, une autre proposition surgit, comme par «hasard», dans le milieu russe éclairé, pour le découpage continental. Bien qu'au cours du premier tiers du XVIII^{e} siècle le problème de la dénomination porte essentiellement sur les territoires de l'intérieur de l'empire[1786], l'élite scientifique russe remet en question la position de la Russie dans l'espace cartographique général.

[1781] Robert et Robert de Vaugondy, 1757, pp. 16-17, 22, 30.

[1782] Bus, 1927, pp. 2, 5, 15.

[1783] *Ibid.*, pp. 8, 16. Les cartes relatives à la Russie se trouvent sous les numéros 5401-5522 et celles d'Asie sous les numéros 5523-6406: *Ibid.*, pp. 2, 5, 8, 15.

[1784] Dans le recueil de voyages dressé par Pierre Bergeron les efforts des Danois, des Suédois et des Moscovites dans la découverte du monde au XVII^{e} siècle sont présentés ensemble: Bergeron, [1735], [8] «Traité de la navigation…», col. 45-46.

[1785] Bus, 1927, pp. 17, 44-45, 49.

[1786] Selon Strahlenberg, à l'époque de Pierre le Grand la Russie compte dix provinces (initialement neuf), tandis que dans l'Atlas de l'empire de 1745 quatorze provinces sont déjà marquées: Strahlenberg, 1757 [1730], vol. I, pp. 14-16. Afin de mieux organiser le nouvel empire, plusieurs propositions sont adressées pour le découpage administratif de la Russie, notamment de la part de V.N. Tatishchev (1736), S.I. Pleshcheev (1787), K.F. German (1811), K.I. Arsen'ev (1818, 1848), E.F. Zjablovskij (1842), P. Kruzhkov (1853), N.P. Ogarev (1859, 1961): Selishchev, 2003.

Un des personnages clefs de ce processus est Vasilij N. Tatishchev (*supra*). Il s'appuie sur sa propre expérience de terrain qu'il a acquise en 1737-1739 comme chef d'une mission à Orenbourg (alors simple dénomination administrative avant de devenir la *gubernija* [gouvernorat] d'Orenbourg), et sur les résultats de multiples voyages russes en Asie.

Sur cette base, Tatishchev propose vers 1730 de tracer la frontière entre l'Asie et l'Europe «conformément à Ptolémée» (*sic*!) sur la Caspienne, le fleuve Yayk et le Mont Oural où se croisent peuples slaves, sarmates et tatars[1787]. Par conséquent, toute la Sarmatie comportant l'espace entre le Don, le Caucase et la Caspienne autrefois habitée par les Scythes d'Europe ou Sarmates reste en Europe, alors que l'espace «au-delà de l'Imaüs», peuplée jusqu'à la Chine par les Tatars ou *Tatara* (les Tartares des langues occidentales) c'est-à-dire les Scythes d'Asie, sera attribuée à la Sibérie[1788].

Tatishchev a beau utiliser le vocabulaire des Anciens, sa vision de la Scythie et de la Sarmatie s'écarte aussi bien de Ptolémée que de ses contemporains occidentaux, plus fidèles à l'héritage ancien: même si la frontière entre l'Europe et l'Asie se déplace constamment, comme nous l'avons vu, les Européens, à l'exception de Lenglet du Fresnoy, évitent de la pousser jusqu'à l'Oural. Les rapports extrêmement imbriqués de la Sarmatie et de la Scythie à l'époque médiévale (*supra*) ne sont guère plus clairs à l'époque des Lumières, même si les encyclopédistes acceptent plus ou moins à l'unanimité le fait que la *Scythie* englobe des territoires autrefois dominés par les nomades scythes et sarmates (ces vocables regroupant tous les nomades) et recoupe la Sarmatie asiatique dans des proportions variables selon les hypothèses[1789]. Chez les Lumières, toujours, la Scythie commence, conformément aux schémas antiques illustrés par Ptolémée, sur les confins de l'Europe et de l'Asie marqués par le Tanaïs (Don), d'autant plus que ce dernier a été le seul fleuve universellement connu chez les Anciens, à la différence de l'Oural. À l'est de cette ligne elle englobe une partie de la Moscovie, la région de la basse Volga, la Caspienne et le Pont-Euxin. La Moscovie est dans cette optique décrite comme un pays entre les deux Sarmaties, européenne et asiatique (elle paraît comme telle pour la première fois en 1517 à Cracovie, dans le *Tractatus de Duabus Sarmatiis Asiatica et Europiana et contentis in eis* du cosmographe Maciej z Miechów[1790]).

Sur le plan des termes globaux, Tatishchev n'échappe pas au destin des penseurs occidentaux, d'une part fascinés par Ptolémée, d'autre part contraints de prendre en compte les informations plus récentes. Comme l'a montré Numa Broc, les contemporains des Philosophes ne considèrent pas la géographie de l'Antiquité comme une partie de la géographie historique, mais comme une partie de leurs propres sources[1791]. Comme en Occident, Tatishchev met donc sur un même plan la terminologie des Anciens, une topographie assez proche de la réalité et les

[1787] Tatishchev, 1950 [rééd.], p. 112.

[1788] *Ibid.*, pp. 114-115, 181, 215.

[1789] Joly, 1801, pp. 239, 243-244, 246; Eschard, 1790, p. 54.

[1790] Poe, 2000, p. 28.

[1791] Broc, 1972, p. 689.

dénominations générales propres aux voyageurs, comme celles de *Grande Tatarie*, de *Grande* et *Petite Boukharie* et des *Steppes*[1792].

Presque à la même époque de Tatishchev, Ivan Krasil'nikov, géodésiste et auteur de plusieurs cartes des pays voisins d'Orenbourg, et Pëtr I. Rychkov (1712-1777), auteur en 1762 des premières descriptions détaillées du Gouvernorat d'Orenbourg et de son voisinage qui a utilisé comme support cartographique une copie simplifiée de la carte d'Ivan Muravin, utilisent l'expression *Poludennaja Azija* [*Asie du Midi*], qu'ils étendent jusqu'aux Indes[1793].

c) La proposition du baron Philipp Johann Tabbert von Strahlenberg

En 1730 Strahlenberg aborde la même question des limites entre l'Europe et l'Asie dans une *Description historique de l'empire Russien*[1794]. Il indique de manière explicite qu'il s'appuie sur l'expérience qu'il a acquise en Russie et en Sibérie occidentale où il a passé treize ans de captivité, ainsi que sur l'érudition européenne (il connaît en effet les voyages de Rubrouck, Plan Carpin, Marco Polo et les publications des jésuites)[1795].

Le Don sur lequel les Anciens ont fixé la frontière entre l'Europe et l'Asie n'a pas dû, selon lui, être le seul repère car «cette séparation des limites n'a pas pu se faire autrement qu'en avançant depuis le coude du Don jusqu'au Wolga, et le suivant au Nord jusqu'à 55 degrés», puis en longeant d'autres fleuves jusqu'à la mer Glaciale au Nord, et en arrivant dans la Caspienne au sud. Identifiée plus à l'est, cette ligne de frontière passant de la Caspienne à la mer Glaciale correspond, selon Strahlenberg, à la route commerciale reliant la Russie à la Perse et représente l'unique tracé possible dans l'optique des Anciens qui s'intéressaient au commerce avec les pays d'Orient[1796].

Pour lui, en revanche, les limites les plus pertinentes entre les continents devraient être avant tout naturelles: «la nature semble elle-même les avoir établies par les chaînes des montagnes» que les Anciens ont nommé Monts Ryphées [Hérodote ne connaît pas l'Oural, mais parle des Ryphées dont le dessin est une invention totale jusqu'à la Renaissance] et que les Russes appellent *Kamennyj i Velikij Pojas* ou *Pojas zemnoj* [Grande ceinture de pierre ou Ceinture de terre] et les Tatars *Urall-Tau*[1797]. Ces monts s'élèvent au Nord, depuis la Mer Glaciale entre les embouchures des fleuves de Petzora [Petchora] et de l'Obi à partir du Détroit de Waigats, de là, la ligne-frontière longe les Monts Ryphées «jusqu'à cette hauteur qui travers la Russie [selon Strahlenberg et les

---

[1792] Tatishchev, 1950 [rééd.], pp. 154, 175.

[1793] Une des cartes de Krasil'nikov est intitulée *Karta general'naja Orenburgskoj gubernii i smezhnykh s nej mest, iz kotorykh prostirajushcheesja v poludennuju Asiju …* (voir *supra* la n. 1943): Fedchina, 1967, pp. 64, 69; Rychkov, 1762, p. 7. En outre, une carte anonyme, dressée en 1780 à Orenbourg portait le titre *Karta general'naja Orenburgskoj gubernii i smezhnykh k nej mest is kotorykh prostirajushcheesja v poludennuju Aziju po obstojatel'stvam okrome onoj Gubernii* (presque le même titre que le précédent): Fedchina, 1967, p. 70.

[1794] Bassin, 1991, pp. 6-8, notamment n. 28.

[1795] Strahlenberg, 1757 [1730], vol. I, pp. 284-334.

[1796] *Ibid.*, pp. 287-288, 300-302, 306-307.

[1797] *Ibid.*, pp. 319-320.

sources antiques] et d'où sortent les rivières qui tombent, les unes au Midi dans la Kama, les autres au Nord dans le Dwina». Ensuite, la ligne continue «à l'Ouest jusqu'à la source de la rivière de Vetluga […] qui tombe dans le Wolga, et qui termine de ce côté le Gouvernement de Casan et les anciens pays Tatars». Puis, à partir de Samara, elle suit «le Wolga jusqu'à l'embouchure de la Sura, [puis] cette rivière de Sura, [puis] celle de Medwedica […] enfin le Don» roulant ses eaux entre la Caspienne et la mer Noire avant de rejoindre la mer d'Azov[1798]. Comme on le voit, le tracé de la frontière naturelle proposé par Strahlenberg ne coïncide pas avec celui de Tatishchev, mais correspond plutôt dans la partie méridionale à la représentation de la Scythie d'Europe et d'Asie, par sa déviation au sud vers le Don, la mer d'Azov et la mer Noire.

D'autre part, la question de la frontière entre l'Europe et l'Asie est profondément liée à celle de la subdivision interne de la Russie. Cette dernière, mal connue en Europe, a été, selon Strahlenberg, divisée par les géographes de manière arbitraire et inconséquente, conformément à des méthodes tantôt anciennes, tantôt modernes. Cependant, toujours selon Strahlenberg, il est possible de partager la Russie en fonction de son histoire «en Russie proprement dite et en Pays Conquis». La première comprend «la Grande Russie [principautés de Novgorod, Vladimir ou Moscou, Twer, Resan, Jaroslavl, Rostov, Beloe Ozero, Pskov et Nizhnij Novgorod], la Petite Russie [Kiev, Chernigov, «pays des Cosaques» ou Ukraine] et la Russie Blanche [principautés de Smolensko, Mtziflaw et de Polosko], sans compter la Russie Rouge[1799] et la Russie Noire, qui depuis 400 ans appartiennent aux Polonais»[1800]. Les pays conquis sont «la Permie, la Samoiedie […], le Royaume de Casan, le Royaume d'Astracan, la Sibérie et les Provinces qui après la guerre de Suède ont été annexées à la Russie par la paix de Neustadt en 1721, à savoir une partie de la Finlande, la Livonie et l'Ingrie»[1801]. Dans les royaumes de Kasan et d'Astrakhan «demeurent encore ceux qui en étaient autrefois les maîtres, à savoir les Tatars Nagaï, Baskirs, et Ufimski», ainsi que les «Calmoucs Torgauts [Kalmouks Torgouts]»[1802].

Comme dans les deux démonstrations les limites se superposent (la frontière entre l'Europe et l'Asie correspondant à celle de la Russie «tout court»), on pourrait conclure que la «Russie proprement dite» est en Europe, alors que le «Pays Conquis» est asiatique par nature; bien que ces considérations ne sortent pas de la catégorie des symboles, ce constat se montrera très utile par la suite dans le domaine de la politique et de la géographie appliquée.

* * *

Malgré ces efforts, le problème n'est pas résolu. En 1757 les Robert discutent encore dans leur *Atlas Universel* des avantages à placer la frontière sur l'Oural[1803] (**Fig. 11.8**).

[1798] *Ibid.*, pp. 321-322, 332-335. Selon les académiciens russes Pallas et Georgi, Strahlenberg a été le premier à donner cette délimitation: Cecere, 2003, p. 22.

[1799] La Russie rouge est mentionnée déjà dans la carte de Fra Mauro de 1457-1459.

[1800] Strahlenberg, 1757 [1730], vol. I, p. 5.

[1801] *Ibid.*, vol. I, pp. 8-9.

[1802] *Ibid.*, pp. 11-12. Pour une description plus détaillée de ces gouvernorats voir *ibid.*, pp. 280-282.

[1803] Carte 94 de Robert de Vaugondy, 1757.

Quelques années plus tard, en 1761, Chappe d'Auteroche reprend l'idée selon laquelle il faut superposer les critères de la civilisation avec les critères purement géographiques par rapport à la Russie où «les limites de l'Asie et de l'Europe […] sont encore incertaines dans quelques endroits; on peut cependant les tracer naturellement par les fleuves et les rivières qui bordent les chaînes de montagnes», en tenant bien sûr compte de l'histoire de la Russie[1804]. Cette ambiguïté subsiste en Europe jusqu'au début du XIX^{e} siècle (**Fig. 11.11-11.12**; **14.12-14.13**). Dans une série de cartes la ligne de partage colorée remonte le Don depuis la mer Noire vers le Nord, jusqu'à Archangelsk ou *Novaja Zemlja*. Par opposition, la vision de Tatishchev entre aussi dans les mœurs: dans sa *Carte de la Russie*, Tardieu partage non seulement la Russie en deux parties, européenne et asiatique, le long du tracé de Tatishhev, mais il divise également le gouvernorat d'Orenbourg en deux secteurs marqués de couleurs différentes[1805].

Ce partage de l'espace finit par être accepté de tous en dépit de son caractère hautement artificiel, car «le partage des eaux entre le bassin de la Volga par la Tchoussova et celui de l'Ob par l'Essel est dans un marécage à 350 m d'Ekatérinbourg qui est en Asie. Au sud, le fleuve Oural naît de l'autre côté de l'Oural, donc de la crête, avant de rejoindre la Caspienne»[1806]. L'objet construit n'ayant plus à être mis en discussion, c'est lui qui commence à dicter le règles du jeu: au XIX^{e} siècle, par exemple, le géographe russe Jakov Khanykov constate que «le partage […] des continents s'appuie sur la différenciation du caractère des pays qui les forment»; il ajoute toutefois que «d'une manière générale, cette différence de caractère [*raznokharakternost'*] n'est pas palpable sur les lignes de partage mêmes. Un voyageur qui traverse la chaîne de l'Oural près d'Ekaterinbourg ou le long du fleuve Yayk près d'Orsk n'est frappé par aucune différence entre l'un ou l'autre pan des montagnes, des rives droite ou gauche du fleuve». Malgré cette évidence, «il serait tout simplement étonnant, selon Khanykov, de prétendre en s'appuyant sur cet exemple que le partage entre l'Europe et l'Asie est impossible et inutile en soi»[1807]. En outre, cette acceptation de la frontière sur l'Oural et son dessin comme frontière naturelle par excellence marquent le début de la cristallisation d'un concept qui va avoir une longévité étonnante, en devenant à un moment donné un principe clef de l'organisation de l'espace et un principe typologique des limites (frontière naturelle – frontière artificielle)[1808].

[1804] Chappe d'Auteroche, t. II, p. 378. Cit. d'après Jager, 1993, p. 18.

[1805] Cité d'après Cecere, 2003, p. 19, qui indique cette carte de Tardieu: P.-F. Tardieu, *Carte de la Russie,* Paris, s.d., probablement vers la fin du XVIII^{e} siècle, car Tardieu est connu comme graveur actif vers 1788 (voir la fiche de la BNF, CPL, Ge C 8135 [I, 400]).

[1806] Brunet et Rey, 1996, p. 259.

[1807] Val'skaja, 1971, p. 221.

[1808] Guichonnet et Raffestin, 1974, p. 19.

Chapitre 12

Tartarie ou «Tartaries»? Entre la terminologie ethnographique, régionaliste et politique

Bien qu'idées et gens circulent sans entraves au XVIII^e^ siècle, des visions du monde assez différentes se forment en Europe et en Russie, où l'on découvre que le terme de *Tartarie* est une invention dont le sens n'est pas universel. La translittération est différente d'une langue à l'autre et ne convient pas à tous, car elle ne recouvre ni un même contenu, ni un même espace géographique.

Il est en outre difficile de savoir ce que représentait exactement la Tartarie entre les XIII^e^ et XVIII^e^ siècles: s'agissait-il d'un terme ethnographique, régionaliste ou politique?

En dépit de l'analyse de Visdelou, la plus détaillée de l'époque, les précisions sur la question de la Tartarie sont à chercher ailleurs. L'ensemble des premières cartes européennes imprimées[1809] et les textes et dictionnaires des encyclopédistes, acharnés à classifier et à délimiter les savoirs pour un panorama exhaustif du monde connu, donnent une vision générale plus simpliste, mais aussi plus facile à analyser. En même temps, il faudra tenir compte du fait qu'entre les descriptions de type historique ou philosophique et la cartographie se forme une véritable rupture, qui correspond aux années nécessaires pour le processus d'accumulation et d'élaboration des connaissances. Or, en analysant ce corpus de données on constate que le terme de Tartarie coexiste avec trois contenus principaux différents.

1. La Tartarie comme terme ethnographique

a) La variété des peuples tartares dans la cartographie européenne aux XVI^e^-XVII^e^ siècles

Dès leur naissance, le contenu des termes Tartarie et Tartares offre une double signification au carrefour d'un imaginaire marqué par une peur bleue et des rares renseignements venus de l'Asie. Vu d'une part comme une race de Satan, lié à Gog et Magog, aux Juifs perdus et à l'Antéchrist, ce peuple ne possède pas beaucoup de traits réels et incarne plutôt l'ennemi tout court qui vient de l'au-delà de l'horizon, privé d'une location géographique stricte, ainsi que d'un contenu national ou ethnique. D'autre part, il constitue un terme à contenu ethnique qui recouvre les divers peuples de l'empire mongol et de ses dérivés. C'est dans ce sens que le terme est employé par Plan

[1809] Dans ce cadre l'ouvrage de Rodney W. Shirley (1987) est un outil indispensable par son ensemble unique et presque exhaustif des premières cartes imprimées avec des commentaires très bien documentés. Sur les cartographes œuvrant aux XVI^e^-XVIII^e^ siècles, ainsi que la description de leur production, voir Lenglet du Fresnoy, 1768, vol. I, pp. 154-311.

Carpin (voir la présentation des premières étapes de l'histoire «des Mongols que l'on appelle Tartares» par ce voyageur qui distingue quatre peuples «fondateurs» tartars[1810]), par Marco Polo[1811], par Visdelou et, par la suite, par les cartographes européens et russes du XVIII^{e} siècle.

Un des premiers exemples cartographiques de cette tendance est une carte datée de 1515 de Gregor Reisch (env. 1470-1525), où l'Asie se présente comme un espace occupé par plusieurs royaumes dont cinq sont ceux de Tartares aux épithètes diverses[1812] (**Fig. 7.5b-7.5c**). Dans la *Carta Marina* de Martin Waldsseemüller, datant de 1516 (**Fig. 7.8**), le plus extrême vers le nord-est des six royaumes tartares qui couvrent l'espace à l'est de la *Moscovie* et de la *Bulgaria Magna* est commenté d'une phrase qui précise que «la terre des Mongols est celle qu'on dit la vraie Tartarie» («*Terra Mongal et que vera Tartaria dicitur*»), ce qui laisse supposer l'existence d'une différence entre les «vrais» Tartares qui sont directement associés au Mongols, et les autres[1813]. Les grandes lignes de cette présentation reparaissent vers 1530 dans une carte anonyme de Nuremberg qui montre quatre royaumes tartares et signale que les Mongols sont les vrais Tartares[1814], de même que bien plus tard chez Strahlenberg, qui évoque en 1757 «la vraie Tatarie qui est à l'Orient»[1815].

Si, malgré l'opposition «vrais ou d'origine / soumis ou assimilés», le terme générique relatif à ces peuples reste stable, leur nombre ne cesse de changer quel que soit le niveau de détail de la carte générale (mais reste dans la cartographie toujours moins important que dans la première description de Plan Carpin, source incontournable des cartographes, qui contient l'énumération de quarante-trois peuples, *supra*).

Une carte de 1532 par Sebastian Münster et Hans Holbein montre deux Tartarie, une petite à gauche avec des *Tartari Zavolhenses* entre la Sarmatie Asiatique et la Scythie Intra-Imaüs, une grande à droite en majuscules sous le nom de *Tartaria Magna*, *Terra Mongal*[1816]. Vers 1561, une carte de Giacomo Gastaldi (vers 1500-1565) présente divers peuples «tartares» sur un large territoire qui s'étend vers le sud jusqu'au fleuve faisant office d'Iaxarte: *Tartari Nogai*, *Corai Tartari*, *Tartari Sibiera*, *Zagatai Tartari*, *Baschirdi Tartari*, *Coreli Tartari*, *Chiesani Tartari*, *Cirenisi Tartari*, *Apastachitei Sesrtodf [=deserto de] Tartari*, *Tiurbi Tartari*, *Macriti Tartari*; ces appellations ethnologiques contrastent avec la présence d'un terme administratif, *Provincia de Tartari*, vers le littoral nord-est du continent, près du *mare Cataino*[1817]. Dans une carte de l'Europe de 1554 par le mathématicien flamand Gerard Mercator la partie intitulée *Asie*,

---

[1810] Plan Carpin, 1957, pp. 13, 37.

[1811] Voir la reconstitution de Henry Yule: Yule, 1921, vol. 1, carte en face de la p. 108.

[1812] Strasbourg: Shirley, 1987, carte n° 40, pp. 46-47, pl. 42. Les deux subdivisions de la Tartarie Corasine et de la Tartarie Torquesten s'étendent respectivement au nord-est et à l'est de la Caspienne.

[1813] Strasbourg: Shirley, 1987, carte n° 42, pp. 48-49, pl. 43.

[1814] Shirley, 1987, carte n° 62, p. 67, pl. 57.

[1815] Strahlenberg, 1757 [1730], vol. II, pp. 168-169.

[1816] Bâle: Shirley, 1987, carte n° 67, pp. 74-75, pl. 67.

[1817] Venise: Shirley, 1987, carte n° 107, pp. 124-125, pl. 92.

au-delà du fleuve Ob [Oby], présente du nord au sud des *Kasakki Tartari*, des *Kalmucki Tartari* et des *Nagai Tartari*[1818]. Le même schéma est repris dans une carte beaucoup plus schématisée datant de 1578, l'*Asiae novissima tabula* de Gérard de Jode (1509-1591), où sont mentionnés des *Nagai Tartari* et des *Kasaki Tartari*[1819]; dans la *Tartaria* de 1606 par Jodocus Hondius (1563-1612) où d'ouest en est se suivent les *Precopenses Tartari*, *Nagaia Tartaro horda*, *Zavolhenses Tartari*, *Kalmuki Tartari*, *Sagatai Tartari*; dans une carte de 1683 par Johannes de Ram (1648-1693), avec des *Kassaki Tartari*[1820], ainsi que dans la carte d'Asie de 1686 par Johannes Blaeu, avec la *Nogai Horda* et des *Kasakki Tartari*[1821] (**Fig. 7.16-7.17a**,**b**), sans mentionner d'autres «peuplades orientales» qui dans leurs appellations ne comportent pas de référence aux *Tartari*[1822].

Globalement, le terme générique la Tartarie ne disparaît pas définitivement malgré la diminution des appellations «tartaresques» pour les peuples d'*Asie centrale* par rapport aux siècles précédents et la tendance de remplacer la Tartarie par la Tatarie (à part les Russes qui le font constamment, on en voit aussi un exemple chez Voltaire qui utilise la double orthographe[1823]).

b) Essais de classification des peuples tartares au XVIII^e^ siècle

En Europe les spécialistes qui au XVIII^e^ siècle font autorité «en matières des peuples tartares» sur les changements de configuration, au gré des événements politiques, du territoire dans les steppes, sont représentés par Du Halde, qui propose des observations à partir de la Chine, et Strahlenberg, qui présente la Grande Tartarie peu accessible aux jésuites. Du côté russe ce rôle est représenté par Tatishchev[1824] et Rychkov[1825]. L'idée même de «classer» les peuples est tout à fait au goût d'une époque sous le charme des publications du naturaliste suédois Carl Linné (Linnaean, 1707-1778)[1826] dont les disciples intellectuels qui errent partout dans le monde sont porteurs d'une «stratégie messianique» en collectant et plaçant dans les cases des tableaux des plantes, des animaux et des minéraux. Parmi ses étudiants dont certains profitent des voyages qu'ils font pour la Compagnie suédoise de l'Inde orientale figurent notamment Gmelin qui visite la Perse, alors qu'Osbeck visite la Chine et Falck la Tartarie. Les essais entrepris

---

[1818] Carte: Allen, 1993, p. 72.

[1819] Carte: Allen, 1993, p. 49.

[1820] Shirley, 1987, carte n° 519, p. XXXVI, pl. 11.

[1821] Carte: Black, 2003, pp. 66-67.

[1822] Publiée à Amsterdam: Nebenzahl, 2004, pl. 5.3.

[1823] Voltaire, 1957, p. 368.

[1824] Tatishchev, 1950 [rééd.], p. 121.

[1825] Rychkov, 1762, pp. 7-14.

[1826] Dans sa première publication de 1735 *Systema Naturae*, ce naturaliste de 28 ans propose de classer à travers une taxonomie visuelle toutes les plantes connues ou inconnues de l'Europe selon les caractéristiques de leurs parties de reproduction (relevant d'abord 24 puis 26 configurations de base). Dans les livres suivants comme *Botanica* (1751) et *Species Plantarum* (1753) il approfondit la nomenclature botanique et propose un même système pour classer les animaux et les minéraux: Pratt, 1992, pp. 15-16, 24-37.

pour mettre de l'ordre dans le chaos de la nature et organiser le monde dans des termes possibles et concrets en latin afin d'élaborer une système ordonné du monde observable subissent très vite une extrapolation sur la vie sociale et matérielle, sans laisser aucune échappatoire aux Tartares, «une espèce mal connue» (les Tartares occidentaux sont paradoxalement encore moins bien connus que les Tartares orientaux ou Mandchous qui ont détrôné la dynastie Ming en 1644).

– schéma de Strahlenberg

Avec la volonté de donner une image «juste», Strahlenberg rappelle qu'en Europe

> «on croyait […] que tous les Peuples et pays situés au-delà des Assyriens et des Perses [*n.d.l.r.* dans la «partie Orientale et Septentrionale de l'Hémisphère»], n'étaient tous que des Gog, Magog, Gojim et Magojim, mots qui signifiaient les Peuples du Nord, des Payens, Barbares éloignés, inconnus ou d'un pays haut et élevé, tel qu'est la Tatarie où il faut beaucoup monter pour y parvenir, soit du côté de la Perse, des Indes et de la Chine, soit du côté de la Russie et de la Sibérie».

Pour démonter ce mythe, Strahlenberg passe par une translittération à la russe et propose une classification des *Tatars* (et non *Tartares*) fondée sur des connaissances «positives», souvent acquises auprès des érudits tatars de la Sibérie occidentale.

Il propose d'abord de regrouper ces peuples conformément à leur histoire. Selon lui, après la mort de *Zingiscan* qui a fondé la monarchie des Tatars au XIII^{e} siècle, cet empire a été divisé en quatre parties: «1. le Kaptzack (au Nord de la mer Caspienne et du Palus Méotide); 2. le Zagathai (au Nord de la Perse et des Indes); 3. le Mogulistan (au Milieu de la Grande Tatarie); 4. les Karakitai (ou Sarakitai, c'est-à-dire, le Kitai ou Catai Noir) au Nord de la Chine».

Mais cette délimitation ne lui semble pas très évocatrice et il propose un second classement fondé sur des principes linguistiques. Cette méthode devient commune à l'époque: «si on divise les Peuples suivant leurs Langues et leurs Dialectes, écrit Strahlenberg, on prend la voie la plus sûre pour reconnaître leur origine et leurs mélanges, malgré les changements qui sont arrivés»[1827]. Il précise bien que sa délimitation ne prend en compte que les dialectes et non l'écriture, car dans ces régions, selon lui, il y a quatre écritures principales:

> «la Turque, qui est employée par les Tatars de Krimée; la Kalmuque ou la Mugale, qui est assez semblable à celle des Tatars Chinois; et enfin l'écriture de Tangut ou de Tibet, sans parler de l'Esclavonne ou de la Russienne»[1828].

D'autre part, dans le goût de l'époque, il souligne une certaine pauvreté des données linguistiques:

> «comme ces peuples ont été, pour ainsi dire, tout à fait détachés des Nations policées, et qu'ils vivent dans une extrême simplicité, ils ne connaissent pas le quart des mots que nous exprimons dans les langues européennes; n'ayant jamais entendu parler d'un

[1827] Strahlenberg, 1757 [1730], vol. II, p. 312.
[1828] *Ibid.*, vol. II, pp. 312-313.

> million de choses d'invention, d'usage, etc. qui sont la richesse de nos langues. Mais quoique les leurs soient simples, elles sont néanmoins à certains égards plus riches en mots, pour certaines choses qui ont occupé ces Peuples de tout temps. Par exemple, les Tatars qui ont toujours fait commerce de chevaux, ont différents noms pour exprimer leur âge, leur figure ou couleur, leur usage, etc.»[1829].

Strahlenberg commence dans son tableau par exclure la Sibérie de la Tartarie, car les peuples qui y habitent, les «Ostiiakes, les Iakutes, les Iukagres […] par leurs langues ne paraissent pas d'origine Tatare: c'est pourquoi je regarde comme une erreur de confondre ce pays avec la Grande Tatarie qui est à son Midi»[1830]. Les autres peuples tatars, selon lui, constituent six groupes distincts, dont le premier est composé de habitants de Permie, assez proches des ethnies exclues plus haut.

Le second groupe des Tatars[1831] est composé de plusieurs peuples dont un premier sous-groupe comprenant «des Budziacs, ceux de Crimée, ceux de petite Nagaia, et ceux de Kuban (qui forment tous les États du Khan des petits Tatars), ceux de Daghestan et de Comuck, dans la Circassie, au Sud-Est et près de la Perse[1832]«. Globalement l'espace où habitent ces peuples «dont plusieurs dépendent d'ailleurs de la Russie, des Turcs, et de la Perse» est défini comme «Petite Tartarie». Le deuxième sous-groupe dépend uniquement des Russes: «les Tatars d'Astracan, ou de la grande Nagaia, ceux de Casan, et de Catchin ou Casimow, ceux d'Ufa et les Baschkirs, enfin ceux qui habitent en Sibérie». La troisième «espèce de Tatars» se concentre dans «le pays des Usbeks […] errants dans la Grande Tatarie, près de la mer Caspienne, à l'Est: ce sont les Usbeks, les Turcomans[1833], les Uganiens, les Kergaeses [qu'on ne doit pas confondre avec les Kirghizes], les Brutt-Tatars, les Karakalpacs, et ceux de la Casatschia-Horda[1834] […]. Ces trois [dernières] espèces de Tatars, qui ne sont distingués que par les lieux qu'ils habitent, sont tous Mahométans». En revanche, le quatrième sous-groupe est composé de «peuples qui la plupart habitent en Sibérie, et qui sont payens, savoir: les Sayantzi, les Kirgysi, les Arintzi, les Bratski ou Burati, les Iakuti».

Le troisième grand groupe des Tatars est répresenté par «les *Samoides*, qui demeurent au Nord sur les bords de la Mer Glaciale»[1835].

Le quatrième groupe est une «Nation, qui ne veut pas être appelée Tatare, mais qui prend volontiers le nom de *Turcs* (qu'elle dit ne devoir pas être donné à ceux que nous

---

[1829] *Ibid.*, vol. II, pp. 196-197.

[1830] *Ibid.*, vol. I, p. 13; vol. II, pp. 148-160.

[1831] *Ibid.*, vol. II, pp. 157-161, 194-196. Pour un point de vue contemporain voir Khodarkovsky, 2002, pp. 11-12 (les Tatars de Crimée), 9-11 et 126-130 (les Nogaïs).

[1832] Selon Tatishchev et Rychkov, ce sont les peuples perses au-delà du Terek et les montagnards du Caucase: Tatishchev, 1950 [rééd.], p. 121; Rychkov, 1762, pp. 7-14. Pour un point de vue contemporain: Khodarkovsky, 2002, pp. 15-16.

[1833] Les sources russes utilisent le mot *Trukhmency.*

[1834] La *Casatschia-Horda* concerne les nomades des Petite, Moyenne et Grande Hordes. Selon Levshin, dès l'époque de Pierre le Grand les Hordes ont été appelées Hordes Kazakhes, Hordes Kirgizes ou Kazakhes tatars [*Tatarskie Kazaki*]: Levshin, 1832, p. 25. Voir également le point de vue contemporain dans Khodarkovsky, 2002, pp. 12-13, 146-156.

[1835] Strahlenberg, 1757 [1730], vol. II, pp. 160-168.

appelons ainsi), est composée des *Mungales*[1836] et des *Calmucs* (ou *Eluths*[1837]) qui habitent le milieu de la Grande Tatarie», dans le «Royaume de Casghar ou petite Bukharie»[1838]. Ils sont «devenus célèbres grâce aux expéditions militaires d'*Oguacan*, *Genghis-can* et *Tamerlan*» (ce dernier étant erronément associé aux Grands Mogols des Indes). Toujours en guerre et en marche, en gardant leur idoles au *Tibet*, chez le *Dalaï-Lama*, ils n'ont pas de «villes et [de] bourgs […] si durables qu'en Europe»; ces derniers sont en ruines et «les Tatars ne savent presque plus rien aujourd'hui des anciens noms qui se trouvent dans Marc-Pol de Venise, Rubruquis, etc.»[1839].

Le cinquième groupe est composé d'une part des Tugusi et Tingis qui habitent «le pays de Tangut ou de Tibet, qui est occupé par le Grand Lama, lequel a sous lui deux Vice-Rois ou Kan, et une Milice de Calmucs surnommés Caschioth», d'autre part, «des Tatars orientaux, appelés aujourd'hui Chinois, parce qu'ils sont maintenant maîtres de la Chine»; ces derniers sont à la fois des «Mungales» qui ne sont ni ambulants, ni errants, et de «véritables Tatars»[1840].

Le sixième et dernier groupe est constitué par les Tatars «qui habitent l'extrémité du Nord-Est de l'Asie» comme les *Koraeiki*, *Kamtschadali*, *Kurili*, *Tschutchi*, etc., qui habitent la Scythie inconnue et dont les Anciens n'ont laissé aucune information[1841].

– schéma de Du Halde, Peyssonnel et Edwars

La vision de Du Halde est différente depuis la Chine. Bien plus négatif à leur égard, il réunit les Tartares – le «maudit» *r* est revenu – en quatre groupes en s'appuyant sur les observations du Père Gerbillon. N'appréciant pas particulièrement le principe de classification selon les dialectes, il indique notamment à propos des Tartares orientaux et occidentaux qu'ils

> «parlent tous la même langue, qu'on appelle simplement langue Mongolle. À la vérité ils ont quelques dialectes différents, mais ils s'entendent tous fort bien, et qui sait la langue des uns, se fait entendre de tous les autres. Ils n'ont aussi tous qu'une même religion, qui est celle du Thibet, c'est-à-dire, qu'ils adorent l'idole Fo [*n.d.l.r.* Bouddha], qu'ils appellent en leur langue Foucheki; ils croient à la transmigration des âmes, et ils ont pour les prêtres de leurs idoles appelés Lamas, une si profonde vénération, que non seulement ils leur obéissent aveuglément, mais encore qu'ils leur donnent ce qu'ils ont de meilleur»[1842].

[1836] Ailleurs, Strahlenberg signale le terme de *Mongous* comme autre synonyme des *Mungales:* Strahlenberg, 1757 [1730], vol. I, pp. 2-3.

[1837] Ailleurs, Strahlenberg signale les termes de *Kontaischs* ou *Contaisch* comme autres synonymes des *Calmucs:* Strahlenberg, 1757 [1730], vol. I, pp. 2-3, 195.

[1838] Sur les Kalmouks, voir le point de vue contemporain dans Khodarkovsky, 2002, pp. 13-14, 133-1146.

[1839] Strahlenberg, 1757 [1730], vol. II, pp. 168-174.

[1840] *Ibid.*, vol. II, pp. 175-184, 194-196.

[1841] *Ibid.*, vol. II, pp. 185-190.

[1842] Du Halde, 1736, p. 45.

Le premier groupe est formé des Tartares orientaux qui demeurent immédiatement au-delà de la Grande Muraille le long de l'Amour et près de la mer du Japon. Ils sont les voisins les plus proches de la Chine, à laquelle ils sont soumis.

Le deuxième groupe est celui des Tartares occidentaux ou *Tsao ta tse*, «c'est-à-dire, explique Du Halde, Tartares puants, parce qu'ordinairement ils sont de mauvaise odeur». Ce sont plus précisément

> «les Kalmucs ou Eluths, les Kalkas et ceux qu'on appelle simplement Mongous, qui demeurent aux environs de la Grande Muraille. Leur pays s'étend de l'Occident à l'Orient, depuis la mer Caspienne jusqu'aux Tartares orientaux […], c'est-à-dire jusqu'à 2 ou 3 degrés de longitude au-delà du méridien de Peking et du Midi au Nord depuis la Grande Muraille de la Chine jusques vers le 50e degré de latitude»[1843].

Pour parvenir à la troisième «espèce» de Tartares il faut, selon Du Halde, faire un trajet assez important:

> «On va depuis la Chine à Hami environ en 20 jours; il y a plus de 100 lieues de Hami à Tourfan, et on le fait en sept jours de caravane. Ce chemin est plein de rochers, et l'on n'y trouve ni eau, ni fourrage. Il y a 23 journées de Tourfan jusqu'à Acsou, dix journées d'Acsou jusqu'à Yarcan, et de là jusqu'à Bochara, il n'y a guère plus d'un mois de chemin. On passe à Kaskar; le reste du chemin est occupé par des Tartares nommés Pouroutes et Hassaks; ce sont de grands voleurs, qui pillent indifféremment ceux qu'ils trouvent»[1844].

Tel est le troisième groupe des Tartares qui sont musulmans et «leur langue ressemble à celle d'Yusbeks et diffère du Mongole».

Le quatrième groupe des Tartares se trouve sous la domination des Moscovites, et l'information que possède Du Halde n'est que celle que le Père Gerbillon a apprise «d'un Moscovite qui s'est établi à Pékin». C'est à peu près au sujet de cette aire géographique que Claude Charles de Peyssonnel, familier de la Crimée, écrit quelques années plus tard:

> «les Turcs, Peuple Tartare venu de la Grande Tartarie Septentrionale du côté de l'Obi, demeuraient au-dessus de la petite Tartarie, entre le Nieper et le Don, où sont les Tartares Nogaïs […], les Uzes ou Madgiars, Peuples tartares venus, suivant les apparences, du même Pays que les Turcs […] et établis pour lors à l'Orient de la Mer Caspienne, dans ce qui est aujourd'hui l'Usbek»[1845].

En s'approchant du cœur de la Tartarie indépendante, l'information devient de plus en plus vague. Dans une version assez simpliste, l'Anglais Edwars indique qu'entre la mer Noire et la Caspienne les Tartares forment trois tribus: 1. les Terekemens, Turcomans ou Trukhmenians qui habitent sur le versant oriental du Caucase, sur la côte de la Caspienne; 2. les Coumyks, plus au nord que les précédents; et 3. les Nogays [Nogaïs] qui sous forme de hordes errantes sont dispersés parmi les Coumyks[1846].

[1843] *Ibid.*, pp. 44-45.

[1844] *Ibid.*, p. 64.

[1845] Peyssonnel, 1765, pp. XXXVII-XXXVIII.

[1846] Edwars, *in* Edwars, Saint-Croix et De Barth, 1797, pp. 21-22.

Même chez Tatishchev et Rychkov les renseignements ne sont pas très nombreux: en indiquant que les habitants de Khiva, de Boukhara, de Turkestan ou de Tashkent sont des musulmans, ils notent qu'au-delà «il n'y a pas encore de descriptions fiables»[1847].

Malgré toute leur rigueur, les penseurs ne parviennent pas à synchroniser leurs tableaux et laissent toujours l'impression que les peuples centre-asiatiques sont mal connus et, à l'image du paysage, non mesurables. Cependant, cette première ébauche de regroupement des «Tartares» servira de base plus tard, vers les années 1840-1860, pour construire la famille plus vaste des «peuples touraniens» (voir *infra*), car l'essentiel dans leurs caractéristiques s'est déjà formé au XVIII^{e} siècle.

c) La perception négative des peuples tartares

Peu estimés dès le XIII^{e} siècle les Tartares continuent à être mal aimés des Philosophes éclairés. On ne sait d'ailleurs initialement pas trop où les classer dans la panoplie des images des étrangers exotiques que l'Europe élabore dès le début de l'époque des grandes découvertes, comme le Sage Égyptien qui figure à côté des Scythes qui, en tant que barbares, ne sont là que pour souligner la perfection d'une civilisation idéale; l'Arabe mahométan, sauveteur de l'héritage des Anciens; le Turc-espion, remplacé plus tard par le Persan raffiné; le Philosophe chinois; le Bon Sauvage, un peu embarrassant, mais heureux, pacifique, naturel et innocent, de l'Amérique si tard découverte[1848]. Il est évident pour les Lumières que les Tartares sont apparentés aux Scythes, mais il leur manque un peu de patine antique. L'autre possibilité de les introduire dans la famille du Noble Sauvage[1849] demande encore du temps, car le Tartare semble être trop cruel et n'est pas aussi romantique… En Russie cette transformation survient encore plus tard, vers les années 1830 quand, déjà bien apprivoisée en Europe, une image positive à l'égard des Tartares commence à se développer à la suite de la publication par Alexandre Pushkin de l'*Istorija Pugachevskogo bunta* [Histoire de la révolte de Pugachev][1850].

En même temps, le Tartare est présent, de manière ambiguë, dans le monde des étrangers en Europe où il porte le nom d'Uzbek. Ce dernier n'est pas inconnu des salons: en 1398 il a été décrit dans un roman, qui devait faire en quelque sorte suite au *Roman de la Rose* par un auteur connu sous le nom de Bonet (1345-entre 1405 et 1410) qui a joué un certain rôle politique sous Charles VI. Ce personnage imaginaire, lié

[1847] Tatishchev, 1950 [rééd.], p. 121; Rychkov, 1762, pp. 11-14.

[1848] Hazard, 1961, pp. 11-22.

[1849] Les racines de ce mythe, lié à l'existence et à la reconnaissance d'un Infidèle non chrétien de bonne foi, remonte au *Roman de la Rose* et à *la Divine comédie* de Dante. Cependant, il se cristallise sous la plume du baron Lahontan, auteur d'un portrait idéal des Hurons, où les points déterminants sont l'absence de toute hiérarchie, subordination, un certain minimalisme économique et social et, ce qui est plus important, la conformité à la nature. Cette vision idyllique et romantique triomphe dans la littérature du XVIII^{e} siècle, comme chez Diderot dans son *Supplément au voyage de Bougainville*. Sur le concept du Bon Sauvage aux XVI^{e}-XVIII^{e} siècles voir Todorov, 1989b, pp. 303-310; Touati, 2000, p. 300; Mollat, 2005, pp. 219-233.

[1850] Khodarkovsky, 2002, p. 186.

initialement à Tamerlan, joue un rôle important dans la critique des vices des Occidentaux. Mais, étrangement, par cette position qui veut que «le témoin principal de nos faiblesses est normalement notre adversaire fondamental», Uzbek change de nature: après la défaite de Nicopolis il est surtout vu comme l'incarnation de l'Islam méditerranéen, donc Turc[1851]. L'identité de l'Ouzbek a été plus tard transformée par Montesquieu de manière assez similaire: reprenant le même ethnonyme comme nom propre de personne, il en fait dans ses «Lettres persanes» le symbole du Persan. Insaisissable comme du sable coulant entre les doigts, le «Tartare Uzbek» ne parvient pas à être associé à une aire géographique qui lui soit propre et ne trouve aucune case particulière dans le classement systématique des Lumières. Une des multiples explications possibles pourrait se trouver dans les cartes disponibles à l'époque, où il n'est pas rare de voir la Transoxiane amalgamée par le coloriage en partie aléatoire d'une ligne-frontière dans le contexte cartographique de la Perse ou de la Perse et de la Turquie ensemble[1852].

Le lourd héritage de la parenté avec Gog et Magog continue cependant à peser sur les peuples *centre-asiatiques*, dont l'image noire de peuple cruel, même s'il est déjà «romantisé», souffre de la comparaison avec les clichés véhiculés sur les autres peuples «exotiques». Le seul personnage historique qui parvienne à se détacher des pays avoisinants et à s'affirmer comme *Uzbek*, même s'il n'a pas été réellement ouzbek puisqu'il était issu de la tribu mongole barlas, c'est Tamerlan. Son image n'ajoute pas beaucoup de charme aux représentations tissées sur les clichés.

Le fait que le pays soit traversé par le «fleuve Gion, dont il est parlé dans la Genèse et qui coulait d'une même fontaine avec l'Euphrate et le Tigre», et que les Grecs y aient vécu à l'époque d'Alexandre, ne change pas la perception généralement négative: dans un contraste avec les rêveries paradisiaques ou hellénisantes concernant le passé de l'Asie centrale, Voltaire constate dans ses *Essais sur les mœurs* (chapitre LXXXVIII. De Tamerlan) que les choses ont bien changé et que, actuellement, «au nom de la ville de Cash, on se figure un pays affreux; il est pourtant dans le même climat que Naples ou la Provence».

La perception est construite d'après une règle de cercles concentriques: les «peuplades» plus proches semblent plus «normales» que les voisins plus éloignés et moins connus indépendamment du point d'observation.

Comme l'a montré Giulia Cecere, dans la carte d'Isaac Massa éditée en 1658 sous le titre *Russiae vulgo Moscoviae dictae*, *Partes Septentrionales et Orientales*, les caractéristiques des divers peuples tartares notées dans les cartouches deviennent de plus en plus désolantes et noires de l'ouest vers le sud-est. Si les *Tartaros Volgaros* et *Bulgaros* qui s'occupent d'élevage ne sont pas inférieurs aux autres peuples pour leur

[1851] Batany, 1982, pp. 43, 46-47.

[1852] Alai, 2005, pp. 61, 65, 71, 78, 79, 80, 149 (cartes).

audace et leur force, les *Tartari Nogaytae* sont «très cruels, plus semblables à des bêtes sauvages qu'à des hommes»[1853].

Un schéma analogue ressort des propos de Claude Charles de Peyssonnel, ancien Consul auprès du Khan des Tartares en Crimée, puis Consul-général à Smyrne. Ayant été séduit par la Crimée, il essaie d'en embellir l'image en critiquant certaines des observations que le Baron Tott avait faites lors de son voyage dans ce pays:

> «réduits à du mauvais pain, au riz, au mouton, et à des volailles étiques, nous étions en effet menacés de faire bien mauvaise chère. Je ne concevais pas que le plus beau sol du monde, et le voisinage de la mer, me laissassent manquer de beurre, de légumes et de poissons. Mais j'appris bientôt que le céleri était cultivé dans le jardin du Khan, comme une plante rare; que les Tartares ne savaient pas battre le beurre, et que les habitants des côtes n'étaient pas plus marins que ceux des plaines. Il fallut me soumettre»[1854].

Peyssonnel répond à ces propos que durant les quatre années qu'il a passées à Bakhtchiseray, il a mangé un très bon pain d'un boulanger Tartare, bu un vin excellent «qui peut être assimilé à notre vin de Chablis», trouvé «toutes sortes de volailles», ainsi que des fruits et des légumes en abondance dont les graines de certains d'entre eux ont été envoyées en France.

> «Le reproche fait aux Tartares de ne pas battre le beurre est d'autant plus injuste, continue-t-il, que le beurre est un des principaux articles de leur commerce […] et il faut être aussi malheureux pour manquer de beurre en Krimée, que pour manquer de vin en Bourgogne, et d'huile en Provence»[1855].

Le registre change plus loin où il parle des Turkmènes et des Tartares Nogaïs. Bien que ces Tartares soient des peuples «très hospitaliers et amis des étrangers»[1856] – une observation qui tranche avec les idées de l'époque – le portrait détaillé des Tartares Nogaïs entre bien dans le même schéma:

> «[ils] sont extrêmement laids et malpropres, agiles, infatigables, toujours à cheval, ne sachant presque pas faire usage de leurs jambes et possédant parfaitement l'art de se rallier après avoir été défaits et mis en fuite dans le combat»[1857].

L'impression selon laquelle à partir d'une «civilisation radieuse» la lumière s'affaiblit au fur et à mesure de l'éloignement de son centre et «l'ombre de l'ignorance et de la barbarie» se marque de plus en plus surtout vers le nord et l'ouest, se développe exactement de la même manière, mais dans le sens contraire, en Chine où l'on partage les mêmes sentiments de supériorité que l'Europe, mais bien avant celle-ci, puisque les racines remontent à la période de Zhou (dès avant les Han au 1er millénaire avant J.-C.)[1858]. Le sentiment de supériorité est contagieux. Héritant des Chinois tous les

---

[1853] Cecere, 2003, p. 14.
[1854] Peyssonnel, 1785, p. 63.
[1855] *Ibid.,* pp. 64-65.
[1856] *Ibid.*, p. 124.
[1857] *Ibid.*, p. 39.
[1858] di Cosmo, 2004, pp. 94-107.

préjugés sur leurs voisins nord-occidentaux, souvent comparés à des animaux[1859], les jésuites ne changent que très lentement d'opinion, au fur et à mesure de leur avance vers la Grande Tartarie, en ce qui concerne les «Tartares puants» ou occidentaux, les «pires», qui sont au-delà des Tartares orientaux, leurs voisins immédiats. Ainsi, en recourant à d'autres sources, Martini qui n'a jamais été en Tartarie commence à analyser les préjugés chinois sur les Tartares et réalise finalement dans son *Novus atlas sinensis* que les Mandchous n'habitent pas dans des grottes (une des idées reçues), mais sous des tentes[1860] (ce qui s'avère également plus tard avoir été une image déformée, puisque les Mandchous ne logeaient pas non plus dans des tentes).

En même temps, le fait de voyager en Asie n'améliore pas toujours la situation et aboutit parfois à des résultats contraires. Les conditions de déplacement, périlleuses et primitives, l'inconfort et l'insécurité, les moyens limités des communications, réduites à la bonne volonté des traducteurs, les odeurs, la saleté, la misère rencontrée le long des routes, incitent volontiers les Européens de passage à relater ces faits de manière ponctuelle et à souligner les contrastes avec leur monde d'origine.

D'un autre côté, la proximité de l'Europe ou de la Chine n'«améliore» pas toujours l'image des Tartares dans le regard «éclairé» des Européens qui deviennent de plus en plus intolérants. Selon la carte d'Anville de 1769 intitulée *The Russian Empire in Europe*, «le règne d'Astrakan a été plutôt infecté que habité par les Tartares qui n'ont jamais cultivé la terre, mais toujours vécu comme vagabonds»[1861]. Les «nomades errants» sont, pour les Européens,

> «naturellement sales et mal propres dans leurs tentes, dans leur habits, et dans toutes leurs manières qui sont tout à fait grossières et impolies. Ils vivent – ajoute Du Halde – au milieu des ordures de leurs bestiaux, dont la fiente leur tient lieu de bois pour faire du feu, car il n'y en a point dans les lieux qu'ils habitent. Ils sont bons cavaliers, habiles chasseurs, adroits à tirer de l'arc à pied et à cheval; en général leur vie est très malheureuse. Ennemis du travail, ils aiment mieux se contenter de la nourriture qu'ils tirent de leurs troupeaux, que de se donner la peine attachée à la culture de la terre, qui est assez bonne en plusieurs endroits. Durant l'été ils ne vivent que du laitage de leurs bestiaux, usant indifféremment de lait de vache, de cheval, de brebis, de chèvres et de chameaux; leur boisson ordinaire est de l'eau cuite avec des feuilles de thé, mais du plus grossier et du plus vil qui soit dans toute la Chine. Ils y mêlent du beurre»[1862].

[1859] Pour une description détaillée de l'image des peuples du Nord dans l'ancienne Chine construite par les historiens de l'empire chinois sous les Han (entre autres, par Sima Qian) voir di Cosmo, 2004, pp. 93-126, 255-293. Sur la représentation des «barbares» dans la Chine des Tang (617-907): Abramson, 2003, pp. 119-159.

[1860] Lach et Van Kley, 1993d, p. 1758.

[1861] Anville, 1769b: Cit. d'après Cecere, 2003, p. 18.

[1862] Du Halde, 1736, pp. 45-46. Ce jugement ne change guère un siècle plus tard. Sur la base des descriptions des Kalmouks des Grandes Steppes de Vasilij Vereshchagin, Louis Figuier écrit en 1875: «Dans ces steppes désolés et monotones sont des villages ambulants. Les maisons qui composent ces villages sont formées de tentes déchirées. Elles contiennent, dans un désordre incroyable, des valises, des coffres, des lazzos, des selles, des haillons entassés. L'âtre atteste seul qu'il y a un foyer. Beaucoup d'enfants, garçons et filles, jusqu'à l'âge de dix ans, vont à peu près tout nus pendant les chaleurs de l'été. En hiver, par des froids de trente degrés et par de terribles chasses-neige, ils demeurent des jours entiers blottis dans leurs tentes, sous des monceaux de nippes. […] Chez ces tribus nomades, l'adresse, la

De Barth surenchérit en indiquant que les Tartares Nogaïs et de Crimée «aiment beaucoup la graisse; je leur ai vu manger celle que nous avions pour graisser nos roues»[1863]. Dans ce discours le jugement sur les aspects physiques prennent une place importante, mais non décisive:

> «Tous ces peuples ont le teint basané; mais pourtant plus olivâtre que noir, écrit Philippe Avril. Leur visage est extraordinairement large, enfoncé par le bas et relevé par le haut: ils ont les yeux petits, mais pleins de feu, le nez court, et entièrement plat, le dessus des lèvres et le menton peu fournis de barbe, la taille un peu au-dessus de la médiocre, bien prise et dégagée, en un mot l'air résolu sans avoir rien de farouche et de trop sauvage»[1864].

Les Russes partagent pleinement ce point de vue avec les Européens (**Fig. 10.3**). Le Nomade est vu comme la personnification d'un danger pour la Civilisation: les Kirghizes «sont, après les Turcomans, les plus mauvais voisins que l'on puisse avoir en Asie», écrit Potocki à l'aube du XIX^{e} siècle[1865]. Le poids des préjugés est si lourd que l'on trouve pratiquement la même opinion chez l'orientaliste V.V. Grigor'ev qui en 1876 explique que le désir de détruire totalement la civilisation a ses racines

> «dans la haine du nomade, habitué à l'espace large des steppes [*shirokoe razdol'e stepej*], par rapport à tout ce qui pourrait constituer un obstacle quelconque pour la liberté de ses déplacements, ce qui gène l'horizon de sa vue, habituée à un espace illimité [*bezgranichnosti*], ce qui l'empêche dans les pays sédentaires d'agir et de commander de la même manière qu'il agissait et commandait chez lui, dans sa patrie steppique. […] Les gras pâturages sur lesquels mangent et s'engraissent les troupeaux constituent le sommet de tous ses souhaits et de tous ses rêves […]. Quel prix après tout cela peuvent avoir à ses yeux toutes les créations de l'architecture et de la sculpture? N'importe quel mur est un obstacle pour lui, n'importe quelle maison une prison. Tout ce qu'il ne peut pas prendre et emporter avec lui est futile […]. Si les grenouilles le voulaient, ils transformeraient probablement tout le monde en marais»[1866].

Les raisons principales pour lesquelles toute entente est impossible à cette époque entre les sociétés européennes (russe comprise) et les «Tartares» sont ailleurs.

Avant tout, organisées sous forme d'États militaires et bureaucratiques, fondées sur un système sédentaire, un appareil administratif sophistiqué, des centres urbains développés et une économie industrielle et agraire très dynamique, les premières regardent de haut les seconds, nomades, sans bureaucratie étatique ni organisation urbaine, fondés sur des structures claniques et des religions non chrétiennes[1867]. Il est

---

ruse, la friponnerie et le vol sont le fonds de l'industrie […] ils [les Kalmouks] sont des ivrognes fieffés, et sous ce rapport les femmes et les enfants ne le cèdent point aux hommes. Ils passent des journées entières à jouer avec des cartes»: Figuier, 1875, pp. 224-226.

[1863] Edwars, Saint-Croix et De Barth, 1797, 3^{e} partie par De Barth, p. 65.

[1864] Avril, 1693, p. 162.

[1865] Beauvois, 1980, p. 53.

[1866] Grigor'ev, [1875], p. 4.

[1867] Khodarkovsky, 2002, p. 8.

vrai, comme l'a montré Nicolà di Cosmo par rapport aux sociétés nomades dans la zone de la Grande Muraille chinoise, que les nomades ont souvent emprunté beaucoup d'éléments aux institutions civiles des États sédentaires, mais ces éléments semblent si rudimentaires aux Européens qu'ils ne les prennent pas en considération[1868]. Par exemple, le fait que l'espace steppique ait des limites internes pour les Nomades, donc une organisation sociale certaine, n'est pas pris en compte, alors même qu'on l'a remarqué et noté. Ainsi, Du Halde rapporte notamment que dans cette vaste étendue il y a des limites, les sujets d'un prince ne pouvant pas aller sur les terres d'un autre, «mais dans l'étendue des terres qui leur appartiennent, ils campent où ils veulent»[1869]. À cela s'ajoutent des considérations philosophiques selon lesquelles dans la hiérarchie sociale et humaine l'élevage représente le type le plus archaïque et primitif de l'exploration sociale de la nature et ne demande rien aux nomades qui sont alors les plus proches de l'état «sauvage»[1870].

La perception généralement négative des peuples *centre-asiatiques* ne change cependant pas, quel que soit le type des sociétés au-delà des frontières moscovites ou chinoises, qu'il soit fondé sur une organisation socio-politique suffisamment sophistiquée, sur l'existence de centres urbains et d'oasis cultivées (Kazan, Astrakhan, la Crimée, Samarkand, Boukhara), sur une économie semi-nomade (Kabardes, Koumyks), ou sur une organisation nomade par excellence (Nogaïs, Kalmouks, Kazakhs)[1871]. Ce n'est alors, semble-t-il, pas seulement le nomadisme qui doit être mis en cause: les racines du rejet doivent peut-être aussi se cacher dans l'opposition entre société moderne et société prémoderne, comme on le décèle dans les propos de Voltaire, dans ses *Essais sur les mœurs* (chapitre LXXXVIII. De Tamerlan):

> «Depuis que les Tartares de l'Orient, ayant subjugué une seconde fois la Chine dans le dernier siècle, n'ont fait qu'un État de la Chine et de cette Tartarie orientale; depuis que l'empire de Russie s'est étendu et civilisé; depuis enfin que la terre est hérissée de remparts bordés d'artillerie, ces grandes émigrations ne sont plus à craindre; les nations polies sont à couvert des irruptions de ces sauvages. Toute la Tartarie, excepté la Chinoise, ne renferme plus que des hordes misérables, qui seraient trop heureuses d'être conquises à leur tour, s'il ne valait pas encore mieux être libre que civilisé».

Entre autres, il semble que l'absence de luxe et de richesses chez les *Centre-Asiatiques* (dans le sens européen du terme) ait joué aussi un rôle certain. En 1938, par des parallèles puisés en Iran, chez les Ottomans ou les Arabes et convaincu que le temps ne bouge pas en Orient, Ancel se montre sensible au fait que l'*Art de gouverner* [*Koudatkou bilik*], poème ouïgour datant de 1068, reflète une «poésie de crève-la-faim [qui] ne chante que le printemps, et par-dessus tout, l'eau et l'herbe» parce que dans cet

---

[1868] di Cosmo, 2004, pp. 171-173.

[1869] Du Halde, 1736, p. 45.

[1870] Cette considération est erronée, car, comme on le sait actuellement, l'agriculture est apparue avant l'élevage et l'élevage des steppes est une activité humaine historiquement tardive, car il est lié à la domestication du cheval, lui-même lié aux relations économiques agricoles: Jacquesson, 2002, p. 104.

[1871] Khodarkovsky, 2002, pp. 8-9.

espace statique la société qui y est évoquée n'a à ses yeux pas changé jusque dans le XX^e siècle débutant[1872].

Entre autres raisons, le rejet de ces civilisations repose également dans la différence de religion. Comme l'écrit Du Halde, le plus grand malheur est que chez ces peuples «il n'y a pas de vrais dieux»[1873]. Selon la terminologie commune, ces *Centre-asiatiques*, nomades et sédentaires, sont idolâtres[1874] et infidèles: qu'ils soient adorateurs du Dalai-lama ou musulmans, ils sont hors du système chrétien. Au XVIII^e siècle pour les Occidentaux et les Russes, civilisation et chrétienté sont synonymes[1875] et c'est sur le sillage des reproches que font les chrétiens militants, que les Européens émettent leurs théories sur le despotisme asiatique.

La perception négative qui remonte au XIII^e siècle aura encore une très longue vitalité. Comme l'a noté Nicolà di Cosmo, l'image des empires des steppes reste catastrophique jusqu'aux narrations historiques du XX^e siècle[1876]: proche de celle du Déluge universel, leur description porte la marque d'événements biologiques ou naturels et non de faits historiques; ils sont d'ailleurs perçus comme le produit biologique de cette «Asie féroce [qui] dresse les hommes au brigandage et à la guerre»[1877]; leur civilisation n'est souvent décrite que comme une chose uniquement faite que pour adopter les apports nouveaux d'agents de l'extérieur.

2. La Tartarie comme terme régionaliste: la localisation aléatoire de la Tartarie et son contenu géographique instable

La deuxième définition tend vers une représentation où, dans les cartes des XVI^e-XVII^e siècles, le terme de *Tartarie* traverse l'espace du nord-est de l'Asie indépendamment des divisions ethniques. L'exemple le plus classique de ce schéma est celui de Johannes Blaeu qui en 1686 couvre du seul mot de Tartarie tout l'espace au-delà de l'Oural[1878] (il en va de même pour plusieurs représentations cartographiques jusqu'au début du XVIII^e siècle[1879]).

[1872] Ancel, 1938, p. 29.

[1873] Du Halde, 1736, p. 69.

[1874] Avril, 1693, pp. 146-151.

[1875] Sur le rôle décisif de ces deux raisons voir Khodarkovsky, 2002, pp. 185-186.

[1876] di Cosmo, 1999, pp. 3-4.

[1877] Bérard, 1904, p. 35.

[1878] Carte: Black, 2003, pp. 66-67.

[1879] Voir les cartes de Franciscus Monachus, Anvers, env. 1527 (Shirley, 1987, carte n° 57, p. 61, pl. 54); Gemma Frisius et Peter Apian, Anvers, 1544 (Shirley, 1987, carte n° 82, p. 93, pl. 70); Giacomo Gastaldi, Venise, 1548 (Shirley, 1987, carte n° 87, p. 99, pl. 74); Johann Honter, Bâle, 1561 (Shirley, 1987, carte n° 108, p. 126, pl. 93); Mercator, 1554, 1569 (Goss, 1994, p. 98); Gerard de Jode, Anvers, 1571 (Shirley, 1987, carte n° 124, p. 146, pl. 105; 1578: Allen, 1993, p. 49); Joannes Myritus, Ingolstadt, 1590 (Shirley, 1987, carte n° 175, pp. 194-195, pl. 142); Petrus Plancius, Amsterdam, 1592, 1596 (Shirley, 1987, carte n° 183, pp. 200-201, pl. 183; n° 192, p. 214, pl. 157); Arnold van Langren, Amsterdam, 1594 (?; Shirley, 1987, carte n° 186, p. 205, pl. 151); Jodocus Hondius, Amsterdam?, env. 1597 (Shirley, 1987, carte n° 198, p. 218, pl. 161); Zacharias Heyns, Amsterdam, 1598 (Shirley, 1987, carte n° 168, p. 228, pl. 168); Robert Vaughan, Londres, 1628 (Shirley, 1987, carte n° 326, p. 350,

Afin d'en souligner l'importance, la Tartarie prise comme ensemble est doublée dans les cartes de l'épithète *Magna*[1880]. Dès le dernier tiers du XVII^e^ siècle cette expression latine est traduite dans les autres langues européennes sous la forme *Grande Tartarie* pour les cartes francophones[1881]; *Tartareij* pour les germanophones[1882], *Great Tartaria* pour les anglophones[1883]; il en va de même du côté russe, chez le géographe Vasilij N. Tatishchev, où l'on rencontre la dénomination *Vilikaja Tatarija* [Grande Tatarie][1884]. Au XVII^e^ siècle, apparemment, cette Grande Tartarie désigne le monde de la steppe par opposition à la Petite Tartarie de la Crimée et aux pays sédentaires du Turkestan. Cette vision régionaliste souffre cependant du même type d'incohérences que la frontière entre l'Europe et l'Asie (*supra*).

1) La localisation de la Tartarie

La localisation, tantôt très occidentale, tantôt très orientale de la Tartarie, se fait de manière très aléatoire dans l'espace cartographique. Attachée dans la cartographie médiévale au *Pays de Gog et Magog*, elle a changé de position, comme nous avons déjà vu, au fur et à mesure de la transformation du contenu de ce couple maudit. Bien que la géographie de tradition ptoléméenne fasse rarement appel à ce peuple de Satan, la vieille liaison entre la Tartarie et le *Pays de Gog et Magog* se prolonge dans la cartographie jusqu'au début du XIX^e^ siècle: en 1818, John Arrowsmith (1790-1873) place dans sa carte de l'Asie le pays de *Gog et Magog* au sud d'une chaîne inventée, l'Algym Zano, qui réunit l'Oural et l'Altaï[1885] et se dresse donc au pied de la Tartarie[1886].

---

pl. 249); Matthaüs Merian, Francfort, 1638 (Shirley, 1987, carte n° 345, p. 369, pl. 262); Jean Boisseau, Paris, 1641, 1645 (Shirley, 1987, carte n° 355, pp. 380-381, pl. 272; n° 362, pp. 386-387, pl. 276); Jansson, 1656 [Joannes Janssonius] (Allen, 1993, p. 77), Hendrick Doncker, 1663 (Allen, 1993, p. 79); Frederick de Wit, Amsterdam, 1671 (Allen, 1993, p. 85); Pierre du Val, Paris, 1674, 1679 (Shirley, 1987, carte n° 489, pp. 500-501, pl. 356); Robert Mordend et William Berry, Londres, env. 1676 (Shirley, 1987, carte n° 472, pp. 490-491, pl. 348); Johannes van Kaulen, Amsterdam, 1682 (Shirley, 1987, carte n° 512, p. 514, pl. 363); John Thornton, 1683 (Shirley, 1987, carte n° 521, p. 522, pl. 368); Johannes de Ram, Amsterdam, 1683 (Shirley, 1987, carte n° 519, p. XXXVI, pl. 11); Pierre Mortier, Amsterdam, 1693 (Shirley, 1987, carte n° 559, pp. 558-559, pl. 389); Alexis-Hubert Jaillot, Paris, 1694 (Shirley, 1987, carte n° 561, pp. XL-XLI, pl. 13), Pieter Schenck, 1706 (Allen, 1993, pp. 92-93).

[1880] On trouve cette épithète chez Caspar Vopell (1511-1561) et Bernard Van Der Putte, Anvers, 1570 (Shirley, 1987, carte n° 123, pp. 148-149, pl. 106); Athanasius Kircher, Amsterdam, 1675 (Shirley, 1987, carte n° 470, p. 485, pl. 345); Mario Cartaro, Rome, 1579 (Shirley, 1987, carte n° 141, p. 163, pl. 119); Giacomo Franco, Venise?, 1586-1587? (Shirley, 1987, carte n° 152, p. 174, pl. 127) et Justus Danckerts, Amsterdam, env. 1685 (Shirley, 1987, carte n° 529, p. 528, pl. 372).

[1881] Voir les cartes de Pierre du Val (1618-1683), Paris, 1674 (Shirley, 1987, carte n° 465, p. 482, pl. 342), de Johann Hoffmann (1629-1698), Nuremberg, 1675 (Shirley, 1987, carte n° 469, p. 484, pl. 344) et d'Alexis-Hubert Jaillot (1632-1712) en 1694 (Shirley, 1987, carte n° 561, pp. XL-XLI, pl. 13).

[1882] Voir les cartes d'Eberhard Werner Happel, Ulm, 1675 (Shirley, 1987, carte n° 468, p. 483, pl. 343, Ulm).

[1883] La carte de William Berry (1639-1718), Londres, 1680 (Shirley, 1987, carte n° 501, p. 509, pl. 360, Londres).

[1884] Tatishchev, 1950 [rééd.], p. 154.

[1885] Cette chaîne figure également dans la carte de Tardieu avec l'orthographe *Mont d'Algydim Zano*, dans la zone des Kirgises-Kaissaks de la Moyenne Horde: *Nouvelle carte de la partie du milieu de l'Asie*

Selon Peyssonnel, pour qui Scythie asiatique et Grande Tartarie sont synonymes, cet espace «déterminé par Justin, [… s'étend] depuis les Monts Riphées[1887] jusqu'au Fleuve Halys; ses limites doivent renfermer tous les Pays qui se trouvent entre la Mer Caspienne et la Mer Noire, et tout ce qui est au Septentrion de ces deux Mers, c'est-à-dire, les Contrées arrosées par le Volga, que les Anciens appelaient *Rha*, […], le Donetz qui est le véritable Tanaïs; le Don, appelé aussi Tanaïs par les Anciens […], le Borysthène [(Dniepr)…]…»[1888]. Cette vision qui place la frontière sur le Dniepr et rapproche encore davantage la Tartarie de l'Europe trouve son expression graphique dans une carte éditée en 1606 par Jodocus Hondius sous le titre *Tartaria*[1889].

Dans une autre série de cartes, comme celle de François de Belle-Forest[1890] [1530-1583] datant de 1575 et dans la *Cosmographia* de Sébastien Münster datant de 1544[1891], la Tartarie est légèrement décalée à l'est, immédiatement au-delà du Tanaïs. Sa position reste la même dans une édition de Bâle de 1543 où sur la couverture Münster confère à l'Europe une forme anthropomorphe qui symbolise la «Reine Europe», dont l'extrémité droite de la robe se termine par la Tartarie au-delà du Tanaïs[1892].

La position «trop occidentale» de la Tartarie dans les deux premiers cas est incompatible avec la vision de la carte de Fra Mauro de 1457-1459 où l'Europe s'étend également entre le Don et la Volga[1893].

---

dressée d'après un grand nombre de cartes et de relations les plus modernes, imprimées et manuscrites, pour l'intelligence des découvertes faites dans le Nord, gravée par P.-F. Tardieu, [s.l.], [s.n.], [17..], déposée à la BNF (CPL, Ge C 8135 [I, 400]).

[1886] Voir la critique de cette invention par J. Klaproth: «Les soins de M. A. s'étendent même aux fables du Coran. Ne s'est-il pas avisé de placer le *Pays de Gog et Magog, ou Jajuje et Majuje,* dans la steppe de l'Ichim, entre le Tobol et Irtiche. Comme les auteurs des anciennes cartes, il appelle *Algydim Zano,* la chaîne peu élevée des monts *Alghin,* qui traverse la steppe des Kirghiz, et dans laquelle les rivières qui forment l'Ichim prennent leur origine; mais il ajoute au nom de cette chaîne les mots, *ou rempart de Gog et Magog.* Depuis quand les géographes s'occupent-ils des traditions absurdes des Musulmans, et de quel droit peut-on placer sur une carte le rempart ou le mur construit par un personnage mythologique, tel que l'est Iskender Dzu'lkarnaïn, qu'on dit avoir voulu renfermer, par ce rempart, les nations septentrionales dans leurs confins, et les empêcher de faire irruption dans les pays méridionaux? Cette fable a vraisemblablement pris son origine dans des notions vagues sur la grande muraille de la Chine, qui s'étaient répandues dans l'Occident, de l'Asie. Mahomet connaissait, par les livres des Juifs, *Gog* et *Magog* comme des nations très éloignées, et il paraît qu'il a donné leur nom à ce rempart merveilleux situé dans l'extrémité orientale de l'Asie. C'est sans la moindre raison que M. A. l'applique à une chaîne de monts peu considérables de la steppe des Kirghiz»: Klaproth, 1826b, p. 11. Cette erreur est mentionnée également chez Humboldt, 1843, t. II, p. 121. Sur cette muraille d'Alexandre (Iskender) voir ci-dessus à propos des Portes de Fer. On signale également que d'Anville a consacré aussi une carte aux études du [*Lieu du rempart de Gog et Magog*], [s.l.]: [s.n.], [1761]: BNF, CPL, Ge D 10548; BNF, CPL, Ge D 10320 (XXXI, 211).

[1887] Allusion au passage de Justin II, 2.1.

[1888] Peyssonnel, 1765, pp. 5-6, 78.

[1889] Publiée à Amsterdam: Nebenzahl, 2004, pl. 5.3.

[1890] Shirley, 1987, carte n° 135, p. 159, pl. 114, Paris.

[1891] Sa *Cosmographia universalis*, publiée en 1544 en 6 volumes, est le premier important compendium des nouvelles données au XVI[e] siècle; elle a été rééditée en 1545, 1546, 1548 et 1550 (avec des corrections et des ajouts): Martin, 2005, p. 88.

[1892] Pelus, 1982, fig. 9.

[1893] Pelliot, 1959-1973, t. II, 1963, s.v. «Europe», p. 652.

Pour Anthony Jenkinson, qui avait mal vécu son voyage dans la région, la Tartarie commence à Astrakhan[1894]. La même conception qui fait débuter la Tartarie au nord-est de la Volga se retrouve pratiquement dans une carte de Gerard Mercator publiée en 1569[1895]. Cette même limite figure également vers 1570 sur une carte illustrant le récit intitulé *Rerum Moscoviticarum Commentarii* de Sigismund von Herberstein (1549), ainsi que sur des cartes publiées la même année par Abraham Ortelius dans le *Typus orbis Terrarum* sous le titre *Tartarie ou royaume du grand Cham* [les khans Mongols][1896], ainsi que dans la carte d'Adam Oléarius (1599/1601-?) *Accurata delineato… Wolgae* (1656), dont le décor placé autour d'Astrakhan est sans ambiguïté de caractère oriental (**Fig. 7.42-7.46**)[1897].

La position la plus orientale qu'ait occupé la Tartarie figure sur la carte publiée en 1552 par un contemporain de Jenkinson, Thomas D. Aucuparie, qui place la limite méridionale de la Tartarie très à l'est au-dessus de la Scythie et au-delà de l'Imaüs ptoléméen[1898]. Dans la ligne de ce concept, une carte de Matthias Quad (1557-1613) datant 1596 place la Tartarie à l'extrémité orientale du monde connu[1899], ce qui semble apparemment mieux correspondre aux descriptions de Plan Carpin qui a rapporté que la Tartarie «est située dans la partie de l'Orient où, comme l'on suppose, l'Orient se réunit avec le Nord»[1900].

Si la position de la Tartarie n'est pas stable par rapport à la fracture entre l'Europe et l'Asie, ses limites nord, est, sud-est et sud sont parfois décrites de manière un peu plus claire. Le paradoxe est bien exprimé par Vatace: «comment, s'écrit-il, raconter mon voyage à travers cette plaine immense, ces steppes pareils à l'océan, bornés à l'ouest par Astrakhan et le Volga, à l'est par la mer et au sud par des Indes?»[1901]. Dans l'histoire de la Tartarie il a en effet toujours été possible de préciser les limites au moyen des points extrêmes, comme cela a été le cas à l'époque de la plus grande expansion de l'empire mongol sous Qubilaï quand la Tartarie s'est étendue de la mer Noire à la mer de Chine et de la Sibérie au Cambodge[1902]. Pour être plus précis, on peut rappeler que les voyageurs du XIII^{e} siècle notaient qu'au nord la Tartarie était limitée par l'océan, à l'est par la terre des Chinois et celle des *Solongyos* [Corée et

---

[1894] Willan, 1956, pp. 56-57, 153. Pour la carte voir Nebenzahl, 2004, pl. 5.1.

[1895] Carte: Goss, 1994, p. 98.

[1896] Nebenzahl, 2004, pl. 1.1. Il en est de même pour une carte publiée vers 1583 par Nicolas van Sype (Shirley, 1987, carte n° 149, pp. 172-173, pl. 126, Anvers?), une carte de Joao Baptista Lavanha et Luis Teixeira intitulée le *Theatrum Mundi* (1597-1612; carte déposée à la Biblioteca Reale de Turin: Golay, 2004, p. 52) et une carte de Matthaüs Merian datant de 1638 (Shirley, 1987, carte n° 345, p. 369, pl. 262).

[1897] La carte est déposée à la bibliothèque nationale du Congrès; voir les reproductions: Bagrow, 2005 [1975], pp. 272-275.

[1898] Yule, 1921, vol. 1, p. 136 (Introduction).

[1899] Shirley, 1987, carte n° 197, p. 217, pl. 160, Cologne.

[1900] Plan Carpin, 1957, p. 25.

[1901] Legrand, 1886, p. 208.

[1902] Guéret-Laferté, 1994, p. 6.

Mandchourie], au sud par la terre des *Saracins* (ou *Sarrasins*[1903]), au sud-ouest par les terres de *Guires* [Ouïghours du Turkestan oriental] et à l'ouest par les *Naimans* [entre Khangai et Altain-nourou dans la vallée de l'Irtysh noir][1904]. Dans la carte de l'océan Pacifique (1570) d'Abraham Ortelius les limites sud-est coïncident avec la Grande Muraille de la Chine[1905] et dans la carte du *Magni Mogolis Imperium* (1656) de Jan Jansson (1588-1664) la frontière sud de la Tartarie passe par le *Cabull* [Kaboul][1906] (ces deux repères auront par la suite une longévité étonnante). En revanche, la description de la frontière occidentale fait défaut.

2) Les dimensions de la Tartarie

Le contenu géographique n'est pas plus stable en termes de dimensions. Dans certains exemples la Tartarie couvre globalement tout l'espace à l'est du Tanaïs, de la Volga ou de l'Oural au nord de l'Inde, représentant dans ce cas la moitié de l'Asie, dans d'autres, comme dans la carte d'Abraham Ortelius de 1564[1907], la Tartarie est reléguée au nord de l'Asie où elle déambule entre la Russie et l'Extrême-Orient. Dans le cas des cartes schématiques, enfin, cette partie de l'Asie au nord de l'Hindou-Kouch peut être partagée en composantes de surfaces pratiquement équivalentes représentées par la *Tartarie*, le *Turchistan* et le *Cathay* (carte de Simon Girault de 1592)[1908], ou la *Tartarie*, la *Chine*, le *Cathaio* et le *Mongol* (version de 1599 de Theodor de Bry [1528-1598])[1909].

Plusieurs versions peuvent coexister chez le même cartographe. Ainsi dans une mappemonde d'Abraham Ortelius datant de 1586, la Tartarie qui commence au nord de la mer Noire et à l'est du Don ne dépasse pas la Caspienne. La partie orientale de l'Asie, à laquelle correspondent les toponymes *Turchestan*, *Cathaio* et *Mongol*[1910], est distinguée de la Tartarie par une ligne qui part du milieu de cette mer vers le nord et une différence de couleur. En revanche, ce partage est absent dans la version plus complexe de 1564, mais une note mentionne la «*Tartaria* qui s'appelait autrefois la Scythie et la Sarmatie»[1911].

[1903] Plan Carpin, 1992, pp. 11-12. A.I. Malein indique que dans le passage où Plan Carpin passe par le «territoire des Kankli» [Kangites] au nord de l'Aral, sans la nommer, les Bissermines sont les Khorezmiens, bien que, plus loin dans le texte, ils représentent des Persans ou les peuples musulmans en général: Plan Carpin, 1957, pp. 72-73.

[1904] Plan Carpin, 1957, p. 25; les indications des localisations géographiques dans ce texte ont été faites par A.I. Malein. Les localisations de Jazykov, comme l'indique Fedchina, sont légèrement différentes: pour lui la terre des *Solongyos* est la Mandchourie, la terre des *Sarrasins* est celle de l'Afghanistan et de l'Iran [?] et les terres de *Guires* sont celles des Mongols (Fedchina, 1967, p. 17).

[1905] Carte: Black, 2003, p. 63.

[1906] Carte: Allen, 1993, p. 77.

[1907] Anvers: Shirley, 1987, carte n° 114, pp. 130-131, pl. 97. Voir également la carte de Gerard de Jode (Anvers, 1571): Shirley, 1987, carte n° 124, p. 146, pl. 105.

[1908] *Ibid.*, carte n° 181, p. 198, pl. 146, Langres.

[1909] *Ibid.*, carte n° 220, p. 237, pl. 176, Francfort.

[1910] *Ibid.*, carte n° 153, p. XXIX, pl. 8, Anvers.

[1911] *Ibid.*, carte n° 114, pp. 130-131, pl. 97, Anvers.

La dénomination de Tartarie se propage en outre également sur l'espace maritime: on la trouve sous la forme de Manche de Tartarie entre l'île de Sakhaline et les bords de l'Extrême-Orient russe, ou de mer de Tartarie, parfois identifiable avec la mer du Japon[1912]. La mémoire des Scythes est également préservée sur la Caspienne dans la double dénomination de golfe Scythique et de baie de Karabogaz[1913].

3. La Tartarie comme terme politique

Avec l'arrivée en Europe de renseignements plus détaillés sur la Tartarie à travers les travaux des jésuites et des explorateurs russes et, surtout, avec l'établissement des sphères d'influence politiques entre la Russie et la Chine, la terminologie cartographique «tartaresque» s'enrichit de nouvelles épithètes.

Même si la progression des Russes vers l'Extrême-Orient, sans parler du Turkestan, et des Chinois vers le nord-ouest arrive à son terme vers le dernier tiers du XVII^{e} siècle[1914], la terminologie ne reflète pas encore clairement le nouvel ordre politique de la Tartarie. Un premier essai de partage de l'espace, sous l'influence de réflexions tantôt géographiques, tantôt politiques, a lieu chez le cartographe français Pierre du Val (1618-1683). Alors que dans ses premières cartes la Tartarie est subdivisée en une Tartarie Déserte à l'ouest de la Moscovie et une Vieille Tartarie à la pointe nord-est du continent, il déplace le Cathai à l'intérieur de la Grande Muraille, le territoire immédiatement extérieur prenant le nom de Kin[1915]. En 1679, dans une carte où la Grande Tartarie occupe toujours le centre de la région en question, la Tartarie septentrionale au «Grand Nord» prend la place de la Vieille Tartarie et le Kin prend le nom de Tartarie du Kin[1916]. Nicolaes Witsen (1641-1717) et Pierre Moullard-Sanson (1703-1730) choisissent plutôt une terminologie géographique: en 1692 le premier distingue une *Tartarie septentrionale* et une *Tartarie orientale*[1917], alors que chez le second coexistent en 1697 une *Tartarie septentrionale*, une *Tartarie occidentale* et une *Tartarie orientale*[1918]. Dans les cartes de Nicolas Chalmandrier de 1768 et de Jean Chappe d'Auteroche de 1769 on trouve le terme la *Tartarie Boréale*[1919]. La *Petite Tartarie* fait en même temps son apparition (**Fig. 11.9**). Selon Lenglet du Fresnoy, cette subdivision appartient à la partie septentrionale de la Turquie d'Europe et correspond dans sa partie méridionale à «la Chersonèse Taurique des Anciens, qu'on nomme

---

[1912] Broc, 1972, p. 432.

[1913] Humboldt, 1843, t. II, p. 296.

[1914] Voir la carte, représentant la conquête russe de la Sibérie et de l'Extrême-Orient in *Atlas historique,* 1983, p. 268.

[1915] Voir, par exemple, Shirley, 1987, carte n° 465, p. 482, pl. 342, Paris, 1674.

[1916] *Ibid.*, carte n° 489, pp. 500-501, pl. 356, Paris, 1679.

[1917] Bartol'd, 1977a [1911], p. 382; Rozen, 1976, p. 236.

[1918] Shirley, 1987, carte n° 592, p. 586, pl. 409, Paris.

[1919] Nicolas Chalmandrier, *Carte de la Russie et de la Tartarie Boréale*, [s.l.]: [s.n.], 1768 (déposée à la BNF, CPL, Ge AF Pf 81 [40]); Jean Chappe d'Auteroche, *Carte de la Russie et de la Tartarie Boréale,* 1769 (déposée à la BNF, CPL, Ge CC 2296 [28]).

aujourd'hui Presqu'île de Crimée, d'Or ou de Przecop»; elle est dirigée par le khan des petits Tartares et le «Grand-Seigneur» [sultan ottoman][1920].

La délimitation devient plus complexe dans la carte de Coronelli, Tillemont et Nolin, qui dressent en 1690 pour la première fois des parallèles entre les appellations des parties composantes de la Tartarie et leur statut politique. Le sigle de l'*empire de Moscovie* est placé au centre de l'espace; au nord, la *Tartarie septentrionale* se dessine sous la ligne du cercle arctique près des Yakoutes; au sud la *Tartarie moscovite* est placée sur le 50e parallèle; plus au sud, sous la dénomination générique de *Grande Tartarie*; se suivent en arc le *Petit Tibet*, le *Cascar* et le *Grand Tibet*[1921]. Ce schéma est reproduit en 1699 dans une carte italienne de Giovanni Canali[1922]. En 1700, Guillaume Delisle place la *Tartarie moscovite* sur le 60e parallèle et la *Tartarie indépendante* et la *Tartarie chinoise* côte à côte sur le 45e parallèle sous la dénomination générique de *Grande Tartarie*[1923]. Dans un autre carte de 1706, Delisle multiple les dénominations: on voit incluses dans la *Tartarie chinoise* la *Tartarie occidentale*, placée sur le Gobi, et la *Tartarie orientale* placé plus au nord-est par rapport à la *Tartarie chinoise*; entre la *Tartarie occidentale* et la *Tartarie indépendante* la frontière n'est pas coloriée; cette dernière Tartarie couvre également le *Royaume du Grand Tibet* et *Balkh*, tandis que Kaboul (conformément à sa localisation au-delà de l'Hindou-Kouch) reste à l'extérieur des frontières de la Tartarie indépendante; le *Turkestan* se trouve au *Royaume du Cachgar* [Kashgar] et le *Royaume de Sibérie* dans la *Tartarie Moscovite*; la Moscovie européenne confine avec la *Petite Tartarie*, la *Circasie* [Circassie], le *Royaume d'Astrakhan*, le *Royaume de Casan* [Kazan], la *Zirannie* et la *Permie* qui sont séparés les uns des autres par des frontières en couleurs[1924]. Sur une carte de Jean-Baptiste Nolin datant de la même année figurent – de part et d'autre de la *Grande Tartarie* – la *Tartarie Moscovite* [la Sibérie], la *Tartarie occidentale* et la *Tartarie chinoise*[1925]. Le terme de *Tartarie Blanche* mentionné par Schiltberger a également une coloration politique, car il signifie aussi que cet État est indépendant, libre de tributs[1926].

Ces recherches linguistiques qui reflètent la nouvelle donne politique de l'*Asie centrale* arrivent à terme vers la fin du XVIIIe siècle. Dans une illustration cartographique du voyage du capitaine Cook, le peintre et graveur italien Giovanni Maria Cassini présente en 1788 comme une chose on ne peut plus banale une Tartarie en trois parties (russe, indépendante, chinoise)[1927] (**Fig. 11.11**). Toutefois, ces propositions terminologiques sont boudées par les Russes qui évitent à tout prix le terme de Tartarie pour les territoires en leur possession.

[1920] Lenglet du Fresnoy, 1768, vol. VII, pp. 4, 6-12.

[1921] Shirley, 1987, carte n° 546, p. 548, pl. 381, Coronelli-Tillemont-Nolin, Paris, 1690.

[1922] *Ibid.*, carte n° 594, p. 588, pl. 410, Padoue, 1699.

[1923] *Ibid.*, carte n° 603, p. 598, pl. 416, Paris, 1700.

[1924] *Carte de la Tartarie. Dressée sur les Relations de plusieurs voyageurs…*, par Guillaume Del'Isle Paris: chez l'Auteur, 1706 (BNF, CPL, Ge Arch 2798).

[1925] Shirley, 1987, carte n° 605, pp. 600-601, pl. 417, Paris, 1700.

[1926] Schiltberger, 1879, pp. 7, 21.

[1927] Goss, 1994, p. 137.

* * *

Le passage du terme à caractère régionaliste (la *Tartaria Magna* unique désignant la Tartarie lointaine) vers les formes à contenu politique (les trois Tartaries reflétant la coexistence de plusieurs États) est notamment visible dans le *Dictionnaire géographique portatif* publié en 1790 par Laurent Eschard et accompagné d'une carte datant de 1759 (cas typique pour les livres de l'époque où les cartes, réutilisées plusieurs fois, ne sont généralement pas mises à jour par rapport aux textes). Alors que dans la carte la mention unitaire de Grande Tartarie figure au-dessus de la Turquie, de la Perse, des Indes et de la Chine, le texte du *Dictionnaire* précise que la Tartarie qui «comprend plus d'un tiers de l'Asie» est subdivisée en *Tartarie Moscovite*, *Tartarie chinoise* et *Tartarie indépendante*[1928].

Cette structure tripartite devient une idée reçue dans la cartographie européenne vers la fin du XVIII[e] et le premier tiers du XIX[e] siècles: on la trouve dans la carte de Joseph-Nicolas Delisle et Philippe Buache (1750-1752) intitulée *Nouvelles Découvertes au Nord de la Mer du Sud tant à l'Est de la Sibérie et du Kamtchatka, qu'à l'Ouest de la Nouvelle France*[1929], dans la carte du monde de Delisle de 1722 (**Fig. 11.6**), dans la *Mappemonde* de Jean-Baptiste Nolin datée de 1766[1930], dans l'*Atlas* de John Palairet de 1775, dans l'*Atlas* de Gilles et Didier Robert de Vaugondy de 1798[1931] (**Fig. 11.8**), ainsi que dans la *Géographie moderne* de John Pinkerton (1804)[1932] et la *Géographie Universelle* du Danois Conrad Malte-Brun (1775-1826) qui redonne vie à ce genre[1933].

Sans changer le concept de la partition, les spécialistes de l'époque modifient constamment les limites des trois composantes.

La Tartarie du nord, représentée par les synonymes *Tartarie Moscovite*, *Moscovie asiatique*, *Tartarie russe* ou *Russie asiatique*[1934] se présente dans le cadre de trois scénarios: soit, de manière minimaliste, elle s'étend uniquement entre le Don et la Volga[1935], soit elle se prolonge jusqu'au mont Oural; soit, dans un concept maximaliste, elle dépasse l'Oural et compte la Sibérie entière dans ses limites[1936].

[1928] Eschard, 1790, pp. 54, 675.

[1929] Nebenzahl, 2004, pl. 5.5a.

[1930] *In Atlas Général*, Paris, 1767, déposé à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne: Golay, 2004, p. 78.

[1931] Lewis et Wigen, 1997, p. 159.

[1932] Pinkerton, 1804.

[1933] Sur Malte-Brun: Godlewska, 1999, pp. 90-92, 97, 103-111.

[1934] Les dénominations géographiques *Russie* et *Moscovie* sont à leur tour elles aussi floues: elles désignent tantôt l'ensemble des terres soumises au tsar, tantôt des régions centrales: Pelus, 1982, p. 316.

[1935] Par exemple, Eschard, 1790, pp. 54, 675.

[1936] La Sibérie est montrée comme une partie de la Tartarie russe dans les cartes d'Emanuel Bowen (*A Complete Atlas of the Known World*, Londres, 1752), dans la *Mappemonde* de Jean-Baptiste Nolin (*Atlas Général*, Paris, 1767), chez Bonne (*Atlas moderne ou collection de cartes sur toutes les parties du globe*, Paris, 1771), chez Thomas Kitchen (*Atlas of the World,* Londres, 1771), chez Nicolas Sanson (*Mappe-Monde: Géo-Hydrographie, ou Description générale du Globe*, Paris, 1674) et chez John Palairet (*Bowles' Universal Atlas,* Londres, 1775): Lewis et Wigen, 1997, p. 278, n. 85; Golay, 2004, p. 78.

L'extension maximale de la *Tartarie chinoise* qui s'étend au-delà de la Grande Muraille peut aller, en les couvrant, du Xinjiang à la Mongolie et à la Mandchourie[1937]. En outre, dans une carte d'Adrien Hubert Brué datée de 1814, la *Tartarie chinoise* prend au nord de la Chine la dénomination de *Provinces chinoises*[1938].

La *Tartarie indépendante* ou *Grande Tartarie* peut comprendre les territoires des futures républiques ex-soviétiques et le Tibet, voir même, parfois, l'Assam[1939] (**Fig. 11.13**).

Pourtant ces nuances n'intéressent pas trop le grand public qui se contente de cette trinité facile à manipuler: c'est le cas notamment à Florence sur des cartes à jouer pour Minchiat ou Tarot (jeux très populaires à l'époque dans le Nord de l'Italie) qui représentent un Atlas géographique schématisé: la Tartarie y est dessinée de manière très schématisée avec comme explications qu'elle a été constituée jadis par la Scythie *intra et extra Imaüs* et la Sérique et qu'elle est actuellement partagée en Tartarie russe, chinoise et indépendante, avec des subdivisions comme Sibérie, Grande Boukharie, *Regio degli Uzbeki* et Turkestan[1940].

Comme l'ont remarqué Martin W. Lewis et Kären E. Wigen, les unités subcontinentales à l'époque des Lumières sont définies tantôt selon des critères politiques, tantôt selon des critères non politiques de telle manière que des empires ou des royaumes coexistent avec des aires définies sur la base de la langue ou d'autres critères culturels[1941]. Ainsi, les unités politiques des royaumes de Boukhara et de Samarkand partagent à égalité l'espace cartographique avec des regroupements culturels comme les pays des *Calmoucs* ou des *Turkomanes.* Finalement dans cette quête de classification parfaite, l'appellation négative de Tartarie se transforme dans les écrits des érudits européens du XVII^{e}-XVIII^{e} siècles. Sans perdre son contenu négatif, la Tartarie dans son ensemble devient une désignation régionale à dimension variable qui suppose également des caractéristiques linguistiques, ethniques[1942] et politiques.

En même temps, les cartographes commencent à privilégier une autre manière de paver l'espace, coloriant les limites entre les regroupements de caractère politique, même si les dénominations nationales ne sont pas encore toutes au rendez-vous. On constate, par exemple, un mélange des niveaux dans les dénominations étatiques, ethnologiques et géographiques sensées représenter les dénominations politiques, chez

---

[1937] *Mappemonde* de Jean-Baptiste Nolin (*Atlas Général*, Paris, 1767): Golay, 2004, p. 78; carte de Philippe Buache (Anvers, 1750/1752): *Ibid.*

[1938] Nebenzahl, 2004, p. 164, pl. 5.7.

[1939] *Mappemonde* de Jean-Baptiste Nolin (*Atlas Général*, Paris, 1767): Golay, 2004, p. 78; John Palairet (*Bowles' Universal Atlas,* Londres, 1775, carte 3): Lewis et Wigen, 1997, pp. 177, 278, n. 85.

[1940] Jeu de cartes publié en 1779 par Giovanni de Baillou, Agostina de Rabatta et le graveur Antonio Lamberti; pl. XII: *La Tartaria antic.^{te} Scythia intra et extra Imaum et Serica.*

[1941] Lewis et Wigen, 1997, p. 159.

[1942] On voit «les langues tartares» parlées par les peuples «Tartars» aussi bien chez Eschard, 1790, p. 54; que chez Saint-Martin, 1879, p. 250; jusqu'à l'ouvrage classique d'Abel Rémusat, 1820.

Jean-Baptiste Nolin, dans la *Carte du Capchac, partie du royaume de Gete, de la Transoxiane, de la Moscovie, Géorgie*[1943].

En revanche, l'espace cartographique est déjà clairement partagé par des lignes frontières, qui mettent au net la situation politique de la région. Ainsi, dans la *Carte de la Tartarie indépendante* de Bonn (vers 1771)[1944] les limites de ce pays, soulignées en rose, longent la côte orientale de la Caspienne, puis remontent le cours inférieur de l'Elba / Emba, laissant Orenbourg hors de l'espace en question, atteignent le point le plus septentrionale au 55° de longitude, suivent le cours moyen de l'Irtysh jusqu'à Udinsk, puis remontent jusqu'à Bikatun, passent par Seligingsk, descendent au sud pour incorporer, dans la Tartarie indépendante, une partie du Tibet, le Petit Tibet, le Balkh, la Boukharie et le Khorezm, laissant Kaboul hors des frontières, dans les Indes (la frontière passant par Bamiyan) et Khorasan.

La tendance vers une subdivision politique devient plus évidente vers le début du XIX^{e} siècle. Dans le *Nouvel atlas élémentaire pour la 10^{e} édition de l'abrégé de géographie de Guthrie* (1819), Arrowsmith, connu avant comme auteur d'une carte d'Asie (1818)[1945] part des fonds des cartes d'Anville et rejette la dénomination de Tartarie russe pour se limiter à trois Tartarie: chinoise (orientale), indépendante et occidentale. Cette dernière recouvre une partie de la Russie et occupe un étroit ruban sur le 50^{e} parallèle, en dessus de la Tartarie indépendante[1946]. Cerclée de lignes frontières au crayon jaune la surface de la Tartarie indépendante comprend la Caspienne, les trois Hordes des Kirghizes, la Grande Boukharie, Balkh et *Candahar*.

[1943] Jean-Baptiste Nolin, *Carte du Capchac, partie du royaume de Gete, de la Transoxiane, de la Moscovie, Géorgie* [J.B. Nolin] [s.l.]: [s.n.], [16..]: BNF (CPL, Sc 9 Ge DD 2987 [10348]).

[1944] *Carte de la Tartarie Indépendante qui comprend le Pays des Calmuks, celui des Usbeks, et le Turkestan, avec leurs dépendances, Projetée et assujettie aux Observations Célestes Par M. Bonne,* Paris: Lattré, [ca 1771]; carte déposée à la BNF (CPL, Ge D 23803).

[1945] Très critique, Klaproth qualifie Arrowsmith d'ignare (Klaproth, 1826b, p. 3), en signalant plusieurs erreurs dans le positionnement des objets géographiques et dans la translittération du russe. Arrowsmith, qui ne comprenait pas le russe, s'est notamment fait aider par un Allemand, transformant l'abréviation du mot *caravanseraïs* qui dans les cartes russes avait une forme en cyrillique en dénominations de villes: «confondant ordinairement les lettres russes avec les latines, il appelle ces villes de sa création *Kar Sap Eshmi, Kar Sap Sumgait, Kar Sar Djamga, Kar Sar Egni* et *Kar Sar Eshek»* (*Ibid.*, p. 7). Ce type d'erreurs est répétitif et Klaproth ne manque aucune occasion de toutes les noter de manière sarcastique (*Ibid.*, pp. 7, 13). L'érudition mal appliquée du Britannique attire également la critique: «Le graveur anglais est non seulement un homme versé dans la connaissance des langues, c'est aussi un historien savant et un critique profond. Ayant entendu parler de la *plaine de Kiptchak,* citée souvent dans les livres arabes et persans, il a jugé à propos d'insérer ce nom, quelque part, dans sa carte. Il nomme donc *Dusht Kipzak,* les bords de la mer Caspienne, entre les embouchures du Volga et du Iemba. Tout le monde sait, cependant, que cette dénomination s'applique à la vaste steppe comprise entre le Caucase, le Don, la partie méridionale de la chaîne de l'Oural et le lac Aral» (*Ibid.*, pp. 10-11). Donc, écrit Klaproth, «On peut aisément conclure de ces données, que l'Asie centrale, dans la carte d'Arrowsmith, doit paraître totalement différente de ce qu'elle est réellement, et qu'il devient impossible de s'y retrouver. Certes, on ne peut exiger d'un graveur ou d'un marchand de cartes, qu'il consulte des ouvrages écrits dans les langues orientales, afin d'y recueillir des matériaux dont il aurait besoin pour dresser une carte d'Asie, mais quand il change le titre honorable d'artiste ou de libraire, contre la qualification pompeuse de géographe ou d'hydrographe d'un souverain (titre qui, trop souvent, ne sert qu'à masquer l'ignorance), alors, je pense qu'on peut demander de lui qu'il connaisse, au moins, les sources qui sont accessibles à tout le monde, et qui peuvent fournir des renseignements propres à rendre ses travaux plus parfaits» (*Ibid.*, p. 18).

[1946] Arrowsmith, d'Anville, [1819], pl. II.

Kaboul et le *Cashemir* appartiennent à l'Inde dont les frontières qui passent sur l'Hindou-Kouch sont marquées en rouge. À droite, la frontière de la Tartarie indépendante monte droit au nord, s'incline vers l'ouest, longe le moyen Oxus, contourne le désert du Khorezm, longe le Tedjen, puis la Caspienne jusqu'à l'Emba, rejoint Tara, puis redescend sur la chaîne altaïque et frise le Balkhash et le Cashgar. De part et d'autre, le Khorasan se trouve du côté de la Perse; le Tibet et la Tartarie chinoise appartiennent à l'Empire chinois[1947].

Conclusion

Quelques bilans en matière de nomenclature de l'*Asie centrale* avant l'apparition de ce terme

Contrastant avec l'idée centrale de l'époque des Lumières qui sous la forte influence de Linné prétendaient aller jusqu'au bout de la découverte de l'Univers et réussir à réaliser une construction «ordonnée» du monde[1948], la réalité géographique reste quasi inexistante dans la majorité de la Grande Tartarie. Malgré le fait que Robert et Robert de Vaugondy tiennent à parler de progrès lorsqu'ils affirment en 1757 que «les missions faites dans tous ces pays idolâtres ont procuré une connaissance plus parfaite de l'intérieur de ces terres»[1949], la Tartarie reste fortement perdante même, à titre de comparaison, face à la Turquie, la Perse, les Indes Orientales et la Chine[1950], sans parler de l'Europe dont l'image cartographique est quasi exhaustive. Ces pays orientaux sont déjà suffisamment bien connus au tournant des XVII^{e}-XVIII^{e} siècles[1951], même si leur connaissance ne peut être que relative, puisque, comme l'a écrit le même Robert, ces pays sont d'un accès difficile aux «gens éclairés» capables de recevoir l'information de manière régulière. En revanche, en ce qui concerne la Tartarie, seule l'entité chinoise ou, plutôt sa partie nord-orientale entre Ourga et Kalgan, est déjà doublement cartographiée grâce aux efforts des jésuites et des voyageurs russes. Le reste, aussi bien la Tartarie indépendante (sauf la zone de la Caspienne), que les territoires au-delà du mont Jablonovoj jusqu'à la baie de Tartarie, le long de l'Amour, préserve l'image d'une *terra incognita* pour les Russes aussi bien que pour les Occidentaux[1952].

Vers la fin du XVIII^{e} siècle les géographes – ou plutôt les cartographes – n'ont pas beaucoup de détails précis à ajouter aux descriptions de ces contrées dessinées par Ptolémée dans l'Antiquité, à l'exception des topographies fournies par les sources

---

[1947] *Ibid.*, pl. XXII par Semen Jeune Sculpteur.

[1948] Lewis et Wigen, 1997, p. 159.

[1949] Robert et Robert de Vaugondy, 1757, p. 21.

[1950] Pour comparer le nombres de voyages effectués dans plusieurs pays d'Asie voir le catalogue dressé par Lenglet du Fresnoy, 1768, vol. I, pp. 370-378.

[1951] Wolff, 2001, p. 43. Voir aussi Edney, 1997, pp. 5-18.

[1952] Bassin, 1999, p. 34.

arabo-persanes et les notes subjectives des voyageurs. Même si les représentations de l'*Asie centrale* ne sont plus au niveau des «merveilles» du XIII^e^ siècle, l'imagerie géographique vers le tournant du XVIII^e^ au XIX^e^ siècle déforme largement la réalité, même si l'Aral, jadis inexistant, se met à exister séparément de la Caspienne (dès 1697).

Gog et Magog, nous l'avons vu, existent encore en 1818 chez John Arrowsmith, en association avec une chaîne de montagnes inventée, l'Algym Zano, réunissant l'Oural et l'Altaï. Cette anachronisme ne constitue pas un cas singulier: dans sa carte sur les *Pays situés entre la source du Ganges et la mer Caspienne* sur laquelle il reproduit l'itinéraire du voyage qu'il a entrepris en 1783-1784 du Bengale à Saint-Pétersbourg[1953], George Forster montre encore un Imaüs transversal, également nommé *Monts Terek*, *Mont Tag de Strahlenberg* et *Mont Karangoutac de Sherefeddi*, qu'il dédouble plus à l'est par une autre chaîne intitulée *Imaus de Ptolémée* qui croise à son tour l'*Emodus*. À défaut d'informations précises, les cartographes commencent à remplir l'espace au moyen de dénominations utilisées antérieurement (antiques, arabo-persanes, ou issues des récits des voyageurs occidentaux), et à multiplier les lignes de contour des objets géographiques comme on le voit dans la carte d'Anville où la Caspienne possède cinq contours différents. Pour l'espace du Mā warā' al-Nahr, exagérément agrandi par rapport au sens initial du terme arabe («au-delà du fleuve»), Forster multiplie les dénominations avec *Pays des Usbeks*, *Al Sogd*, *Sogdiana*, *Grande Boukharia*, *Scythie en deçà de l'Imaus*. Il les oppose sur l'autre flanc de l'Imaus à *Cashger*, *Petite Boukarie*, *Scythie extra Imaus*, *Kotan*, *Chatae Scithae*, *Mogulistan*. Cette tactique peut s'expliquer en partie par le fait que Forster combine sur la même carte les itinéraires d'Alexandre le Grand, de Tamerlan et de Clavijo à son propre itinéraire, s'associant à ces personnages historiques illustres en tant que héros romantique des temps modernes.

Les cartes peuvent devenir encore plus bavardes quand leurs auteurs tentent d'en faire des dictionnaires encyclopédiques: à part l'information relatant l'histoire des découvertes, on trouve souvent des renseignements d'ordre ethnologique, historique et environnemental. Dans sa *Carte des pays voisins de la Mer Caspienne* (1728)[1954], Delisle, entre autres, note dans des cartouches que les habitants du *Pays des Turcmens* sont une «nation errante et Mahométane», que les habitants de *Ghiwie* «sont sédentaires. Ils sont Mahométans comme Turcmens, et portent des turbans blancs», que la baie Carabougaze est une «Mer Salée […] d'une si grande amertume que les poissons qui y entrent meurent aussitôt».

Dans ce contexte une critique de Jean-Jacques Rousseau s'annonce en 1754 de manière très pertinente. En effet, dans la longue note X du *Discours sur l'origine de l'inégalité* (tome III, p. 212), il reproche à tous les voyageurs d'avoir avant tout créé dans leurs descriptions une image déformée de soi-même:

[1953] Gravée par un sculpteur Blandeau, la carte est déposée à la BNF (CPL, Ge D 11975); également publiée *in* Forster, 1789.

[1954] *Carte des pays voisins de la Mer Caspienne… sur la carte de cette mer faite par l'ordre du Czar, sur les mémoires manuscrits de Sofkamsabbas…* Paris: Delisle, 1728; réimpression par Ph. Buache, datée de 1745; carte déposée à la BNF (CPL, Ge C 8836).

> «Depuis trois ou quatre cents ans que les habitants de l'Europe inondent les autres parties du monde et publient sans cesse de nouveaux recueils de voyages et de relations, je suis persuadé que nous ne connaissons d'hommes que les seuls Européens»[1955].

D'autre part, on constate que malgré cela, à défaut d'informations précises et détaillées sur l'ensemble de la région, les premiers efforts des orientalistes sont fructueux. Ils introduisent une terminologie topographique qui reste plus ou moins d'actualité jusqu'à nos jours, mettent en place des oppositions structurales comme celle des nomades–sédentaires, introduisent les proto-idées des «aires culturelles» (monde chinois – monde turc – monde iranien – monde indien), présentent l'avènement d'une paire *Haute Asie–Basse Asie*. Les termes d'Asie médiane ou *Asie du Centre* restent cependant largement marginaux, même si l'on trouve le premier déjà aux XIII^e^-XIV^e^ siècles (*supra*).

On observe également une certaine approche critique à l'égard de ces inventions intellectuelles. Strahlenberg, notamment, reconnaît que tous les noms utilisés sont «appellatifs, par lesquels on désignait en général des Nations fort éloignées, dont on ne savait pas les noms particuliers», dans la même mesure que

> «les habitants de la Haute Asie […] ne font aucune distinction entre les peuples, ne connaissant ni Français, ni Espagnols, ni Allemands, ni Italiens, ni Anglais; et les comprenant tous ensemble sous la dénomination générale de *Frang* ou *Frank* qui, à ce qu'on prétend, tire son origine des Croisades»[1956].

En outre, avec plus d'un siècle de retard par rapport à l'Europe qui a pensé son développement moderne des XV^e^ et XVI^e^ siècles sur l'axe sud-nord («des villes italiennes aux monarchies transalpines», entre le Sud catholique et le Nord protestant), et dès le XVII^e^ siècle sur un axe ouest-est («des États atlantiques, les plus dynamiques, vers leurs rivaux d'Europe centrale et orientale», dont la dénomination se cristallise justement à cette époque)[1957], l'espace asiatique et, étrangement, l'espace russe laissent en Europe une double perception jusqu'au milieu du XVIII^e^ siècle. Au moment, pratiquement, où se produit le partage de la Tartarie (que Claude Visdelou effectue sur un axe horizontal entre une Tartarie *méridionale* représentée par les royaumes prospères des sédentaires et une *Tartarie septentrionale* habitée par des «Vagabonds»), et que survient l'identification de l'existence de la Grande Muraille, perçue comme l'expression parfaite d'un rapport entre le Sud «civilisé» et le Nord «barbare», un axe ouest-est s'établit avec la mise en place du concept de la frontière que propose Tatishchev entre l'Asie et l'Europe sur la ligne *Mont Oural – fleuve Oural – Caspienne – Caucase*, ou de la frontière défendue par Strahlenberg sur une ligne déviant du tronçon sud de la Volga vers le Don, la mer d'Azov et la mer Noire.

En même temps, le concept de frontière sur l'Oural préserve cette double perception en opposant la vision selon laquelle la partie septentrionale de la Russie est perçue elle

---

[1955] Cit. d'après Todorov, 1989b, p. 28.

[1956] Strahlenberg, 1757 [1730], vol. II, pp. 192-193.

[1957] Wolff, 1994, pp. 4-6; Malia, 2003 [1999], pp. 55-56 (citations); Cecere, 2003, p. 3.

aussi comme une partie de l'Asie. Une double perception touche en effet tout l'espace russe. Vers le tournant des XVII^e^-XVIII^e^ siècles, quand dans les descriptions des voyages la ligne de l'exotisme passe par Berlin, Vienne et Venise, la Russie évolue sous la forme d'un pays septentrional dans le cadre de l'Europe du Nord (Blaeu[1958], Strahlenberg). Dès le milieu du XVIII^e^ siècle la terminologie est dédoublée et Lenglet du Fresnoy, évoquant l'Oural comme frontière, analyse la Russie comme un pays tantôt d'Europe septentrionale, tantôt d'Europe orientale[1959]. Vers la fin du XVIII^e^ siècle, avec l'affermissement sur l'Oural de la frontière entre l'Europe et l'Asie, la Russie est évaluée en deux termes, une Russie européenne et une Russie asiatique, comme d'ailleurs la Turquie qui se voit partager en Turquie d'Europe et en Turquie d'Asie. Mais à la différence de la Turquie, la Russie d'Asie peut être évaluée à la fois comme un espace septentrional et comme un espace oriental: dans la cartographie la Sibérie est assimilée à l'Asie septentrionale russe et par la suite à la Tartarie russe ou septentrionale qui, sans ambiguïté, appartient à l'Orient[1960]. Cette proposition n'étonne pas les philosophes de l'époque, ni même Voltaire qui propose de surnommer tous les territoires «qui s'étendent depuis la mer Baltique jusqu'aux confins de la Chine» sous l'appellation de «terres arctiques ou terres du nord»[1961].

Sur ce point la vision russe coïncide avec la vision occidentale. Dans la poésie russe du XVIII^e^ siècle, selon O.A. Lavrenova[1962], la Russie est plus souvent évoquée comme étant le Nord (l'Éden du Nord, la Rome du Nord, etc.) que l'Orient, mais les deux épithètes coexistent. Au XIX^e^ siècle les poètes gardent par rapport à l'espace de la Russie l'appellation de Nord, alors que l'Orient commence à être associé aux richesses exotiques (Chine, Inde), en même temps que le terme d'Asie, utilisé de toute façon moins fréquemment, reste pour sa partie en relation avec la Russie. Il faut attendre le tournant du XX^e^ siècle pour que le terme de Nord disparaisse définitivement dans la définition de la Russie, et que dans les textes littéraires l'Asie devienne pratiquement l'unique synonyme de la Russie.

Le concept de la frontière sur l'Oural a également revêtu un contenu idéologique. Grâce à la proposition de Tatishchev-Strahlenberg le cœur de la Russie devient plus «européen» et se trouve bel et bien en Europe pour constituer en quelque sorte une

---

[1958] Dans la carte de la Russie de l'*Atlas* de Blaeu de 1662 la Moscovie est subdivisée en *Regiones Australes Moscoviae, Regiones Occidentales Moscoviae et Regiones Septentrionales Moscoviae*, alors que des Régions Orientales n'existent pas comme telles, mais se trouvent comprises dans les régions septentrionales ou australes. *Rostovia, Kazan* ou *Astrachan* peuplés par les Tartares sont mentionnés dans le cadre des Régions Australes et *Dwina, Vstivga, Vologda, Viatka* dominées par les Tartares comme faisant partie des *Régions Septentrionales:* Cecere, 2003, p. 14.

[1959] Lenglet du Fresnoy, 1768, vol. III; Cecere, 2003, p. 4.

[1960] Voir, par exemple, la carte *Russiae vulgo Moscoviae dictae, Partes Septentrionales et Orientales, Auctore Jsaaco Massa, Joannes Janssonius*, in: Jansson J., *Novus Atlas absolutissimus*, Amsterdam, 1658, vol. I. Cité d'après Cecere, 2003, p. 14. Dans ce sens la structure du recueil des voyages de Purchas en cinq volumes *Purchas his Pilgrim. Microcosmus, or the historie of man* est aussi intéressant: le volume I est consacré à la partie septentrionale et orientale de l'Asie «appelé Tartarie» et à la Chine; le livre II présente les «voyages en Chine, Tartarie, Russie et d'autres parties septentrionales et orientale du monde par les Anglais»: Pennington, vol. 2, 1977, pp. 422-429, 545-548.

[1961] Voltaire, 1957, p. 368.

[1962] Lavrenova, 1998, pp. 27, 44.

«métropole civilisée» comparable aux autres puissances européennes, alors que l'espace au-delà de l'Oural est placé définitivement en Asie et, donc, qu'il est par définition extra-européen, sans aucune affinité ni physique, ni culturelle avec la Russie européenne, et, conformément aux idées de l'époque, parfaitement colonisable[1963].

Bien que ce concept ne passe pas du jour au lendemain dans les mœurs des cartographes et géographes qui placent alternativement la frontière sur le Don, la Volga, l'Oural ou même l'Ienissei (Johann Georg Gmelin[1964]), la limite de l'Oural remporte la victoire: il est communément accepté dans la période entre 1790 et 1810[1965] avant d'être remis en question par les polonophiles et les slavophiles des années 1830-1860[1966]. En tentant de remettre la «frontière naturelle» sur le Tanaïs, les premiers invoquent une soi-disant césure entre les «Aryens»-Polonais, héritiers des Sarmates sédentaires, et les Russes-«Touraniens», descendant des nomades Scythes; les seconds, quant à eux invoquent la frontière entre le monde romano-germanique et le monde orthodoxe.

Enfin, la naissance de l'État moderne en Europe, puis en Russie, qui suppose la présence d'une frontière «comme une limite de souveraineté et impose les principes de continuité et de cohésion territoriales aux dépens des repères médiévaux»[1967], entraîne un changement de raisonnement à l'égard de l'espace géographique de l'*Asie centrale* où les dénominations politiques se manifestent de plus en plus visiblement avec le temps, à commencer par les terminologies ethniques. Le jeu des mots et des lignes prend un sens politique: la construction d'une image savante de l'*Asie centrale* dévoile des ambitions géopolitiques et le début de la construction des identités culturelles et nationales. Dans cette optique le terme trop polyvalent de Tartarie qui pouvait prendre un sens ethnique, régional ou politique, devient trop ambigu et demande à être remplacé par un concept plus cohérent. Cela signifie également une prise de conscience totale dans le cadre du système eurocentrique et le début de l'aboutissement de la construction de l'image de la planète dans la perspective européenne.

[1963] Bassin, 1991, p. 6; Lewis et Wigen, 1997, p. 27. Cette perception de l'espace de la Moscovie asiatique comme espace colonisable ou semi-colonial existe avant le déplacement de la frontière sur l'Oural. Selon Giulia Cecere, cette habitude se manifeste dès l'époque de Pierre le Grand quand Guillaume de l'Isle dans sa carte de l'Europe dresse la frontière sur une ligne le long du Don jusqu'à la mer Blanche: Cecere, 2003, pp. 16, 22.

[1964] Cecere, 2003, p. 25.

[1965] Voir, par exemple, la *Carte Ancyprotype de l'Asie* d'Andrien Hubert Brué (1786-1832) datant de 1814 (Paris, Desray et Goujon) où la frontière sur l'Oural est marquée de manière très nette: Nebenzahl, 2004, pl. 5.7. Pour une vision actuelle de la question, voir la carte montrant la frontière sur l'Oural et tous les espaces discutés aux alentours: Brunet et Rey, 1996, p. 256.

[1966] Bassin, 1991, pp. 6-8, notamment n. 28; Laruelle, 2004b, p. 257.

[1967] Groupe Frontière, 2004.

Partie VI

La naissance du terme «*Asie centrale*» (fin du XVIII^e^ siècle-années 1810-1820)

Chapitre 13

L'abandon du terme de «Tartarie» à travers les spéculations ethnographiques

1. Premières mentions de l'*Asie centrale* dans les récits des voyageurs, des cartographes et des scientifiques

Les dénominations archaïques relatives au «centre du monde» ne s'effacent que progressivement et il faut attendre les années 1810-1820 pour constater un changement de nom décisif avec l'apparition du terme *Asie centrale.*

Cet événement résulte d'un long processus marqué par deux expéditions académiques russes, la première conduite en 1733-1742 vers l'Alaska, avec 570 participants, et la seconde vers 1768-1774 en Sibérie avec la participation de P.S. Pallas, S.G. Gmelin, Lepechin, Georgi, Falk. Les renseignements que ces expéditions fournissent sur la Tartarie septentrionale permettent à l'école russe de géographie de se placer au premier rang, face à l'approche traditionnelle des géographes occidentaux, notamment lorsque dans le cadre de la seconde expédition russe l'académicien Pëtr Semion Pallas (1741-1811) offre la possibilité d'insérer la Dzoungarie et le Xinjiang dans l'espace cartographique et de prédire l'existence des Tian-Shan avant leur découverte[1968]. Tandis que les voyageurs fournissent de nouvelles informations du côté des Britanniques, des Russes et des Chinois sur les Tartaries indépendante et chinoise[1969], les traductions des sources orientales se multiplient[1970].

Chez tous les voyageurs, quelle que soit leur nationalité ou leur catégorie, la Tartarie indépendante se présente auparavant comme un vaste espace situé entre la Perse (ou *Persida* en russe), les *Indes orientales* ou *pays des Mongols*, la Chine et la Sibérie[1971]. Plutôt de caractère topographique, politique ou ethnique, les toponymes relatifs à cet espace sont multiples: *Boukhara* ou *Boukharie*, *Khiva* ou *Khorazmie*, *pays des*

[1968] Voir les réactions que suscitent à l'époque ces découvertes auprès d'un contemporain auquel on doit une analyse comparative avec les données occidentales: Coxe, 1787, pp. 419-453. Voir également Pallas, 1788-1793; Broc, 1972, p. 547; Cecere, 2003, pp. 23-25.

[1969] Wood, 1872, p. XLIV; Gorshenina, 2003, pp. 29-36, 146-159.

[1970] Notamment, la traduction par William Erskine et John Leyden du livre de Babour, riche en renseignements géographiques, voit le jour en 1826: Baber, 1826; Wood, 1872, p. XLIV.

[1971] Par exemple, Beneveni, «Rapport …», *in* Khalfin, 1986, pp. 95, 97, 114, 120, 123, 126.

Turkomans (Turkhmens), *Tashkentia*[1972], *Kokand, Kokania* ou *Kokandia*[1973], *Kashgarie*, *Touranie*[1974], *Turkhistan* ou *Turkistan* (souvent comme département de *Boukhara*); celle des *steppes*[1975] est une dénomination classique, bien souvent complétée d'un qualificatif comme pour les *Steppes des Hordes kirghizes (Grande, Petite* et *Moyenne),* qui restent d'usage courant jusque dans les années 1820-1830[1976].

La révision terminologique démarre à la suite d'une expédition que Pëtr Semion Pallas avait lancée en Asie septentrionale de 1768 à 1774, dans un ouvrage où le voyageur met les diverses dénominations en discussion en affirmant que le terme de *Tartarie / Tatarie* est marqué par un sens péjoratif. Dans la mesure où il est étymologiquement fondé sur une seule nation, les Tatars (en russe le mot «Tartares» avec «r» n'a jamais été utilisé, à l'exception des traductions), ce terme fait disparaître les autres peuples cachés dans l'ombre de ce vocable comme «les Mongols, les Kalmouks, les Kirghiz-Kajsaks, les Toungouses, les Chinois septentrionaux, les Bouriates», etc., à l'égard desquels le nom de *Tartarie* constitue une «injure»[1977]. La même observation avait d'ailleurs déjà été faite plus tôt, avant 1737, par Claude Visdelou (*supra*).

Parallèlement à ce constat, l'idée de l'*Asie centrale* resurgit vers la fin du XVIII[e] siècle: le baron de Tott désigne les Turkmènes habitant le centre de l'Asie[1978] et P.-F. Tardieu publie une *Nouvelle carte de la partie du milieu de l'Asie*, qui couvre l'espace entre les 30° et 55° de longitude et les 40° et 150° de latitude[1979]. D'un autre côté, dans sa *Théorie de la Géographie* de 1810, le géographe danois Conrad Malte-Brun (1775-1826) propose dans la partie intitulée *Géographie politique* un tableau des familles

---

[1972] Kajdalov, 1827, p. 114.

[1973] Nazarov, 1921, p. 36.

[1974] MacGregor, 1879, vol. 1, p. 233.

[1975] En 1832, la première synthèse russe par A.I. Levshin réunit sous le titre *Opisanie kirghiz-kazakhskikh ili kirgiz-kajssackikh ord i stepej* [Description des hordes et des steppes kirghizes-kazakhes et kirghizes-kajssakes] des informations accumulées entre les années 1760 et 1830 (Levshin, 1832). Le terme a été aussi utilisé par René Grousset dans son ouvrage *L'empire des steppes*, grand classique de l'orientalisme européen (Grousset, 1952).

[1976] Voir, pour comparaison, les titres des relations de voyages comme celle de l'ambassadeur de Pierre le Grand Florio Beneveni envoyé en Perse et à *Boukhara* en 1718-1725 (Khalfin, 1986), celle de l'ambassade d'Alexandre Fedorovich Negri (1784-1854) à *Boukhara* en 1820 (Budrin, 1871; Modeston, 1915), celle de la mission secrète à Boukhara en 1834-1835 de Jean-Jacques Pierre Desmaison (Pëtr Ivanovich Demezon; 1807-1873) et d'Ivan (Jan) Viktorovich Vitkevich (1808-1839; Demezon, Vitkevich, 1983; Chabrov, 1957; Kessler, 1960). Voir de même, chez les Britanniques, le voyage en 1819-1825 de William Moorcroft (1767-1825) et Mr. George Trebeck (Moorcroft et Trebeck, 1971 [1841]), celui d'Alexander Burnes (1805-1841) à Boukhara entre 1831 et 1833 (Burnes, 1834), celui de Charles Stoddart (?-1842) et Arthur Conolly (1807-1842) en 1843-1845 publié par Parker (1845), etc.

[1977] Pallas, t. 1, 1789, pp. V-VI, 485-486.

[1978] Tott, *Mémoires*, vol. IV, p. 104. Cit. d'après Peyssonnel, 1785, p. 113.

[1979] *Nouvelle carte de la partie du milieu de l'Asie* dressée d'après un grand nombre de cartes et de relations les plus modernes, imprimées et manuscrites, pour l'intelligence des découvertes faites dans le Nord, gravée par P.-F. Tardieu, [s.l.], [s.n.], [17..]: déposée à la BNF (CPL, Ge C 8135 [I, 400]). Dans cette carte qui utilise beaucoup de nomenclature de provenance asiatique (la mer Noire est appelée mer de Nitash, la Caspienne Mer de Khozar ou mer de Tabristan, le lac Aral lac du Khouarezm), le terme généralisant la Tartarie n'est pas utilisé, bien que divers peuples soient désignés à travers des termes tartaresques comme Telengutiens Tartares ou Sajaniens Tartares.

linguistiques et à cette occasion partage l'Asie en segments. Les langues monosyllabiques comme le tibétain, le chinois, le birman, et l'annamite sont rangées dans l'Asie orientale;

> «le nord, le centre et l'occident de l'Asie renferment la famille des langues tatares, comprenant trois ou même quatre genres de langues infiniment supérieures aux idiomes monosyllabiques. Le *turkoman,* le *boukhare* et diverses *langues turques* ou *tatares*, parlées par les *tatares* proprement dits, depuis la Crimée et Kazan jusqu'au Tobol, et à Khiva par les Turcs Ottomans et autres tribus, se distinguent par un système grammatical assez complet …».

Il mentionne aussi les langues mongole, mandchoue, coréenne, japonaise, toungouse, samoyède en concluant qu'on est tenté de croire que «toutes les langues de l'*Asie centrale* et *septentrionale*, mieux connues, se rangeront dans une seule famille»[1980].

Sans qu'il y ait apparemment de connections entre les observations de Pallas et les idées de l'*Asie centrale* de Tott ou de Tardieu ou les constructions linguistiques de Malte-Brun, Filip (Philippe) Nazarov, traducteur du régiment spécial sibérien envoyé en mission à Kokand en 1813-1814, rédige un rapport dont le titre fait connaître l'expression *Partie médiane* ou *Partie du Milieu de l'Asie* [*Srednjaja chast' Azii*][1981]. Il ignore que l'expression *Asie centrale* s'était déjà, par hasard et sans autres parallèles (à moins qu'il s'agisse d'une erreur de transcription moderne), glissée plus d'un siècle avant – mais sans que personne ne l'ait remarqué jusqu'à aujourd'hui – dans le titre du rapport du voyage de Fëdor Skibin de 1697 *Renseignements sur la route pour l'Asie centrale* (voir *supra* n. 1400). L'appellation de Nazarov, *Partie médiane de l'Asie,* se transforme peu après en *Asie centrale* [*Srednjaja Azija*], comme l'atteste sa mention dans les relations des voyages que le capitaine Nikolaj N. Murav'ev (1794-1866) avait effectués en 1819-1820 et 1821 à Khiva et dans le pays Turkménie sur l'ordre du *namestnik* du Caucase Ermolov «dans le but d'envoyer à travers leurs pays le commerce vers Khiva, Boukhara et l'Inde du Nord»[1982] (**Fig. 13.1**). En outre, Aleksej I. Levshin (1799-1879) publie en 1832 un essai de géographie historique des steppes des *Kirghiz-Kazakhs ou Kirghiz-Kajssaks* dans lequel il fait référence à une carte intitulée «Carte de la partie de l'*Asie du Milieu* contenant les terres des Kirghiz-Kajssaks, des Karakalpaks, des Turkhmens [Turkmènes] et des Boukhariotes, composée au Dépôt des cartes» de grand format (sur plusieurs feuilles) représentant une partie de l'*Asie du Milieu* [*Srednej Azii*] et publiée en 1816 par Pansner du dépôt des cartes à Saint-Pétersbourg[1983] (**Fig.**

[1980] Malte-Brun, 1847, pp. 570-571.

[1981] Nazarov, 1821.

[1982] Murav'ev, 1922, p. 28; traduction vers le français de Klaproth: Mouraviev, 1823. Sur le voyage de Murav'ev: Fedchina, 1967, pp. 82-83; Khalfin, 1974, pp. 104-117.

[1983] *Karta chasti Srednej Azii, soderzhashchaja zemli kirgiz-kajsakov, kapakalpakov, trukhmencov i bukharcov, sochinennaja* (sochinena pri depo kart), en 9 feuilles d'env. 41 x 33 cm; échelle 1: 2 250 000), Saint-Pétersbourg. Cette carte contient, d'une part, de nouvelles données en correspondance avec les itinéraires des missions de la fin du XVIII^{e}-début du XIX^{e} siècles (Aral grand, indications des frontières) et, d'autre part, certains éléments remontant à Ptolémée et aux géographes médiévaux (système des montagnes simplifié): BNF, CPL, Ge DD 5114. Selon Fedchina, cette carte a été un des prototypes de la carte de Pozdnjakov de 1822 *Karta Aziatskj Rossii s pokazaniem novejshego ee razdelenija* [Carte de la Russie asiatique avec l'indication de sa délimitation la plus nouvelle] et celle du

13.2). En même temps le même A. Levshin publie la célèbre «Carte des terres appartenant aux Kirgiz-kazaks et du Turkestan, dressée selon des observations nouvelles de Murav'ev, Meyendorff et Berg en 1831»[1984] dans laquelle on ne relève aucun signe de l'idée d'*Asie centrale*.

2. Georges Meyendorff et la naissance, avec ses justifications, de l'*Asie centrale* chez les Russes, ainsi que du terme de *Turkestan chinois*

Les réflexions de Pallas, l'expression de Nazarov et l'amélioration, sur le plan de la phonétique russe, de Murav'ev, ainsi que le titre de la carte de Pansner sont très vite reprises par le baron russe d'origine suédoise Georges (Egor Kazimirovich) de Meyendorff (1794-1863).

Après avoir participé en 1820 à la mission d'Alexandre Negri à Boukhara, Meyendorff constate que le terme de Tartarie et la distinction entre Petite et Grande Boukharie sont une invention européenne qu'aucun Asiatique ne connaît[1985]. Selon lui, il serait plus approprié que la Petite Boukharie que «les Boukhares nomment Alti-Chakan, pays des six villes [dont] Kashgar, Iarkend, Khoten, Aksou et les deux villes d'Ily [Ili]»[1986] soit renommée «Turkestan chinois». Cette appellation, selon lui, met ainsi en évidence le contenu ethnique de cette partie de l'Asie (le fait que cette dénomination mette en évidence avant tout une appartenance politique n'a pas été soulevé). La même proposition d'introduire le terme du Turkestan chinois pour remplacer le terme de Petite Boukharie est articulée à peu près au même moment par Egor Fedorovitch Timkovskij (1790-1875) [vers 1821, après son voyage à Pékin de 1820-1821?][1987]. En effet, cette invention n'est que le pas qui suit l'acceptation dans la société scientifique de la répartition entre les Tartarie indépendante et chinoise; mais au crépuscule du terme de Tartarie la nouvelle appellation se répand très vite, en tous cas en Russie. Pourtant, cette dénomination n'est pas acceptée à l'unanimité: contemporain de Meyendorff et de Timkovskij, le moine Jacynthe Bichurin écrit en 1829 de manière très critique

---

Dépôt militaire et topographique de 1825 *General'naja karta Aziatskoj Rossii po novejshemu razdeleniju na Gubernii, oblasti i primorskie upravlenija, s pokazaniem putej Rossijskikh morekhodov* [Carte générale de la Russie asiatique selon la délimitation la plus nouvelle selon les gouvernorats, districts et directions côtières, avec l'indication des itinéraires des marins russes]: Fedchina, 1967, pp. 79-80. Voir la n. 1998.

[1984] *Karta zemel', prinadlezhashchikh kirgiz-kazakham i Turkestana, sostavlennaja po novejshim obozrenijam* [de Murav'ev, Meyendorff et Berg] *v 1831 godu:* Fedchina, 1967, pp. 79-80.

[1985] Meyendorff, 1826, pp. 90-91.

[1986] *Ibid.*, p. 121. On trouve chez le lieutenant-colonel d'état-major français Debize (1879, p. 527) une transcription *Altychar* et une traduction «six forteresses», avec la mention de deux villes absentes chez Meyendorff, Yanghi-Hissar et Koutcha. I. Mushketov (1886, p. 12) précise qu'il existe une autre dénomination, Djetty-Chakan [ou Djetychar], qui fait une allusion à sept villes, après l'annexion de la ville de Karachar (Debize, 1879, p. 527).

[1987] Baddeley (1919, vol. II, p. 25) accorde la priorité dans l'invention de ce terme à Timkovskij, malgré le fait que ce terme soit déjà largement répandu à l'époque d'Anville, au début du XVIII^{e} siècle (*supra*).

> «ce n'est plus décent [*prilichnee*] de parler de Turkestan Boukhariote pour l'occidental et de Turkestan chinois pour l'oriental. […] La dénomination acceptée chez nous de Turkestan chinois, doit être changée»[1988].

Revenant sur la discussion terminologique, Meyendorff ajoute qu'il faudrait ajuster les limites de la Tartarie entière sur une base ethnographique: la Tartarie ne peut s'étendre jusqu'aux Monts Belour [Pamirs] et Hindou-Kouch, «car la race tartare» ne se déploie pas aussi loin dans le sud, et, par conséquent, «on ne peut pas envelopper sous la dénomination de Tartarie des contrées qui ne sont nullement tartares et l'on n'y comprendrait pas le Turkestan chinois, qui l'est réellement»[1989].

> «Si, comme l'écrit Meyendorff, l'on donne, en géographie, le nom d'un peuple à une contrée, il faut au moins qu'elle soit habitée par ce peuple, sinon la définition est vague, et entraîne de la confusion. Il me semble donc qu'il convient de remplacer la dénomination de Tartarie, par celle d'*Asie centrale*, que je trouve plus exacte et plus géographique […]. Je nomme *Asie centrale* la région comprise entre l'Irtich, l'Altaï, le Tarbagataï, le Mousart ou Mous-tagh [*n.d.l.r.* au sud de Khotan], le Belour, l'Hindou-Kouch, les monts Ghaour, qui longent le nord de la Perse, la côte orientale de la mer Caspienne, l'Oural et les limites septentrionales de la steppe de Kirghiz. La dénomination de Tartarie indépendante désignant les États tartares indépendants tient ainsi à la géographie politique; cependant, pour être conséquent dans mes idées, je devrais dire la Mongolo-Tartarie indépendante. Le vaste plateau habité par des Mongols, pourra être nommé Mongolie, afin d'éviter toute espèce de confusion. J'admets aussi les désignations de Grand et Petit Tibet, de Turkestan chinois et de Dzoungarie, ou province d'Ily, comme les Chinois la nomment. Les principales divisions de la partie de l'Asie que j'ai parcourue au nord, le pays des Kirghiz; à l'ouest, le khanat de Khiva, avec les peuples de Cara-Calpaks, des Araliens et des Turcomans; à l'est, le khanat de Khôkhan, le Ferghana des auteurs arabes, qui comprend aussi les villes de Tachkend et de Turkestan; au sud, la Boukharie, les déserts des Turkomans, les khanats de Meïmeneh, Ankoï, Balkh, Khoulm, Badakhchan, Koulab, Hissar, Chersabès ou Chehrisebz, et les pays qu'habitent les Ghaltchas ou persans orientaux, les Eleuths et le Kézaréh, peuples nomades chiites, les Chigani, et les Dervazéh, nomades païens»[1990] (**Fig. 13.3**).

Pour résumer ces propos un peu confus, de justifier un nom géographique par une transparence référentielle en faisant ressortir des motivations secondes, on peut supposer que la conception géographique de Meyendorff comprend au moins les catégories suivantes:

1) L'*Asie centrale* est égale à la Tartarie indépendante réduite, ou à l'espace actuellement occupé par les cinq républiques ex-soviétiques centre-asiatiques, plus la Dzoungarie, le Xinjiang et les parties septentrionales de l'Inde, du Pakistan, de l'Afghanistan et de l'Iran.

2) La Tartarie chinoise est ramenée plus à l'ouest et désigne uniquement le territoire de la Petite Boukharie.

[1988] Bichurin (Iakinf), 1829, p. 12. Cité d'après Litvinskij, 1984, p. 4.

[1989] Meyendorff, 1826, p. 91.

[1990] *Ibid.*, pp. 91-93.

3) La Tartarie chinoise des dictionnaires de jadis, coincée entre la Grande Muraille et les frontières russes est renommée Mongolie.

4) Subdivisé en deux parties: le Grand et le Petit, le Tibet se présente comme une division à part.

Au moment même où elle fait son apparition dans le texte, cette proposition ne passe pas dans la cartographie: Meyendorff dresse avec le lieutenant V.D. Vol'khovskij, le capitaine A.K. Timofeef, E. Eversmann et Kh. Pander une carte intitulée en français *Carte du khanat de Boukhara et une partie des Steppes Kirghizes*[1991] dans laquelle il évite d'utiliser le terme d'*Asie centrale*. Il en va de même pour la carte de l'Oustiourt du colonel F.F. Berg *Tour d'horizon des steppes kirghizes entre la mer Caspienne et la mer d'Aral*, créée après son voyage en *Asie centrale* en 1826[1992]. Il est fort probable qu'à cette époque le néologisme *Asie centrale* n'avait pas encore été réellement apprécié: en effet pour ses inventeurs russes, voyageurs dans leur majorité, ce terme signifie avant tout, prosaïquement, une situation à mi-chemin sur les routes [*posredine*] entre la Russie et les pays méridionaux comme la Perse, l'Inde ou la Chine, c'est-à-dire alors un espace de transit.

3. Julius Klaproth: un exportateur du terme russophone vers le monde francophone

a) Tableaux historiques de l'Asie *et remise en question des précédentes dénominations*

Cependant, les initiatives pour désigner cet espace géographique de manière différente ne se limitent pas aux érudits du côté russe. Du côté occidental, le terme de *Tartarie* commence à gêner de plus en plus les savants qui par conséquent tentent de le faire disparaître progressivement.

C'est notamment le cas pour la synthèse des connaissances qu'Adrien Hubert Brué publie en 1814 dans sa *Carte Ancyprotype de l'Asie*[1993] et dans laquelle cette dénomination n'est conservée que pour la *Tartarie indépendante*, dont on connaissait moins de «choses» par rapport aux aires géographiques voisines comme la Chine qu'avaient éclairée les travaux des jésuites, l'Antarctique et la Sibérie qu'avaient parcourus les explorateurs russes, l'Inde qu'avaient cartographiée les topographes britanniques. Dans cette carte la *Tartarie russe* a donc été remplacée par la *Russie d'Asie* et la *Sibérie* (toutes deux synonymes) et la *Tartarie chinoise* par le terme de *Province chinoise*. En revanche, l'usage de *Grande* et de *Petite Boukharie* a été préservé.

[1991] En russe *Karta chasti Kirgiz-Kajssackoj stepi i Turkestana*; en français: *Carte du Khanat de Boukara et d'une partie des steppes Kirghizes*, dressée par le Colonel baron de Meyendorff revue par… Lapie… et A. Jaubert, gravé par A. Blondeau. Warin scrip, [Paris]: imp. Sampier, [ca 18..] (BNF, CPL, Ge D 13270).

[1992] En russe *Obozrenie kirgizskoj stepi mezhdu Kaspijskim i Aral'skimi morjami*: Fedchina, 1967, p. 86.

[1993] Nebenzahl, 2004, pl. 5.7.

De manière sûre, c'est avec les ouvrages de Julius Klaproth (1783-1835) que le terme *Asie centrale* entre dans l'usage scientifique occidental.

Connu comme sinologue et mystificateur[1994], disciple de Jean Potocki qui l'a fait venir en Russie, Klaproth a passé depuis 1804 plusieurs années en Russie où il a été engagé auprès de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg comme traducteur de langues orientales, puis comme professeur et académicien, avant de s'installer à Paris en 1812 où il a poursuivi une importante activité de chercheur et de traducteur[1995]. Il a pris part en 1805-1806 à une mission en Chine dans le cadre de l'ambassade russe dirigée par Ju.A. Golovkin[1996].

À peu près vers la même époque que Meyendorff, il reprend l'enchaînement Asie du Midi (*Poludennaja Azija* de Piotr Rychkov) – Partie médiane ou Partie du Milieu de l'Asie (*Srednjaja chast' Azii* de Philippe Nazarov[1997]) – *Asie centrale* (*Srednjaja Azija* de Nikolaj Murav'ev et Egor de Meyendorff). En outre, il a très bien connu la carte de Pansner de 1816 (*Karta chasti Srednej Azii*)[1998].

[1994] Klaproth est probablement l'auteur des récits apocryphes de deux voyages en Asie centrale. L'un, en chinois déposé à Londres, a été traduit par lui-même. L'autre a été déposé en 1806, l'année où Klaproth a été en mission en Chine, par Ju.A. Golovkin, au Département de topographie militaire de l'état-major russe [*Voenno-topograficheskij Otdel Glavnogo shtaba*] et traitait des relations d'un Allemand Georg Ludwig von…, employé par la *East-Indian Company* pour effectuer des achats de chevaux au Turkestan. La description en allemand avec la traduction en français de l'itinéraire à travers le Kashgar et le Balor et 40 cartes avaient l'air si élaborées qu'elles ont au début été considérées comme authentiques par Mikhaïl I. Venjukov (Venikov), Nikolaj V. Khanykov et A.I. Fedchenko, alors que Rawlinson a découvert la mystification dès la première lecture (un point de vue partagé par Yule): Venjukov, 1868, pp. 185-203, 216-250; Walker, 1868, pp. 210-211; Yule, 1873, pp. 10-11, 51; Gorshenina, 2003, pp. 111-112.

[1995] Obruchev, 1948, p. 232; Beauvois, 1980, p. 11; Benes, 2004, p. 125. En 1817 Klaproth a été exclu des membres de l'Académie russe «à cause de sa conduite indigne montrée en 1812»: Klaproth, 2002, p. XVI. De retour à Paris il a notamment fondé un «ouvrage périodique, destiné à faire connaître en Europe les découvertes géographiques qui se font de nos jours, dans les parties les moins connues de l'Asie» en traduisant tous les articles les plus importants qui ont vu le jour en Russie et a «reconnu l'importance d'explorer les pays limitrophes de [son] vaste empire»: Klaproth, 1825, Introduction.

[1996] La mission comprenant quatre spécialistes, Potocki compris, n'est arrivée que jusqu'à Irkoutsk; Golovkin n'arrive à Ourga (Ulan-bator) qu'avec le botaniste I.I. Redovskij. Klaproth s'est limité en 1805-1806 à un voyage le long de l'Irtysh, d'Omsk à Ust-Kamennogorsk (ce qui a conduit à beaucoup d'imprécisions dans ses biographies tardives); en 1807-1808 il a fait un voyage au Caucase: Gnucheva, 1940, pp. 155, 157, 160; Shirina, 1994, pp. 18, 63-65; Beauvois, 1980, p. 20. Il a fait la description de la frontière russe et chinoise sur la base de son voyage vers la Chine: Klaproth, 1876-1878, vol. 1, pp. 2-80.

[1997] Klaproth a publié le récit de Nazarov en français *Voyage de Philippe Nazarov à Kokande en 1813-1814*, en traduisant *Srednjaja chast' Azii* comme *Asie moyenne*: Klaproth, 1825, pp. 1-80.

[1998] Selon Klaproth, cette carte à été dressée sur la base des renseignements des géodésistes chargés de lever des routes entre l'Irtysh et la rivière d'Ili souvent empruntées par les Russes: «M. Pansner a pu faire usage des nombreux itinéraires rapportés par les caravanes, et il n'y a pas de doute que sa carte représente cette partie de l'Asie mieux qu'aucune de celles qui ont paru avant la sienne. […] Les parties septentrionale et occidentale de cette carte sont précieuses pour la connaissance des pays qu'elles représentent, et qui, jusqu'à présent, ont été peu visités par des voyageurs instruits. Cependant toutes les contrées au sud des rives de l'Ili, du lac Balkhach et de la chaîne des monts qui séparent le Turkestan de la steppe de Kirghiz, de même que les pays de Samarkand et Boukhara, et ceux qui sont au sud de l'Oxus, ne montrent qu'un amalgame de matériaux inexacts et incohérents. […] La carte de M. Pansner, continue Klaproth, ne contient qu'une petite portion des pays que nous appelons ordinairement *petite Boukharie,* c'est, sans contredit, la partie la plus vicieuse de son travail. On y rencontre des rivières et des villes qui n'ont jamais existé, et les positions géographiques de celles qui ne sont pas imaginaires, diffèrent de cinq à six degrés de leur véritable longitude»: Klaproth, 1826b, pp. 12, 14, 16-17. Voir *supra* la n. 1983, relative à la carte de Pansner.

Klaproth rejette lui aussi le nom de *Tartarie* pour la même raison selon laquelle *Mongols* et *Tatars*, à l'époque synonymes, risquent de définir toute la population de cette partie de l'Asie[1999]. Entre 1823 et 1826 il adopte définitivement le terme d'*Asie centrale*[2000], sans cependant faire la moindre allusion à l'Asie médiane de Marco Polo[2001], ni au terme des cartographes médiévaux (*supra*). Il ne se réfère pas non plus aux trouvailles linguistiques de Lenglet du Fresnoy qui en décrivant la géographie ancienne, nomme l'un de ses chapitres «Partage de Sem, dans l'*Asie du Milieu*, l'orientale et la méridionale», la première dénomination sous-entendant les environs sud-ouest de la Caspienne[2002]; ni aux termes portant l'idée de la centralité de Tott et Tardieu, ni aux recherches linguistiques de Malte-Brun.

Il est donc possible que ce terme d'*Asie centrale* soit venu chez Klaproth des sources russes: il figure en français aussi bien dans les traductions à partir du russe assurées par Klaproth lui-même (notamment, les notes de voyage de Nikolaj Murav'ev et de Philippe Nazarov[2003]), que dans ses propres publications comme l'*Asia polyglotta* (1823)[2004] (**Fig. 13.4**) et les *Tableaux historiques de l'Asie* (1826)[2005] accompagnés d'une carte intitulée *Carte de l'Asie centrale dressée d'après les cartes levées par ordre de l'empereur Khian-Loung par les Missionnaires de Péking et d'après un grand nombre de notions extraites et traduites de livres chinois*[2006].

Inspiré de l'air du temps, Klaproth se réfère dans les *Tableaux historiques de l'Asie* aux sources chinoises, à la tradition jésuite et aux observations des voyageurs russes qu'il traduit en français, à l'exemple des notes de voyage que Timkovskij avait prises de la route entre Kiakhta et Kalgan (1820)[2007]. Afin de reconstituer la composition ethnique de cette partie du monde à la lumière des événements historiques, il dresse des histoires compartimentées de la Perse, de la Chine et de ses possessions (Tibet et Xinjiang), de la Géorgie, de l'Arménie, de la Corée, du Japon et de l'*Asie moyenne* (ou *Asie centrale*). Cette synthèse historique est flanquée d'une liste de peuples rangée en tableaux construits selon une analyse linguistique comparative[2008] et conformément aux

---

[1999] Klaproth est en désaccord avec la distinction de Meyendorff entre Tatars et Mongols, car pour lui les deux peuples constituent une «race» unique et les Mongols ne sont qu'une tribu des *Tatars* (non *Tartares* de la translittération occidentale habituelle): Meyendorff, 1826, p. 88; Klaproth, 1826a, p. 153.

[2000] Dans la fiche «Asie centrale» de la BNF il est indiqué à tort que le terme Asie centrale est utilisé dès 1831 (http://catalogue.bnf.fr/servlet/…).

[2001] Pelliot, 1959-1973, t. I, 1959, s.v. «Asya Media», p. 55. Voir également *supra*.

[2002] Lenglet du Fresnoy, 1768, vol. IX, pp. 33, 37.

[2003] Mouraviev, 1823; Klaproth, 1825, pp. 1-80.

[2004] Klaproth, 1823.

[2005] *Idem*, 1826a.

[2006] Baddeley indique que cette carte a été dressée sur la base des informations réunies par des jésuites sous Kangxi et Qianlong, mais également sur la carte kalmouke de Renat I, même si certains détails sont plus corrects chez Renat. Selon Baddeley, les erreurs de Klaproth pour la Dzoungarie sont trop importantes; dans ce titre sa critique de la carte d'Arrowsmith semble être très déplacée au point, remarque Baddley, que l'analyse détaillée de cette carte peut classer définitivement Klaproth uniquement parmi les *traditori:* Baddeley, 1919, vol. I, pp. CLXX-CLXXII; Humboldt, 1843, t. I, p. XXIV.

[2007] Obruchev, 1948, p. 232.

[2008] La linguistique comparative est alors à la mode dans le milieu des érudits. Pratiquement un siècle plus tôt, Strahlenberg écrit que «chez les Calmucs on trouve des vestiges de l'ancienne langue Mède et

sources chinoises, ainsi que d'une série de cartes qui représentent unités étatiques et tribales entre l'époque de Cyrus et l'an 1000.

Bien qu'une certaine profondeur chronologique fasse encore défaut et que l'on ignore des notions comme celles des migrations et des métissages entre peuples, on voit alors se profiler l'intention de construire une image rationnelle et objective de cette partie du monde. Cependant, la terminologie n'est pas encore au point. Dans ce nouveau regroupement de dénominations les synonymes *Asie centrale* et *Asie moyenne*, qui «comprennent la Scythie au-delà de l'Imaüs et la Sérique des géographes anciens»[2009], se combinent en partie avec le territoire de l'*Asie antérieure* et changent de contenu.

D'une part, Klaproth est conscient du défi qu'il y a dans le fait de chercher à donner un sens exact à des termes extrêmement vagues et prédéfinis en fonction du point de vue des observateurs. Comme il le souligne, tant les Chinois que les Hindous considèrent que l'*Asie centrale*, toujours présentée comme une contrée barbare, commence à la frontière de leurs possessions, respectivement au nord-ouest de l'empire Céleste et au nord, au-delà de l'Himalaya[2010]. En revanche c'est à une autre partition que se réfèrent Grecs et Romains qui définissent comme *Asie antérieure* la partie de l'*Asie centrale hindoue* entre l'Oxus et l'Indus, alors que l'*Asie centrale et orientale* n'existent pratiquement pas dans leurs écrits[2011].

D'autre part, Klaproth ajoute lui aussi des éléments contradictoires au débat.

b) Contradictions de Klaproth

Dans le texte du premier volume des *Tableaux historiques de l'Asie* Klaproth définit son «*Asie centrale*» comme une

> «longue bande de pays compris entre le Don et l'océan Pacifique. Elle est bornée au sud par le Caucase, la mer Caspienne, le Djihhoun ou Oxus, l'Hindou-Kouch, l'Himalaya, la Chine et la montagne Blanche, qui sépare la Corée du pays des Mandscious; au nord, elle a les ramifications méridionales et la prolongation orientale de l'Oural qui traverse le steppe des Kirghiz jusqu'à l'Irtych, les montagnes du petit Altaï, celles de Sayansk, du Baïkal et de la Daourie, et enfin la haute chaîne appelée Khingan [*n.d.l.r.* l'extrémité orientale de l'*Asie moyenne*[2012]], qui va jusqu'à la mer d'Okhotsk»[2013].

Persane. Enfin, j'ai remarqué de grandes conformités entre les langues européennes et celles du Nord de l'Asie; et je crois en conséquence, qu'on pourrait lever bien des difficultés sur les migrations des peuples, si on s'appliquait à l'étude des langues vivantes de ces Nations Septentrionales, dont il me semble qu'on pourrait tirer bien des avantages pour l'intelligence des anciennes Histoires»: Strahlenberg, 1757 [1730], vol. II, pp. 197-198. Les propos de Malte-Brun sont construits sur la même base (*supra*).

[2009] Klaproth, 1826a, vol. 1, p. 181.

[2010] *Ibid.*, vol. 1, p. 82.

[2011] *Ibid.*, vol. 1, p. 81.

[2012] *Ibid.*, vol. 1, p. 83.

[2013] *Ibid.*, vol. 1, p. 161.

Klaproth insiste sur la continuité de l'*Asie centrale* dans ses propos en les comparant à la carte russe de Pansner (*Karta chasti Srednej Azii*). Selon lui, dans le titre, pourtant assez nuancé, de cette carte le terme *Asie centrale* a été utilisé mal à propos:

> «Elle porte le titre d'*Asie centrale*, quoiqu'elle ne contienne que les steppes des Kirghiz, la Boukharie et quelques pays voisins», qui n'est «qu'une petite portion des pays que nous appelons ordinairement *petite Boukharie*»[2014].

Mais en même temps, les représentations graphiques font apparaître l'*Asie centrale* dans un contexte différent[2015]: les cartes représentant l'empire des Sassanides et l'empire des Turcs (cartes 9 et 11 de l'atlas de Klaproth) placent cette région entre 70° et 90° de longitude et entre 35° et 43° de latitude, à l'intérieur de frontières qui désignent les territoires des «Indo-Scythes, des peuples Thou fan ou Tubetains, le pays des Yeta ou Yi'ta et le Tawan». Cette dénomination qui devrait selon ses propres définitions désigner une région, est par conséquent placée ici à égalité avec des noms de peuples et de pays, revêtant un sens ambigu: dans ce contexte coincé dans la partie la plus inaccessible et mal connue de cette aire géographique où des niveaux différents de taxométrie sont mêlés comme dans la cartographie des XVII^{e}-XVIII^{e} siècles[2016], l'*Asie centrale* se transforme en un synonyme de *terra incognita*. En même temps, compte tenu du premier volume des *Tableaux historiques*, Klaproth aurait à l'évidence sur le plan cartographique dû connaître une autre utilisation du terme d'*Asie centrale*.

Les tentatives pour définir l'*Asie centrale* à travers les descriptions des peuples aboutissent à une autre série d'imprécisions. Dans le texte du premier volume, on apprend initialement que l'*Asie centrale* comprend cinq peuples – «Toungouses [nord de la Corée, le mont Khingan, l'Amour], Sian pi [Xianbi, Mongolie orientale et coréenne], Turks [de la Volga à l'Altaï], Tubetains [Tibet] et Alano-Goths blonds aux yeux bleus [du sud au nord du mont Céleste, Kashgar]»[2017] – et que «les nations d'origine mongole et samoide, et, plus à l'Occident, les peuples hunniques finnois orientaux, bornaient au septentrion ces cinq races, donc les habitations les plus méridionales ne dépassaient pas la frontière de la Sibérie actuelle»[2018].

Mais dans l'*Atlas*, le *Tableau ethnographique de l'Asie intérieure et moyenne d'après les historiens chinois jusqu'à l'an 1000* (n° 12) présente sept peuples: les deux peuples supplémentaires – celui de race inconnue habitant entre le Pamir et le Lob-nor et celui des provinces occidentales de l'Afghanistan actuel – auraient dû, selon la logique de la citation ci-dessus, correspondre à l'«*Asie antérieure*», donc être exclus de l'*Asie centrale de la citation*, bien que dans le texte ils soient dans les limites de la bande de l'*Asie centrale de la définition générale*.

Les générations suivantes font toutefois abstraction de ces imprécisions. Selon Alexandre von Humboldt, dans son résumé des propos de Klaproth, cette «*Asie*

[2014] Klaproth 1826b, p. 12. Voir la n. 1983.

[2015] *Idem*, 1826a, vol. 2, Atlas.

[2016] Lewis et Wigen, 1997, p. 159.

[2017] Klaproth, 1826a, vol. 1, p. 82.

[2018] *Ibid.*, vol. 1, p. 82.

centrale» aux reliefs plus complexes, nouvellement créée, couvre un rectangle entre 62° et 119° de longitude et 27° et 52° de latitude[2019], dont le centre prend position entre les deux chaînes qui viennent de faire leur apparition sur la carte, les Tian-shan et le Kouen-Loun.

Conclusion

Bilans provisoires de l'apparition de l'expression «*Asie centrale*»

La naissance du terme *Asie centrale* dans la littérature des voyages et son adoption immédiate par les orientalistes marque le passage de cette aire dans une conception géographique différente.

Bien que la plupart des voyages d'exploration n'aient fait qu'effleurer cette vaste région, au point que pratiquement toute la Dzoungarie[2020], le bassin du Tarim et le Pamir n'ont pas même été visités, on constate, premièrement, dans ce changement de nom, que la société scientifique ressentait alors déjà le besoin d'un toponyme spécial pour désigner cet espace dans son ensemble et en traduire les caractéristiques géographiques dans un vocabulaire compréhensible par tous.

Deuxièmement, même si les savants continuent de respecter l'érudition mondialement reconnue de Ptolémée tout en commençant à en mettre en doute le système astronomique, l'apparition, dans le voisinage des toponymes transmis par ce géographe, des termes nouveaux comme «*Asie centrale*» ou «*Asie moyenne*» inaugure l'effacement définitif de la plus célèbre carte de l'Antiquité et ses éléments essentiels. Comme, par exemple, la chaîne unique traversant tout l'Asie et constituée par le Taurus qui commence dans l'Asie mineure, se dirige vers l'est par l'Arménie, s'écarte au sud-est, contourne la côte méridionale de la Caspienne, puis se joint à celle du Caucase indien qui sépare l'Inde et la Bactriane et à celle qui sous le nom d'Imaüs et d'Emodus, sépare l'Inde et la Scythie: «j'ai cru réellement, écrit Rennell en 1800, que cette chaîne existe, presque sous la forme décrite par Ptolémée», mais le mirage disparut chez lui à la suite du voyage que Forster effectua en 1783-1784, provoquant son étonnement sincère et le constat que la hauteur des montagnes n'est pas partout la même[2021].

En dernier lieu, la disparition progressive du concept trop généralisant de *Tartarie* coïncide avec le début des réflexions ethnographiques propres à l'époque de la formation des États-nations en Europe. Les empires entrent dans une compétition expansionniste où le concept de ligne-frontière devient un des éléments de base de la politique. Par conséquent, la Tartarie, trop difficile à définir clairement, laisse place à

[2019] Humboldt, 1843, t. I, p. XXI.

[2020] Les premiers voyages russes en Dzoungarie ont été effectués par G.S. Karelin (1840-1844) et Alexandre Schrenk (1840-1844): Gnucheva, 1940, pp. 184-185, 195 ; Maslova, 1955, pp. 49-52.

[2021] Rennell, 1800b, pp. 252-255.

l'*Asie centrale* dont les limites – c'est ce que l'on pense initialement – seront plus faciles à établir pour marquer par la suite, dans cet espace nouvellement délimité, les frontières des zones d'influence des grandes puissances. Comme démarche préventive pour se protéger de l'avancée des Russes vers l'Asie, Arthur Wellesley (1769-1852), premier duc de Wellington, s'adresse, à Londres, au marchand de livres John Hatchard (1769-1849), pour obtenir la «*carte de l'Asie centrale de John Arrowsmith*» afin de pouvoir établir la frontière nord-ouest de l'empire britannique des Indes[2022]. Le titre précis donné ici est une invention, qui traduit les souhaits et les pressentiments de l'époque, car cette carte qu'Arrowsmith avait publiée en 1818 (en quatre grandes feuilles, avec une mise à jour en 1822) concerne en réalité l'Asie tout court (*supra*); le terme *Asie centrale* n'apparaît dans les cartes d'Arrowsmith que plus tard, vers le milieu des années 1830[2023].

Dans la décennie suivante le terme devient déjà un lieu commun et on le trouve, entre autres, dans le monde francophone dans la *Revue des deux mondes* de 1841 à propos des «Progrès de la Russie en *Asie centrale*», puis en 1842 dans une nouvelle contribution sur les «Conquête et désastre des Anglais dans l'*Asie centrale*».

Il est difficile de dire si l'apparition de ce terme est lié à la reconnaissance du rôle central de cette zone géographique dans l'histoire mondiale, car l'opinion selon laquelle les empires des steppes ont joué des rôles primordiaux entre 1000 et 1500 ne verra le jour que beaucoup plus tard, ce qui ajoute encore des décennies entre le moment où cette région a pris sa position centrale dans l'histoire et celui où on a reconnu ce fait au niveau des appellations[2024]. En réalité, on reste alors plutôt sur le plan de considérations d'ordre purement géométrique: l'*Asie centrale* reste toujours la région du mi-parcours, donc au centre, entre le Nord et le Sud.

[2022] Black, 2003, pp. 104, 123.

[2023] Voir sa carte *Central-Asien nämlich Bokhara Cabool, Persien… nach… Aufnahmen des Lieutenant Alex. Burnes im Juni 1834 entworfen v. J. Arrowsmith*, Weimar: Geographisches Institut, 1835: BNF, CPL, Ge C 8136.

[2024] Au maximum on peut faire remonter cette appréciation d'une position centrale jusqu'au début du XX^{e} siècle (Mackinder, 1904, ou William Montgomery McGovern, 1939): di Cosmo, 1999, p. 2.

Partie VII
Les classifications du XIX^{e} siècle au goût du déterminisme environnemental

Chapitre 14
Naissance des concepts «centre-asiatiques»

1. Alexandre von Humboldt ou la légitimation de l'expression «*Asie centrale*»

a) Terres hautes et terres basses

En dépit de leurs progrès, les travaux des années 1810-1830 ne représentent qu'une première étape de la mise en place de la notion de l'*Asie centrale*. En effet, «la continuité et l'antique civilisation» du *Plateau de Tartarie*, de même que la structure et les limites de l'*Asie intérieure* ont surtout été remises en question après qu'Alexandre von Humboldt (1769-1859) eut effectué, sur invitation impériale, en 1829, un premier voyage de sept semaines dans les possessions asiatiques de la Russie (dont les frontières à l'époque ne dépassaient pas le territoire du Kazakhstan septentrional d'aujourd'hui) jusqu'aux frontières de la Dzoungarie chinoise[2025] et mit par la suite sur papier ses réflexions sur le sujet.

Le premier résultat de son voyage est un *Mémoire sur les chaînes des montagnes et sur les volcans de l'Asie intérieure, et sur une nouvelle éruption volcanique dans la chaîne des Andes* (1830) où plusieurs termes se présentent à égalité: à côté de l'Asie intérieure du titre de l'ouvrage, on peut, au début du livre, voir une carte intitulée *Chaînes de montagnes et volcans de l'Asie-centrale*[2026]. Cette dernière appellation est peut-être entrée dans le vocabulaire d'Humboldt à travers des lectures de Klaproth, car Humboldt la propose à ses lecteurs,

> «en attendant la publication de l'excellente carte de l'*Asie centrale* de M. Klaproth, qui servira de continuation et de complément à l'Atlas de d'Anville[2027], […de] jeter les yeux, non sur celles d'Arrowsmith, très fautives pour les systèmes de montagnes, mais

[2025] Humboldt, 1830, p. 218.

[2026] *Chaînes de montagnes et volcans de l'Asie-centrale (Enfoncement du sol dans l'ouest)*, Essai, Potsdam, 1830. Version plus tardive de la carte avec des ajouts: *Chaînes de montagnes et volcans de l'Asie centrale*, Berlin, 1839-1840, terminé par C. Petermann, à Potsdam, 1841 [Paris: Gide], tirée de l'ouvrage A. von Humboldt, *Asie centrale, recherches sur les chaînes de montagnes*, Paris, 1843. 3 vol. (cote de la carte: BNF, CPL, Ge D 11982).

[2027] Il s'agit de la *Carte de l'Asie Centrale dressée d'après les cartes levées par ordre de l'empereur Khian Loung*, par les missionnaires de Pe King…; par M. J. Klaproth, Paris: L. Berthe, 1836 (BNF, CPL, Ge DL 1836-34 [1], [2], [3], [4]).

> sur celle gravée par Berthe de Brué (1829), et surtout sur celles de *l'Asia polyglotta*, et des *Tableaux historiques de l'Asie* de M. Klaproth, bien qu'elles soient à petits points; et principalement sur une petite carte intitulée *Asie centrale*, dans *les Mémoires relatifs à l'Asie (t. 2)*, du même auteur»[2028].

Dans son texte Humboldt superpose constamment des termes différents. D'une part, il écrit:

> «dans les entrepôts importants de Sémipalatinsk, Petropavlovski, Troitzkaia, Orenbourg et Astrakhan, je me suis efforcé d'obtenir des Tatars qui voyagent tant, et par Tatars j'entends, comme les Russes, non des Mongols, mais des hommes de famille turque, des Boukhars et des Tachkendis, des informations sur les contrées de l'Asie intérieure, voisins de leur pays. Les voyages à Tourfan, Akhsou, Kotan, Ierkend et Kachmir ont très rarement lieu; mais le Kachgar, le pays situé entre l'Altaï et la pente septentrionale des monts Célestes […], où se trouvent Tchougoultchak, Korgos, et Goulja ou Koura, à cinq verstes des rives de l'Ili, le khanat de Khokhand, Boukhara, Tachkend, et Chersavès (Chèhr-Sebs) au sud de Samarkand, sont visités fréquemment»[2029].

Plus loin il signale l'aide importante obtenue à Orenbourg de «M. de Gens, directeur de l'école asiatique et de la commission du contentieux des frontières avec les Kirghiz de la Petite Horde» qui depuis vingt ans a réuni des documents importants «sur la géographie de l'Asie intérieure», ce qui dans ce cas de figure correspond aux territoires les plus proches au sud de la Russie[2030].

Humboldt utilise à la même époque également l'appellation «partie moyenne et intérieure de l'Asie», limitée par l'Altaï qui à l'ouest se termine par les monts des Kirghizes, le Tien-Chan, le Kun-lun et la chaîne de l'Himalaya, ainsi que celle d'Asie occidentale qui embrasse l'espace entre le Kouma, le Don, la Volga, l'Iaik, le lac Aksakal, Khiva et l'Amou-daria[2031]. En outre, la traduction en allemand de cet ouvrage porte le titre *Über die Bergketten und Vulkanen Inner Asiens*[2032], dont la formulation réapparaîtra en 1841 chez Carl Zimmermann. C'est en effet ce même terme de *Inner-Asien* que ce dernier utilisera dans son analyse des documents cartographiques disponibles – arabes, chinoises, russes et européennes – pour préciser les positions astronomiques des objets géographiques des régions qui vont de la Perse jusqu'au Turkestan oriental et des frontières septentrionales des Indes aux frontières méridionales russes[2033].

Le choix terminologique devient plus strict dans l'ouvrage suivant qu'Humboldt fait paraître sous le titre *Asie centrale* dont une première édition voit le jour en 1843[2034],

---

[2028] Humboldt, 1830, p. 223.

[2029] *Ibid.*, p. 219.

[2030] *Ibid.*, p. 220.

[2031] *Ibid.*, pp. 223, 225-226.

[2032] Publié à Berlin, Pogg. Ann. Band 94, 1830 (cit. d'après Shprincin, 1976, p. 283).

[2033] Zimmermann, 1841.

[2034] Humboldt, 1843, t. III, p. 127.

d'abord en version française avant de paraître l'année suivante en traduction allemande sous le titre *Central-Asien*[2035].

Le terme *Asie centrale*, qu'Humboldt choisit dans le monde russophone et francophone pour le titre de son ouvrage reflète de manière significative un refus conscient de l'expression *Asie intérieure* ou *Inner Asia* qu'il a utilisée dans ses publications précédentes[2036].

En effet, les rapports entre ces termes sont complexes.

Humboldt garde de cette aire géographique une vision générale qui correspond à un espace immense, peuplé de chasseurs sibériens, de pasteurs kirghizes et kalmouks, d'agriculteurs chinois et du peuple-moine tibétain[2037]. Cette *Asie intérieure* de ses anciennes publications est limitée au sud par la chaîne de l'Himalaya et au nord par la ligne qui passe par Astrakhan, Orenbourg, la bordure de la Sibérie méridionale, le haut Irtysh et l'Amour[2038]. Elle correspond *grosso modo* à la vision de Klaproth, dont Humboldt appréciait beaucoup les cartes. Par exemple, dans la lettre qu'il adresse à Klaproth le 8 septembre 1827, Humboldt exprime son enthousiasme par rapport à «son admirable carte de l'intérieur de l'Asie», n'hésitant pas à se répéter quelque mois plus tard en écrivant, «vos cartes sont d'un prix immense pour les connaissances de l'intérieur de l'Asie»[2039].

Humboldt reste aussi partisan du parallélisme orographique cher aux générations précédentes qui structurent tout l'espace en question en quatre chaînes de parallèles et en quatre chaînes de méridiens[2040] (**Fig. 14.2-14.3**), rejetant en même temps la vision d'un plateau immense relevé de manière plus ou moins homogène. Tenant compte de la variété des reliefs, il tente, en s'inspirant des spécialistes de la botanique, de la zoologie et de la géologie et surtout de l'idée de Kant (1724-1804), d'affiner son concept sur l'organisation des paysages et le soulèvement des chaînes de montagnes. Il propose une classification fondée sur l'hypothèse selon laquelle la surface de la terre n'est pas uniforme, mais régionalement différenciée, ce qui permet de souligner des configurations sur la base desquelles il est possible de distinguer des régions naturelles qui deviennent par la suite des régions géographiques, selon un système de pensée qui reste vivace jusqu'en 1910[2041]. C'est ainsi qu'il essaie de décrire les altitudes des

---

[2035] Le titre en allemand est bien en deux mots: Sidikov, 2003, p. 46.

[2036] Pour les publications voir notamment: Humboldt, *in Nouv. Ann. de voyages*, IV, 1830; *idem*, 1832 (cit. d'après Obruchev, 1915, p. 332).

[2037] Humboldt, 1843, t. III, p. 22.

[2038] *Ibid.*, t. III, p. 37.

[2039] Klaproth, 2002, pp. 122-123.

[2040] Un des premiers schémas différents de celui de Ptolémée et représentatifs de la *Tartarie* au niveau orographique, est celui qu'ont proposé les géologues Léopold de Buch (1774-1853) et Elie de Beaumont (1798-1874) en s'appuyant sur les travaux du Service de la Compagnie Orientale des Indes. Bolor-tagh [le Pamir] y a été choisi comme le centre à partir duquel trois chaînes rayonnantes de montagnes partagent transversalement tout l'espace asiatique, avec une branche simple à l'ouest (Hindou-Kouch, montagnes de l'Iran, monts de l'Arménie, chaînes de l'Asie Mineure) et une branche double à l'est (Himalaya, Nan-Ling et Tian-Shan, Altaï, Kamtchatka): Humboldt, 1843, t. I, p. 127; Berthelot, [1886-1902], p. 96; Obruchev, 1915, pp. 333-335, 350.

[2041] Claval, 1997, p. 91; Claval, 2001, pp. 44-46.

montagnes à travers desquelles il est possible de distinguer des *hauts plateaux*[2042] – terme qui rappelle, mais dans un sens différend, la *Haute-Asie* d'Herbelot – et des *basses régions*. Les *terres hautes* sont subdivisées de la manière suivante (**Fig. 14.1**):

> «a) Le plateau de l'*Asie centrale* (en ôtant ce qu'il y a de vague dans cette dénomination vieillie) formant une bande orientée S.O.-N.E. du Gobi ou Shamo [*n.d.l.r.* littéralement désert], depuis le Turkestan chinois ou petite Boukharie jusqu'aux Monts Kangkai [*n.d.l.r.* Khangaï-Chan] [*n.d.l.r.* = Xinjiang plus, partiellement, les Mongolie extérieure et intérieure];
>
> b) l'Himalaya compris entre la coupure du grande fleuve du Tibet et le méridien d'Attok, la chaîne du Kouenloun [*n.d.l.r.* Kunlun] et les terrains soulevés (plateaux du Tibet et du Ladakh) bordés par les chaînes de l'Himalaya et du Kouenloun;
>
> c) le Hindou-Kho et le Taurus {*n.d.l.r.*en Turquie, au bord de la Méditerranée};
>
> d) le Caucase;
>
> e) les hautes plaines de l'Iran occidental;
>
> f) les parties montagneuses du Bélouchistan, des Gates, du Mysore, des Nilgheri et de la Chine»[2043].

La *partie centrale* de l'*Asie intérieure* – ces termes rappellent sa terminologie précédente pour introduire la nouvelle – est limitée aux extrémités sud et nord par les deux mondes «anglo-hindou et russo-sibérien», et s'insère entre les 30^{e} et 50^{e} parallèles et entre les méridiens du Balor ou du Kachmir, et du lac Baïkal ou de la grande sinuosité du Fleuve Jaune[2044]. Cette délimitation spatiale couvre donc l'*Asie centrale* et l'*Himalaya* des *hauts plateaux* de la classification d'Humboldt citée plus haut.

Assez près de cette zone, l'aire plus réduite du *plateau de Gobi*[2045] jouxte une *terra incognita* (le couple *Asie centrale–terra incognita* sera d'ailleurs préservé jusqu'au début du XX^{e} siècle).

De part et d'autre du 44,5° parallèle, sur une largeur de 5° au nord et de 5° au sud de cette ligne transasiatique, Humboldt délimite en outre un ruban central[2046] qui sera plus

---

[2042] Humboldt, 1843, t. I, pp. 1-2: «un vaste plateau, soit remontant de la vallée sacrée du Gange vers le Tibet, soit des plaines brûlantes de Ferghana… par les frimas du Pamir, vers Kashgar et ce grand Fleuve de sable [Cha-ho], qui s'étend depuis les villes de Khotan et de Keria, jusqu'au lac de Lob et à l'oasis de Khamil. Comme ces sables se prolongent au nord-est et s'y confondent avec le désert (Gobi) qui sépare, dans les routes des caravanes d'Irkoutsk à Pékin, la petite mer intérieure du Baïkal de la muraille septentrionale du Céleste Empire, un peu au-delà du passage du Khingan, on a cru pouvoir admettre assez généralement qu'entre les parallèles de 33° et 50°, il existait un plateau contenu». Voir aussi Humboldt, 1843, t. I, pp. 8, 23.

[2043] Humboldt, 1843, t. I, p. 176.

[2044] *Idem*, t. I, p. 31; *idem*, t. III, pp. 21-22.

[2045] «Ses limites occidentales: 79° de longitude, entre Khotan et Keria, à l'est de la rivière de Khachgol, le long de la rive droite du Tarim, à l'est de la province de Pidjan, de l'oasis de Khamil et des ruines de Karakhorum, aboutissant vers Ourga et le pays des Khalkas du Tsetsen-Khan [Shazhou]. Le Gobi est bordé vers l'est par les montagnes du Tanggout, la ville de Chatcheou, le pays des Ordos et la chaîne de Khangkai. Outre l'oasis de Khamil, on a aussi exclu de ce calcul de l'aire du Gobi le pays cultivé qui s'étend le long des rivières du Bouloun-ghir-gol, et qui renferme les villes de Ngan-si-tcheou [Anxizhou] et Soutcheou [Suzhou]»: Humboldt, 1843, t. I, p. 177.

[2046] Humboldt, 1843, t. I, pp. XXVII, XXVIII.

tard considéré comme étant sa définition unique de l'*Asie centrale*: comme on le voit plus tard chez Eugène d'Ujfalvy, l'image complexe qu'Humboldt avait dressée s'est en effet transformée en un résumé schématique de «chaînes de montagnes parallèles, coupées presque à angle droit par d'autres chaînes verticales, qui subdivisaient le continent asiatique»[2047] (cette description réductrice de l'œuvre de Humboldt rappelle l'exposé tout aussi simpliste que ce dernier avait fait des idées de son prédécesseur Klaproth, voir *supra*). C'est dans ce ruban transasiatique qu'Humboldt place le centre géométrique de l'Asie:

> «Lorsque dans la Dzoungarie chinoise, entre la frontière sibérienne et le lac Saisan (Dzaisang), je me suis trouvé à égale distance de l'océan Glacial et de la Mer de l'Inde (près des bouches du Gange) j'ai pu me croire dans l'*Asie centrale*»[2048].

Dans le schéma d'Humboldt, l'*Asie centrale* ou la *Haute Asie* – qui sont pratiquement synonymes – s'opposent à la dépression de l'*Asie boréale*. Cette dernière, qui avait été intitulée l'*Asie occidentale* en 1830 mais avec des limites légèrement différentes[2049], s'étend entre deux lignes «au nord de Tian-Shan, du Balor et du Haut Oxus vers la Caspienne; [et] du lac Balkhach par les steppes kirghizes à l'Aral et au sud des Monts Ourals». Pour décrire les *basses terres*, Humboldt reprend ici la terminologie des géographes arabo-persans qui désignait de manière assez vague «les contrées s'étendant au nord du monde iranien», au-delà soit du Syr-daria, soit de l'Amou-daria[2050]. Pour Humboldt, le *Touran des orientaux* réunit «le Kaptchak, le Khorezm, les bassins de la Caspienne et de l'Aral», c'est-à-dire la cavité du bassin aralo-caspien et la Transoxiane (qui représentent ensemble la dépression du Touran); constitué de «plaines [formées par] un haut-fond au-dessus de la surface de la mer, est un table-land», cet espace s'ouvre en direction du nord-ouest[2051]. Humboldt recourt également au mot arabe *Maverannahr* [Mā warā' al-Nahr] qui est pour lui égal à la *Grande Boukharie* ou qui, en d'autres termes, englobe Khwarezm, Bactriane et Sogdiane[2052].

b) Le Touran des Tourani

Cette conception européenne du Touran ne coïncide pas avec l'idée qu'ont les voisins «orientaux» les plus proches de la région portant ce nom et ses habitants: l'une des visions *centre-asiatiques* peut en effet être reconstituée grâce à un rapport que des

---

[2047] Ujfalvy, 1874, p. 438.

[2048] Humboldt, 1843, t. I, p. 22.

[2049] Selon Humboldt, «l'époque de l'affaissement de l'Asie occidentale [Kouma, Don, Volga, Iaik, lac Aksakal, Khiva, Amou] coïncide plutôt avec celle de l'exhaussement du plateau de l'Iran, du plateau de l'Asie centrale, de l'Himalaya et du Kuenlun, et de tous les anciens systèmes de montagnes dirigés de l'est à l'ouest […] les plus étendus et soulevés à une si grande hauteur que dans l'Asie intérieure»: Humboldt, 1830, pp. 255-256.

[2050] Bacqué-Grammont, 1972, p. 198 avec référence à Bartol'd, 1963a, p. 64.

[2051] Humboldt, 1843, t. I, pp. 24, 37, 64; *idem*, t. III, p. 5. Une partie du territoire en hauteur est analysée dans le cadre du système des Tian-shan: *idem*, t. II, pp. 7-27. La dépression du Touran est analysée dans la chapitre consacré aux régions des steppes: *idem*, t. II, dès p. 121.

[2052] *Idem*, t. 1, p. 34; *idem,* t. II, p. 296.

ambassadeurs du khan de Khokand, Muhammad ‘Alî khan, avaient adressé en 1833 à de hauts responsables ottomans du palais de Topkapi[2053] (**Fig. 14.1**). Le Touran des Khokandi – ailleurs désigné aussi par les synonymes Türkistān, Tataristān, Özbekistān et Mongholistān[2054] – est plus vaste que celui d’Humboldt. Ses limites touchent «à l’est le pays de Chine, au sud le Tibet, l’Inde et l’Iran, à l’ouest le grand désert du Dasht-i Qïpchaq [ou «désert de Tataristan»] et la mer Caspienne, au nord également le Dasht-i Qïpchaq». Selon Jean-Louis Bacqué-Grammont[2055] ces indications assez vagues indiquent que le Kashgar, qui a été conquis par la Chine en 1758, continue d’être perçu comme faisant partie du Touran, tandis qu’il n’est pas clair si la Dzoungarie était considérée comme partie du Touran ou de la Chine. Sur le plan politique, le Touran des Khokandi est composé des États-oasis comme le «Khārïzm [khanat de Khiva], la Transoxiane [le khanat de Boukhara réduit à la vallée du Zerafshan], le Ferghāna [khanat de Kokand], le Kāshghar, le Quhistān de Transoxiane [confédération des principautés dans la haute vallée du Zerafshan et de l’Amou-daria] et le Badakhshān». Dans une autre représentation, Kātib Çelebi propose une vision légèrement différente de cette aire géographique, où le Türkistān-Touran est composé des pays situés au-delà de l’Oxus, confinant avec le Badakhshan et le Kashmir, et incluant le Kashgar.

c) Impact intellectuel de l’ouvrage d’Humboldt

Parmi les innombrables définitions inclues dans le schéma d’Humboldt, dont le caractère très artificiel et géométrique a été fortement influencé par la théorie du volcanisme et découle à l’époque de la relative pauvreté en connaissances réelles – non seulement géologiques – de l’*Asie centrale*, les limites proposées et les dénominations utilisées ne sont souvent pas sans contradictions[2056]. Malgré ses efforts, on constate que chez Humboldt *Asie centrale*, *Asie intérieure* et *Haute-Asie* continuent à coexister de manière peu systématique, ce qui n’aide pas à résoudre toutes les controverses terminologiques. D’un autre côté, ses dissertations sur le relief en «négatif» de la Touranie (au-dessous du niveau des océans) et sur les volcans de l’*Asie centrale* (en fait des lits de charbons à combustion spontanée) peuvent laisser penser qu’il a eu une légère tentation vers la science-fiction. Mais, après tout, l’impact intellectuel de son ouvrage est si fort que la société scientifique accepte presque à l’unanimité cette nouvelle approche de l’*Asie centrale*, ainsi que le vocabulaire utilisé. Certains auteurs

---

[2053] Document n° E. 7120 des Archives du Musée de Topkapi: Bacqué-Grammont, 1972, p. 192.

[2054] Sur le terme Tūrān voir V. Minorsky, 1934; Davis, 2002. Les trois termes suivants proviennent de noms de personnages mythiques attachés dès le XI[e] siècle à la tradition biblique: Türk a été désigné comme fils de Japhet et avait, à son tour deux fils, Tatar et Monghol, dont le fils de ce dernier Oghuz a été reconnu comme ancêtre par les femmes de Gengis-Khan. D’après Bacqué-Grammont, le Mongholistan proviendrait d’une appellation utilisée par les Britanniques en Inde qui pourrait s’être transmise à Kokand *via* les commerçants indiens comme une dénomination pour désigner le monde voisin; cette appellation n’a en revanche jamais été utilisée par les voyageurs russes pour décrire la Transoxiane: Bacqué-Grammont, 1972, pp. 198-199.

[2055] Bacqué-Grammont, 1972, pp. 199-202.

[2056] Cela a été remarqué par Richthofen, puis par Mushketov et Obruchev: Mushketov, 1886, p. 4; Obruchev, 1915, pp. 332, 336-337.

continuent d'ailleurs erronément jusqu'à nos jours à attribuer à Humboldt l'invention du terme *Asie centrale*[2057].

En outre, la dénomination *Haute Asie*, élément essentiel de la théorie humboldtienne *terres hautes – terres basses*, alors complètement libérée du sens antique de «terres éloignées», est reprise par les voyageurs comme, par exemple, les frères Schlagintweit, Hermann (1826-1882), Adolph (1829-1857) et Robert (1833-1885)[2058], Jules-Léon Dutreuil de Rhins (1846-1894) et Fernand Grenard (1866-après 1942?)[2059] (**Fig. 14.4**), pour décrire les itinéraires qui passent essentiellement par le sud-est du Tibet, le Karakoroum, le Pamir, le Xinjiang et la Mongolie. L'expression russe *Nagornaja Azija* qui à première vue semble être la traduction exacte de *Haute-Asie* n'a en réalité pas de lien direct avec la forme en français. Selon l'explorateur et géographe Pëtr P. Semenov-Tjanshan'skij qui fait l'historique des explorations russes dans cette zone, la «Haute Asie [*Nagornaja Azija*] est un espace servant de zone-tampon entre le Tibet [*Tibetsko-tangutskoe nagori'e*] et l'empire chinois et au pied duquel commence le *Turkestan russe*»[2060]. En d'autres termes, le Tibet, zone pratiquement inaccessible aux voyageurs russes comme Nikolaï M. Przhevalskij (1839-1885)[2061] et ses successeurs, se trouve à l'extérieur de la *Nagornaja Azija*.

En revanche, le Tibet fait partie de la notion de *Haute-Asie* chez l'orientaliste Paul Pelliot (1878-1945) qui souligne également le caractère intermédiaire de la Haute-Asie qui, «peu favorisée par la nature, […] doit son importance à sa situation entre le monde méditerranéen et hindou et le monde chinois; elle les sépare, mais aussi elle les unit». Selon lui, la Haute-Asie contient de manière plus restreinte «trois grandes divisions politiques, qui correspondent en gros à trois régions différentes au point de vue de la géographie et des races: la Mongolie, le Turkestan chinois, le Tibet»[2062]. Sans pouvoir être attribuée à une communauté scientifique spécifique, la *Haute-Asie* a fait des apparitions épisodiques depuis la seconde moitié du XX^{e} siècle soit dans un sens proche de la définition de Pelliot[2063], soit selon la tradition des voyageurs du XIX^{e} siècle[2064], ou selon des conceptions individuelles sans connexion avec l'historique du terme[2065].

[2057] Shprincin, 1976, p. 282; Miroshnikov, 1992, p. 477; Djalili et Kellner, 2000, p. 126.

[2058] Les frères Schlagintweit, 1866; Schlagintweit, 1861-1866.

[2059] Grenard, 1897-1898; Grenard, 1929, pp. 234-379.

[2060] Semenov-Tjanshan'skij, 1896b, pp. 590, 708.

[2061] Prjevalski, 1880.

[2062] Pelliot, [après 1924], p. 1.

[2063] Sans inclure, comme l'a fait Humboldt, le Caucase et l'Iran occidental dans les hautes terres, Louis Hambis (1906-1978) écrit que «La Haute Asie est formée des montagnes et des plateaux élevés qui s'étendent entre la Sibérie, la Chine, l'Inde et le Turkestan russe»: Hambis, 1968 [1953], p. 1. Ce n'est que faute de place dans son livre de synthèse que Louis Hambis n'inclut pas le Tibet dans la Haute-Asie. La même définition figure chez le géographe français Pierre Georg, 1947, p. 483.

[2064] Le terme a été récemment utilisé pour reconstruire les perceptions de cette partie du monde par les explorateurs des XIX^{e}-début XX^{e} siècles dans l'ouvrage: Baud, Forêt et Gorshenina, 2003.

[2065] Svat Soucek applique le terme *Haute Tartarie*, calque de *Haute-Asie*, au Xinjiang uniquement: Soucek, 2000, p. X. En outre, en 2006 le CNRS met au concours un poste coloré «anthropologie de l'Asie centrale et de la Haute-Asie» selon une définition si large qu'elle obtient quatre-vingt-dix candidatures sans que personne ne puisse savoir quelle zone géographique précise avait été comprise dans cette offre.

Par opposition à la Haute-Asie, la «*dépression touranienne*», élément essentiel dans la description des terres basses, n'a pas connu la même propagation terminologique. Cette dénomination a été proposée en 1877 par Alexandre Petzholdt (1810-1889), spécialiste allemand de l'agriculture[2066], comme appellation purement géographique (à ce titre elle a été très appréciée par Ivan Mushketov, assez influencé par les idées de Petzholdt[2067]), mais par la suite le terme de *cavité touranienne* ou de *cuvette du Turkestan* comme terme généralisant n'a jamais été repris comme tel, bien qu'il soit toujours resté un élément essentiel dans les discussions géologiques et dans les discussions terminologiques (synonyme de dépression au XIX^{e} siècle [cf. É. Reclus], le terme de *cavité* est actuellement remplacé par *cuvette* dans le lexique des géologues). Le seul exemple que l'on puisse pratiquement citer est celui de Xavier Planhol qui, en 1968, utilise le terme de *basse Asie centrale* en indiquant que cette région est située à peu près totalement hors du domaine de la culture pluviale au-delà des chaînes du Khorasan[2068].

Il en va de même pour son dérivé, la *Dépression Aralo-Caspienne*, que l'on considère parfois comme son synonyme et qui a été rejeté à un moment donné. En rééditant Mushketov, L. Berg, notamment, a montré que ce terme, qui sous-entend l'existence d'une mer quaternaire (ou plutôt d'un lac salé) couvrant tout l'espace, ne correspond pas au fait que ce lac ne couvrait qu'une petite partie du Turkestan (les bords de la Caspienne, le lit de l'Ouzboï, la dépression du Sarykamysh et les côtes orientale et méridionale de la mer d'Aral)[2069].

Il faudra attendre un peu plus de temps pour que les concepts «mégatectoniques» l'emportent sur la vision que les scientifiques de l'époque d'Humboldt, de Richthofen (*infra*) et de Mushketov-Berg, concentraient sur l'analyse de l'organisation et du soulèvement des chaînes de montagnes, ou sur la description des grandes dépressions et bassins fermés. Énoncé pour la première fois en 1920 dans «*La genèse des continents et des océans*» d'Alfred Wegener (1880-1930)[2070], le concept de mobilité des continents a été appliqué à l'Asie dès 1922, quand le géologue suisse Émile Argand (1879-1940) publie dans une communication intitulée «*La tectonique de l'Asie*»[2071] la première théorie sur la collision de l'Inde avec l'Asie et ses effets sur la création de l'architecture des montagnes et du plateau tibétain. Il faudra attendre encore 1970 pour qu'apparaisse le concept de tectonique des plaques grâce aux scénographies des océans qui donnera raison à Wegener et Argand et déchiffrera au cours des trente dernières années le puzzle asiatique formé par accrétion successive autour d'un noyau ancien «baikalien» de microcontinents venus du sud, fermant des océans puis en ouvrant de nouveaux qui disparaîtront à leur tour. Ainsi l'Oural a été un océan qui s'est refermé il y a 300 millions d'années; la plaque iranienne est entrée en collision avec la plaque touranienne

---

[2066] Petzholdt, 1877, p. 4. Cité d'après Sidikov, 2003, p. 62.

[2067] Mushketov, 1886, pp. 12-13.

[2068] Planhol, 1968, pp. 203-204, 233.

[2069] Mushketov, 1915, pp. 11, 14 (avec des ajouts de L. Berg).

[2070] Wegener, 1920.

[2071] Argand, 1924.

(objet géologique) il y a environ 200 millions d'années faisant disparaître l'océan qui les séparait. Pour ce qui la concerne, dans cette optique «cinématique», la «dépression aralo-caspienne» est le «résidu», au pliocène (env. quatre millions d'années), de la mer sarmatienne, elle-même résidu de la grande Thétys, écrasée par la dérive vers le Nord de l'ensemble Afrique-Inde, butant sur le bloc eurasien.

Dans ce contexte le terme de *cuvette touranienne* a perdu sa pertinence pour les géologues. Ce terme est cependant revenu dans les manuels scolaires vers la fin du XX^{e} siècle; de même, le vocable «pays-cratère» d'Humboldt reparaît chez les chercheurs kazakhstanais en 2003 au moment où ils lançaient un programme d'investigations consacré à la région Aralo-Caspienne[2072].

2. L'apparition des concepts de longue durée dans l'école géographique russe

a) Le dédoublement du terme Asie centrale *dans l'école russe: deux synonymes à égalité*

L'*Asie centrale* d'Humboldt, véritable synthèse des connaissances de l'époque, provoque une bifurcation dans la terminologie russe, qui n'utilisait auparavant à l'égard de l'*Asie centrale* que le terme *Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*]. La publication de cet ouvrage suscite dès 1843 dans la presse russe des comptes-rendus enthousiastes qui utilisent toutefois des vocables différents pour en traduire le titre. Le *Zhurnal Ministerstva narodnogo prosveshchenija* [*Revue du Ministère de l'instruction publique*] rapporte qu'un «nouvel ouvrage du célèbre Humboldt sur l'*Asie du Centre* [*Central'naja Azija*] a vu le jour à Paris», tandis que la revue *Otechestvennye zapiski* [*Notes de la patrie*] consacre un article à cette «nouvelle publication d'Humboldt sur l'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*]»[2073], en précisant que cette «*Asie du Milieu* qui excite actuellement l'intérêt chez tout le monde dans le sens politique, est surtout intéressante pour nous, car une partie significative [de cet espace] fait partie de notre patrie»[2074]. Cette différenciation ne résulte pas d'une faute d'inattention due à l'urgence de «la une»: plus tard, dans les années 1880-1890, le célèbre géographe Pëtr P. Semenov-Tjanshan'skij (1827-1914)[2075] ne mentionne ce livre d'Humboldt que sous le titre *Asie du Centre*, tandis que à propos du même livre, en 1911, l'historien non moins célèbre Vasilij V. Barthold (1869-1930) ne parle que d'*Asie du Milieu*[2076].

[2072] Azhigali, 2006.

[2073] *Zhurnal Ministerstva narodnogo prosveshchenija* [*Revue du Ministère de l'instruction publique*], t. 38, partie 7, p. 31; *Otechestvennye zapiski* [*Notes de la patrie*], 1843, t. 30, partie 2. Cité d'après Shprincin, 1976, p. 285.

[2074] Cité d'après Val'skaja, 1971, p. 219.

[2075] Le dédoublement de son nom attribué à la mise en valeur de ses explorations aux Tian-shan, a été perçu comme une exagération par Sven Hedin qui écrit sarcastiquement que, après avoir fait en 1857 «un petit voyage aux Tian-shan», Semenov commence par se nommer lui-même Tjanshanskij. «Qu'est-ce que vous penseriez à mon sujet si je m'appelais moi-même Hedin-Transhimalayski» s'exclame-t-il dans une lettre adressée à Keltie en 1912; «Vous iriez croire que je suis fou»: Meyer et Blair Brysac, 1999, p. 341.

[2076] Bartol'd, 1977a [1911], pp. 352, 424, 435.

Le dédoublement en russe du terme *Asie centrale* n'a initialement aucun sens particulier, car les composantes de la paire *Asie du Centre* ou *Asie centrale* [*Central'naja Azija*] et *Asie du Milieu* ou *Asie moyenne* [*Srednjaja Azija*] ne sont d'abord que de simples synonymes qui désignent tous deux la position centrale de la région.

Alors qu'en Europe l'élaboration d'un langage géographique a déjà eu lieu au XVIII^e^ siècle[2077], ce n'est que dans les années 1840-1850 que, réunis dans le cadre de la Société Impériale de Géographie (1845), les spécialistes russes tentent de systématiser le vocabulaire géographique en commençant par la préparation d'un *Dictionnaire russe de terminologie géographique*. Lancé en 1847 par Jakov V. Khanykov (1808-1862), auteur des premières synthèses sur Khiva, ce projet est destiné à combiner les termes de géographie mathématique, physique, économique, ethnographique et théorique définissant la Russie en général et des termes locaux[2078]. Mais il est abandonné sans suite en 1851 malgré l'abondance de la documentation réunie[2079], et le sens du terme *Asie centrale* reste sans éclaircissement[2080]. En même temps, en faisant abstraction des nouvelles idées d'Humboldt sur les hauts plateaux et les terres basses ou, plutôt, de leur apport méthodologique, les chercheurs russes continuent à utiliser l'expression *Asie centrale* dans son sens pratiquement initial, c'est-à-dire non dans le sens de l'*Asie centrale* proposée par Humboldt en 1843, mais plutôt dans le sens couvert par l'*Asie intérieure* de ses publications précédentes ou par l'*Asie centrale* aux lignes plus généreuses proposée par Klaproth en 1823-1826 (**Fig. 14.5**).

En préférant l'expression *Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] les Russes dressent des limites généreuses, comme celles que propose P.S. Savel'ev en 1848 dans sa compilation *Srednjaja Azija. Obozrenie geograficheskikh otkrytij i puteshestvij* [*Asie centrale. Tour d'horizon des découvertes géographiques et des voyages*] où il pousse les jeunes chercheurs à partir à la découverte «à l'intérieur du continent asiatique»[2081].

*b) Analogie de l'***Asie centrale** *de Klaproth avec la* **Srednjaja Azija** *de Bichurin, de Vasil'ev et des autres penseurs russes du début du XIX^e^ siècle*

La même vision se rencontre également chez l'orientaliste et moine russe Nikita Ja. Bichurin (Nikita Jakovlevich Pichurskij, connu aussi sous le nom de Iakinf, «Jacinthe»,

---

[2077] Godlewska, 1999, pp. 41-46.

[2078] En 1841 Jakov V. Khanykov avec son frère Nikolaj V. Khanykov et I.I. Ivanin rédigent une compilation sous le titre «Description du Khanat de Khiva, contrôlée et corrigée de manière définitive par Nikiforov, Baziner et Danilevskij» et un ouvrage de synthèse en collaboration avec Vladimir I. Dal' intitulé «Renseignements sur les routes vers Khiva»: Val'skaja, 1971, pp. 220-221.

[2079] Val'skaja, 1976.

[2080] On peut signaler, même s'il concerne un concept purement linguistique et toponymique, que vingt ans après l'*Asie centrale* a bénéficié d'un dictionnaire géographique en soi dans lequel ont été présentés, sous l'inspiration de Klaproth, les termes géographiques locaux dans les langues de l'Extrême-Orient: Jules Thonnelier, *Dictionnaire géographique de l'Asie centrale*, Paris, 1869.

[2081] Savel'ev, 1848. Cit. d'après Val'skaja, 1976, p. 255.

1777-1853)[2082]. Initialement attaché en tant que responsable à la neuvième mission religieuse russe en Chine [*russkaja dukhovnaja missija*], Bichurin séjourne à Pékin de 1808 à 1821[2083]. Après son retour, il entame de 1826 à 1851 la publication d'une série d'ouvrages dont, notamment, *Notes sur la Mongolie* (1826)[2084], *Description du Tibet dans son état actuel* (traduction du chinois en russe: 1828)[2085], *Description de la Djungarie et du Turkestan oriental dans son état ancien et moderne* (1829), *Description statistique de l'Empire Chinois avec des cartes* (1842), etc., où il fait renaître sur sol russe la tradition d'érudition fondée sur les sources chinoises des missionnaires jésuites, même s'il ne recourt pas à une analyse critique des auteurs chinois[2086].

Dans sa synthèse intitulée *Recueil des témoignages sur les peuples de l'Asie centrale dans l'Antiquité* (1851) Bichurin groupe la traduction des données chinoises du II^e^ siècle av. J.-C. au X^e^ siècle apr. J.-C.[2087]. Il y utilise le terme *Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] dans un sens si large qu'il rejoint pratiquement la définition de l'*Asie centrale* de son contemporain et adversaire scientifique Klaproth. Selon Bichurin, l'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] est bornée à l'ouest par l'Oural et au sud-est par les chaînes de montagnes qui s'étendent du golfe de Corée jusqu'au Pamir. Cette région compte alors la partie nord-ouest de la Chine, la Corée, le Japon, la Mandchourie, la Mongolie, la partie méridionale de la Sibérie en bas du 63^e^ degré de latitude (de Toungouska), le Turkestan oriental soumis à la Chine et les États indépendants du futur Turkestan russe, ainsi que le Tibet[2088]. En même temps, le *Turkestan* qui va de Hami à la Caspienne[2089], a été lui aussi retenu dans la nomenclature géographique de Bichurin pour désigner une unité territoriale plus compacte (**Fig. 14.5**).

En comparant les définitions de l'*Asie centrale* proposées par les deux sinologues, on constate donc que Bichurin rejette le Caucase et la partie au nord-ouest de la Caspienne que Klaproth a inclus dans l'*Asie centrale*, mais qu'il ajoute à cette région un gros morceau de l'Extrême-Orient (nord-ouest de la Chine, Corée, Japon, Mandchourie, Mongolie). Ces particularités sont difficiles à expliquer si l'on sait que ces savants sont partis tous deux des sources chinoises.

Ce que l'on peut retenir est que, aussi bien chez Bichurin qui représente la tradition des voyageurs et orientalistes russes du tournant des XVIII^e^-XIX^e^ siècles (Mouraviev, Meyendorff, Rychkov, Tatishchev), que chez son homologue occidental Julius Klaproth, profondément lié à la Russie, l'expression *Asie centrale* ou *Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] est également extrapolée sur les *terres basses du Touran*, une des composantes de la région. Pendant les années 1810-1840 il n'y a sur ce point pas

---

[2082] Bichurin, 1950-1953, t. 1, 1950, p. XXI.

[2083] *Ibid.*, t. 1, 1950, pp. VII-VIII.

[2084] Traduit en français en 1832, puis en allemand: Bichurin, 1950-1953, t. 1, 1950, p. XVI.

[2085] Deux éditions également en français en 1829-1830 et en 1831 (traduction de J. Klaproth): Bichurin, 1950-1953, t. 1, 1950, p. XVI.

[2086] Voir la critique de Mirza A. Kazambek: Bichurin, 1950-1953, t. 1, 1950, p. XXXVII. Liste des publications de Bichurin: *Ibid.*, t. 3, 1953, pp. 87-92.

[2087] *Ibid.*, t. 1, 1950, p. IX.

[2088] *Ibid.*, t. 1, 1950, pp. XXV, LVI, 9-12, 33, 55, 220, 222-223, 375-376; *ibid.,* t. 2, 1950, p. 152.

[2089] *Ibid.*, t. 1, 1950, pp. 57, 222-223, 227.

beaucoup de contradictions entre l'Europe et la Russie dans les descriptions relatives aux limites de cette aire. Cette *Asie centrale* gigantesque qui va du Caucase au Japon à travers le Touran se retrouve d'ailleurs aussi aux États-Unis dans le manuel scolaire de Charles Anthon publié en 1850[2090].

Par la suite, pendant les années 1850-1860, on constate que cette même approche constitue un lieu commun des publications russes comme, par exemple, celles des historiens Nikolaj V. Khanykov (1822-1878)[2091], Vladimir V. Vel'jaminov-Zernov (1830-1904)[2092] et Vasilij V. Grigoriev (1816-1881)[2093].

Cette vision trouve en outre sa réalisation graphique en 1850-1853 dans la *Carte de la partie nord-ouest de l'Asie du Milieu [Srednej Azii]* (entre les 35° et 55° degrés de latitude et 60° et 95° degrés de longitude) dressée par Jakov N. Khanykov qui reproduit pratiquement le titre de la carte de Pansner de 1816 (*supra*, n. 1983). Dans cette carte, initialement prévue pour accompagner l'article de Ja. Khanykov «Tour d'horizon de la partie nord-ouest de l'*Asie du Milieu*» pour la *Karmannaja knizhka dlja ljubitelej zemlvedenija* [Livret de poche pour les amateurs des connaissances sur la Terre] (vol. 2), les limites auraient dû passer à l'ouest par Kirsanov, Caricin [Volgograd], Kizljar, Ardebil', «près de la Sultania»; à l'est par Barnaul, la redoute de Krasnojarsk, le lac Alakul'; au nord par Kirsanov, Orenburg, Kuzneck; au sud par Kashan, Herat, Kaboul et le Kashmir (**Fig. 14.5**). Cet espace, vu par Jakov Khanykov comme une unité géographique à part et que dans ses lettres personnelles il nomme toujours *Touran*, n'a selon lui eu qu'un seul précédent cartographique dans la carte du Touran non-publiée de son frère Nikolaj Khanykov, déposée dans l'archive secrète du Département Asiatique[2094]. Au cours du travail cette carte a été composée de quatre parties: a) mer d'Aral et khanat de Khiva; b) mer Caspienne; c) lac Issyk-kul; d) nord de la Perse. Les trois premières ont été dressées par Ja. Khanykov, alors que la quatrième est due à N. Khanykov (les deux frères Khanykov ayant eu accès à des documents nationaux alors déclarés secrets[2095]). Un peu plus tard, une carte générale de la partie nord-ouest de la région est entreprise par Ja. Khanykov et A.P. Bolotov sans pouvoir être achevée. Finalement, cette version de la carte par Jakov Khanykov a été publiée dans un ouvrage avec une *Liste des endroits de la partie nord-ouest de l'Asie centrale [Srednej Azii] dont la situation a été définie astronomiquement*, élaborée elle aussi par Ja. Khanykov

---

[2090] Anthon, 1850, p. 608.

[2091] Khanykov, 1843, pp. V, 7, 75.

[2092] Vel'jaminov-Zernov, 1852-1855.

[2093] Grigor'ev, 1872.

[2094] Val'skaja, 1971, pp. 222-224.

[2095] En effet, toutes ces cartes traitant des zones frontalières ont été considérées par l'administration russe comme des documents ultra-secrets qui se sont souvent transformés en secrets de Polichinelle. Par exemple, la censure a interdit la publication de la carte qui aurait dû accompagner l'article de Jakov Khanykov *Ob'jasnitel'nuju zapisku k karte Arala i khivinskogo khanstva* [Note explicative pour la carte de l'Aral et le khanat de Khiva] dans la revue *Zapiski russkogo geograficheskogo obshchestva* [Notes de la Société russe de Géographie] (t. 5, 1851), mais Khanykov l'a publiée séparément vers la fin de 1851, avec la même année une autre version en français: Val'skaja, 1971, p. 225. Voir la *Carte de la mer d'Aral et du Khanat de Khiva*, dressée par Jacques de Khanikoff… Paris: imp. De Thierry frères, 1851 (BNF, CPL, Ge C 1316; il y a également une édition différente sous le n° DL. 203-1851).

avec l'aide de Ju.V. Tolstoj (cette dernière liste contenait 456 points géographiques importants de l'*Asie centrale* avec leurs coordonnées)[2096]. Humboldt qui a bien connu ce texte et la carte, l'a définie comme carte générale de l'*Asie septentrionale*, en indiquant que le bassin de l'Aral est «une vraie Terra incognita»[2097].

Réciproquement, malgré des divergences dans les approches, il est cependant certain que les Russes n'ont pas manqué de prendre connaissance de l'œuvre d'Humboldt dont l'apport heuristique s'est superposé aux idées plus traditionnelles. Le meilleur exemple dans son genre est celui du sinologue Vasilij P. Vasil'ev (1818-1900). Élève et successeur de Bichurin, il reprend la vision globale traditionnelle de l'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] dans *Istorija i drevnosti vostochnoj chasti Srednej Azii s X po XIII veka* [Histoire et antiquités de la partie orientale de l'*Asie du Milieu* du X^e^ au XIII^e^ siècles], la plus importante synthèse historique qui constitue en quelque sorte un supplément et la prolongation des travaux de son maître[2098]. En même temps, probablement à la suite d'une lecture d'Humboldt, le terme *Asie du Centre* apparaît dans une étude qu'il publie en 1852 sous le titre «Central'naja Azija i glavnye khrebty gor v kitajskikh vladenijakh» [L'*Asie du Centre* et les principales chaînes de montagnes dans les possessions chinoises]. Dans ce cas le terme *Asie centrale* s'applique non seulement uniquement à la *Haute-Asie*, conformément donc à Humboldt, mais dans sa définition Vasil'ev présente avec vingt-cinq ans d'avance les idées de Ferdinand von Richthofen: l'*Asie du Centre*, selon lui, est «un pays des eaux viciées, entouré de tous les côtés par des systèmes de fleuves et des lacs qui ont un débouché vers l'océan»[2099].

Cette vision russe de l'Asie paraît en Europe trop tolérante par rapport à la tradition, «incompatible» avec les nouveautés cartographiques. Il semble donc qu'elle ne parvienne pas à passer en Occident, dans le milieu des géographes fascinés par le schéma rigide d'Humboldt dans lequel les *terres hautes* s'opposent aux *terres basses* et pour lequel l'*Asie centrale* ne désigne que les hauts plateaux, excluant les terres basses du Touran. La différence de lecture qui commence à se manifester timidement dès 1843 s'aggrave. La flexibilité «à l'ancienne» des Russes n'est plus tolérée en Europe et vers 1860 les discordances terminologiques se transforment en polémique ouverte (même si, dès 1856, selon Martin Malia, la Russie n'est plus perçue comme une menace pour l'Europe et qu'elle commence à se rapprocher de l'Occident[2100]).

On constate d'ailleurs qu'en 1858 les Russes abandonnent définitivement le projet qu'ils avaient lancé en 1849, en collaboration avec le directeur du *Geographisches Institut zu Weimar*[2101], de créer une carte générale de l'*Asie du Milieu* en Europe sur la base de documents cartographiques russes (notamment les cartes de Jakov Khanykov). Parmi les diverses causes qui auraient mis un terme au projet, les Russes ont invoqué de

---

[2096] Khanykov, 1850; Semenov-Tjanshan'skij, 1896a, pp. 89-90; Maslova, 1955, t. 1, pp. 9-10.

[2097] Lettre d'Humboldt à Ja. Khanykov du 16 décembre 1851, *in Vestnik Russkogo geograficheskogo obshchesta* [Messager de la Société russe de géographie], 1852, chast' IV, otd. VII, pp. 17-18. Cité d'après Val'skaja, 1971, p. 226.

[2098] Shprincin, 1976, p. 285.

[2099] Vasil'ev, 1852, pp. 117-132. Cité d'après Bartol'd, 1977c, pp. 622-623. Voir aussi p. 818.

[2100] Malia, 2003 [1999], pp. 189-193.

[2101] En translittération russe son nom s'écrit «Friron»: Semenov-Tjanshan'skij, 1896a, pp. 88-89.

multiples erreurs cartographiques dans les documents préparés par l'Institut de Weimar, la lenteur du projet et le changement de son responsable[2102]. De leur côté les Occidentaux ont évoqué la xénophobie et l'intolérance des Russes[2103]. Pour finir, pour les Russes les meilleures cartes restent la carte de Jakov Khanykov; en Europe, au même moment, la carte faisant autorité pour cette zone géographique de la Dzoungarie et du Turkestan (Transoxiane) est celle de Kiepert publiée à Berlin en 1852 sur la base des données russes[2104].

c) Nikolaj Khanykov: le début de polémiques ouvertes sur la référence à l'autorité des Britanniques

Nikolaj V. Khanykov (1822-1878) se lance dans une défense ouverte de la position russe. Il se réfère avant tout à une publication de James Rennell, géographe britannique de la génération précédente qui faisait encore usage du terme de Tartarie (*supra*). Ce dernier avait en effet publié en 1788 une *Map of the countries situated between the head of the Indus and the Caspian sea*[2105] où il avait agrandi l'espace cartographique de l'Inde jusqu'à Samarkand et le Kashgar «dans le but de montrer les positions relatives des places situées à proximité des frontières communes de la Perse, de l'Inde et de la Tartarie»[2106].

Partant de cette référence déjà ancienne, mais qui jouissait encore d'une grande autorité (l'image de l'Inde construite par Rennell est restée inchangée chez les Européens pendant une longue période), Nikolaj V. Khanykov dresse un parallèle direct entre son propre concept de l'*Asie centrale*, la carte de Rennell et l'un des chapitres de son ouvrage intitulé *Account of the map of the countries lying between the head of the Indian rivers and the Caspian sea*[2107]. En faisant appel à cette autorité, Khanykov n'a, semble-t-il, pas tenu compte de la position indo-centriste de Rennell, qui avait inventé un nouveau concept de représentation de l'empire indien dans lequel il avait non seulement combiné les dénominations des colonies britanniques aux délimitations administratives qui avaient déjà existé sous l'empereur Mugal Akbar selon les récits du géographe arabe Ã'în-i Akbari (1598), mais également cartographié les États adjacents

---

[2102] La première version de cette carte, préparée par Kiepert en 1850, a été examinée par Jakov Khanykov qui a trouvé que l'échelle choisie est trop petite, qu'il n'y a pas suffisamment de précision dans les détails surtout dans le tracé des frontières politiques, qu'il y a beaucoup d'erreurs topographiques et que cette carte «n'est pas capable d'exprimer de manière évidente les différences entre des lieux connus exactement et ceux connus approximativement». La version corrigée de 1855 n'a pas été acceptée non plus par les Russes: Val'skaja, 1971, pp. 228-229.

[2103] Semenov-Tjanshan'skij, 1896a, pp. 88-89. Cependant, la coopération germano-russe dans le domaine cartographique a été reprise plus tard. Sur l'influence des travaux russes sur la cartographie allemande: Sidikov, 2003, pp. 90-91.

[2104] Saint-Martin, 1858, pp. 254-255. Voir également sa carte de l'Asie de 1877: Alai, 2005, p. 158, pl. 111.

[2105] Rennell, 1788. La date de parution que Khanykov mentionne est plus tardive que cet ouvrage et correspond à la 2e édition de 1792: Khanikoff, 1861, p. 9.

[2106] Rennell, 1800a, p. 114.

[2107] Khanikoff, 1861, p. 9.

qui pouvaient être potentiellement intéressants pour les Britanniques (**Fig. 14.6**; **14.7**). Khanykov n'a en outre pas tenu compte du fait que les zones au nord-ouest de l'Inde, très mal connues du topographe britannique (la source principale sur laquelle s'appuie Rennell est Forster qui, pour sa part, se base sur d'Anville et les jésuites[2108]), avaient été inclues par Rennell dans sa description générale afin de construire l'image cohérente d'une unité géographique coloniale projetée dans le futur[2109].

Selon Khanykov, le concept d'*Asie centrale* chez Humboldt serait apparu à la suite des voyages de Murchison, Ehrenberg, Rose et Humboldt lui-même[2110] et se fonde essentiellement sur l'idée trompeuse d'un centre géométrique, car «une région centrale, c'est-à-dire une surface qui comprend ce point central et l'entour, ne se présente clairement à l'esprit qu'à condition de bien préciser ses limites»[2111]. En mars 1858 Khanykov entreprend un voyage au Khorasan (l'Afghanistan lui est resté inaccessible, car Dost Muhammad venait de signer, en janvier 1857, une alliance avec les Britanniques)[2112]. Les renseignements qu'il en rapporte lui permettent, en 1860[2113], de constater qu'il existe un région unifiée entre «d'énormes territoires dont certains fleuves se déversent dans l'océan Glacial, d'autres se dirigent vers l'océan Pacifique ou vers l'océan Indien» et «une région intérieure contenant des bassins isolés». Il suggère ainsi de réunir par «des lignes droites les sources des petites rivières qui se déversent dans le golfe Persique, à celles de l'Euphrate, du Koura, de la Volga, de l'Ob, de la Lena, de l'Amour, du Fleuve Jaune, du Brahmapoutre, du Ganges et de l'Indus» pour obtenir «un immense périmètre qui comprend cette région de bassins «méditerranéens» (ce terme étant ici utilisé dans le sens de milieu des terres) ne communicant ni entre eux, ni avec aucun des océans qui baignent les côtes de l'Asie». «Il serait plus rationnel, écrit Khanykov en français, d'appliquer le terme géographique d'*Asie centrale* à l'ensemble de la région comprise dans ce vaste périmètre, où se trouvent les lacs de Van, d'Ourmiah, la Caspienne, le lac d'Aral, etc.»[2114] (**Fig. 14.5**).

[2108] En 1862, J.T. Walker commence à préparer la publication de sa *Map of Central Asia and Turkestan* (publiée en 1866) qui a eu comme nom provisoire «Asia between the parallells of 20° and 60°»; il a notamment noté que «notre connaissance de la géographie des ces régions est souvent derivée des cartes qui ont été compilées en 1711 (*sic*) par les jésuites français au service de l'empereur de la Chine» Walker, 1873, p. I.

[2109] Pour une analyse détaillée de l'activité géographique de Rennell voir Edney, 1997, pp. 9-15, 17-18, 22-23. En 1831, un rapport secret d'A. Connolly et C.E. Trevelyan reproduit de manière presque identique le titre de l'ouvrage de Rennell: *Papers on the Trade of Afghanistan and the Country between the Indus and the Caspian*. Le rapport d'Alexander Burnes intitulé *Report on the Countries between India and Russia* de 1838 montre le même but qui est celui de soumettre ces pays à l'influence britannique (l'idée de la nécessité de la conquête est explicitement présentée en 1839 chez E. Pottinger) sans procéder à des partitions géographiques évidentes: Lee, 1996, pp. 145-146, 168, 188. Pour la carte de l'*Hindoostan* de Rennell où l'on voit une baisse des informations pour les régions éloignées des centres britanniques comme le sont le Tibet ou le Turkestan chinois, voir Black, 2003, pp. 84-85.

[2110] Khanikoff, 1861, p. 205.

[2111] *Ibid.*, pp. 205-206.

[2112] Gnucheva, 1940, pp. 216-217; Gillard, 1977, pp. 106-107.

[2113] Communication du 9 avril 1860 à l'Académie russe des Sciences: Khanikoff, 1861, p. 206.

[2114] Khanikoff, 1861, p. 206.

Lorsqu'il dresse pour l'*Asie centrale* des limites assez proches de celles de l'*Asie intérieure* d'Humboldt lui-même, de l'*Asie centrale* de Klaproth ou de l'*Asie du Milieu* de Bichurin, Khanykov prend le parti de rassembler *terres basses* et *Asie centrale* et refuse de définir la région comme *Touran*, comme si l'expression *Asie centrale* avait un sens positif et celles de *Touran* et de *terres basses* une valeur dénigrante. La cause de ce choix est difficile à identifier, mais se trouve peut-être dans le fait que la polémique a coïncidé avec trois événements importants: les principales étapes de la conquête russe des khanats du Turkestan comme événements majeurs du *Great Game*, la forte présence du déterminisme environnemental, puis la naissance de la géographie politique en Allemagne, enfin les discussions sur le «touranisme» des Russes qui délimitent une rupture entre l'Europe et la Russie.

3. L'apparition de l'opposition «Centre – Périphérie» chez les spécialistes de l'école allemande: le concept de Richthofen

À la lumière du déterminisme environnemental qui suppose la détermination de l'histoire humaine par l'environnement naturel, le terme *Asie centrale* est surtout utilisé dans le cadre de l'histoire raisonnée de l'Homme et de la Nature pour marquer une opposition entre régions du centre et de la périphérie. Les idées «géocentriques» ou «géophilosophiques», riches en interprétations opposées, ont été lancées par des géographes allemands comme Carl Ritter (1779-1858), Ferdinand von Richthofen (1833-1905), Friedrich Ratzel (1844-1904) et partagées en France par P. Vidal de La Blache et son entourage[2115], aux États-Unis par l'école de William M. Davis (1850-1934), notamment Ellsworth Huntington (1876-1947), et en Grande-Bretagne par Halford Mackinder (1861-1947), John Scott Keltie (1840-1927) et Halford John (1861-1947). Parfaits héritiers des Lumières, obsédés par l'idée de classification rationnelle des «choses», ils ont développé au degré maximal les principes de l'histoire naturelle en fondant leur système taxonomique sur l'utilisation de graphiques, de tableaux et de cartes, tentant d'expliquer le monde sur la base du visualisme et de l'empirisme pour en construire une image «scientifique».

Les premières lois selon lesquelles l'histoire humaine dépend de la structure des terres ont été brossées à grands traits par Carl Ritter[2116]. Ce dernier n'a cependant pas eu une profonde connaissance de l'Asie, tant pour le terrain puisque ses voyages n'ont pas dépassé Constantinople, que sur le plan des sources orientales qu'il n'a connues qu'à travers des traductions. C'est ainsi, notamment, que ses informations sur le Ladakh, Kashgar, Yarkand et Kokand, viennent de la traduction en allemand du journal de voyage que le marchand indien Mir 'Izzatullāh [m. 1825] y avait effectué pour l'achat de chevaux en 1812-1813 à la demande de William Moorcroft [1767-1825], tandis que l'information sur Boukhara et sa région vient d'Alexandre Burnes, qui y avait voyagé

[2115] Nicolas et Guanzini, 1988.

[2116] Ritter, 1817-1859, tomes II à IV consacrés à la *Haute Asie*.

dans les années 1830[2117]. Le véritable bouleversement de la vision de l'*Asie centrale* doit donc de ce fait être attribué à Ferdinand von Richthofen.

À la différence de l'école russe qui vit cette époque sans bouleversements radicaux[2118], la nouvelle géographie de Richthofen constitue une rupture par rapport à celle de ses prédécesseurs. Tout en s'appuyant néanmoins sur Klaproth, Ritter, et Humboldt[2119], Richthofen propose dans son ouvrage *China* (I, 1877) une histoire terminologique de la région dont il montre la complexité, car l'*Asie centrale* a déjà fait «plusieurs voyages sur les cartes de l'Asie». Cependant, il désavoue ensuite le concept «à la russe» qui tend fortement vers l'ouest et a de ce fait pris un caractère de démonstration politique. Afin de revenir vers des interprétations «plus scientifiques» et plutôt sensible aux grandes dépressions et bassins fermés, il propose de diviser l'*Asie intérieure* en plusieurs zones selon des paramètres purement géologiques, comme la genèse géologique, le caractère de la stratification du sol, les dépôts de sel dans le terrain, ou le régime hydrographique (**Fig. 14.8**). Sa subdivision, marquée par les idées de Buch, découvreur des Océans disparus par les traces présentes jusqu'au sommet des montagnes, est la suivante (**Fig. 14.10**):

1) une zone centrale, hydrographiquement fermée et «centripète», d'où les eaux s'évaporent sans écoulement et où tous les produits de la destruction géologique dus à l'effet des intempéries et des érosions séjournent à la surface du bassin lui-même;

2) une zone de transition;

3) une zone de périphérie, «centrifuge», avec des débouchés vers l'océan où sont entraînés les débris des plateaux et des monts, et, enfin,

4) la zone des îles de la bordure du continent qui se sont formées au cours de la plongée progressive des terres dans l'océan.

L'appellation *Asie centrale* est ici réservée à «une aire unifiée du continent, composée des anciens bassins d'eaux sans écoulement vers l'océan»[2120] ou, selon les futurs adeptes de cette théorie comme Élisée Reclus (1830-1905), «à la cavité desséchée du Han-haï et à toute la région des plateaux tibétains dont les eaux s'évaporent sans écoulement»[2121], ou encore, selon Ivan Mushketov[2122] qui présente une traduction exacte de Richthofen[2123], à l'espace entre le Tibet au sud, l'Altaï au nord, le Pamir à l'ouest et le Khingan à l'est (entre 75,30° et 114,30° de longitude). Globalement, l'*Asie centrale* de Richthofen ou la mer desséchée portant le nom de *Han-Haï* combinent à la fois l'*Asie centrale* et une partie de l'*Himalaya* d'Humboldt.

[2117] Szuppe, 1996, pp. 93-94, 105-106, 111. Pour une courte biographie de Burnes voir Gorshenina, 2003, pp. 164-165.

[2118] Martin, 2005, p. 252.

[2119] Richthofen, 1877, p. 3.

[2120] *Ibid.*, pp. 7-8.

[2121] Reclus, 1881, p. 15.

[2122] Mushketov, 1886, p. 6.

[2123] Richthofen, 1877, pp. 6-7.

La dépression aralo-caspienne et les bassins de l'Amou-daria et du Syr-daria constituent la partie occidentale de la zone de transition. Ils appartiennent au domaine de la steppe, qui pour une grande partie est impropre au développement de l'agriculture. Richthofen pense que ce territoire sous domination russe peut garder le nom d'*Asie du Milieu*, c'est-à-dire en allemand *Mittelasien* (*Mittel-Asien*), mais qu'il faut toujours tenir compte que ce n'est qu'un domaine périphérique de *Centralasien* (*Central-Asien*)[2124].

Charles de Ujfalvy (1842-1904), anthropologue et historien qui a dirigé la première mission française au Turkestan russe en 1876-1877[2125], a été l'un des principaux adeptes des théories allemandes qu'il a appliquées à la terre du *Touran*. Le caractère de transition de cette zone se manifeste pour lui tout aussi clairement sur le plan ethnographique: les peuples autochtones se sont ici remplacés les uns les autres comme dans un kaléidoscope, sans créer les longues civilisations caractéristiques de la zone de la périphérie. «Ce caractère intermédiaire, de transition, se manifeste aussi au point de vue ethnographique. Cette contrée fut toujours un lieu de passage, considéré comme tel par les nombreuses peuplades venues de l'*Asie centrale*; les maîtres y changent souvent, et nous n'y rencontrons point cette stabilité qui caractérise les empires de la zone périphérique et qui est la condition *sine qua non* de toute civilisation durable»[2126].

Pour embellir quelque peu cette image trop noire, on se rappelle que cet espace est transversalement percé par la «route de la soie» dont la notion, inventée pour la première fois aussi par Richthofen, présente une connotation plus positive: l'idée d'un *no man's land* dans les zones de transitions y est complétée par celle, plus généreuse, de zone de contacts commerciaux soutenus.

Ces propositions de Richthofen, fondées exclusivement sur des paramètres géographiques, ont été considérées par les scientifiques comme une définition «vraiment scientifique de l'*Asie centrale*»[2127] et saluées comme un apport révolutionnaire, susceptible de mettre fin à l'ambiguïté des discussions précédentes.

4. L'*Asie centrale* des encyclopédies européennes du XIX^e^ siècle: optiques de regroupement variées

L'essentiel des idées d'Humboldt, de Ritter et, surtout, de Richthofen, comme l'opinion selon laquelle chaque continent a sa propre destinée et sa couleur[2128], se reflète

---

[2124] Sidikov, 2003, p. 47.

[2125] Gorshenina, 1999c; *eadem*, 2003, pp. 271-278; *eadem*, 2004, pp. 53-55, 59, 64, 87-88, 117.

[2126] Ujfalvy, 1874, pp. 438, 441.

[2127] *Ibid.*, p. 438.

[2128] L'idée du XIX^e^ siècle qui avait fixé le fait que l'Europe est associée au blanc, l'Asie au jaune, l'Amérique au rouge, l'Afrique au noir (Lewis et Wigen, 1997, p. 30) n'a pas une histoire longue. La distribution des couleurs a été auparavant différente et n'est pas stable d'une carte à l'autre. Comme exemple, dans la carte de Guillaume Delisle de 1740 intitulée *Hémisphère septentrional pour voir plus distinctement les terres arctiques, corrigée de nouveau sur la carte de Mr. Johannes Kirilov, premier Secrétaire du Conseil de l'Empire de Russie*, on voit que les continents sont associés à travers leur contour au jaune pour l'Amérique, au vert pour l'Afrique, au vert foncé pour l'Europe, au rose pour

dans les publications encyclopédiques comme la *Nouvelle géographie universelle* d'Elisée Reclus (1830-1905)[2129], le *Grand dictionnaire universel du XIX^e^ siècle* de Pierre Larousse (1817-1875)[2130] et *La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une Société de savants et de gens de lettres* d'André Berthelot (1862-1938)[2131] (**Fig. 14.12-14.13**). Parmi les cinq (chez Larousse) ou dix-sept régions (Berthelot[2132]) de l'Asie, on voit une «région centrale» ou «grand massif central», dont la forme en trapèze réunit les plateaux et les plaines «entre les monts Bolor [*n.d.l.r. grosso modo* le Pamir] à l'ouest, le Thian-chan [*n.d.l.r.* les Tian-shan] et l'Altaï au nord, les monts Himalaya au sud [*n.d.l.r.* chez Berthelot l'Himalaya est une région à part], et l'Ala-chan à l'est [avec] à l'occident le plateau de la Petite Boukharie»[2133] [*n.d.l.r.* le Tibet actuel + le Pamir + le Xinjiang + la Dzoungarie + le désert de Gobi + la bordure ouest des deux Mongolie + l'Ordos].

Pour tous, le *Touran* est une région à part, présentée comme une vaste plaine de steppes limitée à l'ouest par la dépression aralo-caspienne, à l'est par le Tarbagataï, les Tian-shan (des monts Célestes) et le Pamir (le Toit du monde), au sud par le plateau de l'Iran; en revanche rien ne le sépare au nord ni de la Sibérie, ni de l'Europe.

Cependant, malgré les incohérences dans la description des figures spatiales, les scientifiques convaincus de leur droit à tout classifier continuent à définir des régions spécifiques dans le but de les classer dans des unités plus importantes. Dans cette manie classificatoire, qui va plus dans le goût du scientisme positiviste que dans celui de la science, les diverses figures spatiales complètement différentes que l'on peut rencontrer pour l'*Asie centrale* reposent sur des critères variés, souvent incompatibles les uns avec les autres.

D'après les caractéristiques climatiques le *Touran* et le *grand massif central* forment une unité – la *zone intérieure* – marquée par un climat continental[2134].

Bien que la distribution des quatre zones de végétation[2135] ne soit pas directement liée à des regroupements régionaux imaginaires, les scientifiques du XIX^e^ siècle parviennent à délimiter en Asie six régions florales qui comprennent notamment l'*Asie centrale* qui «forme, à l'exception des hautes vallées des grandes fleuves de la Chine et de l'Indo-Chine, un bassin fermé sans écoulement vers les océans … [subdivisé] en quatre flores: aralo-caspienne [qui comprend aussi les steppes de Stavropol et de la

---

l'Asie: Cecere, 2003, p. 16. La répartition des couleurs change d'une carte à l'autre, sans jamais être fixée dans la cartographie.

[2129] Reclus, 1881, pp. 2-3.

[2130] Larousse, 1982 [1866-1879], t. I, p. 747.

[2131] Berthelot, [1886-1902], pp. 96, 100.

[2132] Parmi les dix-sept régions orographiques de l'Asie, six correspondaient à l'*Asie antérieure* qui va de l'Iran *via* l'Arménie, l'Anatolie, la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine jusqu'à l'Arabie; cinq autres appartenaient à l'*Extrême-Orient;* deux autres ont été centrées sur l'*Inde; hors* de ces zones il restait: 1) l'*Himalaya;* 2) le *grand massif central;* 3) la grande plaine du Nord ou *Sibérie*, 4) le *Touran:* Berthelot, [1886-1902], p. 96.

[2133] Larousse, 1982 [1866-1879], t. I, p. 747.

[2134] Berthelot, [1886-1902], p. 109.

[2135] *Ibid.,* p. 110.

Sibérie], mongole, tibétaine et la flore du Thian-chan [où sont placés aussi le Dzoungarie, le Turkestan oriental, le Pamir]»[2136].

Au point de vue de la faune, l'Asie est partagée en huit sous-régions zoologiques[2137] dont l'une – la *sous-région méditerranéenne asiatique* ou les *steppes* – va du plateau central de l'Asie *via* la mer Caspienne et le désert de Syrie jusqu'au Sahara africain[2138].

«La classification rationnelle des races et des peuples d'Asie» compte vingt-deux groupes ethniques où, parmi les «peuples de l'*Asie centrale*», on voit les Turks (Touraniens, Turko-Tatars), les Mongols et les Tibétains qui peuplaient les Turkestan oriental et occidental, la Sibérie méridionale, la Mongolie, la Dzoungarie, la Russie orientale, la dépression aralo-caspienne, l'Asie Mineure, l'Afghanistan, le Tibet, l'Himalaya et l'Inde; les Iraniens apparaissent parmi les peuples de l'*Asie antérieure* (Perse, Turkestan afghan et sud du Turkestan russe)[2139].

Le goût du schéma facilement observable suggère de partager l'Asie sur le plan de la géographie économique et politique en cinq zones: l'*Asie septentrionale* (Sibérie) et *centrale* (*Touran*) (sphère russe), l'*Asie orientale* et *centrale* (chinoise), l'*Asie méridionale* (Inde avec Indochine occidentale) (aire britannique, française), l'*Asie occidentale* (Asie antérieure) et l'*Asie orientale* (Chine avec Indochine orientale et Japon)[2140]. Dans cette classification de *La Grande Encyclopédie* on voit clairement que l'*Asie centrale* compte ici la totalité de l'*Asie centrale russe* et de l'*Asie centrale chinoise* et constitue donc un synonyme du *Plateau central* et de la *Plaine du Touran* ensemble[2141].

La vision du *Nouveau dictionnaire de Géographie Universelle* du Français Louis Vivien de Saint-Martin (1802-1897) est différente. En proposant de combiner aux indices historiques et ethnologiques (19, en chiffres arabes) et politiques (17, en chiffres romains) les grandes divisions géographiques qui ne sont pas «sujettes aux révolutions et aux changements», il distingue pour toute l'Asie une *Zone du Nord* (empire russe), une *Zone du Sud* et une *Zone moyenne*[2142] (**Fig. 14.11**).

D'autre part, les descriptions ethnographiques de Vivien de Saint-Martin montrent que la *zone de l'Asie moyenne* comprend «le bassin Aralo-Caspien, le Plateau central, le Tibet, le bassin de l'Amour, la Corée, la Chine, l'Indo-Chine, l'Archipel Japonais»[2143]. Plus loin il présente l'*Asie centrale* comme synonyme de *Touran* et bordée «au sud [par] l'Iran, l'Inde et la Cochinchine, à l'est [par le] nouveau territoire russe de l'Amour, au nord par la Sibérie, à l'ouest par la mer Caspienne» et s'insère entre les 28°

[2136] Deniker, [1886-1902]a, p. 112.

[2137] Trois appartiennent à la région paléarctique et quatre à la région orientale.

[2138] Trouessart, [1886-1902], pp. 114, 116.

[2139] Deniker, [1886-1902]b, pp. 119, 120; Deniker, [1886-1902]c.

[2140] Berthelot, [1886-1902], pp. 128, 130.

[2141] *Ibid.,* p. 130.

[2142] Saint-Martin, 1879, p. 229.

[2143] *Ibid.*, p. 230.

et 55° de latitude et 50° et 132° de longitude[2144]. Il est donc ici en contradiction avec les autres géographes qui limitent exclusivement le *Touran* à la dépression aralo-caspienne.

Les raisonnements de Vivien de Saint-Martin peuvent donc être réprésentés sous la forme d'un enchaînement de régions imbriquées les unes dans les autres: une *zone moyenne* [de la Transcaucasie au Japon], suivie, par ordre d'importance spatiale, par la *zone de l'Asie moyenne* [sans la Transcaucasie], puis de la plus petite encore *Asie centrale* (synonyme de *Touran*, sans la Mandchourie] dans laquelle prennent place le Plateau Asiatique ou Plateau Central et le bassin Aralo-Caspien. La *Haute-Asie* est ici le monde des nomades Turks et Mongols qui menacent les civilisations des oasis de la Caspienne et de la Méditerranée. En revanche, l'Afghanistan est placé dans la zone du sud.

Dans ses études érudites sur la carte de l'*Asie centrale* et de l'Inde selon des sources chinoises, Vivien de Saint-Martin est cependant obligé de se servir de cartes régionales qui reproduisent un autre partage de la zone en question où se reflètent les zones d'influence des puissances: pour la partie orientale il utilise la carte de Klaproth de 1833 dressée sur la base des sources chinoises et des données des jésuites, pour la Transoxiane celle de Kiepert de 1852 dressée à Berlin sur la base de documents russes, pour l'Himalaya et l'Inde celles de Rennell (1788), George Macartney (1792-1794), Arrowsmith (1822), Wood (1837), Tassin (1841), Walker (1851) et Alexander Cunningham (1854)[2145].

Le parallèle le plus proche qui précède au XIX^{e} siècle le schéma de Vivien de Saint-Martin figure dans la subdivision de l'Asie proposée par Charles Anthon en 1850. Selon ce dernier, la «division naturelle» de l'Asie suppose que l'*Asie du Sud* comprenne la Turquie d'Asie, l'Arabie, la Perse, l'Inde, le Tibet et les îles, que l'*Asie centrale* (*Central Asia*) représente la région du Caucase, la Tartarie Asiatique, la Mongolie, la Corée et le Japon, et que l'*Asie du Nord* coïncide avec la Russie asiatique[2146].

[2144] *Ibid.*, p. 235.

[2145] *Ibid.*, pp. 254-256.

[2146] Anthon, 1850, p. 608.

Chapitre 15

Une cristallisation de la vision géographique russe ou comment penser l'*Asie du Milieu* et l'*Asie du Centre*

1. L'*Asie centrale* de Richthofen extrapolée sur le Turkestan russe

Sans reconnaître le fait que cette classification est extrêmement conditionnelle, controversée et subjective, la majorité des scientifiques occidentaux préfèrent utiliser le terme *Asie centrale* dans le sens strict du *grand plateau central* de Richthofen (d'après des critères géo-hydro-orographiques) sans la *dépression du Touran* (seuls font exception Saint-Martin et Charles Anthon).

En revanche, pratiquement tous les Russes défendent de plus en plus ardemment une autre vision de l'*Asie centrale* où le *Touran* et l'*Asie centrale* désignent la même chose.

Cette différence de nomenclature topographique se manifeste ouvertement dès les années 1850-1860 et étonne d'autant plus qu'au XIX^e^ siècle le *Vostokovedenie* russe s'est développé sous une forte influence de l'*Orientalistik* allemande. Celle-ci était en effet considérée comme un des sommets de l'érudition européenne, dans une situation politique favorable aux relations cordiales qui s'étaient nouées entre Saint-Pétersbourg et Berlin, pratiquement jusqu'à la chute de Bismarck en 1890. Les chercheurs russes, parmi lesquels il y a eu beaucoup d'Allemands, d'origine surtout balte, ont partagé avec leurs collègues allemands non seulement la même fascination pour l'*Asie centrale*, mais aussi les mêmes idées.

En fondant la Société Impériale de géographie, dont il a été le secrétaire de la Section physico-géographique dès 1850, Pëtr P. Semenov-Tjanshan'skij souligne que son but n'est pas de pratiquer la géographie tout court, mais de développer l'*Erdkunde* [*Connaissance de la terre*], une nouvelle science mise au point par Alexandre von Humboldt et Carl Ritter (même si le terme, *Erdkunde,* est déjà répandu à la fin du XVIII^e^ siècle[2147]). Cette approche a exercé une profonde influence sur la recherche russe, séduite par la théorie totalisante de la terre, «en surface comme en profondeur, y compris ses représentations», qui supposait la coexistence de disciplines multiples comme la géographie, la géologie, la minéralogie, la topographie, la climatologie, la statistique et d'autres aspects de la méga-connaissance de la terre, ethnographie et recherche minière comprises (cette dernière est très importante compte tenu du fait que les matières premières constituent à l'époque un objet de convoitise pour les sociétés en voie d'industrialisation)[2148]. Tous les «grands classiques» de la géographie allemande

[2147] Lopreno, 1999-2000, p. 11.

[2148] Semenov-Tjanshan'skij, 1896a, pp. XVII-XXI; Sukhova, 1990; Lopreno, 1999-2000, pp. 11-12; Schimmelpenninck van der Oye van der Oye, 2001a, p. 28.

ont été traduits en russe[2149], même si certains retards ont souvent anéanti les efforts entrepris pour la traduction des originaux. Les premiers volumes de l'*Erdkunde Asiens* (1832-1833) de Carl Ritter ont été édités par son élève, Pëtr P. Semenov-Tjanshan'skij, sous le titre *Zemlevedenie Azii* [*Connaissance de la terre en Asie*] en 1856 et 1859 et le cinquième volume en 1895 par l'orientaliste Vasilij V. Grigor'ev[2150]; l'*Asie centrale* d'Humboldt n'a été publiée en russe qu'après plus de soixante-dix ans, en 1915, avec des commentaires de Dmitrij N. Anuchin (1843-1923) et de Vladimir A. Obruchev (1863-1956)[2151]; ce n'est que tard également que les traductions de Richthofen et, même, de Reclus[2152] ont pu voir le jour.

Les publications d'Humboldt, de Ritter et de Richthofen «constituent une base, une méthode et une direction pour les études de l'*Asie centrale* [*Srednjaja Azija*]». Ces paroles du prince Vladimir I. Masal'skij expriment une idée communément reconnue par tous les Russes de la fin du XIX^{e} au début du XX^{e} siècles[2153]. Elles ne sont pas dénuées de fondement, car, même si son analyse de l'espace asiatique ne concerne que le Turkestan russe, Masal'skij exprime à la lettre les principes proposés par Richthofen: il décrit en effet le Turkestan comme une région fermée d'où les eaux ne peuvent pas déboucher vers les mers libres et où la surface est composée essentiellement de loess[2154].

Par cette approche, on constate que l'épicentre des discordances est difficile à cibler. Bien qu'ils respectent sans réserves les géographes allemands, les Russes déplacent quand même l'*Asie centrale* d'Humboldt et de Richthofen vers le Touran, ce qui ne les empêche en outre pas de conserver les termes de l'analyse de l'école allemande.

2. La délimitation de l'*Asie centrale* selon Ivan Mushketov

En effet, la thèse d'Humboldt relative à l'opposition entre terres basses et terres hautes est complètement rejetée en Russie et l'époque où l'on pouvait, conformément à Humboldt, encore traiter les steppes kirghizes de *pays cratère*, comme le fait Meyer en 1865[2155], appartient définitivement au passé. Reprenant les propos d'Humboldt, Ivan V. Mushketov (1885-1902), notamment, conserve les limites d'un ruban transasiatique

---

[2149] Mushketov, 1886, p. 9.

[2150] Semenov-Tjanshan'skij, 1896a, p. 91; Obruchev, 1948, p. 235; Val'skaja, 1971, p. 228; Hauner, 1992 [1990], p. 167.

[2151] Gumbol'dt, 1915. Cité d'après Shprincin, 1976, p. 283. Au sujet de la traduction de l'*Asie centrale* d'Humboldt, Vasilij V. Barthold a écrit qu'elle fait seulement «revivre les ombres d'un passé lointain»; il émet la même opinion sur la traduction de Ritter où de nombreux ajouts fondés sur les nouvelles données sont souvent en contradiction avec le texte original, surtout parce qu'il avait été initialement prévu de traduire uniquement les parties intéressantes pour les Russes comme celles qui présentent le sud de la Sibérie, la Chine du Nord, le Touran, l'Afghanistan, le Khorasan et la Perse: Bartol'd, 1977a [1911], pp. 352, 355.

[2152] Reclus, 1906-1909.

[2153] Masal'skij, 1913, pp. 7, 9.

[2154] *Ibid.*, pp. 2-3, 9. Voir aussi les propos à ce sujet *in* Semenov, 1900, pp. 140-141, 169.

[2155] Mejer, 1865, ch. Geograficheskoe opisanie Kirgizskoj stepi [Description géographique de la steppe kirghize], p. 13.

large de 5 degrés de part et d'autre du 44,5e parallèle, c'est-à-dire entre les 39,5e et 49,5e parallèles[2156]. Alors qu'Humboldt ne donne pas les limites est et ouest de cette surface rubanée, Mushketov considère que la limite ouest de ce territoire correspond à la limite ouest (la Caspienne) de ce qui chez Humboldt correspond à l'*Asie intérieure* (voir les propos d'Humboldt *supra*)[2157]. En surinterprétant Humboldt, il amalgame l'*Asie centrale*, le *ruban transasiatique* et l'*Asie intérieure* du penseur allemand pour obtenir une *Asie centrale* beaucoup plus imposante.

La théorie de Richthofen sur l'espace central fermé, sans écoulement des eaux vers l'extérieur, est elle aussi modifiée. Comme l'explique Mushketov, la zone de transition de Richthofen, transformable au cours du temps soit en zone périphérique ouverte, soit en zone centrale enfermée, n'a pas partout les mêmes caractéristiques et ses paramètres changent d'une époque géologique à l'autre. Si les régions du sud, du sud-est et du sud-ouest sont réellement celles qui permettent de passer vers la périphérie, puisqu'elles débouchent en effet sur l'océan, les fleuves du nord et de l'ouest, en revanche, ne débouchent que sur des mers ou des lacs fermés de l'intérieur, sans communiquer avec l'océan (comme, par exemple, l'Amou-daria, le Syr-daria ou l'Ili)[2158]. Ces éléments répondent donc aux conditions nécessaires de «l'espace fermé, sans débouché vers l'océan».

Par conséquent, toute la dépression aralo-caspienne (= Touran = bassin turkestanais = bassin touranien) est désormais inclue par l'école russe dans la zone centrale de l'Asie, alors que Richthofen l'avait exclue conformément à sa théorie en raison de l'importante rupture chronologique entre la période de formation géologique du Han-haï et celle, géologiquement beaucoup plus récente, de la partie ouest de la région.

L'argumentation reposant sur un décalage chronologique est rejetée par Mushketov qui montre en 1886, dans sa synthèse intitulée *Le Turkestan*, que les deux mers desséchées, le Touran et le Han-haï, c'est-à-dire les deux bassins du Turkestan et du Tarim, datent de la même époque, le Trias, qu'ils ont jadis constitué une seule unité et que la transgression des bassins du Trias puis du Crétacé est venue de l'ouest[2159]. Par cette affirmation, semble-t-il, Mushketov ne tient pas compte, ou en tout cas ne fait aucune mention, de l'observation d'Eduard Suess (1831-1914) qui en 1885 avait déjà remis en question la nature du Han-haï. En brossant une image détaillée de l'*Asie centrale* sur la base des nouveaux renseignements, Suess n'avait en effet plus considéré le Han-haï comme un vestige de mer asséchée, mais comme un ancien système de lacs à l'intérieur du continent[2160].

[2156] Humboldt, 1843, t. I, pp. XXVII, XXVIII.

[2157] Mushketov, 1886, pp. 3-4.

[2158] *Ibid.*, pp. 7-10.

[2159] *Ibid.*, pp. 9-10, 19; Mushketov, 1936, p. 4.

[2160] Suess, 1885-1909, t. I, 1885. Cité d'après Obruchev qui partage ce point de vue (1915, pp. 338-354). Dans la seconde édition du livre de Mushketov en 1915, les éditeurs ajoutent des données de Suess (1915, pp. 463-465) et font un historique complet de cette question qui montre que l'*Asie centrale* n'a pas été occupée par la mer à l'époque du Trias. Ils soulignent que l'argument de Mushketov sur la similitude de l'existence des mers au Han-haï et au Turkestan à l'époque du Trias n'est plus à prendre en considération: Mushketov, 1915, pp. 6-8, 11 (addition rédigée par L. Berg).

Exception faite de ces nouvelles données, I. Mushketov propose une partition du continent asiatique en trois parties: 1) les îles autour du continent [*Ostrovnoj pojas*], 2) la Périphérie [*Perifericheskaja* ou *Okrainnaja Azija*], 3) l'*Intérieur* ou *Milieu* [*Vnutrennjaja* ou *Srednjaja Azija*]; il laisse le terme *Asie du Centre* [*Central'naja Azija*] aux territoires désignés sous ce nom par Richthofen. Ces idées sont reprises en 1914 par le professeur de géographie physique à l'Université de Saint-Pétersbourg A. Voekov (Woeikof) pour qui «il faut réserver le nom de l'*Asie centrale* aux pays situés entre l'Altaï au nord et l'Himalaya au sud, le Pamir à l'ouest et la Chine proprement dite […] à l'est»[2161]. Dans la seconde édition de son ouvrage, Mushketov précise que le terme *Asie intérieure* serait sans doute «plus juste que l'*Asie du Milieu*, car le dernier ordonne inconsciemment de supposer que cette aire se trouve dans le centre du continent, ce qui ne correspond pas à la réalité. D'autre part, la dénomination *Asie du Milieu* est devenue si populaire qu'il me semble impossible de la changer; en tous cas je l'utilise comme synonyme d'*Asie intérieure*»[2162].

L'*Asie intérieure* ou *du Milieu* de Mushketov englobe donc tout l'espace dépourvu d'évacuation des eaux vers les mers ouvertes et possédant les mêmes caractéristiques que le plateau asséché du Han-haï. En d'autres termes il réunit le Turkestan et la cuvette aralo-caspienne avec l'*Asie du Centre* de Richthofen (y compris une partie du Tibet) qu'il préfère surnommer Han-haï, et avec l'Iran avec une partie de l'Asie mineure [*Malaja Azija*][2163]. Dans ce schéma, le Turkestan est égal au Touran ou au bassin turkestanais qui va du mont Mougodjar et de l'Oustiourt à l'ouest jusqu'au Pamir, aux Tian-shan et à la Dzoungarie à l'est, du Kopet-Dagh au Khorasan au sud jusqu'au Tarbogataï et à la ligne de partage des eaux entre l'Irtysh et l'Aral au nord[2164]. La partie occidentale de cette aire correspond donc aux Turkestan russe et afghan.

3. La critique des théories russes en Occident et l'*Asie centrale* «à la russe» des Occidentaux

Ce sont ces points controversés qui vont nourrir des discussions pendant des décennies, conformément à l'esprit du XIX^{e} siècle où dans chaque pays la science s'aligne sur des particularismes «nationaux».

Dans une apologie du concept de Richthofen, Élisée Reclus, qui n'a jamais été plus loin que Smyrne, écrit que

> «le nom '*Asie centrale*' est donné bien à tort par les Russes à la partie du continent qui touche à l'Europe et qui se trouve précisément dans la même dépression aralo-caspienne que la Russie, arrosée par la Volga et ses affluents»[2165].

[2161] Woeikof, 1914, p. 1.

[2162] Mushketov, 1915, p. 13.

[2163] *Idem*, 1886, pp. 10-13.

[2164] Dans la seconde édition du livre de Mushketov, les éditeurs (L. Berg) précisent que la ligne de partage des eaux entre l'Irtysh et l'Aral [*Aralo-Irtyshskij vodorazdel*] n'existe en réalité pas, car dans l'espace entre l'Aral et l'Irtysh se trouvent plusieurs bassins intérieurs séparés: Mushketov, 1915, p. 19.

[2165] Reclus, 1881, p. 15. Le partage du monde sans l'Afrique et l'Amérique a été conçu par Reclus dans l'œuvre de sa vie intitulée *Nouvelle géographie Universelle*, qui a été publiée entre 1876 et 1894, selon

Même s'il accepte la théorie selon laquelle l'espace contenant des bassins isolés d'où «les eaux ne s' ne s'échappent pas vers la mer» est plus grand que «la cavité desséchée du Han-haï» [la mer asséchée de l'*Asie centrale*], Reclus ne partage pas l'idée de mettre à égalité «les deux dépressions de l'ouest et du centre de l'Asie» qui «forment un contraste complet, l'une par l'horizontalité générale de ses plaines, l'autre par le puissant relief des monts qui l'environnent»[2166] (ici, il se réfère donc au concept d'Humboldt des *hautes terres – basses terres* plutôt qu'à celui de Richthofen de l'*espace sans écoulement des eaux*) (**Fig. 14.10**).

L'opinion de Reclus est partagée par certains spécialistes allemands. En 1905-1908 notamment, le biologiste et zoologue autrichien Erich Zugmayer (1879-?) souligne à plusieurs reprises comment il est absurde d'inclure le Turkestan russe dans l'*Asie centrale* dont le concept s'est cristallisé à la suite des voyage de Gabriel Bonvalot, de Sven Hedin et de Nikolaj Przheval'skij. Selon lui, on ne peut l'y introduire pour la même raison qu'il est impossible d'affirmer que le *Zululand*[2167] fait partie de l'Afrique centrale et le Portugal de l'Europe centrale: il suffit de regarder attentivement les cartes pour s'apercevoir dans quelle mesure le Turkestan russe est éloigné de l'*Inner Asien*. Pour lui *Asie intérieure* et *Asie du Centre* sont donc visiblement synonymes[2168].

On constate ainsi que les nuances terminologiques sont très subtiles, pas toujours compréhensibles par tout le monde, souvent utilisées arbitrairement ou dans un sens contraire, parfois même intraduisibles en d'autres langues: en français, par exemple, toutes les discussions tournent autour de l'*Asie centrale*. En réalité, ces nuances restent dans les limites d'un cercle d'érudits extrêmement étroit, tandis que le public plus large utilise la terminologie des événements politiques quotidiens. Ainsi, en s'attaquant aux théories russes, Reclus ignore ou fait semblant d'ignorer que le terme *Asie centrale* est utilisé dans le même sens par les francophones, comme c'est le cas du voyageur Henri Moser qui a intitulé l'un de ses ouvrages *À travers l'Asie centrale. La Steppe Kirghise – Le Turkestan russe – Boukhara – Khiva – Le Pays des Turcomans et la Perse*[2169], et de l'anthropologue Julien Girard de Rialle (1841-1904), secrétaire de la Société d'Anthropologie, qui compose en 1874 des *Instructions anthropologiques pour l'Asie centrale*, qu'il répartit sur cinq régions (d'Orenbourg à la vallée du Syr-daria, le Syr-daria, le Zerafshan avec Samarkand et Boukhara, le haut Oxus et l'Afghanistan)[2170].

---

les grands traits suivants: l'Europe méridionale (t. I, 1876); la France (t. II, 1877); l'Europe centrale (t. III, 1878); l'Europe du Nord-Ouest (t. IV, 1879); l'Europe scandinave et russe (t. V, 1880); l'Asie russe (t. VI, 1881); l'Asie orientale (t. VII, 1882); l'Inde et l'Inde-Chine (t. VIII, 1883); l'Asie antérieure (t. IX, 1884).

[2166] Reclus, 1881, p. 16.

[2167] Ancienne colonie britannique en Afrique du sud, au sud du Mozambique.

[2168] Zugmayer, 1905, p. 355; *idem*, 1908, p. 15. Cité d'après Sidikov, 2003, p. 50. Sur les discussions relatives à l'*Asie du Centre-Asie du Milieu* dans le monde germanophone, avec toute la palette des dénominations comme *Centralasien (Zentralasien), Central-Asien, (Zentral-Asien), Russisch-Centralasien (Russisch-Zentralasien), Mittelasien (Russisch-Mittelasien), Mittel-Asien*, voir Sidikov, 2003, pp. 44-52.

[2169] Moser, 1886.

[2170] Girard de Rialle, 1874.

L'utilisation chez ce dernier du terme *Asie centrale* est un choix conscient: dans son *Mémoire sur l'Asie centrale, son histoire, ses populations* datant de 1875 il écrit que la région qu'il nomme

> «l'*Asie centrale* est souvent désignée d'une façon générale par le nom de Turkestan. Cependant cette expression est à la fois trop vague et trop inexacte pour que nous nous en contentions. Il nous semble donc nécessaire de déterminer les limites géographiques dans lesquelles nous nous refermerons. À l'ouest, nous prendrons pour bornes la côte orientale de la mer Caspienne; au nord, nous ne dépassons pas la vallée de l'Emba, le bassin du Yaxartes ou Syr-Daria, depuis son embouchure dans la mer d'Aral jusqu'à la ligne de séparation des eaux de ses affluents les plus éloignés d'avec celles des torrents qui vont vers le lac Balkhach, ou qui servent à former les rivières qui traversent les grandes steppes kirghises; à l'est, nous accepterons pour nos frontières celles que semble avoir adoptées Yakoub-Beg pour la récente principauté qu'il s'est taillé dans le Turkestan oriental (l'ancien Turkestan chinois), c'est-à-dire les déserts et les contrées qui le séparent de la Chine; enfin, au sud, nous ne descendrons guère plus bas que la chaîne du Karakorum, celle de l'Hindou-Koh et ses vallées mystérieuses, celles du Koh-i-Baba et du Sefid-Koh et les montagnes qui séparent le pays d'Hérat et le Khorassan du pays de Merv et du grand désert de Kharezm. L'embouchure de l'Atrek, dans la Caspienne, sera le point où nous rejoindrons notre limite occidentale. Telle est la région que nous appelons et qui est bien réellement l'*Asie centrale* et qui, étant loin d'être peuplée uniquement de Turks, ne mérite pas son nom ordinaire de *Turkestan*»[2171].

En outre, pour être plus précis, il propose plusieurs divisions de cette zone, basées sur la distribution de l'eau et de l'orographie, dont l'essentiel est un axe vertical:

> «L'Orient et l'Occident présentent chacun des caractéristiques bien tranchées; en tirant du nord au midi une ligne suivant à peu près le 67^{e} degré de longitude est, on divise ainsi l'*Asie centrale* en deux parties fort différentes: à gauche, c'est la région des steppes sablonneuses, des déserts salés, des lacs à l'eau saumâtre, traversée par le cours inférieur de deux grandes rivières, l'Oxus et le Yaxartes, qui transforme leurs rivages en oasis d'une grande fertilité, et par deux autres rivières moins importantes, le fleuve de *Merv* ou *Murgh-ab*, et le *Zerafchan*, qui arrose Samarkande et Bokhara, et qui tous deux n'ont plus assez d'eau ou assez de force pour repousser les sables amoncelés de la steppe et aller rejoindre l'Oxus, au bassin duquel ils appartiennent. À droite, c'est le pays des hautes montagnes, des vastes plateaux, des lacs alpestres, des torrents, des glaciers, c'est le pays des vallées profondes et ombreuses, des villes entourées de jardins, des cultures plantureuses. Rien donc n'est plus dissemblable que le sont entre elles ces deux divisions naturelles de l'*Asie centrale*»[2172].

Un autre exemple vient du côté britannique où Walker, en dressant sa carte de l'*Asie centrale*, n'utilise le terme généralisant de *Central Asia* dans le texte explicatif que par rapport à l'espace entre les 46^{e} et 58^{e} degrés à l'est de Greenwich[2173].

En reprenant également le résultat des études de François Lantz sur les tables analytiques du *Bulletin de la Société de Géographie* (1822-1843, 1844-1861 et 1861-1899),

---

[2171] *Idem*, 1875, pp. 1-2.

[2172] *Ibid.*, pp. 2-3.

[2173] Walker, 1873, p. VI.

on note que l'expression *Asie centrale* y est utilisé sans peine, mais sans aucune précision sur les limites géographiques, de la même façon que dans la *Revue des deux mondes*[2174]. Dans tous les cas, quand il s'agit de parler de la zone en question, le public préfère les termes politiques: John Tallis (1817-1876) dans son *Tallis's Illustrated Atlas* publie en 1851 une série de cartes gravées par John Rapkin où l'ensemble de l'*Asie centrale* est présenté dans son sens le plus large par des termes uniquement politiques comme *Cabool, the Punjab and Beloochistan; Thibet, Mongolia and Mandchouria; Russia in Asia; China and Birmah*.

En fin de compte, cependant, le jeu linguistique n'est pas ce qu'il y a de plus important. Derrière ces mots se cache en fait tout l'enjeu politique de la centralité d'une région non mesurable et mal connue.

4. Le problème de la centralité dans la conscience nationale russe

a) Le concept de centralité comme moyen d'organisation et de sacralisation de l'espace

Pour les Russes il est très important que le terme d'*Asie centrale* soit préservé pour les khanats centre-asiatiques sur le point d'être transformés en Turkestan russe. À la différence de l'expression *Touran – terres basses*, celui d'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] évoque l'idée d'un centre ou d'un milieu symbolique visible et linguistiquement bien mis en valeur, qui souligne sa «supériorité» sur diverses échelles de mesure.

Très prestigieux en soi le concept de centralité, auquel aucune société n'a échappé, est déjà attesté dans les représentations du monde des périodes prémodernes: *Dār al-Islām* se présente au centre de la cartographie musulmane de la même façon que dans les cartes des Brahmanes et des Indiens la place centrale a été occupée par leurs terres natales; la position centrale de la Chine s'est manifestée non seulement sur le plan cartographique, mais également par ses appellations dont l'Empire du Milieu est la plus connue, où des connotations de centralité politique et culturelle se superposent à la notion géographique[2175].

Une nuance non négligeable de ce concept est liée à la sacralisation du centre. Un lieu saint doit être obligatoirement au milieu comme on le voit pratiquement chez tous les peuples à toutes les époques: alors que les Babyloniens placent Nippur au milieu de la Terre, les Grecs placent l'oracle d'Apollon à Delphes au centre de la Grèce[2176] et les auteurs médiévaux le nombril du monde à Jérusalem. Comme l'a écrit Benedict

---

[2174] Lantz, 2004, pp. 18-19.

[2175] Selon Trigault les Chinois sont certains que leur empire se trouve au centre du monde et ne sont pas d'accord avec la position qui lui a été accordée par les Européens; dans sa projection qu'il réalise sous l'influence chinoise Ricci place la Chine au centre du monde en prenant la projection d'Ortelius, mais en transformant le méridien 180° en méridien 0°, ce qui a résulte en une projection où la Chine apparaît au centre géométrique du monde: Yee, 1994, p. 172. Voir également à ce propos Yee, 1994, p. 173; Lewis et Wigen, 1997, p. 69; Hostetler, 2001, p. 27. On note également que ce terme remonte étymologiquement à *zhongguo*, les pays du milieu qui correspondaient sous les Zhou (surtout aux VIII^{e}-III^{e} siècles avant J.-C.) aux pays du moyen fleuve Jaune entourés par des royaumes périphériques.

[2176] Aujac, 1987a, p. 135.

Anderson, «toutes les grandes communautés classiques se sont crues au centre de l'univers, rattachées à un ordre de puissance ultramondain par l'intermédiaire d'une grande langue sacrée»[2177].

Mais c'est au XIX^e siècle que ce concept connaît son apogée[2178]: l'idée de centralité est constamment appliquée aux cartes du monde par les hommes politiques à la recherche de coalitions prometteuses, d'ennemis potentiels, d'investissements coloniaux optimaux (par exemple, on évoque alors souvent la position centrale des Allemands en Europe occidentale, des Slaves dans l'Europe en général, des Chinois en Asie, c'est-à-dire le triangle des trois empires du Milieu comprenant l'Allemagne, la Russie, la Chine, etc.). À l'image de l'air du temps, cette lecture qui attribue un sens par définition positif à l'adjectif *central* apparaît également en relation avec la Russie.

b) La Russie entre les mondes: défaut ou atout?

À la suite des efforts de Pierre le Grand qui tente d'entraîner la Russie dans le cercle des pays européens, une partie de l'élite intellectuelle russe, très préoccupée par sa volonté de prouver l'européanité de sa patrie, s'interroge constamment sur les différences entre la Russie et l'Occident. Dès l'époque des Lumières et l'âge de la Raison, elle fait tout pour prouver qu'elle partage les mêmes valeurs culturelles que l'Europe. Mais, flattée en surface par l'image positive ébauchée par Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716) et parachevée aux alentours de 1775 par Voltaire (1694-1778)[2179] et ses successeurs (partiellement par Montesquieu, Diderot [1713-1784], Grimm [1723-1807], Bentham), l'élite proeuropéenne russe se sent au fond toujours refusée. Cette difficulté à entrer sans conditions dans la fraternité européenne devient de plus en plus évidente à partir de 1789, avec l'arrestation des publicistes libéraux Alexandr N. Radishchev (1749-1802) et Nikolaj I. Novikov (1744-1818)[2180]. Le «Testament de Pierre I^er», fabriqué par la diplomatie française avec l'aide d'hommes politiques d'Ukraine, de Hongrie et de Pologne et dont la version finale par Michael Sokolniski (1760-1816) et Charles-Louis Lesur (1770-1849) date de 1797, entache lourdement la réputation de la Russie en Europe avec les prétendues prédictions sur le «grand destin» russe de conquérir l'essentiel de l'Europe et de l'empire Ottoman[2181].

Après l'expérience de la Révolution française et les guerres napoléoniennes, la frustration causée par le désir de ressembler aux autres puissances européennes, renforcée par la conscience de son potentiel militaire, et l'impossibilité de se faire

---

[2177] Anderson, 2002, p. 26.

[2178] Pour une analyse de l'historique du concept de centralité au niveau de l'organisation spatiale dans le cadre d'un État autour des rapports ville-campagne voir Nicolas et Radeff, 2002; sur l'évolution des idées de la centralité, notamment celles de Walter Christaller, chez les historiens voir Radeff, 2000. L'idée est encore vivace: voir l'application moderne du concept centre-périphérie dans l'histoire ancienne: Rowland, Larsen et Kristiansen, 1987; Bilde, 1993.

[2179] Voir les œuvres «pro-russes» de Voltaire: *Histoire de Charles XII, roi de Suède*, 1731; *Anecdote sur le czar Pierre le Grand*, 1748; *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, 1759-1763.

[2180] Malia, 2003 [1999], pp. 43, 62-78.

[2181] Blanc, 1968; Subtelny, 1974; Resis, 1985.

reconnaître en tant que telle commencent par se transformer sous l'influence du romantisme allemand. Dans l'optique autochtoniste, le *Volk* allemand et le *Narod* russe sont vus comme une source de force morale, prometteuse pour le futur. Décentrée par rapport à l'Europe, la Russie réévalue sa situation géographique. Sous Catherine II et Alexandre I^er^ (1777-1825), comme l'a montré Martin Malia, la Russie sait tirer bénéfice de sa situation périphérique en conquérant la Finlande, la Pologne et les rives septentrionales de la mer Noire à l'occasion des guerres russo-turques, sans enregistrer aucune réaction négative de l'Europe, qui accorde une indulgence inconsciente à l'impérialisme russe[2182]. Cette attitude était alors depuis longtemps bien ancrée dans les esprits: lorsqu'en 1547 Ivan III prend le titre de Tsar (conçu d'après le nom de César) dans le sens de Roi, ce qui suppose toutes sortes de prétentions remontant à Kiev, Byzance, Rome et à l'empire des Steppes, ce fait passe inaperçu en Europe[2183]. En effet, grâce à sa position reculée dans la terre ferme, à la nature autocratique du pouvoir et à l'orthodoxie, la Russie reste vers le XVIII^e^ siècle le seul empire extra-européen indépendant de l'hégémonie de l'Europe et pratiquement imperméable à l'influence européenne, donc libre de se comporter de manière quasi indépendante[2184].

Cependant, à l'issue de ces annexions, l'Europe s'aperçoit de la présence de la Russie qu'elle évalue comme une menace et les projets russes d'ultérieures démarches expansionnistes au tournant des XVIII^e^-XIX^e^ siècles ne sont plus favorablement acceptés à l'Ouest[2185]: dès lors, c'est l'Europe qui va dicter les règles du jeu. Les hommes politiques et les intellectuels russes commencent alors à ressentir le poids de la position périphérique, qu'aggrave en outre la formation progressive d'une image négative de la Russie. C'est ce qu'attestent notamment les jugements que porte Jean-Jacques Rousseau sur la Russie de Catherine II, qu'il oppose à une Pologne idéalisée dans ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne* (1771)[2186]. Ces critiques sont considérablement renforcées par le récit de voyage du marquis de Custine (1790-1857), qui ressent en 1839 une Russie «policée» et «barbare»[2187]. L'attitude isolationniste et conservatrice de Nicolas I^er^ marque alors la rupture entre l'Europe et la Russie.

Mais certains intellectuels russes sont déjà prêts à affronter cet isolement. Dès 1812 la base philosophique de l'histoire nationale se cristallise, comme l'écrit Alexandre Koyré, à travers de multiples publications pour «expliquer le présent de la Russie en fonction de son passé et de son avenir [et d'autre part], par la valeur du passé et la

---

[2182] Malia, 2003 [1999], p. 113. A.N. Kuropatkin note que le territoire russe au XVIII^e^ siècle s'est agrandi de 65 000 milles carrés et que les nouveaux territoires seuls de la Russie européenne sont devenus plus importants que l'espace occupé par l'Allemagne, l'Austro-Hongrie et la France ensemble: Kuropatkin, 1910, t. 3, p. 69. Dans cette optique il est intéressant de consulter la carte de K.I. Onnerman *Novaja pogranichnaja karta rossijskoj imperii ot Baltijskogo morja do Kaspijskogo* [Carte nouvelle des zones frontalières de l'Empire russe de la mer Baltique jusqu'à la Caspienne], publiée à Saint-Pétersbourg en 1795, qui présente les diverses lignes de frontières russes en 1773, 1774, 1785, 1791 et 1793: Postnikov, 1996, p. 86.

[2183] Strahlenberg, 1757 [1730], vol. I, p. 10; Kappeler, 1994 [1992], p. 37; Khodarkovsky, 2002, p. 40.

[2184] Poe, 2003, pp. 46-57.

[2185] Malia, 2003 [1999], pp. 44-45, 98-107.

[2186] Wolff, 1994, pp. 195-283.

[2187] Custine, 1843. Sur le «danger russe» en Europe au XIX^e^ siècle, voir Kohn, 1963, pp. 94-108.

splendeur de l'avenir, la consoler de la médiocrité du présent»[2188]. Parmi les intellectuels la position marginale de la Russie par rapport au cercle européen commence à être perçue comme un défaut qu'il faut (re)transformer en atout. Dès le début des années 1800 se forme progressivement, selon l'expression de Mark Bassin, «une doctrine de l'unicité nationale et d'une vertu nationale exceptionnelle» qui se renforcera dans les années 1830-1840 chez les slavophiles[2189]. L'européanisation de la Russie commence à être perçue parmi certains intellectuels comme une surface laquée qu'il faudra illuminer pour faire réapparaître son identité nationale profonde (puisque les slavophiles n'ont vu la Russie ni comme un pays asiatique, ni comme un pays complètement européen, mais comme un monde à part).

La position de la Russie – à la porte de l'Europe et à portée de main de l'Asie – et son expérience historique entre l'Orient et l'Occident sous le «désastreux joug mongol», jadis source de souffrances, se métamorphosent en une circonstance heureuse. Celle-ci annonce pour la Russie un rôle particulier qui sera celui d'influencer le sort des deux mondes voisins et de devenir le centre qui les réunira pour les sauver, tant par le chemin de fer et les routes maritimes, qu'à travers son activité civilisatrice[2190]. C'est à cette époque que le *Drang nach Westen* (en direction du nord-ouest et du sud-ouest), qui de la fin du XVII^{e} au milieu du XIX^{e} siècle a qualifié les visées de la Russie sur la Baltique, les Balkans et d'autres territoires de l'Empire Ottoman (lors des guerres russo-turques de 1768-1774 et de 1787-1792, de la guerre russo-persane de 1826 et de la guerre de Crimée)[2191] est en grande partie délaissé – même si les campagnes dans le Caucase et en Bulgarie sont encore d'actualité – au profit du *Drang nach Osten* (en direction du sud-est).

c) Fadeev, Danilevskij et Lamanskij: le troisième continent et la naissance de l'Eurasie

L'idée de centralité de la Russie que l'on trouve déjà dans les premières générations de slavophiles[2192] s'exprime pleinement vers 1869-1870 à propos de la question d'Orient chez un slavophile militant, le général Rostislav A. Fadeev (1824-1884)[2193] et

---

[2188] Koyré, 1950, p. 19.

[2189] Kohn, 1963, pp. 121-122; Bassin, 1999, pp. 41-46; Schimmelpenninck van der Oye, 2002, p. 256.

[2190] Bassin, 1999, pp. 67-68. Le début de cette mission commence à se voir dans l'attitude de Pierre le Grand qui, en se dirigeant vers la Caspienne, pense «réveiller l'Orient endormi et devenir l'intermédiaire entre lui et l'Occident cultivé»: «Utverzhdenie russkogo vladychestva na Kavkaze» (Établissement de la domination russe au Caucase), rapport du Département militaire et historique de l'état-major de la région militaire du Caucase (Kavkazskij voennyi okrug), 1901, t. 1, p. 3. Cit d'après Kuropatkin, 1910, t. 3, p. 72.

[2191] Pour les détails sur l'expansion russe vers l'ouest à cette période voir Kappeler, 1994 [1992], pp. 63-104.

[2192] Walicki, 1989; Laruelle, 2002a, pp. 146-150.

[2193] Fadeev, 1870.

chez le panslaviste Nikolaj Ja. Danilevskij (1822-1885)[2194] qui formulent l'idéologie d'une politique extérieure impérialiste.

D'après leur point de vue, trois mondes différents coexistent dans le *continent Eurasie:* l'Europe proprement dite «romano-germanique», l'Asie proprement dite ou Asie non-russe et, entre les deux, le *Monde du Milieu* [*Sredinnyj mir*[2195]] qui est en même temps l'*Eurasie* et la Russie (**Fig. 15.1**). Ils ne se distinguent pas seulement géographiquement, à l'Est de l'Europe et au Nord de l'Asie, mais aussi culturellement. La Russie est associée au monde gréco-slave ou orthodoxe, évidement «meilleur», qui s'oppose au monde catholico-protestant de l'Europe et à l'Asie «non chrétienne». Celle-ci, représentée par la Chine, le Japon, l'Indochine, l'Inde, l'Iran, etc., est structurée en trois cercles culturels: le chinois ou confucéen-bouddhiste, l'indien ou bouddhiste-brahmanite et l'iranien ou islamo-mazdéiste. En attribuant la qualité de la centralité à un espace russe, ces penseurs propulsent ce dernier au sommet d'une échelle de valeurs symboliques sous-entendue dans un système où l'importance des lieux les uns par rapport aux autres a été déterminée dans des constructions imaginaires fixes.

Cette tripartition constitue un pas successif et un renversement diamétralement opposé par rapport à l'idée dualiste du géologue Auguste Viquesnel qui l'année d'avant, en 1868, a publié un journal de voyage dans lequel, s'inscrivant dans les schémas européens qui perçoivent la Russie de manière négative, il cherche à prouver que la Moscovie s'oppose à l'Europe en raison de ses caractéristiques naturelles comme celles de l'hydrographie, du climat, de l'exploitation du sol et de l'anthropologie. Pour lui, le dualisme dans la construction de l'Ancien Monde est un fait évident: l'Europe diversifiée, montagneuse, provincialisée et libre est le contraire de la Russie uniforme, steppique, marquée par une tendance vers l'unité et le despotisme[2196]. Tout ce qui est vu par Viquesnel comme élément négatif devient alors «positif» chez les penseurs russes: cette idée «russophobe» s'avère donc être une thèse typiquement slavophile.

Ces propos initiaux réapparaîtront à plusieurs reprises en Russie. Dans le goût des constructions naturalistes, ils sont notamment développés par Vladimir I. Lamanskij (1833-1914), géographe, ethnologue, linguiste panslaviste, professeur de philologie slave à l'Université de Saint-Pétersbourg et chef du Département d'ethnographie à la

---

[2194] Notamment dans l'ouvrage *Rossija i Evropa* (Danilevskij, 1895, 5e éd.), publié pour la première fois en 1869 dans la revue *Zarja* [l'Aurore] et deux ans après sous forme de livre: Bassin, 1991, p. 9. Cette publication a été ainsi appréciée de Feodor M. Dostoïevski: «ce sera la lecture quotidienne des Russes pendant longtemps. Il correspond exactement à ce que je pense»: Kohn, 1963, pp. 157-158. Mais son succès réel ne survient toutefois que dans la seconde moitié des années 1870, après la guerre russo-turque de 1877-1878: Laruelle, 2002a, p. 152. Sur le panslavisme, mouvement qui a touché toute l'Europe centrale et orientale dès 1815, ainsi que sur les slavophiles, voir Kohn, 1963; *idem*, 1955; Hunczak, 1974, pp. 82-105. Pour une analyse du mouvement des slavophiles dans le cadre du nationalisme russe dont une autre facette a été représentée par les *zapadniki*, voir Bassin, 1993, pp. 487-490.

[2195] En russe l'adjectif *srednjaja* provenant du nom *seredina* [milieu] a deux sens: 1) de valeur moyenne; 2) d'élément central. Son presque synonyme *sredinnaja* a seulement le sens *du centre*. Ainsi, comme l'atteste par exemple Semenov-Tjanshan'skij (1896b, p. 513), l'Empire du Milieu (pour la Chine) se dit en russe *Sredinnaja Imperija*.

[2196] Viquesnel, 1868, pp. 207-303. Cité d'après Laruelle, 2004a, p. 262.

Société russe de géographie[2197]. Ayant beaucoup travaillé aux archives de Venise et soutenant la thèse de l'existence de l'*Eurasie-Russie*, ce dernier s'oppose en effet ouvertement aux positions des géographes et géologues occidentaux, notamment Alexandre von Humboldt (le premier à avoir utilisé le terme d'Eurasie)[2198], Oskar Peshel[2199] et Eduard Suess qui, après avoir emprunté ce terme aux chercheurs de la génération précédente, est entré dans l'histoire des sciences comme l'inventeur du concept (1885)[2200]. Ces chercheurs sont favorables à la «réunion de l'Europe et de l'Asie en un seul ensemble continental»[2201], car selon la vision de l'époque elles appartiennent au même «bouclier» ou «craton», l'Europe n'étant qu'un prolongement péninsulaire de l'Asie. Ils ne parviennent cependant pas à faire aboutir ces constructions intellectuelles distinguant l'*Eur-Asie-Russie* comme une «donnée naturelle», comparable à un continent dont la position géographique puisse sculpter une identité étatique et nationale, c'est-à-dire le but que s'était fixé Lamanskij.

Tandis que pour les germanophones la réunion des deux continents constitue une unité euro-asiatique, chez les Russes domine la notion de Milieu qui forme l'unité du troisième continent, l'*Eur-Asie–Russie.*

C'est uniquement grâce à cette position que la Russie bénéficie de caractéristiques spécifiques qui font d'elle le troisième continent: continentalité et absence d'esprit péninsulaire, continuité sans bornes et sans coupures et négation du séparatisme, aspect massif et présence dans sa structure de tous les climats extrêmes, sauf le tropical, etc.

Dans le schéma Fadeev-Danilevskij-Lamanskij, la position géographique auparavant considérée comme néfaste pour le destin de la Russie, coincée entre deux mondes également hostiles à son égard et décentrée par rapport à l'Europe où l'élite proeuropéene russe voudrait autant la placer, se métamorphose définitivement en un atout. Désormais entourée par les périphéries européenne et asiatique, la Russie n'est plus dans les marges de l'Europe orientale, aux portes de l'Asie, mais au milieu du continent eurasien qu'elle symbolise en même temps; les slavophiles la voient de ce fait comme un élément déterminant pour le sort du monde. Un autre discours remplace donc le discours catastrophé de Pietr Tchaadaev qui avait écrit, désespéré, dans ses *Lettres philosophiques* que la Russie n'est «ni l'Occident, ni l'Orient et nous n'avons pas les traditions ni de l'un ni de l'autre. Placés comme en dehors du temps, l'éducation universelle du genre humain ne nous a pas atteints»[2202].

Ce discours nouveau sur le Monde du Milieu ou sur l'Eurasie-Russie vise en effet initialement la destruction du mythe de la supériorité européenne. Il constitue une des premières tentatives de démontrer l'originalité de la civilisation russe où, «entre

---

[2197] Lamanskij, 1892, p. 3. Voir sa biographie *in* [Anuchin], 1897, pp. 147-148.

[2198] Humboldt, t. 1, 1843, p. 54.

[2199] Lewis et Wigen, 1997, p. 29.

[2200] Suess, 1885-1909, t. I, p. 188; Nicolas, Sériot, Lavroukhin, Vullioud et Wenker, 1998, p. 68; Sériot, 1998, p. 380. En même temps, on voit que Savickij polémique lui-même à ce sujet avec A. von Humboldt: Savickij, [après 1924], p. 299.

[2201] Ce point de vue est partagé par Karl C.F. Krause (1819), Robert Dorr (1873), F.G. Hahn (1881): Bassin, 1991, p. 10, n. 41.

[2202] Koyré, 1950, p. 21.

l'Europe et l'Asie, de l'une et de l'autre, ni de l'une ni de l'autre, la Russie déploie sa singularité et ses différences»[2203]. Cependant les philosophes russes reprennent, dans le but de la démolir par la suite, mais surtout aussi pour l'imiter, la rhétorique eurocentriste. La position géographique est ici mise au service des sentiments nationaux dans le but de légitimer la suprématie russe sur le continent. Elle nie la prétention de l'Occident d'être la civilisation universelle en le réduisant à une périphérie comparable à la périphérie asiatique et décrit l'Europe comme un prolongement péninsulaire de l'Asie[2204]. D'autre part, le but de cette modification du centre de gravité vise à transformer en avantage l'éloignement du centre européen, défaut cruel, souvent annoncé dans les pensées de l'époque et prétexte pour l'éjection de la Russie hors de l'Europe. En transformant la périphérie en centre, la Russie obtient symboliquement le droit de jouer la carte du messianisme. Ce dernier, afin de réunir le monde déchiré, permet aux yeux des slavophones inspirés par les théories idéalistes de Rousseau et de Herder[2205] de réconcilier foi, paix, amour et raison en une construction politique homogène (notamment pour les panslavistes)[2206]. Dans ces constructions l'Asie n'apparaît que pour renforcer la position de la Russie face à l'Europe (en même temps, si l'on se déplace sur un niveau théorique, on voit qu'il aurait été possible par l'application d'une semblable série de considérations «naturalistes» de prouver que l'Inde, comparable à l'Europe en taille et en position, constitue un autre continent).

Ce dualisme, dissimulé sous une forme tripartite, se manifeste clairement dans les constructions géopolitiques de Dmitrij I. Mendeleev (1834-1907), le célèbre inventeur du tableau des éléments chimiques. Partageant avec les slavophiles le concept du monde du Milieu, multi-ethnique au caractère bipolaire eurasiatique, il en souligne bien le rôle providentiel qui est

> «d'estomper le désaccord entre l'Asie et l'Europe, de réconcilier et de réunir ces deux mondes différents, de trouver un équilibre entre l'individualisme européen, progressif mais orgueilleux et non conséquent [*neposledovatel'nyj*], et l'humilité asiatique qui, bien que retardée et soumise, est très solide grâce à la soudure étatique et sociale»[2207].

Pour aider à la réalisation de cette tâche, il s'abandonne à des spéculations géopolitiques, transformant en «science» une affaire de sentiments. En 1906 il tente d'identifier le centre «naturel» de la Russie sur la base des données du recensement de 1897 et des lois physiques: il découpe ainsi les cartes selon les lignes des gouvernorats

---

[2203] Brunet et Rey, 1996, p. 255.

[2204] Danilevskij, 1895, pp. 58-61. Sur ce point, Danilevskij est proche des chercheurs d'aujourd'hui pour qui il est évident que l'opération cartographique qui a transformé l'Europe, qui n'est en réalité qu'une péninsule, en un continent entier ne reflète qu'un eurocentrisme idéologique: Lewis et Wigen, 1997, p. 195.

[2205] Kohn, 1963, pp. 105-106.

[2206] Au niveau poétique cette idée a été exprimée par N. Klujev: «*Kitaj i Evropa, i Sever i Jug sojdutsja v chertog khorovodom podrug, chtob bezdnu s zenitom v odno sochetat'. Im Bog vospriemnik, Rossija im mat'*» (en traduction approximative: «La Chine et l'Europe, le Nord et le Sud vont fusionner en un palais miraculeux comme une ronde d'amies, afin d'unir l'Abîme et le Zénith en un tout. Que Dieu soit leur parrain et la Russie leur mère). Cit. d'après Lavrenova, 1998, p. 49.

[2207] Mendeleev, 1912, pp. 33, 146.

pour trouver par la suite dans ce morceau de papier le centre de gravité qui doit correspondre au centre économique, transformable en centre politique. Au bout de multiples calculs, il place ce point plus au sud et vers l'est, un peu au nord d'Omsk, où il «faudrait» déplacer la capitale pour «assurer le meilleur développement au pays»[2208]. Bien que les résultats obtenus soient contraires au concept de déplacement des capitales intellectuelles russes vers le Nord, jusqu'à Saint-Pétersbourg, Mendeleev se rattrape, pour mettre en valeur ce nouveau centre, en proposant une autre représentation cartographique de la Russie, calée sur le méridien de Moscou, où «l'Europe se confond avec l'Asie et où est soulignée la valeur primordiale de la partie européenne de la Russie»[2209], tandis que la Sibérie n'est qu'une péninsule humaine (Isaiah Bowman) (**Fig. 15.2**; **15.3**).

5. Le concept du Monde du Milieu appliqué à l'Asie

*a) Indivisibilité du Monde du Milieu [***Sredinnyj mir***] et de l'Asie du Milieu [***Srednjaja Azija***]*

Ayant fait son apparition comme une riposte face au mépris occidental, le concept de l'Eurasie-Russie comme troisième continent connaît en Asie des applications parfois inattendues. Premièrement, en déclarant l'Eurasie-Russie comme une structure «naturelle» et «organique», ce concept tente de justifier les frontières existantes en les présentant comme les «limites naturelles et évidentes» de l'empire.

Comme l'enjeu principal de la création du Monde du Milieu porte sur les relations des mondes romano-germanique et gréco-slave, Lamanskij dessine tout d'abord le tracé des frontières occidentales à partir de la mer de Barents, sur la frontière russe avec la Norvège et la Suède, puis sur une ligne «de Dantzig près de la Baltique, à Trieste au Sud sur l'Adriatique»[2210]. Ce tracé qui réduit virtuellement l'espace de l'Europe du XIX^{e} siècle recoupe parfaitement les limites du futur bloc communiste de l'Est et s'explique dans ce discours géocentrique comme la conséquence directe d'une situation

---

[2208] *Ibid.*, pp. 4, 6, 125-142.

[2209] *Ibid.*, pp. 145-146. On retrouve la même méthode où des données importantes pour une démonstration ont été mises en évidence par des déformations purement graphiques dans les cartes du monde du XIX^{e} siècle où la ligne de l'équateur a été déplacée vers le bas, écrasant l'Amérique du sud, l'Afrique et l'Australie, pour accentuer la surface de l'hémisphère nord, conformément à la vision du monde de l'époque coloniale. En outre, la présentation des méridiens sous la forme artificielle de lignes parallèles a également été choisie pour élargir les territoires proches des pôles: c'est donc surtout l'Europe du Nord qui a bénéficié de cette agrandissement de l'espace au détriment des continents du Sud comme l'Afrique où les méridiens sont naturellement parallèles entre eux. La projection de Mendeleev a été reprise, sans être mentionnée, par Roger Brunet qui a également souligné que la projection traditionnelle met au milieu de la carte la Sibérie centrale, en plaçant «en plein centre, sous le regard immédiat, des espaces assez vides; et [rejetant] l'essentiel loin à gauche, en bordure du champ de vision: Moscou, Saint-Pétersbourg et la Russie d'Europe»; en préférant le méridien de Moscou qui «met ainsi sous le regard la partie la plus active du pays», il construit toutes ses cartes sur le modèle de Mendeleev (sans le mentionner), mais pour lui il est clair que ce choix «n'est pas innocent, même s'il est machinal»: Brunet, Eckert et Kolossov, 1995, pp. 18-19; même projection généralisée: Brunet et Rey, 1996, pp. 217, *passim*.

[2210] Lamanskij, 1892, p. 24.

naturelle: les plateaux eurasiatiques qui commencent sur les bords de la mer d'Okhotsk ne sont coupés que par le golfe de Finlande au nord et par l'Adriatique, près de Venise, au sud (ce discours a été déjà pressenti par Karl Marx en 1853)[2211]. La même «évidence» géographique explique les frontières nord-est de la Russie qui passent «naturellement» le long de l'Arctique puis de la mer du Japon.

En ce qui les concerne, les frontières méridionales sont difficiles à définir dans l'approche naturaliste des slavophiles et panslavistes. Très enthousiastes à l'égard de tous les projets d'annexion en Orient (aussi bien le long de l'Amour, que dans les steppes de la Tartarie indépendante), ils tentent de combiner ici le principe de l'unité physico-géographique du territoire de l'empire russe à des raisonnements politiques qui supposent des dimensions culturelles. Sans trouver de prétextes solides dans le domaine de la géographie, ni dans celui de l'ethnographie[2212], leur argumentation prend alors appui sur une base politique. Dans cette optique de l'évidence, il est «naturel» et «humain» d'agglutiner l'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] à l'intérieur des frontières du *Monde du Milieu* [*Srednij* ou *Sredinnyj mir*] qui finit par former une «totalité indivisible». Les frontières actuelles se justifient alors par leur propre existence, ainsi que la domination russe sur l'*Asie centrale* par la colonisation et par une russification «massive» de cet espace turcique. Ce n'est pas un hasard si dans l'introduction de l'atlas *Aziatskaja Rossija* [*Russie asiatique*] de 1914 on ait indiqué que «les terres de notre Russie asiatique, c'est une partie inséparable et indémontable de notre État et en même temps c'est notre seule colonie»[2213].

Dans cette «totalité indivisible» constituée à la suite de l'intervention militaire qui y apporte «la Lumière de la Civilisation», Lamanskij juge qu'au point de vue géographique, ethnologique et historico-culturel, il n'y a plus aucune différence entre les périphéries russes du sud, du nord, de l'est ou de l'ouest, car il y a partout une «présence civilisatrice russe». Après avoir adopté l'identité du dominant (l'incorporation graduelle passe successivement par une intégration économique, puis administrative et enfin sociale et culturo-religieuse, en commençant par la cooptation de l'élite nationale), la nature des peuples de l'Asie russe devient complètement différente de celle de leurs voisins au-delà des frontières impériales: même s'ils partagent des religions et des langues et qu'ils appartiennent aux mêmes «races» que leurs voisins, ils

---

[2211] Dans un article publié par le *New York Daily Tribune* du 12 avril 1853, Karl Marx, bien aligné sur les idées russophobes de l'époque, brandit le «danger russe», et ajoute que «la frontière occidentale de l'empire russe est mal définie et ne coïncide pas avec les frontières naturelles … elle subira des modifications et l'on s'apercevra qu'elle doit aller de Dantzig, ou de Stettin, jusqu'à Trieste». Cité d'après Kohn, 1963, pp. 96-97. Approximativement, cet espace que David Mitrany intitule *Middle Zone* dans son étude «Evolution of the Middle Zone» parue dans *The Annals of the American Academy of Political and Social Science* (Philadelphia, 1950), a été analysé par lui comme une barrière infranchissable entre l'Ouest et l'Est, tant pour les Slaves, pour les Ottomans et pour l'église orthodoxe, dans un sens, que pour les grandes puissances européennes et pour l'église catholique romaine, dans l'autre, même si la ligne entre l'Adriatique et la Baltique se déplace d'un tracé oriental de Saint-Pétersbourg à Fiume vers un tracé occidental de Lübeck à Venise: Gottmann, 1952, p. 142.

[2212] De ce point de vue Danilevskij et Lamanskij considèrent le Turkestan comme un monde à part de la Russie: Lamanskij, 1892, p. 17; Bassin, 1991, p. 15.

[2213] *Aziatskaja Rossija,* 1914, t. 1, p. VIII.

ne sont plus les mêmes, car ils ont déjà été re-civilisés par la Russie (russifiés) et de leur propre culture ancienne il ne reste plus que quelques traces[2214].

Liées au messianisme russe, ces idées civilisatrices tout à fait comparables à des mouvements du même type en Italie, en France, en Allemagne et en Pologne, sont défendues par les slavophiles, panslavistes, conservateurs et nationalistes comme Sergej Uvarov (1786-1855), Ministre de l'éducation de 1833 à 1849, Mikhaïl Pogodin, professeur d'histoire russe de l'Université de Moscou, Konstantin Arsen'ev, libéral, géographe et statisticien, Vasilij V. Grigori'ev, nationaliste et meilleur spécialiste de l'histoire ancienne de l'Asie de l'époque, ainsi que le géographe Pëtr P. Semenov-Tjanshan'skij. Elles sont cependant partagées par des radicaux de gauche comme Alexandre Herzen qui écrit dans sa revue londonienne, le *Kolokol*, que le rôle de la Russie est de transférer les «Lumières de la civilisation en *Asie centrale*», étant donné qu'elle est la mieux placée dans ce but[2215].

Ces idées qui supposent la possibilité de changer la nature profonde des peuples colonisés trouvent une prolongation dans la volonté de changer également le paysage, en soulignant de manière appuyée les différences avec les territoires limitrophes et les ressemblances avec la métropole. Ainsi, de multiples projets d'irrigation et de plantation d'arbres dans les villes «européennes» du Turkestan sont lancés par le premier Gouverneur général Konstantin P. von Kaufman (1818-1882; en fonction de 1867 à 1882)[2216].

La conclusion est «évidente»: les frontières du *Monde du Milieu* sont bien celles de l'empire russe et l'*Asie du Milieu* se trouve «naturellement» à l'intérieur des frontières impériales. Par conséquent, la notion de conquête se laisse remplacer par celle de colonisation.

b) Le déplacement du «cœur de l'Asie»

La théorie du troisième continent suppose non seulement l'établissement d'un système à deux cercles concentriques correspondant au Monde du Milieu et à l'*Asie du Milieu* comme «totalité indivisible», mais nécessite également l'application d'un concept de centralité à ces deux composantes. La construction, par les slavophiles et panslavistes, d'une Eurasie-Russie fondée sur le principe du Milieu s'appuie sur une Russie décentrée par rapport à l'Europe comme élément central du continent eurasien,

---

[2214] Lamanskij, 1892, pp. 4, 8, 16-17, 43-45. Dans ce sens, la coupure qui se produit au niveau législatif est très significative: en bouleversant les lois traditonnelles, il introduit les sociétés centre-asiatiques dans un système à autres valeurs légales (*grazhdanstvennost'*, etc); pour un exemple de bouleversement du système législatif kazakh voir Martin, 2004. En effet, le pouvoir soviétique a réellement réussi à couper les liens entre les peuples de l'Asie centrale soviétique et leurs voisins, notamment sur le plan de la religion, de l'écriture cyrillique, de l'éducation, et à introduire des sentiments de suprématie à l'égard des peuples au-delà des frontières soviétiques, en reproduisant le même schéma de dépendance qui existait entre Russes et Centres-Asiatiques.

[2215] Bassin, 1999, pp. 54-55, 203.

[2216] Brower, 2003, p. 42. Voir l'analyse des initiatives d'irrigation au Turkestan comme projets impérialistes: Pravilova, 2005a.

qu'ils transforment en Eurasie-Russie ou en Russie-monde. Ces penseurs appliquent alors la même méthode à l'*Asie centrale*, qui est doublement décentrée à la fois dans le concept de centre – transition – périphérie de Richthofen et par rapport aux centres des cultures orientales dites classiques turco-iraniennes.

Pour accomplir cette tâche deux opérations sont nécessaires: élargir vers l'ouest l'espace défini par Richthofen comme *Asie centrale* et déplacer le *centre* de l'Asie. La première, comme nous l'avons montré plus haut, a eu lieu dès le début des réflexions russes sur l'*Asie centrale*. La seconde, liée au processus de valorisation de la région, a pris un peu plus de temps.

Danilevskij lui-même semble sous-estimer le Turkestan russe qu'il voit comme un Orient un peu défectueux, difficile d'accès et extrêmement pauvre par rapport aux Orients de la Turquie, de la Perse, de l'Inde ou de la Chine. Mais ces derniers avaient tous été pris dans le cercle expansionniste européen et de ce fait étaient fermés à tout espoir colonialiste russe. En revanche, le Turkestan a été vu en Occident comme un champ approprié aux efforts russes. Dans un discours tenu en 1882 à la *Royal Geographical Society* Henry Rawlinson exprime l'idée communément reconnue selon laquelle la mission russe en Orient est honorable à la condition, sous-entendue, d'être bien délimitée:

> «extension of Russian arms to the east of the Caspian has been of immense benefit to the country. The substitution, indeed, of Russian rule for that of the Kirghiz, Uzbeks, and Turkomans throughout a large portion of Central Asia has been an unmixed blessing to humanity. The execrable slave trade, with its concomitant horrors, has been abolished, brigandage has been suppressed, and Mahometan fanaticism and cruelty have been generaly mitigated and controlled. Commerce at the same time has been rendered more secure, local arts and manufactures have been encouraged, and the wants of the inhabitants have been everywhere more seriously regarded than is usual under Asiatic rulers»[2217].

Indigné par le fait que l'Europe ne confie à la Russie que la tâche misérable de «civiliser» uniquement le Turkestan, sans risque d'être critiquée farouchement, Danilevskij s'exclame:

> «En mille ans nous avons, de notre sang et de notre sueur, édifié un empire de 80 millions d'âmes… et tout cela pour porter la civilisation européenne à quelque cinq ou six millions de primitifs en Asie centrale et à deux ou trois millions de nomades mongols… Voilà le rôle magnifique qu'on nous a permis de jouer!»[2218].

On revient cependant aux opérations nécessaires: «élargir» l'*Asie centrale* et «déplacer» son centre. Même si des Occidentaux, comme l'Américain Ellsworth Huntington (1876-1947)[2219] (**Fig. 15.4**), acceptent d'élargir les limites de l'*Asie centrale*

[2217] Curzon, 1889, p. 384.

[2218] Danilevskij, 1895, pp. 37, 62-63. Pour une analyse des changements de l'évolution des idées sur le Turkestan, sceptiques au début de la conquête, enthousiastes dès l'aube du XX^{e} siècle et assez réservées dès 1905, dans la société russe voir MacKenzie, 1974; Dmitriev, 1976.

[2219] Sur ces théories avançant un extrême déterminisme climatique dans les schémas politiques voir Gottmann, 1952, pp. 65-67.

(*Central Asia*) à tout l'espace marqué par les frontières politiques de la Perse, de l'Afghanistan, du Baluchistan, du nord de l'Inde, du Tibet, de la Chine et de la Russie asiatique (selon la vision de Vivien de Saint-Martin), le centre de l'Asie reste fixé sur l'*Asie centrale* de Richthofen ou, comme cela a été défini plus tard, la *Haute Asie* de Fernand Grenard et de Paul Pelliot[2220]. Malgré des différences minimes (car le centre est placé aléatoirement à Tourfan, dans le bassin du Tarim ou dans celui du Lob-Nor[2221], dans le Pamir, sur le plateau du Gobi[2222] ou dans un rayon de «mille miles» autour d'Ouroumtchi[2223]), le cœur de l'Asie est positionné dans un espace souvent défini comme *Terra incognita* ou à proximité, c'est-à-dire dans ce qui au XIX^{e}-début du XX^{e} siècle se trouvait encore à l'écart des possessions coloniales européennes, donc dans une région relativement libre et ouverte à tous (surtout comme objet d'expansionnisme futur). Dans ce sens cette *Haute Asie* présente un parallèle direct avec la *haute mer*, c'est-à-dire l'une des cinq zones définies pour le partage des eaux dans les réglementations internationales: à la différence des zones des eaux intérieures, territoriales, contiguës et de diffusion, celle de la haute mer échappe à toutes les dépendances[2224].

En contradiction avec la tradition occidentale les Russes commencent à placer systématiquement le *centre de l'Asie* dans leur *propre Asie* qui ne peut être qualifiée autrement que comme *Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*].

Les descriptions du Département russe de l'exposition universelle de 1900 à Paris, rédigées à cette occasion par Pëtr P. Semenov et Vladimir I. Masal'skij[2225], soulignent que la «*partie centrale* du *continent Eurasie* est occupé par le pays qui est connu comme *Touran* ou *Turkestan*» et que cette région s'étend du fleuve Oural et de la Caspienne jusqu'à l'Altaï et à la Chine, de la Perse et de l'Afghanistan jusqu'aux Gouvernorats sibériens de Tobolsk et de Tomsk. La partie septentrionale de ce pays – les Steppes Kirghizes [*Stepnaja kirgizskaja okraina*] – est au nord-ouest liée aux steppes de la Russie d'Europe et au nord-est aux steppes de la Sibérie. La partie méridionale est représentée par «le Turkestan dans le sens étroit du terme», c'est-à-dire, par le gouvernorat du Turkestan et les deux khanats du Boukhara et de Khiva[2226]. Dans la carte fournie à la fin de l'ouvrage cette région est nommée *Périphérie de l'Asie du*

[2220] Huntington, 1907, p. 7; Grenard, 1929, pp. 234-379; Pelliot, [après 1924], p. 1.

[2221] Huntington, 1907, pp. 7, 91.

[2222] Pour Reclus le centre de l'*Asie centrale* est placé «dans le plateau de Gobi», alors que «le centre de gravité de tout le corps continental» est «à l'angle sud-occidental de ce trapèze […, au] nœud montagneux, formé par le croisement de l'Himalaya et du Karakoroum»: Reclus, 1881, pp. 3-4.

[2223] D'après Owen Lattimore c'est au Xinjiang que le nouveau pivot du monde se forme au carrefour des frontières linguistiques (entre les langues mongole, chinoise, tibétaine, indienne, afghane, turcique, russe), religieuses et politiques (entre les États indépendants, satellites, colonies), entre modernisation et tradition: Lattimore, 1950, pp. 3-4.

[2224] Guichonnet et Raffestin, 1974, pp. 39-40.

[2225] Partie sur la Sibérie par P.P. Semenov et sur le Turkestan par V.I. Masal'skij (depuis p. 130): Semenov, 1900.

[2226] Semenov, 1900, p. 130.

Milieu [*sredne-aziatskaja*] *ou turkestanaise*[2227], ce qui évoque des rapports de subordination entre le centre-métropole (Saint-Pétersbourg) et la périphérie-colonie (le Turkestan), laquelle est en même temps désignée comme partie centrale du continent asiatique.

Métropole et périphérie, composantes de l'«inséparable» couple *Monde du Milieu–Asie du Milieu*, suscitent un jeu symbolique de mots intimement liés au principe de centralité. Il n'est donc pas surprenant que la caractéristique essentielle du *Monde du Milieu* – son unicité [*unikal'nost'*] – ait été également appliquée au Turkestan russe. Son premier gouverneur-général, von Kaufman, considère le Turkestan comme absolument unique tant du point de vue de l'exotisme que sur les plans géographique, culturel ou religieux. De ce fait, selon lui, il devrait bénéficier d'un statut et d'un financement spéciaux[2228]. Dans le cadre du schéma d'Humboldt reposant sur le lien *Touran – terres basses*, le rapport n'est pas suffisamment évident, car, conformément à la logique des penseurs russes de l'époque de la conquête, le mot Touran ne porte à première vue pas en soi les fondements légitimes pour une transformation des khanats de la Tartarie indépendante en Turkestan russe. En revanche, la notion de *Milieu* appliquée tant au conquérant qu'au conquis permet d'expliquer la conquête de manière plus simple et «naturelle», surtout, pour l'installation ultérieure des Russes au Turkestan. Même s'il s'agit d'une coïncidence, l'une des premières définitions détaillées en russe de l'*Asie du Milieu* a été élaborée en 1847 par Bichurin dans ses *Recueils de témoignages sur les peuples de l'Asie centrale* sur la demande de l'Académie russe des Sciences au début de la conquête du Turkestan[2229].

Étrangement, le plus proche parallèle de ce processus, où le statut de centre est conféré à la périphérie d'un empire pour favoriser l'annexion d'un espace frontalier, se retrouve, toujours dans le domaine russe, lié au cas du Caucase. C'est ce qui ressort en effet d'une proposition énoncée par le prince Baratynskij, vice-roi du Caucase, pour qui cette région devrait recevoir un statut de centre régional qui ferait bénéficier la Russie d'un certain prestige politique, consoliderait l'unité religieuse, renforcerait le commerce et, surtout, en tant que base opérationnelle, aiderait à pénétrer plus loin vers le sud, en direction de la Turquie, de la Perse et de l'Inde pour faire obstacle à l'expansion de l'Angleterre[2230].

Comme à cette époque, semble-t-il, le choix des mots est censé faciliter la solution des problèmes – dans ce cas précis, l'annexion coloniale –, on rencontre le même enjeu symbolique dans la tentative consistant à introduire dans le vocabulaire politique et géographique le néologisme *Zhëltorossija* [la Russie jaune], qu'avait inventé entre 1901 et 1905, au moment de la défaite russe dans la guerre russo-japonaise, l'écrivain et

---

[2227] *Karta okrain Rossijskoj Imperii: Sibir', Turkestan, Kavkaz, i Poljarnaja chast' Evropejskoj Rossii* [*carte des périphéries de l'empire russe: Sibérie, Turkestan, Caucase et la partie polaire de la Russie d'Europe*]: Semenov, 1900, à la fin, hors du texte.

[2228] Brower, 2003, pp. 2, 22-23.

[2229] Bichurin, 1950-1953, t. 1, 1950, p. XXVI.

[2230] Gillard, 1977, p. 103.

ethnographe sibérien I.S. Levitov[2231]. Selon lui, le titre de tsar de toutes les Russie (et de tous les espaces conquis en général[2232]) sous-entend l'existence de plusieurs Russie, toutes dominées par la maison Romanov. Dans ce cas, la Russie jaune, perdue au-delà du Baïkal, pourrait prendre «naturellement» sa place à côté de la Russie blanche (Biélorussie) et de la Petite Russie (Ukraine)[2233]. Cependant, l'ambiguïté extrême de ce terme[2234] derrière lequel se cache non seulement l'artificialité de l'identité morcelée de l'empire russe, mais aussi la peur de la «menace jaune»[2235], a fait obstacle à son entrée dans le vocabulaire de l'époque.

En outre, dans ce processus de valorisation du Turkestan, la géographie et la linguistique sont complétées par le recours à l'histoire. En se référant aux idées aryennes de l'époque, ce serait là, au Turkestan, que la majorité des chercheurs russes placent le «berceau aryen» de l'humanité. Partie prenante de la construction de leur nation, ils rejettent les autres hypothèses situant l'origine prestigieuse de la «race indo-européenne» en Europe de l'Est, en Lituanie ou en Inde et ils privilégient une théorie qui la placerait soit au nord-est du Turkestan entre les massifs de l'Ala-Taou et le Balkhash, soit en amont de l'Oxus. Plusieurs scientifiques occidentaux, surtout des Allemands, se joignent à cette opinion (avec un élargissement possible jusqu'au Kashmir[2236]), car il semble à l'époque «évident» que les langues les plus proches des idiomes anciens de la proto-langue aryenne sont, à l'exception du lituanien et du sanscrit, celles des peuples de l'*Asie centrale*.

Comme l'écrit Girard de Rialle,

> «cette région[2237] fut très probablement le berceau de la race aryenne, le théâtre de ses premiers agissements, et c'est là que des recherches ultérieures feront découvrir les

---

[2231] Levitov, 1905. Cité d'après Laruelle, 2002a, p. 337. Voir aussi pp. 389-340.

[2232] Dans le titre du tsar il y a des éléments indiquant qu'il représente la souveraineté suprême pour la Pologne, la Finlande, Kazan, Smolensk, le Turkestan, etc.

[2233] Dans l'atlas de J. Blaeu de 1662 la répartition des couleurs est différente. La Russie d'Europe pour lui est divisée en Russie rouge, blanche et noire. Voltaire dans son *Histoire de la Russie* utilise également l'épithète *Russie rouge* par rapport à la province de Kiev et *Russie blanche* à l'égard de l'espace occupé dans le passé par les duchés de Moscou et de Smolensk: Cecere, 2003, p. 13. On note qu'initialement la distribution des couleurs est liée au système d'imposition établi par les Tataro-Mongols: alors que la Russie blanche était libre de tribut, la Russie noire était soumise aux impôts tatars.

[2234] La complexité sémiotique de ce néologisme suscite des lectures différentes entre chercheurs. Si pour Milan Hauner (1992), notamment, ce terme suppose un appel à une fusion de la Russie et de l'Asie, pour Marlène Laruelle, *Zhëltorossija* «prône en réalité une coupure radicale entre la Russie blanche et le monde jaune», même si, remarque-t-elle aussi, son interprétation peut se faire par «à la fois exclusion et inclusion des 'Jaunes' en Russie»: Laruelle, 2002a, p. 338.

[2235] Le peur du «péril jaune», exprimée pour la première fois chez Mikhaïl Bakunin et le capitaine Golovin dans les années 1880, ne se transforme en psychose généralisée qu'à partir de 1895: Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, pp. 93-94. Cette peur occupe même une place dans la poésie russe, notamment chez Nikolaj Gumilev et Kluev.

[2236] Benes, 2004, p. 121.

[2237] Surtout les plateaux du Pamir: «l'opinion la plus accréditée place l'Arie dans la Bactriane et la Sogdiane, dans les vallées du Haut Oxus, sur les pentes occidentales du Pamir»: Girard de Rialle, [1881], p. 103.

> monuments anthropologiques contemporains d'une race qui résumera par la suite en elle seule tous les progrès de l'humanité»[2238].

Ces jugements sont bienvenus en Russie. En transposant sur leurs colonies turkestanaises, notamment au Pamir, le sentiment du prestige lié à la protopatrie de l'humanité recouverte par l'auréole du sacré, les intellectuels russes soulignent la centralité du Turkestan en le positionnant au point de départ de toute l'histoire humaine des Aryens. Sur le plan symbolique, l'importance du Pamir devient indiscutable: Nikolaj F. Fedorov (1828-1903) considère cette région comme l'un des centres focaux de la civilisation, tout à fait comparable à Constantinople[2239], au point que l'épithète *Pamirskij* [du Pamir] fait son apparition dans le titre officiel du tsar.

6. De la triade de Richthofen «centre – transition – périphérie» vers l'*Aire pivot* et le *Heartland* de Mackinder

*a) L'*Erdkunde *de Carl Ritter fait place à la géographie politique et à la géopolitique*

Le déplacement de l'appellation de l'*Asie centrale* vers le Turkestan russe et le positionnement «chez soi» du cœur de l'Asie «trahit» doublement les idées de Richthofen et entraîne une lecture opposée de l'expression *Asie centrale*. Cette dernière prend une valeur positive, malgré le sens initial de la triade «centre – transition – périphérie» de Richthofen: les paysages de la zone intérieure et de transition supposent l'unique présence de nomades et d'éleveurs pour lesquels il est impossible de créer une civilisation durable, et seule la zone de la périphérie, peuplée d'agriculteurs, favorise un développement intellectuel et moral de l'homme[2240]. Des penseurs russes préfèrent négliger ces nuances: fortement influencés par les théories de la géographie politique en vigueur en Allemagne et en Italie, ils sont aveuglés par le concept de centralité et considèrent le futur continentalisme et une alliance avec les pays asiatiques comme un outil de suprématie à l'égard de l'Europe. D'ailleurs, l'idée même que la définition relative à l'*Asie du Milieu* repose sur le Tibet et la Mongolie est difficilement acceptable en Russie[2241].

Vers le dernier tiers du XIX^{e} siècle l'*Anthropogeographie* (1882) et la *Politische Geographie* (1897) de Friedrich Ratzel conduisent à la révision de l'*Erdkunde* de Carl Ritter (1817-1859) et de la *Politische Geographie* d'Ernst Kapp (1845)[2242]. Dans le contexte de l'époque, ces nouveaux textes proposent une «technologie spatiale du pouvoir d'État […] où science et politique ne s'excluraient pas mutuellement»[2243]. Dans cette optique, les territoires deviennent des «objets naturels»: chaque endroit sur la terre

---

[2238] *Idem*, 1875, p. 7.

[2239] Hauner, 1992 [1990], pp. 53-54.

[2240] Voir le résumé de ces propos par Mushketov, 1886, pp. 5-6.

[2241] Voir, notamment, l'opinion de Wilhelm Sievers, géographe russe d'origine allemande: Sidikov, 2003, p. 50.

[2242] Raffestin, 1980, pp. 8-12; Raffestin, Lopreno et Pasteur, 1995, p. 17.

[2243] Korimann, 1987, p. 12. Il ne faut pas oublier que Ratzel, entre autres, a été en 1882 fondateur du *Kolonialverein* [Comité colonial]: Lopreno, 1999-2000, p. 29.

contient en soit sa propre valeur politique qui découle des «trois grandes qualités politico-géographiques: 'la position, l'étendue et la frontière'»[2244], donc leur destin dépend de leur situation géographique, et «les situations politiques sont liées aux situations naturelles» («Si Athènes a pu perdre sa puissance économique et commerciale, alors que Corinthe a su conserver la sienne, c'est la preuve que la situation de Corinthe était naturellement bonne»)[2245]. L'*espace / étendue* [*Raum*] et la *position* [*Lage*] deviennent intimement liés dans un triangle où le sommet est occupé par le *sens de l'espace* [*Raumsinn*], élément purement biologique et comparable à ce titre à la vue et à l'ouïe, qui rend les peuples le possédant à des degrés divers aptes ou inaptes à l'expansion dans le but de dominer de vastes espaces[2246]. La seule politique alors possible pour les États est la géopolitique ou, en d'autres termes, la politique que l'on tire prétendument d'une géographie immuable et déterminante, où la forme cartographique de l'État est vue comme un objet géographique préexistant[2247].

En procédant par la naturalisation des contingents, ces idées organicistes proposent de décoder les formes préexistantes et cohérentes du «corps» de la terre, avec un recours systématique à la rhétorique de la justification. L'État est perçu comme un organisme vivant, ancré dans un espace favorable ou hostile, et ses frontières sont vues comme une structure de tissu cellulaire dont l'extension dépend du sol, du climat et du «génie» du peuple[2248]. Les rapports avec les États voisins dans cette optique ne peuvent être que compétitifs en prenant la forme d'une lutte pour la vie au premier degré (la lutte pour l'espace menée par l'espèce qui est un individu géographique sous forme d'un État consistant dans le «peuple-nation»)[2249]. La position centrale d'un État, dont l'Empire du Milieu (la Chine) est l'exemple par excellence, est vue comme une des conditions préalables à une future transformation glorieuse en un pays-continent semblable aux États-Unis. En même temps, la position centrale commence à supposer non un centre géométrique dans un sens purement mathématique, mais une centralité dans le sens de la possession d'avantages géopolitiques. Dans l'optique de Ratzel, il est

---

[2244] Lopreno, 1999-2000, p. 27.

[2245] Ratzel, 1987 [1897], p. 131.

[2246] Gottmann, 1952, pp. 41-43.

[2247] Ces idées, ainsi que le concept de «Lebensraum», remontent au romantisme de Friedrich Hegel (1770-1831) et au mouvement d'un romantisme conservateur «völkisch» (à la foi «populiste» et «national-populaire»), à la philosophie évolutionniste de Herbert Spenser, au naturalisme moniste d'Ernest Haeckel, aux pères du darwinisme social comme Moritz Wagner, et au racisme théorique d'Arthur de Gobineau; en même temps Ratzel ne peut pas être qualifié d'organiciste primaire: Bassin, 1993, pp. 481-482, 490-491; Lopreno, 1999-2000, pp. 28-30. Ces théories qui ont eu un impact important en Allemagne même, en Angleterre, en Italie et en Russie, ont dans une moindre mesure touché la France, assez critique à l'égard de ces constructions. Comme l'a écrit trois ans avant le début de la Seconde guerre mondiale de manière assez germanophobe Jacques Ancel, «ambitieux de synthèse avant que ne fussent faites les analyses, négligeant systématiquement tout ce qui gênait leurs thèses, dogmatiques comme savent l'être leurs esprits ordonnés, ils [les Allemands] gagnaient en clarté ce qu'ils perdaient en profondeur»: Ancel, 1936, p. 11.

[2248] Comme l'a auparavant écrit V.P. Vasil'ev, «notre expansion doit s'accomplir selon des lois physiques, comme l'air occupe l'espace vide, […] simplement comme le développement de notre corps»: Vasil'ev, 1873, p. 88. Cité d'après Laruelle, 2002a, p. 342. Sur l'influence de l'organisme sur la tradition historique russe, notamment sur Sergej M. Solov'ev (1820-1879), voir Bassin, 1993.

[2249] Lopreno, 1999-2000, p. 27.

plus important que Constantinople se trouve au centre de trois bassins où la puissance de la Turquie puisse s'organiser qu'au centre géométrique de la Turquie. Dans cette optique on comprend pourquoi le Turkestan russe est proclamé partie centrale de l'Asie sur le plan géopolitique et comment les mêmes géographes russes placent en même temps le centre géométrique de l'Asie à Touva, à 25 km de Kizil[2250] (de toute façon *chez soi*, à la différence des centres géométriques localisés en *Haute-Asie* par les Occidentaux, voir *supra*).

Le caractère essentiellement pratique de la géographie politique devient plus aigu au fil de sa transformation en géopolitique. Cette dernière, que dans son ouvrage *Staten som Lifsform* (1916) le Suédois germanophile Rudolf Kjellen (1846-1922) définit nommément comme telle et dont le professeur de géographie et général Karl Haushofer (1869-1946), nationaliste acharné et importante figure du Reich, a fait une science à part entière[2251], se veut alors sans ambiguïté une science appliquée et opérationnelle. Au moyen de démonstrations cartographiques conformes à la logique de l'oeil et grâce à l'universalité de la géométrie, elle peut analyser la situation géographique d'un pays comme un être humain, en fonction de sa position, de sa surface et de sa forme. En dessinant le monde sous une forme géométrique, simple, compréhensible de tous et immédiatement lisible, la géopolitique tente de potentialiser le présent et d'actualiser le futur, en matérialisant virtuellement les mythes politiques[2252].

b) Les théories du **Heartland** *de Mackinder et de la* **Zone médiane** *de Reclus*

La vision politico-stratégique qui sur les cartes à petite échelle place dans la même chaîne logique la possession du centre du monde (le cœur du continent) et l'avenir radieux d'un empire appelé à diriger le monde, devient au tournant des XIX^{e}-XX^{e} siècles un lieu commun («Le Saint-Empire romain germanique a exploité la situation centrale de l'Allemagne ainsi que celle de l'Italie»[2253]). Dans cette optique on comprend davantage pourquoi la bataille entre les puissances n'a pas visé directement les puissances elles-mêmes, mais leurs colonies asiatiques[2254]. Dès le début du XX^{e} siècle les expressions «cœur du continent», «heart of Asia», «pulse of Asia», «pivot area» font partie du lexique scientifique et du langage des voyageurs et désignent une des zones clefs autour desquelles pivote l'Histoire[2255]. La question du centre de l'Asie prend le

---

[2250] Sur le monument de Touva, voir Sidikov, 2003, p. 52, n. 133.

[2251] Gottmann, 1952, pp. 57-59; Hauner, 1992 [1990], pp. 148, 171-174; Raffestin, Lopreno et Pasteur, 1995, pp. 119-120, 125. La géopolitique au sens strict du terme est à différencier de la géographie politique ou de la géophilosophie des chercheurs russes du XIX^{e} siècle: Raffestin, Lopreno et Pasteur, 1995, pp. 23, 77, 79-80.

[2252] Raffestin, Lopreno et Pasteur, 1995, pp. 23, 27, 102, 128, 260, 268; Sériot, 1999.

[2253] Ratzel, 1987 [1897], p. 133.

[2254] D'après David Gillard il aurait été assez réaliste vers le milieu des années 1850 marquées par la guerre de Crimée que les Britanniques et les Français bloquent le golfe de Finlande, indispensable à l'existence de Saint-Pétersbourg, et la mer Noire, ce qui, cependant, n'a pas été fait: Gillard, 1977, pp. 92-93.

[2255] Ces mots-clefs figurent dans les titres des récits de plusieurs voyageurs: Younghusband, 1896; Skrine et Ross, 1899; Carey, 1901; Shoemaker, 1904; Curtis, [1911]; Etherton, 1925; Robertson, 1925.

sens métaphysique de centre du monde et devient d'actualité dans la perspective du concept géopolitique de *Heartland* et de *Pivot area*.

Cette théorie qui a entraîné des conséquences de taille dans la vision géopolitique du monde a été lancée en 1904 par le géographe britannique Halford J. Mackinder (1861-1947)[2256] (**Fig. 15.4**), à une époque marquée en Grande-Bretagne par une russophobie extrême, deux ans après la formation de l'alliance anglo-japonaise et trois ans avant le traité qui a définitivement délimité en Asie les zones d'influence entre Britanniques et Russes. Bien que Mackinder ait plusieurs fois changé la forme et le positionnement du «centre du monde» en simplifiant son schéma graphique de 1904 jusqu'à sa disparition définitive en 1943[2257], l'une des ses propositions initiales a un impact particulièrement profond. Dans son *Geographical Pivot of History* publié en 1904, *Pivot area* [l'*Aire pivot*] centrée sur la vaste zone de l'Eurasie continentale hors de portée des puissances maritimes correspond historiquement à l'Empire mongol et représente le siège du Pouvoir continental terrestre actuel en se calquant sur le territoire de l'empire russe (les steppes en bordure de la zone méridionale de la Sibérie). À son tour, la Russie, «État-pivot» composé des bassins fluviaux continentaux arctiques et recouvert en grande partie par des forêts, des marais et des steppes, est entourée par un «croissant intérieur» d'États à cheval entre force continentale et force maritime (Allemagne, Autriche, Turquie, Inde et Chine) et un «croissant extérieur», représentant une pure force maritime (Grande-Bretagne, Australie, USA, Japon et Canada). La combinaison des deux premiers en un empire mondial où se croiseraient les grandes religions du monde – bouddhisme, hindouisme, islam et judéo-christianisme, devrait promettre la domination du monde. D'après Mackinder le «futur empire du monde» doit contrôler le *Heartland of the world*, même sans y résider, ou, encore mieux, le compter parmi ses possessions coloniales. C'est ainsi que la vieille rivalité entre l'Angleterre et la Russie est formulée en termes géographiques[2258]. On comprend alors pourquoi, tout en restant dans le schéma proposé, l'espace *centre-asiatique* évalué comme un élément focalisant de *Heartland*, a été disputé principalement par les Russes, représentants d'une

---

[2256] Mackinder, 1969 [1904], pp. 30-44.

[2257] Dans sa publication de 1904 intitulée *The Geographical Pivot of History* l'*Aire pivot* est centrée sur l'empire mongol et représente le siège du Pouvoir continental terrestre actuel, la Russie. Puis en 1919, dans *Democratic Ideals and Reality* il modifie les frontières du *pivot area* de 1904, ainsi que son nom: dès lors *the Heartland* (l'Espace continental central) se place au milieu du *World Island* (Île continent ou île mondiale), bassin du Danube, Baltique et mer Noire inclus. Finalement, en 1943, dans *The Round World,* il ne donne plus de représentation graphique, car il n'y a pas de frontières précises pour l'espace continental central désormais surnommé the *Lenaland* (ancien *Heartland*, mais plus petit, limité seulement à l'espace forestier et décentré vers l'ouest). Cependant, dans la description il borne le *Lenaland* au nord par l'océan Arctique, à l'est par la zone de forêts du *Lenaland*, au sud par les montagnes de l'*Asie centrale* en laissant l'espace continental central ouvert vers l'Europe. En effet, ces notables changements dans les visions de Mackinder reflètent bien l'évolution de la position des élites politiques britanniques à l'égard de l'Asie centrale et de la Russie : Gilbert, 1969, p. 10; Raffestin, Lopreno et Pasteur, 1995, pp. 111-112; Nicolas, Sériot, Lavroukhin, Vullioud et Wenker, 1998, pp. 23-30; O'Hara et Heffernan, 2006. Plus tard le concept de Mackinder a été réutilisé lors de constructions géopolitiques en 1972 par Stuart Legg, traitant l'histoire transsibérienne (Legg, 1972), dès les années 1980 par Zbigniew Brzezinski (Brzezinski, 1997, 2004) et en 1997 par John P. LeDonne (LeDonne, 1997). Voir également la critique de cette théorie par Drompp, 1989.

[2258] Gottmann, 1952, pp. 44-45.

puissance «potamique» orientale ressemblant à un ours, et les Britanniques, représentants d'une puissance «thalassique»-classique symbolisée par une baleine[2259]:

> «de Constantinople à Kaboul […] une guerre décisive est prédite depuis longtemps, nulle autre n'aura été plus grave dans l'histoire du monde et n'est plus grosse de conséquences; l'enjeu sera la domination de l'Asie»[2260].

Cette vision de Mackinder peut être mise en parallèle avec les constructions de son aîné Élisée Reclus qu'il côtoie dans les années 1880-1890 à Londres dans le cadre de la *Royal Geographical Society*, sans jamais y faire de référence. Pour Reclus, qui ne fait non plus aucune allusion à la théorie de Mackinder, la zone du pivot, sans être nommée par cette appellation, possède également des caractéristiques exceptionnelles. C'est là qu'il tente de «déterminer approximativement la ligne normale de séparation entre les deux moitiés de l'Ancien Monde qui correspondent le mieux aux noms d'Est et Ouest»[2261], tout en sachant que la signification de ces derniers termes change au cours des siècles. En recourant à une rhétorique organiste et scientiste, Reclus écrit en 1894 dans un article uniquement en anglais intitulé «East and West»[2262] que «tout comme chaque surface a sa diagonale, et chaque corps son axe, la masse totale des continents a sa ligne médiane, où les contrastes du sol, du climat et de l'histoire s'affrontent les uns les autres» et où s'est produit le partage des «eaux de l'histoire humaine»[2263].

Dans la logique de l'auteur il est clair que l'Afrique ne fait pas partie de «notre monde commun» qui contient cependant la totalité du littoral méditerranéen et toutes les îles des océans Indien et Pacifique jusqu'à l'Amérique qui «forment du reste une partie du même cercle que l''Outre-Asie' [Further Asia]». Dans cet espace gigantesque de l'Ancien monde la ligne de séparation ne passe pas, malgré les «évidences» naturelles,

> «par la ligne de partage des eaux qui séparent les versants orientaux, inclinés vers l'Inde et les mers chinoises, des versants drainés vers l'Atlantique à travers la Méditerranée et les autres eaux européennes, [car] cette frontière, purement artificielle après tout, telle qu'elle court du Taurus au Caucase, passe au milieu de populations sujettes aux mêmes influences du sol et du climat, participant aux mêmes mouvements historiques et composées, en grande partie, d'éléments de même provenance ethnique»[2264].

[2259] La classification opposant un monde potamique-oriental à un monde thalassique-classique vient de Ernst Kapp (1845), le développement de l'amiral Alfred T. Mahan (1890), la symbolique animalière de Carl Schmitt (1950): Raffestin, Lopreno et Pasteur, 1995, pp. 19, 103-108. Pour le monde russophone voir l'opposition de la puissance continentale russe à la puissance maritime britannique chez Ippolit Zavalikhin en 1862: Bassin, 1999, p. 267.

[2260] Berthelot [1886-1902], p. 127.

[2261] Reclus, 1894, p. 476 (traduction de Philippe Pelletier).

[2262] *Ibid*. Voir également l'analyse détaillée de cet article par Pelletier, 2006.

[2263] Reclus, 1894, pp. 476-477 (traduction de Philippe Pelletier).

[2264] *Ibid*.

Dans l'optique de Reclus, «tout le versant des deux fleuves jumeaux, le Tigre et l'Euphrate, ainsi que les principaux sommets de l'Iran» font partie de l'Occident, étant donné qu'ils sont «intimement associée[s] dans [leur] histoire avec les pays de la Méditerranée, […] tandis que [leurs] relations avec le monde de l'Orient furent toujours moins actives et plus fréquemment interrompues». Alors, il «faut reculer la véritable limite [*the true frontier*] entre le monde occidental et le monde oriental».

> «La ligne de séparation se trouve donc, écrit Reclus, plus loin à l'est, et elle est bien marquée, non par les contours du continent asiatique, mais par une région territoriale [*a space of territory*] qui se distingue à la fois par le haut relief du sol et par la relative rareté des habitants. Entre la Mésopotamie, dont les immenses foules dressèrent autrefois la Tour de Babel, et les plaines gangétiques de l'Inde, où l'on compte jusqu'à deux mille habitants et plus par kilomètre carré, une zone médiane, ne contenant guère qu'un ou deux individus en moyenne pour le même espace, se dirige du golfe d'Oman vers l'océan Arctique. Cette zone presque inhabitée commence immédiatement à l'ouest du bassin de l'Indus et de ses limites montagneuses dans les régions désertiques du sud Balouchistan, parsemées de rares oasis. Entre l'Inde et l'Afghanistan, elle s'étire vers le nord et le nord-est le long des escarpements rugueux du Sulaïman-dagh et autres chaînes, dont les bassins cachés et les gorges étroites donnent refuge à des tribus de montagnards vivant loin des lieux fréquentés par les autres hommes, sauf quand la furie guerrière les prend et les amène à se colleter avec leurs voisins des plateaux bas et des plaines. Au nord-ouest de l'Hindoustan les plis du terrain deviennent plus profonds et plus nombreux, divisant nettement le monde dans leurs enceintes innombrables. Les hauts sommets de l'Hindu-kuch, inférieurs seulement à ceux de l'Himalaya au Népal, se dressent au-dessus de ces chaînes et étendent leurs glaciers sur d'énormes distances. Au-delà, la masse immense des plateaux si difficiles à franchir auxquels on a donné le nom de 'Toit du Monde' poursuit la ligne de démarcation effective entre l'Hindu-kuch et les Tian-Shan, les 'Monts Célestes', et les vastes plaines adjacentes, pauvres en eau, écartent en de nombreux points la zone médiane de séparation entre Est et Ouest. Enfin, plus au nord, dans la grande dépression sibérienne, les rivages salins du lac Balkach, les solitudes infertiles de Semipalatinsk et la 'Steppe de la faim' l'étirent entre l'Ob et le Yenisséi, le long d'une bande faiblement peuplée qui se perd dans les toundras du sol congelé. Les recherches de Gmelin et d'autres naturalistes ont constaté que la véritable séparation entre l'Europe et l'Asie se trouve ici, dans ces terres basses et arides, et non sur les hauteurs verdoyantes des Monts Oural»[2265].

En effet, cet espace dépeuplé, marqué par le «nœud capital du système montagneux de l'Eurasie» n'est qu'un gigantesque verrou qui par «quelques voies excessivement étroites et difficiles d'accès» permet de rares communications entre «les populations des deux versants, la seule jonction entre les civilisations respectives des pentes orientales et occidentales».

> «De même, continue Reclus, qu'un glissement du sol peut barrer soudain le courant d'un fleuve, de même l'incursion d'une tribu de montagnards pouvait fermer complètement le transit entre l'Est et l'Ouest, coupant de nouveau le monde en deux. Ouvrir le passage et le laisser ouvert ont demandé d'âge en âge le rassemblement de forces énormes, comme celles des grands conquérants, Alexandre, Mahmoud le

[2265] *Ibid.*

> Ghaznavid, Akhbar le Grand. Encore de nos jours, les régions montagneuses de la ligne de partage opposent de très grands obstacles au transit, en dépit des routes d'accès, des caravansérails et des ports de refuge; mais combien est encore plus dangereuse la barrière montagneuse dans les temps anciens quand elle se dressait devant soi, nue et formidable, sans routes ou villes!»[2266]

> «Au nord-ouest, le monde oriental est limité par les traits de force des chaînes de montagne et, en beaucoup d'endroits, par des espaces arides presque inhabitables. Son mode de communication avec le monde occidental, toujours précaire et souvent interrompu, passait par des cols périlleux de montagnes, ou bien par la mer, en évitant les déserts de Gédrosie (sud-est du Bélouchistan), vers le golfe Persique, ou en doublant la péninsule arabique par l'étroite porte de la mer Rouge. C'est ainsi que par de minces filets, presque goutte à goutte, la quintessence de la pensée orientale avait à se distiller avant de pouvoir atteindre le torrent de la culture occidentale»[2267].

On constate ainsi que Reclus arrive à cet endroit précis au même point que Mackinder: sa «zone médiane» possède une valeur hautement stratégique. Dans sa lecture négative de la zone médiane, vide, dangereuse et susceptible d'interrompre toutes les communications entre l'Est et l'Ouest au point de créer des types de civilisations distinctes, on voit le reflet fidèle du *Heartland*: si on arrive à établir un contrôle sur cet espace vide, on arrive à assurer la communication et contrôler le développement des deux parties composant l'ancien monde. De plus, dans les idées exprimés par Reclus on perçoit nettement le concept du *Monde du Milieu* de Danilevskij et de Lamanskij, qui suppose qu'il est nécessaire de posséder un point géographique précis afin de réunir un monde déchiré.

> «C'est dans cette même région, écrit Reclus, que nous devons rechercher la fin – pas encore actuelle, probablement, plutôt lointaine – du conflit entre les deux mondes. […] les barrières des montagnes et des solitudes qui, au nord-ouest de l'Inde, marquent la limite naturelle entre l'Est et l'Ouest, restent toujours difficiles à franchir comme elles le furent depuis deux mille ans. Les cols ne sont ouverts qu'aux privilégiés – privilégiés par la fortune ou par le pouvoir politique; il n'y a pas encore de grandes routes pour faciliter la liberté de mouvement d'aller et de partir. Avant que de telles routes soient ouvertes à la liberté des nations, il faut que soit réglée une fois pour toute une grande question d'équilibre politique – la plus grande et la plus pressante des temps modernes – qu'elle le soit aux pieds de ces hautes montagnes de l'Hindoustan qui se sont dressées à travers toutes les époques comme des barrières dans l'angle de passage entre les deux mondes. L'Angleterre et la Russie sont les deux pays spécialement impliqués dans l'antagonisme; c'est à eux de résoudre – par des moyens pacifiques si possibles – ce problème de niveler les montagnes d'*Asie centrale*. Il a été dit une fois – quoique dans un sens purement dynastique, que l'histoire n'a pas encore ratifié – que 'les Pyrénées n'existent plus!'. Il reste à la civilisation occidentale de dire, véritablement, d'un point de vue humain et non dynastique: 'Nous en avons fini avec l'Himalaya!'»[2268].

[2266] *Ibid*.

[2267] *Ibid.*, p. 485

[2268] *Ibid.*, p. 487.

7. Touran: appellation néfaste ou désirable?

a) Lecture manichéenne du Touran

Si cette reconstitution épistémologique qui veut que pour se sentir apte à dominer l'Asie il faut pouvoir posséder son centre est correcte, il reste à comprendre la raison pour laquelle le vocable *Touran* a été si farouchement repoussé par les hommes politiques et les intellectuels russes au début de la présence russe en *Asie centrale*. Comme nous l'avons vu, dans le système de pensée propre au tournant du XIX^e^ et du XX^e^ siècle cherchant à conférer un sens à tout et à répondre au pourquoi des choses, aucune dénomination ne peut être neutre dans sa signification. Dans ce sens, l'appréciation ou le rejet du terme Touran relève d'un contexte où le contenu caché dans les mots a toujours une application pratique, que ce soit dans la lecture qu'en font les géographes, ou dans celle des philosophes ou des hommes politiques.

Selon la plus ancienne vision remontant aux légendes épiques iraniennes, le Touran se présente comme une antithèse de l'Iran[2269]: emprunté au poème persan du *Chah-nameh*, il ne désigne réellement que les adversaires septentrionaux et légendaires du héros de l'Iran (Eran), les peuples turco-tatars, et vient, selon Gerard de Rialle, d'un mot zend, *turva*, qui signifie simplement «ennemi» dont le «pays est vraisemblablement le fameux *Touran*»[2270].

Avec le temps ce tandem commence par être marqué par l'opposition civilisation-barbarie. Le premier pôle est occupé par la civilisation iranienne qui éclipse toutes les autres manifestations historico-culturelles en *Asie centrale* et est considérée comme «meilleure». Selon J. Klaproth qui a une approche de l'*Asie centrale* sur le plan historique de la longue durée,

> «c'est la Perse, qui depuis le septième siècle avant notre ère, a formé l'empire dominant, et dont l'histoire doit principalement nous occuper. Nous ignorons ici, dans ces temps reculés, l'état de l'Inde. Les Tibétains n'étaient que des barbares féroces et indépendants, n'ayant aucune espèce de gouvernement, vivant dispersés dans leurs montagnes inaccessibles, et ne présentant point l'ensemble d'une nation. Les nomades Turcs, Mongols et Toungouses, de même que leurs voisins occidentaux, les peuples tudesques et hunniques, se composaient de hordes ne reconnaissant entre elles aucune supériorité, et errant confusément dans de vastes solitudes»[2271].

Ce sont ces derniers qui forment le pôle opposé de la barbarie, designé comme Touran tandis que la Perse commence à être vue comme pays qui possède des affinités intimes avec les peuples germaniques (par exemple, chez Adelung en 1806)[2272].

Par la suite cette paire maudite commence à être souvent perçue comme l'incarnation du bien et du mal et de leur lutte éternelle. La signification de ces vocables est perçue de manière tranchée par la majorité des lecteurs du XIX^e^ siècle qui, selon les

---

[2269] Minorskij, 1934.

[2270] Girard de Rialle, [1881], pp. 64, 72.

[2271] Klaproth, 1824-1826a, vol. I, 1826a, pp. 1-2.

[2272] Benes, 2004, p. 121.

paroles mêmes d'Esper E. Ukhtomskij (1861-1921) à propos du peuplement de la Transcaspienne par des nomades et des sédentaires, considèrent «le Touran barbare éternellement offensif (à l'attaque) et l'Iran des Lumières éternellement sur la défensive»[2273].

Bien qu'elle ait été nette dans son sens symbolique, la frontière entre l'Iran et le Touran n'a jamais été fixée de manière stable, ni sur le plan ethnique, ni sur le plan culturel ou même géographique: sans voir aucun rapport avec l'opposition nomades-sédentaires[2274], les scientifiques de l'époque parlent plutôt d'une opposition ethnique et linguistique entre Aryens[2275] et Touraniens, deux «races» tour à tour identifiées à diverses peuplades de l'*Asie centrale*.

Sur un niveau moins abstrait, mais pas loin non plus des idées reçues, les gens du Touran, considérés comme descendants des Türks, des Tatars ou des Tibétains, ont été associés à l'Empire Ottoman mal aimé des Européens à cause, surtout, de sa religion ennemie du christianisme[2276]. Intimement lié à la dichotomie Est–Ouest dont la zone-tampon s'est constamment déplacée de l'Allemagne à l'Éthiopie, extrémité non négligeable du monde chrétien[2277], le Touran a une signification «orientale», donc sans aucune ambiguïté négative dans cette optique voulue.

b) Naissance des Russes touraniens

Les crises russophobes survenues en Europe au cours des années 1815, 1831 et 1863, ne sont pas toujours liées à une «menace objective de la puissance russe»[2278]. C'est sur leur sillage cependant que cette lecture du Touran se dresse comme un échafaudage pour la construction du mythe d'une Russie touranienne (tout particulièrement chez Franciszek H. Ducinski [1817-1893] et Henri Martin [1810-1883])[2279]. Le schéma proposé repose sur l'amalgame de multiples faits prétendument scientifiques. Il fait d'abord appel aux données des Anciens (Hérodote, Strabon, Pline, Tacite) qui permettent de tresser un lien direct soit entre les Slaves et les nomades sarmates, vainqueurs des Scythes, errant en deçà et au-delà de l'Imaüs, soit entre les Slaves et les Scythes[2280]. À ce rapport viennent s'ajouter diverses théories relatives aux migrations

---

[2273] Ukhtomskij, 1891, p. 63.

[2274] Selon Davis (2002, p. 725) le rapprochement a été fait par A.M. Khazanov malgré le fait que Ferdousi ne le mentionne pas.

[2275] Selon Benes (2004, p. 129) le terme *Aryen* a remplacé celui *Indo-Germanic* chez Christian Lassen (1800-1876) qui l'a tiré de la traduction en français de l'*Avesta* d'Anquetil-Duperron et proposé de l'utiliser comme terme générique de toutes les langues descendant du sanscrit.

[2276] Crouzet, 1982, pp. 122-124; Malia, 2003 [1999], pp. 60-61.

[2277] Lewis et Wigen, 1997, pp. 49, 50 (carte), 225-226.

[2278] Malia, 2003 [1999], p. 24.

[2279] Kohn, 1963, p. 101. Le sujet est exposé dans *La Russie et l'Europe* d'Henri Martin et dans l'ouvrage de Ducincski *Peuples aryās et touraniens agriculteurs et nomades, dans la nécessité de réformes dans l'exposition des peuples aryās-européens et touraniens particulièrement des Slaves et des Moscovites.*

[2280] La théorie du rapport Russie-Sarmatie-Scythie est déjà largement répandue au XVIII^{e} siècle. Strahlenberg, notamment, mentionne la Scythie et la Sarmatie parmi les anciens noms de la Russie. En rapprochant étymologiquement la Scythie du verbe *errer* avec des références aux Scythes-nomades

des peuples et impliquant tantôt les tribus germaniques représentantes du «génie aryen» qui auraient écrasé sur leur chemin un plus ancien substrat slavo-celte mou et apathique, tantôt les Slaves barbares qui, venus d'Asie, avaient envahi l'Europe centrale au VI^e^ siècle[2281].

Par ailleurs, de multiples confusions surviennent dans les classifications linguistiques: les langues slaves sont aléatoirement étalées sur toute une palette aryano-touranienne, soit en tant qu'héritières directes de la langue scythe à proximité des langues turques qui, à la fin du XVIII^e^ siècle, faisaient partie d'une branche scytho-tatare du groupe caucasien (voir les linguistes allemands des années 1820 comme V. Schultz), soit, conformément à la *Grammaire comparée* publiée en 1833 par Franz Bopp (1791-1867), au côté du groupe indo-européen[2282]. Enfin, des spéculations craniologiques comme celles que lance Anders A. Retzius (1796-1860), professeur d'anatomie à l'Institut médical de Stockholm, aboutissent à une construction particulièrement artificielle. Selon elle, les Russes brachycéphales, «aux têtes de Tartares» et à la psychologie orientale, marqués par le double métissage de Turks de tous horizons et de toutes époques (Huns, Khazars, Magyars, Mongols et Ottomans) et des Finnois, sont à classer «au plus bas de l'échelle raciale humaine», à proximité immédiate ou au sein de la race jaune et, parfois, à égalité avec les «Nègres» sur la base de la comparaison étymologique du mot slave avec celui d'esclave (K. Hagen, 1843; Carl Gustav Carus, 1849; Gustav Dietzel, 1853, etc.)[2283]. Dans le meilleur des cas, certains Occidentaux accordent à la Russie une certaine reconnaissance de son européanité, mais celle-ci n'étant considérée que comme très superficielle, ils ne la ressentent jamais comme un pays occidental (en accord avec la vision des slavophiles).

Dans cette polémique où russophobie et slavophilie s'expriment à travers une référence aryenne, la première se donne comme but de rattacher l'ensemble des Slaves au monde «inférieur» touranien par opposition au monde germanique ou aryen de la vision allemande, ou de ne «touraniser» que les Russes, selon la tradition française en grande partie polonophile et ukrainophile[2284]. Pour certains intellectuels proeuropéens russes, l'empire russe qui aux XVII^e^-XVIII^e^ siècles s'était vu rattaché à égalité avec la Suède au monde dit nordique (*supra*), ces théories signifient à l'évidence une exclusion du cercle des nations européennes, un rejet dans la périphérie mouvante des nomades; son impossible européanisation rend impossible son accès à l'Europe; son arriération

---

d'Hérodote et aux ouvrages du professeur Bayer, Strahlenberg (1757, vol. I, pp. 20, 243-246) ne manque aucune occasion de dire à propos des Sarmates que «quelques-uns prétendent, que ce nom vient de *Sauros*, qui veut dire *lézard*, et *Ommata,* c'est-à-dire, *yeux.* Les lézards ont les yeux fort petits, et peut-être a-t-on voulu leur comparer les *Calmoucs* qui leur ressemblent assez à cet égard». En s'inspirant de Diodore de Sicile, il propose lui-même de voir les origines de la Sarmatie dans la dénomination des peuples qui ont demeuré dans les régions proches de la mer Noire et de la mer d'Azov et qui ont «porté en même temps le nom de *Sarmates* et celui de *Saurmaderi* ou de *Méridionaux*, et que ces deux noms peuvent avoir été confondus par des Nations, dont la prononciation était différente» (Strahlenberg, 1757 [1730], vol. I, pp. 248-249).

[2281] Laruelle, 2004b, pp. 253-254.

[2282] *Ibid.*, p. 243; Sériot, 2005.

[2283] Laruelle, 2004b, pp. 248-252.

[2284] *Ibid.*, pp. 244-246.

est inévitable en raison de son caractère par essence barbare. Certaines remarques sur sa double identité sont d'autant plus humiliantes pour les «Européens russes» qu'elles trahissent l'asiatisme caché de leur patrie et soulignent qu'il y a des «vrais» et des «faux» Aryens, ou des Aryens «moins ariens» que les autres:

> «Quand la Russie parle à l'Europe – écrit Casimir Delamarre –, elle se dit slave et européenne et son souverain s'appelle l'Empereur de Russie; lorsqu'elle s'adresse à l'Asie, elle se dit touranienne, c'est-à-dire tartare et asiatique, et son autocrate devient le tsar blanc»[2285] (**Fig. 15.6**).

Cette appréciation sur les Russes a une forte longévité: faisant sarcastiquement ressortir toutes les idées reçues de l'époque, Victor Bérard écrit en 1904 que

> «nos frères aryens de l'Inde et de la Perse ne restent à nos yeux que des Asiatiques, de pauvres Asiatiques. Entre eux et les jaunes de Chine et de Mongolie ou des noirs et bronzés des îles et du Deccan, notre mépris ne fait pas grande distinction; même parmi les Aryens d'Europe, nous croyons reconnaître encore des semi-Asiatiques: c'est à peine si les Slaves, authentiques Aryens pourtant, rentrent dans ce que nous appelons notre communauté européenne»[2286].

c) Invention du Touran, proto-patrie des peuples non aryens

Parallèlement à cette présentation «traditionnelle» du Touran se développe une définition «moderne» du terme. Dans sa quête de classification des peuples de l'Asie, l'érudition européenne des années 1840-1860 (Bansen, Max Müller) constitue un groupe ethno-linguistique dit «touranien», qui englobe principalement les Finno-Ougriens et les Turco-Mongols qui parlent des langues agglutinantes différant des langues aryennes et sémitiques flexionnelles. En réalité, sous l'étiquette de «langues touraniennes» sont classées différentes langues d'Asie encore mal connues et difficiles à analyser[2287].

Vers les années 1880, le concept linguistique du Touran revêt une nette couleur politique sous la plume de l'orientaliste Arminius Vambery (1832-1913). En 1868 ce dernier évoque une opposition ethnique interne dans l'*Asie du Milieu* entre la «race touranienne» représentée par les Ouzbeks et la «race iranienne» personnifiée par les

---

[2285] Dalamarre, 1869, p. 4. Cité d'après Laruelle, 2004b, p. 263.

[2286] Bérard, 1904, p. 7.

[2287] Dans ce sens il est intéressant de citer l'observation de l'antropologue de l'époque Girard de Rialle qui tout en acceptant «la parenté originelle des langues, des religions et des institutions des peuples de l'Europe, à l'exception des Turcs, des Magyars, des Finnois et des Basques, avec ceux de l'Asie Mineure, de la Perse et du nord de l'Inde», est aussi tout à fait d'accord avec l'existence «de la famille aryo-européenne [qui] est un fait aujourd'hui à l'abri de toute contestation sérieuse». En même temps, le deuxième groupement de langues dites «touraniennes» provoque chez lui une vive protestation. Selon lui, derrière ce mot à l'utilisation abusive se cache «une foule de peuples et de races absolument distincts, et qui n'ont d'autre rapport enre eux que la possession d'une langue agglutinante: on a vu ainsi les Turcs, les Mongols, les Finnois, les Basques, les habitants du Caucase réunis aux Dravidiens, aux Malais, aux Polynésiens, voire même aux Américains! Pourquoi n'y avoir pas joint non plus les Nègres»: Girard de Rialle: [1881], pp. 62-63, 98.

Tadjiks[2288]. Dans ses écrits, le Touran auparavant méprisé devient fabuleux et rayonnant jusqu'à être par la suite associé à une proto-patrie des peuples hongrois. Cette idée a cependant été émise déjà bien avant: Claude Charles de Peyssonnel considère en 1765 qu'il est évident que la langue hongroise a des affinités avec celle des Tartares, car, selon lui, les Hongrois sont partis du *Turquestan* au IX^e^ siècle et vivent à son époque «dans la Dacie et la Pannonie sous le nom de Turcs»; en outre, les Hongrois s'appellent aussi Uzes ou Madgiars[2289]. Dès lors, par analogie avec les recherches européennes visant à retrouver le berceau aryen, foyer familial de la langue et de la culture commune aux Indo-Européens, les Finnois, Coréens, Japonais, et Turcs commencent eux aussi à se chercher des ancêtres prestigieux dans le Touran, aux frontières linguistiques et géographiques de plus en plus insaisissables[2290]. La Russie est alors encerclée sur ses marches impériales ou morcelée dans son arrière-pays par des peuples dits «touraniens», qui prétendent habiter sur les terres de leur protopatrie initiale; dans cette optique elle ne constitue par conséquent plus aucune unité étatique. Pour reprendre les paroles de Vasilij M. Florinskij (1833-1899), fondateur de l'Université de Tomsk, la Russie se sent privée du moindre «bout de terre» qu'elle «pourrait appeler son berceau»[2291].

Ce discours complexe, bien confus et «à géométrie variable», ne fait pas l'unanimité des scientifiques occidentaux, mais marque bien le double caractère russophobe du touranisme. Selon Marlène Laruelle, le cadre de cette approche permet aussi bien d'exclure la Russie du Touran (qui unifie le monde finno-ougrien turco-mongol) et, donc, de mettre à mal son unité géographique, historique et nationale, que de l'y inclure et donc d'affirmer sa non européanité et, encore plus important, sa non aryanité[2292]. Ce double danger, aggravé par la défaite de Crimée de 1853 et l'humiliation du traité de Berlin de 1878, explique, à mon avis, la méfiance que certains penseurs russes, surtout les philosophes et les hommes politiques, éprouvent à l'égard du parallélisme «Touran – terre basse» proposé par Humboldt pour désigner l'*Asie centrale*[2293].

d) Réappropriation des discours occidentaux par les Russes

En réponse à ce discours négatif, le milieu intellectuel russe de la seconde moitié du XIX^e^ siècle confère au terme de Touran une connotation positive qui va parfois se déplacer dans les constructions intellectuelles allemandes. Comme l'a montré Marlène

---

[2288] Vámbéry, 1868. Cité d'après Sidikov, 2003, p. 55.

[2289] Peyssonnel, 1765, pp. XXXIX, 8, 124, 128.

[2290] Teleki, compatriote hongrois de Vambery, a tenté de donner du Touran une définition exacte dans des limites constituées par la Caspienne, le plateau iranien, les montagnes aux sources du Syr-daria et de l'Irtysh et le plateau d'Akmolinsk. Cet essai n'a pas connu de suite et a été jugé plus tard par Minorskij comme une expression «sans aucune utilité», tout simplement équivalente du Turkestan: Minorskij, 1934, p. 927.

[2291] Florinskij, 1894, t. 1, p. IV. Cité d'après Laruelle, 2002a, p. 210.

[2292] *Eadem*, 2002a, p. 212; *eadem*, 2004b, p. 244.

[2293] Dans l'article «Azija» [Asie] (*in* F.A. Broghauz, I.A. Efron (éd.), *Enciklopedicheskij slovar'*) la représentation ethnographique des peuples de l'Asie ne contient même pas de mention des peuples touraniens: «Azija», 1890, p. 221.

Laruelle[2294], à la base de cette transformation on reconnaît la pratique, courante dans l'histoire russe, du «jeu de miroir» entre le discours occidental sur les Russes et la réappropriation par ces derniers des éléments discursifs les concernant.

Inauguré par les slavophiles, le «retour vers l'Asie» fait apparaître dans le discours russe une argumentation aryenne-touranienne que l'on trouve déjà en 1845 chez le philosophe slavophile Aleksej S. Khomjakov (1804-1860). Konstantin N. Leont'ev (1831-1891) est le premier à exprimer ouvertement une turcophilie fondée sur le byzantisme – car selon lui les peuples russe et turc partagent une même vision du monde – et à glorifier la civilisation slavo-asiatique, fruit de la «fertilité du métissage touranien»[2295]. Selon G.P. Fedotov, «en prenant possession des steppes, la Rus' commence à l'aimer, elle y trouve sa nouvelle patrie. La Volga, le fleuve tatare devient sa 'mère, sa nourrice [*matushka, kormilica*]'»[2296]. Sur le plan politique ce changement commence à être visible après la débâcle de la guerre de Crimée de 1853. En 1856, le prince Alexandre M. Gorchakov (1793-1883), Ministre des affaires étrangères depuis cette même année, suggère dans un premier mémorandum de se tourner de l'Europe vers l'Asie pour y contrecarrer les Britanniques[2297]. Cette nouvelle approche rencontre un écho favorable auprès du tsar comme l'atteste en 1858 la forme d'une lettre qu'Alexandre II (1818-1881, règne en 1855-1881) adresse au prince Alexandre Baratynskij: «je prévois que c'est là [en Asie] que les destinées futures seront décidées»[2298].

Cependant, le concept de «touranisme à la russe» se cristallise dans les années 1870-1890, lorsque les intellectuels russes comme Danilevskij, Lamanskij ou Dostoïevski, s'abandonnent à une révision du Touran. Reprenant le mythe biblique de Tur, descendant de Japhet, et rejetant la théorie raciale distinguant races supérieures et inférieures au profit du présupposé biblique de l'unité humaine, ces penseurs construisent une réponse qui renverse le discours occidental à leur profit. Dans le mythe aryen russe, profondément asiatique, la Russie apparaît alors comme l'héritière directe des premiers Aryens indo-persans, ainsi que celle des Sarmates et des Scythes, eux aussi «évidemment» aryens. L'orientaliste russe Vasilij V. Grigor'ev en fait la démonstration: en mettant la question du touranisme à l'ordre du jour au troisième Congrès des orientalistes de 1876, il commence par reprocher aux scientifiques occidentaux qu'ils lisent le terme *Touran* comme un terme à contenu ethnique, alors que, explique Grigor'ev, chez les anciens Persans ce terme n'a eu qu'un sens géographique qui devait couvrir l'espace au nord de l'Amou-daria et que cet espace n'est pas uniquement la terre des Turcs, mais aussi celle qui a été peuplée par les ancêtres des Slaves, des Germains et des Lituaniens qui sont descendus de l'*Asie*

[2294] Laruelle, 2002a, pp. 195-250, 323-325. Le sujet est reproduit *in*: Laruelle, 2004b. Voir aussi Bassin, 1994, pp. 113-114.

[2295] Leont'ev, 1996a, pp. 355-356, 372; Leont'ev, 1996b, p. 430; Leont'ev, 1996c, p. 483. Voir aussi le même point de vue, venu du camp opposé: Gercen [Herzen], 1958, pp. 39, 44, 57. Également Lewis et Wigen, 1997, p. 44; Bassin, 1999, p. 67.

[2296] Fedotov, 1989, p. 214. Sur la Volga dans la poésie russe du XIX[e] siècle, voir Lavrenova, 1998, p. 37.

[2297] Hauner, 1992 [1990], p. 44.

[2298] Bassin, 1999, p. 133.

centrale en Europe[2299]. Venue de l'Asie, cette aryanité russe ne s'épanouit toutefois qu'après la montée vers le Nord qui a permis la réalisation du «génie» national. De retour vers le sud, la Russie est, selon certains intellectuels russes, également représentante des peuples «touraniens» de toute l'Asie qui l'entoure et avec lesquels elle s'est métissée en les russifiant et en les christianisant, ce qui, de manière sous-entendue, signifie qu'elle les aryanise. Dans ce contexte, la diversité nationale du Monde du Milieu, qui conjugue les Aryens, essentiellement slaves, et les Touraniens des Hongrois aux Kazakhs, est surtout appréciée, parce qu'elle peut être opposée à une Europe «romano-germanique» trop monotone. Cette théorie constitue l'exact revers des discours européens qui trahissent leur myopie mentale en déclarant que l'Europe représente une richesse fantastique du fait de sa condition physique, à la différence du reste du monde, vague et uniforme[2300].

De manière inattendue, cette théorie va en partie recouper les idées de certains penseurs allemands. Ainsi, l'historien, classiciste et géographe Wilhelm Tomaschek (1841-1901) décrit la période antérieure au V^{e} siècle après J.-C. comme celle d'une lutte des Saces et Massagètes, tous deux à la fois indigènes de l'*Asie du Milieu* et Aryens, contre les Touraniens de provenance turke ou tibétaine[2301]. Un autre spécialiste de la question, l'iraniste et indologue Wilhelm Geiger (1856-1943), suppose que le terme Touran est une appellation collective très ancienne qui aurait désigné toutes les peuplades des steppes, c'est-à-dire les nomades entre la Caspienne et le Syr-daria et au-delà, descendants d'une branche tatare ou simplement appelés Tatars; ces derniers, qui dériveraient du Tura de l'*Avesta*, seraient d'après leurs caractéristiques principales des Aryens[2302].

e) Le concept autochtoniste du Touran et les bénéfices de son acceptation

Utilisant une argumentation territoriale et historique plus que linguistique, l'idée autochtoniste du Touran ne dérange plus l'aryanité des Russes. Être Touranien sous-entend faire partie des Aryens métissés; dans ce cas l'identité profonde, celle de l'aryanité, n'attend qu'à réapparaître chez les Russes qui se sentent appelés à revenir en

---

[2299] Grigor'ev, 1879-1880, pp. XXXIX, LV-LV; Grigor'ev, s/r; *idem*, 1871, p. 199 (cité d'après Laruelle, 2002a, pp. 288-289). On trouve déjà cette idée chez J. Klaproth qui proclame «que le centre de cette partie du monde fut occupé, à une époque très reculée, par les ancêtres de tous les peuples indo-germaniques», parmi lesquels il place «les Parthes, les Bactriens, les Sogdiens, les Khorezmiens, les Gètes et Massagètes, les Alains, les Aorses, les Roxolans, les Iazyges, et tant d'autres». Tous ces peuples de «race blonde», selon Klaproth, «parlaient des langues dont la plupart des racines se retrouvent dans le sanscrit, le persan, les idiomes tudesques, slaves et autres appartenant à une même souche» et qui, à cause d'un événement «dont nous ignorons les causes», ont été dispersés «vers le sud, vers l'Occident, et même vers l'Orient et le nord», en arrivant notamment de l'Himalaya par le couloir du Syr-Daria, la Perse, la Volga et le Don en Europe: Klaproth, 1924-1926, v. I, 1926a, pp. 161-162.

[2300] Lewis et Wigen, 1997, pp. 44-45. À propos de ces questions voir le point de vue des historiens et archéologues post-soviétiques résumé par Kljashtornyj, 2003b, pp. 9-14.

[2301] Tomaschek, 1877, pp. 60-70. Cité d'après Sidikov, 2003, p. 56. Pour les détails voir Sidikov, 2003, pp. 55-58. Pour Strahlenberg les Massagètes étaient les Kalmouks d'aujourd'hui: Strahlenberg, 1757 [1730], vol. II, p. 173.

[2302] Geiger, 1882, pp. 194, 209. Cité d'après Sidikov, 2003, p. 56.

Asie centrale et en Sibérie, vers leur dit berceau originel. D'après les paroles que prononça en 1895, à l'occasion de l'inauguration du Cercle des Amateurs d'archéologie Turkestanais [*Turkestanskij kruzhok lubitelej arkheologii*] le prince A.B. Vrevskij, Gouverneur général du Turkestan:

> «actuellement le sort nous amène, nous les Aryens, dans les endroits d'où sont issus nos ancêtres; pour cette raison nous avons le devoir sacré de réunir et de préserver des monuments historiques de ces lieux où jadis la culture aryenne a fleuri, la culture que nous sommes appelés à y restaurer»[2303].

Dans ce contexte, on comprend mieux les parallèles qu'à l'époque de son exil au Turkestan le prince Nikolaj Konstantinovich dresse entre ses travaux d'irrigation et l'état florissant du Khorezm de jadis, en se comparant symboliquement aux khans khoresmiens: il se sent appelé à redonner vie à cet espace désertique auquel il est lié intimement, d'autant plus que Pierre le Grand a lui aussi touché à cet aspect des choses, de la même façon qu'Alexandre le Grand jouit de la réputation d'avoir été un grand «urbaniste» pour avoir fondé de nombreuses villes-colonies lors de la conquête de l'Asie[2304].

Ces paroles trouvent un écho direct chez Girard de Rialle. Russophile, convaincu du fait que «la supériorité de la race et de la culture aryennes sont incontestables», il écrit que

> «l'avenir démontrera que ce n'est pas à tort que l'anthropologie et l'histoire accordent dès à présent la prépondérance aux Aryens aussi bien dans l'Asie centrale que partout ailleurs, soit que les Aryas agissent par la race et la culture, soit qu'ils établissent leur domination irrésistible par la culture seulement. Mais c'est surtout aux Russes, Aryo-Slaves, qu'incombe cette tâche importante dans ces contrées qui ont été l'objet de notre étude; c'est à eux que la civilisation occidentale, œuvre véritablement aryenne en dépit de mille influences étrangères, devra un développement nouveau au pied de l'antique berceau de notre race. […] La cause de la science et celle de l'humanité ne sont pas seulement connexes, elles sont identiques. Toutes deux ont été servies par la conquête de la Russie dans des régions où l'islamisme, d'une part, et les hordes sauvages des steppes qui séparent l'Oural et l'Altaï, d'autre part, avaient implanté l'ignorance, le fanatisme et la barbarie sur la ruine de la civilisation iranienne. Certes, nous ne songeons ni à la restauration de celle-ci – son heure est depuis longtemps passée – ni à l'extermination des nomades; mais nous espérons que par la force de la culture européenne, par la force aussi de l'énergique, vigoureux et persistant tempérament aryen, un jour viendra où les Aryas de l'Asie centrale, jusqu'ici opprimés, subjugués par les Tatars ou les Mongols, remporteront à la fin une victoire décisive en absorbant, en faisant disparaître au milieu d'eux les races, naguère victorieuses, dont la prépondérance pendant plusieurs siècles n'aura, après tout, subsisté qu'un moment dans la durée énorme de l'évolution humaine»[2305].

[2303] Vrevskij, 1896, p. 2.

[2304] Pravilova, 2005a.

[2305] Girard de Rialle, 1875, p. 108.

Le touranisme entre alors explicitement dans le concept colonial russe et la conquête de l'*Asie centrale* se transforme en retour à la maison des Russes-Aryens. Anobli par les théories aryennes, embelli par le romantisme tardif des *vostochniki* qui déclarent *ex oriente lux*[2306], et apprivoisé par les artistes, poètes et compositeurs de l'époque de l'*Âge d'argent* qui ont transformé des éléments orientaux en éléments «typiquement russes»[2307], ce terme iranisant ne pose désormais plus de problème à l'égard du Turkestan. Au contraire, il fournit des arguments supplémentaires pour l'unité du Monde du Milieu et de l'*Asie du Milieu* et conduit explicitement le Touran à entrer dans le *Lebensraum* [espace vital] russe[2308]. Vers 1900, dans les propos de Pëtr P. Semenov-Tjanshan'skij, *Turkestan* et *Touran* sont devenus des synonymes directs d'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*][2309].

Si pour le panslaviste Lamanskij le rattachement de l'*Asie centrale* à l'empire russe s'explique seulement par la politique et par la «mission civilisatrice» de la Russie et si l'on excepte les raisonnements géographico-naturalistes ou culturalistes, le touranisme se sert déjà d'une argumentation historique en décrétant les Russes héritiers directs des mondes scythe et mongol. L'application politique de ces raisonnements est évidente et l'empire russe a tous les droits de prolonger ses frontières méridionales vers le sud et vers l'est. L'héritage touranien ne légitimise pas seulement un retour dans la proto-patrie, mais permet également de progresser vers l'est selon l'exemple historique des ancêtres. C'est notamment le cas chez Pëtr A. Badmaev (1851-1920), spécialiste de médecine tibétaine et de 1893 à 1895 l'un des conseillers du premier ministre, le comte Sergej Ju. Witte (1849-1915), pour qui la Russie «n'a qu'à prendre le Gansu puisque Gengis-Khan aurait lui aussi conquis la Chine depuis cet endroit»[2310]. Vers 1905 il est évident pour lui que l'expansionnisme russe en Asie est un événement «naturel» par son histoire riche en messages culturels et ethniques comme, notamment, «la domination russe ancienne sur la population finnoise, le passage de l'Oural par la république de Novgorod, la diversité nationale des Cosaques, puis la politique russe de respect des coutumes des peuples conquis»[2311].

[2306] Le courant de pensée russe, en réalité une branche de slavophiles, incarné notamment par Vasilij V. Vasil'ev, Feodor F. Martens, Sergej N. Juzhakov, Esper E. Ukhtomskij, Sergej Ju. Witte, privilégie des relations soutenues avec la Chine en projetant de construire un empire dont les frontières orientales vont au-delà de la Grande Muraille à l'image de son prototype, l'empire de Gengis-Khan, comme l'a décrit avec vigueur S. Trubeckoj. Selon Ukhtomskij, il est temps de rejeter l'héritage de Pierre le Grand et de revenir à l'état d'esprit propre à la Russie, qui est malheureusement complètement perdu au centre de l'empire, mais a survécu «au-delà de l'Altaï et le Pamir» (Ukhtomskij, 1900, t. 2, p. 2. Cité d'après Schimmelpenninck van der Oye, 2001b). Selon Schimmelpenninck van der Oye (2001b), le terme *vostochniki* a reçu son sens actuel dans les travaux d'un chercheur américain: Malozemoff, 1958, pp. 41-50. Voir aussi sur Ukhtomskij: Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, pp. 43-60; sur Witte: *ibid.*, pp. 61-81.

[2307] Dixon, 2001, p. 163.

[2308] Le terme *Lebensraum*, «espace vital» ou espace approprié à une espèce qui lui corresponde, a été inventé par Oscar Peschel en 1860 (Raffestin, Lopreno et Pasteur, 1995, pp. 31-33; Lopreno, 1999-2000, pp. 26-27).

[2309] Semenov, 1900, pp. 5, 122.

[2310] Lettre de 1904 de P.A. Badmaev à Nicolas II, citée *in* Semennikov, 1925, p. 110.

[2311] Badmaev, 1905. Cité d'après Laruelle, 2002a, p. 368.

Dans ce nouveau discours transparaît une nuance importante, explicitement présentée dans le dernier *Dnevnik pisatelja* [*Journal d'un écrivain*] de Fëdor M. Dostoïevski (1821-1881)[2312], paru trois jours après le décès de son auteur. Célébrant la victoire de Mikhaïl D. Skobelev à Geok-tepe, ce texte montre comment en conquérant l'Asie musulmane la Russie peut se faire respecter en Europe comme une puissance uniquement asiatique, «car l'Asie est le berceau de nos espoirs et de notre salut». C'est ici que Dostoïevski voit la possibilité de confirmer «la certitude de l'invincibilité du tsar blanc» et renforcer l'amour-propre des Russes:

> «en Europe nous n'étions que des esclaves et des pique-assiette mal tolérés, tandis qu'en Asie nous nous présentons comme des maîtres; en Europe nous étions des Tartares – en Asie nous sommes, nous aussi, des Européens».

Cette idée, fortement marquée par des ressentiments[2313], n'est pas nouvelle en soi dans le monde intellectuel russe. En 1865 déjà, en reprenant la position de Gorchakov, le quotidien *Golos* [*La Voix*, n° 124] rapporte que

> «notre gravitation vers l'Occident doit s'équilibrer par une gravitation pareille vers l'Orient: en Occident, face à face avec sa civilisation et les résultats de la vie millénaire des peuples européens, nous ne pouvons pas ne pas ressentir une certaine inégalité des forces, en se transformant en consommateurs zélés des productions des travaux intellectuels et physiques de ces peuples, tandis qu'en Orient nous sentons la supériorité des forces et devons être à l'égard des peuples de l'Orient la même chose que l'Occident est devenu pour nous».

La nouveauté dans ce discours réside surtout dans la force avec laquelle l'accent est mis sur le fait que c'est en Asie que les Russes deviennent de véritables Européens, comme cela a été également écrit par M.V. Butashevich-Petrashevskij:

> «la Sibérie selon sa position est appelée à nous procurer un diplôme donnant le titre de peuple véritablement européen»[2314].

Plus tard, la thèse est reprise par Esper E. Ukhtomskij, qui, se félicitant du fait que les Russes se sont installés solidement sur l'Amou-daria où ils peuvent enfin prouver pleinement leur aryanité, écrit que

> «par rapport à l'Occident, les Russes sont en arrière, ils développent plus lentement leurs forces, sans être toujours au sommet de leur destin historique millénaire. Par contre, ici, dans la Transcaspienne, on observe une situation inverse: les rêves fiers correspondent à la réalité vécue. Les Anglais, les Français, les Allemands, etc., s'étonnent de notre énergie intelligente et persistante»[2315].

[2312] Dostoevskij, 1881, chapitre «Geok-tepe: que signifie pour nous l'Asie?». Voir également les commentaires de Kohn, 1963, p. 175; Kappeler, 1994 [1992], pp. 173, 184; Schimmelpenninck van der Oye, 2002, p. 252; Laruelle, 2002a, pp. 350-351.

[2313] Angenot, 1996; Bassin, 1999, p. 13.

[2314] Remnev, 2001, n. 14.

[2315] Ukhtomskij, 1891, p. 189.

Ce changement de priorité s'affirme avec énergie. Convaincu que les études des «rapports spirituels des pays d'Orient [sont] d'une importance bien supérieure à celle de tous ces petits détails dont se compose l'histoire de l'Europe», Ukhtomskij écrit que «du moment où nous aimons et où nous considérons comme une sorte de parent le continent voisin, parce que spirituellement il tient à nous de près et forme avec nous une unité organique, notre intérêt doit se porter tout autant sur le plus petit coin de l'Asie»[2316].

L'éloge de la «capacité des Russes à infuser paix et civilisation dans l'âme des populations locales» est un des thèmes récurrents de la presse étrangère, notamment française (la France jouit d'une situation d'ailleurs particulièrement favorable en Asie centrale russe depuis la ratification du traité d'alliance défensif avec la Russie du 27 décembre 1893).

La théorie selon laquelle la Russie est la mieux placée pour porter la civilisation en Asie centrale n'est cependant pas partagée par tous. Au moment même où les Russes se félicitent de leur européanité et que Girard de Rialle s'extasie sur le fait que la Russie qui a repoussé jadis les «barbares dans leurs steppes asiatiques» a aujourd'hui «pour mission de les absorber ou d'introduire chez eux la culture occidentale»[2317], le regard européen reste cependant dans sa majorité critique à l'égard du «Russien, tout médiocre disciple qu'il soit de notre civilisation européenne»[2318]. Selon Arménius Vambery, l'absolutisme russe, qui est un régime politique plus despotique que démocratique, freine la propagation en Orient des véritables idées de la civilisation européenne fondée sur la démocratie. Lord Georg Nathaniel Curzon (1859-1925) qui n'est par prêt non plus à accepter l'«occidentalité» des Russes, écrit en 1889:

> «The conquest of Central Asia is a conquest of Orientals by Orientals, of cognate character by cognate character. It is the fusing of strong with weaker metal, but it is not the expulsion of an impure by a purer element. Civilised Europe has not marches forth to vanquish barbarian Asia. This is no nineteenth-century crusade of manners or morals; but barbarian Asia, after a sojourn in civilised Europe, returns upon its former footsteps to reclaim its own kith and kin. Assimilation is less remarkable when rulers are severed from subjects by a gap of but a few centuries, and when no impassable chasm of intellect or character intervenes. A system backward in Europe is forward in Central Asia; stagnation here is dizzy progress there; and coarser agencies are better fitted for the work of redemption than a more polished instrument»[2319].

Du côté oriental, la délégation turko-tatare de la Russie au Congrès des nationalités de 1916 à Lausanne s'est également opposée à cette théorie en raison du fait que les sources de la civilisation russe sont liées à la tradition religieuse byzantine qui n'a rien à voir avec la civilisation européenne[2320].

[2316] Grünwedel, 1900, pp. XVII, XVIII.

[2317] Girard de Rialle, [1881], pp. 181-182.

[2318] Bérard, 1905, pp. 55-56.

[2319] Curzon, 1889, pp. 392-393.

[2320] Campbell, 2002, pp. 314-315.

Les Russes eux-même montrent de temps à autre leur hésitation à l'égard de leur «mission civilisatrice» en Orient. Même s'il la considère comme un «préjugé» et qu'il la rejette lui-même farouchement, Ukhtomskij émet l'opinion assez répandue parmi les intellectuels russes selon laquelle il serait inutile et dangereux d'avancer jusqu'à l'Inde, pour la raison que les Russes ne sont pas prêts d'y gérer des peuples multiples, descendants de civilisations diverses, car

> «nous ne sommes pas encore suffisamment civilisés pour avoir des relations objectives avec un Orient soumis. En avançant de plus en plus au sud du Turkestan, les Russes ne tarderont pas à tomber dans un tel chaos qu'on ne peut même pas prévoir avec quelle peine se terminera notre politique en Orient»[2321].

Quoi qu'il en soit, dans ce pêle-mêle d'opinions contrastées, l'esprit de ressentiment du discours russe trahit une certaine incertitude dans sa perception de la place de la Russie et son insécurité identitaire dans le monde, et nourrit le touranisme des intellectuels russes du tournant du siècle. Ceux-ci s'auto-identifient au Touran à l'adresse des philosophes européens qui acceptent l'image d'une Russie-Asie aux yeux «bridés» comme celle qu'Alexandre Blok (1880-1921) immortalisera plus tard[2322]. Selon l'expression d'Adeeb Khalid, la Russie s'orientalise pour devenir l'égale de l'Europe[2323]. Dans l'ambiance de la Russie de fin de siècle où les pensées philosophiques, les réflexions religieuses influencées par le mysticisme oriental, et les projets impérialistes sont en partie tournés vers l'Asie[2324], le Touran est définitivement réhabilité.

[2321] Ukhtomskij, 1891, pp. 5-7.

[2322] Dans la littérature russe ce déplacement de la Russie vers le sud-est est très visible. La Russie dont le centre est fixé autour de la Volga, devient un pays d'Asie pour les poètes russes comme V. Brjullov, N. Gumilev, V. Khlebniov, S. Esenin, etc.: Lavrenova, 1998, pp. 28-30, 33, 57, cartes 11a, 13a, 14a, 15a.

[2323] Khalid, 2000, pp. 698-699. Voir aussi Kappeler, 1994 [1992], p. 173; Bassin, 1999, pp. 37, 41-57; Knight, 2000a, p. 80.

[2324] Une autre partie des intellectuels russes éprouvent des sentiments anti-orientaux, influencés par la peur du péril jaune: Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, pp. 82-86; Laruelle, 2002a, pp. 389-394.

Chapitre 16

L'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] – l'*Asie du Centre* [*Central'naja Azija*], couple russe aux contours instables

1. Un chaos terminologique

Même si le terme de Touran est légitimisé, le couple *Asie du Milieu – Asie du Centre* né en 1843 reste une notion floue dont les composantes ne se stabilisent pas vraiment avant la fin du XIX^{e} siècle. En effet, dans le vocabulaire scientifique la majorité des termes ont été assez généralement utilisés sans réflexions poussées sur leur contenu, changeable au gré des événements politiques, adapté à partir d'anciens clichés[2325], toujours au centre des discussions.

a) Synonymes ou non?

Les géographes russes comme, notamment, P.P. Semenov-Tjanshan'skij, V.P. Semenov-Tjanshan'skij, V.I. Masal'skij utilisent de préférence la terminologie administrative habituelle (gouvernorats de la Sibérie, des Steppes, du Turkestan, émirat de Boukhara et khanat de Khiva), celle des géographes arabo-persans (Turkestan, Touran) ou celle des cartographes occidentaux (les Steppes), mais ne font que très rarement appel au terme général d'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*][2326]. Ce terme a le même sens que *Turkestan*, mais son autre synonyme, l'*Asie du Centre* [*Central'naja Azija*][2327], est initialement encore moins utilisé que celui d'*Asie du Milieu*.

Globalement, l'*Asie du Centre* et l'*Asie du Milieu* sont constamment confondues.

Dans son analyse du *Livre du Grand Tracé* [*Kniga glagolemaja Bol'shoj chertezh*] paru en 1878, A. Maksheev n'applique le terme d'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] qu'aux Steppes kirghizes et au Turkestan russe[2328]. Cette utilisation préfigure l'axiome de l'époque soviétique selon lequel l'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azja*] *se trouve chez soi* (dans les limites des frontières soviétiques). À l'opposé de cette théorie, c'est à Marco Polo et à cette partie de l'Asie dont il a été le Colomb pendant vingt-cinq ans (dont dix-sept ans en Chine) que Masal'skij attribue l'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*][2329]. Il en va de même chez P.P. Semenov-Tjanshan'skij qui définit le Gobi comme un «grand

---

[2325] Le même observation a été faite par Bakhodir Sidikov sur l'historiographie allemande qui a également utilisé cette double définition pour la zone: Sidikov, 2003, pp. 36-37.

[2326] Par exemple, Semenov, 1900, pp. 5, 114, 122.

[2327] Masal'skij, 1913, p. 9.

[2328] Maksheev, 1878, p. 6.

[2329] Masal'skij, 1913, p. 291.

désert de *l'Asie du Milieu*» [*Velikaja Sredneaziatskaja pustynja*][2330] et chez l'orientaliste et géographe militaire, le général Andrej E. Snesarev (1865-1937)[2331], qui en 1906 applique le terme d'*Asie du Milieu* au théâtre du *Great Game* couvrant «notre Turkestan avec le Pamir [le Boukhara et le Khiva sont sous-entendus], l'Afghanistan et le Baluchistan, la Perse orientale, la Kashgarie [Xinjiang] et enfin la partie nord de l'Inde ou bien l'Inde proprement dite», en ajoutant également dans ses autres publications le Tibet et le Mongolie[2332].

En même temps, P.Ju. Schmit, *privat-docent* de l'Université de Saint-Pétersbourg et traducteur de la *Nouvelle géographie universelle* d'E. Reclus, utilise dans sa traduction le terme d'*Asie du Centre* [*Central'naja Azija*]. Cette dénomination se réfère autant à l'espace à l'est de l'empire russe, entre l'Inde et la Mongolie[2333], qu'à la totalité des territoires qui, dans une perspective historique, avaient appartenu aux empires de Gengis-Khan et de Tamerlan (incluant le Touran lui-même)[2334]. Pl. Chikhachev qui esquisse en 1849 les idées prétendument attribuées à Pierre le Grand de conquérir l'espace du futur Turkestan russe, le nomme ruban septentrional de l'*Asie du Centre*, dont le synonyme direct ouvertement mentionné est le *Touran*[2335].

Lors de l'exposition géographique de Moscou de 1892, les possessions russes ne sont évoquées jamais que sous les appellations d'Asie russe, de Turkestan russe, de province Transcaspienne, de Département de l'Amou-daria, sans aucun mention au terme d'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*], à l'exception d'une seule occasion, une conférence d'Aleksej A. Ivanickij consacrée aux «Types des populations de l'*Asie du Milieu*». En même temps, en ce qui concerne les «pays asiatiques voisins» on utilise des termes comme *Asie du Centre* et Asie orientale[2336] et F.A. Fel'dman offre au Musée de géologie de l'Université de Moscou cinquante volumes de *Matériaux sur l'Asie centrale*, édités par la Commission scientifique supérieure de l'état-major [*Vysshaja uchenaja komissija Glavnogo shtaba*], traitant toutes les régions, russes et non russes, de cette zone géographique[2337].

Pour Mushketov, l'auteur le plus éloigné des raisonnements politisés et des réflexions ethnographiques et étymologiques[2338], l'*Asie du Milieu* se présente comme un synonyme d'*Asie intérieure*; elle englobe l'*Asie du Centre* de Richthofen, dont le

---

[2330] Semenov-Tjanshan'skij, 1896b, p. 571. Voir aussi les parallèles directs entre l'*Asie du Milieu* – l'*Asie du Centre* – l'Asie intérieure: Semenov-Tjanshan'skij, 1896a, pp. 27, 29, 88; *idem*, 1896c, p. 1095. La même observation a été faite par B.A. Val'skaja à propos de Ja. Khanykov (1971, p. 219).

[2331] Voir sa biographie: Snesareva, 1986, pp. 117-122.

[2332] Snesarev, 1906a, p. 1; *idem*, 1908. Voir aussi Hauner, 1992 [1990], pp. 3-4, 72-73, 75.

[2333] Reclus, 1906-1909, t. 3 (1907), p. 9, carte de l'*Asie du Centre* [*Central'naja Azija*]. En outre, l'histoire de l'*Asie centrale* (Mongolie, Pamir, Mandchourie, Tibet, Turkestan chinois) est présentée ici dans le chapitre «la Chine».

[2334] Reclus, 1906-1909, t. 4 (1907), p. 167.

[2335] Chikhachev, 1849, p. 25.

[2336] [Anuchin], 1894, pp. 2, 4, 9-11, 45.

[2337] *Ibid.*, pp. 25-26.

[2338] C'est cette approche purement géographico-géologique, sans aucune référence au sens étymologique des noms et à leur contenu ethnographique, que Barthold reproche à Mushketov: Bartol'd, 1965b [1934], p. 519.

sens a été respecté, et le *Turkestan* comme ensemble des Turkestan russe et afghan (voir *supra*)[2339]. Cette interprétation où l'*Asie du Milieu* est plus grande que l'*Asie du Centre* est unique à l'époque. Cependant, sa manière d'identifier le terme d'*Asie centrale* «à la Richthofen», de la même manière que Sven Hedin (1865-1952)[2340], qui a été l'un des élèves de Richthofen à Berlin, est *grosso modo* partagée par les explorateurs russes Nikolaj Przhevalskij, Pëtr Pevcov, Grigorij Potanin, les frères Grigorij (1860-1936) et Mikhaïl Grum-Grizhimajlo, Vsevolod Roborovskij et Pëtr Kozlov qui étaient partis dans le dernier quart du XIX^{e}-début du XX^{e} siècles à la découverte – comme ils disent – de la Haute-Asie (*Nagornaja Azija*, c'est-à-dire en général la Mongolie et la partie nord du Tibet)[2341]. Sous l'influence de Mushketov Vasilij V. Barthold n'utilise dans son *Histoire des études de l'Orient en Europe et en Russie* (1911) qu'un seul vocable, celui d'*Asie du Milieu*, pour tout l'espace en question de l'époque antique au début du XIX^{e} siècle[2342].

Dans les années 1880-1890, V.A. Obruchev partage avec son maître Mushketov le concept selon lequel l'*Asie intérieure* correspond à l'*Asie du Milieu* et englobe le *Touran* (les Turkestan russe et afghan) et l'*Asie du Centre* de Richthofen. En préservant l'essence du terme de Richthofen en 1895, Obruchev désigne cinq régions distinctes à l'intérieur de cette zone constituant l'*Asie du Centre*, selon des critères géographiques et géologiques. Mais au même moment, il exprime ailleurs le souhait que le Turkestan russe soit inclu dans l'*Asie du Centre* de Richthofen[2343].

Ces divergences persistantes signifient que la distinction entre *Asie intérieure*, *Haute Asie, Asie du Milieu* et *Asie du Centre* ne joue pas un grand rôle à l'époque dans le monde russophone et la manière de les utiliser comme des synonymes pratiquement directs constitue la règle dans le monde russe, comme on le voit en 1906 chez l'ancien consul russe en Chine occidentale Nikolaj V. Bogojavlenskij[2344].

En même temps, dans son *Histoire de la Société russe de Géographie*, P.P. Semenov-Tjanshan'skij commence à faire la distinction entre des voyages effectués en *Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*], donc, *chez soi*, et des voyages en *Asie du Centre* [*Central'naja Azija*], *hors* des possessions russes[2345]. Ainsi, dans cet ordre des choses, il ne recourt qu'au terme d'*Asie du Milieu* dans le rapport qu'il publie en 1888 à la suite de son voyage dans le Turkestan russe[2346].

[2339] Mushketov, 1886, pp. 10-13.

[2340] Hedin, 1900; *idem,* 1903; *idem,* 1904-1907.

[2341] Semenov-Tjanshan'skij, 1896c, p. 1120.

[2342] Bartol'd, 1977a [1911], p. 204. Selon Shprincin, cette vision s'explique probablement par le fait que Bartold a été chargé de préparer la seconde réédition du *Turkestan* de Mushketov (1915): Shprincin, 1976, p. 285.

[2343] Obruchev, 1895 *in* Obruchev, 1951a, pp. 27-28, 252-253, 255.

[2344] Bogojavlenskij, 1906, pp. 2-3, puis *passime*.

[2345] Semenov-Tjanshan'skij, 1896a, pp. 27, 264-265; *idem*, 1896b, pp. 483, 509, 549, 551; *idem*, 1896c, pp. 1055, 1095.

[2346] *Idem*, 1888, pp. 289-326.

La même distinction apparaît dans l'*Enciklopedicheskij slovar'* [*Dictionnaire Encyclopédique*] de F.A. Broghauz et I.A. Efron. Les articles sur l'*Asie du Centre* et l'*Asie du Milieu* y sont signés *V.M.*, initiales derrière lesquelles se cache le comte Vladimir I. Massalskij qui partage les mêmes idées que Pëtr P. Semenov-Tjanshan'skij. Partant comme toujours des ouvrages d'Humboldt et de Richthofen, la notice à double terminologie «*Asie du Centre-Asie du Milieu*» précise qu'«actuellement, tous les bassins fermés du continent asiatique appartiennent à l'*Asie intérieure*, et que la partie orientale de cet immense espace, à l'est du Pamir, est comme auparavant définie comme l'*Asie du Centre*, tandis que la partie occidentale, qui occupe le Turkestan, une partie de la dépression aralo-caspienne et l'Iran, s'appelle *Asie du Milieu*»[2347]. En même temps, au niveau des subdivisions générales de l'Asie le même *Dictionnaire Encyclopédique* se limite à distinguer quatre parties: l'Asie du sud et du sud-est, l'Asie occidentale, la Haute-Asie orientale [*Vozvyshennaja Vostochnaja Azija*], l'Asie du Nord; il évite en revanche les termes *Asie du Centre* ou *Asie du Milieu*, trop incertains[2348].

b) Lecture politisée de Richthofen

Dans ce brouillard terminologique aux teintes géologiques, géographiques ou historiques, le général Mikhaïl Annenkov, constructeur du chemin de fer Transcaspien[2349], oriente la discussion de manière différente. Dans sa lecture attentive de l'ouvrage de Richthofen, il a bien repéré la correspondance directe entre l'*Asie du Centre* et l'espace où il n'y aurait jamais eu de civilisation durable, car «cette contrée a presque toujours été le théâtre des luttes entre les nomades qui la peuplent, et si quelque germe de civilisation y a surgi de temps à autre, il devait naturellement être aussitôt anéanti»[2350]. La question qu'il se pose est la suivante: les nouvelles colonies russes font-elles réellement partie de cette désastreuse *Asie centrale* de Richthofen, alors qu'il «s'agit de décider si l'*Asie centrale* est propre à la colonisation»?[2351]. Cette question sur la rentabilité du Turkestan ne se pose pas au hasard: dès le moment de sa conquête Saint-Pétersbourg fait mousser l'idée que les colonies centre-asiatiques n'apportent que des dépenses supplémentaires pour le budget. Mais assez tôt, le potentiel économique du Turkestan ne laisse plus de doute: inspiré par le modèle des puissances coloniales

---

[2347] Masal'skij, 1900; *Idem*, 1903.

[2348] «Azija», 1890, p. 217.

[2349] Selon E. Taris, observateur de la situation dans le Turkestan russe pour la revue *L'Asie française*, le travail de construction du chemin de fer Transcaspien effectué d'Ouzoun-Ada à Samarkand par Annenkov en 1880-1888, a été l'œuvre «la plus rude, tant par ses difficultés naturelles que par les circonstances au milieu desquelles elle se développa pendant la guerre contre les Turkmènes»: Taris, 1912, p. 384. Pour une bonne synthèse sur l'histoire de la construction du Transcaspien et sa perception dans les ouvrages littéraires et scientifiques voir Lantz, 2004.

[2350] Annenkov, 1889, p. 245.

[2351] *Ibid.*, p. 247.

occidentales, la Russie vise désormais à adapter les colonies d'Asie à ses besoins économiques, notamment par la production de coton[2352].

Inspiré par les écrits de Reclus, Annenkov propose une lecture politiquement flexible et, conformément à la tradition russe, applique au Gouvernorat du Turkestan tous les éléments qui dans l'analyse dressée par Richthofen correspondent au Turkestan oriental. Sans indiquer clairement que l'objet analysé a changé de nature en raison du fait qu'il concerne une autre position géographique, il émet des conclusions diamétralement opposées à celles du géographe allemand. Premièrement, la présence d'un terrain de loess est évaluée comme un élément positif, qui «permet de lui faire produire une énorme quantité des substances nutritives les plus variées»[2353]. Deuxièmement, l'absence actuelle d'eau mais les traces des anciens systèmes d'irrigation sur le fond des mers asséchées n'invitent qu'à développer l'irrigation artificielle. Alors, «le sol de l'*Asie centrale* pourrait nourrir cinq fois plus de gens qu'il n'y en a dans la contrée, si l'on se bornait simplement à profiter du loess et à organiser une irrigation normale au moyen des fleuves actuellement inutilisés»[2354]. Dans cette optique, le terme géographique qui, au début du discours, a eu tant d'importance n'a plus aucune application dans les projets coloniaux, entièrement conçus en fonction des approches russes comme celle, parmi les plus chères à Annenkov, d'une immigration soutenue en *Asie centrale*. Le même discours de valorisation se tient à propos des colonies russes en Extrême-Orient où se trouvent les «meilleures régions du monde» au point de vue du climat, du sol et des ressources minérales[2355]. En outre, le terme *Asie centrale* n'est utilisé par Annenkov qu'en version française, alors que dans les publications en russe il recourt à *Asie du Milieu* (*Srednjaja Azija* et non *Central'naja Azija*). La vision négative de Richthofen relative à l'aire couverte par le Gouvernorat du Turkestan est ainsi remplacée par le concept positif de la centralité.

En tirant le bilan des premières étapes de l'utilisation des termes *Asie du Milieu – Asie du Centre*, nous pouvons noter qu'à la différence de sa complexe organisation, cette Asie qu'il faut soumettre au pouvoir russe est homogène dans la perspective d'une future conquête: elle est partiellement au-dedans et en dehors de l'espace des possessions russes dont les limites changent de manière incessante et, dans ce tout dernier cas, elle est l'objet de prétentions et de désir. Par conséquent, elle peut dans son ensemble porter alternativement les noms d'*Asie intérieure*, d'*Asie du Milieu* ou d'*Asie du Centre*, tout en répondant aux préoccupations géopolitiques du *Monde du Milieu*. La distinction de base initiale porte ici entre les terres *chez soi* et les terres à conquérir: on le voit dans la description topographique et statistique des steppes kirghizes de Meyer

---

[2352] Voir, par exemple, les propos d'A.N. Kuropatkin: Kuropatkin, 1910, t. 3, pp. 110-115. Kappeler, 1994 [1992], pp. 175-176; Pravilova, 2005b, pp. 271-301.

[2353] Annenkov, 1889, p. 249. Beaucoup de chercheurs de l'époque, comme Richthofen, Middendorf, Mushketov, Regel, Stoliezka, Capus, ont constaté en étudiant le loess que cette «terre de couleur jaunâtre ou grisâtre, argilo-calcaire et sablonneuse, déposée en couche irrégulière» est d'une grande fertilité. Voir, par exemple, «Faits géographiques», *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*, t. XIV, 1892, Nancy: Imprimerie Berger Levrault et C°, pp. 534-535.

[2354] Annenkov, 1889, p. 252.

[2355] Bassin, 1999, p. 261 avec la référence aux *Birzhevye novosti* [Nouvelles de la Bource] des années 1860.

qui en 1865 distingue «la steppe transouralienne dirigée par Orenbourg» qui est en possession des Russes, et «les pays connus sous l'appellation générale d'*États centre-asiatiques*»[2356]. En outre, le flou terminologique laisse la possibilité de modifier l'extension coloniale russe.

2. La «redécouverte» du sens des termes ou le glissement des réflexions géologiques vers le plan des constructions géopolitiques

a) Drang nach Osten*: emportés par le sort ou par calcul?*

Malgré un chaos terminologique à première vue inexplicable, nous allons tenter ici de comprendre le sens caché des deux vocables en cause dans ce chapitre.

À l'évidence, leur apparition ne peut être considérée comme un phénomène uniquement linguistique dû à la richesse de la langue russe, mais doit plutôt être liée à l'histoire de l'expansion russe en Asie qui nécessite de l'appui d'une justification idéologique.

Ce mouvement expansionniste débute avec la prise de Kazan (1552) et d'Astrakhan (1556) et la progression vers la Sibérie (dès 1579) (**Fig. 16.1a**). Il se renforce après la fondation d'Orenbourg, qui représente en quelque sorte une Saint-Pétersbourg des Steppes et une fenêtre vers l'Asie[2357]. Après la fondation en 1744 du Gouvernorat du même nom[2358], la Russie fait face à l'espace qui au sud du fleuve Oural relève d'une souveraineté nominale tantôt russe, tantôt chinoise, dans le cadre des Grande, Moyenne et Petite Hordes (toutes turkophones), et, plus au sud, face aux khanats indépendants de Kokand, de Boukhara et de Khiva. Ces derniers, de caractère multi-ethnique et généralement bilingues (turko-persan), sont dirigés par des dynasties ouzbèkes, musulmanes et conservatrices (respectivement les Mîng, les Manghit et les Qunghrat[2359]), qui disposent d'une administration et d'un système d'imposition complexes. Plus loin encore, les petites principautés du Pamir et du Kashgar, iranophones et turcophones, annoncent la proximité des puissances britannique et chinoise. Les Turkmènes, nominalement soumis en partie à la souveraineté de Khiva, Boukhara et de l'Iran, bénéficient en pratique de l'indépendance (**Fig. 11.12-11.13**; **16.1-16.3**).

En se retrouvant aux portes de cette Tartarie indépendante, la Russie se lance à la conquête de l'Asie. La motivation initiale officielle qui consiste à calmer les troubles causés à ses frontières par des «peuples sauvages et pilleurs» que la Russie ne peut plus «tolérer» en tant qu' «État civilisé», se combine d'une vision mystique du *Drang nach Osten*. Bien que dès la fin des années 1820-début 1840 les instructions données aux missions de tous types comportent, parmi les tâches essentielles, de trouver «les

---

[2356] Mejer, 1865, ch. Geograficheskoe opisanie Kirgizskoj stepi [Description géographique de la steppe kirghize], p. 10.

[2357] Orenbourg a été fondée deux fois (1735-1737 et 1742), suite à son déplacement vers l'est: Brill Olcott, 1995, pp. 32-33; Khodarkovsky, 2002, pp. 156-163.

[2358] Brill Olcott, 1995, p. 61.

[2359] Voir les tableaux dynastiques: Geiss, 2003, p. 128.

meilleures voies pour soumettre la Boucharie et le Khiva à l'influence russe»[2360], un autre point de vue commence à dominer dans le milieu des politiques russes. «Emportée par le sort», parfois «contre sa volonté» et de «manière inconsciente, spontanée et immaîtrisable», selon les idées organicistes très populaires qu'on voit à l'époque notamment chez Gorchakov, Snesarev, Semenov-Tjanshan'skij et d'autres[2361], la Russie se veut plutôt comme une victime qui hésite face à un expansionnisme involontaire à l'occasion duquel, dans sa progression en Asie, elle ne veut avant tout pas s'attirer la jalousie des pays occidentaux[2362]. Cette vision contribue à remonter le moral après la défaite de Crimée; c'est probablement dans les mêmes projets impérialistes russes qu'il faudra chercher les sources de l'expression *le Caucase et l'Asie centrale* qu'en 1865 le général R.A. Fadeev considère comme un ensemble géostratégique[2363].

En même temps, deux visages – celui de l'intérêt ou celui de la victime du sort – peuvent cohabiter l'une avec l'autre, ainsi qu'on le voit chez S.I. Umalec:

> «La Russie a ressenti une aspiration irrésistible vers l'Orient comme si elle avait été le jouet d'un sort; cependant ce destin est, entre autres, même si ce n'est que partiellement, une suite incontournable de toute la vie historique russe précédente. Cette tentation à l'égard de l'Orient a de tous temps été une des caractéristiques de notre politique nationale qui a toujours trouvé un soutien dans notre opinion publique. […] Étant voisins de l'Asie centrale depuis l'aube des temps et portant en soi à cause du joug tatare une partie non négligeable de sang oriental, nous ressentons toujours une attirance particulière par rapport à l'Orient, nouant avec lui habilement et volontiers des liens d'amitié, sans cependant délaisser des vues intéressées à son égard»[2364].

On peut se borner à indiquer quelques-unes des raisons, de nature beaucoup plus «terrestres», par lesquelles ont été nourris cette avancée et les projets intéressés en relation avec elle. Selon S.I. Umalec entre le gouvernorat d'Orenbourg, seule possession russe en *Asie centrale* vers 1863, et la Sibérie, séparée de lui par un désert, il n'y a aucune autre route que le *Bol'shoj sibirskij trakt* [la Grande route sibérienne], ce qui contraint les Russes à faire un large détour. Alors, «le gouvernement russe a dû pour cette raison précise se préoccuper de projeter d'autres lignes de communication, plus courtes, plus sûres et plus directes entre ses possessions dispersées»[2365]; en d'autres mots, il fallait conquérir les Steppes. C'est dans un même ordre d'esprit que plus tard

---

[2360] Dans une note du 5 février 1826 sur la nécessité de conquérir Khiva, le général-major Verigin écrit que la prise de Khiva, sans compter le fait que cela offrira la possibilité d'observer les démarches des Britanniques, ouvrira les portes au commerce russe vers Boukhara, Kaboul, le Kashmir, Lahore et le Tibet: CGA RUz, f. I-715, op. 1, d. 1, ll. 14-19. Voir également les instructions secrètes à la mission gouvernementale qui est partie en 1841 d'Orenbourg pour Boukhara et Samarkand et à laquelle ont participé les ingénieurs des mines K.F. Butenev et A. Bogoslovskij, les orientalistes Alexandre A. Lehmann (Leman) et Nikolaj V. Khanykov, ainsi que le traducteur Aïtov: Gnucheva, 1940, p. 201.

[2361] Snesarev, 1908, pp. 10-14; Semenov-Tjanshan'skij, 1896a, pp. 27-28; Khalfin, 1973, pp. 102-105. Voir aussi les observations de S. Lur'e (1996a), de Dubovicky (www.ca-c.org) et de Kljashtornyj (2003b, pp. 16-17), plutôt positives à l'égard de cette force «mystique» (les auteurs partagent visiblement ce même point de vue), et la critique de cette vision chez Laruelle, 2002a, pp. 342, 349.

[2362] Manifeste de Gorchakov du 21 novembre 1864, Annexe 1.

[2363] Maksimenko, 2003, pp. 70-71.

[2364] Umalec, 1892, p. 196.

[2365] *Ibid.*, p. 197.

l'élite militaire russe constate que le défaut principal des frontières méridionales de l'empire dérive de son caractère discontinu; une autre conquête, «évidemment», s'impose donc afin de réunir les fragments déjà existants[2366].

Outre les bénéfices économiques, notamment dans le domaine du développement du commerce, le général A.N. Kuropatkin explique que cette avancée répond aussi à un point de vue de tactique militaire lié au caractère de l'armée russe disposée en *Asie centrale*: trop peu nombreux pour mener une guerre de défense, mais bien préparés techniquement, les soldats russes ne peuvent remporter la victoire qu'en cas d'offensive rapide; le scénario suppose en effet que «l'attente des adversaires dans des forteresses nouvellement conquises avec des garnisons très peu nombreuses peut conduire à des conséquences néfastes»:

> «Malgré les résistances de Pétersbourg, écrit A.N. Kuropatkin, la situation locale en Asie centrale a été telle qu'elle a contraint les armées russes peu nombreuses, menacées par les attaques, à adopter un type de défense qu'on appelle généralement 'offensif'. En d'autres mots, sans attendre d'être attaqués, nous nous sommes lancés nous-mêmes à l'attaque; nous avons battu l'ennemi sur leur terrain, pris des villes et avancé tout le temps jusqu'à mettre fin à l'indépendance des Hordes kirghizes et des petits khanats de Kokand, de Boukhara et de Khiva et soumettre toutes les tribus turkmènes. C'est seulement après avoir accompli cette tâche que nous avons rétabli le calme aussi bien dans nos possessions voisines de l'Asie centrale, que dans les régions centre-asiatiques conquises»[2367].

Un autre argument, exposé par Mikhaïl I. Venjukov (1832-1901), partisan convaincu de l'idée selon laquelle les Russes sont emportés vers l'Asie par un sort malheureux, doit aussi être pris en considération: selon lui, après avoir entamé la conquête de l'*Asie centrale*, la Russie ne peut plus revenir en arrière, sauf

> «si une fois pour toutes nous renonçons à toutes les possessions en Asie centrale, ainsi qu'à l'influence morale acquise [sur ces territoires] qui ne peut être entretenue que grâce à des succès continus, sans le moindre échec ni recul»[2368].

Le principe d'une démonstration permanente des forces comme moteur de la politique *centre-asiatique* figure déjà en 1826 dans une note du général-major Verigin à propos de la nécessité de conquérir Khiva:

> «L'expérience de plusieurs années a prouvé à la Russie que démarches et conversations, qui ne sont propres que des peuples éduqués, ne suffisent pas à amener les sauvages des steppes vers l'amour de la paix et vers des relations amicales, car, privés de sentiments élevés, ils prennent la générosité pour de la faiblesse, la condescendance

---

[2366] Lettre du Ministre de la Guerre Miljutin du 28 juin 1862 au chef du corps militaire de la Sibérie: CGA RUz, f. I-715, op. 1, d. 26, ll. 234-238.

[2367] Kuropatkin, 1910, t. 3, pp. 99-101, 104.

[2368] Venjukov, 1873-1876, v. I, pp. 29-30, 319. Voir aussi les propos de Skobelev, transmis par Curzon (1889, pp. 85-86, 133): «I hold it as a principle that in Asia the duration of peace is in direct proportion to the slaughter you inflict upon the enemy. The harder you hit them the longer they will be quiet afterwards. My system is this: to strike hard, and keep on hitting till resistance is completely over; then at once to form ranks, cease slaughter, and be kind and humane to the prostrate enemy».

> pour de la lâcheté. […] La Russie n'a qu'un seul moyen pour dompter ce peuple barbare: le conquérir par la force de l'épée»[2369].

En présentant ce type de réflexions les militaires déplacent le poids de la responsabilité sur le dos des peuples *centre-asiatiques* qui, soi-disant, ne comprennent rien d'autre que la force et entraînent ce type de comportement. Cette idée largement répandue à l'époque est issue de la méconnaissance du système de pouvoir profondément clanique de la société nomade et sédentaire de la région. En réalité, même si Venjukov ne le dit pas, c'est une question d'amour propre pour la Russie qui a déjà vécu des échecs dans sa politique étrangère.

Cette avancée se déroule donc conformément à la logique d'un «impérialisme défensif» qui dicte aux Russes de lancer leur armée vers l'avant au moindre agitation des populations centre-asiatiques «moins par ambition que par nécessité», en optant, comme le dit A.M. Gorchakov «pour une marche en avant, le long d'une route sur laquelle il est difficile de rebrousser chemin» et pour ne s'arrêter que là où les limites seront conformes à ses propres intérêts[2370].

Les autres idées, très populaires à l'époque, consistent à présenter l'avancée des Russes en Asie comme des initiatives privées lancées soit par les paysans qui ont donné naissance à un mouvement populaire de colonisation [*narodnaja immigracija*], renforcée par l'explosion démographique rurale russe et l'absence de terres vierges[2371], soit et surtout par des militaires avides de gloire personnelle[2372]. À propos du fait que les initiatives privées de conquête ont toujours prévalu en *Asie centrale* sur les décisions de l'État, Andrej Snesarev indique qu'à la base de la colonisation populaire il n'y a que la myopie de l'État affaibli par la bureaucratie russe, incapable de construire une politique interne et internationale cohérente:

> «à l'époque où nous marchions à l'ancienne, n'importe comment, soit en piétinant sur place sans raison, soit en se lançant prématurément vers l'avant, l'Angleterre suivait

---

[2369] CGA RUz, f. I-715, op. 1, d. 1, l. 13.

[2370] La justification dans les milieux diplomatiques russes de la politique d'expansion dite de type «impérialisme défensif», ainsi que la mission civilisatrice face à des tribus à moitié sauvages et turbulentes, sont annoncées en 1864 dans une note circulaire du Ministre des Affaires Etrangères A.M. Gorchakov (1798-1883): Reclus, 1881, p. 310; Skrine et Ross, 1899, pp. 417-423 (texte); Clubb, 1971, p. 97; Kappeler, 1994 [1992], pp. 171-172 (texte); Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, pp. 8, 99-100.

[2371] Voir, par exemple, les conclusions d'A.I. Maksheev dans son *Istoricheskij obzor Turkestana* [Tour d'horizon historique du Turkestan] (1890, pp. 45-46): «Globalement, le mouvement des Russes en Orient n'a pas été une affaire de calculs politiques ou économiques, bien qu'il ait donné des résultats politiques et économiques gigantesques, mais plutôt une affaire de créativité inconsciente des peuples, subordonnée à la loi suprême de la nécessité historique». Cit. d'après Kuropatkin, 1910, t. 3, pp. 106-107. Sur les racines de ce mouvement de paysans: Wieczynski, 1974, pp. 289-291; également Krausse, 1973 [1889], p. 130.

[2372] Selon A.N. Kuropatkin, «ayant reçu des nouvelles à propos de la réunion des forces de nos adversaires, les commandants russes de l'armée au Turkestan ont regroupé rapidement les renseignements à portée de main et avancé courageusement, sans demander l'autorisation de Pétersbourg. Et voilà, de manière inattendue pour Pétersbourg, les nouvelles des victoires, des villes prises sont arrivées et il a fallu répondre à la question: que faire de ces nouveaux résultats de la conquête»: Kuropatkin, 1910, t. 3, pp. 99-100.

un plan strict, utilisant tous les moyens que lui donnaient la culture, l'argent et les connaissances politiques»[2373].

Ici le point de vue de Snesarev coïncide avec celui de lord Curzon qui ajoute que la politique *centre-asiatique* dépend directement du régime politique russe dans lequel le tsar, responsable de l'incohérence et, notamment, de la liberté inconditionnelle des militaires, peut tout changer:

«Should a Russian frontier officer make an unauthorised move involving the rupture of some diplomatic agreement, but resulting in success, his offence is condoned and excused; in the case of failure he is easily disavowed. It is scarcely possible to over-estimate the degree in which the extension of Russian dominion, particularly in Central Asia, has been due to the personal ambition of individuals, acting in rash independence of orders from home. […] Success is more commonly rewarded at once by a decoration and a jewelled sword from St. Petersburg, every such mark of the Imperial approbation being an incentive to the activity of those still unadorned»[2374].

En même temps, le mythe d'une Russie poussée par le sort, va de pair avec un autre thème: la Russie avance vers le cœur de l'Asie de manière désintéressée au contraire de l'Angleterre, pleine de projets impérialistes. Selon le point de vue officiel russe, les buts poursuivis par la Russie, à part le fait de «pacifier des barbares, semer la civilisation européenne et développer la commerce», comptent également la cause slave en général. Comme l'a écrit A.N. Kuropatkin, le but de l'avancement en Asie consiste à prendre une position forte en Asie centrale comme

«un des moyens d'alléger l'accomplissement de la tâche générale historique de la Russie – la résolution de la question d'Orient selon les intérêts slaves […]; dans la même mesure où chaque nouveau pas de l'Angleterre s'est uniquement fait dans des buts égoïstes pour son propre bénéfice, chaque pas de la Russie en politique extérieure en Europe a pour but de bénéficier aux proches par le sang ou par la religion, mais du point de vue matériel cela se traduit pour la Russie par des pertes et non des dividendes […]. On ne peut obliger l'Angleterre à renoncer à ses calculs égoïstes que par la force. Nous ne sommes pas en état de lui porter un coup en Europe; mais en Asie c'est dans nos moyens. Dès lors, voilà le sens de nos possessions centre-asiatiques comme base pour des actions contre l'Angleterre»[2375].

Alors, «c'est l'Europe et le Bosphore que la plupart avaient en vue en marchant vers l'Hindou-Kouch, écrit, en exprimant le point de vue commun de l'époque, l'historien français Anatole Leroy-Beaulieu, […] Les clefs des détroits sont dans les steppes de l'Asie, disait Skobelev; c'est dans l'Afghanistan et, au besoin, dans la vallée de l'Indus qu'il faut les aller chercher»[2376].

[2373] Snesarev, 1906a, pp. 19, 33.

[2374] Curzon, 1889, pp. 316-317.

[2375] Note du responsable du Département asiatique de l'état-major du colonel A.N. Kuropatkin sur la question afghane du 27 novembre 1878: Kuropatkin, 2005 [1878], p. 205.

[2376] Leroy-Beaulieu, 1888, p. 185. Ce point de vue est partagé en 1856 par d'autres militaires russes comme le général-major Blaramberg, le baron Tornaou, Khrulev qui propose de s'installer solidement sur la Caspienne comme moyen de déstabiliser l'Angleterre: CGA RUz, f. I-715, op. 1, d. 17, ll. 69-77.

Dans cette perspective, on comprend mieux pourquoi pour les observateurs européens la vision mythique de l'avancée russe vers l'Asie ne semble pas crédible. Leroy-Beaulieu, en acceptant selon le goût du temps l'idée qu'un «État civilisé conformément» à une loi physique ou biologique absorbe inévitablement des «pays sauvages ou à demi barbares», souligne de manière plus nuancée que «dans leur lente descente vers le cœur de l'Asie, ces hommes du Nord n'obéissaient pas seulement à une sorte d'attraction géographique», en cédant «en aveugles à une sorte de fatalité»: «la preuve en est la patience, l'habileté, la persévérance qu'ils ont apportées dans leur conquête» et si au début on peut parler d'«impulsions instinctives», dès les années 1870 ils ont «une politique consciente d'elle-même, suivant des vues arrêtées et un plan concerté, repris et perfectionné à chaque échec, comme à chaque pas en avant»[2377].

Le même point de vue se retrouve chez Curzon qui compare l'avance des Russes en Asie à un grand glacier

«crushing everything before it with merciless persistence, and though its vanguard may be broken off and destroyed, ever driven onward by the irresistible pressure of the snows […] behind. A more mistaken idea cannot, I believe, be entertained. So far from regarding the foreign policy of Russia as consistent, or remorseless, or profound, I believe it to be a hand-to-mouth policy, a policy of waiting upon events, of profiting by the blunders of others, and as often of committing the like herself»[2378].

b) L'absence des frontières dans les Steppes en Asie centrale: fait réel ou inventé?

La géographie favorise la politique expansionniste russe: sans rupture continentale ni obstacles naturels incontournables susceptibles de freiner les efforts des conquérants ou au moins de délimiter des zones d'influences[2379], les responsables politiques de la Russie pensent toujours qu'ils élargissent *ses* frontières sans annexer les territoires *des autres*. Alors que les Européens traversent les mers vers les territoires d'outre-mer, les Russes traversent les steppes de l'Eurasie en direction du sud, du sud-est, de l'est et du nord-est en répétant plutôt l'exemple chinois ou celui des Américains ou des Canadiens[2380]. Le discours sur l'absence des frontières occupe une place centrale dans ce mouvement continu où l'attitude des Russes à l'égard des peuples soumis change constamment.

Vers le sud, à partir d'Astrakhan et de Kazan, il n'y a dans l'optique russe aucune frontière véritable. Les hommes politiques russes ne se sont jamais souciés de légitimer dans le droit international les démarcations, temporaires et sans réelle signification politique, surtout au sud-est où la fonction des frontières a été en permanence représentée

---

[2377] Leroy-Beaulieu, 1888, pp. 176-178.

[2378] Curzon, 1889, p. 315.

[2379] Pour un bref aperçu sur les rapports entre la situation géographique et l'expansionnisme russe voir Huttenbach, 1974, pp. 19-21; Pierce, 1983.

[2380] La comparaison avec l'avancement des frontières en Amérique du Nord est un *topos* assez répandu. Pour les références bibliographiques voir Barrett, 1995, p. 580, n. 7. Pour un aperçu bibliographique de l'avancement de la colonisation russe dans toutes les directions, *idem*, pp. 580-581.

par des lignes fortifiées de défense [*oboronitel'nye linii*], toujours mouvantes à l'image des steppes[2381]; ces zones extrêmement proches de la frange pionnière, dépendant de forces marginales influencées ou non par une autorité centrale, toujours centrifuges, décrites pour la première fois par l'historien américain Frederick Jackson Turner (1861-1932), étaient chargées, selon le point de vue officiel, de défendre les territoires russes du brigandage des «carnassiers» [*khishchnikov*][2382]. Cette situation trouve un écho dans les cartes où la délimitation au-delà des frontières méridionales russes est toujours, pour ne pas dire plus, très floue. Comme l'explique dans son analyse Mikhaïl Venjukov, la coexistence de lignes de défense et de raids militaires réguliers dans l'arrière-pays de l'*Asie centrale* confère un caractère double, réel et fictif, aux frontières méridionales russes[2383].

Dans l'optique des idées reçues des XVI^e^-XIX^e^ siècles les steppes n'ont par définition pas de limites. Au début du XVI^e^ siècle déjà, Sigismund von Herberstein rapporte qu'il n'y a aucune frontière avec les Tartares des steppes[2384]. Cette vision devient désormais un cliché à la vie longue: ignorant l'organisation interne du monde nomade, les Européens sont amenés à penser que les steppes sont un espace sans frontières, alors même que Du Halde note déjà au XVIII^e^ siècle qu'entre les nomades il existe des règles de pavage de l'espace propres à leur mode de vie[2385]. À la même époque Strahlenberg indique qu'il y a des limites internes dans les Steppes, mais ajoute qu'il n'y a pas de véritables frontières; de ce fait il les marque de manière approximative d'après les déplacements des peuples et d'après la position des endroits défendus[2386]. En d'autres termes, les limites dans les steppes ne se manifestent pas sous la forme d'une ligne-frontière, comme celles auxquelles les Occidentaux sont habitués, mais sous la forme d'itinéraires passant d'un point extrême à l'autre, de pâturages dont

---

[2381] Selon Lamanskij, les frontières de ce type sont apparues dès le X^e^ siècle et se sont constamment déplacées d'une zone climatique à l'autre, en descendant vers le sud: elles figuraient dans les zones de forêts et de steppes [*lesostep'*] dès les XVI^e^-XVIII^e^ siècles, dans les steppes [*polynnaja et kovyl'naj step'*] aux XVIII^e^-première moitié du XIX^e^ siècles et dans les déserts dès 1840: Savickij, 1927a, pp. 317-322. Sur la théorie des frontières mouvantes voir Wieczynski, 1974. Sur la frange pionnière dont le principe est valable partout où «des sociétés ont cherché à élargir l'oekoumène, à mordre sur l'inconnu géographique»: Guichonnet et Raffestin, 1974, pp. 26-27, 36-38, 65-73. Sur l'évolution du concept des frontières en Russie du XV^e^ au XVI^e^ siècle voir Khodarkovsky, 2002, pp. 47-51. Sur les étapes de la progression des frontières lors de la colonisation, analogues partout dans le monde à l'époque coloniale: Clem, 1992, pp. 21-22, 26-27. Sur les étapes de la conquête dans un schéma théorique applicable à d'autres cas, voir Gillard, 1977, pp. 116-119.

[2382] Venjukov, 1873-1876, v. I, pp. 16-17.

[2383] *Ibid.*, v. I, pp. 26-27. Bagrow a décrit les frontières méridionales des XVI^e^-XVII^e^ siècles comme comportant plusieurs éléments comme des régiments militaires errants [*kazach'i raz'ezdy*], des lieux d'habitation pour les militaires, des fortifications avancées dans les steppes, des lignes de défenses; dans cette zone frontalière un ruban de steppe est en outre souvent brûlé: Bagrow, 2005 [1975], pp. 184, 186.

[2384] Herberstein présente ce fait par l'intermédiaire d'une anecdote dans laquelle un Tartare emprisonné répond à la question des Moscovites qui lui demandent pourquoi il est aussi gros s'il n'a pas de quoi manger: «le Tartare lui répondit: «Pourquoi n'aurais-je rien à manger alors que je possède un territoire si vaste qu'il s'étend depuis le Levant jusqu'au Couchant. Ne peut-il pas me nourrir à satiété»: Delort, 1965, pp. 161-162; Nazarenko, Pliguzov, Khoroshevich et Janin, 1988, p. 170.

[2385] Du Halde, 1736, p. 45.

[2386] Strahlenberg, 1757 [1730], vol. II, pp. 172-173.

le partage change avec les saisons et les conditions climatiques, de points de rencontre et de repères qui forment un réseau, sans conférer aucune limite nette à l'œcoumène des nomades[2387].

Ces observations passent inaperçues. Plus tard Aleksej I. Levshin indique que si les frontières du nord (avec la Caspienne et l'ininterrompue ligne défensive russe) et à l'est (sur les frontières chinoises) sont nettes, celles au sud sont très floues, car «ni les Kirghizes-Kajssakes, ni leurs voisins méridionaux ne savent exactement où se rencontrent leurs possessions»[2388].

Selon les renseignements rapportés de Boukhara en 1718-1825 par Florio Beneveni[2389], les khanats centre-asiatiques, à leur tour, n'ont que des steppes et des montagnes pour frontières. Cette opinion se confirme par la suite à de multiples reprises, mettant à égalité l'organisation des sociétés nomades et sédentaires dans une situation complexe, formée de nœuds sur les limites plus ou moins stables des oasis agricoles entourées de périphéries mouvantes. L'observation plus fine que fait en 1915 le géographe et explorateur Nikolaj A. Severcev sur l'existence de deux types de frontières en *Asie centrale*, celles «stables de la population sédentaire et celles mouvantes des tribus nomades»[2390], passe elle aussi pratiquement inaperçue, car elle ne répond ni aux préoccupations du jour, ni à la vision européenne d'une ligne-frontière.

Ce statut d'espace légitimement non limité se préserve jusque dans la première moitié des années 1870: après la conquête de la Grande Steppe de 1822 à 1854[2391], il n'y a en effet aucun traité pour la délimitation de la terre entre les possessions russes et celles des khanats de Khiva, Boukhara et Kokand: c'est la ligne d'influence russe qui, d'office, va jouer ce rôle (ce que remarque également le Ministre de la Guerre D.A. Milutin au début des années 1860)[2392]. La difficulté qu'il y a à dresser les frontières exactes – bête noire des géographes – de ces régions est d'ailleurs notée dans les années 1860-1870 par le cartographe britannique Walker[2393].

[2387] Voir la reconstruction de l'image de l'espace chez les Turks des VI^e^-VIII^e^ siècles: Kljashtornyj, 2003a, p. 241.

[2388] Levshin, 1832, p. 2; Mejer, 1865, ch. Geograficheskoe opisanie Kirgizskoj stepi [Description géographique de la steppe kirghize], p. 10.

[2389] Khalfin, 1986, p. 126.

[2390] Severcov, 1915, p. XV. Cité d'après Zamjatin, 2002, p. 48.

[2391] Sous pouvoir russe, puis chinois en 1740-1742, les Kazakhs de la Moyenne Horde sont subordonnés à l'administration de la Sibérie dès 1821-1822 à la suite de la mort du dernier khan et des réformes de M.M. Speranskij qui les soumet en 1822 aux *Règlements pour les Kyrgyz de Sibérie*. Dès 1847, après la défaite de Kenisary Qasimov (1802-1847), ils passent définitivement sous contrôle militaire russe. La mort du dernier khan de la Petite Horde Shair Ghazi (1812-1824) entraîne en 1824 un changement de statut politique, car à cette époque les Russes introduisent un système d'administration triple en partageant le pouvoir entre les sultans administrateurs régionaux, les groupes tribaux et les *auls*; les nomades de la Petite horde sont également soumis au statut des *inorodcy* [allogènes] que crée Speranskij. Le protectorat russe est accepté en 1831 par la Petite Horde qui se fait administrer dès 1844 par une commission des frontières à Orenbourg. La Grande Horde garde son indépendance jusqu'en 1846-1848; dès 185 elle fait partie du gouvernorat [*Gubernija*] de Sémipalatinsk, nouvellement créé: Masal'skij, 1913, p. 306; Kappeler, 1994 [1992], pp. 165-166; Brill Olcott, 1995, pp. 60-61, 72, 76; Geiss, 2003, p. 40. Voir aussi Demko, 1969.

[2392] Maksheev, 1871, pp. 5-6; Remnev, 2005, p. 180.

[2393] Walker, 1873, p. XI.

Mais cette situation sans frontières méridionales ne constitue pas une gêne pour la Russie; comme le soulignent de hauts administrateurs russes au début du XIX^{e} siècle, elle offre au contraire certains avantages dans l'optique d'une progression future vers Boukhara, «l'Athènes de l'*Asie centrale*» par Khiva «le Gibraltar russe dans la Grande Tartarie»[2394]: la diplomatie russe est censée ne pas aborder cette question dans les relations avec les khanats, à la suite notamment d'une instruction du Ministre des affaires étrangères qui en 1841 indique clairement au capitaine P. Nikiforov, envoyé à Khiva avec une mission diplomatique, d'éviter de préciser jusqu'où les possessions russes s'avancent dans les steppes[2395].

Il est intéressant de remarquer que cette instruction suit de près l'époque où pour la première fois un tronçon de la ligne frontalière russe est cartographiquement fixé à l'aide d'instruments de mesures: en 1833-1834 ce travail est effectué par le général Perovskij, soit quelques années avant son attaque militaire de 1839[2396]. Lors de l'élaboration de la carte du khanat de Kokand, Mikhaïl Venjukov écrit que les frontières méridionales ne sont pas connues et que, par conséquent, elles ne peuvent pas être indiquées[2397].

Dans la même tranche de temps, en 1865, Meyer note que la frontière entre la steppe kirghize transouralienne subordonnée à Orenbourg et le khanat de Kokand (donc, la frontière septentrionale de Kokand) n'existe pas non plus, même sur les cartes militaires. Formellement le rôle de frontière est joué par le fleuve Jany-daria et la forteresse en ruine Jany-kurgan, mais, note Meyer, exactement au-delà de cette frontière «il n'y a pas de possessions voisines, parce que le désert Kizil-kum en réalité n'appartient à personne». D'un autre côté, continue-t-il,

> «à partir de la fin du fleuve Jany-daria, c'est-à-dire du lac de Kukcha-Tengiz, il n'y a rien de défini qui nous sépare de notre voisin Khiva, et on peut approximativement mettre les limites de nos possessions sur le 43° degré de latitude [*severnoj shiroty*]».

La situation devient encore plus ambiguë dans la région de la mer d'Aral et d'Oustiourt, car,

> «il est définitivement impossible de définir une limite, écrit Meyer, parce que les peuples qui nomadisent sur cet espace ont plus ou moins reconnu la possession russe. Cette ambiguïté s'étend également à toute la côte orientale de la Caspienne. Vu que la terre d'ici appartient aux Turkmènes qui se disent assujettis au pouvoir russe [*v poddanstve Rossii*], la frontière, conformément à l'aire de propagation de ce peuple, aurait dû passer sur le fleuve Atrek et même au-delà»[2398].

La ligne-frontière se transforme ici de plus en plus en un ruban frontalier. Comme l'écrit Venjukov dans son analyse des frontières russes,

---

[2394] Khalfin, 1974, p. 45.

[2395] Dubovicky (www.ca-c.org).

[2396] Fedchina, 1967, p. 92.

[2397] Venjukov, 1862, p. 173.

[2398] Mejer, 1865, ch. Geograficheskoe opisanie Kirgizskoj stepi [Description géographique de la steppe kirghize], pp. 11-12.

> «il est impossible de montrer sur la carte la ligne des confins [*n.d.l.r.* entre la Russie et Khiva], qui n'existe pas en réalité à cause de l'état politique et moral des nomades qui habitent à la périphérie des deux États. On peut dire que [*n.d.l.r.* par l'intermédiaire des nomades] la frontière d'influence de Khiva arrive assez loin dans l'arrière-pays des terres […] russes»[2399].

D'autre part, la colonisation spontanée des pâturages par des paysans russes et ukrainiens a donc constitué un facteur déterminant dans l'effacement des frontières, la déstabilisation de la région et son ultérieure soumission[2400]. Cette ambiguïté, propre à la frange pionnière, causée par l'enchaînement entre les sujets russes poussés à la migration, la terre où ils habitent, les possessions légitimes de l'État, protecteur de ses sujets, un espace désertique soi-disant inhabité et une prétendue absence de frontières, a été plusieurs fois utilisée au plus haut niveau politique afin de pouvoir incorporer, avec toutes les justifications, un secteur à l'œcoumène. Par exemple, le Gouverneur général Kaufman s'adressant au khan de Khiva, écrit en 1870:

> «vous vous plaignez que l'armée russe aurait passé votre frontière et avance vers vous. Il n'y a pas eu de fait pareil jusqu'à aujourd'hui; j'ai envoyé des régiments sur la rive gauche du Syr-daria dans les régions peuplés par nos Kirghizes pour protéger les sujets du tsar russe contre les incursions des carnassiers et pour protéger les caravanes des marchands, et non avec une malveillance contre Khiva. Au contraire, vos gens sont venus chez nous plusieurs fois […] Ces désordres pourraient se produire pour la raison que vos gens ne connaissent pas les limites des possessions du tsar blanc et, probablement, vous-même n'êtes pas suffisamment au courant. Je vais tenter de vous l'expliquer. Selon une loi mondialement connue, les terres où habitent les sujets du tsar blanc, appartiennent à mon Seigneur Empereur [*Velikomu moemu Gosudarju*]; pour cette raison toutes les terres le long du fleuve Jany-daria jusqu'au lac Akcha-kul' et de là vers la mer d'Aral ont été reconnues comme russes. Les Kirghizes qui y habitent sont des sujets russes [… et] je défends ces nomades des outrages et des oppressions des voisins agités»[2401].

La tache pacifiste que la Russie prend volontairement à sa charge, comme l'ont fait d'autres empires occidentaux dans un même contexte, la pousse à se présenter quelques années plus tard comme défenseur de la paix pour tous dans la région. Dans un rapport du chef du Département militaire Transcaspien du 2 janvier 1879 on indique que la répression des tribus turkmènes Akhal-Téké est une action bénéfique pour tous, que

> «toute l'Asie centrale – le Khorassan, l'Afghanistan, Boukhara, Khiva – nous regarde en attendant que nous en finissions avec ces barbares sauvages, avec ces bandits insolents. Il n'est pas question de faire des réflexions politiques, ici, c'est une question purement intérieure, domestique: personne ne peut vivre à leur côté»[2402].

[2399] Venjukov, 1873-1876, v. I, p. 428.

[2400] Sur les racines de ce mouvement de paysans: Wieczynski, 1974, pp. 289-291.

[2401] CGA RUz, f. I-125, op. 2, d. 313, ll. 3v-4.

[2402] CGA RUz, f. I-1, op. 29, d. 369, l. 8. Cette idée commune a été exprimée par Kaufman à plusieurs reprises: MacKenzie, 1974, p. 172.

Cette idée commune se répète comme évidence dans l'analyse de la situation de l'oasis d'Akhal-Téké par P.S. Vasiliev [Vasil'ev]:

> «… comme nous avons dans notre dépendance les paisibles habitants de nos possessions asiatiques, nous devions nous soucier de les protéger contre leurs féroces voisins, et le seul remède était dans la défaite des Tékés, dans leur soumission à nos volontés et à nos lois»[2403].

Un autre général russe, A. Annenkov décrit bien cette caractéristique essentielle de la Russie, d'un empire aux frontières mouvantes centripètes et se gonflant comme une amibe:

> «notre pays jouit du précieux privilège de coloniser ses confins, élargissant en même temps ses frontières et faisant pour ainsi dire fondre au sein de la population russe le peu de nomades qui se trouvent encore dans le pays»[2404].

À l'apogée de ces idées affirmant l'absence de frontières en Asie, on peut citer les écrits du prince Esper E. Ukhtomskij, un *vostochnik*[2405] spécialiste et passionné de la Chine et du Tibet. Selon lui, l'établissement de frontières nettes est impossible et inutile au-delà de la Caspienne, de l'Altaï et du lac Baïkal, ce qui sous-entend que la Russie peut toujours avancer vers l'Orient dont elle n'est pas séparée en raison de l'héritage qu'elle a «reçu de Gengis-Khan et de Tamerlan» et de leurs intérêts communs[2406].

> «En Asie, continue Ukhtomskij, il n'y a pas et il ne peut pas y avoir en réalité pour nous de frontières autres que celles, indomptables, de l'esprit du peuple russe, jaillissant librement le long des rives de l'immense mer bleue»[2407].

> C'est en Asie où se trouve selon lui «la vraie mission de la Russie: aller vers des mondes qui renaissent et se renouvellent d'eux-mêmes, rajeunissent parmi les foyers de la culture orientale millénaire»[2408].

Plusieurs décennies avant lui, à ses antipodes politiques, l'historien *zapadnik*[2409] Sergej M. Solov'ev avait lui aussi fait l'apologie de la Russie, que dans son *Histoire de la Russie* (1851-1876) il avait présentée comme géographiquement immense, mais organiquement européenne; en partant de cette qualité essentielle et en s'inspirant de Turner, il avait annoncé que l'agrandissement des frontières russes doit être perçu

---

[2403] Vasiliev, 1892, pp. 88-89.

[2404] Annenkov, 1889, p. 238. Selon Clem, on observe le même type de colonisation aux États-Unis et en Argentine: Clem, 1992, p. 23. Voir également l'analyse très approfondie de cette manière russe de faire croître son territoire, d'abord comme «rassemblement des terres de la Rus'», puis comme «rassemblement des terres de la Horde d'or», dont les méthodes et les principes remontent à l'époque du Grand Novgorod et de la Moscovie des XII^{e}-XV^{e} siècles: Kappeler, 1994 [1992], pp. 25-62.

[2405] Pour l'explication du terme voir la n. 2306.

[2406] Kohn, 1963, p. 178; Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, pp. 59-60.

[2407] Ukhtomskij, 1900, p. 84. Cité d'après Laruelle, 2002a, p. 432.

[2408] Ukhtomskij, 1891, p. 37.

[2409] *Zapadniki*, courant philosophique et politique russe qui voyait la Russie comme partie inséparable de l'Europe et optait pour une voie de développement futur plus «européanisée».

comme un fait positif et inévitable, prédestiné par une situation géographique favorable et par les lois naturelles[2410].

Dans cette perspective, les limites visibles de l'espace vital, limité par des frontières toujours mouvantes, sont toujours déplaçables plus au sud et plus à l'est. «Nous avons encore la moitié de l'Asie devant nous – écrit en 1860 le slavophile Mikhaïl P. Pogodin (1800-1875), professeur d'histoire à l'Université de Moscou qui idéalisa Pierre le Grand –, la Chine, le Japon, le Tibet, Boukhara, Khiva, Kokand, la Perse: nous voulons et nous devons étendre jusque là notre territoire et y transporter l'élément européen»[2411].

Il n'est pas le seul: galvanisée par l'image de Pierre le Grand, la majorité de l'*intelligentsia* russe va, dans ces rêves géopolitiques, beaucoup plus loin que le faux Testament du tsar. Comme l'écrit Snesarev, un des moteurs de la conquête est la soif du pouvoir, que la Russie ne peut satisfaire avec des colonies insignifiantes; l'idée exprimée par le proverbe russe «un grand bateau permet de faire une grande croisière» explique bien, selon ce militaire, la politique que la Russie doit suivre[2412].

De l'autre côté de la barrière, Curzon est également conscient que la Russie façonne sa politique asiatique sans penser à fixer des frontières méridionales:

> «The fact remains that in the absence of any physical obstacle, and in the presence of an enemy whose rule of live was depredation, and who understood no diplomatic logic but defeat, Russia was much compelled to go forward as the earth is to go round the sun; and if any have a legitimate right to complain of her advance it is certainly not those who alone had the power to stop her, and who deliberately declined to exercise it […]. I have confessed that in entering upon her Central Asian career, I believe Russia to have been actuated by no far-seeing policy, and in pursuing it to have been driven largely by the impulse of natural forces»[2413].

c) La descente vers le sud

La descente vers le sud, perçue par certains intellectuels et politiques russes comme une affaire de prestige, une garantie pour sa sécurité ou comme un «sort malheureux», continue alors à se poursuivre[2414] (**Fig. 16.1a; 16.4**-**16.5**). Les territoires centre-asiatiques initialement visités par des aventuriers, des marchands et des topographes (davantage dans les zones de contacts, au bord de la steppe que dans l'arrière-pays qui reste assez mal connu) finissent par être progressivement cernés par de multiples dispositifs de surveillance militaires surnommés *lignes offensives russes*, initialement

---

[2410] Bassin, 1993, pp. 491-500; Khodarkovsky, 2002, p. 49.

[2411] Pogodin, 1860, p. 195. Cité d'après Laruelle, 2002a, p. 344. Le même texte est reproduit *in* Riasanovsky, 1972, pp. 15-16.

[2412] Snesarev, 1906a, pp. 13-14.

[2413] Curzon, 1889, p. 319.

[2414] Pour le détail voir le travail en trois volumes du lieutenant-général Terent'ev, nommé historien officiel de la conquête par K.P. von Kaufman: Terent'ev, 1916; ainsi que Kuropatkin, 1899; Kuropatkin, 1910, t. 3, pp. 95-110; Knorring, 1940. Au niveau des documents officiels le recueil le plus complet est celui de Serebrennikov *Materialy dlja istorii zavoevanija Turkestanskogo kraja*: CGA RUz, f. I-715. Sur la colonisation russe voir également les études contemporaines de Gillard, 1977, pp. 113-125; Wheeler, 1974; Stebelsky, 1983; Clem, 1992; Lur'e, 1996a; Dubovicky (www.ca-c.org); Lee, 1996, pp. 416-418 (sur la conquête de Geok-tepe); Brower, 2003; Geiss, 2003.

discontinus: en 1838 la ligne défensive de l'Irtysh, ainsi que les lignes steppiques d'Irgiz et du Turgaj, dédoublent la barrière naturelle Ouralo-Irtysh de la Chine jusqu'au lac Issyk-kul; construite en 1846-1853, la ligne défensive du Syr-daria, s'allonge du fort Raim sur l'embouchure du Syr-daria jusqu'à Ak-Mechet' (Fort Perovsky, puis Kizil-Orda), et la ligne sibérienne, inaugurée par l'envoyé de Pierre le Grand Bukhgol'c (Buchholz) et achevée en 1854, s'allonge de Sémipalatinsk jusqu'à Verny (Almaty).

Des paysans russes fuyant l'État colonisent progressivement les terres de plus en plus vers le sud, s'appropriant les territoires des nomades dans les steppes et dans les zones de piémonts. À la suite de cette migration, l'État se charge de protéger ses sujets des «tribus à moitié sauvages». Constamment, non seulement dans les steppes, mais déjà dans la zone des oasis agricoles, de sanglantes offensives militaires alternent avec des accords «pacifistes» que signent par épuisement les faibles États du Turkestan. L'élite pro-russe de ces derniers finit par demander au nom de toute la population locale, par pétition, son intégration à l'Empire, techniquement plus avancé[2415].

La présence russe devient de plus en plus significative dans la région. En 1864 la troisième ligne «défensive», celle de Kokand, prend déjà pied au-delà des steppes (Pishpek – Tokmak – Aulie-Ata – Suzak – Turkestan - Chimkent).

Cette événement est suivi assez tôt par la prise de Tashkent en 1865 qui, après qu'elle a été séparée du khanat de Kokand, amène tout d'abord à projeter la création sur cette base d'un khanat séparé sous protectorat russe; comme en Crimée et en Géorgie, ce protectorat doit, selon Kuropatkin, servir de transition vers un rattachement total [*polnoe prisoedinenie*][2416]. Bien que le *jihād* ait été lancé en septembre de la même année par Muzaffar Khan de Boukhara[2417], le gouvernorat-général du Turkestan (comprenant les provinces du Syr-daria et du Semirechie) finit par être proclamé en 1867, alors que le gouvernorat des Steppes, jadis à la limite de l'empire russe, devient un district intérieur de la Russie.

Le gouvernorat-général du Turkestan s'agrandit ultérieurement et assez vite par l'annexion de la province du Zerafshan composé des territoires anciennement boukhariotes et centré sur Samarkand (1868), puis par celle de la région de l'Amou-daria [*Amu-dar'insky otdel*], qui s'étend sur la rive droite anciennement khivienne du

---

[2415] Cette thèse qui, parmi «les peuples ayant demandé à être incorporés à la Russie», désigne les Kazakhs (dès 1731), les Karakalpaks (en 1873), les Turkmènes de Merv, de Saryk, de Sarakhs et de Tedjen (en 1884), a été longuement explorée par les historiens russes et soviétiques et partiellement reprise par les chercheurs occidentaux. Une phrase de Masal'skij explique bien cette situation: «vu l'impossibilité de continuer la lutte contre la Russie, les habitants de l'oasis de Merv ont pris la citoyenneté russe»: Masal'skij, 1913, p. 313. Sur le mécanisme de ces traités dont les bases reposent souvent sur des malentendus et des fautes de traduction (là où les Nomades ont parlé d'assistance militaire, du patronnage amical typique du Moyen Âge, d'alliances ou de serments d'engagement, toujours provisoires, les Russes ont compris demande de souveraineté et de protectorat politique, termes qui par la suite ont été interprétés comme des actes de soumission définitive): Kappeler, 1994 [1992], p. 34; Khodarkovsky, 2002, pp. 51-56; Geiss, 2003, p. 175.

[2416] Kuropatkin, 1910, t. 3, p. 99.

[2417] Lee, 1996, p. 314. Sur la dispatition de Boukhara: Lee, 1996, pp. 314-318.

fleuve (1873), avec quelques ports sur la rive gauche[2418], ainsi que par celle du territoire du khanat de Kokand, transformé après sa conquête complète en province du Ferghana (1876, sous le pouvoir du vassal boukhariote Khudayar Khan [1865-1875], puis Nasiraddin khan [1875-1876])[2419].

Parallèlement, la Russie avance vers le Turkestan oriental où elle obtient le droit de commerce et l'ouverture de consulats à Kouldja, Ourga et Chuguchak (Tarbagataï) (en vertu du traité de Kouldja de 1851 resté secret pendant dix ans, du traité de Pékin de 1860 et du traité de Livadie signé en 1879 mais non ratifié). En 1871 elle tente d'envahir la région de Kouldja (parfois nommé en russe *Ilijskij kraj* [territoire de l'Ili]) en profitant d'une révolte menée en 1866 par Yakoub-bek. Surnommé par les Anglais le Napoléon de l'Asie[2420], ce dernier réussit à un tel point à effrayer les Chinois que ces derniers demandent l'aide de la Russie: comme l'explique Mikhaïl Venjukov, les problèmes internes du pouvoir chinois commençant alors à reculer vers l'arrière-pays des territoires occidentaux, les Russes avancent dans cette direction pour «retrouver le voisinage chinois ou acquérir une nouvelle base dans les steppes illimitées de la Dzoungarie et du Turkestan oriental avec leurs peuples figés dans la barbarie»[2421]. Bien que la Russie recule à cause du malaise de la guerre turque de 1877-1878 et que ce royaume ait été rendu à la Chine en février 1881 (traité de Saint-Pétersbourg), le Xinjiang devient *de facto* un protectorat russe, en raison du fait que le pouvoir réel a glissé des gouverneurs chinois aux mains des nombreux consuls russes[2422]: en vertu du traité de Saint-Pétersbourg des consulats s'ouvrent à Kouldja, Chuguchuk, à Tourfan et à Kashgar, puis, en 1896, à Ouroumtchi[2423]. Ainsi, le consul N.F. Petrovskij arrive à Kashgar en 1882, tandis qu'en 1885 c'est au tour de Broneslav Grombchevskij, fonctionnaire des missions spéciales [*chinovnik osobykh poruchenij*] d'être envoyé au Turkestan oriental par le gouverneur-général du Turkestan russe; en 1912 la Russie notifie au gouvernement chinois provisoire son intention de renforcer la garde de cosaques du consulat russe de Kouldja, avant de recevoir une autorisation de mission pour le médecin N.L. Zeland[2424], à laquelle fait suite à Chuguchak l'activité du consul N.V. Bogojavlenskij[2425].

[2418] L'Amou-daria a été désigné comme une frontière entre la Russie et le khanat de Khiva à partir de Koukertli (Gougertli) jusqu'au confluent ouest de l'Amou-daria et de là jusqu'à la mer d'Aral. Par la suite la frontière suit le bord de la mer jusqu'au promontoire Urgu, puis l'ancien lit de l'Amou-daria. La région en amont de Gougertli est rattachée à l'émirat de Boukhara jusqu'à Meshekli: «Dogovor mezhdu Rossiej i Khivinskim khanstvom, 12/24 avgusta 1873 g.» [«Traité entre la Russie et le khanat de Khiva, 12/24 août 1873»] et «Dogovor mezhdu Rossiej i Boukharoj, 28 sentjabrja / 10 oktjabrja 1873» [«Traité entre la Russie et Boukhara, 28 septembre / 10 octobre 1873»], *in Sbornik dogovorov* [*Recueil des traités*], 1952, pp. 130-131, 135.

[2419] Geiss, 2003, p. 152.

[2420] Debize, 1879, p. 552.

[2421] Venjukov, 1873-1876, v. I, p. 15.

[2422] Masal'skij, 1913, pp. 310-311.

[2423] Bogojavlenskij, 1906, pp. 341-342.

[2424] «La position internationale des annexes de la Chine», *L'Asie française,* Paris, 1912, n° 137, pp. 308.

[2425] Bogojavlenskij, 1906.

Avec la prise en 1881 de Geok-tepe par le général Mikhaïl D. Skobelev (déjà héros grâce à la campagne de Khiva de 1873: **fig. 16.8a**), puis la prise de Kouchka en 1885, la périphérie turkmène passe sous le pouvoir russe. Comme le général Nikolaj N. Muraviev-Amurskij en Extrême-Orient, Skobelev (1843-1882) réussit donc sous Alexandre II à remettre une ultime récompense à la Russie qui à l'ouest a vainement tenté plusieurs fois de conquérir l'empire ottoman et de s'approprier Constantinople, lui permettant ainsi de «prendre une revanche sur tout ce qu'elle encaisse de l'Occident»[2426] (**Fig. 16.8b**).

Mettant les points sur les *i,* Voekov fait trente-cinq ans plus tard le bilan suivant:

> «La conquête s'imposait: elle a mis fin aux incursions des nomades, encouragées par les souverains du Turkestan, l'émir de Boukhara et les khanats de Kokand et de Khiva; elle nous a donné un pays béni du soleil, un pays riche en produits agricoles, qui ne pouvaient être cultivés ni en Russie d'Europe, ni en Sibérie»[2427].

3. L'établissement des frontières du *Monde du Milieu*

En dépit des succès de la colonisation foudroyante de l'*Asie centrale*[2428], la libre formation du Monde du Milieu qui se sentait apte à agglutiner toute l'*Asie centrale* dans son sens global, touche à sa fin. Avec son expansion coloniale, l'Europe exporte le concept westphalien – tiré du nom du traité qui ouvrit dès le XVII^{e} siècle une ère nouvelle au sein des relations internationales – de frontière d'État «comme la forme la plus claire, la plus lisible et la plus achevée d'une expression absolue de souveraineté»[2429]. La pensée moderne de l'espace avec les perfectionnements de la cartographie et l'évolution des stratégies militaires finit par s'imposer en tant que modèle à l'ensemble de la planète. Comme représentants d'un pays européen, ou en vertu de leur prétention à l'être, les Russes ne peuvent échapper à l'obligation d'accepter lors du *Great Game*[2430] une ligne-frontière dont le tracé et l'obligation de la

---

[2426] L'expression vient d'une lettre de N.N. Murav'ev-Amurskij à M.S. Korsakov du 1er décembre 1856, par laquelle Murav'ev-Amurskij expose ses projets de conquête de l'Extrême-Orient. Cité d'après Remnev, 2001, p. 345. Curzon (1889, p. 91) s'exclame également au sujet de Skobelev qui est «the only really commanding personality whom the history of Russian advance in Central Asia has produced».

[2427] Woeikof, 1914, p. 329.

[2428] Selon A.N. Kuropatkin, la conquête de l'Asie centrale sur un espace de 3 100 000 verstes carrés avec ses 7 750 000 hanitants a pris trente ans et neuf mois, avec des pertes minimales: sur 60 000 militaires il y a eu 5 000 morts et 10 000 blessés: Kuropatkin, 1910, t. 3, pp. 71, 107, 142.

[2429] Groupe Frontière, 2004.

[2430] Le terme *Great Game* a été inventé par le capitaine Conolly, décapité plus tard, en 1842, par l'émir de Boukhara. Par la suite, l'expression fait son apparition chez l'historien militaire Sir John Kaye qui a reçu les lettres de Conolly, avant d'obtenir une reconnaissance mondiale dans *Kim*, le roman de Rudyard Kipling (1901). Au sens figuré, le *Great Game* dépasse sa référence au golf ou à la chasse au bison pour symboliser l'espionnage entre les grandes puissances. Dans le contexte de la confrontation russo-britannique en Asie centrale dans la seconde moitié du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle, le *Great Game* représente la lutte pour le contrôle du «*Heartland of Euro-Asia*» comme préalable à la domination du monde en visant plusieurs buts: l'annexion d'espaces nouveaux riches en matières premières et potentiellement en développement commercial en faveur des manufactures européennes; la possession de positions stratégiques et un frein à l'avance d'adversaires en direction du cœur de l'Asie. Lancé en Asie au début du XIX^{e} siècle avec la conquête du Caucase par les Russes et l'abolition du monopole portugais

respecter sont définis conformément à des situations particulières et à des adversaires avec qui la Russie traite des affaires.

*a) Les frontières établies avec les protectorats russes de l'*Asie centrale

Tout d'abord, comme moindre mal, la Russie se sent obligée d'établir des frontières avec l'émirat de Boukhara et le khanat de Khiva. Dirigé par Muzaffaraddin Khan (1860-1885), puis par Amir 'Abd al-Ahad (1885-1910), le premier se voit en 1868 transformé en protectorat de la Russie, alors que le second, dirigé par Sayyid Muhammad Rahim II Khan (1864-1910), atteint le même statut en 1873. À la suite de traités commerciaux ces deux protectorats sont rattachés au gouvernorat du Turkestan sous le contrôle de ses gouverneurs militaires qui y remplissent les fonctions de résidents[2431].

Ce deux khanats se font amputer de territoires économiquement importants comme Samarkand et la vallée du Zerafshan pour le premier, ou la rive droite de l'Amou-daria pour le second. Profitant de son droit de vainqueur, l'élite militaire russe qui reste toujours arrogante à l'égard de ces royaumes[2432] se fait rembourser les dépenses militaires et accorder des réparations de guerre par les khanats (elle reçoit 500 000 roubles de Boukhara[2433]) et réalise un programme d'établissement des frontières à son profit, en suivant le schéma habituel d'une progression graduée depuis le protectorat confirmé par une déclaration de loyauté jusqu'à l'annexion ultérieure définitive, prévue pour le futur. Les frontières alors dressées tiennent compte non seulement des itinéraires offensifs de l'armée russe, mais surtout des atouts stratégiques, notamment du nombre de puits disponibles dans la bande frontalière (violant notamment l'ancien principe à l'égard des puits selon lequel les répartitions inter-groupes traditionnelles devaient, semble-t-il, s'opérer davantage selon un axe temporel – en évitant de se croiser au même moment – que spatial); de même, la possession de Samarkand garantit également aux Russes le contrôle de l'eau à Boukhara[2434]. En outre, la navigation sur la partie de l'Amou-daria qui sépare le khanat de Khiva de la Russie est un privilège exclusivement russe (les flottes boukhariote et khivienne devant demander une

---

en Inde par les Britanniques, le jeu atteint son apogée vers le milieu des années 1850 pour s'achever vers la fin des années 1910. Sur l'histoire du *Great Game*, voir le point de vue britannique et américain chez Hopkirk, 1990; Meyer et Blair Brysac, 1999; Gillard, 1977; pour le point de vue russe voir Snesarev, 1906a; pour le point de vue soviétique Khalfin, 1956; *idem*, 1958 et pour le point de vue russe post-soviétique: Postnikov, 2001; Andreev, 2006, pp. 52-75. Pour une critique qui reproche aux études de ne présenter l'histoire de l'Asie centrale qu'à la lumière du *Great Game* en privilégiant les rapports entre les grandes puissances en quête du pouvoir et au détriment des acteurs locaux, voir Lee, 1996, pp. XIII-XVI.

[2431] Sur les statuts et l'organisation des protectorats voir Geiss, 2003, pp. 222-235.

[2432] Voir, par exemple, l'histoire des relations diplomatiques de ces khanats avec la Russie par Nikolaj Veselovskij (1884) où la description de tous les envoyés centre-asiatiques se développe de manière très négative (voleurs, ignorants, mendiants, etc…).

[2433] Kuropatkin, 1910, t. 3, p. 102.

[2434] *Ibid.,* t. 3, p. 102.

autorisation spéciale), tandis que sur l'Amou-daria boukhariote les Russes ont le droit de circuler librement[2435].

En plantant les frontières à sa guise par rapport à Boukhara et à Khiva, la Russie n'est pas tenue de respecter complètement les normes de la diplomatie européenne. Ces frontières sont de toute façon extrêmement poreuses d'autant plus, entre autres, que c'est l'agence politique russe [*Russkoe politicheskoe agenstvo*] à Boukhara qui règle dès 1888 tous les aspects de la politique diplomatique étrangère boukhariote, jusqu'aux autorisations d'accès au pays, à tel point que Curzon constate non sans raison que la distinction entre les territoires russes et boukhariotes est complètement artificielle[2436]. L'élite militaire russe se réserve en outre le droit de modifier les frontières boukhariotes et khiviennes, ou, au minimum, de les traverser avec l'armée, comme cela a été le cas à Boukhara lors de la campagne indienne de 1878[2437]. Enfin les marchands russes obtiennent un accès libre à ces protectorats jusqu'à l'incorporation de ceux-ci dans la zone douanière russe[2438].

Cependant la Russie préfère maintenir ces pays sous un statut de protectorat qui – cas exceptionnel dans la politique expansionniste russe – suppose une domination indirecte. Le *statu quo* se maintiendra au-delà même de la chute du régime tsariste malgré les craintes britanniques qu'Henry Rawlinson exprime déjà en décembre 1874:

> «As soon as there is rapid and direct communication between the Caucasus and Turkestan, a Russian Governor-General will take the place of the Amir, and then, if we may judge by our own Afghan experience, the Russian difficulties will commence»[2439].

Les considérations politiques relatives à cette volonté de ne pas définitivement annexer ces protectorats ont été expliquées par Voekov, lui-même convaincu qu'il est plus profitable d'imposer des conseillers russes à l'émir et de russifier la dynastie régnante (le quatrième fils de l'émir Muzaffaraddin Khan, lui-même futur émir, a été envoyé par le tsar pour faire ses études à Saint-Pétersbourg):

> «Il faut agir comme la France dans l'Annam, le Tonkin et surtout la Tunisie, ou comme la Grande-Bretagne dans quelques états vassaux de l'Inde, et particulièrement en Egypte. On sait que l'Egypte est mieux administrée que l'Inde Britannique, et la Tunisie que l'Algérie. Dans le Turkestan russe, on a introduit beaucoup de lois qui ne conviennent pas au pays. L'administration y est trop compliquée, les fonctionnaires trop nombreux; tout cela pourrait aller beaucoup mieux si le Boukhara était soumis à une administration russe, mais sans annexion formelle»[2440].

[2435] «Dogovor mezhdu Rossiej i Khivinskim khanstvom, 12/24 avgusta 1873 g.» [Traité entre la Russie et le khanat de Khiva, 12 / 24 août 1873] et «Dogovor mezhdu Rossiej i Boukharoj, 28 sentjabrja / 10 oktjabrja 1873» [Traité entre la Russie et Boukhara, 28 septembre / 10 octobre 1873], *in Sbornik dogovorov* [*Recueil des traités*], 1952, pp. 130-131, 135.

[2436] Curzon, 1889, pp. 151-152.

[2437] Zagorodnikova, 2004, p. 137.

[2438] Kappeler, 1994 [1992], p. 173.

[2439] Curzon, 1889, p. 157.

[2440] Woeikof, 1914, pp. 197-198.

On peut ajouter à ces raisons la volonté de l'élite politique russe d'apaiser l'Angleterre et la prise en considération du prestige de Boukhara dans le monde musulman.

*b) Les frontières de l'***Asie centrale** *établies avec l'Afghanistan, la Chine et l'Iran lors des négociations internationales orchestrées par les Anglais: la liberté dans l'application de la théorie des «frontières naturelles et scientifiques»*

En revanche, l'établissement des frontières internationales (**Fig. 16.6-16.7**) est soumis à d'autres règles du jeu. Effrayés par la perspective d'une croissance du «danger russe»[2441], que brandissent largement la presse et les politiciens sûrs du fait que l'ultime ambition de la Russie est de dominer toute l'Asie, d'autant plus que la construction du chemin de fer Transcaspien pourra facilement projeter les troupes russes vers les portes des Indes[2442], les Britanniques réussissent, entre 1872 et 1895, à imposer des frontières plus ou moins stables sur le sol afghan. Agissant au nom de l'Afghanistan, les Anglais tentent de mettre fin à la période d'attraction incontestée de la Russie pour les territoires de leur sphère d'influence centrée plus au sud. Pour les Russes débute alors une ère de négociations internationales avec la Grande-Bretagne principalement, mais aussi avec la France, l'Allemagne et la Chine, pour la domination de l'*Asie centrale*.

C'est dans cette situation de pourparlers internationaux que l'élite russe peut affirmer le statut européen de la Russie, pleinement occidentale. Au début du processus la position de la Russie est ambiguë. Les réflexions d'un officier britannique, West Ridgeway, trahissent les doutes qu'il ressent sur la capacité des Russes de respecter les conventions: «une frontière marquée par des poteaux plantés dans du sable est une frontière en carton. Comme peut-elle retenir les Russes?»[2443]. Malgré cela, l'Angleterre entame avec la Russie des négociations sur l'*Asie centrale* comme avec un vrai État européen prêt à accepter les règles de la diplomatie européenne et à respecter des

---

[2441] En soulignant ce danger, Henri Rawlinson a présenté l'avancée des Russes en Asie comme la progression successive de trois lignes de frontières: celle de l'observation (années 1840, du nord de la Caspienne vers Orenbourg et l'Irtysh); celle de la démonstration de forces (1850-1860: de Krasnovodsk *via* l'Amou-daria vers le Pamir); enfin celle de l'offensive, encore hypothétique (1880-1890: d'Astrabad vers l'Oxus et au-delà, jusqu'à Kaboul): Rawlinson, 1868. Cité d'après Hauner, 1992 [1990], pp. 80-81, 125. Pour une approche russe critique à l'égard de cette construction voir Snesarev, 1906a, pp. 31-32; Raskol'nikov, 1923, p. 27. Sur les inquiétudes au sujet de l'avancée russe en Asie, notamment après la prise de Merv qui a poussé Curzon à inventer le néologisme «Mervousness» lié à la nervosité ambiante en Angleterre en raison de l'opinion selon laquelle «Merv is the key to Herat, Herat the key to Kandahar, and Kandahar the key to India», voir aussi Curzon, 1889, pp. 13, 120, 310-312; Meyer et Blair Brysac, 1999, pp. 290-292. En même temps, J.R. Lee indique qu'initialement, en 1867, les Britanniques ont plutôt trouvé que la conquête russe de Boukhara est «avantageuse pour les deux empires», car, premièrement, il semble qu'avec la puissance russe, semblable au pouvoir européen, il sera plus facile de traiter des questions politiques, et, deuxièmement, que la Transoxiane est trop barbare pour les Britanniques (après l'exécution de Conolly et Stoddart à Boukhara en 1842 les khanats ouzbeks ont laissé d'eux-mêmes une très mauvaise image): Lee, 1996, pp. 316-317.

[2442] L'avancée de l'impérialisme russo-soviétique, comme l'a remarqué Milan Hauter, a été toujours accompagnée par des constructions de chemins de fer: Hauner, 1992 [1990], pp. 113-114.

[2443] Ridgeway, 1888, pp. 100-101. Cité d'après Zamjatin, 2002, pp. 50-51.

décisions prises qui ne peuvent ne pas toujours correspondre aux projets impérialistes initiaux des deux côtés.

Dans les milieux britanniques les premiers débats sur une «frontière scientifique» (qui, en fin de compte, serait la prolongation d'une frontière naturelle, voire stratégique[2444]) dans la région surgissent – par rapport aux Indes – déjà avant la première guerre Anglo-Afghane de 1838-1842. Selon Jonathan R. Lee, des officiers politiques (comme le diplomate et explorateur Alexander Burnes [1805-1841], Eldred Pottinger [1840-1905], l'agent politique Arthur Conolly [1807-1842?], le major D'Arcy Todd, résident britannique d'Hérat pendant la première guerre Anglo-Afghane [1808-1845], le docteur et ingénieur royal Lord) conçoivent toute une argumentation pour répondre à la fuite de Dost Muhammad Khan au nord de l'Hindou-Kouch et au retrait possible de l'armée du khan rebelle dans les régions septentrionales. Ils constituent un bloc d'«évidences» à partir de précédents historiques bien sélectionnés (notamment la conquête d'Alexandre le Grand et de quelques khans afghans comme Yar Muhammad Khan de Hérat ou Mir Wali de Khulm) et montrent que l'extension «naturelle» du pouvoir britannique doit aller jusqu'à l'Oxus, qui forme une frontière «naturelle» et garantit la défense de l'Inde[2445].

Cette perception s'appuie sur une information minimale et souvent erronée de la région[2446], mais reste longtemps dominante parmi les penseurs britanniques, laissant souvent son empreinte dans les débats postérieurs. Ainsi, en analysant le dessin des frontières *centre-asiatiques*, Curzon introduit *a posteriori* la notion de la «threefold frontier», qui se traduit par les trois lignes qui doivent marquer les limites selon le degré des prétentions et des responsabilités du gouvernement indien: la première, qui est l'*inner administrative boundary*, est tracée sur l'Indus et désigne la limite occidentale de la responsabilité directe du gouvernement indien; la deuxième, constituée par la ligne Durand délimitée en 1893, définit la zone de tribus entre l'*inner administrative boundary* et la ligne Durand dans laquelle l'empire indien doit maintenir l'ordre; la troisième ligne, la plus septentrionale, coïncide avec les frontières septentrionales de l'Afghanistan qui, formant une ligne stratégique, marque en fin de compte avec la Russie la limite des intérêts stratégiques des deux puissances; cette frontière stratégique

---

[2444] Jones, 1945, pp. 8-9.

[2445] Lee, 1996, pp. XXI, 77-78, 143, 168-202. Selon Lee, à la base de ce tracé des frontières, les Britanniques du début du XIX^{e} siècle perçoivent le mythe d'Alexandre le Grand comme s'ils étaient les héritiers directs du conquérant, pensant que son avancée s'était interrompue sur la rive droite de l'Oxus (Lee, 1996, pp. 75-76, avec une référence aux circonstances réelles de la conquête qui s'était prolongée jusqu'en Sogdiane; également Grenet et Rapin, 2001; Rapin, 2005; Rapin, Baud, Grenet et Rakhmanov, 2006). Ce n'est que dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle que les limites de l'empire d'Alexandre ont été repoussées bien plus au nord. Le lien entre Samarkand et la ville grecque de Marakanda, où selon les Anciens la garnison grecque avait subi le siège de Spitamène et où se déroula le célèbre banquet au cours duquel Alexandre tua Cléitos (Arrien, IV, 3, 6-7; Quinte-Curce, VII, 6, 10) a été établie pourtant déjà dans les plus anciennes cartes de la Renaissance et dans les encyclopédies du XVIII^{e} siècle, notamment par d'Anville qui en parle comme de la chose la plus banale du monde (*supra*).

[2446] Lee, 1996, pp. 168-169.

inclut dans la sphère d'influence britannique l'État-tampon qu'est l'Afghanistan[2447] (**Fig. 16.7b**). Fasciné par la découverte du *limes* romain, Curzon est convaincu que l'empire romain est mort parce qu'on n'a pas su entretenir cette ligne contre les barbares; pour une comparaison avec le *limes* romain, la frontière la plus importante et qui doit être la mieux gardée est celle de l'Inde qui suit le tracé de l'Indus, un peu à l'ouest de ce dernier. Dans le même contexte, comme le *limes* romain a souvent été établi à l'avant de fleuves frontaliers, il évoque l'idée d'une frontière scientifique qu'il définit comme celle «which unites natural and strategical strenghth, and by placing both the entrance and the exit of the passes in the hands of the defending Power, compels the enemy to conquer the approch before he can use the passage»[2448]. On rappelle qu'en mai 1879 son prédécesseur Lord Beaconsfield s'est contenté par le traité de Gandamak «d'assurer à l'Inde ce qu'il appelait 'ses frontières scientifiques', avec la possession des passes de Khodjah, de Païvar et de Khaïber, d'où les Anglais dominaient la route de Caboul»[2449].

Globalement, même si les «frontières scientifiques» à la britannique changent de position, les Britanniques préfèrent sans équivoque discuter pour que les frontières septentrionales russes soient suffisamment éloignées, cherchant avant tout à contenir l'avancée des Russes vers les Indes britanniques:

> «That was our ostensible *raison d'être* as surveyors, écrit Holdich, but the greater, and the better, part consisted in carrying up link a connecting chain of measurements all the way from India to the Oxus so as to place every square mile of those regions in its right position on the map of the word; and on the basis of those measurements to extend our mapping so as to leave nothing obscure regarding our own strategical position on the Indian frontier in relation to Russia's position on the far north-west […] The boundary may however be regarded as a visible expression of our present determination to set a limit to a 'forward' policy; and as such it may be accepted with satisfactions by a very large number of politicians»[2450].

Du côté russe, même si les frontières «naturelles» des possessions russes doivent dans le futur passer au sud par l'Hindou-Kouch (*infra*), les politiques limitent leur désir afin d'obtenir que la ligne frontière soit le plus près possible d'Hérat, «les Portes vers l'Inde», ainsi que certains passages du Pamir et quelques régions habitables au sud du désert du Sud-Est [*Jugo-Vostochnaja*]. La perspective d'entrer en contact étroit avec les possessions britanniques ne dérange pas les militaires russes. Selon Aleksej N. Kuropatkin, l'idée de l'État-tampon ne revient qu'aux Anglais, qui essaient à tout prix d'éviter une frontière commune avec la Russie[2451]. Premièrement, parmi les raisons évoquées par lui, figure le fait que la frontière commune pourrait favoriser un sentiment de mécontentement parmi les populations locales du côté britannique qui pourraient se révolter plus facilement en voyant de près la manière «plus humaine» de

---

[2447] Boggs, 1940, p. 140.

[2448] Curzon, 1908, pp. 8, 19, 21, 54. Voir également Jones, 1945, p. 9; Gottmann, 1952, p. 122; Foucher, 1987, pp. 72-73.

[2449] Leroy-Beaulieu, 1888, p. 202.

[2450] Holdich, 1901, pp. 97, 368.

[2451] Kuropatkin, 2005 [1878], pp. 207-208.

l'administration du côté russe. Ensuite, la présence d'une frontière commune rendrait plus réaliste le projet de construction d'un chemin de fer transcontinental, qui pourrait entraîner pour l'Angleterre des pertes financières, car, écrit Kuropatkin, «plus cette gigantesque ligne de chemin de fer qui réunira par un tunnel Londres à l'Europe, puis celle-ci à l'Inde à travers la Russie se développera, plus la flotte maritime qui constitue la force et la fierté de l'Angleterre se dégradera». Enfin, en cas de guerre la Russie ne peut perdre que le Turkestan qui, conformément aux idées reçues de l'époque, constitue par sa pauvreté un véritable gouffre pour les finances russes, tandis que l'Angleterre risque de perdre l'Inde, sa colonie la plus riche.

Les «évidentes» frontières «naturelles» à la russe sur l'Hindou-Kouch et à la britannique sur les berges méridionales de l'Oxus entrent dès lors constamment en conflit, de la même manière que les débats sur la frontière «naturelle» du Rhin entre l'Allemagne et la France, ou sur celle des Pyrénées. Cette situation conflictuelle provoque l'élaboration de l'idée d'un État-tampon.

Pour les stratèges britanniques, le bénéfice de l'établissement d'une zone-tampon en Afghanistan et en Iran semble évident: selon West Ridgeway, si une guerre avec la Russie peut provoquer la violation de cette frontière afghano-russe, la violation de cette frontière ne peut en revanche pas provoquer la guerre[2452]. En d'autres termes, tous les changements vont survenir à l'intérieur de ces États-tampons sans qu'il faille toucher aux frontières proprement dites des grands empires: un État-tampon n'est qu'une «marche extérieure» où l'on peut entrer, sans déstabiliser la situation générale par la violation des frontières des puissances proprement dites et qui, le long de la zone tampon, courent sur le côté sud, pour l'Angleterre, le long du golfe Persique, dans la région de Peshawar et au nord-ouest de l'Inde anglaise, et sur le côté nord, pour la Russie, le long de la Caspienne et dans la région montagneuse du Turkestan russe (**Fig. 16.7a**).

Compte tenu de ces considérations, par un compromis plus favorable aux Russes, les configurations de cette zone tampon sont d'abord tracées sur le papier, puis transposées non sans peine sur le terrain avec l'aide de plusieurs commissions russo-britanniques[2453], conformément – comme le notent avec satisfaction des documents

---

[2452] Holdich, 1901, p. 169. Sur les frontières sous forme d'un État-tampon voir Jones, 1945, p. 17; Gottmann, 1952, pp. 141-142; Brunet et Rey, 1996, p. 412.

[2453] En 1872-1873 (date du traité Granville-Gorchakov) la frontière entre la Russie, l'Afghanistan et l'émirat de Boukhara a été établie en deux sections sur les fleuves Pandj et Amou-daria depuis le lac Zor-Kôl (portant chez les Britanniques le nom de lac Victoria et pour les Russes le nom de lac de Wood: Holdich, 1901, p. 292) jusqu'à la Kokcha et de la Kokcha à Khwaja-Salar; le Badakhshan est alors rattaché à l'Afghanistan. En 1881-1888 la frontière au nord-ouest de l'Afghanistan (de Khwaja-Salar au Heri-rud), entre le Heri-rud qui forme la frontière entre la Perse et l'Afghanistan, et l'Amou-daria, aux confins du Khorasan (Perse), est établie surtout à l'avantage de la Russie qui a pris Merv et Sarakhs. En 1893-1895 une frontière surnommée ligne de Durand sépare le sud-est de l'Afghanistan des Indes britanniques à l'est du lac Zor-Kōl jusqu'à la Chine, sur les monts de Sulejman, délimitant le Pamir dont une partie – le Darvaz et le haut Wakhan – est rattachée à l'Afghanistan, tandis que la partie du Roshan, du Shugnan et du bas Wakhan revient à l'émirat de Boukhara. En 1907, d'après une convention signée le 31 août de la même année, à la suite de la défaite russe dans la guerre russo-japonaise, la Russie reconnaît que l'Afghanistan est hors de sa sphère d'influence politique et promet de ne pas y envoyer d'agents.

officiels – aux «conditions naturelles des lieux […] et aux besoins et au bien-être des indigènes»[2454].

Cependant, les limites sont établies par rapport à l'organisation administrative, économique, militaire et sociale des deux puissances[2455], avec des démonstrations de force de la part des deux côtés[2456], hors du contexte géographique ou ethnologique, que l'on connaît mal, et souvent au détriment de la population frontalière. Malgré cela le discours naturaliste est omniprésent: le tracé des frontières se veut scientifique et conforme aux limites «naturelles» dont la notion occupe le haut du palmarès depuis le XVII^{e} siècle; l'idée que «le véritable élément de la frontière spatiale est son caractère politique» n'apparaît clairement qu'en 1927 dans le livre *La Frontière* de Paul de Lapradelle[2457].

Selon la classification de Samuel Whittemore Boggs[2458], l'établissement de ces frontières dites «naturelles» aurait dû avant tout être soumis au principe physiographique qui peut prendre comme limites «évidentes» des accidents géomorphologiques comme les lignes de crêtes des chaînes de montagnes ou les lignes de partage des eaux, des rivières, des marais, etc (**Fig. 16.7c**). Cette attachement des frontières à des objets géographiques réels se traduit auprès des faiseurs des frontières par un discours de justification et de légitimation: en faisant appel aux «évidences naturelles», ils tentent de réduire l'aspect «artificiel» des frontières, en les présentant comme «bonnes et évidentes», et dissimuler sous le couvert des sciences son caractère de ligne défensive ou offensive qui fait obstacle à la circulation ou sert de point d'observation ou de départ avantageux dans une situation conflictuelle.

> «La puissance de l'État national, surtout préoccupé de sa défense, n'est pas étrangère au succès de cette typologie abrupte mais commode», écrivent Paul Guichonnet et

---

Plus à l'est, une série de traités signés entre 1864 et 1915 dessine, en zigzag, les frontières entre la Russie et la Chine. Les plus avantageuses pour la Russie sont accordées par les traités de Chuguchak en 1864 et de Saint-Pétersbourg en 1881, ce dernier faisant suite à l'occupation momentanée de Kouldja par les Russes entre 1871 et 1881, malgré le fait que la région passe sous pouvoir chinois. Pour les détails voir Krausse, 1973 [1889], pp. 106-322; Masal'skij, 1913, p. 310; *Sbornik dogovorov* [*Recueil des traités*], 1952, pp. 111-123, 264-266, 386-391; Prescott, 1975, pp. 58-89, 99-144; Planhol, 1990, pp. 403b-406a; Balland, 1990, pp. 406a-415b; Lee, 1996, pp. 459-473; Mirfendereski, 2001, pp. 61-63. Voir également la carte *Wyld's Military Staff Map of Central Asia and Afghanistan* (London: J. Wild, [1879], déposée à la BNF (CPL, Ge FF 9828), qui présente un état intermédiaire du traçage des frontières.

[2454] «Soglashenie mezhdu Rossiej i Velikobritaniej o razgranichenii afganskikh vladenij, 10 avgusta / 10 sentjabrja 1885 g» [«Accord entre la Russie et la Grande-Bretagne sur la délimitation des possessions afghanes, 10 août / 10 septembre 1885»], *Sbornik dogovorov* [*Recueil des traités*], 1952, p. 266.

[2455] Voir l'une des analyses de cet aspect par Lattimore, 1937, p. 548.

[2456] Lors de la démarcation des frontières entre la Perse, l'Afghanistan et la Transcaspienne en novembre 1884, l'escorte britannique sous la direction de Sir Peter Lumsden a été a été renforcée jusqu'à l'exagération, revêtant l'aspect d'une expédition militaire – elle comptait environ 500 militaires de cavalerie et d'infanterie, des scientifiques, des journalistes pour un total de 1600 personnes, accompagnées de la caravane des bagages – ce qui a provoqué une réaction extrêmement négative de la part des membres russes de la commission: Skrine, Ross, 1899, p. 301; Holdich, 1901, pp. 95-96, 99; Boggs, 1940, pp. 141-142; Jones, 1945, pp. 170-171.

[2457] Gottmann, 1952, p. 123.

[2458] Boggs, 1940, pp. 25-26. Pour un historique et une critique des frontières naturelles voir Jones, 1945, pp. 7-8; Boggs, 1940, pp. 22-25; Gottmann, 1952, p. 123; Foucher, 1987, pp. 133-136,145; Guichonnet et Raffestin, 1974, pp. 55-58.

> Claude Raffestin; cependant, c'est «une illusion cartographique de penser que les éléments physiographiques donnent naissance à de 'bonnes' frontières faciles à délimiter et à démarquer et non créatrices de conflits»[2459].

Le salut promis des frontières «naturelles» est d'autant plus illusoire, ajoute Michel Foucher, qu'il «est rare qu'une frontière coïncide sur toute sa longueur avec un seul type de configuration physique linéaire, et le plus souvent, l'analyse de chaque section montre un ensemble linéaire composite: rivière, crête, traversée en plaine, coupure ethnique, ligne droite…»[2460], sans compter sur le fait qu'un indice choisi ne coïncide pas nécessairement avec les précédents et que la configuration voulue des frontières change selon les points de vue.

À part ces compromis, inévitables lors du tracé de frontières «naturelles», nécessairement composites, la méconnaissance des terrains *centre-asiatiques* ajoute ses propres conditions. Cette première pierre d'achoppement constitue d'ailleurs à l'époque un des problèmes majeurs pour le tracé de ce mirage que sont les frontières «naturelles».

Dans les années 1860 Walker[2461], déjà très sceptique à l'égard des connaissances *centre-asiatiques* des Britanniques, trouve que les Russes ne se sont pas trop préoccupés de l'étude de l'espace au-delà de leurs frontières: «étant donné qu'ils tiennent la partie nord-ouest du Kokand autour de Tashkent, ils ont une connaissance insignifiante de la partie centrale et orientale de ce khanat important»; le Kashgar reste pour eux méconnu malgré le résultat positif du traité offrant aux Russes le droit d'installer dans la région de l'industrie; globalement, «les connaissances du Turkestan que les Russes possèdent dérivent, pour la plus grande partie, des même sources que les nôtres, plus précisément des cartes des jésuites français». En publiant en 1866 sa carte de l'*Asie centrale*, puis en 1867-1868 une autre intitulée *Turkestan, with the adjoining portions of the Russian and the British territories*, il indique que la partie plus au nord du 40e degré a été conçue sur des sources russes, celle plus au sud du 38e sur des sources britanniques, et que la ceinture large de deux degrés qui les sépare a été saisie sur la base de l'information des jésuites avec des mises à jour issues des itinéraires

---

[2459] Guichonnet et Raffestin, 1974, pp. 55-58.

[2460] Foucher, 1987, p. 130.

[2461] Walker, 1873, pp. II-III. En soulignant l'état insuffisant de la cartographie russe, Snesarev répète la rumeur selon laquelle l'unique carte disponible lors de la mission militaire d'Akhal-Téké de Skobelev était une carte britannique, qui a été exposée plus tard pendant des années dans le musée de Geok-tepe: Snesarev, 1906a, p. 26. Holdich (1901, pp. 2-4, 94-97, 122, 158-160, 286-287) constate en novembre 1884 que les deux côtés ont fait preuve d'ignorance cartographique en raison de l'absence de cartes détaillées; les Russes possédaient plus d'informations par rapport aux couloirs d'avancement de l'armée russe, tandis que les connaissances des Britanniques ne montaient pas très loin vers le nord: «But there were no such maps. Of the nature of the approaches to Herat from the north, or the route connections between Herat and India, we had but the most shadowy conception». En comparant lors d'une séance commune les cartes russes calées sur le méridien de Saint-Pétersbourg aux cartes britanniques alignées sur le méridien de Greenwich, il remarque les difficultés qu'il y a à superposer les informations: «as it turned out the Russians had not quite completed their triangulation. There was a gap of about eighty miles. But this gap was so scientifically bridged by traverses, that there can be but the most minute variation in the results when it is completed. Thus the interests involved in the Pamir Boundary Commission's labours were not of passing character. They fully justified the most anxious care in the arrangements of all details which might ensure their accuracy».

récents, des mesures astronomiques relevées dans les régions de Chimkent et de Boukhara par Charles Struve, le frère du directeur de l'Observatoire de Poulkovo Otto Struve et et sur la base de l'information d'autres cartes russes et occidentales (colonel Narbut, baron Osten Sacken, Fedchenko, général Abramov).

Malgré le caractère approximatif des idées concernant cette partie de l'*Asie centrale* où tout au long des années 1870-1880 les connaissances de terrain ne dépassent souvent pas le voisinage immédiat des routes, les traités diplomatiques de la délimitation définissent des points cardinaux sur des objets géographiques concrets, prétendument bien connus. En réalité pour les membres des commissions russo-britanniques ce procédé tourne au cauchemar. L'un des membres des commissions de la délimitation en 1873 et 1893, Thomas Holdich (1842-1929), relate qu'en arrivant sur place avec les ébauches des cartes, les commissionnaires constatent chaque fois qu'il faut procéder à des relevés préliminaires[2462] dont les résultats ne correspondent par la suite pas aux textes des traités: c'est, par exemple, ce qui serait arrivé dans le cas du traité de Granville-Gorchakov, signé en 1873 afin de marquer les limites des possessions de l'émir de l'Afghanistan entre l'Oxus et le Heri-Rud. «The total absence of anything like exact geographical information about the regions in question, écrit Holdich, rendered the definitions of that treaty nebulous and uncertain»: le traité a ordonné de positionner Khwaja-Salar par rapport à la frontière persane à Sarakhs depuis un poste fortifié qui a été défini à partir des récits d'Alexandre Burnes dans les années 1830 et à partir de l'information sommaire de la carte du Turkestan de Walker, «la meilleure de l'époque». Cependant, alors qu'il existait à l'époque de Burnes, cinquante ans avant la signature du traité, ce poste a disparu du paysage. Incapables de le désigner en tant que tel, les habitants les plus âgés de la région ont en revanche raconté que ce même nom désigne sur plusieurs kilomètres tout le district du coté sud de l'Oxus et montré un petit ziarat qui n'a pu satisfaire les membres de la commission à la recherche d'un poste réellement fortifié[2463].

La situation se reproduit dans le Pamir où les commissionnaires britanniques Holdich et major Wahab ont cherché un «point d'appui du haut Oxus» qui devait permettre, selon la tradition cartographique, d'obtenir «a clear view on a clear day from a point sufficiently high to see across the Hindu Kush back to Indian landmarks, and forward to Central Asian ranges». Sans être certains d'avoir trouvé exactement le point mentionné dans les documents officiels et qui avait peut-être été détruit par l'Amoudaria, les commissionnaires ont choisi de désigner comme tel une colline située près du passage Benderski:

> «we enjoyed the satisfaction of feeling that we knew the exact spot on which we stood on the earth's surface within a margin of error which might possibly be represented by figures, but which was far too minute for maps. And here I may say that when a scientific crisis supervened, and we had to compare our values with those of the

[2462] L'espace entre le Murghab et le Heri-Rud n'est cartographié qu'en 1884-1885 par la commission russo-britannique. Il en va de même pour des régions du Pamir dont les relevés topogaphiques ont été lancés par les Britannique en 1885-1886 de Chitral à Khuza et plus loin à l'est (le «haut Oxus», par H.H. Godwin-Austen et William Lockhart).

[2463] Holdich, 1901, pp. 94-97, 122, 158-160.

> Russian staff before commencing local demarcation, we found ourselves in such close agreement as to be inseparable by any amount that could be made appreciable in any scale of mapping applicable to the Pamirs»[2464].

Un autre problème du tracé des frontières est lié au relief du terrain, notamment dans les régions du haut Oxus (le Daria-i Pandj).

> «The political object of the mission, écrit Holdich, was, briefly, to demarcate about ninety miles of boundary between the eastern end of lake Victoria and the Chinese frontier. The much-disputed question as to which was the source of the Oxus was decided, for the purposes of the agreement of 1893, by adopting that which was supposed to be its source when the agreement of 1873 was drawn up – the only rational conclusion which could well have been adopted – and Lake Victoria with the Panja stream flowing there from was officially announced to be a part of the northern boundary of Afghanistan, which was continued thence for hundreds of miles to Khamiab by the main Oxus channel».

La difficulté principale vient cependant du fait qu'il s'est avéré impossible de trouver la fin du lac Victoria et les sources du fleuve Wahan dans les glaciers du Pamir:

> «admidst the voiceless waste of a vast white wilderness 20 000 feet above the sea, absolutely inaccessible to man and within the ken of no living creature but the Pamir eagles – there the three great empires actually meet. It is a fitting trijunction. No god of Hindu mythology ever occupied a more stupendous throne»[2465].

La crise politique menaçante est résolue dans cette situation par la projection de la frontière sur les papiers seuls, sans aucune installation de marques visibles sur le terrain, qui reste inconnu. Dans de telles situations on peut se contenter de cartes géographiques où les obstacles apparents voulus en tant que frontière «naturelle» comme les crêtes de montagnes ou les fleuves ressortent de manière exagérément accentuée et grossière.

Même si, comme l'a noté le même Holdich par rapport à la ligne Durand de 1893, «the boundary of the agreement was partly a geographical impossibility, but for a great part there was no obstruction in the way of carrying out its intention, except a new and varied interpretation which the Amire put upon the text of it»[2466], les puissances ont réussi à appliquer le concept européen de la ligne-frontière à l'espace *centre-asiatique*, vu comme une *tabula rasa*.

> «We have contributed much to give a national entity to that nebulous community which we call Afghanistan (but which Afghan never call by that name) by drawing a boundary all round it and elevating it into the position of a buffer state between ourself and Russia, écrit Holdich. On the far north, that is to say, on the Russian side of Afghanistan, we have attained what is on the whole a very good and satisfactory boundary. It is not *all good*, but it is for the most part a boundary which a man cannot

---

[2464] *Ibid.*, pp. 291-292; Jones, 1945, p. 61.

[2465] *Ibid.*, pp. 288, 292-294.

[2466] *Ibid.*, p. 255.

> cross without well knowing that he is crossing it; and it is a physical and definite limit to further intrigues by means of Russian exploration into Afghan territory»[2467].

Comme l'atteste Andrej Snesarev, traducteur en russe de l'ouvrage de Durand *The Making of a frontier*[2468], dans la lutte entre la Russie et l'Angleterre qui malgré leur «puissance, culture, technique et or, [ne l'ont] pas tué définitivement […], le peuple asiatique a cependant constamment occupé une position très basse et subordonnée»[2469]. De manière toujours très critique, adoptant par moments la rhétorique d'un discours anti-orientaliste[2470], il relate les effets néfastes de la délimitation sur le Daria-i Pandj qu'il a observée en 1902-1903, où des Tadjiks des montagnes, auxquels il réserve des jugements très négatifs[2471], se retrouvent avoir leurs habitations sur territoire britannique et leurs champs sur territoire russe (ou vice-versa), et se voient obligés de franchir chaque jour clandestinement la frontière sous couverture de la nuit pour aller travailler leurs champs[2472]. En effet, ni la volonté des populations, ni même leur expérience historique n'ont été prises en compte.

Même la frontière la plus «naturelle» sur le plan religieux – reflétant la juxtaposition des différentes religions – celle de l'Iran qui, depuis 1501, sépare les Turkmènes sunnites des Iraniens chi'ites, n'est pas sans reproches. Cette frontière ressort pratiquement du néant dans une situation précise: la périphérie nomade mouvante entre l'Iran et Khiva, marquée par des conditions désertiques et un taux de population extrêmement faible[2473], dont les repères des limites dans l'espace sont mal visibles, toujours changeables et discutables, et toujours perméable pour les nomades Turkmènes-Iomudes.

En faisant le bilan de son activité comme traceur des frontières *centre-asiatiques*, Holdich note que la frontière de Zulfikar, sur les fleuves Heri-rud, Kushka et Murghab

> «is an effective line following fairly prominent natural features which it is impossible to mistake. On the Oxus, again, there can be no question raised in future as to its exact *point d'appui*. But intermediate between the Murgab and the Oxus, where it passes through the monotonous wilderness of the Chol hills crossing all the main lines of drainage from the Karabel plateau to the Chaharshamba valley, and again striking across a wide expanse of desert between the foot of the Chol and the Oxus riverain, it is little more than a «paper» line; for its practical demarcation on the ground in such a manner as to render it readily recognisable to the nomad inhabitants would have been impossible without prohibitive expense of money, time, and labour. The wandering shepherd from the Karabel plateau, who drives his flocks down the long, grass-covered valleys which run towards the Chaharshamba stream, knows that when he has reached that stream he

---

[2467] *Ibid.*, p. 366.

[2468] Durand, 1905.

[2469] Snesarev, 1906a, p. 3.

[2470] Dans ces discussions, il défend globalement toujours le point de vue selon lequel les connaissances sur l'*Asie centrale* sont le seul moyen de s'y établir et de faire face à l'Angleterre: Snesarev, 1906a, p. 172.

[2471] Snesarev, 1906b, p. 39.

[2472] *Idem*, 1908, pp. 7-8. Voir aussi les observations de Lee, 1996, pp. 472-473.

[2473] Voir l'analyse de ces aspects par Zamjatin, 2002, pp. 52-56; Zamjatin, 2003, pp. 237-239.

> has transgressed the boundary. Similarly, the sheep-grazing nomad, who works upwards, is only aware that he is beyond his rights when he finds himself on the plateau»[2474].

Du côté russe, pour Voekov, la question des frontières naturelles du Turkestan russe se résume en 1914 de la manière suivante: la frontière irano-russe à l'est de la Caspienne constitue une «vraie frontière naturelle», tandis qu'au sud les frontières russo-afghane ont un caractère mixte: si deux des tronçons, l'un à l'ouest entre le passage de Zulfikar et Bosaga près de Kélif sur l'Amou-daria où l'Afghanistan confine à la province Transcaspienne, et l'autre à l'est sur le haut plateau désertique du Pamir entre l'Afghanistan et le Ferghana, ne constituent pas vraiment une frontière «naturelle», il n'en va pas de même pour le troisième tronçon, celui du milieu qui s'étend au khanat de Boukhara sur plus de mille deux cents kilomètres le long de l'Amou-daria, puis, plus à l'est, sur le Pandj (la frontière est ici jugée comme «naturelle», car elle suit le cours des rivières). La frontière entre la Russie (province du Ferghana) et la Chine n'est pas partout «naturelle»; elle n'est en outre pas gardée et «les voyageurs se trouvent souvent en territoire chinois sans le savoir»[2475].

Dans ce contexte, on comprend mieux comment malgré les discours naturalistes, on reste toujours dans une situation de frontières artificielles, dont le tracé réalisé à une époque historique donnée ne dépend que d'une certaine situation géopolitique, marquée par des considérations et des préoccupations stratégiques et tactiques militaires. Dans l'exemple de la délimitation méridionale du Monde du Milieu les frontières sont «importées» et mouvantes, évoluent et se déplacent dans l'espace au gré des rythmes de la pénétration étrangère et se déforment au gré des sphères d'influence évocatrices de l'implantation coloniale; ces frontières qui peuvent être surnommées, selon l'expression de Jacques Ancel, des *isobares politiques*[2476], reflètent tout à la fois les intentions impérialistes des puissances et de l'étendue de leur ignorance sur le plan physique et humain des régions délimitées.

En outre, la coexistence de l'idée, très vivace, d'une «frontière naturelle» à la russe sur l'Hindou-Kouch et l'idée, assez effacée mais aux multiples réminiscences, d'une autre «frontière naturelle» à la britannique sur la rive gauche de l'Amou-daria, met à mal le concept même de l'État-tampon. La réalisation d'un espace «tampon» dans une zone où deux territoires aux «frontières naturelles» se superposent, finit par constituer une impossibilité (pourrait-il en être autrement?) à partir de sa conception: à l'époque des États-nations où, en théorie un seul type de frontière est possible – où les États sont «contigus et couvrent alors le plan en totalité sans jamais se recouvrir»[2477] –, un espace neutre, même envisageable, ne peut entrer dans aucun projet réaliste, car les territoires disjoints des puissances tentent à devenir des territoires contigus; l'espace neutre est toujours vu comme un espace sous influence dont on est fortement tenté de rattacher le

---

[2474] Holdich, 1901, pp. 169-170. Au yeux de Leroy-Beaulieu (1888, pp. 208-209), la frontière sur le Heri-rud et le Murghab ne constituait pas une frontière naturelle, car les fleuves «coulent droit au nord».

[2475] Woeikof, 1914, p. 2.

[2476] Ancel, 1938, pp. 98-99. Voir la critique de cette proposition dans Gottmann, 1952, pp. 130-131.

[2477] Péguy, 2001, p. 47.

territoire à un État. En 1873-1876 il est évident pour Venjukov que les petits royaumes du Pamir comme le Karategin, le Darvaz, le Shugnan, ainsi que Balkh, avec le Badakhshan et le Wakhan qui se trouvent à proximité immédiate des frontières russes entreront sûrement «dans la région générale de notre possession si n'est pas politiquement et militairement, mais économiquement». La dernière nuance finit par disparaître dans la suite du texte, car Venjukov en arrive finalement à dire que ces États «n'échapperont pas au sort commun d'être rattachés [à la Russie]»)[2478]. Dans cette optique il est impensable de laisser les Britanniques créer librement «les territoires de l'*Upper Oxus State*, surtout subordonnés à l'Angleterre». De toute façon, conclut Venjukov en reprenant l'idée de frontière sur l'Hindou-Kouch, «tôt ou tard, les deux puissances se toucheront sur la seule limite naturelle qu'est l'Hindou-Kouch»[2479].

La vision qui répond le plus adéquatement à la situation est celle du général M.D. Skobelev pour qui les frontières de l'Afghanistan avaient auparavant déjà été envisagées comme frontières stratégiques entre la Russie et l'Angleterre:

> «Le fait que l'Inde soit séparée par l'Afghanistan des possessions centre-asiatiques de la Russie n'est qu'une apparence sans signification réelle; dans un sens stratégique, les frontières de la Russie et de l'Angleterre sont dans la réalité déjà en contact»[2480].

Toutefois, malgré le décalage chronologique, l'établissement de ces frontières se produit selon les mêmes schémas que dans l'Europe des XVII^{e}-XVIII^{e} siècles (correspondances diplomatiques – traités – correspondances diplomatiques – commissions de délimitations – ajustements – bornage – mise en cadastre) et contribue à préciser le sens des expressions russes *Asie du Centre* et *Asie du Milieu*. La signature des traités internationaux introduit des barrières progressives à la libre extension de la Russie en Asie, transformant la frange pionnière en une frontière aux significations politiques: désormais la Russie se met à distinguer les possessions coloniales des terres qui pourraient hypothétiquement l'être, mais qui ne le sont pas (encore?).

Les territoires conquis commencent à être alors nommés *Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] et l'espace au-delà de leurs frontières *Asie du Centre*: dans l'esprit russe, cette nuance sert à avertir que chacune des parties répond à un système différent de connaissances (un bon déroulement de la colonisation pour l'un et une perspective de conquête pour l'autre)[2481], ce qui exige une approche géopolitique distincte. Le langage politique russe entraîne un effet de miroir chez les Britanniques: cette idée se manifeste de manière non explicite dans le titre de la carte *Wyld's Military Staff Map of Central Asia*

[2478] Venjukov, 1873-1876, v. I, pp. 321-322; *Ibid.*, v. II, pp. 51-90, 142.

[2479] *Ibid.*, v. I, p. 381.

[2480] Skobelev, 1882, p. 285. Cité d'après Zamjatin, 2002, p. 47. La même idée est exprimée en d'autres termes par Anatole Leroy-Beaulieu en 1888: «S'ils ne se touchent pas encore matériellement, les deux empires rivaux se touchent moralement. Leurs sphères d'action confinent l'une à l'autre»: Leroy-Beaulieu, 1888, pp. 142-143.

[2481] Voir les propos d'Obruchev, témoin direct de ces discussions: «Pour nous l'*Asie du Centre* est un pays voisin dont les connaissances n'ont pas seulement un intérêt en soi ou désintéressé, mais sont nécessaires pour des points de vue différents»: Obruchev, 1948, p. 246.

and Afghanistan[2482], bien que sur le plan graphique l'opposition concerne uniquement l'Afghanistan et les possessions russes, le terme *Central Asia* ne figurant pas sur la carte.

Pour résumer la situation, il me semble pouvoir constater que la véritable distinction entre l'*Asie du Milieu* qui se trouve *chez soi* et l'*Asie du Centre* qui correspond aux *territoires limitrophes*, objets d'une expansion coloniale potentielle, commence à se manifester de plus en plus nettement dès le moment où les frontières internationales du sud de l'empire russe s'établissent tout au long des conventions russo-britanniques sur les délimitations des frontières entre la Russie, l'Iran et l'Afghanistan entre 1872 et 1895 et des conventions sino-russes entre 1864 et 1915[2483].

4. Les projets de frontières pour l'*Asie du Centre*

a) Le Heartland *comme doctrine appliquée, mais non nommée des Russes*

Si les frontières de l'*Asie du Milieu* correspondent bien aux frontières de l'empire russe, comment évaluer les limites de l'*Asie du Centre*?

Même si l'on ne trouve aucune référence explicite aux idées de Mackinder dans les publications russes, pourtant fortement influencées par la géopolitique, les schémas géopolitiques du XIX^{e}-début du XX^{e} siècles permettent de mieux comprendre les rapports entre ces deux dénominations. Privée de voies maritimes, la Russie parvient à transformer ce «défaut»[2484] en atout dans les constructions géopolitiques dès le moment où elle est proclamée comme un État-continent ou continent-océan. Conformément à Mackinder, la Russie possède à l'ouest, à l'est et au sud des espaces marginaux (périphériques) ouverts; sans opposer d'obstacles aux déplacements *via* les voix terrestres (à cheval, à dos de chameau et par chemin de fer), ils donnent sur quatre mondes, qui sont dotés d'une sortie sur l'océan, et se distinguent les uns des autres par leurs conditions géographiques et leurs religions («bouddhisme, brahmanisme, mahométisme et christianisme»)[2485].

En opposition au schéma de Richthofen, les avantages se situent ici vers le centre, dans l'*Aire pivot*: la population du *Heartland*, initialement composée de nomades, contrôle une périphérie plus vénérable que le région centrale. Dans ce contexte, il est «naturel» que, ayant remplacé les antiques raids nomades centrifuges (certains intellectuels russes comptent ouvertement avoir parmi leurs ancêtres les hordes des Scythes, des Huns et de Gengis-Khan[2486]), l'expansionnisme russe poursuive une

---

[2482] *Wyld's Military Staff Map of Central Asia and Afghanistan*, London: J. Wild, [1879], déposée à la BNF (CPL, Ge FF 9828).

[2483] L'hypothèse selon laquelle l'expression *Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] est une invention des Soviets datant des années 1920, comme on peut le voir chez Djalili et Kellner (2000, p. 126), est erronée, bien qu'il soit certain que cette expression a été l'une des favorites des Bolcheviks.

[2484] Sur l'effet néfaste de l'absence des voie maritimes en Russie voir Ratzel, 1987 [1897], p. 136.

[2485] Mackinder, 1969 [1904], pp. 38-39.

[2486] Idée déjà bien aimée de Danilevskij, 1895 et Lamanskij, 1892, puis développée par Trubeckoj, 1925; Savickij, 1926a, p. 82; Savickij, [après 1930], p. 125; Vernadskij, 1927a.

offensive continentale terrestre vers les mondes périphériques en exerçant une pression sur la «Finlande, la Scandinavie, la Pologne, la Turquie, la Perse, l'Inde et la Chine»[2487].

La couverture idéologique de ce mouvement centripète vers le dernier tiers du XIX^e^ siècle a été déjà reconstituée. Comme dans les discours colonialistes classiques en Europe, le droit à la colonisation est confirmé dans ce schéma à travers l'argumentation naturaliste des frontières, riche en métaphores organiques, ainsi qu'à travers le prétexte de la mission civilisatrice des peuples aryens, le savoir technique, une expérience historique qui suppose la justification de la domination. L'argument clef, enfin, se réfère à une conformité aux lois de l'histoire qui répartit le progrès humain sur trois niveaux: en bas, des civilisations de chasseurs-cueilleurs, puis des nomades et, au sommet, une société d'agriculteurs sédentaires capables de développer le commerce et l'industrie[2488].

Les théories de Mackinder appliquées à l'histoire russe vont connaître une grande longévité. Parmi les exemples les plus récents destinés à éclairer l'expansionnisme russe, John P. LeDonne propose une synthèse historique à laquelle il applique pratiquement à la lettre tout un ensemble de théories comme celles de Halford Mackinder (*Heartland*), Alfred Mahan (*Sea Power*), Geoffrey Parker (*Core Area*) et Owen Lattimore (*a Line of an Optimum of Conquest*)[2489]. Dans son optique, le mouvement des frontières russes s'explique non par un *master plan*, inexistant dans la réalité, mais par la volonté inconsciente de la Russie – et due à sa situation géographique – d'atteindre les limites du *Heartland*, en avançant par les couloirs d'expansion constitués par les bassins des fleuves comme l'Irtysh qui conduit vers le Turkestan chinois, la Selenga vers la Mongolie, et l'Amour vers la Mandchourie[2490]. Cette propagation se fait dans le cadre d'une lutte permanente avec les pays du *Coastland* (puissances maritimes ou semi-maritimes[2491]) au cours de laquelle les *Core Areas*, forces opposées à l'avancée russe, jouent un rôle prédominant. Cette ligne directrice pour une extension maximale des possessions russes dans les limites du *Heartland* a, selon LeDonne, déjà été dressée par Catherine II (sans référence, bien sûr, au faux testement de Pierre le Grand). Cette dernière a en effet dicté à son secrétaire Gavriil Derzhavin que «si je pouvais vivre 200 ans, l'Europe [les principautés allemandes] serait sous pouvoir russe […], les Turcs éjectés de l'Europe, l'isolement de la Chine supprimé et le commerce avec l'Inde établi»[2492]. Ce sentiment d'ethno-

---

[2487] Mackinder, 1969 [1904], pp. 40-41.

[2488] L'histoire de la Russie selon ses trois stades de progrès a été présentée notamment par S.M. Solov'ev: Bassin, 1993, pp. 500-510 (avec une bibliographie sur le concept, p. 501, n. 82).

[2489] LeDonne, 1997, pp. XII-XIII. Par rapport aux sources initiales, LeDonne a élargi les limites du *Heartland* en y incluant la Perse et la Turquie, et a introduit un repère cartographique supplémentaire «Inner Periphery of the Heartland». Voir le compte-rendu critique de ce livre par McDonald, 1998.

[2490] LeDonne, 1997, p. 221.

[2491] LeDonne place l'Angleterre et la France dans l'*European Coastland* et les Indes britanniques, le Japon et la Chine dans le *Monsoon Coastland.*

[2492] LeDonne, 1997, p. XVI. J.-A. Gatteyrias (s.d.: années 1850-1860?, p. 259) relate que le jeune écrivain Bernardin de Saint-Pierre qui a étudié à Paris les travaux de Pierre le Grand et l'histoire de l'*Asie centrale*, a composé «un volumineux Mémoire dans lequel il établissait que la Russie devait provoquer

centrisme russe se reflète comme dans un miroir dans des odes de Derzhavin qui a pathétiquement écrit «*S Changesa zlato soberem, Gordynju usmerim Kitaja*» [Allons récolter l'or chez Gengis, allons rabattre la superbe de la Chine][2493]. Dans son *Système asiatique*, Jean Potocki, Polonais au service de la Russie, définit pratiquement les mêmes directions du futur expansionnisme russe vers la Turquie, la Perse, l'Inde et la Chine[2494].

Une telle application, inspirée du déterminisme géographique, peut sembler à première vue séduisante, surtout si l'on sait que la Russie n'a jamais abandonné le principe d'une expansion continentale continue[2495] et n'a jamais eu de colonies séparées d'elle par des mers[2496]. On constate cependant que pour certains comme De Barth qui, s'exprimant au XIX^{e} siècle à propos du Caucase, note que les steppes remplacent bien les mers et les distances sont souvent si gigantesques que «à la distance où sont ces établissements du centre de la Russie, elle sera toujours forcée de les regarder comme des colonies»[2497].

Il ne faut cependant pas oublier, me semble-t-il, le fait que le mouvement centrifuge n'a pas été uniquement prédéfini par la ligne du *Heartland* et des frontières naturelles, mais que d'autres concepts sont également intervenus pour nourrir les projets impérialistes russes (comme, par exemple, celui de la «Troisième Rome»[2498]): la soif d'un prestige géopolitique et des préoccupations économiques n'ont peut-être pas été les moteurs premiers, mais elles ont pris une valeur grandissante avec le temps, poussant à la création de colonies asiatiques prometteuses de matières premières et de débouchés, dans des zones d'autant plus intéressantes qu'elles étaient de faible puissance.

---

en Asie la création d'un grand empire civilisé qui serait sous sa domination et assurerait ainsi à l'Europe la route des Indes»; mais ce mémoire n'a pas été lu par Catherine, trop effrayée par la république française.

[2493] Cit. d'après Lavrenova, 1998, p. 41.

[2494] Beauvois, 1972; *idem*, 1980, p. 233.

[2495] Bassin, 1999, pp. 265-273. Pour une image iconographique très parlante à ce propos voir la *Carte des acquisitions de la Russie en Europe et en Asie centrale depuis l'avènement de Pierre I^{er} jusqu'en 1884*, déposée au Service historique de l'Armée de terre (SHAT, série M, dépôt de la guerre, sous-série 6M [cartes et plans], 49 A 40).

[2496] Les quelques tentatives de contrôler des colonies éloignées ont toutes avorté: voir le cas des Hawaï que le docteur Georg Sheffer avait essayé de coloniser pour la Russie en 1815; les rivages de la Nouvelle-Guinée que l'explorateur N.N. Miklukho-Maklaj (1846-1888) avait, en 1882, proposé d'occuper et à laquelle il avait déjà donné son propre nom et les colonies russes qu'il avait proposé de fonder en Océanie; l'une des terres en Abyssinie, sur le littoral de la mer Rouge, que le Cosaque Ataman Nikolaj Ashinov avait conquise en 1888-1889; les établissements de la côte ouest de l'Amérique du nord. La seule colonie séparée de la Russie par une mer, l'Alaska, a été vendue en 1867: Semenov-Tjanshan'skij, 1896b, p. 939; Gnucheva, 1940, pp. 231-232; Etkind, 2002, p. 277.

[2497] Edwars, Saint-Croix et De Barth, 1797, 3^{e} partie par De Barth, p. 52.

[2498] Poliakov, 1989. En outre, si LeDonne fait sortir le Tibet de cette zone de «prétentions naturelles» de la Russie en raison du déterminisme environnemental, les spécialistes russes de l'époque, comme Snesarev, proposaient clairement le contraire.

b) Des frontières constamment on ne peut plus «naturelles»

En réalité, de par le caractère autocratique de son régime[2499], l'impérialisme russe reste à chaque étape de son expansion vers le sud-est dans les limites de ses «frontières naturelles», inventées par lui-même sur l'exemple des autres puissances européennes (comme la France avec ses frontières de la Gaule et du Rhin) et toujours, à chaque occasion, prouvées comme «vraiment naturelles». Avec le temps, selon les penseurs russes, ces frontières se déplacent vers d'autres «frontières naturelles» sans trop tenir compte si les limites politiques de l'époque correspondent ou non à des indices «naturels» géographiques, linguistiques et ethnographiques (comme, par exemple, au Turkestan[2500]), mais en ne discutant souvent que des avantages stratégiques. Même si les frontières russes avec l'Orient ont toujours été perméables, chaque étape de leur progression connaît des justifications distinctes en fonction de doctrines idéologiques et de projets impériaux différents[2501].

Écrivant après la guerre de 1870-1871 alors que la théorie des «frontières naturelles» est très en vogue, Mikhaïl Venjukov soutient que la meilleure frontière «naturelle» que la Russie ait possédé lors de toute son histoire est celle qui a été établie après la conquête de la Sibérie: «Les Cosaques-industriels se sont arrêtés sur l'Irtysh, sur les montagnes de l'Altaï et de Saïan, sur l'Argun' et l'Amour; mais ni les steppes kirghizes, ni le Turkestan, ni la Dzoungarie, ni la Mongolie, ne les ont séduits, eux qui représentent avant tout la vie des sédentaires»[2502]. Pour lui la frontière naturelle est donc celle qui sépare les sédentaires des nomades. Mais dès que Pierre le Grand lance la première expédition vers l'*Asie centrale* et surtout après l'offre en 1732 de la citoyenneté russe au khan Abdulkhair, événement qui a été selon Venjukov extrêmement malheureux[2503], les limites naturelles se déplacent.

Si vers 1830, l'état-major français constate «que la Russie s'aperçut qu'elle n'avait pas de frontière naturelle en Asie et résolut de s'avancer jusqu'à la mer d'Aral et au Syr-daria»[2504], présentant ces objets géographiques comme les seules limites «naturelles» visibles dans la plaine centre-asiatique, le général Obruchev reste plus modeste. Après la défaite des régiments mobiles du général Perovskij en 1839-1840[2505], il revient à l'ancienne tactique des lignes fortifiées, toujours pratiquée en Sibérie, et annonce en 1840 que la Russie est arrivée à ses limites naturelles en Asie en s'arrêtant

---

[2499] Comme le montre Martin Malia, «le despotisme intérieur entraîne inévitablement l'agression extérieure»: Malia, 2003 [1999], pp. 22, 113-127, 479.

[2500] Pour Lamanskij le Turkestan n'entre pas dans l'espace purement russe: Lamanskij, 1892, p. 42.

[2501] En effet, le très bon livre de Schimmelpenninck van der Oye (2001a) a été entièrement consacré à l'analyse des différents projets impériaux et leurs supports idéologiques. Voir, notamment, les conclusions pp. 196-211.

[2502] Venjukov, 1873-1876, v. I, p. 25.

[2503] *Ibid.*, pp. 25-26.

[2504] «Actes de la Société. Séance mensuelle du 16 mars», *Bulletin de la Société de géographie de Lyon*, Lyon, t. 2, p. 639.

[2505] La défaite a été due aux conditions climatiques des steppes en plein hiver: en partant d'Orenbourg avec 2 750 militaires et 10 400 chameaux, Perovskij est arrivé vers Ak-bulak, même pas à Khiva, avec seulement 1 856 personnes et 5 000 chameaux, sans la possibilité de pouvoir y transporter même des provisions: CGA RUz, f. I-715, op. 1, d. 1, ll. 52 (61), 55 (62).

sur «la bordure septentrionale du ruban steppique de la Faim et de sable qui s'étend de la Caspienne à travers l'Oustiourt vers le nord de la mer d'Aral, du Syr [Syr-daria] et du Chuj, puis sur les berges du Balkhash et à travers la vallée vers l'Ala-Kul'». Le caractère «naturel» de cette ligne ne s'explique pour le général Obruchev que par des considérations militaires: en proposant de construire quelques points fortifiés au nord de cette ligne, il part du fait que l'espace désertique pourra davantage protéger des nomades:

> «à travers les déserts de la Faim [*golodnye pustyni*] les pillards [*khishchniki*] ne pourront pas pénétrer chez nous par grands groupes du delà des frontières, et d'un autre côté, nous pouvons toujours garder nos propres citoyens en paix, car on possède des points d'observation sur les limites des territoires de leurs campements»[2506].

Le concept d'une ligne naturelle dans les steppes de la Faim est partagé par le Gouverneur général de la Sibérie occidentale Gasford qui rapporte en 1852 qu'une «barrière naturelle nous sépare de Tashkent: les collines en loess et en sable et les plaines couvertes de sel, nourrissant quelques rares plantes qui sont utiles seulement pour nourrir des chameaux et des moutons, l'été torride et des rares puits pour le besoin de l'homme et des chameaux, les rendent difficilement passable». Le même constat ne conduit cependant pas aux mêmes conclusions le chef du corps militaire sibérien: soulignant le rôle particulier dans cette bande des deux limites de la végétation au nord et au sud, il suggère que «la conquête de ces limites et quelques rares oasis est le plus important, car celui qui possède ces points possède les routes caravanières et militaires». La ligne frontalière «naturelle» de Gasford, de caractère avant tout transitoire, doit donc passer par-dessus les limites des végétations[2507].

Un tel décalage de la frontière ne suscite aucune protestation dans une partie de l'élite militaire russe au sein de laquelle, depuis 1840 déjà, circule la proposition émise par le prince Men'shikov de fonder une ligne de fortification russe sur le Syr-daria: selon lui, cette conquête des rives du Syr-daria ne sera pas une véritable conquête, car les Kirghizs-Kajsaks sont déjà citoyens russes[2508].

Dans les recherches de «frontières naturelles» les limites souhaitables se déplacent de plus en plus vers le sud. Ainsi le général Katenin, commandant du corps militaire d'Orenbourg, et le général Bezak écrivent respectivement en 1858-1859 et en 1861 au Ministre des affaires étrangères pour lui proposer de dresser des lignes de fortifications sur le fleuve Jany-daria, encore plus au sud par rapport au cours moyen de l'Amou-daria, car «notre frontière naturelle ici [en *Asie centrale*] n'est pas le Syr-daria, mais le long de la limite des sables du Kyzyl-kum où s'arrête toute possibilité de labourer la terre et de sédentarité, et où, par conséquent, il est impossible d'acheter des provisions sur place pour les armées»; selon eux, le fait de considérer que «notre frontière naturelle est sur la rive droite du Syr-daria» est une erreur, car la terre labourable est ici entourée des deux côtés par des steppes stériles et que ce ruban de terres fertiles, nécessairement insuffisant pour les sédentaires russes et pour les nomades kirghizes, sera une source de

---

[2506] Venjukov, 1873-1876, v. I, pp. 28-29.

[2507] CGA RUz, f. I-715, op. 1, d. 1, ll. 25 (37)-44 (56).

[2508] *Ibid.*, ll. 115 (125)-116 (124).

conflits; «même si, continuent-ils, le Syr-daria est officiellement et sur les cartes géographiques désigné comme frontière, en réalité cette frontière a été violée dès la première journée de l'occupation du Syr-daria et n'existe aujourd'hui pas»; «si l'occupation des limites de l'*Asie centrale* est nécessaire à l'État, il faut que nous y entrions dans les limites naturelles indiquées par la nature; dès ce moment-là toutes les discussions, rumeurs et pourparlers s'arrêteront de soi-même, car nos voisins doivent se soumettre à la nécessité des choses évidentes, déjà accomplies»; ces démarches «garantiront le respect des Asiates» et un commerce florissant pour le futur. Alors, proposent les généraux, il faudra avancer vers le Jany-daria, en effectuant préalablement des relevés exacts afin d'évaluer les difficultés pour la construction de forteresses sur ce fleuve. Les dépenses pour la construction de ces forteresses semblent tout à fait rentables dans l'optique des démarches militaires futures: l'occupation encore plus au sud de la baie de Krasnovodsk et du delta de l'Amou-daria, la réunion des lignes de défense de la Sibérie et d'Orenbourg le long d'une ligne au sud de Tashkent, la conquête de cette dernière ville, carrefour de commerce vers Kashgar et Jarkand, permettront, selon les généraux, de rapprocher les Russes de la Chine et de Boukhara et donneront aux Kirghizes les moyens de développer une culture sédentaire sur les terres cultivables qui fournira à l'armée des provisions, ainsi que des matières premières[2509].

Vers les années 1860-1870 le choix des repères change et ces «limites naturelles», maintenant trop modestes, sont vite oubliées pour laisser place à d'autres «limites» légitimes dont l'ombre s'abat sur la rive droite de l'Amou-daria à la suite de la révolte et de l'expulsion des Afghans du Badakhshan en 1879. Venjukov constate en 1876 qu'en arrivant à ces confins «naturels» «sur le haut et moyen Amour, dans le Transbaïkal, en Altaï, sur le plateau de Sajan, dans le district de Semirechie avec le territoire de Kouldja» et en dépassant un peu les limites «naturelles» de la Dzoungarie septentrionale, près du Zajsan, la Russie n'a pas encore atteint ses «vrais» confins méridionaux:

> «dans un futur proche, la Russie doit bien sûr avancer dans les steppes du Turkestan, vers le sud à partir du Khorassan et de l'Hindou-Kouch [*n.d.l.r. sic*, dans son programme maximaliste il dépasse même cette ligne de partage des eaux], et il un certain agrandissement du territoire d'Ussurie du sud sera souhaitable pour que le ruban au bord entre la Mandchourie, la Corée et la mer soit plus grand qu'actuellement et pour ne plus courir autant de risques d'être extorqués par les Chinois»[2510].

Entre les deux lignes représentées par le Syr-daria et l'Amou-daria se manifestent entre temps d'autres «limites naturelles», dont le tracé change au fur et à mesure de l'offensive. Dans des projets initialement élaborés par le Ministre de la Guerre Dmitrij A. Miljutin (1816-1912; Ministre en 1861-1881) et par le Ministre des Affaires étrangères A.M. Gorchakov, il est prévu de bâtir une troisième ligne «défensive», celle de Kokand [*kokandskaja linija*], le long de la chaîne du Karatau. L'absence d'eau dans la région représente un fait négatif susceptible d'augmenter le coût et de causer des difficultés pour le stationnement de l'armée russe; c'est pourquoi la frontière projetée

---

[2509] *Ibid.*, d. 20, ll. 498-499, 506; *Ibid.*, d. 22, ll. 376-400; *Ibid.*, d. 25, ll. 405, 485-489.

[2510] Venjukov, 1873-1876, v. II, pp. 139-140.

dans la version suivante est déplacée sur le fleuve Arys'. Or, à l'époque, en 1864, Chimkent a déjà été conquise et transformée en forteresse par les Russes. Comme la ville se trouve au-delà de l'Arys', la frontière risque de ne pas l'englober dans le territoire russe au cas où la frontière passera sur l'Arys'. En cherchant des limites «naturelles» («il est probablement possible de trouver entre Chimkent et Tashkent une chaîne de montagnes quelconque ou une ligne de partage des eaux», écrit-il, sans savoir qu'il y a effectivement une chaîne de collines est-ouest juste au sud de Chimkent), Miljutin confie aux militaires russes, notamment au général Mikhaïl G. Chernjaev (1828-1898)[2511], la tâche de positionner cette frontière sur le terrain réel. La question des «frontières naturelles» est résolue de manière radicale: alors aux mains du khan de Khiva, Tashkent est conquise par Chernjaev en 1865[2512].

Parmi d'autres exemples représentatifs de la constante «naturalité» des frontières russes figurent les thèses qu'a exprimées à des moments différents Aleksej N. Kuropatkin (1848-1925), l'un des conquérants du Turkestan, Ministre de la Guerre entre 1897 et 1905 et dernier Gouverneur général du Turkestan (1916-1917)[2513].

En 1887, selon lui, «la difficile mission russe en Asie centrale a atteint sa fin naturelle»[2514]. Cette suggestion paraît à l'aube de l'époque, sous Alexandre III, où disparaît de la scène la politique générale propre au règne d'Alexandre II qui permettait au Turkestan russe de faire «tache d'huile» en *Asie centrale*[2515] en favorisant les ambitions d'extension des officiers sur place. Comme l'écrit l'attaché militaire de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg en mars 1893,

> «du jour où Alexandre III est monté sur le trône et a déclaré qu'il 'briserait net' celui de ses agents en Asie centrale qui se permettrait, comme sous son père, une politique d'extension, […] les officiers russes ont dû renoncer tout simplement au système exploité par les Kaufman, les Abramoff, les Tchernaïeff, les Skobeleff et les Kouropatkin, pour se tailler un avancement rapide et une carrière brillante en Asie»[2516].

En mars 1900 Kouropatkin maintient cette idée dans son *Mémorandum* pour Nicolas II[2517], même si la ligne des frontières russes aux confins de l'Iran et de l'Afghanistan a dû être modifiée par les commissions russo-britanniques à deux reprises, en 1884-1888 et 1893-1895. Ce *Mémorandum* dresse un tableau stratégique de l'empire à l'aube du XX^{e} siècle, avec le détail des frontières, et à la question «Sommes-nous satisfaits de nos frontières?» Kouropatkin répond par l'affirmative, comme Gorchakov qui, lui aussi,

---

[2511] Voir la n. 2370.

[2512] Kuropatkin, 1910, t. 3, p. 99. L'idée de prendre Tashkent de force est très débattue dans les cercles militaires russes dès le début des années 1860; cependant le Ministre de la Guerre Miljutin souligne à plusieurs reprises, notamment dans une lettre du 28 juin 1862 au chef du corps militaire de la Sibérie, que ni la prise de Tashkent, ni celle de Turkestan ne sont autorisées cette année-là; en revanche, des reconnaissances de terrain ont été favorisées: CGA RUz, f. I-715, op. 1, d. 26, ll. 234-238.

[2513] Sur la vie de Kuropatkin, voir Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, pp. 86-91.

[2514] Kuropatkin, 1887, p. 115. Cité d'après Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, p. 99.

[2515] Ney, 1888, p. 221.

[2516] Cit. d'après Lantz, 2004, p. 87.

[2517] Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, pp. 101-102.

avait en 1864 déjà répondu affirmativement à la même question en estimant qu'il ne faut pas intervenir dans le domaine des khanats sédentaires dotés d'une organisation sociale plus solide que le steppe[2518]: la Russie a depuis longtemps atteint ses «limites naturelles», une frontière stable et logique, en arrivant sur les bords des mers Caspienne, Noire et Baltique, même si le Bosphore n'est pas russe[2519]. Dans l'optique de Kuropatkin, la Russie ne peut plus se permettre d'effectuer d'autres conquêtes en Asie: à propos de l'Inde elle doit entretenir de bonnes relations avec l'Angleterre pour former un bloc chrétien uni contre l'Orient non chrétien et en Extrême-Orient elle doit éviter d'envahir la Mandchourie pour ne pas se retrouver avec neuf mille kilomètres de frontières communes avec une Chine hostile (en réalité les troupes russes commencent à envahir la Mandchourie en juillet 1900 pour «protéger» le chemin de fer et la Sibérie orientale des révoltes des Boxers).

Cependant, ce point de vue change après la défaite russe de 1905: au début des années 1910, effrayé par le «péril jaune» après la chute de la dynastie Qing, Kuropatkin adopte un langage nationaliste et raciste[2520]. Dans cette nouvelle perspective, les «frontières naturelles» de la Russie doivent être protégées au sud-est par une zone tampon sous surveillance russe qui doit passer sur les territoires peu peuplés des steppes et des déserts du Xinjiang, de la Mongolie et de la Mandchourie, face à la Chine[2521]. La présence des chemins de fer russes en Mandchourie et en Mongolie est une raison supplémentaire pour établir des «gardes-frontières» dans la zone.

Par rapport au segment turkestanais, il entretient en même temps son ancien concept: les frontières du territoire du Turkestan avec la Perse, l'Afghanistan, Boukhara et la Chine qui passent par des limites naturelles géographiques et ethnographiques sont parfaites et ne demandent pas d'élargissement supplémentaire[2522]. Même à l'égard de l'Hindou-Kouch, Kuropatkin est clair: là, où dans la zone frontalière avec l'Afghanistan,

> «notre frontière n'est pas montée sur la chaîne de l'Hindou-Kouch, il est clair que les désavantages de cette limite naturelle, sacralisé par beaucoup de militaires, ne se rentabiliseront pas par les profits douteux qu'on pourrait obtenir au prix d'une lutte sanglante avec l'Afghanistan et l'Angleterre»[2523].

Mais cela ne constitue pas un point final définitif: en soulignant le fait que la longueur des frontières les rend difficilement défendables, Kuropatkin écrit que «dans le futur la meilleure manière de réagir pour les armées turkestanaises sera, comme dans le passé, de lancer une offensive contre l'ennemi qui se préparera à intervenir dans les limites de nos possessions, afin de le détruire avant qu'il n'arrive sur notre

---

[2518] La frontière passe du lac Issyk-kul vers le Syr-daria à travers Chimkent. Voir le *Manifeste* de Gorchakov, Annexe 1 [n. 2370]: *in* Skrine et Ross, 1899, p. 421.

[2519] Kuropatkin, 1910, t. 3, p. 69. Ici Kuropatkin reprend la même idée qu'il a exprimée le 25 novembre 1897 en tant que Gouverneur général de la province de la Transcaspienne devant des touristes britanniques: Skrine et Ross, 1899, pp. 424-428.

[2520] Kuropatkin, 1910, t. 3; *idem,* 1912.

[2521] Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, p. 102.

[2522] Kuropatkin, 1910, t. 3, p. 144.

[2523] *Ibid*.

territoire»[2524]. Les frontières perdent alors de leur importance. Et même s'il dit que la Russie n'a pas plus d'avantages à élargir ses possessions en *Asie centrale*, il suppose que dans le cas d'une guerre avec la Chine, il sera facile de conquérir le Turkestan chinois depuis le Turkestan russe[2525].

En 1916, il parle déjà clairement de la nécessité d'aligner les frontières russes sur un axe rectiligne entre les Tian-shan et Vladivostok qui partagera les zones d'influence avec la Chine au Xinjiang et en Mongolie et celles avec le Japon en Mandchourie[2526].

Dans cette perspective, on voit que les limites de l'*Asie du Milieu*, toujours présentées comme «naturelles», coïncident de manière tangible avec la ligne des prétentions minimalistes d'une potentielle expansion russe dans le voisinage le plus proche et répondent à des considérations stratégiques et à ce titre parfaitement comparables aux limites «naturelles» de l'Inde britannique; de la même manière les limites de l'*Asie du Centre* sont dictées par les prétentions maximalistes de l'impérialisme russe qui à des époques diverses ont été décrites, souvent avec l'aide de scientifiques[2527], dans des projets du tsar.

*c) Projets d'expansion et changement des limites de l'*Asie du Centre

– Les images particulières de chaque colonie russe

Les projets impériaux sont nettement segmentés en plusieurs zones qui correspondent aux vecteurs géostratégiques de l'empire, articulés de manière plus ou moins intense sur la longue durée et selon des supports idéologiques divers (voir à ce propos la carte publiée en 1904 dans *A Humorous Diplomatic Atlas of Europe and Asia*, qui traduit graphiquement les projets impérialistes russes [**Fig. 16.8**][2528]). Conformément au caractère de ces projets, chaque partie des terres colonisées ou que l'on projette de coloniser est évalué en Russie de manière distincte (voir, par exemple, le Caucase romantique, la Sibérie prometteuse d'un essor industriel et commercial, les steppes non hospitalières au-delà desquelles se trouve la terre des ancêtres, etc.)[2529].

Ces perceptions segmentaires rencontrent également un écho dans la poésie russe qui, en fin du compte, opère sur des notions qui appartiennent davantage aux «idées

---

[2524] *Ibid*.

[2525] *Ibid.*, pp. 144-145.

[2526] LeDonne, 1997, p. 220.

[2527] A propos de l'orientalisme en Russie dans le sens d'E. Said où la connaissance est vue comme une force politiquement engagée dans le processus de colonisation et pour prouver ou pour désaprouver cette théorie, voir Riasanovsky, 1972; Ram, 1995, 2003; Brower et Lazzerini, 1997; Knight, 2000a, 2000b, 2002; Khalid, 2000; Todorova, 2000; Schimmelpenninck van der Oye, 2002; Etkind, 2001; *idem*, 2002; Campbell 2002; Brower, 2002. Plus spécialement sur le Caucase et la Crimée: Layton, 1994; Hokanson, 1994a; *Eadem*, 1994b; Soplenkov, 2000; Dickinson, 2002; Jersild, 2002. Sur l'Extrême-Orient et la Sibérie: Diment et Slezkine, 1993; Slezkine, 1994; Popkin, 1992; Bassin, 1994, 1999; Schimmelpenninck van der Oye, 1997, 2001a, 2001b. Sur le Turkestan: Becker, 1986; Sahni, 1997; Brower, 1994, 2003, Silverstein, 2002.

[2528] Black, 2003, p. 125.

[2529] Schimmelpenninck van der Oye, 2002, p. 255.

collectives» qu'à une rêverie individuelle, avec, selon les périodes, des variantes diverses. D'après l'analyse par O.A. Lavrenova des textes poétiques[2530], le Caucase est toujours attaché à la biographie personnelle d'un poète et, sans former au XIX^e^-début du XX^e^ siècle un symbole national, reste toujours romantique et exotique, malgré des approches souvent très contrastées[2531]. Les descriptions tournent en général autour de deux piliers: la vie et les guerres des montagnards sauvages et cruels, mais naïfs comme des enfants; et la captivité, soit des Russes au Caucase, soit des Caucasiens en Russie[2532].

L'Oural ou Monts Ryphées occupe une place très importante dans les textes poétiques, mais l'espace au-delà reste une *terra incognita* et la Sibérie ne fait au XVIII^e^ siècle que des apparitions très épisodiques chez A.D. Kantemir, G.R. Derzhavin et M.V. Lomonosov pour souligner les forces et les richesses de l'empire russe. Au XIX^e^ siècle ces montagnes apparaissent souvent dans des narrations historiques sous leur nom réel d'Oural, alors que la Sibérie prend une teinte négative comme un pays d'exil dont l'existence fait honte à la Russie. Mais en même temps la notion de Sibérie garde en soi un potentiel économique. Au début du XX^e^ siècle, la Sibérie devient le symbole d'un espace sans limites qui va de l'Oural à l'océan Pacifique et qui représente, sans nuance négative, le potentiel économique de la Russie. En même temps, au XX^e^ siècle, la Sibérie s'amenuise cartographiquement, car l'expression *Dal'nij Vostok* [*Extrême-Orient*] fait son apparition dans les cartes mentales russes. En revanche, dans la littérature européenne la Sibérie reste toujours un symbole de terres non cultivées [*neosvoennost'*] et de sauvagerie russe[2533].

Même si la situation la pire est celle des régions tatars le long de la Volga, que l'on ne voit pratiquement jamais comme des objets de réflexion romantique, à l'exception de l'épisode de la prise de Kazan en 1552[2534], l'*Asie centrale*, quant à elle, n'apparaît pratiquement pas dans les textes poétiques, y compris dans les textes consacrés aux démarches militaires russes. On ne pourra donc la trouver dans l'analyse textuelle et dans l'analyse cartographique (cartes-monde) de Lavrenova[2535]. L'*Asie centrale* se trouve à cheval entre la Russie, toujours mise en valeur dans la littérature russe, et la Turquie, l'Iran et l'Afghanistan, autres territoires jouissant d'une histoire ancienne et romantique. Elle garde une position visiblement marginale et n'apparaît qu'épisodiquement dans la poésie russe, notamment à propos des Steppes kirghizes qui font souvent leur apparition dans la littérature dans un contexte de captivité romantique[2536], par exemple chez Alexandre Krjukov (steppes Kirghizes, 1825), Kudrjashov (les steppes, années 1820), N. Muraviev (steppes kirghizes), N. Nekrasov (les steppes d'Orenbourg, la Caspienne, l'Altaï et l'espace autour de Nerchinsk), V.

[2530] Sur la méthode utilisée: Lavrenova, 1998, p. 24.

[2531] Lavrenova, 1998, pp. 34-35, 38.

[2532] Sur la romantisation de la captivité au Caucase, voir, par exemple, Austin, 1997; Barrett, 1998; Brower, Layton, 2005.

[2533] Lavrenova, 1998, pp. 31, 34, 39, 58.

[2534] Austin, 1997, pp. 26-27.

[2535] Lavrenova, 1998, cartes 10b, 11b, 13 a, 13 b, 14 b, 15 a, 15b.

[2536] Austin, 1997, pp. 99-116.

Brjusov (l'Amou-daria, le Syr-daria, la Caspienne et le Pamir), N. Gumilev (la Caspienne, le Pamir, le Gobi, la grande muraille, le Tibet), V. Khlebnikov (la Caspienne, Krasnovodsk, le Saïan) et S. Esenin (la Mongolie, les steppes kirghizes, le Turkestan, l'Afghanistan, la Caspienne, Boukhara, Krasnovodsk, Aralsk, Irgiz et Akhch-Kujma [ces quatre derniers ne sont mentionnés qu'une fois]). Seule fait exception la mer Caspienne qui au même titre que l'Oural, les grands fleuves de la Sibérie et la Sibérie joue elle-même un rôle comme l'un des piliers géographiques structurant l'espace russe.

En Russie coexistent plusieurs positions idéologiques plus ou moins favorables à une expansion vers l'Asie, pacifistes ou militaristes qui, pour les premières, s'expriment dans les quotidiens et revues *Golos* [la Voix], *Novosti* [les Nouvelles], *Sankt-Peterburgskie vedomosti* [Journal de Saint-Pétersbourg] et pour les secondes, du camp militariste, dans *Grazhdanin* [le Citoyen], *Novoe Vremja* [Nouveau Temps], *Svet* [Lumière], *Russkij Invalid* [l'Invalide russe]. De cette diversité on peut dégager quelques-unes des orientations maximalistes projetées dans le cadre de ce qui constituait l'*Asie du Centre* (**Fig. 16.8**). Encadrée par des débats incessants sur la «(non) rentabilité» du Turkestan et l'auto-sacrifice de l'empire russe dans cette affaire, la politique d'expansion impérialiste russe prend le caractère d'une question de valeur et de prestige où toutes les dépenses peuvent se justifier par l'acquisition de nouvelles possessions qui ont aussi un caractère symbolique; de plus, l'Orient ou l'Asie commencent à être vus au tournant des siècles comme la source potentielle d'une renaissance spirituelle de la Russie[2537].

– Vers l'Extrême-Orient et les sommets du Tibet

Après des siècles d'harmonie relative sur les frontières sino-russes[2538], des rêves bouddhistes et la volonté d'obtenir un accès à des mers de plus en plus chaudes conduisent à envisager l'extension du Monde du Milieu jusqu'aux frontières de la Chine dont les territoires préfrontaliers doivent entièrement passer sous protectorat russe. Très maximaliste, dans le même état d'esprit qui a marqué plus tard la conquête foudroyante du Turkestan par les généraux Mikhaïl G. Chernjaev (1828-1889) et Mikhaïl D. Skobelev (1843-1882), cette prise de position est inaugurée par le comte Nikolaj N. Murav'ev-Amurskij (1809-1881), gouverneur-général de la Sibérie orientale[2539]. Animé par ces idées, il lance dans les années 1850-1860 de nombreux projets pour que l'Amour soit transformé en une place d'armes de l'avancée russe jusqu'à la Grande Muraille et même plus loin, tandis que dans l'optique minimaliste, la Mandchourie doit être absolument rattachée à la Russie (en 1858, il obtient d'ailleurs de la Chine la

[2537] Cette idée devient commune dans la poésie russe du XX^{e} siècle: Lavrenova, 1998, p. 46.

[2538] Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, pp. 111-113, avec bibliographie.

[2539] Kohn, 1963, p. 88; Bassin, 1999, pp. 106-135, 224-232.

cession de la Mandchourie septentrionale et installe une colonie russe à Sakhaline[2540]). Même la Corée n'est pas oubliée[2541].

Le Tibet entre dans ces projets dans le courant des années 1876-1878 grâce à Nikolaj M. Przheval'skij (1839-1888)[2542]. Exprimant une opinion qui avait déjà été articulée en 1858 par le capitaine Chokhan Velikhanov, un noble Kazakh au service russe[2543], Przheval'skij considère en effet que l'annexion du Turkestan oriental serait le premier pas d'une opération facile à réaliser pour intégrer dans les frontières impériales des pays comme la Mongolie, le Tibet avec Lhassa la prestigieuse aussi surnommée la «Rome de l'Asie», ainsi que des territoires proches de Pékin[2544].

Bien que les conseils de Przheval'skij ne rencontrent pas d'écho immédiat, ces projets finissent entre la guerre sino-japonaise de 1894-1895 et la guerre russo-japonaise de 1904-1905 par être favorablement accueillis dans les cercles officiels russes. Entre 1893 et 1904 P.A. Badmaev les résume de la manière suivante:

> «La Mongolie, le Tibet et la Chine représentent l'avenir de la Russie […] Nous avons la possibilité de tenir entre nos mains l'Europe et l'Asie précisément depuis les rives de l'océan Pacifique et les hauteurs de l'Himalaya»[2545].

La politique asiatique s'intensifie sous le règne d'Alexandre III (1881-1894), à l'exception du Turkestan, et, surtout, sous celui de Nicolas II (1894-1917) qui, sous l'influence du prince Esper E. Ukhtomskij (1861-1921), est porté à croire qu'en avançant vers l'Est, les Russes reviennent chez soi. En 1886, les hommes politiques russes décident de construire le Transsibérien (dont les travaux prennent place entre 1890 et 1904) afin de faciliter son rapprochement du Pacifique, puis le chemin de fer oriental chinois, reliant Vladivostok au Transsibérien directement par les territoires chinois (1896-1903). En ce but les Russes fondent la banque russo-chinoise en 1895. L'armée russe occupe «temporairement» la Mandchourie en profitant de la défaite de la Chine et les industriels russes obtiennent en 1897 la concession des chemins de fer mandchous sous la présidence du prince Esper E. Ukhtomskij pour une durée de quatre-vingt-dix-neuf ans. Enfin, ils transforment Kharbin, ville chinoise fondée en 1898 sur le

---

[2540] Kohn, 1963, p. 88. Le texte préliminaire qui prévoyait initialement de s'emparer des territoires chinois de l'autre berge de l'Amour se fondait sur les observations recueillies par A.F. Middendorf lors d'une mission académique en Sibérie en 1842-1845 sur les Tougouses qui, tout en habitant et chassant sur terre chinoise, payaient des impôts aux Cosaques russes; ils étaient par conséquent réévalués comme sujets russes et leurs terrains de chasse comme territoires russes: Slezkine, 1994, p. 95.

[2541] Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, p. 201.

[2542] Le programme a été mis au point dans «Ocherk sovremennogo polozhenija v Central'noj Azii» [Essai sur la situation contemporaine en Asie centrale]. Cette article tiré de son memorandum secret *Novye soobshchenija o vojne s Kitaem* [*Nouvelles considérations sur la guerre avec la Chine*], paru ensuite dans le *Russkij vestnik* de 1886 (186, pp. 473-524) a été republié en 1888 comme dernier chapitre de son ouvrage *Ot Kjakhty na istoki Zheltoj reki* [*De Kjakhta aux sources du fleuve Jaune*] sous le titre «Ocherk sovremennogo polozhenija Central'noj Azii» (pp. 493-539). Dans l'édition soviétique de 1948 (Moscou, OGIZ) cette partie a été omise. Voir pour plus de détails Brower, 1994; Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, pp. 24-41; Laruelle, 2002a, p. 361; Andreev, 2006, pp. 59-62.

[2543] LeDonne, 1997, p. 187.

[2544] Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, pp. 31-34, 197; Andreev 2006, pp. 65-68.

[2545] Semennikov, 1925, p. 56. Voir aussi Laruelle, 2002a, p. 368; Andreev, 2006, pp. 70-72. Hauner accorde ces paroles à Witte: Hauner, 1992 [1990], p. 57.

trajet de la ligne ferroviaire, en enclave coloniale russe du territoire chinois, construit les ports libres de glaces de Port-Arthur et Dairen en Chine (1898) et se proclame protectrice de l'Empire du Milieu. En même temps, la Corée se transforme en un protectorat russo-japonais conformément au traité de Lobanov-Jamagata du 28 mai 1896[2546].

En 1895-1897, parallèlement à ces démarches en Extrême-Orient, Nicolas II sanctionne l'envoi au Tibet de plusieurs missions destinées à établir un protectorat impérial dans cette région perçue comme le noyau politique de l'Asie[2547]. Il encourage un projet de P.A. Badmaev destiné à dédoubler le Transsibérien par la Mongolie et la Chine pour atteindre le Gansu, à la porte du Tibet. L'occupation projetée du Tibet par la Russie devient une nécessité d'évidence», car, comme l'écrit Badmaev, «le Tibet, en tant que plus haut sommet de l'Asie, dominant tout le continent asiatique, doit infailliblement se trouver dans les mains de la Russie. Par la possession de ce point, la Russie pourra probablement assouplir l'Angleterre»[2548]. Le projet semble d'autant plus réalisable que la défaite de la dynastie Mandchoue est considérée comme certaine dans un futur immédiat[2549]. Avgan Lobsang Dorzhiev [Dorjieff] (1854-1938), autre favori du tsar et partisan de l'idée d'une Russie bouddhiste, lui aussi, comme Badmaev, introduit par Ukhtomskij auprès du tsar[2550], tresse en même moment des liens intimes entre la Russie et le Tibet en affirmant que le Shambala (Shangrila), le paradis tibétain, se trouve à Saint-Pétersbourg[2551]. Ukhtomskij, un des artisans de la poussée russe en Chine et au Tibet, partage pleinement ces idées: «il est temps de faire comprendre à l'Orient jaune qu'il est, de façon assez étrange, uni à nous par des liens mystiques»; en faisant allusion au tsar blanc, il continue: «Amitâbha, le Bouddha de la 'lumière infinie', règne, d'après la croyance populaire de l'Asie orientale, sur les habitants du paradis dans les contrées éloignées et invisibles de l'Occident»[2552].

En 1899-1900, dans la préface du livre d'Albert von Grünwedel *Mythologie du Buddhisme au Tibet et en Mongolie, basée sur la collection lamaïque du prince*

[2546] Kappeler, 1994 [1992], p. 181; Bassin, 1994; Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, p. 213; Andreev, 2006, p. 73.

[2547] Le gouvernement russe fait appel à ses sujets mongols, kalmouks et bouriates, qui, comme Bazabakshi, G. Tchybikov, Oushe Norzunov et Baradjin, se font passer pour des pèlerins pour accomplir leurs tâches d'espionnage en 1899-1902 sur le budget de l'état-major et du Ministère de la Guerre russe; entre 1898 et 1901 arrive sur leur traces A.L. Dorzhiev, un agent double dont l'activité aurait dans une certaine mesure provoqué l'expédition militaire britannique au Tibet de décembre 1903: Hauner, 1992 [1990], p. 57; Shaumian, 2000, pp. 18-34; Baud, Forêt et Gorshenina, 2003, pp. 19-21. Le rêve du Tibet à Saint-Pétersbourg a inquiété les Britanniques qui à plusieurs reprises auraient questionné Sven Hedin pour savoir s'il avait été engagé par l'état-major russe. Le voyageur suédois nia ce fait, faisant référence au consul russe à Kashgar, Petrovskij, et affirmant que les Russes ne possédaient pas de moyens financiers suffisants pour mener à bien cette opération: Meyer et Blair Brysac, 1999, pp. 325, 327.

[2548] Lettre de 1904 de P.A. Badmaev à Nicolas II, citée *in* Semennikov, 1925, pp. 108-110. Sur les projets de Badmaev: Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, pp. 199-202.

[2549] Shaumian, 2000, p. 19.

[2550] Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, p. 52.

[2551] Pour une démonstration détaillée concernant l'annexion du Tibet et de l'Extrême-Orient dans le milieu politique russe voir Meyer et Blair Brysac, 1999, pp. 262-282; Shaumian, 2000; Schimmelpenninck van der Oye, 2001a; Laruelle, 2002a, pp. 359-370; Andreev, 2006, pp. 77-153.

[2552] Grünwedel, 1900, p. XXX.

Oukhtomskij, le prince russe expose sans équivoques le programme politique d'assimilation de l'Asie jaune à partir de la Transbaïkalie. La région visée se présente comme

> «une clef du cœur de l'Asie, l'avant-poste de la civilisation russe aux frontières de l'Orient jaune […] qui, de nos jours encore, vit sous un régime préhistorique; c'est le trait d'union principal entre le peuple primitif et encore à demi sauvage des Bouriaites et les trésors de la vieille sagesse hindoue». Alors, ces Bouriaites «vont annuellement en pèlerinage à travers la Mongolie, vers les centres de la sagesse tibétaine. Les éclaireurs et les pionniers du commerce russe et de la bonne réputation dont nous jouissons, les représentants du nom russe au cœur même du monde jaune, sont de modernes personnes vêtues de mauvais habits, montées sur les mauvais petits chevaux ou sur les chameaux. Ces païens demi-sauvages, nos compatriotes, s'en vont, là-bas, vers le Koukounor si difficilement accessible à l'explorateur européen, vers Amdo et le Zaïdam, vers le mystérieux Dachilhumbo, vers les frontières montagneuses de l'Inde, avec insouciance et gaieté de cœur […] Cet élément introduit, sans qu'on s'en aperçoive, au plus profond des déserts de l'Asie, au cœur de steppes presque inconnues, une représentation vivante du Tsar Blanc et de ce Moscou 'la ville aux pierres blanches', d'où est sorti l'empire le plus gigantesque du monde, de ce Moscou qui a cherché à s'attacher les peuples plus petits de l'est, 'non seulement par la guerre ou par la sévérité, mais encore par la bienveillance'. Cet élément propage aussi les idées, encore peu nettes il est vrai, que l'on se fait là-bas du rôle que doit jouer l'occident chrétien, appelé à ranimer par l'énergie russe la civilisation mourante du vieil orient. En Russie presque personne ne soupçonne maintenant quel travail utile est accompli par les modestes lamaïstes russes, à bien des centaines de kilomètres de la frontière de Sibérie». Mais c'est grâce à eux, continue Ukhtomskij, qu'il sera possible «d'exercer sur le Tibet une influence directe, voilà ce qui n'a pas été jusqu'aujourd'hui possible à aucune puissance étrangère […]. Qui donc, parmi les Occidentaux, pénétrera là-bas le premier pour y fêter la victoire de la science et du progrès sur les obstacles purement physiques? Nous autres Russes qui, pour de telles expéditions de caractère pacifique et désintéressé, possédons en Sibérie des milliers de pèlerins lamaïstes, simples et dévoués, que l'on peut regarder comme des pionniers naturels toujours à notre disposition? Ou bien les émissaires anglais se forceront-ils là-bas une voie avec leurs batteries de montagnes?»[2553].

Comme l'a observé Victor Bérard, si l'on omet tous les passages présents dans cet ouvrage scientifique liés à l'art, à l'archéologie et à la religion, le reste est un pur programme politique qui consiste à

> «transporter au Tibet la politique dont nous voyons déjà quelques fruits à Pékin; sans guerre, sans violence, par les moyens, ordinaires à Moscou, de lente pénétration, de patience et d'apparente cordialité, [à] conclure une alliance intime avec le bouddhisme lamaïque; [cette politique consiste également à faire] du tsar Blanc, qui est déjà le chef des métropoles musulmanes Boukhara, Samarcande et Khiva, […] l'ami, le protecteur de Lhassa et du dalaï-lama, puis, par la triple vertu du christianisme, de l'islam et du bouddhisme, [à pénétrer] jusqu'au plus intime de la vie mongole et chinoise»[2554].

[2553] *Ibid.*, pp. IX, XII, XIV, XXX.

[2554] Bérard, 1904, pp. 409-410.

Loin des idées occultes chères à Ukhtomskij et à ses amis bouddhistes, Sergej Ju. Witte est entre 1892 et 1900 pratiquement le seul à penser la diplomatie en termes économiques: selon lui il faudrait privilégier une pénétration pacifique de l'Orient par le développement de l'industrie, du commerce, du chemin de fer (facilement transformable conformément aux besoins militaires) et des banques[2555].

Globalement, les projets expansionnistes russes à l'égard des pays dépendant de l'empire Qing (1644-1912) comme le Tibet, la Mandchourie, la Mongolie (intérieure et extérieure) et le Xinjiang, se structurent autour du mythe du tsar blanc, dont les racines remontent au début du XVIII^{e} siècle. À propos de la délimitation administrative de la Russie, Strahlenberg avait jugé en 1730 qu'il est impossible de conférer le nom de *Russie blanche* à toutes les terres russes, car deux causes

> «peuvent avoir occasionné ce nom. La première, c'est que les Tatars, les Calmoucs [Kalmouks] et les Chinois donnent au Monarque de Russie le titre de *Tzagan-Zar* [*Tsagan*], qui signifie le Czar Blanc, pour marquer que c'est un grand Prince [… car …] le blanc a été de tout temps la couleur du grand Kan de Tartarie. […] La seconde raison est que les Tatars appellent communément toutes les grandes résidences *Villes Blanches;* et le territoire des domaines, aussi bien que toutes les terres nobles exemptes de tout impôt, portent en Russie même, le nom de *Terres Blanches*»[2556].

Avec ce nouvel emprunt, le mythe prend un autre contenu sémantique. Rassemblés dans le cadre de la psychose de la menace jaune en une unité bouddhique anti-chinoise à l'identité plus «aryenne» que la «jaune» symbolisée par la Chine et le Japon, les peuples asiatiques de ces régions sont censés attendre un sauveur – qui serait le tsar russe – afin de pouvoir entrer dans son empire. Vers la fin de l'époque tsariste cette composante de la politique orientale devient très relative lorsque la flotte de la Baltique disparaît à la bataille de Tsou Shima en 1905, anéantie par la nouvelle grande puissance asiatique, le Japon. Bien que dès cette époque l'expansionnisme de l'Homme blanc arrive globalement à son terme, la Russie tente de garder certains privilèges dans ces régions, notamment en Mongolie où elle signe une série de traités commerciaux (1911-1915); elle s'avance en outre pratiquement jusqu'à la Muraille après la chute de la dynastie mandchoue en 1911[2557]. Les prétentions russes sur cette zone réapparaîtront ultérieurement à l'époque soviétique, car les frontières de l'URSS sont toujours

---

[2555] Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, pp. 76, 79-81. Cinquante ans avant, Chikhachev propose de conquérir Khiva, Boukhara ou Yarkend non par des moyens militaires, mais par une «soumission pacifique, graduelle de la barbarie sous l'influence de l'instruction, au moyen des relations commerciales»: Chikhachev, 1849, p. 26.

[2556] Strahlenberg, 1757 [1730], vol. I, pp. 6-7. Selon une autre tradition, après avoir apprécié son récit sur le Tibet, Catherine la Grande aurait en 1767 ou 1768 offert au lama bouriate Zijaev l'ordre de Saint-André et une rente annuelle de cinquante roubles. Cet épisode a été pour les lamas bouriates le prétexte de parler de la tsarine comme étant leur protectrice et la déclarer comme sublimation terrestre de la déesse Tara Blanche, d'où tous les tsars russes ont tiré le titre de «tsars blancs»: Andreeev, 2006, pp. 47-48. Voir aussi Meyer et Blair Brysac, 1999, pp. 268-269; Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, pp. 198, 200; Laruelle, 2002a, p. 470.

[2557] LeDonne, 1997, pp. 219-220, 343.

demeurées poreuses dans cette direction où la tentation d'envoyer des agents a longtemps gardé toute sa vivacité[2558].

– Au-delà des steppes vers les chaînes de l'Hindou-Kouch

En revanche, l'expansion vers le sud, dans la direction du Pamir et vers les chaînes de l'Hindou-Kouch, joue toujours avec la carte aryenne. Avant tout chrétiens et aryens, les Russes se sont vus séparés de leur berceau aryen originel par les steppes touraniennes qui s'étendent de l'Ukraine à la Mongolie (pour Lamanskij elles représentent pratiquement un non-monde, car l'«Asie proprement dite» a été définie, tel un négatif, comme un monde non chrétien[2559]). Comme mission suprême, la Russie se serait alors sentie appelée à repousser ses frontières méridionales jusqu'à la rencontre de peuples aryens de culture sédentaire qui permettrait de reconstruire l'unité aryenne précédemment détruite sur ses territoires actuels.

Selon Mikhaïl I. Venjukov, «la géographie physique, en accord avec l'ethnographie, montre clairement que la Russie doit soumettre tous les Turkmènes, les Ouzbeks et les Tadjiks qui vivent dans la dépression aralo-caspienne et donc que ses voisins doivent être les Perses, les Kurdes, les Djemshides, […], les Afghans, etc.»[2560]. Comme il le précise de manière différente deux ans plus tard, la Russie a besoin d'«une rive solide» sur laquelle [elle] se rencontrera avec un autre peuple civilisé»[2561].

La même idée avait été exprimée en d'autres termes quelques années plus tôt, en 1864, dans un discours prononcé par le Ministre des Affaires étrangères Alexandre M. Gorchakov: selon lui les frontières russes peuvent avancer au sud jusqu'à rejoindre les «pays diplomatiquement approchables» (sous-entendu: «civilisés» et «non barbares», donc «aryens»)[2562], car la Russie ne peut plus tolérer à ses frontières des tribus à demi-sauvages qu'il faudrait inévitablement agglutiner à l'empire russe, plus solide et socialement et étatiquement mieux organisé.

[2558] Deux Kalmouks Arashi Chapchaev et Anton Amur-Sanan sont envoyés en 1919 au Tibet pour transmettre les idées des Soviets et montrer que le Tibet reste dans la sphère d'influence russe: Meyer et Blair Brysac, 1999, p. 464. Du côté du Turkestan chinois, une intervention soviétique démarre au Xinjiang immédiatement après la guerre civile de 1917 sous le prétexte d'éliminer l'armée d'A.I. Dutov qui reste dans la zone jusqu'en 1920; les Soviétiques songent ensuite, vers 1924, à rétablir dans la zone les anciens consulats russes (le premier consulat soviétique est réouvert en 1924 à Chugunchak, suivi en 1925 par les consulats d'Ouroumchi et de Chara-Soumé); l'exploitation de la ligne de chemin de fer Turkestan-Sibérie favorise l'annexion informelle du Turkestan oriental par l'URSS, ainsi qu'un accord économique qui en 1931 laisse la liberté aux structures soviétiques d'intervenir commercialement dans le Xinjiang; enfin, toujours pour contrecarrer les projets britanniques de création d'un «grand empire tibétain» et un prétendu plan japonais de créer un «grand empire mandchou-mongol» (1933), une intervention a lieu en 1934 dans un contexte de très forte agitation sociale pour «libérer» Ouroumchi: Castagné, 1933, pp. 157-184 (partiellement).

[2559] Laruelle, 2002a, p. 356.

[2560] Venjukov, 1878, p. 21. Cité d'après Laruelle, 2002a, p. 419.

[2561] Idée exprimée dans l'article de Venjukov, 1880, p. 135. Cité d'après Remnev, 2001, n. 41.

[2562] Gillard, 1977, pp. 118-120.

Pour la majorité des penseurs russes, les limites extrêmes de ce segment de la frontière coïncident avec les chaînes de l'Hindou-Kouch, réunissant en un ensemble unique le Turkestan russe et le Turkestan afghan.

Dans la première version (datée de 1830) de la carte de l'*Asie centrale* d'A. von Humboldt on observe déjà l'idée selon laquelle l'Hindou-Kouch constitue une limite nette dans cette zone géographique. Un peu plus tard, P. Chikhachev cherche dans le Pamir identifié sous le nom de Balor la ligne de partage des eaux qui, avec la disparition du Balor, se déplace vers l'Hindou-Kouch, lequel hérite à son tour du rôle de «frontière naturelle»[2563]. À peu près vers la même époque il est «évident» que l'Hindou-Kouch constitue une ligne «naturelle» pour J.-A. Gatteyrias qui écrit que

> «l'annexion [*n.d.l.r.* par les Russes] du khanat de Kachgar n'était plus qu'une question de temps, ainsi que celle des territoires de Boukhara, de Merv, de Balkh, en un mot de toutes les populations musulmanes de l'Asie centrale. Mais, aux jours de la réussite finale, la Russie aura constitué à son profit le rêve diplomatiquement apocryphe de Pierre le Grand; elle se trouvera alors en présence du massif de l'Indou-Koh [*n.d.l.r. sic*] et de la Chine à l'est, de la Perse et de l'Afghanistan au sud: il ne lui restera plus qu'à fixer, d'accord avec l'Angleterre, les limites de ce dernier pays»[2564].

Dans le monde francophone, l'idée est toujours d'actualité vers 1870 quand le lieutenant-colonel de l'état-major français Debize indique avec un sentiment d'évidence et d'assurance que

> la rive droite «de l'Oxus ne peut être définitive et que la Russie ayant pris pied dans l'Asie centrale, doit fatalement aller jusqu'à la limite géographique de cette contrée, c'est-à-dire jusqu'au massif de Hindou-Kouch. C'est aussi l'intérêt de l'Angleterre d'y consentir, car alors seulement la Russie aura trouvé son équilibre en Asie et ne songera qu'à maintenir sa domination sur ce vaste territoire et sur ces populations belliqueuses et turbulentes»[2565].

La première série de traités russo-britanniques de 1872-1895 pour la délimitation des sphères d'influences en Afghanistan ne change rien au niveau des idées communes où cette «évidence» s'impose de tout temps. Le jeune Sven Hedin lui-même fait état du caractère idéal de cette solution en 1896, alors que les travaux des commissions russo-britanniques ont déjà été réalisés, lors d'une rencontre avec le tsar Nicolas II (selon la version de Hedin, personne avant lui n'avait cependant jamais parlé de cette proposition au tsar[2566]).

À part un raisonnement purement géographique (la constatation selon laquelle l'Hindou-Kouch est la ligne de partage d'eaux), cette théorie défend également des raisons militaires: selon elle, les limites «naturelles» doivent passer par ces hautes montagnes qui séparent les courants des fleuves, et non dans des plaines qui exigent la construction de barrières artificielles et peuvent provoquer des conflits à la suite des

---

[2563] Chikhachev, 1849, p. 35.

[2564] Gatteyrias, s. d. [années 1850-1860?], p. 273.

[2565] «Actes de la Société. Séance mensuelle du 16 mars», *Bulletin de la Société de géographie de Lyon*, Lyon, t. 2, p. 640.

[2566] Hedin, 1925, p. 244.

déplacements des nomades (on oublie toutefois dans les débats que, comme l'a dit Jomini à propos des Alpes, les obstacles insurmontables sont toujours surmontés[2567]). Comme l'écrit Mikhaïl I. Venjukov, une fois

> «mis les pieds sur le sol du Touran, nous devons le traverser complètement, jusqu'aux piémonts de l'Hindou-Kouch et des montagnes du Khorassan… Car dans les steppes aralo-caspiennes il n'y a aucune autre frontière naturelle sur laquelle nous pourrions nous arrêter sans nous mettre face à un danger, qu'il vienne de l'intérieur ou de l'extérieur. Dans les steppes, conformément aux caractères de leurs habitants, on est obligé de suivre une seule loi: ou tout, ou rien. Chaque partie, même la plus insignifiante, laissée indépendante, sera un chancre dans la plaie pour l'organisme étatique, la source de troubles qu'il n'y a aucun autre moyen d'éliminer qu'en l'annexant, à moins de reculer devant lui jusqu'au bord d'un territoire exclusivement peuplé de sédentaires; ce qui dans notre cas ira jusqu'à l'Oural et l'Irtysh»[2568].

Par conséquent, l'idée même de rester sur les frontières établies vers 1873-1876 par les commissions russo-britanniques, «en laissant nos limites nationales dans l'air, sans les faire adhérer à une limite [*urochishche*] naturelle quelconque» et en gardant les statuts de protectorats conférés aux khanats centre-asiatiques, paraît à Venjukov comme le moyen sûr de faire de la Russie ce qu'est «la Turquie avec l'Égypte, la Roumanie et la Serbie», c'est-à-dire de manière catastrophique un pays «obligé de garder beaucoup d'armées [sur ses frontières] sans jamais parvenir à la russification des territoires conquis»[2569]. En outre, selon lui, l'existence même des khanats centre-asiatiques est dangereuse pour la Russie, car «leur voisinage avec les terres russes qui depuis peu étaient leurs possessions, est nuisible pour l'état politique du Turkestan et pour cette raison plus vite leur existence politique se terminera, mieux ce sera»[2570].

Si l'opinion de Venjukov à l'égard des khanats-protectorats n'est pas partagée par certains hommes politiques qui préfèrent conserver ce statut ambigu (*supra*), les points de vue concernant l'Hindou-Kouch sont plus homogènes. C'est dans ce même sens, par exemple, que vont les paroles que Mushketov, partisan d'une frontière «exclusivement scientifique», prononce en 1886:

> «Actuellement – écrit-il – la majorité du Turkestan appartient déjà à la Russie, mais dans un futur proche il est fort probable qu'il entrera entièrement dans les limites de l'État russe; il n'y a pratiquement aucun doute là-dessus; c'est une question de temps. L'association récente de Merv le confirme à n'en plus pouvoir. Les khanats de Boukhara, de Khiva et les autres sont indépendants seulement en nom; en réalité ils sont tellement misérables et faibles qu'ils se trouvent dans une dépendance totale de la Russie; leur indépendance est préservée uniquement par les relations politiques bien connues entre la Russie et l'Angleterre… pratiquement personne qui connaisse l'histoire contemporaine du Turkestan ne doute du fait que tôt ou tard, les deux grandes puissances se rencontreront sur l'Hindou-Kouch qui est la seule frontière naturelle ou, selon l'expression de Beaconfield [*n.d.l.r.* dans le texte en russe Bikonfil'd), la frontière

---

[2567] Foucher, 187, p. 132.

[2568] Venjukov, 1873-1876, v. I, p. 14.

[2569] *Ibid.*, v. I, pp. 381-382.

[2570] *Ibid.*, v. II, pp. 141-142.

> scientifique qui doit dans le futur partager les possessions orientales de la Russie et de l'Angleterre. Cette question va-t-elle se résoudre pacifiquement ou par une guerre – le futur le montrera. En tout cas, je suppose, sur cette base, qu'il sera plus tard possible de remplacer la dénomination de Turkestan ou de bassin du Turkestan par un synonyme, le Turkestan russe»[2571].

En 1888 P.S. Vasiliev [Vasil'ev] s'exprime par un discours encore plus fort, car pour pouvoir faire face aux Britanniques, la Russie doit pouvoir arriver à transformer l'Afghanistan en protectorat, «comme celui de Boukhara, ou bien nous devons devenir les maîtres à Hérat. […] notre rêve ne pourra se réaliser que, si, nuit et jour, en nous levant le matin, en nous couchant le soir, nous nous remémorons la célèbre phrase de Caton l'Ancien: *Praeterea censeo Carthaginem esse delendam*»[2572]. Même s'il ne l'est pas encore dans la réalité, ce souhait est déjà réalisé dans les publications: tout en sélectionnant à part la statistique concernant le Turkestan russe dans les tableaux de 1885, le chef du Département asiatique de l'état-major de l'armée russe Kostenko choisit, dans la case du Turkestan non russe, de classer la statistique du territoire afghan à égalité avec les protectorat russes de Khiva et de Boukhara:

> «What the *Afghan territory* may be, alluded to by M. Kostenko as subject to Russian influence, I do not know, écrit Curzon en 1889. He may allude to the districts adjacent to the new Russo-Afghan frontier, or to Afghan Turkestan, or to the provinces on the upper Oxus»[2573].

La situation ne s'apaise pas avec la reconnaissance en 1885 et en 1893 par les Anglais d'une frontière «scientifique» sur l'Hindou-Kouch, quand le général Frederick Sleigh Roberts (1885-1895) propose en 1877-1893 de tracer une ligne de démarcation le long des chaînes de l'Hindou-Kouch entre le Kashmir, les collines de l'Afghanistan central et Kandahar, que protège le désert du Balouchistan[2574].

L'axiome des géographes, militaires et hommes politiques russes selon lequel «le Turkestan afghan doit rejoindre le Turkestan russe» entre tel quel dans les écrits de Reclus qui compose son *Asie russe*, en se fondant sur des renseignements de Kropotkin, Venjukov, Katkof, etc.: sans attendre l'occupation de toute la zone par les troupes du tsar, il fait figurer dans l'Asie russe en l'annexant de manière préventive au grand empire boréal, la plupart des points contestés entre les Afghans et le Turkestan[2575]. Il n'est cependant pas le seul, car l'idée a déjà fait son chemin même au niveau populaire. Dans un livre de K.K. Abaza de 1902 qui réunit des récits sur la conquête russe du Turkestan pour les lectures familiales, le Turkestan est présenté comme un pays limité au sud par des montagnes couvertes de neiges éternelles, derrière lesquelles se trouvent les «possessions chinoises, un Afghanistan à demi bandit et les possessions persanes. Ce territoire est tout à fait particulier, fermé de tous les côtés»[2576]; ce même constat est

---

[2571] Mushketov, 1886, pp. 13-14.

[2572] Vasiliev, 1892, p. 497.

[2573] Curzon, 1889, pp. 252-253, n. 1.

[2574] Johnson, 2003, pp. 710-721.

[2575] Reclus, 1881.

[2576] Abaza, 1902, p. 66.

répété en 1905 par Victor Bérard qui écrit lui aussi que la plaine russe est bornée par l'Hindou-Kouch[2577].

Les points de vue des géographes russes, partie prenante des projets impérialistes russes, ont été résumés avec clarté par Leroy-Beaulieu, témoin direct des événements du côté français et selon lequel les scientifiques russes ont démontré

> «que la nature avait bien marqué les limites du Turkestan bien plus au sud qu'on ne l'imaginait naguère. On découvrit que les pentes septentrionales des plateaux de l'Iran, entre la Boukharie et la Perse, jusqu'à la rive afghane du haut Oxus et aux petits khanats vassaux de Caboul, appartenaient géographiquement à la région aralo-caspienne et n'en pouvaient demeurer isolés. On s'aperçut qu'en dépit de la variété et de l'hostilité de ses diverses populations, toute la vaste steppe constituait «un organisme» qu'il était aussi périlleux que cruel de mutiler. À ces raisons physiques, fournies par les découvertes des géographes, vinrent s'ajouter des arguments économiques, politiques, ethnographiques. Pour assurer la paix des vallées turkmènes et la sécurité des oasis du Turkestan méridional, ne faut-il pas être maître des collines qui les dominent et des cours d'eau qui les arrosent? pour que les nomades de la steppe, rendus par la domination russe à la vie paisible et pastorale, puissent vivre sans recouvrir, comme par le passé, au pillage de leurs voisins, ne faut-il pas leur donner des pâturages pour leurs troupeaux? non contents de réclamer, pour leur nouvel empire, une frontière naturelle, et, pour leurs nouveaux sujets, une frontières équitable, les géographes russes mettaient en avant des considérations de sentiment et l'ordre moral qui étonneraient chez des adeptes moins convaincus de toutes les idées occidentales». Les Russes, continue-t-il sarcastiquement, «en hommes au courant de toutes les théories et de toutes les aspirations modernes», n'ont pas manqué de «faire valoir en faveur des Turcomans, Tekkés ou Saryks le principe de nationalité dans l'Asie si hétérogène»: les Turkmènes de la rive droite du haut Oxus étant passés, avec Boukhara, sous le protectorat de la Russie, il a paru à leur protecteurs, que les «Turcomans de la rive gauche devaient avoir droit aux mêmes avantages», ainsi que les Saryks de Merv et les Turkmènes du Pandj [*n.d.l.r.* Penjdeh]. «La science contemporaine a aussi reconnu au tsar, dans l'Asie centrale, une mission que la Russie ne soupçonnait pas elle-même, il y a quelques années: la mission d'effectuer l'unité politique de la région aralo-caspienne en général et de la steppe turcomane en particulier, à la grande satisfaction du sentiment national des Usbeks et des Tekkés»[2578].

L'argumentation a été la même également par rapport aux Kurdes, Arméniens et Turkmènes, qui habitent à cheval de deux États dans les monts de l'Azerbaïdjan et du Khorasan du côté persan et dans les provinces russes contiguës, et que les diplomates russes se sont efforcés de gagner à la Russie. Auparavant, en 1869-1870, les mêmes problèmes qu'au Pamir sont apparus dans le tronçon de la Dzoungarie, lui aussi mal connu. Enthousiasmés par l'avance rapide de l'armée tsariste au Turkestan, les faiseurs des frontières du côté russe parviennent, dans la région de l'Irtysh noir et du fleuve Charyn, à élargir le territoire russe en avançant le principe qu'il faut assurer leurs pâturages habituels aux citoyens russes Kirghizes et Kalmouks. Comme les itinéraires

---

[2577] Bérard, 1905, p. 5.

[2578] Leroy-Beaulieu, 1888, pp. 212-216.

des campements des habitants de la zone changent d'une année à l'autre et que, finalement, l'opinion des nomades n'est pas demandée, l'espace des campements est coupé par la frontière «pour le plus grand inconfort» des nomades et de l'administration russe[2579]. Cette pratique n'est pas une arme exclusivement russe. Comme l'écrit encore West Ridgeway au sujet des conventions afghano-russes de 1873-1885,

> «nous avons sollicité pour les Afghans des terres qui n'ont jamais été habitées par eux, mais depuis longtemps étaient occupées par les Turkmènes du Pandj; la Russie de son côté insistait sur l'assignation à Boukhara des terres le long de l'Amou-daria qui depuis longtemps appartenaient à l'Afghanistan»[2580].

Dans ces débats relatifs aux «frontières naturelles ou scientifiques» et au «bien-être des indigènes» la population locale fait figure, comme ailleurs, de grande absente, puisque les populations concernées ne sont pratiquement jamais consultées pour la définition des limites entre les États. Snesarev qui a effectué sur la demande de l'état-major russe un sondage sur les sentiments politiques des «indigènes» au Pamir, constate que les Russes ne sont pas attendus là-bas: entre la Russie, l'Afghanistan et le Boukhara, les Ouzbeks penchent davantage pour le dernier, pour la raison que, sans parler de la communauté de religion, les Magnyts, la dynastie boukhariote au pouvoir, sont des Ouzbeks; il en va de même pour les Kara-Kirghizes. La seule exception est représentée par les Tadjiks des montagnes, globalement indifférents aux événements politiques, dont il peut dire avec cependant beaucoup de réserves qu'ils cachent probablement au fond de leur âme le rêve éloigné de se retrouver entre «les mains du tsar blanc»[2581]. Mais la seule donnée prise en compte de son rapport se limite à sa conclusion sur le meilleur lieu de location de l'armée russe, qui serait le Karategin, très avantageux en cas d'événements militaires, pour son accès direct à la Boukharie orientale[2582].

Ce segment géostratégique, lié au Pamir et à l'Hindou-Kouch, présente en outre pour la Russie une importance tant économique que politique, en raison de ses liens avec les projets de conquête de l'Inde. Il constitue donc l'un des principaux moyens de chantage politique sur les Britanniques: pour exemple, on peut citer, d'après un rapport de Kaufman, l'entreprise en juillet 1878 d'une campagne avec «l'envoi d'émissaires en Afghanistan et dans la partie nord de l'Inde»[2583]. Comme l'a écrit Curzon, la Russie ne rêve pas de conquérir l'Inde, mais menace toujours de le faire:

> «His object is not Calcutta, but Constantinople; not the Ganges, but the Golden Horn. He believes that the keys of the Bosphorus are more likely to be won on the banks of the Helmund than on the heights of Plevna. To keep England quiet in Europe by keeping her employed in Asia, that, briefly put, is the sum and substance of Russian policy»[2584].

[2579] Venjukov, 1873-1876, v. I, pp. 33-34.

[2580] [Ridgeway], 1888, p. 94. Cité d'après Zamjatin, 2002, p. 47.

[2581] Snesarev, 1906b, pp. 41-43.

[2582] *Ibid.*, pp. 79-80.

[2583] Zagorodnikova, 2004, pp. 134-136.

[2584] Curzon, 1889, p. 321.

Ces buts ayant été très limités dans le temps, l'intérêt particulier pour l'*Asie centrale* comme «cœur du continent», mais alors encore «centre vide», ne se manifeste que dans les années 1840-1890, à l'époque du *Great Game,* du début de la conquête à l'établissement de la ligne Durant en 1893-1895. En 1906 Andrej Snesarev explique encore que le centre de la politique russe en Orient doit être placé dans la direction de l'Inde[2585]. En revanche, pendant la période de 1907 – date du traité conclu le 30 août 1907 entre Nicolas II et Édouard VII, reprenant l'essentiel de l'accord Gorchakov-Grandville de 1872-1873 –, à 1917 – époque d'une entente relative entre la Russie et la Grande-Bretagne –, l'Afghanistan sort officiellement de la zone des prétentions russes. Même s'il conserve une image populaire d'Eldorado[2586], le Turkestan perd de son importance stratégique en même temps que l'espace de l'*Asie du Centre* se rétracte.

Cette direction n'est cependant jamais définitivement oubliée. Le fait que les frontières internationales de la Russie soient déjà fixées et que l'Afghanistan soit sorti de la sphère d'influence russe ne constitue pas un obstacle incontournable, car l'opinion internationale n'a pas à être prise avec délicatesse. Après les accords bilatéraux russo-britanniques, on discute encore en Russie de la possibilité de nouvelles conquêtes:

> «le rattachement définitif de Boukhara et de Khiva sera profitable pour la Russie – écrit N.V. Pieve dans un rapport du 25 octobre 1910 –, car cela permettra, très probablement, l'absorption de l'Afghanistan par la puissance britannique et, par la suite, la disparition de tous les obstacles à l'allongement des chemins de fer russes jusqu'aux Indes et permettra de créer une grande route transasiatique entre les pays méridionaux de l'Asie et l'Europe occidentale»[2587].

Que l'Afghanistan soit russe ou non, l'Inde continue à être un objectif géopolitique suprême, au sommet des prétentions impérialistes, même si on n'y pense plutôt que l'on en parle au début du XXe siècle[2588].

– Le mirage byzantin

Dans le segment sud-ouest des frontières, constitué par les secteurs byzantin, arménien, géorgien, et persan, les règles sont pour l'essentiel établies par l'orthodoxie et la slavianité. Par conséquent, l'*Asie du Centre*, souvent réduite pour cette zone à un petit ruban irano-turc, coexiste ou se fait remplacer par des expressions telles que *Petite Asie* ou *Union chrétienne*. L'utopie des slavophiles prévoit d'englober dans un État unique l'ensemble du monde orthodoxe, héritier de Byzance, mais dispersé entre la Russie, la Prusse, l'Autriche, les royaumes roumain et grec, l'Empire ottoman et le

---

[2585] Snesarev, 1906a, p. V.

[2586] MacKenzie, 1974, pp. 181, 185-186.

[2587] RGIA, f. 1276, op. 2, d. 236, ll. 145-147. Cité d'après Djakin, 1998, p. 880.

[2588] Selon Zamjatin (2002, p. 48), la structure de l'espace centre-asiatique dans cette direction a été géopolitiquement hiérarchisée sur trois niveaux: le Turkestan comme zone géopolitique inférieure, l'Inde comme but stratégique suprême et le territoire de l'Afghanistan comme espace de transition de valeur moyenne. Pour un historique des projets russes vers l'Inde voir Curzon, 1889, pp. 323-333.

Caucase[2589]. Elle suppose donc une extension maximale jusqu'à l'Éthiopie du sud-ouest de cet espace chrétien[2590]. Pour Lamanskij les limites véritables que les frontières russes doivent atteindre dans cette direction du *Monde du Milieu* (environ 24 millions de km^2), sont les bords de la Méditerranée et la Turquie occidentale avec Constantinople, la Syrie, ou, pour abréger, toute la *Petite Asie* [*Malaja Azija*][2591] (distincte de l'*Asie Mineure*). Konstantin N. Leont'ev, quand à lui, parle de la nécessité de créer deux Russie sous le suprême pouvoir du tsar: l'une comme empire avec sa capitale à Kiev et l'autre comme Grande Fédération orientale (orthodoxe), englobant, séparément de la Russie, les territoires de la Turquie et de la Perse, avec Constantinople pour capitale[2592]. En 1881, pour l'élite militaire russe, notamment pour Skobelev, il est évident que la Russie doit avoir le Bosphore, même pour des raisons purement défensives[2593].

L'inclusion de Constantinople dans ces frontières s'explique par le fait que le *Monde du Milieu* est avant tout un monde de culture gréco-slave pour qui les «pivots de l'histoire» ont toujours été traditionnellement alignés sur le triangle Kiev – Novgorod - Moscou, Jérusalem comme nombril du monde [*pup zemli*], et Constantinople comme *Tsargrad*, centre du monde dans la tradition orthodoxe russe[2594]. La présence des autres pays de la *Petite Asie* se justifie par le fait que les nestoriens et les chaldéens d'Iran et de Syrie doivent également faire partie de cet espace spirituel, car, selon Lamanskij, ils appartiennent aussi par «leur histoire purement chrétienne et millénaire» au *Monde du Milieu*[2595]. Dans la perception de Danilevskij, cette construction pourrait offrir à tous les chrétiens la conclusion définitive des travaux amorcés par leurs précurseurs en Israël en matière religieuse, en Grèce en matière de culture, à Rome en matière d'ordre politique et dans l'Europe moderne sur le plan du progrès socio-économique[2596].

Parallèlement aux préoccupations des orthodoxes se dessinent cependant également des buts purement impérialistes. Au début, à l'aube du XIX^e siècle, Jean Potocki voit dans cette direction, notamment dans la possession de la Caspienne et de Bakou, la clef pour un accès à l'Inde, valable dans le futur à condition que l'on s'appuie sur l'indépendance des Afghans[2597]. Plus tard, le vecteur géostratégique caucasien et persan

---

[2589] Selon A.N. Kuropatkin, «les peuples chrétiens de Transcaucasie, à l'histoire millénaire, se sont exténués dans la lutte avec l'islam, et, balançant vers une disparition totale, ont tendu les mains vers nous pour nous supplier de les sauver»: Kuropatkin, 1910, t. 3, p. 76. Sur les démarches de l'armée russe au Caucase: Kuropatkin, 1910, t. 3, pp. 72-94.

[2590] Lur'e, 1996b.

[2591] Lamanskij, 1892, pp. 24, 41. Dans le même ordre d'idées, mais sur un niveau plus pathétique et poétique, voir les propos panslavistes de Fédor I. Tjutchev (1803-1875) qui décrit en 1848 dans le poème *Russkaja geografija* [*La géographie russe*] une Russie-monde à deux capitales – Saint-Pétersbourg et Constantinople – et aux frontières qui vont «du Nil à la Néva, de l'Elbe à la Chine, de la Volga à l'Euphrate, du Gange au Danube»: *in* Tjutchev, 1913, p. 190. Lui-même a pourtant vécu la plus grande partie de sa vie en Europe et disait ne pas avoir le mal du pays à l'égard de sa patrie, mais à l'égard de l'étranger.

[2592] Leont'ev, 1996a, pp. 371-373.

[2593] Curzon, 1889, pp. 322-323.

[2594] Poliakov, 1989; Hauner, 1992 [1990], p. 150.

[2595] Lamanskij, 1892, p. 41.

[2596] Hosking, 2001, pp. 19-34.

[2597] Beauvois, 1980, pp. 23, 233-234.

reste pragmatique, mais change de sens, car la Russie cherche désormais dans cette direction à obtenir une sortie vers les mers chaudes par le golfe Persique. C'est vers ce but que tendent toutes les démarches, comme la politique des *tarifs* et des douanes, la lutte pour la domination commerciale, la construction des voies de communications, l'intention de soumettre le shah d'Iran au pouvoir russe. Sur la question des frontières, Venukov propose vers 1876 deux possibilités: soit construire une ligne défensive sur l'Atrek et le Chat, soit avancer jusqu'au piémont septentrional du Kopetdag, sans cependant prétendre à l'assimilation des Kurdes[2598].

Le vecteur arménien constitue un double du vecteur persan et, sur le plan idéologique, de celui de Constantinople.

Cette direction reste en effet une direction potentielle. En reprenant en 1912-1915 l'essentiel des idées géopolitiques de Lamanskij, de Pëtr P. Semenov-Tjan'shanski et de A. Voekov, Veniamin P. Semenov-Tjan'shanskij analyse les défauts et les avantages du principe de la colonisation russe «d'une mer à l'autre mer» [*ot morja do morja*]. Selon ses idées, il est évident que si l'on pouvait récrire l'histoire après des échecs historiques ou une glaciation hypothétique soudaine à la suite desquels

> «la colonisation russe aurait perdu la base [coloniale] de *Krugo-Bajkal'e* [les terres autour du lac Baïkal], [cette colonisation] devrait spontanément et irrésistiblement se tourner vers la partie occidentale de l'empire, vers le sud, dans la direction de la Méditerranée et le golfe Persique et essayer d'obtenir un pouvoir jamais vu ici d'une mer à l'autre dans le sens des méridiens. Dans ce cas la base de *Kruglo-Bajkal'e* devrait être remplacée par une base dans la Petite Asie et le Caucase avec un contrôle obligatoire du Bosphore et des Dardanelles»[2599].

Mais ce mirage ne s'est jamais réalisé: arrêtée successivement par la Turquie, l'Angleterre, l'Autriche et l'Allemagne, la Russie doit renoncer à avancer dans cette direction.

C'est dans ce segment sud-ouest de la frontière que l'on saisit mieux le caractère hautement politique du concept russo-centriste de l'*Asie du Centre*: comme l'a montré Guy G. Imart[2600], la Perse, bien présente dans les limites de l'*Asie centrale* au XIX^{e}-début du XX^{e} siècle[2601], a en effet disparu au XX^{e} siècle de la géopolitique russe, dans la mesure où cette dernière a cessé de s'intéresser à l'Iran dans le cadre de l'augmentation de ses territoires. Il en va de même pour la Turquie, qui n'existe pas dans les limites de l'*Asie centrale* du général Andrej Evgenievich Snesarev.

[2598] Venjukov, 1873-1876, v. II, pp. 1-46.

[2599] Semenov-Tjan-shanskij, 1915, pp. 444-445.

[2600] Imart, 1987, p. 2.

[2601] Dans la partie de l'Asie russe de l'exposition géographique de Moscou de 1892 la carte de la Perse figure dans le même contexte que la carte des possessions boukhariotes: [Anuchin], 1894, p. 4.

5. Schéma géopolitique de la représentation de l'espace

*a) Une poupée russe de la géopolitique: le Monde du Milieu [***Srednij Mir***] face à l'Asie du Milieu [***Srednjaja Azija***], à l'Asie du Centre [***Central'naja Azija***] et à l'Orient du Milieu [***Srednij Vostok***]*

Vue depuis le nord, à mi-chemin entre l'est et l'ouest, l'Asie se cristallise pour les Russes en un schéma figé à partir de la seconde moitié des années 1910 (**Fig. 16.9**).

L'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] est considérée comme une partie inséparable du *Monde du Milieu*, c'est-à-dire son prolongement logique représenté par l'*Eurasie*-Russie; elle a pour synonyme le terme de Turkestan russe.

Cette *Asie du Milieu* qui ressemble assez à un cercle est, dans une première lecture, bordée au sud-est par l'*Asie du Centre* [*Central'naja Azija*], sorte de virgule inclinée dont le poids principal se situe à l'est de l'empire russe, tandis qu'au sud-ouest elle ne forme qu'un petit ruban sur les frontières afghano-persanes et que sa mention n'est pas toujours obligatoire; elle constitue une sorte de zone-tampon extérieure qui peut être facilement inclue dans le Monde du Milieu et qui protège ce dernier de l'Asie non-russe, donc de l'Asie-Asie. Dans une seconde lecture l'*Asie du Milieu* – que Kuropatkin décrit comme une zone-tampon intérieure de l'empire russe que la Russie peut sans problème se permettre de perdre au même titre que d'autres espaces périphériques du *Heartland* – peut être comprise dans les limites de l'*Asie du Centre* aux contours en virgule cités ci-dessus, laquelle dans ce cas-là prend alors une forme ovale.

L'efficacité de ce système à doubles zones-tampons a été observé en 1952 par Jean Gottmann, qui rappelle ironiquement qu'en complétant Mackinder par Lattimore dans le but de «concevoir deux grandes zones-pivots, qui sont des zones de marches internationales, encadrant le territoire russe en Europe et en Asie» on confère une position stratégique clef à la Russie: «c'est là sans doute l'organisation de l'espace la plus efficace que l'on puisse concevoir pour les frontières terrestres d'un vaste empire: limiter les responsabilités et accroître la marge de sécurité par la création d'une ceinture de marches extérieures»[2602].

Si l'on choisit comme point de référence la seconde interprétation, on verra que, cartographiquement, la différence entre l'*Asie du Milieu* (*Srednjaja Azija*, petite) et l'*Asie du Centre* (*Central'naja Azija*, qui englobe l'*Asie du Milieu*) correspond à une partie de l'*Orient du Milieu* [*Srednij Vostok*] ou de l'*Asie intérieure* [*Vnytrennjaja Azija*], le *Heartland* de Mackinder qui, toujours partiellement en dehors des possessions russes, représente cependant la «sphère naturelle» des prétentions de l'impérialisme russe et de son expansion «logique».

Les rapports internes entre ces vocables lors de la conquête et de l'établissement progressif des frontières sont évidents aux yeux de Semenov-Tjanshan'skij, bien conscient du fait que la connaissance de la géographie sert l'activité coloniale et nationaliste:

[2602] Gottmann, 1952, p. 142.

> «les changements de nos relations politiques en *Asie du Centre* [*Central'naja Azija*] ont été très favorables à l'élargissement de nos connaissances sur les limites des Tian-shan et du Pamir en *Haute Asie* qui se sont progressivement transformés en périphérie russe [*n.d.l.r.* donc, l'*Asie du Milieu*]»[2603].

Il n'y a pas de doute non plus chez Mushketov qui utilise une terminologie légèrement différente mais prédit la transformation du bassin turkestanais en Turkestan russe tout court[2604]. Witte, qui pense toujours la politique en termes économiques, écrit en mai 1895 que «l'*Asie du Centre* doit être la Nôtre pour qu'elle puisse servir nos buts et nos intérêts, même si cela ne se fait pas par une conquête militaire traditionnelle»[2605].

Pour mettre un terme à cette représentation de la poupée russe géopolitique, il faut rappeler que l'*Asie du Milieu* et l'*Asie du Centre* forment l'*Orient du Milieu* [*Srednij Vostok*], lequel constitue un ensemble plus grand que leur somme et représente la partie médiane entre l'*Extrême-Orient* [*Dal'nij Vostok* = bords de l'océan Pacifique], le *Proche-Orient* [*Blizhnij Vostok* = du Maghreb au golfe Persique] et le *Petit-Orient* ou *Petite Asie* [*Malaja Azija*, qui rassemble la Turquie et la Syrie].

Cette dernière répartition géographique est probablement une invention plus tardive[2606], car ce type de découpage spatial ne connaît au niveau politique qu'un parallèle lointain dans le règlement du Ministère des Affaires étrangères russe de 1914 où l'on avait prévu trois départements pour les affaires orientales[2607]. D'après les publications contemporaines, celui qui porte le nom de Deuxième département était surnommé «du *Proche-Orient*» et devait s'occuper de l'Albanie, de la Bulgarie, de la Grèce, de la Roumanie, de la Serbie, de la Turquie, du Monténégro (Chernogorija), de l'Abyssinie et de l'Égypte. Le Troisième département, attribué selon les historiens contemporains à l'*Asie centrale*, avait la compétence de la Perse, du Touran, de l'Inde et de Ceylan (cette même partition existe chez Arminius Vambery qui dans son Orient Moyen a réuni l'*Asie centrale* et l'Inde[2608]). Le dernier département oriental, le Quatrième, s'adressait à l'*Extrême-Orient* et était chargé de la Mongolie, de la Chine, du Japon et du Siam.

En même temps, dans les discours philosophiques de la fin du siècle apparaît l'expression *Vnutrennij Vostok* [Orient intérieur], dérivée de la notion de colonisation de l'intérieur de l'empire [*vnutrennjaja kolonizacija*] qui tente d'estomper le caractère militaire initial de la conquête de l'espace en le remplaçant par le concept d'une colonisation pacifique dans le sens que c'est une population qui se déplace librement

---

[2603] Semenov-Tjanshan'skij, 1896b, p. 708.

[2604] Mushketov, 1886, pp. 13-14.

[2605] Cité d'après Andreev, 2006, p. 74.

[2606] Voir les structures des départements orientaux de l'Ermitage qui ont toujours reflété les constructions historiques approuvées par l'élite scientifique russe et soviétique: créé en 1920 le Département de l'Orient a été réorganisé en 1921 en trois Départements – Caucase, Asie centrale, Iran –, puis vers la fin des années 1950 transformé en cinq Départements – Extrême-Orient; Proche et Moyen-Orient avec Byzance; Ancien Orient; Caucase; Asie centrale et numismatique orientale: Bank, 1960, pp. 5, 9, 14.

[2607] *Uchrezhdenie MID*.

[2608] Lewis et Wigen, 1997, p. 234, n. 81.

dans le but d'«améliorer» des terres vierges. L'idée d'une colonisation de l'intérieur regagne du crédit même dans des analyses historiques actuelles (comme chez Alexandre Edkind, par exemple[2609]), qui, en effet rejoint la position des chercheurs de l'Institut colonial [*Gosudarstvennyj kolonizacionnyj naucnho-issledovatel'skij institut*], fondé en avril 1922 à Moscou, qui mettaient à égalité les termes de *kolonizacija* et de *pereselenie*[2610], en faisant abstraction de la conquête précédente.

Cette approche fait l'objet d'une critique sévère de la part d'autres chercheurs pour lesquels il est évident que la Russie s'est approprié les terres de ses voisins non russes et a donc commis d'abord un acte de conquête qui va de pair avec les découvertes d'un espace inconnu, puis un acte de colonisation, suivi de migrations militairement organisées dans le but d'accomplir l'incorporation politique des peuples colonisés et d'établir des relations de domination sur eux[2611]. En outre, cette approche de la colonisation de l'intérieur ne peut être que très tardive, car les contemporains de la conquête de la Sibérie et les écrivains ultérieurs des XVIII^{e}-XIX^{e} siècles sont conscients que les Russes réalisent une conquête véritable de cet espace. Ainsi, Strahlenberg intitule l'un de ses chapitres «Relation concernant le Kamtschatka et sa découverte [ou conquête] en 1701»[2612]. En glorifiant le rôle des Cosaques dans l'élargissement de la Russie, l'écrivain Katanaev écrit bien plus tard que,

> «en luttant contre la rude nature plus que contre des gens, faisant face à des froids effrayants et à une neige infranchissable, à des déserts sans eau et à un soleil brûlant, [les Cosaques] ont occupé et conquis au nom du tsar, une terre après l'autre… Ils ont détruit le tsar Kuchum, dispersé ou emprisonné ses parents et ses courtisans les plus proches au nord de la Sibérie et dans les steppes kirghizes-kajsakes; pacifié les indigènes [*inorodcy*] septentrionaux qui ont été soumis au *jasak* au bénéfice de la trésorerie du tsar; […] calmé les Kirghizes sibériens, autrefois terribles destructeurs des colonies russes du gouvernorat de Tomsk; sauvé des incursions kalmoukes et kirghizes-kajsakes toute la frontière steppique entre la Sibérie et la Dzoungarie; envahi par des colonies solides le cœur même de la Kirghizie; réprimé la Horde quand elle pensait se révolter contre cette invasion des steppes par les Russes; occupé, les armes à la main, tous les districts actuels de Sémipalatinsk et du Semirechie; contribué à la conquête de Tashkent, Boukhara, Khiva, Kokand, etc, etc.»[2613].

[2609] Etkind, 2001, 2002, 2003 (avec une approche développée surtout par rapport à la Sibérie). Son approche trouve un parallèle dans l'idée exprimée par Brunet et Rey (1996, p. 258) selon laquelle la Sibérie a été conquise non au détriment de peuples autochtones, mais en quelque sorte à côté d'eux, tant ces derniers étaient dispersés et peu fournis.

[2610] Hirsch, 2005, pp. 87-92.

[2611] Voir Clem, 1992, p. 19. Sur les premières étapes, à caractère déjà impérialiste, de l'élargissement de la Russie voir Wieczynski, 1974 (surtout en direction de la Sibérie); Kappeler, 1994 [1992].

[2612] Strahlenberg, 1757 [1730], vol. II, p. 238.

[2613] Katanaev, 1899, p. XVIII.

b) Le schéma du côté occidental

Cette poupée géopolitique russe, à l'évidence russo-centrique, n'est pas la seule dans son genre à l'époque du triomphe de la méga-géographie eurocentrée, où les frontières entre l'Est et l'Ouest se déplacent sans cesse au gré des recherches identitaires ou pour des raisons stratégiques.

Dans le monde occidental la partition des zones géographico-culturelles se fait sur la base d'une théorie de Hegel (1770-1831) qui, dans sa *Philosophie de l'Histoire* (1830-1831), distingue l'Orient éloigné ou extrême, *Farther Asia* (Inde, Chine, Japon) de l'Orient plus proche, *Hither Asia* (Perse, Syrie, Asie mineure, Égypte)[2614]. Le rôle décisif dans le choix des épithètes est ici accordé non à la distance géographique, mais aux ressemblances culturelles avec l'Europe et, par conséquent, le Proche-Orient est perçu comme zone tampon entre l'Europe et l'Asie. Ce sens de l'espace eurocentré a été préservé au cours des siècles: les *Middle East, Medio Oriente*, *Moyen-Orient*, *Orient-Médio* sont entremêlés ou superposés aux termes *Near East, Proche-Orient, Asie antérieure* et *Levant*[2615] et servent toujours d'étape en direction du *Far East* ou Extrême-Orient. Dans leur analyse détaillée de la formation du concept *Middle East-Near East* et *Far East*, Martin W. Lewis et Kären E. Wigen ont démontré l'incohérence et l'engagement politique de ces termes. Selon eux, l'extension territoriale de ces espaces a été extrêmement variable. Le *Far East* a été au maximum attribué à l'espace allant de l'Inde au Japon (cette définition de l'«Extrême-Orient» a été adoptée par l'École Française d'Extrême-Orient en 1901), alors que les limites extrêmes du *Middle East*, centré sur la Turquie, la Perse, l'Egypte et l'Arabie, y ont aussi inclu l'Afghanistan, l'Inde, le Népal et le Tibet (selon Valentin Ignatus Chirol dont la théorie en 1914 a été rejetée pratiquement instantanément), la partie de l'Afrique qui va de la Libye et du Soudan à la Somalie (vers la fin des années 1930 et la fin de la Seconde guerre mondiale); l'Afghanistan y figure à nouveau de la fin de la Seconde guerre mondiale aux années 1960[2616]. Bien que ces extensions maximales n'aient pas été maintenues, il est plus «logique», selon ces auteurs de suivre les concepts de la méga-géographie traditionnelle, où le cœur de l'Europe est occupé par la France et le centre de l'Orient par la Chine, et de tracer les frontières du *Middle East* autour d'un espace couvrant l'Inde, le Tibet, le bassin du Tarim, les Tian-shan et la vallée de l'Ienissei. Donc, on peut dire, l'espace à la «russe».

[2614] Hegel, 1892-1896; Lewis et Wigen, 1997, pp. 63-64.

[2615] Par exemple, dans le monde anglo-saxon, le terme *Middle East*, qui a fait son apparition en 1902 dans les écrits du théoricien militaire Alfred Thayer Mahan (1840-1914), désignait une aire stratégique autour du golfe Persique, distincte du *Near East* centré sur les bords de la Méditerranée; le contenu militaire de ce couple se confirme à la veille de la Seconde guerre mondiale où, en 1932, la *Royal Air Force* britannique a formé des forces de l'ordre distinctes pour l'Égypte (*Near Eastern*) et pour l'Irak (*Middle Eastern*). Actuellement, une partie des territoires du *Middle East* est appelée plutôt *Near East* dans les études philologiques et d'histoire ancienne, ainsi que dans le domaine de l'antiquariat, car cet espace a été, semble-t-il, un espace plutôt proche de la civilisation grecque, alors que le monde politique préfère, à quelques exceptions près, utiliser *Middle East*, notamment dans le monde francophone: Lewis et Wigen, 1997, pp. 65-67. Pour une genèse détaillée de ce terme, voir Djalili et Kellner, 2000, pp. 118-120 avec une riche bibliographie; Maksimenko, www.ca-c.org.

[2616] Lewis et Wigen, 1997, pp. 64-66; Djalili et Kellner, 2000, p. 119.

Chapitre 17
Autres dénominations héritées de l'époque du *Great Game*

1. La structure interne de l'*Asie du Milieu*: les encyclopédies européennes et leur vision incertaine

Dans le contexte géopolitique global on constate que pendant la seconde moitié du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle les termes géographiques se changent en définitions politiques: l'*Asie septentrionale*, notamment, devient synonyme du *domaine des Russes* et l'*Asie méridionale* désigne souvent la sphère d'influence des Britanniques[2617].

Mais dans ce monde d'oppositions politisées on rencontre parfois des interprétations contradictoires. La correspondance que fait Berthelot entre *Turkestan méridional* et *Transoxiane*[2618] est à l'évidence erronée dans le contexte de l'époque, car la *Transoxiane*, traduction antiquisante créée au XVIII^{e} siècle à partir du terme Mā warā' al-Nahr, désigne littéralement «les terres situées au-delà de l'Oxus» et correspond donc au *Touran* ou à l'*Asie russe*. Le Turkestan méridional appartient plutôt à l'*Asie méridionale*, dans la sphère d'influence des Britanniques, et, dans le sens étroit du terme, devrait correspondre à l'Afghanistan.

En outre, d'après les publications de l'époque on constate que l'*Asie septentrionale*, équivalente de l'*Asie russe* et plus grande que la Sibérie, est parfois désignée comme synonyme de *Turkestan* (dont le Caucase est exclu) ou, dans quelques très rares cas, de *Tartarie* (le terme n'ayant alors pas encore disparu définitivement). Cependant, la correspondance entre l'*Asie russe* et le *Turkestan* n'est pas directe.

Chez Pierre Larousse, le *Turkestan* qui se trouve entre les 36° et 56° degrés de latitude Nord et les 49° et 78° degrés de longitude regroupe la *Russie d'Asie* (les provinces d'Akmolinsk, d'Ouralsk, de Sémipalatinsk, de Tourgaï, de Transcaspie, le gouvernement général du Turkestan avec parfois «les provinces caucasiennes»[2619]) et plusieurs des États indépendants de l'époque (Boukhara, Khiva, Kunduz, Badakhshan, Hissar, Darvaz, etc.). Il est borné «au nord par la Sibérie, à l'est par la Chine, au sud-est par le royaume de Kashgar, au Sud par l'Inde, l'Afghanistan et la Perse, à l'Ouest par la mer Caspienne et la Russie d'Europe»[2620].

Chez A. Berthelot, qui cite l'*Annuaire du bureau des longitudes* (M. Levasseur) l'*Asie russe* comprend aussi la Transcaucasie, les parties asiatiques des gouvernorats européens d'Oufa, d'Orenbourg et de Perm, la Sibérie et le Turkestan russe, sans les

---

[2617] Berthelot, [1886-1902], p. 127.
[2618] *Ibid.*, p. 92.
[2619] Larousse, t. I, 1982 [1866-1879], p. 747.
[2620] *Ibid.*, t. XV, 1982 [1866-1879], pp. 595, 747.

États indépendants du Turkestan (Khiva, Boukhara, une partie du pays des Turkomans)[2621].

Sur le plan cartographique il n'y a pas non plus de vision cohérente. Bien que les petits khanats et émirats du sud de l'empire russe soient montrés comme indépendants dans le *Hammond's Modern Atlas of the World* (1909, carte 95), les empires russes et chinois sont le plus souvent représentés comme voisins immédiats l'un de l'autre (notamment dans B. Smith, *The Century Atlas of the World*, New-York, Century, 1899, carte 100)[2622].

Ces lectures ambiguës d'observateurs placés à l'extérieur sont dans une importante mesure dues au caractère mouvant des frontières russes, mais aussi à la succession dans les provinces méridionales russes de plusieurs réformes administratives internes conformes aux intérêts géopolitiques du moment.

2. Les réformes administratives russes et le dessin de l'Asie russe

Au fur et à mesure de la conquête russe les trois régions hydrohistoriques aux contours instables – le khanat de Kokand dans la vallée du Ferghana et sur le cours supérieur du Syr-daria, l'émirat de Boukhara dans la vallée du Zerafshan et le khanat de Khiva sur le delta de l'Amou-daria[2623] – ont été remodelés d'après le schéma administratif tsariste (**Fig. 17.1-17.4**). L'activité créatrice des Russes en matière d'administration reflète les étapes de la conquête militaire plutôt que la réalité géographique, même si le discours naturaliste est omniprésent: seules les provinces du Ferghana et du Semirechie correspondent vaguement a des unités géographiques, délimitées par les bords de la plaine du Ferghana et du système orographique des Tian-Shan. D'ailleurs, dans un rapport du 17 juillet 1912, le Ministre de la Guerre V.A. Sukhomlinov souligne que les «indices» ethnographiques, culturels, économiques ou géographiques n'ont jamais été pris en considération par l'état-major russe[2624]. Le découpage administratif dont le «dessin» est la prérogative exclusive des généraux-gouverneurs[2625], n'a aucun rapport avec les données géographiques, ni avec les concentrations de populations de telle ou telle «ethnie», ni avec l'économie traditionnelle, car cette dernière est en train de se développer selon des critères russes. Cependant, c'est une structure assez rigide qui transforme cet espace à définition terminologique floue en une unité coloniale relativement centralisée sur quatre composantes aux frontières internes et externes mouvantes.

[2621] Berthelot, [1886-1902], pp. 127-128.

[2622] Lewis et Wigen, 1997, p. 278, n. 88.

[2623] Balland, 1997a, p. 98.

[2624] Djakin, 1998, pp. 237-244.

[2625] *Polozhenie*, 1912, art. 5, 113.

a) Structure du Turkestan russe

L'élite de l'armée russe se lance dans la réorganisation de la Tartarie indépendante dès le lendemain de la création de la province du Turkestan en 1865. En un premier temps, ce dernier est placé dans le cadre du gouvernorat d'Orenbourg, dans le but de rassembler sous une même administration toutes les acquisitions faites dans les Steppes de 1796 à 1864[2626]. Aussitôt après, au mois de septembre de la même année 1865, Tashkent est conquise sur l'initiative personnelle du général M. Chernjaev. Avec sa région avoisinante du Syr-daria (Khodjent et Chirchik compris), le Gouverneur général d'Orenbourg Nikolaj A. Kryzhanovskij (1818-1888; gouverneur du district militaire d'Orenbourg de 1866 à 1881) la déclare principauté indépendante à pouvoir municipal sous contrôle indirect russe[2627]. En août 1866, elle devient partie intégrante de la Russie[2628], comme cela a été désiré par Chernjaev. Alors que les Grande, Moyenne et Petite Hordes se trouvent sous l'administration parallèle des sultans-administrateurs kazakhs et des fonctionnaires des gouvernorats de Sibérie et d'Orenbourg (entre 1824 et 1869)[2629], ces importantes acquisitions dans le monde des steppes et l'apparition de la province du Turkestan conduisent à remettre en question l'organisation du système de gestion des colonies asiatiques russes (qui sont gérées d'une manière jugée inefficace). Une commission spéciale des Ministères des Affaires intérieures et extérieures et du Ministère de la Guerre retient le projet de réunir dans le cadre du Turkestan, érigé en gouvernorat de plein exercice, toutes les régions méridionales conquises depuis 1847[2630], à savoir les régions kazakhes du Syr-daria et du Semirechie et partiellement les territoires du khanat de Kokand et de l'émirat de Boukhara. Dirigé par sa capitale, Tashkent, le gouvernorat militaire du Turkestan est créé par un arrêt du 11 juillet 1867, en dépit des protestations du Gouverneur général d'Orenbourg Kryzhanovskij, partisan de l'idée de ne garder dans la région que le seul gouvernorat d'Orenbourg. Il pense en effet que la sécession de la Grande Steppe pourrait provoquer l'aggravation des rivalités entre les «primitifs Kazakhs» à l'égard des «deux administrations trop sophistiquées»[2631].

Subdivisé en 1867 en deux *oblast'* [provinces], celui du Syr-daria centré sur Tashkent et celui du Semirechie centré sur Verny (Alma-ata depuis 1922[2632] et Almaty dès 1991), le gouvernorat du Turkestan voit ses territoires s'accroître rapidement. Vers la fin des années 1890 le *gouvernorat du Turkestan*, qui, rebatisé en *Territoire du*

[2626] *Istorija Uzbekskoj SSR,* 1956 (t. 1, livre 2), p. 88; *Istorija Uzbekskoj SSR,* 1968 (t. 2), p. 21.

[2627] Azadaev, 1959, pp. 87-89, sur la base de Serebrennikov, 1908-1914, vol. 4, 1914.

[2628] *Istorija Uzbekskoj SSR,* 1956 (t. 1, livre 2), p. 89.

[2629] Sur le système administratif dès 1800 voir Masal'skij, 1913, p. 306; Bekhmatova, 1997, pp. 327-337; Geiss, 2003, pp. 177-178. Pour les débats à propos de l'organisation du gouvernorat des Steppes: Remnev, 2005. Comme precise Meyer, la partie nord-ouest des steppes sous la direction d'Orenbourg est dans le domaine du Ministère des Affaires extérieures, la direction des Kirghizes du Syr-daria se fait depuis le ministère des Affaires étrangères: Mejer, 1865, ch. «Geograficheskoe opisanie Kirgizskoj stepi» [Description géographique de la steppe kirghize], pp. 261-270.

[2630] Date de fondation du Fort Raim à l'embouchure du Syr-daria.

[2631] Brill Olcott, 1995, pp. 76-78.

[2632] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 7, l. 367.

Turkestan [*Turkestanskij kraj*] en 1886 et jusque là presque toujours géré en fonction de règlements temporaires, est organisé en cinq provinces:

– le Syr-daria, avec sa capitale Tashkent, qui en 1873 a absorbé la Division de l'Amou-daria [*Amu-dar'insky otdel*] (1867);

– le Ferghana, formé en 1876 à partir du territoire du khanat, totalement disparu, de Kokand annexé par la Russie le 2 mars 1876;

– Samarkand, formé en 1886 sur la base de la province du Zerafshan;

– le Semirechie, formé en 1867, transféré en 1882 sous le contrôle du territoire des Steppes nouvellement créé la même année[2633], avant de revenir au gouvernorat du Turkestan en 1897;

– La périphérie turkmène est administrativement constituée en 1873 sous le nom de Transcaspienne, sur la base de l'arrondissement militaire Transcaspien [*Zakaspijskij voennyj okrug*] et agrandie vers 1882 des autres zones de l'oasis Akhal-Téké et de Merv[2634]; en 1882 elle est déclarée Province transcaspienne [*oblast'*]. De 1881 à 1890 elle fait partie de la principauté [*namestnichestvo*] du Caucase, avant de dépendre directement du Ministère de la Guerre (1890-1897). Elle est enfin transférée au Turkestan en 1897 à la demande du Gouverneur général A.B. Vrevskij[2635]. Pour Curzon cette incertitude dans le positionnement administratif de cette province s'explique par la situation géographique, du fait que les sables et l'instabilité du cours de l'Amou-daria rendaient difficiles les communications entre le gouvernorat du Turkestan et la *Turkomanie*[2636].

En revanche, la partie de la Grande Steppe plus au nord ne connaît pas d'administration unique et reste gouvernée jusqu'en 1891 dans le cadre des gouvernorats de Sibérie (provinces d'Akmolinsk et de Sémipalatinsk) et d'Orenbourg (provinces d'Ouralsk et de Turgaj)[2637]. Après avoir appartenu à ces deux derniers gouvernorats distincts, les quatre provinces (initialement au nombre de trois) sont inclues en 1891 conformément à un règlement dans l'immense unité territoriale créée en 1882 à l'époque du Gouverneur général G.A. Kolpakovskij (né en 1819, adm. en 1882-1889), sous le nom de *Territoire des Steppes* [*Stepnoj* ou *Kirgizskij kraj*], qui a compté également la province du Semirechie entre 1882 et 1897[2638].

Entre temps, les autres composantes des colonies asiatiques russes connaissent plusieurs transformations administratives[2639] (**Fig. 17.2a:** image de l'Asie russe en 1914). Parallèlement aux réformes administratives la représentation spatiale de l'*Asie centrale* russe se construit selon la technologie cadastrale d'un État colonial: en

---

[2633] Bekhmatova, 1997, p. 339.

[2634] Masal'skij, 1913, p. 313; *Istorija Uzbekskoj SSR,* 1956 (t. 1, livre 2), pp. 96-97.

[2635] Djakin, 1998, pp. 848, 857.

[2636] Curzon, 1889, pp. 273-274.

[2637] Brill Olcott, 1995, p. 78.

[2638] Bekhmatova, 1997, pp. 339-340; Geiss, 2003, p. 182.

[2639] Pour l'organisation administrative de cet espace, valable pour 1894, voir pour plus de details Blanc, 1894, pp. 346-370; ainsi que l'analyse très documentée de Geiss, 2003, pp. 172-237.

codifiant de manière méticuleuse et précise dans la cartographie les nouvelles structures administratives et dans des statistiques et des inventaires la répartition des populations, des langues et des religions, l'administration russe fixe progressivement l'image du Turkestan conformément au goût du savoir énumératif et dans le mode linnéen.

b) Réflexions des faiseurs de l'Asie russe: l'exemple du Semirechie

Il en va de même pour le *Semirechie* qui a initialement fait partie du gouvernorat du Turkestan (sous le contrôle du *Turkestanskij voennyj okrug* [département militaire du Turkestan] et du Ministère de la Guerre, 1867-1882), avant d'être rattaché au territoire des Steppes (sous le contrôle de l'*Omskij voennyj okrug* [département militaire d'Omsk] et du Ministère de la Cour, 1882-1897), puis au Turkestan (dès le 26 décembre 1897), à la demande du Gouverneur général du Turkestan A.B. Vrevskij[2640] (**Fig. 17.4a**).

En 1909 son statut fait l'objet de nouveaux débats. Envoyé au Turkestan à la tête d'une commission de révision, Konstantin K. Palen insiste, dans une lettre adressée le 14 janvier 1909 à Pëtr A. Stolypin (1862-1911) sur la nécessité de replacer le Semirechie dans le gouvernorat des Steppes, soulignant que le transfert de 1897 n'avait été effectué que pour une question d'économie budgétaire du Ministère de la Guerre chargé de gérer les armées placées en Sibérie et en *Asie centrale*[2641].

Ces suggestions provoquent une série de protestations de la part du Gouverneur général du Turkestan A.V. Samsonov (1909-1914): ses arguments, articulés pour la première fois publiquement dans le contexte de l'organisation de l'espace administratif de l'*Asie centrale*, sont multiples. Sur le plan socio-géographique de la population et de l'environnement, le Semirechie et la province voisine du Syr-daria sont pour lui des régions «identiques», comme le prouve sa statistique qui, pour 1907, comptabilise 802 855 Kirghizes au Semirechie et 1 227 070 Kirghizes au Syr-daria (les Kazakhs et les Kirghizes ensemble?[2642]). Pour le cas où ses opposants produiraient des chiffres plus impressionnants et afin d'appuyer son argumentation, Samsonov annonce de manière préventive: «si l'on reconnaît que les données ethnographiques sont une raison majeure pour une délimitation administrative, il faudrait, quitte à perdre, écrit-il sarcastiquement, des intérêts vitaux pour l'État, partager toute la Russie en petites unités administratives»[2643], ce qui, sous-entendu, n'apporte rien à la gloire de la puissance russe.

[2640] RGIA, f. 1282, op. 3, d. 239, ll. 1-28. Cité d'après Djakin, 1998, pp. 848, 857.

[2641] RGIA, f. 1276, op. 5, d. 14, ll. 2-4. Cité d'après Djakin, 1998, p. 848.

[2642] D'après la terminologie du XIX^{e} siècle les Kazakhs ont été définis sous le terme de «Kirghizes» [Kirgiz-Kajsaks, Kirghizes-Kazakhs], alors que les vrais Kirghizes sont nommés «Kara-Kirghizes», Kirghizes des montagnes ou Bouroutes. Cette terminologie a été aussi utilisée par les Soviets jusqu'à la fin des années 1920. Il n'est pas rare de voir que sous le terme «Kirghizes» les deux ethnies (les Kirghizes, c'est-à-dire les Kazakhs d'aujourd'hui, et les Kara-Kirghizes, qui représentent les Kirghizes d'aujourd'hui) ont été confondues dans les publications.

[2643] RGIA, f. 1276, op. 5, d. 14, ll. 53-63. Cité d'après Djakin, 1998, p. 860.

Par la suite, A.V. Samsonov ajoute une raison économique: le développement fructueux de la culture du coton au Turkestan dépend de l'exportation de blé et de bétail à bas prix. Étant donné le fait que la moitié de cette base alimentaire vient du Semirechie, il serait souhaitable de ne pas créer de frontières inutiles entre ces deux régions économiquement complémentaires.

Mais les arguments les plus importants sont d'ordre géopolitique. Les tribus kirghizes touchées par la famine et l'insuffisance de terres libres[2644] après que ces dernières ont été attribuées par l'administration tsariste aux colons-paysans russes dans le cadre de la politique agricole de P.A. Stolypine, apparaissent comme les moins loyales à l'égard du pouvoir russe (ce point de vue est assez spécial pour une époque où l'on préfère les nomades kazakhs aux sédentaires turko-persans, voir *infra*). Pour stopper leur migration vers la Chine, prévenir les révoltes et autres incidents à la frontière sino-russe, rétablir le prestige de la Russie après la révolution de 1905 et la désastreuse guerre contre le Japon, il faudrait, d'après Samsonov, avoir des forces à sa disposition. Et cette force est déjà bien présente dans le gouvernorat du Turkestan, dont le statut reste toujours celui de gouvernorat militaire.

Ces propos sur la nécessité de conserver sur place des forces militaires pour préserver l'espace conquis prennent de la vigueur l'année suivante quand un professeur de l'Université de Berlin, Martin Hartmann (1851-1918), publie un ouvrage qui propose de créer sur les frontières sino-russes un État indépendant portant le nom de «Kirghizistan», dirigé par un gouvernement pro-européen et comptant, selon ses calculs, une population de dix millions de Kirghizes et de Kazakhs[2645]. À le croire, ces peuples détestent autant les Russes que les Chinois et sont prêts à se révolter à n'importe quel moment[2646]. D'ailleurs en 1916, à la suite d'une révolte, les représentants des Kazakhs et des Kirghizes déposent réellement une demande pour la création, dans la région des fleuves Tchou et Naryn et du lac Issyk-kul, d'une province fermée aux Russes en raison du fait que ces derniers persistent à transformer les pâturages en terres agricoles[2647].

3. La lutte pour la dénomination du Turkestan

a) La naissance du Turkestan proprement dit

Sans réussir à suivre ces multiples changements, les encyclopédies occidentales essayent de simplifier les choses en les accordant avec l'information connue et les idées reçues de l'époque. Ainsi, P. Larousse précise que la partie Ouest et Nord-Ouest de

---

[2644] La perte de population entre 1900 et 1917 a été évaluée entre la moitié et les deux tiers du total: Brill Olcott, 1995, p. 125; Huskey, 1997, p. 655; Iskhakov, 2000.

[2645] La proposition de réunir, sous une administration unique avec capitale à Turkestan, Chimkent ou Tashkent, l'ensemble des Kazakhs qui représentent un peuple uni par «ses origines, ses mœurs, sa langue et son style de vie» a été prononcée en 1865 déjà par des commissionnaires russes dirigés par le colonel A.K. Gejns. Cette idée a été rejetée par le président de la commission F.K. Geiers: Remnev, 2005, p. 191.

[2646] Hartmann, 1908; Levitov, 1916.

[2647] Brill Olcott, 1995, p. 125.

l'*Asie russe* est connue sous le nom de vallée du *Touran* et qu'elle est partagée entre le *plateau du Fergana* au Nord et le *plateau de Sogdiane* ou l'*Uzbekistan* au Sud, alors qu'à l'est et au sud-est s'étend le *plateau du Turkestan proprement dit*[2648] (**Fig. 17.5**).

Ce *Turkestan proprement dit* correspond au *Turkestan chinois* selon le lexique de l'époque qui couvre partiellement «le massif central» des encyclopédies européennes. L'opposition géopolitique *Turkestan chinois-Turkestan russe* qui est issue des termes anciens de *grande Boukharie* (Turkestan russe) et de *petite Boukharie* (Turkestan chinois), est alors remise en question et les encyclopédies ne font que refléter les nouveaux débats.

En Europe l'idée du *Turkestan proprement dit* a été personnifiée par plusieurs chercheurs allemands, notamment en 1873 par le géographe Friedrich Anton Heller von Hellwald (1842-1892)[2649], en 1900 par l'astronome et géographe Franz Xaver von Schwarz (1847-1903)[2650] et en 1908 par l'orientaliste et professeur de l'Université de Berlin Martin Hartmann. Pendant plus de trente ans ils défendent la théorie selon laquelle le Turkestan russe n'a reçu son appellation «turkestanaise» qu'à la suite d'un décret du tsar[2651]. Faisant abstraction de l'historique du terme et sans connaître ou vouloir reconnaître le fait que les autochtones du Mā warā' al-Nahr ont eux-mêmes utilisé pour leurs terres natales le nom de Turkestan[2652], l'une parmi d'autres des dénominations à base ethnique (voir *supra* les propos des Khokandi), les critiques allemands veulent prouver que cette appellation est une invention européenne. Selon leur point de vue, cette appellation provient d'une erreur générée par le nom de la ville de Turkestan, la première cité que l'on rencontre sur la route conduisant de la Russie vers l'*Asie du Milieu* et erronément considérée par les Russes comme capitale de toute la région[2653]. Cette théorie est développée par von Schwarz qui pense qu'au Turkestan les oasis séparées par des déserts et des steppes ne forment pas d'unités étatiques et que, par conséquent, elles n'ont pas de dénominations nationales comparables à celles de l'Europe[2654].

Se référant aux géographes arabes des IX^{e}-X^{e} siècles, Hartmann, exprime clairement le point de vue selon lequel seul le Turkestan chinois peut porter le nom de Turkestan de manière historiquement légitime (et dans son optique le nom correspond ici au contenu ethnique). Les Russes auraient de manière volontaire et illégitime transféré cette dénomination à leurs conquêtes, remplaçant Mā warā' al-Nahr par Turkestan. «Le nom de Turkestan rappelle les célèbres villes entre l'Oxus et le Iaxarte comme

---

[2648] Larousse, t. XV, 1982 [1866-1879], p. 595.

[2649] Sur Hellwald voir Sidikov, 2003, p. 48, n. 116.

[2650] Pour un bref aperçu à son propos: Sidikov, 2003, p. 59, n. 162. Également Gorshenina, 2003, pp. 268-269.

[2651] Von Hellwald, 1873, p. 94; von Schwarz, 1900; Hartmann, 1908, p. 1; Bartol'd, 1965b [1934], p. 518; Bartol'd, 1977b, p. 518; Sidikov, 2003, pp. 58-61.

[2652] Voir, notamment, les traductions de Ch. Schefer: Schefer, 1876; *idem,* 1876-1879; *idem,* 1892. Ainsi que celle de Bacqué-Grammont, 1972.

[2653] Sidikov, 2003, pp. 58-62. Sur la ville de Turkestan: Poujol, 2002.

[2654] Sidikov, 2003, p. 60.

Boukhara et Samarkande […] – écrit Hartmann – mais ici ce n'est pas le Turkestan et ce n'est pas un pays de Turks»[2655].

Avec six ans de décalage Voekov, en opposition totale avec Hartmann, n'utilise cette même expression de *Turkestan proprement dit* que par rapport aux provinces Transcaspienne, du Syr-daria, de Samarcande et du Ferghana, ainsi que les khanats de Khiva et de Boukhara, sans y inscrire le Semirechie, trop différent «par ses conditions naturelles, son climat et ses populations»[2656].

b) Protestations russes

En tentant de priver les Russes du toponyme de Turkestan, ces théories provoquent des protestations dans l'empire tsariste, notamment chez Vasilij V. Barthold, dont le patriotisme russe a été d'autant plus marqué qu'il voulait dissimuler ses origines allemandes[2657]. Dispersé dans de multiples publications, le point de vue de Barthold reste en vigueur jusqu'à nos jours[2658]. Selon lui, le raisonnement de Hartmann n'est pas fiable en raison du flottement géographique du terme de Turkestan dans les sources écrites.

Sous les Sassanides le Turkestan dont la population iranienne a été turkisée probablement à partir du VII^e^ ou du VIII^e^ siècle, devait commencer immédiatement au-delà de l'Oxus, qui selon le récit de Tabari a été déclaré comme frontière entre l'Iran et le Touran. Dès le IX^e^ siècle, à la suite de la conquête arabe, le territoire des Turcs aurait reculé hors du Mā warā' al-Nahr, désormais non turquisé et politiquement partie du Khorasan iranien; par conséquent, le Turkestan des auteurs arabes des IX^e^-X^e^ siècles pourrait éventuellement prendre place plus au nord et à l'est du Turkestan russe ou, en d'autres mots, au nord et à l'est du Mā warā' al-Nahr, c'est-à-dire dans les régions au-delà du Syr-daria, au Semirechie et dans le Turkestan oriental. Avec la conquête du Mā warā' al-Nahr par les Karakhanides ou Ilek-khans au XII^e^ siècle, la région se *returquise*. Ce processus se poursuit au XVI^e^ siècle avec l'arrivée des nomades ouzbeks de Sheibani-khan qui redéplacent définitivement le Turkestan au Mā warā' al-Nahr, débordant de la frontière mythique de l'Oxus pour occuper les territoires de sa rive gauche. C'est au cours de ce processus de returquisation que la province du Turkestan s'adjoint la partie afghane comprenant Balkh et Mazari-Sharif. Cette région sera, au XVIII^e^ siècle, reconnue comme *wilāyāt* lorsque l'État afghan fera vers 1747 son apparition comme structure étatique (même si le nom d'Afghanistan, issu des écrits

---

[2655] Hartmann, 1908, p. 1. Cité d'après Bartol'd, 1977b, p. 518; Bartol'd, 1965b [1934], p. 518; Sidikov, 2003, p. 61.

[2656] Woeikof, 1914, p. 2.

[2657] Selon l'eurasiste Pëtr N. Savickij, Barthold personnifie le premier historien eurasiste qui ait étudié l'Asie en tant que produit de l'Eurasie: Savickij, 1931, p. 12. Cité d'après Laruelle, 2004a, p. 77.

[2658] Son article pour la 1^ère^ édition de l'*Encyclopédie de l'Islam,* 1934 (1965a) a été reproduit dans la nouvelle édition de cette *Encyclopédie* en 2002 avec quelques mises à jour par C.E. Bosworth, surtout pour la période soviétique, et avec des corrections sur la position trop tolérante de Barthold à l'égard de la délimitation nationale de 1924-1936.

publiés en 1789 par George A. Forster [?-1792], n'entre pas officiellement en vigueur avant les années 1830)[2659].

Comme le souligne Barthold, il ne faut pas négliger le fait que dès le début du XIX^e^ siècle, les relations de voyages mentionnent le Turkestan comme synonyme de la Grande Boukharie, et que ce seraient les Britanniques qui ont introduit ce terme dans l'usage de la géographie moderne[2660]. L'allusion qui introduit une argumentation liée aux Britanniques pour l'introduction du nom de Turkestan dans la terminologie scientifique diminue la valeur du discours de Barthold: lui qui a été le premier à connaître l'étymologie du terme qui remonte à l'expression persane «pays des Turcs» (ce qu'il a exposé de multiples fois dans ses articles) détourne le sens du terme en plaçant le raisonnement dans le contexte du *Great Game*.

c) Le Turkestan dans la cartographie: une position incertaine

Cependant, les représentations des cartographes européens n'avancent pas à l'unisson avec le processus historique décrit ci-dessus.

Si, à partir du XII^e^ siècle, le Mā warā' al-Nahr commence à être returquisé après un moment de présence iranienne dans la région, les cartes restent très ambiguës jusqu'au XVIII^e^-début du XIX^e^ siècle, d'autant plus que la Caspienne et l'Aral sont longtemps cartographiés de manière complètement erronée: utilisant en général deux termes, les cartes placent aléatoirement le Turkestan avec l'orthographe *Turquestan* ou *Turchestan* entre l'Amou-daria et le Syr-daria ou au nord du Iaxarte-Syr-daria (voir aussi *supra* les confusions entre le Turkestan et d'autres pays aux XIII^e^-XV^e^ siècles).

Le concept selon lequel le Turkestan se trouve au-delà du Syr-daria est illustré en 1570 dans la carte de la Tartarie d'Abraham Ortelius où *Turchestan* et *Maurenaher* se trouvent tous deux au nord de ce fleuve, en plein dans les steppes kazakhes[2661]. Le Turkestan peut se présenter encore plus au nord et à l'ouest où on le voit pratiquement collé à la Caspienne dans la carte de l'Asie de Gérard de Jode publiée en 1578 sous le titre *Asiae novissima tabula*[2662] (mais la même position est déjà indiquée dans sa carte de 1571[2663]). Il en va de même dans la carte du *Theatrum Mundi* de Joao Baptista Lavanha et Luis Teixeira (1597-1612) où le Turkestan commence au-delà du Mā warā' al-Nahr, plus au nord-est[2664]. Dans la carte publiée en 1606 sous le titre de *Tartaria* par

---

[2659] Bartol'd, 1977b, p. 518; Bartol'd, 1902. Voir aussi Forster, 1789; Lee, 1996, p. XVII; Bosworth, 2002, p. 787; Sinor, 2003, p. 12; Bregel, 2003, p. 2. Voir aussi l'étude de Minorskij (1934) sur le Touran où il souligne que les auteurs arabes, persans et turcs n'ont pas été conséquents dans l'utilisation du terme de Touran, synonyme de Turkestan.

[2660] Bartol'd, 1977b, p. 518; Bartol'd, 1965b [1934], 518-519. Voir la définition de l'*Encyclopedia Britannica* de 1911 où le Turkestan s'étend entre la Sibérie au nord et le Tibet, l'Inde et l'Afghanistan au sud, la mer Caspienne à l'ouest et le désert de Gobi à l'est: Bealby et Kropotkin, 1911, pp. 419-426. Cité d'après Djalili et Kellner, 2000, p. 125.

[2661] Allen, 1993, p. 36 (carte).

[2662] *Ibid.*, p. 49 (carte).

[2663] Shirley, 1987, carte n° 124, p. 146, pl. 105.

[2664] Golay, 2004, p. 52 (carte).

Jodocus Hondius, le Turkestan est placé dans le haut Syr-daria avec, plus au nord-est, le Belor (Pamir) et Tashkent[2665]. Dans celle de Pierre du Val datant de 1679, le Turkestan se trouve à l'extrémité orientale de l'Oxus, un peu plus au nord[2666].

C'est également le cas de la carte d'Abraham Maas (1735) où le Turkestan est à l'extrémité orientale des régions des *Usbeks*, au-delà du Syr-daria, entre, du nord au sud, le *Fergan*, *Cascar*, *Badaschan* et *Boukharia-Samarcand*, même si les régions des *Usbeks* empiètent sur la rive droite du bas et moyen Amou-daria et même dans les régions de Balkh et du Badakhshan[2667]. Enfin, dans la *Carte Ancyprotype de l'Asie* d'Adrien Hubert Brué datant de 1814[2668], le Turkestan longe la rive gauche du Syr-daria.

Au début de cette même tranche chronologique longue de trois siècles qui marque les balbutiements de la cartographie à l'égard de l'*Asie centrale*, le *Turchestan* peut d'autre part aussi remplacer le Mā warā' al-Nahr dans l'espace entre le Syr-daria et l'Amou-daria, comme l'atteste en 1570 le *Typus orbis terrarum* d'Abraham Ortelius[2669], et les reprises de cette carte en 1575 par François de Belle-Forest[2670], en 1582 par Lancelot du Voisin[2671], et encore par Ortelius lui-même en 1598[2672].

Il est clair que dans cette situation l'appel aux héritages de la culture visuelle européenne s'avère inutile pour les discussions du XIX^{e} siècle relatives à la position du Turkestan.

4. L'enjeu caché dans le choix du nom du gouvernorat du Turkestan: privilégier les nomades turkophones

L'aperçu très érudit de Barthold n'explique toutefois pas les motivations dans le choix de ce terme par les Russes. Il semble pourtant qu'à la suite du changement du contenu du Touran, on commence en Russie à apprécier l'appellation de Turkestan, qui, dit-on, dérive de celle du Touran et doit se comprendre littéralement comme «pays des Turcs» (*Bilad al-Turk*). Selon les reconstitutions de Bakhodir Sidikov, le choix par les Russes de donner le nom de Turkestan à leur nouvelle colonie ne repose pas uniquement sur la tradition historique, mais également sur des réflexions politiques alimentées par des savants comme, notamment, l'orientaliste Wilhelm (Vasilij V.) Radlov (1837-1918). Partant de l'idée selon laquelle l'*Asie centrale* est un champ de bataille entre les peuples turks, faiblement islamisés et pratiquement sans instruction, et les «peuples perso-arabo-musulmans», fanatiques de l'Islam et généralement lettrés, il

---

[2665] Publiée à Amsterdam: Nebenzahl, 2004, pl. 5.3.

[2666] Shirley, 1987, carte n° 489, pp. 500-501, pl. 356.

[2667] Nebenzahl, 2004, pl. 4.11.

[2668] *Ibid.*, pl. 5.7.

[2669] Shirley, 1987, carte n° 122, pp. 144-145, pl. 104, Paris.

[2670] *Ibid.*, carte n° 135, p. 159, pl. 114, Paris.

[2671] *Ibid.*, carte n° 148, p. 171, pl. 125.

[2672] *in Théâtre de l'Univers*, Anvers, version de 1598 déposée à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne: Golay, 2004, p. 71.

suppose que les premiers sont plus perméables à la civilisation européenne (russe) et au «progrès»; leur esprit étant encore libre des dogmes musulmans, ils pourraient de ce fait représenter des sujets de l'empire plus loyaux et plus facilement russifiables[2673].

L'opposition socio-culturelle entre les nomades (pratiquement non islamisés) et les sédentaires (musulmans depuis plusieurs siècles) revêt ici une phraséologie ethnique; le choix du terme de Turkestan contient cependant en soi l'essentiel de la politique intérieure russe dans ses colonies asiatiques, laquelle, dans le cadre de l'ethnisation, tend à favoriser les éléments turko-nomades au détriment des éléments turko-persans sédentaires au nom de la lutte contre l'islam fanatique et contre les projets de création d'une supra-unité panturke ou pan-musulmane. Le premier Gouverneur général du Turkestan Kaufman, notamment, ne cesse de soutenir les Kazakhs, car, comme Gorchakov[2674], il considère que «les Kazakhs au point de vue culturel se présentent comme un peuple plus ouvert à l'assimilation que les Ouzbeks ou les Tadjiks»[2675] (**Fig. 17.5**). La même idée avait déjà été formulée plus tôt par Meyer qui écrit en 1865 que les

> «Kirgizes [*n.d.l.r.* Kazakhs] au point de vue de l'instruction intellectuelle se trouvent à un niveau assez bas de développement, même si, dans la mesure où il est possible de porter un jugement sur un peuple en partant de ceux qui ont fait certaines études, ils ont des capacités suffisamment bonnes et probablement meilleurs que chez les autres peuples asiatiques»[2676].

Dans le jeu des préférences sentimentales, la sympathie des Russes va vers les nomades, conformément au cliché du Romantisme où le Bon Sauvage, facilement transformable en Nomade indépendant, occupe le haut du tableau:

> «Les Russes et surtout les officiers qui forment l'administration des districts, écrit Voekov, distinguent soigneusement les Sartes, Tadjiks et Uzbegs d'un côté, et les Turcomans de l'autre. Les premiers ont les défauts des populations conquises et maltraitées par les conquérants; le peu de résistance opposé par eux à la conquête russe, la fuite de leurs armées nombreuses devant de petits détachements ont fait une fâcheuse réputation à la population du Turkestan proprement dit. Quant aux Turcomans, ils méritent beaucoup de sympathie; ils ont opposé une résistance énergique aux troupes russes, puis, voyant la soumission inéluctable, l'ont fait sans arrière-pensée, et ont entièrement renoncé à leurs habitudes de brigandage. Ils ont quelque chose de fier dans leur maintien qui les distingue des Sartes. On voit que ce sont des hommes libres»[2677].

Avec le temps on constate que cette composante de la politique russe au Turkestan devient très importante: les Russes favorisent un mouvement national chez les Kazakhs, Kirghizes et Turkmènes, nomades et faiblement islamisés; à la fois indifférents au mouvement panturk et opposés au panislamisme qu'ils qualifient d'«utopie orientale»,

---

[2673] Radloff, 1884, p. 471. Cité d'après Sidikov, 2003, p. 61.

[2674] Voir la n. 2370.

[2675] «Otnoshenie Turkestanskogo general-gubernatora k Ministru narodnogo prosveshchenija» [«Rapport du gouverneur-général du Turkestan au Ministre de l'Instruction publique»] du 8 novembre 1880, n° 3015 (documentation d'archives). Cité d'après Levin, 1930, p. 9.

[2676] Mejer, 1865, ch. «Geograficheskoe opisanie Kirgizskoj stepi» [Description géographique de la steppe kirghize], p. 231.

[2677] Woeikof, 1914, p. 131.

les Russes créent une opposition à la culture musulmane des Tatars et des Turkestanais sédentaires[2678], surtout contre l'intelligentsia des *Djadid-s*[2679] et des leadeurs soufis[2680]. Selon Nikolaj P. Ostroumov,

> «l'influence des propagandistes tatars et des émissaires turcs, ainsi que des agents panislamiques conduit, d'un côté, à la greffe sur nos sujets musulmans de l'Asie centrale de points de vue et de goûts tataro-turcs, et, d'autre part, vers une séparation spirituelle complète entre les musulmans turkestanais et les conquérants russes en faveur d'une union des musulmans du monde entier» (1908)[2681].

5. L'enjeu caché dans le choix du nom du gouvernorat du Turkestan: une opposition au Turkestan afghan

Un autre aspect doit, à mon avis, également être pris en considération: l'apparition du Turkestan russe se produit de pair avec celle du Turkestan afghan. La distinction entre les deux ne commence à se marquer que dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Plus tôt, vers le milieu du XVIII^e^-début du XIX^e^ siècle, les sources persanes utilisent à l'égard du futur Turkestan afghan le terme de *Turkestan du sud* ou *Turkestan mineur* [ce qui devient en anglais *Lesser Turkestan*], qui se réfère en général soit à la ville de Balkh, soit à toute la province[2682]. Lorsque la conquête russe des khanats centre-asiatiques entraîne la naissance du terme administratif de *Turkestan russe*, cette appellation risque de constituer un prétexte étymologique (puisque Turkestan signifie ''Terre des Turks'') pour menacer les territoires au sud de l'Oxus. C'est pourquoi, la promotion par les Britanniques du *Grand Afghanistan* sous forme d'un *United Kingdom*[2683] qui doit remplacer le terme unique de Turkestan désignant auparavant les deux rives de l'Oxus devient incommode pour les Russes.

En 1869 Henry Rawlinson (1810-1895) précise la terminologie dans la même ligne de réflexion et suggère dans son *Memorandum on the Frontiers of Afghanistan*

[2678] Bennigsen et Lemercier-Quelquejay, 1968, pp. 23, 56.

[2679] Les *Djadid-s*, représentants du mouvement réformiste des Lumières dans le monde musulman turk (*Djadidisme*, de l'arabe «nouveau»), a été fondé par des lettrés tatars au XIX^e^ siècle et s'est répandu parmi les élites de tous les musulmans de l'Empire russe soucieux de moderniser leur société traditionnelle d'abord par le biais de réformes du système éducatif afin de se rapprocher de la pensée occidentale. Sur les préoccupations relatives à la modernisation chez les *Djadid-s* d'*Asie centrale* qui n'ont pas nécessairement partagé les valeurs du panturkisme des *Djadid-s*-Tatars voir Khalid, 1998. Le point de vue selon lequel les Tatars sont les plus dangereux pour le régime russe a été plusieurs fois exprimé par N.P. Ostroumov (CGA RUz, f. I-1, op. 31, d. 540, ll. 15v-16); ce point de vue est dominant dans l'analyse faite en 1900 par plusieurs administrateurs russes dans une enquête secrète sur le «danger des musulmans progressistes»; d'après eux, la majorité de la population du Turkestan n'est pas au courant de ces nouvelles idées et «il n'existe aucune liaison entre le monde des idées des musulmans locaux et les jeunes Turcs […et] il passera encore beaucoup de temps avant que la population indigène soit en mesure d'apprécier les pensées des musulmans occidentaux» à condition, bien sûr, de les isoler des «progressistes»: CGA RUz, f. I-1, op. 31, d. 123.

[2680] Selon des rapports secrets, dans les «pays à culture aryenne» l'islam s'est lié à la doctrine religieuse et philosophique des soufis (CGA Ruz, f. I-1, op. 31, d. 540, l. 14v).

[2681] CGA RUz, f. I-1, op. 31, d. 540, l. 16v.

[2682] Lee, 1996, pp. XXXI-XXXII.

[2683] *Ibid.*, pp. 145, 465.

d'adopter le terme de *Turkestan afghan* pour désigner le *wilāyāt* du Turkestan ou de Balkh en Afghanistan et le distinguer des possessions coloniales russes. Cette proposition terminologique est adoptée assez tôt dans la nomenclature officielle et trouve une image cartographique, alors qu'une solution alternative proposée par le même Rawlinson, *Cis Oxus Territory*, tombe dans l'oubli[2684].

Dès lors, c'est sous ce terme de Turkestan afghan qu'au XIX^e^ siècle on compte les districts du nord de l'Afghanistan comme ceux de Mazar-i Sharif, Kunduz, Khulm, Maïmana et Balkh. Le Badakhshan et le district du Wakhan dépendant de lui constituent une unité à part, de même que l'Afghanistan des districts intérieurs et l'Afghanistan occidental avec Hérat, ainsi que les émirats-tampons du Tchitral et du Kafiristan. Globalement, pour les géographes et les voyageurs, le *Turkestan afghan* ou plutôt *Turkestan mineur* (de taille plus grande) est constitué par l'ensemble des territoires situés entre les frontières russes et les crêtes de l'Hindou-Kouch, dont les points extrêmes vers le sud sont soit sur le col d'Ak Rabat au nord de Bamiyân (R. Burden en 1846[2685]), soit sur le col de Hadjikak plus au sud où passe la ligne de partage des eaux entre le bassin du Helmand et l'Amou-daria (J. Wood[2686]).

Si l'on tient donc compte de la présence du Turkestan chinois, historiquement ancré dans les mœurs des érudits dès le moment de la conquête par la Chine de cet espace, et de la naissance du Turkestan afghan, les deux faisant partie de l'*Asie du Centre* comme zone des prétentions expansionnistes russes, on peut supposer que dans un avenir assez proche l'état-major russe aurait dû projeter de transformer le Turkestan russe en Turkestan tout court sur l'ensemble de ses «frontières naturelles».

Le contenu flou du terme de Turkestan susceptible de recouvrir les trois secteurs turkestanais – russe, afghan et chinois (**Fig. 17.3a**) –, tant ensemble que séparément, a probablement aussi été très populaire chez les Britanniques, même s'ils ont été obligés, comme les Russes, d'inventer une épithète d'appartenance politique (encore une fois, on peut constater qu'un certain brouillard terminologique permet de simplifier toute politique d'expansionnisme). Ce n'est pas un hasard si, pour expliquer ce terme, «sens large» et «sens étroit» font leur apparition: par exemple, en 1877, le spécialiste allemand de l'agronomie Alexander Petzhold (1810-1889) introduit ses observations scientifiques par une définition du Turkestan dans le «sens étroit du terme» pour définir le Turkestan russe et ses États-vassaux, en laissant sous-entendre que le Turkestan au sens large couvrira les trois Turkestan ensemble[2687]. Cette pratique devient tout à fait courante dès le dernier tiers du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle.

* * *

[2684] Rawlinson, 1869; Lee, 1996, pp. XXXI-XXXII. Sur la carte de l'*Hindoostan* de Rennell (1782) on voit la province de Balkh: Black, 2003, p. 85. Sur le Turkestan afghan voir aussi *Grand Larousse encyclopédique,* 1964, t. 10, pp. 558-559; *Sovetskaja istoricheskaja ènciklopedija*, 1973, t. 14, pp. 524-525; *BSE*, 1977 [3^e^ éd.], t. 26, p. 338, col. 1002.

[2685] Bosworth, 2002, p. 786.

[2686] Wood, 1872, p. 130.

[2687] Petzholdt, 1877, p. 157. Cité d'après Sidikov, 2003, p. 59.

Peu influencés par les discussions académiques, les hommes politiques, voyageurs et journalistes accompagnent volontiers le terme de *Turkestan* des trois adjectifs *russe, chinois, afghan*, en écho aux événements de la délimitation des zones d'influence entre la Russie et l'Angleterre (1860-1910). Comme l'ont noté Jonathan R. Lee et Bakhodir Sidikov[2688], on voit dans ce contexte du *Great Game* que ce terme d'origine autochtone centre-asiatique est profondément marqué par la rivalité entre les puissances étrangères et qu'il peut de plus en plus être comparé aux autres dénominations attribuées à la région par les Occidentaux qui, les cartes mercatoriennes aux noms inventés entre les mains, continuent à façonner l'imaginaire européen sur les populations de l'*Asie centrale*.

6. Le dernier retour de la Tartarie

La mise en forme du concept d'*Asie centrale* et l'introduction dans la pratique courante des trois Turkestan font progressivement disparaître le nom de Tartarie et toutes ses anciennes significations.

La Tartarie est rayée des mappemondes au début du XIX^e^ siècle pour céder la place à des empires. Ce remplacement est initialement arbitraire: dans l'*Atlas* de Samuel Butler (1829) la Tartarie dans son sens global n'est remplacée que par l'empire chinois qui va jusqu'à Hérat et à l'Aral[2689].

En revanche, la Tartarie apparaît à nouveau dès le milieu du XIX^e^ siècle dans le domaine littéraire, faisant en quelque sorte écho aux rééditions des descriptions de voyages antiques et médiévaux qui se multiplient alors en Europe dans un climat de curiosité grandissante à l'égard de la région[2690]. La vision de l'*Asie centrale* par les premiers voyageurs européens, souvent perturbés par les difficultés de leur voyage dans l'inconnu (voir *supra*[2691]), génère une perception négative de l'Orient, propre à l'Europe moderne. L'amalgame des descriptions de «merveilles»[2692], des reconstitutions physiognomiques et psychologiques des peuples *centre-asiatiques*, de tableaux aux paysages tristes et inhospitaliers, est souvent accompagné du terme général de *Tartarie*, dont la connotation devient extrêmement négative. La *Tartarie* perd son sens «régionaliste» (voir *supra*) et est pratiquement libérée de sa signification «ethnique» faisant allusion aux peuples tatars, identiques aux Mongols de Gengis-Khan (même si cette nuance existe encore chez les historiens)[2693]. Dans la cartographie elle

---

[2688] Lee, 1996, p. XXXIII; Sidikov, 2003, p. 58.

[2689] Lewis et Wigen, 1997, p. 278, n. 88.

[2690] Parmi les rééditions des voyages voir notamment le récit du soldat Johann Schiltberger, qui constitue un témoignage particulièrement riche sur l'*Asie centrale* du XV^e^ siècle et sur les Timourides, publié en 1859 par Karl Friedrich Neumann (Schiltberger, 1879); également les publications de Plan Carpin et de Rubrouck par la *Société de Géographie*, ainsi que l'ouvrage récapitulatif de Severtzow, 1890, et celui de Samuel Purchas, 1905-1907.

[2691] Voir, également, Gorshenina, 2003, pp. 95-130; Baud, Forêt et Gorshenina, 2003, pp. 29-30.

[2692] Par exemple, Dubeux et Valmont livrent dans *l'Univers Pittoresque* (1848, t. VI) des détails exotiques sur la *Tartarie.* Cité d'après Belin de Launay, 1882, p. XVII.

[2693] Parmi les multiples exemples dans la littérature du XIX^e^ siècle voir le cas de Bichurin qui retient que les historiens musulmans ont évoqué les Mongols du nord comme Tatars et ceux du sud comme

n'apparaît plus que dans une carte de A. Lorrain datant de 1835 (l'exemple apparemment le plus tardif de la Tartarie sur une carte), sous la forme *Tatarie*[2694]. En fait, la Tartarie apparaît de plus en plus souvent comme un synonyme de barbarie et de fanatisme, où l'esclavage est encore possible, alors qu'il est devenu inacceptable dans l'Europe «civilisée» qui se sent prête à le combattre au nom du progrès et de la civilisation.

Le réemploi de ce terme, qui suppose une justification de l'expansionnisme européen, est propre à toutes les langues européennes sous des formes orthographiques diverses[2695], sauf en russe où il n'a jamais existé sous cette forme (voir *supra*)[2696]. Cependant, les Russes ne restent pas à l'écart de ce courant «civilisateur». Là où les Occidentaux du XIX^{e}-début du XX^{e} siècle utilisent le terme de *Tartares* pour décrire les peuples barbares de l'*Asie centrale* et du Tibet[2697], les Russes se servent des mots *barbares*, *fanatiques* et *sauvages*[2698]. Ce choix tient surtout au fait que, comme le *Touran*, la dénomination de *Tartarie* (voir *supra*) pourrait se retourner contre eux dans des chaînes «évolutionnistes» comme celle que Vambery propose sous la forme «Tartares – Scythes – Barbares – Russes»[2699] (cette chaîne pourrait être également enrichie de Gog et les Magog, apparenté aux Scythes). Les racines de ce type de construction sont en effet bien ancrées dans la tradition d'Hérodote, dans celles de l'Europe médiévale[2700] et, même, chez les Lumières. Dans les commentaires rédigés sur la carte d'Anville publiée en 1769 sous le titre *The Russian Empire in Europe*, on peut lire que «les Sarmates et les Tartares tous ensemble, leur pays est une partie de l'antique Scythie»[2701]. Des propos de l'abbé Jean Sylvain Bailly (1736-1793) rapportent que les Scythes et la Tartarie sont fondus: dans sa réponse à Voltaire en 1779, il indique que les Atlantes, originaires de cette vaste Tartarie, sont descendus progressivement du Spitzberg vers le bassin Ob-Iénisseï, et de là, sous le nom de Scythes ont «rayonné sur tout le vieux continent, donnant naissance aux cultures chinoise, indienne, perse, égyptienne et grecque et inaugurant les premiers cultes solaires, cultes nordique et

---

Mongols: Bichurin, 1950-1953, t. 1, 1950, p. 227. En 1877, le lieutenant Hugo Stumm utilise le terme de *Tartarie* et attribue deux «grandes races» à l'Asie centrale: l'une turco-tartare, l'autre indo-persane: Stumm, 1877, p. 632.

[2694] Carte physique et politique de l'Europe, 1835: Black, 2003, pp. 98-100.

[2695] Pour l'analyse de l'utilisation des deux termes *Tatarei* et *Tartarei* dans l'espace germanophone voir Sidikov, 2003, pp. 38-44.

[2696] Parmi les rares exemples figurent celui de Bichurin qui en 1851 n'utilise ce terme qu'une seul fois (Bichurin, 1950-1953, t. 1, 1950, p. 303), ainsi que quelques cartes, souvent jugées de provenance étrangère (*supra*).

[2697] Comme c'est le cas, par exemple, du Père Evariste-Régis Huc (1813-1860; Huc, 1850; Gorshenina, 2003, p. 335), de Luicie Atkinson (Atkinson, 1863; Gorshenina, 2003, p. 338), de Thomas Wallace Knox (1835-1896, Knox, 1870; Gorshenina, 2003, p. 356), de Robert Barkley Shaw (Shaw, 1871; Gorshenina, 2003, p. 187).

[2698] Voir, notamment, les propos très racistes de Nikolaj Przheval'skij et leur analyse *in* Brower, 1994; Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, pp. 24-41.

[2699] Vámbéry, 1882b, p. 436. Cité d'après Sidikov, 2003, p. 40.

[2700] Wolff, 1994, p. 11; Poe, 2000, pp. 19-21.

[2701] Anville, 1769b. Cité d'après Cecere, 2003, p. 18.

hyperboréen par excellence»[2702]. Toutefois, malgré les efforts que les Russes consacrent à éviter l'application du terme Tartarie à leur territoire, ce cliché linguistique reste collé à l'empire du tsar, surtout au niveau du large public comme l'atteste la popularité du *Michel Strogoff* de Jules Verne.

Alors que, vers 1840 encore, le père Huc raconte son voyage en *Tartarie* sans trop se poser de questions, la Tartarie quitte définitivement le milieu scientifique[2703] vers le début du XX^e^ siècle à la suite de critiques farouches, même si on rencontre encore ce terme dans la production littéraire des années 1930.

En 1936, après son voyage au Xinjiang et au Karakoroum en compagnie de la Suissesse Ella Maillart (1903-1997), le correspondant du *Times*, Peter Fleming (1907-1971), frère de Jan, le créateur de James Bond, publie un roman intitulé *News from Tartary: a journey from Peking to Kashmir* où le terme, malgré tout son poids symbolique, reste géographiquement attaché à l'ancienne Tartarie[2704].

En revanche, dans *le Désert des Tartares*, le roman que publie quatre ans plus tard Dino Buzzati (1906-1972), ce toponyme apparaît comme un pur symbole d'où le moindre contenu géographique réel disparaît au profit de l'allégorie d'un danger caché quelque part au nord, au-delà d'un espace borné de cimes rocheuses. Cette menace se présente comme l'ombre d'une invasion qui avait déjà eu lieu dans le passé et dont le fort Bastiani est chargé de bloquer le retour. L'attente pèse sur un groupe d'officiers, qui comme le jeune lieutenant Giovanni Drogo ont été choisis par hasard et attendent pendant une éternité à leur poste, prêts à combattre les probables ennemis[2705].

C'est donc sur une note pleine d'angoisse, de profonde solitude et de l'attente déçue du pire à venir, que la Tartarie, maintenant située hors du temps et nulle part dans l'espace, disparaît dans un crépuscule hostile, en laissant son ombre aux artistes à la recherche de métaphores poétiques[2706], alors que jusqu'ici elle n'avait pas cessé d'être présente depuis le XIII^e^ siècle dans l'atlas mental européen. On perçoit un autre écho de cette Tartarie dans une expression où, paraphrasant Nikolaj Gogol, Roger Brunet et Véronique Rey désignent l'Eurasie comme l'espace allant de la Bohême «au diable», ajoutant que dans le contexte du nouveau *Grand Jeu* en *Asie centrale* «le ciel est lourd, la Caspienne a des reflets de Tartare»[2707].

7. Une tentative pour réinventer la Transoxiane

Le toponyme de Transoxiane refait son apparition dans des circonstances semblables. À l'origine, cette dénomination n'est qu'une invention moderne que

---

[2702] Bailly, 1779, p. 456. Cité d'après Laruelle, 2002a, p. 201.

[2703] Notamment par Vambery, Oskar Peschel (1826-1875): Sidikov, 2003, p. 42. Voir également nos propos *supra.*

[2704] Fleming, 1936.

[2705] Buzzati, 1989 [1^ère^ éd. 1940]. Pour l'analyse de ce roman voir Livi, 1973.

[2706] Voir l'album de photographies présentant la vie des caravaniers Kirghizes et Turkmènes d'Afghanistan intitulé par leur auteurs Roland et Sabrina Michaud «Caravanes de Tartarie» (1984).

[2707] Brunet et Rey, 1996, pp. 4, 410.

l'antiquisant d'Herbelot avait proposée pour traduire la forme arabe de Mā warā' al-Nahr. Son origine ayant été cependant pratiquement oubliée, la Transoxiane se présente aujourd'hui dans le grand public comme s'il s'agissait d'une appellation authentique transmise par les Anciens. Il apparaît ainsi très souvent dans les listes toponymiques à égalité avec les noms antiques grecs des régions centre-asiatiques comme la Bactriane, la Sogdiane ou la Chorasmie, une erreur qu'a déjà observée le théologien et publiciste politique allemand Paul Rohrbach (1869-1956)[2708]. Bizarrement, son authenticité tend aujourd'hui à être renforcée par son prétendu antonyme, l'Oxiane, qui est surtout connu à travers le titre du récit de voyage *The Road to Oxiana* publié par Robert Byron en 1937, qui pour désigner le nord de l'Afghanistan utilise cette appellation pour l'autre berge de l'Oxus. Dans la réalité historique l'Oxiane désigne un peuple que Ptolémée situe sur la rive droite de l'Oxus, dans la région du Sherabad-daria au nord de Termez[2709].

Bien que les historiens réagissent contre cette origine historiquement fausse du terme Transoxiane[2710], certains essaient de le réintroduire dans le vocabulaire scientifique, comme par exemple Arminius Vambery dans son *Histoire de Boukhara*[2711]. Recensant les inconvénients de la terminologie «centriste» dans l'Asie intérieure, il tente d'éviter l'emploi de ce terme. En ce qui concerne l'époque moderne, il préfère se limiter à l'histoire de l'émirat de Boukhara, mais pour les périodes anciennes il préfère choisir le terme générique de Transoxiane. Il ne peut définir les limites méridionales du territoire antique qui débordait sur la rive gauche du haut Oxus dans les régions limitrophes comme le Khatlan, le Wakhsh, Balkh, Kunduz, Khulm, Maïmene, Amul et Tchardjouï, ni les frontières nord-est, pratiquement insaisissables. Vambery réduit donc la Transoxiane ancienne à l'espace couvert par l'émirat moderne de Boukhara. Lorsqu'il en décrit la position géographique Vambery considère que la Transoxiane est la partie septentrionale d'un ruban défini sous l'appellation instable d'*Asie du Centre*, des chaînes des Tian-shan à la Caspienne, constituée pour l'essentiel de plaines qui se transforment vers l'est en une dépression. On constate en fin de compte que le choix de ce terme demande autant de préalables que celui d'*Asie centrale* rejeté par Vambery, d'où son abandon final par Vambery dans le langage scientifique.

La situation est différente dans l'historiographie britannique[2712], très portée sur les termes classiques authentiques ou leurs dérivés modernes, considérés comme nobles, au détriment des appellations indigènes, «imprononçables». Ainsi Holdich constate que les commissionnaires britanniques ont gardé lors de la délimitation des frontières le nom de *Parapamisus* pour les montagnes autour de l'Heri-rud «in default of a better one» et que l'Amou-daria ne figure que sous son appellation grecque *Oxus*; de même, Curzon ne raisonne par rapport aux frontières centre-asiatiques qu'en termes de *limes*[2713].

[2708] Rohrbach, 1898, p. 62. Cité d'après Sidikov, 2003, p. 53. La même confusion transparaît chez les historiens d'aujourd'hui: voir la n. 1170.

[2709] Rapin, 2005.

[2710] Par exemple, Robert Roessler: Sidikov, 2003, p. 53.

[2711] Vambery, 1873, pp. II-III, XVIII-XIX, XXII, XXXII-XXXIII.

[2712] Sidikov, 2003, pp. 53-55.

[2713] Holdich, 1901, p. 112; Curzon, 1908, pp. 8, 19, 21, 54.

La Transoxiane figure également dans une certaine mesure chez les historiens russes: bien que, vue du nord, la région aurait plutôt dû, pour eux, s'appeler Cisoxiane, Barthold utilise le terme de Transoxiane comme synonyme de Mā warā' al-Nahr[2714], et lui confère ainsi une place, un peu marginale, dans le langage scientifique. Selon Bakhodir Sidikov, cette dénomination a également rencontré une certaine popularité auprès des orientalistes européens, car à travers elle cette partie de l'*Asie centrale* pouvait donner l'impression d'être connue du reste du monde, en raison de sa conquête par les Anciens, eux-mêmes précurseurs des Modernes[2715]. Comme l'a écrit sarcastiquement Curzon, les connaissances de l'histoire *centre-asiatique* en Europe sont limitées aux trois personnages – Alexandre le Grand, Tamerlan et Kaufman[2716] – dont l'activité s'est déroulée en Transoxiane.

D'un autre côté, l'emploi de Transoxiane va aujourd'hui encore de pair, comme à l'aube du XIX^{e} siècle, avec les appellations des Anciens (Iran, Chorasmie [Khorezm], Margiane [Mary], Arie [Hérat], Sogdiane [Soghd]), qui se sont solidement installées dans la géographie, dans l'histoire ou dans l'archéologie contemporaines. Ce terme anobli est donc devenu inséparable du langage académique, signe d'érudition[2717].

8. Dénominations hors des chemins battus

À côté de cette terminologie il arrive aussi que l'on invente quelques vocables en dehors des systèmes de définitions dépendants de la géopolitique ou du déterminisme environnemental, sans racines dans les sources arabo-persanes médiévales, chinoises ou classiques.

À la recherche d'une dénomination salvatrice, l'explorateur allemand Willi Rickmer Rickmers (1873-1965) tend à rejeter toutes celles qui existent déjà, comme «Turkestan, Western, Russian, Chinese, or Eastern Turkestan, Central, Middle or Inner Asia, Turan, Iran, Transcaspia, Transoxiana, Bokhara, Kashgaria, Tarim, Aralocaspia, etc.» pour s'arrêter sur le terme de *Duab* qui pourrait désigner l'espace entre les deux fleuves Amou-daria et Syr-daria, de leurs sources dans le Pamir jusqu'à la mer d'Aral[2718]. Notant que les Occidentaux ont abondamment inventé des noms de nature internationale au détriment des noms indigènes, réduits exclusivement à un usage local, il tente de défendre ce toponyme qui, selon lui, caractériserait des limites spatiales précises et tout à fait homogènes sur le plan naturel, humain et historique[2719]. Cette proposition a probablement été émise en fonction d'un parallèle virtuel avec la *Mésopotamie* du Proche-Orient, berceau de civilisations brillantes. Dans le monde

---

[2714] Voir, par exemple, le vol. 5 des *Sochinenija* de Bartol'd, 1968, *passim*.

[2715] Sidikov, 2003, p. 53.

[2716] Curzon, 1889, p. 136.

[2717] Par exemple, ce terme est utilisé par Svat Soucek pour décrire les territoires au-delà du moyen et bas Amou-daria, sans dépasser le Syr-daria: Soucek, 2000, pp. 14, 25. Du côté post-soviétique, un recueil consacré au jubilé de l'académicien ouzbékistanais Edvard V. Rveladze porte le titre de *Transoxiane* (Moscou, 2004).

[2718] Rickmers, 1913, p. 1.

[2719] *Ibid.*, p. 2.

russophone le précurseur direct de cette approche est A. Voekov qui propose d'attribuer le nom de district du milieu [*Srednjaja oblast'*] à l'espace entre le Syr-daria et l'Amou-daria[2720].

Rickmers ne fait cependant pas référence aux nombreux *Duabs* indiens. Partant de cet «oubli», Vasilij V. Barthold prédit l'échec de cette invention. Selon lui, les *Duabs* indiens se situent en général entre deux fleuves liés à un système d'irrigation unique, alors que

> «l'Amou-daria et le Syr-daria dans leurs hautes parties sont séparés par de puissantes chaînes de montagnes et dans leurs parties basses par un désert gigantesque; l'espace entre les deux fleuves ne présente pas (et n'a jamais présenté) d'unité indépendante ni politiquement, ni ethnographiquement parlant; [et] pour la vie économique future de la région les territoires qui se trouvent hors du Duab, comme le khanat de Khiva ou le nord du Ferghana avec Namangan, auront une valeur non moins importante que le centre du Duab, celui du bassin du Zerafshan»[2721].

Dans la littérature scientifique du XX^e^ siècle on rencontre aussi parfois des traductions erronées du terme Mā warā' al-Nahr comme «entre deux fleuves» ou «Mésopotamie», synonymes de Duab.

Le même échec a été partagé par le terme d'*Asie d'Ahriman*, que Sergej N. Juzhakov (1849-1910) tente de proposer comme antonyme du Touran, «proto-patrie» du zoroastrisme mais synonyme du Mal contraire à l'Iran, l'«Asie de Ahura Mazda»[2722].

Il en va, enfin, encore de même pour une proposition d'Erich Zugmayer (1879-?) qui conçoit la *Mittel-Asien* comme l'un des *tiers de l'Asie antérieure*, comparable à l'un des autres tiers constitué lui aussi par des terres basses, celui du bassin entre le Tigre et l'Euphrate[2723].

Conclusion

La vision russe de l'Asie centrale, dont la subdivision est indépendante des rapports terres hautes – terres basses, s'avère avec le temps extrêmement politisée. Sous l'inspiration des intérêts géopolitiques de la Russie, l'Asie centrale de Richthofen, ainsi que le cœur de l'Asie intérieure, sont déplacés dans le Turkestan russe. D'autre part, le dédoublement de la région en deux appellations – l'Asie du Milieu [*Srednjaja Azija*] et l'Asie du Centre [*Central'naja Azija*] – permet de distinguer et de définir respectivement le Turkestan russe et les régions limitrophes susceptibles d'être à l'avenir agglutinées à l'empire. Cette dernière distinction, ainsi que la vision segmentée

---

[2720] Mushketov, 1936, p. 5.

[2721] Bartol'd, 1965c, p. 296.

[2722] Juzhakov, 1885, pp. 52-55; Hauner, 1992 [1990], p. 52; Laruelle, 2002a, p. 418.

[2723] Zugmayer, 1905. Cité d'après Sidikov, 2003, pp. 62-63.

de l'espace asiatique [Petit – Proche – Moyen – Extrême Orients] par les Russes, découle uniquement des projets géopolitiques russes des XIX^e^ – début XX^e^ siècles. Ces derniers se forment après les années 1860, mais leur contenu reste flou jusque dans les années 1910. Aux yeux des Occidentaux, l'utilisation de ces termes par les spécialistes russes montre que le discours est passé d'un plan scientifique, basé sur le déterminisme environnemental, à un plan géopolitique, car les frontières de l'*Asie du Milieu* ou de l'Asie russe ont pris forme lors de la conquête de la région et pendant le *Grand Jeu* (années 1860-1900), sans raisons «légitimes» d'ordre «naturel» (géographie, ethnographie, langues).

A la différence de l'expression *Touran – terres basses*, l'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] évoque l'idée d'un centre ou d'un milieu, très prestigieuse en soi, symboliquement visible et linguistiquement bien mis en valeur. Le concept de centralité qui connaît son apogée au XIX^e^ siècle, est souvent utilisé par rapport à l'Asie centrale lors des spéculations géopolitiques à la recherche de coalitions prometteuses, d'ennemis potentiels et d'investissements coloniaux optimaux (les théories de F. Ratzel et, surtout, de H. Mackinder). La vision politico-stratégique qui sur les cartes à petite échelle place dans la même chaîne logique la possession du centre du monde (le cœur du continent) et l'avenir radieux d'un empire appelé à diriger le monde, devient au tournant des XIX^e^-XX^e^ siècles un lieu commun. Dans cette optique on comprend davantage pourquoi la bataille entre les puissances n'a pas visé directement les puissances elles-mêmes, mais leurs colonies asiatiques. Dès le début du XX^e^ siècle les expressions «cœur du continent», «heart of Asia», «pulse of Asia», «pivot area» font partie du lexique scientifique et du langage des voyageurs et désignent une des zones clef autour desquelles pivote l'Histoire. La question du centre de l'Asie prend le sens métaphysique de centre du monde et devient d'actualité dans la perspective du concept géopolitique de *Heartland* et de *Pivot area*. Ce détail explique la «lutte» pour la dénomination *Asie centrale*. En contradiction avec la tradition occidentale les Russes commencent à placer systématiquement le *centre de l'Asie* dans leur *propre Asie* qui ne peut être qualifiée autrement que comme *Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*]. L'importance du contexte géopolitique se retrouve également dans le refus, puis l'acceptation par les Russes de la dénomination du *Touran* à l'égard de l'Asie centrale russe, ainsi que dans les discussions à propos de l'appellation du *Turkestan*.

Cependant, malgré le contenu sémiotique très politisé, le couple *Asie du Milieu – Asie du Centre* reste d'actualité jusqu'à nos jours et marque la particularité de la tradition russe, puis soviétique et post-soviétique.

Partie VIII
Changements politiques et modification des raisonnements au XX^{e} siècle

Chapitre 18
Eurasisme: une suite des théories russes du XIX^{e} siècle

1. Le changement du régime politique en Russie

Les événements politiques de 1917 bouleversent de manière radicale la carte moderne de l'*Asie centrale*.

Avec ses gouvernorats et ses provinces, produits de l'administration coloniale liés aux structures hiérarchiques de l'Empire russe, l'*Asie russe* se transforme en *Asie soviétique*. Reconstruite d'après les principes des «États-nations» conçus en l'Europe[2724], la nouvelle organisation suppose la superposition de territoires et de groupes ethniques dotés d'une langue qui prend dès lors la place des principes dynastiques et de fidélité à l'islam traditionnels dans la région. Lors de la délimitation nationale de 1924 à 1936, la *République socialiste soviétique autonome du Turkestan* est subdivisée en *plusieurs républiques soviétiques* aux frontières dont le dessin a donné lieu à d'innombrables débats (*Ouzbékistan, Tadjikistan, Kirghizie, Kazakhstan et Turkménistan*). Dans ce tourbillon qui va de pair avec une réconciliation politique avec l'État afghan, les petits États indépendants du XIX^{e} siècle comme Boukhara, Khiva et les principautés du Pamir disparaissent du paysage politique. À la suite de ces événements majeurs, les concepts culturels ou géographiques anciens laissent place à de nouvelles entités aux frontières nettes tant sur le plan politique et éthique, qu'économique[2725].

Cependant, le brouillard terminologique lié aux nouveaux vocables devient encore plus dense. Débutant par le «moindre mal», on constate que les expressions *URSS d'Asie* ou *Asie soviétique* ne correspondent ni au *Turkestan russe*, ni à l'*Asie russe*, souvent présentés comme synonymes. À l'époque soviétique, malgré toutes sortes d'inconvénients (notamment par rapport au Caucase du nord qu'on attribue de manière aléatoire tantôt à l'Europe, tantôt à l'Asie), l'Asie soviétique correspond officiellement à la partie de la République socialiste fédérative soviétique de Russie (avec les républiques autonomes des Bouriates, des Tchétchènes-Ingouches, du Daghestan, des Iakoutes, des Kabardes-Balkares, des Kalmouks, de l'Ossétie du Nord, de Touva) et à

[2724] Thiesse, 2001.
[2725] Imart, 1987, p. 8.

huit républiques soviétiques (Kazakhstan, Ouzbékistan, Turkménistan, Tadjikistan, Kirghizistan, Azerbaïdjan, Arménie, Géorgie)[2726]. Le *Turkestan russe* dans le sens large du terme correspond au *Touran* du XIX^e^ siècle et dans un sens étroit aux possessions russes du *Touran*, sans l'émirat de Boukhara, le khanat de Khiva et les principautés du Pamir. Constitués d'unités indépendantes ou semi-indépendantes, ces derniers ne permettent pas d'établir une égalité entre l'*Asie russe*, plus petite, et l'*Asie soviétique*, plus grande, car augmentée de ces principautés.

En outre, la double terminologie russe d'*Asie du Milieu* et d'*Asie du Centre* n'a pas disparu, et, même si son interprétation est nuancée de manière différente dans le pays des Soviets et en Occident, le concept de centralité est toujours présent.

2. L'Eurasie de Savickij et la transformation de l'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] en *Asie du Centre* [*Central'naja Azija*]

a) L'Eurasisme: utopie de l'immigration russe de l'entre-deux guerres

Malgré son caractère extrêmement politisé, marqué par l'air du temps du *Great Game* au tournant des XIX^e^-XX^e^ siècles, le concept d'*Asie du Milieu - Asie du Centre* [*Srednjaja Azija - Central'naja Azija*] se renforce dans les années 1920-1930 au travers des eurasistes, notamment dans les constructions géopolitiques et ethnolinguistiques de Nikolaj S. Trubeckoj (1890-1938), de Roman O. Jakobson (1896-1982), de Grigorij V. Vernadskij (1887-1973) et, surtout, du géographe Pëtr N. Savickij (1895-1968)[2727]. L'*Evrazijstvo* a été inauguré en 1920 dans l'*Evropa i chelovechestvo* [*L'Europe et l'humanité*] de Nikolaj S. Trubeckoj[2728] et mis au point par d'autres immigrés russes «blancs», lors de leur exil à Paris, Prague et Berlin pendant l'entre-deux guerres. Plutôt que l'ouverture d'une voie vers de nouvelles interprétations, ce mouvement culturel et politique a été en réalité l'aboutissement des idées développées par les slavophiles, panslavistes et *vostochniki* du XIX^e^ siècle, notamment par le géographe Vladimir I. Lamanskij (*infra*), le pédologue et géographe Vasilij V. Dokuchaev (1846-1903), auteur de la théorie des zones géographiques[2729], et l'économiste Pëtr B. Struve (1870-1944)[2730].

En héritant de la notion de *Monde du Milieu* et du mythe du Touranisme venus de leurs précurseurs, les eurasistes ont repris également toutes les controverses propres à ces théories, sans jamais pouvoir clairement définir les limites de l'Orient, de l'Asie, de

---

[2726] *Dictionnaire encyclopédique Quillet,* 1977, p. 419 (d'après les sources soviétiques).

[2727] Sur le mouvement des eurasistes voir Böss, 1961; Hauner, 1992 [1990]; Vandalkovskaja, 1997; Volkogonova, 1998; Sériot, 1999; Laruelle, 2004a.

[2728] Trubeckoj, 1920.

[2729] Berg, 1929a, pp. 6-7.

[2730] Hauner, 1992 [1990], p. 157. Bien qu'ils aient été également visiblement influencés par les idées de Ratzel et de Mackinder, les eurasistes, notamment Savickij, ne mentionnent pas ces derniers dans leurs sources.

l'Est et de l'Ouest, de la Russie et de l'Eurasie[2731]. Cette dernière, sur laquelle ils mettent l'accent, revêt toutefois pour eux, du fait de son unité, un caractère particulier qui fait d'elle un troisième continent, distinct aussi bien de l'Europe que de l'Asie; certes, fragmentée en mosaïque, elle est cependant plus riche que les autres continents dans ses caractéristiques naturelles et ethnographiques, même si des doutes se manifestent de temps en temps dans la question de savoir si elle constitue la somme de l'Europe et de l'Asie ou si elle représente en quelque sorte le lieu de rencontre des deux continents. Enfin, la question reste ouverte sur la direction magistrale vers laquelle doit tendre le développement de la civilisation russe dont le centre se déplace aléatoirement vers le nord ou vers le sud.

Malgré cela, les eurasistes affinent les théories jusqu'à leur destruction (Vs.N. Ivanov[2732]); leur langage devient de plus en plus scientiste et sophistiqué malgré un sens profondément métaphysique. Comme le rapporte Pëtr Savickij, «la science géographique russe est un monde original, avec son langage et sa 'poésie des concepts'»[2733].

b) Tout en un ou l'Eurasie-Russie de Pëtr N. Savickij

Ainsi, ardent partisan de l'idéologie naturaliste, Pëtr N. Savickij conçoit que «la Russie-Eurasie est d'après plusieurs caractéristiques un cercle fermé, un continent abouti et un monde en soi»[2734]. Recourant aux principes de la géographie structurale dont il est l'auteur, Savickij tente de prouver que l'Eurasie se distingue «naturellement» de ses alentours comme un *Tout* à structures rationnelles et profondément cyclique, dont la logique interne est observable à travers la géométrie et la régularité du système. Selon ses termes,

> «l'Eurasie est un tout. C'est pourquoi il n'y a ni Russie d''Europe', ni Russie d''Asie', car les terres qu'on appelle habituellement ainsi sont l'une et l'autre des terres eurasiennes»[2735].

Cette distinction est selon lui visible dans la répartition des zones botanique, climatique et pédologique (en fonction de la qualité des terrains)[2736] sous la forme d'un

---

[2731] Le problème de la distinction entre ces catégories, jamais cartographiées de manière unifiée, a été commune à tous les scientifiques: Lewis et Wigen, 1997, pp. 47-72, 56. À propos des eurasistes voir en particulier Laruelle, 2004a, pp. 109, 120, 272.

[2732] Dans son livre *My. Kul'turno-istoricheskie osnovy rossijskoj gosudarstvennosti* [Nous. Bases culturelles et étatiques de l'État-nation russe] (1926), Vs.N. Ivanov, journaliste et spécialiste de la Chine qui a passé plusieurs années à Kharbin, met fin à l'ambiguïté des trois mondes: pour lui il n'y a que deux mondes, l'Asie et l'Europe, et la Russie appartient sans équivoque à la première par son histoire et ses traditions totalitaires. Cité d'après Laruelle, 2004a, pp. 162-164.

[2733] Savickij, 1927c, p. 23.

[2734] *Idem*, 1927b, p. 57.

[2735] *Ibid.*, p. 25.

[2736] La division de la Terre sur une base géomorphologique et de couverture végétale a été effectuée par Maull, professeur de l'Université autrichienne de Graz (Maull, 1925): Ancel, 1936, pp. 9-10. En Russie et en URSS ce sujet a été traité par les géographes et les botanistes V.V. Dokuchaev (1904), A.N.

drapeau à quatre bandes horizontales, organisées de manière périodique et symétrique[2737]. Ces bandes comprennent «la toundra / marais [le long de l'océan Glacial], la forêt ou taïga / *podzol* [de la Scandinavie et des Carpates du sud le long de la ligne Kiev-Kazan-Tjumen' jusqu'à l'Altaï], les steppes / *tchernoziom* [de la mer Noire à la Chine par la Volga, la Caspienne, l'Oural, la Sibérie méridionale et la Mandchourie], le désert / sol bruns et salifères [la dépression Aralo-Caspienne, la Mongolie jusqu'aux confins orientaux du désert de Gobi], [qui] s'étagent du nord au sud et s'étirent d'ouest en est»[2738].

Ces bandes horizontales sont complétées de structures verticales représentées tout d'abord par les fleuves qui coulent tous dans le sens nord-sud ou vice-versa (jamais dans un sens horizontal), puis par les trois principaux piliers du *Monde du Milieu* constitués par des plaines de nature semblable: la première s'étend de la mer Blanche au Caucase, la deuxième couvre la Sibérie occidentale, et la troisième coïncide avec l'*Asie du Milieu* (le Turkestan)[2739]. La structure homogène des plaines n'est perturbée dans son relief par la présence d'aucune division géographique interne susceptible de provoquer un «séparatisme»[2740]. L'Oural lui-même n'est plus reconnu en tant que frontière structurelle entre l'Europe et l'Asie pour la raison qu'il est traversé par les mêmes rubans climatiques que les plaines; il est vu comme un élément unifiant (également chez Grigorij V. Vernadskij [1887-1973][2741]). Donc, selon Savickij, «le monde de l'Eurasie est le monde d'un système de zones périodiques, régulières et en même temps symétriques»[2742].

Cette unité géométrique qui structure l'Eurasie selon deux axes – nord-sud et centre-périphérie – est considérée comme un phénomène géographique particulier que l'on peut prouver également sur le plan graphique. Selon Savickij, la «totalité structurelle» apparaît sur la base d'une analyse empirique comparative, en coïncidence avec une multiplicité «d'isolignes de températures, de flores, de faunes, de sols, de traits linguistiques, etc.»[2743] (**Fig. 18.1**), où chaque élément trouve un écho et par ce fait prouve l'existence de l'Eurasie (toujours selon Savickij, les zones de propagation des dialectes coïncident avec les lignes des isothermes climatiques et les caractéristiques de

---

Krasnov (1899), K.D. Glinka (1923), G.F. Morozov (1926), B.A. Keller, V.V. Alekhin (1936); Berg, 1929a, pp. 6-7; Bassin, 1991, p. 15, notamment n. 67.

[2737] Savickij, [après 1924], pp. 124, 300.

[2738] *Idem*, 1927a, l.2, pp. 33-34. Cité d'après Nicolas, Sériot, Lavroukhin, Vullioud et Wenker, 1998, p. 81. Voir la critique de ces zones climatiques par Péguy qui indique qu'entre deux régions voisines aux caractéristiques bien définies existent d'indéfinissables transitions ou des zone de transit. Savickij propose de faire coïncider les frontières dures toutes faites en conformité avec l'organisation de l'espace par l'homme et les contours mous qui sont dans le domaine de la géographie dite «physique»: Péguy, 2001, p. 67.

[2739] Savickij, 1921, p. 131; *idem*, 1926b, p. 280. L'idée est répétée dans une lettre de Savickij à Jakobson, du 7 août 1930.

[2740] Savickij, [après 1924], p. 301.

[2741] Vernadskij, 1927b, p. 6.

[2742] Savickij, [après 1924], p. 299.

[2743] Nicolas, Sériot, Lavroukhin, Vullioud et Wenker, 1998, p. 70, puis pp. 71-90; Sériot, 2000, pp. 129-131.

la vie agricole). L'unité de l'Eurasie est donc «prouvée» à travers ces accidents «évidents» par des lois naturelles.

c) Centres et limites de l'Eurasie-Russie

L'élément le plus important dans cette structure est «le rectangle des steppes», en quelque sorte «la Méditerranéenne des espaces continentaux» (**Fig. 18.2**). Étalée horizontalement, «la zone des steppes et des déserts qui […] couvre tout l'espace de la Muraille chinoise jusqu'aux limites de la Galicie», est un élément clef, qui réunit l'Asie et l'Europe, ces deux mondes superposables, car c'est une zone pivot de l'histoire antique, puis le lieu de topogénèse [*mestorazvitie*] de l'empire mongol dont la Russie est l'héritière directe et, ensuite, l'«œcoumène» russe ou «le lieu de développement de la culture russe»[2744]. C'est le centre de l'Eurasie, son cœur, mais étant lui-même un rectangle allongé, il n'a pas de centre précis, car, par définition, le monde des nomades est toujours en mouvement. C'est aussi un endroit à agriculture extensive, essentielle pour la Russie, bien qu'elle connaisse également l'économie de pâturage et l'agriculture à l'européenne, car c'est le symbole d'un État qui se réalise dans l'horizontalité.

Savickij distingue en outre «la partie la plus continentale de l'Asie», le cœur du «massif continental fondamental» qu'est le Semirechie et la région de Kouldja («à 2400 km des côtes de l'océan Mondial»), le premier à l'intérieur des frontières de l'Eurasie-Russie, la seconde dans la zone limitrophe, sous tutelle chinoise, mais orientée vers l'Eurasie-Russie qui l'a possédée directement entre 1871 et 1881. Comme les deux points centraux de l'Asie se trouvent dans «le rectangle des steppes», lui aussi central, Savickij reprend pour son Eurasie la formule de Mackinder «celui qui tient l'Europe orientale commande au Heartland; celui qui tient le Heartland commande à l'île du monde; celui qui tient l'île du monde commande au monde» en la modifiant dans son optique: «qui possède les steppes, devient facilement le réunisseur politique de toute l'Eurasie [dans ses limites les plus larges]»[2745]. Or, d'après cette logique, il semble «naturel» d'agglomérer dans les limites de l'Eurasie les deux points centraux de l'Asie et le rectangle des steppes eurasiatiques, ainsi que les zones limitrophes plus éloignées. Dans cette optique, l'expansionnisme russe en Orient se transforme définitivement en une chose progressive et légitime, dont la nécessité a été produite par une logique interne de *mestorazvitie*.

Ce programme est premièrement nécessaire pour des raisons géographiques, c'est-à-dire pour que la Russie-Eurasie puisse, en accédant à «des régions à température tropicale, mais à l'hiver doux», former «une totalité climatico-économico-politique beaucoup plus équilibrée, sur le modèle de la Chine et des États-Unis»[2746]. Si auparavant l'immensité géographique était déjà considérée comme une qualité positive

---

[2744] Savickij, 1927b, pp. 27, 47; *idem*, 1928, pp. 89, 90; Nicolas, Sériot, Lavroukhin, Vullioud et Wenker, 1998, pp. 81-83; Laruelle, 2004a, p. 113.

[2745] Nicolas, Sériot, Lavroukhin, Vullioud et Wenker, 1998, p. 77; Laruelle, 2004a, p. 123.

[2746] Nicolas, Sériot, Lavroukhin, Vullioud et Wenker, 1998, p. 79.

(M. Pogodin, N. Gogol, V. Grigor'ev)[2747], chez Savickij ce souci d'agrandir les territoires devient une nécessité première. Ce n'est pas par hasard si P. Savickij écrit que «la Russie a plus de raisons de s'appeler le Monde du Milieu que la Chine», et qu'elle constitue le «torse» du continent[2748].

En renforçant sa qualité essentielle, la continentalité, l'Eurasie-Russie vise à arriver par le Turkestan et l'Afghanistan sur les bords du golfe Persique où l'Iran «doit» offrir à la Russie un port au nom de la coopération entre les espaces continentaux et compléter la totalité structurale. Cette interprétation ajoute une nouvelle touche au concept des «frontières naturelles»: à part les limites imaginaires déjà existantes, comme la côte du Pacifique, le plateau de la Mandchourie ou les territoires afghans jusqu'aux piémonts de l'Hindou-Kouch, elle tente de justifier l'extension coloniale à travers un processus encore plus abstrait qui consiste à compléter le monde-Russie par des zones botanique, climatique et des terrains qui manquent encore (notamment tropical), qui ne sont bien visibles que sur des cartes géographiques spécialement arrangées dans ce but. Après le milieu du XIX^{e} siècle, l'acquisition de territoires liés au climat des moussons et à végétation subtropicale le long de l'Amour jusqu'à la frontière de la Mandchourie a causé beaucoup de problèmes d'appropriation intellectuelle, la question activement débattue par les penseurs russes ayant été de savoir si ces terres sont une partie de la Russie-mère ou une partie non russe de l'empire russe[2749]. Dans le schéma de Savickij la réponse est évidente puisque ce type d'extension est «naturel». Il est cependant étonnant que, malgré son érudition encyclopédique, Savickij passe sous silence les débats relatifs aux territoires le long de l'Amour (fôrets du Pacifique vigoureuses, mêlées, riches en espèces) qui, d'un coup, transforment un projet initial – compléter le Tout – en réalité déjà accomplie, sans la nécessité d'avancer jusqu'au Tropique du Cancer.

Deuxièmement, en lui conférant une dimension culturelle, Savickij pense que dans son opposition au monde romano-germanique la Russie bénéficiera de l'aide des peuples voisins (Turcs, Iraniens, Mongols, Chinois) qui partagent avec elle des «traits psychologiques communs [*obshchnost' dukhovnogo sklada*]», des «caractéristiques ethnographiques [*etnograficheskie svojstva*]» et des conditions géographiques et climatiques[2750]. Par conséquent, dans cette tentative de construire «le bloc de l'Asie» il n'y a rien d'irrationnel dans la volonté d'agrandir l'*Asie du Milieu* jusqu'aux limites de l'*Asie du Centre* en y apportant la «civilisation russe» (selon la théorie de l'«impérialisme sain» de Savickij). Dans l'étape suivante, l'*Asie du Centre* devient une partie «naturelle» et «inséparable» du *Monde du Milieu*, car, si l'on reprend la thèse de Lamanskij, les nouveaux membres seront «acculturés» à la culture russe. Ce processus est d'autant plus simple que les Russes et les peuples soumis sont, dans l'optique des eurasistes, de même nature, donc politiquement congénitaux.

[2747] Bassin, 1999, pp. 58-59.

[2748] Savickij, [après 1924], p. 295.

[2749] Bassin, 1999, pp. 14-15, 267-268.

[2750] Savickij, 1921, p. 134.

Curieusement, les prétentions tendant à déplacer «la limite extrême de l'extension russe possible» ne vont pas plus loin que les frontières de l'*Asie du Centre* ou de la «sphère mongole [*mongolosfera*]»[2751] (à l'exception du golfe Persique), marquée par la présence de lignes de fortifications contre les nomades[2752]. En effet, selon Savickij, «les Hindous ou les Chinois dans le sens des possibilités potentielles de résistance historico-culturelle [sous-entendu à la culture romano-germanique] ne sont pas égaux aux Nègres, aux Australiens ou aux Papous»[2753]. Même Constantinople reste hors des revendications eurasistes qui visent principalement le Turkestan afghan, la Perse, la Mongolie et la Chine occidentale jusqu'au Grand Khingan. La culture arabe, elle non plus, n'existe pas dans les constructions eurasistes, pas plus que les territoires des Indes britanniques, l'Extrême-Orient, le Caucase et les peuples sédentaires de l'*Asie centrale*[2754].

Pour compléter sa théorie, Savickij ajoute des éléments de légitimation fondés sur l'histoire:

> «dans les limites de ce monde [l'Eurasie] ont existé de temps immémorial des tendances à une unification culturelle et politique; l'histoire de l'Eurasie est dans une grande mesure l'histoire de ces tendances»[2755].

L'étape suivante des réflexions, à propos du fait que les frontières de l'Eurasie se recoupent avec celles de l'URSS, revêt un caractère «naturel» [*estestvennye*], «prouvé» par le fait qu'elles ont été établies dans leurs anciennes limites tsaristes après la révolution de 1917 et la guerre civile de 1918-1920[2756]. En réalité, la dernière démonstration ne vaut que par rapport aux frontières sud-est (à l'exception de l'Alaska), alors que celles de l'ouest ont été fortement modifiées: la Russie bolchevike a perdu beaucoup de territoires à la fin de la Première guerre mondiale et au moment de la Révolution (la Bessarabie, la Pologne, la Finlande et les Pays Baltes). Mais ces pertes ne sont pas catastrophiques aux yeux de Savickij, car les marges occidentales du nœud de la Russie-Eurasie en Galicie, Volynie et Podolie n'ont pas été touchées.

Par contraste avec les frontières européennes tracées sur un plan théorique, mais pour des territoires en réalité perdus, les frontières impériales de l'Asie survivent au chaos post-révolutionnaire. Même si elles n'ont jamais été définies clairement et qu'elles restent floues à l'image de la situation géographique et du mythe touranien, le concept des frontières méridionales, souples et perméables par rapport à l'Orient, ne posent aucun problème à Savickij. Il est pour lui évident que le développement de ces frontières n'est possible que dans une direction centrifuge, du nord vers le sud, et que

---

[2751] «Le noyau du continent mongol» se trouve entre l'Altaï et le grand Khingan: Savickij, 1932, p. 7.

[2752] Savickij, 1927b, p. 10; *idem*, 1928, p. 93; Nicolas, Sériot, Lavroukhin, Vullioud et Wenker, 1998, pp. 79, 84.

[2753] Savickij, 1921, p. 135.

[2754] Nicolas, Sériot, Lavroukhin, Vullioud et Wenker, 1998, pp. 70, 88; Laruelle, 2004b, p. 246. Étrangement, les eurasistes ont dénoncé l'occupation soviétique de la Mandchourie.

[2755] Savickij, 1933, p. 211.

[2756] *idem*, 1926a, p. 41. Cette idée remonte à Ratzel pour qui les frontières peuvent être organiques ou inorganiques: Ratzel, 1987 [1897], p. 59.

dans ce cas il est impossible de détruire l'«unité organique» entre l'Eurasie-Russie et l'*Asie du Milieu*. En effet, le «monde eurasiatique [est] fondé sur une complémentarité harmonieuse des Russes et des 'Touraniens' de l'Empire»[2757]. Bien plus, il est «évident», que la Russie est l'héritière directe des empires orientaux: il «suffit» de comparer la religion, le folklore, l'art des Slaves d'aujourd'hui avec les «données» ethnographiques des Protoslaves, Turcs, Alains, Scythes, Tokhares, Indo-Aryens, de décortiquer la psychologie profonde de l'âme slave et de voir les résultats «convaincants» de la linguistique phonologique de R.O. Jakobson et N.S. Trubeckoj (1923-1928)[2758].

Dans cette optique, le terme le Touran, qui ne répondait pas pleinement aux préoccupations géopolitiques de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, est le bienvenu dans le contexte du «touranisme» des eurasistes où la *pax mongolica,* acceptée comme exemple légitime (N.M. Karamzin [1726-1826], N.I. Kostomarov [1817-1885]), avait accordé le droit aux Russes «touraniens» de s'installer dans le Touran des *Centre-Asiatiques*. Les Russes, peuple des forêts, sont devenus peuple des Steppes non seulement dans le discours savant, mais également dans la littérature et les chants populaires[2759]. Comme l'a observé Marlène Laruelle, l'eurasisme a affirmé «le triple asiatisme de la Russie dans sa politique d'alliance avec l'Asie, dans la rencontre entre les différents peuples de l'Empire, dans le touranisme propre aux Russes» et bien montré que «la puissance [de la Russie] ne pourrait se maintenir qu'en fusionnant l'identité slave et orthodoxe du pays avec le monde turcique»[2760]. Cependant, cette auto-identification avec le Touran n'a pas été acceptée par tous les Russes blancs de l'émigration de l'entre-deux guerres.

Il n'est pas sans intérêt de noter que Savickij nomme le monde des nomades *monde du milieu* ou *mer continentale*[2761], partageant la vision romantique du XIX^e^ siècle sur les steppes où le Noble Sauvage vit en liberté et en harmonie avec une nature parfaite. Toujours dans la même trame métaphorique concernant «les steppes – les nomades – l'âme touranienne», on constate que, bien qu'elle ne s'appuie pas sur des études détaillées des peuples turcs (même si Savickij annonce en 1928 la naissance d'une branche spéciale, la *Kochevnikovedenie* [études des Nomades][2762]), cette image devient étrangement proche du culte du Super-Homme des régimes totalitaires, qui possèdent eux aussi parmi leurs ancêtres des conquérants glorieux, infatigables et résistants.

[2757] Nicolas, Sériot, Lavroukhin, Vullioud et Wenker, 1998, p. 69.

[2758] Trubeckoj, 1993 [1925]; Sériot, 1999, pp. 105-136; Laruelle, 2004a, p. 137.

[2759] Kappeler, 1994 [1992], p. 48.

[2760] Laruelle, 2002a, p. 400; Laruelle, 2002b, p. 120.

[2761] Savickij, 1928, p. 90.

[2762] *Ibid*.

Conclusion

Réactions soviétiques à l'égard des idées de Savickij

Il n'est pas étonnant que cette théorie qui voudrait établir un *Tout* de l'*Eurasie-Russie* – soit au nom des équilibres des zones naturelles ou linguistiques[2763], soit en raison d'un héritage culturel et historique, soit par une simple symétrie – ait «naturellement» placé l'*Asie du Milieu* dans le *Monde du Milieu*. Par conséquent, on comprend que cette vision du monde, pensée séduisante de l'émigration russe-blanche, ait été reprise, sans être affichée telle quelle, par les Soviets[2764]. Officiellement, au contaire, un anathème est lancé en URSS contre l'*Evrazijstvo* en tant que mouvement et les livres des eurasistes sont relégués dans les *speckhran* (dépots sécurisés des livres exigeant une autorisation spéciale pour leur consultation), en dépit du fait que vers 1931 la branche parisienne des eurasistes soit ouvertement devenue pro-soviétique[2765]. Cependant, des éléments clefs de cette théorie font leur apparition dans des publications scientifiques qui, préférant l'économie et l'idéologie à la géographie, parlent toutefois, sans jamais donner leurs sources, des «zones naturelles» de l'URSS[2766]. Ce qui compte surtout, c'est que, mêlée à celles de la géopolitique[2767], la théorie eurasienne a été mise en pratique par les Soviets qui à l'époque stalinienne, dès 1940, ont bien saisi l'importance qu'il y a à posséder l'Eurasie avec ses ressources humaines et ses richesses physiques («quiconque contrôle ce continent, contrôle la planète»[2768]).

Les autres conséquences «logiques» de cette adoption créatrice conduisent notamment les Bolcheviks à tenter de se rallier l'Afghanistan[2769], le Tibet[2770], la Mongolie[2771], la Mandchourie et la Chine occidentale, dans la mesure où ces pays sont considérés comme appartenant à la «zone naturelle» d'influence russe, comparable au *Lebensraum* [espace vital] prétendument nécessaire au peuple allemand du III[e]

[2763] Voir le système phonologique de Jakobson: Sériot, 1999.

[2764] Stavickij lui-même donne comme exemple l'article de M. Pavlovich dans la revue *Novyj Vostok:* Savickij, 1921.

[2765] Nicolas, Sériot, Lavroukhin, Vullioud et Wenker, 1998, p. 69.

[2766] Savickij, 1940, p. 156, avec référence à l'article d'Alekhin, 1936.

[2767] Dans la littérature soviétique, comme auparavant dans la littérature russe, il n'y a aucune référence aux travaux des géopolitologues occidentaux.

[2768] Brzezinski, 1997, p. 24.

[2769] Le pacte d'amitié de 1921, complété par le traité de non-agression de 1926, n'a pas empêché d'envahir l'Afghanistan en 1929, puis en 1979: Karam, 2002, p. 56.

[2770] Meyer et Blair Brysac, 1999, p. 464.

[2771] De 1911, date où elle a déclaré son autonomie (reconnue uniquement par le Tibet en 1913, mais non par la Chine bien qu'à l'époque des Mandchous elle ait été gouvernée de manière autonome), à 1917 la Mongolie extérieure a pratiquement été un État satellite de l'empire russe, puis de la Russie soviétique depuis 1924 et à nouveau officiellement à partir de 1935, malgré la déclaration d'indépendance de 1921 où elle a été renommée *République populaire de Mongolie*: Lattimore, 1962, p. 160; *Atlas historique,* 1983, p. 445.

Reich[2772]. Elles conduisent également, d'une part à la construction du bloc sino-soviétique dont l'étendue couvre approximativement le territoire de l'empire mongol[2773], d'autre part au tiers-mondisme contre l'Europe, enfin au concept de Deuxième monde et à celui des «Russes, premiers parmi les égaux» dont l'essentiel a été déjà clairement formulé par le général A.N. Kuropatkin qui en 1916 soutient que les Russes méritent d'avoir

> «le premier rôle de leader dans tout les coins de la Russie. Les multiples tribus qui peuplent la Russie sont toutes les enfants d'un père unique, du Grand Empereur. Toutes ces multiples tribus sont les enfants d'une mère unique, la Grande Russie. Mais dans cette nombreuse famille les Russes doivent être les frères aînés»[2774].

Evidemment, remarque Kuropatkin, l'idée que les Russes soient supérieurs aux *Centre-asiatiques* contredit l'idée de l'égalité, «mais en Asie centrale, où une poignée de soldats russes maintient dans un calme absolu ce territoire gigantesque, il faut précisément de l'inégalité»[2775].

[2772] Brzezinski, 1997, p. 66.

[2773] Dans la même tranche de temps, l'Italie construit ses schémas géopolitiques en exploitant l'héritage de l'empire romain et l'Espagne les siens comme héritière de l'empire espagnol: Raffestin, Lopreno et Pasteur, 1995, pp. 157-241.

[2774] Kuropatkin, 1916, pp. 4, 6-7. Voir aussi Kuropatkin, 1910, t. 3, pp. 122-125.

[2775] Kuropatkin, 1910, t. 3, p. 123.

Partie IX

Le pavage de l'*Asie centrale* à l'époque soviétique: Construction de la délinéation actuelle[2776]

Chapitre 19

Les républiques d'Asie centrale et le sud du Kazakhstan: la naissance d'une dénomination lors de la délimitation nationale de 1924-1936

Les publications soviétiques conservent le couple *Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] – *Asie du Centre* [*Central'naja Azija*], dans la mesure où il reflète l'opposition *chez soi – hors de nos frontières*, même si la lecture du premier terme (*Asie du Milieu*) s'est fondamentalement transformée. Adapté aux réalités politiques soviétiques, le sens de cette expression [*Srednjaja Azija*] finit par se figer définitivement vers le début des années 1940.

Au sens large, l'*Asie du Milieu* commence à correspondre aux *quatre républiques actuellement ex-soviétiques orientales* (Ouzbékistan, Tadjikistan, Kirghizie et Turkménistan) et *aux régions méridionales du Kazakhstan* actuel, mais dans un sens plus strict elle ne comprend que les quatre républiques soviétiques mentionnées ci-dessus (sans le Kazakhstan), lesquelles forment ensemble la *région économique centre-asiatique* [*sredne-aziatskij ekonomicheskij region*], l'une des vingt et une que comptait l'URSS[2778]. Le géographe français Pierre George, auteur d'une synthèse sur la géographie de l'URSS bâtie principalement sur les données fournies par les Soviétiques, rapporte que cette définition, couramment utilisée chez les Soviétiques, est «une restriction apportée à l'expression d'*Asie centrale* telle qu'elle est usuellement employée au sens proprement géographique du terme dans les traités non russes» (lui

---

[2776] Cette partie du texte a été préparée dans le cadre du projet du FNRS de M. P. Sériot, Section de langues slaves, Université de Lausanne, N° 26031900, et publié en italien, dans une version moins développée qu'ici: Gorshenina, 2005, pp. 155-247.

[2777] Cette partie du texte a été préparée dans le cadre du projet du FNRS de M. P. Sériot, Section de langues slaves, Université de Lausanne, N° 26031900, et publié en italien, dans une version moins développée qu'ici: Gorshenina, 2005, pp. 155-247.[2778] *BSE,* 1947 [1ère éd.], t. 52, p. 509; *BSE,* 1957 [2e éd.], t. 40, p. 374; *BSE*, 1976 [3e éd.], t. 24, t. 24.1, p. 377, col. 1117-1118; Treshnikov, 1983, pp. 403-404.

même en utilisant le terme de *Basse-Asie centrale*, distingue aussi le Kazakhstan et les quatre républiques d'*Asie centrale*)[2779].

La formation de cette expression est liée à l'histoire de la délimitation nationale en *Asie centrale* soviétique dans les années 1924-1936, ce qui est d'autant plus intéressant que l'on peut ici suivre pas à pas les réflexions des faiseurs de frontières par l'analyse de leurs méthodes et en comparant d'une part le discours officiel (très marqué par une vision théoscopique projetant le présent dans le passé historique) avec la pratique, d'autre part les projets lancés par les diverses parties intéressées avec les réalisations effectives.

1. Les Bolcheviks à l'œuvre dans la construction des États-nations

a) Premières transformations de l'espace centre-asiatique dès 1917: trop d'initiatives étatiques ou chaos post-révolutionnaire

Dans le contexte des deux révolutions de février et d'octobre 1917 et de la guerre civile de 1918-1920 plusieurs constructions étatiques, extrêmement instables et au pouvoir parfois fictif, voient le jour sur les confins orientaux du Touran (**Fig. 19.1**). Les événements sont conditionnés par la lutte entre les Bolcheviks et la «contre-révolution» tant externe (l'Entente) qu'interne (les *Basmachi-s*[2780] et les Russes blancs) et par l'opposition constante entre le «chauvinisme grand-russien militant» relevant à la fois des Soviets et des atamans[2781] et le «nationalisme défensif des masses coloniales»[2782].

Deux modèles d'organisation de l'espace centre-asiatique s'opposent alors constamment dans un brouillard de consciences nationales non cristallisées. L'un des modèles, communautaire, est lié à l'anticolonialisme et à l'anti-impérialisme; coloré de panturkisme, de panislamisme et de réformisme religieux, il prévoit une communauté musulmane extraterritoriale dans une Russie unifiée, blanche ou rouge, mais démocratique. L'autre, national, suppose une autonomie de base ethnique et régionale dans le cadre d'une Russie fédérale, démocratique et parlementaire. En mai 1917, le premier Congrès musulman panrusse de Moscou réclame, de manière ambiguë, une «autonomie nationale», dans laquelle coexistent deux concepts opposés: une majorité (446 voix, plutôt chez les Turkestanais, Criméens et Caucasiens) réclame un modèle national fondé sur une «république démocratique» et des principes «nationaux-territoriaux-fédéraux» laissant aux ethnies qui n'ont pas leur propre territoire une autonomie nationale-culturelle; la minorité (271 voix, plutôt des Tatars de la Volga) est pour un modèle communautaire, à savoir une autonomie culturelle extraterritoriale[2783].

[2779] Georg, 1947, pp. 70, 126, 472-477.

[2780] Les *Basmachi-s* (du verbe ouzbek *conquérir*) sont les représentants d'un mouvement de résistance à l'instauration du pouvoir des Soviets en *Asie centrale* né au début de 1918 et combattu jusque vers le milieu des années 1930. Pour les détails: Khalid, 1998, pp. 208-214; Buttino, 2003; Hauger, 2003, pp. 81-90.

[2781] *Atamans:* chefs militaires des Cosaques équivalant à des généraux.

[2782] Expression de Brojdo, recteur de l'Université communiste des travailleurs de l'Orient (1920). Cité d'après Carr, 1969 [1950], p. 339.

[2783] Résolution du Congrès *in* RGIA, f. 812, op. 133, d. 525, l. 188. Cit. d'après Djakin, 1998, p. 21.

Cette préférence pour un modèle de fédération brise l'unité islamique, même si, à un autre niveau, les délégués restent fidèles au panturkisme et au panislamisme en se prononçant pour la création d'unités militaires musulmanes, pour une Direction spirituelle musulmane à Ufa, unique pour tous les musulmans et indépendante du pouvoir russe, et pour une «langue commune panturke» qui sera compréhensible du «batelier du Bosphore au berger kirghize» (celle de *Terdjüman* de Ismail bey Gasprinsky [Gasprali]). En revanche, le deuxième Congrès musulman panrusse tenu à Kazan marque un retour complet à la doctrine panturke, avec l'abandon de l'esprit fédéraliste. Le 22 juillet 1917 il proclame l'autonomie nationale culturelle des Turks de la Russie et de la Sibérie qu'il dote d'une assemblée constitutive [*Medzhilis*], organisée à Kazan, et de trois ministères, formés à Saint-Pétersbourg (Éducation, Religion et Finances) avec un Conseil Exécutif [*Shura*] présidé par un Ossète, Akhmed Calikov[2784].

Toujours plus complexe, la situation politique de l'Asie russe est ensuite marquée par une véritable explosion de revendications autonomistes où esprits communautaires et nationalistes-séparatistes se croisent dans des proportions variables. Dans le chaos post-révolutionnaire, ces formations étatiques nouvellement nées ne sortent pas toutes du même modèle. En liquidant par la force les autonomies musulmanes «bourgeoises-nationales» quasi indépendantes ou formées dans le sillage des «Blancs», les Bolcheviks proposent à leur place des autonomies systématiquement soviétiques. Staline est clair sur le sujet. Persuadé du fait que le but des conseils nationaux de la périphérie musulmane est d'échapper au contrôle du pouvoir central, il manifeste son hostilité à l'égard des autonomies supra-territoriales, en imposant un «type d'autonomie des régions où prédominent une ou plusieurs nationalités»[2785].

L'épicentre des revendications autonomistes est situé dans la région de la Moyenne Volga (petits groupes ethniques musulmans compris). Dans les ravages provoqués par le flux et le reflux des «Blancs» et des «Rouges» et après la courte coexistence de gouvernements autonomes tatars (*Milli Sura* et *Milli Idare*) avec le pouvoir soviétique, l'autonomie tatare est brisée en février-mars 1918 par l'unité de marins de Cronstadt. Proclamé en décembre 1917, l'État bashkir subit le même sort: le 18 février 1918 il est transformé en «Gouvernement provisoire de la Bashkirie» sous la direction d'un *Bashrevkom* [Comité révolutionnaire bashkire] (Akhmed Zeki Validi). À la suite d'un décret du *Sovnarkom* [Conseil des commissaires du peuple] inspiré par Staline, tous deux sont remplacés par une «République soviétique autonome de Tatarie-Bashkirie de la Fédération soviétique russe» (23 mars 1918)[2786] qui, de manière inattendue, répond aux aspirations panturkes. Pour cette dernière raison, l'unité est supprimée dans le courant de la guerre civile pour être remplacée par deux petites républiques, la Bashkirie et le Tatarstan (mars 1919 et mai 1920)[2787]. Mais, à nouveau, Moscou

---

[2784] Bennigsen et Lemercier-Quelquejay, 1968, pp. 87-89; Pipes, 1980, p. 156.

[2785] Staline, 1918a, pp. 82-83; Staline, 1918b, p. 74; Staline, 1917-1920, pp. 8-9.

[2786] Cette république a réuni le gouvernorat d'Ufa, la partie bashkire du gouvernorat d'Orenbourg, le gouvernorat de Kazan sans sa partie tchuvashe, et les parties frontalières du gouvernorat de Perm, de Viatka, de Simbirsk et de Samara: *Obrazovanie SSSR*, 1949, pp. 38-39; Joukoff Eudin et North, 1957, p. 26; Carr, 1969 [1950], p. 329.

[2787] *Obrazovanie SSSR*, 1949, pp. 164-168, 171-173.

considère en janvier 1920 que l'État bashkir dispose d'une d'autonomie trop grande, à un «degré peu compatible avec le statut fédéral»[2788]. Par un décret du 19 mai 1920 l'autonomie est limitée à des compétences réduites, même si, un mois plus tard, la Tatarie et la région autonome tchouvache viennent s'ajouter aux Bashkirs[2789].

Du côté kazakh, la palette des idées sur l'organisation spatiale est très large et conditionnée par la forte hétérogénéité des élites kazakhes dont les différentes positions s'expliquent, selon Tomohiko Uyama par leur lieu de provenance. En effet les Kazakhs du Turkestan et des districts de sud et de l'ouest comme Ural'sk ou Syr-daria et certaines régions du Turgaj, plus proches des Tatars et des Ouzbeks et plus islamisées, s'opposent aux Kazakhs des Steppes moins islamisés dont ceux, surtout, qui proviennent de Sémipalatinsk, Akmola et d'autres villes du Tourgaj, sont davantage liés à la vie culturelle de la Sibérie. Une différence dans les approches ne tarde pas à se manifester[2790]. Quand un parti, le *Uch zhuz* (les Trois Hordes, de Kolbaj Togusov) prépare à Tashkent le projet d'un Turkestan kazakh au sud du Kazakhstan actuel (mars 1917)[2791], un autre parti kazakh, l'*Alash-Orda* (Horde d'Alash, formée en 1905), exige parallèlement, au Congrès pankazakh d'Orenbourg en juillet 1917, la création d'une république kazakhe autonome (le qualitatif «indépendant» n'ayant pas été retenu), embrassant toutes les régions habités par les Kazakhs (Ural'sk, Turgaj, Akmolinsk, Sémipalatinsk, les parties nord des districts du Syr-daria et de Transcaspienne, ainsi que l'ex-khanat de Boukeev et d'Astrakhan)[2792]. Par la suite, lorsqu'en novembre 1917 les premiers proposent de se joindre à l'Autonomie du Turkestan, les seconds, représentés par exemple par Bokeikhanov, reviennent sur la question en décembre 1917 pour rejeter cette idée sous le prétexte que les Turkestanais, trop influencés par le conservatisme de l'islam et le fanatisme, sont incapables de gouverner[2793].

À Orenbourg, finalement, une province [*oblast'*] autonome kazakhe sous le contrôle des Soviets provisoires populaires *Alas-Orda* est prononcée en décembre 1917 contre la volonté des régions kazakhes du Turkestan[2794]. Son territoire, administré par Sémipalatinsk, couvre partiellement les territoires des Steppes (à partir de l'Oural), de la Sibérie, du Turkestan (jusqu'à Samarkand), l'Amou-daria et le Semirechie, y compris quelques régions [*uezd*] du gouvernorat de l'Altaï. L'année 1918 et la première moitié de 1919 sont marquées par l'existence parallèle des Soviets, de l'armée «blanche» et de l'*Alas-Orda* (partagé en groupes de l'est et de l'ouest, tantôt rouges tantôt blancs; sous cette dernière couleur il a été reconnu par le gouvernement provisoire sibérien de A.V.

[2788] *Ibid.*, pp. 168-169; Carrère d'Encausse, 1987, p. 120.

[2789] *Obrazovanie SSSR*, 1949, p. 170; Carrère d'Encausse, 1987, p. 149. En dernier lieu, sur le processus de création des fontières entre la Bashkirie et la Tartarie voir Schafer, 1996; Smith, 1999, pp. 44-45, 47-50, 94-98.

[2790] Uyama, 1999, p. 87.

[2791] Brill Olcott, 1995, p. 136.

[2792] Bennigsen et Lemercier-Quelquejay, 1968, p. 79; Brill Olcott, 1995, p. 135; Smith, 1999, p. 78.

[2793] Uyama, 1999, p. 86.

[2794] Brill Olcott, 1995, p. 139. S.N. Abashin indique que le deuxième congrès des musulmans turkestanais et kazakhes, réuni au septembre 1917, a déclaré la nécessité de fonder la république fédérative turkestanaise: Abashin, 2005.

Kolchak)[2795]. En juin 1919 les «Blancs» sont renversés par Mikhaïl V. Frunze sur les territoires des «peuples faibles: Kirghizes, Ouzbeks et d'autres»[2796]. Les Soviets forment un «gouvernement révolutionnaire Kirghize [Kazakh]» (*Kirrevkom* = Comité révolutionnaire Kirghize [Kazakh]), centré sur Orenbourg, incluant les régions d'Ouralsk, Turgaj, Akmolinsk, Sémipalatinsk et une partie de la province d'Astrakhan[2797].

Dans le même laps de temps, le 10-11 décembre 1917, l'autonomie du Turkestan est proclamée à Kokand par le IV^e^ Congrès extraordinaire régional musulman dans le cadre de la République russe[2798]. Cette autonomie repose sur un gouvernement musulman représentant toutes les parties existantes au Turkestan et sur des lois en accord avec la législation russe et la *Sharī'a*. Cette autonomie fait son apparition après que, à la mi-novembre 1917, le *Turksovnarkom* [Conseil des commissaires du peuple du Turkestan], nouvellement créé à Tashkent sur une base exclusivement russe, eut rejeté une proposition du Conseil central des musulmans du Turkestan pour la création d'une république fédérale du Turkestan avec l'idée même que les Musulmans pourraient participer au nouveau gouvernement[2799]. En revanche, l'autonomie de Kokand est reconnue par l'ataman Dutov avec qui les Kokandi ont décidé de coopérer comme auparavant l'*Alas-Orda*[2800]. À Tashkent les Soviets d'extrême gauche, chez lesquels le chauvinisme russe se réclame du bolchevisme[2801], prennent l'initiative. Le 30 avril 1918, après la destruction de Kokand survenue du 11 au 18 février de la même année lors de combats acharnés[2802], ils fondent, à la place du gouvernorat du même nom, la république soviétique autonome du Turkestan «unie à une république fédérale démocratique russe»[2803]. Les Soviets de Tashkent sont isolés de Moscou depuis le début de 1918 par l'ataman Dutov et, bien qu'ils protègent avant tout les intérêts de la Russie comme puissance coloniale, ils adoptent une constitution qui prévoit des postes de douaniers entre la Russie et le Turkestan et la mise en place de relations directes avec les pays étrangers[2804].

Après avoir, avec l'aide des *Djadid-s*, créé à Tashkent les petits partis communistes khivien et boukhariote, les Soviets tentent en vain d'absorber l'émirat de Boukhara (Kolessov, mars 1918) et le khanat de Khiva, tous deux encore formellement indépendants[2805].

[2795] Brill Olcott, 1995, pp. 139, 142-151.

[2796] *Obrazovanie SSSR*, 1949, pp. 130-131.

[2797] Mindlin, 1924, p. 228; Bennigsen et Lemercier-Quelquejay, 1968, pp. 105-106.

[2798] Hayit, 1950; Park, 1952, p. 50; *Istorija Uzbekskoj SSR*, 1967, pp. 153-154; Agzamkhodzhaev, 2001; *idem,* 2006.

[2799] Fierman, 1991, p. 42.

[2800] Khalid, 1996, p. 293.

[2801] Carrère d'Encausse, 1987, pp. 122-123.

[2802] Pipes, 1980, pp. 175-176; Khasanov, 1991; Abdullaev, 1995.

[2803] *Obrazovanie SSSR*, 1949, pp. 49-50; Safarov, 1921, p. 71. Cit. d'après Carr, 1969 [1950], p. 337.

[2804] Priluckij, 1991, p. 152.

[2805] Le 25 mars 1918, les Soviets de Tashkent signent avec l'émir de Boukhara un traité qui reconnaît ce dernier comme puissance indépendante: Carr, 1969 [1950], p. 338; Roy, 1997, p. 104. Avec le khanat de

Aux côtés de ces derniers un pôle de résistance fondé sur une guérilla populaire, les *Basmachi-s*, se forme contre l'unification soviétique. Se soulevant à la suite de la défaite de l'autonomie de Kokand, ils encerclent Tashkent du côté du Ferghana (Sher Mukhammad-bek, Irgash, Hamdan, etc.), de Khiva (Djunaid khan) et de Boukhara (Enver-pasha, Ibrahim-bek, ainsi que certains anciens dirigeants de la république de Boukhara)[2806]. Les *Basmachi-s* ou *Qurbashi-s*, comme ils se sont appelés, ne sont pas non plus sans initiatives étatiques. Ayant détrôné en 1918 le khan Isfandiar de la dynastie ouzbèke Qunghrat de Khiva, Djunaid khan revendique le pouvoir pour les Turkmènes[2807]. En septembre 1919 Irgash se proclame khan du Ferghana[2808]. Le 3 mai 1920, Sher Mukhammad-bek annonce la formation d'un gouvernement provisoire du Ferghana. Enfin, réuni le 15-20 avril 1922 à Samarkand par les leaders de la résistance, le deuxième *Qurultay* [Congrès] extraordinaire des musulmans du Turkestan propose de créer une république indépendante turke turkestanaise islamique organisée d'après de type de l'émirat et qui couvrirait toute l'*Asie centrale*, du Turkménistan d'aujourd'hui au Semirechie[2809].

Ces projets turks se reflètent dans le projet persan proposé par Amanoullah d'Afghanistan qui envisage qu'il sera possible lors de la désintégration de l'Empire russe après la Révolution d'octobre de 1917 de réaliser, au plus, l'incorporation du Turkestan (Boukhara et Khiva compris) à l'Afghanistan, ou, au moins, le retour des possessions «historiquement afghanes» du long de la ligne Durant[2810].

En ce qui concerne l'autre côté de la barrière, d'après Milan Hauner, l'*India Office* aurait élaboré en décembre 1918 un autre projet selon lequel la Russie asiatique centrée sur Omsk ne devrait plus comprendre l'*Asie centrale*, cette dernière étant partagée en quatre unités autonomes dépendant de la Sibérie: d'une part Boukhara et Khiva avec un statut d'indépendance nominale, d'autre part le Turkestan divisé en deux régions fondées sur des administrations locales composées de Musulmans et d'Européens, l'une à Tashkent, l'autre à Kokand[2811].

Enfin, les forces russes blanches du général Dzhunkovskij à Tashkent tentent en 1918 de négocier avec les Britanniques la possibilité de créer «une république autonome [démocratique] sous influence exclusive de l'Angleterre» ou un «protectorat anglais pour une durée de cinquante-cinq ans» après la chute du pouvoir soviétique[2812]. Ce dernier projet a pu d'ailleurs être réalisé avec l'apparition en Transcaspie d'un éphémère État russe anti-bolchevik, un *Gouvernorat Transcaspien provisoire*, mis en

---

Khiva, représenté par un chef turkmène, Djunaid khan, le traité a été signé à Khiva en 1918: Yaroshevski, 1984, pp. 28-29.

[2806] Ginzburg, 1925, p. 188; Castagné, 1925, pp. 16, 79-88; Buttino, 2003.

[2807] Carrère d'Encausse, 1987, p. 122.

[2808] Castagné, 1925, p. 18.

[2809] Allworth, 1990, pp. 175-176. Haugen ne parle que d'un projet de restauration de l'ancien émirat de Boukhara: Haugen, 2003, p. 90.

[2810] Hauner, 1992 [1990], p. 90.

[2811] *Ibid.*, pp. 89-90.

[2812] Castagné, 1925, pp. 20-21; Levin, 1934a, pp. 38-39.

place avec l'aide de la mission militaire britannique de Mallesson à Meshed (Iran) et du consulat américain de Tashkent, avant d'être aussitôt aboli (juin 1918-février 1920)[2813].

b) Les Bolcheviks entre les «pan-ismes» et la nécessité de combattre la «contre-révolution»

La guerre civile et les sentiments anti-russes grandissant dans la population[2814] pourraient dangereusement entraîner la perte de ces régions musulmanes économiquement indispensables à la Russie, mais les craintes les plus fortes viennent surtout des risques que l'on prenne au premier degré, dans un esprit de sécession, l'appel que Lénine a adressé avec la cosignature de Staline «à tous les travailleurs musulmans de Russie et d'Orient» pour proposer d'organiser une «vie nationale librement et sans entraves» (22 novembre 1917)[2815]. Pour contrecarrer les éventuelles conséquences indésirables de l'application du droit à la sécession, les Bolcheviks réagissent d'après une double logique. D'une part, ils sont obligés d'anéantir brutalement toutes les démarches «contre-révolutionnaires», majoritairement autonomistes; d'autre part, ils cherchent à gagner la confiance des musulmans en jouant la carte de l'unité culturelle ou de classes, surtout dans la perspective d'une révolution mondiale qui, selon l'idée des leaders bolcheviks à l'aube des années 1920, pourrait commencer par l'Orient[2816].

Cette dernière raison, doublée par l'objectif de «bolcheviser» rapidement les musulmans, permet de donner vie au puissant Commissariat central aux affaires musulmanes pour toute la Russie, sous la présidence de Sultan Galiev (19 janvier 1918). Par conséquent, mais involontairement, cette démarche permet à quelques projets chers aux panturkistes et pantouranistes de se réaliser: d'une part, une autonomie extraterritoriale dotée d'une administration centrale représentée sur place par de multiples «Commissariats musulmans» et du parti communiste musulman indépendant des communistes russes, créé en mars 1918 et rebaptisé plus tard parti russe des communistes (bolcheviks) musulmans; d'autre part, une autonomie nationale territoriale matérialisée sous la forme de la république tataro-bashkire née en mars 1918[2817].

[2813] Castagné, 1922, pp. 6, 192-201; Bailey, 1946.

[2814] Selon Castagné, malgré l'appel au Congrès de mai 1917 de percevoir la Russie post-révolutionnaire comme «la patrie, notre mère», «la masse allogène considérait toujours l'élément non indigène comme étranger au pays, et, partant, oppresseur et colonisateur. […] personne ne voulait aider l'ouvrier russe à constuire une nouvelle vie. […] les résultats de cette propagande furent non seulement négatifs, mais ils déchaînèrent une campagne de haine contre l'élément révolutionnaire et parfois même contre les étrangers»: Castagné, 1922, pp. 2, 7.

[2815] *Podgotovka i provedenie,* 1947, pp. 219-220; *Obrazovanie SSSR*, 1949, pp. 21-22. Texte en français: Castagné, 1922, pp. 7-9.

[2816] Lors du congrès des peuples d'Orient à Bakou en septembre 1920, ils réussissent notamment à détourner l'anti-impérialisme musulman en faveur de la révolution de 1917 en jouant sur la thèse de Lénine relative aux deux nations «bourgeoise-réactionnaire» et «prolétarienne-révolutionnaire» antagonistes dans le cadre d'une seule nation: Joukoff Eudin et North, 1957, pp. 165-172; Bennigsen et Lemercier-Quelquejay, 1968, pp. 110-112; Carrère d'Encausse et Schram, 1970, p. 55; Roy, 1997, p. 78.

[2817] Bennigsen et Lemercier-Quelquejay, 1968, pp. 91-92, 98-99; Carrère d'Encausse, 1987, p. 181.

Cependant, vers la fin de 1918 les Soviets s'aperçoivent qu'un appui à l'unité musulmane pourrait se retourner contre eux. La menace a été toutefois plutôt faible. Pendant l'époque de troubles de la guerre civile, chacun des confins orientaux agit séparément l'un de l'autre: l'union des peuples musulmans n'a jamais été réalisée et des États éphémères ne cessent de briser l'espace centre-asiatique en configurations superposables et, de ce fait, explosives.

Répandues plutôt chez les Tatars de la Volga, les idées panturkes et panislamistes ne touchent que quelques rares intellectuels du Turkestan[2818]; l'objectif de restaurer le «Grand Turkestan de Tamerlan» ne se réalise qu'au théâtre, comme dans la pièce d'Abdurauf Fitrat intitulée le *Mausolée de Timour* (1919)[2819], même si l'écho de cette idée se fait entendre dans les publications soviétiques des années 1920[2820]. Par exemple, le programme d'autonomie de Kokand, visant à un Turkestan autonome mais non indépendant, et la composition de son gouvernement, avec un tiers de Russes et de Juifs et deux tiers de Turkestanais, montrent que le nationalisme ethnique n'est pas à la base de cette construction[2821]. D'ailleurs, un Kazakh, Moustafa Chokaev (Choghay-oghly), placé à la tête de l'Autonomie pendant une certaine période, souligne lui-même qu'aucune tendance nationaliste-séparatiste n'est connue chez les Turkestanais:

> «Même pendant l'époque de la résolution révolutionnaire du problème national, écrit-il, quand les «frères slaves» […] étaient en train de créer leurs propres unités étatiques, nous, les centre-asiatiques, restions attachés à la Russie»[2822].

Il est intéressant de souligner que, pour justifier la répression à l'égard de l'autonomie de Kokand, les Soviets publient en 1923 un programme complètement inventé et extrêmement séparatiste, faisant croire qu'il émane des autonomistes de Kokand. Les péchés les plus graves aux yeux des Bolcheviks y sont répertoriés:

> «a) le rétablissement du khanat de Kokand; b) l'union de tous les musulmans pour lutter contre les oppresseurs chrétiens; c) l'organisation d'un khanat d'Asie centrale, comprenant la Perse, l'Afghanistan, le Baloutchistan, la Boukharie, la Khorezmie et le Turkestan»[2823].

Même si le danger est minime, les Bolcheviks commencent par contrecarrer la résurgence du panturkisme au sein même du communisme. Ils ne tolèrent plus le «panislamisme laïc» incarné par Sultan Galiev, libre de religion et basé sur une unité de culture et de langue. Dès 1918 le Commissariat central aux affaires musulmanes est

---

[2818] Serguej N. Abshin indique cependant que le parti des jeunes turkestanais demandait en 1917 que le Turkestan soit uniquement pour les Turks: Abashin, 2005.

[2819] Allworth, 1990, p. 174. Fitrat a écrit également d'autres pièces théâtrales à la recherche de l'héritage historique glorieux comme ceux consacrées à Oghuz-Khan, Gengiz-Khan, Ulug-Beg, l'émir de Boukhara Shah Murad (1785-1800): Sengupta, 2000, p. 404.

[2820] «Les Ouzbeks pensent qu'ils sont les héritiers de Timour et les restaurateurs de l'empire turk Timouride, bien sûr sans le despotisme médiéval, mais dirigé par le pouvoir soviétique. Ils veulent réaliser leurs préoccupations nationales et ils ont raison»: Nemchenko, 1925, p. 19.

[2821] Khalid, 1996, p. 293, n. 90; Roy, 1997, p. 103.

[2822] Cit. d'après Iskhakov, 2000. Il remplace à ce poste le Kazakh M. Tynyshpaev, le poste de Ministre des finances est occupé par un Juif S. Hercfel'd (Herzfeld).

[2823] Castagné, 1925, p. 17. Il se réfère à *Novyj Vostok*, 1923, n° 4, p. 96.

réduit à une simple section du Commissariat du peuple aux Nationalités [*Narkomnac*] et le parti socialiste communiste musulman est fondu dans le parti Bolchevik russe[2824]. À leur place, pour gérer les communistes orientaux, un «Bureau central des organisations communistes musulmanes» dépendant du PC russe [*Musburo*] est fondé en novembre 1918, avant d'être rebaptisé, en mars 1919, «Bureau central des organisations communistes des peuples d'Orient», sous l'autorité du *Narkomnac* et sous la direction de Turar R. Ryskulov (1894-1943)[2825].

Pour régler les «affaires musulmanes» et liquider «les déviations nationales dans le parti communiste du Turkestan» Lénine forme une nouvelle Commission du Turkestan [*Turkkomissija*]. Envoyée du Centre le 3 octobre 1919, cette Commission du Turkestan arrive à Tashkent en février 1920, prenant aussitôt le pouvoir suprême entre ses mains (Mikhaïl V. Frunze, V.V. Kujbyshev, Shalva Z. Eliava, Jan E. Rudzutak, Lazar Kaganovich, Gleb I. Bokii, Filip I Golovoshchekin[2826]). Dans la première moitié des années 1920, les liaisons du Turkestan avec le Centre sont à nouveau rétablies et l'ancienne unité tsariste *grosso modo* reconstruite dans les mêmes limites grâce aux offensives de M.V. Frunze à la tête de la 4^{e} armée.

Par la suite, la Commission du Turkestan se retrouve devant la question de l'organisation du Turkestan soumis pour contrecarrer les actions «des clergés musulmans, des panislamistes et nationalistes bourgeois»[2827].

Sans toucher à Boukhara, ni à Khiva, formellement indépendants, la Commission du Turkestan conseille le 1er janvier 1920 de «regrouper administrativement le Turkestan conformément aux caractéristiques ethnographiques et économiques de ce territoire» en unités distinctes, avec les Turkmènes (Transcaspienne), les Ouzbeks-Tadjiks (Samarkand, le Ferghana et une partie de la province du Syr-daria) et les Kirghizes [Kazakhs] (partie de la province du Syr-daria, de la région de l'Amou-daria [*otdel*] et de la province du Semirechie)[2828].

Le 23 mai 1920 un projet de Turar Ryskulov, Faizullah Khodzhaev et Bek Ivanov est mis en discussion au Comité central du PCR. Ne portant l'accent ni sur une séparation d'avec la Russie, ni sur un degré d'autonomie, il défend surtout la nécessité de garder l'unité de tous les peuples du Turkestan au sein d'une entité politico-administrative dotée d'une armée nationale, et de supprimer la Commission du Turkestan dont la présence dénie l'autonomie du Turkestan[2829].

Dans le sens contraire, une commission spéciale du CC du PCR, composée de Krestinsky, Chicherin et Eliava se prononce au même moment pour une solution très centralisée, moulée sur le modèle tsariste.

[2824] *Idem*, 1922, p. 12 (texte du décret); Bennigsen et Lemercier-Quelquejay, 1968, p. 108; Carrère d'Encausse, 1987, p. 119.

[2825] Carr, 1969 [1950], p. 325; Keller, 2003, p. 282.

[2826] Pipes, 1980, p. 181; Keller, 2003, pp. 282-283.

[2827] Tursunov, 1954, p. 39.

[2828] Allworth, 1990, p. 181.

[2829] Masov, 1995, pp. 53-54. En janvier 1920 Ryskulov présente déjà cette idée de fonder une république soviétique turke: Abashin, 2005.

Plus tard, alors que ces projets n'ont pas été réalisés, Lénine propose le 20 juin 1920 de briser la République autonome en une multitude de républiques fédérées (avec autodétermination) au sein d'une unité turkestanaise[2830]. Comme lui-même ne connaît pas la réalité turkestanaise, il part des suggestions de la Commission du Turkestan pour demander que soit dressée une carte ethnique du Turkestan avec des subdivisions en *Ouzbékie*, *Kirghizie* [Kazakhie] et *Turkménie* et que soit «examinées en détail les conditions de l'unité ou de la séparation de ces trois parties»[2831]. Cette subdivision initiale de la Commission du Turkestan correspond à trois grandes unités identitaires encore mal définies – malgré l'utilisation fréquente de ces termes par les hommes politiques – qui évoluent progressivement vers trois unités politico-sociologiques: les nomades kazakhs-kirghizes, les sédentaires ouzbeks-tadjiks et les Turkmènes[2832]. D'autre part, c'est ce type même de division tripartite que l'on retrouve aussi dans les trois Départements ouzbek, kirghize [kazakh] et turkmène, créés en octobre 1921 au cœur du Comité central exécutif du Turkestan [*TurCIK*][2833].

En même temps, les Bolcheviks tirent les conclusions suivantes: le «panturkisme laïque» de Sultan Galiev administrativement liquidé en novembre 1918, s'est à l'évidence déplacé au Turkestan, où il a mué sous la forme du «pantouranisme rouge» de Turar Ryskulov. Dès le mois de mai 1919, ce dernier propose à des niveaux différents de former une république soviétique du Turkestan unifié, intégrant les Turks de Russie et du Caucase[2834], ou, carrément, de créer une République turke autonome de RSFSR (les iranophones n'étant pas mentionnés), transformant en même temps en une structure indépendante – le parti communiste des peuples turks – le parti communiste du Turkestan subordonné au parti russe. «Les musulmans sont en train de se rendre maîtres de tout le pouvoir […], écrit M.V. Frunze; leur désir est d'obtenir la plus totale indépendance possible»[2835]. Le «panturkisme rouge» de Turar Ryskoulov n'est alors plus accepté[2836]; la création du *Musburo* est reconnue comme une erreur («donner au parti une coloration nationale conduit à son éclatement») et cette structure disparaît aussitôt[2837]. L'année suivante, au X^{e} congrès du PCR (b) [Parti communiste russe (bolchevik)] Staline abrège brutalement un discours de G. Safarov à propos d'une «autodétermination nationale culturelle», alors même que les propos de Safarov étaient avant tout contre les «nationalistes»: «il y a beau temps que nous avons dit adieu aux mots d'ordre nébuleux d'autodétermination; point n'est besoin de les faire revivre»[2838]. En outre, la Commission du Turkestan, rebaptisée Bureau turkestanais du PCR (b) [*Turkburo*] le 20 juin 1920, est, encore une fois le 1er février 1922, renommée

---

[2830] Carrère d'Encausse, 1987, pp. 124-125.

[2831] *Istorija Uzbekskoj SSR,* 1967, p. 382; *Obrazovanie SSSR*, 1949, p. 135.

[2832] Bennigsen et Lemercier-Quelquejay, 1968, p. 137.

[2833] *Zhizn' nacional'nostej* [*Vie des nationalités*], 1921, 25 octobre. Cité d'après Fierman, 1991, p. 168.

[2834] Carrère d'Encausse, 1987, p. 182.

[2835] Frunze, 1934, pp. 119-120. Cit. d'après Carrère d'Encausse, 1966, pp. 242-243.

[2836] Décret du CC du PCR (b) du 8 mars 1920; décision «Sur les tâches essentielles du PCR (b) au Turkestan» du 29 juin 1920, document final du 20 août 1920. Voir, en partie, Golovanov, 2001, p. 201.

[2837] Carrère d'Encausse, 1987, p. 182.

[2838] Staline, 1921a, p. 46.

Sredazburo [Bureau centre-asiatique du Comité central du PCR (b)][2839], car le terme même de Turkestan, révélateur du panturkestanisme, a été perçu comme dangereux, alors que le nom d'*Asie centrale* ne fait, en revanche, appel qu'à une notion géographique et non historico-culturelle[2840]. Cependant, le terme Turkestan reste dans l'usage international.

c) Le remplacement d'une communauté «internationale» par des nations cloisonnées: premiers essais de la délimitation

À l'aube des années 1920, marquées par la fin de la *reconquista* bolchevike grâce aux efforts de la Commission du Turkestan et surtout de Mikhaïl V. Frunze (1885-1925), la configuration de l'ancien Turkestan tsariste se présente en six unités, dont quatre font partie de la République socialiste fédérative de Russie (**Fig. 19.2**).

– La République soviétique autonome du Turkestan

Le 30 avril 1918, cette république avait été créée au cœur de l'espace centre-asiatique par le V^e^ congrès des Soviets du Turkestan, avec la précision qu'elle comprend «tout le pays du Turkestan, à l'exception de Khiva et de Boukhara»[2841]. En mars 1920 elle est rebaptisée République autonome soviétique socialiste du Turkestan et officiellement ratifiée en avril 1921 comme partie fédérale de la RSFSR (avec les provinces du Syr-daria, du Semirechie, du Ferghana, de Samarkand, du Transcaspien, de l'Amou-daria)[2842]. Un décret du *TurkCIK* du 2 avril 1922 de la République du Turkestan permet de former une province [*oblast'*] autonome de montagnes pour les Kara-Kirghizes [Kirghizes] centrée à Kach-korki, grâce au regroupement de quelques régions [*uezd*] des deux provinces [*oblast'*] du Djetysuy (= Yetti Saw [Yeti Su], le Semirechie) et du Syr-daria dans le but de contrecarrer les *Basmachi-s*[2843]. Dès août 1918 la langue «turke» [*tjurkskij jazyk* ou *turki*] est proclamée dans les documents directifs comme langue officielle sur un même niveau que le russe[2844], alors que l'on ne sait pas encore en quoi elle consiste véritablement, c'est-à-dire, par exemple, s'il s'agit du dialecte urbain des intellectuels de Tashkent, de Samarkand et de Boukhara. À

[2839] *BSE*, 1974 [3^e^ éd.], t. 17, p. 362, c. 1073. Ce Bureau a existé jusqu'en 1934. Voir, sur son rôle, Keller, 2003; Hauger, 2003, pp. 76-81.

[2840] Carrère d'Encausse, 1987, p. 185. Comme l'a montré O. Roy le terme Turkestan a été préservé seulement dans le titre du département militaire du Turkestan [*Turkestanskij voennyj okrug*]: Roy, 1997.

[2841] «Polozhenie o Turkestanskoj Sovetskoj federativnoj respublike, 30 (17) aprelja 1918 goda» [Règlement sur la République soviétique fédérale du Turkestan], *in Podgotovka i provedenie,* 1947, p. 252.

[2842] *Obrazovanie SSSR*, 1949, p. 138; Allworth, 1990, p. 181.

[2843] Dans cette province ont été inclus les *uezds* du Semirechie comme Pishpek, Karakol, Naryn; la région des montagnes de *l'uezd* Aulie-Ata de la province du Syr-daria. La région montagneuse du Ferghana, occupée par les *Basmachi-s* et qui aurait dû faire partie de cette autonomie, est laissée dehors en attendant la stabilisation: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 6, ll. 22, 24, 46; Khodorov, 1925, p. 66.

[2844] Baldauf, 1991, p. 86. On trouve ce terme dans les documents du *Narkomnac* de la république du Turkestan qui en juin 1919 demande un interprète russo-turki: CGA RUz, f. R-36, op. 1, d. 16, l. 58.

l'aube des discussions animées qui se tiendront à propos de la langue lors des congrès organisés à Tashkent et à Boukhara en 1921-1923 (*infra*), il reste à définir les normes de cette langue, à choisir le support dialectal, les variantes de base graphique arabe, le mode de création des néologismes (même si des brochures de propagande soviétiques ont déjà été traduites vers 1922 «en persan, en turc, en arabe, en uzbek et en kirghize»[2845]).

– La République Kirghize [Kazakhe]

Même si ses frontières sont extrêmement floues et le pouvoir n'a pas de force pour s'exercer sur tout le territoire, une *République Kirghize* [Kazakhe], dirigée par le *Kirrevkom* centré sur Orenbourg, est créée en juin 1919, avant d'être rebaptisée le 26 août 1920 République soviétique socialiste autonome kirghize [*Kirrespublika*] rattachée à la Russie, avec un *Kiroblbjuro* du PCR(b)[2846]. Avec l'accord de Moscou, son territoire est augmenté conformément à un décret du Comité central exécutif de la RSSR [*Vsesojuznyj central'nyj ispolnitel'nyj komitet RSSR = VCIK RSSR*] du 1er septembre 1920: des régions kirghizes [kazakhes] de la République du Turkestan et quelques régions [*uezd*] de Mangyshlak sont transférées à la *Kirrespublika*[2847] où pour la première fois des Kazakhs du Turkestan et du territoire des Steppes [*Stepnoj kraj*] se trouvent réunis, même si ce n'est que partiellement. Cette démarche, fondée sur des réflexions purement nationales, provoque des protestations parmi les économistes de la Commission de découpage, déjà en œuvre, qui indiquent que cette action peut tourner en catastrophe comme le transfert du Semirechie au Gouvernorat des steppes des années 1880, car il n'y a pas la moindre communication entre Orenbourg et ces territoires; ils proposent en même temps un contre-projet pour transférer une partie des terres kirghizes, utilisées par les nomades turkestanais, à la République du Turkestan[2848].

Conformément aux décrets soviétiques la langue kazakhe devient langue administrative le 22 novembre 1922[2849]; comme dans le cas de la langue ouzbèke, l'étiquette, élément indispensable du système, est présente, mais le contenu n'est pas clair. Cette république est la première où un groupe ethnique se présente comme un principe politique et une appellation administrative.

Ces deux républiques, celle du Turkestan et la kirghize, ont dès août 1920 leurs représentants au *Narkomnac*[2850], lequel comprend déjà vers le début d'octobre 1921 des représentants des républiques kirghize, turkmène, ouzbèke et des minorités nationales composé par des sections comme la tadjike, dirigée par Kurbi[2851].

[2845] Castagné, 1922, p. 48.

[2846] Mindlin, 1924, p. 228; *Obrazovanie SSSR*, 1949, pp. 175-177. *Kiroblbjuro* du PCR (b): Bureau de la province kirghize du parti communiste russe (bolchevik)].

[2847] *Obrazovanie SSSR*, 1949, p. 176.

[2848] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 239, l. 120.

[2849] Ryskulov, 1926, p. 112.

[2850] Commissariat du peuple aux Nationalités.

[2851] CGA RUz, f. R-36, op. 1, d. 43, ll. 3, 14; d. 98, l. 3.

– La République soviétique socialiste autonome du Turkménistan

La même pratique est appliquée pendant les deux années suivantes à la *République soviétique socialiste autonome du Turkménistan,* créée en août 1921 à partir de la province de Transcaspienne à l'intérieur des mêmes frontières après son détachement du Gouvernorat du Turkestan[2852], ainsi qu'à la *région autonome des Karakalpaks*[2853].

Dès 1921 la république turkmène est officiellement «dotée» d'une langue officielle turkmène: les publications affirment à l'unanimité que cette langue a été élaborée sur la base des dialectes des Yomudes et des Tekkés, mais ne mentionnent toutefois pas quels sont les auteurs de cette synthèse[2854].

– Boukhara et le Khorezm

Boukhara et le Khorezm, quant à eux, sont deux républiques centre-asiatiques soviétiques populaires qui restent hors de la Fédération russe et, dès 1922, de l'URSS (elle-même d'abord composée de quatre républiques soviétiques: la RSFSR comme entité fédérative, la République de Transcaucasie, également entité fédérative, l'Ukraine et la Biélorussie[2855]). Joseph Staline estime en effet au début que ces «deux Républiques soviétiques non pas socialistes, mais populaires, restent pour le moment hors du cadre de l'association [de l'URSS], pour la seule et unique raison qu'elles ne sont pas encore socialistes»[2856] (on peut noter que la différence entre «socialiste» et «populaire», apparemment décisive pour Staline, ne se reflète ni dans les constructions étatiques, ni dans les principes politiques, identiques pour tous, sauf que le droit de propriété privé a été preservé dans les Constitutions de Boukhara et du Khorezm[2857]).

La *République soviétique populaire du Khorezm* est proclamée le 26-30 avril 1920, après des années de troubles entre les tribus turkmènes et le khan, à la suite de la défaite du khanat de Khiva face à l'offensive de l'Armée rouge en décembre 1919, après que le pouvoir de la dynastie Manghit (khan Isfendiyar [r. 1909-1918] et son fils Sayid Abdulla [r. 1918-1920]) et le gouvernement du Turkmène Djunaid khan ont été remplacés par les représentants ouzbeks des «Jeunes Khiviens»[2858], parti politique à but

---

[2852] Faisant un tour d'horizon de la presse soviétique, Castagné rapporte que la *Pravda* de Pétrograd du 15 septembre 1921 utilisait le nom *Territoire turkmène*: Castagné, 1922, p. 201.

[2853] Comme le suppose François Jacquesson, la création de cette structure est probablement liée à la volonté des Soviets de contrecarrer les ambitions des Khiviens, jugés «trop nationalistes», dont le khan a dès 1810 voulu soumettre les Karakalpaks: Jacquesson, 2002, p. 102.

[2854] Selon Masal'skij, vers 1913 les Turkmènes qui habitaient le long des frontières avec la Perse parlaient un dialecte proche de l'azéri, ceux de Boukhara, Khiva, de l'Afghanistan et du Turkestan russe parlaient le chaghatay, les autres utilisaient un dialecte proche du kirghize: Masal'skij, 1913, p. 386.

[2855] *Obrazovanie SSSR*, 1949, pp. 333-337.

[2856] Staline, 1922, p. 134.

[2857] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 706, l. 76.

[2858] Yaroshevski, 1984, p. 30.

réformateur qui a été fondé sur le modèle du parti des «Jeunes Turcs» par Polvonijaz Khodzhi Jusupov.

L'armée turkmène de Djunaid khan est condamnée à s'enfuir dans les déserts. L'armée de 1500 hommes de son rival politique le Turkmène Koshmamed-khan, qui a pris part à l'offensive de l'Armée rouge et à été invitée à Khiva pour continuer par la suite la lutte contre l'émir de Boukhara, est massacrée par les «Jeunes Khiviens», soucieux de protéger leur pouvoir. Dès lors le nom des Turkmènes devient en quelque sorte synonyme d'ennemis des Soviets. Les «Jeunes Khiviens» appellent donc à les battre en tant que forces contre-révolutionnaires[2859].

Ces faits, cependant, n'empêchent pas de créer une république soviétique en avril 1920. Même si ses structures tant administratives que politiques sont extrêmement instables, le nouveau gouvernement signe le 13 septembre 1920 un traité bilatéral avec Moscou qui reconnaît l'indépendance de cette république en lui attribuant un nouveau nom sous le prétexte qu'il faut prendre «en considération le désir exprimé par les travailleurs de l'ancien khanat de Khiva de vouloir séparer le présent d'un honteux passé»[2860]. Politiquement parlant, la république connaît quatre constitutions différentes de 1920 à 1923[2861]. Sur le plan administratif, ses subdivisions sont réorganisées en 1920, quand vingt-deux régions remplacent les précédents vingt *bekstvo* [principautés] et deux *namestnichestvo* [principautés]. La même année, des révoltes sont apaisées grâce à l'intervention d'une commission extraordinaire de Moscou[2862]; en 1921, une tentative de partage de la république en deux provinces ou républiques autonomes ouzbèke et turkmène est rejetée par Moscou[2863]. Il en va de même en 1923 pour une proposition de création sur son territoire d'un département autonome turkmène[2864]. Finalement, les 17-20 octobre 1923 elle devient une république soviétique socialiste avec 4 *wilāyāts* [provinces] et 26 régions.

La *République soviétique populaire de Boukharie* fait son apparition dans les mêmes circonstances le 2 septembre 1920 quand l'émir Sayid Alim Khan (r. 1910-1920) est détrôné par l'Armée rouge. Le 4 mars 1921 Moscou signe avec les «Jeunes Boukhariotes» qui ont fusionné avec les membres du parti communiste boukhariote un traité bilatéral reconnaissant l'indépendance boukhariote[2865], tandis que la langue «ouzbèke» (le «turki» de la république du Turkestan?) est admise le 11 mars 1921 comme langue nationale au détriment du persan[2866]. La nouvelle constitution est

---

[2859] CGA RUz, f. R-25, op. 1, d. 1867, ll. 3-4.

[2860] *Obrazovanie SSSR*, 1949, pp. 241-247. Texte en français: Castagné, 1922, pp. 207-212. Du côté russe le traité a été signé par Chicherin et Karakhan, du côté turkmène par Baba Akhound Selimov, Molla Oraze Khodja Mouhammedov, Mollah Nour Mouhammed Babaev.

[2861] Radzhabov, 2001, p. 177.

[2862] Yaroshevski, 1984, p. 32.

[2863] Khodorov, 1925, p. 66.

[2864] Allworth, 1990, p. 194. La proposition similaire de créer des régions turkmène et kirghize (kazakhe) distinctes dans le cadre de l'*uezd* de Krasnovodsk de la République du Turkestan est rejetée: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 239, l. 68.

[2865] *Obrazovanie SSSR*, 1949, pp. 251-257.

[2866] Radzhabov, 2001, p. 184.

adoptée la même année et la république dirigée par deux *Djadid-s*: Abdul Kodir Mukhitdinov, à la tête du *Boukhrevkom*, et Faizulla Khodzhaev, à la tête du *Conseil des nazirs* [ministres] et lui-même *nazir* des Affaires étrangères[2867]. En 1922, sur le plan administratif, les 32 *bekstvo* [principautés] du pays sont transformés en 7 *wilāyāts* [provinces], puis, en octobre 1923, une province [*oblast'*] semi-autonome de Turkmènes est formée à partir des *wilāyāts* de Tchardjouï et de Kerki[2868]. Le 19 septembre 1924 la République soviétique populaire de Boukhara devient socialiste avant d'éclater un mois plus tard dans le cadre de la délimitation généralisée de l'espace centre-asiatique[2869].

d) Résultats des premiers maillages de l'espace par les Soviets

D'après les Soviets, ces démarches du début des années 1920 ne constituent pas une première étape de la délimitation en *Asie centrale*. Au contraire, selon une thèse communément diffusée chez les historiens soviétiques à partir des années 1930, la Commission du Turkestan et le parti communiste n'ont lancé aucune délimitation à l'aube des années 1920 en raison de conditions peu favorables: «les Soviets étaient encore faibles, infectés par leurs ennemis; Boukhara et Khiva n'avaient pas encore abordé le processus révolutionnaire; le nombre des indigènes loyaux était insignifiant; les peuples trop arriérés; les *Basmachi-s* trop présents»[2870]. Ils craignaient que la délimitation soit utilisée par les nationalistes et les *koulaks*, car «la situation politique dicte la nécessité de garder l'unité de la République du Turkestan»[2871].

Cependant, ces premières tentatives de réorganisation aboutissent aux résultats suivants: l'héritage tsariste a été *grosso modo* préservé en matière administrative, car on reconnaît les anciens territoires du Turkestan et des Steppes dans la configuration des nouvelles structures rattachées à la République socialiste fédérative de Russie. Les statuts particuliers des républiques de Boukhara et du Khorezm, pseudo-indépendantes malgré les accords signés, reflètent ceux du protectorat ancien de l'émirat de Boukhara et du khanat de Khiva.

Le schéma de la Commission du Turkestan et les souhaits de Lénine sont reproduits plus ou moins fidèlement: on distingue l'Ouzbékie (les Tadjiks étant sous-entendus); la Kirghizie [Kazakhstan] et la Turkménie, dont l'existence est une condition préalable. En outre, comme l'a noté Daniel Balland, toute la population nomadique mouvante et mal contrôlée des trois noyaux urbains historiques a déjà été détachée lors des premières transformations administratives de la République autonome du Turkestan[2872]. En revanche, la région autonome des Karakalpaks et les républiques populaires sont en

---

[2867] Abashin, 2005.

[2868] Allworth, 1990, p. 194.

[2869] Pour le point de vue soviétique sur la transformation post-révolutionnaire de l'émirat de Boukhara voir Gafurov et Prokhorov, 1940.

[2870] Varejkis, 1924, pp. 44-45; Tursunov, 1954, p. 39.

[2871] Nusupbekov, 1953, p. 55. Cité d'après Tursunov, 1954, p. 39; Staline, 1921b, p. 32.

[2872] Balland, 1997a.

contradiction avec le schéma de Lénine. En dépit de ses liaisons directes avec les Kazakhs[2873], la première est rattachée directement à la Russie sans aucune raison économique, ethnique ou culturelle; en ce qui concerne les deux dernières, Boukhara «aurait dû» logiquement faire partie de la république du Turkestan, qui regroupait la population ouzbéko-tadjike, et le Khorezm «aurait dû» être divisé entre les «Ouzbeks» et les «Turkmènes».

Les «imperfections» et la dérangeante ressemblance des projets de découpage avec l'ancienne délinéation tsariste, même au niveau des dénominations, fait trembler le pouvoir. Ainsi, par exemple, Boukhara rappelait à la fois la Grande Boukharie et *Bukhārā-yi sharīf*, la ville sainte, et le Turkestan faisait allusion à l'unité panturke tant désirée des élites locales. Ces allusions ont été perçues par les Soviets comme dangereuses, car les anciens pôles de la résistance anti-russe au profit des différents «pan-ismes» n'avaient pas disparu, surtout dans la périphérie mouvante, encore aux mains des *Basmachi-s*. Il n'est donc pas étonnant que, pour «corriger» cette situation, en présentant la délimitation, une campagne de «rebaptisation» des noms géographiques demarre en 1922[2874].

Ces premières démarches montrent en outre clairement le changement idéologique dans le concept des Soviets. Cela devient plus évident si on compare cette nouvelle politique de création des républiques dotées chacune d'une langue nationale aux idées qui régnaient en 1918 sur le même propos. Une réunion du Collège du Commissariat de l'instruction des peuples de la République du Turkestan lance le 8 juin 1918 un débat sur la nécessité de créer des écoles pour les minorités nationales au Turkestan. Il décide la création d'écoles pour les Ukrainiens, les Arméniens et les Juifs, tandis que «les nationalités ouzbèke, tatare, kirghize et d'autres, parlant des dialectes turks, sont reconnus comme les éléments d'un bloc national turk prédominant au Turkestan», plus homogènes qu'hétérogènes[2875]. C'est dans un même sens que s'oriente alors aussi la répartition des langues dans la section «d'ethnologie et de linguistique orientale» auprès de l'Université de Pétrograd où les langues iraniennes avoisinent les langues turkes «depuis les Iakoutes jusqu'aux Osmanlis»[2876].

2. La langue comme outil et objet dans la politique nationale des Bolcheviks

En partant de l'idée que la langue est en même temps un *outil* et un *objet* dans la politique nationale des Bolcheviks, on constate que l'on a utilisé la langue comme un élément revendicateur décisif pour construire une nation, tout en construisant la langue

---

[2873] À part le fait qu'ils «appartiennent au groupe kipchak des langues turkes, dont font aussi partie les parlers kazakhs», les deux parlers karakalpaks ont été classés en 1922 par Samojlovich comme dialectes du kazakh: Jacquesson, 2002, p. 94.

[2874] Ashkhabad devient Poltorack, Verny se transforme en Alma-Ata, Przheval'sk en Karakol, Chernjaev en Chimkent, Perovsk en Ak-mechet', la Steppe de la faim en Mirza-chul', la province Transcaspienne en province turkmène, la province du Semirechie en province Dzhetyssuj, l'*uezd* Lepsinskij en deux *uezds*: Urdzharskij et Uch-aral'skij, l'*uezd* Ura-Tjube en *uezd* Khodjent, etc.: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 7, ll. 367-368.

[2875] CGA RUz, f. R-36, op. 1, d. 16, l. 104.

[2876] Castagné, 1922, p. 59.

elle-même au même moment[2877]; ainsi, il est intéressant d'analyser quels types de travaux préliminaires ont été effectués avant le changement des alphabets dans le domaine de la linguistique pour permettre la délimitation administrative.

Apparemment, la question de la langue n'a pas été particulièrement à l'ordre du jour dans les discussions politiques des Soviets sur le sujet. La seule fois où Staline utilise pratiquement le mot «langue» par rapport à l'Orient entre 1917 et 1923 se fait à propos de la nécessité de «développer la propagande soviétique oralement et par écrit, dans la langue maternelle, celle que comprend la population laborieuse du pays» et, pour réaliser ce but, de construire des écoles de langue maternelle et d'élever l'élite nationale dans sa propre langue nationale[2878]. Ceci suppose que la langue maternelle, prise hors du contexte du *continuum* dialectal, a été évaluée automatiquement comme langue nationale.

a) Le choix d'une dénomination pour une langue pantouranienne

Les premières tentatives pour changer la situation dans le *continuum* dialectal – où à côté de la langue persane coexistaient traditionnellement trois groupes de langues turkes: *oguz* au sud-ouest de l'espace soviétique de l'*Asie centrale, kipchak* au nord-ouest*, karluk* au sud-est[2879] – et pour entreprendre les réformes de l'écriture arabe sont liées à l'activité du groupe d'intellectuels turko-persans *Chaghatay gurungi*, formé en 1918 par Abdurauf Fitrat et ayant existé jusqu'en 1922[2880]. Sans se montrer trop enthousiastes de partager une langue unique «panturke» de *Terdjüman* avec tous les musulmans d'*Asie centrale* (selon eux, les idées de Gasprinsky sont dépassées[2881]), les *Djadid-s* cherchent à élaborer, à l'exemple des Tatars, une langue commune à tous les peuples du Turkestan, quelle que soit son étiquette. La question – qui trahit l'identité ambiguë des Turkestanais, fondamentalement marqués par la diglossie turko-iranienne – de la dénomination de cette langue, reste ouverte jusqu'en 1923. Comme l'a bien montré Ingeborg Baldauf, le dialecte urbain des intellectuels, leur *lingua franca*, connu dans son appellation indigène sous le nom de *turki*, a sans peine pris d'autres noms au cours des discussions: «ouzbek», «chaghatay» ou «sarte», afin de marquer l'opposition entre indigènes et russophones[2882]. On lit également pour cette langue la dénomination «langue musulmane», inventée par Makhmud Khodja Bekhbudij en 1907 et restant en usage parallèlement aux termes des *Djadid-s* après la fondation de la république autonome du Turkestan[2883]. En octobre 1922, les fonctionnaires du *Narkomnac* utilisent encore ce terme comme synonyme de «langue indigène»[2884], mais le contenu est déjà

[2877] Fierman, 1991, p. 49.
[2878] Staline, 1920a, pp. 316, 317.
[2879] Jacquesson, 2002, pp. 99-100.
[2880] Fierman, 1991, pp. 232-233.
[2881] Allworth, 1990, p. 185.
[2882] Baldauf, 1991, p. 85.
[2883] *Eadem*, p. 82.
[2884] CGA RUz, f. R-36, op. 1, d. 98, l. 52.

différent: lors du X^e Congrès, dans le contexte de la lutte contre les «nationalistes» Safarov n'utilise le qualificatif «musulman» que par rapport aux peuples «arriérés», plus précisément contre «les partisans de l'ancienne culture, hostiles à toute évolution»[2885].

Finalement, vers 1923, le terme «ouzbek» est choisi comme la dénomination principale de cette langue pantouranienne (la *lingua franca* projetée pour le peuple du Touran ou du Turkestan) à la suite des travaux de plusieurs congrès réunis sur le sujet des réformes de l'écriture arabe[2886]. Selon Ingeborg Baldauf, la raison de ce choix réside probablement dans le caractère neutre du terme[2887]. Alors que le «Turki» évoque le «Turkisme», le «Chaghatay» le «Turkestanisme» ou le «Touranisme», et le «Sarte» l'opposition litigieuse entre sédentaires et nomades, la «langue musulmane» un lien direct avec l'islam, le vocable «ouzbek», au sens approximatif, se présente à tous plus acceptable par ses rapports avec l'histoire des khanats ouzbeks de l'*Asie centrale* et le mythe du «noble sauvage»-nomade (tous deux à connotation positive).

En outre, pour le pouvoir soviétique comme auparavant pour le pouvoir tsariste, les nomades faiblement islamisés personnifient le moindre mal: l'idée selon laquelle les nomades sont plus souples lors de la formation du «nouvel homme soviétique» a profondément gagné du terrain à l'époque. Ce n'est pas par hasard qu'aux yeux du géographe français Pierre Camena d'Almeida «il est curieux de noter […] que les grandes divisions administratives récentes de l'Asie centrale, Kazakhstan, Ouzbékistan, Turkménistan, tirent leurs noms de peuples nomades, les derniers en date de ceux qui s'étaient succédé dans la conquête de cette partie de l'Asie»[2888].

Cependant, on constate que les *Djadid-s* tentent d'établir une hiérarchie historique entre ces dénominations. Lors de la transition entre l'époque du «chaghatay» comme langue de culture et le «chaghatay-ouzbek» (1921-1922)[2889], ils annoncent que le chaghatay doit être la base principale pour la formation de cette «nouvelle langue ouzbèke». Puis, après quelques hésitations dues à la crainte de laisser sous-entendre une infériorité de l'ouzbek, les *Djadid-s* proclament que le chaghatay est de l'ancien ouzbek, omettant de rappeler que le chaghatay a été la langue commune à l'ensemble des Turks, Tatars et Ottomans. Ce parallélisme entre « chaghatay» et «ancien ouzbek» reparaît en 1941 dans la version officielle, que publie A.Ju. Jakubovskij, de l'ethnogénèse des Ouzbeks, dans laquelle Sartes turkophones et Chaghatay-s apparaissent comme ancêtres des Ouzbeks modernes[2890].

[2885] Castagné, 1922, p. 38.

[2886] Congrès de langue et d'orthographe ouzbèke, Tashkent, janvier 1921; deuxième Congrès des travailleurs dans le domaine de la culture et de l'éducation, Tashkent, mars-avril, 1922; Congrès pan-centre-asiatique de langue et d'orthographe ouzbèkes, Boukhara, octobre, 1923 : Carrère d'Encausse, 1987, p. 227; Fierman, 1991, p. 61.

[2887] Baldauf, 1991, pp. 91-92.

[2888] Camena d'Almeida, 1932, p. 268.

[2889] Allworth, 1990, p. 189.

[2890] Jakubovskij, 1941; Baldauf, 1991, pp. 84, 94.

Mais revenons aux *Djadid-s*. Pour que «la nouvelle langue ouzbèke» puisse être mise au point, il paraît nécessaire de fusionner l'«ancien ouzbek», langue de culture, avec quelques dialectes vivants. Pour des raisons de purisme, on privilégie les dialectes des campagnes qui ont préservé l'harmonie vocalique au détriment des principaux dialectes turks urbains de Samarkand, de Boukhara et de Tashkent. Ceux-ci sont en effet, pour les *Djadid-s*, trop iranisés, car ils ont perdu l'harmonie vocalique et, sur le plan grammatical et syntaxique, se sont subordonnés aux langues indo-européennes[2891]. Ces projets entraînent une standardisation des dialectes par l'accent qu'ils mettent sur la «purification» des «arabismes», des «iranismes» et des «russismes» et sur leur «turkisation»[2892]. Pour enraciner cette «nouvelle langue», les *Djadid-s* recommandent que l'enseignement des trois premières années de scolarité s'effectuent en «dialecte natif», puis en «ouzbek»[2893].

La proposition d'E.D. Polivanov de former la langue commune ouzbèke en écriture latine sur la base des dialectes urbains de Tashkent, de Samarkand - Boukhara et de Ferghana[2894] a été rejetée en 1922 par les intellectuels locaux pour une double raison: l'introduction de l'écriture latine a été, d'une part, considérée comme une démarche précoce; d'autre part, les dialectes de base choisis, exclusivement urbains et sans harmonie vocalique, sont dépourvus des qualités nécessaires à la «turkicité du vrai ouzbek»[2895]. On peut, entre parenthèses, noter que l'ouzbek a été «re-chaghataïsé» vers 1935, par la reprise des règles propres aux dialectes urbains (le chaghatay), avec un abandon progressif de l'harmonie vocalique, préservée dans les régions rurales et à Khiva.

b) L'attitude des Soviets à l'égard de la langue ouzbèke

Cependant, les démarches des intellectuels indigènes rêvant d'un «Grand Turkestan», se montrent inutilisables dans la perspective de la délimitation conçue par Moscou. Les Soviets refusent fondamentalement toute langue «internationale» qui fasse appel à des identités supra-ethniques et à multiples «pan-ismes». Ils rejettent les langues existantes ou communes à l'ensemble des peuples de l'*Asie centrale* tant sous les formes de dialectes à usage local comme, par exemple, le tatar de Kazan, que les grandes langues de culture, comme le persan ou le chaghatay. Pour la même raison ils n'apprécient pas les *koïnès* que projettent de créer les érudits locaux, soit pour tous les musulmans turkophones (comme le turk à caractères arabes proposé comme langue

---

[2891] Fierman, 1991, pp. 61, 67-68.

[2892] Voir le discours de A. Fitrat au Congrès de Tashkent en 1921: Fierman, 1991, p. 73.

[2893] Fierman, 1991, p. 72; Allworth, 1990, p. 185.

[2894] Entre 1922 et 1929 E.D. Polivanov écrit plus de 20 travaux sur les nouveaux alphabets et en propose 72 nouveaux: voir, notamment, *Novaja kazakh-kirgizskaja orfografija* [La Nouvelle orthographe kazakhe-kirghize]; *Proèkt latinskogo shrifta uzbekskoj pis'mennosti* [Projet d'alphabet latin pour l'ouzbek écrit], 1924; *Proèkty latinizacii tureckikh pis'mennostej SSSR* [Projets de latinisation pour les langues turkes écrites de l'URSS], 1926: Genty, 1977, pp. 279-280; Fazylov et Chichulina, 1979, p. 10; Gayman, 1979, p. 154.

[2895] Fierman, 1991, p. 82.

littéraire «panturke» par Gasprinsky au début des années 1880 dans son revue *Terdjüman*), soit seulement pour les Turkestanais (l'«ouzbek»). Pour couper définitivement le cordon avec le monde musulman universel il faut donc remplacer ces langues par une multitude de langues nationales normalisées ou plutôt par des dialectes, semblablement aux dialectes italiens, qui par la suite seront soutenus par des grammaires et des dictionnaires officiels[2896]. Alors qu'elles sont quasi inexistantes dans la réalité, elles doivent néanmoins répondre aux strictes conditions de Staline imposant «une langue = un territoire», et se superposer avec une précision géométrique aux territoires nationaux pour faire ressortir les parallèles exacts entre langues et nationalités.

Pour obtenir ce résultat, il faut, dans le *continuum* dialectal *centre-asiatique* et le bilinguisme irano-turc de la région, aller à la recherche des frontières invisibles entre «langues» et, par la suite, attribuer à ces dernières un statut spécifié (langue sans écriture, langue écrite, langue littéraire), avec ce que cela suppose comme conséquences politiques. Le défi est énorme: même la *Bol'shaja sovetskaja ènciklopedija* souligne en 1957 que

> «les populations multinationales de l'oasis du Khorezm, de la vallée du Ferghana ou de la vallée du Zerafshan présentent souvent plus de ressemblances et de traits communs dans leur culture que les représentants d'une nation dont l'habitat est étalé dans des régions éloignées l'une de l'autre»[2897].

Cela explique aussi pourquoi la revue centrale des orientalistes informe qu'en 1923 les orientalistes du Musée Asiatique ont été chargés de considérer la possibilité d'une réforme de l'alphabet arabe chez les Tatars, les Kazakhs et les «Turkestanais» (*sic*)[2898].

Un projet «autonomiste» fait une apparition momentanée. Parallèlement aux idées relatives au *Chaghatay gurungi*, il propose de créer à la place de l'«ouzbek» trois langues nouvelles plus proches de la réalité existante: le kipchak, l'oghuz et le chaghatay[2899]. Cette proposition correspond *grosso modo* au schéma de E.D. Polivanov qui nie l'existence d'une langue commune «ouzbèke» mais recense en revanche dans le *continuum* dialectal trois groupes linguistiques importants: le kipchak avec sept dialectes, l'oghuz avec trois dialectes répandus dans le sud du Khorezm et dans certains villages du nord de l'*Asie centrale*, et le chaghatay, qui réunit tous les dialectes urbains, plus ou moins iranisés, à l'exception de celui de Khiva. Les termes utilisés pour désigner ces groupes linguistiques n'ont pour Polivanov aucun sens: souvent utilisés à Tashkent ils ne sont pour lui que des dénominations «conventionnelles comme celles des dialectes numérotés '1, 2, 3'»[2900]. De plus, il écrit que la raison d'une séparation du tadjik en deux groupes de dialectes nord et sud est de caractère purement économique,

---

[2896] Jacquesson, 2002, p. 95.

[2897] *BSE,* 1957 [2e éd.], t. 40, p. 375.

[2898] «Khronika», *Novyj Vostok,* 1923, livre 3, p. 565.

[2899] Fierman, 1991, p. 74.

[2900] Fazylov et Chichulina, 1979, pp. 66-70.

sans aucune relation avec les «ethnies»[2901]. Mais un engagement politique trop faible provoque le rejet de ce projet.

En outre, l'idée même de créer des langues au plus près des dialectes locaux existants (malgré les espoirs positifs de cette méthode au tournant des XIX^e^-XX^e^ siècles[2902]) se montre tout aussi dangereuse aux yeux des Soviets. Certaines variantes dialectales des deux côtés des frontières internationales risquent d'être trop proches, car les territoires frontaliers sont peuplés de «populations ethniquement apparentées et artificiellement divisées au XIX^e^ siècle» et renforcés dans les années 1920-1930 par la «migration de réfugiés de l'URSS»[2903]. La nécessité d'inventer des langues selon des directives politiques ne laisse pas beaucoup de liberté dans le choix des méthodes. C'est pourquoi, soucieux d'accentuer les différences entre «langues des nations» locales appartenant à un seul et même groupe linguistique, les Soviets choisissent une autre voie, celle de la création de langues combinant des traits originaires de régions différentes: «on garde [pour le tadjik] le système phonologique du persan ancien, mais on adopte des variations grammaticales qui accentuent la différence avec l'Iran»[2904]. Cette invention des langues se fait par la voie d'une normalisation des dialectes qui passe par la manière d'écrire les consonnes *vélaires* et *uvulaires*[2905].

La particularité de cette position explique pourquoi toutes les tentatives pour élaborer les langues des nations centre-asiatiques et leurs alphabets échouent lors de la première moitié des années 1920 comme, notamment, trois projets d'alphabet turkmène [1924-1925] et cinq projets d'alphabet kazakh [1918-1926][2906]. De plus, jusqu'en 1926 quand E.D. Polivanov publie pour la première fois une grammaire de langue ouzbèke, il n'existe aucune description scientifique simple des langues supposées servir d'indice de base pour aider à tracer les frontières entre nations[2907]. Cela ne suffit cependant pas à stopper le processus, car, en fin du compte, la correspondance entre un territoire et une langue autochtone liée à ce territoire n'est obligatoire qu'en théorie; dans l'optique des langues et des territoires à construire les Soviets ne rencontrent pas d'obstacles majeurs pour l'accomplissement de la délimitation. S'il n'y avait pas eu une couverture idéologique hypocrite postulant la nécessité d'une langue soi-disant «préexistante» pour un territoire «prédestiné» à cette langue, on pourrait mettre la situation *centre-asiatique* en parallèle avec l'observation de Claude Raffestin qui a écrit que

> «n'importe quel territoire peut accueillir n'importe qu'elle langue et n'importe quelle langue peut être utilisée n'importe où: il n'y a pas de relation fonctionnelle obligée entre une langue et un territoire […] Langue et territoire partagent […] en commun d'être des

---

[2901] Leont'ev, 1983, p. 24.

[2902] Des essais de création de langues littéraires accessibles aux peuples sur la base des dialectes locaux ont été entrepris pour la première fois au XIX^e^ siècle par le Tatar Abdul Quyyum Nasyri (une langue tatare sur la base du dialecte de Kazan) et par le Kazakh Abay Kunanbaev: Bennigsen et Lemercier-Quelquejay, 1968, pp. 44-45.

[2903] McCagg et Silver, 1979; Balland, 1997a, p. 81.

[2904] Roy, 1997, pp. 125, 127.

[2905] Jacquesson, 2002, pp. 96-97.

[2906] Jakovlev, 1928, p. 25.

[2907] Polivanov, *Istoricheskoe jazykoznanie.*

produits du travail humain parfaitement comparables, exception faite de la matière dans laquelle est projeté le travail: dans un cas il s'agit d'une substance matérielle sonore et dans l'autre d'une substance matérielle non-sonore»[2908].

3. La délimitation de 1924 à 1936: un schéma préconçu ou conformité à une «réalité objective»?

Le projet de la délimitation ne vient pas de soi: il n'est pas arrivé «naturellement» au premier plan de l'activité administrative des Soviets au lendemain de la révolution, car cette place a été occupée par d'autres projets d'organisation spatiale. Il me semble qu'au niveau de ces derniers il y a eu des ruptures importantes qui ont marqué le passage des premiers projets de découpage administratif de 1920-1923 vers les projets de la Fédération centre-asiatique de 1923, puis ceux de la délimitation nationale de 1924-1936 qui deviennent uniques (**Fig. 19.3**-**19.4**). Cependant, les personnes chargées de les préparer et de les réaliser restent souvent les mêmes.

a) Le projet de la Commission centrale administrative pour le découpage de la république du Turkestan

Les premières étapes du pavage de l'espace par les Soviets au début des années 1920 ont donné plusieurs républiques centre-asiatiques comme la République soviétique autonome du Turkestan, la République Kirghize [Kazakhe], la République soviétique socialiste autonome du Turkménistan, la région autonome des Karakalpaks et deux républiques centre-asiatiques soviétiques populaires à Boukhara et au Khorezm.

Dans le cadre de ces républiques *centre-asiatiques* mises en place à partir de 1920 il a été prévu de réaliser un découpage administratif destiné à assurer l'union économique des républiques *centre-asiatiques*[2909]. L'élaboration de ces projets se concentre, dès sa création le 4 septembre 1920, entre les mains de la Commission centrale administrative pour le découpage de la république du Turkestan [*Central'naja Administrativnaja Komissija po rajonirovaniju Turkrespubliki*][2910], sous la direction de D.P. Krasnovskij, directeur de la Statistique d'État [*Upravljajushchij gosudarstvennoj statistikoj*][2911].

[2908] Raffestin, 1995, pp. 90-91.

[2909] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 7, l. 151.

[2910] Formée à la demande du *VCIK* [Comite exécutif central pansoviétique] après le VIII[e] congrès panrussien des Soviets pour la création d'un système d'administration efficace (CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 239, l. 30), cette Commission s'est trouvée initialement auprès du Commissariat des peuples des Affaires intérieures [*NKVD*] avec la participation des représentants de la Direction centrale des statistiques [*CSU-Central'noe statisticheskoe upravlenie*], du Commisariat de l'agriculture [*Narkomzemledelija*] et du Commissariat de l'alimentation [*NKProd-Narkom prodovol'stvija*]. En décembre 1921 elle est rattachée au Comité de planification nationale [*GosPlan*]. Parmi les membres de la Commission centre-asiatique de découpage en 1921-1923 on trouve alternativement N.I. Kuznecov de la Commission de planification générale [*Obshcheplanovaja komissija*], Malyshev du Département d'organisation du *TurCIK*, G.I. Karpov et Tuzikov du *NKVD*, A.N. Popov du *NKProd*, A.F. Ledomskij du *NKZ*, N.A. Polubojarinov et K.P. Vasil'ev du Comité central des statistiques, le professeur N.I. Dimo de l'Institut du sol, le professeur N.N. Kozhanov de l'Université de l'Asie centrale, le directur de l'Institut météréologique Cimmerman, l'ingénieur Trombachev, Shlegel' du *Turkvodkhoz*, I.I.

Comme son nom l'indique, l'activité de cette commission est directement liée aux problèmes de l'organisation spatiale de l'*Asie centrale*, non pour l'instant au niveau de la délimitation nationale, mais au niveau du découpage administratif ou, plutôt, économique (**Fig. 19.5**-**19.6**). Son but est en effet d'élaborer plusieurs projets pour le découpage [*rajonirovanie*] de l'*Asie centrale* sur la base de critères historiques, naturels, économiques, tribaux[2912], en s'alignant sur les mêmes principes mis en place pour toute la fédération soviétique[2913]. La priorité est donnée à l'analyse des structures économiques, notamment, celle des aires de production, de commerce et de consommation dans la République du Turkestan qui est au même moment proclamée comme région économique autosuffisante. Il est prévu de fixer cartographiquement la position des centres de production et de distribution du pain, du coton, du riz, etc., le rôle du réseau routier et ferroviaire dans la distribution des produits, la capacité des moyens de transport à disposition, la présence et la potentialité des forêts, l'analyse des climats, du sol, des végétaux et de la faune. Les membres de la Commission prévoient idéalement de dresser des cartes séparées pour chacun de ces aspects, puis de les superposer en indiquant les régions agricoles, d'élevage, d'industrie, et les régions mêlant ces trois éléments dans des proportions variables[2914].

Budilovich, d. Drennov du Département militaire topogaphique, E.Ja. Polochanskij du *Gosplan*, G.N. Shkalina, Karp, Obolin, Marvin, Khodorov, Morozov, Zashchuk, Grinal'd, I.P. Magidovich: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 241a, l. 3, 12; *Ibid.*, d. 239, ll. 24, 95; *Ibid.*, d. 7, l. 436; CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 4, l. 51.

[2911] Entre mars et novembre 1923 Krasnovskij est remplacé par B.A. Lyko à son poste de président; Krasnovskij descend alors en grade et devient vice-président de la Commission (les membres de la Commission ont été également renouvelés). Avec la transformation de la Commission pour le découpage de la république du Turkestan en une Commission du découpage de l'*Asie centrale*, Krasnovskij est remplacé en janvier 1925 à son poste de vice-président par I.P. Magidovich, qui a été initialement responsable de la commission de découpage pour Boukhara et le Khorezm; vers mai-juillet 1925 le président de la Commision est Burov: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 241a, ll. 3, 79, 81; *Ibid.*, d. 538, l. 82; CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 309, l. 13; *Ibid.*, d. 706, l. 64; *Ibid.*, d. 298, ll. 101.

[2912] Pour éclaircir ces questions Divaev et Lykoshin sont engagés dans la Commission: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 239, l. 84.

[2913] Au niveau pansoviétique le programme de découpage, essentiellement économique et calqué sur l'expérience coloniale européenne, est initialement élaboré par l'économiste Ivan Aleksandrov, qui dès l'été 1921 est placé à la tête de la Commission de découpage auprès du Gosplan du Comité du Travail et de la Défense. Dans le cadre de ce programme il a été prévu de préserver l'unité du Turkestan, subdivisé en quatre districts, comme producteur de coton. Des corrections minimes à l'égard de l'*Asie centrale* sont apportées dans ce programme par la commission de découpage de VTCIK, créée en novembre 1921 et dirigée par Mikhaïl Kalinin (novembre 1921-décembre 1922). En outre, comme structure du Gosplan, cette commission travaille en liaison directe avec l'Institut de colonisation de Moscou: Hirsch, 2005, pp. 70-79, 162.

[2914] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 239, ll. 2-4, 20-22, 24, 33-39, 61-63. Voir le programme detaillé: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 239, ll. 87-88; d. 241a, ll. 7, 59, 117.

Malgré le retard dû à la pénurie des moyens financiers[2915], la Commission commence à fonctionner dès le mois de mars 1922 (après plusieurs réunions préliminaires en 1920-1921[2916]), récupérant toute la documentation disponible pour la distribuer dans les institutions scientifiques sensées élaborer des cartes pour un découpage du territoire en fonction d'un certain nombre de points prioritaires. Ce travail aboutit *grosso modo* vers octobre 1922[2917] et, vers décembre 1923, le résultat prend la forme de *Documents pour le découpage de l'Asie centrale* [*Materialy po rajonirovaniju Srednej Azii*]; les Républiques de Boukhara et de Khiva[2918] en sont exceptées, même si la Commission a également élaboré à leur égard des recommandations de découpage[2919]. À ce moment précis, on parle encore au plus haut niveau politique du découpage administratif et économique de la république du Turkestan pour lequel on prévoit également de faire un nouveau recensement en 1925, avec l'inclusion de Boukhara et de Khiva dans le même processus[2920].

[2915] En décembre 1921 le budget prévu et qui n'a, il est fort possible, pas été reçu, est 3 670 660 450 roubles soviétiques ou 60 000 roubles-or de l'époque tsariste: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 241a, l. 3v. Selon le budget planifié de la Commission pour 1922, il a été prévu d'effectuer le travail en six mois avec dix-huit personnes pour 180 360 000 roubles: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 240, l. 15. Mais la demande n'a pas été acceptée: en octobre 1922 la Commission a reçu 13 355 roubles 33 kopecks: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 241a, l. 58. Une autre source dit que selon le Gosplan 15 000 roubles ont été accordés en 1924 pour le découpage: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 240, l. 295.

[2916] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 241a.

[2917] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 241a, ll. 63, 66. Selon Krasnovskij qui dirige les travaux de la Commission de découpage entre 1920 et début 1923, les premiers résultats ont été prêts pour leur publication vers mai 1922 avec des articles de Kozhanov sur les principes de découpage économique «Ekonomicheskoe rajonirovanie kak poznanie geograficheski individual'nogo» [Le découpage économique comme connaissance de l'individuel géographique], de B.A Lyko sur l'importance du système d'irrigation dans le processus de découpage «Administrativnoe delenie v proshlom i nastojashchem» [Découpage administratif dans le passé et dans le présent], de Zubrik sur le même sujet «Znachenie vodnogo khozjajstva v voprose rajonirovanija» [Signification de l'irrigation dans la question du découpage], de Dimo «O rajonirovanii po estestvenno-istoricheskim priznakam» [A propos du découpage selon des principes naturels et historiques], de Polubojarinov sur les documents cartographiques «Obzor rabot po rajonirovaniju Turkestana» [Tour d'horizon sur les travaux du découpage au Turkestan], de Ledomskij «Topograficheskij i kartograficheskij material» [Documentation cartographique et topographique]: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 241a, ll. 44, 159; d. 238, l. 1. À part les articles, la Commission a également disposé d'une série de cartes comme celles du relief et du climat du Turkestan dressées à l'Institut de Météorologie de la République du Turkestan sous la direction du professeur N.A. Dimo et du directeur de l'Institut R. Cimmerman qui s'appuyaient sur des principes de découpage du professeur allemand W. Keppen basés sur le rapport entre les précipitations et les températures et sur un découpage selon le relief, effectué sur une petite carte du Turkestan de Ju. Shokal'skij (voir le contrat de l'Institut de météorologie de 1922: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 7, l. 65). L'élaboration des projets de découpage selon les sols et les caractéristiques botanico-géographiques a été effectué à l'Institut *Pochvovedenija i Geobotaniki* de l'Université nationale du Turkestan (CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 241a, ll. 63-64). Il y a également eu une carte générale du découpage projeté.

[2918] *Statisticheskij spravochnik i materialy po rajonirovaniju Srednej Azii,* 2 t. Cit. d'après «Khronika», *Novyj Vostok,* 1924, livre 6, p. 506. Voir aussi Magidovich, 1923a; Magidovich, 1923b [*Materialy*], *Materialy,* 1923. Cit. d'après Baldauf, 1991, p. 93.

[2919] Voir la résolution de la réunion de la Commission du 14 février 1922 où il a été décidé d'effectuer ce travail pour Khiva et Boukhara, car ils sont «liés organiquement au point de vue naturel et historique»: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 241a, l. 22. En décembre 1923 la Commission de Krasnovskij répète la nécessité du découpage administratif de Khiva et de Boukhara qui est prévu sur la base d'une recensement à venir en 1925: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 241a, ll. 160-161.

[2920] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 241a, ll. 145, 159, 161.

Plus important encore, ce projet de découpage adopté à la fin 1923 reste à jamais non réalisé à la suite d'oppositions qui reprochent à ce projet d'être trop «économique» et de n'avoir pas tenu compte des «caractéristiques nationales»[2921]. La majorité des recommandations de la commission ne sont pas prises en compte, comme ses protestations contre la formation de la région autonome des montagnes et le transfert d'une partie du Semirechie et du Syr-daria à la République Kirghize [Kazakhe][2922], ou ses souhaits pour la préservation du Turkestan dont le territoire, selon l'optique des membres de la Commission, s'est formé «historiquement»[2923], ainsi que ses projets pour la création de onze ou dix-sept régions économiques dans le cadre de la République du Turkestan[2924].

b) Le projet de la Fédération centre-asiatique

Les projets de découpage administratif sont rejetés, mais les principes de pavage de l'espace sont partiellement préservés (comme les équipes de personnel), notamment dans le cadre du projet, né en 1923, de création d'une Fédération centre-asiatique. En se calquant sur les concepts de la Fédération des républiques du Caucase, la Fédération centre-asiatique devra assurer une politique économique unifiée dans une région considérée comme économiquement autonome et c'est dans ce même but que le Congrès économique centre-asiatique [*Sredne-aziatskoe ekonomicheskoe soveshchanie – SredazEKOSO*] a justement été créé en 1922[2925].

En même temps, ce projet prévoit déjà une restructuration de la République du Turkestan et une modification des contours des autres républiques comme on le constate dans un rapport datant du mois d'avril 1924 du vice-président du *CIK* et du *CNK Turkrespubliki* Sal'ko au président de la Commission de découpage D.P. Krasnovskij. Selon Sal'ko,

> "la question sur la formation de la République de l'Asie centrale [*n.d.l.r.* une version erronée de l'expression Fédération centre-asiatique?] est en principe résolue par le *Politbjuro*. Si le dessin précis des frontières n'est pas encore décidé, globalement conformément à un représentant du *GPU* elles se présentent de la manière suivante: la *Kirrepublika* reçoit toutes les régions peuplées par les Kirghizes-Kajsaks avec la possibilité d'obtenir Tashkent (le centre de la République). Les Kara-Kirghizes formeront une province autonome projetée dans le cadre de l'*uezd* de Naryn et un peu plus au nord […]. La République Ouzbèke reçoit les autres provinces de la République du Turkestan avec Boukhara et les provinces kara-kirghizes du Ferghana, mais sans le

---

[2921] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 736, l. 5.

[2922] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 239, l. 31.

[2923] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 239, l. 120.

[2924] Liste des dix-sept régions prévues par la Commission: Aralo-morskij [de la mer d'Aral], Tashkent, Gornyj [des montages], Kopel'skij, Djalil-Abad, Kokand, Samarkand, Merv, Perovsk, Aulie-Ata, Alma-Ata, Lepsinsk, Andijan, Namangan, Amou-daria, Krasnovosdk, Poltorack: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 239, l. 82. Liste des onze régions prévues par la Commission en décembre 1923: Samarkand, Alma-Ata, Pishpek, Chimkent, Syr-daria, Tashkent, Surkhan, Kokand, Andijan, Turkmène, Amou-daria: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 241a, l. 159.

[2925] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 241a, l. 78; f. R-1, op. 1, d. 706, l. 76.

> district Turkmène; son centre sera soit Samarkand, soit Tashkent à condition que cette dernière ne parte pas vers la République Kirghize. Les Tadjiks de la partie des montagnes de Boukhara formeront probablement une nouvelle province. La République Turkmène se formera avec la province turkmène et avec la partie turkmène de Boukhara. Les Iomoudes formeront probablement la province autonome du Iomodistan. La construction de ces républiques mentionnées est une question d'actualité brûlante sur la base de laquelle le découpage doit s'orienter»[2926].

L'idée de la Fédération centre-asiatique devient, semble-t-il, très en vogue vers février-avril 1924 quand le *Sovnarkom* par la voie de Men'zhinskij, le président de l'*OGPU* [*Ob''edinennoe gosudarstvennoe politicheskoe upravlenie pri Sovnarkome – Direction réunie étatique et politique près le Sovnarkom*] et de Peters, le chef du département d'Orient de l'*OGPU*, demande à la Commission de découpage de préparer un nouveau projet détaillé, par une lettre conforme à la nouvelle phraséologie:

> «Afin que la question de la création de la Fédération centre-asiatique soit résolue positivement par les organes centraux du Parti, et que non seulement le *TurCIK*, mais aussi le *KirCIK* et les représentants des futures unités autonomes soient intéressés à effectuer le découpage du Turkestan actuel [… on vous] demande de lier étroitement les travaux sur les découpages du Turkestan à ceux de la réalisation pratique de la Fédération centre-asiatique. Des démarches comme l'organisation d'une commission spéciale destinée à créer une Fédération centre-asiatique seront entreprises, selon notre point de vue, dans un futur proche après la discussion de cette question au congrès des partis des républiques centre-asiatiques»[2927].

Cependant, le passage d'une étape à l'autre ne promet pas de se faire en douceur et les spécialistes qui s'occupaient précédemment des projets de découpage administratif ne cachent pas leur inquiétude. Selon le même Sal'ko,

> «le *GPU* et partiellement le *NKVD* se mettent en raison de cette conjoncture à penser que les travaux de découpage économique ont perdu toute leur signification à la vue des nouvelles tâches de découpage national et politique. [… en préparant les budgets] il ne faut en aucun cas mentionner le mot odieux de 'découpage' sous le drapeau duquel nous attend un échec assuré»[2928].

Avec le rejet du programme de découpage, la Commission de découpage administratif de la république du Turkestan est rebaptisée le 15 novembre 1924 en Commission de découpage administratif de l'*Asie centrale* pour mieux répondre à l'«ordre du jour»[2929]. Lors de ces changements, on ne prend pas en compte les prévisions de l'ancienne Commission de découpage au sujet des conflits potentiels liés aux futures frontières ethniques au nord-est de l'Ouzbékistan projeté où les diverses populations sont

> «trop liées entre elles par les systèmes de communications, d'irrigation, de circulation des marchandises, les mêmes méthodes économiques ou les mêmes cultures

---

[2926] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 240, ll. 294-294v.

[2927] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 384, l. 222.

[2928] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 240, ll. 297-298.

[2929] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 319, l. 6.

> agricoles. Se fonder sur un principe exclusivement ethnographique pour partager politiquement ces espaces se traduira comme couper en morceaux un organisme unique, naturel et historique, et entraînera des dégâts évidents et gigantesques pour les intérêts des populations locales»[2930].

Malgré cela, la Commission reste à l'épicentre des événements de bornage spatial de l'*Asie centrale*. Désormais sous la direction de Magidovich, probablement toujours officiellement gardé comme vice-président[2931], elle prend à sa charge d'autres préoccupations, liées maintenant à la délimitation nationale et au découpage administratif des nouvelles républiques. En 1924 et 1925, comme elle ne dispose que des données sur le Turkestan[2932], elle lance une sorte de recensement qui, selon Magidovich, concerne à Boukhara «pratiquement tout, à l'exception de deux-trois régions de montagnes» et au Khorezm les «trois quarts, à l'exception des régions hors du pouvoir des Soviets»[2933].

En outre, elle est chargée de régler les problèmes frontaliers et d'organisation interne des nouvelles républiques[2934]. Parallèlement, en se superposant à elle sur plusieurs niveaux et en se dédoublant, plusieurs commissions sont fondées dans le but d'assurer le processus de la délimitation. Le 24 novembre 1924 on instaure un système pyramidal comportant un Comité de liquidation centre-asiatique agissant sous la direction du mandataire du Comité du travail et de la défense [*Komitet truda i oborony*] Shelekhes, ainsi que des Comités de liquidation locaux dans chaque république centre-asiatique; en plus, on crée auprès de la Commission centrale de découpage de l'*Asie centrale* une commission statistique comprenant des représentants de chaque république et une autre commission pour préciser les frontières; plus tard une commission de parité pour résoudre les questions discutables apparaît sous la direction de Medvedev[2935].

Ses tâches ayant été accomplies, la Commission de découpage de l'*Asie centrale* interrompt son activité le 1er octobre 1926[2936], même si celle des autres commissions, surtout dans le domaine de la précision des détails du partage, se prolonge jusqu'à la fin des années 1930.

[2930] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 536, l. 22.

[2931] Cette commission sous la présidence de Shelekhes contient 15 personnes, notamment les représentants pour chaque république centre-asiatique (Vasilev pour l'Ouzbékistan, Krasnovskij pour le Turkménistan, Dublickij pour la Kirghizie) avec un budget pour 1924-1925 de 330 371 roubles 77 kopecks: CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 309, ll. 11, 13; d. 156, l. 12.

[2932] CGA RUz, f. R-86, op. 1, d. 2541, ll. 1-2.

[2933] Rapport de Magidovich lors de la réunion de la Commission de découpage auprès du *CIK* du 17 mai 1926: CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 703, l. 59.

[2934] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 4, l. 87.

[2935] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 10, ll. 50-50v, 59-60.

[2936] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 721, l. 658.

c) Projets nationaux de délimitation

Parallèlement aux grands projets centralisés, des projets issus des sous-commissions nationales font leur apparition. Initialement, leurs projets d'organisation spatiale divergent dans les détails assez profondément les uns des autres.

Déjà dotés d'une république autonome (la *Kirrespublika*), les dirigeants *kazakhs*[2937] projettent dès 1920 de réunir tous les Kazakhs et peuples apparentés (Kirghizes, Karakalpaks, Kuroma, Kipchaks, etc.) en une structure unique, formée sur la base de la *Kirrespublika* et des régions septentrionales du Turkestan (Djetysuy, Amou-daria, Tashkent, Mirzachul, Syr-daria, Ferghana et Pamir). Ayant vers 1922 partiellement réalisé ces projets, les Kazakhs veulent compléter la construction du «Grand Kirghizistan» [Kazakhstan] sur le «territoire peuplé de manière ininterrompue par les Kirghizes [Kazakhs]»[2938] et proposent de transférer la capitale de ce Kazakhstan d'Orenbourg à Tashkent et de rattacher cette république autonome géante à la Fédération centre-asiatique également dirigée par cette dernière ville. Ce projet prévoit également d'autres autonomies nationalo-territoriales, subordonnées à la Fédération centre-asiatique et qui existaient déjà avant la délimitation sous la forme d'unités étatiques.

L'élite politique des *Kirghizes* partage le même point de vue sur la nécessité de créer une Fédération centre-asiatique et ne voit pas trop d'obstacles si, dans ce cadre, leur province [*oblast'*] autonome de montagnes est rattaché au Kazakhstan ou à l'Ouzbékistan (au moment des discussions les Kirghizes sont rattachés à la république du Turkestan). Elle laisse cependant entendre qu'elle aimerait avoir Tashkent pour capitale[2939]. Le cas échéant, elle préférerait que la province kirghize soit rattachée directement à la Russie en tant que province autonome et nouer des relations économiques avec l'*Asie centrale via* le Conseil économique centre-asiatique [*SredazEKOSO*][2940].

L'ethnographe Ivan I. Zarubin (1887-?), chargé de dresser des listes des ethnies du Turkestan, rapporte que, selon une information de l'historien Aleksandr N. Samojlovich (1880-1938), les représentants des *Kipchaks* ont exprimé leur volonté de créer une unité autonome ensemble avec les Kazakhs et les Kirghizes[2941].

[2937] Le principe de l'anonymat est fortement respecté dans les publications soviétiques: hors des documents d'archives il est pratiquement impossible de restituer les noms des responsables politiques de l'époque de la délimitation, car même dans les publications des documents d'archives tous les noms ont été omis (à l'exception de ceux de Lénine, Staline, Sverdlov, Kalinine et de quelques autres cas exceptionnels). Voir, par exemple, *Obrazovanie SSSR*, 1949, p. 18. Dans les discussions lors des réunions de la Commission territoriale en août 1924 le côté kirghize a été représenté par Mendepov, Zhurgonov, Alibekov, Shendeshov: CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 4, l. 7.

[2938] RCKhiIDRI, f. 62, op. 2, d. 87, l. 38. Cité d'après Masov, 1995, pp. 102-103.

[2939] Procès-verbal [RCKhiIDRI, f. 62, op. 2, d. 100, ll. 9-39]. Cité d'après Masov, 1995, p. 175.

[2940] RCKhiIDRI, f. 62, op. 2, d. 87, l. 167. Cité d'après Masov, 1995, p. 98.

[2941] Zarubin, 1925, p. 17.

Sans soutenir l'idée d'une fédération centre-asiatique, les responsables *ouzbeks*[2942] penchent pour la création de républiques soviétiques turkmène et ouzbèke (sur la base des républiques de Boukhara et du Turkestan), et le transfert de toutes les régions kazakhes et kirghizes à la république autonome kirghize (*Kirrespublika*) [Kazakhstan], ainsi que le rattachement comme province autonome des Tadjiks à l'Ouzbékistan (F. Khodzhaev)[2943]. Dans le projet de création de la république ouzbèke, il est précisé que

> «la République ouzbèke doit incorporer les Tadjiks et tous les peuples du Turkestan, de Boukhara et du Khorezm qui parlent ouzbek et qui se comptent parmi les proches des Ouzbeks, à savoir: les Ouzbeks, les Karama, les Tadjiks, les Sartes de Kashgar, les Turcs, les Kara-Kalpaks et les Kipchaks»[2944].

Dans la crainte de se faire exploiter par les Ouzbeks, les représentants *turkmènes* prennent position contre la fédération centre-asiatique et des relations économiques directes entre les républiques centre-asiatiques, au profit d'une dépendance économique directe de Moscou[2945]. Cette position reflète une opposition d'ancienne date entre le gouvernement central de Khiva, personnifié par le khan de la dynastie ouzbèke Qunghrat représentant les intérêts de la population sédentaire, et la périphérie mouvante associée aux tribus nomades turkmènes[2946]. L'antagonisme entre sédentaires et nomades s'est alors terminologiquement transformé à l'aube de la délimitation en une opposition «ethnique» «Ouzbeks-exploiteurs» / «Turkmènes-exploités» à travers une attention particulière à l'égard de la «question turkmène» et du «chauvinisme ouzbek».

Dans une publication, un historien tadjik d'aujourd'hui, Rahim Masov, fait allusion à un projet de délimitation qui aurait été préparé sous la responsabilité du Commissariat du peuple des Affaires étrangères Georgij V. Chicherin (1872-1936) où l'on proposait de créer une république soviétique socialiste *tadjike* incluant dans ses frontières le territoire de la république autonome ouzbèke (la même étude fait également état d'un projet de A. Khodzhibaev prévoyant la création d'une petite république tadjike)[2947]. Les lieux et dates relatives à ce projet, qui n'a pas même été reproduit dans les ouvrages de Masov, pourtant riches en reproductions de documents d'archives originaux, restent des questions ouvertes. On ne peut exclure l'hypothèse selon laquelle cette information reflète non un point de vue tadjik de l'époque, mais une invention postérieure à 1991,

---

[2942] Dans les discussions lors des réunions de la Commission territoriale en août 1924 la République de Boukhara a été représentée par F. Khodzhaev, Marljanbekov, Saidzhanov; la République du Turkestan par Ajtakov, Khodzhanov, Rakhimbaev, Islamov, Abdrakhimov, Zul'fibaev, Atabekov, Varejkis, Karklin, Andarbekov, Allimbekov, Isbasarov: CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 4, ll. 7, 10.

[2943] Après le rapport de F. Khodzhaev présenté le 10 mars 1924 au Bureau du Comité Central du Parti communiste boukhariote [RCKhiIDRI, f. 17, op. 112, d. 566, l. 17], cette position a été exprimée le 4 juin 1924 à une réunion décisive de la Commission spéciale pour la délimitation du Sredazburo CK RKP (b) [RCKhiIDRI, f. 62, op. 2, d. 100, ll. 9-39]. Cité d'après Masov, 1995, pp. 86-87, 159. Un projet plus détaillé est présenté en août 1924 lors des réunions de la Commission territoriale: CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 4, ll. 22-35.

[2944] Malheureusement ce projet, déposé parmi les documents de la Commission pour le découpage en août-décembre 1924 n'est ni signé, ni daté: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 536, ll. 64-76.

[2945] Procès-verbal (b) [RCKhiIDRI, f. 62, op. 2, d. 100, ll. 9-39]. Cité d'après Masov, 1995, pp. 161, 170.

[2946] Yaroshevski, 1984, pp. 17-19, 34-35.

[2947] Masov, 1995, p. 13.

car il n'y a pas eu de sous-commission spéciale tadjike dans la Commission pour la délimitation[2948] (**Fig. 20.4**). Pour l'époque de la délimitation il semble assez évident que les intérêts tadjiks ont été traités ensemble avec ceux des Ouzbeks pour les raisons explicitement évoquées par I.I. Zarubin, c'est-à-dire pour l'essentiel en raison de la fluctuation extrême des chiffres entre Tadjiks et Ouzbeks. D'après cet ethnologue soviétique, il n'y a pas eu de différence entre la majorité de la population sédentaire dite «tadjike» et la population sédentaire turke dite «sarte» qui, après 1924, a constitué le noyau de la nationalité «ouzbèke»[2949]. Cet exemple montre que des appellations attribuées à des segments de populations dans un *continuum* linguistique et culturel commun ont pu ultérieurement créer des identités distinctes auparavant inexistantes.

Au début du processus, la République du *Khorezm* refuse sa fusion dans la marmite commune – voir la *Note sur la résolution de la question nationale au Khorezm* [*Zapiska o razreshenii nacional'nogo voprosa v Khorezme*] rédigée le 8 mai 1924 par les membres du Bureau exécutif du parti communiste du Khorezm Adinaev, Abdusaljamov, Jakubov, Sulimov – sous le prétexte de son autosuffisance économique (V.V. Barthold lui-même pense que le partage du Khorezm serait une faute lourde de conséquences[2950]). En revanche, les dirigeants proposent d'inclure dans le Khorezm la province de l'Amou-daria appartenant à la République du Turkestan[2951]. D'autre part, afin de calmer la tension entre Turkmènes et Ouzbeks, le parti communiste du Khorezm prend la décision de former un province [*oblast'*] turkmène (mars-mai 1924)[2952]. Au même moment, le *Sredazburo* et un mois plus tard le Comité central du PCR(b) décident de leur côté que cette province nouvellement créée doit faire partie de la République Soviétique Turkmène prévue dans le processus global de délimitation (mai-juin 1924)[2953], mais, à l'exception de cette partie, l'unité du Khorezm hétérogène (ouzbèke / turkmène – sédentaire / nomade – centre / périphérie) reste «intacte». Ainsi, tout en n'étant pas d'accord de participer à la délimitation, le Khorezm a été en fait privé d'une partie de son territoire. Cependant, après les purges menées dans le parti communiste du Khorezm de juin à juillet 1924, le comité exécutif qualifie cette stratégie de fautive et ratifie une décision «Sur la nécessité de revenir sur la question de la délimitation à propos du Khorezm»[2954]. Il reconnaît par rapport aux autres peuples que chacun a le droit d'avoir une république soviétique (voir les propos d'Ajtakov).

Dans cette étape de la délimitation, il est finalement prévu, sans «toucher» au Khorezm, de créer trois républiques (l'Ouzbékistan, le Turkménistan et la Kirghizie [la

---

[2948] Le projet des frontières de la province autonome tadjike est présenté en août 1924 lors des réunions de la Commission territoriale: CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 4, ll. 46-47. Haugen (2003, pp. 150-151, 153) note l'absence de la voix tadjike (lobby) lors de la préparation de la délimitation.

[2949] Zarubin, 1925, pp. 6-7.

[2950] Olimov, 1991.

[2951] *Istorija Uzbekskoj SSR,* 1967 (t. 3), p. 386. Procès-verbal [RCKhiIDRI, f. 62, op. 2, d. 100, ll. 9-39]. Cité d'après Masov, 1995, p. 163.

[2952] *Istorija Uzbekskoj SSR,* 1967 (t. 3), p. 386; Yaroshevski, 1984, p. 33.

[2953] Yaroshevski, 1984, p. 34.

[2954] *Istorija Uzbekskoj SSR,* 1967 (t. 3), p. 387.

Kazakhie]) et trois provinces [*oblast'*] autonomes, celui des Kara-Kirghizes [Kirghizes], des Tadjiks et des Karakalpaks[2955].

d) Les accusations de nationalisme, prétextes pour rejeter les projets nationaux

Considérant que les discussions à propos de la délimitation – qui vont jusqu'à des manifestations de Kazakhs à Tashkent – ont été trop animées, les historiens soviétiques des années 1920-1960 présentent plus tard ces démarches comme «nationalistes»[2956]. En premier lieu, ces «ennemis de la révolution» sont dénoncés comme des partisans de l'unité turke, personnifiés par Sultan Galiev et Turar R. Ryskulov (1894-1943?). Ainsi, le premier est arrêté en mai 1923 pour «déviation nationaliste», en raison de la préparation du projet d'une République panturke du Touran, qui devrait englober les régions de la Volga-Oural, de l'*Asie centrale* et du Caucase, et de la création d'une «Internationale des peuples colonisés»[2957].

En second lieu, les «nationalistes» sont accusés comme auteurs de l'idée d'un «grand Ouzbékistan», dont l'histoire débute en avril 1917, quand Ziya Sä'id propose d'unifier les peuples turkophones du Tatarstan, du Kazakhstan, de l'*Asie centrale* et du Turkestan orientale en une unique structure étatique. Plus tard, Staline reconnaît la suite de ces «démarches contre-révolutionnaires» chez les dirigeants de la république autonome du Turkestan, Akmal I. Ikramov (1898-1938) et Faizullah Khodzhaev (1896-1938), qui au cours du VIII^{e} congrès du conseil de la République (les 1er-2 octobre 1919) s'opposent au partage ethnique de la république, car, à leurs yeux, ces coupures vont contre l'internationalisme[2958].

En troisième lieu, à ces «malfaiteurs» s'ajoutent des partisans du «grand Kazakhstan», dont on reconnaît l'idée derrière le projet proposé par Khodzhanov, Asfendijarov et Khudojkulov pour la création d'une Fédération centre-asiatique sur le modèle de la fédération transcaucasienne des Républiques socialistes soviétiques.

Enfin, une bataille s'engage contre les séparatistes personnifiés par des délégués du Ferghana, région hautement hétérogène, dont toutes les propositions sont refusées par Moscou (par exemple la demande fin 1923-janvier 1924 de créer une province [*oblast'*] autonome du Ferghana, puis en juillet 1924 la proposition d'ériger Kokand comme capitale de l'Ouzbékistan sous le prétexte que cette ville a une bien plus longue tradition de résistance que Tashkent, trop russifiée, ou Samarkand, assez iranisée[2959]).

[2955] Varejkis, 1924, p. 46.

[2956] *BSE*, 1974 [3^{e} éd.], t. 17, p. 362, col. 1074.

[2957] Ce programme a été exprimé dans *Zhizn' nacional'nostej* [*Vie des nationalités*], 1919, n° 38 (5 octobre 1919), n° 39 (12 octobre 1919) et n° 42 (2 novembre 1919): Bennigsen et Lemercier-Quelquejay, 1968, pp. 126-127, 162-163; Pipes, 1980, pp. 169, 262. Discours de Staline contre S. Galiev: Staline, 1923a, pp. 251-252.

[2958] Allworth, 1990, pp. 180, 182. Sur les attaques de Staline contre eux en 1923 voir Staline, 1923a, p. 254.

[2959] Allworth, 1990, p. 199.

Ces accusations de nationalisme vont généralement de pair avec une critique contre les communistes locaux par les communistes russes, dits de «Moscou» qui, conformément aux règles du discours orientaliste dans le sens de Saïd, ne manquent aucune occasion de mettre en évidence leur attitude paternaliste à l'égard de l'élite politique locale[2960].

Ayant surmonté ces oppositions, les Bolcheviks utilisent comme principaux instruments les publications de décrets des niveaux locaux et fédéraux adoptés au cours de multiples congrès des Soviets et des partis communistes de l'URSS, de la Russie, du Turkestan, du Khorezm et de Boukhara, ainsi que des commissions territoriales du Bureau centre-asiatique[2961]. Du mois de février 1924 au mois de mai 1925 ils forment, en partant du projet ouzbek, plusieurs structures étatiques au statut hiérarchiquement différent[2962], dicté, comme l'évoquent plusieurs documents officiels, par «le degré de développement du peuple», dont le système d'évaluation sort directement de l'époque tsariste.

Il faut toutefois souligner que les Bolcheviks du Centre ne présentent pas un point de vue unanime. Ce projet controversé de délimitation suscite des doutes même parmi les hautes élites politiques des Soviets. G.V. Chicherin, notamment, expose ses craintes dans plusieurs lettres qu'il adresse à ses collègues de la haute administration (Staline, Zinov'ev, Kamenev, Trotskij, Molotov, Rudzutak) entre le 5 avril et le 30 octobre 1924[2963]. Ses objections se fondent en gros sur plusieurs points. Tout d'abord, il se doute que la délimitation estompera l'image du pays des Soviets en Orient, et plus spécialement en Turquie, en Afghanistan et en Iran, surtout si la prestigieuse Boukhara en sera touchée. Il soupçonne en outre que ces projets répondent avant tout aux attentes des élites nationales influencées, comme F. Khodzhaev, par la bourgoisie locale ouzbèke, préoccupée par la création d'une riche zone unifiée de production de coton. Il suppose enfin que ces actes politiques bouleverseront l'équilibre traditionnel entre les Kirghizes (Kazakhs), Ouzbeks et Turkmènes, d'autant plus que les projets sont imparfaits tant du point de vue technique qu'économique.

4. Étapes de la réalisation de la délimitation officielle

En 1924, deux ans après la création de l'URSS, les Soviets poursuivent, sur la base des critères économiques, ethnographiques et administratifs retenus lors de travaux précédents, le processus de délimitation de l'*Asie centrale*, qui ne se termine qu'en

---

[2960] Haugen, 2003, pp. 104-105.

[2961] Pour la succession des décrets voir *BSE*, 1974 [3e éd.], t. 17, pp. 362, c. 1073-1074. Généralement, les décrets adoptés se basent initialement sur les travaux des six sections du Comité territorial qui sont à leur tour rediscutés au Bureau centre-asiatique où ils prennent une forme quasi définitive, puis au Comité central, dernière instance qui change rarement l'essentiel des projets soumis: Haugen, 2003, p. 183.

[2962] A propos des statuts des républiques voir Akiner, 1983, pp. 17-18.

[2963] Karasar, 2002.

1936 en prenant, à quelques détails près[2964], la configuration actuelle de l'espace (**Fig. 19.7; 19.10a**).

a) Années 1920

Le 11 octobre 1924, les Bolcheviks mettent en place, au premier rang, deux républiques socialistes soviétiques (la forme la plus élevée de l'autonomie soviétique), celles de *Turkménie* et d'*Ouzbékistan*, qui passent dès le 13 février 1925 du statut de Républiques autonomes dans le cadre de la RSFSR à celui de Républiques fédérales dans le cadre de l'URSS[2965].

Initialement prévue comme une province [*oblast'*] autonome[2966], la république autonome du *Tadjikistan* se présente à un même niveau de république autonome, car elle est rattachée à la République socialiste soviétique de l'Ouzbékistan le 24 octobre 1924[2967]. La similitude entre les deux nations se manifeste chez les Soviets par le fait qu'au début de 1925 le tracé des frontières entre l'Ouzbékistan et le Tadjikistan est considéré comme une affaire interne ouzbèke par le Présidium de la Commission du *CIK de l'URSS*. Cela entraîne des remarques de la part de Magidovich qui essaie de signaler que cet acte, à première vue technique, a une signification politique, car il concerne une future république autonome, dont la souveraineté ne peut être dénigrée dès la première minute de son existence[2968].

Située hiérarchiquement plus bas, la région du *Haut-Badakhshan* [*Gorno-Badakhshan*] est rattachée à la République autonome du Tadjikistan en janvier 1925[2969]. Il en a été précédemment de même pour la région autonome de *Karakalpakie* qui, après

---

[2964] A part quelques ajustements de détail le long des frontières tadjiko-ouzbèkes en 1956 et 1963, plusieurs kilomètres carrés du sud du Kazakhstan dans les environs de Tashkent ont été accordés à l'Ouzbékistan, avant le retour au Kazakhstan en 1971 d'une partie de ces nouvelles acquisitions (2 200 km^2). Cependant, dès 1946 l'Ouzbékistan loue 151 600 hectares de terres aux Kazakhs (la surface est à peine plus petite en 1991): partiellement *in* Balland, 1997a, p. 118.

[2965] Sur leur composition interne voir Tursunov, 1954, pp. 47-48. En 1925 l'Ouzbékistan qui a sa structure administrative interne (*obkast', uezd, volost', selsovet*), préserve également les unités qui ont été propres aux Républiques de Boukhara (*okrug, tuman, kent*) et de Khiva (*oblast', uezd, shiro*): CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 314, ll. 21, 32. Sur la description des frontières de l'Ouzbékistan en 1924: CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 704, ll. 1-5. Sur la description des frontières du Turkménistan en 1924: CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 704, ll. 12-15.

[2966] Varejkis, 1924, p. 62.

[2967] Sur la composition du Tadjikistan: Tursunov, 1954, p. 48. Selon un projet, approuvé le 14 août 1924 par la sous-commission tadjike (F. Khodzhaev, S. Imamov, Khadushbaev), la province autonome a été placée sur l'ancien territoire de la République de Boukhara (Boukhara oriental). Ses frontières nord, sud et est étaient les mêmes qui séparaient la république du Turkestan de celles de Boukhara et de l'Afghanistan, mais les frontières de l'ouest ont été changées à perte par rapport aux anciens territoires boukhariotes: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 536, l. 12.

[2968] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 314, ll. 36, 56, 144.

[2969] Le 10 décembre 1924 la Commission pour la précision des frontières sous la direction de Magidovich a décidé que le Pamir russe, appelé également *volost des nomades kirghizes du Pami*r [*Pamirskaja Kirgizskaja kochevaja volost'*] ou le Pamir de Boukhara sera rattaché à la république Autonome du Tadjikistan: CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 704, l. 37.

avoir été d'abord rattachée à la Russie, a été insérée dans le Kazakhstan le 24 octobre 1924[2970].

Initialement, en 1922, la *Kara-Kirghizie* (la *Kirghizie* actuelle) est créée comme province [*oblast'*] autonome de montagnes attachée à la république du Turkestan sur la base de certaines parties des provinces du Ferghana, du Djetysuy et du Syr-daria[2971]. Sans changer de statut, elle est rattachée à la Russie le 24 octobre 1924[2972]. Au mois de mai 1925 la Kara-Kirghizie est rebaptisée Kirghizie, avant d'être érigée en république autonome le 1er février 1926, dans le cadre du rattachement à la république socialiste fédérative de Russie.

Auparavant, en avril 1925, le nom précédent de *Kirghizie* avait été remplacé par *Kazakhstan* et sa capitale transférée d'Orenbourg à Kizil-Orda sans changement du statut de la république. En ce qui la concerne, la république autonome *Kirghize* [Kazakhe] est située à un niveau un peu moins élevé qu'une république soviétique socialiste de plein exercice et reste attachée à la république socialiste fédérative de Russie[2973]. Conformément aux idées politiques visant à réunir tous les Kazakhs dans le cadre d'une république, la république autonome Kirghize [Kazakhe] (*Kirrespublika*) (anciennement les territoires des gouvernorats d'Orenbourg, de la Sibérie et du territoire des Steppes) s'agrandit le 24 octobre 1924 par l'annexion de la totalité des deux provinces de l'ancien gouvernorat du Turkestan, ceux du Djetysuy (Semirechie) et du Syr-daria, ainsi que de la Karakalpakie[2974]. La perspective d'une importante augmentation de surface – environ de 853.600 km^2[2975] – pousse la commission pour la délimitation à choisir initialement un projet qui prévoit la création de deux républiques kazakhes: la petite *Kirrespublika* dans les limites des régions kazakhes de l'ancienne république autonome du Turkestan et la grande *Kirrespublika*, qui existait déjà dès 1922[2976].

La coexistence momentanée de deux républiques kazakhes (de juin à fin 1924; voir la carte de l'*Asie centrale* de 1925 par I. Khodorov avec les deux *Kirrespublika*[2977]) (**Fig. 19.8**-**19.9**) trahit l'impasse dans le travail de la commission de délimitation, qui aurait dû choisir entre deux scénarios. Soit l'ensemble des Kazakhs doivent être réunis dans le cadre d'une république unique et, dès ce moment, ils ne font plus économiquement partie de l'*Asie centrale*; soit il faut former deux républiques kazakhes

---

[2970] Khodorov, 1925, p. 67.

[2971] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 706, l. 1. Elle a été initialement composée de quatre disctricts: ceux de Tokmak, Kara-kol, Osh et Djaljal-Abad: CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 137, l. 36. Sur la description de ces frontières en 1924: CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 704, ll. 6-11.

[2972] Khodorov, 1925, p. 67.

[2973] Dans la *Bol'shaja sovetskaja èntciklopedija* la république Kirghize est présentée à tort comme une république soviétique à part entière dès 1924: *BSE,* 1954 [2e éd.], t. 29, p. 293.

[2974] Varejkis, 1924, p. 47; Khodorov, 1925, p. 67.

[2975] Varejkis, 1924, p. 47.

[2976] Pour le résultat du vote (sept pour et zéro contre) voir le Procès-verbal [RCKhiIDRI = RCKhiIDRI: *Rossijskij centr khranenija i izuchenija dokumentov rossijskoj istorii*, f. 62, op. 2, d. 100, ll. 9-39]. Cité d'après Masov, 1995, p. 186.

[2977] Khodorov, 1925, p. 69.

de part et d'autre de la frontière du Turkestan de l'époque tsariste: l'une, la grande *Kirrespublika* d'Orenbourg économiquement attachée à la Russie, l'autre, la petite *Kirrespublika* du Turkestan, gardée dans le cadre de l'*Asie centrale via* le Conseil économique centre-asiatique (*SredazEKOSO*)[2978]. L'existence d'une frontière sur le fleuve Emba n'est pas évoquée, alors que sur le plan de l'architecture religieuse on distingue, entre le nord et le sud, une opposition assez nette dans le type des mosquées. Alors que les premières, dépendant du centre de gravité religieux d'Ufa et de Kazan, comprennent une entrée, une salle de prière et un minaret, les secondes, au sud, penchent dans la direction de Boukhara où les structures sont mieux adaptées aux traditions du soufisme, avec plusieurs locaux couverts de coupoles[2979].

Finalement, le bon sens l'emporte vers la fin de 1924; une république kazakhe unique est approuvée et, pour la première fois, les frontières soviétiques sont déconnectées de manière décisive des frontières de l'époque coloniale tsariste entre le territoire du Turkestan [*Turkestanskij kraj*] et le territoire des Steppes [*Stepnoj kraj*][2980]. Mais, en prétextant que le Kazakhstan est trop grand et que son centre économique n'est pas encore fixé[2981], cette république est rejetée hors de l'espace économique centre-asiatique, limité à quatre républiques (*supra*)[2982].

Cette situation conflictuelle n'est en effet que la prolongation des discussions de mai-juin 1923, menées au sein de la Commission pour le découpage auprès du *Gosplan*, où le pouvoir de Moscou, représenté par Bek, tente de soutenir un projet pour transformer la république kirghize en une Province autonome Kirghize des Steppes unique [*Kirgizskaja avtonomnaja Stepnaja oblast'*] dans le cadre de la Russie pour éviter son partage en deux républiques, une orientale avec Akmolinsk, Sémipalatinsk et Pavlodar, subordonnée directement à Moscou, et une occidentale avec pour centre Orenbourg (avant même de parler d'un ajout des régions du Semirechie et du Syr-daria)[2983]. Les opposants de ce projet, privilégiant des principes économiques au détriment de considérations nationales ou politiques, articulent comme argument l'impossibilité d'unir des régions – déjà trop grandes – à des systèmes économiques différents (sédentaires et semi-sédentaires)[2984].

La différence entre les deux projets de 1923 et de 1924 consiste dans le fait que l'axe de rupture a changé d'orientation pour passer d'un axe nord-sud vers un axe est-ouest, ce qui n'empêche pas de prendre une décision centralisée unique. Dans les projets de la

---

[2978] Procès-verbal [RCKhiIDRI, f. 62, op. 2, d. 100, ll. 9-39]. Cité d'après Masov, 1995, pp. 181-186.

[2979] Observation de l'achéologue Rakhim Beknazarov (Université d'Aktjuba, Kazakhstan), présentée lors d'un séminaire de Vincent Fourniau à l'EHESS du 22 mars 2006.

[2980] Balland, 1997a, p. 102.

[2981] Varejkis, 1924, pp. 52-53.

[2982] L'espace économique de l'Asie centrale à cette époque a été limité aux républiques ouzbèke et turkmène et aux provinces autonomes kara-kirghize et tadjike (sans les Karakalpaks): Verejkis, 1924, p. 53. Plus tard, alors que les régions économiques sont au nombre de 29 (dans le cadre du partage de l'URSS en régions économiques), les quatre républiques centre-asiatiques restent ensemble, tandis que le Kazakhstan est subdivisé en région sud, en région est et en région centrale et ouest: Saushkin et Kalashnikova, 1974, pp. 161-163.

[2983] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 6, ll. 239-241, 244-247.

[2984] C'est un point de vue de Zakharov: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 6, ll. 246v.

Commission de découpage il est décidé que le fait de favoriser «les idées de communisme parmi les Kirghizes est possible grâce à la conservation de l'unité politique *Kirrespublika* et de l'unité de direction déjà formée et expérimentée à Orenbourg». Cette solution arrange également les Soviets en raison de la «diminution du coût de l'administration et de la possibilité d'égaliser les frontières de la *Kirrespublika* sur la base du centre de la gravitation et des relations économiques"[2985].

C'est là, dans ces événements de 1924, il faudra chercher les sources de l'expression «les républiques de l'*Asie centrale* et le Kazakhstan» qui en dessinant deux unités distinctes dans l'approche soviétique, vers la fin de la délimitation de 1936, entre définitivement dans le vocabulaire commun[2986]. La seule concession n'est accordée qu'aux sciences humaines qui pour décrire cette aire culturelle peuvent utiliser l'expression *Asie centrale et partie sud du Kazakhstan* qui, pour simplifier, s'est souvent réduite à la forme *Asie centrale* tout court[2987].

En même temps, les sources de cette distinction sont plus profondes. En effet, soulever même cette question n'est possible que dans une situation où les traceurs de frontières sont encore très fortement empreints par le découpage spatial de l'époque tsariste, dont le dessin s'est formé conformément aux étapes de la conquête de l'*Asie centrale*. La préparation de la délimitation fait largement appel à l'ensemble de la documentation statistique et cartographique de la Russie impériale, notamment celle de la Direction de l'immigration [*Pereselenshchiskoe upravlenie*] publiée en 1906-1912[2988], celle de la commission de Palen de 1907-1908[2989], et celle de l'état-major tsariste[2990], sans parler des résultats du recensement de 1897. Dans le contexte de la préparation des cartes administratives de la nouvelle *Asie centrale* à l'échelle 1:1 000 000, il semble donc logique qu'aux yeux des membres de la Commission de découpage en 1925 ce projet ait dû à l'évidence contenir les quatre républiques d'*Asie centrale* et la partie de la république kazakhe située au sud du 44^{e} degré et qui avait anciennement fait partie du Turkestan. Ce choix préservait ainsi la mémoire de l'organisation de l'espace colonial de l'époque tsariste avec le territoire des Steppes et le Turkestan[2991]. Le prototype de cette expression existe d'ailleurs déjà dans les publications russes du XIX^{e} siècle, comme l'ouvrage de Meyer qui distingue en 1865, «la steppe transouralienne dirigée par Orenbourg» en possession des Russes, et les «pays connus sous l'appellation générale *États centre-asiatiques*»[2992].

[2985] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 6, ll. 240, 247.

[2986] Mikhaïlov, 1936, pp. 21-22.

[2987] Entre autres, on trouve cette avertissement chez Boris A. Litvinskij (1984, p. 4) qui pour rester également dans le cadre de la terminologie soviétique imposée à tous les chercheurs, utilise les expressions *Asie centrale* et Turkestan chinois: en séparant toujours ces deux termes, il montre cependant qu'il y a de notables affinités entre deux.

[2988] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 239, ll. 3, 85.

[2989] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 542, l. 47.

[2990] Notamment pour Boukhara et le Khorezm: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 538, l. 80.

[2991] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 298, l. 105.

[2992] Mejer, 1865, ch. «Geograficheskoe opisanie Kirgizskoj stepi» [Description géographique de la steppe kirghize], p. 10.

b) Années 1930

À la suite des travaux d'une commission spéciale, le *Tadjikistan* est promu au rang de république fédérale dans le cadre de l'URSS lors de sa transformation le 16 octobre 1929 en république soviétique de plein exercice (**Fig. 19.19**). Les raisons de ce changement, sans doute multiples, sont à chercher dans le nombre croissant des pétitions relatives aux discriminations des Tadjiks par les Ouzbeks et de leur assimilation linguistique forcée dans le cadre d'une turkisation généralisée, ou dans l'apparition parmi les anciens *Djadid-s* des rêves d'un Grand Tadjikistan comprenant Boukhara, Samarkand, le Surkhan-daria et le Kashka-daria – une sorte de Grand Turkestan – dont le projet a dû être rejeté, ou, encore, dans la nécessité de constituer une opposition aux sentiments panturks encore présents à Boukhara; il n'est pas exclu aussi qu'ils résultent d'antagonismes entre les leaders ouzbéko-tadjiks (F. Khodzhaev-Mukhitdinov) ou du contexte géopolitique, à une époque où les «rêves indiens» de la Grande Russie se sont ranimés chez les Soviétiques devant la révolte menée en Afghanistan par le radical islamique tadjik Bacha-i Saqqao (Khabibullo-khan)[2993]. Sous le prétexte d'aider le roi afghan Amanoullah à établir son pouvoir, Staline envahit le nord de l'Afghanistan pendant une courte période en 1929 avec l'accord du *Komintern* et du *GPU*[2994], avant de décider la création d'une république tadjike sur les frontières afghanes pour pouvoir au moment voulu «y réunir de plein gré tous les Tadjiks de l'*Asie centrale*»[2995] (c'est d'ailleurs dans le même registre que l'on évalue aussi les rapports entre le Tadjikistan et la Perse[2996]).

Comme le souligne en 1932 P. Camena d'Almeida (**Fig. 19.11-19.12**), cette particularité de l'organisation spatiale de l'URSS, dont les républiques frontalières englobent des populations semblables à celles de l'autre côté de la frontière, entraîne des conséquences géopolitiques qui servent de prétexte au pouvoir soviétique revendiquer ou incorporer des régions limitrophes dans les républiques correspondantes[2997]. En effet, comme le montre la documentation officielle réfutant les prétentions territoriales tadjikes sur le Surkhan-daria, ce principe est également utilisé pour les autres ethnies frontalières: en partant du fait que la province du Surkhan-daria ne comprend qu'une partie des tribus ouzbèkes Kungrad et Katagan, puisque l'autre partie habite les zones frontalières sur territoire afghan, le pouvoir soviétique décide pour garder toutes les cartes en main et au vu des prétendus contacts permanents entre les tribus des deux côtés de la frontière que «le transfert [au Tadjikistan] du Surkhan-

---

[2993] Barthold soutient la position selon laquelle les Tadjiks ont été "oubliés" lors de la délimitation, bien qu'ils constituent «une des plus anciennes nations»: Bartol'd, 1963b [1925], p. 468. Schoeberlein-Engel, 1994; Roy, 1997, 115; Shukurovy, 1998; Higgins, 2000, p. 219; Haugen, 2003, pp. 159-161; Abashin, 2005.

[2994] Abashin, 2005 avec références à Bojko (1998) qui indique que le Commissariat du peuple des affaires étrangères était contre cette action.

[2995] Roy, 1997, p. 115.

[2996] Par exemple, par Geoffrrey Wheeler en 1964: Hirsch, 2005, p. 175.

[2997] Camena d'Almeida, 1932, pp. 326-327.

daria avec une population ouzbèke importante ne peut pas être considéré comme positif dans les conditions actuelles de l'Afghanistan où la question nationale, embrouillée, n'est pas résolue»[2998]. Pourtant, selon les rapports officiels sur l'immigration, l'émigration à partir du territoire ouzbek s'est interrompue depuis 1924[2999]. Une même conception politique pousse également à préserver de la même manière l'espace frontalier du côté de l'Iran, où entre 1916 et 1925 une population de nomades turkmènes qui selon les sources officielles ne totalise que 40 000 Iomudes traverse régulièrement la frontière entre le Turkménistan et l'Iran selon un rythme saisonnier lié aux pâturages, entraînant avec elle ses compatriotes sédentaires pendant les périodes difficiles[3000].

Une étude publiée l'année même par le spécialiste japonais K. Shiratori illustre d'ailleurs de manière très significative le contexte de ces événements. Revenant à la définition d'Ivan Mushketov qui, à l'image de son temps, avait hypothétiquement placé la future frontière entre la Russie et la Grande-Bretagne sur la chaîne de Hindou-Kouch[3001] et avait réuni les Turkestan russe et afghan en un unique Turkestan (*supra*), Shiratori n'englobe cet espace que sous le nom de Turkestan russe (entre la Caspienne à l'ouest, le Syr-daria au nord, le Pamir à l'est, et l'Hindou-Kouch au sud)[3002].

Au mois de septembre 1929, le territoire tadjik est préalablement agrandi au moyen de la riche et fertile province ferghanienne de Leninabad (actuellement Khodjent, considérée comme une région idéale pour le développement de l'industrie du coton) et du *wilāyāt* de Kurgan-tepe, anciennement provinces [*oblast'*] de l'Ouzbékistan. Selon les dirigeants ouzbeks le transfert de Kurgan-tepe, peuplé uniquement d'Ouzbeks, n'a été dicté que par des réflexions économiques pour procurer «à la jeune république Tadjike une base de coton et donner des espaces agricoles cultivables permettant d'assurer l'immigration depuis les régions des montagnes du Tadjikistan»[3003], ou en d'autres mots, afin de donner au Tadjikistan, refoulé dans les montagnes pamiriennes dépourvues de ressources, une apparence d'«État économiquement viable»[3004]. En revanche, la commission refuse de transférer au Tadjikistan les villes de Samarkand, de Boukhara et du Surkhan-daria[3005], tirant parti des observations de I.I. Zarubin[3006].

[2998] CGA RUz, f. R-837, op. 5, d. 461, l. 4.

[2999] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 721, l. 346.

[3000] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 721, ll. 310-311.

[3001] Mushketov, 1886, pp. 13-14.

[3002] Shiratori, 1929, pp. 1-2.

[3003] CGA RUz, f. R-837, op. 5, d. 461, l. 2.

[3004] Balland, 1997a, p. 93.

[3005] Correspondance au sujet des prétentions tadjikes sur la région du Surkhan-daria: CGA RUz, f. R-837, op. 5, d. 461.

[3006] D'après Zarubin (1925, p. 7), qui souligne constamment la distinction difficile des groupes ethniques, les Tadjiks ont constitué la majorité de la population de Samarkand (44 758 habitants ou 54,4 % en 1920) et de Boukhara (plus de 160 000 habitants dans le *wilāyāt* de Boukhara); Higgins, 2000, pp. 220-221. La statistique parfaitement modifiable, est encore au rendez-vous pour prouver que, selon le recensement de 1926, sur 186 000 habitants du Surkhan-daria il n'y avait que 38 000 Tadjiks: CGA RUz, f. R-837, op. 5, d. 461, l. 3. Le Surkhan-daria qui aurait dû être transféré au Tadjikistan selon un décret de 1930, reste donc en Ouzbékistan et le décret est annulé dans les dix jours: Abashin, 2005.

Comme l'a noté Francine Hirsch, dans ce discours les leaders tadjiks avancent une argumentation historique qui fait appel, avec des références à Barthold, à la thèse des peuples «autochtones» iraniens dont les Tadjiks actuels sont des descendants directs, tandis que les Ouzbeks ne recourent qu'à des arguments du présent, car, d'après le recensement de 1926, ces trois régions sont officiellement peuplées d'une majorité d'Ouzbeks[3007]. D'autre part, en glissant des arguments «scientifiques» ou, plutôt, ethniques vers des arguments d'ordre administratif, la commission souligne la justesse de cette décision au nom des risques de chaos et de désordres que ce transfert pourrait entraîner[3008]. Avec les répressions de 1933 l'idée du Grand Tadjikistan est définitivement morte[3009].

Au cours de la dernière étape qui fige définitivement les découpages territoriaux de la région (**Fig. 119.13**), la *Karakalpakie* devient, le 20 mars 1932, une république autonome rattachée à la république socialiste fédérative de Russie, avant d'être transférée en Ouzbékistan le 5 décembre 1936. Comme l'a montré Hélène Carrère d'Encausse, «ces glissements témoignent de la difficulté à cerner cette nationalité»[3010].

En 1932 le Turkménistan reçoit du Kazakhstan le territoire des mines de sel de la baie de Kara-Bogaz-gol, lors du déplacement de la frontière avec le Kazakhstan du côté sud au côté nord de la baie.

Quatre ans plus tard, le 5 décembre 1936, le Kazakhstan et la Kirghizie sont érigés en républiques soviétiques.

On constate que, même si les Soviets se sont appuyés sur le travail de plusieurs commissions préliminaires, faisant parallèlement appel aux moyens de la propagande massive et des répressions, ils n'ont disposé ni d'une stratégie bien définie, ni d'un plan détaillé. Les démarches officielles ont débuté en mars 1924 avant la mise au point d'un projet préliminaire (en septembre de la même année[3011]). D'autre part, la propagande de l'époque a insisté sur la nécessité d'achever *grosso modo* le processus de délimitation vers la fin du mois de septembre pour pouvoir déclarer la création des nouvelles républiques en octobre 1924[3012]. Les changements de noms, de statuts et de positions dans la hiérarchie fédérale, ainsi que les déplacements des capitales[3013] et le remodelage des structures administratives à l'intérieur des républiques[3014] sont assez importants, et vont parfois jusqu'à l'absurde comme dans le cas du Tadjikistan dont le statut comme dépendance de l'Ouzbékistan a été défini en 1924 deux semaines avant la déclaration

---

[3007] Hirsch, 2005, pp. 178-179.

[3008] Higgins, 2000, p. 224. Pour d'autres détails sur le discours officiel lors de la création du Tadjikistan: Hirsch, 2005, pp. 175-186.

[3009] Abashin, 2005.

[3010] Carrère d'Encausse, 1987, p. 227.

[3011] Tursunov, 1954, pp. 45-46; Schwartz, 1992, pp. 57-64.

[3012] Varejkis, 1924, p. 49.

[3013] En Ouzbékistan la première capitale Samarkand (dès 1925) a été remplacée par Tashkent en 1931; au Kazakhstan la capitale a été placée successivement à Orenbourg, puis dès 1925 à Kizil-Orda [Ak-mechet, Perovsk] et dès 1927 à Alma-Ata [Almaty].

[3014] En 1930, l'Ouzbékistan compte neuf régions [*okrug*], en 1934 deux seulement, et onze en 1975: *Administrativno-territorial'noe delenie*, 1975, p. 181; Balland, 1997a, p. 118, n. 92.

officielle qui annonce l'apparition de l'Ouzbékistan en tant que république fédérale. Ces nuances ne sont pas articulées dans les discours officiels, comme le fait que les frontières *internes* de l'époque tsariste [*uezdno-volostnye granicy*] n'ont pas été touchées, à l'exception de l'arrondissement [*volost'*] Bukeevskaja partagé entre l'Ouzbékistan et le Kazakhstan.

Après la fin de la délimitation les projets de découpage deviennent un jeu purement intellectuel qui n'intéresse que les scientifiques, comme par exemple R.I. Abolin qui dresse en 1929 une carte où sont présentés cinq départements historico-naturels [*estestvenno-istoricheskie okruga*] de l'*Asie centrale* – ceux du Turkestan, de l'Aral, de Chuj, du Balkhash, du centre de Tian-Shan et du Pamir – conçus sur la base de l'analyse du climat, des changements de températures, des descriptions de la flore et de la faune[3015].

[3015] Abolin, 1929.

Chapitre 20

La délimitation de l'*Asie centrale* entre les discours officiels et les problèmes réels des faiseurs de frontières

1. Les discours officiels: le changement «dialectique» des années 1910 aux années 1930

Pour les Bolcheviks le Turkestan, point de départ vers la Haute-Asie, l'Inde et la Chine, représente la vitrine des succès soviétiques en Orient:

> «Le Turkestan – écrit Joseph Staline – est la plus importante des républiques soviétiques pour porter la révolution en Orient. Nous avons à transformer le Turkestan en république modèle, en un poste avancé […]. Sur cette base il est nécessaire de se concentrer sur le Turkestan […], sans épargner nos efforts et sans reculer devant aucun sacrifice»[3016].

Par conséquent, toutes les démarches visent non seulement à calmer la situation interne et à la rendre plus gérable, mais aussi à créer un écho positif chez les «peuples-frères» au-delà des frontières soviétiques. Cette vision géostratégique explique la tonalité optimiste des arguments officiels. Elle a, entre autres, également fortement influencé la décision des Soviets de rejeter les principes économiques de la délimitation au profit de principes politico-nationaux basés sur l'idée héritée du romantisme allemand selon laquelle chaque «peuple» est une entité ethnique naturelle et qu'il a un droit à l'autodétermination et à la sécession (selon une idée de Lénine formulée en 1913[3017]).

Cependant, cette idée est soumise à conditions par Staline qui précise que l'autodétermination n'est pas «un droit de la bourgeoisie, mais de la classe ouvrière d'une nation donnée. Le principe de l'autodétermination doit être un instrument de la lutte pour le socialisme et doit être subordonné aux principes du socialisme»[3018].

Le prolétariat peut en théorie exercer son droit à l'autodétermination nationale, mais comme il a toujours «un besoin vital» de faire partie de l'unité des «masses laborieuses» il ne le réclamera jamais (au contraire des revendications rivales de la bourgeoisie). Il préférera «naturellement» rester dans la fédération soviétique, sans accorder trop d'importance à la configuration des frontières, de toute façon, provisoires. Cette notion de provisoire est bien visible dans le programme du parti communiste de

---

[3016] Cit. d'après Kolarz, 1954, p. 347. Pour la même idée voir Staline, 1919a, p. 204; *Obrazovanie SSSR*, 1949, p. 129; Joukoff Eudin et North, 1957, p. 160.

[3017] Sur l'évolution du point de vue de Lénine sur la question des nations voir Pipes, 1980, pp. 34-49, 276-293; Carrère d'Encausse, 1987, pp. 53-59, 85-96. Selon Arne Haugen (2003, pp. 12-13), cette l'idée de l'autodétermination n'est dès le début qu'un pas tactique hautement programmé qui ne touche point le concept de base qui consiste à maintenir des nations rapprochées dans le cadre d'un État.

[3018] Cit. d'après Carr, 1969 [1950], p. 272.

1919 proposé par Lénine où «l'union fédérale d'États organisée sur le modèle soviétique» a été perçue comme «l'une des formes transitoires vers l'unité complète»[3019] et plus tard, en 1922, définie comme une forme passagère vers une république soviétique socialiste mondiale[3020].

Cependant, en quelques années, l'idée de Révolution mondiale cède progressivement la place à celle de «construction du socialisme dans un seul pays». Ce discours est un «développement créatif» du marxisme de Marx et de Lénine d'avant la révolution de 1917, dont la version initiale, idéaliste, avec la lutte des classes, l'internationalisme des ouvriers dépassant les frontières nationales et la théorie des deux nations dans une nation, va de pair avec l'idée de la révolution mondiale: «Ce qui compte pour nous, écrit Lénine avant 1917, ce n'est pas l'endroit où passe la frontière, c'est que l'union des ouvriers de toutes les nations soit préservée pour la lutte contre la bourgeoisie de quelque nation que ce soit»[3021]. En revanche, le marxisme post-révolutionnaire de Lénine et surtout celui de Staline, portant sur lui la marque d'un romantisme allemand trop développé, propose une autre vision des choses, en mettant en relief vers les années 1930 la construction des nations sur le principe d'ethnies distinctes.

D'après la propagande soviétique du tournant des années 1920-1930, la question nationale à l'époque de la révolution socialiste ne peut être résolue que par la création d'une fédération socialiste formée de pays détachés du capitalisme[3022]. Cette fédération est déclarée comme une nécessité objective à laquelle il n'y a, de toute façon, aucune possibilité d'échapper. L'idée d'une autodétermination «à l'extérieur» laisse donc place à celle d'une autodétermination «à l'intérieur», car la «séparation» n'entre plus dans le programme du Lénine d'après la révolution[3023]. Staline précise ultérieurement cette idée:

> «Nous sommes pour la séparation de l'Inde, de l'Arabie, de l'Egypte, du Maroc et des autres colonies de l'Entente, parce que, dans ce cas, la séparation signifie la libération de ces pays opprimés par l'impérialisme, l'affaiblissement des positions de l'impérialisme, le renforcement de celles de la Révolution. Nous sommes contre la séparation des régions périphériques de la Russie, parce que, dans ce cas, la séparation signifie la servitude impérialiste pour ces régions, l'affaiblissement de la puissance révolutionnaire de la Russie, le renforcement des positions de l'impérialisme»[3024].

Cette double logique est également manifeste dans la thèse selon laquelle cette structure fédérale doit nécessairement être soviétique et socialiste pour favoriser le

---

[3019] *VKP (b) v rezoljucijax* [VKP (b) dans les résolutions], I, 1941, p. 287. Cit. d'après Carr, 1969 [1950], pp. 143, 276. Cette idée sur le caractère transitoire de la délimitation est encore vivace dans la *BSE*, 1974 [3e éd.], t. 17, p. 362, c. 1073.

[3020] «Formation de l'URSS comme premier pas vers une république soviétique socialiste mondiale»: *in* Déclaration du Ier Congrès des Soviets de l'URSS, le 30 décembre 1922. Cit. d'après Joukoff Eudin et North, 1957, pp. 59-60.

[3021] Cit. d'après Carr, 1969 [1950], p. 269.

[3022] Levin, 1934a, p. 76.

[3023] Carrère d'Encausse, 1987, p. 58; Bruchis, 1984, pp. 130-131.

[3024] Staline, 1920b, p. 326.

passage au communisme *via* «l'épanouissement grandiose des cultures nationales»[3025]. L'idée de Karl Marx d'une communauté internationale sans nations[3026] laisse définitivement place vers les années 1930 à un concept de nations fixées sur un territoire défini. Dans cette situation, comme l'a remarqué Castagné, un contemporain des événements,

> «l'autonomie de tous les groupements nationaux nés de la Révolution est […] toute nominale. Elle a été accordée, non pour le bien des peuples allogènes qui ne jouissent d'aucune liberté politique, ni individuelle, mais pour le succès de la politique extérieure du Gouvernement soviétique dans les pays musulmans d'Orient»[3027].

Les idéologues de l'époque parviennent à expliquer ce paradoxe soviétique – vers une société internationale *via* des structures nationales cloisonnées – en arguant du fait que chez les peuples «arriérés» de l'Orient qui n'ont connu ni capitalisme, ni nationalisme, la forme nationale d'organisation étatique doit contribuer à accélérer la formation des nationalités, assurer la «modernisation culturelle et économique» et combattre les «tensions nationales»[3028]. D'autre part, le discours est toujours tenu au nom des peuples censés comprendre qu'au terme de la délimitation ils obtiendront de «nouvelles possibilités de développement de leur sens révolutionnaire»[3029].

Pour construire des nations qui aideront les «indigènes» à «progresser», les Bolcheviks utilisent la théorie des ethnies élaborée par Staline en 1913 dans *Le Marxisme et la Question nationale*[3030], où la nation [*nacija*] est définie comme une «communauté stable et historiquement formée» (Lénine a plutôt insisté sur l'aspect transitoire des nations «comme moyen tactique temporaire» avec l'objectif final «de fondre les nations (au sens d'*ethnos*) en une nation [au sens de *dêmos*]»[3031]).

En partant de cette hiérarchie évolutionniste figée (*plemja, narodnost', narod, nacija*) et des listes fermées d'ethnies pour les recensements, les Bolcheviks ont réussi à attribuer un statut de réalité objective et naturelle, pratiquement visible et palpable, à des regroupements subjectifs de populations en fait largement artificiels. Pour achever cette construction imaginaire, ils ont attribué des noms aux ethnies nouvellement créées, puis ont hiérarchisé les ethnies en question en les mettant en rapport direct avec une réalité administrative territoriale pour leur distribuer de manière paternaliste un statut administratif en rapport avec leur état «de développement socio-culturel».

Dans cette optique où la réalité est «nominaliste», mais l'idéal «réaliste», car les objets créés dans les discours politiques ont toujours été considérés comme parfaitement «réalistes» par leurs concepteurs, les propos de Staline, qui veut de

---

[3025] Levin, 1934a, p. 74.

[3026] Sur le passage du concept de Marx-Engel vers celui de Lenine et les Bolsheviks vers 1920: Smith, 1999, pp. 7-28.

[3027] Castagné, 1922, p. 36.

[3028] *BSE,* 1939 [1ère éd.], t. 41, pp. 369-370.

[3029] Varejkis, 1924, p. 45.

[3030] Staline, 1913. Cette théorie est restée pendant des années à la base de l'ethnographie soviétique. Voir son analyse critique: Skalnik, 1988, pp. 157-176.

[3031] Sériot, 1997, pp. 43-44.

manière révolutionnaire corriger les «fautes de l'histoire en Asie centrale»[3032], pourraient sembler avoir été «logiques»:

> «A l'époque pré-révolutionnaire ces deux pays (le Turkménistan et l'Ouzbékistan [*n.d.l.r.* le territoire des deux premières républiques en *Asie centrale* au moment de la rédaction du texte, mais qui n'existaient pas encore à l'époque pré-révolutionnaire]) ont été morcelés entre divers khanats et États, constituant un champ facile pour les machinations des classes dirigeantes d'exploiteurs. Actuellement, le moment étant arrivé, il est possible d'unifier ces morceaux déchirés en États indépendants en vue d'approcher et souder les masses laborieuses de l'Ouzbékistan et du Turkménistan avec les organes du pouvoir [*n.d.l.r.* soviétique]»[3033].

Ce discours (qui est ici en quelque sorte un modèle pour la modernisation des peuples opprimés par le tsarisme) a été maintes fois répété par les leaders locaux qui mettent l'accent sur la constante hostilité entre les peuples provoquée par leur morcellement entre différentes structures étatiques exploitatrices, soulignant qu'il faut se réunir pour soulager la tension.

Pour mettre en valeur le caractère positif de la délimitation, les sources soviétiques soulignent qu'en 1917 les Ouzbeks ont été dispersés entre les Républiques du Turkestan (66,5 %), de Boukhara (22,2 %) et du Khorezm (11,3 %), que la dispersion est aussi profonde chez les Turkmènes (respectivement 43,2 %, 27 % et 29,8 %) et chez les Tadjiks (47,7 % au Turkestan et 52,3 % à Boukhara)[3034]. Après 1924, en revanche, 82,6 % des Ouzbeks se retrouvent en Ouzbékistan, 94,2 % des Turkmènes en Turkménie, 86,7 % des Kirghizes [Kazakhs] en Kirghizie [au Kazakhstan] et 75,2 % des Tadjiks au Tadjikistan[3035]. Mais dans les deux cas les statistiques, assez fantaisistes comme on va le voir, font abstraction de la présence des fractions de ces ethnies au-delà des frontières soviétiques (sauf s'il s'agit de projets géopolitiques) et préfèrent ne pas parler du sujet des minorités, formées assez souvent de représentants des «ethnies dominantes» dans les républiques soi-disant inappropriées.

2. Ethnographes, recensements et constructions d'une base «scientifique» pour une délimitation «juste» à partir de données statistiques … fausses?

Selon les historiens soviétiques la délimitation qui s'est avant tout appuyée sur une «base scientifique solide», a eu un effet indiscutablement positif pour la population locale, traitée lors de la délimitation conformément aux principes de l'égalité et de la liberté d'expression. Mais dans quelle mesure cet axiome est-il conforme à la réalité?

[3032] Varejkis, 1924, p. 42.

[3033] Cit. d'après Levin, 1934a, p. 77; *BSE*, 1939, p. 370.

[3034] *BSE*, 1974 [3e éd.], t. 17, t. 17, p. 362, c. 1073.

[3035] *Revolucionnyj Vostok* [*Orient révolutionnaire*], n° 6, pp. 115-116. Cit. d'après Kolarz, 1954, p. 346.

a) Caractère partiel et dispersé des études préliminaires.

– Premiers recensements

La première observation qui pourrait éveiller des soupçons réside dans le fait que dès l'époque impériale et jusqu'à la fin des années 1920 les recensements et études ethnographiques à la base des tableaux statistiques des traceurs de frontières ont toujours été de caractère partiel.

Lors du premier recensement impérial de 1897[3036], le baron A.B. Vrevskij, Gouverneur général du Turkestan, énonce dans son rapport les difficultés suscitées par l'opposition des «indigènes». Ceux-ci refusent en effet de donner des renseignements en raison de l'interdiction des recensements par la *Sharī'a* et par la crainte que les données soient utilisées contre eux par le fisc ou au profit du service militaire (cette crainte n'est pas sans raison étant donné le fait que le recensement qui donne une image de la population dans un but de taxation et pour le service militaire n'est qu'un savoir mis au service du pouvoir)[3037]. En effet, ce recensement n'a lieu que dans les provinces de l'Amou-daria et du Turkestan. Les résultats du recensement agricole de 1916 sont les mêmes, car le déroulement a été empêché par une révolte de protestation contre la mobilisation des civils[3038]. À la même époque tsariste le Département de l'immigration (*Pereselencheskoe upravlenie*) dispose de chiffres très partiels, n'enregistrant pendant un certain temps que des Kirghizes-nomades, et les comités statistiques réunissent des données sur la base des renseignements transmis par l'administration sur place, mais jamais vérifiés[3039].

Les premiers recensements soviétiques, celui agricole de 1917[3040] et celui démographique et professionnel urbain de 1920[3041], sont réalisés par la Direction centrale de la statistique et la Commission de découpage, sous la responsabilité de D.P.

[3036] Voir l'analyse de Kappeler, 1994 [1992], pp. 243-260.

[3037] RGIA, f. 1282, op. 3, d. 239, ll. 1-28. Cit. d'après Djakin, 1998, p. 848. Des recensements partiels ont été également effectués hors du recensement général: voir, par exemple, Rylov, 1915. Cit. d'après *Akademija Nauk*, 1934, p. 175. Sur les difficultés des recensements dans le milieu musulman voir aussi Cadiot, 2004.

[3038] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 536, l. 66.

[3039] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 536, l. 66.

[3040] Selon le rapport de D. Krasnovskij de 1922, dans la province du Ferghana le recensement de 1917 a eu lieu dans les *uezd* d'Andijan, Namangan, Kokand et Skobelev (Verny); dans la région du Pamir on n'a compté que les point d'habitations; l'*uezd* d'Osh n'a pas été recensé. Dans le district de Samarkand il y a eu des renseignements partiels sur les *volost'* Katta-Kurgan, Samarkand, Ura-Tjube, Djizak et Khodjent. Dans la province du Syr-daria sur 28 *volost'* de Tashkent sept font défaut, sur 25 *volost'* d'Aulie-Ata cinq font défaut, l'u*ezd* de Chernjaevskij fait complètement défaut, les *uezd* de Perovskij et Kazalinskij sont représentés complètement, ainsi que les province de l'Amou-daria et des Turkmènes: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 241a, l. 4. En 1923, B.A. Budilovich indique qu'en 1917 dans le district de l'Amou-Daria n'a été décrite qu'une partie d'un *uezd*: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 241a, l. 115.

[3041] Selon D. Krasnovskij, il manque quatre *volost'* et l'*uezd* de Tashkent pour la province du Syr-daria; pour la province de Samarkand les régions occupées par les *Basmachi-s* font défaut; pour la province turkmène ou de l'Amou-daria les renseignements ont été les plus complets: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 241a, l. 4v.

Krasnovskij[3042], avec des moyens très limités tant du point de vue des moyens financiers que du personnel qui, en général, ne connaît pas les langues locales et recourt constamment à l'aide de traducteurs[3043]. Ces recensements ne couvrent pas non plus les régions de la République du Turkestan occupées par les *Basmachi-s*[3044], ni les territoires de Boukhara et de Khiva, qui n'ont été analysés partiellement qu'en 1924 sous la protection de l'Armée rouge[3045]. L'évaluation statistique des Kirghizes dans la province de Samarkand en 1920 fait aussi défaut[3046]. En 1923 le recensement urbain panrusse se déroule dans les villes des provinces de Samarkand, de Tashkent, du Ferghana et d'Ura-Tjube[3047]. Le recensement agricole dit de 10 % [*desjatiprocentnaja peripis'*] lancé la même année dans un but exclusivement fiscal n'a pas touché le Ferghana[3048].

– Études préliminaires à la délimitation

Parallèlement à ces recensements diverses institutions sont chargées de réunir des informations sur le caractère ethnique des peuples *centre-asiatiques*, ainsi que d'autres données susceptible d'aider au processus d'organisation spatiale de l'*Asie centrale*.

Une Commission pour l'étude de la composition ethnique de la population de la Russie [*Komissija po izucheniju plemennogo sostava naselenija Rossii i sopredel'nykh*

[3042] Les résultats complets ont été publiés en 9 volumes dans *Materialy Vserossijskix perepisej 1920 goda* (*Materialy,* 1923), et leurs résumés en 2 volumes: voir *Statisticheskij spravochnik na 1917-1923 god*. Cit. d'après Gurko-Krjazhin, 1925, p. 370. Voir aussi Magidovich, 1923a; *idem*, 1923b [*Materialy*].

[3043] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 538, l. 195.

[3044] *Uezd* de Tashkent, 3 *volost'* de Samarkand, 4 *volost'* d'Oura-Tjube, 5 *volost'* de Khodzhent, la majorité du Ferghana: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 241a, l. 4v.

[3045] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 314, l. 190. Krasnovskij a demandé en juin 1924 au membre du Conseil révolutionnaire et militaire (*Revvoennsovet*) Berzin d'assurer les travaux des spécialistes de la Commission de découpage dans le but de recenser la population de Boukhara et de Khiva, réunir l'information sur l'agriculture, l'irrigation et l'élevage, et dresser des cartes schématiques topographiques. Pour cela il a indiqué qu'il est nécessaire de discuter des questions suivantes: «1. Sur la possibilité d'assurer la surveillance militaire au recenseurs dans les locaux menacés par les *Basmachi-s*; 2. Sur l'autorisation aux recenseurs d'utiliser des stations radio et de la poste militaires; 3. Sur la possibilité de donner aux recenseurs des moyens de transport de la part des régiments sur place; 4. Sur la possibilité d'utiliser dans ce travail des personnes bien préparées de l'état-major ou de l'Armée rouge en tant que statisticiens, traducteurs, etc.; 5. Sur la réception de l'état-major de l'Armée rouge des renseignements militaires et statistiques faisant partie du programme de recensement et le transfert à l'état-major des données réunies ayant une valeur militaire, 6. Sur la corrélation du déplacement de la mission avec les déplacement de l'armée dans les endroits les plus dangereux»: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 538, l. 11. Une Commission spéciale avec 11 membres a été créée en juillet 1924 sous la direction de Magidovich, avec les responsables pour le Boukhara occidental K.P. Vasil'ev (membres P.A. Enikin, M.A. Pankov, V.S. Zhenev, S.A. Mogilevskij, B.P. Carenko), remplacé en novembre par A.A. Fortakov (membres V.S. Jasenev, G.N. Kuznecov, P.A. Denikin, A.G. Jakovlev, Kh. Akhmetshin); pour le Boukhara oriental l'équipe a été composée par N.E. Vasil'ev avec cinq collaborateurs et un traducteur; pour le Khorezm par Divnogorskij avec six collaborateurs. Les sous-commissions commencent leur travail en août 1924 pour l'achever vers le 4 octobre: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 538, ll. 21, 70, 80-82, 191, 195.

[3046] Zarubin, 1925, p. 23, n. 15.

[3047] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 314, l. 190.

[3048] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 4, l. 73.

stran] est créée en février 1917 auprès de l'Académie des sciences[3049]. Comptant parmi ses membres des géographes, des ethnographes et des linguistes, cette commission utilise comme base de réflexion les données recueillies lors de recensements effectués en 1897, 1917 et 1920. Son département de l'*Asie centrale*, présidé par V.V. Barthold[3050], tente, souvent en vain, d'effectuer ses propres missions sur place. V.V. Barthold visite personnellement le Turkestan en 1893-1894, 1902, 1904, 1916, 1920, 1925, 1927 et 1928, mais le but de ses voyages n'est en général pas d'ordre ethnographique et, surtout, entre la révolution de 1917 et la délimitation de 1924 il n'effectue qu'un unique voyage[3051]. Vers 1923 les études ont été officiellement menées à terme[3052] et en deux ans une liste des ethnies du Turkestan est publiée dans un ouvrage de I.I. Zarubin, *Spisok narodnostej Turkestanskogo kraja* [Liste des ethnies du Territoire du Turkestan], fondé essentiellement sur les données des recensements agricoles de 1917 et de 1920[3053]. Ce dernier comporte de multiples précisions et des recommandations afin de consacrer une attention particulière à une vingtaine de cas spéciaux difficiles à classifier. En 1926 ses données sont reproduites dans la *Liste des nationalités de l'URSS*.

Le département de Barthold coopère avec la «Commission scientifique pour les études de la vie quotidienne des indigènes du Turkestan» du Conseil des commissaires du peuple [*Sovnarkom*], qui a été fondée au printemps de 1921 à la demande de Lénine. La commission accord un intérêt particulier aux «rapports turko-iraniens et leurs relations réciproques dans les types physiologiques, dans la langue et la vie quotidienne», sa tâche principale étant l'élaboration d'une carte ethnographique et non des démarches statistiques[3054]. Rejetant pour la première fois les critères de langue (car les Arabes, les Turkmènes et les Tsiganes de Samarkand, qui parlent ouzbek, ont été à tort classifiés comme Ouzbeks lors du recensement de 1920 basé sur le critère de la langue[3055]) et excluant les types physiques («trop de mariages mixtes») et les institutions culturelles, la commission choisit de dresser une carte sur la base du principe de l'autodésignation, «car chaque indigène connaît bien et détermine son appartenance ethnique; et un Turk désigne non seulement son clan, mais s'il préserve le

---

[3049] En 1930 elle a été transformée en Institut d'études des peuples de l'URSS [*Institut po izucheniju nacional'nostej*], puis en Institut pour l'étude de l'anthropologie et de l'ethnographie: Hirsch, 1997, p. 268; Blum et Mespoulet, 2003, p. 267. Pour un bref aperçu sur les autres institutions scientifiques d'orientalisme en URSS lors des années 1918-1922: Castagné, 1922, pp. 46-61.

[3050] Malgré la thèse, souvent énoncée dans les publications post-soviétiques, selon laquelle les grands orientalistes comme V.V. Bartold, M.S. Andreev, A.A. Semenov auraient été écartés du processus de préparation de la délimitation (Olimov, 1991; Masov, 1995, pp. 8, 191-198), on constate que la documentation de base a été préparée avec leur participation directe: Higgins, 1997, p. 259, n. 24: *eadem*, 2000, p. 214, n. 51.

[3051] Petrushevskij, 1963, pp. 17-18.

[3052] «Khronika», *Novyj Vostok,* 1923, livre 3, p. 565.

[3053] D'après Zarubin lui-même le texte de la publication était prêt vers 1922 et les données statistiques correspondant aux anciennes structures administratives avant 1924: Zarubin, 1925, p. 1.

[3054] Kun, 1924, p. 351.

[3055] *Idem*, pp. 353, 356. À la même époque, se fondant sur la même documentation du recensement de 1920, Zarubin classe les Tsiganes et les Juifs dans la catégorie des peuples iranophones. Il rapporte aussi que les Arabes de Boukhara utilisaient la langue tadjike: Zarubin, 1925, pp. 9, 19.

mode de vie nomade, il garde dans sa mémoire une très longue généalogie»[3056]. Avant 1924, la commission a déjà effectué trois campagnes en été 1921 avec l'association des étudiants de l'Institut d'orientalisme du Turkestan (provinces du Syr-daria avec 6 personnes dirigées par A.A. Divaev; province de Samarkand avec 4 personnes dirigées par M.S. Andreev; sur l'île de Cheleken dans la Transcaspienne sous la direction de N.N. Iomudskij) et deux campagnes en été 1922 (6 personnes dans le Syr-daria et 3 personnes dans la province de Samarkand)[3057]. Selon les statistiques fournies par V. Kun, les études des commissaires dans le Syr-daria ont porté sur 51 % du territoire et 70 % de la population et dans la région de Samarkand sur 94 % du territoire et 83 % de la population[3058]. Les résultats[3059] constituent une carte ethnographique sur laquelle sont fixées plusieurs tribus turkes et, surtout, plus de cinquante tribus ouzbèkes[3060], mais, étrangement, la présence des iranophones fait totalement défaut dans le rapport de V. Kun, lui même président de la commission scientifique du Sovnarkom[3061].

Sur place, une commission ethnographique s'attelle en 1923 à la réalisation d'un «recensement linguistique». Agissant auprès du *Turknarkompros* [Commissariat du peuple pour l'instruction publique du Turkestan] ou, selon d'autre sources auprès du *Sovnarkom*[3062], elle est dirigée par E.D. Polivanov (1891-1938)[3063] (qui est en même temps adjoint du directeur du *Narkompros* [Conseil scientifique du Commissariat du peuple pour l'instruction publique de la République du Turkestan]). Sans s'occuper véritablement de statistiques, ni de l'histoire, Polivanov enregistre de nombreux dialectes centre-asiatiques, surtout les iraniens, à Tashkent, à Samarkand, à Khodjent et à Garm[3064].

[3056] Kun, 1924, p. 352.

[3057] *Ibid.*, pp. 354-355; Andreev, [1921]. Cit. d'après Baldauf, 1991, p. 94.

[3058] Kun, 1924, p. 355.

[3059] Publiés en détail dans la revue *Voennaja mysl',* 1921, Tashkent, livre 3, août-decembre, pp. 276-281 (non consultée pour la présente étude).

[3060] Khanykov mentionne 97 tribus ouzbèkes, tandis que Bornes, Vambery et Girard de Rialle n'en décrivent que 32: Allworth, 1990, pp. 34, 260; Roy, 1997, pp. 59-60, 299; Gorshenina, 2003, pp. 122-123.

[3061] CGA RUz, f. R-36, op. 1, d. 42, l. 173.

[3062] *Ibid*.

[3063] Polivanov est resté de 1921 à 1926 en Asie centrale, notamment à Tashkent où il a occupé plusieurs fonctions: enseignement à l'Institut d'Orient et à la Faculté d'histoire de l'Université d'Asie centrale (SAGU); adjoint du directeur du Conseil scientifique du Commissariat du peuple pour l'instruction publique de la République du Turkestan [Narkompros] de la République du Turkestan; responsable d'une commission ethnographique (dès 1923) pour la réalisation d'un «recensement linguistique» (enregistrement de nombreux dialectes centre-asiatiques, surtout iraniens, à Tashkent, à Samarkand, à Khodzhent et à Garm) en vue de la délimitation de l'Asie centrale; préparation de nouveaux alphabets pour les peuples turcs de l'Union (dès 1928: il a été membre du Comité central pour le nouvel alphabet turc). De retour en Asie centrale en 1929, Polivanov entre en conflit avec l'académicien N.Ja. Marr et, démis de toutes ses fonctions, reste d'abord à Samarkand comme professeur au Département linguistique de l'Institut des recherches scientifiques de l'Ouzbékistan (1929), puis comme professeur à l'Institut des recherches scientifiques de l'Ouzbékistan pour la «Construction culturelle», puis à Tashkent (1931-1934), avant de s'enfuir à Frunze (Bishkent) où il est arrêté en 1937 pour une accusation d'espionnage au profit du Japon et fusillé en 1938.

[3064] Larcev, 1988, p. 49.

Une autre commission historique, kirghize (dirigée par Sandzhar Asfendiarov), qui fait partie de la commission scientifique orientale sous la présidence de Nemchenko, ne s'occupe que des données relatives à la révolte de 1916[3065].

Parallèlement aux activités de ces multiples commissions, le 4 septembre 1920 est créée la Commission administrative centrale pour le découpage de la république du Turkestan [*Central'naja Administrativnaja Komissija po rajonirovaniju Turkrespubliki*], dont les investigations portent un caractère plutôt économique (*infra*). La base documentaire de cette Commission se complète des données des recensements de 1917 et de 1920, de la documentation cartographique de la Direction de l'immigration tsariste de 1906-1912 et des cartes de l'état-major tsariste avec la triangulation et les analyses du sol et du climat (un des problèmes majeurs étant l'absence de cartes à petite échelle).

En dehors de ces structures, la documentation de base est généralement complétée de renseignements livresques par une Commission pour les études des peuples de l'Orient soviétique, qui a été créée en 1923 dans le cadre du *Narkomnac* auprès de l'Association scientifique panrusse des orientalistes[3066] qui s'intéressait alors plutôt aux pays avoisinants du Turkestan.

Pour conclure, on constate que les moyens réels mis en œuvre par ces multiples commissions pluridisciplinaires – les réformes étant en effet censées toucher l'économie, l'administration et la création des langues écrites – ont été plutôt faibles, non seulement en moyens financiers, en personnel et en temps, mais aussi en raison de la difficulté des déplacements sur le terrain due à la présence des *Basmachi-s*. Le 30 août 1924 une lettre de V. Polozov, un des membres de la Commission de recensement de Boukhara et de Khiva, relate bien les conditions des recensements à Karshi où lors de leur travail règnent

> «une ambiance d'arrière-front, très proche du front, les mouvements des régiments de l'armée, des barrières en grille au-delà desquelles s'étalent des tas d'équipements militaires, etc. […] D'après les paroles des arrivants de Baïssun et selon une impression générale, il est clair qu'on ne peut nulle part travailler sans protection»[3067].

Par conséquent, les propositions sont partiellement construites sur des données puisées dans les publications et des cartes du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle, ainsi que d'après les informations de recensements partiels, plutôt que sur le terrain. En outre, la documentation a été fortement dispersée au point qu'en mars 1922 le *Narkomnac* s'alarme et tente de réunir les efforts dispersés[3068].

Finalement, toute la documentation disponible est transférée à la Commission centrale territoriale pour la délimitation (avec des subdivisions nationales: ouzbèke, turkmène, kazakhe et kirghize) formée en avril 1924 par le *Sredazburo CC PCR(b)*

[3065] CGA RUz, f. R-36, op. 1, d. 42, ll. 173, 179.

[3066] «Khronika», *Novyj Vostok,* 1923, livre 3, p. 565.

[3067] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 538, l. 79.

[3068] CGA RUz, f. R-36, op. 1, d. 42, l. 173.

présidé par Ja.E. Rudzutak[3069] (**Fig. 20.4; 20.5**). Cette commission – une structure déjà plus politique que scientifique – élabore d'ultimes recommandations pour la délimitation et présente au début de septembre 1924 un projet préliminaire de frontières nouvelles[3070]. Les suggestions des scientifiques pour mieux utiliser les données fournies par eux, notamment celles de V.V. Barthold et de I.I. Zarubin qui protestent contre l'européanisation de l'Est[3071], ne sont désormais plus prises en considération.

b) Contradictions sur les données statistiques

Si l'on tient compte des conditions dans lesquelles les premières études statistiques ont été effectuées, il n'est pas étonnant que l'estimation numérique de la population turkestanaise soit à la source de profondes divergences. En règle générale, les chiffres du XIX^{e} et du début du XX^{e} siècle sont extrêmement flous. Ainsi, vers 1917, la population est estimée à 9 500 000 personnes dans les sources officielles, à douze millions de personnes d'après les mentions du Deuxième Congrès des musulmans du Turkestan, ou, selon Mustafa Chokaev, à dix-huit millions de personnes[3072]. À titre de comparaison, au tournant des XIX^{e}-XX^{e} siècles, du côté occidental, André Berthelot dans sa *Grande Encyclopédie* s'appuie lui aussi sur les sources russes pour évaluer la population de l'Asie russe à 5 802 000 habitants et celle du «Turkestan indépendant (Khiva, Boukhara, une partie du pays des Turkomans, etc.)» à 3 300 000 (?) habitants, ce qui fait donc un total de 9 102 000 habitants[3073]. Du côté russe, Voekov a estimé la population du Turkestan russe en 1897 à environ 4 295 000 habitants et en 1912 autour de 5 664 000 personnes; en 1912 la population de Boukhara tournait aux alentours de 2 500 000 et celle de Khiva à 550 000, ce qui pour ces trois régions fait en 1912 un total de 8 714 000 personnes[3074].

Les marges sont particulièrement importantes dans le cas de Boukhara[3075] où, jusqu'en 1924, il n'y a pas de données exactes ni sur le chiffre de la population, ni sur sa composition ethnique[3076].

L'estimation de la population avant la révolution va, selon N. Khanykov (1843), de deux millions à deux millions et demi de personnes, ou de deux millions et demi de

---

[3069] «Khronika», *Novyj Vostok,* 19234, livre 6, p. 506.

[3070] Tursunov, 1954, pp. 45-46.

[3071] Olimov, 1991; Hirsch, 2000, p. 214.

[3072] Cit. d'après Iskhakov, 2000.

[3073] Berthelot*,* [1886-1902], p. 128.

[3074] Woeikof, 1914, p. 119.

[3075] A titre de comparaison voir l'analyse des estimations démographiques proposées pour le khanat de Kokand: 1 700 000 habitants vers 1830; 1 200 000 habitants vers la fin des années 1840 d'après M. Dubeux; 2 000 000 vers les années 1860 d'après A.P. Khoroshikhin; 3 000 000 d'après les sources locales transmises par Vambery en 1865; 2 200 000 vers 1870 d'après E. Reclus; moins d'un million d'habitants d'après E. Schuyler, 1876: Bacqué-Grammont, 1972, pp. 208-209.

[3076] Cette remarque figure dans le tableau représentatif des ethnies en Asie centrale dans Zelenskij, 1924, p. 72. Zarubin souligne que l'information démographique fournie par le gouvernement boukhariote en 1917 ne comportait que le total général de la population: Zarubin, 1925, p. 8.

personnes chez A. Vambéry (1865), Voekov (1812) et N. Massal'skij (1913) à trois millions à trois millions et demi chez A. Logofet (1911) et O. Olufsen (1911)[3077]. Du côté des soucres officielles, selon les données de l'état-major russe de 1908 la population de Boukhara tournait autour de 1 270 000 personnes, alors que selon l'agence politique russe à Boukhara [*Russkoe politicheskoe agenstvo v Bukhare*] elle totalisait 1 678 224 personnes[3078].

Après la révolution, selon les publications scientifiques, la population varie entre 2 270 161 personnes selon A.N. Samojlovich (1917)[3079], et 1 531 015 personnes selon I.P. Magidovich (1920)[3080], puis 2 682 130 selon Isaak Zelenskij (1924)[3081] et 2 029 512 selon M. Nemchenko (1925)[3082], alors que les auteurs présentent leurs chiffres comme résultat des recensements de 1917 et de 1920.

Parallèlement, une autre série de chiffres présentés comme officiels, mais eux aussi fluctuants, circulent au niveau des commissions administratives, avec 2 236 427 habitants pour le recensement administratif du gouvernement boukhariote dirigé par Fajzulla Khodzhaev (1917), qui recoupe les données de la commission de recensement des Tadjiks à Boukhara (1924)[3083], alors que l'on obtient 2 576 892 habitants pour la commission du Comité révolutionnaire [*Revkom*] tadjik dirigé par Dadabaev et 2 715 200 habitants dans le plan économique de Boukhara pour 1923-1924[3084]. Face à cette dernière diversité des statistiques et après l'analyse de ces données «officielles», la commission de découpage

> «a trouvé que le chiffre le plus vraisemblable est celui du gouvernement boukhariote [… qui est] de provenance purement officielle. Tous les autres chiffres ont été traités par la Commission avec méfiance; par exemple, les données de l'état-major tsariste qui étaient constituées par les représentants officiels de la Russie à Boukhara, doivent être naturellement, très diminuées par rapport à la réalité, car le gouvernement du khanat de Boukhara n'avait pour des raisons militaires aucun intérêt à faire savoir sa situation réelle au Ministère russe de la Guerre. Les chiffres du *GosPlan* (2 715 200 habitants) et ceux du *Revkom* tadjik (2 576 892 personnes) ne méritent aucune confiance, parce qu'ils n'ont pas été attachés aux *wilāyāt* et personne ne sait d'où ils sont sortis»[3085].

Au niveau général centre-asiatique, les publications de 1924-1925 fournissent une autre série tout aussi hétérogène de chiffres pour les travaux effectués en 1924 par la commission pour la délimitation. Selon I. Zelenskij, au début de 1924 la République

---

[3077] Voir l'analyse détaillée de Carrère d'Encausse, 1966, p. 42.

[3078] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 542, l. 53.

[3079] Données fournies par A.N. Samojlovich sur la base du recensement du gouvernement boukhariote en 1917: Zarubin, 1925, p. 8.

[3080] Magidovich, 1923a, p. 149. Cit. d'après Carrère d'Encausse, 1966, p. 42.

[3081] Zelenskij, 1924, p. 72.

[3082] Nemchenko, 1925, carte à la fin de l'ouvrage.

[3083] Dans cette commission il y avait Vasil'ev, Znamenskij, Meerz, Magidovich, Mukhetdinov, Pulatov, Khodyrov: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 536, l. 59; f. 20, op. 1, d. 542, l. 53.

[3084] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 542, l. 53.

[3085] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 542, ll. 53-53v.

Soviétique autonome du Turkestan compte 5 664 481 habitants[3086], le Khorezm 640 040 habitants[3087], et Boukhara 2 682 130 habitants, pour un total de 8 986 651 habitants[3088]. Vers la fin de 1924 I. Khodorov rapporte que, pour toute l'*Asie centrale*, les données officielles de la Commission de la délimitation totalisent 8 131 062 personnes, donc 855 589 Turkestanais de moins que le total de I. Zelenskij[3089]. Au même moment M. Nemchenko donne un total de 8 334 810 habitants[3090].

Les écarts sont encore plus surprenants quand les statistiques portent sur les «ethnies».

En 1897 le nombre de Tadjiks est estimé à environ 519 200 pour le Turkestan russe et à 750 000 pour toute l'*Asie centrale* (comme ils étaient pratiquement absents du Khorezm, on peut supposer qu'il y avait 230 800 Tadjiks à Boukhara)[3091]. En 1920, les statistiques comptent 692 365 Tadjiks dans la République du Turkestan[3092] et 476 000 Tadjiks dans la République de Boukhara[3093], soit un total de 1 168 365 Tadjiks pour toute l'*Asie centrale*, en augmentation de plus de 50 % par rapport à 1897. En 1924, le nombre de Tadjiks dans la République du Turkestan tombe à 437 656[3094]. Si l'on additionne ce nombre aux 476 000 Tadjiks de Boukhara (total hypothétique pour 1924, car leur nombre devrait avoir en fait lui aussi vraisemblablement baissé par rapport à 1920), on obtient un total de 913 656 habitants pour toute l'*Asie centrale*. Alors que les chiffres publiés pour 1924[3095] donnent un total de 1 200 000 Tadjiks pour la même région, on voit que ces deux derniers totaux ne se recoupent pas. La statistique est tellement embarrassante que les membres de la commission de recensement des Tadjiks de la République de Boukhara préfèrent ne pas donner de chiffres définitifs, tout en suggérant un chiffre de 603 835 personnes[3096].

[3086] D'après les chercheurs soviétiques des années 1950-1960 la population du Turkestan russe compte 5 280 983 personnes conformément au recensement de 1897 et environ 5 250 000 personnes à l'époque de la République Soviétique autonome du Turkestan: *Istorija Uzbekskoj SSR,* 1956, p. 101; *Istorija Uzbekskoj SSR,* 1967, p. 155; *Istorija Uzbekskoj SSR,* 1968, p. 45.

[3087] Ce chiffre vient de la *Description militaire du front Turkestanais*, dressée par Lobachevskij, dont l'ouvrage a été présenté à l'époque par les administrateurs comme source unique de la statistique pour le Khorezm et dont les chiffres ont été adoptés en 1924 par la Commission statistique et le Comité de liquidation: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 542, l. 53v.

[3088] Zelenskij, 1924, p. 72. D'après Marco Buttino la population du Turkestan compte 7 334 500 habitants en juillet 1916 et 5 336 500 habitants en 1920 conformément aux publications: *Otchet o dejatel'nosti Turkestanskogo ekonomicheskogo soveta za fevral'-oktjabr' 1921 goda*, Tashkent, 1922; *Trudy central'nogo statisticheskogo upravlenija. Statisticheskij ezhegodnik 1921 g.,* Moscou, 1922: Buttino, 1991, pp. 62, 73.

[3089] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 542, l. 54; Khodorov, 1925, p. 70. Recité *in* Tursunov, 1954, p. 48.

[3090] Nemchenko, 1925, carte à la fin de l'ouvrage.

[3091] Shishov, 1906; *Turkestanskij kraj,* t. 19, 1880 (?), p. 404. Cit. d'après Masov, 1995, p. 52.

[3092] Tursunov, 1954, p. 40.

[3093] Carrère d'Encausse, 1966, p. 44, n. 54 (basé sur les renseignements de Magidovich, 1923a). Kh.T. Tursunov donne pour 1920 des totaux différents: 31 % de Tadjiks sur 2 233 437 habitants en général, donc 692 365 Tadjiks: Tursunov, 1954, p. 40.

[3094] Zelenskij, 1924, p. 72.

[3095] RCKhiIDRI, f. 17, op. 2, d. 154, l. 33. Cit. d'après Masov, 1995, p. 90.

[3096] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 536, ll. 59-60.

La comptabilisation des autres ethnies se heurte aux mêmes incohérences.

D'après les diverses sources le nombre d'Ouzbeks (Sartes compris) au Turkestan varie autour de deux millions en 1897[3097]. Vers 1917, dans les régions rurales, ils sont 2 441 233, ou 2 543 176 si l'on comprend les Kashgari et les Turcs[3098]. En 1920, ils sont 1 214 386 dans les villes[3099], puis totalisent, toutes catégories confondues, 2 347 491 d'habitants en 1924[3100] et trois millions en 1928[3101].

Bien que les deux ethnies aient été comptées ensemble, les premiers chiffres plus ou moins dignes de foi pour les Kazakhs et les Kirghizes sont ceux du recensement de 1897, qui totalise 2 002 000 habitants dans les provinces [*oblast'i*] du Semirechie, du Ferghana et du Syr-daria[3102]. Ces chiffres correspondent en gros à ceux que donne le recueil *Turkestanskij kraj* où les deux ethnies sont présentées séparément (1 571 000 Kazakhs et 535 000 Kirghizes, soit un total de 2 106 000 habitants)[3103]. On dispose en outre de diverses statistiques séparées. Vers 1917, les Kirghizes du Turkestan sont au nombre de 634 884 ou 669 943[3104] et en 1924 au nombre de 607 551[3105] (parallèlement, le total d'un million d'habitants qui avait été fourni à la Commission de la délimitation par les Kara-Kirghizes eux-mêmes a été rejeté comme truqué[3106], bien que l'on trouve déjà ces chiffres lors la création de la province des montagnes en 1922 où les spécialistes ont dû tirer leurs conclusions sur la base des recensements de 1907-1913, fournis par le *Pereselencheskoe upravlenie*, et des recensements de 1917 et 1920, qui évaluent le nombre des Kara-Kirghizes entre un demi-million et un million[3107]). En 1917, les Kazakhs sont 1 596 261 au Turkestan et dans le khanat de Khiva, mais il n'y a pas de données pour Boukhara[3108]. En 1924, le Turkestan seul totalise approximativement 1 097 677 Kazakhs[3109].

En 1917, les Karakalpaks sont estimés au nombre de 137 572 habitants[3110].

En 1897, les Turkmènes du Turkestan totalisent, quant à eux, un nombre d'environ 450 000[3111] ou 281 357[3112] individus. Puis, au Turkestan et dans le khanat de Khiva –

[3097] Pipes, 1980, p. 13.

[3098] Zarubin, 1925, pp. 16-17.

[3099] *Idem*, p. 17.

[3100] Zelenskij, 1924, p. 72.

[3101] Jakovlev, 1928, p. 3.

[3102] Bacqué-Grammont, 1972, p. 210.

[3103] *Turkestanskij kraj,* t. 19, 1880 (?), pp. 366-367. Cit. d'après Masov, 1995, pp. 42-43.

[3104] Les différences reflètent des discordances entre les résultats du recensement agricole de 1917 et les données fournies par la Direction centrale de la statistique de la république du Turkestan pour la population agricole de la province du Ferghana, fondées sur le même recensement de 1917: Zarubin, 1925, pp. 11, 23.

[3105] Zelenskij, 1924, p. 72.

[3106] Varejkis, 1924, p. 48.

[3107] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 6, l. 24.

[3108] Zarubin, 1925, p. 11.

[3109] Zelenskij, 1924, p. 72.

[3110] Zarubin, 1925, p. 17.

[3111] *Turkestanskij kraj,* t. 19, 1880 (?), p. 383. Cit. d'après Masov, 1995, p. 45.

Boukhara n'étant pas inclu dans le total – les Turkmènes sont évalués vers 1917 au nombre de 503 279[3113], puis en 1920 au nombre de 266 672[3114] et en 1924 à environ 650 000[3115], 640 000[3116] ou 266 672[3117].

Le caractère partial et imprécis des statistiques, prises semble-t-il hors de tout contexte historique (famine de 1917-1918, guerre civile, grandes migrations post-révolutionnaires), a déjà été reconnu dans plusieurs publications scientifiques soviétiques des années 1920, qui soulignent notamment que les questions de quantité et d'appartenance à tel ou tel groupe «ethnique» sont floues même pour les «cadres indigènes», mais qu'elles ont toujours été résolues par les parties intéressées, soit sur place, soit depuis le centre, parfois au moyen de votes[3118].

Toujours au centre des activités portant sur l'analyse démographique, I.P. Magidovich dévoile comment certains chiffres ont été obtenus à partir de l'exemple du Ferghana où le recensement n'a eu lieu qu'en 1917 (sans être donc relancé en 1920). Dans le rapport du *Sovnarkom*, selon lui,

> «les chiffres du recensement de 1917 (1 708 500 personnes des deux sexes) ont été appliqués à l'année 1920 après avoir subi des corrections au moyen d'un coefficient de diminution de la population calculé sur la base du district de Tashkent, le plus fortement touché par les *Basmachi-s*: ainsi la disparition des hommes a tourné autour de 28 %, et des femmes autour de 22 %. L'explication de cette démarche repose sur le fait qu'au Ferghana le mouvement des *Basmachi-s* s'est beaucoup plus prolongé dans le temps. Grâce à cette interprétation, le nombre de la population du Ferghana a été évalué à 1 264 000 personnes des deux sexes. En revanche, dans l'almanach statistique de la Direction centrale des statistiques les chiffres ont été reproduits sans aucun changement d'après le recensement de 1917. Lors des discussions les représentants des Ouzbeks et des Tadjiks ont demandé de manière pressante de retenir le nombre de 1 708 500 [*n.d.l.r.* correspondant à celui de 1917]. Les représentants des autres nationalités ont insisté sur un autre choix en proposant le chiffre de 1 264 000 [*n.d.l.r.* correspondant aux résultats de leur calcul].
>
> À la vue de telles différences dans les chiffres, le président de la Commission Khodorov a proposé un compromis: 1 442 000 personnes des deux sexes. Cette dernière donnée se répartit de la manière suivante: en partant du chiffre du recensement de 1917 […], le camarade Khodorov a pris comme coefficient de disparition non celui qui a été calculé d'après l'*uezd* de Tashkent, mais un autre qui a été chiffré d'après le *volost'* voisin de la province de Samarkand qui évaluait à 20 % la disparition des hommes de et à 8 % celle des femmes.

[3112] Pipes, 1980, p. 13.

[3113] Zarubin, 1925, p. 13.

[3114] *Ibid.*, p. 13.

[3115] RCKhiIDRI, f. 17, op. 2, d. 154, l. 134. Cit. d'après Masov, 1995, p. 90.

[3116] Voir le projet pour la formation de la République Turkmène de la commission de découpage de 1924: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 536, l. 30.

[3117] Zelenskij, 1924, p. 72.

[3118] *Ibid.*, pp. 71-72; Zarubin, 1925, p. 20; Khodorov, 1925, p. 70; Ryskulov, 1926, p. 105.

> À part ce chiffre, le représentant de la Turkménie, le camarade Polubojarinov a proposé celui de 1 318 000 personnes qu'il a obtenu en interpolant le chiffre de 1917 sur le coefficient moyen de disparition de tous les districts de l'ancienne république du Turkestan. […]. Le représentant de la Kara-Kirghizie a proposé le chiffre de 1 354 000 qu'il a obtenu de la manière suivante: en partant du fait que l'*uezd* d'Osh est une région montagnarde qui n'a pas été recensée en 1920, mais dispose des chiffres de 1917 pour un total de 90 000 habitants et comme cette région n'a pas subi d'activité des *Basmachi-s*, il pense que l'on peut additionner le total de 1 264 000 à celui de 90 000 […]. Après de longues et vives discussions nous avons voté la proposition de compromis de Khodorov à la majorité de quatre pour et trois contre. Le total de la population agricole du Ferghana a donc été fixé à 1 442 000 personnes des deux sexes»[3119].

Cependant, dans les publications plus tardives (dès les années 1950), les statistiques ne reposent plus sur des approches sujettes à doutes, comme, d'ailleurs aussi, le principe même de la description des peuples d'après la liste artificielle de recensement qui a été adoptée presque sans critique par les Bolcheviks à partir de celle de l'époque tsariste. En outre, les historiens soviétiques de la seconde moitié du XX^{e} siècle préfèrent donner des pourcentages entre «ethnies», sans les chiffres précis[3120]. En utilisant la terminologie ethno-nationale standardisée en 1924, ils se réfèrent en même temps volontiers aux résultats du recensement de 1897 qui se fonde sur d'autres catégories.

[3119] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 542, ll. 50-51. Pour un autre exemple d'utilisation des votes à des fins statistiques pour calculer le nombre des Kazakhs (utilisé par Khjanov): Haugen, 2003, p. 184.

[3120] D'après ces schémas la population indigène du Turkestan russe vers 1897 se décompose selon les pourcentages suivants: les Ouzbeks constituent 35,77 % de la population et sont dispersés entre les vallées du Ferghana, du Zerafshan, du Syr-daria, dans les régions de Tashkent, de Chimkent, de Samarkand et de Khodjent, le long de l'Amou-daria en amont de son embouchure et dans l'émirat de Boukhara. Les Kazakhs et les Kirghizes représentent 44,36 % et sont établis pour les premiers dans les steppes du Turkestan, entre les parties septentrionales de la province du Semirechie et du Syr-daria, beaucoup moins dans les provinces de Samarkand et de Transcaspienne; pour les seconds dans les chaînes des Tian-shan au Semirechie (région de Pishpek, de Lepsinsk et de Prjevalsk), au Ferghana (Osh) et dans la région d'Aulie-Ata du district du Syr-daria. Les Tadjiks sont 6,73 % et habitent les hautes vallées du Zerafshan, notamment à Samarkand, au sud du Ferghana et dans l'émirat de Boukhara. Les Turkmènes constituant 4,98 % de la population sont répartis en groupes compacts en Transcaspienne et dans les provinces de Samarkand et du Syr-daria. Les Karakalpaks, limités à 2,26 % de la population, vivent dans la zone de l'embouchure de l'Amou-daria et sur sa rive droite, ainsi que dans la vallée du Ferghana. Dans l'émirat de Boukhara la population se compose de 50,7 % d'Ouzbeks répartis dans les vallées du Zerafshan, du Kashka-daria et du Surkhan-daria, de 31,8 % de Tadjiks habitant de préférence dans les régions montagneuses de la Boukharie orientale, 10 % de Turkmènes sur la rive droite de l'Amou-daria et dans les régions de Karshi, Tchardjouï, Kerki, 7,5 % de Karakalpaks et de Kazakhs dans les régions de Kermin et de Nur-Ata; à ces ethnies il faut encore ajouter des Arabes, Juifs, Hindous, Tatars, etc. Dans le khanat de Khiva la population compte environ un demi-million d'habitants, soit 64,7 % d'Ouzbeks, 26,8 % de Turkmènes, 3,8 % de Karakalpaks, 3,4 % de Kazakhs et quelques autres ethnies moins nombreuses. Les Pamiri n'existent pas dans ce schéma ethnographique. Voir *Istorija Uzbekskoj SSR,* 1956, pp. 101, 135, 146; *Istorija Uzbekskoj SSR,* 1968, pp. 45, 91, 109. À titre de comparaison, le même principe de représentation (les pourcentages sans données exactes tirés du *Statisticheskij ezhegodnik za 1917-1923 gg.* [*Almanach statistique pour 1917-1923*], Tashkent: Izd. CSU TSSSR, 1924) donnent en 1925 une image différente: dans les républiques du Turkestan, de Boukhara et du Khorezm ont été enregistrés respectivement 41,4 %, 47,1 % et 64,7 % d'Ouzbeks; 19,4 %, 0 % et 3,4 % de Kirghizes [Kazakhs]; 10 %, 0 % et 0 % de Kara-Kirghizes [Kirghizes]; 7,7 %, 40,0 % et 0 % de Tadjiks; 4,7 %, 8,5 % et 26,8 % de Turkmènes; 1,4 %, 0 % et 3,8 % de Karakalpaks; 1,1 %, 0 % et 0 % de Kurama; 0,8 %, 0 % et 0 % de Taranchi; 0,7 %, 0 % et 0 % de Kipchaks: Nemchenko, 1925, p. 14.

c) Méthodes et critères des premiers recensements

Les méthodes et les critères adoptés sont les aspects les plus critiquables des recensements[3121].

Par sa description raciale des populations sous forme de classifications inductives, fondées sur le positivisme et le scientisme, aux prétentions d'objectivité, le recensement de 1897, le premier et dernier à avoir été entrepris en *Asie centrale* par la Russie impériale, est typique du XIX^{e} siècle. Ses catégories ne reposent en effet pas encore sur des nationalités à l'européenne qui supposent l'existence des États-nations, mais sur une synthèse en parallèle d'indices de langues, de religions, de modes de vie (sur un plan presque folklorique)[3122]. Cette classification constitue cependant la première nomenclature revendiquant une exactitude absolue qui, à l'aide d'ethnographes, a permis d'établir des correspondances qui se voudraient scientifiques entre les langues, les religions et les caractéristiques anthropologiques (anthropométriques)[3123]. L'intégration des peuples conquis par l'Empire dans ces classifications codifiées, a constitué une étape nécessaire de la colonisation, mais a toutefois souffert d'ambiguïtés et d'imperfections, notamment à l'égard des populations les plus éloignées et les moins bien connues, dont seuls les orientalistes et les missionnaires connaissaient la vie réelle à cette époque. Mal identifiés ou complexes, certains peuples comme, par exemple, ceux du Pamir, tardivement annexés, ont été initialement groupés dans des catégories générales, sans que leurs composantes ressortent de manière distincte, avant que leurs dénominations puissent être progressivement diversifiées[3124] (**Fig. 20.1**).

Les études récentes attirent l'attention sur les problèmes du système de recensement qui a utilisé des listes de nations «inventées», selon une pratique qui a existé également dans les colonies britanniques et françaises et qui confrontait les gens à un choix limité aux critères proposés par les recenseurs[3125]. Elles montrent en effet comment, par exemple, le terme «Sarte»[3126], qui a désigné à la fois les paysans sédentaires et les habitants de villes non tribalisés partageant la même culture turko-persane et la même «niche économique», s'est transformé de rapport avec «une catégorie sociale, économique et culturelle» en notion de caractère ethnique (**Fig. 17.5**). Cette dernière lecture a, par conséquent, conduit à proposer l'existence d'une langue sarte ou «sart tili» qui, selon l'orientaliste russe d'époque prérévolutionnaire N. Ostroumov, «se

---

[3121] Voir les observations générales sur le sujet: Kertzer et Arel, 2002.

[3122] Khalid, 1998, pp. 202-203.

[3123] Berelowich, 1990; Slezkine, 1997; Clay, 1995; Hirsch, 1997, p. 259; Hirsch, 2005, pp. 35-45.

[3124] Blum et Mespoulet, 2003, pp. 266-267, 268, 292.

[3125] Par ex., Baldauf, 1991, p. 80; Roy, 1997, pp. 50, 100; Balland, 1997a, p. 101, n. 54; Sériot, 1999, pp. 290-292; Haugen, 2003, pp. 30-34.

[3126] On trouve déjà ce nom – *Sarti* – au XIII^{e} siècle chez Plan Carpin qui désigne les peuples subjugués par les Mongols qui sont identifiables avec les habitants, sédentaires et marchands, du Mā warā' al-Nahr: Hallberg, 1907, s.v. «Sarti», p. 459. Skelton, Marston et Painter (1995, pp. 105-106) en indiquant qu'en mongol on le prononce *Sarta'ul,* supposent que ce nom vient probablement du nom classique du Syr-daria, Jaxartes.

distingue des langues ouzbèke, tatare et turque»[3127] (selon la vision ontologique et objectiviste des langues).

Même le grand V.V. Barthold, personnage clef de l'orientalisme russe, n'a vu aucun inconvénient à affirmer que «actuellement les Sartes présentent, d'après leur type et leur langue, une unité ethnographique»[3128]. Lui-même a pourtant consacré plusieurs articles à ce sujet où il montre comment le sens de ce terme a changé au cours des siècles[3129], soulignant qu'il n'existe aucune étude consacrée à la différentiation des dialectes sartes et ouzbeks, sans préciser cependant que ce genre d'études est impossible[3130]. Ainsi, dans les formulaires de recensement de 1897, exemple de classification à tout prix, les Sartes ne figurent plus comme une catégorie socio-culturelle, mais comme une ethnie administrativement inventée et dotée d'une [pseudo]langue sarte (au nombre de 951 337, essentiellement dans les districts du Ferghana, du Syr-daria et de Samarkand, les Sartes ont été plus nombreux que les Ouzbeks, au nombre de 752 602[3131]).

Sans changer de sens, ce terme entre ultérieurement dans le vocabulaire des hommes politiques soviétiques. Peu connaisseur des «peuples opprimés de l'Orient» et n'ayant jamais visité le Turkestan, Lénine a souvent utilisé le mot «Sarte» à égalité avec les autres termes ethniques. Dans l'appel qu'il lance, avec la co-signature de Joseph Staline[3132], le 20 novembre (3 décembre) 1917 «à tous les travailleurs musulmans de Russie et d'Orient», les ethnies du Turkestan et de Sibérie ne sont représentées que par les Kirghizes [Kazakhs] et les Sartes[3133].

En effet, cette situation traduit manifestement le cas classique de la transformation d'un socionyme en un ethnonyme par le découpage et l'identification fictive d'une société locale par un pouvoir colonial, ainsi qu'en témoignent divers exemples hors de l'*Asie centrale*: en Europe les termes *Boulgar* ou *Valaks* qui, respectivement, ne qualifient initialement que des paysans pauvres et des bergers transhumants, sont

---

[3127] Ostroumov, 1908 [1890-1895]. Cette idée, avec une nuance un peu différente figure quelques décennies auparavant chez V. Vereshchagin (*Russische Revue*, article anonyme, 1873, p. 120) et Girard de Rialle (1875, p. 70) qui indiquent qu'il paraît qu'à Tashkent il y a deux dialectes différents entre les Tadjiks et les Sartes.

[3128] Bartol'd, 1964b, p. 305.

[3129] Bartol'd, 1964b, pp. 303-305; Bartol'd, 1964d, pp. 306-309; Bartol'd, 1964a, pp. 310-314; Bartol'd, 1964c, pp. 527-528. Voir aussi Bennigsen et Lemercier-Quelquejay, 1968, pp. 32-33; Allworth, 1990, pp. 31-43.

[3130] Bartol'd, 1964c, p. 528. Selon Zarubin (1925, p. 15), il n'y a en revanche pas de dialectes spécialement sartes, distincts des dialectes ouzbeks.

[3131] Haugen, 2003, p. 34.

[3132] Staline est plus détaillé dans ses discours, comme, par exemple, lorsqu'il déclare que «…les régions de l'Est: Tatars et Bashkirs, Kirghizes et Ouzbeks, Turkmènes et Tadjiks, enfin toute une série d'autres formations ethniques […] présentent une très grande variété de peuples dont la civilisation est en retard»: Staline, 1919b, p. 209. Au X^{e} congrès du PCR (b) de mars 1921, la résolution finale mentionne «des Kirghizes, des Ouzbeks, des Turkmènes, des Tadjiks, des Boukhari et des Khiviens»: «Iz Rezoljucii X s'ezda RKP (b) ob ocherednykh zadachakh partii v nacional'nom voprose» [«De la résolution du Xe Congrès du PCR (b) sur les tâches actuelles du Parti dans la question nationale»], du 15 mars 1921, *in* Nenarokov, 1989, p. 110.

[3133] *Obrazovanie SSSR,* 1949, pp. 21-22.

devenus des termes de sens ethnique; en Afrique l'appellation des forgerons, qui formaient souvent des familles fermées concentrés dans une village où ce métier avait un caractère héréditaire et où l'on parlait un même dialecte, a été interprétée par les colonisateurs comme celle d'une ethnie[3134].

Par la suite, la complexité et l'ambiguïté du terme «sarte» conduisent à éliminer ce dernier des listes de recensements. Aux yeux des *Centre-asiatiques* ce terme porte d'ailleurs souvent une connotation négative (un nomade est noble, un marchand de ville rusé), même si, par politesse à l'égard des recenseurs, la population accepte généralement cette dénomination qui existait déjà dans les formulaires officiels[3135]. Ainsi, sur une suggestion du turkologue A.N. Samojlovich (pour qui les Sartes ont été un peuple iranien, donc plus proche des Tadjiks[3136]) adressée aux agents du recensement, Moscou recommande fermement pour le recensement de 1917 de placer les Sartes dans la catégorie des Ouzbeks, tout en conservant le terme de «Sarte» entre parenthèses, ce qui provoque une vague de confusions dans la statistique, car cette recommandation n'a jamais été respectée à la lettre[3137]. Selon A. Khalid, le processus où le terme de Sarte commence à être transcrit comme celui d'Ouzbek a déjà débuté dans la pratique des *Djadid-s*[3138].

Dès lors, devenus une catégorie inexistante, tous les Sartes irano- et turkophones sédentaires se trouvent regroupés dans la catégorie des «Ouzbeks» turkophones, à égalité avec les nomades[3139].

Pour mieux évaluer la rupture, il est intéressant de comparer ce phénomène aux écrits du siècle précédent issus en 1875 de la plume de Girard de Rialle. En notant que Vereshchagin distingue les Tadjiks qui sont pour lui «l'aristocratie intellectuelle du Turkestan» et les Sartes qui «constituent la majeure partie de la population sédentaire» et sont issus «du croisement des Tadjks et des Ouzbeks», Girard de Rialle écrit que «cette distinction n'est pas adoptée par la plupart des auteurs, et il semble que le mot *sarte* soit en quelque sorte le synonyme du mot Tadjik. C'est, du reste, l'expression officielle employée dans les khanats pour désigner la population agricole, commerciale et industrielle, en opposition aux Uzbeks aristocrates et aux Kirghises et Turkomans nomades, pasteurs et voleurs»[3140]. On reconnaît bien ici le croisement des catégories

---

[3134] Communication orale de Patrick Sériot pour les parallèles avec l'Europe; pour l'Afrique, communication également orale d'André-Marcel d'Ans, ainsi que son article: Ans, 1996, pp. 93-101.

[3135] Voir les commentaires d'I. Magidovich (1923b [*Materialy*]) dans la partie «Sarty» *in Materialy po rajonirovaniju Srednej Azii.* Cit. d'après Baldauf, 1991, pp. 81-82.

[3136] Selon Samojlovich, cette population iranophone a été initialement définie comme «Turks», après la conquête arabe «Tadjiks», puis, après la conquête mongole, «Sartes». Cité de Haugen, 2003, p. 31.

[3137] Zarubin, 1925, pp. 15, 20-21; Allworth, 1990, p. 188.

[3138] Khalid, 1998, p. 214.

[3139] On voit que, dans les publications soviétiques à l'aube de la délimitation, il est «nécessaire» de considérer les Sartes comme des Ouzbeks, même si leur origine et l'étymologie de leur appellation sont encore douteuses, et il n'y a désormais plus ni «nation sarte», ni «langue sarte», ni «sentiment national sarte»: Nemchenko, 1925, p. 20; Levin, 1934b, p. 44. Le changement de dénomination a parfois été présenté comme une expression de la volonté de la population: Zarubin, 1925, p. 15.

[3140] Girard de Rialle, 1875, p. 69.

économiques, sociales et morales, propre au système paternaliste du XIX^e^ siècle à l'égard des non Européens.

Cette transformation étonnante de la classification passe de manière inaperçue également pour la dénomination des autres ethnies.

Alors qu'il correspondait initialement à une des multiples tribus de la région, l'ethnonyme des «Ouzbeks», devient le nom de toute une nationalité à laquelle on attribue également un territoire éponyme. Pour cette raison il groupe «désormais un plus grand nombre de dénominations» en absorbant plusieurs tribus turkophones ou bilingues dans le but de remplir l'espace «ouzbek» et d'assurer un lien net entre territoire et nation[3141]. Finalement, étape par étape de 1917 à 1924, les Tsiganes Lulis[3142], les Turcs, les «Chaghatay» et les Turkmènes[3143] sont, souvent pour des «raisons d'opportunité», enregistrés eux aussi comme «Ouzbeks»[3144]. I.P. Magidovich, alors responsable de la statistique de Boukhara, note que, rien qu'à Boukhara et à Khiva, la Commission de découpage a dénombré cent cinquante tribus différentes cachées derrière des nationalités officiellement admises:

> «En 1924 où pour décrire le Boukhara, nos instructeurs ont pénétré dans les endroits les plus reculés, nous avons découvert que parmi les Ouzbeks on rencontre souvent et dans beaucoup d'endroits des milliers, des dizaines de milliers et même des centaines de milliers de gens considérés comme Ouzbeks, mais qui sont en réalité de tribus diverses. Ils ne se qualifient eux-mêmes pas d'Ouzbeks, mais de l'une de ces cent cinquante appellations de tribus […] qu'ils ont reçues autrefois»[3145].

Le même processus se déroule avec plusieurs tribus du Pamir à langues iraniennes orientales que les bureaucrates désignent comme des Tadjiks des hautes montagnes, même si, pour les recenseurs, Pamiri et Tadjiks ne constituent pas une construction homogène[3146].

Lors du recensement partiel de septembre 1924 au Khorezm, selon K. Vasil'ev, les gens se nomment par rapport à la tribu principale et les familles dérivées, comme, par exemple, dans l'*uezd* de Tchardjouï, où la majorité des gens se disent de la tribu principale Arsari-Salar, y joignant leur nom plus restreint en tant que Khidyrali, Kichiga ou Kinig-aga, etc., ajoutant en même temps le nom du canal [*aryk*] dont ils utilisent l'eau[3147]. Cependant, sous la pression du responsable local, le président du Comité

[3141] Baldauf, 1991, p. 81; Blum et Mespoulet, 2003, pp. 268-269.

[3142] Selon la classification linguistique de Zarubin les Tsiganes (Lulis, Mazang et Djugui) sont définis comme des peuples iranophones: Zarubin, 1925, p. 9.

[3143] Chez Zarubin (1925, p. 13) les Turkmènes de la province de Samarkand – environ 1 885 personnes – sont classés comme Ouzbeks.

[3144] Baldauf, 1991, pp. 83-85, 88-89.

[3145] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 703, ll. 61-62.

[3146] En soulignant le caractère trop général des dénominations originaires de l'extérieur du monde *centre-asiatique*, Zarubin distingue les Galtchas (Jagnobi, Jazguljami, Shugnani, Vakhani, Ishkhashimi), les Tadjiks des Montagnes (habitants des montagnes du Zerafshan, du Karategin et du Darvaz) et les Tadjiks des Plaines: Zarubin, 1925, p. 6.

[3147] Voir le rapport de la commission de recensement de septembre 1924: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 538, ll. 88v-89.

exécutif du tuman [*predsedatel' ispolkoma tumana*] Salikov, tous les habitants autour de Tchardjouï se déclarent Turkmènes au moment de l'enregistrement, sans aucune autres précisions, par crainte, entre autres, d'être séparés de Tchardjouï et de ses canaux d'irrigation[3148].

Dans ce cas précis, la «nationalité» est donc devenue une «expression de l'identification, postérieure à la codification propre aux opérateurs censitaires»[3149].

Ce changement de terminologie dans l'imagerie ethnographique entraîne une interprétation différente des résultats donnés par les recensements dans le but de justifier les configurations de l'espace *centre-asiatique*. Au moment même où au sommet, comme l'a observé avec humour Francine Hirsch, les élites politiques arrangent à leur guise les données statistiques en parlant d'un «antagonisme de longue date entre les ethnies» et du «chauvinisme» des Ouzbeks à l'égard des Tadjiks, des Turkmènes et des Kirghizes [Kazakhs][3150], les gens de la base ne parviennent pas à s'identifier par rapport aux listes officielles des recensements[3151]. Bien souvent, la «nationalité» est imposée de force aux groupes hors des listes officielles, comme c'est le cas à l'est de la vallée du Ferghana, où les Kipchaks sont déclarés selon les intérêts soit en tant qu'Ouzbeks, soit en tant que Kirghizes ou en tant que Kazakhs, de la même manière que les Kashgari se sont vus proclamés comme étant les plus proches des Ouzbeks sur la base que tous parlaient la même langue[3152]. Pourtant «les listes» ne sont pas définitives et en 1926, quand le recensement est effectué sur la base du principe de l'autodétermination[3153], on recense les Kipchaks, les Kurama et les Turcs du Ferghana séparément des «Ouzbeks» en raison du fait que ces derniers – comme l'ont noté Alexandre Benningsen et Chantal Lemercier-Quelquejay – ont un accent très marqué[3154] (on peut ici se demander pourquoi l'accent est introduit comme une base de définition des nations). D'autre part, en 1929, l'Académie des Sciences envoie le linguiste A.P. Burdukov en mission pour étudier la langue des Sartes-Kalmouks[3155], alors que la catégorie «sarte» n'existe déjà plus dans les listes officielles des recensements.

Outre le fait qu'avant 1923 les termes «*nacional'nost'*» («nationalité») et «*narodnost'*» («ethnicité») étaient considérés comme synonymes[3156] et que jusqu'au

---

[3148] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 538, l. 89.

[3149] Blum et Mespoulet, 2003, p. 266.

[3150] Voir les propos sur le «chauvinisme ouzbek» dans Staline, 1923b, pp. 168, 170; Staline, 1923c, p. 212.

[3151] Hirsch, 2000, p. 223. Sur les difficultés de s'identifier à telle ou telle nation dans les sources soviétiques voir Levin, 1934b, p. 44. Également Zarubin, 1925, p. 12, qui mentionne que les Kuroma de quelques villages dans la province de Namangan évitent de se définir comme «Kuroma» en se nommant Ouzbeks, Turcs ou Tadjiks.

[3152] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 706, l. 212.

[3153] Abramson, 2002, p. 183.

[3154] Bennigsen et Lemercier-Quelquejay, 1968, p. 139.

[3155] Belousov, 1934, p. 124. Zarubin mentionne également l'existence de Sartes-Kalmouks (2 469 personnes en 1920): Zarubin, 1925, pp. 19, 24

[3156] Notamment, pour Lénine *nacija*, *narod* i *narodnost'* étaient les synonymes: Bertrand, 2003, p. 93.

premier recensement pansoviétique de 1926, aucun critère strict n'a encore été élaboré pour définir le terme de «nationalité», on constate que le nombre d'«ethnicités» n'est pas fixé de manière stable, d'autant plus que sous l'étiquette «nationalité-ethnicité» des identités tribales ou claniques se confondent parfois volontairement dans le cadre du schéma évolutif adopté, où le passage à partir du stade «tribal» à celui de «national» à été considéré comme un but en soit dans les objectifs de la politique de «State-sponsoring»[3157]. Vers 1927, 172 «ethnicités» ont été reconnues en URSS, avant d'être réduites au nombre de 166. En 1937, les passeports soviétiques ne comptent que 106 «nationalités» qui correspondent à un nombre beaucoup plus élevé d'«ethnicités», subordonnées aux «nationalités»[3158].

Il est, à mon avis, surprenant de constater comment actuellement la mise en évidence du panorama ethnique est un principe encore vivace en *Asie centrale* (même si l'énumération ci-dessus des statistiques soviétiques montre qu'il est impossible de construire ce genre d'études). Par le fait que les nouveaux États indépendants utilisent ces critères pour légitimer leur existence *via* l'histoire, ce type de classement a été récemment utilisé par la spécialiste britannique Shirin Aniker pour élaborer un corpus des peuples musulmans de l'URSS sur la base de la liste du recensement officiel de 1979. En reproduisant le schéma évolutionniste de Staline et adoptant l'idée d'une «langue traditionnellement parlée par un groupe ethnique», l'auteur a reconstitué l'histoire de chaque peuple en fonction des lignes de frontières soviétiques: dans ce contexte l'exemple le plus parlant est celui de l'histoire des Tadjiks qui est presque entièrement présentée dans le cadre de l'histoire ouzbèke[3159]. Une autre approche du même type conduit à considérer les nations étudiées comme préexistantes et comme une donnée objective: c'est le cas notamment chez R. Vaidyanath qui suit les études soviétiques à la lettre[3160], chez Martha Brill Olcott qui place l'apparition du peuple kazakh au XV^{e} siècle[3161], ou chez William Fierman[3162] qui a fait des études très poussées des discours autour de la langue ouzbèke, vue en tant que donnée pratiquement naturelle.

Un des parallèles les plus proches de ce type de présentation figure dans la première édition de la *Bol'shaja sovetskaja èntciklopedija*: soucieux de légitimer les résultats obtenus, les Soviétiques se limitent, dans l'entrée «*Asie centrale*», à quelques courts aperçus de caractère géographique et donnent pour chaque république des notices historiques extrêmement détaillées[3163]. Ce processus de partage en plusieurs histoires nationales a favorisé l'émergence des nationalismes locaux pendant la période soviétique entraînant une anarchie totale dans le domaine de l'historiographie. Pour

---

[3157] Hirsch, 2005, p. 174.

[3158] *Eadem*, 1997, pp. 251, 260, 264, 266, 269.

[3159] Akiner, 1983, pp. 18, 29, 266-274, 302-304.

[3160] Vaidyanath, 1967.

[3161] Brill Olcott, 1995.

[3162] Fierman, 1991.

[3163] *BSE*, 1947 [1ère éd.], t. 52, p. 509. Dans la notice sur l'*Asie centrale* de la deuxième édition, les nations *centre-asiatiques* présentées comme autochtones et d'ancienne date sont précédées d'un aperçu général: *BSE*, 1957 [2^{e} éd.], t. 40, pp. 375-384.

expliquer l'histoire à partir des découpages ethniques d'aujourd'hui, plusieurs histoires nationales ont donc été inventées. Chaque peuple y a été présenté tour à tour comme une force majeure et comme l'héritier principal de toute l'histoire centre-asiatique, ce qui a entraîné un certain nombre d'ambiguïtés et de nombreuses controverses[3164], que même ont reconnues les spécialistes soviétiques de la fin des années 1980[3165].

3. Discordance entre la théorie des nations et les principes appliqués de formation des républiques

Le discours officiel des années 1910-1950 ne reflète donc pas la «réalité». De plus, en voulant appliquer des théories rigides à une réalité floue de manière trop littérale, les analyses soviétiques les plus poussées parviennent parfois à des conclusions hérétiques. On se rappelle que les critères de langue, de territoire, de vie économique et de formation psychique dans le schéma stalinien sont inséparables les uns des autres et que, si un seul composant fait défaut, la nation n'existe plus[3166]. Cependant, en lisant attentivement les œuvres casuistiques qui dans les années 1920-1950 trahissent chez les Soviets une flexibilité idéologique fort surprenante, on discerne des démonstrations qui reconnaissent qu'il n'existe en *Asie centrale* avant 1924 aucune nation, même à l'état foetal, répondant à cette définition[3167]. On constate également que les principes mêmes régissant la formation des républiques soviétiques tels qu'ils ont été définis dans les documents officiels n'ont dans plusieurs cas pas été respectés: la formation des républiques se serait réalisée à travers la collaboration, l'antagonisme ou la cohabitation du pouvoir central de Moscou, des nationalistes et communistes locaux, ainsi que des administrateurs russes sur place, de manière conforme aux conditions centre-asiatiques plutôt qu'aux grandes théories marxistes.

Par exemple, la situation démographique du Kazakhstan n'a pas répondu aux exigences selon lesquelles la nationalité titulaire qui donne son nom à une république doit former la majorité de la population. D'après les estimations antérieures à la délimitation, l'ethnie titulaire ne formera dans le meilleur des cas que 50 % de la population[3168] (c'est le phénomène qui déstabilise le Kazakhstan d'aujourd'hui par une menace constante de sécession[3169]). Mais les quatre autres critères staliniens sont ici

---

[3164] A cet égard l'exemple le plus surprenant est celui du livre de B.G. Gafurov, *Tadzhiki* (1989 [1972]): consacré, comme l'indique son titre à l'histoire tadjike, cet ouvrage englobe cependant toute la région et, pour cette raison, a été recommandé jusqu'en 1991 dans les écoles supérieures de l'Ouzbékistan comme manuel d'histoire de ce pays.

[3165] Les actes du colloque *Problemy ètnogenèza*, 1990, constituent un bon exemple de l'incohérence entre les approches des chercheurs russes et centre-asiatiques relatives à l'ethnogénèse des peuples de l'Asie centrale.

[3166] Chekalin, 1939, p. 16.

[3167] D'après G. Safarov, «sous l'influence de l'État et de l'école soviétiques qui arrachent les peuples opprimés du gouffre de la misère matérielle et spirituelle commence à se former le type national du Kirghize, de l'Ouzbek, du Turkmène, etc., qui jadis n'avaient ni langue propre, ni école nationale, ni État, ni institutions culturelles»: *in Problemy Vostoka*. Cit. d'après Nemchenko, 1925, p. 14; voir aussi Levin, 1934b, pp. 43-46; Chekalin, 1939, p. 17, 19; Vakhabov, 1954, pp. 106-116.

[3168] Varejkis, 1924, p. 47.

[3169] Laruelle et Peyrouse, 2004.

respectés, notamment, par l'existence d'une langue commune qui a été plus ou moins unifiée dès le milieu du XIX[e] siècle (dès 1860 sur la base du kazakh parlé – déjà unifié, sinon sur quelle base dialectale? – avec des influences d'arabe et de tatar).

Le cas des Kirghizes – culturellement très proches des Kazakhs, à l'exception du mode de vie de type «montagnards transhumants ou semi-sédentaires opposés aux grands nomades des Steppes Kazakhes») – n'a pas non plus répondu à un schéma idéal. En utilisant au XIX[e] siècle la langue kazakhe comme langue de civilisation, les Kirghizes, d'après les sources officielles, ne reçoivent leur langue écrite qu'en 1923[3170]. En outre, les Kirghizes forment une république alors qu'un tiers de la population a été anéanti par les répressions et la famine[3171].

En partant du même schéma stalinien, on constate que la création de la nation karakalpake a été encore plus contradictoire par rapport aux théories, car sa langue, trop assimilée à celles des nomades kazakhs et ouzbeks et, d'après les spécialistes soviétiques, sans préhistoire dialectale complexe, n'a été normalisée, codifiée et littéralisée par les linguistes qu'en 1930.

Formé des dialectes des tribus Yomude et Tekké, le turkmène est proclamé par le pouvoir soviétique langue officielle à partir de 1921, même s'il a paru évident aux yeux des historiens soviétiques des années 1920-1930 que les tribus turkmènes se distinguent nettement les unes des autres par la langue, la culture et les mœurs[3172].

Dans le cas de l'Ouzbékistan, la langue officielle devient l'«ouzbek» qui apparaît vers 1923 dans le *continuum* dialectal turko-iranien après de multiples discussions et réformes[3173]. Dans leur forme normalisée et écrite et comme éléments fondamentaux de la définition des nations par Staline, les langues centre-asiatiques ne sont plus des langues anciennes, mais relèvent de constructions qui datent de l'époque de la délimitation, soit peu avant, soit peu après, avant de subir de nouvelles profondes interventions au cours des changements d'alphabets ultérieurs.

4. Problèmes du partage de l'espace de cohabitation des sédentaires et des nomades sans un sentiment d'appartenance nationale

a) La lutte pour Tashkent

L'idée clef de la délimitation – «souder des morceaux jadis déchirés de peuples» – a fait l'objet d'abus dès les premières étapes des démarches administratives, comme nous l'avons vu sur l'exemple des deux républiques kirghizes (kazakhes), la petite et la grande (*infra*), chez lesquelles une situation ubuesque a pu être rattrapée de justesse.

En adoptant la solution de créer un Kazakhstan unifié, mais hors de l'espace centre-asiatique, la Commission crée un autre problème: les Kazakhs de l'ex-petite

---

[3170] Benningsen et Lemercier-Quelquejay, 1968, pp. 32, 138.

[3171] Carrère d'Encausse, 1987, p. 226. Pour un bref aperçu sur la mortalité élevée dans les années 1918-1922: Castagné, 1922, pp. 43-44.

[3172] Chekalin, 1939, p. 19; Bennigsen et Lemercier-Quelquejay, 1968, p. 138.

[3173] Bennigsen et Lemercier-Quelquejay, 1968, p. 139.

Kirrespublika réorientés vers l'*Asie centrale*, font la demande que Tashkent soit leur capitale et leur centre économique, car selon eux, Tashkent, est une ville internationale entourée par la population kazakhe (S. Khodzhanov)[3174].

Il apparaît finalement que, comme centre économique le plus important et comme ville la mieux située dans cette aire géographique[3175], Tashkent est réclamée comme capitale potentielle tout à la fois par les Kazakhs, les Kirghizes et les Ouzbeks[3176]. Si les deux premiers la réclament en partant du fait que la province autour de la ville est composée par des nomades kazakhs et kirghizes, les derniers avancent comme argument le fait que la ville même est peuplée de sédentaires ouzbeks et tadjiks, ajoutant démagogiquement que le transfert de Tashkent «anéantira toute la signification de la délimitation nationale pour les Ouzbeks»[3177]. D'un autre côté, la lutte pour cette ville s'accompagne constamment de menaces d'explosion de haine entre ethnies.

Complètement désorientée, la Commission de la délimitation essaie de minimiser l'impact de ces demandes et repousse une proposition des Kazakhs, «trop précoce», de créer une Fédération centre-asiatique dirigée par Tashkent, capitale où tous les partis communistes centre-asiatiques auraient pu siéger[3178].

La commission ne réussit pas pour autant à stopper la bataille pour Tashkent et ses environs. Leurs demandes initiales d'obtenir Tashkent rejetées (août-septembre 1924), les Kazakhs se limitent à exiger le rattachement à la *Kirrespublika* des trois arrondissements Zengiata, Bulatovskaja et Niazbek[3179] de la région de Tashkent [*volost'i Tashkentskogo uezda*][3180]. Cette demande n'est, elle non plus, pas prise complètement en considération pour des raisons tant économiques que stratégiques: d'après ce projet le début des canaux du Boz-su et du Salar qui alimentent Tashkent se retrouveraient au Kazakhstan, lequel aurait reçu par conséquent le contrôle du système d'irrigation tashkentois et des liaisons ferroviaires de l'Ouzbékistan avec l'extérieur en occupant Kaunchi, première station à partir de Tashkent de la ligne ferroviaire reliant la ville au reste de l'Ouzbékistan[3181]. Ces hésitations provoquent des protestations du côté des Kazakhs qui trouvent un soutien auprès des Karakalpaks, notamment de la part d'Aralbajev, un des membres de la Commission pour la résolution des problèmes frontaliers, qui, en visant ses propres intérêts, souligne lors d'une réunion que

---

[3174] D'après la statistique officielle dans la province de Tashkent il y avait 44,8 % d'Ouzbeks et 26,5 % de Kazakhs: Nemchenko, 1925, p. 23.

[3175] Balland, 1997b.

[3176] Zelenskij, 1924, p. 79.

[3177] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 536, l. 92.

[3178] Varejkis, 1924, p. 54; RCKhiIDRI, f. 62, op. 2, d. 87, ll. 165-166. Cit. d'après Masov, 1995, p. 97.

[3179] Selon la statistique de la commission de découpage, à Zengiata sur 32 307 habitants il y avait 20 517 Ouzbeks, et 10 551 Kazakhs, le reste est composé par les Russes et les Tatars; à Bulatovskaja sur 32 712 personnes il y avait 12 688 Ouzbeks et 19 276 Kirghizes; à Niajzbek sur 29 504 habitants il y avait 14 051 Ouzbeks et 11 362 Kirghizes (Kazakhs), les autres sont pratiquement tous des Russes: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 536, ll. 92-93.

[3180] Khodorov, 1925, p. 69.

[3181] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 536, l. 93.

> «selon les caractéristiques ethnographiques toutes les villes appartiennent aux Ouzbeks. On ne peut pas nier non plus la gravitation puissante vers Tashkent, car les deux *volost'* [*n.d.l.r. Daukarinskaja* et *Bajpakskaja* dans la région de Turtkul' et Chimbaj] ne peuvent être rattachées au Kyzyk-kum, car là-bas il n'y a rien de culturel, toute la culture se trouvant du côté des Ouzbeks. Il en va de même pour toute la province de Tashkent qui est orientée vers cette ville; et il n'y a rien étonnant dans ce fait, car Tashkent est un centre économique puissant. Mais cela ne veut pas dire qu'il faille rattacher toute la province du Syr-daria avec toute la population kazakhe à Tashkent, c'est-à-dire à l'Ouzbékistan»[3182].

En décembre 1924, pour calmer la situation, quelques régions des trois provinces réclamées (Zengiata, Bulatovskaja et Niazbek)[3183] sont «provisoirement» et partiellement attribuées aux Kazakhs sur la proposition de Dmitrij Manzhara, de Medvedev et de I.P. Magidovich. Cet acte ne met pas point final aux discussions. Hors des préoccupations politiques, le spécialiste de l'irrigation Jurij I. Poslavskij qui a accepté le partage du *volost'* Bulatovskaja, met les deux autres régions en garde. Il faudrait, selon lui, réunir toutes les régions de la province de Niazbek à l'Ouzbékistan dans le but d'assurer une alimentation stable en eau de Tashkent. Au sujet de Zangiata, il rappelle que cette province possède un centre religieux très important pour les sédentaires musulmans, le mausolée du sheikh Zengi-Ata du XIV^{e} siècle, et qu'il serait donc plus raisonnable de rattacher cette région à l'Ouzbékistan[3184]. En rediscutant de la question, les Soviets reconnaissent que

> «politiquement et techniquement parlant la solution de dresser des frontières provisoires n'est pas acceptable pour les deux côtés. Les frontières ont non seulement brisé en morceaux les provinces, mais également les sociétés agricoles et même les *datchas* [*n.d.l.r.* maisons de compagne] de certains villages. Les enclos se sont trouvés sur les territoires d'une république, les champs dans une autre. En réalité ce partage pourrait provoquer une série de conflits sans fin qui pourraient se transformer en véritable guerre à petite échelle à l'image de celle qui oppose les Turkmènes-Iomudes et les Kirghizes-Adaev sur la frontière entre les *uezds* de Krasnovodsk et de Mangyshlak»[3185].

Finalement, en mars 1925 la Commission de liquidation centre-asiatique finit par transférer cette douloureuse affaire au Comité central exécutif de l'URSS [*CIK SSSR*] et le 24 juin 1925, le Présidium du *CIK* fait inclure tous les trois *uezds* en Ouzbékistan, ce qui ne met pas fin aux gémissements[3186].

[3182] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 738, l. 17.

[3183] Par exemple, pour la région de Niazbek la commission a décidé de donner aux Kazakhs les villages Darakhan, Aganak-Juluk et les sociétés agricoles (*kolkhozes*) de Niazbek, Troick, Tanagul, Ak-Kavak, et «de donner tout le reste à la République ouzbèke». Pour les *bogarnye zemli* [terres d'agriculture sèche] disposées vers la fin du canal Zakh-Aryk, la frontière a été dressée selon les possessions réelles de la terre par les sujets physiques [*faktícheskoe zemlepol'zovanie*]: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 536, l. 10; f. R-1, op. 1, d. 704, ll. 18-19; f. R-11, op. 1, d. 10, l. 2.

[3184] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 704, l. 136.

[3185] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 536, l. 93.

[3186] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 704, l. 51; d. 314, ll. 76-80. Pour les décisions intermédiaires voir CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 10, l. 60.

b) La variation du schéma de base dans la vallée du Ferghana: Namangan et Osh

La situation conflictuelle causée par le partage de l'espace d'une ville peuplée par des sédentaires (Ouzbeks, Tadjiks ou autres) de son environnement peuplé de nomades (Kazakhs, Karakalpaks, Kirghizes ou autres) se répète à plusieurs reprises au cours de la délimitation nationale.

On la retrouve, par exemple, partout le long de la frontière ouzbéko-kirghize de la région de Namangan et d'Osh où toutes les discussions ne sont provoquées que par le fait que les villes peuplées par les «Ouzbeks» sédentaires servent de centres de gravité économique à la périphérie nomade «globalement kirghize». Cela donne aux deux républiques le sentiment d'avoir des droits sur ces villes[3187]. Cependant, les solutions adoptées ne répètent pas celles qui ont été inventées pour Tashkent.

Le conflit dans la région de la ville Osh où la population s'est déclarée massivement ouzbèke (selon les statistiques officielles les Ouzbeks représentaient 97 % de la population) a été résolue sur la base de réflexions complètement différentes. La Commission pour la précision des frontières décide qu'à cet endroit le pouvoir soviétique ne peut faire appel aux caractéristiques nationales, mais à des critères

> «uniquement politiques et économiques [… car] la ville d'Osh est le seul centre commercial et administratif de la partie sud du Ferghana des montagnes, attribuée au Kirghizistan. […] Elle constitue le point de départ des routes hippomobiles partant de […] l'*uezd* d'Osh dans la partie proprement kirghize et les vallées de l'Alaï où nomadisent plusieurs milliers de *kibitka* kirghizes. Son transfert à l'Ouzbékistan pourrait créer des désordres chez les masses kirghizes dispersées sur un territoire gigantesque entre de petits *auls* et les vallées en l'absence de ce seul et unique centre d'organisation»[3188].

Ce raisonnement est complété par l'idée que le nœud du système d'irrigation se trouve également dans la région[3189]. Cet ensemble de raisons contraint à laisser Osh au Kirghizistan.

En revanche, de mêmes raisonnements d'ordre économique amènent la population autour de Namangan à se déclarer ouzbèke de manière à transférer Namangan en Ouzbékistan, car à cet endroit le partage projeté pour les régions productrices de coton a été à rebours de la politique économique des Soviets:

> «il est clair que pour l'économie de l'Union il est vital de ne pas morceler la région la plus importante de l'Asie centrale pour le développement du coton, surtout parce que les parties de cette région sont liées entre elles par des sources communes d'irrigation»[3190].

[3187] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 706, ll. 203, 206.

[3188] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 706, l. 215.

[3189] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 727, l. 75.

[3190] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 706, l. 212.

c) La formation des îlots de minorités ethniques

Au moment où la question d'Osh, peuplée par des sédentaires qui se sont voulus Ouzbeks, est résolue en faveur de la Kirghizie pour des raisons «économiques», la Commission pour la précision des frontières refuse d'accorder aux Kirghizes la haute vallée de Mak-sou au sud de la chaîne du Trans-Alaï pour des raisons politiques qui se cachent derrière des «préoccupations de bien-être de la population locale».

Isolée du Pamir et uniquement reliée à la vallée de l'Altaï qui fait partie de la Kirghizie, cette vallée était peuplée de douze *kibitka* de Kirghizes, les seuls habitants de cette région où les «Tadjiks des montagnes», selon la classification de la Commission, ne montaient jamais. Sortant d'un cycle de discussions machiavélique, la Commission décide

> qu'il «est évident que ce groupe insignifiant de Kirghizes, s'il est transféré à la Province autonome Kirghize, ne se sentira jamais protégé et épaulé par cette dernière à cause de l'éloignement et de l'isolement de la vallée. En revanche, les gouvernements ouzbek et tadjik s'occuperont spécialement de la population de l'ancienne région du Pamir en y envoyant périodiquement des missions coûteuses pour assister la population locale. En prenant en compte le nombre minime de population kirghize de ce région et l'importance politique et militaire de la région du Pamir pour toute l'Union, on conclut que son morcellement est indésirable. Et parce que ce seront les intérêts de la population locale qui seront touchés dans le cas d'un transfert, la Commission a décidé de refuser cette prétention du Kirghizistan»[3191].

En même temps et selon le même système de raisonnement, trois îlots ouzbeks se forment sur le territoire kazakh dans les régions de Chimkent, de la ville de Turkestan et d'Aulie-Ata, où la population demande en vain le regroupement en une ou trois provinces autonomes ouzbèkes dans le cadre de la république kazakhe[3192].

En effet, en l'absence de statistiques fiables et d'une conscience nationale fixe, des méthodes volontaristes sont prises comme base de la délimitation nationale de telle sorte que l'attribution d'une partie de la population aux États fraîchement créés se fait globalement au hasard.

Dans un rapport de travail de sa commission de découpage, I.P. Magidovich évoque en 1924 le processus de partage des populations de la République de Boukhara entre plusieurs républiques où Turkmènes, Tadjiks et Ouzbeks prétendent représenter le pourcentage le plus important de la population:

> «Les derniers pensaient que 43,2 % de toute la population de Boukhara doit être attribuée à eux-mêmes, même si les Ouzbeks ne totalisent que 20-21 %. Il a fallu

---

[3191] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 706, l. 233.

[3192] Khodorov, 1925, p. 69. Ces détails de la délimitation sont présentés dans l'aperçu de la commission de découpage: «Dans les limites de l'*uezd* de Tashkent, la région Transchirchik […], productrice de riz, située sur la rive gauche du Chirchik, à partir de Tashkent jusqu'au Syr-daria, doit rester en République d'Ouzbékistan. Au contraire, toute la région sédentaire ouzbéko-russe de l'*uezd* de Chimkent […] avec la ville de Chimkent et les grands villages ouzbeks Saïram et Kara-bulak doivent passer vers la *Kirrespublika*. Elle reçoit également la région sédentaire ouzbèke […] avec la ville de Turkestan […], Aulie-Ata, Uch-kurgan et Merkent où dans la population dominent les Ouzbeks»: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 536, ll. 23-24.

organiser une série de réunions dans les différentes instances pour arriver enfin à l'accord selon lequel 14 % de la population de Boukhara doit être rattachée au Turkménistan, 27 % au Tadjikistan [*n.d.l.r.* et le reste à l'Ouzbékistan]. Selon cet accord, la population de l'ancienne république de Boukhara a donc été partagée de la manière suivante: Ouzbékistan: 1 319 498 habitants des deux sexes; Tadjikistan: 603 838; Turkménistan: 313 101»[3193].

Pour le partage du Khorezm la situation est semblable:

«Initialement la population du Khorezm a été distribuée de la manière suivante: l'Ouzbékistan a reçu 330 514 personnes ou 51,6 % de la population; le Turkménistan 313 310 personnes ou 36,1 %; le district autonome des Karakalpaks 78 220 personnes ou 12,3 %. Mais après, compte tenu des discussions qui ont eu lieu à la Commission de liquidation au sujet des affaires du Khorezm, on a obtenu un accord qui partage la population du Khorezm selon les proportions suivantes: Ouzbékistan: 50 % [*n.d.l.r.* 320 023], Turkménistan: 30 % [*n.d.l.r.* 192 013] et le district autonome des Karakalpaks: 20 % [*n.d.l.r.* 128 008]; à la demande d'un représentant du district autonome des Karakalpaks, cette question a été réévaluée une nouvelle fois [*n.d.l.r.* à la Commission pour la délimitation] et on a pris une décision conforme à l'accord approuvé à le Commission de liquidation des affaires du Khorezm. […] Le Comité de liquidation de l'Asie centrale a adopté cette distribution le 29 janvier 1925»[3194].

À ce niveau de discussion tous les arguments semblent bons et personne n'émet le moindre doute sur l'incompatibilité des critères de délimitation. En discutant du sort de la région de Kelif le président du Comité central exécutif [*CIK - Central'nyj ispolnitel'nyj komitet*] de la République turkmène Ajtakov écrit dans un rapport du 7 septembre 1925 qu'actuellement la population de cette région est composée de 3 396 Turkmènes et 8 280 Ouzbeks, mais que cette proportion prise au premier degré ne peut inciter qu'à une décision erronée. Avant tout il faudrait, selon Ajtakov, tenir compte du fait que tout de suite après la révolution de 1917 les neuf dixièmes des Turkmènes habitant dans la région ont émigré en Afghanistan. Leur retour progressif dans la région pourra sans doute sensiblement modifier les chiffres, en portant le nombre de Turkmènes jusqu'à 30 000 personnes, d'où il tire la conclusion qu'il faut rattacher la région au Turkménistan[3195].

Ce type de décisions donne sans cesse naissance à des îlots de minorités ethniques frontalières, fraîchement créées, constamment nourries de conflits frontaliers soi-disant «nationaux» tout au long des frontières centre-asiatiques (**Fig. 20.2**-**20.3**). À côté des litiges dont on vient de parler comme ceux des Ouzbeks et Kazakhs autour de Tashkent, puis le long du Syr-daria à côté de Tchardara, et ceux des Ouzbeks, Tadjiks et Kirghizes dans la vallée du Ferghana[3196] que la commission de découpage a considérés comme particulièrement durs, on observe une toute une série de gros conflits: russo-kazakhs au nord du Kazakhstan; ouzbéko-turkmènes le long de la rive droite de l'Amou-daria

[3193] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 542, l. 53v.
[3194] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 542, l. 54.
[3195] CGA RUz, f. R-86, op. 1, d. 2547, l. 4.
[3196] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 314, ll. 111-112. Voir aussi Hirsch, 2005, pp. 168-171.

jusqu'à Tchardjouï[3197]; kara-kirghizo-kazakhs dans la région autour d'Aulie-Ata[3198] et dans l'oasis autour d'Urgench, ainsi qu'à Koukhitag (Koh-i Tagh); tadjiko-kirghizes dans le Pamir; kazakho-turkmènes à Mangyshlak et à Krasnovodsk[3199]; ouzbéko-tadjiks à Ura-Tjube et Pendjikent[3200]; ouzbéko-karakalpako-kazakhs autour des villes de Turtkul' (*uezd* Shurakhanskij) et de Chimbaj dans la province de l'Amou-daria[3201]; ouzbéko-kirghizes dans le *volost'* Iskander[3202].

La Commission pour la précision des frontières reconnaît ce fait, même si on la voit toujours se dissimuler derrière le lexique du bienfaiteur, exprimé en langue de bois:

> «Les nombreuses enclaves à caractère national dans les régions frontalières et la nécessité lors de la délimitation territoriale de préserver un minimum d'unité dans la gestion des petites sources d'irrigation et de tenir compte du développement économique commun ne permettent pas de satisfaire de manière idéale, sur le plan des aspirations nationales, les intérêts des populations frontalières délimitées. En d'autres mots, dans les régions frontalières des républiques centre-asiatiques il y aura toujours dans chaque république une quantité importante de minorités nationales»[3203].

Mais le problème des minorités ne touche pas que l'espace frontalier dans le sens étroit du terme: la meilleure illustration du second type de conflits – où ont dominé des raisons plutôt politiques – est représentée par l'histoire de l'attribution à l'Ouzbékistan, contre le gré du Tadjikistan, de Samarkand[3204] et de Boukhara, deux villes parfaitement bilingues, irano- et turkophones, symboles prestigieux de l'ancienne culture de la région, ainsi que la région du Surkhan-daria (le Tadjikistan ne réussissant à obtenir que les villes de Pendjikent et Ura-Tjube[3205]). Pour régler les problèmes des minorités dans les républiques «non appropriées», la Commission de liquidation propose de créer d'urgence des unités administratives pour les minorités[3206], mais ce problème devient

---

[3197] Les problèmes dans ce tronçon, Aral compris, remontent à 1922-1923: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 6, ll. 148, 209. Un autre conflit entre l'Ouzbékistan et le Turkménistan a lieu jusqu'à la fin d'août de 1926 dans la région Darganatinskij, Kukertli, Kelif et Ust-Kant: CGA RUz, f. R-86, op. 1, d. 3414.

[3198] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 704, ll. 48-50.

[3199] Le conflit prétendument national dans cette zone a posé des problèmes aux Soviets dès 1921; il ne s'est pas non plus arrêté vers la fin de 1925: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 6, ll. 174-176, 244, 255-257; f. R-11, op. 1, d. 13.

[3200] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 10, l. 2.

[3201] Selon un décision de Moscou du 10 septembre 1925 l'*uezd* Shurakhan aurait dû être transféré à la Kara-Kalpakie, mais quatre jours après les leaders ouzbeks A. Ikramov et Akhun-Babaev protestent contre cette décision et demandent de le laisser en Ouzbékistan: CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 706, ll. 63-64. En mars 1926 le problème de la délimitation entre l'Ouzbékistan et le Kara-Kalpakistan est encore d'actualité: CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 703, l. 39. Voir aussi CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 536, l. 9; f. 1, op. 1, d. 704, l. 38; f. 11, op. 1, d. 10, l. 59; f. R-86, op. 1, d. 2544, ll. 11-25.

[3202] Hirsch, 2005, pp. 166-167.

[3203] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 706, l. 248.

[3204] Selon les chiffres d'archives, données par Terry Martin (2001, pp. 71-72), à Samarkand le nombre des Tadjiks a chuté de manière spectaculaire, conformément aux perturbations politiques: en 1925 la statistique donne 76 000 Tadjiks tandis qu'en 1926 le recensement n'en compte plus que 10 000.

[3205] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 10, l. 60.

[3206] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 10, l. 15.

pour les décennies ultérieures dans toute l'*Asie centrale* une véritable épée de Damoclès.

d) La protestation des populations face au régime soviétique

Le partage en zigzag devient la règle de base lors de la délimitation. En conséquence, une population de plus en plus mécontente, tant khazakhe, kirghize qu'ouzbèke ou autre, adresse continûment des pétitions à Moscou dans le même style et le même état d'esprit que les documents officiels du parti[3207], demandant la restitution de sa «terre natale» ou une attribution de sa «vraie nationalité» pour être rattachée à une autre république; ou la création d'une unité indépendante (ville, région)[3208]. Cependant, dès les premiers travaux de découpages de 1922, les protestations des pétitionnaires incitent, de manière involontaire, l'État à établir des catégories de nationalités[3209].

Les hauts fonctionnaires de l'État sont d'ailleurs parfaitement conscients que par leur forme très politisée ce genre de pétitions a été inspiré depuis en haut. La Commission pour la précision des frontières[3210] constate en 1925 que sur cinquante protestations touchant la question des frontières seule une

> «partie insignifiante a été faite sur l'initiative de la population elle-même. Dans la grande majorité des cas, le rôle de l'excitateur des disputes frontalières est joué par les

---

[3207] Voir, par exemple, l'extrait d'une pétition (le style est respecté) des Kazakhs habitant autour de Kaunchi qui se sentaient «vexés, car la Commission [avec Asfendijarov] qui est arrivée à l'*aoul* Kanchi ne comptait que les Ouzbeks […] qui n'accordaient point d'attention aux demandes des quelques centaines de Kirghizes [Kazakhs]. […] Cette Commission dans ces démarches non seulement dénigrait politiquement la nation Kirghize, mais ne respectait pas le principe de base qui demande à partager les *volost'* agricoles autours des villes [*prigorodskie oblasti*] selon les caractéristiques nationales. Sans accorder aucune importance à la majorité absolue et relative de la population kirghize […] la Commission désirait que la République ouzbèke ne soit pas partagée»: CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 704, l. 23. De l'autre côté de la barrière, les Ouzbeks du *volost'* Iskander de la province de Tashkent, attachée au Kazakhstan, ont écrit des protestations selon le même modèle: «les dirigeants kazakhs jouent aux beks [*bekstvujut*] avec nous et nous pressent: 1) dans cette *volost'* il n'y a aucun travailleur parmi nous et nous n'avons pas accès au travail; 2) avant la délimitation nous avons eu neuf écoles ouzbèkes, actuellement il n'en reste qu'une; 3) toute la littérature et toute l'enseignement est en langue kazakhe, mais nous ne la comprenons pas et nous sommes forcés de l'apprendre; 4) dans les listes dressées des impôts de l'alimentation [*prodnalog*] les sommes imposées sont plus importantes chez nous que chez les Kazakhs; 5) si pour une quelconque affaire on vient au Comité exécutif du *volost'* [*Volispolkom*], on est confronté constamment à un traitement brutal et on est insulté toujours par les mots 'Sarte-chien'»: CGA RUz, f. R-86, op. 1, d. 2544, l. 38. Les Turcs d'Osh ont protesté contre le fait qu'ils étaient rattachés à l'Ouzbékistan sédentaire, tandis qu'ils espéraient être mieux associés à la Kirghizie-nomade et semi-nomade: CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 727, ll. 21-24. Pour d'autres exemples de pétitions de ce genre: CGA RUz, f. R-86, op. 1, d. 2546, ll. 1-4, 25-25v; d. 2544, ll. 5-6; f. R-86, op. 1, d. 2547a; f. R-86, op. 1, d. 2545.

[3208] Par exemple, les Kazakhs de la ville Urta-Chul Butachi du district du Zérafshan ont demandé en 1925 de transformer leur région en unité indépendante, car «pendant toute la période après la révolution nous n'avons pas senti de soins de la part de l'*Ispolkom* [Comité d'exécution] ouzbek du Zérafshan. Pour cette raison nous demandons l'autorisation de former un *volost'* indépendant qui pourrait régler ses problèmes soi-même»: CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 314, l. 49.

[3209] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 239, l. 68; Hirsch, 2000, pp. 215-216.

[3210] La Commission a été dirigée par D. Krasnovskij et contenait les représentants (pas toujours de la même ethnie) tadjik Dadabaev, kara-kalpak Alifbaev, kirghize Asfedijarov, turkmène Polubojarinov, ouzbek Gol'denberg, puis Dunaev: CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 93, l. 2.

gouvernements en cause, parfois par des agents du pouvoir local, ou à travers des institutions économiques ou administratives, si ce n'est directement depuis le centre.

Dans certains cas, comme par exemple, dans le conflit turkméno-adaev [*n.d.l.r.* entre les Turkmènes-Iomudes et les Kazakhs-Adaev], il est clair que la fièvre nationaliste, provoquée par les promesses des propagandistes au cours de la délimitation nationale, a été exagérée de manière consciente par les gouvernements en question dans le but d'agrandir leur territoire au détriment d'une autre république ou d'une région voisine. […]

Les prétentions sont parfois fondées sur des sentiments de caractère esthétique, comme la «gêne» suscitée par une courbe dans la ligne de la frontière d'une carte, alors qu'en réalité un tel redressement morcellera une région économique compacte unifiée par l'irrigation. […]

Parfois le rôle des gouvernements locaux sur l'incitation aux disputes frontalières et nationales prend des formes originales d'influence économique sur la population apparentée sur les zones frontalières. Ainsi les institutions commerciales ouzbèkes de l'*uezd* d'Andijan du district du Ferghana ont fourni de manière assez énergique des marchandises aux habitants du *volost'* Aimskaja, réussissant par conséquent à organiser un groupe compact et fort de coopérateurs capables d'influencer la majorité de la population ouzbèke de cette *volost'* et de mener une propagande fructueuse pour faire rattacher le *volost'* Aimskaja à l'Ouzbékistan.

Quelques demandes ont été faites exclusivement dans le but de créer une opposition aux demandes respectives des gouvernements voisins. Par exemple, la demande du gouvernement ouzbek de la ville d'Osh et du *volost'* d'Osh a été de ce type, car ses représentants, bien sûr, n'ont pas pu ne pas comprendre que sans une organisation centrée sur la ville d'Osh toute la grande province kirghize se décomposerait en autant de morceaux qu'il y a chez elle d'*aouls*. Mais ces «contre-demandes» ont tout de suite fini par être connues de la population locale qui, naturellement, a commencé à son tour à perturber le gouvernement central par des demandes de regroupement avec des républiques voisines.

Il est étonnant en même temps de constater, à quel point l'intérêt des pouvoirs gouvernementaux a été insignifiant à l'égard des régions qui avaient déjà été attachées à un territoire»[3211].

La position réservée du pouvoir central à l'égard des pétitions des populations offre un double avantage: d'une part il est possible de refuser des demandes au motif qu'elles ne viennent pas de la population ou qu'elles ne sont pas de signification importante, d'autre part, il s'avère possible d'engager des poursuites politiques contre l'élite nationale que l'on peut facilement accuser de nationalisme. N'admettant pas que tous ces litiges peuvent s'expliquer par la nature même de la politique de délimitation, les activistes soviétiques préfèrent accuser les «nationalistes bourgeois» et les «clergés musulmans» de provoquer les conflits en «excitant [la population] à dérober le maximum chez les voisins»[3212]. En raison de cette situation explosive, le parti

[3211] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 706, ll. 241-242, 244.

[3212] Tursunov, 1954, p. 45.

communiste du Turkestan interdit à ses membres de mêler à ces problèmes des non communistes, ou d'organiser des manifestations[3213]. Parallèlement, comme dans le cas des Iomudes et des Kazakhs, le pouvoir tente de résoudre les problèmes par des décrets menaçant de répressions:

> «Étant donné que la poursuite des relations conflictuelles nuisent beaucoup à la prospérité économique aussi bien des Iomudes, que des Kirghizes [Kazakhs] et aggrave l'antagonisme national entre ces populations voisines, apparentées et liées par une économie commune, il faut dès aujourd'hui liquider le conflit entre les Iomudes et les Kirghizes. En cas de violation des relations amicales par un des côtés, il sera demandé à la partie responsable […] de livrer les bandits et de prendre des mesures pour prévenir des actions pareilles dans le futur»[3214].

e) Des préoccupations économiques cachées sous une forme politisée

En effet, en spéculant sur la notion de langue et de culture (soulignant l'absence d'écoles, de journaux, de revues en langues nationales), les gens ne cherchent souvent qu'à obtenir des accès aux ressources, à la terre et surtout à l'eau, tandis que d'autres buts incitent à se rattacher aux centres administratifs, médico-sociaux et culturels les plus proches[3215]. Pour cela dans la situation où le relativisme devient une règle de base dans la distribution ou l'auto-désignation de la nationalité, le choix d'une nationalité ne constitue alors pas une marque indélébile dans cet espace national organisé de fraîche date: les frontaliers changent souvent de «nationalité» comme dans le cas de la tribu de Khadir-Ali établie près de Farâb le long de l'Amou-daria, qui préfère se déclarer turkmène plutôt qu'ouzbèke pour être rattachée à la Tchardjouï turkmène, sa base économique[3216]. Dans un autre cas, dans la région d'Osh, les Kirghizes se déclarent souvent Ouzbeks pour rester attachés à leur centre habituel[3217].

La question de l'eau est toujours cruciale dans les discussions, car toute l'agriculture *centre-asiatique* est liée à l'irrigation dans la même mesure que le nomadisme et le commerce sont liés aux routes des caravanes qui circulent en fonction des puits (voir *infra*, la situation de Mangyshlak).

Ce fondement économique des conflits est perçu en mars de 1925 par un des grands économistes de l'époque, Jurij I. Poslavskij, fils de l'un des personnages marquants du Turkestan russe, le général tsariste Il'ja T. Poslavskij. En analysant cette situation conflictuelle généralisée, Poslavskij écrit que

> «la lutte qui a souvent des racines historiques profondes, se déroule non pour le territoire même, mais pour des endroits clés [*komandnye vysoty*], dont la possession offre un pouvoir puissant par la possibilité de diriger un système d'irrigation dans les différentes étapes de l'écoulement du cours magistral de l'eau. Dans la partie orientale

---

[3213] RCKhiIDRI, f. 62, op. 2, d. 88, l. 48. Cit. d'après Masov, 1995, p. 111.

[3214] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 13, l. 88.

[3215] CGA RUz, f. R-86, op. 1, d. 2546, ll. 1-4.

[3216] *Materialy po rajonirovaniju,* 8. Cit. d'après Baldauf, 1991, p. 90.

[3217] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 727, l. 5.

> du Turkestan la situation s'aggrave souvent par des conflits entre les sédentaires et les nomades à propos des terres cultivées et des pâturages. Le principe commun qui pourrait élaircir des disputes qui, à première vue sont au centre de contradictions diverses, consiste dans la proposition suivante: un territoire discuté doit appartenir au groupe ethnique qui habite dans cette région (même s'il est en minorité à une échelle plus grande), lequel ne doit pas causer de tort aux autres nationalités, encore plus faibles économiquement, et ne doit pas abuser de pressions administratives contre des nationalités plus nombreuses et plus fortes économiquement, et est en mesure de préserver la stabilité de l'économie de la région donnée lors de l'utilisation du système d'irrigation […] ou des terres. Plus souvent, ces disputes apparaissent entre des groupes ethniques qui se sont installés à des époques différentes sur des tronçons divers d'un système d'irrigation relativement faible»[3218].

En d'autres mots, agissant sur la mémoire historique et son «bon sens», la population frontalière essaie d'éviter que des frontières qui, par définition, pourraient un jour reprendre leurs fonctions et devenir infranchissables ne viennent la séparer des sources des canaux d'irrigation (Tashkent, par exemple, avait été prise par les Russes essentiellement grâce au blocage des canaux qui alimentaient la ville).

En ce qui concerne les problèmes du Ferghana il pense que les régions kirghizes ne peuvent pas y être séparées des régions tadjikes ou ouzbèkes, car toutes sont trop étroitement liées entre elles du point de vue de l'irrigation:

> «Les écoulements des fleuves de montagnes dans les endroits où ils arrivent sur les piémonts constituent les anciens centres de la culture sédentaire (c'est là que se situe la population tadjike), les cours moyens et hauts de ces fleuves sont occupés par les autres groupes ethniques. À cause de l'absence d'eau, l'activité économique de la partie basse des fleuves devient difficile ou impossible au cas où il y a une colonisation en amont.[…] Il est clair que ces régions demandent à avoir une direction administrative unifiée pour régulariser l'irrigation. Le passage du pouvoir aux Ouzbeks ou, dans certains cas, aux Kirghizes entraîne une baisse de l'intensité de l'économie, des déplacements et du chômage dans la population sédentaire tadjike».

Plus loin, Poslavskij précise que dans l'*uezd* d'Andijan une dispute s'est déclenchée au sujet de la propriété du barrage Kampyr-ravat sur le fleuve Kara-daria[3219]. En partageant l'opinion de Poslavskij relative à l'impossibilité de partager «en douceur» les systèmes d'irrigation, on peut ajouter que parmi les arguments hostiles au partage des territoires en question figure également le caractère spécial de l'économie des montagnes et des piémonts, où les habitants, nomades et semi-nomades, ont besoin de chacun des segments de cet espace pour pouvoir paisiblement régler leur existence entre les hauts pâturages pour l'été et le séjour en hiver dans les régions plus basses.

Par rapport au conflit ouzbéko-karakalpako-kazakh autour des villes de Turtkul' (*uezd* Shurakhanskij) et de Chimbaj dans la province de l'Amou-daria, réflexions reposent sur les mêmes grandes lignes.

Bien que, selon Poslavskij,

[3218] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 704, ll. 135-139.

[3219] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 704, l. 138.

> «la population karakalpake ait été éjectée par les Ouzbeks et se soit installée sur un petit territoire dans la partie inférieure des canaux d'irrigation […] la région irriguée par l'aryk de Shurakhan constitue sans doute une unité économique qui demande une centralisation administrative sur le plan de l'irrigation. […] Compte tenu du caractère sédentaire des Karakalpaks et de l'ancienneté de leur installation dans la région, et du fait que les Karakalpaks se trouvent pesamment dépendre des Ouzbeks installés sur les *aryks* en amont alors qu'ils sont proches du centre administratif sans aucun doute karakalpak de Chimbaj sur l'Amou-daria, il semble qu'il serait rationnel d'éliminer les défauts du système des enclaves ethniques et de donner le pouvoir administratif à l'ethnie des Karakalpaks, laquelle a le plus de besoins dans le cadre du pouvoir fort centralisé et ne peut pas en raison de sa faiblesse économique et de sa dispersion géographique abuser de ce pouvoir au détriment d'autres ethnies»[3220].

– Les problèmes économiques comme base de «haine ethnique»

La politique générale tend à présenter l'antagonisme entre les sédentaires, les semi-nomades et les nomades comme une simple opposition «ethnique» et non comme une suite de problèmes économiques à l'histoire longue et complexe. L'illustration la plus parfaite est représentée par le conflit qui avait éclaté dans les années 1890 entre les nomades kirghizes (kazakhs) de l'*uezd* de Mangyshlak et les semi-nomades turkmènes-iomudes de l'*uezd* de Krasnovodsk, et qui dès 1921 redevient un objet de préoccupation pour les Soviets[3221]. Comme l'explique Georgiev, membre de la commission interrépublicaine pour normaliser les relations entre ces deux ethnies (créée en 1921), l'Armée rouge est disposée sur la frontière pour «protéger» les Iomudes des «bandes» de Kirghizes. Malgré cela et malgré plusieurs ajustements de la frontière entre eux, «des confrontations sanglantes continuent à se produire, ainsi que des vols de bétail et de femmes»[3222].

Ce conflit a été expliqué dans le cadre du deuxième congrès kirghizo-iomude des 1er-8 août 1921 par le fait que «à cause de leur absence de culture les Kirghizes et les Iomudes ne peuvent pas vivre en relations amicales entre eux»[3223].

Cette démagogie cache cependant une situation où la coexistence de plusieurs types de populations sur un espace auparavant non limité a été bouleversée par l'activité des traceurs de frontières. Les Soviets reconnaissent eux-mêmes que le cœur des problèmes se place dans la délimitation de territoires jadis unifiés. Dans un rapport consacré à la «haine» kazakho-turkmène dressé par la Commission pour la régularisation des discussions frontalières, D. Petrovskij indique vers 1925-1926 que

> «avant 1917 les deux *uezds* se trouvaient sous la direction du gouverneur-général de la Transcaspienne. Des confrontations, à cause des partitions, entre les Kazakhs-Adaev

---

[3220] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 704, l. 136. Pour les autres cas de «haine nationale» de l'époque, voir Hauger, 2003, pp. 91-97.

[3221] Un conflit de même nature, mais cette fois-ci entre les Ouzbeks sédentaires et les Turkmènes de l'ancien khanat de Khiva, a été analysé par Adrienne Lynn Edgar, 1999; Lynn Edgar, 2002, p. 188.

[3222] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 706, l. 192.

[3223] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 6, ll. 244, 255.

> et les Turkmènes-Iomudes, présents dans cette région vers le sud et le nord de la frontière interne de l'*uezd*, ont, bien sûr, eu lieu auparavant; mais ils n'ont pas eu ce caractère pointu et constituent des événements habituels dans les régions de nomades. […] Seulement, après que l'*uezd* de Mangyshlak a été transféré à la République Kirghize, actuellement Kazakhe [*n.d.l.r.* en 1920], et l'*uezd* de Krasnovodsk à l'ancienne république du Turkestan (actuellement il est rattaché à la république Turkmène), ces discussions ont pris le caractère de disputes interrépublicaines»[3224].

On peut ajouter que ce transfert officiel a aggravé l'opposition entre les «Turkmènes» qui ont reconnu les Soviets et les «Kirghizes» non soumis, considérés à cette époque comme des *Basmachi-s*[3225].

C'est pourtant au cours de ce congrès de 1921 qu'est prise une décision lourde de conséquences: il est en effet prévu que les puits de Dirija et Dimpé de la région de Mangyshlak sur la frontière entre le Turkestan et la *Kirrespublika* [Kazakhstan] ne seront utilisés que comme halte pour les caravanes allant à Khiva et que tout nomadisme autour de ces puits sera interdit, ce qui évidemment provoque des protestations dans les sociétés nomades[3226]. Un autre enjeu caché des disputes est dévoilé par les spécialistes soviétiques de l'époque qui parmi les moyens de stopper le conflit, proposent «d'autoriser l'utilisation libre des puits communs et la construction de nouveaux puits par les Kazakhs nomades et les Turkmènes dans la région des routes caravanières historiques, indépendamment des limites nationales et du territoire sur lequel les *aouls* nomadisent»[3227]. En outre, comme l'indique la Commission pour le découpage, la majorité des travailleurs de la baie de Kara-Bougaz sont des Turkmènes dont les déplacements ont été perturbés par les nouvelles frontières[3228].

Les observations lucides des intellectuels ne sont pas écoutées. Au cours des discussions sur le découpage de la province Turkmène les apparatchiks reviennent aux schémas abstraits. K.M. Sokolovskij, membre de la Commission chargée de cette affaire du côté ethnographique[3229], indique qu'il ne voit pas de liaisons entre la géographie et les tribus et qu'il serait possible, selon lui, de faire un découpage de manière très grossière et approximative, car il n'est pas réaliste de donner un territoire séparé à chaque tribu, dont le nombre totalise plus de 200 unions[3230]. Un autre membre de la même commission D.M. Rjabov ajoute que «en tenant compte du point de vue du pouvoir Soviétique sur la réunion des peuples, il serait logique de ne pas suivre aveuglement le principe de découpage des territoires selon les caractéristiques tribales pour ne pas s'approcher d'un effet de mosaïque»[3231].

[3224] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 706, l. 192.

[3225] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 6, ll. 174-176, 255-257.

[3226] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 6, l. 255. La même question d'appartenance des puits est à la base d'un conflit entre les Kara-Kalpakes et les Ouzbeks dans la région de Taldym: CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 337, ll. 30-32.

[3227] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 706, l. 194.

[3228] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 239, l. 68.

[3229] Voir son essai sur l'ethnographie des turkmènes: CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 13, ll. 222-224.

[3230] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 13, ll. 205-250v.

[3231] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 13, l. 250v.

Comme résultat, le processus de délimitation traîne jusqu'à la fin de 1925 à travers des pétitions, des réunions d'urgence et une multitude de décrets[3232], sous le constat triste des économistes qui affirment que, quelle qu'elle soit, aucune modification de frontière ne changera de beaucoup la situation de la population, ni dans le bon, ni dans le mauvais sens, car «l'inconfort le plus important qui fait souffrir les Turkmènes ne sera pas annulé [… tant que] les sources des fleuves resteront entre les mains des Persans et des Afghans vers le sud, et dans les mains des Ouzbeks vers le nord»[3233].

– Le triomphe des approches politiques au détriment de la demande économique

À l'évidence, contrairement aux idées marxistes sur le rôle primordial de l'économie, la délimitation de l'*Asie centrale* a été une action purement politique (au nom du principe de la nationalité), sans nécessité économique (fait reconnu par les faiseurs des frontières eux-mêmes[3234]); pour cette raison toutes les analyses économiques réalisées par les commissions pour les découpage ont été oubliées, ainsi que les suggestions de Poslavskij.

Pourtant, objectivement parlant, l'*Asie centrale* n'est alors du point de vue économique pas prête à faire face à ce partage. À la suite des réformes agricoles (*zemel'no-vodnaja reforma* de 1920-1921 et 1922-1924[3235]) et du démarrage de la *NEP* [Nouvelle politique économique] (février 1921), la région ressent plutôt la nécessité de réunir ses efforts. Dans cet ordre d'idées, comme cela a déjà été dit, un Conseil économique centre-asiatique [*SredazEKOSO*] est créé en 1923 dans le but de coordonner le développement économique des républiques du Turkestan, de Boukhara et du Khorezm[3236]. Mais la délimitation menace de faire exploser ce système plus ou moins équilibré. En 1926, I.P. Magidovich ne cache pas son inquiétude face à ces problèmes économiques:

> «après la délimitation nationale les républiques séparées se sont formées, mais ce que représentent ces républiques nationales n'est pas encore clair; quelle est leur rôle dans la chaîne de découpage de l'Union en général? peuvent-elles exister comme provinces économiques indépendantes?»[3237].

La réponse sous-entendue est plutôt négative: à plusieurs reprises, lors de la délimitation et pendant les années suivantes, il est à cet égard souligné au niveau officiel que les territoires des nouvelles républiques ne doivent pas être évalués en unités indépendantes, mais comme partie intégrante de l'URSS[3238].

[3232] Un gros dossier de la Commission de liquidation en *Asie centrale* de 1924-1925 a été consacré à la délimitation des régions Turkmènes: CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 13, notamment, ll. 82-87.

[3233] CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 536, l. 31.

[3234] Varejkis, 1924, p. 49.

[3235] Rizaev, 1947.

[3236] Tursunov, 1954, p. 41; Zubrek, 1923, pp. 208-219.

[3237] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 703, l. 63.

[3238] Procès-verbal [RCKhiIDRI, f. 62, op. 2, d. 100, ll. 9-39]. Cit. d'après Masov, 1995, p. 167.

D'ailleurs, même après 1924, plusieurs institutions – et non seulement les institutions économiques – continuent à conserver pendant un certain temps leur statut pan-centre-asiatique, même si une commission spéciale de liquidation essaie de partager les biens entre les nouveaux sujets à partir de décembre 1924 pour mettre un point final à tout ce qui est encore «*centre-asiatique*»[3239]: l'Université de l'Asie centrale [*Sredne-aziatskij gosudarstvennyj universitet - SAGU*], la bibliothèque de Tashkent, le Comité pour la sauvegarde du patrimoine [*Sredazkomstaris*][3240], le Comité pour l'irrigation [*Vodkhoz*], l'Institut de Météorologie, etc. (au total 14 insitutions[3241]). En 1934, à l'aube des purges staliniennes massives, toutes les structures *pan-centre-asiatiques* sont dissoutes, y compris le Bureau centre-asiatique du Comité central du PCR (b) [*Sredazburo*] et le Conseil économique centre-asiatique [*SredazEKOSO*]. Leur disparition, d'après le spécialiste soviétique S. Dimanshtejn, est «un fait positif», car il montre «l'augmentation du potentiel économique et politique de chaque république»[3242].

5. Le retour des frontières naturelles

À la recherche d'une solution à cette impasse marquée par l'avalanche de protestations issues du partage, les spécialistes, créateurs de cette situation, se retournent vers l'idée des «frontières naturelles», sans lâcher pourtant leurs principes volontaristes purement administratifs.

La Commission pour la précision des frontières, dirigée réellement par I.P. Magidovich, décid en décembre 1924 que

> «les frontières entre les nouvelles unités étatiques doivent être fixées sur la carte du Département militaire et topographique [*Voenno-topograficheskij Otdel*] à l'échelle de dix verstes et selon cette carte il faut effectuer la description exacte de ces frontières. Lors du tracé des frontières sur la carte dans les régions en discussion, il est recommandé de respecter les frontières naturelles comme les fleuves, les grands canaux [*aryk*], les réserves d'eau [*vodokhronilishcha*]. Dans les cas où les frontières passent dans un espace d'utilité commune et dans les déserts, il faut partager ces territoires moitié-moitié en attendant les travaux des Commissions pour l'ajustement des frontières [*Razgranichitel'nye komissii*] qui doivent mettre ces limites sur le terrain»[3243].

Il est accordé dix jours pour effectuer ce travail, mais les frontières ne sont partiellement ratifiées qu'en mars 1925[3244]. Après avoir constaté que «Osh et Kelif sont, sans

---

[3239] On lit dans le rapport sur l'activité de cette commission que «le travail de la commission statistique se déroulait dans une lourde ambiance de contradictions avec parfois des demandes exagérées de la part des unités nationales. L'absence de statistique aggrave cette situation déjà très difficile»: CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 137, l. 46.

[3240] Voir la lettre d'explications du *Sredazkomstars* de 1924 où est expliquée la nécessité de préserver son statut régional *centre-asiatique*: CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 98, l. 92.

[3241] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 10, ll. 16-17; f. R-1, op. 1, d. 98, l. 18.

[3242] Dimanstejn, 1934, pp. 4-6.

[3243] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 704, ll. 38, 39.

[3244] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 704, ll. 128.

doute, des régions ouzbèkes, tandis que les *volost* Ljaljakskaja i Najgut-kipchakskaja sont kirghizes», c'est à ce moment que Magidovich, dans un rapport dressé à l'attention de la Commission de découpage sur les difficultés de gérer la situation à Osh, propose une solution qui combine des principes naturels et administratifs. Selon lui,

> «il est souhaitable que le *CIK SSR* adopte les frontières dont le dessin a déjà été discuté avec toutes les personnes intéressées et ratifié au Comité de liquidation le 17 mars de cette année [*n.d.l.r.* 1925]. Après, avec le renforcement de l'appareil administratif dans les républiques et les districts fraîchement formés il sera possible de passer à une réinterprétation systématique des frontières (surtout la frontière sud-est de l'Ouzbékistan, la plus discutable), en prenant à la base de la réévaluation non seulement le principe national, mais également les principes géographiques et économiques»[3245].

À la lumière de ces explications, on comprend pourquoi pendant des années les frontières ont été parfaitement modifiables (ce qui, pour calmer le jeu, a d'ailleurs été annoncé déjà vers la fin de 1924). Après la première étape de délimitation des années 1920 la Commission *CIK SSSR* pour la précision des frontières rapporte sous la direction de Petrovskij que, après avoir résolu les conflits décrits dans cinquante plaintes déposées par les républiques centre-asiatiques[3246], elle a terminé *grosso modo* son travail vers le 27 mars 1926[3247]; elle signale en même temps que de toute façon les frontières ne sont que des lignes tracées à l'essai, facilement modifiables par d'autres décrets et qu'elles doivent être encore précisées dans le futur en fonction d'aspects économiques et naturels plutôt que nationaux[3248].

Avec le temps, cette solution salvatrice – le respect des indices naturels comme, par exemple, les fleuves[3249] – s'avère cependant de plus en plus trompeuse (on peut rappeler que l'importance des bassins fluviaux a été soulignée pour la première fois au niveau administratif par Philippe Buach [1700-1773] selon lequel il faudrait «faire correspondre les limites des unités administratives avec les lignes d'interfluves»[3250]). Ainsi, en janvier 1928 la Commission pour la résolution des disputes frontalières maintenant sous la direction d'un certain Jaroslav doit encore faire face à des problèmes entre Karakalpaks et Ouzbeks dont les territoires sont partagées par le cours de l'Amoudaria qui est dessiné comme frontière naturelle d'État. Cette dernière, fidèle à son caractère historique (*infra*) ne cesse chaque année de changer brutalement de lit dans la région d'Urgench et de Turtkul', emportant avec elle les terres agricoles des Karakalpaks situées sur la rive droite et formant des dizaines de nouvelles îles qui

---

[3245] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 314, ll. 111-112.

[3246] Voir les descriptions de toutes les prétentions territoriales déposées à la Commission: CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 706, ll. 63-74.

[3247] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 706, l. 115. En 1925-1926, selon un rapport du gouvernement ouzbek, la république ouzbèke a transféré dans les autres républiques des territoires peuplés de 240 000 habitants, en ne recevant des autres que 20 000 habitants (les tableaux présentent des statistiques détaillées): CGA RUz, f. R-837, op. 5, d. 461, l. 1.

[3248] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 706, l. 75.

[3249] Comme exemple parmi d'autres, la Commission pour la précision des frontières par la voix de Magidovich recommande en décembre 1924 de dresser la frontière entre l'Ouzbékistan et le Tadjikistan selon des frontières naturelles comme le réseau fluvial: CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 704, l. 37.

[3250] Claval, 2001, p. 33.

devient tout de suite objet de disputes[3251]. Selon le Karakalpak Aralbaev, qui prend la parole au cours de l'une des réunions extrêmement animées,

> «[…] la folie de l'Amou-daria se propage uniquement sur le dos de la Karakalpakie (réplique depuis la salle: 'elle a une déviation ouzbèke!'). […] Il va nous arriver que toutes les terres karakalpakes, emportées par l'eau, seront transférées progressivement dans les limites de la république du Khorezm et, en fin de compte, les Karakalpaks seront obligés de déménager dans le [désert du] Kyzyl-kum, rétrogradant vers l'état sauvage initial, en d'autres mots, en se condamnant à la disparition. Je pense personnellement, que, habitant en Union soviétique, ce moment ne peut pas se produire et qu'il faut tourner la question autrement pour que le peuple sédentaire karakalpak puisse déménager sur la rive gauche de l'Amou-daria. […] Sur cette base nous disons que la frontière doit être tracée sur l'ancien lit du fleuve Amou-daria dans les régions où elle emporte les terres agricoles, dans l'autre partie où il n'y a pas d'inondations, le cours vivant de l'Amou-daria peut reste la frontière»[3252].

Cependant, ce point de vue particulier est refusé par la Commission au nom de l'historicité de l'habitat ouzbek sur la rive gauche de l'Amou-daria et du système d'irrigation futur, projeté dans la zone sur territoire ouzbek[3253]. On constate alors que l'observation de Snesarev, qui a écrit en 1906 que l'Amou-daria n'a jamais été une limite ethnographique, a été profondément oubliée[3254].

En outre, si l'on revient des cas centre-asiatiques aux pratiques d'autres régions du monde, on constate qu'une «bonne frontière sur un fleuve», comme n'importe quelle autre frontière «naturelle», n'est qu'une illusion de salut (*supra*). En prenant comme exemple le cas de l'alignement d'une frontière sur un fleuve, Paul Guichonnet et Claude Raffestin montrent qu'il y a trois possibilités de la fixer – «le long de l'une des rives, au centre du chenal navigable ou le long d'une ligne médiane qui, là non plus ne coïncide pas nécessairement avec le précédent» – et que dans tous ces cas de figures des conflits sont prévisibles: «dans le premier cas, l'un des États est privé d'un accès, dans le deuxième on s'expose à des contestations car le chenal navigable peut changer de direction et, dans le troisième cas, on peut priver l'un des riverains d'une occasion d'accéder au chenal navigable»[3255].

À part cela, il faut également indiquer que certaines frontières ont été dressées selon des «indices naturels» qui ne sont bien visibles que sur les cartes schématisées, car les endroits les plus reculés de l'Asie centrale n'ont jamais été visités par les traceurs de frontières, comme ceux des commissions russo-britanniques de délimitation des frontières afghanes au XIX^{e} siècle (*supra*). Dans un rapport fourni en 1924 par la Commission de découpage du district Turkmène il est notamment clair que pour effectuer correctement le tracé des frontières,

---

[3251] Pour d'autres exemples de changements du cours des rivières voir Jones, 1945, pp. 119-125.

[3252] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 738, ll. 1-2.

[3253] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 738, l. 3.

[3254] Snesarev, 1906a, p. 23.

[3255] Guichonnet et Raffestin, 1974, p. 58. Également Jones, 1945, pp. 108-133.

> «il fallait avoir suffisamment d'argent et de temps. La Commission n'a eu suffisamment ni de l'un, ni de l'autre (les moyens financiers sont arrivés à mi-juillet, alors que les travaux auraient devaient être terminés vers le 7 août). [*n.d.l.r.* En l'absence de cartes, de moyens financiers et de temps] la Commission a été obligée de se limiter à l'envoi d'un seul membre dans l'*uezd* de Krasnovodsk et, pour les autres *uezds*, à l'envoi d'instructions [*n.d.l.r.* adressées aux administrations locales]»[3256].

Mais même la visite de l'*uezd* de Krasnovodsk ne semble apparemment avoir pas donné beaucoup de résultats non plus: par exemple, dans le projet de délimitation du district Turkmène il est indiqué que:

> «Selon le sens exact des instructions du Comité Central, les listes d'habitats [*naselennye punkty*] et les cartes schématiques doivent être dressées au moyen de visites personnelles sur place. [Mais] il a été impossible dans l'*uezd* de Krasnovodsk de préparer une liste des habitats selon le schéma de la Commission centrale, car la population de l'*uezd* de Krasnovodsk est composée dans sa majorité de nomades qui ne disposent pas d'habitations telle quelles. […] Il faut savoir en outre, que sur les cartes existantes de la province Turkmène il y a un nombre insignifiant d'habitats; pour cette raison il n'est pas possible de se repérer d'après ces cartes lors de la préparation des cartes schématiques [*n.d.l.r.* de découpage]. Compte tenu des moyens et du temps très limité, je [*n.d.l.r.* un des membres de la commission resté anonyme, probablement son président K.M. Roeckij] n'ai eu aucune possibilité de visiter tous les points d'habitat. Cependant, l'image du nouveau découpage est suffisamment claire et l'opinion de toute la population a été pratiquement complètement enregistrée»[3257].

6. Le partage du «bien commun»

La fixation d'une ligne-frontière ne constitue pas le seul acte problématique de la délimitation. Un autre problème explosif se dissimule dans le partage «du bien commun» qui est assuré par les multiples Commissions spéciales de liquidation créées dans ce but le 24 novembre 1924[3258].

Au cours de ce partage, effectué sur la base du bilan de septembre 1924, déjà très subjectif à tous les niveaux (population, bétail, industrie)[3259], les républiques ne sont pas toutes à égalité. Parmi les principes de partage des biens la Commission désigne le nombre d'habitants comme critère essentiel, mais pour l'évaluer elle a utilisé des statistiques de provenances diverses, ajoutant de sa part un grand nombre de corrections, souvent au moyen des résultats des votes[3260]: pour la république du Turkestan les statistiques reposent pour la population urbaine sur les données du recensement de 1923, pour la population agricole sur celles du recensement de 1920; pour Boukhara sur les données administratives réunies lors du recensement de 1917, pour le Khorezm sur les

---

[3256] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 13, l. 116.

[3257] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 13, l. 107.

[3258] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 10, ll. 50-50v, 59-60.

[3259] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 10, l. 50v.

[3260] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 10, l. 21.

données d'une description militaire rédigée par Lobachevskij[3261]. Comme exemple parlant, on peut citer un rapport de janvier 1925 par la Commission de liquidation centre-asiatique dirigée par Shelekhes qui lors de l'évaluation du nombre des Tadjiks de Boukhara s'est trouvée confrontée à deux groupes de chiffres différents:

> «les Ouzbeks pensaient qu'à Boukhara il y a 20-21 % de Tadjiks, tandis que les Tadjiks estimaient qu'ils constituaient 44 % de la population; et pour arriver au chiffre de 27 % il nous a fallu plusieurs jours»[3262].

Dans ce contexte, il est logique que le partage des «biens» prenne le caractère d'une véritable lutte. Dans le rapport de la Commission de liquidation de janvier 1925 il est indiqué que:

> «l'ambiance dans laquelle s'est déroulée la délimitation n'a pas été facile. Sur n'importe quel aspect les parties en cause affichaient une grande humeur qui se transformait de temps à autre en obsession ardente et maladive. Il fallait revenir plusieurs fois aux mêmes questions, au début sur le principe, et après pour chaque détail. Toutes les institutions qui pouvaient être sollicitées pour relancer les discussions sur les questions ont été sollicitées par les parties minoritaires. […] des réunions sans fin, des plaintes, des disputes et du vacarme dans les bureaux, des demandes d'argent, des accusations réciproques, des corrections, des soupçons de falsification et parfois des tentatives de fournir de fausses données, tout cela a accompagné le travail de liquidation, déjà difficile sans tenir compte de ces pépins»[3263].

Parmi les multiples exemples de ces disputes sans fin on peut mentionner le partage de la fabrique Reutovskaja qui selon un accord commun a été attribuée avec ses revenus annuel au Turkménistan, mais la discussion est repartie à plusieurs reprises, car

> «les Turkmènes entendaient inclure dans leurs revenus toute la valeur de l'ancien bureau central du *Turkgosmanufactur* de Moscou, tandis que les autres pensaient que le bureau de Moscou devait être considéré comme un bien commun à partager»[3264].

Un autre exemple: selon des procès-verbaux, lors du partage des biens de Boukhara, quand, semble-t-il, toutes les questions avaient été réglées,

> «brusquement il s'est trouvé que les biens de l'ancienne Boukhara ont été selon les Ouzbeks évalués trop haut et par conséquence, on a accordé une somme beaucoup trop importante aux Turkmènes qui ont touché 14 % du bien. Et tous les accords obtenus ont été contestés. […] En général, en raison de l'état peu perfectionné de la comptabilité, les 'fonds' à partager ont bien souvent constitué une valeur insuffisamment définie»[3265].

Même pour des questions secondaires, les affrontements ne sont pas moins importants:

> «Quand [*n.d.l.r.* la Commission de liquidation] a commencé à partager le matériel, c'est-à-dire les tables et les chaises des institutions administratives, une lutte s'est

[3261] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 10, ll. 1-2.
[3262] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 10, l. 22.
[3263] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 10, l. 19.
[3264] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 10, l. 20.
[3265] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 10, l. 21.

> déclenchée pour chaque tabouret. Tout le monde demandait un bien en nature. Il a fallu beaucoup d'efforts pour faire passer le principe d'une compensation en argent et on a été obligé d'effectuer l'évaluation des valeurs de biens deux fois de suite avant que les côtés ne l'acceptent définitivement. Lors du partage du matériel du Comité régional exécutif du Syr-daria [*Oblispolkom*] l'affaire a tourné à l'absurde: quand les Kirghizes (Kazakhs) sont venus prendre le matériel qui, selon leur vision, leur appartenait, ils ont trouvé sur place la milice en position de surveillance sur l'appel des Ouzbeks»[3266].

Le pays le plus favorisé dans le partage est l'Ouzbékistan, en quelque sorte, un «petit Turkestan» qui reflète la «grande Boukhara»[3267], élément clef de la lutte anti-panturke, même si sa forme allongée et tordue le place bien loin d'un État-nation à la forme géométrique idéalement circulaire[3268] (son indice de compacité étant le plus catastrophique de la région).

Selon les chiffres du Comité de liquidation la population de l'*Asie centrale* totalisant 8 131 062 personnes a été partagée de la manière suivante: l'Ouzbékistan a «reçu» 3 963 285 personnes ou 48,7 % de la population; le Tadjikistan 739 503 personnes ou 9,1 %; le Turkménistan 855 114 personnes ou 10,5 %; la Kirghizie [Kazakhstan] 1 468 724 personnes ou 18,1 %; la Kara-Kirghizie [Kirghizie] 714 648 personnes ou 8,8 %; la province autonome des Karakalpaks 219 106 personnes ou 2,7 %; les régions en discussion 170 682 personnes ou 3,1 %[3269].

Sur un fonds commun de 75,3 millions de roubles totalisant 46,5 millions de roubles en provenance de la *Turkrespublika*, 26,4 millions de Boukhara et 2,4 millions du Khorezm, l'Ouzbékistan reçoit 45,8 millions de roubles, soit 60,8 % de la somme totale. Parallèlement, le Tadjikistan ne reçoit que 7,0 millions, soit 9,3 %; le Turkménistan 10,4 millions, soit 13,8 %; la Kara-Kirghizie 3,6 millions, soit 4,7 %; le Kazakhstan 6,2 millions, soit 8,2 %; la Karakalpakie 0,8 million, soit 1,0 % et les régions en discussion un million et demi de roubles, soit 2,2 %. En d'autre termes, ces sommes représentent 13 roubles par «Ouzbek» (le même chiffre est mentionné pour un «Turkmène»), mais seulement 5 roubles par «Kara-Kirghize» et 4 roubles par «Kazakh»[3270]. Le budget de la première année d'existence de l'Ouzbékistan compte 18,5 millions de roubles, tandis que la Turkménie se contente de 5,5 millions de roubles, la Kara-Kirghizie de 2,5 millions et le Tadjikistan d'un million et demi[3271]. Le partage des autres composantes des biens communs respecte plus ou moins les mêmes proportions[3272].

[3266] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 10, l. 20v.

[3267] Haugen, 2003, p. 104; Abashin, 2005.

[3268] Péguy, 2001, p. 49.

[3269] Dans ce partage aussi les commissions ont utilisé les statistiques mixtes de 1920 et de 1923-1924: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 542, ll. 54v-55.

[3270] Khodorov, 1925, p. 77.

[3271] *Idem*, p. 75.

[3272] Selon un rapport de la Commission statistique pour le partage des biens de 1925 «malgré les difficultés de taille rencontrées lors du travail comme, par exemple, la non-concordance des actions des représentants des différentes unités étatiques qui ne prenaient en compte que leurs propres intérêts et ignoraient les intérêts des autres unités étatiques, et l'abondance de chiffres contradictoires et dénigrants, la Commission Statistique a accompli son devoir avec succès. Elle a préparé des chiffres qui ont satisfait tout le monde, même si dans certains cas ils ont été reçus de manière non scientifique, mais par voie de

Le plus important est le fait qu'initialement le territoire ouzbek (Tadjikistan compris) concentrait 57,8 % de toute la population de l'*Asie centrale*, presque toutes les grandes villes (18,1 % de population urbaine par rapport à l'ensemble de la population du pays, alors qu'elle ne dépassait pas 13,2 % pour toute la région centre-asiatique), la majorité des chemins de fer, de l'industrie et de l'agriculture de la région[3273]. Même si sa configuration paraît distordue, l'Ouzbékistan est au début la seule république à avoir hérité de régions qui avaient fait partie de chacune des anciennes composantes de l'espace centre-asiatique[3274] et à pouvoir être réellement indépendante. Pour cette raison, cette situation de dépendance économique et culturelle par rapport aux Ouzbeks a entraîné des reproches de la part des autres ethnies (notamment des Tadjiks et des Kazakhs). Selon le rapport de la Commission de liquidation de 1924 à la fin du processus le Tadjikistan et la Kara-Kirghizie (Kirghizie) constituent les formations les plus faibles[3275].

7. La légitimation *a posteriori* de la délimitation par les intellectuels

Le chantier des nations est presque achevé. Chaque entité politique nationale commence à correspondre à une nationalité titulaire, voire une communauté ethnique dont «l'identité est spécifiée par sa langue au fil des siècles». Pour terminer cette construction, les linguistes et les historiens sont appelés à fournir, *a posteriori*, des justifications à cette délimitation. Ils doivent inventer une histoire, une «ethnogénèse»

---

compromis»: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 542, ll. 57-57v. Comme exemple, voir le partage des biens suivants: pour le bétail: l'Ouzbékistan a reçu 2 589 063 têtes de bétail; le Tadjikistan 209 754; le Turkménistan 1 711 100; la Kirghizie [Kazakhstan] 6 845 370; la Kara-Kirghizie [Kirghizie] 1 881 658; la province autonome des Karakalpaks 380 745: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 542, ll. 55-55v. Les champs de coton totalisant 348 896 *déciatines* [320 088 ha] ont été partagés pour que l'Ouzbékistan reçoive 67,6 %; le Tadjikistan 0 %; le Turkménistan 113,6 %; la Kirghizie [Kazakhstan] 6,1 %; la Kara-Kirghizie [Kirghizie] 3,8 %; la province autonome des Karakalpaks 0,9 %; les provinces en discussion 8 %: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 542, l. 56. Les champs de blé totalisant 2 468 148 *déciatines* [2 264 356 ha] ont été distribués de la manière suivante: l'Ouzbékistan 40,7 %; le Tadjikistan 25,5 %; le Turkménistan 5,9 %; la Kirghizie [Kazakhstan] 16,4 %; la Kara-Kirghizie [Kirghizie] 8,6 %; la province autonome des Karakalpaks 1,2 %; les provinces en discussion 1,7 %: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 542, l. 56. Pour les champs de luzerne totalisant 202 364 *déciatines* [185 655 ha]: l'Ouzbékistan 50,4 %; le Tadjikistan 3,0 %; le Turkménistan 9,5 %; la Kirghizie [Kazakhstan] 20,2 %; la Kara-Kirghizie [Kirghizie] 9,5 %; la province autonome des Karakalpaks 2,4 %; les provinces en discussion 4,7 %: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 542, l. 56v. Pour les champs de tabac totalisant 2684 *déciatines* [2 462 ha]: l'Ouzbékistan 76,1 %; le Tadjikistan 1,1 %; le Turkménistan 0,8 %; la Kirghizie [Kazakhstan] 11,7 %; la Kara-Kirghizie [Kirghizie] 7,1 %; la province autonome des Karakalpaks 0,6 %; les provinces en discussion 2,6 %: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 542, l. 56v. Pour les jardins et vignes totalisant 75 651 *déciatines* [69 405 ha]: l'Ouzbékistan 62,4 %; le Tadjikistan 11,1 %; le Turkménistan 13,5 %; la Kirghizie [Kazakhstan] 7,1 %; la Kara-Kirghizie [Kirghizie] 1,9 %; la province autonome des Karakalpaks 0,1 %; les provinces en discussion 3,9 %: CGA RUz, f. R-20, op. 1, d. 542, l. 56v.

[3273] Khodorov, 1925, pp. 71,75.

[3274] L'Ouzbékistan a été composé de 135 arrondissements [*volost'*] et 7 régions agricoles [*sel'skij okrug*] de l'ancienne république autonome du Turkestan, de 9 *wilāyāts* [provinces] de la république de Boukhara et de 23 *shuros* [dictricts] du Khorezm: *Istorija Uzbekskoj SSR,* 1967, pp. 397-398.

[3275] CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 10, l. 15. Comme le partage des biens selon le nombre d'habitants dans un contexte où la majorité des gens préfèrent se déclarer Ouzbeks et non Tadjiks, donne naissance à une république Tadjike mort-née, la commission de liquidation a décidé d'accorder aux Tadjiks 5 % de valeurs supplémentaires provenant de la république du Turkestan et 10 % de celles provenant de Boukhara: CGA RUz, f. R-11, op. 1, d. 10, l. 51.

et une langue littéraire, codifiée, normalisée et écrite, pour chacun de ces peuples titulaires dans le but de consolider leur légitimité et leur autodéfinition (l'Europe et l'Amérique latine ont connu ce phénomène au XIX^{e} siècle). Ils doivent aussi «rééduquer les masses» qui sont censées désormais penser que «les structures hiérarchique, nationale, territoriale et administrative reflètent la composition ethnique de la société», naturelle et objective avant tout[3276], et que les nations soviétiques constituent des peuples autochtones centre-asiatiques, «collés» sur leur territoire depuis toujours: ces éléments sont essentiels comme base idéologique pour créer l'histoire nationale et légitimer les nouvelles structures soviétiques (voir notamment les travaux de V.V. Barthold sur l'histoire des Tadjiks, des Turkmènes et des Kirghizes, publiés relativement tôt après la délimitation[3277]).

Bien que les linguistes se soient aussi appliqués à un travail taxinomique aux résultats importants (avec le relevé des dialectes réels, leur enregistrement et leur classement), le terme «invention» définit mieux leurs efforts, dont l'essentiel se produit entre 1926 et 1941. La langue est alors le moyen souhaité pour parvenir à une unité nationale, mais uniquement après l'accomplissement global du travail des apparatchiks soviétiques tant russes que locaux et des ethnographes sur le chantier des nations.

Les changements majeurs dans le domaine des langues ont lieu dans les années 1926-1941, quand l'invention de plusieurs langues centre-asiatiques entraîne les réformes en deux étapes de l'alphabet.

La première est marquée par le passage de l'écriture arabe, déjà préalablement réformée avant 1923 (en partie d'après les recommandations d'E.D. Polivanov[3278]), vers l'écriture latine[3279]. Bien que le Commissariat du peuple des nationalités [*Narkomnac*] ait formé en 1922 déjà à Moscou une Commission pour la latinisation, cette dernière devient une question d'actualité après le Congrès turkologique de 1926 à Bakou, en Azerbaïdjan où la question est largement discutée surtout par l'élite nationale. Dès lors les alphabets arabe, déjà réformé, et latin coexistent jusqu'en 1929 quand l'utilisation de l'arabe est définitivement interdite par le pouvoir soviétique. En 1935 le *Narcomnac* proclame la victoire définitive de l'alphabet latin.

La seconde étape des réformes de l'alphabet est représentée par le passage de l'écriture latine vers l'écriture cyrillique en 1940-1941[3280], quand la question de l'«ethnogénèse des peuples» prend une envergure importante[3281]. Les réformes de l'alphabet commencent dès les premières tentatives d'unification de l'orthographe dans l'écriture arabe, faisant ressortir les différences phonétiques entre dialectes. Lors des réformes, les voyelles qui ne s'écrivaient pas en arabe mais se prononçaient de manière variable d'un dialecte à l'autre finissent par faire ressortir les différences. Figées

---

[3276] Abramson, 2002, p. 181. Allworth, 1990, pp. 210-231.

[3277] Bartol'd, 1963b [1925]; Bartol'd, 1963c [1927]; Bartol'd, 1963d [1929].

[3278] Polivanov, 1922, pp. 158-159. Cit. d'après Fierman, 1991, p. 82.

[3279] Sur la campagne de latinisation: Martin, 2001, pp. 182-207.

[3280] Fierman, 1991, pp. 146-147; Simon, 1991, pp. 44-45.

[3281] En 1942, à Tashkent, un premier congrès est entièrement consacré aux problèmes de l'ethnogénèse des peuples de l'Asie centrale: *Problemy ètnogenèza*, 1990, p. 18.

phonétiquement et orthographiquement à la suite de ces réformes, elles soulignent les coupures dans le *continuum* dialectal et marquent par conséquent les «frontières» entre «langues». Ces réformes de l'alphabet constituent donc un événement lourd de conséquences dans la politique des nationalités des Soviets, renforçant les lignes arbitraires, tracées auparavant.

Conclusion

Bilan de la délimitation soviétique de l'*Asie centrale*

Pour tirer un bilan, on constate que les frontières soviétiques en *Asie centrale* ont été tracées sur la base d'une partition des territoires préexistants en fonction de considérations plutôt politiques et idéologiques, tout en négligeant fortement les «principes économiques». Ce constat se manifeste à travers des contradictions entre une réalité ethnique et linguistique floue et les théories sur une conscience nationale soi-disant nette, entre les «principes» de maillage économiques et ethniques, ou entre les «principes» politiques et géopolitiques, souvent incompatibles entre eux, entre les intérêts du «Centre», des élites locales et des populations.

En même temps on peut affirmer que les modes de procéder choisis, sans être toujours conséquents, ni liés à un projet fixe et élaboré, ont été assez complexes. À l'exception de certains tronçons, il est difficile de qualifier les frontières *centre-asiatiques* de frontières de type géométrique, déterminées de manière arbitraire par rapport aux réalités ethniques, linguistiques ou religieuses «à l'aide de lignes qui résultent de mesures astronomiques telles que des méridiens, des parallèles ou des arcs ou qui sont de simples lignes droites découpant arbitrairement l'espace», comme cela a été le cas lors du processus d'établissement des zones d'influence en Afrique après la Conférence de Berlin du 23 février 1885[3282].

On a ici plutôt affaire à des frontières de type anthropo-géographique d'après la classification des frontières de Boggs et de Jones qui, selon Pierre Guichonnet et Claude Raffestin

> «tente de faire coïncider la ligne frontière avec des limites linguistiques, ethniques, religieuse, tribales ou culturelles, *sensu lato.* En raison des mouvements de population et du dynamisme différentiel des groupes humains, ces limites sont fluides par excellence et le tracé des frontières s'en trouve considérablement compliqué […] La frontière anthropo-géographique postule, d'autre part, des territoires homogènes de tel ou de tel point de vue, de manière à empêcher l'émergence d'irrédentisme […] On est allé au-

[3282] Guichonnet et Raffestin, 1974, pp. 58-59, 116-119. Sur les frontières en Afrique entre 1885-1900 voir Guichonnet et Raffestin, 1974, pp. 114-122.

> devant de difficultés encore plus grandes lorsqu'on s'est avisé de faire coïncider les frontières physiographiques et les frontières anthropo-géographiques»[3283].

Vues dans cette optique, on comprend pourquoi les limites reflètent autant de multiples imperfections: des frontières serpentiformes, des enclaves, des capitales où la population de la république est toujours minoritaire, la présence d'«ethnies titulaires» en tant que minorités dans des républiques «non appropriées» ou «en discussion», l'impossibilité de réunir la totalité d'une ethnie dans une république, l'absence de républiques ethniquement homogènes, l'emboîtement des minorités, une dépendance économique par rapport au centre, l'inégalité dans la construction des bases matérielles des républiques, l'absence de liaisons directes entre les républiques ou entre les différentes provinces d'une même république[3284].

Néanmoins la propagande soviétique présente ces aspects comme positifs, défendant l'indéfendable (selon l'idéologie du «ressentiment»):

> «Il suffit de regarder les frontières de l'Ouzbékistan ou la frontière nord du Tadjikistan, absolument 'irréalisables' d'après le point de vue d'un État 'bourgeois' ou de la théorie des frontières 'naturelles, géopolitiques ou stratégiques'. Une telle émergence de nationalités, absolument impossible dans des conditions non soviétiques, a été favorisée par l'absence de motivations militaires ou stratégiques dans les relations entre républiques, par la solidité de la coopération économique et par l'existence d'une planification unifiée à l'échelle pansoviétique»[3285].

Les Soviétiques n'ont, en effet, pas conçu ces États dans l'optique de leur indépendance, difficilement imaginable dans l'URSS de Staline. En outre, en les traçant sur la carte à l'époque où les populations ont déjà «mis en place les principaux éléments du paysage humanisé»[3286], les faiseurs de frontières soviétiques sont conscients que les frontières obtenues, subséquentes selon la typologie dite générique du géographe américain R. Hartshorne de 1936, ne sont pas irréprochables, mais conformes aux demandes idéologiques des Soviets, marquées souvent par une opposition hypocrite entre des postulats humanistes, des buts intéressés et des méthodes aberrantes.

Si on compare les discours officiels où il a été maintes fois répété qu'après l'égalité nationale les peuples accéderont obligatoirement à l'égalité sociale, aux actions réelles, on peut se demander quelles ont été les véritables raisons qui ont poussé les Bolcheviks et les élites locales à effectuer cette délimitation qui a eu à leurs yeux la même importance en *Asie centrale* qu'une seconde révolution (après celle de 1917)[3287]. Cette comparaison hyperbolique n'est pas dénuée de sens, car comme l'a noté Jacques Ancel par rapport aux projets du troisième Reich «les frontières ne se tracent sur le papier

---

[3283] Jones, 1945, p. 10; Guichonnet et Raffestin, 1974, p. 58.

[3284] Partiellement, Roy, 1997, pp. 10, 117-121.

[3285] Levin, 1934a, p. 80: *idem*, 1934c.

[3286] Cette typologie adoptée par Guichonnet et Raffestin (1974, p. 59) s'appuie sur le principe «de savoir si la frontière a été établie avant, pendant ou après que les populations ont mis en place les principaux éléments du paysage humanisé», et prévoit trois catégories de frontières: antécédentes, surimposées et subséquentes.

[3287] Varejkis, 1924, pp. 3, 39-40.

qu'en projection de préoccupations internes, immédiates et précaires. On ne révise pas les frontières – sauf par la force –; on modifie les esprits»[3288]. Effectivement, cette action des Soviets est loin d'avoir été innocente, sur le plan financier et administratif, car, comme l'ont écrit Pierre Guichonnet et Claude Raffestin, la frontière est un instrument géographique à la disposition d'un État pour stimuler, interdire, exclure les uns et les autres; même si à un moment donné elle ne remplit pas de fonction légale, fiscale et de contrôle, elle implique un arrêt et permet certains enregistrements à but statistique, elle joue donc un rôle au minimum informationnel, sans parler de sa fonction primordiale sous les Soviets, celle idéologique[3289].

Selon Arne Haugen, il n'est pas impossible d'y distinguer des mesures pratiques destinées à simplifier l'administration[3290]; mais, ce qui est plus vraisemblable, à la base de la délimitation il y a le désir initialement utopique et idéaliste de transformer profondément la société par sa modernisation (selon le point de vue sur la modernisation comme moteur de la politique nationale des Soviets par Martin, Hirsch, Slezkin)[3291].

En même temps, cette action de modernisation doit consolider le pouvoir soviétique. Cette nouvelle configuration spatiale répond aux préoccupations s'un développement des peuples «arriérés» qui, libérés du colonialisme tsariste et introduits dans l'élite administrative, doivent être plus reconnaissants à l'égard du pouvoir soviétique (conformément à la doctrine de création des nations appliquée dans tout l'espace soviétique).

L'invention de «petits peuples» au moyen d'élites monoethniques[3292] et dépendantes de Moscou, réduits à une apparence purement administrative, permet aux Bolcheviks de créer une opposition aux nationalismes existants (russe, ukrainien, géorgien, tatar, kazakh) et aux identités supranationales (panislamisme, paniranisme, panturkisme, pantouranisme). Au lieu de «souder des morceaux déchirés» comme le proclament les documents officiels, les Bolcheviks cassent la cohabitation symbiotique de multiples ethnies, tant sur le plan culturel qu'économique et social au niveau interne et international. Comme l'a bien montré Olivier Roy, «les grands ensembles linguistiques et culturels fondés sur la langue (le turk et le persan [*n.d.l.r.* ou, plutôt, le *continuum* dialectal turko-persan]) ou la religion (l'islam)» et les structures tribales ont été anéantis au nom de «la fusion des peuples dans un *homo sovieticus*, par ailleurs exclusivement russophone»[3293]. À un niveau plus général, mais marquée par le même mécanisme, cette

---

[3288] Ancel, 1938, p. 2.

[3289] Guichonnet et Raffestin, 1974, pp. 48-53.

[3290] Haugen, 2003, pp. 2-3, 16-17.

[3291] A propos de la modernisation très relative en URSS: voir le contraste des républiques d'Asie centrale avec leurs voisins du sud moins modernisés et plus pauvres sur le plan du standard de vie; mais les républiques baltes, les plus avancées de l'URSS, sont perdantes dans la comparaison avec leurs voisins scandinaves: Gerhard, 1991, p. 4. À propos des particularités de l'empire multinational soviétique, prédéfini par trois prémisses – le marxisme, la modernisation et la colonisation – voir Terry Martin, 2001, pp. 1-27.

[3292] Allworth, 1990, p. 181.

[3293] Roy, 1997, pp. 8-9, 114-116. Voir aussi Kolarz, 1954, p. 32; Bennigsen et Lemercier-Quelquejay, 1968, p. 132.

action de délimitation a participé à l'éclatement de l'unité des populations turco-persanophones de la Turquie, de l'Iran et de l'ex-URSS, «jadis partout assemblables, et donc compréhensibles, dans le cadre d'une orthographe arabe […] des suites des manipulations délibérées»: si, selon Anderson, Atatürk décréta une romanisation forcée, les Soviets ont aussi beaucoup pesé d'abord par une romanisation anti-islamique et anti-perse, puis par la politique de cyrillisation, condition clef de la russification forcée[3294]. Cette vision a été également celle de Zaki Validi Togan, un des acteurs de l'autonomie du Turkestan, qui en immigration en Europe a écrit en février 1925 que la transformation d'un «turk turkestanais» en cinq nationalités diverses avec leur langue est une catastrophe pour l'unité turkestanaise, car, selon lui, ces nouvelles langues littéraires ne seront pas capables d'exister: «elles seront obligées de laisser la place à la langue russe»[3295].

Face aux pan-idéologies, dans cette configuration spatiale, l'*Asie centrale* soviétique pouvait accomplir, semblait-t-il à l'époque, de manière plus aisée la tâche d'exporter la révolution en Orient ou, plutôt, l'idéologie socialiste, car vers les années 1930 personne ne parlait plus de révolution mondiale.

Du point de vue géohistorique, la destruction des trois unités hydrohistoriques a entraîné la destruction totale des rapports optimaux entre les données naturelles et les limites politiques[3296].

***

Les États-nations dans un sens qui suppose la superposition d'un territoire et d'un groupe ethnique doté d'une langue n'ont jamais existé par le passé en *Asie centrale*. Construits entre 1917 et 1941 avec toutes les composantes nécessaires de l'imagerie étatique, ces États-nations s'enracinent avec le temps dans un espace tant géographique qu'intellectuel et deviennent les choses les «plus naturelles possibles». Le processus a atteint un point tel que des catégories différentes de peuples élaborées volontairement par les scientifiques et les bureaucrates – qui reproduisent un modèle colonial dans les relations entre la Russie et l'*Asie centrale*[3297] – n'ont jamais été remises en question après la chute de l'URSS, comme si ces frontières qui ne sont qu'une dimension temporaire, étaient devenues un axiome intouchable du monde post-soviétique. En gardant les noms choisis par les Soviétiques et leurs unités territoriales aux frontières illogiques, les nouveaux États indépendants de l'*Asie centrale* tentent de recristalliser leur conscience ethnique, même si aujourd'hui leur base idéologique est devenue tout autre.

[3294] Anderson, 2002, pp. 56-57.

[3295] Zaki Validi Togan, 1997, p. 463.

[3296] «Le Khorezm se trouve désormais scindé entre l'Ouzbékistan et le Tadjikistan, la Sogdiane pareillement partagée entre l'Ouzbékistan et le Tadjikistan […] et le Ferghana, enfin […] écartelé entre l'Ouzbékistan, le Kirghizistan et le Tadjikistan»: Balland, 1997a, p. 104.

[3297] Abramson, 2002, p. 179.

Les résultats de cette politique sur la structure des actuels pays centre-asiatiques issus de l'Union Soviétique doivent beaucoup à la force du discours officiel soviétique et au régime de répression qu'il a imposé dans les années les plus dures de l'époque stalinienne. L'une des causes, que l'on traduit de manière un peu schématique par le dicton «diviser pour mieux régner» n'est qu'un aspect très partiel du problème. Certes, les Soviétiques ont rejeté ce type d'accusation qu'ils attribuent à la politique coloniale tsariste, mais c'est la même accusation que l'on retrouve dans la science occidentale qui reproche aux Bolcheviks d'avoir pratiqué cette politique de manière volontaire. Mais, comme nous l'avons vu, les causes sont plus complexes. En effet, les instruments politiques, sociologiques et économiques nécessaires pour parvenir à ces fins ont, en théorie ou selon la propagande officielle, toujours été utilisés de manière rigoureuse. Cependant, comme nous l'avons montré au moyen de nombreuses données chiffrées, les discours officiels sur le rapport entre nationalités et espace, la politique des recensements fondée sur des listes inventées, le dessin des nouvelles cartes totalement indifférent à la géographie naturelle, etc., montrent comment cette politique repose aussi sur toute une série de paramètres aléatoires. La parenté manifeste entre la situation antérieure à 1917 et celle des Soviets, bien démontrée, ne repose peut-être pas seulement sur la dictature de Staline, mais, comme l'attestent de nombreuses faiblesses dans la transmission des directives, sur une force d'inertie incontestable à tous les niveaux de la société, tant indigène que coloniale, qui a servi de support à la diffusion de certaines mesures «non communistes» involontairement défendues par les Soviétiques et aux résurgences d'un passé artificiellement construit dans les politiques nationales d'aujourd'hui. En même temps, malgré toute leur absurdité, les frontières internes de l'*Asie centrale* soviétique ne sont pas plus «artificielles» que les frontières internationales établies aux XIX^{e}-début XX^{e} siècles sous le régime tsariste, ou quelqu'autre frontière du monde.

Partie X
Révision des concepts centre-asiatiques aux XX^{e}-XXI^{e} siècles

Chapitre 21
Le poids de la tradition soviétique et la révision du concept de l'*Asie centrale*

1. La politique de purification parmi les scientifiques soviétiques

Cristallisée au cours de la délimitation, la nouvelle terminologie entre définitivement dans le vocabulaire scientifique des chercheurs soviétiques en éjectant la terminologie tsariste. Barthold, partie prenante dans la formation des nouvelles ethnies, explique à la fin de la délimitation que la disparition du mot Turkestan n'est due qu'à des raisons ethnographiques: après la délimitation «le terme général cède la place à des délimitations formées sur la base des noms des peuples». En présentant les «raisons ethnographiques» pratiquement comme des «données naturelles», il évite de mettre en évidence le fait que le but final de la délimitation – dont le processus a été noyé dans le tracé des frontières – est de changer l'identité des populations pour mieux les attacher au système politique. Partisan de l'utilisation d'une seule expression – l'*Asie du Milieu* – pour l'étendue globale de cet espace (*supra*), Barthold a dû accepter la conjoncture du jour: «Seules quelques questions – poursuit-il – d'ordre en général économique, qui touchent toutes les républiques, continuent à être traitées à Tashkent; dans ce cas précis, à la place du Turkestan [de jadis], on utilise l'expression *Asie du Milieu*»[3298].

En même temps, l'utilisation de l'expression «républiques de l'Asie centrale et Kazakhstan», qui surgit en 1924-1936, va de pair avec une purification, officiellement sanctionnée, du sens du couple *Asie du Centre* [*Central'naja Azija*] – *Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*]. Si pendant la période de la délimitation nationale la question du rapport entre l'*Asie du Centre* et l'*Asie du Milieu* ne se manifeste pas trop (dans les documents d'archives on trouve seulement un concept simplifié qui réunit la vision de Richthofen et d'Ivan Mushketov en proclamant que les nouvelles républiques *centre-asiatiques* et le sud de Kazakhstan constituent une partie de l'*Asie du Milieu* ou de l'Asie de l'intérieur de Richthofen-Mushketov[3299]), la question terminologique fait son retour en 1936.

[3298] Bartol'd, 1965b [1934], pp. 519-520. C'est précisément ce passage qui a été omis par C.E. Bosworth dans la nouvelle édition de l'*Encyclopédie de l'Islam* en 2002.

[3299] CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 706, f 114.

Dmitrij Mushketov relance la polémique en affirmant que les frontières sud-orientales des républiques soviétiques ne sont pas naturelles du point de vue géologique, car les possessions soviétiques ne sont qu'une partie d'un ensemble géologique plus grand qui contient également les régions avoisinantes de l'Iran, de l'Afghanistan, de l'Inde et de la Chine. En s'appuyant sur la théorie des plaques géologiques, il propose de partager cette partie du monde en trois morceaux – l'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*], l'Asie occidentale et l'Asie orientale, en plaçant la première entre les 60e et 90e méridiens au nord de l'Hindou-Kouch et de l'Himalaya et en la limitant au nord par la chaîne Aleksandrovskij et la vallée de l'Ili et au sud par le côté sud de l'Himalaya[3300]. Probablement fiable sur le plan géologique, cette répartition ne correspondait pas à la lecture politique et administrative de ces termes dans l'espace soviétique.

Il n'est donc pas étonnant que la discussion reprenne à Moscou en 1947 à l'occasion du Deuxième congrès géologique. L'auteur de la nouvelle discussion est un élève d'Ivan Mushketov, Vladimir A. Obruchev, ancien directeur de l'Institut de géologie de l'Académie russe des Sciences entre 1929 et 1939 et dès 1947 président honoraire de la Société géographique de l'URSS[3301]. Alors que son maître dans les années 1880-1890 n'avait pas vu beaucoup de différences entre l'Asie intérieure et l'*Asie du Milieu* qu'englobait l'*Asie du Centre*, Obruchev propose un rapport intitulé «Vklad russkikh uchenykh v issledovanie Central'noj Azii» [L'apport des chercheurs russes dans les études de l'*Asie du Centre*] dans lequel il abandonne l'interprétation de Mushketov et propose en revanche de désigner sous la dénomination *Asie du Milieu* tous les territoires que Richthofen n'inclut pas dans son *Asie du Centre*[3302]. Il réduit donc la vision globale de Mushketov et celle qui dans sa propre jeunesse voyait dans l'*Asie du Milieu* un synonyme d'Asie intérieure au profit d'un vocable qui ne couvre plus que les territoires soviétiques. En ce qui la concerne, l'*Asie du Centre* de Richthofen est modifiée afin de réunir les zones centrale et de transition limitées à «l'ouest et au nord [par] les frontières internationales de l'URSS, à l'est par le Grand Khingan, au sud par la Grande Muraille chinoise jusqu'à la ville de Lantchéou et plus loin, le piémont du Kouen-Loun». En revanche, le Tibet et le Kouen-Loun sont exclus du nouveau concept. Même si Obruchev, comme plus tard son élève le géologue È.M. Murzaev, essaie de conserver le vocable *Vnutrennjaja Azija* [Asie antérieure] (**Fig. 21.1-21.2**) dans le sens le plus large, cette partition entre l'*Asie du Milieu chez soi* et l'*Asie du Centre à l'est et au sud des frontières soviétiques* revient constamment dans leurs publications[3303].

Dans le domaine des sciences historiques l'exemple le plus manifeste d'une bifurcation de sens figure dans la réédition en 1951 de l'ouvrage de Nikita Ja. Bichurin, *Renseignements sur les peuples ayant habité en Asie centrale aux époques anciennes*, dans laquelle les éditeurs, qui comprennent les archéologues S.P. Tolstov (1907-1976) et A.N. Bernshtam (1910-1956), ainsi que N.V. Kjuner (1877-1955), ajoutent, entre

[3300] Mushketov, 1936, pp. 6-7.

[3301] Obruchev, 1951b, pp. 34, 39.

[3302] *Idem*, 1948, pp. 229-230.

[3303] *Idem*, 1951a, pp. 497-498; Murzaev, 1948, p. 5; Murzaev, 1979, pp. 139-141.

crochets, des termes modernes aux titres des chapitres. Par ce choix ils présentent le principe de l'organisation politique moderne de l'espace en parallèle avec le principe ethnographique original de l'auteur[3304] (**Fig. 21.3**).

La première partie dans laquelle Bichurin a regroupé les peuples mongols porte en sous-titre la nouvelle dénomination *Asie du Centre et Sibérie méridionale* [où *Central'naja Azija* comprend la Mongolie, l'Ordos, le Turkestan oriental][3305]. La deuxième partie consacrée aux Toungouses est nouvellement intitulée *Mandchourie, Corée et Japon*, même si Bichurin précise que les peuples toungouses occupent la partie orientale de l'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] du 34^{e} au 55^{e} degré de latitude et du 136^{e} au 158^{e} degré de longitude[3306]. La troisième partie où figurent les peuples Turks est intitulée *Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija* = l'Asie soviétique] *et Turkestan oriental*[3307].

En faisant cette partition, les éditeurs réussissent à établir un *discontinuum* chronologique en refusant la possibilité de définir un espace ou une communauté d'appartenance en fonction d'un horizon temporel dans l'histoire de longue durée[3308], comme on le voit souvent à l'égard de l'histoire de la Méditerranée[3309]. Il est surtout étonnant de constater que (si l'on fait abstraction de la demande politique) les deux premiers éditeurs, Tolstov et Bernshtam, ont été des archéologues et auraient dû savoir, sans doute, qu'au point de vue archéologique on ne peut pas dégager l'existence de l'*Asie du Milieu* et de l'*Asie du Centre*, car le passé est profondément commun à toute la région[3310].

Sans le vouloir, mais en marchant tout simplement dans les pas des clichés établis, les historiens d'aujourd'hui tombent dans le même piège, comme suffit à le montrer un exemple parmi bien d'autres. La description de la collection des voyages de Purchas a été réalisée conformément à la délinéation politique d'aujourd'hui d'où la parution de deux articles, l'un de E.J. Van Kley et T.N. Foss sur le *Far East*[3311] et l'autre de Samuel H. Baron sur la Russie et l'*Asie centrale*[3312]. En se superposant et en se répétant (ce qui a été d'ailleurs souligné par les auteurs mêmes) ces études tentent de faire éclater la Tartarie qui, seule et unique à l'époque, a été classée par Purchas dans la partie

---

[3304] Par exemple: Bichurin, 1950-1953, t. 1, 1950, p. 32.

[3305] Voir aussi la définition de l'*Asie du Milieu* à travers la superposition de la topographie chinoise utilisée par Bichurin à la carte moderne: Bichurin, 1950-1953, t. 1, 1950, pp. XLVIII-XLIX, pp. 3, 179.

[3306] Bichurin, 1950, t. 2, pp. 3, 7.

[3307] *Ibid.*, t. 2, p. 139.

[3308] On rencontre également les mêmes démarches, entre autres, dans l'article de Igor' V. P'jankov (1986) où en reconnaissant lui-même que la dénomination de Turkestan oriental n'a pas existé dans l'Antiquité et que les Anciens ne connaissaient que vaguement toute la région du nord-est, il consacre son article aux mentions relatives au Turkestan oriental dans les sources antiques, en dépassant évidemment les limites actuelles de cette zone géographique tant vers l'ouest (la Scythie et la Caspienne), que vers l'est (l'océan oriental et scythique).

[3309] Bourguet, 1998, pp. 24-25.

[3310] Voir la démonstration de cette thèse par un autre grand archéologue soviétique B.A. Litvinskij (1984).

[3311] Van Kley et Foss, 1977, pp. 268-277.

[3312] Baron, 1977, pp. 287-291.

«Affaires tartares et chinoises»[3313] tout en étant souvent associée à la Russie, notamment dans le passage où il parle de la route par l'Ob et le Petchora pour rejoindre le Cathay (en outre la Russie et la Tartarie sont classées par Purchas de manière erronée comme une aire géographique que les Anciens ne connaissaient pas, alors que la Scythie antique a dû comprendre une partie de cette zone).

2. La double lecture des scientifiques soviétiques

À côté de cette officialisation de la terminologie on constate cependant que diverses branches des sciences humaines et naturelles commencent à suivre une double lecture du terme *Asie du Centre* [*Central'naja Azija*].

Partant de la définition de Richthofen, les publications géographiques des années 1930-1980 désignent sous cette appellation les pays à l'est du Pamir, *hors* de l'URSS, entre les chaînes du Grand Khingan à l'est, le haut Indus et le Brahmapoutre au sud, les chaînes du Saïan et de l'Altaï au nord-ouest[3314] (**Fig. 21.2**). Selon les chercheurs soviétiques, les nouvelles données des sciences naturelles permettent de définir l'*Asie du Centre* de manière de plus en plus nette comme une «unité particulière au point de vue orographique, climatique, géomorphologique, géobotanique, zoologique, des qualités du sol [pédologique] et d'irrigation». Globalement, c'est une zone de hauts plateaux à l'intérieur du continent, marquée par une végétation rare, sans écoulement d'eau, mais avec un système hydrographique peu organisé, composée essentiellement de loess, de sable et de blocage, entourée de gigantesques chaînes de montagnes qui la protègent de la circulation des courants atlantiques et pacifiques et y forment un microclimat aride et très continental[3315]. Malgré un décalage minime des limites comme, par exemple, chez È.M. Murzaev qui tout en respectant l'unité politique de la Mongolie introduit dans ce cadre les bassins des hauts Sélenga, de l'Orkhon et du Kéroulen, cette expression comprend la Mongolie (soit complète, soit partielle), le Xinjiang, le Tsaidam et la province chinoise du Gansu, mais exclut de part et d'autre la dépression Aralo-Caspienne et le Tibet[3316].

Chez les historiens et les archéologues, parallèlement, l'*Asie du Centre* englobe l'espace de l'*Asie du Milieu* soviétique avec le Kazakhstan, le nord de l'Iran, de l'Afghanistan, du Pakistan et de l'Inde, ainsi que l'ouest de la Chine (Xinjiang) et de la Mongolie.

Cette définition des historiens ne peut, semble-t-il, s'expliquer qu'à la lumière de la tradition russe du XIX^{e} et du début du XX^{e} siècle, notamment par les théories des

---

[3313] Dans le volume III de l'ouvrage de Purchas, le livre 1 est consacré à la partie septentrionale et orientale de l'Asie appelée Tartarie et Chine; le livre 2 porte sur les voyages en Chine, en Tartarie, en Russie et dans d'autres parties septentrionales et orientales du monde par les Anglais; le livre 3 raconte les découvertes de la partie septentrionale du monde par terre et par mer en Asie, en Europe, dans les régions polaires et en Amérique: Pennington, vol. 2, 1977, pp. 422-444, 545-548; Baron, 1977, p. 287.

[3314] *BSE,* 1934 [1ère éd.], t. 60, p. 16; *BSE,* 1957 [2^{e} éd.], t. 40, p. 374; *BSE,* 1957 [2^{e} éd.], t. 47, p. 527; *BSE*, 1978 [3^{e} éd.], t. 28, p. 498; Treshnikov, 1983, pp. 473-474.

[3315] Sinicin, 1959, pp. 5-8.

[3316] *Ibid.*, p. 5.

slavophiles et des eurasistes, en raison de la localisation du centre de l'Asie au *Touran* et de la reprise par inertie du vocabulaire du schéma impérialiste; malgré tous les changements politiques l'essentiel de la terminologie reste intact. Comme pour les nombreux autres traits qu'elle partage avec la période tsariste, la Russie soviétique montre que par la force des choses elle a toujours été plus éloignée des franges occidentales de l'*Asie centrale* – l'Iran et la Turquie faisant partie du monde capitaliste, dit «libre» (rarement inclus dans les limites de l'*Asie du Centre* à la soviétique) –, que de la partie orientale de l'*Asie centrale*, l'un des piliers du bloc communiste et une composante obligatoire du concept soviétique.

Cet espace, qui englobe les provinces de la Chine de l'ouest (Tibet, Mandchourie, Mongolie extérieure, et Xinjiang), n'a pas vraiment changé de statut par rapport à la Russie et ne s'est pas beaucoup éloigné du statut de protectorat ou de zone d'occupation, ce qui explique la perméabilité des frontières internationales entre l'URSS, la Mongolie extérieure et le Xinjiang. Ne pouvant pas contrecarrer l'influence soviétique, comme l'explique Philippe Forêt, le régime de Nankin prétend, pour garder la face, «que la frontière entre les deux Mongolie n'a aucune valeur légale car elle correspond aux limites traditionnelles de pâturages établies sous les Qing». En réalité cependant, les frontières changent de nature. Selon Forêt, «les limites inter-provinciales deviennent infranchissables et parfois se muent *de facto* en frontières internationales. C'est le cas de la frontière entre le Mandchoukouo et la province du Hebei, de la frontière entre les deux Mongolie, de la frontière du Gansu et du Xinjiang, et des frontières du Tibet»[3317]. À défaut d'une ligne frontière, des régions frontières que cherchent à contrôler les régimes de Nankin, de Moscou, et de Tokyo font alors leur apparition (voir le contexte politique bien connu de la Croisière Jaune en 1931).

3. L'*Asie centrale* dans l'approche des «area studies»

Le débat en URSS sur les dénominations de l'*Asie centrale* et la nouvelle manière de présenter l'*Asie du Milieu* passent totalement inaperçus en Occident dans la mesure où l'*Asie du Milieu* est elle-même invisible dans l'ombre de l'empire soviétique (il en va de même pour le Tibet et le Xinjiang qui forment alors dès 1954 un tout unique avec la Chine). Encerclée par les frontières soviétiques l'*Asie du Milieu* connaît une nouvelle approche auprès des spécialistes du monde russe travaillant dans l'optique des «Cultural Area Studies», à commencer par le chercheur américain Carl O. Sauer (1889-1975), qui a enseigné la géographie mondiale à Berkeley dans les années 1920-1930[3318]. Le passage de l'architecture des continents vers celle des régions culturelles est globalement accompli vers les années 1960[3319] quand aux États-Unis les études dans les domaines de l'histoire, de l'ethnologie, de l'anthropologie et des langues se concentrent

[3317] Forêt, 2004.

[3318] Sauer, 1925. Les idées de Saur ont été par la suite dévéloppées par Elizabeth Bacon (1946), Clark Wissler et Raphael Patai (1952), etc.: Lewis et Wigen, 1997, p. 270. Voir aussi Mitchell, 2000, pp. 26-29.

[3319] Chez des géographes, comme Stephen Jones, les régions culturelles ont au début existé en parallèle avec les pan-régions: Lewis et Wigen, 1997, p. 270, n. 16.

en «area studies centres»[3320], avec des équivalents en Europe, même si certaines catégories générales comme l'Orient, l'Extrême-Orient ou l'Asie des moussons restent encore vivaces[3321].

Dans cette restructuration intellectuelle du monde, l'*Asie centrale* se voit fragmentée entre l'aire culturelle de la Russie (définie plus tard comme Union Soviétique), où elle devient transparente et invisible, et l'aire de l'Asie du Sud où est relégué tout l'espace au-delà des frontières soviétiques, de l'Arabie Saoudite à la Chine (cette aire sera plus tard subdivisée en East Asia [Chine, Japon, Corée], Middle East et Near East)[3322]. Supprimée en tant que dénomination car sa valeur stratégique s'est réduite pendant la guerre froide, l'*Asie centrale* se transforme en *no-man's-land* dans les «Area Studies» et dans la cartographie où souvent, à l'image de la politique de la colonisation, la partie occidentale se présente comme inséparable de l'URSS, alors que la partie orientale forme un pan entier de la Chine (Xinjiang, Tibet, Inner Mongolia)[3323].

En URSS, les écoles supérieures se font involontairement l'écho de cette partition en ouvrant, dans les républiques concernées, des Départements d'histoire de telle ou telle république – qui supposent un enseignement, même partiel, de l'histoire de l'*Asie du Milieu* – et des Départements de l'Orient étranger [*Zarubezhnyj Vostok*], dans lesquels l'histoire de l'*Asie du Centre* coexiste souvent avec celle de tout le continent asiatique et même de l'Afrique.

Il faut attendre le début des années 1980 pour que s'éveille un véritable intérêt pour l'*Asie centrale* en tant qu'aire culturelle à part entière, quand un premier département spécialisé ouvre ses portes à Université d'Indiana sous le nom d'*Inner Asia Studies Centre*, afin de former à nouveau des spécialistes de la région[3324].

4. Les définitions controversées des encyclopédies occidentales du XX^{e} siècle

Cette reconnaissance n'apporte cependant pas du jour au lendemain la solution aux problèmes de définition et de dénomination de cette aire. L'*Asie centrale* s'est trop longtemps montrée insaisissable en Occident au cours de la seconde moitié du XX^{e} siècle. Les encyclopédies d'où elle est pratiquement absente en font foi.

Dans le monde francophone les géologues définissent l'*Asie centrale* comme la «grande ceinture qui enveloppe le bouclier sibérien et ses annexes [… et qui] est borné

[3320] Quatorze centres d'études ont été initialement formés aux-États-Unis conformément aux propositions du *Social Science Research Council* (Robert Hall); ils ont en cinq ans atteint le nombre de vingt-cinq dans les universités américaines: Lewis et Wigen, 1997, p. 166.

[3321] Lewis et Wigen, 1997, pp. 167, 271, n. 27.

[3322] *Ibid.*, pp. 167, 271, n. 25, 27.

[3323] *Ibid.*, pp. 278-279, n. 91. Djalili et Kellner (2000, p. 123) mentionnent aussi que dans le *Dictionnaire de Géopolitique* (Lacoste, 1993, p. 1634) il n'y a pas d'entrée pour l'*Asie centrale*, mais uniquement pour *Asie, Asie du Sud, Asie du Sud-Est, Asie mineure, désert* et *tatar*.

[3324] L'importance des études de l'*Asie centrale* a été reconnue aux États-Unis, notamment par les études pionnières de Barfield, 1989, et Beckwith, 1993 [1987]. Lewis et Wigen, 1997, p. 167.

au sud par les chaînes du Pamir et de l'Himalaya»[3325]. Le Tibet y est donc inséré, mais il n'y pas le *Touran* formé par le bouclier du Turkestan (ou du Kyzyl-Koum)[3326].

Au point de vue du climat les spécialistes en géographie physique distinguent le climat aride ou désertique des Turkestan russe et chinois, le climat tibétain et le climat de la Turquie, de l'Iran et de l'Afghanistan[3327]. Ils utilisent en outre le vocable *Asie centrale septentrionale*, «toute entière contenue à l'intérieur des limites territoriales de l'ex-URSS» qui définit l'aire qui va de la Sibérie au Kamtchatka et qui, à l'ouest, comprend la dépression Aralo-Caspienne et le massif central kazakh caractérisés par un climat aride et connus sous le nom d'*Asie moyenne*[3328].

Parallèlement, il existe une autre *Asie centrale*, plus petite, qui est – je cite – «une région correspondant géographiquement à la zone steppique de l'Eurasie […], limitée au Nord par une ligne passant par le lac Balkhach, à l'Ouest par la mer d'Aral, au Sud par la région de l'Hindou-Kouch et à l'Est par la Chine [et comprenant] trois zones de désert: le Kizilkoum, [le Karakoum[3329]], le Takla-makan dans le bassin du Tarim, et le Gobi»[3330]. Cette aire correspond donc ici au *Touran* et au *grand massif central* des encyclopédies du XIX^{e} siècle, mais sans le Tibet.

D'un autre côté, cette aire géographique est souvent dispersée dans les encyclopédies pour des raisons politiques: l'Afghanistan peut être analysé dans le cadre de l'*Asie du sud-ouest*[3331], les colonies chinoises dans le cadre de la Chine qui fait partie de l'Extrême-Orient, alors que le reste de l'*Asie centrale* est inséparable de l'URSS, elle-même présentée dans le cadre de l'Europe[3332]. Ajoutant d'ultérieures confusions, l'*Encyclopaedia Britannica* présente le district du Swat au Pakistan du nord comme la frontière entre l'Europe et l'Asie, laissant sous-entendre que l'Europe s'étend sur toute la zone qu'avait parcourue Alexandre le Grand[3333].

Une collaboration entre chercheurs soviétiques et occidentaux transparaît dans les encyclopédies occidentales sous la dénomination *Asie moyenne* ou *Républiques de l'Asie moyenne*. Bien qu'elle soit un calque de la forme russe *Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*], cette *Asie moyenne* est en dépit de la tradition russe analysée dans le cadre de l'*Asie septentrionale* et se compose des quatre républiques centre-asiatiques ex-soviétiques, plus le Kazakhstan entier (et non seulement sa partie méridionale comme le veut la tradition soviétique)[3334].

[3325] Mennessier, 2002, p. 128.

[3326] Delvert, 2002, p. 136.

[3327] *Ibid.*, p. 136; Carrière, 2002b, pp. 175-177.

[3328] Carrière, 2002a, pp. 141-145.

[3329] Ici, à la place du Karakoum, a été par erreur mentionné le Karakoroum, qui est en réalité la chaîne qui relie le Pamir et l'Himalaya: *Dictionnaire encyclopédique Quillet,* 1977, p. 421.

[3330] *La Grande Encyclopédie,* 1971, t. 2, p. 1092; *Dictionnaire encyclopédique Quillet*, I, 1977, p. 421. Même définition: *Alpha encyclopédie*, 1968, p. 449.

[3331] *Le million*, VI, 1973-1974, pp. 1, 479-504.

[3332] *Le million*, V, 1970, pp. 211-212, 227, 241-242, 247, 401-402.

[3333] *Encyclopedia Britannica*, 1963, t. 21, p. 632. Cité d'après Lewis et Wigen, 1997, p. 28.

[3334] Carrière, 2002a, 2002b.

L'encyclopédie italienne *Enciclopedia Europea* distingue l'*Asia subarctica* et l'*Asia centrosettentrionale*. Cette dernière dénomination comprend politiquement la Chine populaire, le Tibet, le Xinjiang, la Mongolie et une partie de l'ex-URSS (dépression Aralo-Caspienne, Sibérie et Extrême-Orient soviétique)[3335]. Cette énumération ajoute à l'espace analysé un élément supplémentaire, c'est-à-dire la Chine toute entière (voir aussi Vivien de Saint-Martin). Parallèlement, le *Lessico universale italiano* limite l'*Asie centrale* aux civilisations irano-turques, en englobant dans ses frontières le Turkestan oriental (et non toute la Chine), la Mongolie, la Dzoungarie et l'Asie ex-soviétique et en utilisant le terme de *Turkestan* comme un synonyme[3336].

Au point de vue géologique, la *Chambers's Encyclopaedia* distingue les *Plateaux of Central Asia* (le *grand massif central* du XIX^{e} siècle), les *Plateaux of Western Asia* (l'Afghanistan, le Baloutchistan et l'Iran), le *Great Lowland Triangle of the North-West* (les possessions russo-soviétiques au Turkestan, en Sibérie et en Extrême-Orient)[3337].

La *New Encyclopaedia Britannica* ne donne aucune définition précise, bien qu'il soit clair que la *Central Asia* est plus grande que le *Touran*[3338]. En outre, le terme *Turkestan* disparaît dans la 15^{e} édition datée de 1985, laissant place dans un chapitre consacré aux arts à l'expression *Central Asia*[3339].

Le terme de *Touran* paraît également dans *l'Encyclopédie Bordas* où le *Touran* et le *Grand massif central* du XIX^{e} siècle sont réunis dans certains cas sous l'*Asie centrale*[3340].

Dans sa définition de l'*Asie centrale*, l'*Enciclopedia Universal Ilustrada Europeo-Americana* de Madrid suit à la lettre la théorie de Richthofen sur le centre et la périphérie et englobe sous ce vocable les territoires centraux et de transition sans les zones périphériques (les possessions russes en Boukharie et à Khiva, le Tibet, la Mongolie, la Dzoungarie et le Turkestan oriental)[3341].

La *Brockhaus Enzyklopädie* distingue le *Sowjetisch-Mittelasien* du *Zentralasien* [Turkestan oriental et Tibet], ainsi que le Turkestan occidental (qui englobe le Kazakhstan, le Turkménistan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, le Kirghizistan et le nord de l'Afghanistan) du Turkestan oriental (chinois)[3342]. La même partition globale entre *Mittelasien* et *Zentralasien* est préservée dans l'*Enzyklopädie des Europäischen Ostens* (Université de Klagenfurt, Autriche)[3343]. Les encyclopédies de langue allemande sont donc les seules en Occident à refléter la terminologie russe «*Srednjaja Azija / Central'naja Azija*».

[3335] *Enciclopedia Europea*, 1980, pp. 708-709.

[3336] *Lessico universale italiano*, 1980, pp. 281-282, 537.

[3337] *Chambers's Encyclopaedia,* 1973, p. 686.

[3338] *The New Encyclopaedia Britannica*, 2003, pp. 630-633.

[3339] «Central Asian Arts», *The New Encyclopaedia Britannica*, vol. 15, p. 732.

[3340] *Encyclopédie Bordas,* 1994, p. 388.

[3341] *Enciclopedia Universal Ilustrada Europeo-Americana*, 1978, pp. 665-666.

[3342] *Brockhaus Enzyklopädie*, 1993, pp. 189, 193, 501.

[3343] Les deux articles sur l'*Asie du Centre* et l'*Asie du Milieu* sont signés par B. Sidikov (Sidikov, «Mittelasien», «Zentralasien»).

5. L'*Asie du Milieu* après l'indépendance de 1991: à la recherche des nouveaux centres en *Asie centrale* après l'éveil des nationalismes

Avec la dissolution de l'URSS en 1991, mais sans trop manifester à ce moment précis le désir de s'émanciper de la tutelle russe, l'*Asie soviétique* se transforme en une multitude d'*États indépendants* à statut subcolonial, qui finissent par se présenter comme une zone cruciale du *Nouveau Grand Jeu* et attirent pour la première fois l'intérêt des médias, souvent à cause de leurs ressources énergétiques[3344]. Cet événement provoque une renaissance de la notion d'*Asie centrale* et suscite une nouvelle vague d'interprétations terminologiques qui montrent que ce terme n'a pas perdu son sens, cela même si dans les conditions politiques actuelles sa valeur opérationnelle est mise en question[3345].

Le changement terminologique se produit avec la formation de la conscience historique et l'élaboration dans les républiques de nouveaux concepts d'histoire. Il se déroule cependant dans des conditions instables, marquées à tous les niveaux par la fabrication des «États-Nations», avec une activation de partis d'opposition, une réislamisation afin de retrouver les anciens repères susceptibles d'aider à reconstruire la nouvelle identité, une quête des racines historiques pour des revendications nationalistes, tant culturelles, que territoriales. Dès 1992-1995, la recherche d'un passé mythique au-delà de la période historique moderne, accompagnée de «jubilés» de prestige consacrés aux héros nationaux et aux hauts faits historiques et qui se succèdent à un rythme accéléré, remet en question toute la terminologie de l'époque soviétique.

Les nouveaux États, héritiers du passé colonial russo-soviétique et devenus indépendants à ce titre, ressentent le besoin de se distinguer du bloc anciennement soviétique, même s'ils conservent les noms choisis par les Soviétiques et maintiennent leurs unités territoriales aux frontières illogiques qui commence à poser déjà de sérieux problèmes[3346]. Sans inventer une terminologie de remplacement complètement nouvelle, les quatre républiques et le Kazakhstan rompent avec la tradition soviétique qui les désignait par cette expression pour préférer le terme *Asie du Centre* [*Central'naja Azija*], qui, par exemple, se traduit en ouzbek *Markazi Öciё* et désigne le sud de l'ex-URSS.

Dans le couple, on l'a vu, hautement politisé d'*Asie du Milieu – Asie du Centre* [*Srednjaja Azija – Central'naja Azija*], les politiques et politologues considèrent la première composante comme indissociablement liée à l'époque du contrôle par Moscou (la période coloniale tsariste fait défaut dans les démonstrations), alors que la seconde semble mieux répondre à la réalité géopolitique post-soviétique en cours de fixation après la rencontre de 1993. Cette supposition semble d'autant plausible que dans l'expression soviétique le Kazakhstan existe séparément de l'*Asie du Milieu* qui forme

---

[3344] Pour une liste des problèmes géopolitiques apparus autour de la Caspienne et du Caucase voir Brunet, Eckert et Kolossov, 1995, pp. 186-187.

[3345] Djalili et Kellner, 2000. Voir également la n. 41, p. 137 où les auteurs donnent la liste des publications postérieures à 1991 dont le titre comprend une référence à l'*Asie centrale*.

[3346] Voir, par exemple: Thorez, 2004.

la région économique centre-asiatique, alors que dans la seconde approche le Kazakhstan – qui aspire à jouer un rôle-clé dans la région – est bien présent. Cette préférence répond au fait qu'il faut pouvoir opposer une structure solide à la «Grande Chine» renaissante (Chine, Taïwan, Hongkong), et, du côté de la Caspienne, à la «Grande Turquie» dont l'élan panturc lancé à partir de 1910 s'est réduit à l'état de fantôme et à l'Iran islamique, ainsi qu'à la Russie qui, après avoir momentanément sombré dans la misère, continue par sa simple présence à exercer une influence majeure dans la région. Pour cette raison la nouvelle dénomination est officiellement adoptée lors d'un sommet qui réunit les cinq présidents des républiques centre-asiatiques à Bichkek en décembre 1993, dans un contraste frappant entre la réalité post-coloniale d'États affaiblis et entraînés dans des guerres civiles et l'idée d'une grandeur future[3347].

Cher à tous les chefs d'État, ce terme répond aussi à des préoccupations plus personnalisées. Lors d'une «crise de nationalisme aiguë» en Ouzbékistan, «champion de l'indépendance régionale»[3348], la simple mention du terme *soviétique* est interdite, y compris dans les références bibliographiques aux publications scientifiques (par exemple dans le titre de la revue *Sovetskaja arkheologija* [*Archéologie soviétique*]). Les politiciens suggèrent alors aussi de manière appuyée de remplacer dans les discours politiques le terme médiatique et scientifique d'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] par celui d'*Asie du Centre* [*Central'naja Azija*], correspondant mieux aux objectifs du président ouzbek Islam A. Karimov visant à s'affirmer en tant que leader de la région, y compris au-delà des frontières ex-soviétiques (avec la création d'un Grand Ouzbékistan), en s'appuyant sur une situation démographique favorable – 60 % de la population centre-asiatique se trouve en Ouzbékistan – et sur le legs soviétique constitué, entre autres, des villes les plus grandes et les plus industrialisées de la région. Ce changement se produit en parallèle avec la proclamation de Tamerlan, le khan mongol, comme personnage clef de l'histoire ouzbèke[3349]. Au tournant des XIV^{e}-XV^{e} siècles, son empire immense, mais éphémère, couvre presque tout l'Orient, à l'exception de la Chine. Cette période historique qui a correspondu à l'extension maximale de cet empire au détriment des États voisins (la propagande ouzbèke élargit ses frontières jusqu'à Moscou, le cercle arctique et le littoral de la Roumanie) est donc choisie comme référence. Cette réécriture de l'histoire n'est pas un trait spécifique ouzbek; on la trouve sous des formes différentes dans tout l'espace ex-soviétique[3350], ainsi qu'ailleurs dans le monde où le parallèle entre les images de Tamerlan et de Guillaume le Conquérant, arrangée par la propagande, est frappant:

> «les manuels d'histoire anglais, écrit Benedict Anderson, offrent un spectacle divertissant: celui d'un grand-père fondateur que chaque écolier apprend à appeler Guillaume le Conquérant. On ne prend pas la peine de lui préciser que le Guillaume en question ne parlait pas anglais, qu'au demeurant il n'aurait pu le faire puisque la langue anglaise n'existait pas encore; on ne lui indique pas non plus 'de quoi' il fut conquérant.

[3347] Brill Olcott, 1994, pp. 549-565; Chaigneau, 1996, pp. 6, 11.

[3348] Brzezinski, 1997, p. 129.

[3349] Voir l'article très documenté sur l'utilisation de l'image de Tamerlan dans l'histoire: Forbes Manz, 2002, pp. 20-25 (pour la période post-soviétique).

[3350] Voir sur ce sujet la très bonne analyse de Shnipel'man, 1999.

> Car la seule réponse moderne intelligible serait 'Conquérant des Anglais', ce qui transformerait le vieux prédateur normand en précurseur plus heureux de Napoléon et de Hitler»[3351].

Le sentiment ouzbek d'être la nation «élue» a rencontré un écho positif aux États-Unis. L'attention particulière que les politiques et militaires américains accordent à l'Ouzbékistan dès avant la chute des *Taliban-s* en Afghanistan et jusqu'à l'événement de 2005 à Andijan transforme en ouzbékocentrisme les représentations générales de l'*Asie centrale* dans le monde anglo-saxon. Ainsi, dans une collection bibliographique, datant de 1999 et réunissant des titres sur l'Afghanistan, la Mongolie, la Chine, le Tibet, c'est-à-dire les pays faisant partie de l'*Asie centrale* dans un sens large, toutes les références sur l'histoire et la géographie de l'*Asie centrale* (aussi bien dans le sens large que dans le sens étroit) sont placées dans le volume consacré à l'Ouzbékistan, la seule représentée des républiques centre-asiatiques ex-soviétiques[3352].

En réalité les revendications nationalistes de ce type voient le jour dans toutes les républiques. Forcément conflictuelles par le choix de leur période clef, ces revendications brisent l'ancienne *Asie centrale* soviétique, sans dépasser toutefois les limites des discours officiels et historiques et – pour instant – sans mise en pratique d'un processus de «rejustification» des «vraies» frontières. Il est intéressant de remarquer que, sans comprendre les nuances de ces changements terminologiques à caractère politisé, les cartographes ouzbeks se sont pressés vers 1993-1995 d'émettre de nouvelles cartes où l'expression soviétique «*Asie du Milieu* et Kazakhstan» est aménagée au goût du jour en «*Asie du Centre* et Kazakhstan»[3353], sans aucun changement de contenu. Ce type de confusions ne pouvait être qu'inévitable à l'occasion du passage du système soviétique où tout s'était figé en dogmes indiscutables vers le système post-colonial où tout s'est démonté pour être remis en question.

Les premières actions terroristes en Ouzbékistan en février 1999 conduisent cependant à un recul de cette politique et la dénomination d'*Asie du Milieu* redevient à l'ordre du jour, même si de temps à autre celle d'*Asie du Centre* revient comme synonyme. Cette nouvelle vision où l'*Asie du Centre* se présente comme un synonyme d'*Asie du Milieu* et où l'*Asie du Centre*, au sens plus large, englobe les voisins méridionaux de l'ex-URSS, de l'Iran à la Mongolie, marque désormais le discours officiel dans la même mesure que le langage quotidien. Ce retour partiel est probablement dû à la volonté de souligner son appartenance à l'ancien bloc soviétique par opposition au monde musulman de l'*Asie centrale* voisine classé sur l'*Axe du Mal* par l'optique manichéenne de G.W. Bush. Dans le cadre du nouveau *Great Game* qui a replacé la région au centre des préoccupations géopolitiques, la terminologie pourrait revêtir une importance particulière en raison des amalgames qui pourraient incriminer

---

[3351] Anderson, 2002, p. 202.

[3352] Hanks, 1999, pp. 7-8, 31-44.

[3353] Voir, par exemple, la carte *Central'naja Azija i Kazakhstan,* éditée en 1994-1998 par le centre cartographique du Ministère de la défense de la République d'Ouzbékistan (éd. L.I. Galkina).

les pays voisins des États dits «dangereux» (dans ce cas peut-on parler d'une terminologie comme indice de responsabilité?).

En revenant à la dénomination d'*Asie du Milieu*, les républiques ex-soviétiques retombent également dans le «Deuxième Monde», suffisamment «occidental»[3354], qui a été conçu à l'époque de la guerre froide, mais est devenu anachronique après la dissolution de l'URSS et la chute de son économie. Se retrouvant à côté du Premier Monde appartenant à la zone nordique développée, elles échappent par ce jeu terminologique au «Sud tiers-mondiste»[3355] (sauf la Mongolie). En outre, pour ces républiques ex-soviétiques l'Orient se situe au-delà des frontières de la CEI où, selon les traditions soviétiques, les pays sont culturellement inférieurs. En essayant de jouer plusieurs cartes dans la situation géopolitique d'aujourd'hui, les historiens ont finalement adopté une position très ambiguë où ils présentent les deux formes *Asie du Milieu* et *Asie du Centre* comme des synonymes directs[3356].

À côté de cette immortelle paire terminologique, fortement colorée en Ouzbékistan par l'ouzbékocentrisme, l'Eurasie renaît en 1991 dans le discours kazakhocentriste du président kazakh Nursultan Nazarbaev, inspiré par Lev N. Gumilev (1912-1992), par lequel «l'eurasianisme a trouvé un vernis d'honorabilité universitaire»[3357]. Le débat sur le centre du continent est alors relancé afin de délimiter les espaces vitaux dans le monde post-soviétique. Selon Gumilev, ce n'est désormais qu'au Kazakhstan, promulgué en héritier du khaganat khazar du IX^{e} siècle, que reviendra le rôle clef dans la construction de l'Eurasie post-soviétique, car il est mieux «prédestiné» que la Russie à «devenir le centre […] liant trois régions, la Chine, la Russie et le monde musulman»[3358].

Bien que l'échantillon des mondes à réunir ait changé par rapport au concept des slavophiles du XIX^{e} siècle et des eurasistes de l'entre-deux guerres, l'essentiel de leur discours est préservé: le fait que les steppes et le nomadisme se retrouvent être l'élément positif d'une *Naturphilosophie* et le fait que les thèses migrationnistes ne sont pas prises en compte permettent, selon l'expression de Pëtr N. Savickij, d'accumuler le tout en un, ce qui signifie que toutes les expériences historiques turciques sont imprimées dans l'histoire du Kazakhstan d'aujourd'hui[3359]. Parallèlement, en Russie même, l'eurasisme redevient une philosophie appliquée (Aleksandr Dugin, Aleksandr Prokhanov, Gennadij Zuganov, Vladimir Zhirinovskij, etc.)[3360].

[3354] Sur les transformations et appropriations de l'idée de l'Occident en URSS: Bonnett, 2004, pp. 40-62.

[3355] Lewis et Wigen, 1997, pp. 4-5, 209.

[3356] Kamoliddin, 2002, p. 64. La revue russe *Vostok-Oriens* (Moscou) a utilisé ces deux termes comme synonymes lors d'une discussion sur la position géopolitique de l'*Asie du Milieu (du Centre)*: 2003, n° 4, pp. 64-65.

[3357] Brzezinski, 1997, p. 148.

[3358] Voir l'analyse de Laruelle, 2002b, pp. 121-125.

[3359] *Eadem*, p. 127.

[3360] L'appel à renforcer le bloc russo-touranien [*rossijsko-turanskij blok*] s'est fait entendre très fort après la révolte à Andijan des 13-15 mai 2005. Voir comme exemple, l'article de V. Bukharskij, "Vostochnyj otvet na evroatlanticheskij vyzov" [Réponse orientale au défi euratlantique], publié sur le site de l'agence des actualités politiques russe (APN: http://www.apn.ru/), où il a été indiqué que «la Russie dispose actuellement de deux possibilités: soit arrêter son existence, soit tenir haut la tête en utilisant le bloc

Il n'est pas étonnant non plus que dans l'espace post-soviétique la vieille *Geopolitik* ressorte des coulisses avec Mackinder en tête[3361], malgré son retard par rapport à l'Europe qui les a vécues dans les années 1970[3362]. Il s'avère, finalement que personne en *Asie centrale* n'est prêt à abandonner l'idée de la centralité. Pour certains analystes russes, comme par exemple V.I. Maksimenko, la nouvelle «centralité» de l'*Asie centrale* est un fait évident en raison de la richesse en matières premières de la région de la Caspienne, le projet de construction par l'Iran du canal entre le Golfe Persique et la Caspienne [projet plus que problématique], et l'établissement des bases américaines en *Asie centrale* ex-soviétique; elle est en outre par définition indissociable de la «centralité» de la Russie elle-même[3363].

En habillant la doctrine de Mackinder et des eurasiens en prestigieux discours universitaires, les spécialistes ne se rappellent plus que le déplacement du centre du *Heartland* est un jeu déjà ancien: à part la lutte pour placer chez soi le centre de l'Asie ou du *Heartland* au XIX^{e} siècle (*supra*), le général Karl Haushofer (1869-1946), nationaliste acharné et professeur de géographie à l'Université de Munich où il dirigeait l'*Institut für Geopolitik*, a adapté le concept de Mackinder aux besoins stratégiques du Reich, en plaçant le pivot de l'histoire en Allemagne sur l'axe Rome-Berlin[3364]. Sourds à ces observations, les acteurs politiques continuent, comme dans le passé, à convertir en symboles des objets géographiques afin d'augmenter l'importance symbolique de certains lieux pour, par la suite, hiérarchiser les espaces sur lesquels ils interviennent; ils imposent cette échelle de valeurs inventée aux autres, en demandant en conséquence un traitement privilégié, conforme avec ce que peut exiger un lieu chargé de symbole.

---

russo-touranien qui est en train d'être formé, et en revenant vers le concept de l'Eurasie que l'élite russe avait délaissé en 1990».

[3361] Un congrès consacré à Mackinder et l'Asie centrale a été organisé à Tashkent en décembre 2004 par l'Université de l'économie mondiale et de la diplomatie, le Centre des études politiques avec l'aide du *UK Committee on Central and Inner Asia*. En mai 2005 un autre congrès, organisé par la *Westminster International University in Tashkent*, a été intitulé *Business at the Heart of Central Asia*. Même la revue officielle de l'Académie des sciences de l'Ouzbékistan *Obshchestvennye nauki v Uzbekistane* a publié un article où le concept de Mackinder et ses dérivés sont présentés comme des idées scientifiques nouvelles, discutées parmi les scientifiques aux États-Unis, sans la moindre critique: Juldasheva, 2004. Le concept retrouve également sa place dans le monde occidental: à part les ouvrages de LeDonne, que nous avons déjà analysé, un spécialiste d'Amsterdam Mehdi Parvizi Amineh a publié dans la *Central Eurasian Studies Review* un article où il propose une version renouvelée de Mackinder en distinguant la géopolitique orthodoxe et la géopolitique économique et en construisant les cercles concentriques suivants: dans l'«Inner Circle» il inclut la Russie, l'Iran et la Turquie; dans l'«Outer Circle» il met a) la Chine, le Pakistan et l'Afghanistan et b) l'Ukraine, la Roumanie, la Bulgarie, la Grèce, Israël, l'Arabie Saoudite en plus des pays extérieurs à la région comme les États-Unis, l'Union Européenne, le Japon, les pays de l'Asie orientale, ainsi que des mouvements ethno-religieux, des organisations internationales, des compagnies transnationales énergétiques, des syndicats criminels internationaux: Parvizi Amineh, 2004, p. 8. En outre, en annonçant en juillet 2006 l'occasion de stages à l'Université de Newcastle (Grande-Bretagne), Nick Megoran précisait que le point fort des études à suivre dans ce cadre sera l'analyse de la théorie de Mackinder par rapport à l'*Asie centrale*.

[3362] Raffestin, Lopreno et Pasteur, 1995, p. 286. En 1952 Jean Gottmann (1952, p. 45) dit déjà que la formule de Mackinder de 1919 semble «valoir plus pour le passé que pour l'avenir».

[3363] Maksimenko, 2003, p. 65.

[3364] Gottmann, 1952, pp. 57-59; Hauner, 1992 [1990], pp. 148, 171-174; Raffestin, Lopreno et Pasteur, 1995, pp. 119-120, 125.

Tout en se sentant tous profondément «centraux», les États de l'*Asie centrale*, depuis bien longtemps «en marge» de la modernité et du «système Monde», projettent de devenir réellement, sans la tutelle russe, des «États clefs pour des échanges au sein d'une zone prospère, où les infrastructures seraient efficientes», en transformant un défaut – l'enclavement – en un atout. Comme l'ont noté Gaël Raballand et Max-Jean Zins,

> «l'enclavement devient alors un phénomène positif car il permet au pays d'être une sorte de pierre angulaire dans la circulation des hommes, des marchandises, des capitaux et / ou des idées. L'archétype serait la Suisse qui, de par sa position géographique, détiendrait le pouvoir de briser ou de croiser des axes économiques importants entre les pays de l'Union Européenne. Le fait pour elle de n'avoir pas de façade littorale n'est ainsi point vu de façon négative. Au contraire, la Suisse, située au cœur de l'arc alpin, est perçue comme occupant une position avantageuse».

Cependant, poursuit l'analyse des deux auteurs, si par rapport à la Suisse «le terme de pays enclavé est d'ailleurs rarement utilisé pour qualifier cet État, […] les pays d'*Asie centrale* sont qualifiés sans cesse d'États enclavés»; cette zone dite «centrale» au passé très prestigieux continue de rester dans l'imagerie géographique comme une zone «périphérique», sous-développée et en marge des grandes routes commerciales»[3365].

[3365] Raballand et Zins, 2003.

Conclusion

Le futur incertain de l'*Asie centrale*

1. La terminologie dans la communauté scientifique contemporaine

a) Inertie de la terminologie et remise en question

La société scientifique elle aussi se pose aujourd'hui à nouveau des questions sur la délimitation géographique de l'espace de l'*Asie centrale* et sur des choix terminologiques pour cette aire «au passé solide, mais au présent ténu et au futur incertain»[3366].

Le nombre de confusions discernables de nos jours montre clairement que le problème est loin d'être résolu.

Terminologiquement parlant, à part les grands classiques comme *Asie du Centre – Asie du Milieu* et *Eurasie* et les dénominations purement politiques, les scientifiques font généralement usage comme auparavant dans leur lexique de termes formant des couples pour désigner la zone des frontières sino-russes. Ainsi, bien que leur signification devienne de plus en plus vague, sont juxtaposés Turkestan russe / chinois (l'expression est encore en usage mais devient de plus en plus «politiquement incorrecte»), Turkestan occidental / oriental et Grande / Petite Boukharie. À cela on peut ajouter le Turkestan afghan (nord de l'Afghanistan).

Le Touran parvient à s'imposer – surtout en Ouzbékistan – au niveau des discussions historiques visant à prouver l'ancienneté de la présence des peuples turks («ancêtres» des Ouzbeks) en *Asie centrale*. En faisant à nouveau appel à la tradition iranienne ancienne, les historiens ouzbeks interprètent l'ethnonyme *Tura* comme la dénomination générale des tribus turkes nomades et semi-nomades du premier millénaire avant notre ère (*sic*). Selon cette logique, les sédentaires de l'époque préachéménide auraient donné le nom de *Touran* à un État qui aurait englobé plusieurs peuples et tribus nomades et semi-nomades ou, en un seul mot, les *Tura*; si l'on suit la tradition, les sédentaires auraient nommé tous les États de l'*Asie centrale* Touran et, à partir de l'époque ephtalite et turque, en se modernisant, ils auraient donné le nom de Turkestan à cette aire géographique[3367]. Par le biais d'explications embrouillées, certains spécialistes

[3366] Lewis et Wigen, 1997, p. 180.

[3367] Kamoliddin, 2002, p. 64. S'appuyant sur l'autorité de R. Frye, l'auteur propose une lecture erronée de ce dernier, faisant du peuple Tura, mentionné par l'Avesta, les ancêtres directs des Turks, alors que Frye identifie ce peuple comme une tribu ou un groupe de tribus de nomades iraniens orientaux, précisant que les Turks n'arrivent en scène en tant qu'ennemis de l'Iran que beaucoup plus tard: Frye, 2002 [1962], p. 67. Dans l'analyse très détaillée de l'étymologie de l'antonyme *turk* Kononov montre également que le nom de Tura (probablement un totem) a eu en Iran, de l'*Avesta* jusqu'au *Shah-namah*,

arrivent à construire une chaîne ininterrompue qui peut réunir les dénominations *Touran* (issu de l'Avesta et des sources anciennes et médiévales persanes et arabes) – *Turistan* (apparu sous le pouvoir du roi sassanide Shapur I^er^ au III^e^ siècle apr. J.-C.) – *Turkestan* (dès l'époque des Ephtalites et des Turks aux V^e^-VIII^e^ siècles), tous désignant explicitement dans la région la présence «éternelle» de peuples Tur ou Turks[3368].

En revanche, en Russie le terme de Turkestan ne s'utilise quasiment plus, «si ce n'est pour faire référence – comme l'a remarqué Mischa Gabowitsch – (souvent de manière péjorative ou ironique) à l'influence de la Turquie dans la région»[3369].

Les titres des expositions organisées ces dix dernières années en Europe, en Asie et en Amérique sont également significatifs de toute une catégorie de dénominations dont Isabelle Charleux a analysé le langage destiné au grand public: dans ce contexte l'espace *centre-asiatique* se définit généralement comme un monde de nomades ou de barbares qui parcourent les steppes jusqu'à la Grande Muraille, où les noms les plus fréquents sont ceux de l'Eurasie, de l'Asie des steppes, de la «Route de la soie» ou des Scythes. Pour des questions de prestige et de marketing, ces dénominations porteuses, intimement liées à un autre groupe de mots comme «trésor» ou «or», suggèrent une image romantique des peuples cavaliers de la steppe, qui n'accorde guère d'importance aux sédentaires de cette zone[3370].

En outre, on commence à chercher un sens caché aux termes formés au XIX^e^ siècle pour les appliquer à la situation contemporaine. Par exemple, au vu de la cause ouïgoure, il semble que selon certains points de vue il soit plus correct d'utiliser le terme de Xinjiang que celui de Turkestan chinois, invention des années 1820 (*supra*), qui met davantage en évidence les rapports de subordination. Cependant, d'une part, le vocable *Xinjiang*, littéralement *nouvelle province* ou *nouvelle frontière*, n'est né qu'en 1768, neuf ans après la conquête chinoise de ce territoire et revêt en soi la notion d'être au-delà des frontières (officiellement l'établissement de la province du « Xinjiang « date de 1884). D'autre part, le terme de *Turkestan oriental*, synonyme direct de *Turkestan chinois*, n'est pas apprécié par la Pékin d'aujourd'hui qui préfère qualifier ces territoires de *Chine occidentale*, soulignant une prétendue absence de contenu colonial, tout en rejetant la moindre possibilité d'un «rattachement territorial ou culturel à un autre ensemble que la Chine»[3371].

---

un sens rassembleur et n'implique aucune distinction ethnique, en désignant uniquement les peuples des Steppes qui habitaient de la Caspienne jusqu'au Syr-daria; cela vaut également pour le nom *türk* qui n'est pas un nom ethnique, mais politique et rassembleur pour désigner une union militaire de tribus d'origines ethniques très diverses; commun et compréhensible à tous sur les grands espaces, ce nom renvoie à l'appellation d'un totem qui réunit les tribus; en outre l'étymologie artificielle qui fait remonter le nom de Touran au nom Tur[a] est dû à la popularité du *Shah-namah* qui les a soudés en une chaîne unique: Kononov, 1949, pp. 42-47.

[3368] Kamoliddin, 2002, pp. 61-65, 68.

[3369] Gabowitsch, 2002, pp. 79, 94. Sur l'abstraction de l'impact culturel turc en Asie dans le discours eurasiste kazakhstanais: Laruelle, 2002b, p. 127.

[3370] Charleux, 2002, pp. 262-263.

[3371] Frank, 1992, p. 54; Jan, 1993, p. 257 (citation d'après Djalili et Kellner, 2000, p. 138).

On ne se pose plus, en revanche, la question de savoir s'il est juste ou non d'utiliser au même titre les authentiques appellations des Anciens ou le terme antiquisant de Transoxiane (voir *supra*).

Linguistiquement parlant, il est pratiquement impossible de dresser non seulement des parallèles entre les langues, mais également de décider si dans la même langue des termes semblables comme, par exemple, *Inner Asia* et *Central Asia* sont synonymes ou non[3372].

Géographiquement parlant, la «*Tartarie*» largement présentée dans les mappemondes européennes des XIV^e^-XVIII^e^ siècles s'est transformée en un trou noir entre les disciplines: les aires culturelles comme celles des *mondes turc, iranien, russo-soviétique, chinois, mongol, tibétain* et *indien* brisent cette unité en morceaux dont les zones périphériques, mouvantes et floues, se superposent partiellement les unes aux autres. L'obligation d'exclure ces zones «non appropriées» hors des champs de recherches subordonnés à la situation géopolitique qui définissait autrefois le point d'observation des chercheurs, a conduit à l'apparition d'une définition négative dont le principe repose sur le fait qu'en «excluant les zones culturelles périphériques, on obtient le donné voulu».

Ce type de dénomination par la négative a été présenté dans le contexte centre-asiatique dès le moment où Klaproth a introduit l'expression *Asie centrale* dans le langage scientifique occidental. Cependant, au XX^e^ siècle cette vision prend une place définitivement primordiale dans le discours scientifique à tel point qu'il devient un objet d'analyse. L'un des premiers à avoir souligné cette particularité des dénominations négatives a été Denis Sinor: dès le milieu des années 1950 il explique qu'à la base de cette approche se trouve un fait historique consistant dans le fait que cette partie du continent peuplée de nomades – les Empires des Steppes de Grousset – a toujours été entourée de grandes civilisations sédentaires aux frontières mouvantes[3373]. D'ailleurs, le principe le plus simple de décrire un espace consiste en fait à décrire son enveloppe.

En suivant à la lettre la tradition établie par des revues comme *Asiatic Studies* et *Études Asiatiques*, les sinologues font abstraction du monde ex-soviétique qu'ils placent hors des limites de l'*Asie centrale*. Les spécialistes de l'islam n'ont jusqu'à récemment pas tenu compte des deux Turkestan (après la chute de l'URSS ce n'est plus le cas, car le renouveau de l'islamisme dans les républiques ex-soviétiques est devenu un problème préoccupant). Les spécialistes soviétiques et russes de l'*Asie centrale* ou plutôt de chaque république prise séparément, ont dans leurs constructions systématiquement fait abstraction du Tibet, du Xinjiang et de la Mongolie pour se limiter aux frontières de l'ex-URSS (on reconnaît d'ailleurs bien en Russie l'actuelle

---

[3372] Frank, 1992, p. 52 avec référence à l'opinion de Denis Sinor pour qui Inner Asia et Central Asia sont synonymes. O. Lattimore a pensé que la dénomination *Inner Asia* est préférables à celle de *Central Asia* qui selon lui porte dès le XIX^e^ siècle l'empreinte du *Great Game* et ne désigne dans ce contexte que les Turkestan russe et chinois: Lattimore, 1950, p. VIII.

[3373] Sinor, 1975; *idem*, 1977a [1970], p. 95. Pour une analyse de cette approche voir Imart, 1987, pp. 1, 4-6. Sur le principe d'exclusion par rapport à l'Asie en général voir Lewis et Wigen, 1997, p. 40.

absence dans le pays de spécialistes capables de concevoir la région comme un ensemble).

Paradoxalement, comme l'écrit G. Imart, cette méthode d'exclusion se reflète dans la multitude des dénominations des régions de l'*Asie centrale* comme Transoxiane, Outer-Iran ou Iran extérieur[3374], Outer-Mongoly, Mā warā' al-Nahr, Mashrek, Daxi, Xinjiang, qui contiennent toutes la notion «être dehors ou au-delà de quelque chose»[3375].

b) Problèmes méthodologiques

En même temps, la communauté scientifique commence à s'interroger sur les aspects qui auparavant n'avaient pas été soulevés[3376]: quel type de critères faudra-t-il choisir pour délimiter l'espace, même au niveau des concepts théoriques: ceux de l'organisation humaine (socio-culturelle, politique) ou les critères naturels?

La formulation de cette question est liée au fait que dans la société scientifique de la fin du XX^{e} siècle s'est formée l'idée que les frontières n'ont pas une origine géographique ou métaphysique, mais sociale et politique, qu'elles sont sans exceptions «artificielles» et que les points de vue des hommes politiques marqués par des «approches géostratégiques volontaristes»[3377] jouent un rôle important dans la délimitation et la dénomination de l'espace.

Dans cette optique K.H. Karpat a exposé de nouvelles considérations en 1983 lors de l'ouverture à l'Université de Wisconsin d'une conférence consacrée à l'identité *centre-asiatique*. Pour les raisons exposées ci-dessus, les chercheurs ont fini par accepter qu'il est inutile d'étudier l'*Asie centrale* conformément aux cartes modernes, puisque les configurations qui se sont globalement formées au XIX^{e} siècle ne sont que le produit d'ambitions gouvernementales et se sont composées à partir de fractions d'États et des empires précédents[3378]. D'un autre côté, la manie de procéder à des inventaires

---

[3374] Selon Richard Frye, ce terme d'Iran extérieur a été proposé par Paul Pelliot; Frye lui-même l'utilise dans le cadre de la période préislamique pour distinguer dans l'aire géographique globale du Grand Iran (uniquement dans un sens culturel et qui embrasse certaines régions de l'Asie centrale, l'Inde nord-occidentale, la Transcaucasie, la Mésopotamie, l'Iran et l'Afghanistan), le noyau (la Perse et l'Afghanistan) de la périphérie: Frye, 2002 [1962], pp. 11, 20.

[3375] Imart, 1987, p. 3.

[3376] Par exemple, à l'aube de la délimitation nationale, en 1924, lorsqu'il évoque l'impossibilité d'étudier l'histoire du Turkestan conformément aux frontières politiques actuelles, Ivan I Umnjakov (secrétaire scientifique du *Turkomstaris-Uzkomstaris*: Comité du patrimoine du Turkestan, puis de l'Ouzbékistan) ne parle pas des aspects méthodologiques: CGA RUz, f. R-1, op. 1, d. 98, ll. 94-96.

[3377] Expression d'Imart, 1987, p. 10.

[3378] Karpat, 1984, p. 4. Cité d'après Imart, 1987, p. 21. Voir aussi Karpat, 1993. La même critique a été adressée par Snesarev au livre de Skrine et Ross (1899) où toutes les périodes historiques ont été projetées sur le territoire du Turkestan russe, ce qui a donné par conséquent une vision déformée où «à la place de l'histoire de l'Asie centrale s'est présentée l'histoire du gouvernement de cette Asie en tant que général-gouvernorat, même si les centres de la vie étatique se déplaçaient constamment»: Snesarev, 1900, pp. 45-48. Pour la configuration des frontières des divers États de l'Asie centrale sur la longue durée voir l'excellent atlas historique de Bregel, 2003. Pour une tentative de dépasser les frontières politiques d'aujourd'hui en reconstruisant l'histoire de l'Asie centrale voir, par exemple, Beckwith, 1993 [1987] (histoire «tibéto-centrique»); Lee, 1996 (histoire «boukharo- et balkho-centrique»); di Cosmo, 1999, 2004 («nomado-centrique»).

raisonnés et à une codification de l'espace selon des indices imaginaires n'est plus à l'ordre du jour de la société scientifique, pas plus que le positivisme linéaire et le déterminisme environnemental qui a privilégié des zones géographiques pour le développement de la Civilisation en légitimant l'impérialisme européen[3379]. Comme l'ont écrit Martin W. Lewis et Kären E. Wigen, «l'*Asie centrale* ne peut pas être définie au travers des climats ou des autres éléments environnementaux […], c'est une région humaine et non géographique»[3380].

Malgré cette réalité dont ils acceptent plus ou moins les idées, les chercheurs continuent à multiplier les définitions de l'*Asie centrale* où l'on rencontre à la base une superposition de critères présentés aléatoirement comme un ensemble de traits ou comme seulement un échantillon. Les limites sont toujours définies à travers les États nationaux d'aujourd'hui[3381] et il est rare de voir des historiens se servir d'un demi-État pour définir les frontières de l'*Asie centrale*.

La géographie physique (position à l'intérieur du continent, isolement par rapport à la mer[3382], aridité extrême du climat continental, sol, végétation, etc.) et le principe de centralité qui en dérive restent sur leurs positions: le déterminisme environnemental revient toujours, de préférence à travers les idées de Mackinder et de Huntington[3383], ou, pour le monde post-soviétique, à travers celles des eurasiens. Même en acceptant ce système, les chercheurs se trouvent confrontés au fait que le principe «cinétique» s'y oppose: en prenant le climat comme un des critères de classement (étés brûlants, hivers très froids, différences accentuées entre été et hiver, précipitations irrégulières), on est obligé de tenir compte du changement climatique qui impose une nouvelle condition arbitraire.

[3379] Mitchell, 2000, pp. 17-19.

[3380] Lewis et Wigen, 1997, p. 185.

[3381] On retrouve cette approche dans presque toutes les publications sur l'histoire moderne et contemporaine de la région: voir, par exemple, les propos de Soucek, 2000, pp. IX-X.

[3382] Hambis, 1969, p. XI, a défini l'Asie centrale comme une zone isolée des influences maritimes, avec un nombre de précipitations réduit et une aridité croissante. D'après Lewis et Wigen, 1997, pp. 184, 303; Frank, 1992, p. 52. La perception de la région de I.V. Mushketov comme une donnée naturelle, facilement définissable par la somme des traits géographiques, a été reprise sans aucun changement par plusieurs historiens ouzbeks d'aujourd'hui, comme R. Rakhimbekov, Sh. Zokirov, A. Soatov, Sh. Kamoliddin: Kamoliddin, 2002, p. 64.

[3383] Comme exemple d'une analyse de l'Asie centrale sur la base du concept de centralité (historiquement à travers les processus de migrations, d'histoire du commerce, de formation étatique et géographiquement à travers l'analyse du climat, de la situation écologique, des rapports centre-périphérie) voir les propos du théoricien du *world-system*, Frank, 1992. Voir sa critique par Balland (Balland, Barfield et Haider, 1992), construite sur la base de caractéristiques purement géographiques, et la critique globale de cette approche constituée sur les principes du déterminisme environnemental par Lewis et Wigen, 1997, pp. 178, 184-186. Voir également la critique de Péguy du concept des «moyennes» qui est à la base du principe de la centralité: Péguy, 2001, pp. 79-113. Dans la même mesure le concept d'Eurasie et d'*Inner Asia* dans le sens le plus large (notamment de Denis Sinor et de David Christian, 1998a, 1998b) s'appuie toujours sur des caractéristiques géographiques. Voir aussi LeDonne, 1997; McDonald, 1998.

Les paramètres linguistiques opposent le partage de l'*Asie centrale* en plusieurs familles linguistiques (ouralo-altaïque, indo-européenne, iranienne, turco-mongole et sino-tibétaine[3384]) et entraînent une mosaïque ethnique.

Le même rôle est joué par les critères culturels comme, par exemple, les religions qui dans une perspective historique constituent une riche palette de croyances comprenant le zoroastrisme, le bouddhisme tibéto-mongol, le chamanisme, le christianisme (manichéisme et nestorianisme) et l'islam (chi'ite, sunnite et ismaélien), etc., et dans l'optique de l'actualité forment plusieurs centres de gravité (par exemple, islamo-centriste).

La distinction entre le mode de vie des nomades et celui des sédentaires et l'analyse (très décriée aujourd'hui) du degré des contributions que ces peuples ont apportées à l'histoire brisent définitivement l'espace centre-asiatique.

Malgré la diversité de ces indices imaginaires, toutes les définitions possibles sont, semble-t-il, «contaminées par le mythe des États-nations et le déterminisme géographique»[3385] et ne contribuent finalement pas à définir l'espace en question avec la précision voulue. Une sortie de cette impasse a été proposée dans le cadre d'une critique globale du mythe des continents par Martin W. Lewis et Kären E. Wigen. Leur schéma de partage du monde en régions culturelles, qui ne soient pas avant tout des données naturelles [*World regional paradigme*], s'appuie sur trois principes:

1) les régions ne sont pas définies d'après le diagnostic de traits spécifiques, mais en se focalisant sur les processus historiques;

2) les frontières politiques et écologiques ne sont pas prises en compte, pour laisser la priorité au contour spatial de l'assemblage des idées, des pratiques et des institutions sociales qui forment un tout cohérent et distinguent les communautés humaines;

3) les régions n'ont pas été conceptualisées uniquement d'après leurs caractéristiques internes, mais également dans les termes des rapports réciproques entre eux[3386].

Les auteurs soulignent que dans cette optique le contour et le contenu de l'*Asie centrale* restent instables et très ambigus par la contestation des frontières de chacune de ses parties où les marges des noyaux décrits peuvent également appartenir aux autres mondes voisins comme, par exemple, le Moyen-Orient non arabe (Iran, Afghanistan, Pakistan et Pendjab)[3387].

Fondée sur des considérations culturelles, cette approche désigne avant tout une aire qui dans le passé à été représentée essentiellement par la culture turko-mongole et, dans sa partie sud-ouest, par la culture iranienne; dans cette aire le mode de vie a été façonné par l'intégration étroite du pastoralisme et de l'agriculture en oasis, ainsi que par des routes transcontinentales, assurant un niveau de commerce soutenu; l'intégration idéologique et culturelle s'y est faite à travers plusieurs systèmes religieux, dominés par l'islam et le bouddhisme. Enfin, consécutivement à des développements historiques

---

[3384] Ce partage reste actuel jusqu'à nos jours: The New Encyclopaedia Britannica, 2003, p. 631.

[3385] Lewis et Wigen, 1997, p. 186.

[3386] *Ibid.*, p. 188.

[3387] *Ibid.*, p. 179; *Disparition et Renaissance des Empires*, 1992, p. 12.

complexes, l'*Asie centrale* peut se désigner comme la somme de deux zones culturelles et religieuses: une zone bouddhiste[3388] à l'est, sous la forte pression d'assimilation des régimes russes et chinois [avec, globalement, le Tibet, la Mongolie et les régions autonomes russe bouriate, tuva et kalmouke], et une zone musulmane à l'ouest, marquée par l'héritage soviétique et le monde de l'islam [pour les républiques ex-soviétiques], dans laquelle le Xinjiang bénéficie d'un statut particulier [*n.d.l.r.* apparemment l'Afghanistan est hors de cette zone][3389]. Pour l'instant cette proposition qui comme dans chaque schéma théorique présente des maillons faibles, n'a pas reçu de suite véritable.

D'autre part, dans les schémas représentatifs, la région figure sous d'autres noms, dont l'usage est trop aléatoire pour permettre de dresser la liste de toutes les variations existantes. Le lourd héritage des discours terminologiques prononcés sur des siècles a privé ces termes de tout sens. On peut le constater dans le petit échantillonnage des définitions des spécialistes d'aujourd'hui. Par exemple, M. Hauner place l'*Inner Asia*, dans le sens «occidental» du terme, entre les 40^{e} et 50^{e} degrés de latitude en faisant le parallèle avec le terme russe *Vnutrennjaja Azija* [*Asie intérieure*][3390], alors que pour G. Imart la *Vnutrennjaja Azija* ne correspond qu'à la région Balkhash-Altaï comme partie du *Srednij Vostok* [l'Orient moyen] et ne peut pas être estimée comme un synonyme de l'*Inner Asia*[3391]. Pour David Schimmelpenninck van der Oye, l'*Inner Asia* englobe le Xinjiang, la Mongolie et le Tibet[3392]. Une version différente de la terminologie, avec un tout autre rapport entre *Inner Asia* et *Central Asia*, est proposée par Svat Soucek qui, partant des caractéristiques politiques comme notamment l'appartenance à l'ancien camp soviétique, propose une *Inner Asia* englobant les cinq républiques centre-asiatiques ex-soviétiques, le Xinjiang et la Mongolie, et une *Central Asia* couvrant le Turkestan occidental, la partie occidentale du Turkestan oriental, le nord de l'Iran et de l'Afghanistan[3393], en parallèle avec le concept russe du miroir courbé. D'un autre côté, on observe une nette tendance à éviter la rhétorique *Asie du Milieu – Asie du Centre*, qui derrière des nuances linguistiques cache sur la centralité un discours hautement politisé. Dans cette nouvelle approche de l'*Asie centrale* unique, l'*Inner Asia* est vue comme un synonyme direct de *Central Asia* dans la même mesure que *Mittelasien* est synonyme de *Zentralasien* et *Srednjaja Azija* est égale de *Central'naja Azija*[3394].

[3388] Les auteurs utilisent le terme de bouddhisme lamaïque qu'il faudrait «bannir»; les bouddhistes eux-mêmes le rejettent farouchement comme une invention chinoise. Il semble qu'il serait plus correct, au besoin de faire des distinctions entre les branches du bouddhisme, d'utiliser les expressions de bouddhisme tibéto-mongol ou de bouddhisme chamanique dans le cas de Tuva et de la Bouriatie.

[3389] Lewis et Wigen, 1997, pp. 180-181.

[3390] Hauner, 1992 [1990], p. 73

[3391] Imart, 1987, p. 21.

[3392] Schimmelpenninck van der Oye, 2001a, p. 27.

[3393] Soucek, 2000, pp. IX-XII.

[3394] Lewis et Wigen, 1997, pp. 176-177, ainsi que Frank, 1992; Sinor, 1975, 1990, 1997; Kügelgen, 2002; Sidikov, 2003.

2. Scénarios existants et nouveaux concepts opérationnels: un futur incertain

Dans l'état de la question on est confronté à plusieurs scénarios de délimitation virtuelle de l'espace centre-asiatique (quatre au minimum, qui peuvent dépasser la douzaine si l'on tient compte des multiples nuances), qui ne dépendent pas directement de la nature des études (géographiques, historiques, géopolitiques ou économiques) et ont fait leur apparition dans l'après-guerre froide (**Fig. 22.1**).

a) Scénarios maximalistes «centraux»

Le point de vue maximaliste, inspiré dans des proportions diverses sur la base des idées de Mackinder et de Huntington, tente d'englober en un ensemble toute l'Asie ex-soviétique du Caucase[3395] aux cinq républiques centre-asiatiques, les territoires de la plaine de la Sibérie jusqu'à ses limites septentrionales, l'Extrême-Orient russe, la Mongolie, la Chine septentrionale (avec le Turkestan chinois, la Mongolie intérieure et la Mandchourie), le Tibet et les régions septentrionales du Pakistan, de l'Inde, l'Afghanistan entier, le nord-est de l'Iran, le nord-est de la Turquie et même une partie de la Russie d'Europe jusqu'à Kiev. Pour certains chercheurs comme, par exemple, Denis Sinor (**Fig. 22.2**-**22.3**)[3396], Gay G. Imart[3397], David Christian[3398] et André Frank[3399], cet espace correspond à l'*Inner Asia* ou *Inner Eusaria* avec des décalages minimes dans les limites (l'Afghanistan entier ou seulement la partie nord, la Sibérie entière ou uniquement ses marges méridionales, avec ou sans le Tibet). L'extension maximale possible de cette *Inner Asia* peut atteindre les Carpates ou la Corée (Adshead)[3400] et, vers le sud, pratiquement le Tropique du Cancer (Denis Sinor, David Christian).

En même temps cette *Inner Asia* correspond à l'*Eurasie centrale* (dans le sens géographique) ou «Eurasia's heart»[3401]. Ce nom est utilisé déjà en 1954 par Denis Sinor

---

[3395] Chez les géologues le Caucase entre dans l'Asie antérieure: *Encyclopaedia Universalis,* 2002, p. 132.

[3396] Sinor, 1990: voir la reproduction de la carte.

[3397] Pour Imart, l'*Inner Asia* est un trapèze dont les quatre angles sont Hailar, la confluence des frontières Indo-Sino-Birmanes, Peshawar et le «Kiev-Crimea land». Ses limites sont placées au nord sur le 55e parallèle avec les montagnes de Stanovoï, le lac Baïkal, la taïga entre Tcheliabinsk et Sverdlovsk, Kazan et les fleuves de Belaja et Kama; à l'ouest, sur la ligne entre Saratov, le Don, Kiev, le Dniepr, la Crimée, le Kouban, le Caucase; au sud, sur la Caspienne, le Kopet-Dagh, le sud de l'Amou-daria, Meshed, Meymene, Mazar-i Sharif, Fayzabad, l'Hindou-Kouch, le nord de Peshawar, le Kashmir, l'Himalaya (donc, à l'est de Peshawar sur le 28e parallèle et à l'ouest sur le 35e parallèle), le nord de la Birmanie; à l'est, sur les limites du Tibet (bornes à l'ouest de Chengdu), avec le Gansu, la Grande Muraille, Kalgan, le sud de la Mandchourie. Au milieu de cet espace se place un triangle de contacts entre la Mongolie et le Tibet, entre la Mongolie et le Turkestan et, moins forts, entre le Turkestan et le Tibet: Imart, 1987, pp. 23-28.

[3398] Christian, 1998a, pp. XVII, 4-17.

[3399] Frank, 1992, p. 54.

[3400] Adshead, 1993, p. 7. Cité d'après Lewis et Wigen, 1997, p. 281, n. 123.

[3401] Christian, 1998a, p. I.

qui a travaillé de manière très active ce concept dans les années 1960-1970 en définissant cet espace non seulement comme unité géographique, mais également à travers des termes culturels[3402]. À son époque, *Central Eurasia* est pour lui un synonyme de *Inner Asia* (même si lorsque l'on compare ses ouvrages sur plusieurs années, on constate que les limites qu'il décrit ne désignent pas toujours le même espace)[3403]. En proposant l'idée d'une *Eurasie centrale*, il précise que les géographes ont utilisé le nom d'*Eurasie* en général pour décrire un concept réunissant l'Europe et l'Asie, tandis que le terme d'*Eurasie centrale* pourrait représenter la partie centrale de cette masse[3404]. En outre, pour lui l'*Eurasie centrale* correspond avant tout à un monde de nomades ou de Barbares, opposé au monde civilisé (civilisations sédentaires) qui «n'existe pas *per se*, mais ne commence à exister que si les autres existent, à côté d'eux»; par conséquent, il définit l'aire par une négation, en constatant que son territoire diminue tout le temps[3405]. En parlant de l'*Inner Asia* Denis Sinor indique également que ses limites changent d'une époque à l'autre en fonction des vagues de migrations comme, par exemple, la côte roumaine de la mer Noire qui aurait fait partie de l'*Inner Asia* au début de l'arrivée des Huns, avant d'être rattachée à l'Europe avec l'arrivée d'une vague d'immigration venue d'Europe de l'Est. Il fait, entre autres, une analogie avec les volcans dont l'extension maximale des laves lors d'une éruption constitue une allusion à l'extension maximale de l'Eurasie[3406].

Le caractère mouvant des frontières géographiques et culturelles de l'*Inner Asia* a été également souligné par Nicolà di Cosmo: après avoir remarqué que ce terme, venu de l'extérieur, a par sa nature tendance à fractionner la région dans n'importe quelle narration historique, il note que cette région tend historiquement à s'agrandir ou à diminuer en corrélation avec ses expansions ou contractions politiques, en fonction de ses relations avec les États sédentaires à l'est de l'Asie, en Inde, en Asie Mineure, en Russie ou en Anatolie; pour définir cette *Inner Asia* qui embrasse pour lui des régions qui sont insérées entre la mer Noire, le nord de l'Iran et l'Himalaya, le nord et l'ouest de la Chine, la Mandchourie comprise, di Cosmo se sert comme synonyme des termes *Greater Central Asia* (pour ne pas se limiter aux républiques ex-soviétiques), *Central Eurasia* et *Haute-Asie* (un terme du passé)[3407].

À la base des définitions de ces deux concepts (*Eurasia* et *Inner Asia*) on retrouve toujours des caractéristiques naturelles (climat continental, précipitations moyennes,

---

[3402] Sinor, 1963; *idem*, 1977a [1970], pp. 93-119.

[3403] Sinor, 1969, p. X. Pendant les années 1960 dans les publications de Sinor les limites méridionales de l'Eurasie centrale passent sur le Caucase, le Pamir, l'Altyn-Tag, le Tarim et le fleuve Jaune avant de tourner vers le Nord, jusqu'au Pacifique en incluant la Mandchourie; l'océan Arctique constitue les limites nord; à l'ouest les frontières sont formées par la mer Noire et ses steppes [Prichernomorie], le Dniepr, le nord du Caucase, la steppe de Kuban', le partage des eaux de la Volga et du Kama, l'Oural. On voit donc qu'il manque ici toute la partie méridionale de *l'Inner Asia* décrite plus haut: Sinor, 1969, pp. 7-8.

[3404] Sinor, 1969, p. 1.

[3405] *Idem*, 1977a, p. 94; *idem*, 1969, p. 2.

[3406] *Idem*, 1990, p. 3. Voir aussi Lewis et Wigen, 1997, p. 281, n. 128; Frank, 1992, p. 54.

[3407] di Cosmo, 1999, p. 3.

position à l'intérieur du continent, etc.), même si la définition de Nicolà di Cosmo fait figure d'exception.

Ce concept d'*Inner Asia* et d'*Eurasie centrale / Inner Eurasia* rejoint ainsi de manière inattendue les constructions de Pëtr N. Savickij qui ne sont aujourd'hui pratiquement jamais mentionnées[3408] et qui se fondaient aussi sur les zones naturelles (toundra, taïga, steppe, désert) et sur des types de développement socio-culturels (nomades-sédentaires)[3409]. En revanche, Grigorij Vernadskij, autre précurseur de cette tradition de présentation de l'Eurasie, n'est pas oublié et est régulièrement mentionné lors de l'utilisation de ce terme, ainsi que Mackinder dont le *Heartland* est souvent présenté comme un parallèle direct de l'*Inner Eurasia*[3410].

Perçu assez froidement dans les années 1950-1970, le terme d'*Eurasie centrale* regagne actuellement du terrain où il remplace d'autres dénominations et construit d'autres chaînes de synonymes. Par exemple, dans les programmes d'enseignements de l'INALCO de Paris l'unité des études russes et eurasiatiques est placé, dans la communauté universitaire, au Département d'Eurasie[3411]. On ne rencontre cependant pas ici l'épithète *Central*, alors même que l'activité du Département embrasse pratiquement la zone de l'*Eurasie centrale* (sauf le Tibet, présenté séparément à l'INALCO, où il est rattaché au département de l'Asie du Sud-Est) dans le sens donné à cette notion par le *Central Eurasian Studies Society* (CESS, Cambridge, USA). Ce dernier organisme est associé à un *Harvard Program on Central Asia and the Causasus* et publie le périodique *Central Eurasian Studies Review* où la définition de *Central Eurasia* «inclut les peuples turciques, mongols, iraniens, caucasiens, tibétains et d'autres et s'étend de la région de la mer Noire, la Crimée et le Caucase à l'ouest, à travers la région de la Volga, l'Asie centrale et l'Afghanistan, vers la Sibérie, la Mongolie et le Tibet à l'est»[3412]. L'adoption du terme «Central Eurasia» suppose en effet une volonté d'estomper la division de l'espace entre «Central Asia» et «Inner Asia».

[3408] À l'exception de Christian, 1998a, pp. 4-17; Kotkin, 2007, pp. 493-495 (dans un discours plus large sur l'eurasisme en général).

[3409] Sinor, 1990, p. 2, 6; *idem*, 2003, p. 10. Pour les zones naturelles de l'Eurasie centrale il se réfère à Taaffe, 1990, *in* Sinor, 1990.

[3410] Christian, 1998a, p. XVI.

[3411] Les langues que le Département regroupe sont l'arménien, l'azéri, le coréen, le géorgien, le kurde, le mongol, l'osmanli, le pashto, le persan, le kazakh, le turc et les langues eurasiennes (?).

[3412] Gutler, 2004, p. 3. Sur le site Web du CESS les régions de l'Iran, de la Turquie et celles des peuples finno-ougriens (Hongrois, Finlandais, Estoniens) figurent également comme partie de l'*Eurasie centrale*. La critique de ce terme par Christian (1998a, pp. XVI-XVII, 3-4) consiste dans le fait que, en utilisant ce terme dans le sens de Sinor, c'est-à-dire sur un plan plus culturel (le monde des nomades) qu'écologique ou géographique, on suppose que les limites de la *Central Eurasia* sont mobiles et ont changé en se contractant dans les derniers siècles, et que les sédentaires n'y sont pas pris en compte; en outre, en prenant comme synonyme le terme *Inner Asia*, lié aux peuples des langues altaïques, on augmente les confusions. Donc, pour Christian il serait préférable d'utiliser *Inner Eurasia* sans Mandchourie, ni Tibet, ni Caucase. Dans sa définition l'*Inner Eurasia* se présente comme une unité écologique qui, partageant histoire, types de vie, politique, économie, idéologie, etc., se fait à travers des caractéristiques environnementales, empruntées pratiquement sans changement à Savickij, comme les notions de «plat», de «zone écologique», de «ceinture steppique». Donc, *Inner Eurasia* est ici un espace plat qui va de la Chine et de l'Inde jusqu'à la Méditerranée, entouré par les grandes montagnes du Caucase, du Saïan et des Tian-shan; donc l'*Eurasia's heart* est la série des pays le long de la «route de la soie» dans son

L'existence de l'*Eurasie centrale* suppose celle d'une *Eurasie* tout court, à l'échelle «méga-régionale», où sont actuellement inclues la Russie et la Chine, ainsi que la totalité de l'Asie du Sud et du Sud-Ouest, de l'Inde et du Pakistan à travers l'Irak jusqu'à la Turquie, avec parfois toute l'Europe[3413]. Encore plus grande, une *Greater Eurasia* va «de l'Espagne à Sakhaline et du Spitzberg à Singapour» (Robert M. Cutler)[3414]. Un autre dérivé est l'*Outer Eurasia* qui se trouve de l'autre côté de l'arc montagneux transcontinental, la «frontière naturelle», et regroupe *Middle East, Inde, Asie du Sud* et *Asie de l'Est*[3415].

Sans quitter le jeu des qualificatifs ni le principe des poupées russes, on trouve la même approche dans la *full Eurasia* du spécialiste post-soviétique Doulatbek Khidirbekughli qui la compose des territoires de l'ex-URSS, de la Chine occidentale et du *Greater Middle East*; sa partie centrale est occupée par la *Central Eurasia* (Caucase, *Asie centrale* post-soviétique, Sibérie, région de la Volga et est de l'Europe) qui fait office de pont entre l'Ouest et l'Est et dont le noyau central est représenté par la *Central Asia*[3416].

Parallèlement la même catégorie de dénominations comporte une nouvelle *macro-région centre-asiatique* qui occupe tout l'espace allant du golfe Persique à l'ouest de la Chine et de l'océan Indien à l'Oural[3417].

b) Scénarios maximalistes au centre de gravitation déplacé au sud-ouest

En changeant de centre de gravitation, la région *centre-asiatique* (ou plutôt une partie) peut être inclue dans le concept du *Grand Proche-Orient* (ou *Grand Moyen-Orient*), élaboré dans le domaine de la géopolitique. Dans ces cadres les concepts d'*Asie centrale*, de Caucase et de Moyen-(Proche-)Orient ont été fondus en un espace unique portant le nom de *Great Middle East* borné à l'ouest par le désert du Sahara et la Méditerranéenne, au nord par les côtes de la mer Noire, le Caucase, les steppes du Kazakhstan, à l'est par l'Himalaya et les plaines de l'Inde et au sud par l'océan Indien. Ce *Great Middle East* englobe l'espace du *Middle East* ou *Near East* traditionnellement reconnu aux États-Unis (Maroc, Algérie, Libye, Égypte, Israël, Syrie, Liban, Jordanie, Iran, Irak, États Arabes Unis, Yémen), ainsi que certains autres pays de l'Afrique du Nord (Soudan, Éthiopie, Somalie), du Caucase (Géorgie, Arménie, Azerbaïdjan), de

---

tronçon «central» (Christian, 1998a, pp. XVII, 4-17; Christian, 1998b, p. I). Pour une liste présentant les structures portant des dénominations «eurasiennes» voir Kotkin, 2007, pp. 487-490.

[3413] Christian, 1998a, p. XVI (carte); Gutler, 2004, p. 3. En dernier lieu, pour l'analyse la plus complète du terme *Eurasia* voir Kotkin, 2007.

[3414] Gutler, 2004, p. 3.

[3415] Christian, 1998a, pp. XV-XVI, 3.

[3416] Khidirbekughli, 2004, p. 5.

[3417] Voir notamment les dernières publications du Centre Carnegie de Moscou: Brill Olcott et Malashenko, 2000, pp. 8-9; Brill Olcott, 2001, ainsi que la revue *Central'naja Azija i Kavkaz* ciblée sur cette région.

l'*Asie centrale* ex-soviétique et des pays voisins (Turquie, Afghanistan, Pakistan, Inde), en laissant hors de ses limites toutes les possessions chinoises[3418].

C'est dans le même sens que va la proposition du président turc Turgut Özal de créer une jonction entre le concept d'Asie sud-occidentale (*Southwest Asia*, né parmi les géopolitiques américains après la révolution iranienne de 1979) et l'*Asie centrale* soviétique, jusqu'au Kazakhstan du Nord, Caucase compris[3419].

Cette proposition est à son tour proche de l'idée de Dale F. Eickelman d'ajouter l'*Asie centrale* ex-soviétique et l'Azerbaïdjan au *Middle East*, de Rabat à Téhéran[3420].

Ces scénarios entrent en contradiction avec le concept de la *Greater Europe*, issu également du domaine de la géopolitique, qui embrasse aussi bien l'ancienne Europe, que la Russie européenne avec les ex-républiques soviétiques du Caucase et la Turquie[3421].

c) Scénarios moyens

Le même terme *Inner Asia* qui, à la lecture des premiers paragraphes, pourrait paraître comme le symbole par excellence du scénario maximaliste et comparable à ce titre à l'Eurasie, *greater* ou *full,* dans le sens le plus mégalomane, rencontre cependant chez d'autres spécialistes un sens plus restreint, tout en se fondant toujours sur une approche environnementale. En partant du concept de Richthofen, Owen Lattimore réunit sous ce terme les territoires sans débouché sur les océans comme le Xinjiang, le Tibet, le Kashmir, le nord de l'Inde, l'Afghanistan, la partie soviétique de l'Asie, la république populaire Mongole et le territoire mongol intérieur de la Chine (par rapport au concept maximaliste il manque ici les steppes de la Russie le long de la Mer Noire, le Caucase, les parties de l'Iran, de la Turquie, la Sibérie et l'Extrême-Orient, sans parler du Proche et Moyen-Orient). Ultérieurement Lattimore ajoute le nord de l'Iran et la Mandchourie occidentale[3422].

C'est dans la même ligne que l'on comprend également l'*Inner Asia* de Nicolà di Cosmo qui, tout en précisant le fait que l'ensemble de ces termes présentent une signification extrêmement instable, utilise pour ses études le terme de *Inner Asian frontier* [*of China*] (avec pour synonyme *Inner Asia* doublé de deux termes annexes comme *Northern Zone* ou *Great Wall Region* et la *Central Eurasia* de D. Sinor). Centré sur la Mongolie, l'*Inner Asia* de di Cosmo inclut la Mandchourie à l'est, les parties

---

[3418] L'expression *Great Middle East* est utilisée par les spécialistes de l'*Institute for National Strategic Studies* et du *Rang Corporation*. Voir du côté russe l'analyse de Maksimenko, www.ca-c.org; du côté américain celle de Kemp et Harkavy, 1997, pp. 14, 17, 413, n. 27; du côté francophone celle de Djalili et Kellner, 2000, pp. 128-129 (avec la bibliographie précédente des auteurs, p. 138, n. 79).

[3419] Gutler, 2004, p. 2.

[3420] Eickelman, 1998, pp. VIII, 1-2.

[3421] Liotta, 2005.

[3422] Lattimore, 1950, pp. VIII-IX; Lewis et Wigen, 1997, p. 281, n. 123.

septentrionales du Gansu, le Shanxi et le Shaanxi au nord et le Xinjiang, le bassin de Minusinsk et les parties septentrionales de l'Altaï à l'ouest[3423].

Dans sa version la plus large, cette définition de Lattimore constitue plus ou moins un calque de l'*Asie du Centre* des Russes sans le croissant turko-iranien occidental (qui comprend parfois le Tibet chez les penseurs antérieurs à 1917 ou ne le comprend pas à l'époque soviétique); elle est assez proche du *World regional paradigme* de Martin W. Lewis et de Kären E. Wigen (lesquels cependant excluent les territoires de l'Afghanistan et de l'Iran: *supra*), ainsi que de la vision de certains scientifiques francophones et anglophones[3424].

C'est également dans ses limites que se placent les *Balkans de l'Eurasie* qui dans la version de Zbigniew Brzezinski s'étendent du nord-est de la Turquie et de l'Iran à la Chine septentrionale et du nord de l'Afghanistan au sud de la Russie et qui sous-entendent pratiquement le sens de «*poudrière* de la région»[3425].

Le terme *«macro-region» of Greater Central Asia* répond pratiquement aux mêmes limites, lequelles englobent la *«political» Central Asia* (les cinq républiques ex-soviétiques), les régions de la Chine occidentale, la Russie du sud (avec le sud de la Sibérie), le nord de l'Afghanistan et le nord-est de l'Iran[3426]. Très appréciée des politologues américains et russes, la parution de cette dénomination dans leurs écrits à partir seulement des années 1990 n'est que le résultat de l'évolution de la réalité géopolitique et de la restructuration des institutions internes d'analyses politiques (entre autres, celle du Département d'État américain qui a transféré les cinq républiques ex-soviétiques de l'Asie centrale dans l'aire de compétence du *Bureau for South Asian Affairs* en renommant ce dernier *South and Central Asian*, et en y ajoutant aussi l'Afghanistan)[3427].

Ce concept est celui qu'a choisi également l'*UNESCO Central Asian Project* à la suite de multiples débats qui ont conduit à définir l'*Asie centrale* comme l'espace délimité à l'intérieur des frontières de l'Afghanistan, de la Chine occidentale, du nord de l'Inde, du nord-est de l'Iran, de la Mongolie, du Pakistan et l'ensemble des républiques *centre-asiatiques* de l'URSS[3428].

Ajoutant également des considérations religieuses et linguistiques, la revue *Central Asia Survey* décale la limite nord de l'*Asie centrale* englobant la population irano-turke musulmane de manière à y inclure d'autres régions musulmanes, comme celles des

---

[3423] di Cosmo, 2004, p. 13.

[3424] Cette approche est énoncée, par exemple, dans le programme scientifique de l'Institut français d'études sur l'Asie centrale, installé dès 1993 à Tashkent. Voir, entre autres, comme exemple récent, l'ouvrage de Chuvin, 1999, Roux, 1997, pp. 13-14.

[3425] Brzezinski, 1997, pp. 163-196.

[3426] Gutler, 2004, p. 3.

[3427] Comme exemple d'analyse de cette dénomination voir Ulunjan, 2008. Pour l'analyse, voir Kotkin, 2007.

[3428] Réunions des spécialistes de l'Asie centrale en avril 1967 à Paris (UNESCO), un colloque à Douchanbé, une réunion d'experts pour la préparation de l'*Histoire des civilisations de l'Asie centrale*, en octobre 1978 à Paris (UNESCO): Miroshnikov, 1992, pp. 479-480. Concept partagé dans ses grandes lignes dans les études géopolitiques d'aujourd'hui: Karam, 2002.

populations caucasiennes islamisées et des marges de la Horde d'Or (Azerbaïdjan, Tchétchénie, basse Volga, Sibérie) avec des connections avec la Mongolie[3429].

Dans cette approche, l'*Asie centrale* peut être également «décentrée» vers le sud-ouest comme pour Robert Canfield qui pour pouvoir analyser cette région comme une région à part, propose le terme de *Greater Central Asia*: l'espace général couvert est celui de la «culture turko-persane qui été jadis sous l'influence ou la domination turke et qui s'étend de la Turquie au Xinjiang, et à une latitude plus méridionale, de l'Euphrate à l'Inde du Nord»[3430]. L'épithète *Greater*, selon lui, n'a pas une valeur quantitative, mais devrait permettre de surmonter l'ambiguïté du terme *Central Asia* dont une partie est liée à la notion ambiguë de «culture area». Ce terme, venu de la muséologie et sensé aider au classement des artefacts, a été finalement remplacé par son auteur en avril 1985 lors d'un séminaire à la *School of American Research in Santa Fe*, New Mexico, par le terme de *Turko-Persia*. Ce dernier est vu comme le terme qui peut assurer la liaison entre la culture et l'environnement, surtout s'il est utilisé avec une nuance supplémentaire sous la forme «Turko-Persian oikoumene», qui symbolise la période – des IX^{e}-X^{e} siècles – pendant laquelle s'est produit la rencontre des civilisations arabe, turque et iranienne dans les trois zones pivots de l'Iran oriental, du Khorasan et de la Transoxiane[3431].

d) Scénarios minimalistes

En resserrant encore plus les limites, on obtient, même s'ils ne sont plus nommés en tant que tels, l'aire des trois Turkestan (russe, chinois et afghan) (**Fig. 22.4**) qui forment, selon Edward Allworth, une unité «homogène à certains niveaux de l'existence et de la pensée»[3432].

Cet espace est souvent présenté en tant qu'*Asie centrale* tout court comme on le voit, par exemple, dans l'*Atlas historique* de Yuri Bregel, dans lequel, par rapport aux précédentes théories, on ne trouve plus les territoires des deux Mongolie et du Tibet, ni l'espace qui s'étend à l'ouest de la mer Caspienne. Il se limite, de la même manière que dans son imposante bibliographie de l'*Asie centrale*, à une *Central Asia* correspondant à la partie occidentale de l'*Inner Asian heartland* qui s'étend de la Caspienne et le bassin du fleuve Oural à l'ouest, jusqu'aux montagnes de l'Altaï et l'oasis de Tourfan à l'est, et des limites de la ceinture steppique du côté nord en Sibérie jusqu'au flanc nord de l'Hindou-Kouch et du Kopet-Dagh du côté sud[3433]. Cette *Asie centrale* qui présente pour lui une nuance plus neutre que le Turkestan, se divise en deux parties avec, au sud, les régions de sédentaires et, au nord, les steppes des nomades, leur ensemble constituant une aire frontalière entre deux civilisations eurasiennes, celle de culture

---

[3429] Lewis et Wigen, 1997, p. 279, n. 95.

[3430] Canfield, 1991, p. XI.

[3431] *Ibid.*, pp. XI-XIV, 1.

[3432] Allworth, 1994 (introduction). Voir aussi Karpat, 1993, p. 415; Sinor, 2003, p. 9; Vinatier, 2002.

[3433] Bregel, 1991, p. 53; *idem*, 1995, vol. 1, pp. VII-VIII; *idem*, 2003. pp. VII-VIII, 2.

islamico-iranienne sédentaire et l'*Inner Asian nomadic World*. Sur le plan culturel l'*Asie centrale* appartient à ces deux civilisations[3434].

Cette vision de Bregel est assez proche de la vision de A.J. Toynbee pour qui ce territoire est «le bloc solide de l'*Asie centrale*», qui s'étend de «l'est de la Caspienne au Lob-Nor et des bornes septentrionales du plateau iranien jusqu'à la face occidentale de l'Altaï»[3435].

Parmi les germanophones, Anke von Kügelgen reprend la même vision en distinguant sous l'*Asie centrale* les régions peuplées par les représentants des cultures turko-iraniennes et musulmanes, essentiellement sunnites, limitées politiquement par les frontières du Kazakhstan, du Kirghizistan, du Turkménistan, de l'Ouzbékistan, du Tadjikistan, du Xinjiang, et de l'Afghanistan[3436]. La différence par rapport à Bregel concerne le tracé des limites en Afghanistan: les chercheurs incluent tantôt le pays tout entier, tantôt se limitent au nord en fixant les limites sur l'Hindou-Kouch (chez les archéologues, une pratique courante de tracer des frontières *centre-asiatiques* sur l'Hindou-Kouch qui scie l'Afghanistan en deux).

En même temps, S.A.M. Adshead ajoute un détail important: cette *Asie centrale* constituée de la sphère turko-persane du monde musulman doit être considérée à la lumière de l'histoire mondiale non comme représentant uniquement la surface des trois oasis turkestanaises, mais également en association avec la steppe du Kazakhstan central, le Semirechie et la Dzoungarie[3437]. Dans la même ligne de réflexion les géographes Violette Rey et Roger Brunet proposent que le Kazakhstan, qui est plutôt associé à la Mongolie et au Xinjiang, donc à l'*Asie des steppes*, soit distingué des quatre républiques centre-asiatiques qui forment l'*Asie des oasis,* l'ancien Turkestan russe[3438]. Dans cette métaphore poétique on peut trouver les traces de précurseurs dont les plus proches sont dans le domaine soviétique, ou d'autres, plus reculés, sont représentés par des érudits comme Victor Bérard (1864-1931), helléniste et sénateur, qui a proposé de subdiviser l'Asie en *Asie des oasis*, «Asie féconde» et en *Asie des steppes*, «Asie féroce» qui «de tout temps, ont vécu en présence, en contact, en perpétuels échanges de commerce ou de guerre. Au long des côtes méridionales, dans les plaines et deltas de fleuves, sous le ruissellement des montagnes et les pluies du Tropique ou de l'Équateur, l'Asie féconde [des deltas, Chine, Inde ou Chaldée] se pâme au soleil. Sur les plateaux ou dans les monts, parmi les sables ou les glaces, l'Asie féroce se cabre au vent du désert [en Arabie, Palestine, Syrie, Kurdistan, Iran, Turkestan, Mongolie]»[3439].

Pour conclure ces notables évolutions, le point de vue minimaliste propose à son tour de limiter la région aux anciennes républiques ex-soviétiques, la soi-disant *Asie du Milieu*, dont la position, en raison de l'héritage soviétique, est très particulière dans la

---

[3434] *Idem*, 1991, p. 54.

[3435] Toynbee, 1946 (vol. 1), p. 186.

[3436] Cette vision est partagée par Bakhodir Sidikov, qui se limite cependant seulement au nord de l'Afghanistan: Kügelgen, 2002, pp. 10-11, anm. 32; Sidikov, 2003, p. 29.

[3437] Lewis et Wigen, 1997, p. 279, n. 95.

[3438] Rey et Brunet, 1996, pp. 434-461.

[3439] Bérard, 1904, pp. 33-35.

région. Pour mettre en évidence ce passage non négligeable dans l'histoire de l'*Asie centrale*, les chercheurs du monde anglophone commencent à utiliser les expressions *Russian Central Asia*, *Soviet Central Asia* et *Islamic Central Asia* pour la période postérieure à l'indépendance, après que les anciens États de l'*Asie centrale* soviétiques ont rejoint le *Heartland* musulman. Aussitôt après 1991, indépendamment de l'évolution interne de ces pays centre-asiatiques de plus en plus dissociés les uns des autres, les hommes politiques et les politologues occidentaux approuvent communément l'expression de *Nouvelle Asie centrale* pour définir l'espace de l'*Asie centrale post-soviétique* (laquelle comprend souvent l'Azerbaïdjan, qui est l'une des républiques du Caucase)[3440]. Enfin, ces cinq républiques peuvent également apparaître sous l'expression «political Central Asia»[3441]. En Ouzbékistan, cette approche reste au niveau officiel la «seule véritable»[3442].

En Russie, dans les médias et dans le langage courant, les anciennes républiques centre-asiatiques, souvent amalgamées au Caucase, sont nommées *monde musulman* ou *républiques du Sud* ou *républiques de l'Orient*, *républiques méridionales de l'Eurasie* ou *de la CEI* (sigle en russe: *SNG*, pour l'ensemble du territoire ex-soviétique; souvent traduit dans la littérature anglophone par l'expression *Commonwealth of Independant States*), *étranger proche* (dénomination partagée par tous les États ex-soviétiques autour de la Russie), *Central'naja Azija i Kavkaz* [*Asie centrale et Caucase*][3443], ou, à l'égard de leurs ressortissants, l'appellation méprisante de *Noirs*, d'abord uniquement réservée aux ressortissants du Caucase[3444].

D'un côté, ces mêmes appellations soulignent la rupture entre la Nouvelle *Asie centrale* et son ancienne métropole russe. Mais d'un autre côté, ces nouvelles appellations restituent, comme l'a remarqué Mischa Gabowitsch, «au niveau discursif une unité disparue dans la réalité politique et économique» issue d'un passé commun, supposant des ressemblances entre tous ces nouveaux États. Dans ce sens, le contenu sous-entendu de ces dénominations permet de réunir les pays en «-*stan*» bien connus de la presse américaine en une «zone d'influence naturelle» de la Russie[3445] avec laquelle

---

[3440] Roy, 1997.

[3441] Gutler, 2004, p. 3.

[3442] En faisant une large compilation littérale du livre de Mohammad-Reza Djalili et Thierry Kellner *Géopolitique de la nouvelle Asie centrale: de la fin de l'URSS à l'après-11 septembre* (2003) R.M. Alimov, directeur de l'Institut des études stratégiques et internationales auprès du Président de la République d'Ouzbékistan, refoule tous les doutes et toutes les questions posées par les chercheurs suisses par rapport au concept de regroupement spatial dans la région pour confirmer dans le goût de la propagande ouzbèke qu'actuellement l'Asie centrale est constituée par les cinq républiques ex-soviétiques comme le Kazakhstan, le Kirghizistan, le Tadjikistan, le Turkménistan et l'Ouzbékistan (ce n'est pas un hasard si l'article a été publié en tête de volume dans la revue académique officielle ouzbèke *Obshchestvennye nauki v Uzbekistane*): Alimov, 2004, p. 5; l'article est reproduit entièrement dans son ouvrage *Central'naja Azija: obshchnost' interesov* [Asie centrale: les intérêts communs], Tashkent: Shark, 2005.

[3443] Dans ce contexte, supposant une vision globale de l'espace *méditerranéen* de l'ex-URSS, on peut noter le changement significatif au début de 1998 du titre de la revue *Central'naja Azija* [*Asie centrale*], édité par le ressortissant turkmène Murad Esenov en Suède, en dès 2000 *Central'naja Azija i Kavkaz* [*Asie centrale et Caucase*], puis dès 2006 en *Central'naja Evrazija* [*Central Eurasia*].

[3444] Pour les détails voir Gabowitsch, 2002, pp. 78-80.

[3445] Gabowitsch, 2002, pp. 79-80.

un partenariat est possible dans une opposition éventuelle à l'Occident (voir entre autres la proposition énoncée en décembre 1998 par le premier Ministre russe Evgenij Primakov de former un axe anti-occidental avec la Chine et l'Inde et le rapprochement démonstratif de la Russie et de l'Ouzbékistan au printemps 2005).

Évidement, le revers de la médaille se fait aussitôt voir, dès lors que le Turkestan oriental est vu aussi comme l'incarnation unique de l'*Asie centrale* (avec un retour des idées de Richthofen).

L'ambiguïté entre l'*Asie centrale* historique et l'*Asie centrale* politique se fait sentir également dans le fichier de la Bibliothèque Nationale de France où l'on trouve cette définition de l'*Asie centrale* comme «la région qui s'étend de la mer Caspienne à la Mongolie et la Chine du nord-ouest (inclusivement), et du sud de la Sibérie à l'Afghanistan et au nord de l'Iran (inclusivement); ou bien des seules cinq républiques ex-soviétiques considérées collectivement»[3446].

Parmi les autres concepts, Mohammad-Reza Djalili et Thierry Kellner notent l'existence des regroupements fondés sur les critères économiques comme l'espace géostratégique caspien (ou *Strategic Energy Ellipse*), réunissant les riverains de la Caspienne et les États du golfe Persique, ou le *Central Asian economic Union* (Ouzbékistan, Kazakhstan, Tadjikistan), etc.[3447]. Dans la même ligne de raisonnement il est important de prendre en considération le fait qu'actuellement les institutions financières internationales jouent un grand rôle dans les regroupements stratégiques de la région, ce qui se remarque dans l'analyse de Richard Pomfret, Morgan Y. Liu et Robert M. Cutler[3448].

Parmi les ultimes définitions aux contours moins traditionnels on peut relever celle que propose dans l'*Encyclopedia Universalis* de 1990 l'archéologue français Henri-Paul Francfort qui dans son aperçu des cultures préhistoriques de la région réduit l'*Asie centrale* à un espace composé par les républiques ex-soviétiques du Turkmenistan, de l'Ouzbékistan et du Tadjikistan, ainsi que par la province du Xinjiang et le nord de l'Afghanistan[3449], même si on constate dans la suite de l'aperçu rédigé par Frantz Grenet à propos des cultures préislamiques une carte illustrant les mêmes territoires de l'*Asie centrale* avec toutefois en plus celui du Kirghizistan[3450].

Une approche, plutôt anecdotique, est celle de l'Ouzbékistan, qui depuis peu, tend, en tout cas au niveau médiatique, à exclure par moments de l'espace centre-asiatique les États «mal aimés» comme le Kazakhstan, le Kirghizistan ou le Turkménistan. Il n'est, pour finir, pas rare de voir des études choisir l'échelle la plus petite, prenant pour limites les frontières de chacun des États centre-asiatiques, qui, après quinze ans d'indépendance, se distinguent de plus en plus les uns des autres.

[3446] Voir le site de la BNF.

[3447] Djalili et Kellner, 2000, pp. 130-133.

[3448] Gutler, 2004, p. 3.

[3449] Francfort, 1990, p. 178.

[3450] Grenet, 1990.

3. Solution pour le problème de Cratyle: *Asie centrale* comme étiquette d'un concept opératoire individualisé pour chaque chercheur?

Cet historique des tentatives lancées pour dénommer et délimiter l'*Asie centrale* sur la longue durée montre que les efforts des scientifiques pour mieux cibler la zone en question n'ont pu être menés à terme, ni par le recours à des notions «naturelles» et «évidentes» comme les critères géographiques, géologiques, ethnologiques, linguistiques, religieux, ni à travers des critères politiques ou des spéculations géopolitiques et historiques. Preuve en est le chaos terminologique et spatial régnant dans les encyclopédies modernes, miroirs des idées reçues reflétant les «classiques» des études scientifiques, des enjeux idéologiques prédominants et de l'essentiel des déclarations politiques, ainsi que les scénarios présentés ci-dessus pour la définition de l'*Asie centrale* et dans le contexte desquels chaque tentative de détruire des mythes comme celui de l'*Asie centrale* du XIX^{e} siècle, offre plutôt l'occasion à la place d'en créer un ou plusieurs autres.

Les concepts intouchables, trop évidents et impossibles à remettre en question comme ceux des continents, des États-nations et des blocs supra-continentaux comme l'Est et l'Ouest, ont été, selon Martin W. Lewis et Kären E. Wiger, la source de bien des confusions du lexique scientifique. Ils n'ont pas épargné non plus l'*Asie centrale* dont la perception a été surtout contaminée par le déterminisme géographique et l'idée de centralité.

D'autre part, à la base des controverses générées par les multiples représentations se trouve le fait que la cartographie de la région est venue très tard. Par l'exemple de l'*Asie centrale* on a pu mesurer pleinement à quel point la géographie moderne est longtemps restée tributaire de la géographie ancienne, sans pouvoir couper les ponts avec l'interminable ère des voyages et des découvertes, préservant jusqu'au début du XX^{e} siècle des espaces «inaccessibles». Les doutes et les discussions approximatives à propos de cette *terra incognita* sont nés à l'époque où les cartes n'existaient pas encore et alors que seule faisait office de connaissances la représentation schématique de Ptolémée. La géographie emboîtée de l'époque médiévale (telle chose suit telle autre) et celle de la Renaissance, prête à amalgamer plusieurs systèmes taxométriques et représentations souvent incompatibles, ont fait exploser l'espace *centre-asiatique* en multipliant les objets géographiques. Les doutes relatifs à la «véracité» des représentations des Anciens ne surgissent qu'au XVIII^{e} siècle qui propose de remplacer la forme ptoléméenne de l'*Asie centrale* par une image fondée sur des observations astronomiques fiables. Le XIX^{e} siècle suit le cheminement des Lumières, tandis que le XX^{e} siècle hérite des spéculations géopolitiques sur la centralité conçues au siècle précédent. Le XXI^{e} siècle, enfin, se trouve devoir traiter avec les mythes des États-nations. Dans cette chaîne «évolutionniste», des visions sont rendues inutilisables par le manque de renseignements de première main avant d'être reprises comme point de départ par les générations suivantes pour s'enrichir d'idées propres à leur époque, pas nécessairement plus fiables. Ainsi sur tous les points faibles des générations précédentes s'accumulent aussi nombre de dénominations spéculatives. Une fois créé,

chacun des termes finit toujours par reparaître ailleurs dans le langage scientifique ou politique, avec un contenu presque toujours revu selon le goût du jour. Mais comme la majorité des termes reçoivent le statut de terme «communément acceptés», on se sert constamment d'eux pour définir une autre dénomination en suivant la formule où «X = Y à la condition que Z …», en faisant abstraction du fait que le contenu n'est clair pour aucune des composantes.

D'autre part, les discussions relatives aux dénominations se sont tenues dans des cercles étroits de scientifiques occidentaux et russes qui, sans pratiquement tenir compte de la nomenclature existante propre à la population de l'*Asie centrale*, ont inventé de nombreuses dénominations d'origine non autochtone, souvent négativement connotées. Le haut du palmarès est occupé ici par la *Tartarie* qui dans son sens initial du XIII^{e} siècle équivaut à la barbarie totale. En sombrant dans le marais des nuances linguistiques, les discussions scientifiques ont abouti à une impasse où des différences de contenu ont empêché d'établir la correspondance d'une langue à l'autre entre les termes semblables et même provoqué des antagonismes entre traditions scientifiques.

Le seul point semble-t-il reconnu par tous, sauf rares exceptions comme les eurasistes, a consisté dans l'acceptation de la frontière occidentale entre l'Europe et l'Asie à travers des repères souvent considérés comme incertains, à savoir la chaîne du Caucase, la Caspienne, le fleuve et les monts Oural[3451].

L'établissement dans le monde scientifique russe du centre de l'aire géographique centre-asiatique au Turkestan russe, la «retrouvaille» du sens de la paire *Asie du Milieu – Asie du Centre*, le *chez soi* et ce qui est hors des frontières nationales, ainsi que la formation d'une vision segmentarisée de l'espace asiatique (*Petit Orient, Proche-Orient, Moyen-Orient, Extrême-Orient*), partagée partiellement par les Occidentaux (eux aussi, inventeurs de leur vision segmentaire du monde, mais avec un point initial décalé), sont uniquement dus aux projets géopolitiques russes du XIX^{e}-début du XX^{e} siècle. Le contenu de ces dénominations qui apparaissent après les années 1860 reste flou jusque dans les années 1910. Aux yeux des Occidentaux, leur utilisation par les spécialistes russes déplace aussitôt les discours du plan «scientifique», fondé sur le déterminisme environnemental, au plan géopolitique, car les frontières de l'*Asie du Milieu* ou *moyenne* ou de l'*Asie russe* ont pris forme lors de la conquête de la région et dans le cadre du *Great Game* (années 1860-1900), sans raisons «légitimes» d'ordre «naturel», même dans les optiques des auteurs russes. Cependant, l'enjeu de ce pari a laissé son empreinte sur les discussions scientifiques jusqu'à nos jours où, par force d'inertie, ces termes sont encore utilisés. Parallèlement, les vocables plus ouvertement marqués par les événements politiques comme ceux du *Turkestan russe, chinois, afghan*, reviennent de plus en plus en usage dans le monde scientifique et dans le grand public. Avec le temps, le contenu impérialiste de la paire *Asie du Centre – Asie du Milieu* s'estompe derrière la «State-sponsored» politique de modernisation des

[3451] Berthelot, [1886-1902], p. 91; Grigor'ev, 1926, pp. 676-677; *Encyclopaedia Universalis,* 2002, pp. 127, 134; *Lessico universale italiano,* 1969, p. 272; *Dictionnaire encyclopédique Quillet,* 1977, p. 417; *Chambers's Encyclopaedia,* 1973, p. 684.

Soviétiques (selon l'expression de Francine Hirsch[3452]), prolongation spécifique de la conduite des colonisateurs russes[3453].

Au même moment, et bien qu'elle soit absurde, la terminologie purement ethnique qui suppose des frontières nettes est en train de gagner du terrain.

Le nombre grandissant de confusions où les interlocuteurs, surtout lors des rencontres internationales, ne savent plus quel terme recouvre exactement tel territoire et quel a été son sens d'origine conduit la société scientifique à se lancer à nouveau dans les débats terminologiques. Mais, comme auparavant, les prises de position sont prédéfinies par des angles de vue qui dictent toutes les approches. L'appartenance qu'elle soit à la tradition russe, ou à la tradition occidentale, actuellement très dominée par le monde anglophone, influe de manière relativement légère, même si l'on observe toujours parmi les scientifiques une tendance à tourner en cercle fermé, pas nécessairement national, en utilisant un jargon dont les nuances restent incompréhensibles aux autres. De manière plus générale, et même pratiquement sans exceptions, la problématique dépend surtout de la personnalité d'un chercheur, de sa formation et de sa discipline de base, de ses connaissances linguistiques, des buts de recherches qu'il s'est initialement assignés dans le cadre d'une période historique et en fonction des sources disponibles (pour les sciences humaines). Il me semble correct d'affirmer qu'actuellement nous ne sommes plus à l'époque des grandes écoles nationales, mais à l'époque des personnalités où, baignant dans la littérature anglophone, chacun cherche un point de vue plus adéquat à ses propres préoccupations et attentes, en tirant en peu au hasard des références et en s'appropriant des idées-phares.

Cependant, personne n'est plus apte aujourd'hui à gérer dans le cadre d'une étude spécifique l'ensemble de la bibliographie où sur plusieurs siècles ont été traitées les

---

[3452] Voir la critique de cette théorie: Slezkine, 2000, pp. 231-232.

[3453] D. Sinor partage ce point de vue en affirmant que l'attitude colonisatrice russe est différente de celle des Occidentaux, notamment les Britanniques: Sinor, 2003, pp. 14-15. Voir également Lur'e, 1996a. Pour un point de vue qui met plutôt, souvent avec beaucoup de précautions, à égalité la colonisation à la russe et la colonisation à l'occidentale, voir Pierce, 1960; Seton-Watson, 1961; Becker, 1968; Pipes, 1980; Rywkin, 1988; Raeff, 1989; Allworth, 1990; Roy, 1997; Slezkine, 2000; Brower, 2003; etc. Pour une comparaison entre les colonies centre-asiatiques russes et les colonies françaises en Afrique occidentale et centrale où l'on voit des parallèles (création artificielle des États, frontières volontaristes, dépendance économique et sécuritaire, assimilation de l'élite nationale) et des différences (distance de proximité entre les colonies et la métropole, continuité des territoires, présence plus importante des populations russophones, présence dans la région d'autres puissances mondiales, relation d'antagonisme entre les États centre-asiatiques) voir Gammer, 2004. Selon Andreas Kappeler (1994, pp. 61-62), très nuancé, au début l'attitude russe à l'égard des peuples des steppes ne peut pas être qualifiée de coloniale et répondant au modèle d'expansion coloniale occidental en raison d'une différenciation insignifiante entre les Russes et les non-Russes qui ont été en contact réciproque étroit depuis le Moyen Âge et en raison de l'absence de distances importantes (sauf la Sibérie orientale); en revanche, «l'occidentalisation progressive de la Russie au cours du XVIII^{e} siècle et l'acceptation des valeurs eurocentristes par l'État et par l'élite conduisirent d'ailleurs à ce que cet «éloignement» face aux nomades et à l'islam devînt bien plus marqué qu'au temps de la Moscovie»; avec le temps l'attitude russe prend de manière de plus en plus nette une couleur coloniale. Voir aussi Kappeler, 1994 [1992], pp. 20, 47-48, 61-62, 117-118, 183-184.

questions relatives à la définition de l'*Asie centrale*, ses limites et frontières[3454], et les études interdisciplinaires sont encore rarissimes en dépit du développement de la coopération internationale: il n'est donc pas surprenant que la terminologie continue à être utilisée de manière aléatoire. Il n'est pas possible, comme pour les autres concepts des sciences humaines, de la stabiliser d'un seul coup définitivement, même dans le cadre d'une coordination internationale. Il ne faut pas se faire d'illusions: ce sujet attend encore de nombreuses études fondées sur des réflexions et des approches différentes qui par petites touches conduiront à d'autres découvertes qui pourraient corriger l'actuelle absence d'une base théorique respectée par tout le monde (l'idée selon laquelle l'*Asie centrale* est un concept avant tout culturel gagne déjà du terrain). Même s'il est peu heureux de l'admettre, il semble qu'il n'y ait pour l'instant pas de règle unique et que dans les chapitres d'introduction des études à venir chaque auteur soit libre de choisir les extensions imaginaires qui lui conviennent, sans trop chercher à les justifier de manière prétendument scientifique en bricolant un historique (qui ne peut qu'être partiel) du terme ou en faisant appel à des idées reçues tirées de citations lues un peu au hasard.

En reprenant l'histoire de Socrate, relatant le dialogue entre Cratyle et Hermogène, il est clair que pour soutenir la thèse d'Hermogène qui nomme les choses selon la prétendue existence d'une convention humaine, la nécessité d'un consensus est évidente, car il y a une dimension sociale dans le geste de nomination lié à sa fonction de communication. Par rapport à l'*Asie centrale*, pour ne rester que sur l'exemple des quelques sous-chapitres précédents, on voit que cela n'est pas le cas: le choix terminologique – les noms couvrant les objets géographiques de manière aléatoire selon de multitudes approches contradictoires – est exagéré. Le salut ne repose pas dans l'invention de nouveaux termes, ni dans des définitions plus élaborées; il est plutôt dans la compréhension du fait que l'*Asie centrale* ne peut pas être actuellement qu'un concept opératoire, un système d'interprétation, pour nommer l'ensemble des choses nécessaires pour une démonstration et mieux cerner le sujet traité. Dans cette optique le choix d'un nom pour un ensemble de choses précises, n'est plus crucial: n'étant qu'une étiquette l'*Asie centrale* peut exister sous cette forme, sans multiplier les synonymes, comme, par exemple, l'île de France qui décrit la région parisienne, même s'il n'y a pas d'île du tout.

En acceptant l'idée selon laquelle la situation de l'*Asie centrale* n'est pas un cas unique (dans sa complexité elle peut être comparable à celle du Moyen-Orient, du Tibet, de l'Éthiopie ou du Caucase, par le fait qu'elle est déchirée entre l'Europe, le *Middle East*, l'*Inner Asia* et la sphère russe de l'*Asie du Centre*[3455]), il faudrait toutefois être conscient des dangers potentiels. Fragmentée entre des aires culturelles dont les centres de gravité se trouvent ailleurs (par exemple, les systèmes méditerranéo-, turco-, irano-, tibéto- ou sino-centristes), infectée par le problème «centre-périphéries», par le

[3454] La présente étude a été effectuée à partir de réflexions qui auraient dû précéder une histoire de l'archéologie de l'Asie centrale (actuellement en train d'aboutir). Elle constitue finalement un ouvrage indépendant, car il est devenu clair pour moi qu'il aurait été impossible d'expliquer toutes les nuances terminologiques dans une introduction sans remonter assez haut vers les sources des problèmes.

[3455] Lewis et Wigen, 1997, p. 203; Djalili et Kellner, 2000.

déterminisme environnemental et le mythe de l'État-nation, l'*Asie centrale* est un carrefour de civilisations qui n'a été reconnu en Occident que récemment en tant qu'objet d'études en soi, distinct des mondes voisins et digne d'avoir une structure institutionnelle solide[3456].

Il est évident que le brouillard terminologique autour du «milieu du continent» et la méthode d'analyse par exclusion qui touchent tout particulièrement cet espace du monde pèsent fortement sur les possibilités d'études de cette région. Toujours présentée dans la tradition occidentale ou russe comme une masse amorphe qui a su se subordonner à mille optiques de découpage et a accepté toutes les dénominations, l'*Asie centrale* se voit constamment reléguée à la périphérie des «mondes civilisés», proche de la «barbarie». Même au niveau des médias, l'*Asie centrale* reste à distance des agences de presse occidentales et russes et ne se manifeste généralement qu'à l'occasion des catastrophes[3457]. La vision de l'*Asie centrale*, qui s'est façonnée dans ses formes actuelles entre le milieu du XIX^{e} siècle et le premier tiers du XX^{e} siècle et qui domine aujourd'hui au niveau des idées reçues, est hautement autodestructrice et transforme la région en une zone-tampon à la merci des influences extérieures, qui ne peut qu'accumuler et intégrer[3458]. Cependant, pour les spécialistes il est évident qu'elle représente un foyer de civilisation original dont le développement s'est produit dans des systèmes ouverts qui ont permis le développement des échanges et contacts entre les civilisations éloignées et les civilisations autochtones. Il est intéressant de noter que cette identification de l'*Asie centrale* comme foyer original et comme chaînon manquant de l'Eurasie prend place entre des discours extrêmes, celui des Occidentaux qui n'ont évalué l'*Asie centrale* qu'à travers des références classiques, et celui des Soviétiques, trop préoccupés par la création de civilisations complètement autonomes excluant la moindre influence de l'extérieur[3459].

Selon Mohammad-Reza Djalili et Thierry Kellner qui ont constaté le caractère dépassé ou complètement artificiel de certaines dénominations *centre-asiatiques*, «les nouvelles étiquettes proposées ne deviendront véritablement opératoires que lorsqu'une réelle construction régionale, basée sur des synergies et des flux réels mais aussi sur la

---

[3456] Il n'y a dans le monde francophone (France, Suisse, Canada, etc.) aucune structure spécialisée dans l'étude de l'*Asie centrale* (à part l'organisation de cours universitaires isolés et l'activité de quelques équipes du CNRS où l'*Asie centrale* coexiste avec d'autres «mondes» culturels). L'IFEAC, créé en 1993, reste toujours limité à son statut d'institut d'études à l'étranger, sans pouvoir donner de débouchés en France, même aux jeunes spécialistes qui y font des stages et des recherches. Il en va de même pour l'Italie où les programmes d'études centre-asiatiques se concentrent autour de quelques professeurs (Instituts et universités à Venise, Bologne, Turin, Rome ou Naples) et de mécènes. Les études centre-asiatiques sont plus soutenues en Allemagne et en Grande-Bretagne, mais se concentrent actuellement surtout aux États-Unis à qui la Russie a laissé sa place de leader en la matière. Sur la situation marginale des études *centre-asiatiques* en Australie, malgré la présence de plusieurs spécialistes, voir Christian, 1998b, p. II. Pour une idée du nombre de spécialistes travaillant sur l'*Asie centrale* voir l'annuaire relatif à tous les pays édité par Schoeberlein-Engel, 1995; pour la France: Hourcade, 1984, Grenet, 1988; Balland, 1993; Gorshenina, 2000.

[3457] Gabowitsch, 2002, pp. 85-86.

[3458] Imart, 1987, p. 6.

[3459] Gorshenina et Rapin, 2004 [2001], pp. 62-63.

perception d'un espace commun, se sera mise en place»[3460]. Et c'est uniquement le temps qui peut donner une réponse. Malgré des contours peu stables et le futur incertain de ces concepts, il est clair que dans les analyses géopolitiques d'aujourd'hui, l'*Asie centrale*, incrustée en Eurasie, reste l'un des éléments clefs dans le jeu de pouvoir et d'influences politiques, dans la lutte contre l'intégrisme islamique et pour les ressources énergétiques, et que l'Ouzbékistan et le Kazakhstan sont considérés par les politologues comme des pivots géopolitiques potentiels[3461]. En ce qui concerne la terminologie scientifique, il est également clair, comme nous l'avons dit, que chaque étude nouvelle, économique, historique ou politique, demandera dans un futur proche des explications géographiques préalables, dictées par la nature des sujets, des définitions qui ne pourront être que «multi-critères». La vision platonicienne du monde, où la «véracité» est unique, mais bien cachée et n'attend qu'à être «découverte», ne peut plus être appliquée à l'*Asie centrale*.

[3460] Djalili et Kellner, 2000, p. 135.
[3461] Brzezinski, 1997, p. 77.

Éléments de chronologie

Fin VI^e^ s. av. J.-C.: Premières frontières administratives documentées dans l'espace *centre-asiatique* de l'Empire achéménide entre les provinces de la périphérie orientale comme la Parthie, la Drangiane, l'Arie, la Chorasmie, la Bactriane, la Sogdiane, la Scythie, la Sattagydie, l'Arachosie (voir, par exemple, l'inscription de Darius I^er^ à Behistoun).

Vers 245 av. J.-C.: Conception de l'*Asie centrale* d'Ératosthène en deux dimensions, avec la Caspienne sous forme de golfe ouvert sur l'océan Septentrional.

I^er^-II^e^ s. ap. J.-C.: Conception graphique de l'*Asie centrale* de Claude Ptolémée avec la Caspienne comme mer fermée. L'*Asie centrale* est périphérique par rapport au monde gréco-romain.

III^e^-XIII^e^ s.: Cristallisation de l'image de l'*Asie centrale* dans les *mappaemundi* des cosmographes européens comme zone enfermée derrière des montagnes, à proximité du paradis terrestre, associée à des êtres mythiques, symboles types d'une zone frontière, Alexandre le Grand et Gog et Magog, et peuplée par des monstres.

Milieu du VII^e^ s.: Concept sogdiano-centrique de l'*Asie centrale* de la peinture murale dite des Ambassadeurs à Afrāsyab, Samarkand.

VII^e^-VIII^e^ s.: Invention du terme *Mā warā' al-Nahr*, attribué par les Arabes aux territoires situés au-delà de l'Amou-daria, sur sa rive droite.

IX^e^-XI^e^ s.: Synthèse cartographique et géographique du monde connu par les auteurs arabo-persans dans l'*Atlas de l'islam* d'al-Balkhī, al-Istakhrī, ibn Hawqal et al-Muqaddasī où l'*Asie centrale* est vue comme zone frontalière du *mamlaka*.

1139-1154: Synthèse géographique d'al-Idrisī montrant, sans hésitations, la Caspienne comme mer isolée et un Aral qui reçoit l'Amou-daria et de Syr-daria.

1145: Chronique d'Otton, évêque de Freisingen, qui associe l'*Asie centrale* au Prêtre Jean, «habitant au-delà de la Perse et de l'Arménie en Extrême-Orient».

XII^e^-XIII^e^ s.: Premiers contacts avec l'empire mongol de la part des voyageurs occidentaux (Benjamin de Tudèle, des marchands dont les récits ont été enregistrés par Jacques de Vitry en 1221 dans la *Relation de David*, Julien de Hongrie [voyage 1236-1238], Plan Carpin [voyage 1245-1247], Rubrouck [voyage 1253-1255], connétable arménien Smbat [voyage 1248-1251], etc.), avec pour résultat l'apparition des toponymes locaux en Europe, notamment Samarkand (carte d'Ebstorf d'env. 1234-1248 et carte d'Hereford d'env. 1290). «Surdité» de la

cartographie européenne par rapport au renouvellement de la toponymie.

1173-1241: Benjamin de Tudèle emploie pour la première fois vers 1173 le terme de *Tartarie* (s'il n'y a pas erreur de traduction); de manière plus sûre, la reine Russudan (Russutana) de Géorgie mentionne en 1224 dans une lettre au pape Honorius III le nom des «Tartares»; invention, selon Matthieu Paris, de l'enchaînement des notions *Tatarie-Tartarus-Tartarie* par Louis IX en 1241.

1298: Dans les versions italiennes du *Devisement du monde* Marco Polo utilise le terme d'*Asie médiane*; cette dernière épithète est souvent confondue avec les anciens Mèdes de la même manière que l'empire de Chaghatay, surnommé *Imperium Medium* («moyen»), est confondu avec *Imperium Medie* ou *Imperium Medorum.*

XIV^{e}-XVII^{e} s.: Premières compilations des connaissances sur l'*Asie centrale* rapportées en Europe par les voyageurs sous forme de recueils de récits qui mettent à disposition pratiquement la quasi totalité des données sur l'*Asie centrale*: Francesco di Balduccio Pegolotti (1340), Jean de Mandeville (1356), Giovanni Battista Ramusio (1550-1559), Richard Hakluyt (1598-1600), Samuel Purchas (1621-1625), etc.

1406-1409: Retour de la *Géographie* de Ptolémée, traduite par Jacopo d'Angiolo.

XIV^{e}-XV^{e} s.: *Mappaemundi* de transition et *bricolage* cartographique entre les connaissances des Anciens, des Arabes, de la Bible et des explorateurs: cartes italiennes des années 1310-1330 (Sanudo, Vesconte, Paulin), *Atlas catalan* (1375), cartes des années 1430-1490 (Bianco, Leardo, Estense, Borgia, Walsperger, Hammer-Martellus, Gênes); la carte de Fra Mauro (1448-1459) ajoute également les données de l'ambassadeur d'Henri III de Castille, Ruy González de Clavijo, parvenu en 1404 à la cour de Tamerlan. Multiplication des objets géographiques dans un espace «emboîté». Explication par Boccace des principes de cette géographie des doutes.

XV^{e}-XVII^{e} s.: Cartographie post-ptoléméenne de l'*Asie centrale*: retour du graphisme et de la nomenclature de Ptolémée, mélangés aux toponymes *centre-asiatiques* postérieurs aux premiers voyageurs (Mercator, Ortelius, Gastaldi, Danti).

1560-1564: Nouveau graphisme de l'*Asie centrale* regroupant Tashkent, le Syrdaria, l'Ob et *Kitaia Lacus* dans la carte d'Anthony Jenkinson (influence des œuvres de Sigismund von Herberstein, 1549, et de la cartographie russe), repris par Mercator, Ortelius et Hondius. La forme graphique de l'*Asie centrale* est dictée par la recherche d'une route commerciale de l'Europe vers le Cathay par l'océan Boréal, puis le long des grands fleuves comme l'Oby.

1590 (?)-1627: *Livre du Grand Tracé* [*Bol'shoj chertezh*], première synthèse cartographique russe prémoderne, qui contient environ une cinquantaine de dénominations de provenance *centre-asiatique* dans un espace qui va de l'Oural vers l'est jusqu'à la chaîne du Karatau et vers le sud jusqu'aux montagnes près de Tashkent, Samarkand,

Boukhara et la ville d'Urgench. La mer d'Aral surnommée *Sinee* [la mer Bleue].

1602-1654: Démonstration de l'identité Cathay = Chine et l'identification de Pékin à Cambaluc: mission de Bénédict Goès (1562-1607), conclusions de Matteo Ricci (1607-1609), démonstration de Jacob Golius et Martino Martini (1654).

XVII^{e}-XVIII^{e} s.: Caractère international des travaux cartographiques à l'égard de l'*Asie centrale*, réunissant les efforts des jésuites œuvrant au-delà de la Grande Muraille dans la *Tartarie* (Claude Visdelou, Ferdinand Verbiest, Jean-François Gerbillon, etc.) et des Russes exploitant les marges méridionales de la Sibérie à la suite des victoires d'Ivan IV le Terrible sur les khanats de Kazan en 1552 et d'Astrakhan en 1556 et l'inauguration en 1579 du mouvement vers la Sibérie (Nicolae Milescu, Ivan Petlin, Semion U. Remezov, etc.).

1678-1697: Apparition sûre de la mer d'Aral dans la cartographie *centre-asiatique* dans les cartes de Milescu (1678-1782) et dans le *Livre des tracés de la Sibérie* [*Chertezhnaja kniga Sibiri*] de Semion Remezov (1697).

1697: Reconstruction de l'Orient classique d'après les auteurs arabo-persans dans la *Bibliothèque orientale* Barthélemi d'Herbelot; invention du terme antiquisant de *Transoxiane*, traduction du *Mā warā' al-Nahr* des Arabes.

1715-1720: Nouveau graphisme de la Caspienne dans les cartes russes, remontant aux résultats des missions d'Alexandre Bekovich-Cherkaskij (1715-1716) et Carl P. von Werden avec Fëdor I. Sojmonov (1719-1720). Son passage difficile vers la cartographie occidentale.

1731-1745: Première synthèse cartographique russe selon les règlements cartographiques modernes: *Atlas* de Ivan Kirilov (1731) et *Atlas académique* (1745) en collaboration avec Joseph-Nicolas Delisle.

1735: *Description de la Chine* de Du Halde (1674-1743), illustrée par les cartes de Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville (1735-1737), constituant un panorama des connaissances occidentales sur l'*Asie centrale* de l'époque avec l'utilisation des données de Johan Gustav Renat (1734).

1779: Claude Visdelou et première tentative de délinéation de la *Tartarie* selon les «paires structurales» comme celle des *nomades–sédentaire*s ou *Haute Asie–Basse Asie*.

1788: Image de l'*Asie centrale* depuis l'Inde britannique: *Map of Hindoostan* de James Rennell.

1785-1826: Naissance du terme *Asie centrale* à travers la critique de la *Tartarie* (Pëtr S. Pallas, baron de Tott, P.-F. Tardieu, Conrad Malte-Brun, Philippe Nazarov, Nikolaj N. Murav'ev, Georges de Meyendorff) et son acceptation dans le langage scientifique grâce à Julius Klaproth sur la base d'argumentations ethnographiques.

1843: Définition de l'*Asie centrale* par Alexandre von Humboldt sur la base des structures orographiques de la terre et par rapport à l'opposition *terres hautes-terres basses*.

1843-1910: Dédoublement du terme *Asie centrale* (*Asie du centre – Asie du Milieu*) dans l'école russe et transformation progressive au fur et à mesure de la conquête du Turkestan de deux synonymes à égalité avec un couple subordonné aux projets géopolitiques russes qui distingue dans le cadre des théories eurasistes l'*Asie du Milieu* qui est *chez soi* et liée de manière indissociable au *Monde du Milieu* (la Russie), de l'*Asie du Centre*, *hors* des possessions russes, mais qui est objet d'une expansion coloniale potentielle.

1864-1915: Établissement progressif des frontières internationales en *Asie centrale* entre l'Iran, l'Afghanistan, l'Inde, la Chine et la Russie par des commissions internationales, œuvrant conformément aux principes des frontières «naturelles» ou «scientifiques».

1877: Apparition de l'opposition «Centre – Périphérie» sur la base de la description des grandes dépressions et bassins fermés chez Ferdinand von Richthofen.

1894-1904: Définition de l'*Asie centrale* comme zone pivot géostratégique de l'histoire mondiale dans le cadre du déterminisme environnemental par Élisée Reclus (1894) et Halford J. Mackinder (1904).

Années 1920-1930: Justification de l'*Eurasie* dans les constructions naturalistes, géopolitiques et ethnolinguistiques de Nikolaj S. Trubeckoj, de Roman O. Jakobson, de Grigorij V. Vernadskij et de Pëtr N. Savickij.

1924-1936: Délimitation nationale des républiques soviétiques *centre-asiatiques* et naissance de l'expression les *républiques d'Asie centrale et le sud du Kazakhstan.*

Années 1960: Partage de l'*Asie centrale* entre *Area Studies Centres.*

1991: Dissolution de l'URSS et apparition des cinq républiques centre-asiatiques indépendantes. Remise en question du concept soviétique *Asie du Centre – Asie du Milieu*. Entrée en force de l'*Eurasie.*

Sigles et Abréviations

Alas-Orda	Horde d'Alash
Aoul	Village ambulant de nomades
Basmachi-s	Voir *Qurbashi-s*
Basrevkom	*Bashkirskij revolucionnyj komitet* [Comité révolutionnaire bashkire]
BCU, Lausanne	Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne
Bekstvo	Principauté
BNF	Bibliothèque Nationale de France (Paris)
BNF, CPL	Bibliothèque Nationale de France, Département des Cartes et des Plans (Paris)
CGA Ruz, f. (I/R), op., d., l.	*Central'nyj gosudarstvennyj arkhiv Respubliki Uzbekistan* [Les archives centrales nationales de la République de l'Ouzbékistan], f. = *fond* [fonds] (I: historique / R: révolutionnaire), op. = *opis'* [inventaire], d. = *delo* [dossier], l. = *list* [feuille]
Gubernija	Gouvernorat
Kibitka	Tente des nomades
Kiroblburo du RKP (b)	*Kirgizskoe oblastnoe bjuro rossijskoj kommunisticheskoj partii* [Bureau de la province kirghize du parti communiste russe (bolchevik) [PCR (b)]
Kirrespublika	*Kirgizskaja respublika* [République soviétique socialiste autonome kirghize (Kazakhe)]
Kirrevkom	*Kirgizskij revolucionnyj komitet* [Comité révolutionnaire Kirghize (Kazakh)]
Kraj	Territoire
Medzhilis	Assemblée constitutive
Musburo	*Musul'manskoe bjuro* [Bureau central des organisations communistes musulmanes]
Nacional'nost'	Nationalité
Namestnichestvo	Principauté
Narkom	*Narodnyj komissariat* [Commissariat du peuple (fonction de ministère)]

Narkomnac	*Narodnyj komissariat po nacional'nostjam* [Commissariat du peuple aux Nationalités]
Narkompros	*Narodnyj komissariat narodnogo prosveshchenija* [Commissariat du peuple pour l'instruction publique]
Narodnost'	Ethnicité
NEP	*Novaja ekonomicheskaja politika* [Nouvelle politique économique]
Oblast'	Province, qui compte à leur tête un gouverneur militaire, généralement un général de division
OGPU	*Ob'edinennoe gosudarstvennoe politicheskoe upravlenie pri Sovnarkome* [Direction politique unifiée d'État près le Conseil des commissaires du peuple]
Okrug	Arrondissement
Otdel	Division ou annexe
Ouezd	District, administré par un colonel ou un lieutenant-colonel
Oukaz	Décret impérial
PCR (b)	Parti communiste russe (bolchevik)
Qurbashi-s	*Basmachi-s*, résistance au pouvoir soviétique
Rajonirovanie	Découpage
RCKhiIDRI	*Rossijskij centr khranenija i izuchenija dokumentov rossijskoj istorii* [Centre de préservation et d'étude des documents de l'histoire russe].
RGIA	*Rossijskij gosudarstvennyj istoricheskij arkhiv* [Archives historiques nationales de la Russie].
RSFSR	République soviétique fédérative socialiste de Russie
Sharī'a	Loi musulmane
Shura	Conseil exécutif musulman
Sovnarkom	Conseil des commissaires du peuple
Sredazburo CC PCR (b)	Bureau centre-asiatique du Comité central de la PCR (b)
SredazEKOSO	Conseil économique centre-asiatique
Sredazkomstaris	Comité pour le sauvegarde du patrimoine
TurCIK	Comité central exécutif du Turkestan
Turkburo du PCR (b)	Bureau turkestanais du PCR (b)
Turkkomissija	Commission du Turkestan
Turknarkompros	Commissariat du peuple pour l'instruction publique du Turkestan
Turksovnarkom	Conseil des commissaires du peuple du Turkestan

Uch Zhuz	Trois Hordes
Verste	Mesure ancienne russe, égale à 1,067 km
Volost'	Arrondissement
Vsesojuznyj central'nyj ispolnitel'nyj komitet	(VCIK) Comité exécutif central pan-soviétique
Wilāyāt	Province

Bibliographie

(les * désignent les ouvrages non vus)

Documents des Archives centraux d'État de la République d'Ouzbékistan, Tashkent (CGA RUz)

CGA RUz, f. I-1: Kanceljarija Turkestanskogo generala-gubernatora [Chancellerie du Gouverneur général du Turkestan], on. 31, d. 123, 540.

CGA RUz, f. I-715: Materialy dlja istorii zavoevanija Turkestanskogo kraja, sobrany v raznykh arkhivakh polkovnikom Serebrennikovym [Documents réunis pour l'histoire de la conquête du territoire du Turkestan par le colonel Serebrennikov], on. 1, d. 2, 3, 17, 20, 22, 25, 26,

CGA RUz, f. I-125, Kanceljarija Khivinskogo khana [Chancellerie du khan de Khiva], on. 2, d. 313.

CGA RUz, f. R-1: Upolnomochennyj Soveta Truda i Oborony SSSR v Srednej Azii / Sredneaziatskij ekonomicheskij Sovet [Responsable du Conseil du Travail et de la Défense en Asie centrale / Conseil économique de l'Asie centrale], on. 1, d. 93, 98, 137, 156, 298, 309, 314, 319, 337, 703, 704, 706, 721, 727, 736, 738, 704, 706; in. 29, d. 369.

CGA RUz, f. R-11: Sredneaziatskij likvidacionnyj komitet (Sredlikvidkom) [Comité de liquidation de l'Asie centrale], on. 1d. 4, 10, 13, 137.

CGA RUz, f. R-20: Gosudarstvennaja Planovaja komissija Turk. Respubliki [Commission nationale de planification de la République du Turkestan], on. 1, d. 6, 7, 238, 239, 240, 241a, 384, 536, 538, 542.

CGA RUz, f. R-25: Sovet Narodnykh komissarov v Turkestanskoj Avtonomnoj SSR (SNK TurkASSR) [Conseil des commissaires du peuple de la République Autonome Soviétique Socialiste du Turkestan], on. 1, d. 1867.

CGA RUz, f. R-36: Kollegija Narkomnaca [Collège du *Narkomnac*], on. 1, d. 16, 42, 43, 98.

CGA RUz, f. R-86: Central'nyj ispolnitel'nyj Komitet Soveta rabochikh, dekhkanskikh i krasnoarmejskikh deputatov UzSSR (Uz CIK) [Comité exécutif central du Conseil des travailleurs des paysans et des députés de l'Armée rouge de la République soviétique socialiste de l'Ouzbékistan], on. 1, d. 2541, 2544, 2546, 2547, 2547a, 3414.

CGA RUz, f. R-837: Sovet narodnykh komissarov [Conseil des Commissaires du peuple], on. 5, d. 461.

Ouvrages et articles

ABASHIN S.N., 2005: «Zarozhdenie i sovremennoe sostojanie sredneaziatskikh nacionalistov» [Naissance et état actuel des nationalistes centre-asiatiques],

Nacionalizm v istorii [Le nationalisme dans l'histoire], Moscou: Institut d'histoire de l'Académie russe des sciences.
(Web: www.centrasia.ru/newsA.php4?st=1115585040).

ABAZA K.K., 1902: *Zavoevanie Turkestana. Rasskazy iz voennoj istorii, ocherki prirody, byta i nravov tuzemcev v obshchedostupnom izlozhenii* [La conquête du Turkestan. Récits d'après l'histoire militaire, essais sur la nature, vie et mœurs des indigènes dans l'interprétation pour tous], Saint-Pétersbourg: Typographie M.M. Stasjulevich, 310 p.

ABDULLAEV Ravshan, 1995: «Khronika protivostojanija» [Chronique d'une opposition], *Zvezda Vostoka* [*Etoile d'Orient*], n° 11-12, pp. 190-201.

ABOLIN R.I., 1929: *Osnovy estestvenno-istoricheskogo rajonirovanija Sovetskoj Srednej Azii* [Fondements de la délinéation naturelle et historique de l'*Asie centrale* soviétique], Trudy Sredneaziatskogo Gosudarstvennogo Universiteta, série XII, géographie, fasc. 2, Tashkent: Izdatel'stvo Sredneaziatskogo Gosudarstvennogo Universiteta, 73 p.

ABRAMSON David, 2002: «Identity counts: the Soviet legacy and the census in Uzbekistan», *in* David I. Kertzer and Dominique Arel (éd.), *Census and Identity. The Politics of Race, Ethnicity, and Language in National Censuses*, Cambridge: Cambridge Univ. Press, pp. 176-201.

ABRAMSON Marc Samuel, 2003: «Deep eyes and high noses. Physiognomy and the depiction of Barbarians in Tang China», *in* Nicolà di Cosmo, Don J. Wyatt, *Political frontiers, ethnic boundaries, and human geographies in Chinese history*, London [etc.]: Routledge Curzon, pp. 119-159.

ABUL-GAZI-BAGADUR-KHAN, 1996: R. Rakhmaliev (éd.), *Rodoslovnoe drevo tjurkov* [L'arbre généalogique des Turcs], Moscou-Tashkent-Bishkek: Mezhdunarodnoe izdatel'stvo Turkestan KFMC, 541 p.

ADMINISTRATIVNO-TERRITORIAL'NOE DELENIE, 1975: *Administrativno-territorial'noe delenie Uzbekskoj SSR* [*Découpage administratif et territorial de la république soviétique socialiste d'Ouzbékistan*], Tashkent: Uzbekiston, 354 p.

*ADSHEAD Samuel Adrian Miles, 1993: *Central Asia in World history*, New York: St. Martin's Press, VII-291 p.

ÂGODIN Vadim N. [Jagodin], 2002: «Contribution à la géographie historique du delta de l'Amou Daria du VII^e^ au XIV^e^ siècles», *Cahiers d'Asie centrale*, n° 10: Karakalpaks et autres gens de l'Aral. Entre rivages et déserts (éd. Svetlana Jacquesson), Edisud: Tashkent – Aix-en-Provence, pp. 11-49.

AGZAMKHODZHAEV Saidakbar, 2001: «Turkeston Muxtorijati: opyt stroitel'stva nacional'no-demokraticheskoj gosudarstvennosti» [Turkeston Muxtorijati: expérience de construction d'un État national-démocratique], *in* D.A. Alimova, E.V. Rtveladze (éd.), *Ocherki po istorii gosudarstvennosti Uzbekistana* [Essais sur l'histoire de l'État en Ouzbékistan], Tashkent: Shark, pp. 162-174.

AGZAMKHODZHAEV Saidakbar, 2006: *Istorija Tukestanskoj avtonomii (Turkiston Mukhtorijati)* [Histoire de l'autonomie du Turkestan (*Turkiston Mukhtorijati*)], Tashkent: Adademija nauk RUz, Toshkent Islom Universiteti, 263 p.

AKADEMIJA NAUK, 1934: *Akademija nauk SSSR respublikam Srednej Azii. 1924-1934. K desjatiletiju nacional'nogo razmezhevanija Srednej Azii* [L'Académie

des sciences de l'URSS pour les républiques d'*Asie centrale*. 1924-1934. Pour les 10 ans de la délimitation nationale en *Asie centrale*], Moscou, Léningrad: Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, 214 p.

AKHMEDOV Buri A., 1985: *Istoriko-geograficheskaja literatura Srednej Azii. Pis'mennye pamjatniki* [Littérature historico-géographique de l'*Asie centrale*. Patrimoine écrit], Tashkent: Fan, 262 p.

AKINER Shirin, 1983: *Islamic Peoples of the Soviet Union (with an Appendix on the non-Muslim Turkic peoples of the Soviet Union)*, London, Boston, Melbourne and Henley: Kegan Paul International, xiii, 462 p.

AKINER Shirin, 1998: «Conceptual Geographies of Central Asia», in* Shirin Akiner, Sander Tideman, Jon Hay (éd.), *Sustainable development in Central Asia*, New York: St. Martin's Press, 1998, pp. 3-62; compte-rendu: Jonathan WARNER*, in Geographical Journal*, June 2001, vol. 167, n° 2 Page, pp. 185-187.

ALEKHIN Vasilij Vassili'evich, 1936: «La végétation de l'URSS dans ses zones principales», *Fondements de géographie botanique*, Moscou-Léningrad, 1936. Version plus complète: *Idem*, *Rastitel'nost' SSSR v osnovnykh zonakh* (réd. S.S. Stankov), Moskva: Sovetskaja nauka, 1951, 511 p.

ALAI Cyrus, 2005: *General maps of Persia, 1477-1925*, Leiden; Boston: Brill; collection: Handbook of Oriental studies; Section 1, The Near and Middle East; vol. 80; XV-317 p.

ALENICYN V., 1879: *Neskol'ko zamechanij o puteshestvii Djenkinsona v Khivu v 1559 godu* [Quelques remarques sur le voyage de Jenkinson à Khiva en 1559], Saint-Pétersbourg: Tipografija Bezobrazova, 14 p.

ALIMOV R.M., 2004: «Central'naja Azija. Konceptual'nyj analiz» [L'*Asie centrale*. Analyse conceptuelle], *Obshchestvennye nauki v Uzbekistane*, n ° 4, pp. 3-15.

ALLEN Phillip, 1993: *L'Atlas des Atlas. Le monde vu par les cartographes*, London, Brepols, 160 p.

ALLEN W.E.D., 1956: «The Sources for G. Delile's «Carte des Pays Voisins de la Mer Caspienne» of 1723», *Imago mundi*, v. 13, pp. 137-150.

ALLWORTH Edward A., 1990: *The Modern Uzbeks, From the Fourteenth Century to the Present. A Cultural History,* Stanford, California: Hoover Institution Press, 410 p.

ALLWORTH Edward, 1994: *Central Asia, 130 years of Russian Dominance: a Historical Overview*, 3rd ed., Durham, Duke Univ. Press, XIX-650 p.

ALMAGIÀ Roberto et Marcel DESTOMBES, 1952-1956: Rapport de la Commission pour la bibliographie des cartes anciennes, [s.l., Paris?]: Union géographique internationale, 2 vol.; 1 vol., 63 p.

ALMAGIÀ Roberto, 1955: «Marco Polo»*, in* Roberto ALMAGIÀ *et al*. (éd.), *Nel VII centenario della nascita di Marco Polo*, Venezia: Palazzo Loredan, Istituto veneto di scienze, lettere ed arti, pp. 9-49.

ALPHA ENCYCLOPÉDIE, 1968: *Alpha encyclopédie*. *La grande encyclopédie universelle en couleurs,* t. 2, Paris: Grange Batelière, Genève: éd. Kister S.A., Bruxelles: Agence belge des grandes éditions.

ANCEL Jacques, 1936: *Géopolitique,* Paris: Librairie Delagrave, 1936, 120 p.

ANCEL Jacques, 1938: *Géographie des frontières*, Paris: Gallimard, XI-209 p.

ANDERSON Andrew Runni, 1932: *Alexandr's Gate, Gog and Magog and the inclosed nations*, Cambridge, Mass.: The Mediaeval Academy of America, 117 p.

ANDERSON Benedict Richard O'Gorman, 2002: *L'imaginaire national: réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris: Éd. La Découverte, 212 p.

ANDRADE Antonio de (Père), MDCXXVII [1627]: *Relation de la nouvelle découverte du grand Catay ou bien du royaume de Tibet, faite par le P. Antoine d'Andrade de la Compagnie de Jesys, l'an 1624, tirée d'une lettre du même P. écrite au R. P. Provincial de Goa de la même Compagnie et traduite de l'italien en françois,* Paris: Sébastien Chappelet, 55 p.

ANDREEEV Alexandre I., 2006: *Tibet v politike carskoj, sovetskoj i postsovetskoj Rossii* [Le Tibet dans la politique de la Russie tasariste, soviétique et post-soviétique], Saint-Pétersbourg: St. Petersburg University Press-Nartang, 464 p.

ANDREEV M.S., [1921]: «Nekotorye rezultaty ètnograficheskoj ekspedicii v samarkandskuju oblast' v 1921 g.» [Quelques résultats de l'expédition ethnographique dans la province de Samarkand en 1921], *Izvestija turkestanskogo Otdela rossijskogo geograficheskogo obshchestva* [Nouvelles du département turkestanais de la Société russe de géographie], XVII, 123.

ANGENOT Marc, 1996: *Les idéologies du ressentiment*, Montréal: XYZ éditeur, 175 p.

ANNENKOV, 1889: *Ressources que l'Asie centrale pourrait offrir à la colonisation russe*, Résumé de la conférence faite à la Société Impériale de géographie à Saint-Pétersbourg, dans la séance du 8-20 mars 1889, sans autre précision, pp. 237-254.

ANS André-Marcel d', 1996: «Pas de langues, ni de territoires, ni d'ethnies chez les 'primitifs': une leçon d'anthropologie post-nationaliste», *in* Patrick SÉRIOT (éd.), *Langues et nations en Europe centrale et orientale du XVIIIème siècle à nos jours,* Cahiers de l'ILSL, n° 8, Lausanne: Université de Lausanne, pp. 93-101.

ANTHON Charles, 1850: *A System of Ancient and Mediaeval Geography for the use of schools and colleges,* New York: Harper and Brothers, 769 p.

[ANUCHIN D.N.], 1894: «Moskovskaja geograficheskaja Vystavka 1892 goda» [L'exposition géographique de Moscou de 1892], *in* D.N. ANUCHIN (éd.), *Zemlevedenie, periodicheskoe izdanie Geograficheskogo otdelenija Imperatorskogo obshestva ljubitelej estestvoznanija, antropologii i etnografii* [Études de la Terre, éditions périodiques du département géographique de la Société impériale des amateurs de sciences naturelles, d'anthropologie et d'ethnographie], livre 1, Saint-Pétersbourg: Mamontov, pp. 1-57.

[ANUCHIN D.N.], 1897: «Imperatorskoe russkoe geograficheskoe obshchestvo v nachale 1896 goda» [La Société impériale russe de géographie au début de 1896], *in* D.N. ANUCHIN (éd.), Zemlevedenie, periodicheskoe izdanie Geograficheskogo otdelenija Imperatorskogo obshchestva ljubitelej estestvoznanija, antropologii i etnografii [Études de la Terre, éditions périodiques du département géographique de la Société impériale des amateurs de sciences naturelles, d'anthropologie et d'ethnographie], tom III, livre 1, Saint-Pétersbourg: Mamontov, pp. 140-151.

ANVILLE Jean-Baptiste Bourguignon d', 1737: *Nouvel atlas de la Chine, de la Tartarie chinoise et du Thibet: contenant les cartes générales et particulières de ces Pays, ainsi que la Carte du Royaume de Corée; la plupart levées sur les lieux par les PP. Jésuites Missionnaires en Chine, soit par des Tartares du Tribunal des Mathématiques, et toutes revues par les mêmes Pères; rédigées par M. [Jean-Baptiste Bourguignon] d'Anville, géographe ordinaire de sa Majesté très-chrétienne, précédé d'une description de la Boucharie, par un Officier Suédois qui a fait quelques séjours dans ce Pays*, A la Hare: chez Henri Scheurleer, 11 p., cartes non numérotées.

ANVILLE Jean-Baptiste Bourguignon d', 1769a: *Géographie ancienne abrégée,* Paris: chez Merlin, MDCCLXIX, s/p.

*ANVILLE Jean-Baptiste Bourguignon d', 1769b: *The Russian Empire in Europe from the Sr. D'Anville, of the Royale Académie des Belles-Lettres and of the Academy of Sciences at Petersburg,* by J. Bayly, Geogr., London: Carington Bowles.

ANVILLE Jean-Baptiste Bourguignon d', 1775: *Antiquité géographique de l'Inde et de plusieurs autres contrées de la Haute-Asie*, Paris: Imprimerie royale, 1775, XII p.

ANVILLE Jean-Baptiste Bourguignon d', 1777: *Mémoire sur la mer Caspienne, lu à l'Académie royale des sciences, en mai 1777, par M. d'Anville, premier géographe du Roi*, Paris: Imprimerie Royale, 18 p.

ARGAND Emile, 1924: «La tectonique de l'Asie: conférence faite à Bruxelles le 10 août 1922, devant le Congrès géologique international (XIII^{e} session)», tiré à part, [Liège: Vaillant-Carmanne], pp. 172-372.

ARROWSMITH J., J.-B. B. D'ANVILLE, MDCCCXIX [1819]: *Nouvel atlas élémentaire pour la 10^{e} édition de l'abrégé de géographie de Guthrie, contenant 15 cartes enluminées*, Paris: H. Langlois, XXXIII cartes.

ATKINSON Lucy, 1863: *Recollections of Tartar Steppe and their Inhabitants*, London: J. Murray, XVI-351 p.

ATLAS HISTORIQUE, 1983: *Atlas historique* (éd. Pierre Mougenot), Paris: Stock, 619 p. Trad. de l'allemand *D.T.V. Atlas zur Weltgeschichte*, Munich: Deutscher Taschenbuch Verlag, 1964.

AZADAEV F., 1959: *Tashkent vo vtoroj polovine XIX veka* [*Tashkent dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle*], Tashkent: Fan, 240 p.

AZIATSKAJA ROSSIJA, 1914: *Aziatskaja Rossija* [Russie d'Asie], Saint-Pétersbourg: Izdanie pereselencheskogo upravlenija Glavnogo upravlenija Zemleustrojstva i zemledelija, 2 vol.

«AZIJA», 1890: *in* F.A. Brogauz et I.A. Efron (éd.), *Enciklopedicheskij slovar',* Saint-Pétersbourg: Tipografija Brogauz-Efron, t. 1, 1890 [483 p.], pp. 214-232.

AZHIGALI S.E., 2006: *Drevnosti «strany-kratera». Ob istorii i kul'ture kochevogo Aralo-Kaspija* [Antiquités du «pays-cratère». Sur l'histoire et la culture des nomades de l'Aralo-Caspienne], Almaty: s/é, 64 p.

AVRIL Philippe, MDCXCIII [1693]: *Voyage en divers États d'Europe et d'Asie, entrepris pour découvrir un nouveau chemin à la Chine, contenant plusieurs remarques curieuses de Physique, de Géographie, d'Hydrographie et d'Histoire.*

Une Description de la grande Tartarie et des differens peuples qui l'habitent, Paris: Jean Boudot, préface non-paginée-342 p.

AUJAC Germaine, 1987a: «The Foundations of Theoretical Cartography in Archaic and Classical Greece», *in* J.B. HARLEY et David WOODWARD (éd.), *The History of Cartography*, vol. 1, *Cartography in Prehistoric, Ancient, and Medieval Europe and the Mediterranean,* Chicago-London: Univ. of Chicago Press, pp. 130-147.

AUJAC Germaine, 1987b: «The Growth of an Empirical Cartography in Hellenistic Greece», *in* J.B. HARLEY et David WOODWARD (éd.), *The History of Cartography*, vol. 1, *Cartography in Prehistoric, Ancient, and Medieval Europe and the Mediterranean,* Chicago-London: Univ. of Chicago Press, pp. 148-160.

AUJAC Germaine, 1987c: «Greek Cartography in the Early Roman World», *in* J.B. HARLEY et David WOODWARD (éd.), *The History of Cartography*, vol. 1, *Cartography in Prehistoric, Ancient, and Medieval Europe and the Mediterranean,* Chicago-London: Univ. of Chicago Press, pp. 161-200.

AUJAC Germaine, 1993*: Claude Ptolémée: astronome, astrologue, géographe. Connaissance et représentation du monde habité*, Paris: éditions du CTHS, 428 p.

AUJAC Germaine, 1998: *La Géographie de Ptolémée*, préface de Jean-Pierre Angremy, Paris: BNF-éditions Anthèse, 88 p.

AUSTIN Paul M., 1997: *The Exotic Prisoner in Russian Romanticism*, New York: Peter Lang, XII-214 p.

BABAEV A.D., 1973: *Kreposti drevnego Vakhana* [Les forteresse de l'ancien Wakhan], Douchanbé: Institut d'histoire de l'Académie des sciences du Tadjikistan, 164 p.

BABER, 1826: *Memoirs of Zehir-Ed-Din Muhammed Baber, emperor of Hindustan, written by himself, in the Jaghatai Turki,* and tr., partly by the late John Leyden, partly by William Erskine, with notes and geographical and historical introduction: together with a map of the countries between the Oxus and Jaxartes, and a memoir regarding its construction, by Charles Waddington, of the East India company's engineers. London: Longman, Rees, Orme, Brown, and Green, VII-432 p.

BABINGER Franz, 1955: «Maestro Ruggiero delle Puglie relatore pre-poliano sui Tatari»*, in* Roberto ALMAGIÀ *et al*. (éd.), *Nel VII centenario della nascita di Marco Polo*, Venezia: Palazzo Loredan, Istituto veneto di scienze, lettere ed arti, pp. 53-61.

BACQUÉ-GRAMMONT Jean-Louis, 1972: «Tûrân. Une description du Khanat de Khokand vers 1832 d'après un document ottoman», *Cahiers du monde russe et soviétique*, Paris, t. XII, pp. 192-231.

BACQUÉ-GRAMMONT Jean-Louis, 1996: «Les routes d'*Asie centrale* d'après le *Cihân-Nümâ* de Kâtib Çelebi», *Cahiers d'Asie centrale,* n° 1-2, pp. 311-322.

BADDELEY, John Frederic, 1919: *Russia, Mongolia, China: being some record of the relations between them from the beginning of the XVIIth century to the death of the Tsar Alexei Mikhailovich, A.D. 1602-1676, rendered mainly in the form of narratives dictated or written by the envoys sent by the Russian tsars, or their voevodas in Siberia to the Kalmuk and Mongol khans & princes, and to the*

emperors of China; with introductions, historical and geographical, also a series of maps, showing the progress of geographical knowledge in regard to northern Asia during the XVIth, XVIIth, & early XVIIIth centuries, the texts taken more especially from manuscripts in the Moscow Foreign office archives, London: Macmillan and Company; Burt Franklin Research and Source Works Series, n° 60, 2 vol.; vol. I, 16 + CCCLXVII p.; vol. II, XI-446 p.

BADER, A., P. CALLIERI et T. KHODZHANIYAZOV, 1998: «Survey of the 'Antiochus' Wall». Preliminary Report on the 1993-1994 Campaigns», *in* A. GUBAEV, G. KOSHELENKO and M. TOSI (éd.), *The Archaeological Map of the Murghab Delta. Preliminary reports 1990-1995*, IsIAO Reports and Memoirs, Series minor, III, Roma: IsIAO, pp. 159-186.

*BADMAEV P.A., 1905: *Rossija i Kitaj [La Russie et la Chine],* Saint-Pétersbourg, 104 p.

BAGROV L.S., 1912: *Materialy k istoricheskomu obzoru kart kaspijskogo morja* [Matériaux pour un aperçu historique des cartes de la mer Caspienne], Saint-Pétersbourg. Tipografija Morskogo ministerstva, 112 p.

BAGROV L.S., 1914: *Karty Aziatskoj Rossii, istoricheskie zametki* [Les cartes de la Russie asiatique, remarques historiques], Petrograd. Reproduit in *Aziatskaja Rossija* (éd. Ivan I. Tkhorjevskij), Saint-Pétersbourg: Upravlenie po delam pereselenija, 1914, 3 vol.

BAGROW Leo, 1937: «Ivan Kirilov, Compiler of the First Russian Atlas, 1689-1737», *Imago Mundi*, vol. 2, pp. 78-82.

BAGROW Leo, 1947: «Sparwenfeld's Map of Siberia», *Imago Mundi*, vol. 4, pp. 65-70.

BAGROW Leo, 1948a: «The Maps from the Home Archives of the Descendants of a Friend of Marco Polo», *Imago Mundi*, vol. 5, pp. 3-13.

BAGROW Leo, 1948b: «The Book of the Great Map», *Imago Mundi*, vol. 5, pp. 81-82.

BAGROW Leo, 1952: «The First Russian Maps of Siberia and Their Influence on the West-European Cartography of N.E. Asia», *Imago Mundi*, vol. 9, pp. 83-93.

BAGROW Leo, 1954a: «Semyon Remezov. A Siberian Cartographer», *Imago Mundi*, vol. 11, pp. 111-125.

BAGROW Leo, 1954b: «An Old Russian World Map», *Imago Mundi*, vol. 11, pp. 169-174.

BAGROW Leo, 1955a: «A Few Remarks on Maps of the Amur, the Tartar Strait and Sakhalin», *Imago Mundi*, vol. 12, pp. 127-136.

BAGROW Leo, 1955b: «A Tale from the Bosphorus», *Imago Mundi*, vol. 12, pp. 25-29.

BAGROW Leo, 1955c: «The First Map Printed in Russian», *Imago Mundi*, vol. 12, pp. 152-156.

BAGROW Leo, 1956: «Italians on the Caspian», *Imago Mundi*, vol. 13, pp. 2-10.

BAGROW Leo, 1958: *The Atlas of Siberia by Semyon U. Remezov*, Gravenhage: Mouton, Coll. Imago Mundi, Supplement I, 13 p., 172 f.

BAGROW Leo, 1962: «At the Sources of the Cartography of Russia», *Imago Mundi*, vol. 16, pp. 33-48.

BAGROW Leo, 1964: *History of Cartography,* London: C.A. Watts, 312 p.; traduction en russe: *Istorija kartografii,* trad. d'N.I. Lisova, Moscou: Centrpoligraf, 2004, 319 p.

BAGROW Leo, 1975: *A History of Russian Cartography up to 1800*, Ontario: Walker Press; traduction en russe: *Istorija russkoj kartografii*, trad. D'E.V. Lamanova, Moscou: ZAO Centrpoligraf, 2005, 523 p.

BAGROW Leo, 2004: voir Bagrow, 1964.

BAGROW Leo, 2005: voir Bagrow, 1975.

BAILEY Frederick Marshman, 1946: *Mission to Tashkent*, London: J. Cape [1946], 312 p.

*BAILLY Jean Sylvain, 1779: *Lettres sur l'Atlantide de Platon et sur l'ancienne histoire de l'Asie pour servir de suite aux Lettres sur l'origine des Sciences, adressées à M. de Voltaire par M. Bailly*, Londres: Chez M. Elmesly; Paris: Chez les Frères Debure, quai des Augustins, 480 p.

BALARD Michel, 2002: «*Genuensis civitas in extremo Europae:* Caffa from the Fourteenth to the Fifteenth Century», *in* David ABULAFIA et Nora BEREND, *Medieval Frontiers: Concepts and Practices*, Hants-Burlington: Ashgate, pp. 143-151.

BALDAUF Ingeborg, 1991: «Some thoughts on the making of the Uzbek Nation», *Cahiers du monde russe et soviétique,* Paris, t. 32 (1), janvier-mars 1991, pp. 79-96.

BALLAND Daniel, 1990: «Boundaries of Afghanistan», *in* E. YARSHATER (éd.), *Encyclopaedia Iranica*, t. IV, London-New York: Routledge & Kegan Paul (896 p.), pp. 406a-415b.

BALLAND Daniel, Thomas J. BARFIELD et Mansura HAIDER, 1992: «Comments on Andre Gunder Frank's 'The Centrality of Central Asia'», *Bulletin of Concerned Asian Scholars,* Bill Doub, vol. 24, n° 2 (April-June 1992), pp. 75-80.

BALLAND Daniel (éd.), 1993: *Annuaire des études centrasiatiques en France*, 1ère éd., Yvry-sur-Seine: CNRS, Groupe Asie Intérieure, 53 p.

BALLAND Daniel, 1997a: «Diviser l'indivisible: les frontières introuvables des États centrasiatiques», *Hérodote* (n° intitulé: *Le cercle de Samarcande*), n° 84, pp. 77-123.

BALLAND Daniel, 1997b: «Tachkent, métropole de l'*Asie centrale*?», *Cahiers d'études sur la Méditerrannée orientale et le monde turco-iranien*, n° 24, pp. 219-250.

BANFI F., 1952: «The Cosmographic Loggia of the Vatican Palace» *Imago mundi,* IX, pp. 23-30.

BANK A.B., 1960: *Vostochnye sobranija Ermitazha (obchshaja kharakteristika, osnovnye linii issledovanija)* [Collections orientales de l'Ermitage (caractéristique générale, lignes fondamentales de la recherche)], Leningrad: Izdatel'stvo Gosudarstvennogo Ermitazha, 85 p.

BARFIELD Tomas J., 1989: *The Perilous Frontier: Nomadic Empires and China from 221 BC to AD 1757*, Cambridge, Mass.: Blackwell, col.: Studies in social discontinuity, XIII-325 p.

BARON Samuel H., 1977: «Russia and Central Asia», *in* PENNINGTON L.E. (éd.), *The Purchas handbook: studies of the life, times and writings of Samuel Purchas, 1577-1626: with bibliographies of his books and of works about him*, London: Hakluyt Society; collection: Works issued by the Hakluyt Society. 2nd ser.; n° 185-186, 1977, vol. 1, pp. 278-291.

BARON Samuel H., 1985: «Muscovy and the English Quest for a Northeastern Passage to Cathay (1553-1584)», *Acta Slavica Iaponica,* III, Slavic Research Center, Hokkaido Univ., Sapporo, pp. 1-17.

BARON Samuel H., 1986: «Herberstein and the English 'Discovery' of Muscovy», *Terrae Incognitae, the Journal of the Society for the History of Discoveries*, Chicago, vol. XVIII, pp. 43-54.

BARON Samuel H., 1989: «William Borough and the Jenkinson Map of Russia, 1562», *Cartographica*, Toronto, vol. 26, n° 2, Summer, pp. 72-85.

BARON Samuel H., 1991a: «B.A. Rybakov on the Jenkinson map of Russia», *in* Samuel H. BARON, *Explorations in Moscovite History*, Hampshire-Brookfield: Variorum, article XII, pp. 1-11.

BARON Samuel H., 1991b: «The influence in sixteenth century England of Herberstein's *Rerum Moscoviticarum Commentarii*», *in* Samuel H. BARON, *Explorations in Moscovite History*, Hampshire-Brookfield: Variorum, article XV, pp. 1-10.

BARON Samuel H., 1993: «The lost Jenkinson map of Russia (1562) recovered, redated and retitled», *Terrae Incognitae, the Journal of the Society for the History of Discoveries*, Chicago, vol. XXV, pp. 53-66.

BARRETT Thomas M., 1995: «Lines of Uncertainty: The Frontiers of the North Caucasus», *Slavic Review, vol.* 54, n° 3 (Autumn), pp. 578-601.

BARRETT Thomas M., 1998: «Southern Living (in Captivity): The Caucasus in Russian Popular Culture,» *Journal of Popular Culture, vol.* 31, n° 4, pp. 79–82.

BARTOL'D V., 1902: «Turkestan. Istorija drevnjaja» [Turkestan. Histoire ancienne], *in* F.A. BROGAUZ et I.A. EFRON (éd.), *Enciklopedicheskij slovar'*, Saint-Pétersbourg: Tipografija Brogauz-Efron, t. 34 [482 p.], pp. 203-204.

BARTOL'D V.V., 1963a: *Turkestan v epokhu mongol'skogo nashestvija* [Le Turkestan à l'époque de la conquête mongole] (*Sochinenija*, t. 1), Moscou: Nauka, Glavnaja redakcija vostochnoj literatury, 760 p.

BARTOL'D V.V., 1963b: «Tadzhiki» [Les Tadjiks], 1ère éd. 1925, *in Sochinenija* [*Œuvres*], t. 2, p. 1, Moscou: Nauka, pp. 449-472.

BARTOL'D V.V., 1963c: «Kirgizy. Istoricheskij ocherk» [Les Kirghizes. Essai historique], 1ère éd. 1927, *in Sochinenija* [*Œuvres*], t. 2, p. 1, Moscou: Nauka, pp. 473-546.

BARTOL'D V.V., 1963d: «Ocherk istorii turkmenskogo naroda» [Essai de l'histoire du peuple turkmène], 1ère éd. 1929, *in Sochinenija* [*Œuvres*], t. 2, p. 1, Moscou: Nauka, pp. 547-626.

BARTOL'D V.V., 1963e: «Arabskie izvestija o Russakh» [Nouvelles des Arabes sur les anciens Russes], *in Sochinenija* [*Œuvres*], t. 2, p. 1, Moscou: Nauka, pp. 810-858.

BARTOL'D V.V., 1964a: «Eshche raz o slove «sart»« [Encore fois à propos du mot «Sarte»], *in Sochinenija* [*Œuvres*], t. 2, p. 2, Moscou: Nauka, pp. 310-314.

BARTOL'D V.V., 1964b: «O prepodavanii tuzemnyx narechij v Samarkande» [De l'enseignement des dialectes des allogènes à Samarkand], *in Sochinenija* [*Œuvres*], t. 2, p. 2, Moscou: Nauka, pp. 303-305.

BARTOL'D V.V., 1964c: «Stat'ia dlja ènciklopedii Islama: Sart» [Article pour l'Encyclopédie de l'Islam: Sarte], *in Sochinenija* [*Œuvres*], t. 2, p. 2, Moscou: Nauka, 527-528.

BARTOL'D V.V., 1964d: «Vmesto otveta gospodinu Lapinu» [En guise de réponse à Monsieur Lapin], *in Sochinenija* [*Œuvres*], t. 2, p. 2, Moscou: Nauka, pp. 306-309.

BARTOL'D V.V., 1965a: «Svedenija ob Aral'skom more», *in Sochinenija*, Moscou: Nauka, Glavnaja redakcija vostochnoj literatury, t. 3, pp. 13-94.

BARTOL'D V.V., 1965b: «Turkestan (article pour l'encyclopédie de l'Islam)», *in Sochinenija*, Moscou: Nauka, Glavnaja redakcija vostochnoj literatury, t. 3, pp. 518-520; article en français in *Encyclopédie de l'Islam,* Dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans (éd. M.Th. Houtsma, A.J. Wensinck, R. Basset, T.W. Arnold, Schaude), Leyde: E. Brill, 1934, 1ère éd., t. IV, pp. 942-943; republié avec des ajouts de C.E. Bosworth in *Encyclopédie de l'Islam*, Leyde: E. Brill, 2002, pp. 786-787.

BARTOL'D V.V., 1965c: «Recenzija na knigu W. Rickmer Rickmers [Compte-rendu sur un livre de W. Rickmer Rickmers», *in Sochinenija*, Moscou: Nauka, Glavnaja redakcija vostochnoj literatury, t. 3, pp. 294-296.

BARTOL'D V.V., 1968: «Tatary» (article pour l'encyclopédie de l'Islam), *in Sochinenija*, Moscou: Nauka, Glavnaja redakcija vostochnoj literatury, t. 5, pp. 559-561.

BARTOL'D V.V., 1977a: «Istorija izuchenija Vostoka v Evrope i Rossii» [Histoire des études orientales en Europe et en Russie], (1ère éd. 1911), *in Sochinenija,* Moscou: Nauka, Glavnaja redakcija vostochnoj literatury, t. 9, pp. 199-482.

BARTOL'D V.V., 1977b: «Sostojanie i zadachi izuchenija istorii Turkestana» [État et objectifs de la recherche historique du Turkestan], *in Sochinenija*, t. 9, Moscou: Nauka, Glavnaja redakcija vostochnoj literatury, pp. 510-521.

BARTOL'D V.V., 1977c: «Istoricheskie i geograficheskie trudy V.P. Vasil'eva» [Travaux historiques et géographiques de V.P. Vassiliev], *in Sochinenija,* t. 9, Moscou: Nauka, Glavnaja redakcija vostochnoj literatury, pp. 619-628.

BASSIN Mark, 1991: «Russia between Europe and Asia: The Ideological Construction of Geographical Space», *Slavic Review*, vol. 50, n° 1 (Spring), pp. 1-17.

BASSIN Mark, 1993: «Turner, Solov'ev, and the «frontier Hypothesis»: The Nationalist Signification of Open Spaces», *The Journal of Modern History*, vol. 65, nr. 3 (Sept.), pp. 473-511.

BASSIN Mark, 1994: «Russian Geographers and the «National Mission» in the Far East», *in* Hooson DAVID (éd.), *Geography and National Identity,* Oxford UK & Cambridge USA: Blackwell, pp. 112-133.

BASSIN Mark, 1999: *Imperial Visions. Nationalist Imagination and Geographical Expansion in the Russian Far East, 1840-1865*, Cambridge Studies in Historical Geography, 29, Cambridge: Cambridge Univ. Press, 329 p.

BATANY Jean, 1982: «Un Usbek au XIVe siècle: le Sarrasin juge des Français dans l'*Apparicion Jenant de Meun», in Images et Signes de l'Orient dans l'Occident Médiéval: (Littérature et civilisation)*, Aix-en-Provence: Université de Provence; collection: Senefiance, n° 11, pp. 41-58.

BAUD Aymon, Philippe FORET et Svetlana GORSHENINA, 2003: *La Haute-Asie telle qu'ils l'ont vue. Explorateurs et scientifiques de 1820 à 1940*, Genève: Olizane, 144 p.

BEAL Samuel, 1884: Si-yu-ki [de Xuanzang]. *Buddhist Records of the Western World*, London: Trubner & Co. Ltd, 2 vol.

*BEALBY J.T. et P. KROPOTKIN (Prince), 1911: «Turkestan», *in Encyclopedia Britannica. A Dictionary of Arts, Sciences, Literature and General Information,* Cambridge: 11th Edition, Cambridge Univ. Press, vol. XXVII, pp. 419-426.

BEAUVOIS Daniel, 1972: «Un Polonais au service de la Russie: Jean Potocki et l'expansion en Transcaucasie. 1804-1805», *Cahiers du monde russe et soviétique*, 1972, 19/1-2, pp. 175-189.

BEAUVOIS Daniel, 1980: «Introduction. Du cosmopolitisme à l'impérialisme», *in* POTOCKI, 1829 (reéd. 1980), pp. 7-26.

BECKER Seymour, 1968: *Russia's Protectorates in Central Asia. Bukhara and Khiva, 1865-1924*, Cambridge (Mass.): Harvard Univ. Press, Russian Research Center Studies (54), XIV-416 p.

BECKER Seymour, 1986: «The Muslim East in Nineteenth-Century Russian popular historiography», *Central Asia Survey*, vol. 5, n° 3/4, pp. 25-47.

BECKWITH Christopher I., 1993: *The Tibetan empire in Central Asia: a history of the struggle for great power among Tibetans, Turks, Arabs, and Chinese during the early Middle Ages*, Princeton, N.J.: Princeton Univ. Press, XXII-281 p. (1ère éd. 1987).

BEKHMATOVA N.E., 1997: «Kazakhstan i Srednjaja Azija» [Le Kazakhstan et l'*Asie centrale*], *in Nacional'nye okrainy Rossijskoj Imperii. Stanovlenie i razvitie sistemy upravlenija* [Les périphéries nationales de l'Empire russe. Naissance et développement du système de direction], Moscou: Slavjanskij dialog, pp. 323-351.

BELIN DE LAUNAY J., 1882: *in* VAMBERY, 1882a, pp. I-XXVII.

BELOUSOV V.Ja., 1934: «Rabota Akademii nauk SSSR v Kirgizskoj SSR» [Activité de l'Académie des sciences de l'URSS dans la République soviétique socialiste kirghize], *in Akademija nauk SSSR respublikam Srednej Azii. 1924-1934. K desjatiletiju nacional'nogo razmezhevanija Srednej Azii* [L'Académie des sciences de l'URSS pour les républiques d'*Asie centrale*. 1924-1934. Pour les 10 ans de la délimitation nationale en *Asie centrale*], Moscou, Léningrad: Izd. Akademii nauk SSSR, pp. 119-143.

BENES Tuska, 2004: «Comparative Linguistics as Ethnology: In Search of Indo-Germans in Central Asia, 1770-1830», *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, vol. 24, n° 2, pp. 119-132.

BENEVENI, «Rapport …», voir: KHALFIN, 1986.

BENNIGSEN Alexandre et Chantal LEMERCIER-QUELQUEJAY, 1968: *L'Islam en Union Soviétique*, Paris: Payot, (1ère éd. en anglais, London, Pall Mall Press Ltd., 1967), 263 p.

BÈR K.M., 1849: «Zaslugi Petra velikogo po chasti rasprostranenija geograficheskikh poznanij» [Les mérites de Pierre le Grand dans le domaine de la diffusion des connaissances géographiques], *Zapiski russkogo geograficheskogo obshchestva* [Notes de la Société russe de géographie], livre III, Saint-Pétersbourg: Tipografija Vtorogo Otdelenija Sobstvennoj E.I.V. Kanceljarii, pp. 217-253.

BÉRARD Victor, 1904: *La Révolte de l'Asie*, Paris: Armand Colin, 435 p.

BÉRARD Victor, 1905: *L'Empire russe et le Tsarisme*, Paris: Armand Colin, 372 p.

BERELOWICH Wladimir, 1990: «Aux origines de l'ethnographie russe: la Société de Géographie dans les années 1840-1850», *Cahiers du monde russe et soviétique,* XXXI (2-3), avril-septembre, pp. 265-274.

BERG L.S., 1929a: *Ocherk istorii russkoj geograficheskoj nauki (vplot' do 1923 goda)* [Essai d'histoire de la science géographique russe jusqu'en 1923], Leningrad: Izdatel'stvo Akademii nauk, 154 p.

BERG L.S., 1929b: «Istorija issledovanija Turkmenii» [Histoire de la recherche en Turkménie], *Turkmenija*, t. I, Leningrad: Izdatel'stvo Akademii nauk, Komissija èkspedicionnykh issledovanij, pp. 74-124.

BERG L.S., 1940: «Pervye russkie karty Kaspijskogo morja (v svjazi s voprosom ob urovne ego v XVII – XVIII vekakh)» [Les premières cartes russes de la mer Caspienne (en rapport avec la question de son niveau aux XVIIe-XVIIIe siècles)], *Izvestija Akademii nauk SSSR* [Bulletin de l'Académie des sciences de l'URSS], série géographique et géophysique, Moscou, n° 159, pp. 159-180.

BERGERON Pierre, MDCCXXV [1735]: *Voyages faits principalement en Asie dans les XII, XIII, XIV, et XV siècles, par Benjamin de Tudèle, Jean du Plan-Carpin, N. Ascelin, Guillaume de Rubruquis, Marc Paul Vénitien, Haiton, Jean de Mandeville, et Ambroise Contarini: accompagnés de l'Histoire des Sarasins et des Tartares, et précédez d'une introduction concernant les voyages et les nouvelles découvertes des principaux voyageurs*, à savoir: [**1**] «Quelques observations du moine Bacon touchant les parties Septentrionales du monde, avec les relations touchant les Tartares, tirées de l'Histoire de R.Wendover et de Mat. Paris avec quelques lettres sur le même sujet»; [**2**] «Voyage du célèbre Benjamin autour du monde, commencé l'an 1173… écrit premièrement en hébreu par l'auteur de ce voyage, traduit ensuite en latin par Benoît Arian Montan et nouvellement du latin en françois… (par P. Bergeron.)»; [**3**] «Relations touchant les Tartares, tirées de l'Histoire de R. Wendover et de Mat. Paris»; [**4**] «Traité des Tartares, de leur origine, mœurs, religion, guerres, conquêtes, empire, chams, hordes diverses et changement jusqu'à aujourd'hui […]»; [**5**] «Voyage remarquable de Guillaume de Rubruquis, envoyé en ambassade par le roi Louis IX… en Tartarie et à la Chine, l'an… 1253… écrit par l'ambassadeur… traduit de

l'anglois par le sr de Bergeron…»; [**6**] «Voyages très curieux faits et écrits par les RR. PP. Jean du Plan Carpin,… et N. Ascelin,… envoiez en qualité de légats apostoliques et d'ambassadeurs de la part du pape Innocent IV vers les Tartares et autres peuples orientaux…»; [**7**] "Quelques observations qu'un anglois a tiré de la quatrième partie de l'ouvrage du frère aîné de Roger Bacon touchant les parties septentrionales du monde, où l'on trouvera un savant discours géographique de l'habile Moine Bacon"; [**8**] «Traité de la navigation et des voyages de découverte et conquête modernes, et principalement des Français, avec une exacte et particulière description de toutes les îles Canaries, les preuves du temps de la conquête d'icelles et la généalogie des Bethencourts et Braquemons, le tout recueilli de divers auteurs…», A La Haye: Chez Jean Neaulme, 2 tomes en 1 vol. (pagination multiple).

BERINDEI Mihnea: 1989: «Les Vénitiens en mer Noire, XVI^{e}-XVII^{e} siècles. Nouveaux documents», *Cahiers du Monde russe et soviétique, vol.* 30, n° 3-4, pp. 207-224.

BERTHELOT A.-M. [1886-1902]: «Asie. Généralité. Situation, Superficie et Limites. Religion. Géographie politique», *in La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une Société de savants et de gens de lettres*, sous la dir. de André Berthelot, t. 4, Paris: H. Lamirault, Société Anonyme de la Grande Encyclopédie, [1886-1902] (1200 p.), pp. 91-136.

BERTRAND Frédéric, 2003: «Une science sans objet? L'ethnographie soviétique des années 20-30 et les enjeux de la catégorisation ethnique», *Cahiers du Monde russe*, vol. 44 (1), pp. 93-110.

BERTUCCIOLI Giuliano, 1976: «Tartari», *in* Giuseppe ALESSI (président), *Enciclopedia Dantesca,* Roma: Enciclopedia italiana, t. V, p. 525.

BEVAN W.L. et H.W. PHILLOTT, 1969: *Mediaeval Geographie. An essay in illustration of the Hereford Mappa Mundi,* Amsterdam: Meridian Publising, XLV-182 p. (1ère éd.: Londres: Stanford, 1873).

*BICHURIN N.Ja. (Iakinf), 1829: *Opisanie Chzhungarii i Vostochnogo Turkestana v drevnem i nyneshnem ego sostojanii* [Description de la Djungarie et du Turkestan oriental dans son état ancien et moderne], t. I, Saint-Pétersbourg: Krajja, XLVI, 270 p.

BICHURIN N.Ja. (Iakinf), 1950-1953: *Sobranie svedenij o narodakh, obitavshikh v Srednej Azii v drevnie vremena* [Recueil des témoignages sur les peuples de l'*Asie centrale* dans l'Antiquité], Moscou-Leningrad: Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, t. 1, 1950, 381 p.; t. 2, 1950, 333 p.; t. 3, 1953, 326 p.

BIGALLI Davide, 1971: *I Tartari e l'apocalisse: ricerche sull'escatologia in Adamo Marsh e Ruggero Bacone*, Firenze: La Nuova Italia; collection: Pubblicazioni del Centro di studi del pensiero filosofico del cinquecento e del seicento in relazione ai problemi della scienza del Consiglio nazionale delle ricerche, Serie 1, Studi 1, 211 p.

BIGGS Michael, 1999: «Putting the State on the Map: Cartography, Territory, and European State Formation», *in Comparative studies in society and history*, Cambridge: Cambridge Univ. Press, vol. 41, nr. 3, pp. 374-405.

BILDE P. (éd.), 1993: *Centre and Periphery in the Hellenistic World*, Aarhus: Aarhus Univ. Press, Studies in Hellenistic civilization, vol. 4, 357 p.

BINI Mauro, 2002: «Dalla Cosmografia classica alla cartografia del Quattrocento», *in* Francesco SICILIA, *Alla scoperta del mondo: l'arte della cartografia da Tolomeo a Mercatore*, Modena: Il Bulino edizioni d'arte, pp. 11-64.

BLACK Jeremy, 2003: *Visions of the World. A history of maps*, London: Mitchell Beazley, 176 p.

BLANC Édouard, 1894: «La colonisation russe en *Asie centrale*», *Annales de Géographie*, n° 11, avril, t. III, pp. 346-370.

BLANC Simone, 1968: «Histoire d'une phobie: 'Le testament de Pierre le Grand'», *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 9/3-4, pp. 265-293.

*BLITSTEIN Peter A., 1999: *Stalin's Nations: Soviet Nationality Policy between Planning and Primordialism, 1936–1953*, Ph.D. diss., Univ. of California at Berkeley.

BLUM Alain et Martine MESPOULET, 2003: *L'anarchie bureaucratique. Pouvoir et statistique sous Staline*, Paris: éd. la Découverte, 372 p.

BOCCACCIO Giovanni, 1998: «De montibus, silvis, fontibus, lacubus, fluminibus, stagnis seu paludibus et de diversis nominibus maris» (a cura di Manlio Pastore Stocchi), *in Tutte le opere di Giovanni Boccaccio*, a cura di Vittore BRANCA et Vittorio ZACARIA, Milano: Mondadori, vol. 2, parte 2, 1816-2122 p.

BOGGS Samuel Whittemore, 1940: *International boundaries: a study of boundary functions and problems*, foreword by Isaiah Bowman, New York: Columbia University Press, XVII-272 p.

BOGOJAVLENSKIJ Nikolaj Vjacheslavovich, 1906: *Zapadnyj zastennyj Kitaj: ego proshloe, nastojashchee sostojanie i polozhenie v nem russkikh poddannykh* [La Chine occidentale au-delà de la Muraille: Son passé, son présent et la situation des citoyens russe là-bas], Saint-Pétersbourg: tipografija A.S. Suvorina, 418 p.

BOJKO V.S. 1998: «Sovetskij Sojuz, Komintern i Afganistan v konce 1920-kh – nachale 1930-kh godov» [L'Union soviétique, le Komintern et l'Afghanistan à la fin des années 1920-début des années 1930], *Vostok,* n° 4.

BONNETT Alastair, 2004: *The Idea of the West. Culture, Politics and History,* New York: Pagrave Macmillan, 201 p.

BOORSTIN Daniel Joseph, 1986: *Les découvreurs*, Paris: R. Laffont, 761p.

BÖSS Otto, 1961: *Die Lehre der Eurasier; ein Beitrag zur russischen Ideengeschichte des 20. Jahrhunderts*, Wiesbaden: O. Harrassowitz, 130 p.

BOSWORTH C.E., 2002: «Turkestan», *in Encyclopédie de l'Islam*, Leyde: E. Brill, pp. 786-787.

BOULOUX Nathalie, 2002: *Culture et savoirs géographiques en Italie au XIV^e siècle*, Turnhout: Brepols; collection Terrarum orbis, n° 2, 340-[21] p.

BOURGUET Marie-Noëlle, 1998: «De la Méditerrannée», *in* M.-N. BOURGUET, B. LEPETIT, D. NORDMAN et M. SINARELLIS, *L'invention scientifique de la Méditerrannée. Égypte, Morée, Algérie*, Paris: édition de l'École des Hautes études en sciences sociales, pp. 7-28.

BOYLE John Andrew, 1979: «Alexander and the Mongols», *Journal of the Royal Asatic Society of Great Britain and Ireland*, London, pp. 123-136 p.

BRACCIOLINI Poggio (Le Pogge), 2003: *De l'Inde: les voyages en Asie de Niccolò de' Conti*, texte établi, trad. et commenté par Michèle Guéret-Lafert, Turnhout: Brepols, 203 p.

BREGEL Yuri, 1991: «Turko-Mongol Influences in Central Asia», *in* Robert L. CANFIELD (éd.), 1991, pp. 53-77.

BREGEL Yuri, 1995: *Bibliography of Islamic Central Asia*, Bloomington: Indiana Univ., Research Institute for Inner Asian Studies, v.160, vol. 3, LIX-XXXV-XXIX-2276 p.

BREGEL Yuri, 2003: *Historical Atlas of Central Asia*, Handbook of Oriental Studies, Part 8. Uralic & Central Asian Studies, 9, Leiden: Brill, 136 p.

BRIANT Pierre, 1984: *L'Asie centrale et les royaumes proche-orientaux du premier millénaire (c. VIII^e-IV^e siècles avant notre ère)*, «Mémoire» n° 42, Paris: Éditions Recherche sur les civilisations, 118 p.

BRILL OLCOTT Martha, 1994: «The Myth of 'Tsentral'naja Azija'», *Orbis*, vol. 38, n° 4, Fall 1994, pp. 549-565.

BRILL OLCOTT Martha, 1995: *The Kazakhs*, Stanford, California: Hoover Institution Press, Stanford Univ., (1^ère éd. 1987), 388 p.

BRILL OLCOTT Martha et Aleksej MALASHENKO (éd.), 2000: *Mnogomernye granicy Central'noj Azii* [Frontières à multiples dimensions de l'*Asie centrale*], Moscou: Gendal'f, Centre Carnegie de Moscou, 97 p.

BRILL OLCOTT Martha, 2001: *Dvenadcat' mifov o Central'noj Azii (Vozvrashchajas' k napisannomu* [Douze mythes sur l'*Asie centrale*. Retour vers ce qui est déjà écrit], Moscou: Centre Carnegie de Moscou, *Rabochie materialy*, n° 2, 30 p.

BRINCKEN Anna-Dorothee von den, 1968: «Mappa mundi und Chronographia. Studien zur *imago mundi* des abendländischen Mittelalters», Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters, hrsg. namens der Monumenta Germaniae Historica, Köln-Graz: Böhlau, n° 24, pp. 118-186.

BRINCKEN Anna-Dorothee von den, 1973: *Die 'Nationes Christianorum Orientalium' im Verständnis der lateinischen Historiographie: von der Mitte des 12. bis in die zweite Hälfte des 14. Jahrhunderts*, Köln, Wien: Böhlau Verlag, col. Kölner historische Abhandlung, Bd 22, XII-551 p.

BRINCKEN Anna-Dorothee von den, 1992: *«Fines terrae»: die Enden der Erde und der vierte Kontinents auf mittelalterlichen Weltkarten*, Hannover: Hahnsche Buchhandlung; collection: Schriften, Monumenta Germaniae Historica, Bd. 36, XLIII-243 p.

BROC Numa, 1972: *La géographie des philosophes. Géographes et Voyageurs français au XVIII^e siècle*, Thèse pour le doctorat ès lettres présentée devant l'Université Paul Valéry de Montrellier, Lille: Service de reproduction des thèses, 797 p.

BROCKHAUS ENZYKLOPÄDIE, 1987: *Brockhaus Enzyklopädie*, Mannheim: F.A. Brockhaus, t. 2, 704 p.

BROCKHAUS ENZYKLOPÄDIE, 1993: *Brockhaus Enzyklopädie*, Mannheim: F.A. Brockhaus, t. 22, 720 p.

BROWER Daniel, 1994: «Imperial Russia and its Orient: The renown of Nikolai Przhevalsky», *Russian Review, vol.* 53 (July), pp. 367-381.

BROWER Daniel R. et Edward J. LAZZERINI (éd.), 1997: *Russia's Orient: Imperial Borderlands and Peoples, 1700-1917*, Bloomington: Indiana Univ. Press, XX-339 p.

BROWER Daniel, 2002: «Whose Cultures?», *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History, vol.* 3, n° 1, Winter, pp. 81-88.

BROWER Daniel, 2003: *Turkestan and the Fate of the Russian Empire*, London and New York: Routledge Curzon, Taylor & Francis Group, 213 p.

BROWER Daniel, Susan Layton, 2005: «Liberation through Captivity. Nikolai Shipov's Adventures in the Imperial Borderlands», *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 6, n° 2 (Spring), pp. 259–279.

BRUCHIS Michael, 1984: «The Effect of the URSS's Language Policy on the National Languages of Its Turkic Population», *in* Yaacov RO'I (éd.), *The URSS and the Muslim World*, London: George Allen & Unwin, 1984, XV-298 p.

BRUNET Roger, Denis ECKERT et Vladimir KOLOSSOV (éd.), 1995: *Atlas de la Russie et des pays proches*, Montpellier: Reclus; Paris: La Documentation française; collection: Dynamiques du territoire, n° 15, 208 p.

BRZEZINSKI Zbigniew, 1997: *Le grand échiquier. L'Amérique et le reste du monde*, préf. de Gérard Chaliand, trad. de l'anglais Michel Bessière et Michelle Herpe-Voslinsky, Paris: Bayard Éditions, 275 p. (1ère éd.: *The Grand Chessboard: American Primacy and its Geostrategic Imperatives,* New York: Basic Books, XIV-223 p.).

BRZEZINSKI Zbigniew, 2004: *The Choice: Global Domination or Global Leadership,* New York: Basic Books, 2004, XI-242 p.

BSE, 1934, t. 60: *Bol'shaja sovetskaja ènciklopedija* [La grande encyclopédie soviétique], éd. O.Ju. Shmidt, 1ère éd., t. 60, Moscou: OGIZ RSFSR, 709 p.

BSE, 1939, t. 41: *Bol'shaja sovetskaja ènciklopedija,* 1ère éd., Moscou: OGIZ RSFSR, 864 col.

BSE, 1947, t. 52: *Bol'shaja sovetskaja ènciklopedija*, 1ère éd., Moscou: OGIZ SSSR, 942 col.

BSE, 1954, t. 29: *Bol'shaja sovetskaja ènciklopedija,* 2e éd., Moscou: Bol'shaja sovetskaja ènciklopedija, 672 p.

BSE, 1957, t. 40: *Bol'shaja sovetskaja ènciklopedija,* 2e éd., Moscou: Bol'shaja sovetskaja ènciklopedija, 648 p.

BSE, 1957, t. 47: *Bol'shaja sovetskaja ènciklopedija*, éd. B.A. Vvedenskij, 2e éd., Moscou: Bol'shaja sovetskaja ènciklopedija, 1957, 772 p.

BSE, 1974, t. 17: *Bol'shaja sovetskaja ènciklopedija,* 3e éd., Moscou: Sovetskaja ènciklopedija, 615 p.

BSE, 1976, t. 24: *Bol'shaja Sovetskaja ènciklopedija*, éd. A.M. Prokhorov, 3e éd., Moscou: Sovetskaja ènciklopedija, 1976, 607 p.

BSE, 1977, t. 26: *Bol'shaja Sovetskaja ènciklopedija*, éd. A.M. Prokhorov, 3e éd., Moscou: Sovetskaja ènciklopedija, 1977, 622 p.

BSE, 1978, t. 28: *Bol'shaja Sovetskaja ènciklopedija*, éd. A.M. Prokhorov, 3e éd., Moscou: Sovetskaja ènciklopedija, 1978, 615 p.

BUDRIN, 1871: «Russkie v Bukhare v 1820 godu, zapiski ochevidca» [Les Russes à Boukhara en 1820, notes d'un témoin], *Spravochnaja knijka Orenburgskogo kraja na 1871* [Annuaire du district d'Orenbourg de 1871], Orenburg, pp. 1-45.

BUNBURY Edward Herbert, 1879: *A history of ancient geography among the Greeks and Romans from the earliest ages till the fall of the Roman Empire*, London: John Murray, 2 vol. (repr. Amsterdam-Uithoorn: J.C. Gieben, 1979).

BURNES Alexander, 1834: *Travels into Bokhara; being the account of a journey from India to Cabool, Tartary and Persia; also, Narrative of a voyage on the Indus, from the sea to Lahore, with presents from the king of Great Britain; performed under the orders of the supreme government of India, in the years 1831, 1832, and 1833*, London; J. Murray, 3 vol. [Rééd. Karachi, Oxford Univ. Press, 1973].

BURNETT Charles, 1984: «An apocryphal letter from the Arabic Philosopher Al-Kindi to Theodore, Frederick II's astrologer, concerning Gog and Magog, the enclosed nations, and the scourge of the Mongols», *Viator*, Berkeley, California: Univ. of California Press, n° 15, pp. 151-167.

BURNETT Charles, 1992: «Translating Activity in Medieval Spain», *in* Salma KHADRA JAYYUSI, *The Legacy of Muslim Spain*, Leiden-New York–Köln: Brill, pp. 1036-1058.

BURNETT Charles et Patrick GAUTIER DALCHÉ, 1991: «Attitudes towards the Mongols in medieval literature: the XXII kings of Gog and Magog from the court of Frederick II to Jean de Mandeville», *Viator*, Berkeley, California: Univ. of California Press, n° 22, pp. 153-167.

BUS Charles de, 1927: *Les collections d'Anville à la Bibliothèque nationale*, Paris: Imprimerie Nationale, 53 p.

BUTTINO Marco, 1991: «Turkestan 1917. La révolution des Russes», *Cahiers du monde russe et soviétique,* XXXII, pp. 61-77.

BUTTINO Marco, 2003: *La rivoluzione capovolta. L'Asia centrale tra il crollo dell'impero zarista e la formazione dell'URSS*, Napoli: l'Ancora del Mediterraneo, 488 p.

BUZZATI Dino, 1989: *Il deserto dei Tartari,* Milano: A. Mondadori, XIV-234 p. (1ère éd. Oscar classici moderni, 1940).

CAGNAT René et Michel JAN, 1990: *Le milieu des Empires: Entre URSS, Chine et Islam, le destin de l'Asie centrale*, Paris: Robert Laffont (1ère éd. 1981), 438 p.

CALLIERI Pierfrancesco, 2003: «La presunta via commerciale tra l'India e Roma attraverso l'Oxus e il mar Caspio. Nuovi dati di discussione», *Topoi* 11 (2001), pp. 537-545.

CAMENA D'ALMEIDA P., 1932: *États de la Baltique. Russie. Géographie universelle, publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois,* t. V, Paris: Librairie Armand Colin, 355 p.

CAMPBELL Elena, 2002: «K voprosu ob Orientalizme v Rossii (vo vtoroj polovine XIX-nachale XX veka)»[Sur la question de l'orientalisme en Russie (dans la

seconde moitié du XIX^e^ siècle au début du XX^e^ siècle)], *Ab Imperio,* Kazan, vol. 1, pp. 311-322.

CAMPBELL Mary B., 1988: *The witness and the other world: exotic European travel writing, 400-1600*, Ithaca N.Y.-London: Cornell Univ. Press, X-285 p.

CANFIELD Robert L. (éd.), 1991: *Turko-Persia in Historical Perspective*, Cambridge, New York: Cambridge [England]; New York: Cambridge Univ. Press, 1991. XIV-256 p.

CAREY William (A.D.), 1901: *Adventures in Tibet, including the diary of Miss Annie R. Taylor's remarkable journey from Tau-Chau to Ta-Chien-Lu through the heart of the «Forbidden Land»*, Boston: United Society of Christian endeavor, 1901 [Rééd.: *Travel and adventure in Tibet, including the diary of Miss Annie R. Taylor's […]*, Delhi: Mittal Publications, 1983, 285 p.].

CARR Edward Hallet, 1969: *La Révolution bolchevique (1917-1923). La formation de l'URSS,* trad. de l'anglais par Andrée Broué, Paris: Les Éditions de Minuit; collection Arguments, 38 (1^ère^ éd., Macmillan and C°, 1950, 3 v.), XII-452 p.

CARRÈRE D'ENCAUSSE Hélène, 1966: *Réforme et révolution chez les musulmans de l'Empire russe. Bukhara 1867-1924*, Paris: Armand Colin, 313 p.

CARRÈRE D'ENCAUSSE Hélène, 1970: «Les routes commerciales de l'*Asie centrale* et les tentatives de reconquête d'Astrakhan d'après les registres des «Affaires importantes» des Archives ottomanes», *Cahiers du monde russe et soviétique,* Paris, n° 11, pp. 391-620.

CARRÈRE D'ENCAUSSE Hélène et Stuart SCHRAM, 1970: *Le Marxisme et l'Asie. 1853-1964*, Paris: Armand Collin, 493 p.

CARRÈRE D'ENCAUSSE Hélène, 1987: *Le Grand défi. Bolcheviks et Nations, 1917-1930*, Paris: Flammarion, 333 p.

CARREZ L., 1886: *Atlas de géographie ancienne*, Paris-Lille: J. Lefort.

CARRIÈRE Pierre, 2002a: «L'Asie septentrionale», *in Encyclopaedia Universalis, vol.* 3, Paris: Encyclopaedia Universalis, pp. 141-145.

CARRIÈRE Pierre, 2002b: «Les républiques d'Asie moyenne», *in Encyclopaedia Universalis, vol.* 3, Paris: Encyclopaedia Universalis, pp. 175-177.

CASTAGNÉ Joseph, 1922: «Le bolchévisme et l'Islam. Les organisations soviétiques de la Russie musulmane», *Revue du Monde musulman,* Paris, LI, XVII-254 p.

CASTAGNÉ Joseph, 1925: *Les Basmatchis,* Paris: Éd. Ernest Leroux, VIII-88 p.

CASTAGNÉ Joseph, 1933: "Le problème du Turkestan chinois (Sin-kiang) ", *Revue des études islamiques*, II, 1933, pp. 153-184.

CASTELNAU-L'ESTOILE Charlotte de et François REGOURD (éd.), 2005: *Connaissances et pouvoirs: les espaces impériaux (XVIe-XVIIIe siècles): France, Espagne, Portugal*, Pessac: Presses universitaire de Bordeaux, collection: La mer au fil des temps, 412 p.

CATTANEO Angelo, 2003: «Fra Mauro *Cosmographus Incomparabilis* and his *Mappamundi*: documents, sources, and protocols for mapping», *in* Diego RAMADA CURTO, Angelo CATTANEO et André Ferrand ALMEIDA (éd.), 2003: *La cartografia europea tra primo Rinascimento e fine dell'illuminismo: atti del*

convegno internazionale The Making of European Cartography, Firenze, 13-15 dicembre 2001, Firenze: Leo S. Olschki, pp. 19-48.

*CATTANEO Angelo, 2005: *Fra Mauro's Mappamundi in the Context of Fifteenth Century Cosmographical Knowledge*, Thèse de doctorat, European Univ. Institute (History), Florence.

CECERE G., 2003: «'L'Oriente d'Europa': un'idea in movimento (sec. XVIII). Un contributo cartografico», *Cromohs*, n° 8, pp. 1-25.
(Web: www.cromohs.unifi.it/8_2003/cecere.html).

CHABROV G.N., 1957: «Poezdka v Bukharu perevodchika P.I. Demezona 1833-1834 godov» [Le voyage à Boukhara de l'interprète P.I. Desmaison en 1833-1834], *Trudy Sredneaziatskogo Universiteta* [Travaux de l'Université d'*Asie centrale*], Tashkent: TashGU.

CHAIGNEAU Pascal, 1996: «Le nouveau désordre international», *in* P. CHAIGNEAU (éd.), *Les Grands Enjeux du Monde Contemporain*, Paris: Ellipses, Group H.E.C. School of management, pp. 6-13.

CHAMBERS'S ENCYCLOPAEDIA, 1973: *Chambers's Encyclopaedia,* London: International Learning Systems Corporation Limited, 1973, 808 p.

CHAPPE D'AUTEROCHE Jean, Abbé, 1769-1770: *Voyage en Sibérie, fait par ordre du Roi en 1761*, Amsterdam: M.-M. Rey, 2 vol.

CHARLEUX Isabelle, 2002: «Or barbare et cavaliers nomades. L'Asie des Steppes dans les catalogues d'exposition», *Revue bibliographique de Sinologie*, pp. 249-284.

CHEKALIN M., 1939: «Vozrozhdenie narodnostej i konsolidacija nacij v SSSR» [La renaissance des peuples et la consolidation des nations en URSS], *Pod znamenem marksizma* [*Sous le drapeau du marxisme*], Moscou, n° 10, pp. 16-36.

CHEKIN Leonid S., 1989: «Samarcha, city of Khazaria», *Central Asiatic Journal. International periodical for the languages, literature, History and Archaelogy of Central Asia,* Wiesbaden, vol. 33, n° 1-2, pp. 8-31.

CHEKIN Leonid S., 1991: «Lower Scythia in the Western European Geographical Tradition at the Time of the Crusades», *Harvard Ukrainian studies*, vol. XV, n° 3/4, December, pp. 289-339.

CHERKAZ'JANOVA I.V., 2001: «Shkola plennykh shvedov v Tobol'ske: opyt kul'turnykh kontaktov Germanii i Rossii» [L'École des prisonniers suédois à Tobolsk: expérience de contacts culturels entre l'Allemagne et la Russie], *in* G.I. SMAGINA (éd.), *Nemcy v Rossii. Russko-nemeckij dialog. Die Deutschen in Russland*, Moscou: Rossijskaja Akademija nauk, Dmitrij Bulanin, pp. 155-168.

CHERTEZHNAJA KNIGA SIBIRI, 1882: *Chertezhnaja kniga Sibiri, sostavlennaja tobol'sikm synom bojarskim Semenom Remezovym v 1701 godu* [Le tracé de la Sibérie dressé par le fils du boyard de Tobolsk Semën Remezov], Saint-Pétersbourg (rééd.: Moscou: Federal'naja Sluzhba Geodezii i Kartografii Rossii, FGUP PKO Kartografija, 2003, 175 p.).

CHIKHACHEV Pl., 1849: «Ob issledovanii vershin Syr i Amu-Dar'i i Nagornoj ploshchadi Pamir» [A propos des recherches sur les hauts Syr-Daria et Amou-daria et le plateau montagneux du Pamir], *Zapiski russkogo geograficheskogo obshchestva* [Notes de la Sociétée russe de géographie], livre III, Saint-

Pétersbourg: Tipografija Vtorogo Otdelenija Sobstvennoj E.I.V. Kanceljarii, pp. 20-49.

CHRISTIAN David, 1994: «Inner Eurasia as a Unit of World History», *Journal of World History*, vol. 5, pp. 173-211.

CHRISTIAN David, 1998a: *A history of Russia, Central Asia and Mongolia*, vol. I: Inner Eurasia from prehistory to the Mongol empire, Oxford [etc.]: Blackwell; collection: The Blackwell history of the world, XXIII-472 p.

CHRISTIAN David, 1998b: «Worlds on the Silk Road: Ancient and Modern», *in* David CHRISTIAN et Graig BENJAMIN, *Silk Road Studies, II, Worlds of the silk roads: ancient and modern: proceedings from the Second Conference of the Australasian Society for Inner Asian Studies (A.S.I.A.S.): Macquarie University September 21-22, 1996,* Turnhout: Brepols, pp. I-V.

CHUVIN Pierre (éd.), 1999: *Les Arts de l'Asie centrale*, Paris: Citadelles et Mazenod, 1999, 617 p.

CLAVAL Paul, 1997: «L'évolution de quelques concepts de base de la géographie. Espace, milieu, région, paysage (1800-1990)», *in* Jean-François STASZAK, *Les discours du géographe*, Paris: L'Harmattan; collection: Géographie et cultures, série «Histoire et épistémologie de la géographie», pp. 89-118.

CLAVAL Paul, 2001: *Histoire de la géographie*, Paris: PUF, 128 p.

CLAVAL Paul, 2003: *Causalité et géographie*, Paris: L'Harmattan, 125 p.

CLAVIJO Ruy González de, 1990: *La route de Samarkand au temps de Tamerlan: relation du voyage de l'ambassade de Castille à la cour de Timour Beg, 1403-1406*, trad. et comment. par Lucien Kehren, Paris: Imprimerie Nationale, 354 p.

CLAVIJO Ruy González de, 1928: *Clavijo. Embassy to Tamerlane. 1403-1406*, trad. de Guy le Strange, London: Routledge, 375 p.

CLAY Catherine B., 1995: «Russian Ethnographers in the Service of Empire, 1856-1862», *Slavic Review, vol.* 54, n° 1 (Spring), pp. 45-61.

CLEM Ralph S., 1992: «The Frontier and Colonialism in Russian and Soviet Central Asia»*, in* Robert A. LEWIS (éd.), *Geographic Perspectives on Soviet Central Asia*, London and New York: Routledge, [VIII-323 p.], pp. 19-36.

CLUBB Oliver Edmund, 1971: *China and Russia*: *The «Great Game»*, New York and London: Columbia Univ. Press, XII-578 p.

COEDÈS George, 1910: *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient*, Paris: E. Leroux (repr. Hildesheim, New York: Georg Olms Verl.), XXXI-183 p.

CONNELL C.W., 1973: «Western views of the origin of the «Tartars»: an example of the influence of myth in the second half of the thirteenth century», *The Journal od Medieval and Renaissance Studies, vol.* 3, pp. 115-137.

COXE William, 1787: *Account of the Russian discoveries between Asia and America to which are added the conquest of Siberia and the history of the transactions and commerce between Russia and China*, 3rd ed., with supplement to Russian discoveries, London: printed by J. Nichols for T. Cadell (reprint, New York: Augustus M. Kelley Publishers, 1970, 456 p.).

CORDIER Henri, 1920: *Ser Marco Polo. Notes and addenda to Sir Henry Yule's edition, containing the results of recent research and discovery*, London: John Murray, 161 p.

CRANE Nicholas, 2003: *Mercator: the Man who Mapped the Planet*, New York: Henry Holt, XIII-348 p.

CRESQUES Abraham, 1975: *El Atlas catalán. Primera edición con su traducción al castellano en el sexto centenario de su realización 1375-1975*, Barcelona: Diafora, XV-[1] f.-141 p., 7 cartes.

CROUZET Denis, 1982: «Sur le concept de barbarie au XVI^e^ siècle»*, in La conscience européenne au XV^e^ et XVI^e^ siècles*, Actes du Colloque international organisé à l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles, Paris: ENS, pp. 103-126.

CTÉSIAS, 1991: *Histoires de l'Orient*, traduit et commenté par Janick Auberger, préface de Charles Malamoud, Paris: Les Belles Lettres, 190 p.

CURTIS William Eleroy, [1911]: *Turkestan: «the Heart of Asia»*, pictures by John T. McCutcheon, New York: Hodder & Stoughton, George H. Doran company, 3-334 p.

CURZON George Nathaniel Marquis of, 1889: *Russia in Central Asia in 1889 and the Anglo-Russian question*, London, New York: Longmans, XXIII-477 p.

CURZON George Nathaniel Marquis of, 1908: *Frontiers*, delivered in the Sheldonian Theatre, Oxford, November 2, 1907, Oxford: Clarendon Press, 58 p., 2nd ed.

CUSTINE Astolphe Louis Léonard, marquis de, 1843: *La Russie en 1839*, Paris: Amyot, 4 vol.

DAINVILLE François de, 1940: *La géographie des humanistes. Les jésuites et l'éducation de la société française*, Paris: Beauchesne, XVIII-562 p.

*DALAMARRE Casimir, 1869: *Un peuple européen de quinze millions oublié devant l'histoire. Pétition au Sénat de l'Empire*, Paris.

DANILEVSKIJ Nikolaj Ja., 1895: *Rossija i Evropa, vzgljad na kul'turnye i politicheskie otnoshenija Slavjanskogo mira k Germano-Romanskomu* [La Russie et l'Europe, regard sur les rapports culturels et politiques du monde slave vers le monde germano-latin], (5^e^ éd.), Saint-Pétersbourg: izdanie N. Strakhova, tipografija brat'ev Panteleevykh, 629 p.

DAVIS D., 2002: «Tûrân»*, in Encyclopédie de l'Islam*, t. X, Leiden: E. Brill, pp. 725.

DEBERGH Minako, 1993: «Écrits géographiques et cartes du monde illustrées du P. Ferdinand Verbiest. Transformations de l'image du monde»*, in* Catherine JAMI et Hubert DELAHAYE (éd.), *L'Europe en Chine: interactions scientifiques, religieuses et culturelles au XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*: actes du Colloque de la Fondation Hugot (14-17 octobre 1991), Paris: Collège de France: Institut des hautes études chinoises; collection: Mémoires de l'Institut des hautes études chinoises, vol. 34, pp. 205-216.

DEBIZE Lt-colonel d'état-major, 1879: «Étude sur l'*Asie centrale*. Angleterre – Russie – Chine», *Bulletin de la Société de géographie de Lyon*, Lyon, t. 2, pp. 521-560.

DEHERGNE Joseph, 1973: *Répertoire des jésuites de Chine de 1552 à 1800*, Roma: Institutum historicum S.I.; Paris: Letouzey et Ané, Bibliotheca Instituti historici S.I.; vol. 37, 430 p.

DELORT Robert, 1965: *La Moscovie du XVI^e siècle vue par l'ambassadeur occidental Herberstein*, Paris: Calmann-Lévy, 281 p.

DELVERT Jean, 2002: «Asie. Géographie physique»*, in Encyclopaedia Universalis, vol.* 3, Paris: Encyclopaedia Universalis, pp. 134-137.

DEMEZON P.I. et I.V. VITKEVICH, 1983: *Zapiski o Buxarskom xanstve* [Notes sur le khanat de Boukhara. Rapports], éd. N.A. Khalfin, Moscou: Glavnaja redaktcija vostochnoj literatury, 146 p.

DEMIDOVA N. F. et V.S. MJASNIKOV (ed. L.I. Duman), 1966: *Pervye russkie diplomaty v Kitae (Rospis' I. Petlina i statejnyj spisok F.I. Bajkova)* [Les premiers diplomates russes en Chine (Description d'I Petlin et de F.I. Bajkov)], Moscou: Nauka, 159 p.

DEMKO G.J., 1969: *The Russian Colonisation of Kazakhstan, 1896-1916,* Indiana Univ. publications. Uralic and Altaic Series, 99, Bloomington: Indiana Univ.; The Hague, Mouton and C°, 1969, XXVI-271 p.

DELISLE Joseph-Nicolas, 1737: *Projet de la mesure de la terre en Russie, lu dans l'assemblée de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, le 21 janvier 1737, par M. de L'Isle, premier professeur d'astronomie*, Saint-Pétersbourg: Imprimerie de l'Académie des sciences, 20 p.

DELUMEAU Jean, 1992: *Une histoire du paradis: le jardin des délices*, Paris: Fayard, 359 p.

DELUZ Christiane, 1982: «Le Paradis terrestre, image de l'Orient lointain dans quelques documents géographiques médiévaux»*, in Images et Signes de l'Orient dans l'Occident Médiéval (Littérature et civilisation)*, Aix-en-Provence: Université de Provence; collection: Senefiance, n° 11, pp. 143-176.

DELUZ Christiane, 2000: *Jean de Mandeville. Le livre des merveilles du monde*, Paris: CNRS éditions; collection: Sources d'histoire médievale, Institut de recherches et d'histoire des textes, 528 p.

DENIKER J., [1886-1902]a: «Flore de l'Asie», *La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une Société de savants et de gens de lettres*, sous la dir. d'André Berthelot, t. 4, Paris: H. Lamirault, Société anonyme de la Grande Encyclopédie, [1886-1902], pp. 110-114.

DENIKER J., [1886-1902]b: «Anthropologie et Ethnographie de l'Asie», *La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une Société de savants et de gens de lettres*, sous la dir. d'André Berthelot, t. 4, Paris: H. Lamirault, Société anonyme de la Grande Encyclopédie, [1886-1902], pp. 118-124.

DENIKER J., [1886-1902]c: «Langues de l'Asie», *La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une Société de savants et de gens de lettres*, sous la dir. d'André Berthelot, t. 4, Paris: H. Lamirault, Société anonyme de la Grande Encyclopédie, [1886-1902], pp. 124-125.

DESTOMBES Marcel, 1964: *Mappemondes. A.D. 1200-1500. Catalogues préparés par la Commission des cartes anciennes de l'Union géographique internationale*,

Amsterdam: N. Israël; collection: Monuments cartographiques anciens / Monumenta cartographica vetustioris aevi A.D. 1200-1500, vol. I, XXXII-332 p.

DICKINSON Sara, 2002: «Russia's First «Orient»: Characterizing the Crimea in 1787», *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History, vol.* 3, n° 1, Winter, pp. 3-25.

DI COSMO Nicola, 1999: «State Formation and Periodization in Inner Asian History», *Journal of World History,* Univ. of Hawai'i Press, vol. 10, n° 1, pp. 1-40.

DI COSMO Nicolà, 2004: *Ancient China and its enemies: the rise of nomadic power in East Asian history*, Cambridge: Cambridge Univ. Press, IX-369 p. (1ère ed. 2002).

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE QUILLET, 1977: *Dictionnaire encyclopédique Quillet,* Paris: Librairie Aristide Quillet, t. 1.

DILKE O.A.W., 1987a: «The Culmination of Greek Cartography in Ptolemy», *in* J.B. HARLEY et David WOODWARD (éd.), *The History of Cartography*, vol. 1, *Cartography in Prehistoric, Ancient, and Medieval Europe and the Mediterranean,* Chicago–London: Univ. of Chicago Press, pp. 177-200.

DILKE O.A.W., 1987b: «Maps in the Service of the State: Roman Cartography to the End of the Augustan Era», *in* J.B. HARLEY et David WOODWARD (éd.), *The History of Cartography*, vol. 1, *Cartography in Prehistoric, Ancient, and Medieval Europe and the Mediterranean,* Chicago–London: Univ. of Chicago Press, pp. 201-211.

DILKE O.A.W., 1987c: «Itineraries and Geographical Maps in the Early and Late Roman Empires», *in* J.B. HARLEY et David WOODWARD (éd.), *The History of Cartography*, vol. 1, *Cartography in Prehistoric, Ancient, and Medieval Europe and the Mediterranean,* Chicago–London: Univ. of Chicago Press, pp. 234-257.

DILKE O.A.W., 1987d: «Cartography in the Byzance Empire», *in* J.B. HARLEY et David WOODWARD (éd.), *The History of Cartography*, vol. 1, *Cartography in Prehistoric, Ancient, and Medieval Europe and the Mediterranean,* Chicago–London: Univ. of Chicago Press, pp. 258-275.

DIMANSHTEJN S., 1934: «Nacional'nosti Sojuza SSR k XVII godovshchine Oktjabrja» [Les nationalités de l'Union soviétique pour le jubilé des XVII ans de la Révolution d'octobre], *Revoljucija i nacional'nosti* [Révolution et nationalités], n° 11 (57), pp. 1-12.

DIMENT Galya et Yuri SLEZKINE (éd.), 1993: *Between Heaven and Hell: the Myth of Siberia in Russian Culture,* New York: St. Martin's Press, X-278 p.

DISPARITION ET RENAISSANCE DES EMPIRES, 1992: *Disparition et Renaissance des Empires au Moyen-Orient et en Asie centrale*, Paris: Cercles de réflexion et d'études sur les problèmes internationaux, Institut des Relations Internationales et Stratégiques, Dunon Éditeur, 140 p.

DIXON Simon, 2001: «The past in the Present: Contemporary Russian Nationalism in Historical Perspective», *in Russian Nationalism. Past and Present,* New York: Palgrave, [217 p.], pp. 149-177.

DJAKIN V.S., 1998: *Nacional'nyj vopros vo vnutrennej politike carizma (XIX-XX vv.)* [La question nationale dans la politique intérieure du tsarisme], Saint-Pétersbourg: Liss, 1041 p.

DJALILI Mohammad Reza et Thierry KELLNER, 2000: «Moyen-Orient, Caucase et *Asie centrale*: des concepts géopolitiques à construire et à reconstruire?», *Central Asian Survey*, vol. 19, n° 1, pp. 117-140.

DJALILI Mohammad Reza et Thierry KELLNER, 2003: *Géopolitique de la nouvelle Asie centrale: de la fin de l'URSS à l'après-11 septembre,* Paris: Presses universitaires de France, 3e éd., 585 p.

DMITRIEV Gelij L., 1976: «Depesha E. Skajlera i problemy sredneaziatskoj politiki carizma 70-kh godov XIX veka» [La dépêche d'E. Schuyler et les problèmes de politique centre-asiatique du tsarisme dans les années 1870], *Materialy po istorii, istoriografii i arkheologii*, Sbornik nauchnykh trudov TashGU n ° 517, Tashkent: TashGU.

DOSTOEVSKIJ [DOSTOÏEVSKI] Fëdor M., 1881: «Geok-tepe. Chto takoe dlja nas Azija?» [Geok-tepe: que signifie pour nous l'Asie?]*, in Dnevnik pisatelja.* Cit. d'après: *Journal d'un écrivain, 1873-1881,* Paris, coll. La Pléiade, NRF, Gallimard, 1972, 1611 p.

DOUMERC Bernard, 1987: «Les Vénitiens à La Tan (Azov) au XVe siècle», *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 28, n° 1, pp. 5-19.

DROMPP Michael, 1989: «Centrifugal forces in the Inner Asian «Heartland»?: History *versus* Geography», *Journal of Asiatic History*, n° 23, pp. 135-155.

DU HALDE J.B., 1736: *Description géographique, historique, chronologique, politique, et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise, enrichie par des cartes générales et particulières de ces pays, de la carte générale et des cartes particulières du Thibet, et de la Corée, et ornée d'un grand nombre de figures et de vignettes gravées en taille-douce*, par le P. J.B. Du Halde, t. 4 [sur la Tartarie chinoise], Hare: Henri Scherleer, MDCCXXXVI [1736], 606 p., table des matières sans pagination. Traduction en russe: DJUGAL'D, [1774-1777]: *Geograficheskoe, istoricheskoe, khronologicheskoe, politicheskoe i fisicheskoe opisanie Kitajskoj imperii i Tatarii Kitajskija, snabjenoe raznymi chertejami i raznymi figurami*, *sochinenoe I.B. Djugal'dom, s franzuzskogo perevedennoe Ignat'em de Sheil'som*, Saint-Pétersbourg: V Tipografii Imperatorskogo sukhoputnogo shljakhetnogo kadetskogo korpusa, t. 1, 1774, 360 p.; t. 2, 1777, 280 p., avec 21 dessins.

*DUBEUX Louis et V. VALMONT, 1848: *Tartarie, Béloutchistan, Boutan et Népal, in* col. *L'Univers Pittoresque,* Paris: Firmin Didot frères, t. VI.

DUBOVICKY Viktor, «Usmotrenija korpusnykh komandirov (ili o motivakh i kharaktere prisoedinenija Srednej Azii k Rossii» [Considération des commandants militaires (ou sur les motivations et le caractère de l'annexion de l'*Asie centrale* à la Russie)], *Central'naja Azija i Kavkaz.*
(Web: www.ca-c.org/datarus/dubovicki.shtml).

DUMBRAVA Daniela, 2004: «Ripensando Nicolae 'Milescu' Spathar (1636-1708) – breve saggio storiografico», *Archævs, Études d'Histoire des Religions,* Association roumaine d'histoire des religions, Ploiesti, vol. VIII, fasc. 1-4, pp. 193-234.

DURAND A., 1905: *Sozidanie granicy* [Création de la frontière], traduction d'A. Snesarev, Saint-Pétersbourg: Département de statistique militaire de l'état-major, 273 p.

EDNEY Matthew H., 1997: *Mapping an Empire: The Geographic Construction of British India, 1765-1843*, Chicago and London: Univ. of Chicago Press, XXII-458 p.

EDWARS, SAINT-CROIX et DE BARTH, 1797: *Mémoires historiques et géographiques sur les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne, contenant des détails nouveaux sur les peuples qui les habitent, des observation relatives à la topographie ancienne et moderne de cette contrée*, Paris: Jansen, Perronneau, an V [1797], 3 parties: 1ère partie: Edwars, trad. de l'anglois, 84 p.; 2e partie, de Saint-Croix, 85-150 p.; 3 partie, De Barth, Extrait du journal d'un voyage fait, au printemps de 1784, dans la partie méridionale de la Russie, 98 p.

EHRENBERG Richard, 1955: *Le siècle des Fugger*, Paris: S.E.V.P.E.N, 433 p.

EICKELMAN Dale F., 1998: *The Middle East and Central Asia. An Antropological Approach*, 3rd ed., New Jersey: prentice-Hall, Inc., 388 p.

ENCICLOPEDIA EUROPEA, 1980: *Enciclopedia Europea*, vol. 1, (1a ed. 1976), Milano: Garzanti, 960 p.

ENCICLOPEDIA UNIVERSAL ILUSTRADA EUROPEO-AMERICANA, 1978: *Enciclopedia Universal Ilustrada Europeo-Americana*, t. VI, Madrid: Espasa-Calpe, S.A., 1435 p.

ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS, 2002: *Encyclopaedia Universalis, vol.* 3, Paris: Encyclopaedia Universalis, 1056 p.

ENCYCLOPÉDIE BORDAS, 1994: *Encyclopédie Bordas*, vol. 1, Paris, Encyclopédie Bordas, 576 p.

ENGLISCH Brigitte, 2002: *Ordo orbis terrae: die Weltsicht in den "Mappae mundi" des frühen und hohen Mittelalters*, Berlin: Akademie Verlag; collection: Orbis mediaevalis, Band 3, 655 p.

ESCHARD Laurent, 1790: *Dictionnaire géographique portatif*, traduit de l'anglais par M. Vosgien, Paris, chez les libraires associés, MDCCXC, 828 p.

ETHERTON, Percy Thomas, 1925: *In the Heart of Asia*, London: Constable and Company, XII-305 p.

ETIEMBLE René, 1988: *L'Europe chinoise*, [Paris]: Gallimard, vol. 1: De l'Empire romain à Leibniz, 1988, 438 p.

ETKIND Aleksandr, 2001: «Fuko i tezis vnutrennej kolonizacii: Postkolonial'nyj vzgljad na sovetskoe proshloe» [Foucault et la thèse de la colonisation intérieure: regard post-colonial sur le passé soviétique], *Novoe literaturnoe obozrenie*, n° 49, pp. 50-74.

ETKIND Aleksandr, 2002: «Vremja britogo cheloveka ili vnutrennjaja kolonizacija Rossii» [L'époque de l'homme rasé ou la colonisation interne de la Russie], *Ab Imperio,* Kazan, vol. 1, pp. 265-298.

ETKIND Aleksandr, 2003: «Russkaja literatura, XIX vek: Roman vnutrennej kolonizacii» [La littérature russe du XIXe siècle: le roman de la colonisation interne], *Novoe literaturnoe obozrrenie*, n° 59.

(Web: http://magazines.russ.ru/nlo/2003/59/etk.html).

FADEEV Rostislav A., 1870: *Mnenie o vostochnom voprose [Une opinion sur la question d'Orient]*, Saint-Pétersbourg, 98 p.

FASMER Maks [Max Vasmer], 1996: *Etimologicheskij slovar' russkogo jazyka* [Dictionnaire étymologique de la langue russe] trad. de l'allemand O.N. Trubachev, éd. B.A. Larin, 3e éd., Saint-Pétersbourg: Azbuka, t. 4, 861 p.

FAZYLOV E.I. et L.G. CHICHULINA, 1979: *Russkie turkologi i uzbekskoe jazykoznanie* [Turcologues russes et linguistique ouzbèke], Tashkent: Fan, 215 p.

FEDCHINA Vera N., 1957: «Srednjaja Azija na russkikh chertezhakh (kartakh) XVII v.», *Voprosy istorii estestvoznanija i tekhniki*, vyp. 4, pp. 94-104. traduction en anglais *in* James R. Gibson (éd., sélection et traduction), *Essays on the history of Russian cartography 16th to 19th centuries*, introduction d'Henry W. Castner, Toronto: Univ. of Toronto Press, Cartographica: monograph n° 13, supplement n° 1 to *Canadian cartographer*, vol. 12, 1975, pp. 1-11.

FEDCHINA Vera Nikolaevna, 1967: *Kak sozdavalas' karta Srednej Azii* [Comment la carte de l'*Asie centrale* a été créée], Moscou: Nauka, 132 p.

FEDOTOV G.P., 1989: «Tri stolicy» [Trois capitales], *Novyj mir*, n° 4, pp. 209-217.

FEDOTOV G.P., 1992: «Rossija i svoboda» [La Russie et la liberté]*, in* G.P. FEDOTOV, *Sud'ba i grekhi Rossii* [Destin et péchés de la Russie], t. 2, Saint-Pétersbourg: Izd. Sofija, pp. 276-303 (1ère éd. *in Novyj zhurnal,* New York, 1945, n° 10, pp. 189-213).

FEL S. Ye, 1975: «The role of Petrine surveyors in the development of Russian Cartography during the 18th century»*, in* GIBSON, 1975, pp. 27-41.

*FERDOWSI, 1979: *Livre des Rois [Shahnamé],* trad. par Jules Mohl et revu par Gilbert Lazard, Paris: Sindbad.

FERNANDEZ-ARMESTO Felipe, 1987: *Before Columbus: exploration and colonisation from the Mediterranean to the Atlantic 1229-1492*, Basingstoke-London: MacMillan education; collection: New studies in medieval history, X-283 p.

FIERMAN William, 1991: *Language Planning and National Development. The Uzbek Experience*, Berlin, New York: Mouton de Gruyter, XIII-358 p.

FIGUIER Louis, 1875: *Les races humaines*, Paris: Hachette, 586 p.

FIGUIER Louis, 1866: *La Terre et les Mers, ou Description physique du globe*, Paris: Hachette, 3e éd., 596 p.

FIORANI Francesca, 2005: *The Marvel of Maps: Art, Cartography and Politics in Renaissance Italy*, New Haven–London: Yale Univ. Press, 347 p.

FISCHER Klaus (éd.), 1974-1976: *Gelaendebegehungen in Sistan 1955-1973 und die Aufnahme von Dewal-ikhodaydad 1970, in Zusammenarbeit mit Dietrich Morgenstern und Volker Thewalt*, Bonn: R. Habelt; collection: Veroeffentlichungen der Forschungsstelle fuer Orientalische Kunstgeschichte an der Univ. Bonn. Reihe A, Nimruz, Bd 1 (Test.), 1976, 436 p.; Bd 2/1 (Tafeln, Karten, Plaene), 1974, XVII-190 p.

FLEMING Peter, 1936: *News from Tartary: a journey from Peking to Kashmir*, Foreword by Heinrich Harrer, Los Angeles: J.P. Tarcher; Boston: Distributed by Houghton Mifflin Co., 384 p. [rééd. 1982].

*FLORINSKIJ V.M., 1894: *Pervobytnye slavjane po pamjatnikam ikh doistoricheskoj zhizni* [Les premiers Slaves d'après les monuments de leur vie préhistorique], Tomsk, t. 1, 1894, 355 p.; t. 2, 1896, 272 p.

FORBES MANZ Beatrice, 2002: «Tamerlane's Career and Its Uses», *Journal of World History*, Univ. of Hawai'i Press, vol. 13, n° 1, pp. 1-25.

FORET Philippe, 2004: «La frontière de la barbarie: les conclusions des expéditions scientifiques dans l'Ouest de la République de Chine». Texte de conférence, manuscrit, archives de Ph. Forêt.

FORSTER G.A., 1789: *Journey from Bengal to England,* London, 2 vol.; trad. en français: *Voyage du Bengale à Petersbourg à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Kachmyr, la Perse, sur la mer Caspienne etc. Suivi de l'Histoire des Rohillahs et de celle des Seykes*, traduit de l'anglais avec des additions considérables et une notice chronologique des Khans de Crimée… par L. Langlès, Paris, impr. de Delance, an X (1802), 3 vol.

FORSTER George, [1802]: *Voyage du Bengale à Petersbourg à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Kachmyr, la Perse, sur la mer Caspienne etc. Suivi de l'Histoire des Rohillahs et de celle des Seykes,* traduit de l'anglais avec des additions considérables et une notice chronologique des Khans de Crimée… par L. Langlès…, Paris: impr. de Delance, 3 vol.

FOSS Theodor N., 1988: «A Western Interpretation of China: Jesuit Cartography»*, in* Chales E. RONAN, Bonnie B.C. OH (éd.), *East Meets West: The Jesuits in China, 1582-1773*, Chicago: Loyola Univ. Press, pp. 209-251.

FOUCHER Michel, 1987: *L'invention des frontières*, Paris: Fondation pour les études de défense nationale; collection les 7 épées, 325 p.

FOURNIAU Vincent, 2006: «Qu'est-ce que l'Asie centrale?», *Outre-Terre,* n° 16, vol. 3, pp. 15-29.

FRANCFORT Henri-Paul, 1990: «*Asie centrale*. Préhistoire et protohistoire»*, in Encyclopedia Universalis,* Corpus 3, Paris, pp. 178-183.

FRANK Andre Gunder, 1992: «The Centrality of Central Asia», *Bulletin of Concerned Asian Scholars,* Bill Doub, vol. 24, n° 2 (April-June 1992), pp. 50-74, 80-82. Des versions plus complètes ont été publiées sous le titre *The Centrality of Central Asia,* Comparative Asian Studies n° 8, Amsterdam: VU Univ. Press, 1992, 57 p. et dans *Studies in History*, 1992, vol. 8, n° 1 (Jan.-June), pp. 43-92.

FRIEDMAN John Block, 1981: *The monstruous races in medieval art and thought,* Cambridge Mass.; London: Harvard Univ. Press, XIII-268 p.

FRIEDMAN John Block, Kristen Mossler Figg (éd.), 2000: *Trade, travel, and exploration in the Middle Ages: an encyclopedia,* New York-London: Garland, XXXIX-715 p.

FRUNZE M.V., 1934: *Izbrannye proizvedenija* [Œuvres choisies], Moscou, 598 p.

FRYE Richard N., 1972: «Oriental Studies in Russia», *in* W.S. VUCINICH (éd.), *Russia and Asia. Essays on the Influence of Russia on the Asia Peoples*, Stanford, California: Hoover Institution Press, pp. 31-51.

FRYE Richard N., 2002: *Nasledie Irana,* traduction de V.A. Livshic et E.V. Zejmal', Moscou: Vostochnaja literatura, 463 p. (1ère éd., *The Heritage of Persia*, Cleveland–New York, 1962).

GABOWITSCH Mischa, 2002: «L'*Asie centrale* dans la sphère publique en Russie», *Russie-Asie centrale. Regards réciproques. La partition en question, Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien*, Paris, n° 34, juillet-décembre, pp. 77-97.

GAFUROV B. et N.N. PROKHOROV, 1940: *Padenie Bukharskogo emirata. K 20-letiju sovetskoj revoljucii v Bukhare (1920-1940)* [*La chute de l'émirat de Boukhara. Pour les 20 ans de la révolution soviétique à Boukhara (1920-1940)*], Stalinabad: Gosizdat Tadzhikistana, 96 p.

GAFUROV B.G., 1989: *Tadzhiki*, rédaction de B.A. Litvinskij, Douchanbé: Irfon, 2 vol.: 1 vol. 384 p.; 2 vol. 477 p. (1ère édition: Moscou: Nauka, 1972).

GALKINA E.S., 2005: «Jugo-Vostochnaja Evropa v predstavlenii arabskikh geografov IX v.» [Le sud-est de l'Europe dans la représentation des géographes arabes du IXe siècle], *Vostok,* n° 3, pp. 5-17.

GALLAND, 1776: «Discours pour servir de préface à la Bibliothèque orientale», *in* HERBELOT, 1776, pp. I-IX.

GALLO Rodolfo, 1955a: «Marco Polo, la sua familia e il suo libro», *in* Roberto ALMAGIÀ *et al*. (éd.), *Nel VII centenario della nascita di Marco Polo*, Venezia: Palazzo Loredan, Istituto veneto di scienze, lettere ed arti, pp. 65-193.

GALLO Rodolfo, 1955b: «La mappa dell'Asia della Sala dello scudo in Palazzo Ducale et Il Milione di Marco Polo», *in* Roberto ALMAGIÀ *et al*. (éd.), *Nel VII centenario della nascita di Marco Polo*, Venezia: Palazzo Loredan, Istituto veneto di scienze, lettere ed arti, pp. 197-231.

GAMMER Moshe, 2004: «Central Asia and Russia; Francophone Africa and France: Parallels and Differences», *in* Moshe GAMMER (éd.), *The Caspian Region, vol.* I, *A Re-emerging Region,* London, New York: Routledge, pp. 73-103.

GAUTIER DALCHÉ Patrick, 1983: «Tradition et renouvellement dans la représentation de l'espace géographique au IXe siècle», *Studi Medievali*, Firenze, n° 24, pp. 121-165.

GAUTIER DALCHÉ Patrick, 1988: *La "Descriptio mappe mundi" de Hugues de Saint-Victor*, Paris: Études augustiniennes; collection: Études augustiniennes [Série Moyen âge et temps modernes, vol. 20], 228 p.

GAUTIER DALCHÉ Patrick, 1992: «L'œuvre géographique du cardinal Fillastre. Représentation du monde et perception de la carte à l'aube des découvertes», *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, n° 59, pp. 319-383.

GAUTIER DALCHÉ Patrick, 1994: «De la glose à la contemplation. Place et fonction de la carte dans les manucsrits du haut Moyen Age», *Testo e immagine nell'alto medioevo (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, XLI),* Spoleto, n° 2, pp. 693-771.

GAUTIER DALCHÉ Patrick, 1994-1995: «Notes sur la ‘carte de Théodose II’ et sur la ‘mappemonde de Théodulf d’Orléans», *Geographia Antiqua*, Firenze, n° 3-4, pp. 91-108.

GAUTIER DALCHÉ Patrick, 1996: «Pour une histoire du regard géographique. Conception et usage de la carte au XV^e^ siècle», *Micrologus,* n° 4, «Il teatro della natura», pp. 77-104.

GAUTIER DALCHÉ Patrick, 1998: «Remarques sur les défauts supposés, et sur l’efficacité certaine de l’image du monde au XIV^e^ siècle»*, in Perspectives médiévales,* Supplément au numéro 24: *La Géographie au Moyen Âge. Espaces pensés, espaces vécus, espaces rêvés,* Arras, Journée d’études, 30 janvier 1998, Paris: Société de langue et de littérature médiévales d’oc et d’oïl, pp. 43-55.

GAUTIER DALCHÉ Patrick, 2002-2003: «Les représentations de l’espace en Occident de l’Antiquité tardive au XVI^e^ siècle», *Livret-Annuaire de l’EPHE, Sorbonne, 18,* pp. 136-139.

GAUTIER DALCHÉ Patrick, 2005: *Du Yorkshire à l’Inde: une "géographie" urbaine et maritime de la fin du XII^e^ siècle (Roger de Howden?),* Genève: Droz [etc.]; collection: École Pratique des Hautes Études, Hautes études médiévales et modernes, n° 89, 301 p.

GATTEYRIAS J.-A., s/d [années 1850-1860?]: *A travers l’Asie centrale*, Paris: Libr. générale de vulgarisation, IV-280 p.

GAYMAN Jaen-Marc, 1979: «Lutte de classes et guerre des langues en URSS»*, in Les maîtres de la langue avec des textes de Marr, Staline, Polivanov,* Paris: François Maspero, pp. 149-197.

*GEIGER Wilhelm, 1882: *Ost*Iranische Kultur im Altertum*, Erlangen: A. Deichert, VIII-520 p.

GEISS Paul Georg, 2003: *Pre-tsarist and Tsarist Central Asia. Communal commitment and political order in change*, London, New York: RutledgeCurzon, 320 p.

GENETTE Gérard, 1966: «Structuralisme et critique littéraire»*, in Figures II,* Paris: Seuil, pp. 145-170.

GENETTE Gérard, 1976: *Mimologies. Voyage en Cratylie*, Paris: Seuil, 428 p.

GENTY Catherine, 1977: «Entre l’histoire et le mythe: E.D. Polivanov, 1891-1938», *Cahiers du Monde russe et soviétique*, 18 (3), pp. 275-303.

GEORGE Pierre, 1947: *U.R.S.S.–Haute-Asie–Iran*, Paris: PUF; collection «Orbis», Introduction aux études de géographie, 534 p.

GIRARD DE RIALLE Julien, 1874: «Instructions anthropologiques pour l’*Asie centrale*», *Bulletins de la Société d’Anthropologie de Paris*, t. 9, 2e série, pp. 417-461.

GIRARD DE RIALLE Julien, 1875: *Mémoire sur l’Asie centrale, son histoire, ses populations,* Paris: E. Leroux, 2^e^ éd., 108 p.

GIRARD DE RIALLE Julien, [1881]: *Les Peuples de l’Asie et de l’Europe (notions d’ethnologie),* Paris: G. Baillière, 188 p.

GERCEN [Herzen] Alexandre, 1958: «Rossija i Pol'sha», *in Sobranie sochinenij* en 30 volumes, t. 14 (701 p.), Moscou: Izdanie Akademii nauk SSSR, pp. 7-59.

GERHARD Simon, 1991: *Nationalism and policy toward the nationalities in the Soviet Union: from totalitarian dictatorship to post-stalinist society*, transl. by Karen Forster and Oswald Forster, Boulder, San Francisco, Oxford: Westview Press, 483 p.

GILBERT E.W., 1969: «Introduction», *in* Halford J. MACKINDER, *The Scope and Methods of Geography and The Geographical Pivot of History,* London: The Royal Geographical Society, The Curwen Press, 1969, 44 p.

GILLARD David, 1977: *The struggle for Asia: 1828-1914: a study in British and Russian imperialism*, London: Methuen & Co Ltd, 214 p.

GINZBURG S.B., 1925: «Basmachestvo v Fergane» [*Basmachi-s* au Ferghana], *Novyj Vostok* [*Nouvel Orient*], n° 10-11, pp. 174-188.

GLACKEN Clarence J., 2000: *Histoire de la pensée géographique. I – L'Antiquité*, éd. par Philippe Pinchemel, trad. de Tina Jolas, Paris: éditions du C.T.H.S., 297 p. (1ère éd. 1967).

GNUCHEVA Vera F., 1940: *Materialy dlja istorii ekspedicij Akademii nauk v XVIII i XIX vekakh. Khronologicheskie obzory. Opisanie arkhivnykh materialov* [Matériaux pour l'histoire de l'expédition de l'Académie des Sciences aux XVIIIe et XIXe siècles. Tour d'horizon de la chronologie. Description des matériaux d'archives], Moscou, Leningrad: Izdatelstvo Akademii nauk SSSR, 310 p.

GNUCHEVA Vera F., 1946: *Geograficheskij departament Akademii Nauk XVIII veka* [Le Département de géographie de l'Académie des Sciences au XVIIIe siècle], Moscou, Léningrad: Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, 446 p.

GODLEWSKA Anne Marie Claire, 1999: *Geography unbound: French geographic science from Cassini to Humboldt*, Chicago, London: The University of Chicago press, XII-444 p.

GOL'DENGERG L.A., 1976: «Stat'ja S.U. Remezova 'O kalmykakh kak ves'ma izvestnom v Sibire narode'» [L'article de S.U. Remezov «sur les Kalmouks comme peuple assez connu en Sibérie], *Strany i narody Vostoka* [Pays et peuples de l'Orient], t. 18, Moscou, Nauka: Izdatel'stvo Vostochnoj literatury, pp. 228-233.

GOLAY Laurent (éd.), 2004: *Images du Monde. Une histoire de la cartographie,* Catalogue de l'exposition au Musée historique de Lausanne, Lausanne: Imprimeries Réunies Lausanne, 111 p.

GOLOVANOV A., 2001: «Uchrezhdenie sovetskoj gosudarstvennosti v Turkestane i ee posledstvija» [Naissance de l'État soviétique au Turkestan et ses conséquences], *in* D.A. ALIMOVA et E.V. RTVELADZE (éd.), *Ocherki po istorii gosudarstvennosti Uzbekistana* [Essais sur l'histoire de l'État en Ouzbékistan], Tashkent: Shark, pp. 191-206.

GONZALEZ DE CLAVIJO: voir CLAVIJO.

GORSHENINA Svetlana, 1999a: «Premiers pas des archéologues russes et français dans le Turkestan russe (1870-1890): méthodes de recherche et destin des collections», *Cahiers du Monde Russe,* 40 (3) juillet-septembre, pp. 365-384.

GORSHENINA Svetlana, 1999b: «V.V. Krestovskij: «antigeroj» sredneaziatskoj arxeologii?» [V.V. Krestovskij: «antihéros» de l'archéologie centre-asiatique?], *Resumé du colloque de l'Institut de la culture matérielle* «Héritage culturel de l'Orient», Saint-Pétersbourg, pp. 22-26.

GORSHENINA Svetlana, 1999c: «Turkestanskie puteshestvija Sharlja-Euzhena Uzhfalvy» [Les voyages au Turkestan de Charles-Eugène Ujfalvy], *Kul'turnye cennosti-1997-1998* [Valeurs culturelles], *Bibliotheca Turkmennica,* Saint-Pétersburg: European House, pp. 227-234.

GORSHENINA Svetlana, 2000: «Central'noaziatskie issledovanija vo Francii» [Les études centre-asiatiques en France], *Arkheologicheskie vesti* [Nouvelles archéologiques], Saint-Pétersbourg, vyp. 8.

GORSHENINA Svetlana, 2003: *Explorateurs en Asie centrale. Voyageurs et aventuriers de Marco Polo à Ella Maillart*, Genève, Olizane, 544 p.

GORSHENINA Svetlana, 2004: *Private Collections of Russian Turkestan in the 2nd Half of the 19th and Early 20th Century*, ANOR-15 (Institut für Orientalistik, Halle, Mittelasienwissenschaft Humboldt-Universität, Berlin, Université de Lausanne), Berlin: Klaus Schwarz Verlag, 205 p.

GORSHENINA Svetlana, 2005: «La delimitazione delle frontiere in Asia Centrale tra 1920 et 1930 : realizzazione di uno schema coloniale o conformazione ad una 'realtà oggettiva' ?», *in* Franco La Cecla e Maurizio Tozi, *Le frontiere dell'Afghanistan*, Bologne: Bologna Univ. Press, pp. 155-247.

GORSHENINA Svetlana et Claude RAPIN, 2004: *Les archéologues en Asie centrale: de Kaboul à Samarcande*, Paris: Découvertes Gallimard, (1ère éd. 2001), 160 p.

GOSS John, 1992: *Bleau le Grand Atlas. Le Monde au XVIIe siècle,* Paris: Gründ, 224 p.

GOSS John, 1994: *The mapmaker's art. A History of Cartography*, London: Studio editions, 376 p. (1ère éd. 1993).

GOTTMAN Jean, 1952: *La politique des États et leur géographie*, Paris: A. Colin; collection: Sciences politiques, XI-228 p.

GOUGUENHEIM Sylvain, 2008: *Aristote au Mont-Saint-Michel. Les racines grecques de l'Europe chrétienne*, Paris : Seuil, 278 p.

GOULD Peter, Rodney White, 1984: *Cartes mentales*, trad. de l'anglais d'Anne Perroud et Michel Roten, Fribourg: Éditions universitaires, 186 p.

GRAND LAROUSSE ENCYCLOPÉDIQUE, 1964: *Grand Larousse encyclopédique,* en dix volumes, t. 10, Paris: Librairie Larousse, 961-XX p.

LA GRANDE ENCYCLOPÉDIE, 1971: *La Grande Encyclopédie,* t. 2, Paris: Librairie Larousse, 1971, 1244 p.

GRENARD Fernand, 1897-1898: *J.-L. Dutreuil de Rhins. Mission scientifique dans la Haute Asie. 1890-1895*, Paris: Leroux, 3 vol., atlas.

GRENARD Fernand, 1929: «Haute Asie»*, in Géographie universelle, publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois,* t. VIII, Paris: Librairie Armand Colin, pp. 234-379.

GRENET Frantz, 1988: «L'Iranologie en France»*, in Guide to Iranian Studies in Europe,* Leiden-New York-København-Köln, pp. 34-41.

GRENET Frantz, 1990: «*Asie centrale*. L'Art préislamique»*, in Encyclopedia Universalis,* Corpus 3, Paris, pp. 183-187.

GRENET Frantz et Claude RAPIN, 2001: «Alexander, Aï Khanum, Termez: Remarks on the Spring Campaign of 328»*, in* O. BOPEARACHCHI, C.A. BROMBERG et F. GRENET (éd.), *Alexander's Legacy in the East*, *Studies in Honor of Paul Bernard*, *Bulletin of the Asia Institute*, vol. 12, [1998], 2001, pp. 79-89.

GRENET Frantz, 2005a: «L'entrée du paradis est à Samarkand. Les données mythiques de la chronique persane locale», *Studia Asiatica*, Bucarest, VI, n° 1-2, pp. 21-43.

GRENET Frantz, 2005b: «The self-image of the Sogdians», *in* Étienne de la VAISSIÈRE, Eric TROMBERT, *Les Sogdiens en Chine,* Paris: École française d'Extrême-Orient; collection: études thématiques, n° 17, pp. 123-140.

GREKOV V.I., 1960: *Ocherki iz istorii russkikh geograficheskikh issledovanij v 1725-1765 gg.* [Essais sur l'histoire des recherches géographiques russes en 1725-1765], Moscou: Izdatel'stvo Akademii Nauk SSSR, Institut geografii, 425 p.

GRIGOR'EV A., 1926: «Azija. Fiziko-geograficheskij ocherk» [L'Asie. Essai physico-géographique]*, in Bol'shaja Sovetskaja ènciklopedija,* ed. O.Ju. Shmidt, 1ère éd., Moscou: Akcionernoe obshchestvo «Sovetskaja ènciklopedija», t. 1 (831 p.), pp. 676-677.

*GRIGOR'EV Vasilij Vassilievich, 1871: *O skifskom narode Sakakh. Istoricheskaja monografija* [Sur le peuple scythe des Saka. Monographie historique], Saint-Pétersbourg, 202 p.

GRIGOR'EV Vasilij Vassilievich, 1872: *Ob arabskom puteshestvennike X veka Abu-Dolefe i stranstvovanii ego po Srednej Azii* [Sur le voyageur arabe du Xe siècle Abu-Dolef et ses pérégrinations en *Asie centrale*], 45 p.

GRIGOR'EV Vasilij Vassilievich, [1875]: *Ob otnoshenijakh mezhdu kochevymi narodami i osedlymi gosudarstvami* [Sur les rapports entre les peuples nomades et les États sédentaires], Moscou: Tipografija V.S. Balasheva, 27 p.

*GRIGOR'EV Vasilij Vassilievich, 1879-1880: *Trudy tret'ego mezhdunarodnogo s'ezda orientalistov v S.-Peterburge. 1876 [Travaux de la Troisième session du Congrès international des orientalistes. 1876]*, t. 1, Saint-Pétersbourg. Tipografija brat'ev Panteleevykh, 606 p.

GRIGOR'EV Vasilij Vassilievich, s/r: *Rossijskaja politika v otnoshenii k Srednej Azii* [La politique russe dans son rapport à l'*Asie centrale*], 29 p., sans références.

GRIGORIAN A.T. et A. P. YOUSCHKEVITCH (éd., en collaboration avec T. N. Klado et Ju. Kh. Kopelevitch), 1968: *Relations scientifiques russo-françaises*, Léningrad: Nauka, 299 p.

GROH Dieter, 1961: *Russland und das Selbstverständnis Europas; ein Beitrag zur europäischen Geistesgeschichte*, Neuwied: Hermann Luchterland Verlag, 366 p.

GROUPE FRONTIÈRE, 2004: Christiane Arbaret-Schulz, Jean-Luc Permay, Bernard Reitel, Catherine Selimanovski, Christophe Sohn et Patricia Zander, «La frontière, un objet spatial en mutation», *EspacesTemps.net,* Textuel, 29.10.2004.

(Web: http://espacestemps.revues.org/document842.html).

GROUSSET René, 1952: *L'empire des steppes*, Paris: Payot, (4e éd.), 651 p.

GRÜNWEDEL Albert von, 1900: *Mythologie du buddhisme au Tibet et en Mongolie, basée sur la collection lamaïque du Prince Oukhtomsky, avec une préface du prince Oukhtomsky*, trad. de l'allemand par Ivan Goldschmidt, Paris: E. Leroux; Leipzig: F.A. Brockhaus, 1900, XXXVII-247 p. (1ère éd.: *Mythologie des Buddhismus in Tibet und der Mongolei: Führer durch die Lamaistische Sammlung des Fürsten E. Uchtomskij, mit einem einleitenden Vorw. des Fürsten E. Uchtomskij*, Leipzig: F.A. Brockhaus, XXXV-244 p.)

GUENÉE Bernard, 1980: *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris: Aubier Montaigne, 446 p.

GUÉRET-LAFERTÉ Michèle, 1994: *Sur les routes de l'empire mongol: ordre et rhétorique des relations de voyage aux XIIIe et XIVe siècles*, Paris: H. Champion; Genève: Slatkine; collection: Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge, vol. 28, 435 p.

GUÉRET-LAFERTÉ Michèle, 1998: «Le voyageur et le géographe. L'insertion de la relation de voyage de Guillaume de Rubrouck dans l'*Opus Majus* de Roger Bacon»*, in Perspectives médiévales,* Supplément au numéro 24: *La Géographie au Moyen Âge. Espaces pensés, espaces vécus, espaces rêvés,* Arras, Journée d'études, 30 janvier 1998, Paris: Société de langue et de littérature médiévales d'oc et d'oïl, pp. 81-96.

GUICHONNET Paul et Claude RAFFESTIN, 1974: *Géographie des frontières,* [Paris]: Presses universitaires de France, 223 p.

*GUMBOL'DT, 1915: Voir HUMBOLDT, 1843.

GUREVICH A. Ja., 1988: «Predislovie» [Introduction], in J.K. WRIGH, The Geographical Lore of The Time of The Crusades: A study in the History of Medieval science and tradition in Western Europe, New-York, 1925; éd. en russe, Moscou, Nauka, avec l'introduction d'A.Ja. Gurevich, 1988, 478 p.

GURKO-KRJAJIN V.A., 1925: «Poezdka v Zakavkaz'e i Srednjuju Aziju» [Voyage en Transcaucasie et en *Asie centrale*], *Novyj Vostok* [*Nouvel Orient*], n° 7 (1), pp. 363-375.

GUTLER Robert M., 2004: «The Complexity of Central Eurasia», *Central Eurasian Studies Review* (CESR), Cambridge, vol. 3, n° 1 (Winter), pp. 2-3.

GUZMAN Gregory G., 1971: «Simon of Saint-Quentin and the Dominican Mission to the Mongol Baiju: A Reappraisal», *Speculum*, vol. 46, n° 2 (April), pp. 232-249.

GUZMAN Gregory G., 1974: «The Encyclopedist Vincent of Beauvais and His Mongol Extracts from John of Plano Carpini and Simon of Saint-Quentin», *Speculum*, vol. 49, n° 2 (April), pp. 287-307.

HAKLUYT Richard, 1926 [1589]: *The principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the English nation: made by sea or overland to the remote & farthest distant quarters of the Earth at any time within the compasse of the 1600 years*, London: J.M. Dent; New York: E.P. Dutton (repr. de l'éd. de 1907; 1ère éd. 1589), 8 vol.; vol. I, 468 p.

HALDE, voir DU HALDE.

HALLBERG Ivar, 1907: *L'Extrême Orient dans la littérature et la cartographie de l'Occident des XIII^e^, XIV^e^ et XV^e^ siècles: étude sur l'histoire de la géographie*, Goeteborg: Université d'Upsa, VIII-573 p.

HAMBIS Louis, 1968: *La Haute-Asie*, Paris: PUF, «Que sais-je?», n° 573 (1ère éd. 1953), 127 p.

HAMBLY Gavin (éd.), 1969: *Central Asia*, New York: Delacorte Press, XII-388 p.

HANKS Reuel, 1999: *Uzbekistan*, Oxford, England; Santa Barbara, California; Denver, Colorado: Clio Press, 206 p.

HANWAY Jonas, 1753-1754: *An historical account of the British trade over the Caspian sea, with a journal of travels from London through Russia into Persia, and back through Russia, Germany and Holland, to which are added the revolutions of Persia during the present century, with the particular history of the great usurper Nadir Kouli*; by Jonas Hanway, merchant, London: Dodsley, Nourse, Miller [etc.], 4 vol., 1753-1754.

*HARTMANN Martin, 1908: *Chinesisch-Turkestan: Geschichte, Verwaltung, Geistesleben und Wirtschaft*, Halle: Gebauer-Schwetschke Druckerei und Verlag, VIII-115 p.

HARLEY J.B., 1987: «The Map and the Development of the History of Cartography», *in* J.B. HARLEY et David WOODWARD (éd.), 1987, pp. 1-42.

HARLEY J.B. et David WOODWARD (éd.), 1987: *The History of Cartography*, vol. 1, *Cartography in Prehistoric, Ancient, and Medieval Europe and the Mediterranean,* Chicago–London: Univ. of Chicago Press, 599 p.

HARLEY J.B. et David WOODWARD (éd.), 1992: *The History of Cartography*, vol. 2, book 1, *Cartography in the Traditional Islamic and South Asian Societies,* Chicago–London: Univ. of Chicago Press, 579 p.

HARVEY Paul Dean Adshead, 1991: *Medieval maps*, London: The British Library, 96 p.

HARVEY P.D.A., 1996: *Mappa Mundi: The Hereford World Map,* London: Hereford Cathedral, British Library, 58 p.

HAUGEN Arne, 2003: *Establishment of National Republics in Soviet Central Asia*, Palgrave: Macmillan, 276 p.

HAUQAL: voir IBN HAUQAL

HAUNER Milan, 1989: «Central Asian Geopolitics in the Last Hundred Years: A critical Survey from Gorchakov to Gorbachev», *Central Asian Survey*, vol. 8, n° 1, pp. 1-20.

HAUNER Milan, 1991: «Russia's geopolitical and ideological dilemmas in Central Asia», *in* Robert L. CANFIELD (éd.), 1991, pp. 189-216.

HAUNER Milan, 1992: *What is Asia to us? Russia's Asian Heartland Yesterday and Today*, London, New York: Routledge, (1ère éd., Unwin Hyman, 1990), 264 p.

HAYIT B., 1950: *Die Nationalen Regierungen von Kokand und Alash Orda,* Munster, 111 p.

HAZARD Paul, 1961: La crise de la conscience européenne: 1680-1715, Paris: Fayard, XI-429 p.

HEDIN Sven, 1900: *Die geographisch-wissenschaftlichen Ergebnisse meiner Reisen in Zentralasien, 1894-1897*, Gotha: J. Perthes, VII-399 p.

HEDIN Sven, 1903: *Central Asia and Tibet, towards the holy City of Lassa*, London: Hurst and Blackett (printed by Kelly), 1903. 2 vol.

HEDIN Sven, 1904-1907: *Scientific Results of a Journey in Central Asia 1899-1902*, Stockholm: Lithographic Institute of the general staff of the Swedish army, 8 vol.

HEDIN Sven, 1925: *My life as an explorer*, illustrated by the author, translated by Alfhild Huebsch, New York: Boni & Liveright, 544 p.

*HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, 1892-1896: *Lectures on the history of philosophy,* London: K. Paul, 1892-1896, 3 vol.

*HELLWALD Friedrich von, 1873: *Die Russen in Centralasien. Eine Studie über die neueste Geographie und Geschichte Centralasiens*, Augsburg: A. F. Butsch, VII-233 p.

HENNING Richard, 1944: *Terrae incognitae: eine Zusammenstellung und kritische Bewertung der wichtigsten vorcolumbischen Entdeckungsreisen an Hand der darüber vorliegenden Originalberichte*, 2e éd., Leiden: E. J. Brill, vol. I (1ère éd.: Leiden: E. J. Brill, 1936-1939, 4 vol.).

HERBELOT Barthélemi de Molinville, 1776: *Bibliothèque orientale*, Maestricht: chez J.E. Dufour et Ph. Roux, MDCCLXXVI, 954 p.

HEREFORD MAP: voir WESTREM.

HIGGINS Iain Macleod, 1997: *Writing East: the "Travels" of Sir John Mandeville*, Philadelphia: Univ. of Pennsylvania Press, IX-335 p.

HIGGINS Iain Macleod, 1998: «Defining the Earth's Center in a Medieval «multi-text»: Jerusalem in *The Book of John Mandeville»*, *in* Sylvia TOMASCH et Sealy GILLE (éd.), *Text and territory: geographical imagination in the European Middle Ages,* Philadelphia: Univ. of Pennsylvania Press; collection: The Middle Ages series, pp. 29-53.

History of Civilizations of Central Asia, 1992-2005: *History of Civilizations of Central Asia* (éd. multiples)*,* Paris: UNESCO Publishing, VI vols.

HIRSCH Francine, 1997: «The Soviet Union as a Work-in-Progress: Ethnographers and the Category *Nationality* in the 1926, 1937, and 1939 Censuses», *Slavic Review, vol.* 56, n° 2 (Summer), pp. 251-278.

HIRSCH Francine, 2000: «Toward an Empire of Nations: border-making and the formation of Soviet national identities», *Russian Review, vol.* 59, n° 2 (avril), pp. 201-226.

HIRSCH Francine, 2005: *Empire of nations: ethnographic knowledge & [and] the making of the Soviet Union*, Ithaca-London: Cornell Univ. Press, col. Culture and society after socialism, XVIII-367 p.

HODGEN Margaret T., 1971: *Early anthropology in the sixteenth and seventeenth century*, Philadelphia: Univ. of Pennsylvania Press, 526 p.

HOLDICH Thomas Hungerford, 1901: *The Indian Borderland: 1880-1900*, London: Methuen, XII-402-40 p.

HOLDICH Thomas Hungerford, 1910: *The Gates of India: being an historical narrative*, London: Macmillan, XV-555 p.

HOMMAIRE DE HELL Xavier, 1845 [1849]: *Géographie historique du bassin de la mer Caspienne* [Chapitre extrait de l'ouvrage intitulé *Les Steppes de la mer Caspienne, la Crimée et la Russie méridionale. Voyage pittoresque, historique et scientifique*, Paris: chez P. Bertrand, 1845], Strasbourg: Veuve Berger-Levrault, 84 p.

HOKANSON Katya, 1994a: «Literary Imperialism, *Narodnost',* and Pushkin' Invention of the Caucasus», *Russian Review*, vol. 53, n° 3 (July), pp. 336-352.

HOKANSON Katya, 1994b: *Empire of the Imagination*, PhD Thesis, Stanford Univ.

HOPKIRK Peter, 1990: *The Great Game: on Secret Service in High Asia*, London: J. Murray, XXII-562 p.

HOSKING Geoffrey, 2001: «Empire and Nation-Bulding in Late Imperial Russia»*, in* Geoffrey HOSKING et Robert SERVICE (éd.), *Russian Nationalism. Past and Present,* New York: Palgrave, [217 p.], pp. 19-34.

HOSTETLER Laura, 2001: *Qing Colonial Enterprise. Ethnography and Cartography in Early Modern China*, Chicago, London: The Univ. of Chicago Press, 257 p.

HOURCADE B., 1984: «Iranian Studies in France», *Iranian Studies, vol.* XX, n° 2-4, pp. 1-40.

HUC Evariste-Régis, 1850: *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet pendant les années 1844, 1845, et 1846,* Paris: Librairie d'Adrien le Clerc, 2 vol. (nombreuses rééditions).

HUMBOLDT Alexander von, 1830: *Mémoire sur les chaînes des montagnes et sur les volcans de l'Asie intérieure, et sur une nouvelle éruption volcanique dans la chaîne des Andes,* avec notes de Klaproth, S. l., paginé 217-316.

HUMBOLDT Alexander von, 1832: *Fragmente einer Geologie und Klimatologie Asiens,* Berlin: J. A. List, vi-[2]-272 p.

HUMBOLDT Alexandre de, 1843: *Asie centrale. Recherches sur les chaînes de montagnes et la climatologie comparée,* Paris: Gide, 1843, t. I, 517 p.; t. II, 558 p.; t. III, 608 p. Traduction en russe: A. Gumbol'dt, *Central'naja Azija. Issledovanija o cepjakh gor i po sravnitel'noj klimatologii*, t. 1, Moscou, 1915.

HUNCZAK Taras, 1974: «Pan-Slavism or Pan-Russianism»*, in* Taras HUNCZAK (éd.), *Russian Imperialism from Ivan the Great to the Revolution*, introd. Hans Kohn, New Brunswick, New Jersey: Rutgers Univ. Press, [XI-396 p.], pp. 82-105.

HUNTINGTON Ellsworth, 1907: *The Pulse of Asia: a Journey in Central Asia*, illustrating the geographic basic of history, Boston and New York, Houghton: Mifflin & Co., 415 p.

HUSKEY Eugene, 1997: «Kirgyzstan: the politics of demographic and economic frustration» in Ian Bremmer, Ray Taras (éd.), *New States, New Politics: Building the Post-Soviet Nations,* Cambridge: Cambridge Univ. Press, 1997 (XXI-743 p.), pp. 665-684.

HUTTENBACH Henry R., 1974: «The origins of Russian imperialism»*, in* Taras HUNCZAK (éd.), *Russian Imperialism from Ivan the Great to the Revolution*,

introd. de Hans Kohn, New Brunswick, New Jersey: Rutgers Univ. Press, pp. 18-44.

IAKINF: voir BICHURIN.

IBN HAUQAL Abou'f Qasim Mohammad, 1964: *Configuration de la terre (Kitab Sûrat al-Ard)*, introduction et traduction avec index par J.H. Kramer et G. Wiet, t. II, Beyrouth: Commission internationale pour la traduction des chefs-d'œuvres, Paris: Maisonneuve et Larose, 499 p.

IMART Guy G., 1987: *The Limits of Inner Asia: Some soul-searching on new borders for an old frontier-land*, Bloomington: Indiana, Papers on Inner Asia, n° 1, 81 p.

IMBAULT-HUART Clément, 1896: «Récit officiel de la conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760), *Bulletin de Géographie historique et descriptive*, année 1895, Paris: Imprimerie Nationale, Ministère de l'instruction publique et des Beaux-Arts, pp. 87-144.

ISNARD Albert, 1915: *Joseph-Nicolas Delisle, sa biographie et sa collection de cartes géographiques à la Bibliothèque Nationale,* Extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive,* Paris: Imprimerie nationale, 135 p.

ISKHAKOV Salavat M., 2000: «Russkaja revolucija 1917 goda i tjurki Central'noj Azii» [La Révolution russe de 1917 et les Turcs de l'*Asie centrale*], *in Transkaspijskij proekt* [*Projet Transcaspien*], 24 nov. 2000.
(Web: http://profi.gateway.kg/ishakov_revolution).

ISTORIJA UZBEKSKOJ SSR, 1956: M.G. Vakabov, V.Ja. Nepomnin, T.N. Kary-Nijazov (éd.), *Istorija Uzbekskoj SSR* [Histoire de la république soviétique socialiste de l'Ouzbékistan], t. 1, livre 2, Tashkent: Fan, 1956, 496 p.

ISTORIJA UZBEKSKOJ SSR, 1967: Kh.Z. Zijaev (éd.), *Istorija Uzbekskoj SSR* [Histoire de la république soviétique socialiste de l'Ouzbékistan], t. 3, Tashkent: Fan, 1967, 707 p.

ISTORIJA UZBEKSKOJ SSR, 1968: Kh.Z. Zijaev (éd.), *Istorija Uzbekskoj SSR* [Histoire de la république soviétique socialiste de l'Ouzbékistan], t. 2, Tashkent: Fan, 1968, 662 p.

JAGER Patrick, 1993: «Les limites orientales de l'espace européen», *Dix-huitième Siècle,* n° 25, pp. 11-21.

JACQUESSON François, 2002: «Les parlers karakalpaks dans leur contexte», *Cahiers d'Asie centrale*, n° 10: Karakalpaks et autres gens de l'Aral. Entre rivages et déserts (éd. Svetlana Jacquesson), Edisud: Tashkent – Aix-en-Provence, pp. 93-138.

JAGODIN, 2002: voir Âgodin.

JAKOVLEV N., 1928: «Le développement d'une langue écrite nationale chez les peuples orientaux de l'Union Soviétique et la naissance de leurs alphabets nationaux», *Revue des études islamiques*, I, pp. 1-45.

JAKUBOVSKIJ A.Ju., 1941: *K voprosu ob ètnogeneze uzbekskogo naroda* [A propos de l'ethnogènese du peuple ouzbek], Tashkent, 18 p.

JALABERT Louis, 1925: «Les premiers explorateurs jésuites de l'*Asie centrale*», *Revue d'histoire des Missions*, Seconde année, pp. 529-537.

JAN Michel, 1992: *Le voyage en Asie centrale et au Tibet. Anthologie des voyageurs occidentaux du moyen âge à la première moitié du XX^e siècle*, Paris: Robert Laffont, 1482 p.

JAN Michel, 1993: «La politique de Pékin à l'égard de ses populations turcophones», *Cemoti*, n° 16, juillet-décembre, pp. 255-269.

JANVIER Yves, 1982: *La Géographie d'Orose*, Paris: «Les Belles Lettres», 288 p.

JAQUEL Roger, 1976: *L'Astronome français Joseph-Nicolas Delisle, 1688-1768, et Christfried Kirch, 1694-1740, directeur de l'Observatoire de Berlin, 1716-1740*, Extrait du 97^e Congrès national des sociétés savantes, Nantes, 1972, Section des sciences, t. 1, Paris: Bibliothèque nationale, pp. 407-432.

*JASINSKIJ A., 1889: «Moskovskij gosudarstvennyj arkhiv v XVI v.» [Les archives d'État de Moscou au XVI^e siècle], *Universitetskii Izvestija*, n° 4.

JERSILD Austin, 2002: *Orientalism and Empire: North Caucasus Mountain Peoples and the Georgian Frontier, 1845–1917*, Montreal: McGill-Queen's Univ. Press, XI-253 p.

JOHNSON R. A., 2003: «'Russians at the Gates of India'? Planning the Defence of India, 1885–1900», *The Journal of Military History*, vol. 67 (July), pp. 697–744.

JOINVILLE Jean de, 1858: *Mémoire de Jean Sire de Joinville ou histoire et chronique du très-chrétien roi Saint Louis*, publiés par Francisque Michel, précédés de dissertations par Firmin Didot et d'une notice sur les manuscrits du Sire de Joinville par Paulin Paris, Paris: Firmin Didot Frères, CLXXXIX-356 p.

JOLY Josheph-Romain, 1801: *L'Ancienne Géographie Universelle comparée à la moderne*, Paris: Lottin, t. 2, Asie, 639 p.

JONES Stephen Barr, 1945: *Boundary-making: a handbook for statesmen, treaty editors and boundary commissioners*, foreword by S. Whittemore Bogg, Washington: Carnegie Endowment for International Peace; collection: Monograph series of the Carnegie Endowment for International Peace, Division of International law, n° 8, XV-268 p.

JOUKOFF EUDIN Xenia et Robert C. NORTH, 1957: *Soviet Russia and the East, 1920-1927. A Documentary Survey*, Stanford, California: Stanford Univ. Press, 478 p.

JULDASHEVA G.I., 2004: «K aktual'nym problemam zarubezhnoj mezhdunarodnoj politicheskoj nauki» [Sur les problèmes actuels de la science politique internationale à l'étranger], *Obshchestvennye nauki v Uzbekistane,* n° 5-6, pp. 115-116.

JUZHAKOV S.N., 1885: *Anglo-russkaja rasprja* [Le différent anglo-russe], Saint-Pétersbourg, 106 p.

KAJDALOV Efgraf, 1827: *Karavan-zapiski vo vremja pokhoda v Bukhariju rossijskogo karavana pod voinskim prikrytiem, v 1824 i 1825 godakh, vedenye pod nachal'nikom onogo karavana nad kupechestvom E. Kajdalovym* [Notes lors de la campagne sur Boukhara en 1824 et 1825 de la caravane russe sous protection militaire, menée sous la responsabilité du marchand E. Kajdalov], Moscou: Tipografija Universiteta, 140 p.

KAMANIN L.G., 1976: «Russkaja geografija k koncu XVII veka» [La géographie russe à la fin du XVII^e siècle], *Ocherki istorii geograficheskoj nauki v SSSR*

[Essai d'histoire des sciences géographiques en URSS], Moscou: Nauka, pp. 13-22.

KAMOLIDDIN Sh., 2002: «K voprosy ob upotreblenii geograficheskikh nazvanij 'Maverannakhr' i 'Turkestan'» [Sur la question de l'utilisation des appellations «Mā warā' al-Nahr» et «Turkestan»], *O'zbekiston tarixi*, Tashkent, n° 4, pp. 61-68.

KAMOLIDDIN Sh. et R. MUKMINOVA, 2003: «Zametki o geograficheskoj karte Srednej Azii Abrakhama Maasa» [Remarques sur la carte géographique de l'*Asie centrale* d'Abraham Maas], *O'zbekiston tarixi,* Tashkent, n° 1, pp. 16-26.

KAPPELER Andreas, 1994: *La Russie empire multiethnique*, trad. de l'allemand de G. Imart, Paris: Institut d'études slaves, 415 p. (1ère éd. 1992).

KARAM Patrick, 2002: *L'Asie centrale. Le nouveau Grand Jeu*, Paris: l'Harmattan, 322 p.

KARAMUSTAFA Akhmet T., 1992: «Introduction to Islamic Maps», *in* J.B. HARLEY et David WOODWARD (éd.), *The History of Cartography*, vol. 2, book 1, *Cartography in the Traditional Islamic and South Asian Societies,* Chicago–London: Univ. of Chicago Press, pp. 3-11.

KARASAR Hasan Ali, 2002: «Chicherin on the delimitation of Turkestan: native Bolsheviks versus Soviet foreign policy. Seven letters from the Russian archives on razmezhevanie», *Central Asian Survey,* vol. 21, n° 2, pp. 199-209.

*KARPAT Kemal H., 1984: «INTRODUCTION: Opening Remarks» (to Conference on the Central Asia Identity, Univ. of Wisconsin at Madison, 18-19 nov. 1983), *Central Asian Survey*, 1984, vol. 3, n° 3.

KARPAT Kemal, 1993: «The old and new Central Asia», *Central Asian Survey*, 1993, vol. 12, n° 4, pp. 415-425.

KATANAEV, 1893: «Kirgizskie stepi, Srednjaja Azija, Severnyj Kitaj v XVII-XVIII vv. po pokazanijam, razvedkam, doezhim zapisjam, otchetam, issledovanijam zapadno-sibirskikh kozakov i prochikh sluzhilykh ljudej» [Les steppes kirghizes, l'*Asie centrale*, la Chine septentrionale aux XVIIe-XVIIIe siècles d'après les notes de voyage, les rapports et les études des Cosaques de Sibérie occidentale et d'autres personnes en service], *Zapadno-sibirskoe otdelenie imperatorskogo Russkogo geograficheskogo obshchestva* [Département de Sibérie occidentale de la Société impériale russe de géographie], livre XIV, vyp. I, Omsk.

KATANAEV, 1899: *Zapadno-sibirskoe sluzhiloe kozachestvo i ego rol' v obsledovanii i zanjatii russkimi Sibiri i Srednej Azii (iz istorii trekhsotletnej sluzhby sibirskikh kosakov), chast' 1. XVI i XVII stoletija* [Les Cosaques au service de la Sibérie occidentale et leur rôle dans les prospections et dans l'annexion de la Sibérie et de l'*Asie centrale* par les Russes (sur l'histoire longue de trois siècles de l'engagement des Cosaques de Sibérie)], vyp. 1, Omsk: Tipografija Staba Sibirskogo voennogo okruga, XVIII-86 p.

KELLER Shoshana, 2001: *To Moscow, Not Mecca. The Soviet Campaign Against Islam in Central Asia, 1917-1941*, London, Westport, Connecticut: Praeger, 277 p. (tiré de la thèse [Ph.D. diss.] *The Struggle Against Islam in Uzbekistan, 1921–1941: Policy, Bureaucracy, and Reality,* Indiana Univ., 1995).

KELLER Shoshana, 2003: «The Central Asian Bureau, an essential tool in governing Soviet Turkestan», *Central Asian Survey* (June/September), vol. 22 n° 2/3, pp. 281–297.

KEMP Geoffrey et Robert E. HARKAVY, 1997: *Strategic Geography and the Changing Middle East*, Carnegie Endowment for International Peace, Washingon: Brookings Institution Press, XV-493 p.

KERTZER David I. et Dominique AREL, 2002: «Censuses, identity formation, and the struggle for political power», *in* David I. KERTZER et Dominique AREL (éd.), *Census and Identity. The Politics of Race, Ethnicity, and Language in National Censuses,* Cambridge: Cambridge Univ. Press, 2002, pp. 1-43.

KESSLER Melvin M., 1960: «Ioan Viktorovitch Vitkevitch, 1806-1839. A Tsarist Agent in Central Asia», *Central Asian Collectanea*, Washington, n° 4, pp. 3-26.

KETTENHOFEN Erich, 1996: «Darband», *in* Ehsan YARSHATER (éd.), *Encyclopaedia Iranica*, vol. VII, Costa Mesa, California: Mazda Publisher, pp. 13-19.

KEUNING Johannes, 1954: «Nicolaas Witsen as a Cartographer», *Imago Mundi, vol.* 11, pp. 95-110.

KIRCHER Athanasius, 1670: *La Chine illustrée, de plusieurs monuments tant sacrés que profanes et de quantité de recherches de la nature et de l'art;* Amsterdam: Jean Jansson, pagination variée.

KISH G., 1951: «The Japan on the 'Mural Atlas' of the Palazzo Vecchio, Florence», *Imago mundi,* VIII, pp. 52-54.

KHALFIN N.A., 1956: *Tri russkie missii: iz istorii vneshnej politiki Rossii na Srednem Vostoke vo vtoroj polovine 60-x godov XIX veka* [Trois missions russes: de l'histoire de la politique étrangère de la Russie en *Asie centrale* pendant la seconde moitié des années 1860], Tashkent: Izdatel'stvo SAGU, 85 p.

KHALFIN N.A., 1958: «Britanskaja ekspancija v Srednej Azii v 1830-1840 gg. i missija Richmonda Shekspira» [L'expansion britannique en *Asie centrale* pendant les années 1830 et 1840 et la mission de Richmond Shakespear], *Istoriya SSSR*, n° 2.

KHALFIN N.A., 1973: «A.E. Snesarev i 'sredneaziatskij vopros'» [A.E. Snesarev et la «question centre-asiatique»], *in* V.V. BALABUCHEVICH et G.G. KOTOVSKIJ (éd.), *Andrej Evgen'evich Snesarev (zhizn' i nauchnaja dejatel'nost)* [Andrej Evgenevich Snesarev (vie et activité scientifique)], Moscou: Nauka, Glavnaja redakcija vostochnoj literatury, pp. 97-109.

KHALFIN N.A., 1974: *Rossija i khanstva Srednej Azii (pervaja polovina XIX veka)* [La Russie et les khanats de l'*Asie centrale* (première moitié du XIX^{e} siècle)], Moscou: Nauka, Glavnaja redakcija vostochnoj literatury, 405 p.

KHALFIN N.A., 1986: *Poslannik Petra I na Vostoke. Posol'stvo Florio Beneveni v Persiju i Bukharu v 1718-1725 godakh* [L'envoyé de Pierre le Grand en Orient: l'ambassade de Florio Beneveni en Perse et à Boukhara en 1718-1725], (otvetstvennyi redaktor N.A. Khalfin; podgotovka teksta, vstupitel´naia stat´ia i kommentarii V.G. Volovnikova), Moscou: Nauka, Glavnaja redakcija vostochnoj literatury, 159 p.

KHALID Adeeb, 1996: «Tashkent 1917: Muslim Politics in Revolutionary Turkestan», *Slavic review, vol.* 55, n° 2 (Summer), pp. 270-296.

KHALID Adeeb, 1998: *The Politics of Muslim Cultural Reform: Jadidism in Central Asia*, Berkeley: Univ. of California Press, 1998, XX-335 p.

KHALID Adeeb, 2000: «Russian history and the debat over Orientalism», *Kritika. Exploration in Russian and Eurasian History*, Indiana Univ.: Slavica Publishers, New Series, volume 1, n° 4 (Fall), pp. 691-700.

KHANYKOV Jakov, 1850: *Spisok mest v severo-zapadnoj chasti Srednej Azii* [Liste des lieux de la partie nord-ouest de l'*Asie centrale* (Srednej Azii)], élaborée aussi par Ja. Khanykov avec l'aide de Ju.V. Tolstoj, [6]-41 p., 8 p. de tableaux.

KHANYKOV Nikolaj, 1843: *Opisanie Bukharskogo khanstva,* Saint-Pétersbourg: Tipografija Imperatorskoj Akademii nauk, 279 p.

*KHANYKOV, 1851: «Pojasnitel'naja zapiska» [Note explicative], *Zapiski imperatorskogo russkogo geograficheskogo obshchestva* [Notes de la Société géographique russe], 1851, livre V.

KHANIKOFF Nicolas de, 1861: *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale*, Paris: Imprimerie de L. Martinet, 235 p.

KHASANOV Marat K., 1991: «'Kokandskaja avtonomija' i nekotorye eë uroki» [L'autonomie de Kokand et certaines de ses leçons], *in* R.Ja. RADZHAPOVA (éd.), *Oktjabr'skaja revolucija v Srednej Azii i Kazakhstane: teorija, problemy, perspektivy izuchenija* [La Révolution d'Octobre en *Asie centrale* et au Kazakhstan. Théories, problèmes, perspectives d'études], Tashkent: Fan, 1991, pp. 159-177.

KHIDIRBEKUGHLI Doulatbek, 2004: «Mysterious Eurasia: Thoughts in Response to Dr. Schoeberlein», *Central Eurasian Studies Review* (CESR), Cambridge, vol. 3, n° 1 (Winter), pp. 4-5.

KHODARKOVSKY Michael, 2002: *Russia's Steppe Frontier. The Making of a Colonial Empire, 1500-1800*, Indiana: Indiana Univ. Press, Bloomington & Indianapolis, 290 p.

*KHOKHLOV Ivan, 1866: «Statejnyj spisok posol'stva v Bukhariju dvorjanina Ivana Khokhlova 1620-1622 godov» [Observations de l'ambassade en Boukharie du noble Yvan Khokhlov], *Sbornik knjazja M.A. Obolenskogo* [Recueil du comte Obolenskij], partie I, svjazka IV.

KHODOROV I., 1925: «Nacional'noe razmezhevanie Srednej Azii» [Délimitation nationale de l'*Asie centrale*], *Novyj Vostok* [*Nouvel Orient*], n° 8-9, pp. 65-81.

KHOZHANIYAZOV G., 2006: *The Military Architecture of Ancient Chorasmia*, translated, edited and emended by S. Helms, with a contribution by A.V.G. Betts, coll. Persika 7, Paris: De Boccard, 2006.

KLAPROTH Julius, 1823: *Asia polyglotta,* Paris: bei A. Schubart, 2 vol.; vol. 1, paginé I-XVI, 1-384, 121-144, 1-8 p.; vol. 2, LIX p.

KLAPROTH Julius, 1824-1826a: *Tableaux historiques de l'Asie depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours, accompagné de recherches historiques et ethnographiques sur cette partie du monde*, Paris: A. Schubart, Londres, Treuttel et Wurtz, Stuttgard, Cotta, vol. I, 1826a, 290-XXX p.; Atlas, vol. II, 1824, 27 cartes.

KLAPROTH Julius von, 1825: *Magasin asiatique ou Revue géographique et historique de l'Asie centrale et septentrionale*, t. 1, Paris: Dondey-Dupré père et fils, 329 p.

KLAPROTH Julius von (pseud. Louis de L'Or, Wilhelm Lauterbach), 1826b: *Observations sur la carte de l'Asie publiée en 1822 par M. Arrowsmith,* Paris: Librairie orientale de Dondey-Dupré père et fils, pp. 3-27 (Extrait du *Journal Asiatique*).

KLAPROTH Julius, 1876-1878: *Mémoires relatifs à l'Asie contenant des recherches historiques, géographiques et philologiques sur les peuples de l'Orient,* Paris: Librairie orientale de Dondey-Dupré, vol. 1, MDCCC XXVI, 479 p.; vol. 2, MDCCC XXVI, 435 p., vol. 3, MDCCC XXVIII, 520 p.

KLAPROTH Julius von, 2002: *Julius Klaproth (1783-1835) Briefwechsel mit Gelehrten großenteils aus dem Akademiearchiv in St. Petersburg: Mit einem Namenregister zu Julius Klaproth*, hrsg. von Hartmut Walravens (éd.), Briefe und Documente (BiblO 4), Wiesbaden: Harrassowitz Verlag, XVII-218 p.

KLEMP Egon, 1968: *Africa. Auf karten des 12.bis 18. Jahrhunderts*, Leipzig: Rudolf Uhlisch, 77 pl.

KLJASHTORNYJ S.G., 2003a: *Istorija Central'noj Azii i pamjatniki runichskogo pis'ma. Otechestvennye issledovanja* [Histoire de l'*Asie centrale* et patrimoine écrit en écriture runique. Recherches russes], Saint-Pétersbourg: Université nationale de Saint-Pétersbourg, 559 p.

KLJASHTORNYJ S.G., 2003b: «Rossija i tjurkskie narody: evrazijskij aspekt», *Tjurkologicheskij sbornik, 2002: Rossija i tjurkskij mir* [Récuiel turkologique, 2002: Russie et monde turk], Moscou: Vostochnaja literatura RAN, pp. 5-26.

KNIGHT Nathaniel, 2000a: «V.V. Grigor'ev in Orenburg, 1851-1862: Russian Orientalism in Service of Empire», *Slavic Review, vol.* 59, n° 1 (Spring), pp. 74-100.

KNIGHT Nathaniel, 2000b: «On Russian Orientalism: A Response to Adeeb Khalid», *Kritika. Exploration in Russian and Eurasian History*, Indiana Univ.: Slavica Publishers, New Series, vol. 1, n° 4 (Fall), pp. 701-716.

KNIGHT Nathaniel, 2002: «Was Russia its Own Orient? Reflections on the Contributions of Etkind and Schimmelpenninck to the Debate on Orientalism», *Ab Imperio,* Kazan, vol. 1, pp. 299-310.

KNJAZHECKAJA E.A., 1960: «Novye izvestija ob èkspedicijakh Aleksandra Bekovicha-Cherkasskogo v Srednjuju Aziju» [Nouvelles récentes sur l'expédition d'Alexandre Békovich-Cherkassky en *Asie centrale*], *Izvestija Akademii nauk SSSR. Serija geograficheskaja* [Bulletin de l'Académie des sciences d'URSS. Série géographique], n° 1, Moscou: Akademija nauk SSSR, pp. 91-99.

KNJAZHECKAJA E.A., 1970: «Novoe o karte Kaspijskogo morja K.P. Verdena i F.I. Sojmonova» [Du nouveau sur la carte de la Caspienne de K.P. Verden et de F.I Sojmonov], *Izvestija Vsesojuznogo Geograficheskogo Obshestva* [Bulletin de la société pansoviétique de géographie], t. CII, Leningrad, pp. 271-277.

KNJAZHECKAJA E.A., 1975: «K istorii sozdanija kart Kaspijskogo i Aral'skogo morej v Petrovskoe vremja» [Sur l'histoire de l'établissement des cartes des mers Caspienne et d'Aral à l'époque de Pierre le Grand], *Izvestija Vsesojuznogo*

Geograficheskogo Obshchestva [Bulletin de la Société pansoviétique de géographie], t. CVII, Leningrad, pp. 461-463.

KNORRING, 1940: *General Mixail Dmitrievich Skobelev, Istoricheskij ètjud* [Le Général Mikhaïl Dmitrievich Skobelev. Étude historique], Paris: Izdanie zhurnala Illjustrirovannaja Rossija, 284 p.

KNOX Thomas Wallace, 1870: *Overland through Asia. Pictures of Siberian, Chinese, and Tartar Life*, Hartford, American publishing company, Chicago, F.S. Gilman & Co., XVIII-[19]-608 p.

KOHN Hans, 1955: «Dostoevsky and Danilevsky: Nationalist messianism»*, in* Ernest J. SIMMONS (éd.), *Continuity and Change in Russian and Soviet Thought,* Cambridge, Mssachusetts: Harvard Univ. Press [XII-563 p.], pp. 500-517.

KOHN Hans, 1963: *Le panslavisme: son histoire et son idéologie*, Paris: Payot, 1963, 261 p. (1ère éd.: *Pan-Slavism: Its History and Ideology*, Notre-Dame: Univ. of Notre-Dame Press).

KOLARZ Walter, 1954: *La Russie et ses colonies*, trad. de l'anglais par Jean Canu et Anne-Marie Canu, Paris: Fasquelle Editeurs, 1954, 440 p.

KONONOV A.N., 1949: «Opyt analiza termina *türk*» [Tentative d'analyse du terme *Türk*], *Sovetskaja ètnografija*, n° 1, pp. 40-47.

KORINMAN Michel, 1987: «Friedrich Ratzel (1844-1904). De la géographie politique à la géopolitique», *in* Friedrich RATZEL, *La géographie politique. Les concepts fondamentaux*, choix de textes et trad. par François Ewald, préface de Michel Korinman, Paris: Fayard, pp. 19-25.

KORZHENEVSKIJ N., 1949: «O starinnykh kartakh, khranjashchikhsja v Uzbekistanskom filiale Akademii nauk SSSR» [Sur les cartes anciennes conservées dans la filiale ouzbékistanaise de l'Académie des sciences de l'URSS], *Izvestija Uzbekistanskogo filiala Akademii nauk SSSR* [Bulletin de la filiale ouzbékistanaise de l'Académie des sciences de l'URSS], Tashkent: Fan, n° 3, pp. 66-76.

KOTKIN Stephen, 2007: «Mongol Commonwealth? Exchange and Governance across the Post-Mongol Space», *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History,* vol. 8, n° 3 (Summer), pp. 487-531.

KOYRÉ Alexandre, 1950: *Études sur l'histoire de la pensée philosophique en Russie*, Paris: J. Vrin; collection: Bibliothèque d'histoire de la philosophie, 223 p.

KRACHKOVSKIJ I.Ju., 1957: voir KRACHKOVSKIJ, 2004.

KRACHKOVSKIJ I.Ju., 2004: *Arabskaja geograficheskaja literatura* [Littérature géographique arabe], édition augmentée, Moscou: Vostochnaja literatura RAN, 2004, 920 p. (1ère éd.: «Arabskaja geograficheskaja literatura», *Izbrannye sochinenija* [sous la réd. de V.A. Gordlevskij], vol. 4, Moscou-Léningrad, 1957)

KRAUSSE Alexis, 1973: *Russia in Asia: a record and a study, 1558-1899*, London: Curzon Press; New York: Barnes and Noble books, XXX-411 p. (1ère éd., 1899).

KÜGELGEN Anke von, 2002: «Die Legitimierung der mittelasiatischen Mangitendynastie in den Werken ihrer Historiker»*, in Beiruter Texte und Studien*, Bd. 86, Türkische Welten, bd. 9, Istambul Orient-Institut, Würzburg: Ergon in Kommission, XII-518 p.

KUGLER Hartmut, 1991: *Ein Weltbild vor Columbus. Die Ebstorfer Weltkarte. Interdisziplinäres Colloquium 1988*, hrsg. von Hartmut Kugler in Zusammenarbeit mit Eckhard Michael, Weinheim, VCH Acta Humaniora, VIII-407 p.

KUN V., 1924: «Izuchenie etnicheskogo sostava Turkestana» [Étude de la composition ethnique du Turkestan], *Novyj Vostok* [Nouvel Orient], n° 6, pp. 350-359.

KUPCIK Ivan, 1984: *Cartes géographiques anciennes: évolution de la représentation cartographique du monde: de l'Antiquité à la fin du XIX^e^ siècle*, trad. de Suzanne Bartocek, Paris: Gründ; collection: Beaux objets d'autrefois, 240 p.

KUROPATKIN Aleksej N., 2005 [1878]: «Zapiska zavedujushchego Aziatskoj chast'ju Glavnog shtaba polkovnika A.N. Kuropatkina po afganskomu voprosu, 27 nojarja 1878 g.» [Note du responsable du Département asiatique de l'état-major du colonel A.N. Kuropatkin sur la question afghane du 27 novembre 1878], *in «Bol'shaja igra» v Central'noj Azii: «Indijskij pokhod» russkoj armii. Sbornik arkhivnykh dokumentov* [«Le Grand Jeu» en Asie centrale: «l'expédition indienne» de l'armée russe. Recueil des documents d'archives], Moscou: Institut Vostokevedenija RAN, pp. 202-214.

*KUROPATKIN Aleksej N., 1887: «Ocherk dvizhenija russkikh vojsk v Srednjuju Aziju» [Essai sur le mouvement des armées russes en *Asie centrale*], *Voennye besedy ispolnennye v shtabe vojsk gvardii i peterburgskogo voennogo okruga v 1885-1887 gg.* [Discussions militaires tenues à l'état-major de la Garde et du régiment militaire de Saint-Pétersbourg en 1885-1887], vol. 1, Saint-Pétersbourg: Vojsk Gvardija.

KUROPATKIN Aleksej N., 1899: *Zavoevanie Turkmenii (Pokhod v Akhal-teke v 1880-1881 gg.) s ocherkom voennykh dejstvij v Srednej Azii s 1839 po 1876 g.* [La conquête de la Turkménie (expédition à Akhal-Téké en 1880-1881) avec une étude des événements militaires en *Asie centrale* de 1839 à 1876], Saint-Pétersbourg: V. Berezovskij, 224 p.

KUROPATKIN Aleksej N., 1910: *Zadachi russkoj armii* [Objectifs de l'armée russe], 3 vol., Saint-Pétersbourg: V.A. Berezovskij; vol. 3: *Zadachi armii, ne svjazannye s russkoj nacional'noj politikoj* [Objectifs de l'armée, hors des rapports avec la politique nationale], VI-526 p.

KUROPATKIN Aleksej N., 1912: *Russko-kitajskij vopros* [La question sino-russe], Saint-Pétersbourg: A.S. Suvorin, 223 p.

KUROPATKIN Aleksej N., 1916: *Rech' Turkestanskogo General-Gubernatora, General-Ad'jutanta, Generala ot Infanterii, A.N. Kuropatkin, skazannaja 21 avgusta 1916 g. deputatam ot naselenija g. Tashkenta* [Le discours du Gouverneur général, général-adjudant, général d'infanterie A.N. Kuropatkin, prononcé le 21 août 1916 aux députés de la population de Tashkent], Tashkent: Tipografija pri Kancelarii Turkestanskogo General-Gubernatora, 7 p.

KUZNECOV N., 1893: «Derbent», *in* F.A. BROGAUZ et I.A. EFRON (éd.), *Ènciklopedicheskij slovar'*, t. X, Saint-Pétersbourg, pp. 423-424.

KUZNECOVA T.V., 2000: «Predposylki i puti proniknovenija russkoj knigi v Kitaj» [Prémisses et voies de pénétration du livre russe en Chine], *Vestnik*

Dal'nevostochnoj gosudarstvennoj nauchnoj biblioteki [Revue d'Extrême-Orient de la bibliothèque scientifique d'État] n° 2, avril-juin, pp. 39-52.

LACARRIÈRE Jacques, 2000: *La légende d'Alexandre*, Paris: éd. Du Félin, Philippe Lebaud, 174 p.

LACH Donald F., 1965-1977: *Asia in the Making of Europe*, Chicago, London: The Univ. of Chicago Press, vol. I: The Century of Discovery: book 1, 1965a, XXVIII-492 p.; book 2, 1965b, XII-(493-965) p.; vol. II: A century of Wonder: book 1: The Visual Arts, 1970, XVII-257 p.; book 2: The Literary Arts, 1977a, XXIII-392 p.; book 3: The Scholary Disciplines, 1977b, (395-764) p.

LACH Donald F., Edwin J. Van Kley, 1993: *Asia in the Making of Europe*, Chicago, London: The Univ. of Chicago Press, vol. III: A Century of Advance: book 1: Trade, Mission, Literature, 1993a, XLIII-597-(XLV-LXXVI) p.; book 2: South Asia, 1993b, XXIX-(601-1110)-(XXXI-LVII) p.; book 3: Southeast Asia, 1993c, XXIX-(1111-561)-(XXXI-LIII) p.; book 4: East Asia, 1993d, XIX-(1563-2077)-CXII p.

LACOSTE Yves (éd.), 1993: *Dictionnaire de Géopolitique*, Paris: Flammarion, XI-1679 p.

LAMANSKIJ Vladimir, 1892: *Tri mira aziatsko-evropejskogo materika* [Les trois mondes du continent eurasiatique], Saint-Pétersbourg: A. Transhel', 132 p.

LANDA L.M., 1964: «Sovetskaja istoriografija nacional'no-gosudarstvennogo razmezhevanija Srednej Azii» [Historiographie soviétique de la délimitation nationale en *Asie centrale*], *Istorija SSSR* [Histoire de l'URSS], n° 6, pp. 66-80.

LANDRY-DERON Isabelle, 2002: *La preuve par la Chine: la «Description» de J.-B. Du Halde, jésuite, 1735*, Paris: Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, col. Civilisations et sociétés, 110, 428 p.

LANTZ François, 2004: *Chemin de fer et voies de communication en Asie centrale (1873-1907,* Mémoire de DEA en Histoire, Université Paris IV-Sorbonne, 154 p.

LARCEV V., 1988: *E.D. Polivanov: stranicy zhizni i dejatel'nosti* [E.D. Polivanov: pages de vie et d'activité], Moscou: Glavnaja redakcija vostochnoj literatury, 328 p.

LAROUSSE Pierre, 1982 [1866-1879]: *Grand dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, Paris: Administration du «Grand dictionnaire universel» (repr. de la 1ère éd.: Genève-Paris: Slatkine, 1982, t. I, 2e partie, 1115-XV p.; t. XV, 708 p.

LARUELLE Marlène, 2002a: *Le mythe aryen en Russie au XIX^e^ siècle. La création d'une cosmogonie nationale, entre science et idéologie*, Thèse de doctorat, Paris, INALCO, 2002, 589 p. Version abregée: *Mythe aryen et rêve impérial dans la Russie du XIX^e^ siècle*, Paris: CNRS éditions, 2005, 223 p.

LARUELLE Marlène, 2002b: «Les ambiguïtés de l'idéologie eurasiste kazakhe. Ouverture sur le monde russe ou fermeture nationaliste?», *Russie-Asie centrale. Regards réciproques. La partition en question, Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien*, Paris, n° 34, juillet-décembre, pp. 119-134.

LARUELLE Marlène, 2004a: *Ideologija russkogo evrazijstva ili mysli o velichii imperii*, Moscou: Natalis, 288 p. Trad. du français: *L'Idéologie eurasiste russe ou comment penser l'empire*, préf. de Patrick Sériot, Paris: l'Harmattan, 423 p.

LARUELLE Marlène, 2004b: «La question du ‘‘touranisme’’ des Russes. Contribution à une histoire des échanges intellectuels Allemagne – France – Russie au XIXe siècle», *Cahiers du Monde russe,* Paris, vol. 45, n° 1-2, janvier-juin, pp. 241-266.

LARUELLE Marlène et Sébastien PEYROUSE, 2004: *Les Russes du Kazakhstan*, Paris: Maisonneuve et Larose; collection Bibliothèque d'*Asie centrale*, 350 p.

LATTIMORE Owen, 1937: «Origins of the Great Wall of China: A Frontier Concept in Theory and Practice», *Geographical Review*, vol. 27, n° 4, october, pp. 529-549.

LATTIMORE Owen, 1950: *Pivot of Asia. Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, Boston: Little, Brown, 288 p.

LATTIMORE Owen, 1962: *Studies in Frontier History. Collected Papers. 1928-1958,* EHESS–Sorbonne: Le Monde d'Outre-mer. Passé et présent, 3e série, t. VI, Paris, La Haye: Mouton & Co, 565 p.

LAURENS Henry, 1987: *Aux sources de l'orientalisme: la Bibliothèque orientale de Barthélemi d'Herbelot*, Paris: Maisonneuve et Larose, Publication du Département d'islamologie de l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), 103 p.

LAVRENOVA O.A., 1998: *Geograficheskoe prostranstvo v russkoj poèzii XVIII-nachala XX vv. (geokul'turnyj aspekt)* [L'espace géographique dans la poésie russe du XVIIIe-début du XIXe siècles (aspect géoculturel)], Moscou: Rossijskij NII kul'turnogo i prirodnogo nasledija, 96 p., cartes s/p.

LAYTON Susan, 1994: *Russian Literature and Empire: Conquest of the Caucasus from Pushkin to Tolstoy*, Cambridge, New York: Cambridge Univ. Press, XI-354 p.

LEBEDEV D.M., 1949: *Geografija v Rossii XVII veka (dopetrovskoj epokhi). Ocherki po istorii geograficheskikh znanij* [La géographie en Russie au XVIIe siècle (après Pierre le Grand). Essais sur l'histoire du savoir géographique], Moscou-Leningrad: izd. AN SSSR, 235 p.

LEBEDEV D.M., 1950: *Geografija v Rossii petrovskogo vremeni* [La géographie en Russie à l'époque de Pierre le Grand], Moscou-Leningrad: izd. AN SSSR, 383 p.

LE CLERC, 1783, *Histoire physique, morale, civile et politique de la Russie ancienne*, Paris: Frouillé; Versailles: Blaizot, MDCC LXXXIII, t. I, 518 p.; tome II, 561 p.

LEDONNE John P., 1997: *The Russian Empire and the World, 1700-1917. The Geopolitics of Expansion and Containment*, New York, Oxford: Oxford Univ. Press, XVII-394 p.

LEE Jonathan R., 1996: *The «ancient supremacy»: Bukhara, Afghanistan and the battle for Balkh*, 1731-1901, Leiden: E.J. Brill, l-695 p.

LEGG Stuart, 1972: *The Heartland*, Putnam, 1972 ([1st American ed.] New York: Farrar, Straus & Giroux [1971, 1970], 350 p.; trad. en français: *Le Cœur du monde: de la construction de la grande muraille de Chine au premier voyage du Transsibérien,* Paris: Fayard, 1975, 362 p.

LEGRAND Émile, 1886: «Voyages de Basile Vatace en Europe et en Asie», *Nouveaux mélanges orientaux, mémoire, textes et traductions publiées par les professeurs de l'école spéciale des langues orientales vivantes à l'occasion du*

septième congrès international des orientalistes réuni à Vienne (septembre 1886), Paris: Imprimerie Nationale, Ernest Leroux, pp. 185-295.

LEINEKUGEL LE COCQ Max, 1977: *Premières images de la Terre,* Paris, BNF: Joël Cuénot, 96 p.

LENGLET DU FRESNOY Nicolas, abbé, 1768: *Méthode pour étudier la Géographie où l'on donne une Description exacte de l'Univers, formée sur les observations de l'Académie royale des Sciences, et sur les autres originaux, avec un discours préliminaire sur l'étude de cette science, et un catalogue des cartes, relations, voyages et descriptions nécessaires pour la Géographie,* 4e éd., 10 vol., Paris: chez N.M. Tilliard, vol. I, XVII-616 p.; vol. III, 600 p.; vol. VII, VIII-466 p.; vol. IX, VIII-439 p. (1ère éd., Paris: C.-E. Hochereau, 1716, 4 vol.).

LÉNINE V., 1919: in *Petrogradskaja pravda*, n ° 259, 1919, 13 novembre.

LEONT'EV A.A., 1983: *Evgenij Dmitrievich Polivanov i ego vklad v obchshee jazykoznanie* [Evgenij Dmitrievich Polivanov et son apport dans la linguistique générale], Moscou: Nauka, 76 p.

LEONT'EV Konstantin N., 1996a: «Pis'ma o vostochnykh delakh» [Lettres sur les affaires orientales]*, in Vostok, Rossija i Slavjanstvo. Filosofskaja i publicisticheskaja publicistika. Dukhovnaja proza (1872-1891)* [Orient, Russie et slavisme. Publicistique philosophique. Prose spirituelle (1872-1891)], éd. G.B. Kremneva, Moscou: Respublika, 1996, [799 p.], pp. 353-390.

LEONT'EV Konstantin N., 1996b: «Srednij evropeec kak ideal i orudie vsemirnogo razrushenija» [L'Européen moyen comme idéal et outil de la destruction universelle]*, in Vostok, Rossija i Slavjanstvo. Filosofskaja i publicisticheskaja publicistika. Dukhovnaja proza (1872-1891)*, éd. G.B. Kremneva, Moscou: Respublika, 1996, [799 p.], pp. 400-431.

LEONT'EV Konstantin N., 1996c: «Solov'ev protiv Danilevskogo» [Solov'ev contre Danilevskij]*, in Vostok, Rossija i Slavjanstvo. Filosofskaja i publicisticheskaja publicistika. Dukhovnaja proza (1872-1891)*, éd. G.B. Kremneva, Moscou: Respublika, 1996, [799 p.], pp. 446-511.

LEROY-BEAULIEU Anatole, 1888: *La France, la Russie et l'Europe*, Paris: Calmann Lévy, IV-367 p.

LESSICO UNIVERSALE ITALIANO, 1969: *Lessico universale italiano,* Roma: Istituto della Enciclopedia Italiana, vol. II, 1969, 758 p.

LESSICO UNIVERSALE ITALIANO, 1980: *Lessico universale italiano,* Roma: Istituto della Enciclopedia Italiana, vol. XXIII, 1980, 746 p.

LE STRANGE Guy, 1905: *The lands of the Eastern Caliphate. Mesopotamia, Persia, and Central Asia from the Moslem conquest to the time of Timur,* Cambridge: University Press; Cambridge geographical series, 536 p.

LÉTOLLE René, 1998: «Les expéditions de Bekovitch-Tcherkassy en Turkestan (1714-1717) et le début de l'infiltration russe en *Asie centrale*», *Cahiers d'Asie centrale,* n° 5-6, pp. 259-284.

LÉTOLLE René et Monique MAINGUET, 1993: *Aral,* Paris: Springer-Verlag France, 357 p.

LEVI Scott C., 1999: «India, Russia and the Eighteenth-Century Transformation of the Central Asian Caravan Trade», *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 42, n° 4 (November), pp. 519-548.

LEVIN I., 1930: «Materialy k politike carizma v oblasti pis'mennosti «inorodcev» (Iz doklada na vystavke Komakademii «Novaja pis'mennost' narodov SSSR»)» [Documents à propos de la politique du tsarisme dans le domaine de l'écriture des «allogènes» (Communication lors de l'exposition de l'Académie communiste «La Nouvelle écriture des peuples de l'URSS»)], *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka* [Culture et écriture de l'Orient], Izd. VCK NTA, Bakou, n° 6, pp. 3-19.

LEVIN I., 1934a: «Srednjaja Azija – primer konsolidacii nacij v uslovijax diktatury proletariata (K desjatiletiju nacional'nogo razmezhevanija)» [L'Asie centrale – exemple de la consolidation des nations dans les conditions de la dictature du prolétariat (Pour les 10 ans de la délimitation nationale)], *Sovetskoe gosudarstvo*: *zhurnal sovetskogo stroitel'stva i prava* [L'État soviétique: la revue de la construction soviétique et du droit], n° 6, pp. 74-82.

LEVIN I., 1934b: «Problemy nacional'noj konsolidacii v Srednej Azii (k 10-letiju nacional'nogo razmezhevanija Srednej Azii)» [Problèmes de consolidation nationale en Asie centrale (pour les dix ans de la délimitation nationale)], *Vestnik Kommunisticheskoj Akademii* [Messager de l'Académie communiste], n° 5-6, pp. 43-67.

LEVIN I., 1934c: «Sredne-Aziatskie sovetskie respubliki i ix mezhdunarodnoe znachenie» [Les républiques centre-asiatiques de l'*Asie centrale* et leur signification internationale], *Revolucija i nacional'nosti* [Révolution et nationalités], n° 12 (58), pp. 36-46.

*LEVITOV I.S., 1905: *Zheltorossija kak bufernaja kolonija* [La Russie jaune comme colonie tampon], Saint-Pétersbourg, 120 p.

LEVITOV I.S., 1916: «Kirgizistan» [Kirghizistan], *Golos Rossii* [Voix de la Russie], Peterburg, n° 25.

LEVSHIN Aleksej Irakleivich, 1832: *Opisanie kirghz-kazach'ikh ili kirgiz-kajsackikh ord i stepej*, ch. 1: izvestija geograficheskie; ch. 2: istoricheskie izvestija; ch. 3: etnograficheskie izvestija, Saint-Pétersbourg: tipografija Karla Krajl; éd. en français: *Description des hordes et des steppes des Kirghiz-Kazakhs ou Kirghiz-Kaïssaks*, trad. par Ferry de Pigny, Paris, Imprimerie Royale, 1840, VI-514 p.

LEWIS Martin W. et Kären E. WIGEN, 1997: *The Myth of Continents. A Critique of Metageography*, Berkeley, Los Angeles, London: Univ. of California Press, 344 p.

LIOTTA P.H., 2005: «Imagining Europe: Symbolic Geography and the Future», *Mediterranean Quarterly*, vol. 16, n° 3, pp. 67-85.

LITVINSKIJ B.A., 1984: «Istoricheskie sud'by Vostochnogo Turkestana i Srednej Azii (problemy etnokul'turnoj obshchnosti)» [Destins historiques du Turkestan Oriental et de l'*Asie du Milieu* (problèmes de l'union ethno-culturelle)], *in* B.A. LITVINSKIJ, *Vostochnyj Turkestan i Srednjaja Azija. Istorija.Kul'tura. Svjazi* [Turkestan oriental et *Asie du Milieu*. Histoire. Culture. Relations], Moscou: Nauka, Glavnaja redakcija vostochnoj literatury, pp. 4-28.

LIVI François, 1973: *Le Désert des Tartares. Dino Buzzati. Analyse critique*, Paris: Hatier, 80 p.

LOGASHOVA Dzh., 1978: «Iz toponimii Kaspijskogo morja (O nazvanii reki Atrek)» [Sur la topènonymie de la Caspienne (sur l'appellation du fleuve Atrek)], *in* V.A. NIKONOV et A.M. RESHETOV (éd), *Onomastika Srednej Azii* [Onomastique de l'*Asie centrale*], Moscou: Nauka, Glavnaja redakcija vostochnoj literatury, pp. 75-80.

LOPRENO Dario, 1999-2000: *Introduction à la pensée géographique*, Polycopié du cours, Institut de géographie de Université de Lausanne, pagination multiple.

LOTMAN M.Ju. 1992: «O ponjatii geograficheskogo prostranstva v russkikh srednevekovykh tekstakh» [Sur la compréhension de l'espace géographique dans les textes médiévaux russes], *in Izbrannye stat'i v trekh tomakh. Stat'i po semiotike i tipologii kul'tury* [Articles choisis en trois tomes. Articles sur la sémiotique et la typologie de la culture], Tallin: Aleksandra, vol. I, pp. 407-412.

LOVE Ronald S., 2003: «'A Passage to China': A French Jesuit's Perception of Siberia in the 1680s», *French Colonial History*, vol. 3, pp. 85-100.

LUR'E Svetlana V., 1996a: *Rossijskaja i Britanskaja imperii na Srednem Vostoke v XIX-nachale XX veka: ideologija i praktika* [Les empires russe et britannique au Moyen-Orient au XIX^{e}-début du XX^{e} siècles: idéologie et pratique), Dissertacija kandidata istoricheskikh nauk [Thèse], Moscou: Institut vostokovedenija Rossijskoj Akademii nauk (Aftoreferat, 22 p.).

LUR'E Svetlana V., 1996b: «Ideologija i geopoliticheskoe dejstvie (vector russkoj kul'turnoj ekspansii: Balkany – Konstantinopol' – Palestina – Efiopija)» [Idéologie et démarches géopolitiques, vecteur de l'expansion culturelle russe: Balkans, Constantinople, Palestine, Éthiopie], *in* B.S. ERASOV (éd.), *Civilizacii i kul'tury*, Moscou, vyp. III.

LYNCH Kevin, 1977: *L'image de la cité*, trad. par Marie Françoise Vénard et Jean-Louis Vénard, Paris: Dunod, Aspects de l'urbanisme, 222 p. (1ère éd.: *The image of the city*, Cambridge (mass.), MIT Press, 1960).

*LYNN EDGAR Adrienne, 1999: The *Creation of Soviet Turkmenistan, 1924–1938*, Ph.D. diss., Univ. of California at Berkeley.

LYNN EDGAR Adrienne, 2002: Compte-rendu des ouvrages d'O. Roy, *The new Central Asia: The Creation of Nations* (2000), et de Paul Georg Geiss, *Nationenwerdung in Mittelasien* (1995), *Kritika. Exploration in Russian and Eurasian History*, Indiana Univ.: Slavica Publishers, New Series, 2002, volume 3, n° 1 (Winter), pp. 182-190.

MACGREGOR Charles, 1879: *Narrative of a journey through the province of Khorassan and on the N.W. frontier of Afghanistan in 1875*, 2 vol., London: WM. H. Allen &Co., vol. 1, 1879, 233 p.

MACKENZIE David, 1974: «Turkestan's Significance to Russia (1850-1917)», *Russian Review*, vol. 33, n° 2 (april 1974), pp. 167-188.

MACKINDER Halford J., 1969: *The Scope and Methods of Geography and the Geographical Pivot of History,* London: The Royal Geographical Society, The Curwen Press, 44 p. (1ère éd.: «The Geographical Pivot of History», *in The Geographical Journal*, 1904, 23/4, pp. 421-437).

MAGIDOVICH I.P., 1923a: *Klassovyj i professional'nyj sostav gorodskogo naselenija Turkrespubliki v 1923 godu. Statisticheskij ezhegodnik za 1923 god. Prilozhenija* [Composition professionnelle et sociale de la population urbaine de la république du Turkestan en 1923. Almanach statistique de 1923. Supplément].

MAGIDOVICH I.P., 1923b: *Materialy po rajonirovaniju Srednej Azii* [Documents pour le découpage de l'*Asie centrale*], Tashkent.

MAGIDOVICH I.P. et V.I. MAGIDOVICH, 1983: *Ocherki po istorii geograficheskikh otkrytij. Velikie geogaficheskie otkrytija (konec XV–seredina XVII v.)* [Essais sur l'histoire des découvertes géographiques. Grandes découvertes géographiques (fin du XV^e^-milieu du XVII^e^ siècles], tom II, 3^e^ éd., Moscou: Prosveshchenie, 400 p.

MAGIDOVICH I.P., V.I. MAGIDOVICH, 1984: *Ocherki po istorii geograficheskikh otkrytij. Velikie geogaficheskie otkrytija (seredina XVII–XVIII v.)* [Essais sur l'histoire des découvertes géographiques. Grandes découvertes géographiques (milieu du XVII^e^-XVIII^e^ siècles], tom III, 3^e^ éd., Moscou: prosveshchenie, 319 p.

MAKSHEEV A., 1871: «Geograficheskie, etnograficheskie i statisticheskie materialy o Turkestanskom krae» [Matériaux géographiques, ethnographiques et statistiques sur le district du Turkestan], *Zapiski Rossijskogo Imperatorskogo Geogaficheskogo Obshchestva* [Notes de la Société impériale russe de géographie], 1871, pp. 3-55.

MAKSHEEV A., 1878: «Geograficheskie svedenija Knigi Bol'shogo cherteja o Kirgizskikh stepjakh i Turkestanskom krae» [Renseignements géographiques du Livre du Grand tracé au sujet des steppes kirghizes et du district du Turkestan], *Izvestija Rossijskogo Imperatorskogo Geogaficheskogo Obshchestva* [Bulletin de la Société impériale russe de géographie], t. 14, pp. 1-41.

MAKSIMENKO V.I., 2000: «Central'naja Azija i Kavkaz: osnovanie geopoliticheskogo edinstva» [L'*Asie centrale* et le Caucase: fondement de l'unité géopolitique], *Central'naja Azija i Kavkaz* [L'*Asie centrale* et le Caucase], n° 9. http://www.ca-c.org/journal/cac-09-2000/08.Maksimen.shtml

MAKSIMENKO V.I, 2003: «Rasshirennye tezisy k diskussii po geostrategicheskom znachenii Srednej (Central'noj Azii) v mezhdunarodnykh otnoshenijakh nachala XXI veka]» [Résumé développé pour une discussion sur le sens géostrategique de l'*Asie du Milieu* (du Centre) dans les relations internationales du début du XXI^e^ siècle] *Vostok-Oriens* (Moscou) n° 4, pp. 64-75.

MALIA Martin, 2003: *L'Occident et l'énigme russe: du cavalier de bronze au mausolée de Lénine,* trad. de l'anglais par Jean-Pierre Bardos, Paris: Seuil, 538 p. (1^ère^ éd.: *Russia Through the Western Eyes: From the Bronze Horseman to the Lenin Mausoleum.* Cambridge, Mass: The Belknap Pr., 1999).

MALOZEMOFF Andrew, 1958: *Bibliographical essay and bibliography: Russian Far Eastern Policy 1881-1904*, Berkeley, Los Angeles: Univ. of California Press, 31 p.

MALTE-BRUN Conrad, 1847: *Précis de géographie universelle ou description de toutes le parties du monde sur un plan nouveau d'après les grandes divisions naturelles du globe, précédée de l'histoire de la géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une théorie de la géographie mathématique, physique et politique, Paris: bureau des pulications illustrées*, 5^e^ éd., revue, corrigée, mise

dans un nouvel ordre, et augmentée de toutes les nouvelles découvertes par J.-J.-N. Huot, t. 1: Histoire et théorie générale de la Géographie, 611 p.

MARCHAND Jean, 1929: *Le Départ en mission de l'astronome J.-N. Delisle pour la Russie (1721-1726)*, Extrait de la *Revue d'histoire diplomatique*, octobre-décembre, Paris: Éditions d'histoire générale et d'histoire diplomatique, 26 p.

MARTIN Geoffrey J., 2005: *All possible worlds: a history of geographical ideas*, 4th ed., New York, Oxford: Oxford Univ. Press, XVI-605 p.

MARTIN Terry Dean, 2001: *The affirmative action empire: nations and nationalism in the Soviet Union, 1923-1939*, Ithaca N.C. [etc.]: Cornell Univ. Press, col.: The Wilder House series in politics, history and culture, XVII-496 p.

MARTIN Virginia, 2004: «Kazakh Oath-Taking in Colonial Courtrooms. Legal Culture and Russian Empire-Building», *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 5, n° 3 (Summer), pp. 483–514.

MARTINEZ-GROS Gabriel, 1998: «La division du monde selon Idrîsî», *in* Michel BALARD et Alain DUCELLIER (éd.), *Le partage du monde. Echanges et colonisation dans la Méditerranée médiévale,* Paris: Publications de la Sorbonne, pp. 315-334.

MASAL'SKIJ V., 1900: «Srednjaja Azija / Central'naja Azija» [*Asie du Milieu / Asie centrale*], *in* F.A. BROGAUZ et I.A. EFRON (éd.), *Enciklopedicheskij slovar',* Saint-Pétersbourg: Tipografija Brogauz-Efron, t. 31 [472 p.], pp. 351.

MASAL'SKIJ V., 1902: «Turkestan», *in* F.A. BROGAUZ et I.A. EFRON (éd.), *Enciklopedicheskij slovar',* Saint-Pétersbourg: Tipografija Brogauz-Efron, t. 34 (67), pp. 174-203.

MASAL'SKIJ V., 1903: «Central'naja Azija» [L'*Asie centrale*], *in* F.A. BROGAUZ et I.A. EFRON (éd.), *Enciklopedicheskij slovar'* [Dictionnaire encyclopédique], Saint-Pétersbourg: Tipografija Brogauz-Efron, t. 75 (482 p.), pp. 24.

MASAL'SKIJ V.I., 1913: *Rossija. Polnoe geograficheskoe opisanie nashego otechestva, nastol'naja i dorozhnaja kniga, t. 19, Turkestanskij kraj* [La Russie. Description complète de notre Patrie. Le Territoire du Turkestan], éd. V.P. Semenov-Tjan'shanskij, P.P. Semenov-Tjan'shanskij et V.I. Lamanskij, Saint-Pétersbourg: izd. A.F. Debriena, X-861 p.

MASLOVA Olga V., 1955-1971: *Obzor russkikh puteshestvij i èkspedicij v Srednjuju Aziju (Materialy k bibliografii)* [Tour d'horizon des voyages et des missions russes en *Asie centrale* (Documents pour la bibliographie)], Tashkent: éd. SAGU (Université Nationale de l'*Asie centrale*), t. 1: 1715-1856, 1955, 83 p.; t. 2: 1856-1869, 1956, 102 p.; t. 3: 1869-1880, 1862, 180 p.; t. 4: 1881-1886, 1971, 136 p.

MASOV Rakhim, 1991: *Istorija topornogo razdelenija* [Histoire de la délimitation à la hache], Douchanbé: Irfon, 189 p.

MASOV Rakhim, 1995: *Tadzhiki*: *istorija s grifom «sovershenno sekretno»* [Les Tadjiks: histoire estampillée secrète], Douchanbé: Centr Izdanija Kul'turnogo nasledija, 200 p.

MATERIALY, 1923: *Materialy vserossijskikh perepisej 1920 goda. Perepis' naselenija v Turkestanskoj respublike* [Données des recensements panrusses de 1920. Recensement de la population dans la république du Turkestan], Chast' l,

Poselennye itogi, vyp. l. Poselennye itogi Turkmenskoj oblasti. Tashkent 1922, 22 p.; vyp. 3. Poselennye itogi Syr-Dar'inskoj oblasti, Tashkent 1923.

MAZEIKA Rasa, 2002: «Granting Power to Enemy Gods in the Chronicles of the Baltic Crusades», *in* David ABULAFIA et Nora BEREND, *Medieval Frontiers: Concepts and Practices*, Hants-Burlington: Ashgate, p, 153-171.

MAULL Otto, 1925: *Politische Geographie*, Berlin: Borntraeger, XIV-742 p.

MCCAGG William O. et Silver BRIAN D. (éd.), 1979: *Soviet Asian Ethnic Frontiers*, New York; Oxford: Pergamon Press, cop. 280 p.

MCGIN Bernard, 1998: *Visions of the End: apocalyptic traditions in the Middle Ages*, New York: Columbia Univ. Press; collection: Records of civilization: Sources and Studies, n° 96, XXVII-390 p. (1ère éd. 1979).

MCDONALD David, 1998: «Compte-rendu sur le livre de John P. LeDonne *The Russian Empire and the World, 1700-1917. The Geopolitics of Expansion and Containment*, New York, Oxford: Oxford Univ. Press, 1997», *Slavic Review*, vol. 57, n° 2 (Summer), pp. 445-447.

MEJER L., 1865: *Materialy dlja geografii i statistiki Rossii, sobrannye oficerami General'nogo shtaba. Kirgizskaja step' Orenburgskogo vedomstva* [Matériaux pour la géographie et la statistique de la Russie rassemblés par les officiers de l'état-major. La steppe kirghize du département d'Orenbourg], t. 10, Saint-Pétersbourg: Tipografija E. Vejmar et F. Person; ch. Istoricheskij ocherk [Essai historique], 87 p.; ch. Geograficheskoe opisanie Kirgizskoj stepi [Description géographique de la steppe kirghize], 288 p.

MENDELEEV Dmitrij I., 1912: *K poznaniju Rossii* [Pour la connaissance de la Russie], 7e éd., Saint-Pétersbourg: Izd. A.S. Suvorina, 157 p.

MENNESSIER Guy, 2002: «Géologie de l'*Asie centrale», in Encyclopaedia Universalis, vol.* 3, Paris: Encyclopaedia Universalis, pp. 128.

MEYENDORFF Egor Kazimirovich, 1826: *Voyage d'Orenbourg à Boukhara, fait en 1820, à travers les steppes qui s'étendent à l'est de la mer d'Aral et au-delà de l'ancien Jaxartes*; rédigé par Georges de Meyendorff, revu par Amédée Jaubert, Paris: Dondey-Dupré père et fils, MDCCCXXVI, XII-508 p.

MEYER Karl E. et Shareen BLAIR BRYSAC, 1999: Tournament of Shadows: the Great Game and the Race for Empire in Central Asia, Washington, D.C.: Counterpoint, XXV-646 p.

MEYERSON Emile, 1908: *Identité et réalité*, Paris: Félix Alcan, VII-431 p.

MEYERSON Emile, 1921: *De l'explication dans les sciences*, Paris: Payot, 2 vol.

MICHAELS Paula A., 2003: *Curative powers: medicine and empire in Stalin's Central Asia,* Pittsburgh, Pa.: Univ. of Pittsburgh Press, XVII-239 p.

MICHAUD Roland et Sabina, 1984: *Caravanes de Tartarie*, Paris: Le Chêne, 76 p.

MICHEL LE SYRIEN, 1905 [1963]: *Chronique de Michel le Syrien, patriarche Jacobite d'Antioche (1166-1199)*, éditée pour la première fois et traduite en français par J.-B. Chabot, Paris-Bruxelles: Culture et civilisation (réimpression anastatique, 1963), 4 vol.; vol. 3, 538 p.

MIKHAÏLOV N., 1936: *Nouvelle géographie de l'URSS*, trad. du russe par Ch. Stéber, préface de H.J. Mackinder, Paris: Payot, 271 p.

MILLER Konrad, 1988 [1916]: *Itineraria Romana: römische Reisewege an der Hand der Tabula Peutingeriana*, Bregenz: G. Husslein, LXXV-992 p. (reprod. de l'éd. de 1916).

LE MILLION*, vol.* V, 1970: *Le million. L'encyclopédie de tous les pays du monde*, vol. V, *Europe*, Paris: Grange Batelière, Genève: éd. Kister S.A., Bruxelles: Agence belge des grandes éditions.

LE MILLION*, vol.* VI, 1973-1974: *Le million. L'encyclopédie de tous les pays du monde*, vol. VI, *Asie*, Paris: Grange Batelière, Genève: éd. Kister S.A., Bruxelles: Agence belge des grandes éditions.

MILLWARD James A., 1999: «'Coming onto the map': 'Western regions' geography and cartographic nomenclature in the making of Chinese empire in Xinjiang», *Late Imperial China*, vol. 20, n° 2 (December), pp. 61-98.

MINDLIN Z., 1924: «Kirgizy i revoljucija» [Les Kirghizes et la Révolution], *Novyj Vostok,* n° 5, pp. 217-229.

MINORSKIJ Vladimir, 1934: «Tûrân»*, in Encyclopédie de l'Islam*, Dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans (éd. M.Th. Houtsma, A.J. Wensinck [et al.]), Leyde: E. Brill; Paris: A. Picard, [puis] C. Kincksieck, 1ère éd., t. IV, pp. 924-930.

MINORSKY Vladimir, 1937: *Hudud al-alam* the regions of the world; a Persian geography, 372 h.-982 A.D. / transl. and explained by V. Minorsky, with a pref. by V. V. Barthold, (E.J.W. Gibb Memorial Series, n.s. 11), Oxford, London, XX-524 p.

MIQUEL André, 1967-1988: *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XIe siècle*, Paris-La Haye: Mouton; [puis] Paris: Édition de l'École pratique des hautes études, VIe section, [puis] l'École des hautes études en sciences sociales: t. I: *Géographie et géographie humaine dans la littérature arabe (des origines à 1050)*, 1967, l-420 p.; t. II: *Géographie arabe et représentation du monde: la terre et l'étranger*, 1975, XXVII-705 p.; t. III: *Le milieu naturel,* 1980, XX-543 p.; t. IV: *Les travaux et les jours,* 1988, 387 p.

MIQUEL André, 2001: *Du monde et de l'étranger. Orient, an 1000*, [s/p]: Actes Sud, Sindbad; collection: Hommes et Sociétés, 115 p.

MIRFENDERESKI Guive, 2001: *A Diplomatic History of the Caspian Sea.Treaties, Diaries, and Other Stories*, New-York: Palgrave, 261 p.

MIROSHNIKOV L.I., 1992: «A note on the meaning of the term «Central Asia» as used in this book»*, in* A.N. DANI, V.M. MASSON (éd.), *History of civilizations of Central Asia*, vol. I, Paris: UNESCO, 1992, pp. 477-480.

MITCHELL Don, 2000: *Cultural Geography. A critical Introduction*, Oxford: Blackwell Publishers Ltd, 325 p.

MITSUAKI *et al.*, 1997: forum de discussions: http://h-net.msu.edu/cgi-bin/logbrowse.pl?trx=vx&list=h-asia&month=9703&week=c&msg=IFLJX6JfRk566a8d0C7Qsw&user=&pw=

MODESTON N., 1915: «Iz Istorii russkogo posol'stva v Bukhare i osvobozhdenija ottuda russkikh plennykh» [Sur l'histoire de l'ambassade russe à Boukhara et la libération de là-bas des prisonniers russes], *Russkij arkhiv*, 1915, n° 2, pp. 32-54.

MOLLAT Michel, 2005: *Les explorateurs du XIIIe au XVIe siècle. Premiers regards sur des mondes nouveaux,* Paris: Édition du CTHS, Format 57, 258 p.

*MONTESQUIEU, 1962: *De l'Esprit des lois* [Texte établi avec introduction, notes et relevé de variantes par Gonzague Truc.], Paris: Garnier frères, col. Classiques Garnier, 1962, 2 vol.: vol. 1, XXII-II-381, vol. 2, 441 p.

MOORCROFT William et George TREBECK, 1971: *Travels in the Himalayan provinces of Hindustan and the Panjab from 1819 to 1825*, Karachi; New York: Oxford Univ. Press, 1979, 2 vol. (1ère éd. 1841).

MORGAN E. Delmar et C.H. COOTE, 1886: *Early voyages and travels to Russia and Persia / by Anthony Jenkinson and other Englishmen; with some account of the first intercourse of the English with Russia and Central Asia by way of the Caspian Sea,* London: Printed for the Hakluyt Society, 2 vol.

MOSER Henri, 1886: *À travers l'Asie centrale. La Steppe Kirghise – Le Turkestan russe – Boukhara – Khiva – Le Pays des Turcomans et la Perse. Impressions de voyage*, Paris: E. Plon, Nourrit et Cie, 463 p.

MOURAVIEV M.N., 1823: *Voyage en Turkomanie et à Khiva, fait en 1819-1820,* trad. du russe par par M.G. Lecointe de Laveau; revu par MM. J.B. Eyriès et J. Klaproth, Paris: Louis Terné, VI-398 p.

MUND Stéphane, 2003: *Orbis Russiarum. Genèse et développement de la représentation du monde «russe» en Occident à la Renaissance*, Genève: Librairie Droz S.A., 598 p.

MURAV'EV Nikolaj, 1822: *Puteshestvie v Turkmeniju i Khivu v 1819 i 1820 godakh, gvardejskogo general'nogo shtaba kapitana Nikolaja Murav'eva, poslannogo v sii strany dlja peregovorov* [Voyages en Turkménie et à Khiva en 1819 et 1820 par Nikolaj Muraviev, capitaine de l'état-major de la Garde envoyé dans ce pays pour des pourparlers], t. 2, Moscou: Typographie d'Avgust Semen, 145 p.; traduction vers le français de Klaproth: Mouraviev, 1823.

MUQADDASÎ, 1994: *The best divisions for knowledge of the regions*, [Doha]: Centre for Muslim contribution to civilization; Reading: Garnet; collection: The great books of Islamic civilisation, XXVIII-460 p.

MURZAEV È.M., 1948: *Neprotorennymi putjami. Zapiski geografa* [Sur les chemins non battus. Notes du géographe], Moscou: OGIZ, Gosudarstvennoe izdatel'stvo geograficheskoj literatury, 223 p.

MURZAEV È.M., 1979: «Akademik V.A. Obruchev i ego synov'ja» [L'Académicien V.A. Obruchev est ses fils]*, in* È.M. MURZAEV, *Rasskazy ob uchenykh i puteshestvennikakh* [Récits sur les savants et les voyageurs], Moscou: Mysl', 1979, pp. 139-141 [176 p.].

MUSHKETOV Ivan V., 1886: *Turkestan. Geograficheskoe i orograficheskoe opisanie po dannym, sobrannym vo vremja puteshestvija s 1874 po 1880 g.* [Turkestan. Description géographique et orographique d'après des données rassemblées à l'époque des voyages de 1874 à 1880], t. 1, Saint-Pétersbourg: Tipografija M.M. Stasjulevicha, pp. (2e éd.; Petrograd: Tipografija M.M. Stasjulevicha, 1915).

MUSHKETOV Ivan V., 1915: Voir MUSHKETOV Ivan V., 1886.

MUSHKETOV Dmitrij I., 1936: *Tektonika Srednej Azii* [Tectonique de l'*Asie centrale*], Tashkent: Gosudarstvennoeizdatel'stvo UzSSR, 133 p.

*NAKAZ, 1894: «Nakaz Borisu i Semenu Pazukhinym, poslannym v Bukharu, Balkh i Jurgench', 1669» [Ordre à Boris e Semën Pazukhin, envoyés à Boukhara, Balkh et Urgench], *Russkaja istoricheskaja biblioteka* [Bibliothèque historique russe], Saint-Pétersbourg, t. XV.

NAZARENKO A.V., PLIGUZOV A.I., KHOROSHEVICH A.L. et JANIN V.L. (éd.), 1988: *Sigizmund Gerbershtejn. Zapiski o Moskovii* [Sigismund Herberstein. Notes sur la Moscovie], trad. de l'allemand d'A.I. Malein et A.V. Nazarenko, introduction d'A.L. Khoroshevich, Moscou: éd. de l'Université nationale de Moscou, 430 p.

NAZAROV Filip, 1821: *Zapiski o nekotorykh narodakh i zemljakh srednej chasti Azii Filippa Nazarova, Otdel'nogo Sibirskogo Korpusa perevodchika, posylaemogo v Kokand v 1813 i 1814 godakh* [Notes sur quelques peuples et terres de la partie moyenne de l'Asie par Philippe Nazarov, interprète du département du régiment sibérien spécial envoyé à Kokand en 1813 et en 1814], Saint-Pétersbourg: Imperatorskaja Akademija Nauk, 98 p.

NEBENZAHL Kenneth, 2004: *Mapping the Silk Road and Beyond. 2000 years of exploring the East*, London, New York: Phaidon, 176 p.

NEMCHENKO M., 1925: *Nacional'noe razmezhevanie Srednej Azii* [La délimitation nationale de l'*Asie centrale*], Moscou, Izdanie Litizdata HKUD, 28 p.

NENAROKOV A.P. (éd.), 1989: *Kul'turnoe stroitel'stvo v SSSR 1917-1927*: *razrabotka edinoj gosudarstvennoj politiki v oblasti kul'tury*: *dokumenty i materialy* [Construction culturelle en URSS 1917-1927: élaboration d'une politique unique d'État dans le domaine de la culture: documents et données], Moscou: Nauka, 382 p.

NEY Napoléon (Commandant), 1888: *En Asie centrale à la vapeur. La mer Noire, la Crimée, le Caucase, la mer Caspienne, les chemins de fer sibériens et asiatiques, inauguration du chemin de fer transcaspien, l'Asie centrale, Merv, Bokhara, Samarkand. Notes de voyage*, préface de Pierre Véron, Paris: Garnier frères, 467 p.

THE NEW ENCYCLOPAEDIA BRITANNICA, 2003: *The New Encyclopaedia Britannica*, vol. 1, Chicago, London, New Delhi, Paris, Sydney, Taipai, Tokyo: Encyclopaedia Britannica, Inc., 980 p.

NICOLAS G., GUANZINI C., 1988: *Paul Vidal de La Blache. Céographie et politique. Espace, science et géographie,* Lausanne: Eratosthene & Méridien, 1988, 82 p.

NICOLAS G., SÉRIOT P., LAVROUKHIN V., VULLIOUD V. et WENKER L., 1998: «La Russie-Eurasie d'après Savicky», *Cahiers de Géographie du Québec*, vol. 42, n° 115, avril, pp. 67-91.

NICOLAS Georges et Anne RADEFF, 2002: «Decentralité / centralité: ordre ou désordre?», *in Weltwirtschaft und Wirtschaftsordnung. Festschrift für Jürgen Schneider zum 65. Geburtstag*, Stuttgart: Rainer Gömmel, Markus A. Denzel, pp. 265-286.

NICOLET Claude, 1988: *L'inventaire du monde: géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, Paris: Fayard, 345 p.

NIKITIN Afanasij (Athanase), 1982: *Le voyage au delà des trois mers*, introd., trad. et notes de Charles Malamoud; suivi d'une oeuvre littéraire par Nicolas Troubetzkoy, Paris: F. Maspero; collection: La découverte, n° 57, 117 p.

NORDENSKIÖLD Adolfo Enrico, 1891: «Om ett aftryck fran XV: de seklet af den i metall graverade världskarta, som förvarats i kardinal Stephan Borgia Museum i Velletri», *Ymer. Tidskrift. Svenska sällskapet för antropologi och geografi*, Stockholm, pp. 83-92.

NORDENSKIÖLD Adolfo Enrico, 1901: «Intorno alla influenza dei 'Viaggi di Marco Polo' sulle carte dell'Asia di Giacomo Gastaldo», *Rivista geografica italiana. Bollettino della «Società di studi geografici e coloniali»,* Rome, anno VIII, vol. VIII, pp. 496-507.

NORDENSKIÖLD Nils Adolf Erik, 1973: *Facsimile-Atlas to the early history of cartography with reproductions of the most important maps printed in the XV and XVI centuries*, transl. from the Swedish original by Johan Adolf Ekelöf and Clements R. Markham, with a new introd. by J.B. Post, New York: Dover, 141 p., L p. de pl. (1ère éd.: Stockholm, 1889).

NOVLJANSKAJA M.G., 1958: *I.K. Kirilov i ego atlas Vserossijskoj imperii* [I.K. Kirilov et son atlas de l'empire de toute la Russie], Moscou, Leningrad: Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, 78 p.

*NUSUPBEKOV A., 1953: *Ob'edinenie kazaxskix zemel' v Kazaxskoj Sovetskoj Socialisticheskoj respublike* [Réunion des terres kazakhes dans la République soviétique socialiste du Kazakhstan]*,* Alma-Ata.

OBRAZOVANIE SSSR, 1949: E.B. Genkina (éd.), *Obrazovanie SSSR. Sbornik dokumentov*, *1917-1924* [*Formation de l'URSS. Recueil des documents, 1917-1924*], Moscou, Léningrad: Institut Istorii AN SSSR, 471 p.

OBRUCHEV Vladimir Afanas'evich, 1895: «Orografija Central'noj Azii i ee jugo-vostochnoj okrainy» [Orographie de l'*Asie centrale* et de sa bordure sud-orientale], *Izvestija Rossijskogo Imperatorskogo Geograficheskogo Obshchestva* [Bulletin de la Société impériale russe de géographie], t. XXXI, ch. 3, pp. 253-344; *in* OBRUCHEV, 1951a, pp. 248-331.

OBRUCHEV Vladimir Afanas'evich, 1915: «Izmenenie vzgljadov na rel'ef i stroenie Central'noj Azii on A. Gumbol'dta do Ed. Zjussa» [Changement des regards sur le relief et la structure de l'*Asie centrale* d'A. Humboldt à Ed. Suess], *in* A. GUMBOL'DT, 1915; *in* OBRUCHEV, 1951a, pp. 332-354.

OBRUCHEV Vladimir Afanas'evich, 1948: «Vklad russkikh uchenykh v issledovanie Central'noj Azii» [Apport des savants russes dans la recherche sur l'*Asie centrale*], *Trydy Vtorogo Vsesojuznogo geograficheskogo s'ezda* – 1947 [Travaux du deuxième congrès pansoviétique de géographie], t. 1, Moscou, 1948, pp. 91-108; *in* OBRUCHEV, 1951a, pp. 229-247.

OBRUCHEV Vladimir Afanas'evich, 1951a: *Izbrannye raboty po geografii Azii* [Travaux sur la géographie de l'Asie], t. 1, Moscou: Gosudarstvennoe izdatel'stvo geograficheskoj literatury, 501 p.

OBRUCHEV Vladimir Afanas'evich, 1951b: «Stranicy iz moej zhizni» [Pages de ma vie], *in* OBRUCHEV, 1951a, pp. 25-40.

O'HARA Sarah et Michael HEFFERNAN, 2006: «From Geo-Strategy to Geo-Economics: The 'Heartland' and British Imperialism Before and After MacKinder», *Geopolitics,* n° 11, pp. 54-73.

OLIMOV Muzaffar, 1991: «V. V. Bartol'd o nacional'nom razmezhevanii v Srednei Azii» [V.V. Bartold à propos de la délimitation nationale en *Asie centrale*], avec un article de V.V.Bartol'd, «Zapiska po voprosu ob istoricheskix vzaimootnoshenijax tureckix i iranskix narodnostej Srednej Azii» [Note sur la question des relations historiques des peuples turks et iraniens en *Asie centrale*], *Vostok*, 1991, No. 5.
(Web: www.ca-c.org/datarus/st_13_olimov.shtml).

OLSCHKI Leonardo, 1937: *Storia letteraria delle scoperte geografiche: studi e ricerche*, Firenze: Leo S. Olschki, 231 p.

OLSCHKI Leonardo, 1944: «Asiatic Exoticism in Italian Art of the Early Renaissance», *The Art Bulletin of the College Art Association of America,* New York, Juin, vol. 26, n° 2, pp. 95-106.

OLSCHKI Leonardo, 1957: *L'Asia di Marco Polo: introduzione alla lettura e allo studio del "Milione"*, Firenze: G.C. Sansoni; collection: Biblioteca storica Sansoni, Nuova serie, vol. 30, 451 p.

OLSCHKI Leonardo, 1960: *Marco Polo's Asia; an Introduction to his «Description of the World» called «Il Milione»,* translated from the Italian by John A. Scott, and rev. by the author, Berkeley: Univ. of California Press, IX-459 p.

OMONT H., 1919: «Lettres de J. N. Delisle au comte de Maurepas et à l'abbé Bignon sur ses travaux géographiques en Russie (1726-1730)», *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques. Section de Géographie, Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts puis: Ministère de l'éducation nationale, tiré à part*, Paris: imprimerie nationale, 37 p.

OSTROUMOV N., 1908: *Sarty* [Les Sartes], (1ère éd. 1890-1895), Tashkent, 288 p.

PALLAS Peotr S., 1788-1793: *Voyages du professeur Pallas, dans plusieurs provinces de l'empire de Russie et dans l'Asie septentrionale,* trad. de l'allemand par le C. Gauthier de la Peyronie, Paris: Maradan, l'an II de la République [1794], 8 vol.; t. 1, MDCCLXXXIX [1789].

PARIS Matthieu, 1840: *Grande chronique*, vol. 5, traduite par A. Huillard-Bréholles, accompagnée de notes, et précédée d'une introduction par le duc de Luynes, Paris: Paulin, 556 p.

PARK Alexander G., 1952: *Bolshevism in Turkestan 1917-1927*, New York: Columbia Univ. Press, 1952, XVIII-428.

PARKER, 1845: *Narrative of a mission to Boukhara in the years 1843-45 to ascertain the fate of colonel Stoddart and captain Conolly*, London: published by Jons W. Parker, West Strand, 1845, 2 vol.

PARVIZI AMINEH Mehdi, 2004: «Towards Rethinking Geopolitics», *Central Eurasian Studies Review* (CESR), Cambridge, vol. 3, n° 1 (Winter), pp. 7-8.

PASTORE STOCCHI Manlio, 1963: *Tradizione medievale e gusto umanistico nel «De Montibus» del Boccaccio*, Firenze: Leo Olschki, col. Pubblicazioni della Facoltà di lettere e filosofia, Università di Padova, vol. XXXIX, 95 p.

PAULMIER-FOUCART Monique et Marie-Christine DUCHENNE (éd.), 2004: *Vincent de Beauvais et le Grand miroir du monde*, Turnhout: Brepols, 2004; collection: Témoins de notre histoire, VIII-371 p.

PEGOLOTTI Francesco Balducci et Rodolfo GALLO, 1954: *Rodolfo Gallo. Marco Polo, la sua famiglia e il suo libro [La Descrizione della Cina in due contemporanei di Marco Polo Abû-' L-Fidâ e Francesco Balducci Pegolotti*, Extrait de: *VII Centenario della nascita di Marco Polo*, Venezia: Istituto veneto di scienze, lettere ed arti, 131 p.

PÉGUY Charles-Pierre, 2001: *Espace, temps, complexité. Vers une métagéographie*, Paris: Géographiques Reclus, Belin, 283 p.

PELLETIER Philippe, 2006: «La grande séparation à résorber: l'Orient et l'Occident vus par Élisée Reclus», *in Transtext(e)s-Transcultures*, Lyon: Université Lyon 3, pp. 80-99.
Voir aussi http://raforum.apinc.org/article.php3?id_article=2997&var_recherche=pelletier#nb1

PELLIOT Paul, [après 1924]: *La Haute Asie*, Paris: L'édition artistique J. Goudard, 37 p.

PELLIOT Paul, 1959-1973: *Notes on Marco Polo*, Paris: Imprimerie Nationale, Librairie Adrien-Maisonneuve, vol. 1, 1959, 611 p.; vol. 2, 1963, 612-885 p.; vol. 3, 1973, 305 p.

PELUS Marie-Louise, 1982: «Un des aspects de la naissance d'une conscience européenne: la Russie vue d'Europe occidentale au XVI^{e} siècle», *La conscience européenne au XV^{e} et XVI^{e} siècles*, Actes du Colloque international organisé à l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles, Paris: ENS, pp. 307-328.

PENNINGTON L.E. (éd.), 1977: *The Purchas handbook: studies of the life, times and writings of Samuel Purchas, 1577-1626: with bibliographies of his books and of works about him*, London: Hakluyt Society; collection: Works issued by the Hakluyt Society. 2nd ser.; n° 185-186, 2 vol., XVII-VII-811 p.

*PEREVOSHCHIKOV D.M., 1856: «Katalog geograficheskikh kart Rossii (O geograficheskikh kartakh, khranjashchikhsja v Biblioteke Imperatorskoj Akademii Nauk)» [Catalogue des cartes géographiques de la Russie (Sur les cartes géographiques déposées à la bibliothèque de l'Académie impériale des sciences)], *Vestnik Imperatorskogo russkogo geograficheskogo obshchestva* [Revue de la Société impériale russe de géographie], livres 1-2.

PESKOVA G.N., 1999 (?): «Posol'skij prikaz – «Oko vsej Velikoj Rossii» (1549-1720), *Informacionnyj bulleten' Istoriko-dokumental'nogo departamenta MIDa Rossii* [Posol'skij prikaz: l'oeil de toute la Grande Russie (1549-1720)], 4/1, chapitre: «U posol'skikh del – Artamon Matveev (1671-1682 gg.).
(Web: www.ln.mid.ru/ns-arch.nsf/mid200).

PETRUSHEVSKIJ I., 1963: «Akademik V.V. Bartold (biograficheskaja spravka)» [L'Académicien V.V. Bartold (biographie)], *Sochinenija* [*Œuvres*], t. 1, Moscou, Izd. Vostochnoj literatury, pp. 14-22.

*PETZHOLDT Alexandr, 1877: *Umschau in Russischen Turkestan (im Jahre 1871) nebst einer allgemeinen Schilderung des «Turkestanischen Beckens»*, Leipzig: H. Fries, XV-396 p.

PEYSSONNEL Claude Charles de, 1765: *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin par M. de Peyssonnel, ci-devant Consul pour Sa Majesté auprès du Khan des*

Tartares, puis consul Général dans le Royaume de Candie, aujourd'hui Consul à Smyrne, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, et Associé libre de celle de Marseille, Paris: N.M. Tilliard, XLVI-364 p., 8 pl., 4 cartes.

PEYSSONNEL Claude Charles de, 1785: *Observations critiques sur les mémoires de M. le baron de Tott, pour servir à l'histoire des Turcs et des Tartares*, par M. de Peyssonnel, ancien Consul-général à Smyrne, ci-devant Consul de Sa Majesté auprès du Khan des Tartares, cinquième partie, Maestricht: J.E. Dufour et Ph. Roux, MDCCLXXXV, 133 p.

PEZZINI Isabella (éd.), 1985: *L'Oriente: Storie di viaggiatori italiani*, préface de Fernand Braudel, Milano: Nuovo Banco Ambrosiano, Electa Editrice, 268 p.

PIERCE Richard, 1960: *Russian Central Asia, 1867-1917, A Study in Colonial Rule,* Berkeley; Univ. of California Press, VIII-359 p.

PIERCE Richard, 1983: «The Frontier. Introduction»*, in* BATER et FRENCH, 1983, vol. 1, pp. 111-115.

PINKERTON John, 1804: *Géographie moderne, rédigée sur un nouveau plan… renfermant la concordance des principaux points de la géographie ancienne et du moyen âge avec la géographie moderne*, par J. Pinkerton, traduite de l'anglais, avec des notes et augmentations… par C.-A. Walckenaer, précédée d'une introduction à la géographie mathématique et critique, par S.-F. Lacroix,… accompagnée d'un atlas… de… cartes, dressées par Arrowsmith,… revues et corrigées par J.-N. Buache, Paris: Dentu, an XII (1804), 6 vol.

PIPES Richard, 1980: *The formation of the Soviet Union. Communism and Nationalism, 1917-1923*, Cambridge, Mass. and London: Harvard Univ. Press, 3rd ed. (1st ed., Cambridge, Harvard Univ. Press, 1954), 365 p.

P'JANKOV Igor' V., 1982: *Baktrija v antichnoj tradicii (Obshchie dannye o strane: nazvanie i territorija)* [La Bactriane dans la tradition antique (données générales sur le pays: dénomination et territoire)], Douchanbé: Donish, 65 p.

P'JANKOV Igor' V., 1986: «Vostochnyj Turkestan v svete antichnykh istochnikov» [Le Turkestan oriental à la lumière des sources antiques]*, in* B.A. LITVINSKIJ (éd.), *Vostochnyj Turkestan i Srednjaja Azija v sisteme kul'tur drevnego i srednevekovogo Vostoka* [Le Turkestan oriental et l'*Asie centrale* dans le système des cultures de l'Orient antique et médiéval]*,* Moscou: Nauka, Glavnaja Redakcija Vostochnoj literatury, pp. 6-23.

P'JANKOV Igor' V., 1997: *Srednjaja Azija v antichnoj geograficheskoj tradicii: istochnikovedcheskij analiz* [L'*Asie centrale* dans la tradition géographique antique: analyse des sources], Moscou: Vostochnaja literatura, 342 p.

P'JANKOV Igor' V., 2001: «Amu-dar'ja i Kaspijskoe more v drevnosti» [L'Amou-daria et la Caspienne dans l'Antiquité], *Istorija i Kul'tura Aralo-Kaspija* [Histoire et culture de l'aire Aralo-Caspienne], vyp. 1, Almaty: Kus zoly, pp. 38-42.

PHILLIPS John Roland Seymour, 1988: *The medieval expansion of Europe*, Oxford-New York: Oxford Univ. Press; collection: An OPUS book, X-303 p.

PLAN CARPIN Jean de, 1965: *Histoire des Mongols* [Historia Mongalorum], traduite et annotée par Jean Becquet et par Louis Hambis, Paris: Librairie d'Amérique et d'Orient / Adrien-Maisonneuve (impr. Guillemot et Lamothe), 208 p.

PLAN CARPIN Jean de, 1957: «Istorija Mongalov», *in* N.P. SHASTINA (éd.), *Karpini, Istorija Mongalov. Rubruk, Puteshestvie v vostochnye strany,* traduction par A.I. Malein, Moscou: Gosudarstvennoe izdatel'stvo geograficheskoj literatury, 1957, pp. 24-83.
(Web: www.vostlit.narod.ru/).

PLAN CARPIN Jean de, 1992: *in* Michel JAN, 1992, pp. 4-22.

PLANHOL Xavier, 1968: *Les fondements géographiques de l'histoire de l'islam*, Paris: Flamarion, 442 p.

PLANHOL Xavier, 1990: «Boundaries [of Iran] with Russia» *in* E. YARSHATER (éd.), *Encyclopaedia Iranica*, t. IV, London-New York: Routledge & Kegan Paul (896 p.), pp. 403b-406a.

PODGOTOVKA I PROVEDENIE, 1947: *Podgotovka i provedenie Velikoj Oktjabr'skoj socialisticheskoj revolucii v Uzbekistane* [Préparation et développement de la grande révolution d'Octobre en Ouzbékistan], Sbornik dokumentov, Tashkent: Arkhivnyj otdel MVD UzSSR, 295 p.

POE Marshall T., 2000: «*A people born to slavery»: Russia in early modern European ethnography, 1476-1748,* Ithaca N.C. [etc.]: Cornell Univ. Press, Studies of the Harriman Institute, Columbia Univ., XI-293 p.

POE Marshall T., 2003: *The Russian moment in world history*, Princeton N.J., Oxford: Princeton University Press, XV-116 p.

*POGODIN M.P., 1860: *Politische Briefe aus Russland*, Leipzig, 1860, 224 p.

POLEVOJ B.P., 1976: «Geografija Petrovskoj epokhi i sozdanie Akademii nauk» [La géographie de l'époque de Pierre le Grand et la formation de l'Académie des sciences], *Ocherki istorii geograficheskoj nauki v SSSR* [Essais d'histoire et de géographie en URSS], Moscou: Nauka, pp. 22-30.

POLIAKOV Léon, 1989: *Moscou, troisième Rome: les intermittences de la mémoire historique*, [Paris]: Hachette, 182 p.

POLIVANOV E.D., 1922: «Tezisy doklada «O reforme uzbekskoj orfografii»« [Résumé de la communication «Sur la réforme de l'orthographe ouzbèke»], *Nauka i prosveshchenie* [*Science et instruction*], n° 1, 1922, pp. 158-159.

POLIVANOV E.D., *Istoricheskoe jazykoznanie*: *Istoricheskoe jazykoznanie i jazykovyja politika* [Linguistique historique et politique des langues].
(web: www.ruthenia.ru/apr/textes/polivan/poliv1.htm).

POLO Marco, 1999: *Le Livre des merveilles,* Extrait du *Livre des Merveilles du Monde* (Ms. F. 2810) de la Bibliothèque nationale de France, traduction de Marie-Hélène Tesnière, essai critique de François Avril, commentaire aux images de Marie-Thérèse Gousset, Paris: La Renaissance du livre; collection: Références, 223 p.

POLO Marco, 2004: *Le devisement du monde*, éd., présenté et annoté par René Kappler, photographies de Roland et Sabrina Michaud, Paris: Imprimerie Nationale; collection: Voyages et découvertes, 323 p.

POLOZHENIE, 1912: «Polozhenie ob upravlenii Turkestanskogo kraja, 1892 goda» [Règlement sur la gestion du Territoire du Turkestan], *in Svod zakonov Rossijskoj imperii* [Lois de l'Empire russe], kniga 1, t. 2, Saint-Pétersbourg, pp. 427-446.

(Web: http://rus-sky.org/history/library/documents.htm.)

POPE Nicholas, 1955: «Renat's Kalmuck Maps», *Imago Mundi*, vol. 12, pp. 157-159.

POPKIN Cathy, 1992: «Chekhov as ethnographer: Epistemological crisis on Sakhalin Island», *Slavic Review*, vol. 51, n° 2 (spring), pp. 36-51.

POSPELOV E.M., 1998: *Geograficheskie nazvanija mira, Toponimicheskij slovar'* [L'appellation géographique du monde. Dictionnaire toponymique], Moscou: Russkie slovari, 503 p.

POSTNIKOV A.V., 1985: *Razvitie kartografii i voprosy ispol'zovanija starykh kart* [Développement de la cartographie et questions sur l'utilisation des cartes anciennes], Moscou: Nauka, 214 p.

POSTNIKOV Aleksej Vladimirovich, 1996: *Karty zemel' rossijskikh: ocherk istorii geograficheskogo izuchenija i kartografirovanija nashego otechestva* [Cartes des terres russes: essai de l'histoire de l'étude géographique et de la cartographie de notre patrie], Moscou: Nash dom – L'Âge d'Homme; collection: Kul'turnoe nasledie Rossii, 194 p. Reproduit en version abrégée: «Outline of the History of Russian Cartography»*, in Regions: A Prism to View the Slavic-Eurasian World. Towards a Discipline of 'Regionology'*, 1998 Summer Symposium, Hokkaido University, Slavic Research Center, 2000, pp. 1-49.

POSTNIKOV A.V., 2001: *Skhvatka na «Kryshe mira». Politiki, razvedchiki i geografy v bor'be za Pamir v XIX veke (Monografija v dokumentakh)* [La mêlée sur le «Toit du Monde». Politiques, espions et géographes dans la guerre pour le Pamir au XIX^{e} siècle (Monographie en documents)], Moscou: Rossijskaja Akademija Nauk, Institut istorii estestvoznanija i tekhniki im. S.I. Vavilova, coll. «Pamjatniki istoricheskoj mysli», 412 p.

POSTNIKOV Aleksej V.: 2000: «'Istoricheskie prava' sosednikh gosudarstv i geografija Pamira kak argumenty v 'Bol'shoj Igre' Britanii i Rossii (1869-1896)» ['Droits historiques' des pays voisins et géographie du Pamir comme arguments dans le «Great Game» de la Grande-Bretagne et de la Russie (1869-1896)], *Acta Slavica Japonica*, n° 17, pp. 33-99.

POTOCKI Jan, 1829: *Voyage dans les steps [sic] d'Astrakhan et du Caucase. Histoire primitive des peuples qui ont habité anciennement ces contrées. Nouveau périple du Pont-Euxin*, ouvrages publiés et accompagnés de notes et de tables par M. Klaproth, Paris: Merlin, 2 vol.; réédition par Daniel Beauvois, Paris: Fayard, 1980, 251 p.

POUJOL Catherine, 1985: *La Russie et l'Asie centrale: voyage et expédition de 1714 à 1840*, Thèse de doctorat de III^{e} cycle, Paris, INALCO, 462 p.

POUJOL Catherine, 2002: «Turkestan ville»*, in Encyclopédie de l'Islam*, Leyde: E. Brill, 2002, pp. 787-788.

PRATT Mary Louise, 1992: *Imperial eyes: travel writing and transculturation*, New York; London: Routledge, XII-257 p.

PRAVILOVA Ekaterina, 2005a: «Reka imperii. Amu-dar'ja v geopoliticheskikh i irrigacionnykh proektakh vtoroj poloviny XIX veka» [Le fleuve de l'empire. L'Amou-daria dans les projets de géopolitique et d'irrigation de la seconde moitié du XIX^{e} siècle]*, in* N.G. SUVOROVA (éd.), *Aziatskaja Rossija: ljudi i struktury imperii, sbornik nauchnykh statej k 50-letiju professora A.V. Remneva* [L'Asie

russe: gens et structures de l'empire, recueil d'articles scientifiques en l'honneur des cinquante ans du Professeur A.V. Remnev], Omsk: Université nationale d'Omsk, pp. 425-457.

PRAVILOVA Ekaterina, 2005b: *Finansy imperii. Den'gi i vlast' v politiker Rossii na nacional'nykh okrainakh, 1801-1917* [Finances de l'empire. Argent et pouvoir dans la politique de la Russie dans les provinces nationales], Moscou: Novoe izdatel'stvo, 456 p.

PRESCOTT John Robert Victor, 1975: *Map of Mainland Asia by Treaty,* publ. in association with the Australian Institute of International Affairs, Melbourne: Melbourne Univ. Press, 518 p.

PRILUCKIJ E.A., 1991: «Nekotorye voprosy formirovanija sovetskoj gosudarstvennosti v Turkestane» [Quelques questions sur la formation de l'État soviétique au Turkestan], *in* R.Ja. Radzhapova (éd.), *Oktjabr'skaja revolucija v Srednej Azii i Kazaxstane*: *teorija, problemy, perspektivy izuchenija* [Révolution d'Octobre en *Asie centrale*; théorie, problèmes, perspectives d'études], Tashkent: Fan, pp. 148-158.

PROBLEMY ÈTNOGENEZA, 1990: *Problemy ètnogeneza i etnicheskoj istorii narodov Srednej Azii i Kazaxstana*, Vypusk I: *Obshchie problemy* [Problèmes de l'ethnogénèse et de l'histoire des peuples de l'*Asie centrale* et du Kazakhstan. T. I: Problèmes généraux], Moscou, Académie des sciences, Institut d'ethnographie de Mikhlukho-Maklaj, 1990.

PROCÈS-VERBAL: «Procès-verbal du 4 juin 1924 de la réunion de la Commission spéciale pour la délimitation du Sredazburo CK RKP (b)», document du Rossijskij centr xranenija i izuchenija dokumentov rossijskoj istorii [Centre de préservation et d'études des documents de l'histoire russe], f. 62, i. 2, r. 100, f. 9-39]. Cit. d'après: Masov, 1995.

PRJEVALSKI Nikolaï, 1880: *Mongolie et pays des Tangoutes*, traduit du russe par G. Du Laurens, Paris: Hachette, LVI-344 p.

PURCHAS Samuel (éd.), 1905-1907: *Hakluytus Posthumus or, Purchas his pilgrimes: contayning a history of the world, in sea voyages, & lande-trauells by Englishmen and others*, Glasgow: J. MacLehose and Sons, 20 vol.

RABALLAND Gaël et Max-Jean ZINS, 2003: «Introduction: La question de l'enclavement en *Asie centrale*», *CEMOTI (Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien)*, n° 35 (janvier-juin): La question de l'enclavement en *Asie centrale*, pp. 7-15.

RACINE Jean-Bernard, 1976: «Discours géographique et discours idéologique: perspectives épistémologiques et critiques», *Hérodote*, 2e trimestre, n ° 6, pp. 109-159*, in* RACINE, 1980, pp. 6-30.

RACINE Jean Bernard, Bryn GREER WOOTTEN et Gillian GILMOUR, 1979: De l'idéologie de l'espace à l'idéologie dans l'espace, Lausanne: Université de Lausanne, Institut de géographie; collection: Travaux et recherches de l'Institut, n° 4, 57 p.

RACINE Jean-Bernard, 1980: *La dimension idéologique dans les pratiques de la géographie*, textes à l'appui, Lausanne: Université de Lausanne, Institut de géographie, 138 p.

RACINE Jean-Bernard, 1995: «Langues et représentation, identités et territoire. Thèmes critiques pour une nouvelle géographie culturelle». *in* Samuel WÄLTY et Benno WERLE (éd.), *Kulturen und Raum: theoretische Ansätze und empirische Kulturforschung in Indonesien: Festschrift für Professor Albert Leemann*, Zürich: Verlag Rüegger, pp. 105-122.

RACHEWILZ Igor de, 1971: *Papal Envoys to the Great Khans*, London: Faber and Faber, 230 p.

RADEFF Anne, 2000: «Historiens et modèles géographiques: des lieux centraux aux décentralités», *in* Georges NICOLAS et Patrick SÉRIOT, *Colloque GéoPonts,* Actes du Colloque UNIL-IUKB, Sion: Tegeo, Société Scientifique Eratosthène, pp. 97-110.

RADZHABOV K., 2001: «Buxarskaja i Xorezmskie narodnye respubliki: demokraticheskie formy gosudarstvennosti» [Les républiques populaires de Boukhara et de Khiva: formes démocratiques d'État]*, in* D.A. ALIMOVA et E.V. RTVELADZE (éd.), *Ocherki po istorii gosudarstvennosti Uzbekistana* [Essais sur l'histoire de l'État en Ouzbékistan]*,* Tashkent: Shark, pp. 174-191.

RADZHABOV S.A., 1974: «Istoricheskoe znachenie nacional'no-gosudarstvennogo razmezhevanija Srednej Azii» [Signification historique de la délimitation nationale en *Asie centrale*], *Sovetskoe gosudarstvo i pravo* [L'État soviétique et la législation], n° 10, pp. 14-22.

*RADLOFF Wilhelm (Vasilij Vasil'evich), 1884: *Aus Sibirien. Lose Blätter aus dem Tagebuch eines reisenden Linguisten*, Bd 1, Leipzig: T. O. Weigel, 2 vol.

RAEFF Marc, 1989: «Un empire comme les autres?», *Cahiers du Monde russe et soviétique*, Paris, 30/3-4, pp. 321-328.

RAFFESTIN Claude, 1980: *Pour une géographie du pouvoir*, Paris: Librairie technique (LITEC), 249.

RAFFESTIN Claude, 1995: «Langue et territoire: autour de la géographie culturelle», *in* Samuel WÄLTY et Benno WERLE (éd.), *Kulturen und Raum: theoretische Ansätze und empirische Kulturforschung in Indonesien: Festschrift für Professor Albert Leemann*, Zürich: Verlag Rüegger, pp. 87-104.

RAFFESTIN Claude, LOPRENO Dario et PASTEUR Yvan, 1995: *Céopolitique et histoire*, Lausanne: Payot, 330 p.

RAKHMANOV Shohimardan, RAPIN Claude, 2003: «Zheleznye Vorota» [Les Portes de Fer], *Trudy Bojsunskoj Nauchnoj Ekspedicii* [Travaux de l'expédition scientifique de Baïssoun], vyp. 1, Tashkent, pp. 22-32.

RANDLES William Graham Lister, 1980: *De la terre plate au globe terrestre: une mutation épistémologique rapide (1480-1520)*, Paris: Armand Colin; collection: Cahiers des Annales, n° 38, 120 p.

RAM Harsha, 1995: *Geographies of Empire: The Poetics of Orientalism in Europe and Russia*, Ph.D. Dissertation, Yale Univ.

RAM Harsha, 2003: *The Imperial Sublime: a Russian Poetics of Empire,* Madison, Wis.: Univ. of Wisconsin Press, X-307 p.

RAMZIN K., 1928: *Revoljucija v Srednej Azii v obrazakh i kartinakh* (La Révolution en Asie centrale dans les représentations et les images), Tashkent: Sredneaziatskij

kommunisticheskij Universitet im. V.I. Lenina; nauchno-kraevedcheskij kruzhok, 132 p.

RAPIN Claude, 2001: «L'incompréhensible *Asie centrale* de la carte de Ptolémée. Propositions pour un décodage», *in* O. BOPEARACHCHI, C.A. BROMBERG et F. GRENET (éd.), *Alexander's Legacy in the East*, *Studies in Honor of Paul Bernard*, *Bulletin of the Asia Institute*, vol. 12, [1998], 2001, pp. 201-225.

RAPIN Claude, 2005: «L'Afghanistan et l'*Asie centrale* dans la géographie mythique des historiens d'Alexandre et dans la toponymie des géographes gréco-romains. Notes sur la route d'Herat à Begram»*, in Afghanistan. Ancien carrefour entre l'Est et l'Ouest. Actes du Colloque international organisé par Ch. Landes et O. Bopearachchi au Musée archéologique Henri-Prades-Lattes du 5 au 7 mai 2003*, éd. Osmund Bopearachchi et Marie-Françoise Boussac, Brepols, 2004, pp. 143-172; (version italienne: «L'Afghanistan e l'Asia Centrale nella geografia mitica degli storici di Alessandro e nella toponimia dei geografi greco-romani»*, in Le Frontiere dell'Afghanistan*, Bologna, BUP, 2005 [ed. Franco La Cecla et Maurizio Tosi]).

RAPIN Claude, BAUD Aymon, GRENET Frantz et RAKHMANOV Shohimardan, 2006: «Les recherches sur la région des Portes de Fer de Sogdiane: bref état des questions en 2005», *Istorija Material'noj Kul'tury Uzbekistana (IMKU)*, 35, Samarkand, pp. 48-73 (en français et en russe).

RASKOL'NIKOV F., 1923: «Rossija i Afganistan» [La Russie et l'Afghanistan], *Novyj Vostok* [Nouvel Orient], n° 4, pp. 12-48.

RATZEL Friedrich, 1987: *La géographie politique. Les concepts fondamentaux*, (1ère éd. 1897) choix de textes et trad. par François Ewald, préface de Michel Korinman, Paris: Fayard, 220 p.

*RAWLINSON Henry C., Sir, 1868: «Memorandum on the Central Asian Question», July 20.

RAWLINSON Henry C., Syr, 1869: «Memorandum on *on the Frontiers of Afghanistan*», 18 June (and associated letters), *Umballa Papers.*

RAZIA JAFRI S., Y.S. MALTSEV et K.S. AINI, 1985: *Geograficheskaja karta mira Al-Khorezmi po knige «Surat Al-Arz»* [La carte géographique du Monde d'al-Khwarezmi basée sur le livre «Sûrat al-Ard»]*,* Douchanbé-Srinagar: Donish, 136 p.

RECLUS Elisée, 1881: *Nouvelle géographie universelle. La Terre et les Hommes,* t. VI: L'Asie russe, Paris: Librairie Hachette et C°, 918 p.

RECLUS Elisée, 1894: «East and West», *Contemporary Review*, vol. 66, July/Dec., pp. 475-487. Trad. en français par Philippe Pelletier: http://raforum.apinc.org/article.php3?id_article =2993&var_recherche=pelletier

RECLUS Elisée, 1906-1909: *Chelovek i Zemlja* [L'Homme et la Terre]*,* trad. du français par P.Ju. Schmit, Saint-Pétersbourg: Izdatel'stvo Brogauz-Efron, 6 vol. (vol. 3, 1907, 622 p.; vol. 4, 1907, 640 p.).

RÉMUSAT Abel, 1820: *Recherche sur les langues tartares ou Mémoires sur différens points de la grammaire et de la littérature des Mandchos, des Mongols, des Ouigours et des Tibétains*, Paris: Imprimerie Royale, 398 p.

REMNEV A.V, 2001: «U istokov rossijskoj imperskoj geopolitiki: aziatskie «pogranichnye prostranstva» v issledovanijakh M.I. Venjukova» [Aux sources de la géopolitique impériale russe: les «espaces frontaliers» asiatiques dans les études de M.I. Venjukov], *Istoricheskie zapiski*, Moscou: Nauka, n° 4 (122), pp. 344-369.

REMNEV A.V, 2005: «Stepnoe General-Gubernatorstvo v imperskoj geografii vlasti» [Le général-gouvernorat des Steppes dans la géographie impériale du pouvoir]*, in* N.G. SUVOROVA (éd.), *Aziatskaja Rossija: ljudi i struktury imperii, sbornik nauchnykh statej k 50-letiju professora A.V. Remneva* [L'Asie russe: gens et structures de l'empire, recueil d'articles scientifiques en l'honneur des cinquante ans du Professeur A.V. Remnev], Omsk: Université nationale d'Omsk, pp. 163-221.

RENNELL James, 1788: *Memoir of a map of Hindoostan, or the Mogul empire, with an introduction illustrative of the geography and present division of that country, and a map of the countries situated between the head of the Indus and the Caspian sea*, London: W. Faden, CXLI-295 p. (2e éd., 1792; 3e éd., 1793).

RENNELL James, 1800a: *Description historique et géographique de l'Indostan*, trad. de l'anglais par J.-B. Boucheseiche, sur la 7e et dernière édition, à laquelle on a joint des Mélanges d'histoire et de statistique sur l'Inde, traduits par J. Castéra, Paris: Impr. de Poignée, an VIII [1800], 3 vol.; vol. 1, 302 p.; vol. 2, 409 p.; vol. 3, 362 p.

RENNELL James, 1800b: «Notice de la Carte des pays situés entre les sources des rivières de l'Inde et de la Mer Caspienne»*, in* James RENNELL, 1800, vol. 2, pp. 250-273.

RESIS Albert, 1985: «Russophobia and the «Testament» of Peter the Great, 1912-1980», *Slavic Review*, vol. 44, n° 4 (Winter), pp. 681-693.

BRUNET Roger et Violette REY, 1996: *Europes orientales, Russie, Asie centrale,* [Paris]: Belin, [Montpellier]: Reclus; collection: Géographie universelle (sous la direction de Roger Brunet), 479 p.

RIASANOVSKY Nicholas V., 1972: «Asia through Russian Eyes»*, in* W.S. VUCINICH (éd.), *Russia and Asia. Essays on the Influence of Russia on the Asia peoples*, Stanford, California: Hoover Institution Press, pp. 3-29.

RICCI Matthieu, Nicolas Trigault, 1978: *Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine: 1582-1610*, introduction par Joseph Shih, établissement du texte et annotations par Georges Bessiere, tables et index par Joseph Dehergn, [Paris]: Desclee De Brouwer, Bellarmin, 740 p.

RICHARD Jean, 1986: «La Lettre du connétable Smbat et les rapports entre chrétiens et Mongols au milieu du XIIIe siècle»*, in* David KOUYMJIAN (éd.), *Armenian studies – Études arméniennes. In memoriam Haïg Berbérian,* Calouste Gulbenkian Foundation, pp. 683-696.

RICHARD Jean, 2005: *Au-delà de la Perse et de l'Arménie. L'Orient latin et la découverte de l'Asie intérieure. Quelques textes inégalement connus aux origines de l'alliance entre Francs et Mongols (1145-1262)*, Turnhout: Brepols, 218 p.

RICHTHOFEN Ferdinand von, 1877: *China. Ergebnisse eigener Reisen und darauf gegründeter Studien*, Bd. I, Berlin: D. Reimer, XLIV-758 p.

RICKMERS Willi Rickmer, 1913: *The Duab of Turkestan, a physiographic sketch and account of some travels*, Cambridge: Cambridge Univ. Press, XV-564 p.

*[Ridgeway], 1888: «Novaja afganskaja granica kapitana Ridzhveja» [La nouvelle frontière afghane du capitaine Ridgeway], *Sbornik geograficheskikh, topograficheskikh i statisticheskikh materialov po Azii* [Recueil de matériaux géographiques, topographiques et statistiques sur l'Asie], Saint-Pétersbourg, vyp. XXIX.

RIESE Alexander, 1878: *Geographi latini minores*, Heilbronnae: Apud Henningeros Fratres, 1878 (repr. Hildesheim, 1964), XLVIII-179-[2] p.

RITTER Carl, 1817-1859: *Die Erdkunde,* Berlin: G. Reimer, 19 vol.

RITTER Karl, 1879-1895: *Zemlevedenie Azii Karla Rittera. Geografija stran vkhodjashchikh v sostav Aziaskoj Rossii ili pogranichnykh s nej. Vostochnaja sibir', ozero Bajkal i Pribajkal'skie strany, Zabajkal'e i Stepp Gobi* [Connaissance de la Terre sur l'Asie de Karl Ritter. Géographie des pays qui font partie asiatique de la Russie ou à la frontière de celle-ci. La Sibérie orientale, le lac Baïkal et les pays à l'avant du Baïkal, le Trans-Baïkal et la steppe de Gobi], trad. et éd. P. Semenov, Saint-Pétersbourg: Société impériale russe de géographie, vyp. 1 (Baïkal), 1879, 477 p.; vyp. 2: *Novejshie svedenija ob etikh stranakh (1832-1893), sluzhashchija posledujushchimi vypuskami k russkomu tekstu Rittera, izdannomu pod privedennym zaglaviem v 1879 godu* [Les derniers renseignements à propos de ces pays (1832-1893), qui complètent le texte russe de Ritter imprimés sous le titre mentionné en 1879], éd. P.P. Semenov, I.D. Cherskij, 1894, XI-605 p.; vyp. 3, 1895, VI-630 p.

RIZAEV G., 1947: *Kratkij ocherk zemel'no-vodnoj reformy v Uzbekistane* [Bref essai de la réforme de la terre et de l'irrigation en Ouzbékistan], Tashkent.

ROBERT et ROBERT DE VAUGONDY D., 1757: *Atlas universel, par Mr. Robert Géographe ordinaire du Roy, par M. Robert de Vaugondy son fils Géographe ordinaire de S.M. Polonoise Duc de Lorraine et de Bar, et Associé de l'Académie Royale des Sciences et Belles Lettres de Nancy,* Paris: Chez Les Auteurs Quay de l'Horloge du Palais, Boudet Libraire Imprimeur du Roi, II-40 p., 108 cartes.

ROBERTSON CHRISTIE Ella, 1925: *Through Khiva to Golden Samarkand; the remarkable story of a woman's adventurous journey alone through the deserts of Central Asia to the heart of Turkestan*, with 55 illustrations & a map, London: Seeley, Service and C°.

*ROHRBACH Paul, 1898: *In Turan und Armenien auf den Pfaden der russischen Weltpolitik*, Berlin: G. Stilke, 307 p.

ROUGÉ Jean, 1966: *Expositio totius mundi et gentium*, introd., texte critique, trad. notes et comment. par Jean Rougé, Paris: Ed. du Cerf, Coll.: Sources chrétiennes, n° 124, 379 p.

ROUX Jean-Paul, 1985: *Les Explorateurs au Moyen Âge*, Paris: Fayard, 351 p.

ROUX Jean-Paul, 1997: *L'Asie centrale. Histoire et la civilisation*, Paris: Fayard, 528 p.

ROWLAND Michael, Mogens LARSEN et Kristian KRISTIANSEN (éd.), 1987: *Centre and Periphery in the Ancient World*, Cambridge [Cambridgeshire]; New York: Cambridge Univ. Press, VI-159 p.

ROY Olivier, 1997: *La nouvelle Asie centrale ou la fabrication des nations,* Paris: Seuil, 326 p.; voir le compte-rendu: Lynn Edgar, 2002.

RYLOV I., 1915: *Materialy po obsledovaniju kochevogo i tuzemnogo xozjajstva v Amu-Dar'inskom Otdele* [Données sur les prospections du mode de vie des nomades et des allogènes dans la région de l'Amou-daria], Tashkent: Izdanie Pereselencheskogo Upravlenija.

ROZEN M.F., 1976: «Vershina reki Obi i Teleckoe ozero na pervykh chertezhakh i kartakh Sibiri» [Le haut Ob et le lac Teletskoe dans les premiers tracés et dans les cartes de la Sibérie], *Strany i narody Vostoka,* t. 18, Moscou: Nauka, Izdatel'stvo Vostochnoj literatury, pp. 234-240.

RTVELADZE Edvard, 2003: «Dar-i Akhanin–Darband», *Trudy Bojsunskoj Nauchnoj Ekspedicii* [Travaux de l'expédition scientifique de Baïssoun], vyp. 1, Tashkent, pp. 13-22.

RUBROUCK Guillaume de, 1957: «Puteshestvie v vostochnye strany» [Voyages dans les pays orientaux]*, in* N.P. SHASTINA (éd.), *Karpini, Istorija Mongalov. Rubruk, Puteshestvie v vostochnye strany* [Histoire des Mongols de Carpin. Voyages dans les pays orientaux de Rubrouck], traduction par A.I. Malein, Moscou: Gosudarstvennoe izdatel'stvo geograficheskoj literatury, 1957, pp. 88-189. (Web: www.vostlit.narod.ru/).

RUBROUCK Guillaume de, 1985: *Voyage dans l'empire Mongol, 1253-1255*, traduction et commentaire de Claude et René Kappler, préface de Jean-Paul Roux, Paris: Payot, IV-318 p.

RUBROUCK Guillaume de, 1992: in Michel JAN, 1992, pp. 22-59.

RYBAKOV Boris A., 1974: *Russkie karty Moskovii XV-nachala XVI veka* [Cartes russes de la Moscovie du XV^{e}-début XVI^{e} siècles], Moscou: Nauka, 111 p.

RYCHKOV Pëtr I., 1762: *Topografija orenburgskaja, to est' obstojatel'noe opisanie Orenburgskoj gubernii, sochinennoe Kollezhskim sovetnikom i Imperatorskoj akademii nauk korrespondentom Petrom Rychkovym* [Topographie de la région d'Orenbourg, c'est-à-dire une description détaillée du gouvernorat d'Orenbourg, dressée par le conseiller collégial et correspondant de l'Académie impériale des sciences Pyotr Rychkov], t. 2, Saint-Pétersbourg: Tipografija pri Imperatorskoj Akademii nauk, 262 p.

RYSKULOV T., 1926: «Sovremennyj Kazakhstan» [Kazakhstan contemporain], *Novyj Vostok* [*Nouvel Orient*], n° 12, pp. 105-120.

RYWKIN Michael, 1988: *Russian Colonial Expansion to 1917,* with a foreword by Syed Z. Abedin, London; New York: Mansell, XVI-274 p.

SAFAROV G., 1921: *Kolonial'naja Revoljucija*: *opyt Turkestana* [Révolution coloniale: expérience du Turkestan], Moscou: Gosizdat, 1921, 147 p.

SAHNI Kalpana, 1997: *Crucifying the Orient: Russian Orientalism and the Colonization of Caucasus and Central Asia*, Bangkok, Thailand: White Orchid Press; Oslo, Norway: Institute for Comparative Research in Human Culture, XX-344 p.

SAID Edward W., 1978: *Orientalisme,* New York: Pantheon Books, XI-368 p.

SAINT-MARTIN Vivien de, 1858: «Mémoire analytique sur la carte de l'*Asie centrale* et de l'Inde construite d'après le Si-Yu-Ki (Mémoires sur les contrées occidentales) et les autres relations chinoises des premiers siècles de notre ère, pour les voyages de Hiouen-Thsang dans l'Inde, depuis l'année 629 jusqu'en 645», *in* Stanislas JULIEN, *Mémoires sur les contrées occidentales, traduits du sanscrit en chinois, en l'an 648, par Hiouen-Thsang, et du chinois en français,* Paris: Imprimerie Impériale, tom II, pp. 251-576.

SAINT-MARTIN Vivien de, 1879: *Nouveau dictionnaire de Géographie Universelle*, t. I, Paris: Hachette, 850 p.

SALISHCHEV K.A., 1960: «Sobranie russkikh kart pervoj poloviny XVIII v. v Parizhe (kollekcija akad, I.N. Delilja)» [Collection de cartes russes de la première moitié du XVIII[e] siècle à Paris (collection de l'acad. J.N. Delisle)], *Izvestija Akademii nauk SSSR. Serija geograficheskaja* [Bulletin de l'Académie des sciences de l'URSS. Série géographique], n° 4, Moscou: Akademija nauk SSSR, pp. 104-110.

*SALMON Thomas, 1738: *Lo stato presente di tutti i paesi e popoli del mondo naturale, politico, e morale: con nuove osservazioni, e correzioni degli antichi, e moderni viaggiatori,* Venezia: Presso Giambatista Albrizzi, 8 vol., [1742-1765], vol. 5: 1738.

SAUER Carl Ortwin, 1925: *The Morphology of Landscape,* Berkeley, California: Univ. of California press, p.[19]-53.

SAUSHKIN Yu.G. et T.M. KALASHNIKOVA, 1974: «Basic Economic Regions of URSS»*, in* Georg J. DEMKO et Roland J. FUCHS (éd.), *Geographical perspectives in the Soviet Union. A selection of* reading, Columbus: Ohio State Univ. Press, pp. 139-167.

*SAVEL'EV P.S., 1848: *Srednjaja Azija. Obozrenie geograficheskikh otkrytij i puteshestvij, sovershennykh v Srednej Azii s drevnejshikh vremen do nashikh dnej. Karmannaja knizhka dlja ljubitelej zemlevedenija, izdavaemaja ot Russkogo Imperatorskogo geograficheskogo obshchestva* [L'*Asie centrale*. Tour d'horizon des découvertes géographiques et des voyages, accomplis en *Asie centrale* des époques anciennes jusqu'à nos jours. Petit livre de poche pour les amateurs des études de la Terre, édité par la Société Impériale Géographique russe], Saint-Pétersbourg.

SAVICKIJ Pëtr N., 1921: «Evropa i Evrazija» [L'Europe et l'Eurasie]*, in* Pëtr SAVICKIJ, *Kontinent Evrazija*, éd. A.G. Dugin, Moscou: Agraf, pp. 141-160 (1[ère] ed.: *Russkaja Mysl',* Sofia, n° 1-2, pp. 117-138).

*SAVICKIJ Pëtr N., 1926a: «Evrazijstvo» [L'Eurasianisme], *in* Pëtr SAVICKIJ, *Kontinent Evrazija*, éd. A.G. Dugin, Moscou: Agraf, 1997, pp. 81-98.

SAVICKIJ Pëtr N., 1926b: «Geograficheskij obzor Rossii-Evrazii» [Aperçu géographique de la Russie-Eurasie], *in* Pëtr SAVICKIJ, *Kontinent Evrazija*, éd. A.G. Dugin, Moscou: Agraf, 1997, pp. 280-294.

SAVICKIJ Pëtr N., 1927a: «Geopoliticheskie zametki po russkoj istorii» [Remarques géopolitiques sur l'histoire russe], *in* Pëtr SAVICKIJ, *Kontinent Evrazija* [Le Continent Eurasie], éd. A.G. Dugin, Moscou: Agraf, 1997, pp. 303-331.

*SAVICKIJ Pëtr N., 1927b: Rossiia, osobyj geograficheskii mir [Russie: un monde géographique à part], Prague: Evrazijskoe knigoizdatel'stvo, 68 p.

SAVICKIJ Pëtr N., 1927c: *Geograficheskie osobennosti Rossii* [Particularités géographiques de la Russie], I, Praga: Evrazijskoe knigoizdatel'stvo.

SAVICKIJ Pëtr N., 1928: «O zadachakh kochevnikovedenija (pochemu Skify i Gunny dolzhny byt' interesny dlja russkogo?)» [Sur les objectifs des études du nomadisme (pourquoi les Scythes et les Huns doivent-ils être intéressants pour les Russes?], Prague: evrazijskoe knigoizdatel'stvo, 26 p.

*SAVICKIJ Pëtr N., 1931: «V.V. Bartol'd kak istorik» [V.V. Bartol'd en tant qu'historien], *Sbornik statej po arkheologii i vizantinovedeniju* [Recueil d'articles d'archéologie et de byzantinologie], Prague.

SAVICKIJ Pëtr N., 1932: *Mestorazvitie russkoj promyshlennosti* [Lieu de développement de l'industrie russe], Berlin: Izdanie evrazijcev, 163 p.

SAVICKIJ Pëtr N., 1933: «La conception eurasiste de l'histoire russe», *in Résumés des communications présentées au VII*e *congrès international des sciences historiques,* Varsovie: Comité organisateur du Congrès, pp. 210-214.

SAVICKIJ Pëtr N., 1940: «Za tvorcheskoe ponimanie prirody russkogo mira [Pour une compréhension créatrice de la nature du monde russe] [1938-1939]», *Zapiski russkogo nauchno-issledovatel'skogo ob'edinenija v Prage* [Notes de l'association scientifique russe à Prague], t. 10, Praga: Russkij svobodnyj universitet.

SAVICKIJ Pëtr N., [après 1924]: «Geograficheskie i geopoliticheskie osnovy evrazijstva» [Fondements géographiques et politiques de l'eurasianisme], *in* Pëtr SAVICKIJ, *Kontinent Evrazija*, éd. A.G. Dugin, Moscou: Agraf, 1997, pp. 295-303.

SAVICKIJ Pëtr N., [après 1930]: «Evrazijskaja koncepcija russkoj istorii» [Conception eurasiatique de l'histoire russe], *in* Pëtr SAVICKIJ, *Kontinent Evrazija*, éd. A.G. Dugin, Moscou: Agraf, 1997, pp. 123-126.

SAUNDERS J.J., 1969: «Matthew Paris and the Mongols», *in* T.A. SANDQUIST and M.R. POWICKE, Essays in Medieval History Presented to Bertie Wilkinson, Toronto: Univ. of Toronto Press, pp. 116-132.

SAUVAIN Bernard, 2003: *Charles Perron: cartographe privilégié de la* Nouvelle géographie Universelle *d'Elisée Reclus*, Mémoire de licence en géographie, Université de Genève, 49 p.

**SBORNIK*, 1879: *Sbornik knjazja Khikova* [Recueil du comte Khikov], Saint-Pétersbourg.

SBORNIK DOGOVOROV, 1952: *Sbornik dogovorov Rossii s drugimi gosudarstvami, 1856-1917* [Recueil des traités de la Russie avec d'autres États, 1856-1917], Moscou: Gosudarstvennoe izdatel'stvo politicheskoj literatury, 462 p.

SCHAFER Daniel E., 1996: «Origins of the Tatar-Bashkir Border, 1920-1922», *Journal of Central Asian Studies*, vol. 1, n° 1 (Fall-Winter), pp. 2-15.

SCHEFER Charles, 1876: Mir Abdoul Kerim Boukhary, *Histoire de l'Asie centrale (Afghanistan, Boukhara, Khiva, Khoqand)*, *depuis les dernières années du règne de Nadir Chah (1153) jusqu'en 1233 de l'Hégire (1740-1818),* trad. par Ch.

Schefer, Paris: E. Leroux, 1876 (*Publications de l'École des langues orientales vivantes*, 1ère s., 1-2), VII-306 p.

SCHEFER Charles, 1876-1879: *Relation de l'ambassade au Kharezm (Khiva) de Riza Qouly Khan*, Paris: E. Leroux, 2 vol.

SCHEFER Charles, 1892: Mohammed Nerchakhy, *Description topographique et historique de Boukhara avant et après la conquête par les Arabes*, texte persan publié par Ch. Schefer, Paris, E. Leroux, 1892 (*Publications de l'École des langues orientales vivantes*, 3, 13), IV-290 p.

SCHILTBERGER Johann, 1879: *The bondage and travels of Johann Schiltberger: a native of Bavaria, in Europe, Asia, and Africa, 1396-1427*, translated from the Heidelberg ms. edited in 1859 by Karl Friedrich Neumann, by J. Buchan Telfer with notes by P. Bruun and a preface, introduction, and notes by the translator and editor, London: Printed for the Hakluyt Society, XXXII-263 p. (rééd.: New York, B. Franklin, [1970]).

SCHIMMELPENNINCK VAN DER OYE David, 1997: *Ex Oriente Lux: Ideologies of Empire and Russia's Far East, 1895-1904,* Ph.D. Yale Univ.

SCHIMMELPENNINCK VAN DER OYE David, 2001a: *Toward the Rising Sun: Russian ideologies of empire and the path to war with Japan*, DeKalb, Ill.: Northern Illinois Univ. Press, XIII-329 p.

SCHIMMELPENNINCK VAN DER OYE David, 2001b: Aziatskij soblazn Rossii [La tentation asiatique de la Russie].
(Web: www.archipelag.ru/geopolitics/nasledie/east/temptation/).

SCHIMMELPENNINCK VAN DER OYE David, 2002: «Orientalizm – delo tonkoe» [orientalisme, affaire fragile], *Ab Imperio,* Kazan, vol. 1, pp. 249-264.

SCHLAGINTWEIT Hermann, Robert et Adolph von, 1861-1866: *Results of a scientific Mission to India and High Asia undertaken between 1854 and 1858, by order of the Court of Directors of the Honourable East India Company*, London: Truebner, 4 vol., atlas.

SCHLAGINTWEIT (frères) de, 1866: «Exploration de la Haute-Asie» (traduit de l'allemand par Onésime Reclus), *Le Tour du monde*, Paris, vol. 14, pp. 193-208.

SCHMIDT M.G., 1999: *Die Nebenüberlieferung des 6. Buchs der Geographie des Ptolemaios. Griechische, lateinische, syrische, armenische und arabische Texte*, Wiesbaden, VIII, 291 p.

SCHOEBERLEIN-ENGEL John S., 1994: *Identity in Central Asia: Construction and Contention in the Conceptions of "Ozbek," "Tajik," "Muslim," "Samarqandi" and other groups*, Ph.D. thesis, Harvard University.

SCHOEBERLEIN-ENGEL John S., 1995: *Guide to Scholars of the History and Culture of Central Asia*, Cambridge MA: Harvard Univ., 313 p.

SCHULZ Juergen, 1987: «Maps as Metaphors: Mural Map Cycles of the Italian Renaissance», *in* David WOODWARD, *Art and Cartography*, Chicago-London: The Univ. of Chicago Press, pp. 97-122.

SCHUYLER Eugene, 1876: *Turkistan: Notes of a journey in Russian Turkistan, Khokand, Bukhara and Kuldja,* London, S. Low, Marston, Searle & Rivington, 2 vol.

SCHWARTZ Lee, 1992: «The Political Geography of Soviet Central Asia: Integrating the Central Asian Frontier», *in* Robert A. LEWIS (éd.), *Geographic Perspectives on Soviet Central Asia*, London and New York: Routledge, [VIII-323 p.], pp. 37-73.

SCHWARZ Franz von, 1900: *Turkestan, die Wiege der indogermanischen Völker. Nach fünfzehnjährigem Aufenthalt in Turkestan dargestellt von Franz v. Schwarz … mit einem Titelbild in Farbendruck, 178 Abbildungen und einer Karte*, Freiburg im Breisgau: St. Louis [etc.] Herder, vii, [1], xiii-xix, [1], 605, [1] p.

SCHWARTZBERG Joseph E., 1994: «Cartography in Greater Tibet and Mongolia», *in* J.B. HARLEY et David WOODWARD (éd.), *The History of Cartography*, vol. 2, book 2, *Cartography in the Traditional East and Southeast Asian Societies,* Chicago–London: Univ. of Chicago Press, pp. 607-688.

SELISHCHEV Evgenij Nikolaevich, 2003: «Etnicheskij faktor v rajonirovanii khozjajstva doreformennoj Rossii (1736-1861) i izuchenie ekonomicheskoj i social'noj geografii» [Le facteur ethnique dans la délimitation de la propriété de la Russie antérieure aux réformes (1736-1861) et étude de géographie économique et sociale], *Jaroslavskij Pedagogicheskij vestnik,* 11.
(Web: www.yspu.yar.ru/vestnik/uchenue_praktikam/2_2/).

SEMANS Cheryl Ann, 1987: *Mapping the unknown: Jesuit cartography in China: 1583-1773,* Univ. of California, Berkeley, Ann Arbor: Univ. Microfilms International, 236 p.

SEMENNIKOV V.P. (éd.), 1925: *Za kulisami carizma. Arkhiv tibetskogo vracha Badmaeva* [Dans les coulisses du tsarisme. Les archives du médecin tibétain Badmaev], Leningrad, 170 p.

SEMENOV P.P., 1900: *Okrainy Rossii. Sibir', Turkestan, Kavkaz i poljarnaja chast' Evropejskoj Rossii* [Périphéries de la Russie. Sibérie, Turkestan, Caucase et partie européenne de la Russie], Saint-Pétersbourg: Brokgauz-Efron, 288 p.

SEMENOV-TJANSHAN'SKIJ P., 1888: «Turkestan i Zakaspijskij kraj v 1888 godu» [Le Turkestan et le district transcaspien en 1888], *Izvestija Russkogo Imperatorskogo Geograficheskogo Obshchestva* [Bulletin de la Société impériale russe de géographie], Saint-Pétersbourg, t. XXIV, pp. 289-326.

SEMENOV-TJANSHAN'SKIJ P.P., 1896a: *Istorija poluvekovoj dejatel'nosti imperatorskogo russkogo geograficheskogo obshchesvta 1845-1895* [Histoire des activités de la Société impériale russe de géographie pendant le demi-siècle 1845-1895], avec l'aide d'A.A. Dostoïevski, chast' 1, otdel 1, 2 & 3, Saint-Pétersbourg: tipografija V. Bezobrazova & K°, 468 p.

SEMENOV-TJANSHAN'SKIJ P.P., 1896b: *Istorija poluvekovoj dejatel'nosti imperatoskogo russkogo geograficheskogo obschesvta 1845-1895* [Histoire des activités de la Société impériale russe de géographie pendant le demi-siècle 1845-1895], avec l'aide d'A.A. Dostoïevski, chast' 2, otdel 4, Saint-Pétersbourg: tipografija V. Bezobrazova & K°, pp. 470-979.

SEMENOV-TJANSHAN'SKIJ P.P., 1896c: *Istorija poluvekovoj dejatel'nosti imperatorskogo russkogo geograficheskogo obshchesvta 1845-1895* [Histoire des activités de la Société impériale russe de géographie pendant le demi-siècle 1845-1895], avec de l'aide d'A.A. Dostoïevski, Saint-Pétersbourg: tipografija V. Bezobrazova et K°, 3 vol.

SEMENOV-TJAN-SHANSKIJ Veniamin P., 1915: «O mogushchestvennom territorial'nom vladenii primenitel'no k Rossiii» [Sur une possession territoriale puissante par rapport à la Russie], *Izestija Imperatorskogo Russkogo Geograficheskogo Obshchestva*, tom 51, vyp. 8, pp. 425-457.

SENGUPTA Anita, 2000: «Imperatives of national territorial delimitation and the fate of Bukhara, 1917-1924», *Central Asian Survey*, vol. 19, n° 3-4 (September), pp. 397-418.

SERBINA K.N. (éd.), 1950: *Kniga bol'shomu chertezhu* [Le Livre du Grand tracé], Moscou, Leningrad: Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, Institut istorii, Leningradskoe otdelenie, 229 p.

SEREBRENNIKOV A.G., 1908-1914: *Turkestanskij kraj, Sbornik materialov dlja istorii ego zavoevanija* [Le district du Turkestan. Recueil des données pour l'histoire de sa conquête], Tashkent: Tipografija Shtaba Turkestanskogo voennogo okruga, vol. 1, 1908, X-243 p.; vol. 2, 1912, XIII-262 p.; vol. 3, II-V-142 p.; vol. 4, 1914, XIV-231 p.

SÉRIOT Patrick, 1996: «La linguistique spontanée des traceurs de frontières», *in* Patrick SÉRIOT (éd.), *Langue et nation en Europe centrale et orientale, du XVIII*ème *siècle à nos jours*, Cahiers de l'ILSL, Université de Lausanne, n° 8, pp. 277-304.

SÉRIOT Patrik, 1997: "Ethnos et Demos: la construction discursive de l'identité collective", *Langages et Société* (Paris: MSH), n° 79, 1997, pp. 39-52.

SÉRIOT Patrik, 1998: «La linguistique, le discours sur la langue et l'espace géo-anthropologique russe», *in* J.-P. LOCHER (éd.), *Contributions suisses au XII*e *congrès international des slavisants à Cracovie, août 1998,* Bern: Peter Lang, pp. 363-395.

SÉRIOT Patrik, 1999: *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, Paris: Presses universitaires de France, 353 p.

SÉRIOT Patrik, 2000: «Limites, bornes et normes: la délicate constitution de l'objet de connaissance en science humaines», *in* Georges NICOLAS et Patrick SÉRIOT, *Colloque GéoPonts,* Actes du Colloque UNIL-IUKB, Sion: Tegeo, Société Scientifique Eratosthène, pp. 125-139.

SÉRIOT Patrik, 2005: «Si Vico avait lu Engels, il s'appellerait Nicolas Marr», *Cahiers de l'ILSL*, Université de Lausanne, n° 20, pp. 227-254.

SETON-WATSON Hugh, 1961: *The New Imperialism*, London: Bodley Head, 136 p.

SEVERTZOW Nikolaj, 1890: «Études de géographie historique sur les anciens itinéraires à travers le Pamir. Ptolémée, Hiuen-tsang, Song-Yuen, Marco Polo», *Bulletins de la Société de Géographie de Paris*, 7e série, t. 11, pp. 417-467.

*SEVERCOV Nikolaj A., 1915: «Zapiska o dejstvitel'noj granice Russkikh i Khivinskikh vladenij v Syr-da'inskom krae» [Note sur la frontière réelle des possessions russes et de Khiva dans le district du Syr-daria], *Izvestija Turkestanskogo Otdela IRGO* [Bulletin du département turkestanais de la Société impériale russe de géographie], t. XI, vyp. 1, Tashkent.

SHAFRANOVSKIJ K.I. et E.A. KNJAZHECKAJA, 1952: «Karty kaspijskogo i aral'skogo morej, sostavlennye v rezul'tate ekspedicij Aleksandra Bekovicha-

Cherkasskogo» [Cartes des mers Caspienne et d'Aral établies comme résultat de l'expédition d'Alexandre Békovich-Cherkassky], *Izvestija Vsesojuznogo geograficheskogo obschestva* [Bulletin de la Société pansoviétique de géographie], tom 84, vyp. 6, nov.-déc., pp. 540-551.

SHAUMIAN Tatiana, 2000: *Tibet. The Great Game and tsarist Russia*, Oxford, New Delhi: Oxford Univ. Press, 223 p.

SHAW Robert Barkley, 1871: *Visit to High Tartary, Yârkand and Kâshgar (formely Chinese Tartary), and Return Journey over the Karakorum Pass*, London, J. Murray, 420 p.

SHISHOV A., 1906: *Turkestanskie Vedomosti* [Nouvelles du Turkestan], 1906, n° 45.

SHIRATORI Kurakichi, 1929: «The queue among the peoples of North Asia», *Memoirs of the Research Departament of the Tôyô Bunko,* n° 4, pp. 1-69.

SHIRINA D.A., 1994: *Peterburgskaja Akademija nauk i Severo-Vostok. 1725-1917 gg.* [L'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et le Nord-Est. 1725-1917], Novosibirsk: Nauka, 272 p.

SHIRLEY Rodney W., 1987: *The mapping of the world. Early printed World maps 1472-1700*, London: The Holland Press Publishers, XLVI-669 p. (1ère éd. 1984).

SHNIPEL'MAN Viktor, 1999: «Cennost' proshlogo: etnocentristskie istoricheskie mify, identichnost' i etnopolitika» [La valeur du passé: mythes ethnocentiques historiques, identité et ethnopolitique], *in* G.VITKOVSKAJA et A. MALASHENKO (éd.), *Neterpimost' v Rossii: starye i novye fobii* [Non-tolérance en Russie: anciennes et nouvelles phobies], Moscou: Centre Carnegie de Moscou, 196 p.

SHOEMAKER Michael Myers, 1904: *The Heart of the Orient: saunterings through Georgia, Armenia, Persia, Turkomania and Turkestan, to the Vale of Paradise*, New York and London: G.P. Putnam's Sons, XIII-416 p.

SHPRINCIN A.G., 1976: «Oboznachenie toponimov «Srednjaja Azija» i «Central'njaja Azija» v razlichnykh jazykakh» [Signification des toponymes «*Asie du Milieu*» et «*Asie du Centre*» dans les langues diverses], *Strany i narody Vostoka* [Pays et peuples de l'Orient], t. 18, Moscou: Nauka, Izdatel'stvo vostochnoj literatury, pp. 281-286.

SHUKUROVY Sarif et Rustam, 1998: «O vole k kul'ture» [Sur le désir de culture], *Central'naja Azija i Kavkaz*, 1998.
(Web: www.ca-c.org/journal/16-1998/st_16_shukurov.shtml).

SIDIKOV Bahodir, 2003: *«Eine unermessliche Region». Deutsche Bilder und Zerrbilder von Mittelasien (1852–1914),* Berlin: Logos Verlag, 472 p.

SIDIKOV Bahodir, «Mittelasien», «Zentralasien», *in Enzyklopädie des Europäischen Ostens* (Univ. Klagenfurt, Autriche):
(Web: www.uni-klu.ac.at/eeo/Mittelasien.html;
www.uni-klu.ac.at/eeo/Zentralasien.html).

SICILIA Francesco, 2002: *Alla scoperta del mondo: l'arte della cartografia da Tolomeo a Mercatore*, Modena: Il Bulino edizioni d'arte, 302 p.

SILVERSTEIN Brian, 2002: «Discipline, knowledge and imperial power in Central Asia. 19th century notes for a genealogy of social forms», *Central Asian Survey*, 21 (1), pp. 91-105.

SIMON Gerhard, 1991: *Nationalism and policy toward the nationalities in the Soviet Union*: *from totalitarian dictatorship to post-stalinist society*, transl. by Karen Forster and Oswald Forster, Boulder, San Francisco, Oxford: Westview Press, 483 p.

SINICIN V.M., 1959: *Tsentral'naja Azija* [L'*Asie centrale*], Moscou: Gosudarstvennoe izdatel'stvo geograficheskoj literatury, 456 p.

SINOR Denis, 1952: «Un voyageur du treizième siècle: Le Dominicain Julien de Hongrie», *Bulletin of the School of Oriental and African Studies,* n° 14, pp. 589-602.

SINOR Denis, 1963: *Introduction à l'étude de l'Eurasie centrale*, Wiesbaden: O. Harrassowitz, XXIV-371 p.

SINOR Denis, 1969: *Inner Asia. History-Civilization-Languages. A Syllabus*, Bloomington: Indiana Univ., Indiana Univ. Publications, Uralic and Altaic series, vol. 96, 261 p.

SINOR Denis, 1975: «What is Inner Asia?», Asian Studies Research Institut, Bloomington, Ind.: Indiana Univ., Asian Studies Research Institute, 33 p.

SINOR Denis, 1977a: «Central Eurasia»*, in* Denis SINOR, *Inner Asia and its Contacts with Medieval Europe*, London: Variorum Reprints, pp. 93-119 (1ère éd. 1970).

SINOR Denis, 1977b: «The Mongols and Western Europe», *in* Denis SINOR, *Inner Asia and its Contacts with Medieval Europe*, London: Variorum Reprints, pp. 513-544 (1ère éd. 1975).

SINOR Denis, 1977c: «Les relations entre les Mongols et l'Europe jusqu'à la mort d'Arghoun et de Bela IV», *in* Denis SINOR, *Inner Asia and its Contacts with Medieval Europe*, London: Variorum Reprints, pp. 39-62 (1ère éd. 1956).

SINOR Denis, 1977d: «La mort de Batu et les trompettes mues par le vent chez Herberstein», *in* Denis SINOR, *Inner Asia and its Contacts with Medieval Europe*, London: Variorum Reprints, pp. 201-208 (1ère éd. 1941-1942).

SINOR Denis, 1990: «Introduction: the concept of Inner Asia», *in The Cambridge History of Early Inner Asia*, Cambridge, New York, Port Chester, Melbourne, Sydney: Cambridge Univ. Press, pp. 1-18.

SINOR Denis, 1997: «Le Mongol vu par l'Occident», *Studies in Medieval Inner Asia*, Ashgate: Variorum Reprint, vol. 9, pp. 55-72 (1ère éd. 1978).

SINOR Denis, 2003: «Redécouvrir l'*Asie centrale*»*, Diogène,* Paris: PUF, n° 204, octobre-décembre, pp. 8-24.

SKALNIK Peter, 1988: «Union Soviétique – Afrique du Sud: les «théorie de l'ethnos», *Cahiers d'études africaines,* 110, XXXVIII-2, pp. 157-176.

SKELTON Raleigh Ashlin, Thomas E. MARSTON and George D. PAINTER, 1995: *The Vinland map and the Tartar relation*, foreword by Alexander O. Vietor, with an introduction by George D. Painter and essays by Wilcomb E. Washburn and all., New Haven-London: Yale Univ. Press, LXVI-291 p.

*SKOBELEV M.D., 1882: «Posmertnye bumagi M.D. Skobeleva. III. Turkestan i anglijskaja Indija (1876)» [Documents posthumes de M.D. Skobelev. III. Le Turkestan et l'Inde anglaise (1876)], *Istoricheskij Vestnik* [Messager historique], n° 11.

SKRINE Francis Henry Bennett et Edward Denison ROSS, 1899: *The Heart of Asia: a history of Russian Turkestan and the Central Asian Khanates from the Earliest Times*, London: Methuen, 444 p.

SLEZKINE Yuri, 1994: *Arctic mirrors: Russia and the small peoples of the North,* Ithaca and London: Cornell Univ. Press, XIV-456 p.

SLEZKINE Yuri, 1997: «Naturalists versus Nations: Eighteenth-Century Russian Scholars Confront Ethnic Diversity», *in* Daniel R. BROWER and Edward J. LAZZERINI (éd.), *Russia's Orient. Imperial Borderlands and Peoples, 1700-1917*, Bloomington & Indianapolis: Indiana Univ. Press, pp. 27-53.

SLEZKINE Yuri, 2000: «Imperialism as the highest stage of socialism», *Russian Review*, vol. 59, n° 3 (avril), pp. 227-234.

SMITH Jeremy, 1999: *The Bolsheviks and the National Question, 1917–23,* New York: St. Martin's Press, XVII-281 p.

SNESAREV Andrej Evgen'evich, 1900: Compte-rendu sur le livre de [Skrine, Ross, 1899], *Svedenija, kasajushchiesja stran, sopredel'nykh s Turkestanskim voennym okrugom* [Renseignements sur les pays confinant au territoire militaire du Turkestan], vyp. XX, Tashkent. Tipogafija shtaba turkestanskogo voennogo okruga, pp. 42-53.

SNESAREV Andrej Evgen'evich, 1906a: *Indija kak glavnyj factor v sredneaziatskom voprose* [L'Inde comme facteur principal dans la question centre-asiatique], Saint-Pétersbourg: A.S. Suvorin, 173 p.

SNESAREV Andrej Evgen'evich, 1906b: *Vostochnaja Bukhara (voenno-geograficheskij ocherk)* [La Boukharie orientale (essai militaro-géographique)], coll.: Sbornik geograficheskikh, topograficheskh i statisticheskikh materialov po Azii [Recueil de matériaux géographiques, topographiques et statistiques sur l'Asie], vyp. LXXIX, Saint-Pétersbourg: Voennaja Tipografija genshtaba [Tipographie militaire de l'état-major], 148 p.

SNESAREV Andrej Evgen'evich, 1908: *Anglo-russkoe soglashenie 1907 goda* [Le traité anglo-russe de 1907], tiré à part de la revue *Obshchestvo revnitelej voennykh znanij* [Société des zélateurs des connaissances militaires], Saint-Pétersbourg, sans réf., 30 p.

SNESAREVA E.A., 1986: «Snesarev, Andrej Evgenevich», *Narody Azii i Afriki* [Peuples d'Asie et d'Afrique], n ° 4, pp. 117-122.

SOBEL D., 1995: *Longitude. The true story of a lone genius who solved the greatest scientific problem of his time,* New York: Walker, VIII-184 p.

SOBOLEVSKIJ A.I., 1903: *Perevodnaja literatura Moskovskoj Rusi XIV-XVII vekov. Bibliograficheskie materialy* [Littérature traduite de la Russie Moscovite des XIV^{e}-XVII^{e} siècles. Matériaux bibliographiques], Saint-Pétersbourg: Imperatorskaja Akademija nauk, 460 p.

SOPLENKOV Sergej Vladimirovich, 2000: *Doroga v Arzum. Russkaja obshchestvennaja mysl' o Vostoke* [La route vers Arzum. Idée publique russe sur l'Orient], Moscou: Vostochnaja literatura, RAN, 210 p.

SOUCEK Svat, 2000: *A History of Inner Asia,* Cambridge: Cambridge Univerity Press, 369 p.

SOVETSKAJA ISTORICHESKAJA ENCIKLOPEDIJA, 1973: *Sovetskaja istoricheskaja ènciklopedija* [Encyclopédie historique soviétique], t. 14, éd. E.M. Jukov, Moscou: Sovetskaja ènciklopedija, 1973, 1038 p.

SPRUNER VON MERZ Karl, 1865: *Spruner-Menke Atlas Antiquus / Karoli Spruneri opus*, Gothae: J. Perthes, col. Historisch-geographischer Hand-Atlas; Abt. 1, 17 p., XXXI f. de pl.

STALINE J, 1913: *Marksizm i nacional'nyj vopros. Janvier 1913* [Le Marxisme et la Question nationale], rééd. Paris: Éditions du Centenaire, 1977, 81 p.

STALINE J., 1917-1920: «La nécessité et la signification de l'autonomie soviétique», *in Politika sovetskoj vlasti po nacional'nym delam za tri goda, 1917-1920* [Politique du pouvoir soviétique dans les affaires nationales pour les trois années 1917-1920]*, in* JOUKOFF EUDIN and NORTH, 1957, pp. 49-50.

STALINE, 1918a: «Intervention à la Conférence pour la convocation du congrès constituant de la République soviétique tataro-bashkire (10-16 mai 1918)», *in Œuvres de J. Stalin*, t. 4, 1917-1920, Paris, Éditions sociales, 1955, pp. 82-87.

STALINE J., 1918b: «Une des tâches immédiates» [9 avril 1918], *in Œuvres de J. Stalin*, t. 4, 1917-1920, Paris, Éditions sociales, 1955, pp. 73-75.

STALINE J., 1919a: «Aux Soviets et aux organisations de la part du Turkestan» [2 mars 1919], *in Œuvres de J. Stalin*, t. 4, 1917-1920, Paris, Éditions sociales, 1955, pp. 204.

STALINE J., 1919b: «Nos tâches en Orient» [2 mars 1919], *in Œuvres de J. Stalin*, t. 4, 1917-1920, Paris, Éditions sociales, 1955, pp. 209-211.

STALINE J., 1920a: «La politique du pouvoir des Soviets dans la question nationale en Russie» [10 octobre 1920], *in Œuvres de J. Stalin*, t. 4, 1917-1920, Paris, Éditions sociales, 1955, pp. 310-319.

STALINE J., 1920b: «Note de l'auteur» [1920], *in Œuvres de J. Stalin*, t. 4, 1917-1920, Paris, Éditions sociales, 1955, pp. 324-327.

STALINE J., 1921a: «Discours de clôture de la discussion (10 mars); Xe Congrès du Parti communiste (bolchevik) russe», [1921], *in Œuvres de J. Stalin*, t. 5, 1921-1923, Paris, Éditions sociales, 1955, pp. 44-47.

STALINE J., 1921b: «Les tâches immédiates du Parti dans la question nationale», [1921], *in Œuvres de J. Stalin*, t. 5, 1921-1923, Paris, Éditions sociales, 1955, pp. 25–34.

STALINE J., 1922: «Sur la réalisation de l'union des Républiques soviétiques. Rapport présenté au X^e^ Congrès des Soviets de la RSFSR le 26 décembre 1922», *in Œuvres de J. Stalin*, t. 5, 1921-1923, Paris, Éditions sociales, 1955, pp. 128–138.

STALINE J., 1923a: «Droitiers et «Gauchistes» dans les républiques et régions nationales. Discours sur le premier point de l'orde du jour de la conférence: «Affaire Soultan-Galief» [IV conférence du CC du PC (b)R 10 juin, 1923], *in Œuvres de J. Stalin*, t. 5, 1921-1923, Paris, Éditions sociales, 1955, pp. 250-258.

STALINE J., 1923b: «Les Facteurs nationaux dans l'organisation du Parti et de l'État, Thèse pour le XII^e^ Congrès du Parti communiste (bolchevik) de Russie,

approuvée par le Comité central du Parti», [21 février 1923], *in Œuvres de J. Stalin*, t. 5, 1921-1923, Paris, Éditions sociales, 1955, pp. 162-171.

STALINE J., 1923c: J. Staline, «Rapport sur les Facteurs nationaux dans l'organisation du Parti et de l'État. le XII[e] Congrès du Parti communiste (bolchevik) de Russie», [23 avril 1923], *in Œuvres de J. Stalin*, t. 5, 1921-1923, Paris: Éditions sociales, 1955, pp. 202-222.

STASZAK Jean-François, 1995: *La géographie d'avant la géographie. Le climat chez Aristote et Hippocrate*, préf. de Paul Claval, Paris: L'Harmattan, 252 p.

STASZAK Jean-François, [et al.], 2001: *Géographies anglo-saxonnes: tendances contemporaines: K.J. Anderson, L. Bondi, B.M. Cooper, M. Domosh, J.S. Duncan, N.G. Duncan, J.N. Entrikin, D. Harvey, J.M. Jacobs, D. Ley, A. Merrifield, K. Olds, R. Peet, T.Y. Rothenberg, D. Sibley, P.J. Taylor, N. Thrift*, Paris: Belin, 313 p.

*STATEJNYJ SPISOK, 1894: «Statejnyj spisok poslannikov v Bukharu, Balkh, Khivu i Jurgench' Borisa Pazukhina s tovarishchami» [Notes de voyage des envoyés à Boukhara, Balkh, Khiva et Urgench par Boris Pazukhin avec leurs compagnons], *Russkaja istoricheskaja biblioteka*, t. XV, Saint-Pétersbourg.

STEBELSKY I., 1983: «The frontier in Central Asia», *in* BATER et FRENCH, vol. 1, pp. 143-173.

STEVENSON Edward Luther, 1912: *Genoese world map 1457, fac-simile and critical text incorporating, in free translation, the studies of professor Theobald Fisher, revised with the addition of copious notes*, New York: Publications of the Hispanic Society of America, No. 83, VII-67 p.

STONE Leonard, 2005: «Research developments in contemporary Central Eurasian Studies», *Central Asian Survey* (December), vol. 24, n° 4, pp. 441–451.

STRAHLENBERG [Philipp Johann] de, 1757: *Description historique de l'empire russien, traduite de l'ouvrage allemand de M. le Baron de Strahlenberg,* Amsterdam: Desaint & Saillant, MDCCLVII, 2 vol.; vol. I, 383 p.; vol. II, 406 p. (1[ère] éd.: *Das nord- und östliche Theil von Europa und Asia, in so weit solches das ganze Russische Reich mit Siberien und der grossen Tatarey in sich begreiffet, in einer historisch-geographischen Beischreibung… nebst einer… «Tabula polyglotta» von 32 Arten Tatarischer Völker Sprachen und einem Kalmuckischen Vocabulario… ausgefertiget von Philipp Johann von Strahlenberg*, Stockholm: Verlegung des Autors, 1730, 438 p.; 2[e] éd. en anglais, 1736).

STUMM Hugo von, 1877: «Les Russes à Khiwa», *Revue de France*, Paris, t. 24, 15 juillet, pp. 257-275, 617-645.

SUBTELNY Orest, 1974: «''Peter I's Testament'': A reassessment», *Slavic Review, vol.* 33, n° 4 (Dec.), pp. 663-678.

*SUESS, Eduard, 1885-1909: *Das Antlitz der Erde*, Prag (Wien): F. Tempsky, 3 vol. (trad. en français: *La face de la terre*, traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur et annotée, sous la direction de Emm. de Margerie, préface par Marcel Bertrand, Paris: A. Colin, 1897-1918, 3 vol.).

SUESS, Eduard, 1894: «Beiträge zur Stratigraphie Central-Asiens», *Denkschr. Akad.Wiss. Wien,* Math.-Naturw., Cl., LXI.

SUKHOVA N.G., 1990: *Karl Ritter i geograficheskaja nauka v Rossii* [Karl Ritter et la science géographique en Russie], E.L. Faibusovich (éd.), Leningrad: Nauka, Leningradskoe otd-nie, 201 p.

SZUPPE Maria, 1996: «En quête de chevaux turkmènes: le journal de voyage de Mîr 'Izzatullâh de Delhi à Boukhara en 1812-1813», *Cahiers d'Asie centrale. Inde-Asie centrale. Routes du commerce et des idées,* Axe-en province: Edisud, n° 1-2, pp. 91-111.

SZYKULA K, 1989: «The newly Found Jenkinson 's map of 1562», *XIIIth International Conference on the History of Cartography*, Amsterdam and The Hague, June 26 to July 1, 1989. *Abstracts*, Utrecht, pp. 109-111.

TAAFFE Robert N., 1900: «The Geographic Setting»*, in* SINOR, 1990, pp. 19-40.

TARDIEU Michel, 1996: «Le Tibet de Samarcande et le pays de Kûsh: mythes et réalités d'*Asie centrale* chez Benjamin de Tudèle», *Cahiers d'Asie centrale. Inde-Asie centrale. Routes du commerce et des idées,* Axe-en province: Edisud, n° 1-2, pp. 299-310.

TARDIEU, Michel, 2003-2004: «Histoire des syncrétismes de la fin de l'Antiquité», «Cours: La religion du Prêtre Jean; Séminaire: Itinéraires mongols d'après les documents orientaux relatifs au Prêtre Jean», *Annuaire du Collège de France*, 104e année, pp. 633-643.

TARIS E., 1912: «Au Turkestan russe», *L'Asie française. Bulletin mensuel du Comité de l'Asie française*, Paris, douzième année, n° 138, pp. 381-386.

TARN W.W., 1984: *The Greeks in Bactria and India,* Chicago: Ares Publishers, 561 p. (1ère éd. 1951).

TATISHCHEV Vasilij Nikitich, 1950: *Izbrannye trudy po geografii Rossii* [Travaux choisis sur la géographie de la Russie], (rééd., préface et commentaires d'A.I. Andreev), Moscou: Gosudarstvennoe izdatel'stvo geograficheskoj literatury, 248 p.

TERENT'EV M.A., 1916: *Istorija zavoevanija Srednej Azii* [Histoire de la conquête de l'*Asie centrale*], Moscou, 3 t.

TERENT'EV M.A., 1906: *Karty i plany k istorii zavoevanija Srednej Azii* [Cartes et plans pour l'histoire de la conquête de l'Asie centrale], Saint-Pétersbourg: Tipografija V.V. Komarova.

*TER-MKRTCHJAN, 1979: *Armjanskie istochniki o Srednej Azii, V-VII vv.* [Sources arméniennes sur l'Asie centrale, Ve-VIIe siècles], Moscou.

THIESSE A.-M., 2001: *La création des identités nationales: Europe XVIIIe-XXe siècles*, Paris: Seuil, 307 p.

TIBBETTS Gelard R., 1992a: «The Beginnings of a cartographic Tradition»*, in* J.B. HARLEY et David WOODWARD (éd.), *The History of Cartography*, vol. 2, book 1, *Cartography in the Traditional Islamic and South Asian Societies,* Chicago–London: Univ. of Chicago Press, pp. 90-107.

TIBBETTS Gelard R., 1992b: «The Balkhi School of Geographers», *in* J.B. HARLEY et David WOODWARD (éd.), *The History of Cartography*, vol. 2, book 1, *Cartography in the Traditional Islamic and South Asian Societies,* Chicago–London: Univ. of Chicago Press, pp. 108-136.

TIMKOVSKI M.C., 1828: *Voyage à Péking, à travers la Mongolie, en 1820 et 1821. Atlas,* trad. J. Klaproth, Paris: Librairie orientale de Dondey-Dupré, 2 vol.

*TITOV A., 1890: *Sibir' v XVII v. Sbornik starinnykh russkikh statej o Sibiri i prilezhashchikh k nej zemljakh* [La Sibérie au XVII^e^ siècle. Recueil d'anciens articles russes sur la Sibérie et les terres environnantes], Moscou.

TODOROV Tzvetan, 1989a: *La conquête de l'Amérique: la question de l'autre*, Paris: Seuil, 278 p.

TODOROV Tzvetan, 1989b: *Nous et les Autres. La réflexion française sur la diversité humaine,* Paris: Seuil, 453 p.

TODOROVA Maria, 2000: «Does Russian orientalism have a Russian soul? A contribution to the debate between Nathaniel Knight and Adeeb Khalid», *Kritika*. Exploration in Russian and Eurasian History, Indiana Univ.: Slavica Publishers, New Series, volume 1, n° 4 (Fall), pp. 717-728.

TOLMACHEVA Marina, 2000: «The early Russian Exploration and Mapping of the Chinese Frontier», *Cahiers du Monde russe*, vol. 41, n° 1, Janvier-mars, pp. 41-56.

TOLSTOV Sergej P., 1962: *Po drevnim del'tam Oksa i Jaksarta* [Sur les anciens deltas de l'Oxus et de l'Yaxarte], Moscou: Izdatel'stvo vostochnoj literatury, 324 p.

*TOMASCHEK Wilhelm, 1877: «Centralasiatische Studien.I. Sogdiana», *in Sitzungsberichte des Akademie der Wissenschaften zu Wien*, Bd. 87, Wien, pp. 67-184.

TOOLEY R.V., Charles Bricker, Gerald Roe Crone (éd.), 1981: *Landmarks of mapmaking: an illustrated survey of maps and mapmaking*, Dorset: Westminster Ed., 276 p.

THONNELIER Jules, 1869: *Dictionnaire géographique de l'Asie centrale, offrant par ordre alphabétique, les transcriptions, en caractères mandchoux et chinois, des noms géographiques donnés en langue nationale de chaque contrée, accompagnées de notices extraites ou traduites des ouvrages chinois et autres ouvrages originaux de l'Orient musulman. Le tout publié, annoté… par les soins de M. Jules Thonnelier,… Prolégomènes. Pays en dehors de la domination chinoise*, Paris: Maisonneuve, II-53 p.

THOREZ Julien et Pierre, 2004: «Le partage des eaux dans le Caucase oriental et les républiques d'*Asie centrale*, une manifestation des tensions post-soviétiques», *Les Cahiers d'Asie centrale. Gestion de l'indépendance et legs soviétique en Asie centrale* (sous la direction de Sébastien Peyrouse), n° 13-14, pp. 245-260.

*TOTT François de, 1784-1785: *Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares,* Amsterdam, 2 vol.

TOUATI Houari, 2000: *Islam et voyage au Moyen Âge. Histoire et anthropologie d'une pratique lettrée*, Paris: Seuil, col. l'Univers historique, 347 p.

TOYNBEE Arnold J., 1946: *A Study of History*, Abr. of volume I-VI by D.C. Somervell, London, New York, Toronto: G. Cumberlege, Oxford Univ. Press, 2 vols (vol. 1, 1946, 617 p.; vol. 2, 1957, 416 p.).

TOYNBEE Paget, 1895: «Dante Obligations to Orosius», *Romania*, 24e année Paris: E. Bouillon, pp. 385-398.

TOYNBEE Paget, 1900: «Tartar cloths», *Romania*, 29e année, Paris: E. Bouillon, pp. 559-564.

TREMBLAY Xavier, 2004: «La toponymie de la Sogdiane et le traitement de **XΘ*ET**FΘ*EN iranien. Essais de grammaire comparée des langues iraniennes VII», *Studia iranica*, vol. 33, pp. 113-149.

TRESHNIKOV A.F. (éd.), 1983: *Geograficheskij enciklopedicheskij slovar'. Ponjatija i terminy* [Dictionnaire géographique encyclopédique. Concepts et termes], Moscou: Sovetskaja Ènciklopedija, 527 p.

TRESHNIKOV A.F. (éd.), 1988: *Geograficheskij enciklopedicheskij slovar'. Ponjatija i terminy* [Dictionnaire géographique encyclopédique. Concepts et termes], Moscou: Sovetskaja Ènciklopedija, 431 p.

TROUESSART E., [1886-1902]: «Faune», *in La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une Société de savants et de gens de lettres*, sous la dir. de André Berthelot, t. 4, Paris: H. Lamirault, Société anonyme de la Grande Encyclopédie, [1886-1902] (1200 p.), pp. 114-118.

TRUBECKOJ Nikolaj Sergeevich, 1920: *Evropa i chelovechestvo* [L'Europe et l'humanité], Sofia: Russko-Bolgarskoe knigoizdatel'stvo, 82 p.

TRUBECKOJ N.S. [pseudonyme I.P.], 1925: *Nasledie Chingizkhana. Vzgljad na russkuju istoriju ne s Zapada, a s Vostoka* [L'héritage de Gengis-khan. Regard jeté sur l'histoire russe non depuis l'Occident mais depuis l'Orient], Berlin: Evrazijskoe knigoizdatel'stvo, 60 p.

TRUBECKOJ N.S., 1993: *Rossija mezhdu Evropoj i Aziej: Evrazijskij soblazn* [La Russie entre l'Europe et l'Asie: la tentation eurasienne], Moscou, pp. 59-76 (1ère éd. *in Evrazijskij vremennik*, Berlin, 1925).

TJUTCHEV Fëdor I., 1913: «Russkaja geografija» [La géographie russe], *in Polnoe sobranie sochinenij* [Œuvres complètes], Saint-Pétersbourg, 1913, t. 2, pp. 190; republié in *Stikhotvorenija*, Berlin: Slovo, 1921, pp. 114-115.

TUDELA Benjamin (rabbin) of, 1907: *The itinerary of Benjamin of Tudela. Critical text, translation and commentary by* Marus Nathan Adler, London: Henry Frowde, Oxfod Univ. Press, XVI-94 p.

TUDÈLE Benjamin (rabin) de, 1734: Voyages de Rabbi Benjamin, fils de Jona de Tudèle, en Europe, en Asie et en Afrique, depuis l'Espagne jusqu'à la Chine, trad. de l'hébreu et enrichis de notes et de dissertations historiques et critiques sur ces voyages par J.P. Baratier, étudiant en théologie, Amsterdam: aux dépens de la Compagnie, t. 1, préface non paginé-247-X p.

TURSUNOV Kh.T., 1954: «Nacional'noe razmezhevanie v Srednej Azii i obrazovanie SSSR» [Délimitation nationale en *Asie centrale* et formation de l'URSS], *Istorija SSSR* [Histoire de l'URSS], n° 10, pp. 38-48.

TZANAKI Rosemary, 2003: *Mandeville's medieval audiences: a study on the reception of the book of Sir John Mandeville (1371-1550),* Aldershot: Ashgate, XII-301 p.

UCHREZHDENIE MID: «Ministerstvo inostrannykh del v 1900-1914 gg. «Uchrezhdenie MID» i shtaty 1914 g. [Ministère des Affaires Etrangères en 1900-1914. «Structure du MAE» et staff de 1914]», *in Ministerstvo inostrannykh del Rossii v 1856-1917 gg.,* Informacionnyj bulleten' Istoriko-dokumental'nogo departamenta MIDa Rossii:
(Web: www.ln.mid.ru/ns-arch.nsf/mid200).

UJFALVY Ch. de, 1874: «L'influence du milieu sur les peuples de l'*Asie centrale*», *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie*, Paris, t. 9, 2e série, 1874 [séance du 16 juin 1887], pp. 435-457.

UKHTOMSKIJ Esper E., 1891: *Ot kalmyckoj stepi do Bukhary. Putevye ocherki* [Des steppes kalmoukes à Boukhara], Saint-Pétersbourg: Tipografija knjazja V.N. Meshcherskogo, 213 p.

*UKHTOMSKIJ Esper E., 1900: *K sobytijam v Kitae. Ob otnoshenijakh Zapada i Rossii k Vostoku* [Sur les événements en Chine. Sur les relations de l'Occident et de la Russie avec l'Orient], Saint-Pétersbourg: Vostok.

ULUNJAN Artem, 2008: «'Bol'shaja Central'naja Azija': Geopoliticheskij proekt ili vneshnepoliticheskij instrument?» ['Grande Asie centrale': projet géopolitique ou outil de politique externe?] Publié le 04.04.2008:
http://www.ferghana.ru/article.php?id=5655&PHPSESSID=c0d6040766288cfbf1567f19e3302a35

UMALEC S.I., 1892: «Pamirskij vopros i ego znachenie» [La question du Pamir et sa signification], *Istoricheskij vestnik. Istoriko-literaturnyj zhurnal*, god 13-j, janvier, tom. XLVII, Saint-Pétersbourg: Tipografija A.S. Suvorina, pp. 196-208.

UMNJAKOV Ivan, 1939: «Kompendium ispano-arabskogo geografa Iskhaka ibn al-Khusejna i ego svedenja o khazarakh i tjurkakh» [Le compendium du géographe hispano-arabe Ishak ibn al-Khusein et ses renseignements sur les Khazars et les Turcs], *Izvestija Gosudarstvennogo Geograficheskogo Obshestva* [Bulletin de la Société d'État de géographie], t. 71, vyp. 8, pp. 1138-1145.

UYAMA Tomohiko, 1999: «The geography of civilizations: a spatial analysis of the kazakh intelligentsia's activities, from the mid-nineteenth to the early twentieth century», *in* Kimitaka MATSUZATO (éd.), *Regions: A Prism to View the Slavic-Eurasian World,* Sapporo: Slavic Research Centre, Hokkaido Univ., pp. 70-99.

VAIDYANATH R., 1967: *The formation of the Soviet Central Asian Republics*, New Delhi: People's Publishing House, XIII-297 p.

VAL'SKAJA B.A., 1971: «Jakov Vladimorovich Khanykov (1818-1862)», *Strany i narody Vostoka. Srednjaja i Central'naja Azija. Geografija, ètnografija, istorija* [Pays et peuples de l'Orient. *Asie du Milieu* et Centrale. Géographie, ethnographie et histoire], t. X, Moscou: Nauka, Izdatel'stvo vostochnoj literatury, pp. 218-240.

VAL'SKAJA B.A., 1976: «Diskussija v geograficheskom obshchestve o russkom slovare geograficheskoj terminologii Ja.B. Khanykova (1847)» [Discussion à la Société de géographie sur le dictionnaire russe de terminologie géographique de Ja.B. Khanykov], *Strany i narody Vostoka,* t. 18, Moscou: Nauka, Izdatel'stvo vostochnoj literatury, pp. 242-268.

*VAMBÉRY Hermann, 1868: *Skizzen aus Mittelasien. Ergänzungen zu meiner Reise in Mittelasien*, Leipzig.

VAMBERY German (Armenius), 1873: *Istorija Bokhary ili Transoksanii s drevnejshikh vremen do nastojashchego* [Histoire de Boukhara ou de Transoxiane des temps anciens à nos jours], Saint-Pétersbourg: Izdanie Ja.I. Isakova, trad. D'A.I. Pavlovskij, 274 p.

VAMBERY Armenius, 1882a: *Voyage d'un faux derviche dans l'Asie centrale de Téhéran à Khiva, Boukhara et Samarcande par le grand désert turkoman*, trad. de l'anglais par E.-D. Fourgues et abrégé par J. Belin-de-Launay, 4e éd., Paris: Hachette, 1882, XXVII-263 p.

VAMBÉRY Hermann, 1882b: *Der Ursprung der Magyaren. Eine ethnologische Studie*, Leipzig: F.A. Brockhaus, XII-587 p.

VAN KLEY E.J. et T.N. FOSS, 1977: «The Far East», *in* PENNINGTON L.E. (éd.), *The Purchas handbook: studies of the life, times and writings of Samuel Purchas, 1577-1626: with bibliographies of his books and of works about him*, London: Hakluyt Society; collection: Works issued by the Hakluyt Society. 2nd ser.; n° 185-186, 1977, vol. 1, pp. 268-277.

VANDALKOVSKAJA Margarita G. 1997: *Istoricheskaja nauka rossijskoj èmigracii: «evrazijskij soblazn»* [Science historique de l'émigration russe: la «tentation eurasienne»], Moscou: Pamiatniki istoricheskoi mysli, 349 p.

VAREJKIS I., 1924: «Novyj etap nacional'nogo stroitel'stva v Srednej Azii» [Nouvelle étape de la construction nationale en *Asie centrale*], *in* I. VAREJKIS et I. ZELENSKIJ, *Nacional'no-gosudarstvennoe razmezhevanie Srednej Azii* [Délimitation nationale en *Asie centrale*], Tashkent: Sredne-Aziatskoe gosudarstvennoe Izdatel'stvo, pp. 39-68.

VASILIEV P.S., 1892: «L'oasis d'Akhal-téké. Son passé et son présent. Esquisse historique, épigraphique et géologique de la province Transcaspenne», *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*, Nancy: Imprimerie Berger Levrault, t. XIV, 1ère trimestre, pp. 57-89; 2e et 3e trimestres, pp. 177-231, 484-497 (traduction du russe *Akhal-Tekinskij oasis, ego proshloe i nastojashchee*, Saint-Pétersbourg: Kolokol'naja, 1888).

*VASIL'EV Vasilij P., 1852: «Central'naja Azija i glavnye khrebty gor v kitajskikh vladenijakh» [L'*Asie centrale* et les principales chaînes de montagnes dans les possessions chinoises], *Zhurnal Ministerstva narodnogo prosveshchenija* [Journal du Ministère de l'instruction du peuple], t. 73, partie 2, pp. 117-132.

*VASIL'EV Vasilij P., 1873: *Sovremennye voprosy* [Questions contemporaines], Saint-Pétersbourg.

VEL'JAMINOV-ZERNOV Vladimir Vladimirovich, 1852-1855: *Istoricheskie izvestija o kirgiz-kajsakakh i snoshenijakh Rossii so Srednej Aziej, so vremeni konchiny Abul-Khajr-khana*. [Les renseignements historiques sur les Kirghizes-Kajsaks et sur les relations de la Russie avec l'*Asie centrale* depuis le décès d'Abul-Khajr-khan].

VENJUKOV Mikhaïl I., 1862: «Pojasnitel'naja zapiska k karte Kokandskogo Khanstva» [Note explicative sur la carte du khanat de Kokand], *Zapiski Imperatorskogo russkogo geograficheskogo obhshestva* [Notes de la Société impériale russe de géographie], livre 1, Saint-Peterbourg: Tipografija V. Bezobrazova, pp. 172-176.

VENJUKOV Mikhaïl I., 1868: *Puteshestvija po okrainam Russkoj Azii i zapiski o nikh* [Voyages sur les marges de la Russie et notes à leur sujet], Saint-Pétersbourg: Tipografija Imperatorskoj Akademii nauk, 527 p.

VENJUKOV Mikhaïl I., 1873-1876: *Opyt voennogo obozrenija russkikh granic v Azii* [Tentative d'analyse militaire des frontières russes en Asie], Saint-Pétersbourg, vyp. 1, 1873, 487 p.; vyp. 2, 192 p. (trad. en allemand: Wenjukow, *Die russisch-asiatischen Grenzländer*, aus dem Russischen übertr. von Krahmer, Leipzig: Verlag von Fr.Wilh. Grunow, 1874, 511 p.).

*VENJUKOV Mikhaïl I., 1878: *Ocherk politicheskoj ètnografii stran, lezhashchikh mezhdu Rossiej i Indiej* [Essai d'ethnographie politique des pays situés entre la Russie et l'Inde], Saint-Pétersbourg, 22 p.

VENJUKOV Mikhaïl I., 1880: «Pozemel'nye priobretenija i ustupki Rossii za poslednie tridcat' let. 1850-1880» [Les acquisitions et les pertes territoriales de la Russie lors des trente dernières années. 1850-1880], in Russkaja mysl'* [Pensée russe], 1880, n° 4.

VERNADSKIJ G.V., 1927a: «Mongol'skoe igo v russkoj istorii» [Le joug mongol dans l'histoire russe], *Evrazijskij vremennik,* Paris, livre 5, pp. 153-164.

VERNADSKIJ G.V., 1927b: *Nachertanie russkoj istorii,* s prilozheniem «Geopoliticheskikh zametok po russkoj istorii» P.N. Savickogo [Tracé d'histoire russe avec l'annexe «Notes géopolitiques à propos de l'histoire russe» de P.N. Savitsky], [Praga]: Evrazijskoe knigoizdatel´stvo.

VESELOVSKIJ Nikolaj, 1884: *Priem v Rossii i otpusk sredneaziatskikh poslov v XVII i XVIII stoletijakh. Po dokumentam Moskovskogo glavnogo arkhiva Ministerstva inostrannykh del* [L'accueil en Russie des ambassadeurs de l'*Asie centrale* aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles. D'après des documents des Archives principales moscovites du Ministère des affaires étrangères], Saint-Pétersbourg: Typographie V.S. Balashov, 40 p.

VINATIER Laurent, 2002: *L'islamisme en Asie centrale*, Paris: Armand Colin / PUF, 256 p.

*VIQUESNEL Auguste, 1868: *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Europe*, Mémoires de la Société géologique de France, Paris, n° 6, pp. 207-303.

VISDELOU Claude, 1779: *Bibliothèque orientale par Herbelot et continuée par C. Visdelou et A. Galan*, Paris: À la Hare, J. Neaulme et N. van Daalen, Libraires, 679 p.

VOLKOGONOVA O.D., 1998: *Obraz Rossii v filosofii Russkogo Zarubezh'ja* [L'image de la Russie dans la philosophie russe à l'étranger], Moscou: ROSSPEN, 324 p.

VOLPILHAC-AUGER Catherine, 2004: «Soedinit' pustyni s pustynjami? Kaspijskoe more glazami francuzov XVIII v. [Joindre des déserts aux déserts? La mer Caspienne vue de France au XVIII^{e} siècle]», Actes du colloque, *Evropejskoe Prosveshchenie i civilizacija Rossii* [Les lumieres européennes et la civilisation de la Russie], 2-6 septembre 2001, Saratov, Moskva: Nauka, pp. 42-64.
(Web: http://old.sgu.ru/users/project/dokl_volpiyaklishtenan.html).

VOLTAIRE, 1957: «Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand», *in Œuvres historiques*, texte établi, annoté et présenté par René Pomeau, Paris: Gallimard, 1957, [1813 p.], pp. 339-604.

VOROPAEVA A.V., 2001: «Knigi o Dal'nem Vostoke na inostrannykh jazykakh v otdele redkikh i cennykh izdanij DVGNB» [Livres sur l'Extrême-Orient en langues étrangères dans le département des éditions rares et de valeur de la Bibliothèque scientifique d'État de l'Extrême-Orient], *Vestnik Dal'nevostochnoj Gosudarstvennoj nauchnoj biblioteki*, n° 3 (12), juillet-septembre, pp. 40-43.

VREVSKIJ A.B., 1896: «Protokol zasedanija chlenov-uchreditelej Turkestanskogo Kruzhka ljubitelej arkheologii, 11 dekabrja 1895 goda» [Procès-verbal de la session des membres-fondateurs du Cercle turkestanais des amateurs d'archéologie], *Protokoly Turkestanskogo Kruzhka ljubitelej arkheologii*, Tashkent: Tip.-lit. brat'ev Porcevykh, pp. 1-3.

*WALICKI Andrej, 1989: *The slavophile Controversy. History of a Conservative Utopia in Nineteenth-Century Russian Thought,* Indiana: Univ. of Notre-Dame Press, 609 p.

WALKER J., 1868: «Po povodu polemiki o rukopisi nizvestnogo puteshestvennika Ludviga fon… v Sednej Azii» [Au sujet de la polémique sur les manuscrits du voyageur inconnu Ludwig von… en *Asie centrale*], *Izvestija Imperatorskogo Russkogo geograficheskogo obshchestva* [Bulletin de la Société impériale russe de géographie], t. IV, Saint-Pétersbourg: Tiporafija V. Bezobrazova, pp. 210-211.

WALKER J.T., 1873: «Notes on the Maps of Central Asia and Turkestan which have been compiled and published in the Office of the Great Trigonometrical Survey of India, under the superintendence of Colonel J.T. Walker, R.E.», *in* J.T. WALKER, *General Report on the operations of the Great Trigonometrical Survey of India during 1872-73, prepared for submission to the Governement of India*, Dehra Doon: Office of the superintendant G.T. Survey, pp. I-XII.

WALRAVENS Hartmut, 1991: «Father Verbiest's Chinese World Map (1674)», *Imago Mundi*, vol. 43, pp. 31-47.

WASHBURN Wilcomb E., 1962: «The Meaning of «Discovery» in the Fifteenth and Sixeenth Centuries», *The American Historical Review*, vol. 68, n° 1 (October), pp. 1-21.

WATTERS Thomas, 1904-1905: *On Yuan Chwang's Travels in India (A.D. 629-645)*, ed. after his death by T.W. Rhys Davids and S.W. Bushell, London: Royal Asiatic Society, 2 vol.

WAUGH Daniel C., 2007: «The making of Chinese Central Asia», *Central Asian Survey*, vol. 26, n ° 2 (June), pp. 235-250.

WEGENER Alfred, 1920: *Die Entstehung der Kontinente und Ozeane*, Braunschweig: F. Vieweg, VIII-135 p. (trad. en français*: La genèse des continents et des océans*, trad. de M. Reichel, Paris: Libr. scientifique A. Blanchard; collection de monographies scientifiques étrangères, n° 6, 1924, 161 p.)

WESTREM Scott D., 1998: «Against Gog and Magog», *in* Sylvia TOMASCH et Gille SEALY (éd.), *Text and territory: geographical imagination in the European Middle Ages,* Philadelphia: Univ. of Pennsylvania Press; collection: The Middle ages series, pp. 54-75.

WESTREM Scott D., 2001: *The Hereford Map. A Transcription and Translation of the Legends with Commentary* (Terrarum Orbis. History of the Representations of Space in Text and Image), Turnhout: Brepols, LVII-476 p.

WHEELER Geoffrey, 1974: «Russian conquest and colonisation of Central Asia», *in* Taras HUNCZAK (éd.), *Russian Imperialism from Ivan the Great to the Revolution*, introd. Hans Kohn, New Brunswick, New Jersey: Rutgers Univ. Press, [XI-396 p.], pp. 265-298.

WIECZYNSKI Joseph L., 1974: «Toward a Frontier Theory of Early Russian History», *Russian Review*, vol. 33, n° 3 (Jul.), pp. 284-295.

WILLAN Thomas Stuart, 1956: *The Early History of the Russia Company 1553-1603*, Manchester: Manchester Univ. Press, IX-295 p.

WITEK John D., 1988: «Understanding the Chinese: A Comparison of Matteo Ricci and the French Jesuit Mathematicians Sent by Louis XIV», *in* Charles E. RONAN et Bonnie B.C. OH (éd.), *East Meets West: The Jesuits in China, 1582-1773*, Chicago: Loyola Univ. Press, pp. 62-102.

WITTKOWER Rudolf, 1942: «Marvels of the East: A Study in the History of Monsters», *Journal of the Warburg and Courtauld Institut*, n° 5, pp. 159-197.

WITTKOWER Rudolf, 1977: «Marco Polo and the Pictorial Tradition of the Marvels of the East», *in* Rudolf WITTKOWER, *Allegory and the migration of symbols*, London: Thames and Hudson; collection: The collected essays of Rudolf Wittkower, pp. 76-92. (1ère publication, *in Oriente Poliano*, Rome, 1957).

WOEIKOF A., 1914: *le Turkestan russe*, Paris: Armand Colin, 360 p.

WOLFF Larry, 1994: *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*, Stanford: Stanford Univ. Press, XIV-419 p.

WOLFF Larry, 2001: *Venice and the Slavs. The Discovery of Dalmatia in the Age of Enlightenment*, Stanford, California: Stanford Univ. Press, X-408 p.

*WOLFF Oskar, 1872: *Geschichte der Mongolen oder Tataren, besonders ihres Vordringens nach Europa, so wie ihrer Eroberungen und Einfälle in diesem Welttheile, kritisch bearbeitet von O. Wolff*, Breslau.

WOLFZETTEL Friedrich, 1996: *Le discours du voyageur: pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen Age au XVIIIe siècle*, Paris: Presses universitaire de France; collection: Perspectives littéraires, 334 p.

WOOD John, 1872: *A journey to the source of the river Oxus*, with an essay on the geography of the valley of the Oxus by colonel Henry Yule, London: John Murray, 280 p.

WOODWARD David, 1987a: «Medieval *Mappaaemundi*», *in* J.B. HARLEY et David WOODWARD (éd.), *The History of Cartography*, vol. 1, *Cartography in Prehistoric, Ancient, and Medieval Europe and the Mediterranean,* Chicago–London: Univ. of Chicago Press, pp. 286-370.

WOODWARD David (éd.), 1987b: *Art and Cartography. Six historical essays*, Chicago-London: The Univ. of Chicago Press, 249 p.

YAROSHEVSKI Dov. B., 1984: «The Central Government and Peripheral Opposition in Khiva, 1910-24», Yaacov Ro'i (éd.), *The URSS and the Muslim World*, London: George Allen & Unwin, 1984, pp. 16-39.

YOUNGHUSBAND Sir Francis Edward, 1896: *The Heart of a Continent, a narrative of travels in Manchuria across the Gobi desert, through the Himalayas, the Pamirs, and Chitral, 1884-1894*, London: J. Murray, XVII-409 p.

YEE Cordell D.K., 1994: «Traditional Chinese Cartography and the Myth of Westernization», *in* J.B. HARLEY et David WOODWARD (éd.), *The History of Cartography*, vol. 2, book 2, *Cartography in the Traditional East and Southeast Asian Societies,* Chicago–London: Univ. of Chicago Press, pp. 170-202.

YULE Henry, 1873: *Ocherki geografii i istorii Amu-Dar'i Genri Julja* [Essais de géographie et d'histoire de l'Amou-daria d'Henry Yule], trad. de O.A. Fedchenko, avec des ajouts et des commentaires de A.I. Fedchenko, N.V. Khanykov, Henry Yule (G. Jul'), Saint-Pétersbourg: Tipografija Bezobrazova, VI-82 p.

YULE Henry, 1913-1916: *Cathay and the way thither, being a collection of medieval notices of China, translated and edited by Colonel Sir Henry Yule*, with a preliminary essay on the intercourse between China and the Western nations previous to the discovery of the Cape route. New edition, revised throughout in the light of recent discoveries by Henri Cordier, London: Hakluyt Society, 4 vol. (Works issued by the Hakluyt Society. 2d series, No. 33, 37, 38, 41.) [vol. 1, 1914; vol. 2, 1913: Odoric of Pordenone; vol. 3, 1914: Missionary friars, Rashiduddin, Pegolotti, Marignolli].

YULE Henry, 1921: *The Book of Ser Marco Polo, the Venetian concerning the Kingdoms and Marvels of the East*, ed. by Henri Cordier, London: John Murray, (3e éd.), vol. 1, 462 p.; vol. 2, 662 p.

ZAGORODNIKOVA T.N., 2004: «'Indijskij pokhod' russkoj Armii» [La «campagne indienne» de l'armée russe], *Vostok-Oriens*, Moscou, n° 3, pp. 134-142.

ZAKI VALIDI TOGAN, 1997: *Vospominanija. Bor'ba musul'man Turkestana i drugikh vostochnykh tjurok za nacional'noe sushchestvovanie i kul'tury* [Souvenirs. Le combat des musulmans du Turkestan et des autres Turks orientaux pour l'existence nationale et la culture], Moscou, traduction de V.B. Feonova, 591 p.

ZAMJATIN D.N., 2002: «Russkie v Central'noj Azii vo vtoroj polovine XIX veka: strategii reprezentacii i interpretacii istoriko-geograficheskikh obrazov granic» [Les Russes en *Asie centrale* dans la seconde moitié du XIXe siècle: stratégies de la représentation et de l'interprétation des images historico-géographiques des frontières], *Vostok-Oriens,* Moscou, n° 1, pp. 43-63. Article reproduit en entier in ZAMJATIN D.N., 2003: *Gumanitarnaja geografija. Prostranstvo i jazyk geograficheskikh obrazov* [Géographie humaine. Espace et langue des images géographiques]: Saint-Pétersbourg: Aletejja, 331 p.

ZARUBIN I.I., 1925: *Spisok narodnostej Turkestanskogo kraja*, *Trudy komissii po izucheniju plemennogo sostava Rossii i sopredel'nykh stran* [Liste des ethnies du Territoire du Turkestan. Travaux de la Commission sur l'étude de la composition tribale de la Russie et des pays voisins], Leningrad, RAN, n° 9, 24 p.

ZELENSKIJ I., 1924: «Nacional'no-gosudarstvennoe razmezhevanie Srednej Azii» [Délimitation nationale en *Asie centrale*], *in* I. VAREJKIS et I. ZELENSKIJ, *Nacional'no-gosudarstvennoe razmezhevanie Srednej Azii* [Délimitation nationale

en *Asie centrale*], Tashkent: Sredne-Aziatskoe gosudarstvennoe Izdatel'stvo, pp. 71-86.

ZIMMERMANN Carl, 1841: *Geographische Analyse der Karte von Inner-Asien*, Berlin: Gedruckt und Verlegt bei G. Remer, XXVIII-174 p.

ZOTOV O.V., 2005: «'Bol'shaja' Srednjaja Azija v geopoliticheskikh realijakh XXI v. (o problemakh, vskrytykh v publikacijakh zhurnala 'Vostok-Oriens')» [La «Grande *Asie centrale*» dans les réalités géopolitiques du XXI^{e} siècle (à propos des problèmes qui se sont manifestés dans les publications de la revue *Vostok-Oriens*)], *Vostok-Oriens,* Moscou, n° 5, pp. 211-221.

ZUBREK K., 1923: «Zemledelie i irrigacija Khorezma v svjazi s voprosom ekonomicheskogo ob'edinenija sredneaziatskix respublik» [Agriculture et irrigation du Khorezm en relation avec la question de la réunion économique des républiques d'*Asie centrale*], *Novyj Vostok* [*Nouvel Orient*], n° 3, pp. 208-219.

*ZUGMAYER Erich, 1905: *Eine Reise durch Vorderasien im Jahre 1904*, Berlin: (Ernst Vohsen), XI-410 p.

*ZUGMAYER Erich, 1908: *Eine Reise durch Zentralasien im Jahre 1906*, Berlin: Reimer, XI-441 p.

De la Tartarie à l'Asie centrale. Le cœur d'un continent dans l'histoire des idées entre la cartographie et la géopolitique

Relevant du domaine des représentations, cette thèse porte sur la reconstitution du processus relatif à l'invention des notions liées au «cœur du continent» asiatique, distinguant deux phases: avant et après l'apparition de la dénomination *Asie centrale*. Partant de l'idée que dans le processus de création de cet objet d'investigation deux actes restent primordiaux – le découpage d'un continuum géographique et culturel et la nomination des parties extraites – cette étude cherche à reconstituer selon quels critères et en fonction de quelles justifications et de quels arguments, il a été possible de parvenir, *via* des mots, à créer les notions *centre-asiatiques*, afin de faire valoir des «choses» en les représentant verbalement ou graphiquement comme réelles. Cette optique invite, dans une perspective d'histoire des sciences, à travers des images changeantes, à interroger l'*Asie centrale* en tant qu'objet d'étude, tel qu'il a été historiquement inventé, construit et représenté par les voyageurs et les scientifiques, sans négliger l'analyse du processus politique qui a réussi à insérer des lignes-frontières dans cet espace. Cette investigation aidera à mieux comprendre le sens épistémologique des expressions relatives à l'*Asie centrale*, souvent imprégnées d'une vision eurocentriste, lors de la progression des connaissances sur la région, en faisant revivre des courants de pensées multiples afin de pouvoir saisir la logique du développement des idées et comprendre quel rôle ces limites *centre-asiatiques* inventées, qui ne sont que la codification temporelle de certaines données, jouent dans les investigations scientifiques.

Mots clefs:

Asie centrale, Tartarie, Transoxiane, Turkestan, Eurasie, histoire des idées, histoire de la cartographie, géographie, géopolitique, idées politiques russes, colonialisme, mythes politiques, centralité, déterminisme environnemental, délimitation nationale, frontières

From Tartaria to Central Asia. The Heart of a Continent in the History of Ideas between Cartography and Geopolitics

This dissertation proposes a reconstitution of the process of construction of the concepts relating to the Asia's «Heart of the Continent». It is divided into two parts: I: before the invention of the *Central Asia* concept, from Antiquity until nineteenth century; II: the notion after this event. The study is mainly devoted to an epistemologic analysis of the arguments used during the delineation and the designation of this space

Keywords:

Central Asia, Tartary, Transoxiana, Turkestan, Eurasia, History of Ideas, History of Cartography, Geography, Geopolitics, Political Russian Ideas, Colonialism, Political Myths, Centrality, Environmental Determinism, National Delimitation, Frontiers

Adresses:

UMR 7041 (CNRS–Paris I–Paris X–Ministère de la Culture)
Archéologie et Sciences de l'Antiquité
Maison René Ginouvès
21, allée de l'Université
92023 Nanterre cedex
FRANCE

Université de Lausanne,
Faculté des Lettres, Langues slaves,
Anthropole, UNIL,
1015, Lausanne
SUISSE